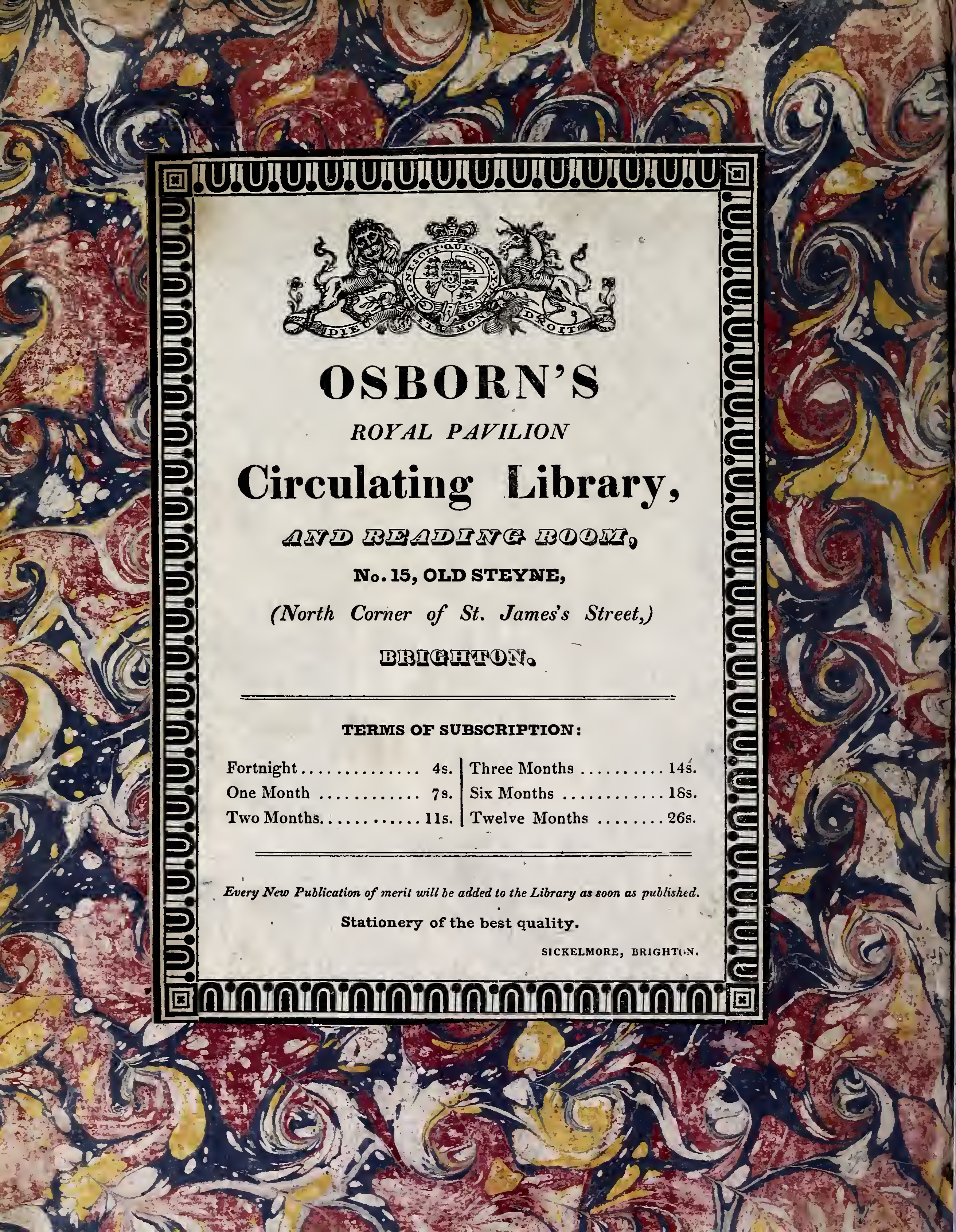



DIEU ET MON DROIT
HONI SOIT QUI MAL Y PENSE
OSBORN'S
ROYAL PAVILION
Circulating Library,
AND READING ROOM,
No. 15, OLD STEYNE,
(North Corner of St. James's Street,)
BRIGHTON.
TERMS OF SUBSCRIPTION:
Fortnight .... 4s.
One Month .... 7s.
Two Months............ 11s.
Three Months .... 14s.
Six Months .... 18s.
Twelve Months .... 26s.
Every New Publication of merit will be added to the Library as soon as published.
Stationery of the best quality.
SICKELMORE, BRIGHTON.



Esta obra contiene además al final
del t. II una relación del P. Hennepin.
El año de pie de imprenta del ed. II está
equivocado: es 1737 y no 1727.

HISTOIRE
DES
YNCAS
ROIS DU PEROU.

TOME PREMIER.



HISTOIRE DES YNCAS ROIS DU PEROU,

Depuis le premier *Ynca Manco Capac*, Fils du Soleil, jusqu'à *Atabualpa* dernier Ynca : où l'on voit leur Etabliſſement, leur Religion, leurs Loix, leurs Conquêtes ; les merveilles du Temple du Soleil ; & tout l'Etat de ce grand Empire, avant que les Eſpagnols s'en rendiſſent maîtres.

Traduite de l'Eſpagnol de l'YNCA GARCIILASSO DE LA VEGA.

On a joint à cette Edition

L'HISTOIRE DE LA CONQUETE DE LA FLORIDE.

Par le même Auteur &c.

Avec des Figures deſſinées par feu B. PICART, *le Romain.*

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

Chez JEAN FREDERIC BERNARD,

MDCCXXXVII.



A

SON EXCELLENCE

MONSEIGNEUR

CHARLES,

COMTE DE FLODROFF

ET WARTENSLEBEN.

*

BA-

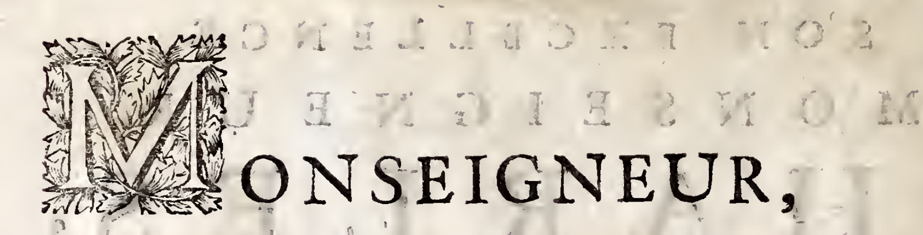
BARON DU ST. EMPIRE, DE LOEUTH, MEESWICK, &c.

SEIGNEUR DE DORTH, DE STAVENESSE, &c.

BANNERET HEREDITAIRE DU DUCHÉ DE LUXEMBOURG ET DU COMTÉ DE CHIMAI.

MARECHAL HEREDITAIRE DE VALCKENBOURG ET LIMBOURG.

CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE BLANCHE ET DE ST. JEAN DE JERUSALEM.



MONSEIGNEUR,

*Si je présentois l'*Histoire des Yncas du Pérou, *à une personne d'un mé-*

rite

rite peu distingué du Vulgaire, & d'une naîssance commune, j'assemblerois à son honneur dans cinq ou six pages un grand nombre de phrases pompeuses, & j'étalerois ses vertus par le moyen de quelques expressions usées, qui font du héros d'une Epitre dédicatoire un véritable héros de Théatre.

A des personnes aussi éclairées que Votre Excellence, il faut des louanges vraies & solides. Le Public, juge infiniment plus judicieux qu'un Panégyriste, qui dans les siennes suit la coutume ou la mode, rendra toujours à Votre Excellence toute la justice qui est duë à un mérite qu'elle connoit depuis si longtems.

Il ne m'apartient pas mieux de parler de Votre illustre Naîssance. Mais ce que j'ôse prendre la liberté d'aprendre au Pu-

 blic,

blic, & qui ne perce pas toujours jusqu'à lui dans les Personnes de Votre rang, c'est l'amour des Sciences, des lumières supérieures à celles dont les Savans & les Beaux Esprits de profession prétendent éclairer les autres. Voilà Monseigneur les qualités qui m'autorisent à Vous présenter cette Histoire. Je suis,

MONSEIGNEUR,

De Votre Excellence le très-humble & très-obéïssant Serviteur,

J. F. BERNARD.

PRE-



PRÉFACE DE L'AUTEUR.

JE sai qu'il y a plusieurs Historiens *Espagnols*, qui pour satisfaire à leur curiosité particulière, & à celle du Public, ont écrit assez au long des Royaumes du Nouveau Monde, comme du *Mexique*, du *Pérou*, & des autres; mais ils n'en ont pas donné une relation aussi exacte qu'il seroit à souhaiter, surtout à l'égard du *Pérou*, dont je puis dire sans vanité que j'ai une connoissance plus claire & plus étenduë que celle qui se trouve dans leurs Ouvrages. Il est vrai que je suis né à *Cuzco*, & que cela m'a fourni les moyens de mieux aprofondir les choses. Cependant je ne desaprouve point tout ce qu'ils disent de la grandeur & des merveilles de cet Empire. Mais le malheur est qu'ils en donnent une Description si courte & si embarrassée, qu'on a de la peine à les entendre. Quoiqu'il en soit, cette considération, jointe à l'amour naturel que j'ai pour ma Patrie, m'a déterminé à publier cette HISTOIRE, où l'on verra beaucoup plus distinctement, si je ne me trompe, quelle étoit la Religion de ces Peuples, leur Manière de vivre, & le Gouvernement de leurs Rois, avant que les *Espagnols* entrâssent dans le

Pérou. En un mot, on y trouvera tout ce qui peut ſatisfaire la curioſité à l'égard des Mœurs de ces *Indiens*; depuis les moindres Occupations des Sujets, juſqu'aux plus nobles Exercices de leurs Monarques. Je ne traite ici que de l'Empire des *Yncas*, parce que je n'ai aucune connoiſſance des autres Monarchies, qui ſont renfermées dans la vaſte étenduë de ce Continent. Que ſi je n'aporte pas à cette HISTOIRE toutes les graces requiſes, je ſuis aſſuré du-moins de ne rien dire qui ne ſoit vrai; & lorſque j'avance quelque choſe qui paroît incroyable, je l'apuye toujours du témoignage des Hiſtoriens *Eſpagnols* qui en ont écrit. Auſſi mon deſſein n'eſt pas de les contredire, mais plutôt d'amplifier leurs Relations, & de leur ſervir d'Interprète ſur pluſieurs Mots *Indiens*, qu'ils ont fort mal expliqués pour n'avoir pas entendu cette Langue. On le découvrira facilement par la lecture de cette HISTOIRE, que j'ai composée avec ſoin, non pas pour mon intérêt particulier, mais pour le ſervice de toute la République Chrétienne. Ceux qui prendront la peine de la lire, ne peuvent que remercier Dieu de ce qu'il a tiré tant de Peuples de l'abîme de l'Idolâtrie, pour les amener au giron de l'Egliſe. D'ailleurs j'oſe me promettre qu'on aura plus d'égard à ma bonne volonté, qu'aux défauts de mon Ouvrage, & que le Public lui fera un bon accueil.

REMARQUES

Touchant la Langue Générale des Indiens du *Pérou* &c.

POUR *mieux entendre ce que je dirai dans cette* HISTOIRE, *je crois qu'il ne ſera pas hors de propos de mettre ici quelques Remarques ſur la Langue Générale du* Pérou.

La Prémière eſt, qu'il y a trois manières de prononcer quelques Sillabes de cette Langue, & que par ce moyen un ſeul Mot a différentes ſignifications. Certaines Sillabes ſe prononcent entre les lèvres, les autres en retirant la langue vers le palais, & les troiſièmes du fond du goſier. Nous en donnerons des exemples dans le Corps de l'Ouvrage.

La Seconde, que les Mots n'ont jamais d'accent ſur la dernière ſillabe, mais preſque toujours ſur la pénultième, & fort rarement ſur l'antepénultième, quoiqu'il y ait pluſieurs perſonnes qui ſoutiennent mal-à-propos que l'accent doit être ſur la dernière.

La Troiſième, que la Langue Générale de Cuzco *manque des Lettres B. D. F. G. I. J. & de L. ſimple. Il n'y en a que de doubles; & au-contraire l'R. double ne ſe prononce jamais, ni au commencement, ni au milieu des Mots. La Lettre X. n'y eſt pas nonplus en uſage; deſorte qu'il y a ſix Lettres qui manquent dans l'Alphabet* Péruvien, *ou même huit, ſi l'on en retranche l'L. ſimple & l'R. double. Cela fait voir que les* Eſpagnols *qui les y ajoutent, ne peuvent qu'altérer & corrompre ce Langage; & que d'un autre coté les* Indiens *qui ne les ont point, ne peuvent que prononcer fort mal l'*Eſpagnol. *On ne doit donc pas trouver mauvais que je tâche de conſerver ma Langue naturelle dans toute ſa pureté, & que j'ecrive les Mots* Indiens *de la même manière que les Gens du Pays les prononcent, excepté lorsqu'il s'agit de quelques Citations tirées des Auteurs* Eſpagnols. *Dans ce dernier cas, je ſuis leur Orthographe, & je me flate qu'on ne m'accuſera point pour cela de me contredire.*

La Quatrième Remarque eſt, qu'il n'y a point de plurier dans cette Langue Générale, & qu'on ſe ſert de particules pour le déſigner. Lors donc qu'en certains endroits j'ai mis quelque nom Indien *au plurier, cela n'a été que pour ſuivre la manière* Eſpagnolle, *& faire acorder les Subſtantifs avec les Adjectifs: du-moins il me ſemble que le diſcours auroit fort mauvaiſe grace, ſi l'on y mettoit les Mots*

Indiens

Indiens *au ſingulier, & les Adjectifs ou les Relatifs* Eſpagnols *au plurier. Je ne parle pas de pluſieurs autres choſes qu'on pourroit obſerver ſur cette Langue, qui diffère beaucoup de l'*Eſpagnolle, *de l'*Italienne, *& de la* Latine. *Les* Métifs *& les* Criolles *qui ont tant ſoit peu de curioſité, y doivent bien prendre garde: mais je leur rens un bon ſervice, de leur montrer pour ainſi dire au doigt, de la Cour d'*Eſpagne *où je me trouve, quels ſont les principes de leur Langue, afin qu'ils la conſervent dans ſa pureté. Quel dommage ne ſeroit-ce pas de ſouffrir qu'une Langue ſi belle & ſi utile à ceux qui la ſavent, ſe corrompît & s'altérât peu-à-peu? Les Pères* Jéſuites, *& pluſieurs autres bons Religieux, qui l'ont utilement employée pour convertir les* Indiens *au Chriſtianiſme, le peuvent bien témoigner.*

*La Cinquième, que le Mot d'*Habitant *ſe doit entendre des* Eſpagnols *établis dans le* Pérou, *& que je m'en ſers d'ordinaire dans cette ſignification.*

La Sixième, que durant tout le tems que j'ai été aux Indes, *c'eſt-à-dire juſqu'à l'an mille-cinq-cens-ſoixante, & vingt années après, il n'y avoit ni Or ni Argent monnoyé dans tout mon Pays. Lorſque les* Eſpagnols *vouloient vendre ou acheter quelque choſe, ils peſoient ces deux Métaux par marcs & par onces; & au lieu qu'on dit en* Eſpagne *Ducats, l'on diſoit au* Pérou *des Caſtillans ou des Poids, dont chacun, ſoit d'or ou d'argent, valoit quatre-cens-cinquante Maravédis, deſorte que cinq de ces Poids valoient ſix Ducats. Le Poids de l'Argent différoit beaucoup en quantité de celui de l'Or, mais pour le Prix c'étoit la même choſe. Que s'ils vouloient changer l'un pour l'autre, ou l'Argent fin avec celui qu'on apelloit* courant, *& qui n'avoit pas encore paſſé par l'épreuve, ils ſavoient en tel cas ce qu'il faloit donner pour Cent.*

La Septième, que le Mot Galpon, *qui ſignifie une eſpèce de* Halle, *n'eſt point de la Langue Générale du* Pérou, *mais plutôt des Iles de* Barlovento. *Quoiqu'il en ſoit, les* Eſpagnols *l'ont introduit dans leur Langue, de-même que pluſieurs autres dont nous parlerons dans cette* HISTOIRE, *& il faut entendre par-là une Salle ſpacieuſe & fort longue. Les Rois* Yncas *en avoient de ſi grandes, qu'ils s'en ſervoient comme de Places Publiques pour s'y réjouïr, & y célébrer leurs Fêtes ſolemnelles en tems de pluye. On en verra divers exemples dans ce Livre, & l'on peut dire avec raiſon que ces Salles étoient des Théatres deſtinés aux Divertiſſemens du Peuple. Voilà tout ce que j'avois à remarquer pour l'intelligence de cet Ouvrage.*

DIS-



DISCOURS PRÉLIMINAIRE SUR L'HISTOIRE DES YNCAS.

CEtte Hiſtoire eſt un monument précieux, le ſeul qui exiſte d'une Monarchie très-puiſſante autrefois dans le Nouveau Monde, & que l'on peut appeller unique en ſon genre, à ne conſidèrer que la nature du gouvernement. La ſageſſe de ſes Loix & la prudence de ſes Souverains ont fait toutes ſeules ce que des armées redoutables n'ont pû faire ailleurs que par la terreur. Une douceur ſans exemple lui a fourni le moïen de triompher des peuples barbares qui l'environnoient de tous côtés; & en les rendant capables de docilité, elle a eu l'art de ſe former & de croitre par leurs propres forces. En un mot en ne s'attachant proprement qu'à la conquête des Ames & à corriger les mœurs de ces Nations ſauvages, elle a ſu leur perſuader ſans contrainte & ſans violence, qu'il ne falloit qu'une ſeule Loi & un ſeul Maitre dans un Etat bien reglé.

Mais ne prévenons pas le Lecteur par des beautés montrées en gros. A ce premier coup d'œil les défauts échapent, ſur tout quand on ne voit les objets qu'à une certaine diſtance. Quelques réflexions où je ſuivrai le fil de l'Hiſtorien, féront mieux ſentir ce que je veux dire. Si elles ſont trop communes, un Lecteur judicieux leur en ſubſtituera de meilleures: peut être auſſi que les miennes lui

ſerviront à réunir ſes idées, & s'il faut ainſi dire, à reſſerrer ſon attention.

D'abord on remarquera ſans doute que le début de l'Auteur n'eſt pas avantageux à l'ouvrage. Entamer l'Hiſtoire d'une Monarchie par rechercher s'il y a pluſieurs mondes; ſi toutes les Zones du notre ſont habitées; s'amuſer à nous prouver qu'il y a des Antipodes, c'eſt, dira-t'on, vouloir diſcourir inutilement, ou ne ſavoir par où commencer. On ne manquera pas non plus de craindre la partialité d'un Auteur né au Pérou, & qui ne ceſſe de paroitre ſenſible aux malheurs de ſa patrie, quoiqu'il tâche de ſe ſurmonter en faiſant valoir aux Indiens leur converſion au Chriſtianiſme. Mais ſi l'on a égard à la précaution que prend cet Auteur d'apeller les Eſpagnols en témoignage de ſa bonne foi, dc citer même pour garans des Religieux qu'un faux zèle pouvoit engager à déguiſer la verité; on ne manquera pas de revenir d'un préjugé d'autant moins fondé, que l'ingenuité de l'Ecrivain *perce* partout & temoigne en ſa faveur.

A ces conſidérations il faut ajouter, pour la juſtification d'un merveilleux qui trouve encore des incrédules, que l'antiquité nous raconte des choſes auſſi incroiables & auſſi peu conformes à nos idées; que les contemporains de *Garcillaſſo* n'en diſent pas moins que lui; & qu'enfin cet Hiſtorien né *Ynca*, & iſſu directement des Monarques de cet Empire, devoit être mieux inſtruit qu'aucun autre du gouvernement de ſon Païs. Outre que s'il eut avancé des fauſſetés, il ſe ſeroit expoſé à être démenti par d'autres *Yncas* qui vivoient encore, & qui étoient d'une branche ennemie de la ſienne.

Je paſſe le ſtile difus & languiſſant de l'Hiſtorien, qu'un Lecteur raiſonnable lui paſſera bien auſſi; des repetitions un peu ennuieuſes & quelques autres défauts. L'ignorance de l'art n'a pû permettre à *Garcillaſſo* de les éviter. Il le dit lui-même. La qualité d'Hiſtorien véridique demande grace pour ces défauts.

Après avoir eſſuié l'ennui d'une douzaine de pages, on commence à ſe dédommager par les choſes utiles & curieuſes qu'on trouve. On eſt étonné que ce Nouveau Monde, dont les habitans n'ont pû exciter les Chrétiens leurs conquerans à faire uſage envers eux de l'humanité que la Religion nous enſeigne, ait pû renfermer un Empire où l'on connoiſſoit des Loix auſſi belles, auſſi équitables qu'étoient celles des *Yncas*. Elles confondent cet orgueil qui ne nous permet pas d'eſtimer d'autres hommes que ceux qui vivent comme

nous

nous, ni d'autres Loix & d'autres manières que celles qu'on a commencé de nous inspirer au berceau. Le hasard & la naissance impriment ainsi dans le cœur des hommes une infinité de choses que l'on prend avec le tems pour des effets de la Religion & de la Raison. Mais qu'est ce que cela fait au Pérou ? Voions plutôt en quoi cet Empire a été comparable à d'autres Etats.

Les *Yncas* ont fait à l'égard du Pérou ce que tous les anciens Législateurs ont fait pour les Etats qu'ils ont commencé. L'enfance des peuples est par tout la même; grossiere, farouche, crédule, timide. Celle du *Pérou* a certainement ressemblé en beaucoup de choses à l'enfance des Egyptiens, des Grecs, des Romains, des Perses, des Scythes, &c. Les Peuples du Pérou croyoient devoir leur origine à un oiseau, à des lacs, à des fontaines: & nous trouvons dans les origines fabuleuses de l'Antiquité un loup & un ours, des pierres, les dens d'un dragon & des chênes.

Les Indiens de l'Amerique avoient un nombre infini de fausses Divinités, objets méprisables & par leur bassesse & par leurs fonctions. Mais ces Dieux, quelque vils qu'ils fussent, ne revenoient-ils pas à ces génies sans nombre, qui suivant les anciens Gentils présidoient sur les Royaumes & sur les Provinces, sur les villes & sur leur quartiers; enfin sur les rues & même sur les foiers? sans compter ceux qui présidoient aux plus basses fonctions du ménage. C'est ainsi que la superstition asservissoit aux besoins de l'humanité ces esprits mitoyens entre Dieu & l'homme, que de tout tems on a suposé repandus dans tout l'Univers: & peut être aussi que la source de tous ces cultes extravagans se trouvoit dans l'opinion qui a fait considérer la Divinité comme l'Ame de l'Univers, qui le pénétre de tous cotés, qui s'unit étroitement à tout ce qui en fait partie, &c. Quoiqu'il en soit, si l'on veut comparer Idolatrie à Idolatrie, on trouvera que le ris, l'impudence, la tristesse, la calomnie, la fièvre ont merité quelque culte chez les Grecs & les Romains. Les couleuvres des *Antis*, le crapaud & le limaçon de quelques autres Sauvages vont de pair avec le rat & l'escarbot des Egyptiens. Si les Peuples du Pérou ont adoré des Poissons, d'autres peuples de notre Hemisphére ont adoré des (*a*) Anguilles. Je sai qu'on a fort bien pallié ces superstitions, & qu'en général tout ce qui entroit dans le culte des Egyptiens a été censé Hieroglyphique & Symbo-

 lique.

(*a*) *Athenée* raporte les vers d'un Poëte Païen qui se moque assés plaisamment de cette superstition.

lique. Mais il n'en eſt pas moins vrai que le peuple groſſier d'Egypte a laiſſé *l'eſprit* & s'eſt attaché à *la lettre.* Le peuple eſt foible & ſuccombe partout à l'erreur; les ſages ſe confient en leur vigueur & travaillent à ſe guérir eux-mêmes. Convenons enfin qu'en Egypte comme au Pérou la ſuperſtition s'eſt fondée ſur le même principe.

Divers peuples de l'Amérique ont ſacrifié des hommes. Pour trouver l'origine d'un culte odieux dont l'Antiquité nous a fourni tant d'exemples, il faut remonter juſqu'aux ſources de la corruption du genre humain. La deſobéïſſance d'Adam & les pechés de ſes premiers deſcendans n'ont point été inconnus aux anciens Paiens. La tradition qui s'en conſerva parmi eux & la Superſtition jointe à ces fraieurs intérieures qui ſont inſéparables du vice & ne manquent preſque jamais de dégénerer en fauſſes pratiques, induiſirent les hommes à reparer par le ſang humain l'outrage que leur corruption faiſoit à l'Etre ſuprême. Il s'en eſt vû qui lui ont ſacrifié leurs enfans, & quelques Païens n'ont pas craint de ſe dévouër eux-mêmes aux Dieux. Il n'y a point de doute que les Américains n'aient conſervé les mêmes idées. Les péchés de leurs ancêtres & leur propre corruption ont frapé de même leur conſcience; & en un mot la Superſtition a travaillé chez eux dans le même plan.

A l'égard de ces prétendues Boucheries, où l'on vendoit de la chair humaine, je ne crois pas que l'on trouve rien de pareil dans l'Antiquité. Je dis plus: c'eſt une calomnie. Elle eſt la prémiere entre celles que l'on a fait ſervir d'Apologie aux cruautés des prémiers conquérans de l'Amérique: & je trouve étrange que *Garcillaſſo*, qui ſavoit que la vente & l'achat n'étoient point en uſage aux Indes Occidentales, ait eu la foibleſſe de repeter cette calomnie. Si l'on adoucit l'idée, & que par *Boucherie* on entende la diſtribution que les Sauvages faiſoient entre eux de la chair de leurs ennemis, il n'y aura rien à répliquer. La même coutume ſubſiſtoit parmi les Scythes & chez les anciens Barbares d'Afrique. Mais il eſt inutile de pouſſer plus loin ce parallèle de cultes. Le Père *Lafitau* l'a fait avec beaucoup d'érudition & d'eſprit dans ſon Ouvrage des *Mœurs des Sauvages de l'Amérique.*

Manco Capac prémier *Ynca* trouva les Peruviens livrés à ces cruelles ſuperſtitions. L'ignorance & la brutalité étoient égales: elles fortifierent la crédulité. Par ce moyen *Manco Capac* ſe fit jour chez eux avec des merveilles qui leur étoient inconnuës.

nuës. Il accrédita sa mission en se donnant pour fils du Soleil, qualité que divers heros de l'Antiquité avoient prise avec le même succés. Après avoir essayé leur foi, il commença par leur proposer la pratique toute simple des Loix naturelles; & lorsqu'il vit qu'une Origine si distinguée lui attiroit leur confiance & que la supériorité de son esprit pouvoit la justifier, il leur déclara que le Soleil étoit Dieu; qu'il devoit être le leur, qu'il méritoit un respect & un culte tout particulier, que son nom ne devoit être prononcé que par des personnes sacrées; & que desormais tout homme qui le prononceroit, à moins qu'il ne fut *Ynca*, seroit puni de mort. Le Soleil n'étoit pourtant que le Symbole, ou le Tabernacle de l'Etre suprême, qu'ils appelloient *Pachacamac*, & *Pachacamac* étoit proprement l'Ame du Monde. Ce mot étoit si sublime, si divin, qu'on n'osoit jamais l'emploier qu'après avoir pris des précautions extraordinaires, & en donnant des signes de vénération qui se terminoient par des baisers jettés à l'air. On a remarqué le même usage chez les anciens Sabéens, d'où il passa insensiblement chez les autres peuples de l'Univers.

Le Soleil ne jouïssoit à la lettre que d'un culte subordonné, visible & materiel. Comme tel ce culte se terminoit à des Temples & à des Sacrifices: mais *Pachacamac* étoit adoré dans le silence & servi d'un culte de cœur & d'esprit. Il y a beaucoup d'apparence que le culte matériel du Soleil réfléchissoit vers l'Etre Suprême. *Numa* & quelques autres anciens Législateurs croyoient aussi que Dieu devoit être servi d'un culte spirituel, mais ils n'en croioient pas moins qu'il pouvoit être adoré dans, ou devant certains objets qui servoient à le répresenter aux hommes. Telle étoit entr'autres l'opinion des Mages, & je ne doute pas que *Manco Capac* n'ait eu du Soleil la même idée que les anciens Perses & les Gaures leurs descendans avoient de cet Astre.

Les prémiers Conquerans du Pérou s'imaginerent que *Pachacamac* étoit le Diable, & regarderent son nom comme Diabolique. Pouvoit on attendre autre chose de ces Conquérans? Bien loin d'être en état de juger de l'Idolâtrie, ils ne connoissoient pas même l'écorce de leur Religion. D'ailleurs l'usage consacré des Théologiens du Christianisme, c'est d'appeller *Diabolique* tout ce qui est contraire à la foi reçuë, & *culte du Diable* toute Religion oposée au Christianisme.

Garcillasso remarque fort bien les bevuës que les Espagnols ont fai-

faites en parlant de la Religion du Pérou, faute d'avoir entendu la langue des Peruviens, & trompés par l'équivoque des termes, ou par les différentes significations d'un même mot. On ne trouve que trop d'exemples de pareilles fautes dans nos Ecrivains anciens & modernes. Ils ont même la complaisance de les affecter, lorsqu'il s'agit de faire valoir leur propre parti. Pour les Espagnols, *Garcillasso* qui les connoissoit à fond, n'a pas osé ajouter que leurs lumieres se bornoient uniquement à des Croix & à des Breviaires.

Remarquons aussi que les derniers *Incas*, ou plus éclairés que leurs Ancêtres, ou plus orgueilleux par l'étendue de leurs Conquêtes, ne parlerent du Soleil que comme d'un Etre dépendant. Peut-être commençoient ils de s'apercevoir que ce merveilleux qui avoit frapé des peuples grossiers, ne faisoit plus le même effet sur une posterité eclairée. Les commencemens des revolutions ressemblent à ceux de l'éducation. Il y faut beaucoup de crédulité & de foi aveugle. Dans l'age viril on raisonne, & l'on met à profit les principes qu'on a reçu pour se former.

Le Systême de Religion de *Manco Capac* prouve ce me semble, qu'il venoit de quelque païs d'Asie. Dans quel tems vint il? & comment? nous n'en savons rien. Des Savans ont crû que ce Legislateur du Pérou venoit de la Chine. La Langue Peruvienne, qui est concise, & les différentes significations d'un même mot selon la maniere de le prononcer, sont les seuls raports qui se trouvent entre les Chinois & les Peruviens. D'autres ont crû que *Manco Capac* étoit originaire de Guinée, mais ils ne le prouvent pas. A l'égard de l'idée qu'il avoit d'un Esprit Universel repandu dans toute la matiére, elle ne décide en particulier pour aucun païs.

Quoiqu'il en soit passons à d'autres réflexions. Le Fils du Soleil retablit d'abord deux principes fondamentaux de la Religion naturelle. L'un étoit la justice mutuelle, qui ordonne d'être équitable envers autrui pour jouir à son tour du même droit, l'autre le mariage, qui fut borné à une seule femme; & par-là il faut entendre sans doute une seule femme legitime. L'adultere fut traité de larcin; la fornication rendit méprisable, la Sodomie fut chatiée exemplairement, & même le concubinage, qui est une espèce de Polygamie, devint odieux. Mais parce que le temperament de *Manco Capac* l'emportoit sur la justice de ses propres Loix, il cacha adroitement l'excés de sa passion pour les femmes, sous ce

beau

beau prétexte „ qu'il étoit important à l'Etat qu'il y eut beaucoup „ d'Enfans du Soleil." C'eſt ainſi qu'il tourna au bien de l'Etat un vice qui pouvoit nuire à ſes vuës, & itriter l'eſprit du peuple contre un Legiſlateur qui ſe moquoit de ſes propres Loix. *Manco Capac* convertit de même en marque de diſtinction un défaut corporel aſſés choquant. La nature lui avoit fait les oreilles exceſſivement grandes. Il voulut que les *Yncas* ſes deſcendans les euſſent de même & leur ordonna de ſe les aggrandir par artifice.

Cela me rapelle ici la diſtribution des marques d'honneurs accordées par cet *Ynca* & ſes ſucceſſeurs. Celles que *Garcilaſſo* raporte nous paroîtront ridicules. Mais ce n'eſt pas à la matiére qu'il faut regarder, c'eſt à l'honneur qui accompagne le prix. Cet honneur diſtingue de même chez nous un aigle, un aigle, une colombe d'une colombe.

Le préjugé étant confirmé, & la vérité de la miſſion *conſtatée*, il ne fallut que la remontrance & la douceur pour amener les peuples aux Loix dérivées des Loix naturelles. *Manco Capac* fit en même tems des Proſelytes & des ſujets. Il n'emploia que la patience & l'exhortation pour domter la férocité de ſes voiſins, & les *Yncas* ſes ſucceſſeurs tinrent la même conduite. Ces *Yncas*, en gagnant les peuples à leur Religion, leur laiſſoient la liberté d'examiner & la permiſſion de juger. Oſerai-je dire, ſans effrayer le Lecteur par le parallèle, que les prémiers fondateurs du Chriſtianiſme conquirent les ames par la même voye? Le Chriſtianiſme fit alors des progrés que celui de nôtre ſiècle ne féroit pas. La conſcience n'étoit point génée, le miracle touchoit les cœurs, mais ſans interrompre la réflexion. Dieu nous a fait raiſonnables & nous a traité comme tels.

Garcillaſſo nous aſſure qne pour achever de perſuader la Divinité de ſes Loix, *Manco Capac* voulut paſſer pour immortel. Il qualifia ſa mort de *retour vers le Soleil.* Je n'oſerois nier qu'il faille prendre cette expreſſion à la lettre. Il eſt pourtant vrai que les termes *de retour à Dieu*, & de *rappel* ſont employés par toutes les Religions dans la même circonſtance. Mais d'autre côté croirons nous qu'un Legiſlateur de peuples crédules & ignorans ait eu plus de bonne foi que tant d'autres qui ont ſû mettre à profit la même crédulité? Quoiqu'il en ſoit le prétendu droit d'immortalité fut tranſmis aux ſucceſſeurs, & les expreſſions ſervirent du moins à cacher au peuple la mort de ces Enfans du Soleil. La benificence

ce & la vertu jointes au privilege de la naiſſance leur acquirent l'Apotheoſe, comme on la donnoit autrefois aux mêmes vertus chez les Grecs & les Romains.

Pendant leur vie les *Yncas* étoient appellés les peres de leurs Sujets, & ils en pratiquoient tous les devoirs. Les ſurnoms qu'on leur donnoit ne déſignoient pas leurs richeſſes ou leur grandeur, mais leur bonté. Après leur mort ils étoient les *Dieux*, ou plutôt les génies de l'Etat. On trouve même qu'ils étoient adorés pendant leur vie. Mais remarquons ici que le terme que les Hiſtoriens du Pérou ont rendu par celui d'*adorer*, ſignifie auſſi *baiſer*, *rendre hommage* & *venerer*.

La Dignité Sacerdotale réſidoit dans la famille des *Yncas*, mais avec une diſtinction remarquable & conforme à l'uſage de quelques autres peuples de l'Antiquité. C'eſt que les Prêtres du Soleil étoient pris du Sang Royal, au-lieu que les autres étoient pris entre les *Yncas* titulaires. Car la qualité d'*Ynca* étoit accordée à ceux qui ſe rendoient neceſſaires à l'Etat, & ſervoit de témoignage, où de recompenſe à leur merite. C'étoit-là le plus haut degré de faveur auquel un ſujet pût parvenir.

La ſévérité étoit proportionnée à ces recompenſes. On puniſſoit les moindres fautes de mort, & cette rigueur étoit fondée ſur la divinité des Loix de l'Etat. On ne pouvoit s'excuſer par la légereté de la faute, parce qu'elle ne conſiſtoit pas dans le mal qui en provenoit, mais dans l'outrage qu'elle faiſoit à la majeſté du Soleil leur véritable Légiſlateur, & à celle des *Yncas* ſes enfans. Ce préjugé étoit ſi violent & faiſoit un tel effet ſur l'eſprit des peuples, que des perſonnes coupables de fautes légeres alloient ſe dénoncer elles mêmes, s'expoſer au châtiment & le demander pour la tranquillité de leur conſcience. Eſſaieroit-on de prouver par là que le préjugé tout ſeul peut produire des remors auſſi cruels que les plus grands crimes? Que des hommes plus hardis, ou plus adroits peuvent fixer dans l'eſprit des peuples l'idée du bien & du mal, & dominer par ce moien ſur leur conſcience? Cela peut être vrai, pourvu qu'on y admette des reſtrictions neceſſaires; reſtrictions que chacun trouve plus ou moins dans ſon propre cœur. C'eſt-à-dire, que les méchans ſe jugent euxmêmes & que la connoiſſance du mal reel n'échape à perſonne.

Une autre ſuite de l'idée que les Péruviens ſe faiſoient du mal, & qui

* —— *Prima hæc eſt noxia quod ſe*
Judice nemo nocens abſolvitur.

qui contribuoit à porter le ſcrupule dans leur conſcience étoit, que les fautes les plus ſecretes des particuliers, quelque légères qu'elles fuſſent, quelque moien qu'il y eut de les cacher à ſes maitres & au public, pouvoient attirer des fléaux ſur l'Etat. Idée fauſſe & injurieuſe à l'Etre ſuprême, mais très propre à entretenir la ſuperſtition, & à lui ſoumettre la conſcience des peuples. Si pourtant l'on examine cette idée par le bel endroit, on trouvera qu'en obligeant les particuliers à reſpecter les Loix du Legiſlateur dans les circonſtances le plus propres à cacher les fautes, elle donnoit à la Religion des hommes parfaits & à l'Etat des citoiens excellens.

Ceci me conduit à l'éducation; & je ne dirai point comment on endurciſſoit le corps des enfans nouveaux-nés. Les *Yncas* châtioient rigoureuſement les peres qui ne prévenoient pas le progrès des mauvaiſes habitudes de leurs enfans, ou qui negligeoient leur éducation, ou qui ſe laiſſoient aller à une tendreſſe aveugle. On puniſſoit l'indolence, la fainéantiſe & la pareſſe. Je trouve que cela ſe raporte aſſés à la diſcipline des Lacedemoniens. Le travail étoit un devoir dont les prémiers de l'Empire n'auroient oſé s'exemter. C'étoit un tribut que l'on payoit à l'Etat comme citoien, & quand même l'utile ne s'y ſeroit pas trouvé l'exemple ſervoit. Par ce moien il étoit comme impoſſible qu'aucun ſujet oubliât qu'il étoit membre du corps de l'Etat; qu'en qualité de membre il devoit aider à le ſoutenir; qu'il devoit être toujours actif & craindre de s'engourdir dans l'oiſiveté. Et comme les membres les plus vils du corps humain ne lui ſont point inutiles, il falloit de même que les pauvres, qui ſont chez nous ce que ſont les frélons parmi les abeilles, montraſſent leur dépendance, & qu'ils n'étoient point inutiles à la Republique. Pour cet effet leur travail conſiſtoit à ſe nétoier; & le tribut de chaque pauvre étoit un cornet plein de poux. Il eſt pourtant bon de remarquer après *Garcillaſſo*, qu'à proprement parler il n'y avoit point de pauvre dans le *Pérou*; parce que l'on prévenoit à tems la pauvreté des Citoiens. On labouroit des terres pour les veuves & les orphelins, pour les malades, pour les impotens. Chacun labouroit prémierement pour les malheureux, enſuite pour ſoi, & perſonne n'étoit diſpenſé d'une œuvre ſi charitable. Outre cela on entretenoit des Magazins publics pour ceux qui n'avoient point de terres, ou manquoient de grains pour ſemer. Je ne dois pas oublier de remarquer, que l'*Ynca* étant veritablement le pere

*** de

de ſes Sujets, il avoit auſſi pour eux la tendreſſe d'un pere envers ſes enfans. Ainſi de même qu'un pere prévient leurs beſoins avant que de penſer aux ſiens, l'*Ynca* vouloit que les terres de ſes ſujets fuſſent enſemencées & labourées avant les ſiennes. Il ſavoit que ſon autorité le mettroit toujours à couvert de l'indigence à laquelle le peuple n'eſt que trop ſouvent expoſé ailleurs par cette attention ſervile qu'on a pour les Grands : attention plus digne d'un eſclave que d'un ſujet, mais qui ne laiſſe pas que de leur plaire, & même à des Monarques Chrétiens qui ne commencent à ſentir qu'ils reſſemblent aux autres hommes qu'à l'article de la mort.

On comprend par ce que je viens de dire que le tribut des citoiens étoit bien moins une marque de dépendance qu'une preuve de leur utilité. Il eſt certain que le terme de tribut a quelque choſe d'éfraiant ſelon nos idées; mais il n'en étoit pas de même au *Pérou*, parce que la douceur des Loix y faiſoit de la ſoumiſſion des ſujets un état de bonheur, & non pas un état de ſervitude. Chez nous le tribut eſt véritablement tribut, & l'on ſent longtems avant que de le paier qu'il faudra le paier ſans miſericorde, ou ſubir la violence de certains exacteurs que nos maitres ont toujours ſoin de choiſir les plus avares & les plus impitoiables qu'ils peuvent. Cette methode étoit inconnue aux *Yncas*, ou s'ils la connoiſſoient, l'humanité les empéchoit de la mettre en œuvre. Les Provinces n'étoient chargées qu'à proportion de leur cru, & les menages à proportion de leurs moiens. On ne cachoit point ſes effets, & pour les ſauver on ne juroit point à faux comme nous, qui en ce cas comme en pluſieurs autres ne craignons pas d'uſer du parjure que la Religion nous defend.

Les Loix *municipales*, *agraires*, *ſomptuaires*, &c. pouvoient aller de pair avec les plus belles Loix de l'Antiquité. Les *Yncas* en établirent auſſi pour veiller à l'œconomie interieure des familles. Même certains juges étoient commis pour examiner la maniére dont chacun ſe gouvernoit chez ſoi; ſi l'on y travailloit, ſi l'on y faiſoit travailler ſes enfans à dés choſes proportionnées à leur age; car il falloit qu'ils travaillaſſent des le berceau, & même on faiſoit travailler les aveugles & les impotens. Les portes reſtoient ouvertes à ces juges pendant les repas, afin qu'ils puſſent rendre un compte exact de l'œconomie, ou du luxe de la famille. Ces juges avoient le pouvoir de chatier ceux qu'ils trouvoient coupables

de

de luxe & d'autres desordres. Par une police si exacte, si étendue, on obligeoit les sujets à ne se servir que du necessaire; & pour cette même raison ils mettoient le cuivre au-dessus de l'or & de l'argent, parce que le cuivre leur étoit plus utile. Peu soigneux d'acquérir ces riches metaux, qui semblent être destinés chez nous à augmenter notre inquiétude & nos soucis, ils ne les gardoient que pour donner de l'éclat à leurs fêtes religieuses, ou pour l'ornement du Temple & des Maisons du Soleil. A cela se doit joindre l'humanité des *Yncas*, qui défendoient la pêche des Perles, & de fouiller dans les Mines pour avoir du vif-argent, préférant ainsi la vie & la santé de leurs sujets à des richesses qu'ils ne regardoient pas comme le véritable thrésor de l'Etat.

Il est pourtant vrai que *Cuzco* Capitale de la Monarchie, en renfermoit de très grandes; mais cela ne détruit pas ce que je viens de raporter: & après tout n'étoit il pas nécessaire que la Capitale de l'Etat, qui avoit pour Roi les descendans du Dieu de la Nation, portât des marques de distinction? Elle en avoit une singuliere, c'est qu'on l'adoroit. Disons plutôt, que l'on adoroit sa fortune ou son genie, comme les Romains adoroient autrefois celui de Rome: & ce n'est pas en cela seul que *Cuzco* seroit comparable à Rome; mais Rome a eu sur *Cuzco* l'avantage des belles lettres & des grands hommes, qui par leurs écrits ont immortalisé ses conquêtes & sa grandeur. *Cuzco* n'a eu que la tradition, quelques chansons, qui, comme autrefois chez divers peuples de notre monde faisoient passer de bouche en bouche les évenemens remarquables & la vertu des grands hommes; & enfin ces nœuds appellés *Quippos*, qui par la différente maniere de les faire & par leurs différentes couleurs servoient d'Alfabet aux Péruviens & formoient ce qu'on peut appeller leurs Annales. Avec des moiens si foibles il n'a pas été possible d'étendre fort loin l'Histoire de la Monarchie. S'ils avoient eu comme nous, des Historiens & des Poëtes, nous aurions sans doute des descriptions détaillées de la magnificence des Palais de *Cuzco*, de la force & de la structure des citadelles de la Monarchie, des chemins Roiaux, des jardins & des vergers d'or qui ornoient les Temples du Soleil, & d'une nombre infini d'autres merveilles par lesquelles j'oserois dire que ce nouveau monde pouvoit défier l'ancien. Et cependant nous voions par le propre témoignage des Espagnols, qu'ils étoient privés de la plus grande partie des moiens que nous emploions pour atteindre dans nos travaux à une certaine

 per-

perfections: mais l'industrie, la nécessité, l'honneur & la force du génie supléoient à la disette de moiens. Il est donc bien honteux à ces Espagnols d'avoir ruïné de si belles choses pour contenter leur faux zèle & leur avarice, ou par ignorance. On sait que ces trois motifs ont concouru à la destruction, mais le dernier auroit fait beaucoup moins de mal sans les deux autres, parce que l'ignorance étant frapée ordinairement des choses qui la surpassent, elle est rarement *destructrice*, à moins que la crainte & la superstition ne s'y mêlent. Rendons pourtant quelque justice à ces Conquêrans des Indes: parmi les Ecrivains de leur Nation il s'en est trouvé qui ont elevé les Peruviens au-dessus des Grecs & des Romains, bien loin de les mettre au rang des bêtes, ou de les regarder par grace comme une espèce d'être qui tenoit de l'homme & des bêtes, selon l'idée que s'en fit la plus grande partie des Espagnols nouvellement débarqués en Amerique. Un Religieux très souvent cité par *Garcillasso* a même reconnu de bonne foi que le gouvernement de son païs étoit fort inférieur à celui des Rois *Yncas*, & que la conduite de sa Nation avoit beaucoup prejudicié à la Religion. *Garcillasso* nous assure aussi que ce Religieux en avoit dit bien davantage: mais ses mémoires sont perdus, ou plutôt les Espagnols ont prudemment supprimé des vérités odieuses.

Repeter ici à cette occasion quelques unes des violences que les Espagnols ont faites à ces malheureux Indiens pour les convertir au Christianisme, seroit une chose fort inutile. Personne ne les ignore: mais je ne crains pas de dire à la honte de ces convertisseurs tyranniques, que la maniere emploiée par les *Yncas* pour gagner les ames faisoit de ces Rois de plus dignes imitateurs de J. C. Les violences des Espagnols ne firent guéres que de faux Chrêtiens. Chacun restoit obstiné dans les prejugés de l'éducation, & l'on voyoit les regrets des convertis percer continuellement à travers la politique & la crainte qu'inspiroient à leurs Proselytes ces prétendus propagateurs d'une Religion qui n'enseigne que la douceur. C'étoit donc par cette même douceur qu'il falloit persuader les Indiens & forcer le cœur. La contrainte fait tout au plus des prophanes ou des libertins.

Une autre chose qu'il faut remarquer dans la méthode qu'emploierent les *Yncas* pour convertir, c'est que l'instruction précedoit l'abolition des erreurs & des cultes qu'ils jugeoient faux. Tout au

au contraire le zèle emporté de la plupart des convertiſſeurs Chrêtiens a prèsque toujours fait abolir & détruire avant que de penser à l'inſtruction. Cela dépite l'eſprit humain & le confirme dans ſes prejugés, bien loin de les ruïner.

L'inſtruction & la patience, qui étoient les ſeules armes employées par les *Yncas* pour amener les peuples vaincus à des principes plus raiſonnables, ou plutôt moins ſuperſtitieux, furent pour ces peuples uneeſpèce de démonſtration, & leur tinrent lieu d'évidence. Au contraire la tyrannie des Chrétiens d'Eſpagne ſembloit vouloir prouver la fauſſeté du Chriſtianiſme au nouveau monde.

Cependant pluſieurs choſes auroient pû contribuer à gagner inſenſiblement les Peruviens au Chriſtianiſme. La connoiſſance d'un Dieu ſuprême étoit déja un grand point, & celles de l'immortalité de l'Ame & d'une autre vie accompagnée de recompenſes pour les gens de bien & de chatiment pour les Méchans, n'étoient pas de moindres articles. Il eſt vrai que ces opinions étoient comme environnées d'idées matérielles & groſſieres, qui ſans doute revoltérent les convertiſſeurs: mais par là ils ſe formoient encore un fort mauvais prejugé. Dans tous les hommes les idées ne ceſſent d'être materielles que par la force de la raiſon ; & ces idées materielles ne peuvent ſe vaincre du prémier coup. Il ſemble auſſi que la foi ſe perſuade plus promtement par la pureté des devoirs moraux. Or les *Peruviens* poſſedoient bien mieux ces devoirs que leurs Conquêrans, ni même qu'une bonne partie des Chrétiens, qui paroiſſent vouloir ignorer qu'une vie conforme à celle de J. C. eſt là partie eſſentielle du Chriſtianiſme.

Par exemple les Yncas faiſoient obſerver à toute rigueur ce qui pouvoit entrêtenir ces devoirs, & le ſens des Loix ne pouvoit être alteré par les artifices des Avocats. Telles étoient les belles Loix des *Yncas* contre le blaſpheme, le parricide, l'homicide, l'inceſte, le ſacrilege &c. L'argent, la faveur, le crédit ne ſauvoient perſonne.

Le deſir inſatiable d'être riche n'excitoit point à des injuſtices qui ailleurs changent aſſez ſouvent de nom.

Pour éviter l'envie & la jalouſie, les citoiens ſervoient tour à tour la Société civile. L'opulence ne pouvoit ni les enorgueillir, ni les mettre en état de nuire parce qu'elle n'étoit pas eſtimée. On amortiſſoit ainſi des paſſions que l'Evangile défend inutilement aux Chrétiens.

Ils avoient des Loix très équitables sur les successions & les héritages &c. aux quelles on ne pouvoit échaper ni par ruse, ni par chicane. Ces Loix conservoient l'honneur & la fortune des familles, le bonheur & la liberté des sujets.

Pour multiplier les citoiens & pour empêcher les débauches, on marioit de bonne heure les jeunes gens. L'interêt & l'avarice ne formoient pas l'union. l'*Ynca* marioit lui-même ceux de son sang, & à son exemple les gouverneurs des villes & des provinces observoient un pareil ordre dans les lieux de leur département. Pour entretenir l'union & la distinction des familles, ces jeunes gens étoient mariés dans leur propre ville, & chacun dans sa famille. Cela pouvoit empêcher *que le frère ne s'élevât contre son frère.*

En un mot le bien du particulier & celui du public étoient relatifs l'un à l'autre & même les plaisirs étoient utiles, au lieu que chez nous ils ne tendent qu'à dissiper & dégenerent souvent en des habitudes criminelles. La description que fait *Garcillasso* de la chasse des Peruviens justifie ce que je dis.

Il est inutile d'aller plus loin. J'ai déja remarqué comment les *Yncas* faisoient observer plusieurs autres devoirs moraux. Mais une chose que je n'oublierai pas, c'est la maniere de punir le crime; maniere injuste, si elle eut été suivie à la lettre puisqu'elle envelopoit l'innocent avec le coupable. Les familles, nous dit on, les villes même étoient châtiées pour la faute d'une seul homme. Si quelque fille du Soleil, (ces filles étoient les Vetales du Pérou) pêchoit contre l'honneur de son sexe, non seulement on l'enterroit vive & son galant étoit pendu, mais l'on détruisoit au si toute la famille de ces criminels, les lieux de leur naissance, les habitans &c. On semoit des pierres sur les ruïnes comme on y semoit autrefois du sel, afin qu'on y vit des marques éternelles de sterilité & d'infamie. Pour sauver la justice de la Loi on nous assûre qu'elle n'a jamais eu lieu, parcequ'il n'y a jamais eu de criminel. Si le respect des Loix on un amour naturel de la vertu, tels que nous les avons décrits, retenoient les uns, les menaces effraioient les autres & les forcoient à garder les aparences de la vertu. Voilà ce que donne à entendre *Garcillasso*: mais plus d'un lecteur pourra bien lui repliquer qu'il est impossible que dans un Etat il n'y ait ni infracteurs des Loix ni criminels &c. que les conséquentes de cette severité utile en aparence & nécessaire à l'Etat, pouvoient être dangereuses; & que tout ce qu'on a pû faire de mieux à été de punir le crime en secret pen-

les

dant qu'on maintenoit en public la sainteté des Loix de l'Etat & qu'on en faisoit valoir par cette rigueur l'autorité à tout le peuple. Peut être dira t'on aussi qu'il y a eu dans le Pérou comme ailleurs des moiens de cacher certains desordres & que tout ce que l'histoire est en droit d'exiger de nous, c'est de croire que la Loi les y a rendu plus rares qu'ailleurs; Quoiqu'il en soit ce n'est pas ici le seul exemple qu'on ait de l'excés de severité des Loix. Chez les Romains il y en avoit une dans leurs douze Tables qui ordonnoit de mettre en pièces un débiteur insolvable & de le partager aux créanciers. Y a-t'il jamais au d'exemple de cette inhumanité?

Tout ce que j'ai raporté prouve suffisamment, à ce qu'il me semble, qu'en imitant cette douceur qui servit si bien aux *Yncas* pour ramener les Sauvages aux Loix naturelles, on auroit pu de même couvertir les Peruviens à une Religion qui, si l'on en excepte les mysteres, est toute fondée sur ces Loix. Mais les convertisseurs Espagnols nous ont fait connoitre que ces Peruviens ne vouloient pas gouter les mysteres. Ils auroient mieux dit que ce Peuples ne les comprenoient pas, & qu'on n'étoit point en droit d'exiger d'eux qu'ils comprissent ce qu'ils ne comprenoient pas eux-mêmes. Il suffisoit donc de les habituer à croire au Legislateur du Christianisme & à ses Loix.

J'ai dit qu'on s'est récrié contre leurs idées grossieres & materielles. Mais si l'on examine de près celles de la plupart des Chrétiens, il se trouvera que les idées de ceux-ci ne sont rien moins que spirituelles. Peut on ignorer que les idées des Peuples Chrétiens sur l'essence & l'existence de Dieu, le Ciel, l'Enfer, &c. sont généralement grossieres & materielles?

Les Peruviens croyoient la resurrection des corps. C'étoit en eux une grande disposition à croire le Mystere de celle de J. C. A la verité ils mêloient dans leur opinion des Superstitions pueriles; comme par exemple de recueillir scrupuleusement les ongles & les cheveux, &c. C'est dans cet esprit de superstition qu'ils prioient les Espagnols de ne pas disperser & jetter au vent les os & les cendres de leurs morts; parce qu'ils s'imaginoient que la dispersion rendroit leur resurrection difficile.

Je ne dis rien des autres superstitions, qui pûrent irriter contre eux le zèle Espagnol Le Lecteur jugera comme il lui plaira de ces victoires des Yncas précedées par des miracles ou con-

fir-

firmées par des prodiges, &c. de l'effet que faisoit sur leur esprit l'aparition d'une Comete & une Eclipse; de leur attachement superstitieux aux pratiques exterieures, comme par exemple le jeûne, l'abstinence, une espece de confession, après laquelle on se lavoit dans une riviere qui étoit suposée porter les péchés à la mer. Les actes de pénitence precedoient les fêtes, & il y a aparence que quelque forte que pût être l'impression que faisoit la Religion des *Yncas* sur le cœur du peuple, les sens travailloient comme ailleurs à se delivrer de la contrainte; puisque *Garcillasso* ne craint pas de dire qu'on s'enyvroit après la solemnité de la fête.

J'avois preparé d'autres remarques. Je les suprime, parce que

Veritas odium parit.

B. A Amsterdam, le
20 Mars 1737.

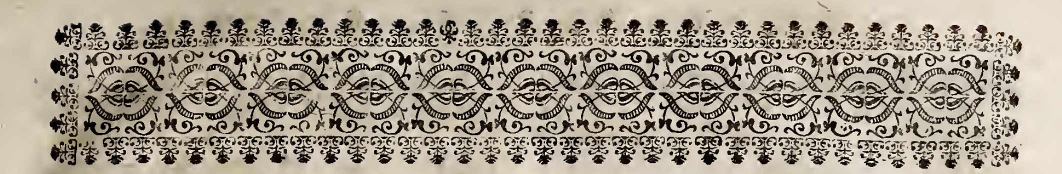


TABLE DES CHAPITRES DU TOME I.

TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

**** XXV.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME.

LIVRE QUATRIE'ME.

LIVRE CINQUIE'ME.

LIVRE SIXIEME.

LIVRE SEPTIE'ME.

LIVRE HUITIE'ME.

LIVRE NEUVIE'ME.

Fin de la Table des Chapitres du Tome Prémier.



TABLE
DES
FIGURES
DU TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT.

L'HISTOIRE DE LA CONQUETE DE LA FLORIDE a un Sommaire des Chapitres ſi exact, qu'il n'a pas été beſoin d'y faire une Table des Matières, comme à L'HISTOIRE DES YNCAS.

ERRATA DU TOME I.

Pag. 60. Lig. 26. *Atauhuallpa*. liſ. *Atahuallpa*.

Pag. 71. Lig. 20. *Apurimae*. liſ. *Apurimac*.

Pag. 75. Lig. 30. *Oellio*. liſ. *Oello*.

Pag. 98. Lig. 1. *race*. liſ. *grace*.

Pag. 193. Lig. 6. *un pierre de roc*. liſ. *un piloti de pierre de roc*.

Pag. 224. Lig. 34. *fertile en* &c. liſ. *fertile. En* &c.

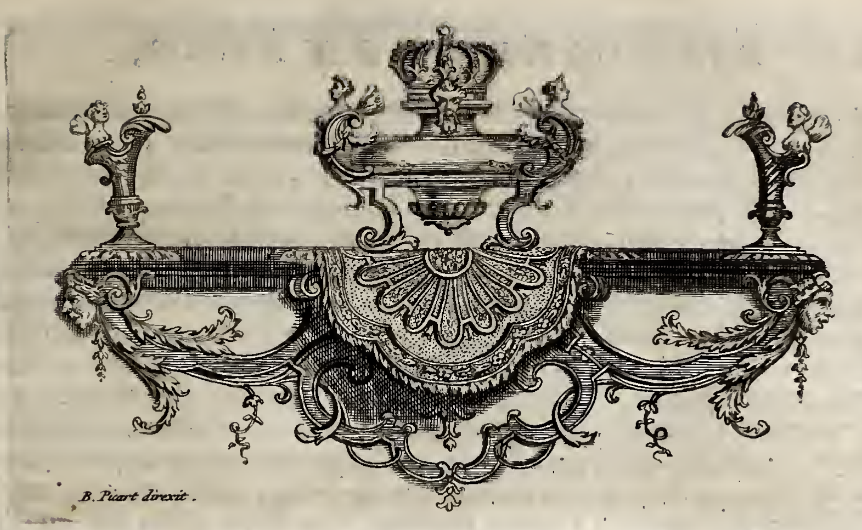


HISTOIRE



Picart inv. et delin. 1733. *Du Flos Sculp*

HISTOIRE DES YNCAS DU PEROU.



HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PEROU.

LIVRE PREMIER.

Contenant la Découverte du Nouveau Monde, l'Origine du nom Pérou*; l'Idolâtrie de cette Nation, & sa Manière de vivre avant que d'être gouvernée par ses Rois apellés* Yncas*; leur Origine; la Vie du Prémier* Ynca*, ses Conquêtes, sa Conduite envers ses Sujets, & l'Explication des Noms qu'ils lui donnèrent.*

CHAPITRE PREMIER.

S'il y a plusieurs Mondes, & des cinq Zones.

AYANT à traiter du Nouveau Monde, & de sa meilleure & principale partie, savoir des Royaumes & des Provinces de l'Empire apellé *Pérou*, de l'antiquité duquel, & de l'origine de ses Rois, je me suis proposé de parler, il me semble raisonnable de m'accommoder à la manière d'écrire de ceux qui ont accoutumé d'éclaircir de telles matières. Je rechercherai donc avec eux, au commencement de cet Ouvrage, s'il y a plusieurs Mondes, ou s'il

n'y en a qu'un. Si ce Monde & le Ciel ſont ronds, ou étendus comme une raie campagne. Si toute la Terre eſt habitable, ou s'il n'y a que les Zones qu'on apelle Tempérées, qui ſoient deſtinées à la demeure des Créatures vivantes. Si l'on peut paſſer d'une Zone Tempérée à l'autre. S'il y a des Antipodes, quels ils ſont, & ainſi de pluſieurs autres choſes ſemblables, que les Anciens Philoſophes ont amplement & curieuſement examinées, & dont les Modernes traitent encore, chacun d'eux s'accommodant à l'opinion qui lui eſt la plus agréable. Mais parce que ce n'eſt pas-là mon principal deſſein, que les forces d'un Indien tel que moi ne peuvent aller ſi haut, & que d'ailleurs, depuis qu'on a découvert un Nouveau Monde, l'expérience a deſabuſé les hommes de la plupart de ces doutes, je les éclaircirai ſuccinctement, & paſſerai enſuite à la principale Partie que je me dois propoſer pour but.

Pour commencer donc par la prémière propoſition, je dis qu'on peut ſoutenir légitimement qu'il n'y a qu'un Monde. Car de ce qu'on dit qu'il s'en eſt découvert un tout nouveau pour notre commun uſage, il ne s'enſuit pas qu'il y en ait deux; puisqu'on ne met cette diſtinction, que pour en montrer la grande étenduë. Que s'il ſe trouve des hommes aſſez peu raiſonnables, pour s'imaginer qu'il y ait pluſieurs Mondes, je n'ai point d'autre réponſe à leur faire, ſinon qu'ils ont beau perſiſter dans leur créance erronée, s'il attendent d'en être deſabuſés ailleurs qu'en Enfer. Pour ceux qui ſe mettent en peine de rechercher ſi le Monde eſt rond, ou s'il eſt uni comme une plaine, je les renvoie pour leur ſatisfaction au témoignage de ces hazardeux Navigateurs qui en ont fait tout le tour, ou du-moins de la plus grande partie, comme ceux du Vaiſſeau nommé *la Victoire*, & quelques autres qui ont depuis ſuivi leur route, & fait le même circuit. Pour ce qui eſt du Ciel, ſi les plus curieux me demandent s'il eſt plane ou rond, je me ſervirai pour leur répondre de ces paroles de David, *Extendens cœlum ſicut pellem.* Par où, ſans-doute, ce Prophète nous a voulu montrer la forme & la figure de ce grand Ouvrage, lorsqu'il a uſé de cette comparaiſon, comme s'il eût dit: „ Vous avez, Seigneur, étendu le Ciel comme vous avez accoutumé d'étendre une peau, „ c'eſt-à-dire que vous-vous êtes ſervi du Ciel à couvrir en rond ce grand „ Corps des quatre Elémens, de-même que vous couvrez d'une peau juſques aux moindres parties du corps d'un Animal.

Je viens maintenant à ceux qui des cinq Parties du Monde qu'on apelle *Zones*, veulent qu'il n'y en ait d'habitables que les deux Tempérées; Que celles du milieu & des deux extrémités ne le peuvent être, à-cauſe du violent excès de la chaleur & du froid; Et que d'une Zone habitable, il n'y ait pas moyen de paſſer à l'autre, parce qu'il s'y rencontre un dangereux obſtacle, ſavoir la chaleur démeſurée qui eſt au milieu. Mais qu'ils en ayent tel ſentiment qu'ils voudront, pour moi je puis me vanter d'être plus ſavant qu'eux ſur cette matière. Car outre que je ſuis né à *Cuzco*, qui eſt dans la Zone Torride, où j'ai paſſé juſques à l'âge de vingt ans, j'ai été dans la Zone Tempérée, de l'autre coté du Tropique du Capricorne, tirant vers le Sud, aux derniers confins des *Charcas*, qui ſont les *Chicas*. Or pour aller à cette autre Zone Tempérée, qui eſt du coté du Nord, où j'ai écrit cette Hiſtoire, il

m'a

m'a fallu paſſer néceſſairement par la Zone Torride: Ce que j'ai fait, & l'ai traverſée toute, deſorte que je me ſuis vu trois jours entiers ſous la Ligne Equinoctiale, où eſt le Cap de *Paſſau*. De toutes ces choſes, je puis à bon droit conclure par l'expérience que j'en ai faite, que la Zone Torride eſt habitable, de-même que celles qu'on apelle Tempérées. Quant aux Zones Froides, je voudrois vous en pouvoir rendre raiſon, auſſi bien que des autres trois. Mais parce que je n'y ai pas été, je m'en remets à ce qu'en diſent ceux qui en ſavent plus que moi. Si néanmoins il s'en trouve qui les croient inhabitables à-cauſe de leur froideur exceſſive, j'ôſerai bien leur répondre avec ceux qui ſont d'opinion contraire, qu'il n'y a pas d'aparence qu'elles ſoient moins habitées que les autres. Car, à le bien conſidérer, ce ſeroit une folie de s'imaginer, que Dieu ait fait les parties de la Terre ſi grandes pour les laiſſer inutiles, puisqu'on ſait bien qu'il a créé ce vaſte Globe pour la demeure des Hommes. D'où il faut conclurre, que l'opinion des Anciens ſur les Zones Froides n'eſt pas mieux fondée que ce qu'ils ont dit de la Zone Torride, lorsqu'ils nous l'ont repréſentée comme inhabitable à-cauſe de ſa chaleur exceſſive. Au-contraire, il eſt bien plutôt à croire que le ſouverain Seigneur de toutes choſes, comme Père ſage & puiſſant, a mis ordre aux inconvéniens du froid par un tempéramment de la chaleur, comme par même moyen il a pourvu aux grandes incommodités que pouvoient reçevoir ceux de la Zone Torride. Car il en a diminué la chaleur par la grande abondance des neiges, des lacs, des fontaines & des rivières qui s'y trouvent en pluſieurs endroits, & particulièrement au *Pérou*, ce qui ſert ſans-doute à en tempérer l'ardeur. D'où il ne s'enſuit pas que les degrés de chaleur ne ſoient différens ſelon la ſituation des lieux, étant certain qu'il y en a de ſi bas, qu'à-cauſe du grand chaud qu'il y fait, ils ſont preſque inhabitables: comme au-contraire il s'y en voit de ſi hauts qu'on n'y ſauroit demeurer, parce qu'ils ſont toujours couverts de glace & de neige. Ce qui fait voir qu'il y a des endroits dans la Zone Torride, qui ſont plus ou moins ſuſceptibles de froid, contre l'opinion des Philoſophes, qui n'ont jamais pu s'imaginer qu'il dût y avoir de la neige, ſi ce n'eſt dans ſes embouchures ou dans ſes ports, bien qu'il y en ait en tout tems ſous la même Ligne Equinoctiale, & particulièrement dans cette grande étenduë de Montagnes qui ſont comme enchaînées enſemble. Or ce qu'il y a de remarquable ici, c'eſt qu'en cet endroit du *Pérou*, qui eſt dans la Zone Torride, il ne faut pas juger de la chaleur & du froid par la diſtance des Pays, c'eſt-à-dire, parce qu'ils ſont ou plus proches, ou plus éloignés de la Ligne; mais bien parce qu'ils ſe trouvent, ou plus hauts ou plus bas en un même climat, & en fort petite diſtance de terre, comme il ſera démontré plus amplement ci-après. Pour la même raiſon, il n'eſt pas incompatible que les Zones Froides ne ſoient tempérées, & par conſéquent habitables, comme le croient pluſieurs Auteurs dignes de foi, bien que ce ne ſoit ni pour l'avoir vu, ni pour aucune expérience qu'ils en ayent faite. Cela ſe confirme encore par la Parole de Dieu même, qui ayant créé nos prémiers Parens, leur dît, *Croiſſez & multipliez, rempliſſez la terre & vous la rendez ſujette.* D'où il faut conclure néceſſairement qu'elle eſt habitable, & que ſi cela n'étoit,

on ne pourroit, ni se l'assujettir, ni la posséder & la peupler d'habitans. Mais comme ces secrets sont au-dessus de l'Esprit Humain, j'espère que le même Dieu, qui nous a découvert le Nouveau Monde, les découvrira de-même quand il en sera tems. Ce qui tournera sans-doute à la confusion & à la honte de ces Téméraires, qui par leur Philosophie Naturelle s'imaginent follement que la Puissance Divine ne va point au-delà des bornes de l'Esprit Humain; sans considérer que d'une Sçience à l'autre, il n'y a pas moins de distance que du Fini à l'Infini.

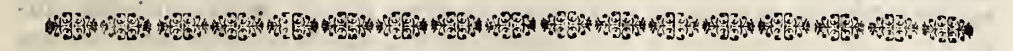
CHAPITRE II.

S'il y a des Antipodes.

SUPPOSE' que le Monde soit rond, comme il n'en faut pas douter, si l'on demande s'il y a des Antipodes, l'on peut répondre assurément qu'oui. Mais parce que ce Monde inférieur n'est pas-du-tout découvert, je crois qu'il est impossible de savoir au vrai quelles Provinces sont Antipodes des autres, comme quelques-uns l'affirment. Que si par démonstration on en peut tirer des preuves certaines, c'est plutôt à l'égard du Ciel que de la Terre; comme par exemple des Poles qui sont Antipodes l'un de l'autre, & de l'Orient qui l'est de l'Occident. Or de savoir maintenant par où peuvent avoir passé tous ces Peuples du Nouveau Monde, qui sont en si grand nombre, & si différens de mœurs & de langage, c'est ce qui est impossible encore. Que si l'on m'allègue qu'il faut qu'ils ayent traversé la mer dans des navires, la raison en détruira l'aparence, à-cause des animaux qui s'y trouvent. Car on pourroit demander à bon droit, comment ou pourquoi les auroit-on embarqués, puisque la plupart sont beaucoup plus nuisibles qu'utiles? Que si l'on dit qu'ils ont pu y aller par terre, une conséquence encore pire s'en ensuivra. Car on pourra demander, d'où vient que s'ils ont transporté les animaux domestiques qu'ils y avoient, ils n'en ont pas fait de même de ceux qui sont demeurés par-deçà, ou qu'on y a amenés depuis? Que si l'on répond qu'ils n'en ont pu transporter un si grand nombre, comment n'en est-il point demeuré parmi nous quelques-uns de l'espèce de ceux qu'ils ont enlevés? On peut dire la même chose des grains, des légumes, & des fruits de leur Pays, qui en produit de si différens des nôtres, que ce n'est pas sans raison qu'on l'apelle Nouveau Monde. Car soit que l'on considère les animaux, ou sauvages ou aprivoisés, ou les alimens de toutes les sortes, ou les hommes mêmes de ces Pays éloignés qui ont peu de poil & point de barbe, tout cela sans-doute passera chez nous pour merveille & pour nouveauté. Mais parce que je tiens pour perduë la peine que l'on prend à vouloir aprendre des choses si peu certaines, & que je crois tout autre Esprit plus capable que moi de les rechercher, je laisserai aux plus curieux à résoudre tous ces doutes, & ces vaines

ques-

questions. Pour moi, il me suffira de traiter du seul sujet que je me suis proposé pour but, savoir de l'origine des Rois *Yncas*, de leur succession, de leurs conquêtes, de leurs loix, & de leur gouvernement en tems de Paix & de Guerre. Mais avant que d'en venir-là, il ne sera pas hors de propos, ce me semble, que nous disions comment se découvrit ce Nouveau Monde, après quoi nous traiterons particulièrement du *Pérou*.



CHAPITRE III.

De la découverte du Nouveau Monde.

ENVIRON l'An 1484. *Alonso Sanchez de Huélua*, fameux Pilote (ainsi surnommé parce qu'il étoit natif du même lieu de *Huélua*, qui est au Comté de *Niébla*) trafiquoit ordinairement sur la mer avec un petit Navire, dans lequel il enlevoit d'Espagne des marchandises qu'il transportoit aux Canaries, où il les vendoit fort bien. Pour y mieux trouver son compte, il y chargeoit son Vaisseau des fruits du Pays, qu'il alloit vendre dans l'Ile de *Madère*, d'où il s'en retournoit en *Espagne*, chargé de conserves & de sucre. Dans cette route triangulaire, comme il faisoit le trajet des *Canaries* à *Madère*, il fut battu d'une si grande tempête, que n'y pouvant résister, il fut contraint de caler les voiles, & d'abandonner son Navire à la violence de la tourmente. Elle fut si impétueuse, qu'elle le fit courir vingt-neuf jours, sans savoir où il étoit, ni quelle route il devoit tenir; parce qu'en tout ce tems-là, il lui fut impossible de prendre les élevations, ni par le Soleil, ni par le Nord. Cependant on ne sauroit dire à quelles extrémités se virent réduits ceux de son Vaisseau, par une tempête si étrange qu'elle les empêchoit de manger & de dormir. Mais enfin s'étant calmée par le changement du vent, ils se trouvèrent près d'une Ile dont on ne savoit pas bien le nom: néanmoins l'aparence a fait croire depuis, que c'étoit celle qu'on nomme à-présent *Saint Dominique*. Ce qu'il y a de remarquable en cela, c'est que cette Ile étant à l'Occident des *Canaries*, il falloit de nécessité que le vent qui emporta ce Navire fût l'Est, qui en cette navigation calme plutôt la tourmente qu'il ne l'irrite. Quoiqu'il en soit, ce fut un effet particulier de la puissance de Dieu, qui par sa miséricorde infinie tire des causes contraires les choses les plus mistérieuses & les plus nécessaires, comme il tira autrefois d'un rocher des sources d'eau vive. Toutes ces choses, comme je l'ai dit, sont des effets de sa clémence & de sa bonté, dont il lui plût d'user encore quand il trouva bon d'envoyer son Evangile, & la Lumière de la Foi, à tous les Peuples du Nouveau Monde. On ne peut douter qu'ils n'en eûssent un extrême besoin, puis qu'ils vivoient, ou pour mieux dire qu'ils mouroient dans les ténèbres du Paganisme & d'une Idolâtrie barbare & brutale, comme nous le verrons plus au long par la suite de cette Histoire.

Le Pilote abordé à terre prit aussi-tôt les élevations, & ne manqua pas de fai-

faire de bons mémoires de tous les accidens qu'il avoit courus ſur cette mer, auſſi bien que des choſes qu'il avoit vuës, il en fit auſſi de celles qui lui arrivèrent depuis, en s'en retournant. Enſuite ayant fait aiguade & proviſion de bois, il ſe remit à la voile, ſans ſavoir à ſon retour, non-plus qu'à ſon abord, quelle route il devoit prendre: & comme il avoit été plus longtems qu'il ne falloit en cette navigation, l'eau & les proviſions lui manquèrent. Ces nouvelles miſères, jointes aux autres incommodités que tous ceux de ſon Navire avoient ſouffertes en allant & en venant, en firent depuis tomber malades pluſieurs, dont il en mourut la plus grande partie: car de dix-ſept hommes qui étoient ſortis d'*Eſpagne*, il n'en arriva que cinq dans la *Tercère*, du nombre deſquels étoit le Pilote *Alonſo Sanchez de Huëlua*. A leur abord en cette Ile, ils furent loger dans la maiſon du fameux *Chriſtophle Colomb* Génois, parce qu'ils avoient apris que c'étoit un grand Pilote, & qui faiſoit des Cartes pour naviguer. Cet excellent homme les reçut avec de grandes démonſtrations d'amitié, & leur fit tout le bon accueil qui lui fut poſſible, afin de s'inſtruire d'eux touchant les choſes qu'ils diſoient leur être arrivées dans un ſi long & ſi étrange naufrage. Mais quelque bon traitement qu'il leur fit pour les remettre en ſanté, il n'en put venir à bout; deſorte qu'étant affoiblis par tant de maux qu'ils avoient ſoufferts, ils furent contraints de céder à leur dernière violence, & moururent tous dans ſa maiſon. Les travaux qui avoient été cauſe de leur mort, furent tout l'héritage qu'ils laiſſèrent au grand *Colomb*, qui les accepta avec tant de réſolution & de courage, qu'oubliant ceux du paſſé, bien-qu'ils fûſſent en plus grand nombre, & qu'ils eûſſent duré plus longtems, il entreprit dès-lors de donner à l'*Eſpagne* les prodigieuſes richeſſes du Nouveau Monde. Il en vînt heureuſement à bout, comme il le témoigna depuis, par ces mots qu'il prit pour deviſe de ſes armes,

A Caſtilla y a Leon,
Nuevo Mundo diò Colon.

Qui ſignifient, Colomb *a donné un Nouveau Monde aux Royaumes de* Caſtille *&* de Léon. Si quelqu'un déſire voir plus au long les immortelles actions de ce Héros, il n'a qu'à lire *l'Hiſtoire Générale des Indes*, écrite par *Franciſco Lopez de Gomara*, qui pourtant n'en a fait que l'abrégé. Il eſt vrai qu'un homme de ſi haute réputation s'eſt plus aquis de lauriers & de louanges luimême dans cette découverte du Nouveau Monde, qu'on ne lui en ſauroit donner dans l'Hiſtoire. J'y ajouterai néanmoins une choſe, pour ſupléer au défaut de la Relation de cet Ancien Hiſtorien. C'eſt qu'ayant compoſé ſon Ouvrage loin du lieu où ſe paſſoient ces évènemens, & ſur les mémoires qu'il en avoit des Navigateurs, il fut impoſſible qu'il ne laiſſât imparfaites pluſieurs choſes qu'on ne lui racontoit qu'à-demi. Mais j'en puis parler plus ſavamment, pour les avoir ouï dire dans mon Pays à mon père même, & à ceux de ſon tems, leſquels dans leur converſation s'entretenoient ordinairement des plus belles actions arrivées durant ces conquêtes: il me ſouvient de leur avoir ouï raporter les choſes que nous avons dites, & celles que nous di-

dirons ci-après. Il eſt fort aparent qu'ils en avoient eu une relation pleine & entière, de ceux mêmes qui avoient découvert & conquis le Nouveau Monde. Mais il faut que j'avouë que n'étant qu'un jeune garçon lorſque je les entendois raconter comme j'ai dit, je les écoutois avec peu d'attention. Ce qui me fait croire que ſi j'eûſſe été plus ſoigneux de les retenir, je pourrois écrire maintenant beaucoup d'autres choſes tout-à-fait merveilleuſes, & qu'il ſeroit néceſſaire de raporter dans cet Ouvrage. Je ne laiſſerai pas néanmoins de parler ici de celles dont je pourrai me ſouvenir, avec un extrême regret des autres dont j'ai perdu la mémoire.

Le R. P. *Joſeph Acoſta* fait auſſi mention de la découverte du Nouveau Monde, avec un grand déplaiſir de n'en pouvoir décrire l'hiſtoire entière, ni de quelques autres conquêtes plus nouvelles, pour n'en avoir eu que des Mémoires imparfaits; parce qu'à ſon arrivée dans ces Pays, il trouva que les anciens Conquérans étoient morts; ce qu'il ſemble vouloir donner à entendre, par ces paroles expreſſes du Chapitre X. de ſon XVIII. Livre. *Après avoir montré ci-devant qu'il n'y a pas d'aparence que ceux qui ont les prémiers habité les Indes, ſe ſoient embarqués dans le deſſein d'y aller, il s'enſuit à mon avis que s'ils y ont été par mer, ç'a été par hazard, & par la violence de la tempête qui les y a jettés. Ce qui n'eſt pas incroyable, quelque grande que ſoit l'étenduë de l'Océan. Car nous ſavons aſſez que la même choſe arriva dans la découverte qui ſe fit de nôtre tems, lorſqu'un Pilote, dont nous ignorons le nom, afin de n'attribuer qu'à Dieu ſeul une affaire de ſi haute conſéquence, ayant reconnu le Nouveau Monde, par un effet extraordinaire d'une fâcheuſe tourmente, laiſſa à* Chriſtophle Colomb *la connoiſſance d'une ſi grande choſe, pour récompenſe du bon traitement qu'il avoit reçu au logis d'un hôte ſi officieux. Pour cette même raiſon, il ſe peut faire qu'il y ait des Peuples &c.* Ce ſont les paroles du R. P. *Acoſta*, qui montrent aſſez qu'étant au *Pérou*, il y trouva, ſinon toute cette relation, du-moins la plus eſſentielle partie de la nôtre. Voilà quelle fut l'origine & le principe de la découverte du Nouveau Monde, & de ſa grande étenduë: dequoi ſe peut vanter avec raiſon le petit Bourg de *Huélua*, pour avoir donné naîſſance à *Alonſo Sanchez*: car ce fut ſur la relation de ce Pilote, & ſur l'aſſurance qu'eut de lui *Chriſtophle Colomb*, qu'il perſiſta ſi longtems dans ſa demande, promettant des choſes qu'on n'avoit jamais ni vuës ni ouïes. Cependant, comme il étoit fort prudent, il s'en réſerva longtems le ſecret, juſqu'à ce qu'enfin il le découvrit à quelques perſonnes de grande autorité, qui lui donnèrent dequoi venir à bout de ſon entrepriſe, en l'aſſiſtant de leur crédit auprès des Rois Catholiques. Que ſi par hazard *Alonſo Sanchez de Huélua* ne lui eût pas donné connoiſſance de ſi grandes choſes, il n'eût pu ſans-doute, par une ſimple imagination de Coſmographie, ni promettre avec tant d'aſſurance de ſi hautes merveilles, ni terminer ſi promtement cette découverte du Nouveau Monde. Car s'il en faut croire cet Auteur, *Colomb* ne mit pas plus de ſoixante-huit jours en tout ſon voyage juſques en l'Ile *Guanatianico*, quoiqu'il ſéjournât quelque tems à la *Gomère*, pour s'y fournir de rafraîchiſſemens. D'où il faut conclure qu'il n'eût pu ſans miracle aller ſi loin en ſi peu de tems, ſi par le raport d'*A-*

lonſo

lonſo Sanchez, il n'eût apris quels rhombes il devoit prendre dans une mer de ſi grande étenduë.

CHAPITRE IV.

De l'origine du nom Pérou.

PUISQUE nous avons à traiter du *Pérou*, il ne ſera pas hors de propos que nous raportions ici l'origine de ce nom, qui n'a rien de commun avec le langage des Indiens. Pour cet effet, il faut ſavoir qu'en l'an 1513. la Mer du Sud ayant été découverte par un Gentilhomme qu'on apelloit *Vaſco Nunnez de Balboa*, natif de *Xérez* de *Badajoz*, qui fut le prémier Eſpagnol qui la traverſa, les Rois Catholiques l'honorèrent du titre d'Amiral de la même Mer, & lui donnèrent outre cela la conquête & le gouvernement de tous les Royaumes qu'il pourroit découvrir dans cette navigation. Mais il ne jouît pas longtems de cette bonne fortune; parce que le Gouverneur *Pédro Arias d'Avila*, ſon beau-père, pour récompenſe des grandes choſes qu'il avoit faites, & des biens dont ſa valeur le rendoit digne, lui fit indignement trancher la tête. Il faut remarquer ici qu'avant que de mourir, ce grand Capitaine fit tout ſon poſſible pour découvrir & ſavoir comment s'apelloit tout ce Pays, qui depuis *Panama* s'étend juſques vers le Sud. Pour cela même il mit trois ou quatre vaiſſeaux ſur Mer, qu'il envoyoit l'un après l'autre en diverſes ſaiſons de l'année à la découverte de cette Côte, & lui cependant donnoit ordre aux choſes qui lui ſembloient néceſſaires à la conquête de ces Pays. Comme ceux des navires faiſoient toute ſorte de diligence pour s'aquiter de leur commiſſion, ils ne venoient jamais d'aucun voyage ſans aporter quelque nouvelle relation des Terres qu'ils avoient découvertes en grand nombre le long de cette Rivière. Un de ces navires, qui alla plus avant que les autres, & paſſa la Ligne Equinoctiale du coté du Sud, continant ſa route le long de cette Côte avec les précautions dont on uſoit d'ordinaire en ce voyage, aperçut fortuitement un Indien qui pêchoit à l'embouchure d'une Rivière, de celles qui ſont en grand nombre dans tout le Pays. Ceux qui étoient dans le vaiſſeau s'étonnèrent de cette rencontre; & à l'heure même, le plus adroitement qu'il leur fut poſſible, ils mirent à terre, aſſez loin du lieu où étoit cet Indien, quatre Soldats Eſpagnols, qui n'étoient pas moins habiles à la courſe qu'à la nage, pour empêcher qu'on ne les pût atraper ni par terre ni par eau. Après avoir mis cet ordre, ils paſſèrent devant l'Indien dans leur navire, ſe doutant bien que cet homme s'amuſeroit à les regarder attentivement, & que cela l'empêcheroit de prendre garde à ceux qu'on avoit mis en embuſcade & en armes derrière lui. En effet l'Indien ne ſe trouva jamais ſi étonné qu'il le fut alors, de voir ſur la Mer une machine qu'on n'y avoit point encore vuë, ſavoir un navire qui voguoit à pleines voiles. Il s'attacha ſi fort à le conſidérer,

dérer, que les Soldats qui le guétoient se jettèrent sur lui avant qu'il les eut aperçus, & le menèrent au navire, bien aises de l'avoir ainsi surpris. L'ayant mis dedans, tous les Espagnols leurs compagnons le caressèrent le mieux qu'ils purent, pour lui ôter la crainte qu'il avoit déjà de voir des gens d'une autre mine que lui, & qui avoient de la barbe. Ensuite ils lui demandèrent, & par signes & par paroles, quel étoit ce Pays-là, & comment il s'apelloit? L'Indien, par les grimaces & les signes qu'ils lui faisoient comme à un muët, & du visage & des mains, jugeoit bien qu'ils lui demandoient quelque chose, mais il ne savoit ce que c'étoit. Pour prevenir le mal qu'il s'imaginoit qu'on lui dût faire, il ne leur fit point d'autre réponse, sinon qu'il leur dît à la hâte son propre nom, savoir *Béru*, & y ajouta en meme tems le mot de *Pélu*; ce qu'il fit aparemment, comme s'il eût voulu dire: „ Si vous me demandez mon nom, sachez que je m'apelle *Béru*: ou bien si „ vous voulez que je vous dise où je demeurois il n'y a pas longtems, je vous „ aprens que c'étoit sur le bord de la rivière. Car il faut savoir que dans la Langue de cette Province le mot *Pélu* est un apellatif qui signifie *rivière*, comme nous le prouverons ailleurs par le témoignage d'un Auteur digne de foi. Voilà quelle fut la réponse de cet homme, qui eut quelque chose de semblable à celle d'un autre Indien, dont il est fait mention dans notre *Histoire de la Floride*, *Liv. VI. Chap. XV.* lorsqu'entendant parler de son Maître, il usa des mots *Bréços* & *Brédos*.

Mais pour revenir à notre prisonnier, les Espagnols du navire s'imaginant qu'il les avoit entendus, & que sa réponse étoit conforme à leur dessein, comme s'ils lui eûssent parlé Espagnol, prirent cela, comme on dit, pour argent comptant: si bien que depuis ce tems-là, qui fut environ l'An MDXVI, ils apellèrent ce grand & riche Royaume *Péru*, que nous écrivons en François *Pérou*. Par où l'on peut voir qu'ils corrompirent les deux mots que l'Indien leur avoit dits, comme c'est la coutume des Espagnols de corrompre presque toutes les paroles qu'ils empruntent du langage des Indiens de ce Pays-là. Ce qu'ils firent assez paroître, lorsque dans ce nom de l'Indien *Béru* ils changèrent le B. en P. & dans celui de *Pélu* qui signifie *Rivière*, ils prirent l'L pour une R; desorte que par raport à l'un & à l'autre nom, ils dirent *Péru*. A quoi j'ajoute qu'il y en a même quelques-uns, savoir ceux d'entre les Modernes qui se piquent le plus de politesse, qui corrompent les deux lettres, & qui disent *Piru* dans les Ouvrages qu'ils en écrivent. Mais c'est à quoi l'on ne doit pas s'arrêter, puisque les plus anciens Historiens, tels que sont *Pédro de Ciéca de Léon*, *Augustin de Carate*, *Francisco Lopez de Gomara*, *Diégo Fernandez* natif de *Palence*, & le R. P. F. *Jérôme Roman*, apellent tous unanimement ce grand Empire *Pérou*, & non pas *Piru*. Or parce que le Parage où l'on prit l'Indien, étoit comme une frontière du Pays que les Rois *Yncas* avoient conquis de ce coté-là, & assujetti à leur Etat, ils apellèrent dès-lors du nom de *Pérou* tout ce qu'il y a d'étenduë depuis cette Contrée, qui est le Parage de *Quito*, jusques aux *Charcas*; car ce fut le principal Pays de leur conquête, qui a sept-cens lieuës de largeur; ce qui n'empêche pas que leur Empire ne s'étendît

à cinq-cens lieuës par-delà, ſavoir juſques à *Chili*, qui eſt un autre Royaume fort riche & fort fertile.

CHAPITRE V.

Autorités pour une plus ample confirmation du nom Pérou.

VOILA quelle fut l'origine du mot *Pérou*, qui eſt un nom ſi célèbre dans le Monde. Auſſi à dire le vrai, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il eſt ſi fort en eſtime; puiſqu'il a rempli d'or, de perles & de pierreries, toute la Terre habitable. Bien qu'il y ait déjà 72. ans qu'on a conquis ce Pays, les Indiens natifs du *Pérou* ne ſe ſervent point de ce nom-là, parce qu'il lui a été impoſé fortuitement, quoique par la communication qu'ils ont avec les Eſpagnols, ils entendent aſſez bien ce qu'il ſignifie. Mais ils n'ont point de mot général dans leur Langue, pour nommer tout-à-la-fois les Provinces & les Royaumes que leurs Rois légitimes ont ſubjugués, comme nous diſons la *France*, l'*Italie*, l'*Eſpagne*, & ainſi des autres Etats qui contiennent pluſieurs Provinces. Comme il eſt donc très-certain que pour déſigner chaque Province ils avoient un nom particulier, ainſi que nous le verrons amplement dans la ſuite de cette Hiſtoire, il eſt vrai auſſi qu'ils n'en avoient point de propre qui ſignifiât un Royaume entier. Par exemple, quand ils vouloient déſigner le Monde, ils ſe ſervoient du mot *Tahuantinſuyo*, qui ſignifie les quatre parties enſemble. Toutes ces raiſons ſont à mon avis d'aſſez fortes conjectures, pour montrer que le mot *Béru* étoit le nom propre d'un Indien, comme nous l'avons déjà vu. Il faut remarquer encore qu'entre les *Yncas* Indiens, ceux du Plat-Pays, & des Côtes de cette Mer, employoient ordinairement de ſemblables noms; mais que ceux des Montagnes, qui ne parloient point la Langue génerale des autres, ne s'en ſervoient pas. Et comme en *Eſpagne* il y a des noms affectés pour déſigner chaque Province en particulier, il y en avoit de-même entre les Indiens du *Pérou*. Mais s'il faut des autorités expreſſes pour faire voir comment ce nom a été prémièrement impoſé par les Eſpagnols, & qu'il n'a jamais été reçu dans la Langue Vulgaire des Indiens, en voici trois remarquables que j'ai tirées de *Pédro de Ciéça de Léon*. La prémière eſt au III. Chapitre de ſon Livre, où parlant de l'Ile apellée *la Gorgone*, il dit: *Là ſe trouva le Marquis* Dom Franciſco Piçarro, *avec treize Chrétiens Eſpagnols de nation, & ſes compagnons, qui avoient découvert le Pays que nous apellons le* Pérou *&c.* La ſeconde au Chapitre XIII. où il en parle ainſi. *Il faut donc bien néceſſairement que depuis* Quito, *qui eſt aſſurément l'endroit par où l'on commence d'entrer au* Pérou, *&c.* Et la troiſième au XVIII. où répétant le même nom: *Aſſurément*, ajoute-t-il, *il faut inférer des relations que nous font les Indiens de* Cuzco, *qu'il y a eu autrefois de grandes guerres dans toutes les Provinces de ce Royaume que nous apellons* Pérou, *&c.* Ce qui fait voir clai-

clairement qu'il n'employeroit pas si souvent le mot de *Pérou*, s'il ne vouloit donner à entendre que les Espagnols ont les prémiers imposé ce nom, & que les Indiens n'en ont jamais eu de tel dans leur Langue générale, ce que je certifie moi-même, qui suis *Ynca* du Pays. Le R. P. *Acosta* éclaircit encore plus amplement cette vérité, au I. Livre de son *Histoire Naturelle des Indes*, Chapitre XIII. où discourant sur ce même sujet, il dit: *Il est certain que ceux qui ont découvert le Nouveau Monde, ont tourné en coutume de donner aux ports & aux autres lieux qu'ils ont conquis, des noms conformes aux occasions qu'ils en ont eües, comme il se peut remarquer par le nom* Piru, *qu'on a imposé à ce Royaume. Car c'est l'opinion commune, que les Espagnols qui firent cette découverte, apellèrent tout le Pays* Piru, *du nom d'un fleuve où ils abordèrent prémièrement. A quoi sert de preuve bien évidente l'autorité des Indiens natifs du* Piru, *parmi lesquels ce mot n'est point en usage, desorte qu'il n'y a point d'aparence qu'ils ayent jamais ainsi nommé leur Pays.* Voilà le témoignage qu'en rend cet Auteur digne de foi, qui doit suffire, ce me semble, pour confondre toutes les nouveautés qu'on a depuis inventées sur ce nom-là, comme nous le montrerons ci-après, lorsque nous en toucherons plus particulièrement quelques-unes. Mais parce que la Rivière que les Espagnols nomment *Pérou*, est en ce même Parage, & fort proche de la Ligne Equinoctiale, j'ôserai bien affirmer que ce fut là-même que les Espagnols se saisirent de l'Indien qu'ils amenèrent dans leur Vaisseau; desorte que depuis ce tems-là & la Riviere & le reste du Pays furent apellés du nom propre de l'Indien *Béru*. A quoi j'ajoute que le nom apellatif *Pélu* étant auparavant commun à toutes les rivières en général, fut depuis fait un nom propre par les Espagnols, qui le donnèrent particulièrement à cette rivière qu'ils apellèrent *Pérou*.

Francisco Lopez de Gomara, parlant de la découverte du *Yucatan* dans son *Histoire Générale des Indes* Chapitre LII. donne deux Etymologies de noms fort semblables à celles que nous avons données du *Pérou*, ce qui m'oblige à les raporter ici pour leur grande conformité. *Un peu après*, dit-il, *partit* Francisco Hernandez de Cordoua: *Et soit que le tems ne lui permît pas de faire voile en un autre Cap, ou qu'il eût dessein d'aller découvrir quelque nouveau Pays; quoiqu'il en soit, les vents le jettèrent dans une Terre inconnuë aux nôtres. Là près de quelques salines, il découvrit une pointe, qu'il apella* de las Mugères, *ou* la Pointe des Femmes, *parcequ'il y avoit remarqué certaines tours de pierres amoncelées, avec quelques Chapelles couvertes de bois & de chaume, où se voyoient rangées en bel ordre plusieurs Idoles, qui sembloient être des Femmes. Les Espagnols, qui jusques alors n'avoient aperçu en ce lieu-là aucun bâtiment de pierre, s'étonnèrent fort d'y en remarquer, & de voir les habitans si lestes & si richement vêtus. Car ils portoient des camisoles, & une espèce de manteau de Coton blanc & d'autres couleurs, de belles plumes, des pendans-d'oreilles, & des joyaux d'or & d'argent; les femmes avoient la tête & la gorge couvertes. De ce lieu-là il prit sa route vers une autre Pointe, qu'il apella* Cotoché, *parce qu'il s'y trouva des pêcheurs, qui de crainte ou d'étonnement gagnèrent la terre, & se mirent à crier, en s'en allant*, cotoché, cotoché, *c'est-à-dire* Maison, Maison, *parce qu'ils s'imaginèrent que ceux du navire leur demandoient quelque lieu pour s'y en aller; à-*

cause dequoi cette Pointe de terre fut toujours nommée depuis le Cap de Cotoché. *Ensuite de cette avanture, ils en eurent une autre bientôt après. Car ils rencontrèrent un peu plus avant de certains hommes, qui interrogés comment se nommoit un grand Bourg qui étoit-là tout contre, leur répondirent*, Tectetan, Tectetan, *qui signifie*, je ne t'entens point. *Ce qui fut cause que les Espagnols, qui s'imaginèrent que ce lieu s'apelloit ainsi, lui imposèrent par corruption le nom de* Yucatan, *qui lui pourra bien demeurer toujours.* Ces deux dernières autorités sont tirées mot à mot dc *Francisco Lopez de Gomara.* Par où l'on peut voir, qu'en plusieurs autres Contrées des *Indes*, aussi bien qu'en celle du *Pérou*, il arrivoit assez souvent que ceux qui les découvroient, les apelloient du prémier nom qu'ils entendoient dire aux Indiens auxquels ils demandoient quelque chose; s'imaginans que ces gens-là leur répondoient àpropos sur ce qu'ils vouloient savoir, comme si les uns & les autres n'eûssent parlé qu'une même Langue. Ce qui fut sans-doute une faute que l'on commit en plusieurs évènemens qui se passèrent au Nouveau Monde, & particulièrement dans notre Empire du *Pérou*, comme il sera facile de le remarquer en divers endroits de cette Histoire.

CHAPITRE VI.

Témoignage d'un autre Auteur touchant le nom Pérou.

AUx autorités de *Pédro de Ciéça*, du R. P. *Joseph Acosta*, & de *Gomara*, qui ont raporté sur le mot *Pérou* les choses que j'en ai dites, je puis ajouter le témoignage d'un autre excellent Auteur, le R. P. *Blas Valera*, Religieux de la Compagnie de Jésus. Le Public lui a l'obligation d'avoir fait l'Histoire de cet Empire en fort beau Latin, aussi bien qu'il l'eût pu écrire en plusieurs Langues, pour y être extrêmement bien versé. Mais il arriva par malheur, au grand dommage de mon Pays, qui ne méritoit pas d'avoir son Histoire écrite d'une si bonne main, que les papiers de cet habile homme furent perdus au sac que les Anglois firent de *Calez*, l'an 1596. environ lequel tems il mourut, ou un peu après. Je recouvrai néanmoins ce qui resta de ses mémoires, & qui fut sauvé d'une si déplorable ruine. Mais ce ne fut pas sans un extrême regret de n'en avoir que des fragmens, où il manquoit le meilleur. J'en ai l'obligation au R. P. *Pierre Maldonat de Saavédra*, natif de *Seville*, & de la même Compagnie, qui me les donna l'an 1600. auquel tems il enseignoit la Théologie dans cette Ville de *Cordouë*. Mais pour revenir à la dénomination du nom *Pérou*, je raporterai celle qu'en donne le P. *Valera* dans son Histoire Latine, dont voici les paroles, que moi-même, qui suis Indien, ai traduites en notre Langue Vulgaire. *Le* Pérou, *qui est un Royaume fort fameux, & de grande étenduë, abonde si fort en or, en argent, & en autres riches métaux, que cette prodigieuse abondance a fait passer en proverbe cette commune façon de parler;* Qu'un homme possède le *Pérou*, quand il est comblé des biens

de

de la Fortune. *Ce nom fut imposé fortuitement par les Espagnols à cet Empire des* Yncas; *car il est certain que ce n'est pas un nom propre. Aussi, bien loin que les Indiens l'aprouvent, ils le tiennent pour barbare, & l'ont si fort en horreur, que pas un d'eux ne le veut prononcer, desorte qu'il n'y a que les Espagnols qui s'en servent. Il ne signifie, ni richesses, ni autre chose de grande importance: & on peut bien dire, que comme l'imposition du nom se trouva nouvelle, la signification des richesses le fut aussi, parce qu'elles procédèrent purement du bonheur de leur conquête. Quant au mot* Pélu, *c'est un nom apellatif, qui signifie rivière dans la Langue de ces Barbares, qui habitent entre* Panama & Huaya; *si ce n'est qu'on veuille dire que c'est aussi le nom propre d'une certaine Ile, apellée* Pélua *ou* Péru. *Lors donc que les prémiers Conquérans de ces Terres, qui étoient Espagnols de nation, naviguant depuis* Panama, *furent jettés prémièrement sur cette Côte, le mot de* Péru *ou de* Pélua *leur plût si fort que, comme s'il eût signifié quelque chose de grand, ils s'en servirent depuis pour désigner tous les autres lieux qu'ils découvrirent, tellement qu'à la fin il se trouva qu'ils apellèrent* Pérou *tout l'Empire des* Yncas. *Quelques-uns néanmoins ne trouvant pas ce nom à leur gré, ne voulurent point s'en servir, & apellèrent ces Terres la* Nouvelle Castille. *Mais le général l'emporta sur le particulier, si bien que depuis on imposa ces deux noms à ce grand Royaume; jusques-là même que les Notaires, tant Ecclésiastiques que Royaux, ont accoutumé d'en user encore aujourd'hui, quoique pourtant en Europe & aux autres Royaumes il soit plus ordinaire que celui de* Pélua. *Quant à son Etymologie, il y en a plusieurs qui la tirent du nom* Pirua, *qui est un mot des* Québhuas *du Pays de* Cuzco, *par où est signifiée une manière de clôture en forme de palissade, où ceux du Pays ont accoutumé de serrer les biens de la terre. Cette opinion est vraisemblable, étant certain qu'en ce Royaume les Indiens ont quantité de telles clôtures en forme de granges, pour y mettre leur recolte: à-cause dequoi il n'est pas incompatible que les Espagnols n'ayent emprunté ce nom étranger, & dit* Piru, *en ôtant la dernière voyelle pour mettre l'accent. S'il est donc vrai que ce nom dont se servirent les prémiers Conquérans de ces Terres, comme d'un nom propre, pour désigner tout l'Empire, est doublement apellatif, je ne ferai point difficulté de m'en servir, & de dire indifféremment* Péru & Piru. *Or l'introduction de ce nouveau nom ne se doit point rejetter, comme usurpé faussement & à la volée; y ayant de l'aparence que les Espagnols n'en trouvèrent point de général ni de plus propre que celui-ci, pour être imposé à ce Pays. Car avant le Règne des* Yncas, *chaque Province avoit son nom propre, comme* Charca, Colla, Cuzco, Rimac, Quito, *& ainsi de leurs semblables, sans avoir égard aux autres pays. Mais depuis que les* Yncas *assujettirent tout ce Royaume, ils le nommèrent conformément à l'ordre de leurs conquêtes, & des Peuples qu'il firent leurs tributaires; comme par exemple pour désigner les quatre parties du Royaume, ils dirent* Tahuantinsuyo, *& apellèrent les vassaux de l'*Ynca, O Yncaprunam. *Ce qui fut cause que les Espagnols, qui remarquèrent la confusion & la diversité de ces noms, donnèrent fort prudemment celui de* Pérou *à ces Terres qu'ils avoient découvertes. Celui de* Pérou *ou de* Nouvelle Castille, *&c.* Voilà les paroles du R. P. *Blas Valera*, où il ne s'éloigne point de l'opinion du P. *Acosta*, qui prouve, comme nous l'avons montré, que ce nom fut prémièrement imposé

par les Eſpagnols à tout ce Pays-là, & qu'avant leur arrivée, les Indiens n'en avoient jamais uſé en leur Langue. Mais pour moi, ſans m'arrêter tout-à-fait à ce qu'en dit le P. *Blas Valera*, il me ſemble qu'il y a plus d'aparence de croire que l'impoſition du nom *Pérou* prit ſon origine du nom propre *Béru*, ou de l'apellatif *Pélu*, qui ſignifie *Rivière* dans la Langue de cette Province, plutôt que de *Pirua*, qui ſignifie *Gabion* ou *Clôture*. Car, comme je l'ai déjà dit, ceux qui l'impoſèrent les prémiers, furent les gens de *Vaſco Nunnez de Balboa*, qui n'étoient pas encore entrés ſi avant dans le Pays, qu'ils pûſſent ſavoir ce que ſignifioit le mot *Pirua*. A quoi j'ajoute que ce ne furent pas non-plus les Conquérans du *Pérou* qui impoſèrent ce nom; puisque 15 ans avant qu'on fût allé à cette conquête, les Eſpagnols qui vivoient dans *Panama*, apelloient *Pérou* tout le Pays qui depuis la Ligne Equinoctiale s'étend jusques au Midi. Ce que certifie encore *Franciſco Lopez de Gomara* dans ſon *Hiſtoire des Indes*, Chap. 110. où il parle ainſi. *Il y en a qui diſent que* Balboa *ſçût, par une relation particulière qui lui fut faite, qu'au* Pérou *il y avoit de l'Or & des Emeraudes. Mais ſoit qu'il le faille croire ou non, il eſt certain qu'il ſe parloit déjà du* Pérou *dans* Panama, *au tems que* Piçarro *&* Almagro *armèrent pour y aller, juſques-là même qu'on en diſoit de fort grandes choſes.* Voilà quelles ſont les paroles de *Gomara*, qui font voir aſſez clairement, que le nom *Pérou* étoit déjà en uſage longtems avant le voyage de ceux qui y allèrent pour le conquérir, & qui le conquirent en effet.

CHAPITRE VII.

Etymologie de quelques autres nouveaux Noms.

Afin que l'Etymologie du nom *Pérou* ne ſoit pas ſeule, il ne ſera pas hors de propos d'en raporter d'autres ſemblables, qui ſe firent avant & après celle-ci. Car il n'y aura point de mal que nous les anticipions, parce que cela nous épargnera la peine d'en parler quand il en ſera tems. Nous commencerons donc par celle de *Puerto Vieïo* ou du *Vieux Port*, parce qu'elle ſe fit tout auprès du lieu où arriva celle du *Pérou*. Mais auparavant il ſera bon de ſavoir, que de *Panama* juſques à la Ville Royale on navigue avec beaucoup de peine, à-cauſe des grands courans de la Mer, & du vent de Sud qui règne d'ordinaire ſur cette Côte. Pour éviter donc les inconvéniens qui en pouvoient arriver, ceux qui faiſoient ce voyage étoient contraints, au ſortir du port, de bordayer avec leurs vaiſſeaux à trente ou quarante lieuës de mer, ſi bien que de cette ſorte ils gagnoient le haut de la Côte, allant toujours à la bouline: d'où il s'enſuivoit bien ſouvent, que lorsqu'il ſe rencontroit que le navire n'étoit pas bon de voile du coté de la bouline, il étoit jetté plus loin que le lieu d'où il étoit parti. Mais enfin depuis que *François Drake*, Anglois, eut paſſé le Détroit de *Magellan*, (ce qu'il fit en l'an 1579.) il découvrit une meilleure méthode de naviguer, qui fut de bordayer à deux ou trois-cens lieuës

lieuës dans la mer, ce que les Pilotes n'avoient encore ôsé faire. Car ils se persuadoient sans fondement, qu'ils ne seroient pas plutôt à cent lieuës de terre, qu'ils se perdroient dans la mer, à-cause de ses grands calmes; desorte que pour ne pas tomber dans cet inconvénient, ils n'ôsoient s'y enfoncer bien avant. En effet, par cette même crainte, peu s'en falut que notre navire ne se perdît lorsque je pris la route d'Espagne, & qu'il fut jetté en l'Ile *Gorgone*, où nous eûmes bien de la peine à nous tirer d'un si mauvais Golphe. Comme donc, au commencement de la conquête du *Pérou*, un de ces navires qui naviguoit de la manière que nous avons dit, se fut mis à bordayer six ou sept fois au sortir du même port, où il retournoit toujours, ne pouvant venir à bout de cette navigation, il arriva qu'un de la troupe, ennuyé de ce qu'on ne pouvoit passer outre, se mit à dire ces mots, *Ce port est vieux pour nous autres*; depuis ce tems-là il fut nommé *Puerto Vieïo*. Et parce que le Jour de *Sainte Hélène* ils découvrirent près du même port une Langue de terre assez remarquable, ils la nommèrent pour cet effet *la Pointe de Sainte Hélène*. Mais longtems avant l'imposition de ces noms, il y en eut une autre semblable, qui mérite bien d'être remarquée. Car en l'an 1500. un certain vaisseau s'étant mis sur mer, sans qu'on sçût au vrai si c'étoit celui de *Vincent Yennez Pinçon*, ou de *Jean de Solis*, Capitaine de Marine qui exposoit sans peine sa vie pour tâcher de découvrir de nouvelles Terres, comme il s'en alloit en quête & s'enquéroit du Pays, (car c'étoit alors tout l'exercice des Espagnols) avec un désir extrême de trouver la Terre-Ferme, parce qu'on n'avoit encore découvert que des Iles, savoir toutes celles qu'on nomme aujourd'hui *de Barlovento*, un Marinier qui étoit à la hune découvrit par hazard le lieu qu'on apelle *Caprira*, qui est au-dessus de la Ville de *Nombre de Dios*; & en même tems invitant ceux du navire à se réjouïr: *Or çà, Compagnons*, leur dît-il, *en Nombre de Dios sea*, comme s'il eût voulu dire, *loué soit Dieu*, *Messieurs*, *je vois la Terre-Ferme*. Depuis ce tems-là, on a toujours apellé *Nombre de Dios*, la Ville qu'on y bâtît, & *Terre-Ferme* cette seule Côte, bien qu'il y en ait d'autres que celle-là. Dix ans après ils apellèrent encore cette Province *la Castille d'Or*, pour la grande quantité de ce métail qu'ils y trouvèrent, & à-cause d'un Fort que *Diégo de Nicuessa* y fit bâtir en l'an 1510. L'Ile qu'on nomme *la Trinidad*, qui est en la Mer Douce, fut nommée ainsi, pour avoir été découverte le Jour de la Très-Sainte Trinité. A quoi j'ajoute que la Ville de *Carthagène* s'apella ainsi à-cause de son Port, qui pour être semblable à celui de *Carthagène* en *Espagne*, donna sujet aux prémiers qui le virent de s'écrier, *ce Havre n'est pas moins bon que le Port de Carthagène*. Pour la même raison l'Ile *Serrane*, que l'on trouve vers *la Havane*, au voyage de *Carthagène*, fut ainsi dite du nom de *Pédro Serrano* Espagnol de nation. Car son vaisseau s'étant perdu près de-là, lui seul se sauva à la nage, & fut jetté en cette Ile, qu'il trouva déserte; & où il n'y avoit ni bois ni eau douce. Faisant néanmoins de nécessité vertu, il y subsista pendant sept ans par son industrie, comme il sera dit plus au long au Chapitre suivant, parce que c'est une histoire qui n'est pas moins remarquable que digne d'admiration. Or il n'y a point de doute qu'en mémoire de son nom & de cet évènement, on apella cet-

te

te Ile *Serrana*, & *Serranilla* celle qui eſt auprès, pour mettre de la différence entre l'une & l'autre. Ainſi la Ville de *San Domingo*, ou de *Saint Dominique*, & toute ſon Ile, ont tiré leur nom des évènemens qui y ont donné ſujet, comme le remarque *Gomara* au Chapitre XXXV. d'où j'ai tiré ces paroles mot à mot. *La plus fameuſe Ville de cette Côte eſt celle de* Saint Dominique, *dont les fondemens furent jettés par* Barthélémi Colomb *ſur le bord de la Rivière d'*Ozama. *Il l'apella ainſi, parce qu'il arriva en ce lieu un dimanche, Jour de* Saint Dominique, *qui étoit le nom de ſon père, deſorte qu'il y eut trois cauſes qui contribuèrent à un même effet &c.* voilà ce qu'en dit *Gomara*. Tous les autres noms des plus beaux Ports, des grandes Rivières, des Provinces & des Royaumes du Nouveau Monde ont été impoſés de la même manière. Car ceux qui les ont aperçus les prémiers, les ont apellés du nom du Saint ou de la Sainte au Jour deſquels ils ont été découverts; ou même les Capitaines, les Soldats & les Pilotes qui en ont fait la découverte leur ont donné leurs noms propres; dequoi nous touchons quelque choſe dans notre *Hiſtoire de la Floride*, à l'endroit où nous en faiſons la deſcription, & parlons de ceux qui y allèrent les prémiers. J'avois réſolu d'ajouter, après le XV. Chapitre du VI. Livre de cette même Hiſtoire, toutes les Etymologies de noms jointes enſemble avec celles du mot *Pérou*, de peur que je en vînſſe à mourir avant que de pouvoir mettre la main à cette Hiſtoire. Mais puiſqu'il a plû à Dieu de me conſerver en vie, j'ai trouvé à-propos de les ôter de-là, pour les mettre chacune en ſon lieu. Tout ce que je crains maintenant, c'eſt que quelque Hiſtorien ne s'en ſoit accommodé, parce que ce Livre a déjà paſſé par pluſieurs mains: Outre qu'entre tant de perſonnes qui ont voulu ſavoir de moi l'Etymologie du nom *Pérou*, il s'en eſt trouvé à qui je ne l'ai pu refuſer honnêtement pour leur être entièrement aquis, quelque deſſein que j'eûſſe de n'en donner les mémoires à perſonne, & de les garder par-devers moi.

CHAPITRE VIII.

Deſcription du Pérou.

L'Empire des *Yncas* étoit ainſi borné des quatre cotés, lorſque les Eſpagnols y entrèrent. Il s'étendoit du coté du Nord juſques à la Rivière *Ancaſmayu*, qui paſſe entre les Confins de *Quito* & de *Paſto*. Elle ſignifie dans la Langue générale du Pérou, *Rivière Azurée*, & peu s'en faut qu'elle ne ſoit perpendiculairement ſous la Ligne Equinoctiale. Du coté du Midi il étoit borné de la Rivière apellée *Mauly*, qui court l'Eſt-Oueſt au-delà du Royaume de *Chili*, avant que d'arriver au Pays des *Araucos*, qui eſt à plus de quarante degrés de la Ligne au Sud. Entre ces deux Fleuves, on compte environ mille-trois-cens lieuës de largeur par terre. Ce qu'on apelle *Pérou* en a ſept-cens-cinquante, depuis la Rivière *Ancaſmayu* juſques à la Province des *Chicas*, qui eſt la dernière des *Charcas*, à le prendre Nord-Sud. Et

Et quant au Royaume qu'ils apellent *Chili*, il a auſſi au Nord-Sud cinq-cens-cinquante lieuës, à compter depuis les Frontières de la Province des *Chicas* juſques à la Rivière de *Mauly*. Il eſt borné à l'Orient d'une longue chaîne de Montagnes toujours couvertes de neiges, & inacceſſibles, non ſeulement aux hommes & aux bêtes, mais aux oiſeaux mêmes, & qui s'étendent depuis *Sainte Marthe* juſques au Détroit de *Magellan*, & ſont apellées des Indiens *Ritiſuyu*, comme qui diroit *ceinture* ou *écharpe de neige*. A le prendre par la Côte, les Confins de cet Empire s'étendent depuis le Cap de *Paſſau* juſques à la Rivière de *Mauly*, qui ſe perd dans la *Mer du Sud*. Tout ce Royaume paroît fort étroit, ſi on le conſidère de l'Orient à l'Occident. Sa plus grande largeur, ſi l'on traverſe depuis la Province *Muyu-Pampa* par le Pays de *Chachapuyas* juſques à la Ville de *Truxillo* ſituée ſur la Côte de la Mer, eſt de ſix-vingt lieuës; & ſa plus étroite étenduë, depuis le Port d'*Arica* juſques à la Province apellée *Liliaricoſſa*, n'eſt que de 70. lieuës. Voilà quels ſont les quatre Confins de l'Empire qu'ont ſubjugué les Rois *Yncas*, dont nous prétendons écrire l'Hiſtoire, moyennant l'Aſſiſtance Divine. Mais avant que de paſſer outre, il ne ſera pas hors de propos de raconter ici les avantures de *Pédro Serrano*, que nous avons promiſes.

Pédro Serrano s'étant ſauvé à la nage, après le débris de ſon vaiſſeau, fut jetté dans cette Ile déſerte, qui fut depuis apellée de ſon nom. Elle avoit deux lieuës de circuit, à ce qu'il diſoit; la Carte Marine aſſure la même choſe. Car on y peut voir dépeintes trois Iles fort petites, & tout autour quantité de Bancs de ſable, où ſe remarque encore l'autre Ile qu'on apelle *Serranilla*, qui contient cinq petites Iles plus pleines de Bancs que n'eſt la *Serrane*, deſquels il y en a quantité dans tout ce Parage. Auſſi eſt-ce pour cela que les vaiſſeaux s'en éloignent tant qu'ils peuvent, afin de ne ſe mettre pas en danger de périr. Le malheur ayant donc voulu que *Pédro Serrano* fît naufrage en ce lieu-là, il eut recours à ſon induſtrie pour ſe ſauver, & fit ſi bien qu'à force de nager il aborda l'Ile dont nous parlons. Y étant arrivé, il s'y vit dans un état à pouvoir ſe dire l'homme du monde le plus déſolé; car il n'y trouva ni eau ni bois, pas même de l'herbe, ni autre choſe qui pût ſervir à ſa nourriture, en attendant qu'il paſſât par-là quelque vaiſſeau, qui le reçût pour l'empêcher de mourir de faim & de ſoif; ce qui lui ſembloit une mort plus cruelle que s'il ſe fut noyé, parce qu'il n'eût pas langui ſi longtems. Dans ce miſérable état, il paſſa la prémière nuit à pleurer ſon infortune, & à s'affliger bien fort, comme pourroit faire toute autre perſonne qui ſe verroit réduite à de ſi grandes extrémités. Le lendemain, dès-qu'il fut jour, il fut ſe promener tout autour de l'Ile: il y trouva quelques poiſſons ſur le bord, tels que peuvent être des Ecreviſſes de mer & autres Coquillages qu'il recueillit, & les mangea cruds, n'ayant point de feu pour les faire cuire. Voilà dequoi il ſe nourrît quelque-tems, juſques à ce qu'ayant apercu certaines Tortuës qui ſortoient hors de la mer, comme il vit qu'elles en étoient aſſez loin, il en attaqua une dont il ſe ſaiſit, & en fit de-même de toutes les autres qu'il put attraper; puis prenant un couteau, qu'il avoit accoutumé de porter à ſa ceinture, & qui lui ſervit alors d'inſtrument propre à conſerver ſa vie, il en tua une, & en but le ſang

au lieu d'eau. En ayant fait autant des autres, il en coupa la chair par tranches, & la fit cuire au Soleil. Il se servit de leurs écailles, après qu'il les eût détachées, à recueillir de l'eau de pluye. Comme quelques-unes de ces écailles contenoient une assez grande quantité d'eau, & que tout ce Pays-là est extrêmement pluvieux, il en amassoit beaucoup. Il se nourrît donc pendant quelque tems de la chair de ces Tortuës, qu'il tuoit en assez bon nombre, & dont il y en avoit de toutes les façons, les unes de la largeur d'un grand bouclier, & les autres moindres. Il est vrai qu'il ne lui servoit de rien de combattre les plus grandes, parce qu'elles se trouvoient plus fortes que lui. C'étoit envain qu'il montoit sur elles pour les lasser & les abattre sous lui, parce que les portant ainsi sur le dos, elles rebroussoient aussi-tôt vers la Mer; desorte que l'expérience lui aprit quelles Tortuës il devoit ou combattre ou laisser, pour n'en pouvoir venir à bout. Comme il vit qu'il avoit suffisamment à manger & à boire, il dît en lui-même qu'il ne lui falloit plus rien que du feu pour cuire sa viande, & faire de la fumée pour être aperçu, si par hazard il passoit par-là quelque navire. La nécessité & les voyages qu'il avoit faits sur mer, & qui l'avoient rendu ingénieux, lui suggérèrent d'aller chercher des cailloux, pour s'en servir comme de pierres à feu, & de son couteau au lieu de fusil. Mais n'en trouvant point dans l'Ile, où il n'y avoit que du sable, il entroit souvent dans la mer, où il se mettoit à la nage & à faire le plongeon, n'oubliant aucune sorte d'invention pour voir s'il ne trouveroit point ce qu'il cherchoit. En-effet il travailla si bien, qu'enfin sa peine lui réussît: il trouva quelques cailloux, dont il choisît les meilleurs, qu'il battit les uns contre les autres avec un si bon succès, qu'il en sortit des étincelles de feu. Alors d'une pièce qu'il rompit de sa chemise, il en fit une manière de charpie, qui ressembloit à du cotton; & ainsi s'aidant de tout le fusil ensemble, enfin à force de le battre, & d'ajouter invention sur invention, il en tira du feu, comme il désiroit. Et parce qu'il ne lui restoit plus qu'à trouver dequoi l'entretenir, il s'en alloit d'heure en heure sur le bord de la mer, afin d'en ramasser les balliures; car il y trouvoit quantité de mousse marine, qu'on apelle vulgairement *Ovas marinas*; il y rencontroit même quelquefois des éclats de bois pourri, resté du débris des navires qui se perdoient sur mer; il y trouvoit encore des os de poisson, des coquillages, & autres choses semblables, dont il entretenoit le feu. Outre cela, pour empêcher que l'eau ne vînt à l'éteindre, il fit une espèce d'auvent des plus grandes Tortuës qu'il avoit tuées. Il passa deux mois dans cette vie austère, à la fin desquels, & même plutôt, il se trouva tout nud; parce que les méchans habits qu'il avoit sur lui, se pourrirent par le mêlange de chaleur & d'humidité; les pluyes, comme je l'ai dit, n'étant pas moins grandes en ce climat, que la chaleur y est excessive. On ne sauroit s'imaginer les grandes incommodités que lui causoit la chaleur, n'ayant ni habit, ni ombre pour se défendre du Soleil. Lorsqu'il n'en pouvoit plus suporter la violence, il étoit contraint de se mettre dans l'eau pour y trouver quelque rafraîchissement. Dans ces travaux qui passent l'imagination, trois ans s'écoulèrent tout entiers, durant lesquels il vit passer assez de navires. Mais quelque fumée qu'il pût faire, signal ordinaire de ceux qui sont perdus sur la

mer,

mer, les Navigateurs passoient outre, & ne daignoient pas aller voir ce que c'étoit, parce qu'ils craignoient de se perdre eux-mêmes, & d'échouër sur les Bancs. Ce qui affligeoit si fort le pauvre *Serrano*, qu'il eût sans-doute dans ces dures extrémités préféré volontiers la mort à la vie. Cependant les incommodités du tems, & les misères qu'il enduroit, le firent devenir velu comme un Ours par toutes les parties de son corps, si bien que la barbe & les cheveux lui alloient plus bas que la ceinture. Après avoir vécu de cette sorte durant trois ans, il aperçut un soir dans cette Ile, lorsqu'il ne pensoit à rien moins, un Homme, qui la nuit d'auparavant avoit fait naufrage sur ces Bancs, & s'étoit sauvé à la faveur d'une des planches du navire. Le lendemain, sitôt qu'il fut jour, cet Inconnu ayant pris garde à la fumée que faisoit le feu de *Pédro Serrano*, & se doutant bien de ce que c'étoit, tâcha de s'y en aller, s'aidant pour cet effet de la planche, & de l'adresse qu'il avoit à nager. Il seroit bien difficile de dire lequel des deux fut le plus étonné, lorsqu'ils se virent d'assez près. *Serrano* s'imagina d'abord que c'étoit quelque Démon, qui venoit à lui sous la figure d'un Homme, pour le tenter, & le mettre au desespoir. Celui-ci, de son coté, avoit la même pensée de *Serrano:* & à considérer un Homme, ou plutôt un Monstre si velu par tout le corps, & qui ne sembloit être que poil & que barbe, il crut voir le Diable en personne. Comme ils fuyoient ainsi l'un de l'autre, enfin le Nouveau-venu se rassura de sa peur, quand il entendit que *Pédro Serrano* disoit, *Seigneur Jésus délivrez-moi des tentations du Diable.* Il l'aborda donc, & les yeux tout baignés de larmes: *Ha! mon Frère,* lui dît-il, *ne fuyez point je vous prie, je suis Chrétien comme vous*, & en même tems, pour mieux l'assurer de cette vérité, il se mit à dire le *Credo* Alors *Pédro Serrano*, ne pouvant plus douter que ce ne fût un Chrétien, accourut à lui, & ils s'embrassèrent tous deux fort étroitement, avec des démonstrations d'une tendresse extraordinaire, & du grand regret qu'ils avoient de se voir enveloppés dans une même disgrace, sans espérance de s'en pouvoir tirer. Après qu'ils se furent racontés l'un à l'autre en peu de mots leurs avantures, *Pédro Serrano*, qui se douta bien que son Hôte avoit faim, lui donna à manger de ce qu'il avoit. Ils s'entretînrent ensuite à loisir des moyens qu'il falloit prendre pour s'empêcher de mourir de faim, & ils convînrent que chacun à son tour auroit le soin de pourvoir à leurs communes nécessités, soit qu'il fallût se fournir de quelque marée, ou aller chercher de la mousse marine, des éclats de bois, des os de poisson, ou autres choses semblables que la Mer jettoit à bord, pour s'en servir à entretenir leur feu: car c'étoit dequoi ils avoient un soin particulier, veillant même chacun à son tour pour l'empêcher de s'éteindre. Ils passèrent quelques jours à vivre de cette manière. Mais malheureusement ils ne purent être longtems ensemble sans se brouiller & se quereller, peu s'en fallut même qu'ils n'en vînssent aux mains, par où l'on peut connoître le malheur des hommes qui se laissent gouverner ainsi par leurs passions. Le sujet de leur querelle vînt, de ce que l'un prétendoit que c'étoit le tour de l'autre de pourvoir aux choses qui leur étoient nécessaires. Cette brouillerie, jointe aux paroles piquantes qu'ils se dîrent là-dessus, les sépara. Mais enfin la nécessité les rapella, & les remit si bien ensemble, qu'ils ne se quitèrent point de quatre

tre ans, durant lesquels ils firent toujours de la fumée toutes les fois qu'ils voyoient passer un Vaisseau, mais ce fut en vain. Cela les affligea si fort, qu'ils perdirent toute espérance de pouvoir jamais sortir d'un si misérable exil.

Cependant, après tant d'années, un Vaisseau venant à passer assez près du lieu où ils faisoient de la fumée, s'en aperçut par bonheur pour eux, & envoya en même tems une chaloupe à leur bord pour les prendre. Alors *Pédro Serrano*, & son Compagnon qui n'étoit pas moins effroyable que lui, voyant que la chaloupe s'aprochoit d'eux, se mirent à dire le *Credo*, invoquans à haute voix le nom de *Jésus* notre Redempteur, de peur que les Mariniers, qui les alloient joindre, ne les prîssent pour quelques Démons, & ne s'enfuîssent d'eux. En quoi ils firent fort prudemment ; car sans cela les Mariniers s'en seroient fuis aparemment, parce que ces pauvres gens ressembloient plutôt à des monstres qu'à des hommes. Ils les reçurent donc dans leur chaloupe, d'où ils les furent mettre dans le Vaisseau, où il n'y eût aucun des Navigateurs qui ne fût ravi d'étonnement & de pitié, de les voir dans un si misérable état, & d'aprendre les choses qu'ils avoient souffertes. Ils continuèrent donc leur route, dans le dessein de faire voile en *Espagne* ; mais le dernier des deux mourut sur la mer, au grand regret de *Pédro Serrano*, qui après tant de misères eut le bonheur d'aborder en *Allemagne*, & d'être présenté à l'Empereur ainsi affreux & couvert de poil, afin qu'une chose si extraordinaire fût une preuve de son naufrage, & des grands maux qu'il avoit soufferts. S'il eût voulu séjourner quelque tems dans les Villes par où il passoit, pour s'y faire voir, il eût sans-doute amassé beaucoup d'argent. Quelques Seigneurs, qui furent curieux de le voir, lui donnèrent dequoi poursuivre son voyage. Mais par-dessus tous, l'Empereur, fort étonné de lui entendre dire les choses étranges qu'il racontoit de son naufrage, lui donna quatre-mille poids de rente, qui valent au *Pérou* quatre-mille & huit-cens ducats. Ce qui néanmoins ne lui servit de rien, car il mourut en allant à *Panama* pour y jouïr de ce revenu. Je tiens cette histoire d'un Gentilhomme digne de foi, qu'on apelloit *Garcisanchez de Figuéroa*, qui avoit connu familièrement *Pédro Serrano*. Il assuroit qu'il lui en avoit ouï faire le récit à lui-même, & ajoutoit qu'après que *Serrano* eût vu l'Empereur, il se fit couper une partie de ses cheveux & de sa barbe, qu'il porta depuis tant soit peu plus courte que la ceinture. Mais comme sa barbe étoit fort large & touffuë, il étoit contraint de la tresser quand il se couchoit ; autrement elle l'incommodoit dans le lit, & l'empêchoit de dormir

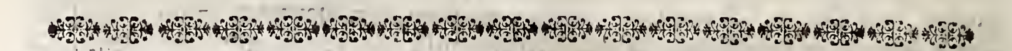
CHA-

CHAPITRE IX.

De l'Idolâtrie des Habitans du Pérou, *& des Dieux qu'ils adoroient avant que d'être gouvernés par les* Yncas.

POur mieux faire connoître quelle étoit l'Idolâtrie, & les Mœurs des Indiens du *Pérou*, il eſt néceſſaire que nous diviſions cet ancien tems en deux âges, afin de ne pas confondre cette matière, & de ne pas attribuër l'Idolâtrie ni les Mœurs des uns à celles des autres. Dans le prémier âge nous verrons de quelle manière ils vivoient, avant que d'être gouvernés par les *Yncas*; & dans le ſecond, quel étoit le gouvernement de ces Rois. Il faut donc ſavoir qu'en ce prémier âge, il y avoit parmi les anciens Gentils des Indiens un peu meilleurs que des Bêtes aprivoiſées, & d'autres qui étoient pires que les Animaux les plus ſauvages. Mais puiſque nous devons traiter de leur Idolâtrie, il eſt à-propos de commencer par leurs Dieux. Ils les choiſiſſoient conformes à leur brutalité, & à l'infame inclination qu'ils avoient, ſoit à les adorer en grand nombre, ſoit à rendre des honneurs divins aux choſes du monde les plus viles. Car il eſt certain que chaque Province, chaque Nation, chaque Famille, chaque Ville, chaque Ruë, & même chaque Maiſon, avoit ſes Dieux différens de ceux des autres; parce qu'ils s'imaginoient follement, qu'il n'y avoit que le Dieu auquel ils ſe vouoient particulièrement, qui les pût aider dans leurs beſoins: c'eſt pourquoi ils tenoient pour étrangers, tous ceux que les autres adoroient. Ce fut de cette pernicieuſe créance que prirent leur origine les Dieux qu'ils eurent, qui furent divers & en fort grand nombre. Mais parce que leur eſprit n'étoit point auſſi pénétrant que celui des Romains, qui ſe figuroient des Divinités imaginaires, telles qu'étoient la Paix, l'Eſpérance, la Victoire, & ainſi des autres; comme ils n'élevoient point leurs penſées à des choſes inviſibles, ils n'adoroient auſſi que celles qu'ils voyoient, & le faiſoient brutalement les uns à la différence des autres, ſans conſidérer ni ſi elles en étoient dignes, ni ſans même avoir égard à leur propre perſonne, puiſqu'ils ſe portoient à l'adoration des choſes qui leur étoient inférieures. C'étoit donc leur principale intention d'avoir des Dieux qui différâſſent les uns des autres, ſans ſe mettre autrement en peine de leur nature. Ils le témoignoient aſſez en ce qu'ils adoroient indifféremment des Herbes, des Plantes, des Fleurs, & des Arbres de toutes les ſortes, de hautes Montagnes, des Cavernes, des Précipices profonds, de groſſes Pierres, & de petits Cailloux diverſement colorés, comme du Jaſpe, qu'ils trouvoient ſur le bord des Rivières. Ajoutons à ceci que dans la Province qu'on apelle *Puerto Vieio*, c'eſt-à-dire le *Vieux Port*, ils adoroient particulièrement l'Emeraude, & aparemment ils en eûſſent fait de même des Diamans & des Rubis, s'il s'en fût trouvé dans ce Pays-là. Ils adoroient encore divers Animaux, les uns pour leur cruauté, comme le Tigre, le Lion & l'Ours, qu'ils ne rencontroient jamais, que les tenant pour

leurs Dieux ils ne se prosternâssent en terre; & ainsi ils se laissoient tuër misérablement, sans prendre la fuite, & sans se mettre en défense. J'omets quantité d'autres Animaux qu'ils adoroient à diverses fins; les uns pour leurs ruses, comme les Singes & les Renards; les autres pour leur fidélité, comme le Chien; & les autres pour leur vitesse, comme le Loup-Cervier. Ils en faisoient de-même à l'égard d'un Oiseau qu'ils apelloient *Cuntur*, qui leur étoit en vénération à-cause de sa grandeur, & particulièrement à certains Peuples, qui se disoient être descendus de lui. Il y avoit aussi quelques Nations qui sacrifioient aux Aigles, & d'autres qui adoroient les Faucons, a-cause de leur adresse à voler, & à prendre du gibier pour s'en nourrir. Ils adoroient le Chathuant, à-cause de la beauté de ses yeux & de sa tête; & la Chouëtte, pour la subtilité de ses yeux qui voyent dans les ténèbres, ce qui leur sembloit une chose merveilleuse. Outre cela, ils regardoient comme des Divinités les Couleuvres & les Serpens, principalement les plus cruels & les plus grands; tels que sont ceux du Pays des *Antis*, qui ont jusques à vingt-cinq ou trente pieds de longueur, & autant de largeur ou peu s'en faut. Les Habitans des Pays où les Couleuvres n'étoient pas si grandes que chez les *Antis*, en adoroient d'autres de diverses formes, leur Idolâtrie passoit même jusques aux Lésards & aux Crapaux. En un mot il n'y avoit point chez eux de si vilains Animaux qu'ils ne reconnûssent pour leurs Dieux; plutôt pour montrer qu'ils en avoient de différens les uns des autres, que pour aucune utilité qu'ils en pûssent espérer. Par où l'on peut voir que ces Peuples étoient extrêmement ignorans, & tels que des Brebis sans Pasteur. Mais il ne faut pas s'étonner, si des gens qu'on n'instruisoit point, & qui n'avoient aucune teinture des Sçiences, tomboient dans de si grandes erreurs; puisqu'il est certain que les Romains & les Grecs, qui se piquoient si fort de savoir, furent bien si aveuglés que d'avoir jusques à trente-mille Dieux, au tems le plus florissant de leur Empire.



CHAPITRE X.

De divers autres Dieux qu'ils eurent.

IL y eut dans ce prémier âge plusieurs autres Indiens de diverses Nations qui firent choix de leurs Dieux, avec plus de réflexion que ceux dont nous venons de parler. Je mets dans ce nombre, ceux qui tenoient pour Divinités les choses dont ils tiroient quelque profit. Tels étoient ces Peuples qui adoroient les Sources d'eau vive, & les grandes Rivières; parce qu'elles leur servoient pour arroser les terres, où ils avoient semé des Grains.

Les uns adoroient la Terre, & l'apelloient leur *bonne mère*, à-cause qu'elle leur donnoit ses fruits; les autres adoroient l'Air, parce, disoient-ils, qu'il faisoit vivre les hommes par le moyen de la respiration; les autres le Feu, à-cause

se qu'il leur servoit à se chauffer, & à leur aprêter à manger; les autres, le Mouton, pour le grand nombre de troupeaux qu'ils nourrissoient dans leurs pâturages; les autres, cette longue étenduë de Montagnes dont nous avons déjà parlé, tant à-cause de leur hauteur merveilleuse, que pour être la source de plusieurs fontaines & ruisseaux qui arrosoient leurs terres; les autres adoroient *le Mayz* ou le *Carra* (c'est ainsi qu'ils apellent leur blé) parce qu'ils en faisoient du pain; & les autres enfin, toutes les sortes de Légumes & de Fruits que leur Pays produisoit. Ceux qui habitoient la Côte de cette Mer avoient aussi une infinité de Dieux. Mais à le prendre en général, ils reconnoissoient la Mer pour la plus puissante de toutes les Divinités, & l'apelloient *Mamacocha*, c'est-à-dire *leur mère*. Par où ils vouloient donner à entendre qu'elle leur servoit de nourrice, en leur donnant son poisson pour les conserver en vie. Tous ceux de la même Côte adoroient aussi en général la Baleine, à-cause de sa grandeur monstrueuse. Mais outre cette adoration, qui étoit commune entr'eux, ils rendoient dans chaque Province un culte particulier aux Poissons qu'ils y tuoient en plus grande abondance. Ils faisoient sur cela un conte fort plaisant: c'est que le prémier de tous les Poissons qui étoit au plus haut Monde (c'est ainsi qu'ils ont accoutumé d'apeller le Ciel) engendroit tous les autres de la même espèce, dont ils se nourrissoient; & que, suivant le cours des Saisons, lui-même prenoit le soin de leur envoyer quantité de ses enfans, pour leur servir d'aliment. Pour cette même raison, les Habitans de quelques Provinces adoroient la Sardine, parce qu'ils en prenoient en plus grande quantité que d'autre Poisson. Plusieurs en faisoient de-même de la Raye, du Chien Marin, de la Dorade à-cause de sa beauté, de l'Ecreviffe de mer, & de toute autre sorte de Marée qui leur tenoit lieu d'autre meilleur Poisson; soit qu'il n'y en eût point dans cette Mer, ou qu'ils n'eûssent pas l'adresse de le pêcher. En un mot, ils tenoient pour leurs Dieux ceux d'entre tous les Poissons qu'ils savoient leur être les plus utiles. Desorte qu'ils adoroient, non seulement les quatre Elémens, chacun d'eux considéré à part; mais encore, tous les Corps qui en étoient composés, quelque abjects & immondes qu'ils pûssent être. Il y avoit aussi d'autres Peuples, comme les *Chirhuanes* & ceux du Cap de *Passau*, dont les deux Provinces servent de bornes au *Pérou* du coté du Septentrion & du Midi, qui n'étoient portés à l'adoration d'aucune chose, ni par leur inclination, ni par leur intérêt, ni par la crainte même; si bien qu'ils vivoient alors, & vivent encore comme des Bêtes, qu'ils surpassent en brutalité: ce qui vient sans-doute, de ce que l'établissement des Loix & de la Doctrine des Rois *Yncas* n'a point passé jusques à eux.

CHA-

CHAPITRE XI.

De leurs Sacrifices.

L'INHUMANITE' plus que barbare des Sacrifices que faisoient ces anciens Idolâtres, étoit tout-à-fait conforme à la cruauté & à la bassesse de leurs Dieux. Car laissant à part leurs Offrandes ordinaires, qui consistoient en Fruits de la terre, en Moissons & en Animaux, ils sacrifioient encore des Hommes & des Femmes de tous les âges, après les avoir faits prisonniers dans les guerres qu'ils se faisoient. Cette exécrable coutume alloit jusques à ce point de barbarie parmi quelques-uns de ces Peuples, qu'elle surpassoit celle des Bêtes les plus sauvages. Car non contens de sacrifier leurs Prisonniers, ils immoloient au besoin leurs propres Enfans. Or ce Sacrifice diabolique d'Hommes, de Femmes, de Garçons, d'Enfans de tout sexe & de tous âges, se faisoit entr'eux en les ouvrant tous en vie par le milieu de l'estomac, d'où ils leur arrachoient le cœur & les poumons; puis de leur sang encore chaud, ils ensanglantoient l'Idole à laquelle le Sacrifice s'adressoit. Ce qu'ils n'avoient pas plutôt fait, que leurs Devins tenoient les yeux attachés fixement sur le même cœur & sur les poumons, pour voir par les conjectures qu'ils en tiroient, si leur Offrande avoit été agréable ou non. Après cela, de quelque manière que la chose leur semblât avoir réüssi, ils brûloient à l'honneur de l'Idole les poumons & le cœur de celui qu'ils avoient sacrifié, dont ils mangeoient le corps à la fin avec un apétit insatiable; & quand c'eût été leur Enfant propre, ils ne laissoient pas de s'en réjouïr.

Le R. P. *Blas Valera*, selon les conjectures qu'on peut tirer de divers fragmens de ses Mémoires, sembloit avoir eu la même intention que moi, de diviser les Tems, les Ages, & les Provinces, afin que l'on en pût mieux comprendre les mœurs & la manière de vivre de chacune de ces Nations. En voici une preuve, que j'ai tirée le mieux que j'ai pu d'un de ses cahiers rompus, où parlant de l'état présent de ces Peuples, qui usent encore aujourd'hui de la même inhumanité dont nous venons de parler, il en dit ce qui suit. *Les Habitans du Pays d'*Antis *mangent de la chair humaine. Les Tigres ne sont pas si cruels qu'eux. Ils ne reconnoissent ni Dieu ni Loi; ne savent ce que c'est que Vertu; & n'ont aucunes Idoles, ni rien qui en aproche, si ce n'est qu'ils adorent le Diable, quand sous la forme d'un Serpent, ou de quelque autre Animal, il se présente à ces Misérables pour leur parler. S'il arrive que par droit de guerre, ou autrement, ils fassent un prisonnier, & qu'ils le connoissent pour être un homme de peu, ils l'écartellent sur le champ, & en donnent les membres à leurs amis ou à leurs valets, pour les manger s'ils veulent, ou les vendre à la boucherie. Mais si c'est un homme de condition, les principaux s'assemblent entr'eux avec leurs Femmes & leurs Enfans, pour assister à sa mort. Alors ces impitoyables Ministres du Diable l'ayant dépouillé, l'attachent tout nud à un gros pieu, & le découpent par tout le*

corps



CAPTIF *Sacrifié par les* ANTIS.

corps à coups de rasoirs & de couteaux, faits d'un certain caillou fort tranchant, & qui est une manière de pierre à feu. Dans cette cruelle exécution, ils ne le démembrent pas d'abord, mais ils ôtent seulement la chair des parties qui en ont le plus; comme du gras de la jambe, des cuisses, des fesses & des bras. Après cela tous pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, se teignent du sang de ce malheureux martir; & sans attendre que la chair qu'ils en ont tirée soit ou bouillie ou rôtie, ils la mangent goulument, ou pour mieux dire ils l'avalent sans la mâcher; & ainsi ce misérable se voit mangé tout en vie, & enseveli dans le ventre de ses ennemis. La cruauté de ces méchans hommes, bien qu'inhumaine jusques au dernier point, ne l'est pas tant encore que celle des femmes, qui se frottent le bout des mammelles du sang de ce pauvre patient, afin de le faire sucer à leurs enfans avec le lait qu'elles leur donnent. Ils continuënt avec beaucoup de joie cette sanglante exécution, qu'ils apellent Sacrifice, jusques à ce que le prisonnier ayant achevé de vivre, ils achèvent aussi de leur coté d'en manger la chair & les entrailles; s'imaginant dès-lors que toutes les réjouïssances & les fêtes qu'ils pourroient faire, ne sont rien en comparaison des délices qu'ils vont goûter. Ils tiennent cette viande en grande vénération, & la mangent comme une chose sacrée. Que s'ils ont pris garde que dans les langueurs & les suplices qu'ils ont fait souffrir au misérable défunt, il ait témoigné le moindre sentiment de douleur, ou en son visage, ou aux autres parties de son corps, ou même qu'il lui soit échapé quelque plainte ou quelque soupir, alors ils brisent ses os après en avoir mangé la chair, & les jettent à la voirie, ou dans la rivière, avec un mépris extrême. Au-contraire, s'il s'est montré résolu, constant, & même farouche dans les tourmens, en tel cas, dès-qu'ils en ont mangé la chair & les entrailles, ils sèchent les nerfs & les os au Soleil, puis les ayant mis sur le sommet des montagnes, ils les tiennent pour des Dieux, les adorent, & leur font des Sacrifices. Voilà quelles sont les Idoles de ces Peuples brutaux, qui n'ont ni le sens-commun, ni la moindre connoissance des bonnes choses; parce que l'Empire des Yncas *ne s'est point étendu jusques à eux, ni même celui des* Espagnols: *desorte qu'ils persistent encore aujourd'hui dans leur infame ignorance, qui les rend pires que des bêtes. Cette race d'hommes cruels & dénaturés est sortie du* Mexique, *à ce que l'on tient, & a peuplé depuis toutes les Contrées de* Darien *& de* Panama, *d'où elle a passé plus avant dans ces grandes montagnes, qui d'un coté aboutissent à* Sainte Marthe, *& de l'autre au nouveau Royaume de* Grenade. Tout ce que je viens de dire est tiré du R. P. *Blas Valera*, qui par le récit qu'il fait de ces détestables & infernaux Sacrifices, nous aide à représenter plus vivement la façon de vivre de ce prémier âge, & celle qui s'y pratique encore aujourd'hui.

Il s'est trouvé d'autres Indiens, qui n'ont pas été si dénaturés que ceux-ci, ni si cruels dans leurs Sacrifices. Car bienqu'ils fûssent sanglans, la mort néanmoins ne s'en ensuivoit pas; puisqu'ils se contentoient d'offrir simplement de leur sang, qu'ils se faisoient tirer des bras ou des cuisses, selon que le Sacrifice étoit important. Que si la solemnité en devoit être grande, on leur en tiroit des extrémités des narines, ou d'entre les deux sourcils. Il ne faut pas s'étonner de cela; puisque l'on sait bien que la saignée a toujours été ordinaire aux Indiens du *Pérou*, surtout celle dont nous parlerons particulière-

ment ci-après, & de laquelle ils usoient non seulement dans leurs Sacrifices, mais encore dans leurs maladies, principalement pour apaiser les maux de tête. Mais les Sacrifices dont nous venons de parler, n'étoient pas les seuls qui leur fûssent ordinaires; puisqu'ils en avoient de différentes façons, qui s'introduisoient selon la diversité des coutumes de chaque Province. Néanmoins, à le prendre en général, ils sacrifioient la plupart du tems des Animaux, comme par exemple des Moutons, des Brebis, des Agneaux, des Lapins, des Perdrix & d'autres Oiseaux. Ils en faisoient de-même du Suif, de l'Herbe apellée *Cuca*, qui est si fort estimée parmi eux, du Mays & des autres Graines; ou bien des Légumes, du Bois odoriférant, & de semblables choses que la Terre leur produisoit. En quoi ceux de chaque Nation s'accommodoient à leurs propres sentimens, & à la nature de leurs Dieux, selon qu'ils jugeoient que leur offrande leur pourroit être agréable. Par exemple, s'ils adoroient des Oiseaux, ou des Animaux carnassiers, ils leur offroient des choses qu'ils leur voyoient manger plus volontiers, ou à quoi il leur sembloit qu'ils prenoient le plus de goût. Voilà, ce me semble, tout ce que l'on peut dire touchant les Offrandes & les Sacrifices de ces Peuples Idolâtres.

CHAPITRE XII.

De la Manière de vivre de ces Anciens Gentils, & de leur Gouvernement.

CES Anciens Gentils n'étoient pas moins barbares dans la manière de se loger, & de vivre ensemble, qu'ils l'étoient en matière de sacrifier à leurs Dieux. Les plus politiques d'entr'eux demeuroient dans un enclos, semblable à un parc où l'on resserre les Bêtes, & où il n'y avoit ni place ni arrangement de ruës & de maisons. Il y en avoit encore, qui pour recevoir moins de dommage de leurs ennemis avec lesquels ils étoient en guerre, alloient demeurer sur le sommet des Montagnes, où ils se croyoient assurés comme dans une forteresse imprenable. J'ômets ceux qui se retiroient dans des cavernes, & autres lieux écartés parmi les campagnes & les valons, où ils s'arrêtoient selon les commodités des lieux, & les moyens qu'ils trouvoient d'y demeurer & de s'y nourrir. D'autres encore vivoient dans des fosses & dans le creux des gros arbres, selon qu'ils trouvoient que la nature avoit mis ordre à leur logement; car pour eux ils ne s'en mettoient pas beaucoup en peine. Il s'en trouve même encore aujourd'hui qui vivent dans cette même brutalité, tels sont ceux du Cap de *Passau*, les *Chirihuanes*, & autres Peuples que les Rois *Yncas* ont conquis, & qui se ressentent toujours de la façon brutale de vivre de leurs Pères. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que ceux-ci sont les plus revêches de tous, je ne dirai pas à se réduire sous le service des Espagnols, mais sous le doux joug de la Religion Chrétienne. Ce qui vient, à mon avis, de ce que faute d'avoir été instruits ils ne sont pas raisonnables, & ont à-peine une langue pour ex-

expliquer leurs penſées aux autres, quoiqu'ils ſoient d'une même nation: deſorte qu'ils vivent comme des Animaux de différentes eſpèces, toujours éloignés les uns des autres, ſans jamais communiquer enſemble.

Le plus hardi d'entr'eux, & qui avoit plus d'aſſurance à leur commander, étoit celui qui ſe faiſoit leur Chef, & qui dans leurs Peuplades & leurs Bourgs (ſi on les peut nommer ainſi) uſurpoit le titre de Souverain. Depuis que lui-même ſe l'étoit donné, il traitoit ſes Sujets avec toute ſorte de tirannie & de cruauté : juſques-là qu'il ſe ſervoit des hommes comme d'autant d'eſclaves, & abuſoit indifféremment de leurs femmes & de leurs filles. Ils ſe faiſoient la guerre les uns aux autres avec tant d'inhumanité, qu'en quelques Provinces ils écorchoient leurs priſonniers, & faiſoient un tambour de leur peau, pour épouvanter leurs ennemis; alléguant pour raiſon que cette caiſſe, faite du cuir de leurs parens, avoit une vertu ſecrette de les mettre en furie ſi-tôt qu'ils l'entendoient. Ils paſſoient leur vie dans un continuel exercice d'aſſaſſinats & de voleries, ſans faire difficulté de mettre le feu dans les Bourgs, & d'uſer d'autres telles violences, par le moyen deſquelles ils uſurpoient tiranniquement l'autorité ſur autrui, & vivoient en petits Rois. Mais comme il s'en trouva parmi eux qui durant leur vie traitèrent bien leurs Sujets, les maintînrent en Paix, & firent obſerver la Juſtice; cela fut cauſe qu'après leur mort ils s'aviſèrent de les mettre au rang de leurs Dieux, & de les adorer comme tels. Car après avoir bien conſidéré leur vie & leur bon gouvernement, en comparaiſon des méchancetés & de la pernicieuſe conduite des Tirans qu'ils avoient eus, ils trouvoient qu'à-moins de leur déférer des honneurs divins, ils ne s'aquitoient pas de leur devoir envers eux. Ceux de quelques autres Pays, n'avoient ni Chef qui les gouvernât, ni l'eſprit de ſe gouverner eux-mêmes en forme de République: deſorte qu'ils paſſoient leur vie dans une ſtupidité qu'on pouvoit dire innocente ; car ils vivoient pêle-mêle comme les brebis, ſans ſe faire ni bien ni mal; ce qui procédoit plutôt d'une pure ignorance, & du peu de malice qu'ils avoient, que d'un excès de vertu.

Quant à la manière de s'habiller, & de couvrir leur nudité, la mode en étoit ſi ridicule & ſi honteuſe dans la plupart de ces Provinces, qu'il n'eſt pas poſſible de ſe l'imaginer ſans en rire. Il y en avoit auſſi quelques-uns, qui dans leur manger étoient ſi affreux & ſi barbares, qu'il n'eût pas été poſſible de les regarder, ſans en avoir peur & ſans s'en étonner. Mais on remarquoit ſurtout l'une & l'autre extravagance dans la manière de manger & de s'habiller des Indiens de pluſieurs Pays de grande étenduë. Ils ne ſemoient preſque rien, ou du-moins fort peu de choſe dans les Pays chauds, qui étoient les plus fertiles; parce que la terre leur donnoit aſſez dequoi vivre à leur mode, par l'abondance des herbes, des racines, des fruits ſauvages, & des légumes qu'elle leur produiſoit. Car quoique cela ſemblât peu de choſe, ils ne laiſſoient pas pourtant de s'en contenter, comme des gens qui s'accommodoient à tout, pourvu qu'ils eûſſent dequoi ſe nourrir. Dans pluſieurs Provinces ils étoient ſi affriandés de Chair Humaine, que ſans attendre que celui qu'ils avoient bleſſé à mort eût rendu l'eſprit, ils buvoient le ſang qui ſortoit de ſa plaie, & en faiſoient de même lorsqu'ils le coupoient par quartiers, le ſuçant avidement juſ-

ques à s'en laver les mains, de peur qu'il ne s'en perdît quelque goute. Ils avoient des Boucheries publiques de Chair Humaine, dont ils prenoient des morceaux qu'ils hachoient menu ; & des boyaux ils en faisoient des saucisses & des boudins, afin qu'il n'y eût rien de perdu. *Pédro de Ciéça* raporte la même chose au Chapitre XXVI. de son Histoire, où il en parle comme témoin oculaire. Cette manie alla si avant, qu'ils ne pardonnoient pas même aux enfans qu'ils avoient eus des Etrangères prises par eux à la Guerre. Car de leurs Prisonnières ils en faisoient leurs maîtresses, & nourrissoient délicatement les enfans qu'ils en avoient, jusques à ce qu'ayant atteint environ l'âge de treize ans, ils les tuoient pour les manger, & pratiquoient la même chose envers les mères, quand elles ne pouvoient plus mettre des enfans au monde. Les Indiens mêmes qu'ils faisoient leurs prisonniers, n'en étoient pas quites à meilleur marché que les Etrangers. Que s'ils leur donnoient la vie, c'étoit pour les marier à des femmes de la nation des Vainqueurs, afin de manger les enfans qui provenoient de tels mariages, après les avoir élevés comme les leurs en attendant qu'ils fûssent grands, & alors ils leur coupoient la gorge. Par où l'on peut voir qu'ils faisoient comme un Seminaire de jeunes garçons pour les manger à la fin, sans être touchés ni par la proximité du sang, ni par l'éducation qu'ils leur avoient donnée, quoiqu'elle ait assez de force pour aprivoiser ensemble les Animaux les plus contraires entr'eux par une antipathie naturelle, comme l'expérience le montre. On peut donc bien dire que ces Barbares étoient plus cruels, que les Bêtes les moins sensibles à la pitié; puisque sans avoir égard ni à l'une ni à l'autre de ces considérations, ils tuoient indifféremment & les enfans qu'ils avoient engendrés, & celles qui en étoient les mères. Ce qu'ils ne faisoient que pour les manger, sans épargner non plus les pères, qu'ils mettoient à mort tout-de-même que les autres, quand ils ne pouvoient plus avoir d'enfans, sans respecter ni alliance ni parenté. Je dirai bien plus : c'est que parmi ces Peuples il s'en trouvoit de si affamés de Chair Humaine, qu'ils faisoient de leur estomac insatiable un tombeau à leurs plus intimes amis. Car dès qu'il y en avoit quelqu'un de mort, tous les parens s'assembloient entr'eux, & le mangeoient bouilli ou rôti, selon qu'ils le trouvoient gras ou maigre. Après qu'ils en avoient fait bonne chère, ils ramassoient tous les os, & avec de grandes démonstrations de deuil ils alloient les enseveli dans les ouvertures des Rochers, ou bien dans le creux des Arbres, sans faire aucunes Offrandes; parce qu'ils n'avoient point de Dieux, & n'adoroient alors rien-du-tout, non-plus qu'aujourd'hui. Cette rage de se repaître de Chair Humaine étoit plus commune aux Indiens des Pays chauds, qu'à ceux des Pays froids. Que s'il y avoit des endroits où la terre ne portât ni herbes, ni fruits, ni racines, pour être stérile & froide, alors la nécessité les contraignoit d'y semer du mayz & autres légumes ; ce qu'ils faisoient indifféremment en quelque tems que ce fût. Pour ce qui est de la chasse & de la péche, ils ne s'en prévaloient pas beaucoup, pour n'y avoir non-plus d'adresse qu'à toute autre chose.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De leur Manière de s'habiller.

Quoiqu'il fût peut-être plus à-propos de ne point parler de la nudité de ces anciens Gentils, ni de leur manière de s'habiller, que d'en entamer le discours, à-cause qu'il semble que cela choque la bienséance, je ne laisserai pourtant pas d'en dire quelque chose, parce que l'Histoire m'y oblige, pour ne la pas donner imparfaite, & ne rien ôter à la vérité. Que s'il y a de la faute de mon coté, je priérai les honnêtes-gens de ne m'écouter pas, & de me punir par cette disgrace, que je croirai avoir méritée. Les Indiens de ce prémier âge n'alloient point vétus autrement que les Bêtes, n'ayans pour tout habit que la peau dont la nature les avoit couverts. Plusieurs d'entr'eux n'avoient sur le corps qu'une grosse ceinture de filasse, de laquelle ils se croyoient suffisamment couverts, soit qu'ils la portâssent ou par curiosité, ou par une manière de galanterie: & cela suffira pour le présent, sans qu'il me semble besoin d'en dire davantage, pour ne pas violer les loix de l'honnêteté. Il me souvient sur ce sujet que l'an 1560. comme je revenois d'Espagne, je rencontrai dans une ruë de *Carthagène* cinq Indiens tout nuds, & qui ne marchoient pas tous ensemble, mais l'un aprés l'autre comme les Gruës ou les Oisons, bienqu'il y eût assez longtems que le commerce qu'ils avoient avec les Espagnols dût avoir corrigé, du-moins un peu, les mauvaises habitudes qu'ils avoient prises dans leur Pays.

Les Femmes alloient aussi toutes nuës comme les Hommes, si ce n'est que les Mariées portoient attaché à un fil grossier en forme de ceinture un méchant haillon de cotton fait en quarré, qui leur servoit comme de tablier. Dans les Pays où ni elles mêmes ni les hommes ne savoient ce que c'étoit ni de tissure ni de filer, les uns & les autres se couvroient les parties honteuses avec les feuilles ou l'écorce de quelque arbre. Les Filles avoient de-même une ceinture de fil, qu'elles portoient ordinairement avec un tablier, qui par quelque marque différente des autres montroit qu'elles étoient à marier. Mais parce que je veux garder la bienséance, comme je l'ai dit, & n'offenser pas les oreilles chastes, j'aime mieux taire que publier ce que je pourrois dire sur ce sujet. Qu'il suffise donc de savoir que les Indiens des Pays chauds ne s'habilloient point autrement que j'ai dit, & qu'en matière d'honnêteté, on ne pouvoit les regarder que comme des Bêtes dépourvuës de raison: desorte que par cette brutalité, & par le peu de soin qu'ils avoient de couvrir leur corps, il est bien aisé de voir qu'en cela, non plus qu'en autre chose, ils ne paroîssoient nullement des hommes: ce qui étoit commun généralement à tous ces Gentils, avant l'Empire des *Yncas*.

Dans les Pays froids ils alloient couverts un peu plus honnêtement, non par un principe d'honnêteté, mais seulement pour s'empêcher d'avoir froid.

Ils s'affubloient de peaux d'animaux, & de certaines couvertures qu'ils faisoient de chanvre sauvage, & d'une espèce de jonc assez large, souple au toucher, & qui sentoit fort bon. Ils le cueilloient à la campagne, où il y en avoit quantité. Ils se servoient encore d'autres choses semblables, pour couvrir leur nudité le mieux qu'ils pouvoient. Il y en avoit d'autres néanmoins qui n'étoient pas si grossiers, & qui se couvroient de certains manteaux bizarres, dont l'étoffe étoit filée & tissuë d'une étrange sorte. Ils les faisoient ordinairement de laine, ou d'un certain chanvre sauvage, qu'ils apellent *Chahuar*, les portans attachés au col, & ceints par le milieu du corps, ce qui suffisoit pour les défendre du froid. Voilà comment s'habilloient les Habitans des Pays froids dans ce prémier âge: mais il est certain, comme nous l'avons dit, que ceux des Pays chauds alloient pour l'ordinaire tout nuds; ce que les Espagnols purent assez remarquer, dans plusieurs Provinces que les Rois *Yncas* n'avoient point encore soumises à leur Empire. Je dirai bien davantage: c'est qu'il y a quantité de Pays que les Espagnols ont conquis, dont les habitans sont si brutaux, qu'ils ne veulent en aucune façon entendre parler de se couvrir le corps, non pas même ceux qui converſent familièrement avec les Espagnols, & qui les fréquentent jusques dans leurs maisons. Que s'il leur arrive quelquefois de s'habiller, c'est plutôt parce qu'ils se lassent d'en être importunés, que pour aucun plaisir qu'ils y prennent, ni pour aucune considération d'honnêteté. A quoi j'ajoute que ce ne sont pas seulement les hommes qui le refusent, mais les femmes mêmes: desorte que pour leur faire dépit, & leur reprocher qu'elles sont aussi deshonnêtes que mauvaises fileuses, les Espagnols ont accoutumé de leur demander par raillerie; si c'est pour ne vouloir pas être habillées qu'elles ne filent pas, ou si elles ne s'habillent point pour s'exemter de filer.

CHAPITRE XIV.

De la Diversité de leurs Mariages, de leurs Langues, & de leur abominable Coutume d'user de Poison & de Sortilège.

CEs Anciens Gentils ne témoignoient pas d'être plus honnêtes & plus civils dans toute autre action, & particulièrement dans celle du Mariage, qu'ils l'étoient dans la manière de s'habiller & de se nourrir. Les uns s'assembloient de diverses Nations, & s'accouploient pêle-mêle comme des Bêtes, selon qu'ils se rencontroient, sans avoir aucune femme qui leur fût particulière. Les autres, dont la brutalité n'étoit pas moindre, se marioient indifféremment à qui que ce fût; comme par exemple à leurs sœurs, à leurs filles, & même à leurs mères, qui néanmoins étoient les seules qu'on exceptoit en certains Pays. De-plus, les Habitans de quelques Provinces tenoient pour une chose louable de permettre aux filles d'être aussi débordées qu'elles voudroient: d'où il s'ensuivoit que les plus dissoluës trouvoient à se marier plutôt que les autres, ce

qui

qui tournoit entièrement à leur gloire. Car ils faisoient une estime particulière de celles qui avoient été mariées, ou qui l'étoient, les honorant du titre de *vaillantes:* comme au contraire ils apelloient *lâches* les plus retenuës, & leur reprochoient que personne n'avoit voulu d'elles. A cette coutume étoit directement opposée celle de quelques autres Provinces, où les mères gardoient leurs filles avec un soin merveilleux. Que s'il se présentoit quelque bon parti pour les marier, ils les produisoient alors en public, où en présence des parens qui étoient demeurés d'accord du mariage, elles les défloroient de leurs propres mains, pour montrer à tous qu'elles avoient été soigneuses de les bien garder.

En d'autres Provinces, les meilleurs amis & les plus proches parens de celui qui se devoit marier lui dépucelloient sa maîtresse, desorte que le mariage se consommoit ainsi, & le nouveau mari la reçevoit pour sa femme, comme le remarque *Pédro de Ciéça* au Chapitre XXIV. de son Livre. Il y avoit aussi des Pays dont les habitans étoient sujets au détestable crime de Sodomie; ce qui n'arrivoit néanmoins qu'à quelques Particuliers qui s'y adonnoient en cachette, desorte que ce vice contre nature n'étoit point commun à toute la Nation. En quelques endroits ils faisoient servir leurs Temples à cette action abominable, parce que le Diable leur persuadoit que leurs Dieux y prenoient un merveilleux plaisir: ce que cet Ennemi commun du Genre Humain faisoit tout exprès, pour leur ôter le voile de la honte qui les retenoit, & rendre cette abomination publique & commune entr'eux. Parmi ces Peuples encore, il se trouvoit des hommes & des femmes qui faisoient métier d'empoisonner. Ils se servoient diversement du poison, soit qu'il fût question de faire mourir soudainement, ou d'une mort lente. Aux uns ils ôtoient l'usage de la raison, & aux autres les principaux traits du visage, qu'ils rendoient difforme & hideux à voir: outre qu'ils leur faisoient venir par tout le corps certaines pustules noires & blanches, & les rendoient estropiés de tous leurs membres. Chaque Province, & chaque Nation, & même en plusieurs endroits chaque Ville avoit son langage particulier, qui différoit de celui de ses Voisins. Ainsi ceux qui entendoient la Langue l'un de l'autre, se disoient parens & bons amis ou alliés. Au-contraire ceux qui ne s'entendoient pas, à-cause de la différence de leur langage, se regardoient comme ennemis, & se faisoient une cruelle guerre, jusques à s'entremanger comme des Bêtes sauvages & de différentes espèces. Ajoutons à cela qu'il y avoit parmi eux beaucoup de Sorciers, & encore plus de Sorcières, qui s'adonnoient la plupart à ce dangereux métier, afin qu'ayant moyen de communiquer particulièrement avec le Diable, ils pûssent se mettre en réputation parmi les Peuples par la prédiction des choses futures, & passer ainsi pour de grands Devins. J'ômets que par un effet d'envie ou de haine contre les hommes, les femmes usoient souvent de ces sortilèges, qui faisoient les mêmes opérations que le poison. Cela suffira pour le présent touchant la manière de vivre des Indiens de ce prémier âge. Je laisse à l'imagination du Lecteur à lui représenter plus vivement les dérèglemens de ces Peuples, si pourtant il est possible à l'esprit humain de s'imaginer combien ont été grandes les abominations & les infamies de ces malheureux Payens: mais on ne pouvoit attendre autre chose de gens qui prenoient le Diable pour maître & pour gui-

de

de. Par ce que nous avons dit, on peut voir qu'il y en avoit parmi eux de toutes les ſortes. Les uns étoient barbares juſques au dernier point dans leur Culte, dans leurs Sacrifices, & dans leurs Mœurs. Les autres étoient ſi ignorans, & ſi ſots dans tout ce qu'ils faiſoient, qu'on les eût pris pour des Bêtes aprivoiſées. Mais le troiſième genre étoit de ceux qui tenoient le milieu entre les deux extrémités, comme nous le verrons dans la ſuite de notre Hiſtoire, où nous raconterons en particulier ce que nous n'avons dit qu'en général de la brutalité des habitans de chaque Province.

CHAPITRE XV.

De l'Origine des Yncas, *Rois du* Pérou.

IL ne ſe pouvoit rien trouver de pire que l'état de la vie & de la mort de ces Barbares, comme nous venons de le montrer, lorsqu'il plût à Dieu de permettre que d'un Ciel ſi couvert de brouillards il en ſortît une belle Etoile, qui les éclairant parmi de ſi épaiſſes ténèbres, leur donnât quelque connoiſſance de la Loi Naturelle, & du reſpect que les hommes ſe doivent porter les uns aux autres en pratiquant la civilité. Il plût à Dieu, dis-je, que les Deſcendans du prémier Gouverneur qui leur fut donné allant toujours de bien en mieux, cultivâſſent ces eſprits brutaux, & les transformâſſent en hommes, en les rendant capables de raiſon, & de toute ſorte de bonne doctrine. Ce qui étoit entièrement néceſſaire, afin que lorsqu'il ſembleroit bon au vrai *Soleil de Juſtice* de faire luire ſur ces Idolâtres les rayons de ſa divine miſéricorde, ceux qu'il y envoyeroit les trouvâſſent plus dociles, & moins revêches à reçevoir la Doctrine de l'Egliſe notre bonne Mère. En effet, ils l'ont reçuë depuis, comme nous le montrerous plus au long dans la ſuite de cette Hiſtoire. Et ſans mentir, l'expérience a fait voir bien clairement, que parmi ces Peuples des *Indes* qui ſont en ſi grand nombre, il ne s'en eſt point trouvé de plus promts ni de plus enclins à reçevoir l'Evangile, que ceux qui ont eu le bonheur d'être gouvernés & inſtruits par les Rois *Yncas*: à quoi n'ont pu parvenir les autres Nations des confins de cet Empire, pluſieurs deſquelles ſont encore aujourd'hui auſſi brutales qu'auparavant, ſans que les Eſpagnols, qui depuis 71. ans ſe ſont faits une entrée dans le *Pérou*, ayent pu jamais les civiliſer. Mais puiſque nous ſommes à la porte d'un ſi grand labirinthe, il ſera bon que nous paſſions dans la connoiſſance des choſes qui s'y trouvoient.

La voie la plus facile & la meilleure pour traiter de l'Origine des *Yncas* Rois du *Pérou*, eſt, ce me ſemble, de raconter ce que j'en ai ouï dire pluſieurs fois dans mon enfance à ma mère, à ſes frères mes oncles, & à mes autres parens. Car tout ce qu'on en peut conter d'ailleurs, ſe raporte directement à ce que je me propoſe d'en dire. Outre que pour l'aprendre au vrai, il me ſemble plus à-propos d'employer les termes mêmes des *Yncas*, que ceux des autres Auteurs étrangers, qui en parlent chacun à ſa mode. Je dirai donc que du tems que ma

mère

mère résidoit à *Cuzco*, lieu de sa naissance, le peu de parens qui nous étoient restés des cruautés & des tirannies d'*Atauhuallpa*, comme nous le montrerons dans sa vie, venoient la visiter presque toutes les semaines. Leur plus grand plaisir dans ces visites étoit de s'entretenir de l'Origine de leurs Rois, de leur Majesté, de la grandeur de leur Empire, de leurs Conquêtes, de leurs belles Actions, de leur Gouvernement en tems de Paix & de Guerre, & des Loix qu'ils avoient sagement établies pour le bien de leurs Sujets. En un mot il ne s'étoit rien passé de leur tems à l'avantage de leur Pays, qu'ils ne fissent tomber à-propos sur le sujet de leur conversation. Delà ils passoient à l'état des affaires présentes, & parloient, les yeux tout baignés de larmes, de la mort de leurs bons Rois, de la désolation de leur Pays, de la ruine de leur Empire, & des maux que les Sujets enduroient sous le gouvernement d'un mauvais Roi. Durant ces entretiens, j'allois & venois souvent où ils étoient, & prenois plaisir à les écouter, comme si j'eûsse entendu lire quelque belle fable. Mais un jour * qu'ils parloient à leur ordinaire de la vie de leurs Rois, j'interrompis le plus âgé d'entr'eux, qui entretenoit la compagnie, pour lui faire cette question : „ *Ynca*, mon Oncle, je voudrois bien savoir comment n'y ayant „ point parmi vous de Livre qui vous ait conservé la mémoire des choses pas„ sées; comment, dis-je, vous pouvez savoir l'origine de nos Rois? Je „ ne suis point surpris que les Espagnols, & les autres Peuples qui sont aux „ confins de leur Empire, puissent, par le moyen des Livres, & de la con„ noissance qu'ils ont de l'Histoire Divine & Humaine, rendre compte de l'é„ tat de leurs Rois & des Princes Etrangers, marquer le tems de leur Rè„ gne, & la révolution des Empires, & savoir même depuis combien de mil„ le années Dieu a créé le Ciel & la Terre. Mais pour vous autres qui ne sa„ vez ce que c'est que de Livres, comment pouvez-vous parler au vrai du „ tems passé? Sauriez-vous bien dire qui étoit le prémier de nos *Yncas*? com„ ment il s'apelloit? d'où il tiroit son extraction? par quels moyens il com„ mença de règner? avec quelles forces il conquît ce grand Empire? & quels „ furent les commencemens de nos plus mémorables Faits-d'armes?" Alors l'*Ynca*, qui, à-cause de l'extrême plaisir qu'il prenoit à discourir de semblables choses, étoit bien-aise que je lui fisse ces questions, me répondit: „ Mon „ Neveu, je satisferai très-volontiers aux choses que vous désirez savoir de moi, „ & je serai bien-aise que vous les écoutiez avec attention pour les conserver „ dans votre cœur; c'est le terme dont ils se servent ordinairement pour dire „ *se souvenir*. Vous saurez donc qu'anciennement dans toute cette grande „ étenduë de Pays, il n'y avoit que montagnes & que précipices couverts de bros„ sailles & de buissons. Les Hommes de ce tems-là, tels que des Bêtes, „ étoient sans Police & sans Religion. On ne parloit parmi eux, ni de maison, „ ni de ville; & comme ils n'avoient aucune sorte d'esprit, ils ne savoient ni „ cultiver la terre, ni filer la laine ou le cotton pour en faire des habits pro„ pres à couvrir leur nudité. Leur vie étoit entièrement sauvage; car ils la „ passoient ensemble deux à deux, ou trois à trois, selon qu'ils se rencon„ troient,

* *J'étois alors âgé de 17. ans.*

„ troient, & se retiroient dans des lieux souterrains & dans les cavernes. Les „ herbes des champs, les racines des arbres, les fruits sauvages, & même la „ chair humaine, étoient les alimens dont ils se nourrissoient comme des Bê„ tes. Les uns se servoient de peaux d'animaux, & d'écorces d'arbres, ou „ même de leurs feuilles, pour couvrir leur nudité; & les autres alloient tout „ nuds. Enfin ils menoient une vie tout-à-fait brutale, & s'accouploient avec „ les prémières femmes qu'ils rencontroient, sans en avoir aucune en propre, „ ou qui leur fût particulière.

Voilà quel fut le commencement du discours que l'*Ynca* mon Oncle se proposoit de me faire. Mais avant que d'en dire la suite, afin que vous ne vous ennuyiez pas d'entendre répéter si souvent ces mots *le Soleil notre Père*, je dois vous avertir que c'étoit une façon de parler ordinaire aux *Yncas*, qui en usoient par manière de vénération & de respect, toutes les fois qu'ils parloient du Soleil, dont ils se disoient être descendus. Il n'étoit même permis qu'au seul *Ynca* d'avoir à la bouche ce nom vénérable. Que si quelqu'autre en usoit, on le lapidoit sur le champ en qualité de Blasphémateur. „Comme donc, con„ tinua l'*Ynca*, le Soleil notre Père vit que les hommes étoient tels que je vous „ l'ai dit ci-devant, il en fut touché de compassion, & leur envoya du Ciel deux „ de ses enfans, un fils & une fille, pour les instruire dans la connoissance du „ Soleil notre Père, afin qu'ils l'adorâssent à l'avenir, & le reconnûssent pour „ leur Dieu. Ces deux divins enfans leur furent aussi envoyés, pour leur im„ poser des Loix, & leur donner des préceptes par le moyen desquels ils „ pûssent vivre en hommes raisonnables, aprendre la civilité, demeurer dans „ des maisons, peupler les villes, labourer la terre, cultiver les plantes, faire „ la moisson, nourrir des troupeaux, joüir des commodités qui en revien„ droient, s'accommoder des fruits de la terre, & en un mot vivre en vrais „ Hommes, & non pas en Bêtes. Avec cet ordre, qu'il plût au Soleil notre „ Père de donner à ses deux enfans, il les mit près du marécage de *Titicaca*, „ qui est à huit-cens lieuës d'ici, & leur dît qu'ils allâssent où bon leur sem„ bleroit, & que lorsqu'ils voudroient manger ou dormir en quelque lieu, ils „ essayâssent de ficher en terre une verge d'or, qui avoit deux doigts de gros„ seur, & demi aune de long, qu'il leur donna tout exprès pour un signal „ infaillible de sa volonté; qui étoit que là où cette verge s'enfonceroit dans „ la terre d'un seul coup qu'ils lui donneroient, là-même le Soleil notre Père „ vouloit que ses deux enfans s'arrêtâssent pour s'y établir, & y tenir leur Cour. „ Après cela, il leur commanda en ces termes ce qui étoit de leur devoir. *Mes* „ *enfans, quand vous aurez soumis ces Peuples à notre obéïssance, vous aurez* „ *soin de les maintenir par les Loix de la Raison, de la Piété, de la Clémence,* „ *& de l'Equité requise; faisant pour eux tout ce qu'un bon Père a coutume de* „ *faire pour des enfans qu'il a mis au monde, & qu'il aime tendrement: en quoi* „ *vous suivrez mon exemple, puisque, comme vous le savez, je ne cesse de faire du* „ *bien à tous les mortels. Car c'est moi qui les éclaire de ma lumière, pour leur* „ *donner le moyen de voir, & de vaquer à leurs affaires; c'est moi qui les échauffe* „ *quand ils ont froid, qui rens fertiles leurs champs & leurs pâturages, qui fais* „ *fructifier leurs arbres, qui multiplie leurs troupeaux, & qui leur envoie la plu-*

„ *ye*



Picart delin. *Du Flos Sculp.*

MANIERE DONT LES YNCAS MARIOIENT LES PRINCES DU SANG

„ *ye & le beau tems quand la néceſſité le requiert ; c'eſt moi encore qui prens*
„ *ſoin de faire le tour du Monde une fois le jour, pour voir de quelle cho-*
„ *ſe la Terre peut avoir beſoin, afin d'y mettre ordre, au ſoulagement de ceux*
„ *qui l'habitent. Je veux donc que vous faſſiez à mon exemple, comme mes en-*
„ *fans bien-aimés, que j'envoie au monde pour le bien & l'inſtruction de ces pau-*
„ *vres gens qui vivent en bêtes. C'eſt pourquoi je vous donne dès-à-préſent le*
„ *titre de Roi, & je veux que votre Empire s'étende ſur tous les peuples que vous*
„ *inſtruirez par de fortes raiſons & de bonnes actions, mais ſurtout par votre exem-*
„ *ple & par votre bon gouvernement.*

„ Après que le Soleil notre Père eût ainſi déclaré ſa volonté à ſes deux en-
„ fans, il les congédia. Ils ſortirent en même tems de *Titicaca*, & marchè-
„ rent du coté du Septentrion, ſans oublier, dans tous les lieux où ils s'arrê-
„ toient le long du chemin, d'éprouver leur verge d'or, ſelon l'ordre qu'ils en
„ avoient ; mais ils trouvoient toujours qu'elle ne s'enfonçoit point dans la
„ terre. Enfin, après avoir marché longtems, ils arrivèrent à un petit Dor-
„ toir qui eſt vers le Midi, à huit lieuës & demi de cette Ville, & qu'on a-
„ pelle vulgairement *Pacarec Tempu*, c'eſt-à-dire, *Dortoir du point du jour* ;
„ nom qui lui fut impoſé par l'*Ynca*, parce qu'il ſortoit de ce Dortoir lors-
„ que le jour commençoit à poindre. Là ſe voit encore aujourd'hui la Vil-
„ le que ce Prince envoya peupler depuis, au grand honneur de ſes habitans,
„ qui ſe glorifient fort de ce nom ; parce qu'il lui fut impoſé par notre *Ynca*,
„ qui au ſortir de ce lieu vînt avec la Reine ſa femme dans cette Vallée de
„ *Cuzco*, où l'on ne voyoit alors que précipices & que montagnes, comme
„ je l'ai déjà dit.

CHAPITRE XVI.

De la Fondation de la Ville Impériale de Cuzco.

„ LE prémier lieu où ils s'arrêtèrent dans ce Vallon, continua l'*Ynca*, fut
„ cet endroit que l'on apelle *Huanacauti*, qui regarde cette Ville du
„ coté du Midi. Là ils firent la même épreuve de leur verge d'or, qu'ils a-
„ voient faite auparavant. Au prémier coup qu'ils en donnèrent contre
„ terre, elle s'y enfonça ſi avant qu'ils ne la virent jamais plus. Alors notre
„ bon *Ynca* s'adreſſant à la Reine, qui étoit & ſa ſœur & ſa femme. *C'eſt dans*
„ *ce Vallon*, dît-il, *que le Soleil notre Père veut que nous-nous arrêtions, pour*
„ *nous y établir & y faire notre demeure. Il faut donc, ma Sœur & ma Reine,*
„ *que vous & moi attirions ces gens, & les faſſions aſſembler, pour les inſtruire,*
„ *& leur faire le bien que le Soleil notre Père entend que nous leur faſſions.* Cela
„ dit, ils ſortirent tous deux de *Huanacauti*, & s'en allèrent l'un d'un coté &
„ l'autre d'un autre, pour faire aſſembler les gens. Et parce que cet endroit-
„ là eſt le prémier lieu de notre connoiſſance où nous ſavons qu'ils ont mis
„ le pié, & d'où ils ſont ſortis pour aller faire du bien à tout le Genre Hu-

„ main, nous y avons bâti un Temple pour y adorer notre Père le Soleil, „ en mémoire de ses faveurs, & de tant de graces qu'il a faites au Monde. „ Le Prince s'en alla donc au Septentrion, & la Princesse au Midi. S'étant „ ainsi séparés, ils arrêtoient tout ce qu'ils trouvoient d'hommes & de fem- „ mes en traversant ces Solitudes, que les Brossailles dont elles étoient plei- „ nes, & les pentes des Rochers rendoient effroyables. Ils leur disoient que „ le Soleil leur Père les avoit envoyés du Ciel, pour être les Maîtres & les „ Bienfaicteurs de tous les habitans de ce Pays, en les tirant de leur sauvage fa- „ çon de vivre, pour leur aprendre à se comporter en vrais Hommes. C'est „ pourquoi, pour accomplir le commandement du Soleil leur Père qui les a- „ voit envoyés, ils alloient les chercher de toutes parts pour les ramasser, & „ les tirer de ces Montagnes, afin de les mettre ensemble dans des Villes, & „ leur donner dequoi manger, non en Bêtes, mais en vrais Hommes. Ces „ choses, & d'autres semblables, furent dites par nos Rois aux prémiers Sau- „ vages qu'ils rencontrèrent dans ces Montagnes. Cependant ils étoient fort „ surpris de voir ces deux personnes parées des ornemens que le Soleil notre „ Père leur avoit donnés, car leur habit étoit fort différent de celui de ces Bar- „ bares. Ils avoient les oreilles percées comme nous qui sommes leurs des- „ cendans, faisant paroître bien clairement, & par leurs paroles & par la ma- „ jesté de leur visage, qu'ils étoient fils du Soleil, venus exprès pour don- „ ner aux hommes des villes où ils pûssent demeurer ensemble, & des vian- „ des pour se nourrir. Ces Sauvages fort étonnés, d'un coté de ce qu'ils „ voyoient, & de l'autre touchés de leurs promesses, dont ils ne revoquoient „ plus en doute l'effet, les adorèrent en qualité d'Enfans du Soleil, & leur obéï- „ rent comme à leurs Rois. Après cela, ils se ramassèrent de toutes parts, „ & se racontans les uns aux autres les grandes merveilles qu'ils avoient vuës & „ ouïes, ils s'assemblèrent hommes & femmes en fort grand nombre, & allè- „ rent avec nos Rois, dans le dessein de les suivre quelque part qu'ils les „ voulûssent mener.

„ Cependant nos Princes voyant tant de gens après eux, en commirent „ quelques-uns pour faire les provisions pour tous, afin qu'ils eûssent de- „ quoi manger, & que dans ces montagnes la faim ne les contraignît pas de s'é- „ carter les uns des autres. Il y en eut aussi qui eurent la commission de faire „ des logemens & des maisons, selon le modèle que l'*Ynca* même leur en „ donna. Voilà comment notre Ville Impériale commença de se peupler. „ Elle fut dès-lors divisée en deux parties, dont l'une fut apellée *Hanan* „ *Cuzco*, c'est-à-dire, comme vous savez, *Cuzco la haute*, & l'autre *Hurin* „ *Cuzco*, qui signifie *Cuzco la basse*. Le Roi trouva bon que ceux qu'il avoit „ amenés avec lui peuplâssent *Hanan Cuzco*, qu'ils nommèrent pour cet effet „ *la haute ville*: ceux qui vînrent avec la Reine se mirent à peupler *Hurin* „ *Cuzco*, & l'apellèrent à-cause de cela *Cuzco la basse*. Au-reste la Ville ne „ fut pas divisée ainsi, pour donner de l'avantage aux uns sur les autres en ma- „ tière de prééminence & d'exemtions, mais plutôt pour les rendre tous é- „ gaux, comme de bons frères, qui n'avoient qu'un même Père & qu'une „ même Mère. Car l'*Ynca*, qui en fit la division par la différence de ces

„ deux

„ deux noms, *Hanan Cuzco* & *Hurin Cuzco*, n'avoit pour but en cela que de
„ laisser à la postérité une memoire perpétuelle de ce que lui-même avoit ras-
„ semblé une partie des habitans, & la Reine l'autre. La seule différence
„ qu'il y eut d'ailleurs entr'eux, c'est qu'il voulut que ceux de *Cuzco* la haute
„ fûssent respectés & reconnus comme les frères-aînés, & ceux de la basse
„ comme leurs cadets. Enfin il jugea à-propos qu'en matière de prééminen-
„ ce & de dignité, ceux-là fûssent regardés comme le bras droit, parce qu'ils
„ avoient été attirés par un homme; & ceux-ci comme le bras gauche, parce
„ qu'ils étoient venus sous la conduite d'une femme. Depuis ce tems-là on
„ divisa ainsi par la même raison toutes les Villes de notre Empire, tant les
„ petites que les grandes: car la division s'en fit toujours par quartier, ou par
„ familles, usant ordinairement de ce terme, *Hanan ayllu*, *Hurin ayllu*, c'est-
„ à-dire, *la haute & la basse Lignée*; & de celui-ci, *Hanan Suyu y Hurin*, qui
„ signifie *le haut & le bas Enclos*.

„ Tandis-que notre grand *Ynca* vaquoit à peupler la Ville, il aprenoit di-
„ verses choses aux Indiens; entr'autres comment il falloit fendre & cultiver
„ la terre, & semer les grains & les légumes, dont il leur montra les plus
„ profitables & les meilleurs à manger. Pour cet effet il leur aprit à faire
„ des charruës, & les autres instrumens dont on a coutume de se servir. En
„ un mot, il leur enseigna quelles commodités ils pouvoient tirer des ruisseaux
„ qui passent par cette Vallée de *Cuzco*, il leur montra même à faire cette
„ manière de chaussure dont nous-nous servons. La Reine, de son coté, n'é-
„ toit pas oisive: elle dressoit les Indiennes aux exercices propres aux femmes,
„ comme à filer, à tistre du cotton & de la laine, & à en faire des habits
„ pour elles, pour leurs maris & pour leurs enfans, sans oublier de leur dire
„ ponctuellement tout ce qu'elle jugeoit nécessaire à leur ménage. Enfin nos
„ Princes aprirent à leurs prémiers Vassaux tout ce qui leur pouvoit être utile
„ dans la vie, le Roi ayant pris la charge d'enseigner aux hommes ce qu'ils
„ devoient faire, & la Reine *Coya* celle d'instruire les femmes.

CHAPITRE XVII.

Des Conquêtes du Prémier Ynca, Manco Capac.

„ CEs mêmes Indiens que l'*Ynca* venoit de réduire, se voyans tout autres
„ qu'ils n'étoient auparavant, & reconnoissans les bienfaits qu'ils avoient
„ reçus, en étoient si aises & si contens, qu'ils alloient de toutes parts dans
„ les broussailles & parmi les rochers, pour voir s'ils n'y trouveroient point de
„ leurs Compatriotes; & dès-qu'ils en avoient rencontré quelqu'un, ils les en-
„ tretenoient avec une extrême joie sur le sujet de ces enfans du Soleil, qu'ils
„ disoient être venus dans leur Pays pour le bien commun de tout le monde.
„ Ils leur racontoient les grandes obligations qu'ils leur avoient, pour les bien-

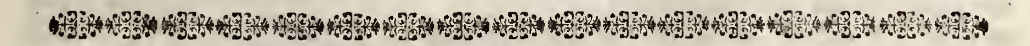
„ faits qu'ils en recevoient de jour en jour : Et pour les obliger à le croire, „ ils leur montroient les nouveaux habits, & les nouvelles viandes dont ils u„ ſoient : Outre qu'ils ne vivoient plus écartés dans des ſolitudes, mais unis en„ ſemble dans des villes & des maiſons. Ces diſcours étonnoient d'abord les „ autres Sauvages, qui néanmoins s'en réjouïſſoient enfin, & accouroient en „ foule pour voir les choſes merveilleuſes qu'on leur racontoit de nos prémiers „ Pères, nos Rois & nos Souverains Seigneurs. Alors, après que leurs pro„ pres yeux leur avoient donné de nouvelles aſſurances de ce qu'ils ne ſavoient „ auparavant que par le raport d'autrui, ils ſe vouoient entièrement à leur ſer„ vice, & leur rendoient toute ſorte d'obéïſſances. Ces merveilles ſe répan„ doient ſi fort de tous cotés, qu'en peu d'années il y eut une grande affluence „ de gens; deſorte qu'au bout de ſix ou ſept ans l'*Ynca* avoit aſſez de monde „ pour faire un corps d'armée, & ſe défendre contre tous ceux qui le vou„ droient attaquer, ou même pour attirer par la force ceux qui refuſeroient „ de venir à lui de bon gré. Dans cette vuë il leur aprit à faire des armes of„ fenſives, comme des arcs, des flèches, des lances, des maſſuës, & autres „ armes ſemblables, dont nous-nous ſervons aujourd'hui.

„ Mais pour abréger les mémorables Faits-d'armes, & les Conquêtes de no„ tre prémier *Ynca*, vous devez ſavoir que du coté de l'Orient il ſoumît à ſon „ Empire, tout ce qu'il y a de Pays juſques au Fleuve apellé *Paucartampu*; „ que du coté de l'Occident, il conquît huit lieuës de terre juſques à la grande „ Rivière *Apurimae*; & au Midi, neuf lieuës juſques à *Quéquiſana*. Dans „ toute cette étenduë de Pays notre *Ynca* envoya peupler plus de cent Bourgs, „ dont les plus grands étoient de cent maiſons, & les autres moindres, ſelon „ que la ſituation du lieu le pouvoit permettre. Voilà quelle fut la fondation, „ & quels furent les commencemens de notre Ville, que vous voyez peuplée „ comme elle eſt; voilà, dis-je, quelle a été la naiſſance d'un ſi grand, ſi riche & „ ſi fameux Empire, que votre Père & ſes Compagnons nous ont ôté; & „ voilà, pour le dire en un mot, quels furent les prémiers *Yncas* & les Rois „ qui vînrent dans ces Contrées au commencement du Monde, deſquels ont „ pris leur origine les autres Princes que nous avons eus, & nous-mêmes ſom„ mes venus d'eux. De vous dire maintenant combien il y a d'années que le „ Soleil notre Père nous a envoyé ſes prémiers enfans, c'eſt ce qui m'eſt im„ poſſible, & que je ne ſaurois ſpécifier, parce qu'il y a déjà ſi longtems que la „ mémoire ne l'a pu retenir; nous conjecturons pourtant, qu'il y a plus de „ quatre-cens années. Le nom de notre prémier *Ynca* étoit *Manco Capac*, & „ celui de notre Reine *Coya Mama Oello Huaco*: ils étoient frère & ſœur, „ comme je vous l'ai dit, & enfans du Soleil & de la Lune, nos Pères. C'eſt „ tout ce que je puis dire, pour répondre aux demandes que vous m'avez fai„ tes, & auxquelles je crois avoir ſatisfait aſſez amplement. Mais pour ne vous „ pas faire pleurer, je ne vous ai point raconté cette Hiſtoire avec des larmes de „ ſang, quoique pourtant je n'en répande que trop dans le fond de mon cœur, „ à-cauſe de l'extrême douleur que j'ai de voir nos *Yncas* exterminés, & no„ tre Empire perdu.

Voilà quelle fut la relation que me fit cet *Ynca*, frère de ma mère, tou-

chant

chant l'Origine des Rois de ce Pays. J'ai tâché depuis de la traduire fidèlement de ma Langue maternelle, qui est la même de l'*Ynca*, en Castillan. Que si je ne l'ai pas écrite en termes aussi majestueux que ceux de l'*Ynca* lorsqu'il m'en faisoit le récit, ni en paroles aussi propres à exprimer que le son ce lles des Indiens, cela n'empêche pas, ce me semble, que je ne doive être excusable: car je sai assez que cette Langue étant significative comme elle est, je devois peut-être m'étendre beaucoup plus que je n'ai fait. J'ai cru néanmoins devoir abréger la traduction en de certaines choses qui la pouvoient rendre odieuse, me contentant de n'y mettre que les vrais sentimens que j'ai jugé les plus convenables à la connoissance de cette Histoire. Cet *Ynca* me dît plusieurs autres choses semblables, bien-que succinctement, dans les conférences & les visites qui se faisoient dans la maison de ma mère. Mais je me réserve de les raporter en d'autres lieux, où je citerai l'Auteur. Je suis bien fâché de ne lui avoir pas fait quantité d'autres demandes sur plusieurs matières, que je saurois maintenant, & que je pourrois écrire ici sans craindre qu'on me dût reprendre, après les avoir tirées de Mémoires de si bon lieu.



CHAPITRE XVIII.

Des Fables Historiques touchant l'Origine des Yncas.

AYANT à raporter les plus communes opinions touchant l'Origine des Rois *Yncas*, je dirai que la plupart de ceux du *Pérou*, savoir les Indiens qui sont au Midi de *Cuzco*, qu'ils apellent *Collasuyu*, & ceux de l'Occident nommés *Cuntisuyu*, en racontent une fable bien plaisante. Pour l'autoriser par le tems, ils disent qu'elle arriva après le Déluge, duquel ils ne savent pourtant autre chose, sinon qu'il a été véritablement. Mais ils ignorent entièrement, s'il fut général, comme du tems de *Noé*, ou bien particulier. C'est pourquoi ce qu'ils en content, & de plusieurs autres choses semblables, étant plutôt des Rêveries, & des Fables mal liées, que des Histoires, je veux bien les passer sous silence, ou du-moins n'en alléguer qu'une partie. Ils disent donc qu'après que les Eaux du Déluge se furent retirées, un certain Homme aparut dans la Contrée de *Tiahuacanu*, qui est au Midi de *Cuzco*. Cet Homme étoit si puissant, qu'il divisa le Monde en quatre parties, & les donna à quatre Hommes qu'il honora du titre de Rois, dont le prémier s'apelloit *Manco Capac*, le second *Colla*, le troisième *Tocay*, & le quatrième *Pinahua*. Ils ajoutent à cela, qu'il donna la partie Septentrionale à *Manco Capac*, celle du Midi à *Colla* du nom duquel cette grande Province a depuis été nommée, à *Tocay* celle de l'Orient, & à *Pinahua* celle de l'Occident. Ils assurent de-plus qu'après les avoir ainsi obligés, il envoya chacun d'eux aux terres qui lui apartenoient, pour y conquérir & gouverner tout ce qui s'y trouveroit de gens. Mais ils ne s'aperçoivent pas que le Déluge devoit avoir noyé les Indiens, ou qu'il falloit

soit qu'ils fûssent ressuscités pour être conquis, & recevoir l'instruction qui leur devoit être donnée. Ils voudroient faire accroire encore, que ce partage du Monde donna occasion à celui que firent les *Yncas* de leur Royaume apellé *Tahuantinsuyu*; & que *Manco Capac* étant allé jusques au Nord, arriva enfin dans la Vallée de *Cuzco*, où il fonda cette Ville, subjugua les Peuples voisins, & les instruisit : desorte qu'appuyés sur ces principes, il s'en faut bien peu qu'ils ne disent de *Manco Capac* les mêmes choses que nous en avons dites. Mais quoiqu'ils fassent venir de lui les Rois *Yncas*, cependant ils ne sauroient dire au vrai quels ont été les descendans des autres Rois. Voilà les belles histoires que ces anciens Gentils nous raportent, ou plutôt voilà quelles sont les bagatelles qu'ils nous étalent. Mais il ne faut pas s'étonner si des gens qui n'ont eu aucune connoissance des Lettres, pour s'en servir à conserver la mémoire de l'Antiquité, traitent si confusément de ces prémiers tems; puisque les Payens du Vieux Monde, qui étoient si savans, ont bien inventé des Fables qui sont beaucoup plus ridicules que celles-ci: témoin celle de *Pyrrha* & de *Deucalion*, & beaucoup d'autres que je laisse à part, & qu'il me seroit facile d'alléguer. Néanmoins, s'il falloit faire un parallèle des unes avec les autres, je crois qu'on y trouveroit beaucoup de raport en divers endroits; puisqu'elles ont même je ne sai quoi de semblable à l'Histoire de *Noé*, comme quelques Espagnols l'ont voulu dire, ainsi que nous le verrons en son lieu. Mais pour revenir à l'Origine des *Yncas*, je réserve à dire en un autre endroit ce qui m'en semble.

Les Indiens qui vivent à l'Orient & au Nord de la Ville de *Cuzco*, raportent une autre Origine des *Yncas*, semblable à la précédente. Car ils disent qu'au commencement du Monde quatre Hommes & quatre Femmes, qui étoient frères & sœurs, sortirent par les fenêtres de certains Rochers qui sont auprès de la Ville, dans un lieu qu'on nomme *Paucartampu*. Ces fenêtres, ajoutent-ils, étoient trois en nombre, & il n'y eut que celle du milieu qui servit à la sortie de ces gens-là. Aussi fut-elle depuis apellée *la Fenêtre Royale*, & à-cause de cela couverte de toutes parts de grandes plaques d'or, où il y avoit quantité de pierreries enchassées. Les fenêtres des deux cotés étoient aussi garnies d'or, mais sans pierres précieuses. Le prémier de ces frères est apellé par eux *Manco Capac*, & sa femme *Mama Oellio*. Ils croient que celui-ci fut le fondateur de cette Ville, qui dans la Langue particulière des *Yncas* signifie *nombril*; que lui-même subjugua ces Peuplés, auxquels il aprit à vivre en hommes, & que de lui sont descendus tous les *Yncas*. Ils nomment le second frère *Ayar Cachi*, le troisième *Ayar Véhu*, & le quatrième *Ayar Sauca*. Le mot *Ayar* n'a point de signification dans la Langue générale du *Pérou*, quoique pourtant il en doive avoir une dans la Langue particulière des *Yncas*. Le mot *Cachi* signifie du *sel*, tel que celui dont nous usons ordinairement; par le mot *Véhu* on entend une sorte d'*épicerie* à peu près semblable au *poivre*, dont ils ont accoutumé de se servir dans leurs ragouts; & celui de *Sauca* veut dire *réjouïssance*. Ils racontent mille extravagances de ces trois frères, & de leurs sœurs: & comme ils voient qu'ils ne s'en peuvent tirer, ils font des allégories sur cette Fable; disant que par le Sel, qui est un de leurs noms, ils entendent les

bons

bons Préceptes que leur *Ynca* leur donna touchant leur façon de vivre; par le Poivre, le goût qu'ils y prirent; & par le mot de *réjouïssance*, l'extrême contentement qu'ils eurent depuis. Mais outre que ces choses sont tout à-fait impertinentes d'elles-mêmes, ils les raportent avec tant de confusion, qu'on entend plutôt par conjecture ce qu'ils veulent dire, que par aucun ordre qu'ils tiennent dans leurs discours, dont les paroles n'ont aucune liaison. Tout ce qu'ils affirment, c'est que *Manco Capac* est leur prémier Roi, duquel les autres sont descendus; desorte que de tous les trois cotés ils raportent l'Origine des *Yncas* à *Manco Capac*, sans faire aucune mention des trois autres frères: au-contraire ils les réduisent à rien avec leurs Allégories, si bien qu'il ne leur reste plus qu'un seul *Manco Capac*. Comme en effet il semble que cela soit ainsi, parce que depuis lui jamais aucun Roi ni aucun Homme qui soit sorti de sa tige, ne s'est apellé de ces noms, & qu'aucune Nation ne se les est attribués. Il s'est trouvé quelques Espagnols, qui, plus curieux que les autres dans la recherche des choses, ayant ouï faire ces contes, ont voulu dire qu'il falloit que ces Indiens eûssent entendu parler de l'Histoire de *Noé*, de ses trois fils, de sa femme, & de ses belles-filles, qui furent quatre hommes & quatre femmes que Dieu sauva du Déluge Universel. Ce sont eux, ajoutent-ils, qui servent de sujet à la Fable, dont les Auteurs se sont figurés la fenêtre de *Paucartampu*, à l'exemple de celle qui étoit dans l'Arche. Quant à cet Homme puissant, dont il est dit dans la prémière Fable, qu'étant aparu dans la Contrée de *Tiahuanacu*, il partagea le Monde à ces quatre Hommes, les plus subtils veulent que ce soit Dieu qui commanda à *Noé* & à ses trois enfans de peupler la Terre. J'ômets quelques autres endroits de ces Fables, qu'ils croient avoir du raport avec ceux de l'Histoire Sainte, pour ne pas m'engager dans un labyrinthe si profond. Il me suffit de parler simplement des Fables Historiques, qu'il me souvient d'avoir ouï raconter à mes parens, dans mon enfance. Je laisse à la discrétion de ceux qui les liront, de les expliquer comme bon leur semblera, & de leur donner telle allégorie qu'ils voudront. Toutes ces Fables que nous avons raportées des Rois *Yncas*, ont donné occasion aux autres Peuples du *Pérou* d'en inventer une infinité de semblables touchant l'origine de leurs prémiers parens, afin de se rendre différens les uns des autres, comme nous le verrons dans la suite de cette Histoire. Il n'y a point d'Indien qui se pique tant soit peu d'honneur, qui ne se dise descendu de la prémière chose qui lui vient dans l'esprit, comme par exemple d'une Fontaine, d'une Rivière, d'un Lac, de la Mer, & des Animaux les plus farouches, tels que sont les Lions & les Tigres; ou bien de l'Aigle, ou de l'Oiseau apellé *Cuntur*, & de leurs semblables qui ne vivent que de proie; ou enfin des Montagnes, des Précipices & des Cavernes, selon que chacun se l'imagine plus convenable à sa gloire, ou plus conforme à la vanité dont il se pique. Mais c'est assez parlé de leurs Fables, passons à d'autres matières.

CHAPITRE XIX.

Proteſtation de l'Auteur touchant cette Hiſtoire.

APRES avoir poſé la prémière pierre de notre Edifice, par l'Hiſtoire fabuleuſe que nous avons raportée de l'Origine des *Yncas* Rois du *Pérou*, il me ſemble à-propos de paſſer à la conquête & à la réduction des Indiens. Ce que je ferai en étendant un peu plus au long la Relation abrégée que me donna l'*Ynca* dont j'ai parlé, auſſi bien que celle de pluſieurs autres *Yncas*, & Indiens natifs des Villes que ce prémier *Ynca Manco Capac* envoya peupler, & qu'il aſſujettit à ſon Empire, avec leſquels j'ai eu le moyen de communiquer, ayant été élevé parmi eux juſques à l'âge de vingt ans. Il eſt vrai auſſi que je n'écris rien dont ils ne m'ayent donné connoiſſance, puiſque durant mon bas-âge ils m'entretenoient ſouvent de ces Hiſtoires que j'écoutois volontiers, comme les enfans ont accoutumé de prendre plaiſir aux fables qu'on leur raconte. Depuis, étant devenu un peu plus grand, ils me donnèrent une connoiſſance plus ample de leurs Loix & de leur Police; & par un détail exact de toutes les malverſations des Eſpagnols, & de leurs cruautés inouïes, ils me firent remarquer l'oppoſition qu'il y avoit entre le nouveau gouvernement des Eſpagnols & celui des *Yncas*. Ils m'aprenoient la conduite de leurs Rois en tems de Paix & de Guerre, de quelle manière ils traitoient leurs Sujets, & comment ils en étoient ſervis. Outre cela ils me racontoient, comme à leur propre enfant, leurs Coutumes, leurs Cérémonies, & leurs Sacrifices; quelles étoient leurs Fêtes grandes & petites, & comment ils les célébroient. A quoi ils ajoutoient un récit de leurs Abus & de leurs Superſtitions, & de la différence de leurs Devins bons ou mauvais, tant de ceux qui prenoient garde à leurs Sacrifices, que de ceux qui avoient quelque autre inſpection. En un mot, il n'y avoit rien de remarquable dans leur Etat, dont ils ne m'entretînſſent alors; & ils m'en dirent tant de choſes, que je ferois ſans-doute ce volume plus gros qu'il n'eſt, ſi je les voulois raporter toutes. J'en puis donc parler, à mon avis, avec aſſez de certitude, & par le raport des Indiens, & parce que j'en ai vu moi-même, pour m'être trouvé dans la plupart des Fêtes & des Superſtitions dont ils entretenoient leur Idolâtrie. Car il me ſouvient que la coutume n'en étoit point encore entièrement perduë, & qu'en ce tems-là j'avois environ treize ans. Je nâquis huit ans après que les Eſpagnols eurent ſubjugué mon Pays, où je fus élevé juſqu'à ma vingtième année; deſorte que je remarquai quantité de choſes que les Indiens faiſoient, & que je raconterai comme témoin oculaire. De-plus, outre les relations de mes parens, & ce que j'ai vu moi-même, j'ai trouvé moyen d'en avoir quantité d'autres, qui traitent des conquêtes de ces Rois, & de leurs mémorables faits-d'armes. Car dès-que j'entrepris de compoſer cette Hiſtoire, j'écrivis à mes Compagnons d'Ecole, & je les priai de m'envoyer, chacun en particulier, tous les Mémoi-

res

res qu'ils pourroient avoir touchant les conquêtes que les *Yncas* avoient faites des Provinces de leurs Mères. Car il faut remarquer ici que chaque Province a ses comptes & ses nœuds, pour soulager la mémoire dans la connoissance des Annales ou des Histoires de son Pays, & en conserver la tradition. Par ce moyen les habitans peuvent beaucoup mieux retenir ce qui s'est passé dans les Provinces des autres. Mes Compagnons d'Ecole n'eurent pas plutôt sçu mon dessein, que fort aises de pouvoir m'y être utiles, ils le communiquèrent, chacun en particulier, à leur mère & à leurs autres parens. Dès-que ceux-ci furent informés qu'un Indien natif de leur Pays en vouloit écrire l'Histoire, ils tirèrent de leurs Archives les Relations & les Mémoires qu'ils en avoient, & me les envoyèrent en même tems. J'ai apris par ce moyen quelles ont été les Conquêtes des *Yncas*, dont j'ai eu la même connoissance que les Historiens Espagnols en ont euë. Toute la différence qu'il y a, c'est que je m'étens beaucoup plus qu'eux, comme le Lecteur pourra le remarquer par les avis que je lui en donne en divers endroits de cet Ouvrage.

Mais parce que toutes les actions du prémier *Ynca* sont comme les fondemens & les sources de l'Histoire que nous avons à écrire, il sera bon de les raporter ici, du-moins les plus importantes & les principales; afin que nous ne soyons pas obligés de les répéter, lorsque nous parlerons en particulier de la vie & des exploits de chacun des *Yncas* leurs descendans. Car tous généralement, tant les Rois que ceux qui ne l'ont pas été, se sont efforcés d'imiter en tout les coutumes, les mœurs & les actions de ce prémier Prince *Manco Capac:* desorte qu'après avoir parlé des choses qui le regardent, nous aurons dit ce qui concerne la vie de tous les autres. Nous observerons pourtant de ne raporter que les choses qui tiennent le plus de l'Histoire, & nous en ômettrons plusieurs autres, qui sont impertinentes & trop prolixes. Que s'il y en a quelques-unes parmi celles que nous avons déjà raportées, ou que nous raporterons ci-après, qui paroîssent fabuleuses, je les insère exprès pour ne pas renverser les fondemens sur lesquels s'apuyent les Indiens, & pour démontrer les plus grandes & les principales merveilles qu'ils nous racontent de leur Empire. Puis donc que je m'engage à parler des commencemens, du milieu, & de la fin de cette grande Monarchie, je proteste que je le ferai le plus exactement qu'il me sera possible. Je ne déguiserai nullement la vérité, & n'avancerai rien que je n'aye apris dès mon enfance, & dont je n'aye tiré les relations de mes parens. Mais quelque affection que je puisse avoir pour eux, cela n'empêchera pas que je ne décrive chaque action selon la vérité, sans rien ajouter ou diminuër des choses qui seront bonnes ou mauvaises. Car puisqu'on sait bien que la vie de ces anciens Gentils a produit quantité d'actions détestables, lorsque j'en raporterai la plupart, je ne dirai rien de nouveau, mais seulement les mêmes choses que les Historiens Espagnols ont écrites de ces Contrées & de leurs Rois. Ce que je confirmerai par leurs propres paroles où il sera nécessaire, afin que l'on voie que je n'invente point des mensonges en faveur de mes parens, & que je ne dis rien qui n'ait été déjà dit par les Espagnols. Ainsi je ne servirai proprement que de commentaire, pour déclarer & amplifier plusieurs choses qu'ils ont ômises & laissées imparfaites,

faites, parce qu'ils n'en ont pas eu la relation toute entière ; & j'en ajouterai quantité qui manquent à leur Histoire, j'en retrancherai aussi quelques autres qui sont assurément superfluës. Ces Auteurs Espagnols se sont trompés pour avoir suivi de fausses Relations, & pour n'avoir pas eu des Mémoires qui fûssent conformes à la distinction des Tems ou des Ages, & à la division des Provinces & des Nations, ou même pour n'avoir pas bien entendu la Langue du Pays. Car quelque habile que se pût dire pour-lors un Espagnol dans la Langue Indienne, il y a aparence que de dix parties il en ignoroit neuf, soit parce qu'un même mot signifie plusieurs choses, ou bien à-cause que la prononciation en marque la différence, & lui donne divers sens ; comme nous verrons ci-après, par l'explication de quelques mots que je serai contraint d'alléguer, parce qu'ils font à mon sujet.

En un mot, dans le dessein que j'ai de donner une idée exacte de ce grand Etat, qui a été plutôt détruit que connu, je dirai sans déguisement tout ce qui concerne l'Idolâtrie, les Superstitions, les Coutumes, les Sacrifices, & les Cérémonies de ces anciens Gentils. Je décrirai leur Gouvernement, leurs Loix, & leur Manière de vivre en tems de Paix & de Guerre. Mais je ne comparerai aucune de ces choses, avec celles qu'on trouve dans les Histoires Divines & Humaines, ni avec le Gouvernement de notre tems, parce qu'en cela toute comparaison me semble odieuse. Je laisserai pourtant à la curiosité du Lecteur, d'en faire tels parallèles qu'il jugera à-propos. Je suis bien assuré qu'il y trouvera plusieurs évènemens qui paroîssent avoir du raport à quelques Histoires de la Sainte Ecriture, & aux Fables profanes de l'ancien Paganisme. Il y trouvera quantité de Loix & de Coutumes, dont les unes ressemblent à celles de notre tems, & les autres leur sont tout-à-fait contraires. Du-reste, si je n'ai pas exécuté mon dessein avec toute l'exactitude qu'il seroit à souhaiter, je prie le Lecteur de supléer à mes défauts, & d'avoir plutôt égard à ma bonne intention, qu'aux foibles efforts d'un Indien qui n'a jamais été nourri parmi les Livres, mais plutôt parmi les Armes & les Chevaux.

CHAPITRE XX.

Des Bourgs & des Villes que le Prémier Ynca *envoya peupler.*

POur revenir à l'*Ynca Manco Capac*, il faut savoir qu'après avoir fondé la Ville de *Cuzco*, qu'il divisa en deux parties, comme nous l'avons dit ci-devant, il en fit de-même de plusieurs autres. Car de ce même coté de la Ville qui regarde l'Orient, ayant attiré quantité de gens dans toute cette étenduë de Pays qui est borné par la Rivière apellée *Paucartampu*, il envoya peupler, aux deux endroits du Chemin Royal d'*Antisuyu*, treize lieux assez remarquables, que je ne nommerai pas pour éviter la longueur. Les habitans de

de ces lieux étoient presque tous de la Nation qu'on apelle *Poques*. A l'Occident de la Ville, à quelque neuf ou dix lieuës à la ronde, il fit peupler de même trente Bourgs, qui sont aux deux cotés du chemin dont nous venons de parler. Toutes ces Peuplades se firent de trois Nations différentes, apellées *Masca*, *Chillqui*, *Papri*. Au Nord de la Ville on jetta encore les fondemens de vingt Bourgs, dont les habitans étoient composés de quatre Nations, qui sont *Mayu*, *Cancu*, *Chinchapucuyu*, *Rimactampu*. Ces Bourgs sont pour la plupart dans la belle Vallée de *Sacsahuana*, où *Gonçal Piçarro* donna bataille & fut fait prisonnier. Le Bourg le plus éloigné de ceux-ci est à sept lieuës de *Cuzco*, & les autres s'étendent à droite & à gauche le long du Chemin Royal de *Chinchasuyu*. Au Midi de la Ville Impériale, on peupla trente-huit ou quarante Bourgs, dont il y en avoit dix-huit de la Nation *Ayarmaca*, qui étoient de part & d'autre trois lieuës à la ronde du Chemin Royal de *Collasuyu*, à le prendre depuis le parage des Salines, qui sont à une petite lieuë de la Ville où se donna la sanglante bataille du vieux *Dom Diégo d'Almagro* & de *Hernando Piçarro*. Les autres Peuplades étoient de cinq ou six Nations, apellées *Quespicancha*, *Muyna*, *Urcos*, *Quéhuar*, *Huaruc*, *Cauïna*. Ces dernières avoient cette folle créance, que leurs prémiers Pères étoient sortis d'un marécage où ils disoient que les Ames des Morts retournoient, & qu'elles en sortoient une seconde fois pour entrer dans le corps de ceux qui naîssoient, & en prendre possession. Ces *Cauïniens* avoient une Idole dont la figure étoit effroyable, ils lui faisoient des Sacrifices tout-à-fait barbares: mais depuis, l'*Ynca Manco Capac* leur ôta leur Idole, abolît leurs Sacrifices, & voulut qu'ils adorâssent le Soleil, comme ses autres Vassaux.

Ces Bourgs, qui étoient environ cent en nombre, furent si petits au commencement, que les plus grands n'avoient pas plus de cent maisons, & les moindres n'en avoient que vingt-cinq ou trente. Mais dans la suite ils s'accrurent si fort par les privilèges particuliers que *Manco Capac* leur accorda, comme nous le dirons ci-après, que la plupart furent de mille feux, & les moindres de trois à quatre-cens. Cependant ces graces & ces privilèges qui leur avoient été faits par le prémier *Ynca*, & ses descendans, furent cause que le grand Tiran *Atahuallpa* les ruina, les uns plus & les autres moins; il en fit même démolir plusieurs à fleur de terre. Le tems leur a bien fait encore changer de face. Car ni les Bourgs de ce coté-là que l'*Ynca Manco Capac* envoya peupler, ni presque tous les autres du *Pérou*, ne sont plus dans leur ancienne situation. Il n'y a que vingt ans qu'un Viceroi, comme je le dirai en son lieu, ayant trouvé moyen d'en joindre cinq ou six ensemble d'un coté, & sept ou huit de l'autre, plus ou moins selon qu'ils se rencontroient, en fit de grands Bourgs. D'où s'ensuivirent plusieurs inconvéniens que je passe sous silence, parce qu'ils sont odieux.

CHAPITRE XXI.

*Des Instructions que l'*Ynca *donnoit à ses Sujets.*

APRE'S que l'*Ynca Manco Capac* eut ainsi peuplé les Villes & les Bourgs dont il avoit jetté les fondemens, il tourna toutes ses pensées à polir & à bien instruire ses Sujets. Il leur enseigna pour cet effet, prémièrement à cultiver la terre, à pourvoir aux commodités de leur ménage, & à faire toutes les autres choses qu'il jugea nécessaires à la Vie Humaine. Ensuite il leur aprit les bonnes mœurs & la civilité, leur recommanda d'être honnêtes dans leur conversation, & de se rendre de bons offices les uns aux autres, sans sortir jamais des bornes que la Raison & la Loi Naturelle leur avoient prescrites. Ce qu'il trouva moyen de leur persuader avec plus d'efficace, en leur remontrant que s'ils vouloient vivre entr'eux dans une concorde mutuelle, sans avoir aucune sorte d'animosité ni de passion les uns contre les autres, ils devoient prendre garde à ne pas faire aux autres, ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fit à eux-mêmes, puisque les Loix étoient aussi bien établies pour eux que pour les autres. Pour les détourner de l'Impureté, qui étoit le vice le plus commun parmi eux, il leur défendit de violer desormais en aucune façon le respect qu'on doit à l'honnêteté des Femmes & des Filles. Il ordonna pour la même raison que chacun d'eux n'auroit qu'une Femme, qu'il épouseroit dans sa parenté pour éviter la confusion dans les familles, & que nul n'eût à se marier qu'au-dessus de vingt ans, afin qu'ils pûssent tous amasser du bien, & vaquer aux affaires de leur maison. Outre cela il fit ramasser tout ce qu'il y avoit de brebis & de moutons à la campagne, & se servit de la laine pour leur faire des habits, par l'industrie de la Reine *Mama Oello Huaco*, qui montra aux Indiennes l'art de filer & de tistre. Il leur aprit encore lui-même à faire cette manière de chaussure dont ils se servent encore aujourd'hui, & qu'ils apellent *Usuta*. Après cela il donna à chaque Nation, ou à chaque Peuple de ceux qu'il soumit à son pouvoir, un *Curaca*, qui veut dire la même chose que le mot *Cacique* dans la Langue de *Cuba* ou de *Saint Dominique*, c'est-à-dire, un *Gouverneur* qui eût le soin de ceux qui seroient confiés à sa conduite. Mais parce que cette affaire lui parut fort importante, il ne choisit pour conduire les autres, que ceux qu'il crut les plus gens-de-bien, & qui avoient le plus travaillé à la réduction des Indiens par leur vigilance & leur bon exemple. Il recommanda fortement à ces Gouverneurs d'instruire, comme leurs Enfans, les Peuples sur lesquels il les établissoit: il ordonna en même tems aux Peuples d'obéïr à leurs Gouverneurs, comme à leurs propres Pères.

Il ordonna qu'on mît dans le même lieu toute la récolte qui se feroit dans chaque Communauté, afin de partager ensuite entr'eux ce dont ils auroient besoin, en attendant qu'on pût donner des terres à chacun en particulier. Il

ajouta à tous ces préceptes, ceux qui concernoient le culte divin touchant leur Idolâtrie. Pour cet effet, il leur marqua le lieu qui lui sembla le plus propre à bâtir un Temple au Soleil, où ils pûssent lui faire des Sacrifices. Il voulut que le regardant comme leur Dieu, ils l'adorâssent, & lui rendîssent graces de tant de biens qu'il leur faisoit en les éclairant de sa lumière. Sur quoi il leur remontroit que c'étoit lui qui rendoit fertiles leurs champs, qui produisoit les fruits de la terre, & qui faisoit multiplier leurs troupeaux; sans y comprendre une infinité d'autres biens, qu'ils reçevoient tous les jours de lui. Il leur disoit ensuite qu'ils lui devoient une adoration particulière, & à la Lune, pour leur avoir envoyé deux de leurs Enfans, qui leur ayant fait quiter leur façon de vivre brutale & sauvage, leur avoient apris à vivre en Société. Il ordonna encore que lorsqu'il y auroit autant de Femmes du Sang Royal qu'il en falloit pour le Service du Soleil, ils bâtîssent une Maison où ces Dames seroient enfermées, pour lui rendre le culte qui lui étoit dû. Il leur recommanda d'observer & d'accomplir ponctuellement toutes ces choses, pour ne se montrer pas ingrats des bienfaits qu'ils avoient reçus, & qui, de leur propre aveu, étoient fort grands: il leur en promit encore d'autres plus considérables, de la part du Soleil son Père, en cas qu'ils fîssent ce qu'il leur disoit: les assurant au-reste que c'étoit le Soleil même qui lui inspiroit ces choses pour les leur dire, & que ce grand Dieu, comme un bon Père, lui servoit de guide dans toutes ses actions & dans ses paroles.

Comme les Indiens ont toujours été jusqu'à-présent fort ignorans & fort crédules, ils ajoutèrent foi à tout ce que l'*Ynca* leur dît, & le crurent fils du Soleil. Ce qui contribua encore à les persuader, c'est que plusieurs d'entr'eux faisoient de pareils contes fabuleux de leur naîssance, quoique pourtant ils ne la fîssent pas si noble que l'*Ynca*; puisqu'ils se disoient descendus des prémiers Animaux qu'ils se mettoient en fantaisie, & des Choses les plus terrestres & les plus basses. Jugeans donc à-peu-près de l'extraction de l'*Ynca* par la leur propre, & par les grands biens qu'il leur avoit faits, ils le regardèrent comme véritable fils du Soleil, l'adorèrent comme tel, & promirent d'obéïr exactement à ses ordres. Ce qu'ils protestèrent par cet aveu général, *Qu'un homme mortel ne pouvoit pas avoir mis en évidence les choses qu'il leur avoit témoignées, & que par conséquent ils le croyoient un homme divin, qui leur avoit été envoyé du Ciel.*

CHAPITRE XXII.

*Des Privilèges & des Marques d'Honneur que l'*Ynca* accorda à ses Sujets.*

L'YNCA *Manco Capac* employa plusieurs années à ce que j'ai dit ci-devant, & à beaucoup d'autres choses semblables, qu'il fit pour le bien commun de ses Sujets. Enfin, pour les récompenser des grandes preuves de fidélité, d'a-

d'amour, & d'adoration qu'ils lui avoient données; & pour les engager à continuer à lui rendre ces devoirs, il les ennoblît, en leur donnant le nom d'*Ynca* qu'il portoit lui-même, & les mêmes marques d'honneur qu'il portoit ſur la tête. Ce qu'il ne fit pourtant qu'après leur avoir perſuadé qu'il étoit fils du Soleil, afin que ſes faveurs leur parûſſent plus conſidérables. Pour mieux entendre ceci, il faut ſavoir que l'*Ynca Manco Capac* ne portoit ordinairement que l'épaiſſeur d'un doigt de cheveux, qu'il avoit coupés par degrés; & que ſes Deſcendans les portèrent depuis de même que lui. Ils ſe les coupoient avec des * raſoirs faits de pierres à feu, & les laiſſoient de la hauteur que nous avons dit. Ils ſe perçoient les oreilles, principalement les Femmes, qui ſe les accommodoient d'une étrange ſorte, pour y attacher des pendans. Car c'étoit leur coutume, comme nous le dirons ci-après, de s'y faire un trou d'une grandeur incroyable à qui ne l'auroit vu; étant preſque impoſſible que ce peu de chair qui fait le bout de l'oreille ſe pût dilater de telle ſorte, qu'elle fût capable de ſuporter un pendant de la largeur du pié d'un bocal, qui étoit la forme ordinaire de leurs pendans-d'oreille, qu'ils portoient attachés à des lacets longs d'un quart-d'aune, & gros d'environ la moitié d'un doigt. Et parce que les Indiens ſe ſervoient de cette manière de pendans, les Eſpagnols les nommèrent pour cela *Oréjones*, c'eſt-à-dire, *Hommes à grandes oreilles*; nom qui leur eſt demeuré dans quelques Contrées des *Indes*.

Les *Yncas* portoient auſſi ſur la tête, au lieu de bonnet, une manière de treſſe ou de cordon nommé *Llautu*, qui étoit de pluſieurs couleurs, & environ de la groſſeur d'un doigt. Cette treſſe leur faiſoit quatre ou cinq tours autour de la tête, & reſſembloit à une guirlande. Il y avoit encore pluſieurs autres marques d'honneur, dont nous parlerons ci-après, qui n'apartenoient qu'à la perſonne du Roi.

Le prémier privilège que l'*Ynca* donna à ſes Vaſſaux, fut de leur permettre à tous généralement de porter la treſſe à ſon imitation, pourvu-qu'elle fût ſeulement noire, & non pas de diverſes couleurs comme la ſienne. Quelque tems après qu'il leur eût fait cette grace, il leur en accorda une autre, qu'ils eſtimèrent plus avantageuſe: c'étoit de pouvoir porter les cheveux coupés par échellons, mais avec quelque différence les uns des autres, ſelon qu'ils étoient plus ou moins ſujets. Le but de l'*Ynca* en cela étoit de diſtinguer par la coiffure de la tête chaque Nation & chaque Province, pour éviter la confuſion dans le partage qu'il en avoit fait. Il voulut encore, par le même moyen, mettre de la diſtinction entre lui & ſes Sujets. Il ordonna pour cet effet que les uns porteroient une toque en façon de bonnet à oreilles, ouverte juſqu'aux temples, ayant les cheveux des deux cotés juſqu'aux extrémités des oreilles; &

* Ils ſe ſervoient de ces raſoirs peu commodes par néceſſité, parce qu'on n'avoit pas encore l'invention des ciſeaux: on comprend facilement par là, qu'ils ne ſe faiſoient la barbe qu'avec beaucoup de peine. Sur quoi je me ſouviendrai toujours, que lorſque l'uſage des Ciſeaux eut été introduit dans le Pays, un *Ynca*, qui n'en pouvoit aſſez louër l'invention, dît à un de mes Compagnons d'Ecole: *Sans mentir, quand les Eſpagnols vos Pères n'auroient fait autre choſe que de nous aporter des raſoirs, des ciſeaux, des peignes & des miroirs, cela pouvoit ſuffire pour nous obliger à leur donner libéralement tout ce que nous avions d'or & d'argent.*

& que la coiffure des autres ne leur viendroit qu'au milieu de l'oreille, & que d'autres la porteroient encore plus courte; mais il leur défendit à tous de porter les cheveux auſſi courts que lui. Il faut remarquer que ces Indiens, principalement les *Yncas*, prenoient un très-grand ſoin d'avoir toujours les cheveux de-même, & pour cet effet de les couper quand il le falloit, afin qu'ils ne ſemblâſſent pas changer de mode dans leur coiffure, paroîſſant tantôt d'une façon, & tantôt d'une autre. Il n'y en avoit auſſi aucun qui ne tâchât de ſe couvrir la tête d'une manière différente des autres: car chaque Nation faiſoit vanité de ſon ornement de tête, principalement ſi elle l'avoit reçu de la main de l'*Ynca*.

CHAPITRE XXIII.

De quelques autres Marques d'Honneur plus conſidérables, & du Nom Ynca.

QUELQUES années après que l'*Ynca* eut fait ces graces à ſes Vaſſaux, il leur en accorda une autre plus conſidérable; ce fut de leur permettre de ſe percer les oreilles, à condition que le trou n'en ſeroit pas la moitié ſi grand que celui de l'*Ynca*; & afin qu'il ne fût pas plus grand, il leur donna la meſure du trou. Il ajouta à cela, qu'ils porteroient pour pendans-d'oreilles des choſes diverſes, ſelon la différence des Noms & des Provinces; les uns, comme ceux de la Nation *Mayu* & *Cancu*, devoient porter un morceau de bois de la groſſeur du doigt; les autres, comme ceux qu'on nommoit *les Poques*, un floccon de laine blanche, qui leur devoit ſortir, de la groſſeur d'un pouce, des deux cotés de l'oreille. Il commanda de-plus que les Peuples apellés *Muyna*, *Huaruc*, *Chillqui*, ſe ſervîſſent de pendans-d'oreilles de jonc commun, que les Indiens nomment *Tutura*; & que la Nation *Rimactampu*, & ceux qui en étoient voiſins, en portâſſent du bois qu'on apelle *Maguey*, aux Iles de *Barlovento* & *Chuchau*, dans la Langue générale du *Pérou*: ſi on ôte l'écorce de ce bois, le dedans en eſt fort tendre & fort maniable. Il voulut de-même, par une grace particulière, que les trois Peuples que l'on nomme *Urcos*, *Yucay* & *Tampu*, qui ſont au-deſſous de la Rivière d'*Yucay*, eûſſent les oreilles plus ouvertes que toutes les autres Nations; il trouva bon que les oreillettes fûſſent du jonc *Tutura*, parce qu'elles reſſembloient plus à celles de l'*Ynca*; & il aima mieux les apeller *Oreillettes* que *Pendans-d'oreilles*, à-cauſe qu'elles ne pendoient point, mais qu'elles y étoient enchaſſées.

Plus ces marques de diſtinction reſſembloient à celles du Roi, plus elles étoient regardées comme une faveur conſidérable par les Indiens. Auſſi l'*Ynca* ne donnoit point ces marques d'honneur à la légère, ou pour avoir plus de penchant pour les uns que pour les autres, mais ſelon les règles de l'Equité & de la Juſtice. Car il accordoit les marques les plus ſemblables à celles de ſa perſonne, à ceux qui étoient les plus dociles, & les plus capables de comprendre

ſa doctrine, ou qui avoient travaillé particulièrement à la réduction des Indiens; il les honoroit encore d'autres faveurs particulières. Et comme il leur donnoit toujours à entendre qu'il ne faiſoit tout cela que par l'ordre exprès qu'il en avoit de ſon Père le Soleil, les Indiens y ajoutoient aiſément foi, & devenoient toujours plus ſouples aux commandemens de l'*Ynca*; & quelque traitement qu'il leur pût faire, ils le trouvoient bon. Car outre qu'ils croyoient que tout cela leur étoit ordonné par une révélation particulière du Soleil, l'expérience leur aprenoit qu'ils retiroient de grands avantages de l'obéïſſance qu'ils rendoient à l'*Ynca*.

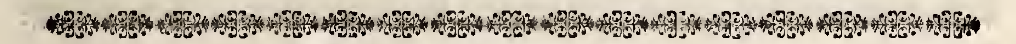
Après que toutes ces choſes ſe furent ainſi paſſées, enfin l'*Ynca* ſe voyant ſur l'âge, commanda à ſes principaux Sujets de s'aſſembler dans la Ville Impériale de *Cuzco*: ce qu'ils n'eurent pas plutôt fait, qu'il leur déclara en pleine Aſſemblée, que l'heure aprochoit en laquelle il s'en devoit retourner au Ciel, pour s'y repoſer avec le Soleil ſon Père (paroles dont tous les autres Rois ſes deſcendans ſe ſervirent depuis, lorſqu'ils ſe voyoient près de leur fin) mais qu'avant que de les quiter, il vouloit mettre le comble à ſes graces & à ſes faveurs, en les honorant du Nom Royal, afin qu'eux & leurs deſcendans fûſſent eſtimés à l'avenir de tout le monde. Il ajouta enſuite, que pour leur montrer qu'il les aimoit comme ſes enfans, il vouloit qu'eux & leur poſtérité s'apellâſſent toujours *Yncas*, ſans aucune diſtinction ni différence quelconque des uns avec les autres, comme il y en avoit eu dans les graces & les faveurs qu'il leur avoit faites par le paſſé: Qu'il entendoit que tous généralement jouïſſent à pur & à plein de l'éminente grandeur de ce Nom, pour récompenſe de ce qu'ils avoient été ſes prémiers Vaſſaux qui s'étoient réduits volontairement à ſon ſervice. Il leur déclara encore, qu'à-cauſe de cela il leur donnoit, outre ſon Nom Royal, ſes marques d'honneur; & qu'il leur accordoit d'autant plus volontiers ces faveurs, qu'il ſe promettoit qu'eux & les leurs ſerviroient toujours fidèlement leur Roi, & ceux qui ſuccèderoient aux conquêtes & à la réduction des autres Indiens, pour l'accroîſſement de cet Empire. Il les pria de ſe ſouvenir de toutes ces graces, & de les graver profondément dans leur cœur, afin d'y répondre par leurs ſervices, comme de bons & de fidèles Sujets. Enfin il conclut ſon Diſcours par une défenſe expreſſe qu'il leur fit d'apeller leurs Femmes & leurs Filles *Pallas*, comme celles du Sang Royal; alléguant pour raiſon, que leurs Femmes n'étant pas capables de porter les armes comme les Hommes, ni de ſervir à la Guerre, elles ne méritoient point par conſéquent d'être honorées de ce Nom Royal.

C'eſt de ces *Yncas*, qui le furent faits par un privilège ſpécial, que ſe diſent deſcendus ceux qui en portent encore aujourd'hui le nom dans le *Pérou*; & de qui les Femmes s'apéllent *Pallas* & *Coyas*, pour jouïr des exemtions que les Eſpagnols leur ont accordées, & aux autres Nations, tant en ceci qu'en pluſieurs choſes ſemblables. Pour les *Yncas* du Sang Royal, ils ſont en fort petit nombre, & la plupart inconnus, pour être fort pauvres par un effet de la tirannie & de la cruauté d'*Atahuallpa*. Car il eſt certain que s'il en échapa quelques-uns des principaux & des plus remarquables, ils finirent depuis miſérablement leurs jours par d'autres malheurs qui leur ſurvînrent, comme nous le

dirons

dirons en son lieu. L'*Ynca Manco Capac* ne réserva pour lui, & pour les Rois ses descendans, qu'une seule des marques d'honneur qu'il portoit sur la tête; c'étoit une bordure de couleur en façon de frange, qui lui couvroit le front d'une temple à l'autre. Le Prince son héritier la porta jaune, & moindre que celle du Roi son Père, comme nous le montrerons plus amplement, quand nous parlerons des cérémonies qu'ils observoient lorsqu'ils lui prêtoient le serment de fidélité, après l'avoir déclaré Successeur légitime. Nous traiterons aussi en son lieu des autres marques d'honneur que les Rois *Yncas* portèrent depuis, & nous dirons comment on les armoit Chevaliers.

Nous avons déjà dit que les Indiens regardoient comme une grande faveur les marques de distinction que leur avoit donné l'*Ynca*. Mais ils ne pouvoient exprimer la joie qu'ils avoient de la dernière grace qu'il leur accorda, de pouvoir porter, eux & leurs descendans, le surnom d'*Ynca*. Ils se disoient les uns aux autres, que leur *Ynca*, non content de les avoir transformés en Hommes, de Bètes qu'ils étoient auparavant, ni de s'être apliqué avec soin à leur aprendre les choses nécessaires à la Vie Humaine, ni de leur avoir donné la connoissance du Soleil leur Dieu, & des Loix Naturelles, pour vivre moralement, ce qui suffisoit pour les rendre à jamais ses esclaves, il avoit bien voulu s'abaisser encore, par un excès de bonté extraordinaire, jusques à les honorer de ses Titres Royaux. D'ailleurs qu'au lieu de leur imposer des tributs, il leur avoit communiqué la majesté de son Nom, qui étoit si haut & si grand qu'ils le tenoient pour divin, & que pas un d'eux n'ôsoit le proférer qu'avec beaucoup de vénération, lorsqu'il falloit nommer le Roi; & que cependant pour les honorer, il l'avoit maintenant rendu si commun, qu'ils pouvoient tous s'en servir, étant faits Fils adoptifs du Fils du Soleil, bien-qu'ils tînssent à honneur d'être ses Sujets & ses Vassaux ordinaires.



CHAPITRE XXIV.

Des Noms & des Surnoms que les Indiens donnèrent à leur Roi.

APRÈS que les Indiens eurent bien considéré les faveurs & les graces signalées que l'*Ynca* leur avoit faites avec des démonstrations d'un amour extraordinaire, ils se mirent à l'envi sur les louanges de leur Prince, & à le combler de bénédictions infinies. Ils commencèrent dès-lors à chercher des titres & des surnoms qui fûssent dignes de lui & de la grandeur de son courage, ou qui pûssent même exprimer tout-à-la-fois ses belles actions & ses vertus héroïques. Les principaux de ces noms, qu'ils inventèrent pour le louër, furent ces deux-ci. Le prémier celui de *Capac*, qui signifie *riche*, non en biens de la Fortune (car, comme disent les Indiens, ce Prince n'en eut aucuns) mais en ceux de l'esprit, en compassion, en clémence, en civilité, en libéralité, en justice, & en bonnes œuvres envers les Pauvres. Le mot *Capac* signifie encore

core *riche* & *puiſſant en armes.* Toutes ces qualités convenoient à leur Prince, ſelon l'opinion des Indiens. Le ſecond nom fut *Huacchacuiac*, c'eſt-à-dire, *Amateur des Pauvres & leur Bienfaiteur.* Le prémier titre marquoit la grandeur de ſon courage, le ſecond donnoit à connoître les grands biens qu'il avoit faits à ſes Sujets. Ce Prince fut donc dès-lors apellé *Manco Capac*, on le nommoit auparavant *Manco Ynca.* Ce mot *Manco* étoit ſans-doute un nom-propre, mais nous ne ſavons pas ce qu'il ſignifie dans la Langue générale du *Pérou.* J'ajoute à cela que dans celle dont les *Yncas* ſe ſervoient en particulier, lorsqu'ils parloient entr'eux, & qui s'eſt depuis entièrement abolie, il falloit néceſſairement que ce mot eût quelque ſignification; puiſque les noms des Rois en avoient une pour la plupart, comme nous le montrerons quand nous viendrons à l'explication des autres. Pour le nom *Ynca*, ſi on le conſidère dans un Prince, il ſignifie la même choſe que *Seigneur*, ou *Roi*, ou *Empereur*; & ſi on le conſidère dans tous les autres, il ſignifie ſeulement *Seigneur.* Mais à l'expliquer proprement & dans ſon vrai ſens, il ſert à déſigner un *Homme de Sang Royal.* Car quelque Grands-Seigneurs que les *Curacas* pûſſent être, on ne les apelloit pourtant point *Yncas.* Si l'on vouloit déſigner une Femme de Sang Royal, on l'honoroit du titre de *Pallas*; comme pour diſtinguer le Roi d'avec les autres *Yncas*, on l'apelloit *Capac Ynca*, qui ſignifie abſolument *Seigneur*, comme les Turcs ont accoutumé d'apeller leur Prince le *Grand Seigneur.* Mais nous parlerons plus amplement de ceci, pour la ſatisfaction des Curieux, dans l'explication que nous donnerons des Noms Royaux des Hommes & des Femmes. J'ajoute ici pour conclure, que les Indiens apellèrent encore leur prémier Roi, & ſes deſcendans, *Yntip Churin*, c'eſt-à-dire *Fils du Soleil*, quoique pourtant ce nom lui fût donné, comme ils le croyoient fauſſement, plutôt par nature que par impoſition.

CHAPITRE XXV.

*Le Teſtament & la Mort de l'*Ynca Manco Capac.

MANCO CAPAC règna pluſieurs années, mais on n'en ſait pas préciſément le nombre. Les uns diſent qu'il tînt le ſceptre pendant trente ans, & les autres, qu'il en règna plus de quarante. Se voyant près de mourir il apella ſes Enfans, tant ceux qu'il avoit eus de la Reine *Mama Oello Huaco* ſa Femme, que ceux qu'il avoit eus des Maîtreſſes qu'il avoit entretenuës; parce, diſoit-il, qu'il importoit au bien de ſon Etat qu'il y eût pluſieurs Enfans du Soleil. Il fit venir encore devant lui les principaux de ſes Sujets, auxquels il fit un long diſcours en forme de Teſtament. Il recommanda ſur toutes choſes au Prince ſon héritier, & à ſes autres Enfans, d'aimer ſes Sujets, & de s'apliquer toujours à leur conſerver leurs biens. Il recommanda aux Sujets d'être fidèles au Roi, de lui rendre le ſervice qu'ils lui devoient, & d'obſerver ſoigneuſement les loix qu'il leur avoit laiſſées, par le commandement exprès de

ſon

ſon Père le Soleil. Après leur avoir parlé de-la-ſorte, il les renvoya. Enſuite il fit à ſes Enfans une autre remontrance plus particulière, & qui fut la dernière de ſa vie. Il leur recommanda en termes exprès de ſe ſouvenir toujours qu'ils étoient Fils du Soleil, & par conſéquent obligés de l'adorer comme leur Dieu & leur Père. Il leur dît de-plus, qu'ils devoient à ſon imitation faire obſerver ſes loix & ſes commandemens, & les obſerver eux-mêmes les prémiers, pour donner bon exemple à leurs Sujets; qu'ils devoient être doux & miſéricordieux envers tout le monde; qu'ils devoient s'aſſujettir les Indiens par des bienfaits & par amour, & non par la force; que ceux qu'ils gagneroient par la violence, ne leur ſeroient jamais bons Sujets; qu'ils devoient maintenir leurs Peuples par la Juſtice, ſans ſouffrir jamais qu'il leur fût fait aucun tort; & enfin qu'ils devoient ſe montrer les vrais Fils du Soleil dans toutes leurs actions, confirmant toujours par les effets ce qu'ils aſſuroient par les paroles, afin que les Indiens eûſſent ſujet de les croire, au lieu de ſe moquer d'eux, s'ils leur entendoient dire une choſe & leur en voyoient faire une autre. Il leur recommanda ſurtout d'inſtruire avec ſoin leurs enfans dans toutes les choſes qu'il leur avoit dites; afin que ſes préceptes & ſes remontrances pûſſent paſſer à leurs deſcendans de génération en génération, & qu'ainſi ils fûſſent ſoigneux d'obſerver exactement ce que ſon Père le Soleil déſiroit qu'ils fîſſent. Au-reſte, il les aſſura que c'étoit de lui que venoient toutes les choſes qu'il leur diſoit, & qu'il leur laiſſoit par teſtament, comme autant de témoignages de ſon intention, & de ſa dernière volonté. A quoi il ajouta pour conclure, que le Soleil l'apelloit, qu'il s'en alloit repoſer avec lui, qu'ils vécûſſent en paix enſemble, & qu'étant au Ciel il auroit toujours ſoin d'eux, les aſſiſteroit de ſes faveurs, & les ſecourroit dans toutes leurs néceſſités.

Voilà quelles furent les remontrances & les paroles de l'*Ynca Manco Capac*. Il mourut après les avoir achevées, & laiſſa pour héritier le Prince *Sinchi Roca* ſon Fils-aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama Oello Huaco* ſa Femme & ſa Sœur. Il avoit eu encore de cette Princeſſe d'autres Fils & d'autres Filles, qui furent mariés enſemble, pour ne s'allier qu'avec ceux de leur ſang, qu'ils diſoient fabuleuſement être de la race du Soleil: c'eſt pourquoi ils eurent toujours depuis en grande vénération, ceux qui ſe pouvoient vanter d'en être deſcendus, ſans mêlange d'autre ſang que de celui-ci, qu'ils croyoient être divin. Au-contraire ils apelloient Humaine toute autre race, celle même des plus Grands Seigneurs leurs Vaſſaux, qu'ils nommoient *Curacas*.

L'*Ynca Sinchi Roca* épouſa ſa Sœur-aînée, qui s'apelloit *Mama Oello*, ou *Mama Cora*, ſelon quelques-uns: ce qu'il fit à l'imitation de ſon Père, ou, ſi vous voulez, du Soleil & de la Lune ſes Ayeux; parce qu'en effet ces Gentils croyoient que la Lune étoit Femme & Sœur du Soleil. Il eut encore en vuë, en faiſant ce mariage, de conſerver le Sang Royal dans ſa pureté, de faire que le Royaume apartînt légitimement, par le Père & par la Mère, au Fils qui en proviendroit. Ce fut pour la même raiſon qu'ils marièrent de-même les autres Frères, tant les bâtards que les légitimes. D'ailleurs ces Mariages des Frères avec les Sœurs, avoient été ordonnés expreſſément par l'*Ynca Manco Capac* de la part du Soleil: deſorte que leurs Fils ne pouvoient ſe ma-

rier autrement, pour conſerver leur ſang pur & entier, ni l'*Ynca* héritier du Royaume épouſer d'autre perſonne que ſa Sœur. Depuis ils obſervèrent toujours cette coutume, comme nous le montrerons dans la ſuite de cette Hiſtoire.

La mort de l'*Ynca Manco Capac* fut extrêmement ſenſible à ſes Sujets. Ils en portèrent le deuil pendant pluſieurs mois, en firent les funerailles, & en embaumèrent le corps, pour l'avoir toujours avec eux, & ne le perdre jamais de vuë. Auſſi l'adorèrent-ils comme Dieu Fils du Soleil, & lui firent quantité de Sacrifices de moutons, d'agneaux, de brebis, de lapins domeſtiques, d'oiſeaux, de grains & de légumes; le reconnoiſſant pour le Souverain Seigneur de tout ce qu'il leur avoit laiſſé. On peut conjecturer facilement, ce me ſemble, de ce que j'ai remarqué touchant le naturel & la façon de vivre de ces Peuples, & l'origine de ce Prince *Manco Capac*, qu'il falloit que ce fût quelque Indien de bon eſprit, & non moins recommandable pour le conſeil que pour la prudence; qui connoiſſant parfaitement bien la ſtupidité de ces Peuples, & le grand beſoin qu'ils avoient d'aprendre à bien vivre, s'aviſa pour s'en faire eſtimer, de feindre que lui & ſa Femme étoient Enfans du Soleil, & que leur Père les leur avoit envoyés du Ciel pour les inſtruire, & leur faire du bien. Au-reſte, il eſt vraiſemblable que pour les mieux fortifier dans cette opinion, il ſe préſenta dans l'équipage que nous avons dit ci-devant, & ſe faiſant particulièrement remarquer par ſes oreilles, qu'il avoit ſi grandes, comme c'eſt la coutume des *Yncas* de ſe les faire croître par artifice, qu'il ne ſeroit pas poſſible de le croire, à qui ne l'auroit vu comme moi dans la perſonne de ſes deſcendans. Et parce que ce nouveau Roi confirma la fable de ſa généalogie par les grands avantages qu'il procura à ſes Sujets, ils crurent qu'il étoit véritablement Fils du Soleil, venu du Ciel pour les aſſiſter. Dans cette créance, ils l'adorèrent comme tel, à l'imitation des anciens Gentils, qui plus raiſonnables qu'eux, en faiſoient de-même à ceux qui les obligeoient par de ſemblables bienfaits. Il faut remarquer ici que la choſe du monde à laquelle ces gens-là s'arrêtent le plus, c'eſt à conſidérer ſi les actions de leurs Maître répondent aux préceptes qu'ils leur donnent. S'ils trouvent qu'il y ait de la conformité dans leur vie & dans leur doctrine, ils ſe laiſſent d'abord perſuader par leur exemple, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre argument pour les ranger à ce qu'on déſire d'eux. Ce que j'ai bien voulu dire, pour montrer que ni les *Yncas* du Sang Royal, ni ceux du Pays, ne tirent point d'ailleurs l'origine de leurs Rois, que de ce que nous en avons vu dans leurs Fables Hiſtoriques, qui ſe raportent les unes aux autres, & qui toutes unanimement font *Manco Capac* leur prémier *Ynca*.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

Des Noms apellés Royaux, & de leur signification.

IL ne sera pas hors de propos de raporter ici succinctement la signification des Noms Royaux apellatifs, tant des Hommes que des Femmes; & de montrer en même tems à qui & comment ils se donnoient, & même comment on s'en servoit. Cela nous fera connoître la grande passion qu'avoient les *Yncas* de s'imposer des noms & des surnoms, ce qui me semble une chose assez remarquable. Pour commencer donc par le nom *Ynca*, il faut savoir que ce titre apartenoit au Roi, & à tous ses Parens de la ligne masculine, avec cette différence, que dans la personne du Roi il vouloit dire *Empereur* ou *Roi*, & dans ceux de sa Famille il signifioit *Homme du Sang Royal.* Les Indiens apelloient leurs Rois *Capac-Ynca*, c'est-à-dire *seul Roi*, *seul Empereur* ou *seul Seigneur*, parce que *Capa* signifie *seul.* Mais ils ne donnoient ce nom à aucun de la Famille Royale, pas même au Prince héritier, qu'il ne fût parvenu à la Couronne. Car n'ayant qu'un seul Roi, ils ne pouvoient donner son nom qu'à lui, autrement ils eûssent fait plusieurs Rois. Ils l'apelloient encore *Huacchacuyac*, c'est-à-dire *Amateur & Bienfaiteur des Pauvres :* ils ne donnoient aussi ce titre qu'à leurs Rois, à-cause du soin particulier qu'ils avoient tous de faire du bien à leurs Sujets. Nous avons expliqué ci-devant le surnom *Capac*, & nous avons dit qu'il signifie *Riche en générosité*, ou bien *Splendide & Royal:* ils ne le donnoient qu'au Roi, parce qu'il étoit leur Bienfaiteur. Ils l'apelloient encore *Yntip Churin*, c'est-à-dire *Fils du Soleil :* ils honoroient aussi de ce titre tous les Hommes du Sang Royal, qu'ils disoient fabuleusement être descendus du Soleil, mais ils ne l'attribuoient jamais aux Femmes. Les Fils du Roi & tous ses Parens descendus en ligne masculine étoient nommés *Auqui*, c'est-à-dire *Infans*, comme on apelle les Puînés du Roi d'*Espagne*. Ils retenoient ce nom jusqu'à ce qu'ils se mariâssent, & alors on les honoroit de celui d'*Ynca*. C'étoient-là les noms & les surnoms qu'on donnoit au Roi & à ceux de son sang, sans y comprendre les autres que nous verrons ci-après, qui de noms-propres devenoient apellatifs dans leurs Descendans.

Passons maintenant aux noms des Femmes du Sang Royal. La Reine, Femme légitime du Roi, étoit apellée *Coya*, c'est-à-dire *Reine* ou *Impératrice*. On lui donnoit encore le nom de *Mamanchic*, c'est-à-dire *Notre Mère*, parce qu'elle faisoit l'office de Mère envers tous ses Parens & ses Sujets. On nommoit aussi *Coya* ses Filles, par une manière de participation du coté de la Mère; ce nom ne leur étant pas naturel, parce qu'il n'apartenoit qu'à la Reine. On apelloit *Pallas*, c'est-à-dire *Femmes du Sang Royal*, les Maîtresses du Roi qui étoient leurs parentes, & toutes les autres Femmes du Sang Royal: mais pour les Etrangères, & celles qui n'étoient point de son sang, on

on les apelloit *Mamacuna* qui ſignifie *Matrone*, ou qui, à le prendre plus généralement, déſigne une *Femme qui eſt obligée de faire l'office de Mère.* Les Infantes Filles du Roi, & toutes les autres Filles de la même race, étoient apellées *Nuſta*, qui veut dire *Femme du Sang Royal*; avec cette différence néanmoins, qu'on apelloit ſimplement *Nuſta* celles qui étoient légitimement d'Extraction Royale, au lieu que lorsqu'on le donnoit aux Bâtardes, on y ajoutoit le nom de la Province où leur Mère avoit pris naîſſance: ainſi on diſoit *Colla Nuſta*, *Huanca Nuſta*, *Quito Nuſta*, & ainſi des autres Provinces. Mais on ne donnoit ce nom de *Nuſta* qu'aux Filles: dès-qu'elles étoient mariées, elles prenoient le titre de *Palla.*

Tous ces noms ne ſe donnoient qu'à des perſonnes deſcenduës du Sang Royal en ligne maſculine. Ainſi les Enfans, dont les Pères n'étoient point du Sang Royal, ne prenoient point ces noms, mais ceux de leur Père ou de leur Mère, quoique leur Mère fût parente du Roi, comme il arrivoit ſouvent, parce que les Rois marioient aux plus grands Seigneurs du Pays les Bâtardes qui étoient leurs parentes. La raiſon de cela eſt, que les *Yncas* ne faiſoient aucune eſtime de l'extraction du coté de la Femme, pour ne pas avilir la grandeur du Sang Royal. Car c'étoit leur créance, que les Deſcendans du Sang Royal en ligne maſculine perdoient beaucoup de leur luſtre, s'il y avoit un mêlange de ſang étranger, ou qui ne fût pas de la même race, & qu'à plus forte raiſon la ligne des Femmes y gagnoit encore moins. Si nous comparons maintenant enſemble ces noms des Hommes & des Femmes, nous trouverons que celui de *Coya* qui veut dire *Reine*, répond à celui de *Capa Ynca* qui ſignifie *ſeul Seigneur*; que celui de *Mamanchic*, c'eſt-à-dire *notre Mère*, eſt conforme au nom *Huacchacuyac*, qui ſignifie *Amateur* ou *Bienfaiteur des Pauvres*; que le nom de *Nuſta* ou d'*Infante* a du raport avec *Auqui*, & que *Palla*, ou *Femme du Sang Royal*, eſt preſque la même choſe que le nom *Ynca.* Voilà quels étoient les noms qu'on apelloit Royaux, qui me furent donnés à moi-même, & dont je vis ſouvent apeller les *Yncas* & les *Pallas*, parmi leſquels j'étois ordinairement durant mon enfance. Mais quelque grands Seigneurs que fûſſent les *Curacas*, ni eux, ni leurs Femmes, ni leurs Enfans, ne pouvoient prendre ces noms; quoiqu'en diſe *Dom Alonſo de Erzilla & Cuniga*, qui, dans l'explication qu'il a donnée en vers des mots Indiens, dit en parlant du nom *Palla*, qu'il ſignifie une *Dame qui a quantité de richeſſes & de vaſſaux.* Mais il faut remarquer qu'au tems que ce Cavalier arriva dans ces Contrées, les noms d'*Ynca* & de *Palla* étoient donnés déjà fort improprement à pluſieurs perſonnes: ce que je ne dis pas, à mon avis, ſans quelque raiſon; parce qu'il n'eſt point de Peuple, pour ſi groſſier & ſi barbare qu'il ſoit, qui ne ſe pique de noms illuſtres & de titres héroïques: d'où vient que dans un Pays où perſonne ne s'y oppoſe, les plus ambitieux uſurpent les noms les plus relevés, & ſe les attribuënt injuſtement, comme il eſt arrivé à pluſieurs dans le lieu de ma naîſſance.

Fin du Prémier Livre.

HIS-



HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PEROU.

LIVRE SECOND.

Où l'on montre quelle a été l'Idolâtrie des Yncas; *qu'ils ont eu quelque idée du Vraì Dieu, & cru l'Immortalité de l'Ame & la Résurrection Universelle. Avec un récit particulier de leurs Sacrifices & de leurs Cérémonies; de la Coutume qu'ils avoient d'enroller leurs Sujets par Décuries, pour le bien de leur Etat; de l'Office des Décurions, ou des Dizeniers; de la Vie & des Conquêtes, tant de* Sinchi Roca *leur second Roi, que de celles de* Lloque Yupanqui *son successeur; & des Sçiences dont les* Yncas *eurent connoissance.*

CHAPITRE PREMIER.

Idolâtrie du Second Age, & son Origine.

L'Idolatrie qui fut en vogue parmi ces Peuples au tems que nous apellons le Second Age, prit son origine de l'*Ynca Manco Capac*, prémier fondateur de la Monarchie des *Yncas* Rois du *Pérou* qui règnèrent à-la-vérité plus de quatre-cens ans, & non jusqu'à six-cens années ou environ, comme le P. *Blas Valera* l'a raporté. Nous avons dit, dans le Livre précedent, quel homme ce fut que *Manco Capac*, d'où il vînt, quels fondemens il jetta de son Empire, la réduction qu'il fit des Indiens ses prémiers Vassaux; les

préceptes qu'il donna, comment il leur aprit à cultiver la terre, à bâtir des maisons, à vivre dans un même lieu, & à faire toutes les autres choses qu'il jugea nécessaires pour la conservation de la Société Civile. Nous avons montré encore comment la Reine *Mama Oello Huaco* aprit aux Indiennes à filer, à tistre, à élever leurs enfans, à servir leurs maris avec amour, & à prendre soin de toutes les autres choses qu'une honnête femme doit faire dans sa maison. Après cela nous avons fait voir que l'un & l'autre leur enseignèrent la Loi Naturelle, qu'ils leur donnèrent des instructions pour bien vivre moralement pour le bien commun de toute la Société, afin de ne se faire aucun tort les uns aux autres, ni dans leurs biens, ni dans leur honneur; & qu'en même tems ils leur aprirent l'Idolâtrie, leur commandant d'adorer pour principal Dieu le Soleil, qu'ils leur persuadèrent être tel à-cause de sa lumière & de sa beauté merveilleuse. Pour leur mieux faire accroire cela, l'*Ynca* leur disoit que *Pachacamac*, c'est-à-dire *celui qui soutient le Monde*, n'avoit donné à ce bel Astre tant de grands avantages au-dessus de toutes les étoiles du Ciel destinées à le servir, qu'afin de leur aprendre à l'adorer & à le tenir pour leur Dieu. Pour cet effet il leur représentoit les grands biens dont le Soleil les combloit tous les jours, & la faveur particulière qu'il leur avoit faite depuis peu, en leur envoyant ses enfans pour les tirer de leur brutale façon de vivre, & les rendre de vrais hommes. D'un autre coté, pour mieux desabuser leurs esprits, & les détromper touchant la pluralité de leurs Dieux, ils leur remontroient: Qu'envain ils mettoient leur espérance dans des choses si abjectes, pour en avoir du secours dans leurs besoins, & qu'il s'en falloit beaucoup que de ces vilains Animaux qu'ils adoroient, ils en reçûssent le bien que le Soleil leur Père leur faisoit tous les jours: Qu'à bien considérer les Herbes, les Plantes, les Arbres, & les autres choses qu'ils reconnoissoient pour des Divinités, ils trouveroient qu'elles n'étoient que de simples créatures de ce grand Astre, qui leur donnoit l'être pour le service des Hommes, & pour la nourriture des Bêtes: Qu'il y avoit bien de la différence entre la lumière & la beauté de cet Astre, & l'horrible difformité d'un Crapaud, d'un Lézard, d'un Serpent, & des autres Reptiles qu'ils tenoient pour Dieux; & par conséquent qu'ils les devoient plutôt chasser de devant eux que les adorer, puisque la Nature les avoit produits pour les avoir en horreur, & non pour les estimer. Par ces raisons, & autres semblables, l'*Ynca Manco Capac* trouva moyen de persuader à ses prémiers Sujets d'adorer le Soleil, & de le reconnoître pour Dieu.

Convaincus par ce raisonnement, mais encore plus par les grands biens qu'ils en avoient reçu, & desabusés par leurs propres yeux, ils se résolurent enfin à n'adorer que le Soleil, sans lui donner pour Compagnon ni Père ni Frère. Par le même moyen ils crurent que leurs Rois étoient nés de cet Astre, & s'imaginèrent que cet Homme & cette Femme qui avoient fait tant de choses pour eux, étoient ses Enfans qu'il avoit envoyés du Ciel. Dans cette croyance, ils leur rendirent des Honneurs Divins, & en firent de-même depuis à tous leurs Descendans, qu'ils adorèrent avec plus de vénération intérieure & extérieure, que les anciens Gentils *Grecs* & *Romains* n'en eurent jamais pour leurs plus grands Dieux, tels qu'étoient *Jupiter*, *Mars* &c. Je dis donc qu'ils

qu'ils les adorent aujourd'hui comme l'on faisoit alors, jusques-là-même que chaque fois qu'ils veulent nommer quelqu'un de leurs Rois *Yncas*, ils s'y préparent auparavant par de grandes marques d'adoration. Que si quelqu'un leur demande pourquoi ils le font, puisqu'ils savent bien que leurs *Yncas* ont été des Hommes comme eux, & non pas des Dieux; ils répondent à cela, qu'ils sont déjà desabusés de leur Idolâtrie, mais qu'ils les adorent pour le grand nombre de bienfaits qu'ils en ont reçu: Qu'au-reste ils se sont comportés envers leurs Sujets en vrais *Yncas* Fils du Soleil, & que si maintenant on leur peut montrer des hommes qui leur ressemblent, ils les adoreront comme eux.

Ce fut ici la principale Idolâtrie que les *Yncas* enseignèrent à leurs Sujets. Quoiqu'ils eûssent accoutumé de faire plusieurs Sacrifices, que nous raporterons ci-après, & de pratiquer beaucoup de superstitions, comme d'ajouter foi aux Songes, de s'amuser aux Devins, & de s'arrêter à telles autres sottises, sans y comprendre quantité de choses qu'ils défendoient; cependant ils ne reçoivent d'autre Dieu que le Soleil, qu'ils adoroient pour ses excellentes qualités, & pour les grands biens qu'il faisoit au Monde. On peut dire même qu'en ceci ils paroîssoient plus raisonnables & mieux instruits, que leurs prédécesseurs du prémier âge. Quoiqu'il en soit, ils en vînrent par succession de tems jusqu'à lui bâtir des Temples, qu'ils ornèrent de richesses incroyables; ce qu'ils ne firent pas à la Lune. Car bienqu'ils la tînssent pour la Sœur & la Femme du Soleil, & même pour la Mère des *Yncas*, avec tout cela on ne trouve point qu'ils l'ayent jamais adorée comme Déesse, ni qu'ils ayent sacrifié sur ses Autels, ni dressé des Temples à sa gloire: ce qui n'empêchoit pas qu'ils ne l'eûssent en grande vénération, jusques à l'apeller la Mère universelle de toutes choses, sans que néanmoins ils allâssent plus avant dans leur Idolâtrie. Ils apelloient le Tonnerre, l'Eclair & la Foudre, *les Exécuteurs de la Justice du Soleil*, comme nous verrons ci-après, lorsque nous parlerons de l'apartement qu'ils leur bâtirent dans la Maison du Soleil, qui étoit à *Cuzco*. Mais il ne s'ensuit pas de-là qu'ils les ayent jamais pris pour des Dieux, comme un Historien Espagnol nous l'a voulu persuader: au-contraire, s'il arrivoit qu'un logis ou un autre lieu fût frapé de la foudre; ils l'avoient en si grande abomination, qu'ils en muroient aussi-tôt la porte avec des pierres & de la bouë, afin qu'il n'y entrât jamais personne. Que si la foudre étoit tombée à la Campagne, ils en marquoient l'endroit avec des bornes, afin que personne n'y mît le pié. En un mot, ils apelloient ces lieux infortunés & maudits, & ils ajoutoient que le Soleil leur avoit envoyé cette malédiction par le moyen de la foudre, qui étoit comme son valet, & le ministre de sa Justice. Je puis confirmer cette vérité, par ce que j'en ai vu moi-même dans la Ville de *Cuzco*, où lorsqu'elle fut partagée entre ceux qui la conquîrent, un des apartemens de la Maison Royale de l'*Ynca Huaynacapac*, qui fut la portion d'*Antonio Altamirano*, se trouva muré. La foudre y étoit tombée auparavant, & les Indiens en avoient condamné les portes à force de pierres & de bouë: ils avoient même pris cet évènement pour un si mauvais augure, qu'ils avoient dit tout haut, que leur Roi ne manqueroit pas sans-doute de perdre une partie de son Empire, ou qu'il lui arriveroit quelque autre disgrace semblable, puisque le Soleil

son

ſon Père avoit marqué ce lieu pour infortuné. Depuis, les Eſpagnols le rebâtîrent ; mais trois ans après la foudre y tomba de-nouveau, & le brûla tout entier. Ce qui donna ſujet aux Indiens de dire entre les autres contes qu'ils faiſoient, que puiſque ce lieu-là étoit maudit du Soleil, les Eſpagnols ne le devoient point rebâtir, mais plutôt le laiſſer inhabité comme il étoit. On peut voir par-là qu'il n'y a pas trop d'aparence à ce que dit l'Hiſtorien Eſpagnol dont nous venons de parler. Car il eſt évident que ſi les Indiens avoient pris ces lieux pour être Sacrés, ils y auroient bâti leurs plus beaux Temples, & auroient allégué pour raiſon que la Foudre, l'Eclair, & le Tonnerre, qui étoient leurs Dieux, vouloient ſans-doute demeurer dans ces endroits-là, puiſqu'ils les marquoient eux-mêmes, & les conſacroient. Ils les apellent tous trois enſemble *Yllapa*, qui eſt le même nom qu'ils ont donné aux Armes-à-feu, à-cauſe de leurs effets conformes à ceux de ces Météores. Quant aux autres noms qu'ils attribuënt au Tonnerre & au Soleil en quelques Contrées, ils ſont tous nouveaux, & compoſés par les Eſpagnols ; qui, à l'égard de ces mots, & des autres qui leur reſſemblent, n'ont jamais eu de relation aſſurée pour fonder ce qu'ils en diſent, parce qu'il ne ſe trouve point qu'il y ait eu de tels noms dans la Langue générale des Indiens du *Pérou*. Ajoutez à cela que dans leur nouvelle compoſition, qui n'eſt pas des meilleures, ils ne ſignifient point-du tout ce qu'on voudroit qu'ils ſignifiâſſent.

CHAPITRE II.

Les Yncas *ont eu quelque idée du Vrai Dieu.*

Les Indiens n'ont pas ſeulement adoré le Soleil comme un Dieu viſible, en lui offrant des Sacrifices, & en célébrant de grandes Fêtes à ſa gloire, comme nous le dirons ailleurs; mais de-plus les Rois *Yncas*, & leurs *Amautas*, qui étoient les Philoſophes du Pays, éclairés de la Lumière Naturelle, ont eu quelque idée du Vrai Dieu notre Souverain Seigneur, qui a créé le Ciel & la Terre. C'eſt ce que nous allons voir par les argumens & les ſentences que quelques-uns d'entr'eux ont laiſſé de la Majeſté Divine, qu'ils ont apellée *Pachacamac*. Ce nom eſt compoſé de *Pacha*, qui ſignifie le *Monde*, & de *Camac*, qui eſt un participe-du tems préſent du Verbe *Camar*, qui ſignifie *Animer*, lequel tire ſon étymologie du nom *Cama*, qui veut dire l'*Ame* : deſorte qu'en joignant ces deux ſignifications enſemble, le mot de *Pachacamac* déſigne *Celui qui eſt l'Ame de l'Univers*, ou bien *Celui qui eſt à l'Univers ce que l'Ame eſt au Corps* : c'eſt ce qu'a voulu donner à entendre *Pédro de Ciéça*, au 72. Chap. de ſon Livre, où il s'exprime en ces termes: *Le nom de ce Démon, dit-il, ſignifie celui qui a fait le Monde, parce que* Cama *emporte la même choſe que Facteur, &* Pacha *ſe-prend pour l'Univers.* Mais il m'excuſera, s'il lui plaît, ſi je dis qu'il ſe trompe, & qu'étant Eſpagnol il ne pouvoit pas ſavoir la Langue auſſi bien

que

que moi, qui ſuis *Ynca* & Indien. Ce mot leur étoit en ſi grande vénération, qu'ils n'ôſoient le proférer; mais ſi la néceſſité les y obligeoit, ils le prononçoient avec de grandes marques de reſpect & de ſoumiſſion; car alors ils reſſerroient les épaules, ils baiſſoient la tête & tout le corps, ils levoient les yeux vers le Ciel, puis tout-d'un-coup ils les baiſſoient vers la Terre, ils portoient les mains ouvertes ſur l'épaule droite, & donnoient des baiſers à l'Air. Toutes ces choſes étoient parmi les *Yncas*, & leurs Vaſſaux, des marques d'une ſouveraine adoration, & d'un reſpect extraordinaire; & ils s'en ſervoient lorſqu'ils nommoient *Pachacamac*, qu'ils adoroient le Soleil, & révéroient le Roi. Cependant ils alloient en ceci par degrés, & ils en faiſoient plus ou moins, ſelon la qualité des Perſonnes. Ils pratiquoient une partie de ces cérémonies envers ceux du Sang Royal, & en faiſoient de beaucoup moindres aux autres Seigneurs, tels qu'étoient les *Caciques*. On voyoit ſenſiblement, qu'ils avoient plus de vénération dans leur ame pour *Pachacamac*, que pour le Soleil; puiſqu'ils n'ôſoient proférer le nom du prémier, au lieu qu'ils nommoient l'autre à tout moment. Si quelqu'un leur demandoit qui étoit *Pachacamac*, ils répondoient que lui ſeul donnoit la vie à l'Univers, & le faiſoit ſubſiſter; qu'ils ne l'avoient pourtant jamais vu, qu'à-cauſe de cela ils ne lui bâtiſſoient point de Temples, & ne lui offroient aucuns Sacrifices, mais qu'ils l'adoroient dans le fond de leur cœur, & qu'ils le regardoient comme le Dieu inconnu. *Auguſtin de Carate*, Livre II. Chapitre V. raporte que le R. P F. *Vincent* de *Valuerde* dît au Roi *Atahuallpa*, que notre Seigneur *Jéſus-Chriſt* avoit créé le Monde; & que l'*Ynca* lui répondit là deſſus, *qu'il ne ſavoit rien de cela; qu'il ne croyoit pas même qu'aucun Etre, excepté le Soleil, pût créer quelque choſe; qu'il le tenoit pour Dieu, & la Terre pour Mère avec leurs* Guaccas; *qu'au-reſte* Pachacamac *avoit tiré ce grand Monde du néant &c.* On voit par-là, que les Indiens le regardoient comme le Souverain Créateur de toutes les choſes d'ici-bas.

Il eſt ſi ſûr que par le nom de *Pachacamac* les Indiens ont voulu exprimer le vrai Dieu, que le Diable même fut contraint de l'avouër malgré lui. Quoiqu'il ſoit le Père du Menſonge, il ne put s'empêcher de dire la vérité, quelque déguiſement qu'il mît en uſage, lorsqu'il vît prêcher le Saint Evangile dans ce Pays-là, & qu'on y bâtiſoit déjà les Indiens. Il avertît quelques-uns de ſes ſupôts, dans la Vallée qu'on apelle aujourd'hui *Pachacamac*, à-cauſe du fameux Temple qu'on y avoit bâti à l'honneur de ce Dieu inconnu, que ce Dieu étoit le même que celui que les Eſpagnols prêchoient. C'eſt ce que *Pédro de Cieça de Léon* raporte dans ſon *Hiſtoire du Pérou*, Chap. LXXII. Le R. P. F. *Jérôme Roman* dit la même choſe, dans ſa *République des Indes Occidentales*, Livre I. Chap. V. Mais ces deux Hiſtoriens commettent une grande faute, lorſque pour ne ſavoir pas la propre ſignification de *Pachacamac*, ils le prennent pour le Diable même. Quand donc cet Ennemi du Genre Humain confeſſa que le Dieu des Chrétiens & *Pachacamac* étoient une même choſe, aſſurément il dît la vérité; parce que l'intention de ces Indiens étoit d'attribuër ce nom au Souverain Dieu qui donne l'être & la vie au Monde, comme l'emporte ce mot: bienqu'à le prendre d'un autre coté, il mentît de

s'apeller lui-méme *Pachacamac*. Les Indiens n'avoient jamais prétendu donner ce nom au Diable, qu'ils apelloient ordinairement *Cupay* : & même quand ils le vouloient nommer, ils crachoient à terre en ſigne de malédiction & d'abomination; au lieu qu'ils nommoient *Pachacamac*, avec les marques d'adoration & de culte que nous avons déjà remarquées. Mais cet Ennemi commun du Genre Humain n'avoit que trop de pouvoir ſur ces Infidèles; il ſe diſoit leur Dieu; & il ſe mêloit dans toutes les choſes qu'ils révéroient, ou qu'ils tenoient pour ſacrées. Il le faiſoit aſſez connoître, lorsqu'il prononçoit des Oracles dans leurs Temples, dans leurs Maiſons, & en d'autres Lieux, où il ſe diſoit être le *Pachacamac*, & tout ce à quoi les Indiens attribuoient de la Divinité. Ces Miſérables ainſi trompés adoroient toutes les choſes dans leſquelles le Diable leur parloit, & ils s'imaginoient que c'étoit leur Dieu. Cependant, s'ils avoient cru que le Diable s'y fût mêlé, il n'y a nul doute qu'ils ne les eûſſent brûlées, comme ils le font aujourd'hui par un effet tout particulier de la Miſéricorde Divine.

Les Indiens ne ſauroient faire la relation de ces choſes en des termes intelligibles, ou du-moins ils n'ôſent pas les expliquer, parce qu'ils voient que les Chrétiens Eſpagnols les ont toutes en horreur comme diaboliques. Auſſi ces derniers les font-ils paſſer pour telles, & en parlent ſuivant l'idée qu'ils s'en forment, ſans ſe mettre en peine d'examiner la véritable ſignification des mots du Pays. Cela vient d'ailleurs, de ce qu'ils ignorent les vrais fondemens de la Langue générale des *Yncas*, & qu'ils n'entendent ni la force ni l'étymologie, ni la propre ſignification de pareils mots. Cette ignorance fait que dans leurs Hiſtoires, ils donnent encore à Dieu le nom de *Ticiviracocha*, qu'ils ne ſauroient expliquer non-plus que moi. Quoiqu'il en ſoit, il faut entendre le nom de *Pachacamac*, dans le ſens que je lui ai donné. Les Hiſtoriens Eſpagnols ne l'ont en ſi grande horreur, que parce qu'ils n'en ſavent pas l'explication. Il eſt vrai qu'ils peuvent dire pour leur défenſe, que le Diable parloit aux Infidèles dans ce Temple magnifique dont j'ai dit un mot en paſſant, & qu'il s'y faiſoit adorer ſous ce même nom-là. Mais pour moi qui ſuis Indien, & qui par un effet tout particulier de la Miſéricorde Divine fais profeſſion de la Religion Chrétienne, ſi quelqu'un me demandoit, comment s'apelle votre Dieu en votre Langue? Je lui répondrois *Pachacamac*, parce que dans la Langue générale du *Pérou*, il n'y a point d'autre nom qui convienne à Dieu que celui-là. Deſorte que tous ceux que les Hiſtoriens lui attribuënt, peuvent être apellés impropres, ſans en excepter un ſeul. La raiſon de cela eſt, qu'ils ne ſont point de la Langue générale, ou qu'ils ſont corrompus par celle de quelques Provinces particulières, ou nouvellement compoſés par les Eſpagnols. Mais quoiqu'il y ait quelques-uns de ces noms modernes qui puiſſent être pris dans le ſens que les Eſpagnols leur donnent, comme, par exemple, le mot de *Pachayachacher*, qui déſigne ſelon eux *Celui qui a fait le Ciel*, & qui ſignifie plutôt, *Celui qui inſtruit le Monde*; puisque pour marquer la prémière ſignification, il faudroit dire *Pacharurac*, qui vient du verbe *Rura* faire: cependant tous ces mots n'ont rien de commun avec la Langue générale du Pays, & ils ſemblent diminuër quelque choſe de cette Grandeur ineffable

de

de Dieu, & de cette Majesté souveraine qui paroît exprimée par le nom de *Pachacamac*, qui lui est tout-à-fait propre. Pour mieux entrer dans ma pensée, il faut savoir que le verbe *Yacha* veut dire *aprendre*, & qu'en y ajoutant la sillabe *Chi*, il signifie *enseigner*; comme le verbe *Rura* signifie *agir*, & avec l'addition de *Chi* il emporte *faire* ou *commander qu'on fasse :* on peut dire la même chose de tous les autres Verbes. D'ailleurs, comme ces Indiens ne s'attachoient pas à des spéculations abstraites, mais à des choses matérielles, delà vient que leurs Verbes ne marquent pas des effets miraculeux & divins, comme par exemple celui de la Création du Monde, & d'autres objets de cette nature; & qu'ils signifient des actions basses, rampantes, méchaniques, & produites par la main des Hommes. Cela posé, il est certain que le nom de *Pachacamac* est fort éloigné de toutes ces choses matérielles, & qu'il signifie, comme nous l'avons déjà dit, Celui qui est à l'égard du Monde ce que l'Ame est envers le Corps, & qui donne à toutes les Créatures l'être, la vie & l'accroîssement. On peut aussi inférer de-là que tous les Noms inventés nouvellement pour désigner Dieu, sont impropres; si du-moins ceux qui les ont fabriqués, veulent parler le langage des Indiens; quoiqu'on puisse espérer qu'avec le tems, ces mots s'introduiront dans l'usage commun. Mais ceux qui les composent, doivent prendre un fort grand soin de ne pas changer la signification du Nom ni du Verbe. Car cela n'est pas de petite conséquence pour les faire aprouver des Indiens, & empêcher qu'ils ne s'en moquent, surtout dans ce qui regarde la Doctrine Chrétienne, & l'Instruction de leurs ames, qui est la principale fin pour laquelle on doit composer ces mots.

CHAPITRE III.

D'une Croix qu'avoient les Yncas *dans un Lieu Sacré.*

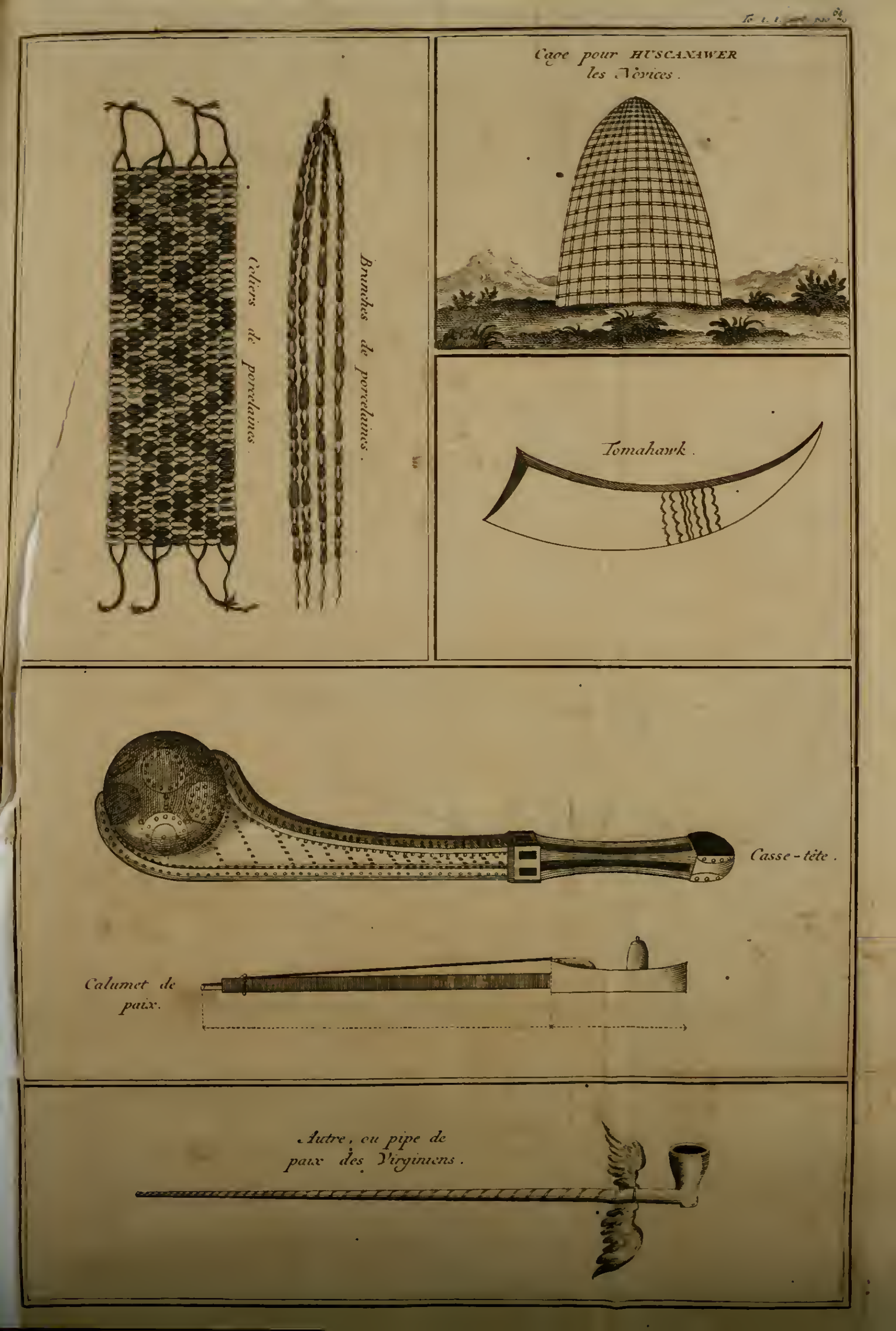
Les Rois *Yncas* avoient dans *Cuzco* une Croix de très-beau Marbre, qu'on nomme *Jaspe Cristallin*, sans qu'on sçût depuis quel tems elle y pouvoit être. Quoiqu'il en soit, l'An 1560. je la laissai penduë à un clou, dans la Sacristie de la Grande Eglise. Je me souviens que l'attache étoit d'une lisière de velours noir, & qu'il sembloit avoir eu, du tems que les Indiens la possédoient, une boucle d'or ou d'argent, à la place de laquelle on en avoit mis une de soie. Cette Croix étoit longue de trois-quarts d'aune ou environ, large de trois doigts, à-peu-près de la même épaisseur, tout d'une pièce, & d'une pierre extrêmement luisante & polie. Il n'y avoit aucune inégalité dans ses angles qui étoient fort bienfaits, ni dans ses bras qui étoient de forme quarrée. Ils la gardoient dans une de leurs Maisons Royales, & dans un Apartement de ceux qu'ils apellent *Huaca*, qui est un lieu tenu pour sacré. Quoiqu'ils ne l'adorâssent pas, ils l'avoient néanmoins en très-grande vénération; soit qu'ils le fissent pour la beauté de sa figure, ou pour quelque autre considération que

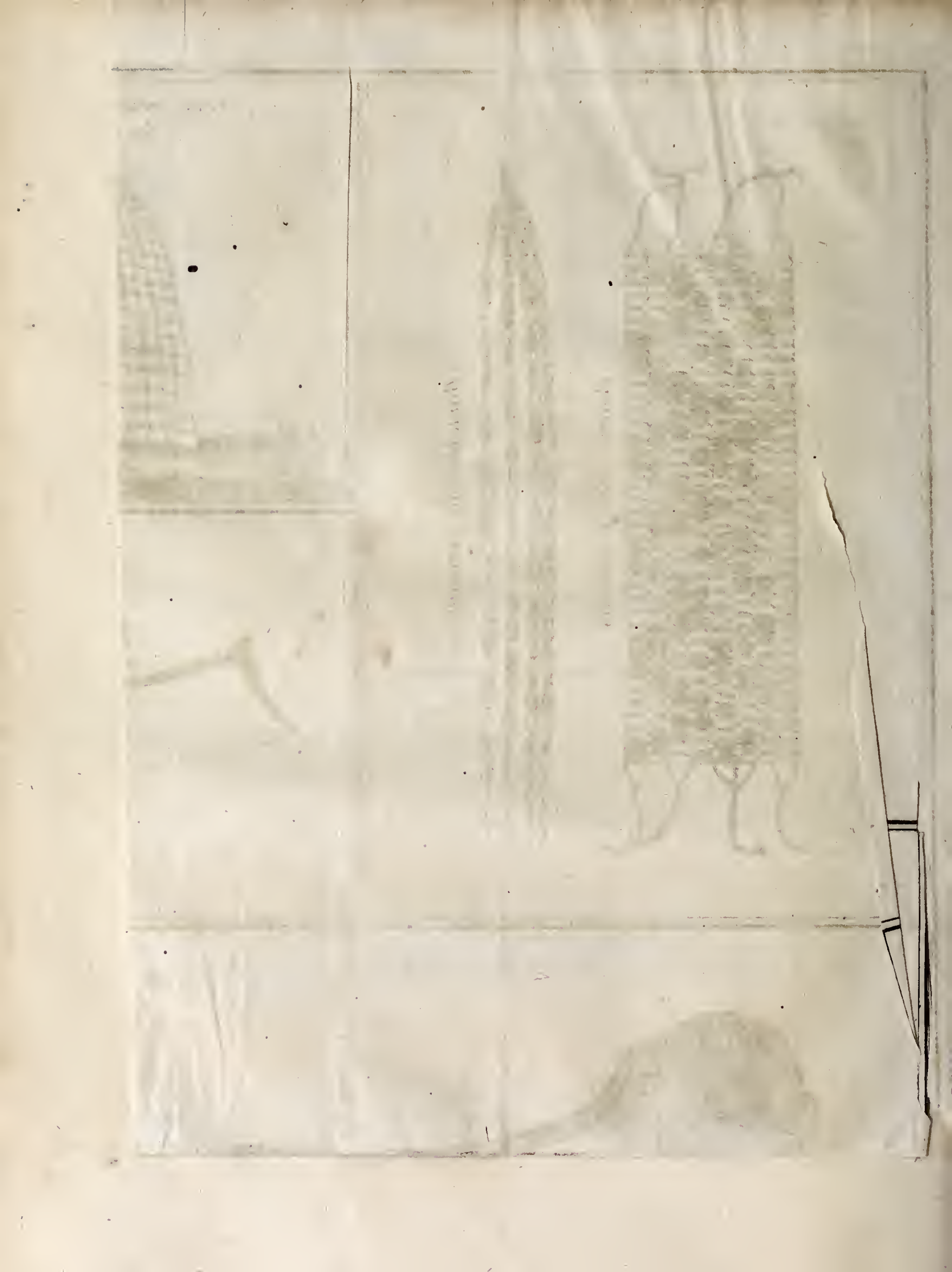
nous

nous ne savons pas. Ils la gardèrent toujours dans ce lieu-là, jusqu'à ce que le Marquis Dom *Francisco Piçarro* entra dans la Vallée de *Tumpiz*, où, à l'occasion d'une chose fort mémorable qui arriva à *Pédro de Candia*, ils commencèrent à l'adorer, & l'eurent en plus grande vénération qu'auparavant, comme il sera dit en son lieu.

Après que les Espagnols se furent rendus maîtres de cette Ville Impériale, & qu'ils y eurent bâti un Temple à l'honneur de notre Grand Dieu, ils mirent cette Croix, comme nous l'avons déjà dit, dans la Sacristie de l'Eglise Cathédrale de *Cuzco*, quoiqu'à mon avis ils auroient mieux fait de la mettre sur le grand Autel, & ils l'enrichirent d'or & de pierreries. Ils commencèrent dès-lors à se servir des choses mêmes qu'ils trouvoient dans les Indes, & surtout de cette Croix, pour amener les Naturels du Pays à notre Sainte Religion. Ils firent un parallèle de toutes ces choses avec les nôtres, & ils trouvèrent que quelques-unes de leurs Ordonnances avoient quelque raport avec les Commandemens de notre Sainte Loi, & que d'autres aprochoient beaucoup des Oeuvres de Miséricorde, comme nous le verrons dans la suite. Mais je dirai ici à l'occasion de la Croix, que les *Yncas*, & tous les Peuples de leur Empire, ont cette louable coutume de ne jurer jamais; au lieu qu'il ne s'en trouve que trop parmi nous, qui à leur grande confusion jurent à tout propos, ou par le Nom de Dieu, ou par la Croix même; soit qu'ils le fassent pour confirmer ce qu'ils disent, ou sans aucune nécessité, & par une méchante habitude. Les Indiens tout-au-contraire, comme nous l'avons remarqué ailleurs, avoient en si grande vénération les noms de *Pachacamac* & du Soleil, qu'ils ne les proféroient jamais qu'avec un respect religieux, & dans l'intention de les adorer. Quand ils examinoient quelque témoin, quelque importante que fût l'affaire dont il étoit question, au lieu de lui faire prêter serment, le Juge se contentoit de lui dire ces paroles: *Promettez-vous d'avouër la vérité à l'*Ynca? A quoi le témoin répondoit, *Oui*, *je le promets.* Alors le Juge s'adressoit à lui en ces termes: *Prenez bien garde*, ajoutoit-il, *à ne point déguiser la vérité*, *& à ne cacher aucune des particularités du fait*, *mais dites simplement ce que vous savez.* Le témoin le promettoit pour la seconde fois, & disoit: *Assurément*, *je le ferai ainsi.* Alors, sur la promesse qu'il avoit faite, le Juge lui laissoit dire tout ce qu'il savoit de l'affaire, sans le sonder par aucune autre demande, comme on le pratique ailleurs. Lors même qu'il étoit question d'un meurtre qui s'étoit ensuivi après une querelle, ceux que l'on produisoit en témoignage, étoient simplement requis de dire précisément ce qu'ils savoient de cette querelle, sans rien pallier de ce qu'avoient fait ou dit ceux qui s'étoient battus ensemble. C'est ainsi qu'on instruisoit le procès par la bouche des témoins, selon qu'ils déposoient en faveur des uns, ou contre les autres. Il arrivoit même rarement qu'ils ôsâssent mentir dans ces dépositions, parce qu'ils sont d'un naturel fort timide, & fort superstitieux dans leur Idolâtrie: outre qu'ils n'ignoroient pas qu'on punissoit avec beaucoup de rigueur, ceux qu'on pouvoit convaincre de mensonge: car si l'affaire étoit importante, on les faisoit mourir bien souvent, non pas tant pour la faute qu'ils avoient commise dans leur déposition, que pour avoir menti à l'*Ynca*, & violé son Ordonnance, qui leur

com-


Coliers de porcelaines.
Branches de porcelaines.
Cage pour HUSCANAWER
les Novices.
Tomahawk.
Casse-tête.
Calumet de
paix.
Autre, ou pipe de
paix des Virginiens.



commandoit expreſſément de dire la vérité. Auſſi, comme ils ſavoient fort bien que parler au Juge étoit la même choſe que comparoître devant l'*Ynca* qu'ils adoroient comme Dieu, cette conſidération, ſans y comprendre les autres, étoit la principale qui les obligeoit à ne point mentir dans leurs témoignages.

Après que les Eſpagnols eurent conquis cet Empire, il ſe fit quelques meurtres remarquables dans une Province des *Quéchuas*, & le Gouverneur de *Cuzco* y envoya un Juge exprès pour informer de l'affaire. Lors donc qu'il fut queſtion d'ouïr la dépoſition d'un *Curaca*, c'eſt-à-dire un Seigneur qui a pluſieurs Vaſſaux, le Juge voulut, pour mieux l'obliger à dire la vérité, qu'il jurât ſur la Croix de ſa baguette, qu'il lui préſenta pour cet effet. Mais l'Indien, bien étonné de cela: *Je ne penſe pas*, lui répondit-il, *avoir été batiſé pour jurer comme font les Chrétiens.* Alors ſur ce que le Juge lui repartit qu'il eût à jurer par les noms du Soleil & de la Lune ſes Dieux, de-même que par ſes *Yncas*: *Vous-vous trompez*, lui répondit le Curaca, *ſi vous croyez qu'il me ſoit permis de profaner ces beaux noms, que nous autres Indiens n'avons accoutumé de proférer que pour une marque d'adoration.* Quelle aſſurance aurons-nous donc, ajouta le Juge, de la vérité de vos paroles, ſi vous ne nous en donnez quelque gage? *Il vous doit ſuffire*, lui repartit l'Indien, *que je vous en donne ma parole, & de ſavoir que je vous parle comme je parlerois à votre Roi même, puisque vous venez ici rendre la juſtice en ſon nom; du-moins c'eſt ainſi que nous avons accoutumé d'en agir envers nos* Yncas. *Néanmoins, pour ſatisfaire en quelque façon à ce que vous déſirez de moi, je jurerai par la Terre, diſant que je veux bien qu'elle s'ouvre, & m'engloutiſſe tout en vie, ſi je ne dis la vérité.* Le Juge, après avoir reçu ce ſerment de lui, puisqu'il n'en pouvoit tirer d'autre, l'interrogea ſur le fait de ces meurtres, pour ſavoir qui en étoient les Auteurs. A quoi le *Curaca* lui répondit ce qu'il en ſavoit. Mais voyant qu'il ne lui demandoit rien touchant ceux qui avoient été les agreſſeurs dans cette querelle, & qui étoient les mêmes qu'on avoit tués, il le pria de lui laiſſer déduire au-long tout ce qu'il en ſavoit: *Parce*, lui dît-il, *que je ne crois pas dire la vérité entière, comme je vous l'ai promis, lorsque je répons ſimplement aux demandes que vous me faites; puisqu'en tel cas, je ne dis qu'une partie du fait, & ne déclare point l'autre.* Sur ce que le Juge lui repliqua qu'il étoit content, pourvu-qu'il répondît à ce qu'il lui demandoit. *Si vous l'êtes*, lui dit le Curaca, *je ne le ſuis pas moi-même; puisque pour ſatisfaire à ma promeſſe, il faut que je raporte exactement ce que les uns & les autres ont fait.* Ainſi le Juge, après s'être éclairci de l'affaire le mieux qu'il lui fut poſſible, s'en retourna à *Cuzco*, où il raconta ce qui s'étoit paſſé entre le *Curaca* & lui, au grand étonnement de ceux qui l'ouïrent.

CHAPITRE IV.

De plusieurs Dieux que les Historiens Espagnols ont attribué mal-à-propos aux Indiens.

POUR revenir à l'Idolâtrie des *Yncas*, nous avons déjà dit qu'ils n'avoient pour tous Dieux que le Soleil, & qu'ils l'adoroient sans aucune restriction. Aussi ce ne fut qu'à lui qu'ils bâtîrent de beaux Temples, dont l'intérieur, depuis le haut jusques au bas, étoit couvert de lames d'or. D'un autre coté, pour le récompenser en quelque manière de ce qu'ils en avoient reçu, ils lui offroient grand nombre de Sacrifices, avec quantité d'Or, & ce qu'ils avoient de plus précieux: ils lui ajugèrent même le tiers de toutes les Terres labourables des Royaumes & des Provinces de leur Conquête, avec les Biens qui en proviendroient, & un nombre infini de Troupeaux. Enfin ils lui bâtîrent des Maisons, dont l'enclos étoit fort grand, pour servir de demeure aux Filles qui lui étoient consacrées, & qui gardoient une virginité perpétuelle.

D'ailleurs, ils adoroient intérieurement *Pachacamac*, comme le Dieu inconnu: ils l'avoient en plus grande vénération que le Soleil, quoiqu'ils ne lui bâtîssent aucun Temple, & qu'ils ne lui présentâssent ni Offrandes, ni Sacrifices; parce, disoient-ils, qu'ils ne le connoissoient pas, & qu'il ne s'étoit jamais fait voir à eux. Mais il en sera traité plus amplement, lorsque nous parlerons de ce fameux & riche Temple qui lui fut dédié dans *la Vallée de Pachacamac*. On voit aussi par tout ce que nous avons dit, que les *Yncas* n'adoroient que ces Dieux-là, dont l'un étoit visible, & l'autre invisible. Du-moins, ces Princes, & leurs *Amautas*, qui étoient les Philosophes & les Docteurs de leur Pays, gens qui n'avoient aucune teinture des bonnes Lettres, croyoient que c'étoit une chose indigne & infame, d'attribuër le nom, l'honneur, l'autorité, la puissance, & les autres qualités divines aux choses sublunaires. Cela fut cause qu'ils publièrent une Loi, par laquelle il étoit ordonné à tous ceux de leur Empire, d'adorer *Pachacamac* comme le Dieu Souverain, & avec lui le Soleil, pour les grands biens qu'il leur faisoit à tous en général; mais qu'au-reste on eut à révérer la Lune, parce qu'elle étoit la Femme & la Sœur du Soleil, & à respecter les Etoiles, qu'ils disoient être les Demoiselles & les Suivantes de sa Maison.

Nous parlerons dans la suite de *Viracocha*, qui étoit un Dieu, ou plutôt un Fantôme qui prétendoit être Fils du Soleil, & qui aparut à un Prince héritier des *Yncas*. Les Espagnols attribuënt plusieurs autres Dieux aux *Yncas*, pour n'avoir pas sçu distinguer les Tems, ni les Idolâtries de ce prémier Age, non-plus que celles du second. L'ignorance de la Langue, qui les empêchoit d'en demander de véritables relations aux Indiens, ou d'entendre celles qu'ils leur en

en donnoient, les a fait tomber dans cette erreur. Ils ont donc attribué aux *Incas*, toute cette foule de Dieux étranges qu'ils avoient trouvé dans le Pays des Indiens, lorsqu'ils les assujettirent. Mais s'il en faut chercher une raison plus particulière, on trouvera que cet abus est venu de ce que les Espagnols ne savoient pas encore les diverses significations du nom *Huaca*, qui signifie une *Idole*, comme par exemple *Jupiter*, *Mars*, *Vénus* &c. si l'on prononce la dernière sillabe en retirant la langue vers le palais, sans que de ce nom on en puisse former un Verbe pour dire *Idolâtrer* ou *Commettre Idolâtrie*. Ce mot signifie aussi une *Chose Sacrée*, comme étoient toutes leurs Idoles, savoir les Rochers, les Pierres, les Arbres, où le Diable entroit pour leur parler, & leur faire accroire qu'il étoit Dieu. Ils apelloient encore *Huaca* les Offrandes mêmes qu'ils faisoient au Soleil, comme des Figures d'Hommes, d'Oiseaux & d'autres Animaux, faites d'or, d'argent ou de bois, & toutes les autres choses qu'ils estimoient sacrées, & qu'ils avoient en grande vénération, par cela même qu'ils les avoient offertes au Soleil. Ils donnoient aussi le nom de *Huaca* à quelque Temple que ce fût, grand ou petit; aux Tombeaux qu'ils avoient à la campagne, aux Recoins des maisons où le Diable avoit accoutumé de parler à leurs Prêtres, & aux autres Lieux où ils s'entretenoient familièrement avec lui. C'est ainsi que ces Lieux devenoient sacrés, & qu'ils les regardoient, sans comparaison, avec le même respect que nous pourrions avoir pour un Oratoire ou une Chapelle.

Ces Indiens apellent encore *Huaca* toutes les choses qui surpassent en excellence & en beauté celles de leur espèce, comme une Rose, une Pomme, & les autres Fruits, qui sont meilleurs ou plus beaux que tous ceux de l'Arbre. Ils attribuënt aussi ce même nom aux Arbres qui ont quelque avantage sur ceux de leur genre. Malgré tout cela, ils nommoient *Huaca* les choses diformes & monstruëuses, qui donnent de l'horreur & de l'épouvante à ceux qui les voient, telles qu'étoient les grandes Couleuvres des *Antis*, qui avoient jusqu'à vingt-cinq ou trente piés de longueur. Ils en usoient de-même à l'égard des choses qui n'étoient pas du cours ordinaire de la Nature. Par exemple, s'il arrivoit qu'une Femme accouchât de deux enfans à-la-fois, ils prenoient cela pour une merveille, & ils apelloient *Huaca* la Mère & les Jumeaux; ils les couronnoient de fleurs, ils les portoient publiquement par les ruës avec de grandes démonstrations d'allegresse, ils dansoient, & ils entonnoient des chansons à la louange de la Mère, & de sa fécondité. Au-contraire, il y avoit d'autres Nations qui pleuroient en de semblables rencontres, & qui les prenoient pour un mauvais augure. C'est le même nom qu'ils attribuënt encore à toutes les Femelles des Bêtes qui ont deux petits d'une seule portée; ce qui est assez rare dans ce Pays-là, où l'on voit quantité de Troupeaux, surtout de Vaches & de Jumens, qui ne portent qu'un petit à-la-fois. Aussi aimoient-ils mieux offrir dans leurs Sacrifices, deux Agneaux nés de la même portée, s'il y en avoit, que des autres qui étoient venus seuls au monde, parce que ceux-là tenoient quelque chose du prodige, à ce qu'ils se figuroient. Ils les nommoient donc *Huaca*, de-même que les enfans qui naissoient avec quelque défaut extraordinaire, soit qu'ils eûssent

fix doigts à une main ou à l'un des piés, ou qu'ils nâquîssent bossus, ou qu'il y eut quelque chose de singulier dans leur visage, comme par exemple une lèvre fenduë en forme de bec de lièvre (ce qui arrive souvent parmi eux) ou même qu'ils fûssent louches, ou qu'ils eûssent enfin quelque autre imperfection de cette nature. Ils donnent aussi le nom de *Huaca*, aux Sources d'Eau Vive qui rejaillissent à gros bouillons, & qui forment des Rivières. C'est, sans-doute, pour montrer qu'elles ont je ne sai quoi de plus noble que les autres Fontaines. Les petits Cailloux, qu'on trouve sur le bord des fleuves ou des ruisseaux, portent le même nom, s'ils sont émaillés de diverses couleurs, & que la Nature y ait tracé des figures & des traits qui les rendent différens des autres Pierres.

Ils s'avisèrent aussi de nommer *Huaca*, la grande Montagne couverte de neige, qui s'étend par tout le *Pérou* jusqu'au Détroit de *Magellan*; & ils lui donnèrent ce nom, à-cause de sa hauteur & de son étenduë. Ils apellent encore aujourd'hui de-même les Montagnes qui sont élevées par-dessus les autres; les hautes Tours des maisons, & les grands Côtaux que l'on trouve sur les chemins, dont il y en a quelquefois de trois, quatre, cinq & six lieuës de haut, & qui sont aussi droits qu'une muraille. Les Espagnols les apellent par corruption *Apachitas*; & nous verrons dans la suite, que les Indiens les adoroient, & leur faisoient des offrandes. Il est donc très-certain qu'ils apelloient *Huaca* toutes ces choses & autres semblables, quoiqu'ils n'eûssent aucun penchant à les adorer, & qu'ils ne les prîssent pas pour des Divinités: mais ils vouloient montrer seulement, qu'elles avoient quelque chose de particulier & d'extraordinaire, qui les obligeoit d'en parler avec beaucoup de respect & de vénération. Cependant les Espagnols, qui n'entendoient que la première & la principale signification du mot *Huaca*, qui veut dire une *Idole*, sans considérer qu'il en avoit plusieurs autres différentes, s'allèrent imaginer que les Indiens prenoient pour des Divinités toutes les choses qu'ils apelloient *Huaca*, & que les *Yncas* les adoroient comme ceux du prémier Age.

Pour expliquer le nom *Apachitas*, que les Espagnols attribuënt aux Tertres élevés, & qu'ils font passer pour les Dieux des Indiens, il faut savoir qu'*Apachec* est un participe du tems présent, qui signifie *Celui qui fait suporter*, sans dire ni quoi, ni qui il est; & que ce participe fait au génitif *Apachecpa*, & au datif *Apachecta*. Desorte qu'à prendre ce mot suivant la manière concise de parler des Indiens, c'étoit la même chose que s'ils avoient dit: *Rendons de très-humbles actions de graces, & offrons quelque chose à celui qui nous donne autant de vigueur & de force qu'il nous en faut, pour monter jusqu'au sommet de ces Lieux si élevés & si rabotteux*: Paroles qu'ils n'employoient jamais, qu'après avoir gagné le haut de la Colline: Ce qui a fait croire aux Historiens Espagnols, qu'ils en apelloient le sommet *Apachitas*. Mais toutes les fois que les Indiens éclairés de la Lumière Naturelle usoient de ces termes, leur intention étoit de montrer qu'ils devoient rendre graces, & faire quelque offrande à *Pachacamac*, ou au Dieu inconnu qu'ils adoroient mentalement, pour les avoir aidés à surmonter cette fatigue. Aussi lorsqu'ils étoient arrivés au sommet de la Colline, ils posoient leur fardeau, s'ils en avoient

avoient quelqu'un; & après avoir élevé les yeux au Ciel, ils les baiſſoient vers la Terre, & ils donnoient les mêmes marques d'adoration qu'ils avoient accoutumé de pratiquer à l'égard de *Pachacamac.* Outre cela, ils répétoient deux ou trois fois le datif *Apachecta.* Enſuite, par une eſpèce d'offrande, ils ſe tiroient le poil des ſourcils; & ſoit qu'ils en arrachâſſent ou non, ils les ſouffloient en l'air, comme s'ils les eûſſent voulu envoyer au Ciel. Ils prenoient auſſi dans la bouche, d'une herbe qu'ils eſtiment beaucoup, & apellée *Cuca*, qu'ils jettoient auſſi en l'air, comme pour dire qu'ils offroient à *Pachacamac* ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur ſuperſtition alloit même juſqu'à lui offrir de petits éclats de bois, ou des pailles, s'ils ne trouvoient rien de meilleur, ou bien quelque caillou, & faute de cela une poignée de terre; on voyoit même de grands monceaux de ces offrandes ſur le ſommet des Collines. Quand ils faiſoient ces cérémonies, ils ne regardoient jamais le Soleil, parce que ce n'étoit pas à lui, mais à *Pachacamac* que leur adoration s'adreſſoit. D'ailleurs, tous ces dons n'étoient pas tant des offrandes que des marques de leur affection, puiſqu'ils ſavoient bien que des choſes de peu de valeur ne méritoient pas d'être offertes; & il n'y avoit que ceux qui ſe déchargeoient de quelque fardeau, qui fiſſent de telles cérémonies. Je parle comme témoin oculaire, & pour avoir été pluſieurs fois avec eux en pareille occaſion. Mais depuis ce tems-là Dieu a permis, par un effet de ſa miſéricorde infinie, qu'au lieu de toutes ces choſes il y ait au ſommet de ces Côtaux de grandes Croix, que ceux du Pays adorent, pour reconnoître la grace que notre Seigneur *Jéſus-Chriſt* leur a faite, de leur en avoir communiqué l'uſage.

CHAPITRE V.

De pluſieurs autres ſignifications du mot Huaca.

Cette même diction *Huaca*, ſi l'on en prononce la dernière ſillabe du fond du goſier, paſſe pour un Verbe, & ſignifie *pleurer.* Ce qui a donné occaſion à deux Auteurs Eſpagnols, qui ne ſavoient pas cette différence, de s'exprimer ainſi dans leurs Hiſtoires. *Les Indiens*, diſoient-ils, *pleurent & gémiſſent quand ils entrent dans leurs Temples pour y faire leurs Sacrifices, ce qu'ils donnent à entendre par le mot* Huaca. Mais ils ne voyoient pas la différence qu'il y a entre la ſignification du Verbe & celle du Nom, qui ne conſiſte que dans la différente manière de prononcer, ſans qu'on change les lettres ni l'accent. Car la dernière ſillabe du même mot ſe prononce, tantôt du fond du goſier, & tantôt en tirant la langue vers le haut du palais. On peut dire que les Eſpagnols n'ont aucun égard à cette différence de prononciation, parce qu'elle n'a rien de commun avec leur propre Langue; mais il importe beaucoup de la ſavoir, ſi l'on veut bien entendre la Langue du Pays. Je raporte-

rai là-deſſus ce qui m'arriva un jour avec un Religieux de St. *Dominique*, qui avoit été quatre ans au *Pérou* Profeſſeur de la Langue générale de cet Empire. Ce bon Père, informé que j'étois natif de ce Pays-là, me fit l'honneur de me venir voir pour conférer avec moi, & je le viſitai auſſi plusieurs fois à St. *Paul de Cordouë*. Nous entrâmes une fois en diſcours ſur la Langue de ces Contrées, & ſur les différentes ſignifications des mêmes mots: je citai pour exemple celui de *Pacha*, qui prononcé à la manière Eſpagnolle, ſignifie le *Ciel*, la *Terre*, l'*Enfer*, & quelque *Terrain* que ce ſoit. Le Religieux ajouta qu'il ſe pouvoit prendre auſſi pour des *habits*, & même pour les *meubles* d'un logis. Il eſt vrai, lui répondîs-je, mais je voudrois bien que vous me dîſſiez quelle différence il y a dans la prononciation, pour faire qu'il ſignifie ce que vous dites? Je n'en ſai rien, me repliqua-t-il. Et quoi, lui dîs-je alors, eſt-il bien poſſible qu'ayant enſeigné cette Langue, vous ne ſachiez pas cela? Je vous avertis donc que ſi par ce mot on veut donner à entendre un *habit* ou une *robe*, il en faut prononcer la prémière ſillabe les lèvres ſerrées, & je lui en fis d'abord la démonſtration de vive voix, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de l'enſeigner autrement. Je lui donnai plusieurs autres exemples de cette différence, dont il ne fut pas moins étonné que les Religieux qui étoient avec nous.

Ce que nous venons de dire ſert à faire voir, que les Eſpagnols ſont fort ignorans dans les ſecrets de cette Langue; puiſque ce Religieux, qui avoit fait profeſſion de l'enſeigner, n'en avoit point la principale clé. Il ne faut donc pas s'étonner, ſi nos Hiſtoriens font de ſi grandes fautes dans leurs Ecrits, & s'ils tirent de ſi mauvaiſes conſéquences: par exemple, quand ils diſent que les *Yncas* & leurs Sujets adoroient pour Dieux toutes les choſes qu'ils apelloient *Huaca*, parce qu'ils ignoroient les diverſes ſignifications de ce nom. Enfin on peut dire à l'égard des Dieux & de l'Idolâtrie des *Yncas*, que ces Indiens du prémier & du ſecond Age méritent d'être fort loués, en ce qu'au milieu d'une ſi grande diverſité de Dieux ridicules, ils n'ont adoré ni la Volupté, ni le Vice, comme les anciens Gentils, qui prenoient pour leurs Dieux, des Adultères, des Homicides, des Ivrognes, & Priape même, quoiqu'ils ſe piquâſſent beaucoup de belles Lettres & de grande Connoiſſances; mais ils ne voyoient pas que leur Culte choquoit directement les Bonnes Mœurs.

Il s'eſt trouvé un autre Hiſtorien, qui a voulu nous perſuader que ceux de *Chuquiſaca* adoroient l'Idole *Tanga-tanga*, & que les Indiens diſoient qu'il étoit *un en trois & trois en un*. Mais pour moi je n'ai jamais ouï parler de cette Idole, & je ne trouve point que ce mot ſoit de la Langue générale du *Pérou*. Ce qui n'empêche pas néanmoins qu'il ne puiſſe être reçu dans cette Province, qui eſt à cent-quatre-vingt lieuës de *Cuzco*. Quoiqu'il en ſoit, il y a plus d'aparence que c'eſt une expreſſion que les Eſpagnols ont corrompuë, ſuivant leur coutume de corrompre tous les mots Indiens, & de les prononcer à leur mode. Ainſi il n'eſt pas impoſſible qu'ils n'ayent dit *Tanga-tanga*, au lieu d'*Acatanca*, qui ſignifie un *Eſcarbot*. Ce nom eſt compoſé d'*Aca* qui ſignifie *excrément*, & du Verbe *Tanca* (dont la dernière ſillabe ſe prononce du fond du goſier) qui veut dire *pouſſer avec violence*; deſorte qu'à ce compte, *Acatanca* ſigniféroit *celui qui rejette ou qui repouſſe quelque ordure*.

Si

Si l'on dit là-dessus qu'avant l'Empire des Rois *Yncas*, les Indiens du prémier Age tenoient l'Escarbot pour un Dieu, cela ne paroîtra pas incroyable, si l'on considère qu'ils adoroient quantité de choses aussi abjectes & aussi viles que cet Insecte, & qu'ils n'en rejettèrent le culte qu'à l'avènement des *Yncas*, qui les défendirent toutes. Pour ce que les Indiens disoient (si pourtant il le faut croire) que ce *Tanga-tanga* étoit *un en trois & trois en un*, je m'imagine que ce fut une nouvelle invention dont ils s'avisèrent entr'eux, après qu'ils eurent ouï parler de la Trinité, ou de l'Unité du Vrai Dieu notre Souverain Seigneur. Ce qu'ils firent sans-doute, pour flater les Espagnols par une manière de complaisance, en leur disant que dans leur Religion ils avoient certaines choses semblables aux nôtres, comme celle-ci touchant la Trinité. Le même Auteur dit qu'ils l'attribuoient au Soleil & à ses rayons, & qu'ils prétendoient avoir des Confesseurs, comme les Chrétiens, à qui ils faisoient une entière déclaration de leurs péchés. Mais toutes ces choses sont si éloignées de l'aparence, qu'il n'y a presque aucun doute que les Indiens ne les ayent inventées que pour s'accommoder à l'humeur des Espagnols, & en être mieux traités; du-moins la connoissance que j'ai, en qualité d'Indien, du naturel de ces Peuples, me porte à le croire. Je dis donc qu'ils n'ont jamais eu d'Idole sous le nom de la Trinité: mais il est vrai que la Langue générale du *Pérou*, qui n'est pas fort abondante en paroles, n'a qu'un seul mot pour dire trois ou quatre choses différentes, comme par exemple le nom *Illapa*, qui signifie l'*Eclair*, le *Tonnerre* & la *Foudre* tout ensemble; & le mot *Maqui*, qui signifie *la main*, la partie charnuë du *bras*, & toute sa longueur depuis l'épaule. Il en est de-même encore du nom *Chaqui*: car s'il est prononcé comme on l'écrit en Espagnol, il veut dire le *pié*, le *gras de la jambe*, & la *jambe entière*: mais si l'on en prononce la prémière sillabe en retirant la langue vers le palais, il signifie alors *avoir soif*, ou *être sec*, ou bien *essuyer quelque chose de mouillé*. Quoiqu'il en soit de ces différentes significations d'un même mot, dont je pourrois donner plusieurs autres exemples s'il étoit nécessaire, il ne s'ensuit pas delà que les Indiens ayent adoré des Idoles sous le nom de la Trinité, ni qu'il y ait eu dans leur Langue un terme pour exprimer ce Mistère, comme nous le montrerons dans la suite. Au-reste, si l'on me disoit que le Diable prétendoit peut-être se faire adorer sous ce nom-là, j'avouërai que cela n'étoit pas impossible; puisqu'il avoit un empire presqu'absolu sur ces Infidèles, entièrement éloignés de la Vérité Chrétienne, & tout-à-fait plongés dans l'Idolâtrie.

CHAPITRE VI.

Témoignage d'un Auteur touchant les Dieux qu'ils avoient.

JE me servirai à cette occasion de l'autorité du R. P. *Blas Valera*, qui, dans l'endroit de ses *Mémoires* où il parle des Sacrifices des Indiens du *Mexique*, & de ceux des autres Provinces, aussi bien que des Dieux qu'ils adoroient, s'exprime en ces termes. *Il n'est pas possible*, dit-il, *d'expliquer par des paroles, ni même de s'imaginer sans étonnement & sans horreur, jusqu'à quel excès de barbarie les anciens Indiens portoient leurs Sacrifices, ni quel étoit le nombre infini de leurs Dieux; dont il y en avoit plus de deux mille dans la seule Ville de* Mexique, *ou dans ses Fauxbourgs. Ils apellent généralement* Teutl *leurs Dieux & leurs Idoles, qui en particulier ont divers noms. Car de croire ce que* Pierre Martyr, *Evêque de* Chiapa, *& quelques autres Historiens affirment, savoir que les Indiens de* Cuzuméla, *Sujets de la Province de* Yucatan, *adoroient pour Dieu le sacré Signe de la Croix, & que ceux de la Jurisdiction de* Chiapa *avoient connoissance de la très-sainte* Trinité, *& de l'*Incarnation *de notre Seigneur* Jésus-Christ; *c'est, à mon avis, ce qu'on ne peut faire, sans une très-grande absurdité. Il est donc plus vraisemblable que les Historiens Espagnols se sont imaginés cette explication, qu'ils ont apliquée à ces Mistères; comme nous lisons dans les Histoires de* Cuzco, *qu'ils apliquoient à la* Trinité *les trois Statuës du Soleil qui étoient dans son Temple, de-même que celles du Tonnerre & de l'Eclair. Mais je répons à cela que s'il est vrai, comme il n'y a point de doute, qu'aujourd'hui même ces Peuples savent à-peine s'il y a un Saint Esprit, après tant d'instructions que les Evêques & les Prêtres leur en ont donné; il n'est pas possible que dans les ténèbres où ils étoient plongés alors, ils pûssent avoir une connoissance distincte du Mistère de l'*Incarnation *& de la* Trinité. *D'ailleurs la coutume de nos Espagnols qui écrivoient l'Histoire de ces Contrées, étoit de demander en leur Langue à ceux du Pays les choses qu'ils vouloient savoir. Ceux-ci, qui n'avoient pas une entière connoissance de l'Antiquité, ni la mémoire assez bonne pour avoir tout retenu, leur en faisoient des récits fort imparfaits, & entremêlés de Fables Poëtiques ou d'Histoires Fabuleuses. Ce qu'il y avoit de pire, c'est le peu de connoissance que chacun d'eux avoit du langage de l'autre, & qu'ils n'étoient pas ainsi en état de se communiquer leurs pensées. La Langue Indienne étoit trop difficile pour l'avoir sitôt aprise, & ceux du Pays n'avoient encore alors qu'une teinture bien légère de l'Espagnol. Cependant cette ignorance, de part & d'autre, ne pouvoit que produire de grands abus; parce que l'Indien n'entendoit pas ce que l'Espagnol lui demandoit, ni l'Espagnol quelle étoit la réponse de l'Indien: desorte qu'il arrivoit souvent, qu'ils s'entendoient tout au rebours de leurs intentions, & qu'au lieu de se former une idée exacte des choses, ils s'en figuroient d'autres qui pouvoient y avoir quelque petit raport. Le Prêtre ou le Séculier qui s'instruisoit des Indiens, tiroit de leur réponse ce qui paroîssoit le plus conforme à son intention, ou qui étoit le plus à son goût, & ce*

*ce qu'il s'imaginoit que l'Indien pouvoit avoir répondu. Les Espagnols conduits ainsi par leur simple imagination, écrivoient comme véritables, des choses auxquelles il y a grande aparence que les Indiens n'avoient pas songé. Cela posé, je puis dire, sans mériter aucun blâme, qu'on ne sauroit découvrir dans les Histoires de ces Nations, s'il y en a quelqu'une de vraie, les moindres traces des Mistères que la Religion Chrétienne nous enseigne. Il ne faut pas douter néanmoins que le Diable, par un esprit d'orgueil & d'ambition, n'ait cherché d'être honoré comme Dieu, non seulement par la faveur des Cérémonies Payennes, mais aussi par quelques Coutumes de la Religion Chrétienne, qu'il a introduites, comme un Singe envieux & malin, dans plusieurs Contrées des Indes, afin de s'attirer un plus grand respect de ces Misérables. Delà vient qu'il y avoit parmi eux une Province, dont les habitans se confessoient de vive voix pour se nettoyer de leurs péchés, & une autre où ils lavoient la tête aux enfans. J'omets ces Contrées où ils jeûnoient avec une abstinence merveilleuse, & ces autres où ils s'offroient volontairement à la mort pour la défense de leur fausse Religion. Desorte que comme dans l'Ancien Monde les fidèles Chrétiens se présentoient au martire pour la Foi Catholique, ainsi dans le Nouveau les Gentils s'exposoient à la mort par la malice du Diable. Mais quant à ce qu'on a voulu faire accroire qu'ils tiennent qu'*Icona *est Dieu le Père*, Bacab *Dieu le Fils*, Estruac *le Saint Esprit*, Chiripia *la très-sainte Vierge* Marie, *&* Ischen *la bienheureuse sainte* Anne; *& qu'outre cela* Bacab *mis à mort par* Eopuco, *représente notre Seigneur* Jésus-Christ *crucifié par* Pilate: *toutes ces choses, & d'autres qui leur ressemblent, ne sont, à proprement parler, que des fables & des inventions de quelques Espagnols. Il est pourtant vrai qu'ils adoroient sous ces noms-là des Hommes & des Femmes qui avoient existé autrefois. Car les* Mexicains *avoient des Déesses & des Dieux qu'ils adoroient, parmi lesquels ils en mettoient d'extrêmement sales & difformes, qu'ils disoient être les Dieux des Vices, tels qu'étoient* Tiazolteuti, *Dieu de la Luxure*, Ométochtli, *Dieu de l'Yvrognerie, &* Viteilpuchtli, *Dieu de la Guerre & du Meurtre. De-plus ils apelloient* Icona *le Père de tous leurs Dieux, qu'ils croyoient en avoir été engendrés des Femmes & des Maîtresses qu'il avoit eües. Aussi disoient-ils qu'il étoit le Dieu des Gens Mariés, comme* Bacab *l'étoit des Enfans de Famille;* Estruac, *le Dieu de l'Air;* Chiripia, *Mere des Dieux, & la Terre aussi;* Ischen, *leur Marâtre ou leur Belle-Mère; &* Thalac, *le Dieu des Eaux. Ils révéroient encore plusieurs Dieux semblables, dont ils tenoient les uns pour auteurs des Vertus Morales, comme par exemple* Quecalcoathl, *Dieu aërien, réformateur des mœurs, & les autres pour directeurs de la vie humaine & de l'âge des hommes. Ils avoient outre cela un nombre infini d'images & de figures de leurs Dieux, inventées pour diverses fins, & dont la plupart étoient horribles & difformes. De tous ces Dieux ils en adoroient les uns en commun, & les autres en particulier; jusques-là même que tous les ans chacun les changeoit à sa mode, & selon qu'il le trouvoit bon. Après avoir rejetté ceux-ci comme surannés & infames, parce qu'ils n'en avoient reçu aucun bien, ils en révéroient d'autres sous le titre de leurs bons Génies, ou pour mieux dire de leurs Démons domestiques. Je ne m'étendrai pas sur ces Dieux imaginaires, qu'ils croyoient être comme les Surintendans de l'âge des Enfans, des Jeunes-gens & des Vieillards. Ceux qui héritoient de quelque bien, pouvoient, si bon leur sembloit,*

bloit, accepter ou répudier les Dieux de leurs Pères, qui ne leur imposoient pas de se soumettre à eux, s'ils ne le vouloient. Les Vieillards révéroient aussi certains Dieux d'une plus haute volée, qu'ils rejettoient à la fin, & ils en mettoient d'autres à leur place, après la révolution de l'année ou de l'âge du Monde, qui étoit le terme dont les Indiens se servoient. Voilà quels étoient les Dieux que les habitans du Mexique, *de* Chiapa, *de* Guatimala, *de* Paz, *de* Véra, *& des autres Contrées des Indes adoroient; persuadés d'ailleurs, que ceux qu'ils choisissoient étoient plus grands & plus élevés que les autres en dignité & en pouvoir. Quand les Espagnols arrivèrent dans ce Pays-là, les Indiens prétendoient que leurs Dieux avoient été choisis depuis le renouvellement du Soleil dans le dernier âge. Il faut remarquer là-dessus que suivant le raport de* Gomara, *chaque Soleil, de la manière qu'ils le prenoient, étoit de huit-cens-soixante années, bien-qu'il y en eût beaucoup moins, au compte des mêmes Peuples du* Mexique. *Cette façon de compter par le Soleil l'âge du Monde, étoit une chose assez commune, & fort usitée entre ceux du* Mexique *& du* Pérou. *Que s'il en faut croire leur supputation, les ans du dernier Soleil se doivent compter depuis l'an de notre Seigneur mille-quarante-trois. Cela posé, il n'y a nul doute que les Peuples du* Mexique *n'ayent adoré leurs anciens Dieux, dès le tems qui précéda ce dernier âge. Car pour ceux qui étoient six ou sept-cens ans auparavant, ils périrent tous, à ce qu'ils disent, & furent submergés dans la mer, desorte qu'ils en inventèrent quantité d'autres à leur place. D'où il s'ensuit nécessairement, qu'on ne sauroit apeller que fausse, l'opinion de tous ces Auteurs qui se sont imaginés que les Dieux nommés par les Indiens* Icona, Barac *&* Estruac *étoient parmi eux, ce que sont parmi nous le Père, le Fils & le Saint Esprit.*

Tous les autres habitans de ces Contrées Septentrionales, qui répondent à celles du Vieux Monde, comme par exemple les Provinces de la grande Floride, *& les Insulaires, n'avoient aucunes Idoles, ni aucuns Dieux qu'ils eûssent faits & choisis. Desorte qu'ils n'adoroient que ceux que* Varron *apelle* Naturels, *savoir les Elémens, la Mer, les Lacs, les Rivières, les Fontaines, les Montagnes, les Bêtes Sauvages, les Serpens, les Moissons, & ainsi des autres choses: Coutume qui tira son origine des* Chaldéens, *& qui s'établit insensiblement chez divers Peuples. Ceux qui mangeoient de la chair humaine, & qui tenoient l'Empire du* Mexique, *avec toutes les Iles & la plupart des Confins du* Pérou, *gardèrent brutalement cette pernicieuse habitude, jusques au règne des* Yncas *& des Espagnols.* Tout ce que je viens de raporter est tiré du R. P. *Blas Valera*, qui dit dans un autre endroit, que les *Yncas* n'adoroient que le Soleil & les Planètes, & qu'en cela ils imitoient les *Chaldéens*.

CHA-

CHAPITRE VII.

Qu'ils ont cru l'Immortalité de l'Ame, & la Résurrection Universelle.

Les *Yncas Amautas* ont cru que l'Homme étoit composé d'ame & de corps, que l'ame ne pouvoit être mieux apellée qu'un esprit immortel, & que le corps étoit fait de bouë, parce qu'il devenoit terre. C'est pour cela même qu'ils le nommoient *Alpacamasca*, c'est-à-dire *terre animée*; & que pour marquer la différence qu'il y a de l'Homme à la Bête, ils employoient les mots de *Runa* & de *Llama*, dont le prémier signifie un homme doué d'entendement & de raison, & l'autre désigne une bête. D'ailleurs, sur ce que l'expérience leur aprenoit que les Animaux croîssoient & avoient du sentiment, ils leur attribuoient pour cet effet l'ame végétative & la sensitive, mais non pas la raisonnable. Ils croyoient qu'après cette Vie il y en avoit une autre, qui étoit meilleure pour les Bons & pire pour les Méchans, à cause de la récompense des uns & du suplice des autres. Outre cela ils divisoient l'Univers en trois Mondes, dont ils apelloient le prémier, savoir le Ciel, *Hanan Pacha*, c'est-à-dire le Haut Monde, où les Gens-de-bien reçevoient la récompense de leurs vertus; le second, *Hurin Pacha*, ou le Bas Monde, à cause de la génération & de la corruption; & le troisième, *Veu Pacha*, qui signifie le Centre de la Terre, ou le Monde Inférieur, qu'ils disoient être destiné à la demeure des Méchans. Ils nommoient encore ce dernier Monde *Cupaypa Huacin*, c'est-à-dire Maison du Diable: mais ils croyoient que l'autre Vie étoit corporelle, à-peu-près comme celle que nous passons ici-bas, & ils faisoient consister le repos du Haut Monde à mener une vie paisible, & libre des inquiétudes de celle-ci: au-contraire ils assuroient que la Vie du Monde Inférieur, que nous apellons Enfer, étoit pleine de toutes les maladies & de tous les maux que nous souffrons ici-bas, sans qu'il y eût aucune sorte de repos ni de contentement. Il faut ajouter à cela, qu'ils ne comptoient parmi les plaisirs de l'autre Vie, ni les voluptés charnelles, ni les autres vices; mais qu'ils réduisoient tout le bonheur à la tranquilité de l'ame & à celle du corps, qu'ils mettoient à n'avoir aucun souci ni aucune peine

Les *Yncas* croyoient encore la Résurrection Universelle, sans pourtant que leur esprit s'élevât plus haut que cette Vie animale, pour laquelle ils disoient que nous devions ressusciter, & sans attendre ni gloire ni suplice. Ils avoient un soin extraordinaire de mettre en lieu de sureté leurs ongles, & les cheveux qu'ils se coupoient ou qu'ils s'arrachoient avec le peigne, & de les cacher dans les fentes ou dans les trous des murailles. Si par hazard ces cheveux & ces ongles venoient à tomber à terre avec le tems, & qu'un Indien s'en aperçût, il ne manquoit pas de les relever d'abord, & de les serrer de-nouveau. Cette superstition me donnoit souvent la curiosité de leur demander le but qu'ils se proposoient par-là, & ils m'en alléguoient tous la même cause, qui me paroît

roît fort ridicule. „ Savez-vous bien, disoient-ils, que tout ce que nous som-
„ mes de gens qui avons pris naîssance ici-bas, devons revivre dans ce Mon-
„ de (c'est ainsi qu'ils s'exprimoient, parce qu'ils n'ont point de Verbe pour
„ dire *ressusciter*) & que les ames sortiront des tombeaux avec tout ce qu'elles
„ auront de leurs corps. Pour empêcher donc que les nôtres ne soient en
„ peine de chercher leurs ongles & leurs cheveux, car il y aura ce jour-là
„ bien de la presse & bien du tumulte, nous les mettons ici ensemble, afin
„ qu'on les trouve plus facilement, & même s'il étoit possible nous crache-
„ rions dans un même lieu." *Francisco Lopez de Gomara*, lorsqu'il parle des enterremens que l'on faisoit aux Rois & aux Grands Seigneurs du *Pérou*, s'exprime en ces termes, dans le Ch. 125. de son Livre: *Quand les Espagnols*, dit-il, *ouvroient ces tombeaux, & en jettoient les ossemens çà & là, les Indiens les prioient de n'en rien faire, afin qu'ils se trouvâssent ensemble lorsqu'il faudroit ressusciter: Par où l'on peut voir, qu'ils croyoient la Résurrection du Corps, & l'Immortalité de l'Ame &c.* Cela sert, à mon avis, d'une preuve bien évidente de ce que nous disons, puisque cet Auteur, qui n'avoit jamais été aux Indes, ne pouvoit écrire ceci en *Espagne*, sans en avoir eu la même relation. *Augustin Carate* dit à-peu-près la même chose, Livre I. Chap. 12. Et *Pédro de Cieça*, Chapitre 72. assure *que les Indiens ont cru l'immortalité de l'ame & la résurrection des corps.* Ces autorités que j'ai trouvées, après avoir écrit ce que j'en avois ouï dire à mes parens, m'ont fort satisfait; parce que la créance de la Résurrection est très-éloignée de celle des Payens, & que je craignois qu'on ne me reprochât d'avoir inventé ce que j'en ai dit, s'il ne se fût trouvé quelque Espagnol qui en eût fait mention dans l'Histoire. Je puis même protester que je n'ai pas suivi à cet égard, non-plus qu'à tout autre, les Ecrivains Espagnols; quoique je sois bien-aise de me servir de leur autorité, lorsqu'elle se trouve conforme à la tradition qui est reçuë parmi les Naturels de mon Pays. La même chose m'est arrivée pour la Loi qu'ils avoient contre les Sacrilèges, & les personnes convaincuës d'adultère avec les Femmes de l'*Ynca*, ou du Soleil, comme nous le verrons dans la suite. Après avoir écrit que les Indiens avoient cette Loi, je trouvai par hasard que le Trésorier-Général *Augustin Carate* avoit fait la même remarque dans son Histoire, ce qui m'a donné le moyen de confirmer cette importante vérité par le témoignage d'un Espagnol. Mais il me seroit impossible de vous dire par quelle tradition, ou comment les *Yncas* ont pu croire la Résurrection des Corps, puisque c'est un article de notre Foi. D'ailleurs, dans la profession que je fais de porter les armes, il ne m'apartient pas d'examiner des choses si relevées: outre que je ne crois pas que l'on puisse jamais en être éclairci au juste, à-moins que Dieu ne nous les découvre. Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est qu'assurément ces Indiens croyoient la Résurrection.

J'avois déjà écrit tout ceci dans mon *Histoire de la Floride*; mais je l'en tirai pour obéïr à la demande que m'en firent les Révérens Pères de la Compagnie de *Jésus*, *Miquel Vazquez* de *Padilla* natif de *Seville*, & *Jérôme* de *Prado* de la Ville d'*Ubéda*. Après donc l'avoir ôté de-là, quoiqu'un peu trop tard, je me suis avisé de le mettre ici comme dans son lieu propre, afin que

tout

tout ce grand Edifice ne manquât pas d'une pierre que j'ai cru lui être si néceſſaire : nous y ajouterons dans la ſuite quantité d'autres choſes, à-meſure qu'elles ſe préſenteront à notre eſprit. Car il n'eſt pas poſſible de raconter tout-à-la-fois les ſottiſes, les extravagances, & les fables que ces Peuples prenoient pour des vérités autentiques : comme lorsqu'ils diſoient que durant le ſommeil, l'ame qui n'en étoit pas ſuſceptible de ſa nature, ſortoit du corps, & s'alloit promener par le Monde, où elle voyoit les choſes que nous diſons avoir ſongées. En effet cette vaine créance autoriſoit beaucoup celle qu'ils avoient des Songes, qu'ils expliquoient d'une manière ſuperſtitieuſe, juſques à dire, qu'ils étoient autant d'augures & de pronoſtics certains, d'où les Hommes pouvoient tirer des conſéquences inévitables des maux & des biens qui leur devoient arriver.

CHAPITRE VIII.

Des Choſes qu'ils ſacrifioient au Soleil.

LES *Yncas* ſacrifioient au Soleil quantité de choſes différentes, ſurtout des Animaux Domeſtiques, grands & petits. Mais le principal Sacrifice, & le plus eſtimé de tous, étoit celui des Agneaux, des Moutons, & des Brebis ſtériles. Ils lui offroient auſſi des Lapins privés, toute ſorte d'Oiſeaux bons à manger, du Suif, des Epics, & des Légumes. Ils lui préſentoient de l'Herbe apellée *Cuca*, & des Habits les plus fins. Ils brûloient toutes ces choſes à l'honneur du Soleil, & le remercioient de ce qu'il les avoit créées pour l'uſage des Hommes. De-plus ils offroient en ſacrifice une bonne quantité d'un certain Bruvage qui étoit fait d'eau & de mayz, & voici de quelle manière ils s'y prenoient. Quand ils avoient bonne envie de boire, ils mangeoient d'abord, & enſuite ils trempoient le bout du doigt dans le vaſe où étoit la boiſſon : Après ils tournoient les yeux vers le Ciel avec beaucoup de reſpect, ils ſecouoient le doigt où la goute s'étoit attachée, & ils l'offroient au Soleil en reconnoiſſance de ce qu'il leur fourniſſoit dequoi boire : En même tems ils donnoient deux ou trois baiſers à l'Air, ce qui étoit entr'eux, comme nous l'avons déjà dit, une marque particulière d'adoration : Et après qu'ils avoient fait cette offrande des prémiers vaſes, ils buvoient tout à leur aiſe, & comme bon leur ſembloit.

Je me ſouviens d'avoir vu faire cette Cérémonie, ou pour mieux dire cette Idolâtrie, aux Indiens qui n'étoient point batiſés. Car de mon tems il y en avoit pluſieurs de ce nombre, ſurtout entre les Vieillards, dont j'en batiſai moi-même quelques-uns, parce que la néceſſité le requeroit. On peut donc bien dire qu'à l'égard des Sacrifices, les *Yncas* reſſembloient en tout ou en partie aux Indiens du prémier Age, & que s'il y avoit de la différence, elle conſiſtoit ſeulement en ce qu'ils ne ſacrifioient ni la Chair ni le Sang Humain, ſurtout ſi la mort s'en étoit enſuivie. Au-contraire, ils avoient la Chair Hu-

maine en ſi grande horreur, qu'ils en défendoient l'uſage, & n'en mangeoient point. Si quelques Hiſtoriens l'ont écrit autrement, c'eſt parce qu'on leur a donné de fauſſes relations, & qu'ils n'ont pas ſçu diſtinguer les Ages & les Provinces, ni le Tems auquel ſe faiſoient ces Sacrifices d'Hommes, de Femmes & d'Enfans. Un certain Auteur qui parle des *Yncas*, dit à cette occaſion, qu'ils ſacrifioient des Hommes, & il cite deux Provinces où l'on pratiquoit ces Sacrifices, dont l'une eſt à deux-cens lieuës au Sud de *Cuzco*, qui eſt la Ville où les *Yncas* ſacrifioient ordinairement, & l'autre à plus de quatre-cens du coté du Nord. D'où il eſt facile de conclure, que pour n'avoir pas ſçu diſtinguer les Temps ni les Lieux, ils ont attribué aux Rois *Yncas* quantité de choſes qu'ils défendirent eux-mêmes à leurs Sujets, après les avoir ſoumis à leur Empire, & que les Indiens n'avoient jamais pratiquées que dans ce prémier Age.

J'ai même ouï dire pluſieurs fois à mon Père & à ſes Amis, lorſqu'ils s'entretenoient enſemble du *Mexique* & du *Pérou*, que le Gouvernement de ce dernier Pays étoit beaucoup plus louable que l'autre; ſurtout parce que les *Yncas* ne permettoient pas qu'on ſacrifiât des Hommes, ni qu'on en mangeât la Chair. Au-contraire, ils avoient en abomination ceux du *Mexique*, parce qu'ils ſouffroient l'un & l'autre dans leur Ville & hors de ſon enceinte: ce qu'ils pratiquoient d'une manière déteſtable & tout-à-fait diabolique, comme il eſt raporté dans l'Hiſtoire de la Conquête de ce Pays-là. Au-reſte il eſt certain, quoique la choſe ne ſoit pas généralement connuë, que celui qui le conquît, & qui le ſubjugua par deux fois, en fut lui-même l'Hiſtorien. C'eſt ce que j'ai ouï dire au *Pérou* & en *Eſpagne*, à des Gentilshommes dignes de foi; & il n'y a qu'à lire l'Ouvrage même avec attention, pour être convaincu de la vérité du fait. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût publié cette Hiſtoire ſous le nom de ſon Auteur, qui n'auroit pas manqué de la mettre en crédit, & de ſe faire admirer par-tout, comme le véritable imitateur du grand *Jules-Céſar*.

Pour revenir aux Sacrifices, nous dirons que les *Yncas* ne conſentoient jamais qu'il s'en fît aucun ni d'Hommes ni d'Enfans, non pas même durant la maladie de leurs Rois, comme le raporte un ancien Hiſtorien. Car lorſqu'ils ſe trouvoient mal, ils n'apelloient pas ces accidens des Effets de la Fragilité Humaine, tels que ſont ceux qui arrivent d'ordinaire aux Hommes; mais ils les regardoient comme des Meſſagers du Soleil, Père de leur *Ynca*, *qui venoit*, à ce qu'ils diſoient, *apeller ſon Fils*, *afin qu'il ſe repoſât au Ciel en ſa compagnie*; c'étoient les propres mots que les Rois *Yncas* avoient preſque toujours à la bouche, lorſqu'ils ſe voyoient à l'article de la mort. Comme ils ſe donnoient cette vanité par-tout, afin que les Indiens n'en doutâſſent point, ni de toutes les autres choſes ſemblables qu'ils diſoient du Soleil, ils ne vouloient pas ſouffrir qu'on les contredît, ni qu'on préſentât des Sacrifices pour leur guériſon; puiſqu'ils avouoient eux-mêmes que le Soleil, dont ils étoient les Fils, les apelloit pour s'aller repoſer avec lui. Cela doit ſuffire pour montrer qu'ils ne ſacrifioient ni Hommes, ni Femmes, ni Enfans: mais nous parlerons enſuite plus-

au-

au-long de leurs Sacrifices, tant en commun qu'en particulier, & des Fêtes solemnelles qu'ils célébroient à l'honneur du Soleil.

Toutes les fois qu'ils entroient dans leurs Temples, le Principal de la Compagnie portoit la main sur l'un de ses sourcils; & soit qu'il en arrachât du poil, ou non, il le souffloit en l'air devant l'Idole, en signe d'offrande. Il faut remarquer d'ailleurs, que cette espèce d'adoration ne se faisoit point au Roi, mais seulement aux Idoles, aux Arbres, & aux autres choses où le Diable entroit afin de leur parler. Cete même coutume étoit observée par les Sorciers, & par leurs faux Prêtres, lorsqu'ils entroient dans des recoins & des lieux secrets, pour y parler avec le Diable; comme si par cet acte d'idolâtrie, où ils offroient leurs personnes, ils eûssent voulu obliger cette Divinité imaginaire à les ouïr & à leur répondre. C'est ce que j'ai vu pratiquer moi-même à plusieurs d'entr'eux, & dont je puis par conséquent assurer la vérité.

CHAPITRE IX.

Qu'ils attribuoient au Prémier Ynca *l'Institution de leurs Prêtres, de leurs Coutumes, de leurs Cérémonies, & de leurs Loix.*

Ils se servoient ordinairement de Prêtres pour faire leurs Sacrifices; avec cette distinction, que dans la Ville de *Cuzco* les Prêtres de la Maison du Soleil étoient tous *Yncas*, nés du Sang Royal; au lieu que pour tout autre service du Temple, il suffisoit qu'ils fûssent du nombre des *Yncas* privilégiés. Ils n'élisoient pour Souverain Prêtre qu'un des Oncles ou des Frères du Roi, ou si c'étoit quelque autre, il falloit du-moins qu'il fût légitimement venu de son sang. Les Prêtres n'avoient point d'habit particulier; mais dans les Provinces où le Soleil avoit des Temples en fort grand nombre, il n'y avoit que ceux qui en étoient natifs, & parens du Seigneur de chaque Province, qui pûssent exercer cette Charge Religieuse. Mais quant au principal Prêtre, tel sans comparaison qu'est un Evêque parmi nous, il falloit qu'il fût *Ynca*. Afin même que dans leurs Sacrifices & leurs Cérémonies il se rendîssent conformes à leur Métropolitain, ils élisoient les *Yncas* pour Supérieurs en tems de Paix & de Guerre, sans démettre ceux du Pays, afin qu'on ne leur reprochât point de les mépriser, & d'user de tirannie envers eux. Ils avoient aussi plusieurs Maisons de Religieuses, dont les unes gardoient une virginité perpétuelle sans jamais sortir, & les autres étoient Maîtresses du Roi. Nous parlerons dans la suite de la qualité de celles-ci, de leur manière de vivre, de leurs charges, & de leurs exercices ordinaires.

Il faut savoir d'ailleurs, que quelques Sacrifices, ou quelques Loix que les Rois *Yncas* voulûssent établir, tant pour le spirituel de leur vaine Religion, que pour le temporel de leur Gouvernement politique, ils les attribuoient toujours au prémier *Ynca Manco Capac*. Ils disoient qu'il les avoit toutes fondées; qu'il

qu'il avoit mis les unes en uſage, & qu'il n'avoit laiſſé qu'un crayon des autres, afin que ſes deſcendans y aportâſſent les derniers traits, quand il en ſeroit tems. Et comme ils s'imaginoient qu'il étoit Fils du Soleil, & venu du Ciel pour gouverner les Indiens & leur impoſer des loix, ils croyoient auſſi que ſon Père lui avoit dit & enſeigné quelles loix il devoit faire pour le bien commun des Hommes, & quels ſacrifices il falloit lui offrir dans les Temples qui lui ſeroient conſacrés. Le but qu'ils ſe propoſoient par cette fourberie, étoit de donner plus de force à tout ce qu'ils ordonneroient à l'avenir: Mais auſſi ne peut-on pas ſavoir au vrai, quel des *Yncas* fit telle ou telle loi: Outre qu'ils n'avoient pas l'uſage de l'Ecriture ni des Livres, & qu'ils manquoient de pluſieurs autres choſes qui ſervent à perpétuer la mémoire des évènemens. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que ce qu'ils avoient de Loix & d'Ordonnances, étoit ou nouveau, ou réformé ſur l'Antiquité, ſelon que le tems & la néceſſite le requeroient.

Ils prétendent qu'un de leurs Rois, comme nous le verrons dans ſa vie, fut un grand Légiſlateur, parce qu'il leur donna pluſieurs Loix nouvelles, & qu'il corrigea ou augmenta toutes celles qu'il trouva faites. Ils ajoutent qu'il étoit Souverain Prêtre, qu'il inſtitua quantité de Cérémonies & de Coutumes pour leurs Sacrifices, & qu'il orna pluſieurs Temples d'une infinité de richeſſes. Ils diſent de-plus, qu'il fût un excellent Capitaine, qui conquît un grand nombre de Provinces & de Royaumes. Mais quelque beaux titres qu'ils lui donnent, ils ne font aucune mention en particulier, ni des Loix qu'il leur impoſa, ni des Sacrifices qu'il inſtitua. Deſorte que pour mieux ſe tirer de ce labirynte, ils attribuënt toutes ces choſes au prémier *Ynca*, tant pour ce qui eſt de leurs Loix, que du fondement de leur Empire. Suivant cet ordre confus, nous raporterons ici la prémière Loi fondamentale de leur Etat; enſuite nous paſſerons aux autres, & aux Conquêtes de tous les Rois; & nous parlerons de leurs Mœurs, de leurs Coutumes, de leur Manière de Sacrifier, des Maiſons de leurs Religieuſes, de leurs Fêtes ſolemnelles, des Cérémonies qu'ils obſervoient quand ils faiſoient des Chevaliers, du Service de leur Maiſon, & de la Pompe de leur Cour. Ce mêlange ne peut être qu'agréable au Lecteur, qui ſe deſennuyera par la variété de toutes ces narrations. Mais avant que de paſſer outre, il me ſemble que je ne ferai pas mal de prouver les choſes que j'ai dites, par des autorités tirées des Hiſtoriens Eſpagnols qui ont écrit de cette même matière.

CHA-

CHAPITRE X.

L'Auteur prouve ce qu'il a dit ci-devant, par le témoignage des Historiens Espagnols.

POUR faire voir que ce que j'ai dit de l'origine des *Yncas*, & des choses qui s'étoient passées avant eux, n'est point de mon invention, mais que que les Indiens eux-mêmes en ont fait le raport aux Historiens Espagnols, j'insererai ici un passage de *Pédro de Ciéça de Léon*, natif de *Séville*. C'est un Chapitre entier qui se trouve dans la I. Partie de sa *Chronique du* Pérou, où il fait *le dénombrement & la description de ces Provinces, avec un récit particulier de la fondation des nouvelles Villes, de la façon de vivre des Indiens, de leurs Mœurs, de leurs Coutumes*, & ainsi des autres choses qui font le titre du Livre de cet Auteur. Il composa lui-même cette Histoire dans le *Pérou*, afin de ne rien avancer dont il ne fût sûr; & après avoir fait plus de douze-cens lieuës par terre, à suivre le Pays en longueur, depuis le Port d'*Uraca* jusqu'à la Ville qu'on apelle aujourd'hui *Ciudad de Plata*. Il avoit soin, pendant son voyage, d'écrire dans chaque Province la relation qu'on lui faisoit des Coutumes & des Loix de ceux du Pays, soit qu'elles fûssent barbares ou politiques, & d'observer la division des Tems & des Ages. Suivant cette méthode il raporte ce que les Habitans de chaque Contrée faisoient, avant que les *Yncas* les eûssent assujettis à leur Empire, & les occupations qu'ils eurent depuis. Il employa neuf années entières à recueillir les relations qu'il en avoit euës; c'est-à-dire qu'il les commença à l'âge de quarante-un an, & qu'il les finit à cinquante. Il fait un Chapitre particulier, qui est le XXXVIII. de son Histoire, de ce qu'il avoit remarqué depuis *Uraca* jusqu'à *Pasto*, qui est aux frontières du Pays des *Yncas*; & voici de quelle manière il s'exprime.

Puisque dans cette prémière Partie je dois traiter souvent des Yncas, *aussi bien que des lieux où ils faisoient leur demeure, & de plusieurs autres particularités qui les regardent, j'ai cru qu'il étoit à-propos d'en dire ici quelque chose en général, quoique j'aye déjà parlé d'eux & de leurs beaux faits dans un Livre particulier que j'en ai écrit. Les Indiens de* Cuzco *nous ont donné plusieurs relations, d'où l'on peut tirer cette conséquence, qu'il y avoit autrefois de grands desordres dans toutes les Provinces de ce Royaume que nous apellons* Pérou, *dont les habitans étoient si peu raisonnables & si dépourvus d'esprit, qu'il n'est pas possible de le croire. C'est l'opinion commune, que tous ces Peuples vivoient en bêtes; que parmi eux les uns mangeoient de la chair humaine, & les autres se marioient à leurs filles, ou même à leurs mères; qu'à des péchés si horribles, ils en ajoutoient quantité d'autres beaucoup plus énormes, jusques-là même qu'ils avoient de grandes familiarités avec le Diable, & qu'ils le servoient avec beaucoup de respect & de soumission.*

Ils avoient sur le haut des Collines & des Montagnes quantité de Châteaux & de Places fortes, d'où ils se déclaroient la guerre pour les moindres choses, & s'entre-

toient inhumainement, ou se faisoient prisonniers. Mais quoiqu'ils fûssent plongés dans ces barbaries, & accoutumés à de si grands vices, l'on assure néanmoins qu'il y en avoit parmi eux qui ne laissoient pas d'avoir quelque Religion; qu'en diverses Contrées de ce Royaume ils avoient bâti de grands Temples, où ils faisoient leurs prières, & adoroient le Diable, qui se communiquoit à eux visiblement; qu'ils étoient fort superstitieux envers leurs Idoles, & qu'ils leur offroient des Sacrifices abominables. Pendant que les Naturels de ce Royaume vivoient de cette manière, il s'éleva tout-d'un-coup, dans la Province de Colloa *& en d'autres Pays, de cruels Tirans, qui se firent la guerre à outrance, & qui autorisoient toute sorte de meurtres & de voleries. Cette confusion attira de grandes calamités aux uns & aux autres, & il y eut plusieurs fortes Places démolies, sans que ces Barbares mîssent aucune fin à leurs sanglantes querelles. Il n'y avoit que l'Ennemi commun du Genre Humain qui en profitât, & qui se réjouît de voir la perte d'une infinité d'Ames, que ces desordres causoient.*

Toutes les Provinces du Pérou *étoient dans ces divisions mortelles, lorsqu'on vit survenir deux Frères, dont l'un s'apelloit* Manco Capac, *de qui les Indiens racontent de grandes merveilles, & des fables fort plaisantes, comme l'on pourra voir dans le Livre que j'ai allégué ci-devant, après qu'il sera mis en lumière. Ce* Manco Capac *fonda la Ville de* Cuzco, *& fit des Loix pour l'usage commun des Habitans. Lui-même & ses descendans s'apellèrent* Yncas, *c'est-à-dire Rois ou Grands Seigneurs. Ils se rendirent avec le temps si redoutables & si puissans, qu'ils soumirent à leur Empire toute cette grande étenduë de Pays qui est depuis* Pasto *jusqu'à* Chili. *Leurs bannières triomphantes furent vuës tant du coté du Sud que du coté du Nord, sur les Rivières de* Maule *& d'*Angas Mayo, *où se borne leur Empire, qui ne pouvoit être que fort vaste, puisqu'il y a plus de treize-cens lieuës de l'une à l'autre. Ils firent bâtir quantité de Châteaux & de Places fortes dans toutes les Provinces de leurs Etats, & ils en confièrent la garde à de bons Capitaines & à des Gouverneurs fidelles. Aussi faut-il avouër que par leur bonne conduite ils firent des choses si merveilleuses, qu'il se trouve peu de Princes qui ayent eu de l'avantage sur eux en matière de bien régir un Etat. D'ailleurs, quoique l'usage des Lettres ne fût point introduit dans ces Contrées de leur Empire, ils ne laissoient pas d'avoir le sens extrêmement bon, & une grande vivacité d'esprit.*

Ils aprirent à leurs Sujets cette louable coutume de se servir d'habits pour couvrir leur nudité, & de porter au lieu de souliers une manière de sandales, ou pour mieux dire de brodequins. Ils se plaîsoient fort à entendre parler de l'immortalité des Ames, & des autres secrets de la Nature; ils tenoient pour certain que toutes les Choses du Monde avoient été créées, & qu'elles se conservoient par le moyen du Soleil, qu'ils prenoient pour le Souverain Dieu, & auquel ils bâtîrent des Temples magnifiques. Séduits par la malice du Diable, ils adoroient, comme les Payens, jusqu'aux Arbres & aux Pierres. Dans les principaux de leurs Temples, ils avoient quantité de belles Filles, qui vivoient comme autrefois dans Rome *les Religieuses de* Vesta, *& qui observoient presque les mêmes loix. C'étoit leur coutume de n'envoyer jamais à la guerre, que les plus vaillans & les plus fidelles Capitaines qu'ils pouvoient trouver dans le Pays. Ils avoient une grande souplesse d'esprit, & une adresse incroyable à remettre bien ensemble ceux qui étoient ennemis, sans*

avoir recours aux armes pour les porter à la paix. Si quelques-uns faisoient les mutins & les rebelles, ils les châtioient avec la dernière sévérité. Cette courte relation à l'égard des Yncas *suffira ici, puisque j'ai déjà fait un Livre de leur Gouvernement; & je suis persuadé que ceux qui prendront la peine de le lire, y trouveront que ces Rois ont eu beaucoup de valeur & de prudence.*

Le même Historien, *Pédro de Ciéça de Léon*, parle ensuite, dans l'espace de 83 Chapitres, de l'Idolâtrie des Rois *Yncas*, de leurs Conquêtes, & de leur Gouvernement en paix ou en guerre, & il fait par-tout l'éloge des *Yncas*. S'il traite des Provinces dont les habitans sacrifioient des Hommes, mangeoient de la Chair Humaine, alloient tout-nuds, laissoient la terre en friche faute de la savoir cultiver, & commettoient une infinité d'abus énormes, jusqu'à se porter à l'adoration des choses infames & viles; il ajoute qu'après avoir été conquis par les *Yncas*, ils reçurent des instructions, & perdirent toutes ces mauvaises Coutumes. Dans un autre endroit, où il parle de plusieurs Provinces qui vivoient de la même manière, il en allègue pour cause, que le Gouvernement des *Yncas* ne s'étoit pas encore étendu jusques-là. Et ailleurs, où il traite des Contrées dont les habitans étoient plus civilisés & moins barbares que leurs Voisins: *Ces Indiens*, dit-il, *se réformèrent par le Gouvernement des Yncas*. Ce qui fait voir qu'il leur donne toujours la gloire d'avoir aboli les Abus, & perfectionné les bonnes Coutumes. Nous en raporterons dans la suite quelques passages: mais si quelqu'un souhaite de les voir au long, il n'a qu'à lire son Histoire, où il trouvera que les Coutumes de ces Indiens étoient diaboliques, & leurs infamies si étranges, que l'imagination des hommes n'en sauroit inventer de plus grandes. Cependant on ne s'en étonnera pas, si l'on considère que le Diable en étoit l'auteur, & que les mêmes choses qu'il enseignoit aux anciens Gentils, il les enseigne encore aujourd'hui à ceux qui ne sont point éclairés des véritables lumières de la Foi.

Au-reste, quoique cet Auteur remarque, en divers endroits de son Histoire, que les *Yncas*, ou leurs Prêtres, parloient au Diable, & qu'ils avoient beaucoup d'autres superstitions odieuses; malgré tout cela, il n'y en a pas un seul, où il dise qu'ils sacrifioient des Hommes ou des Enfans. Il est vrai qu'il dit quelque part, à l'occasion d'un Temple qui étoit aux environs de *Cuzco*, qu'ils y offroient du sang après l'avoir répandu sur une masse de pain, & qu'ils faisoient cette saignée entre les deux sourcils, comme nous le raporterons dans son lieu; mais l'on ne sacrifioit pour tout cela, ni des Hommes, ni des Enfans. Ce même Auteur trouva moyen, à ce qu'il dit, de conférer avec plusieurs *Curacas*, qui avoient connu le dernier de leurs Rois, qu'on nommoit *Huayna Capac*, & il en tira diverses relations, dont il s'est bien servi dans ses Ecrits. Quoiqu'il n'y ait qu'environ cinquante ans de cela, on peut s'apercevoir que les coutumes d'alors différoient beaucoup de celles d'aujourd'hui, & qu'elles étoient moins altérées, plus elles aprochoient de leur prémière source. J'ai bien voulu faire cette remarque, pour réfuter l'opinion de ceux qui ont prétendu que les *Yncas* sacrifioient des Hommes & des Enfans, quoiqu'ils ne l'ayent jamais fait; & pour faire voir que des Historiens ne devroient pas leur avoir attribué une coutume si barbare, sans en avoir eu de meilleures preuves.

Cependant chacun eſt libre d'en croire ce qu'il voudra, & il eſt toujours ſûr qu'à cet égard les *Yncas* étoient coupables d'Idolâtrie. Le R. P. *Blas Valera*, lorsqu'il parle des Antiquités du *Pérou*, & des Sacrifices que les *Yncas* faiſoient au Soleil, qu'ils reconnoiſſoient pour leur Père, s'exprime en ces termes : *Leurs ſucceſſeurs préſentoient au Soleil pluſieurs Sacrifices de Brebis, & d'autres Animaux, en témoignage de la grande vénération qu'ils avoient pour lui*; mais ils ne lui ſacrifioient jamais des Hommes, comme *Polo*, & quelques autres à ſon exemple, l'ont fauſſement avancé.

Ce que nous avons dit que les *Yncas* ſortirent d'un marécage apellé *Titicaca*, eſt confirmé par *Franciſco Lopez de Gomara*, dans ſon *Hiſtoire Générale des Indes*, Chap. 120. où il parle de la race d'*Atahuallpa*, qui fut pris & mis à mort par les Eſpagnols. *Auguſtin de Carate*, Surintendant Général des Finances de ſa Majeſté, le raporte auſſi dans l'Hiſtoire qu'il a écrite du *Pérou*, Liv. I. Chap. 13. & le R. P. *Joſeph Acoſta* l'aſſure dans le fameux Livre qu'il a compoſé de la *Philoſophie Naturelle & Morale du Nouveau Monde*, Liv. I. Chap. 25. où il dit pluſieurs choſes à la louange des *Yncas*. On peut voir par là que ce que j'en dis n'eſt pas nouveau, & que je n'ai fait qu'étendre la Relation que les Eſpagnols en ont donnée. En qualité d'Indien natif, je dois mieux ſavoir qu'eux la propriété de ma Langue, & j'ai ſucé, pour ainſi dire, avec le lait de ma nourrice, les vérités & les fables que je raconte. Paſſons à l'ordre que les *Yncas* obſervoient dans le Gouvernement de leurs Royaumes.

CHAPITRE XI.

Les Yncas *diviſoient leur Empire en quatre parties, & tenoient un rolle de leurs Sujets.*

LES Rois *Yncas* diviſoient leur Empire en quatre parties, qu'ils apelloient *Tahuantinſuyu*, c'eſt-à-dire les *quatre parties du Monde*, ſuivant les quatre points cardinaux du Ciel, l'Orient, le Couchant, le Septentrion, & le Midi. La Ville de *Cuzco* en étoit comme le centre, & ce nom ne lui étoit pas mal impoſé; puisque dans le langage particulier des *Yncas*, il ſignifioit *le nombril de la Terre*. En effet tout le *Pérou* eſt long & étroit comme le corps humain, & la Ville de *Cuzco* en fait preſque le milieu. Ils apelloient *Antiſuyu* cette partie qui regarde l'Orient, à cauſe de la Province des *Antis* qui eſt de ce coté-là; & c'eſt pour la même raiſon qu'ils nomment encore *Anti*, toute cette grande étenduë de montagnes couvertes de neige qui ſont à l'Orient du *Pérou*. Ils emploient le mot *Cuntiſuyu* pour déſigner la partie du Couchant, ainſi nommée de la Province de *Cunti*, qui eſt fort petite. Quant à la partie du Nord, elle prend le nom de *Chinchaſuyu*, de la Province de *Chincha*, qui eſt une des plus grandes du Pays, ſituée au Nord de la Ville; & celle de *Collaſuyu*, qui eſt comme le détroit du milieu, emprunte le ſien d'une autre Province

vince

vince fort étenduë, qu'ils apellent vulgairement *Colla*, & qui est du coté du Sud. Par ces quatre Provinces ils entendoient tout ce qu'il y avoit de Pays jusqu'à ces quatre parties, bienqu'ils sortissent de leurs bornes, & qu'il y eût d'autres Contrées dans lesquelles ils empiétoient de plusieurs lieuës. Par exemple le Royaume de *Chili*, qui du coté du Sud est à plus de six-cens lieuës de la Province de *Colla*, étoit compris dans la partie de *Collasuyu*: De-même le Royaume de *Quito*, qu'ils comprenoient dans le détroit de *Chinchasuyu*, quoiqu'il fut vers le Nord, & à plus de quatre-cens lieuës de *Chincha*: Desorte que c'étoit la même chose de nommer ces parties-là, ou de dire à l'Orient, au Couchant &c. D'ailleurs, c'est ainsi qu'ils apellent encore aujourd'hui les quatre principaux chemins que l'on trouve en sortant de *Cuzco*, parce qu'ils conduisent aux quatre parties du Royaume. Pour établir le fondement de leur Etat, les *Yncas* inventèrent une Loi, par le moyen de laquelle ils se promirent de prevenir & d'arrêter tous les maux qui pourroient naître dans leurs Royaumes. C'est qu'ils ordonnèrent que dans toutes les Villes de leur Empire, grandes ou petites, les habitans seroient enrollés dans le regître public par Décuries de dix en dix hommes, dont le Chef, ou le Décurion, prendroit la conduite des neuf autres. Cinq de ces Décuries avoient un autre Décurion ou Chef, qui par ce moyen commandoit cinquante hommes. Un autre Capitaine avoit sous lui deux Décuries de cinquante hommes chacune, c'est-à-dire cent hommes. Ainsi en augmentant toujours, cinq Décuries de cent hommes étoient sous la charge d'un autre Décurion, qui avoit sous lui cinq-cens Bourgeois. Ensuite deux Compagnies de cinq-cens hommes reconnoissoient un Général, qui en commandoit mille. Mais ils ne vouloient pas que leurs Décuries fûssent plus nombreuses, parce qu'ils croyoient qu'un Chef étoit assez occupé à rendre bon compte de mille hommes. Desorte qu'ils avoient des Décuries de dix hommes, de cinquante, de cent, de cinq-cens & de mille, avec leurs Décurions ou leurs Capitaines, qui dépendoient les uns des autres, à remonter des Officiers subalternes aux Supérieurs jusqu'au dernier, qui étoit le principal Décurion que nous apellons Général.

CHAPITRE XII.

De l'Office des Décurions.

Les Décurions ou les Dixeniers étoient obligés à deux choses envers ceux de leur Décurie, ou de leur Brigade. L'une, de solliciter pour eux en cas de besoin, & de rendre compte de leur état & de leurs infortunes au Gouverneur, ou à tel autre Ministre qui avoit charge d'y rémédier: Lorsqu'il s'agissoit par exemple de leur procurer des vivres pour se nourrir, des grains pour semer, de la laine pour s'habiller, ou même dequoi rebâtir leur maison,

en cas qu'elle fût tombée ou que le feu s'y fût mis, & ainsi de leurs autres incommodités grandes ou petites. Secondement, c'étoit le devoir du Décurion de se porter pour accusateur, si quelqu'un de sa Brigade avoit commis la moindre faute. Car alors il étoit obligé d'en rendre compte au Décurion duquel il dépendoit, & celui-ci, ou bien le Chef qui étoit son Supérieur, devoit avoir soin de faire châtier le Coupable. D'ailleurs, suivant que le crime étoit plus ou moins énorme, il y avoit aussi prééminence de dignité entre les Juges, qui relevoient pour l'ordinaire les uns des autres. Ils y procédoient de cette sorte, afin que le châtiment suivît sans aucun délai, & qu'à chaque accusation il ne fût pas besoin d'évoquer la cause à une plus haute Jurisdiction, par un ou plusieurs apels, jusqu'à la faire tomber entre les mains des souverains Juges de la Cour. Ils alléguoient là-dessus, qu'en matière de punition, les délais obligeoient plusieurs à faire du mal; que les procès civils s'entretenoient jusqu'à l'infini, à force de productions, d'apels, & de preuves; & que les Pauvres ainsi traversés, étoient à la fin contraints d'abandonner leur bon droit, & de perdre leur bien misérablement, parce qu'ils n'avoient pas dequoi fournir à la dépense, qui montoit trois fois plus haut que le principal. Pour empêcher donc de tels inconvéniens, ils établirent un Juge dans chaque Ville, avec plein pouvoir de terminer les procès que les habitans pourroient avoir ensemble; à moins qu'il ne s'agît de quelque affaire entre deux Provinces, pour les bornes des champs, ou pour le droit des pâturages. Alors l'*Ynca* députoit un Commissaire particulier, afin d'en juger, comme nous le dirons ci-après.

Tout Caporal ou Chef d'une Brigade, grand ou petit, qui négligeoit de solliciter pour ses gens, étoit plus ou moins châtié, selon l'importance du fait, & le dommage qu'ils avoient souffert pour n'avoir pas été secourus. Si d'ailleurs, bien informé que quelqu'un de ceux qui étoient sous lui avoit commis une mauvaise action, il tardoit un jour à l'accuser, sans qu'il en eut une cause légitime, en tel cas il étoit déclaré coupable, & on le châtioit doublement; une fois pour n'avoir pas bien fait son devoir, & l'autre pour s'être chargé du crime de celui qu'il n'avoit pas accusé. Comme donc chaque Caporal relevoit d'un autre Chef, qui avoit l'œil sur lui, & qui éclairoit ses actions, cela les obligeoit tous à bien faire, & à s'aquiter de leur charge le mieux qu'ils pouvoient. Cette bonne Police étoit aussi cause qu'il n'y avoit ni vagabonds ni fainéans dans tout le Pays, & que chacun, toujours éclairé par un accusateur, prenoit garde à ne rien faire qui ne fût dans les règles de la Justice & de l'Equité. Afin même de mieux entretenir l'ordre, les peines étoient si rigoureuses, que pour la moindre faute ils condamnoient presque toujours à la mort ceux qui en étoient convaincus. Mais ils ne le châtioient pas tant, à ce qu'ils disoient, pour leur propre faute & pour celle d'autrui, que pour avoir contrevenu au commandement & à la parole de leur *Ynca*, qu'ils respectoient comme leur Dieu. Et bienque celui qui étoit offensé n'en eût formé aucune plainte, & qu'on ne procédât que par la voie ordinaire du Procureur-Fiscal, ou du Décurion, comme ils y étoient obligés par le devoir de leur charge, on ne laissoit pas de punir le Coupable de la peine ordonnée par la Loi, c'est-à-dire de

la

la mort, ou du fouët, ou du banniſſement, ou de quelque autre peine de cette nature, proportionnée à la grandeur du crime.

Ils châtioient un Fils de famille, ſelon que la faute qu'il avoit commiſe étoit grande ou petite, ſans lui pardonner aucune de ces actions que l'on apelle ordinairement des traits de jeuneſſe; mais ils proportionnoient toujours la peine à l'âge & à l'innocence de l'Enfant. A l'égard du Père, ils le puniſſoient à toute rigueur, pour n'avoir pas prevenu ces mauvaiſes habitudes de ſon Fils, & eu ſoin de l'inſtruire & de le corriger dans ſon bas âge. Le Décurion devoit accuſer le Fils auſſi bien que le Père, quelque faute que l'un ou l'autre eût commiſe. Cette précaution faiſoit que les Pères élevoient leurs Enfans avec beaucoup de ſoin, & qu'ils les empêchoient de faire des actions indignes d'eux, ſoit dans la Ville, ou à la Campagne: Deſorte que les Jeunes-gens, qui ſont d'ailleurs dans ce Pays-là d'un naturel fort docile, n'étoient pas moins doux ni moins aprivoiſés que des Agneaux, à-cauſe des bonnes inſtructions qu'ils reçevoient de leurs Pères.

CHAPITRE XIII.

De quelques Loix que les Yncas *avoient dans l'étenduë de leur Empire.*

LES Indiens ne condamnoient jamais perſonne à l'amende, & ne confiſquoient pas le bien des Criminels. Ils alléguoient pour raiſon, que de s'en prendre aux biens des Coupables, & les laiſſer en vie, ce n'étoit pas bannir le crime d'un Etat, mais donner aux Criminels la liberté de faire de plus grands maux. Si un *Curaca* ſe révoltoit, ou commettoit quelque autre faute qui méritât la mort, on l'exécutoit rigoureuſement; mais ſon Fils, qui devoit ſuccéder à ſon Emploi, ne le perdoit point pour cela. Au-contraire, on le lui donnoit, en lui repréſentant la faute & la peine de ſon Père, afin qu'il eut ſoin de les éviter. *Pédro de Ciéça de Léon* dit ſur ce ſujet, en parlant des *Yncas* au 28. Chap. de ſon Livre, que *pour empêcher que leurs Sujets ne leur voulûſſent du mal, ils n'ôtoient jamais la dignité de* Cacique, *à ceux qui la tenoient héréditaire, & qui étoient du Pays. Mais ſi quelqu'un par hazard avoit commis une faute ſi énorme qu'elle méritât qu'on le dégradât de cette marque d'honneur & de nobleſſe, ils la donnoient en ce cas-là à l'un de ſes Enfans ou de ſes Frères, & commandoient à tout le monde de lui obéïr & de le reconnoître pour* Cacique *&c.* Les *Yncas* obſervoient la même coutume à l'égard des Charges Militaires. Car ils ne caſſoient jamais les Capitaines natifs des Provinces où ils avoient pris des gens pour les mener à la Guerre: au-contraire, ils les laiſſoient fort paiſibles dans leur Charges, quand même ils auroient été Meſtres-de-Camp, mais ils leur donnoient pour Chefs des perſonnes du Sang Royal, dequoi les Capitaines étoient fort aiſes; parce que par-là ils ſervoient de Lieutenans aux Rois *Yncas*,

cas, dont ils se disoient les Soldats & les Ministres, ce qu'on regardoit comme une grande faveur.

Lorsqu'un Juge rendoit une sentence, il ne devoit nullement déroger à la punition portée par la Loi, mais l'exécuter ponctuellement, sur peine de mort s'il avoit contrevenu aux Ordonnances du Roi. Les raisons qu'on rendoit de cette pratique étoient, qu'on ne pouvoit permettre au Juge d'ajouter ou retrancher quelque chose à la Loi, sans en ravaler la Majesté; qu'on devoit la respecter d'autant plus, que c'étoit le Roi même qui l'avoit faite, du consentement de tous ceux de son Conseil; que des Juges particuliers n'avoient pas tant d'expérience qu'eux, & par conséquent que les autoriser jusqu'à ce point, seroit rendre la Justice venale, & ouvrir un chemin à la corruption, ou par prières ou par présens. On disoit encore que cela ne se pouvoit souffrir, sans attirer de grands desordres dans l'Etat, parce que par ce moyen chaque Juge entreprendroit de faire à sa mode; & qu'enfin, il n'étoit pas juste qu'aucun Juge agît en Législateur, mais en Exécuteur de ce que la Loi commandoit, quelque rigoureux qu'il pût être. Je sai bien qu'à ne considérer que la grande sévérité de ces Loix, dont la plupart condamnoient à la mort pour la moindre faute, elles passeront d'abord pour injustes & barbares. Mais d'un autre coté, si l'on fait attention à l'utilité qui revenoit à l'Etat de la rigueur de ces Loix, on conviendra que ceux qui les ont faites, étoient des gens bien sensés, qui vouloient prevenir par-là les malheurs, & déraciner les maux de leur République. Car il n'y a pas de doute que les Hommes, qui aiment naturellement la vie, aprenoient à être sages, de peur de la perdre s'ils péchoient contre des Loix si rigoureuses, & dont ils ne pouvoient éviter la peine. Cette apréhension leur donnoit tant d'horreur pour le Vice, qu'à-peine trouvoit-on quelqu'un, dans tout l'Empire de l'*Ynca*, qui commît en toute une année une seule faute punissable. La raison de cela est, que quoique l'étenduë de cet Empire fut de 1300. lieuës, & qu'il contînt diverses Nations qui parloient des Langues differentes, cependant tous les Habitans se gouvernoient par les mêmes Loix, comme s'ils n'eûssent été qu'une seule Famille. D'ailleurs, l'opinion qu'ils avoient que ces Loix étoient divines, les leur faisoit aimer & respecter; car par la même raison qu'ils tenoient leurs Rois pour Fils du Soleil, & le Soleil pour leur Dieu, ils apelloient aussi divins les Commandemens du Roi, & à plus forte raison les Loix particulières qu'il faisoit pour l'avantage général de tout le Pays. Aussi disoient-ils ordinairement, que le Soleil les avoit révélées à l'*Ynca* son Fils. C'est pourquoi si quelqu'un les violoit, il se regardoit comme un Sacrilège, quand même sa faute n'auroit pas été divulguée. De-là venoit qu'assez souvent ceux qui se sentoient coupables & convaincus par leur conscience, alloient volontairement déclarer au Juge leurs fautes les plus secrètes. Car cette créance qu'ils avoient que l'Ame se condamnoit elle-même, les portoit à croire que leurs péchés étoient la cause de tous les malheurs qui arrivoient à la République, par exemple des maladies, des morts, de mauvaises saisons, & d'autres disgraces publiques ou particulières. Pour empêcher donc qu'à-cause de leurs fautes particulières leur Dieu n'envoyât d'autres maux au Monde, ils disoient qu'ils vouloient expier

pier leur péché par la mort. Ces confeſſions publiques peuvent bien, à mon avis, avoir donné lieu aux Hiſtoriens Eſpagnols, de ſoutenir que les Indiens du *Pérou* confeſſoient ſecrètement leurs péchés, comme les Catholiques, & avoient des Confeſſeurs exprès. Mais ils ne prennent pas garde que c'étoit une fauſſe relation des Indiens, qui pour s'accommoder à l'humeur des Eſpagnols, leur faiſoient accroire cela, en répondant aux queſtions des Eſpagnols ſelon leur goût, ſans ſe mettre en peine de dire la vérité. Car il eſt certain que les Indiens (je parle de ceux du *Pérou*, & non des autres Peuples dont je n'ai nulle connoiſſance) n'uſoient point d'autres confeſſions, que de celles dont nous venons de parler, qu'ils faiſoient publiquement, en demandant qu'on punît leurs fautes d'un châtiment exemplaire.

On n'apelloit jamais d'une Chambre à l'autre dans les Procès. Car le prémier Juge, ne pouvant contrevenir à la Loi, la faiſoit exécuter ponctuellement par ſa ſentence, & ainſi l'affaire étoit terminée. Il eſt vrai qu'à-cauſe du bon ordre des Rois & l'honnêteté des Sujets, il y avoit très-peu de procès entr'eux. Pour les vuider ſans délai, il y avoit un Juge dans chaque Ville, qui, après avoir donné audience aux Parties, les obligeoit d'exécuter dans cinq jours le contenu de la Loi. Mais s'il ſe paſſoit quelque action, qui pour être plus atroce qu'à l'ordinaire méritât d'être renvoyée au Juge Provincial, on alloit droit à lui, & il jugeoit définitivement. Car pour empêcher que ceux qui étoient en procès ne ſortîſſent de leur Province, il y avoit dans la Ville Capitale un Surintendant de Juſtice, pour faire droit aux Parties. Les Rois *Yncas* ordonnèrent encore qu'il y auroit quelques Préſidiaux, où ceux qui auroient des procès pourroient recourir ſans ſortir de la Province; parce qu'ils ſavoient bien que les Pauvres n'avoient pas dequoi aller plaider hors de leur Pays, ni en d'autres Tribunaux, à-cauſe des frais qu'il leur falloit faire, qui étoient quelquefois plus grands que le principal : deſorte qu'ils ſe voyoient contraints par-là de laiſſer perdre leur bon droit faute de le pouvoir défendre, ſurtout s'ils avoient affaire à des Parties qui fûſſent plus riches qu'eux; la coutume de ceux ci étant de rendre mauvaiſe par leur crédit la cauſe des Malheureux, quelque bonne qu'elle ſoit.

Il ne ſe donnoit point de ſentence par les Juges ordinaires, dont ils ne fûſſent obligés de rendre compte, à chaque Lune, à leurs Supérieurs, qui le rendoient eux-mêmes à d'autres, dont ils n'étoient que les Subalternes. Car il y en avoit à la Cour de pluſieurs degrés, qu'on employoit diverſement, ſelon que l'importance de l'affaire le requéroit. C'eſt pour cela même que dans toutes les Négotiations de l'Etat, il y avoit une ſubordination des moindres aux plus grands juſqu'aux Souverains Juges, qui étoient les Vicerois ou les Lieutenans des quatre Parties de l'Empire. Ce raport d'un Juge à l'autre ſe faiſoit exprès, pour voir s'ils avoient bien & duëment exercé leur charge, & pour exciter par-là les Juges inférieurs à s'aquiter de leur devoir, ou pour les punir exemplairement s'ils y avoient manqué : ce qu'on pouvoit apeller une réformation ſecrète, qui ſe faiſoit tous les mois. Quand on vouloit donner ces avis à l'*Ynca*, & à ceux de ſon Grand Conſeil, on ſe ſervoit de certains cordons de diverſes couleurs, où il y avoit quantité de nœuds, par où ils com-

prenoient, comme par des chiffres, tout ce que l'on vouloit dire: les différentes couleurs de ces nœuds marquoient les fautes qu'on avoit punies. On donnoit auſſi à connoître la punition du Coupable, conformément à la Loi, par le moyen de certains fils de pluſieurs couleurs, & qui étoient attachés aux cordons les plus gros. La néceſſité, qui eſt la mère de l'invention, les faiſoit recourir à ces marques extérieures; parce qu'ils n'avoient aucun uſage des Lettres, comme nous le montrerons ci-après dans un Chapitre particulier, où nous ferons auſſi une relation plus étenduë de leur manière de compter par nœuds, que les Eſpagnols ont pluſieurs fois admirée. Ils ne peuvent que s'étonner de voir que leurs meilleurs Arithméticiens ſe trompent aſſez ſouvent dans leurs calculs, au lieu que les Indiens ſont ſi aſſurés dans leurs comptes, & dans leurs règles de partition ou de compagnie, que plus on leur en propoſe de difficiles, plus ils s'en aquitent facilement. Ce qui vient ſans-doute de ce que les perſonnes qui en font métier, ne penſent jour & nuit qu'à cela; deſorte qu'il eſt impoſſible qu'ils ne s'y rendent habiles par cette grande aſſiduïté.

Quand il ſurvenoit quelque différend entre deux Royaumes ou deux Provinces, pour ce qui regarde les bornes ou le droit des pâturages, l'*Ynca* y députoit un Juge du Sang Royal, avec commiſſion expreſſe de s'informer exactement du fait, & de ſe porter ſur les lieux, pour voir de quoi il étoit queſtion entre les Parties, afin que, toutes choſes bien conſidérées de part & d'autre, il trouvât moyen de les accorder. Les informations priſes, l'accord étoit confirmé par une Sentence que le Juge donnoit au nom de l'*Ynca*, & qui avoit la même force que ſi le Roi l'eût prononcée. Si quelquefois le Juge ne pouvoit pas terminer la querelle, il donnoit avis à l'*Ynca* des difficultés qu'il y avoit, & des prétentions de chaque Partie. Alors l'*Ynca* faiſoit un Edit qui paſſoit pour Loi; ou s'il n'aprouvoit point le raport du Commiſſaire, il ordonnoit qu'il y eût ſuſpenſion de pourſuites, juſqu'au prémier voyage qu'il feroit dans cette Province; afin qu'après avoir examiné ſur les lieux le fait dont il s'agiſſoit, il en ordonnât définitivement: ce que ſes Sujets prenoient pour une faveur ſinguliére.

CHAPITRE XIV.

Que les Décurions devoient rendre compte de ceux qui naîſſoient & qui mouroient.

POUR revenir aux Caporaux ou aux Décurions, outre que par le devoir de leur charge ils étoient obligés de protéger leurs gens, & d'en être comme les Procureurs-Fiſcaux, il falloit qu'à chaque mois de l'année ils rendîſſent compte à leurs Supérieurs, d'un degré à l'autre, de ceux des deux Sexes qui naîſſoient & qui mouroient, & que par conſéquent au bout de l'année le Roi en ſçût au-juſte le nombre, comme auſſi de ceux qu'on avoit envoyés à la Guerre,

re, & qui y étoient morts. Ce même ordre des Décurions s'obſervoit dans la Milice à l'égard des Chefs de Brigade, des Enſeignes, des Capitaines, des Meſtres-de-Camp, & du Général, en montant ainſi d'un degré à l'autre. Tous ces Chefs, par le devoir de leur charge, ſervoient à leurs Soldats de protecteurs & d'accuſateurs; deſorte qu'au milieu de la plus violente Guerre, les affaires n'étoient pas moins bien règlées qu'à la Cour même, ni moins tranquilles qu'en pleine Paix. Ils ne ſouffroient jamais le ſac ni le pillage des Villes, non pas même de celles qu'ils gagnoient à force d'armes. Les Indiens remarquoient là-deſſus, que le ſoin extraordinaire qu'on aportoit à châtier les prémières fautes, empêchoit qu'on n'y tombât deux fois de ſuite; & qu'il étoit impoſſible que dans un Etat où l'on négligeoit d'étouffer les mauvaiſes plantes dès leur naîſſance, il ne ſe commît une infinité de crimes: Qu'au-reſte dans une République bien policée, où l'on veut tenir en bride les Méchans, on ne devoit pas attendre qu'il y eût diverſes plaintes formées contr'eux; parce que la plupart du tems les perſonnes qui en avoient été maltraitées ne daignoient pas ſe plaindre, afin de cacher au public la honte qui leur en pouvoit revenir, & de ſe venger par leurs propres mains, d'abord que l'occaſion s'en préſenteroit: Qu'une pareille licence ne pouvoit que cauſer de grands maux, & que le ſeul moyen d'en arrêter le cours, étoit de rendre bonne juſtice à tout le monde, & de châtier ſévèrement les Coupables.

Les Noms de ces Décurions étoient tirés ordinairement du nombre de leurs Décuries; par exemple ils apelloient les prémiers *Chunca Camayu*, c'eſt-à-dire *Celui qui a charge de dix*: car le mot *Chunca* ſignifie *dix*, & *Camayu* dénote *Celui qui a quelque charge*. Il en étoit de-même à l'égard des autres dénominations, qu'ils tiroient auſſi de leurs nombres particuliers, & que je paſſe ſous ſilence pour éviter la longueur: outre que ce n'eſt pas une grande curioſité, de voir deux ou trois nombres multipliés, & compoſés du mot *Camayu*. Au-reſte, ce mot a pluſieurs autres ſignifications, qui ſe forment des Noms & des Verbes qu'on y entremêle, & les Indiens s'en ſervent quelquefois pour déſigner un *Pipeur continuel & un Brelandier*. Ils apellent *Chunca* quelque *Jeu* que ce ſoit, parce qu'on les compte tous par nombres, & que tous les nombres aboutiſſent à celui de dix. Lors donc qu'ils veulent jouër, ils ſe ſervent du mot *Chuncaſum*, qui ſignifie à la lettre, *Comptons par dixaine* ou *par nombres*, c'eſt-à-dire *jouons*.

Par le moyen de ces Décurions, l'*Ynca* & ſes Vicerois, ou ceux qui étoient Lieutenans dans les Provinces ou dans les Royaumes, ſavoient tous au-juſte le nombre des habitans qu'il y avoit dans chaque Ville. Ceci leur ſervoit à partager exactement, ſans fouler perſonne, la dépenſe des Ouvrages Publics que chaque Province devoit faire en commun; par exemple les Ponts, les Chemins, les Chauſſées, & ainſi des autres réparations: Outre qu'ils faiſoient leur compte là-deſſus pour envoyer des gens à la Guerre, en deſtiner les uns au Combat, & les autres à garder le Bagage. Si quelqu'un s'en retournoit ſans avoir obtenu ſon congé, ſur la ſimple accuſation qu'en formoit ſon Capitaine ou ſon Enſeigne, ſon Chef de Brigade ou ſon Décurion dans la Ville, on lui faiſoit auſſi-tôt ſon procès, & il étoit condamné à la

 mort,

mort, pour avoir eu la lâcheté & la perfidie d'abandonner ses Compagnons, ses Parens, son Capitaine, & l'*Ynca* même, ou le Général qui représentoit sa personne. Mais ce n'étoit pas seulement pour règler les Contributions, & dresser la Liste des Gens-de-guerre, que l'*Ynca* vouloit savoir tous les ans le nombre des Sujets qu'il avoit dans toutes les Provinces & les Villes de son Empire : il cherchoit aussi à s'informer par ce moyen de l'abondance ou de la stérilité de chaque Pays, afin de prevenir la famine, & d'envoyer des vivres aux habitans qui en pouvoient manquer. Il aprenoit en même tems quelle quantité de laine & de cotton il faudroit avoir pour les habiller, comme nous le montrerons ailleurs. L'*Ynca* ordonnoit qu'on l'avertît de bonne heure sur toutes ces choses, afin qu'on pût pourvoir sans aucun délai aux besoins de ses Sujets. Il est facile de voir par-là que les *Yncas* s'apliquoient à prevenir les incommodités de leurs Vassaux ; & que ce n'est pas sans raison que le R. P. *Blas Valera* dit en plusieurs endroits de son Histoire, *Qu'au lieu de leur donner le titre de Rois, on les devoit plutôt apeller de bons & fidèles Tuteurs des Orphelins.* Aussi les Indiens eux-mêmes, pour renfermer cet éloge dans un seul mot, les apelloient *Amateurs des Pauvres.*

Pour empêcher que les Gouverneurs, les Juges, les Officiers Subalternes, & ceux qui avoient le manîment des Biens du Soleil & de l'*Ynca*, n'abusâssent de leurs charges, il y avoit des Controlleurs & des Commissaires établis exprès, qui alloient secrètement dans les Provinces pour s'informer des malversations de ces Officiers, & qui en rendoient compte à leurs Supérieurs, afin de les faire châtier. On apelloit cette sorte d'Espions *Cucuy Ricoc*, c'est-à-dire *Celui qui a l'œil par-tout.* De cette manière, il n'y avoit point d'Officier dans tout l'Etat, ni dans la Maison du Roi & dans son Domaine, qui ne dépendît d'un autre, & qui ne fût ainsi obligé à se bien aquiter du devoir de sa charge, s'il ne vouloit pas s'exposer à la perdre. S'il arrivoit qu'un Gouverneur, ou un Officier qui étoit sous lui, eût péché contre l'équité dans les bornes de sa jurisdiction, ou commis quelque autre faute, il étoit puni avec plus de rigueur qu'un homme-du-commun qui seroit tombé dans le même cas. On le traitoit alors avec une sévérité d'autant plus grande, qu'il étoit élevé au-dessus des autres par l'office qu'il exerçoit. La raison qu'ils alléguoient de cette différence étoit : Qu'on ne devoit pas souffrir qu'un homme choisi exprès pour rendre la Justice aux autres, fît lui même des actions injustes ; & qu'il méritoit une punition extraordinaire, parce qu'il offensoit le Soleil & l'*Ynca*, qui l'avoient élevé à cette charge, dans la pensée qu'il seroit plus homme-de-bien que les autres.

CHA-

CHAPITRE XV.

Opinion des Indiens touchant les Yncas *du Sang Royal, qu'ils disent n'avoir jamais commis aucune faute.*

IL ne se trouve point, à ce que disent les Indiens, qu'ils ayent jamais puni un *Ynca* du Sang Royal, au-moins en public, pour avoir commis quelque faute qui méritât un châtiment exemplaire. Toute la raison qu'ils en donnent est, que la doctrine de leurs Pères, l'exemple de leurs Ancêtres, & la voix publique qui les traitoit d'Enfans du Soleil, venus au Monde pour instruire les hommes & leur faire du bien, les retenoient dans les bornes d'une si grande modération, qu'ils servoient d'un parfait modèle de sagesse à leur Etat, plutôt que d'un sujet de scandale & d'une pierre d'achoppement. Ils ajoutoient que les *Yncas* ne pouvoient presque jamais se tromper, ni commettre les mêmes fautes que le reste des hommes; parce qu'ils n'étoient pas sujets aux mêmes tentations, & que l'amour des femmes, le désir des richesses, & les autres passions dérèglées du cœur ne les regardoient point. Si leur *Ynca* désiroit des femmes, il lui étoit permis d'en avoir de toutes les sortes; & quelque belle que fût une fille, il n'avoit qu'à la demander au Père, qui bien loin de la lui refuser, le remercioit bien humblement de ce qu'il avoit daigné s'abaisser jusqu'à la prendre pour sa Maîtresse ou pour sa Servante. Ils disoient la même chose à l'égard des Biens. Leurs *Yncas* n'avoient jamais été réduits à usurper celui des autres, ni à faire des concussions; parce qu'en quelque lieu qu'ils se trouvâssent, ils avoient à leur commandement toutes les richesses du Soleil & des *Yncas* leurs Prédecesseurs, & que les Chefs des Jurisdictions & les Gouverneurs des Lieux étoient obligés de leur fournir tout ce dont ils avoient besoin. Ils manquoient aussi de toutes les occasions qui, par un effet de colère ou de vengeance, portoient les hommes au meurtre; puisqu'on étoit si éloigné de leur faire du chagrin, qu'on leur donnoit le second rang après le Roi, & qu'on les adoroit. Si quelqu'un mettoit en colère un *Ynca*, il passoit pour Sacrilège, & on le punissoit avec la même rigueur que s'il eût attaqué le Roi même. Aussi peut-on assurer qu'on n'a jamais châtié aucun Indien, pour avoir offensé un *Ynca* en sa personne, en ses biens, ou en son honneur; parce qu'ils n'auroient pas ôsé le faire, & que tous les Naturels du Pays prenoient les *Yncas* pour des Dieux. Ils étoient même fort scandalisés, quand les Espagnols leur demandoient quelque chose sur la vie de leurs Princes, qui parut donner la moindre atteinte à leur probité. C'est peut-être à cette occasion qu'un Historien Espagnol a écrit: *Que les Naturels du Pays avoient une Loi entr'eux, qui exemtoit de la mort un* Ynca, *quelque crime qu'il eût commis.* Mais cela est si peu croyable, qu'une Loi de cette nature ne pouvoit être que scandaleuse chez les Indiens, puisque de cette manière il leur auroit été permis

de s'abandonner impunément à toute ſorte de maux. D'ailleurs, ils avoient accoutumé de dire; Que les Loix étoient faites pour tout le monde, & que ſi un *Ynca* venoit à les violer, ils le dégraderoient auſſi-tôt comme indigne du Sang Royal, & qu'ils le puniroient avec plus de rigueur que les autres, parce que d'*Ynca* qu'il étoit, il ſeroit devenu *Auca*, c'eſt-à-dire *Traître*, *Tiran* & *Parjure*.

Pédro de Ciéça de Léon, dans le 44. Chap. de ſon Livre où il parle de la Juſtice des *Yncas* à l'égard de la Diſcipline Militaire, raporte; *Que s'il ſe commettoit quelque violence, ou quelque volerie ſur les frontières, on châtioit d'abord les Coupables avec une grande ſévérité; & que les* Yncas *étoient ſi juſtes & ſi rigoureux ſur cet article, qu'ils ne pardonnoient pas même à leurs propres enfans, s'ils ſe trouvoient enveloppés dans la faute* &c. Il parle encore de cette Juſtice des *Yncas* au Chap. 60. en ces termes: *Si parmi ceux*, dit-il, *qui accompagnoient l'*Ynca, *il s'en trouvoit quelqu'un qui fût aſſez hardi pour entrer dans les champs ou dans les maiſons des Indiens, quoiqu'il n'y eût pas fait grand dommage, on ne laiſſoit pas de le faire mourir auſſi-tôt &c.* Ce qui s'entendoit généralement de tous, ajoute le même Auteur, & ſans aucune diſtinction d'*Yncas*, parce que leurs Loix étoient univerſelles. La principale raiſon qui les obligeoit à bien vivre, étoit le glorieux titre qu'ils ſe donnoient d'Enfans du Soleil. Car ils ne ſe piquoient pas moins de ſurpaſſer les autres en probité qu'en naîſſance, afin que les Indiens ne doutâſſent point que ces qualités ne leur fûſſent héréditaires. En effet ils le croyoient ſi bien, que s'il arrivoit à un Eſpagnol de louër leurs Rois, ou quelqu'un de leurs Parens: *Il ne faut pas s'étonner*, lui répondoient-ils, *s'ils faiſoient de ſi grandes choſes, puiſqu'ils étoient* Yncas. Mais au-contraire, lorsqu'on blâmoit une mauvaiſe action, *Il eſt certain*, diſoient-ils, *que jamais* Ynca *n'a fait cela, s'il n'a été Bâtard ou quelque Impoſteur.* C'eſt ainſi qu'ils traitoient *Atahuallpa*, à-cauſe de la trahiſon qu'il avoit faite à ſon frère *Huaſcar*, qui étoit *Ynca* & légitime héritier de l'Empire, comme nous le dirons dans ſon lieu.

Dans chacune des quatre Parties de l'Etat, l'*Ynca* tenoit trois ſortes de Conſeils, dont l'un étoit pour la Guerre, l'autre pour adminiſtrer la Juſtice aux Particuliers, & le dernier pour le Règlement des Bornes. Chacun de ſes Conſeils avoit ſes Officiers ſubordonnés les uns aux autres, depuis les plus grands juſques aux derniers, c'eſt-à-dire les Décurions, les Dixeniers, qui de degré en degré devoient tous rendre compte aux Cours Souveraines de tout ce qui ſe faiſoit dans l'Empire. Il y avoit de-plus quatre Vicerois, dont chacun préſidoit aux Conſeils qui ſe tenoient dans ſon Gouvernement. Ceux-ci étoient Souverains dans leurs Provinces, & après qu'on les avoit informés de l'état des affaires qui ſe paſſoient dans le Royaume, ils en devoient rendre compte à l'*Ynca* duquel ils dépendoient immédiatement. Il falloit d'ailleurs qu'ils fûſſent *Yncas* légitimes, & qu'ils entendîſſent bien les affaires de la Paix & de la Guerre. Auſſi n'y avoit-il qu'eux qui fûſſent du Conſeil d'Etat, & qui reçûſſent de la propre bouche de l'*Ynca*, les ordres qu'il devoit ſuivre en tout tems. Ils en donnoient avis à leurs Miniſtres, qui les communiquoient aux autres de degré en degré juſques aux derniers. Ce que nous avons dit

ſur

ſur le Gouvernement & les Loix des *Yncas*, doit ſuffire: paſſons maintenant à leur vie & à leurs actions, ſans nous arrêter qu'à ce qu'il y aura de plus remarquable.

CHAPITRE XVI.

La Vie & les Actions de Sinchi Roca, *Second Roi de la Race des* Yncas.

L'Ynca *Manco Capac* eut pour Succeſſeur ſon Fils *Sinchi Roca*. Ce dernier mot, qui eſt le nom-propre, ne ſignifie rien que je ſache dans la Langue générale du *Pérou*, à-moins que dans celle des *Yncas* il n'ait quelque ſignification que j'avouë m'être inconnuë. Le R. P. *Blas Valera*, lorſqu'il parle des vertus & des belles qualités de cet *Ynca*, remarque bien que *Roca*, ſi l'on en prononce l'R doucement comme nous faiſons, ſignifie un *Prince prudent*, mais il ne dit pas dans quelle Langue. Pour le mot *Sinchi*, c'eſt un adjectif qui ſignifie *Vaillant*. Auſſi prétendent-ils qu'il avoit beaucoup de courage & de force, quoiqu'il n'exerçât ni l'un ni l'autre à la Guerre, parce qu'il ne la faiſoit à perſonne. Il donnoit pourtant de bonnes preuves de ſa force, lorſqu'il s'agiſſoit de luter, de courir, de ſauter, de jetter une pierre, de darder un javelot, & de faire toute autre ſorte d'exercices qui demandoient de la vigueur, & dans leſquels il ſurpaſſoit tous les hommes de ſon tems.

Ce Prince n'eut pas plutôt célébré la pompe funèbre de ſon Père, & pris la Couronne Royale, qui étoit une bordure de couleur, qu'il forma le deſſein d'étendre les bornes de ſon Empire. Dans cette vuë, il aſſembla les principaux *Curacas* que ſon Père lui avoit laiſſés, & il leur fit un long diſcours, pour leur aprendre quelle étoit ſa réſolution. Il leur remontra en particulier; „ Que ſon Père, prêt à retourner au Ciel, lui avoit recommandé ſur toutes „ choſes d'amener les Indiens à la connoiſſance & à l'adoration du Soleil; Et „ que pour exécuter ſes ordres, il étoit réſolu de faire aſſembler tous ceux des „ frontières, pour leur dire, que puisqu'ils reçevoient l'*Ynca* pour leur pro„ pre Roi, ils étoient obligés à ſon exemple de rendre les mêmes honneurs „ au Soleil, qui étoit leur Père commun; Qu'il leur enjoignoit expreſſément „ de le faire, puisque cela ne pouvoit tourner qu'à leur profit, & au bien „ de leurs Voiſins. Il dît enſuite aux *Curacas*, Qu'il importoit beaucoup de „ retirer les Indiens de la vie brutale & déréglée où ils étoient plongés; „ Qu'ils pouvoient bien connoître eux-mêmes par leur propre expérience, „ que la venuë de l'*Ynca* leur Père les avoit mis dans un état plus heureux que „ celui où ils étoient auparavant; Et qu'ainſi ils devoient l'aider à réduire „ ces Barbares, afin que les autres, touchés de l'avantage que leurs Voiſins re„ çevroient par ce changement de vie, ſe ſoumîſſent avec moins de peine.

La réponſe des *Curacas* fut, qu'ils étoient prêts d'obéïr à leur Roi, & de ſe

ſe jetter dans le feu pour l'amour de lui, s'il étoit néceſſaire. Leur Conférence achevée, ils prirent jour pour ſe mettre en campagne. L'*Ynca* partit au jour marqué, & il s'avanca avec ſon monde juſqu'à *Collaſuyu*, qui eſt au midi de la Ville de *Cuzco*. C'eſt-là qu'il fit aſſembler ceux du Pays. Il tâcha d'abord de les gagner par de belles paroles, & il leur dît que l'exemple des autres, & la raiſon même, les obligeoient de ſe ſoumettre à l'Empire de l'*Ynca*, & à adorer le Soleil. En effet, ceux des Nations qu'on apelle *Puchina* & *Canchi*, qui ſont ſur cette frontière, y donnèrent auſſi-tôt les mains, & obéïrent à l'*Ynca*. On doit attribuër une ſi promte ſoumiſſion à leur naturel qui les portoit à tout croire, à l'amour de la nouveauté qui eſt commun à tous les Indiens, mais encore plus à l'exemple de ceux qu'ils voyoient déjà réduits; car il n'eſt rien dont ils ſe piquent davantage que d'imiter les autres, ni qui ſoit plus capable de les perſuader que l'exemple. Auſſi l'*Ynca* gagna-t-il peu-à-peu ces Peuples, ſans recourir aux armes ni à la force. Il étendit par ce moyen les bornes de ſon Empire juſqu'à la Ville de *Chuncara*, c'eſt-à-dire vingt lieuës au-delà du Pays que ſon Père avoit conquis, & il ſe rendit maître de pluſieurs Villes, qui ſont aux deux cotés du grand chemin. Après avoir réduit ces Barbares, il pratiqua envers eux les mêmes maximes que ſon Père avoit employées à l'égard de pluſieurs autres. Il leur aprit à cultiver la terre, & à mener une vie plus règlée. Il leur remontra doucement, qu'ils devoient quiter leurs Idoles & leurs mauvaiſes Coutumes, pour adorer le Soleil, & obéïr à ſes Ordres, qui conſiſtoient à obſerver des Loix qu'il avoit révélées lui-même à l'*Ynca Manco Capac*. Les Indiens firent tout ce qu'il exigea d'eux; & l'*Ynca Sinchi Roca* fit, de ſon coté, tout ce qui lui fut poſſible pour le bien de ſes Sujets, qu'il gouverna toujours fort paiſiblement.

Quelques Indiens croient que cet *Ynca* ne pouſſa pas ſes conquêtes au delà de *Chuncara*; & ſi l'on conſidère le peu de pouvoir que les Rois *Yncas* avoient alors, on trouvera que c'étoit aſſez. Mais il y en a pluſieurs qui le font aller plus loin, & qui diſent qu'il gagna beaucoup d'autres Villes le long du grand chemin d'*Umaſuyu*, ſavoir *Cancalla*, *Cacha*, *Rurucachi*, *Aſſilu*, *Aſancatu* & *Avancani*, juſqu'à *Puçara* d'*Unaſuyu*, qu'on apelle ainſi pour la diſtinguer d'une autre Ville de même nom, qui eſt dans la Contrée d'*Orcoſuyu*. Mais ces Auteurs me pardonneront, ſi je leur dis que ce n'eſt pas aux Etrangers à particulariſer ainſi le nom des Villes & des Provinces, & qu'il faut être natif du *Pérou* pour ne s'y pas tromper. Quoiqu'il en ſoit, ſur ce que *Puçara* ſignifie une *Fortereſſe*, ils diſent que ce Prince fit bâtir celle-ci, pour ſervir de frontière au Pays qu'il avoit conquis; que du coté des *Antis*, il gagna tout ce qu'il y a d'étenduë juſqu'à la Rivière qu'on apelle *Callahuaya*, où il s'engendre de l'Or ſi pur & ſi fin qu'il paſſe vingt-quatre carats, & qu'il ſe rendit maître de tous les autres Bourgs qui ſont entre *Callahuaya* & le Chemin Royal d'*Umaſuyu*, où les Villes que nous avons déjà nommées ſe trouvent compriſes. Mais ſoit qu'il en faille croire les uns ou les autres, & que ce fût le ſecond *Ynca* ou le troiſième qui rendit ces Pays-là tributaires, il eſt toujours ſûr que les *Yncas* ne les gagnèrent point par la force des armes, mais par la voie des perſuaſions & des promeſſes, dont ils leur

firent ſentir les effets. On peut même aſſurer que ces Pays reſtèrent pluſieurs années ſous l'obéïſſance des *Yncas*, quoique l'on n'en ſache pas le nombre au-juſte; non-plus que du Règne de l'Ynca *Sinchi Roca*, qui, ſelon quelques-uns, a été de trente ans. Ce Prince en agît envers ces Peuples qu'il avoit ſoumis, comme un bon Jardinier, qui après avoir planté quelque arbre, le cultive avec beaucoup de ſoin pour en recueillir le fruit. Il n'oublia rien auſſi pour les polir & les civiliſer, & l'on peut dire que le ſuccès répondit à ſon attente. Ces Peuples lui furent toujours fidelles, & obéîrent à ſes Loix & à ſes Ordonnances, avec toute la vénération qu'il en pouvoit exiger.

L'Ynca *Sinchi Roca* vécût pluſieurs années dans une grande tranquillité, & il dît à ſa mort qu'il alloit ſe repoſer avec ſon Père le Soleil, après avoir eſſuyé beaucoup de fatigues pour ramener les hommes à ſa connoiſſance, & à l'adoration qu'ils lui devoient. Il laiſſa pour ſucceſſeur *Lloque Yupanqui*, qu'il avoit eu de *Mama Cora*, ou ſelon quelques-uns de *Mama Oello* ſa Femme & ſa Sœur. Outre ce Prince ſon héritier, il eut d'autres Fils de ſa Femme, & de ſes Maîtreſſes qui étoient ſes Nièces, & que nous apellons légitimes, parce qu'elles étoient ſorties de ſon ſang. Il eut auſſi quantité de Bâtards de ſes Femmes étrangères, dont il entretenoit un grand nombre, afin d'accroître la Race & la Maiſon du Soleil, comme les Indiens s'exprimoient.

CHAPITRE XVII.

Du troiſième Roi Lloque Yupanqui, *& de la ſignification de ſon Nom.*

L'Ynca *Lloque Yupanqui* fut le troiſième Roi du *Pérou*. On l'apella *Lloque*, parce qu'il étoit gaucher; ce qui lui arriva, par la faute & le peu de ſoin de ceux qui l'élevèrent dans ſon enfance. Pour le nom *Yupanqui*, il lui fut donné à-cauſe de ſes vertus & de ſes belles actions. Ce nom tiré d'un Verbe, eſt la ſeconde perſonne du Futur indéfini de l'Indicatif au nombre ſingulier, qui ſignifie *tu compteras*; & ce mot pris abſolument, renferme tout ce que l'on peut s'imaginer à la louange d'un Prince, comme ſi l'on diſoit, *tu compteras ſes beaux faits, ſes excellentes vertus, ſa clémence* &c. Cette manière abrégée de s'exprimer & de nommer quelcun, paſſoit chez les Indiens pour très-élégante & fort noble. Auſſi ne donnoient-ils de pareils titres qu'à leurs Rois ſeuls, à l'excluſion de toute autre perſonne, même des plus grands Seigneurs de la Cour; parce qu'ils ne croyoient pas qu'il fût de la bienſéance, de rendre commun ce qu'ils attribuoient à leurs *Yncas*, & que c'étoit une eſpèce de facrilège d'en agir autrement. Il me ſemble au-reſte que ces noms avoient je ne ſai quelle conformité avec celui d'*Auguſte*, que les *Romains* donnèrent à *Octavius Céſar* à-cauſe de ſes vertus éminentes, & qui perdroit tou-

te sa race, si on l'attribuoit à un autre qu'à un Empereur, ou à quelque Monarque.

Si l'on me dit que cet mots, *tu compteras*, peuvent s'apliquer indifféremment au bien & au mal, je répons que les Indiens n'emploient jamais le même Verbe pour signifier l'un & l'autre. Par exemple, quand ils veulent parler d'un mauvais Prince, ils lui donnent le nom de *Huacanqui*, c'est-à-dire *tu pleureras*, savoir ses cruautés exercées en public & en particulier, soit par le poison ou par l'épée, son avarice insatiable, ses actions tiranniques & profanes : en un mot *tu pleureras* tout ce qu'un mauvais Prince a de vicieux, & qui est capable d'attirer les larmes des hommes. D'un autre coté, parce qu'ils croyoient qu'il n'y avoit rien de mauvais dans leurs *Yncas*, ni qui pût exciter les pleurs s'ils leur donnoient le titre de *Huacanqui*, cela s'entendoit des Amoureux; comme s'ils eûssent voulu dire, *qu'ils pleureroient* à-cause des inquiétudes & des peines que les Amans ont accoutumé de souffrir. Les Indiens attribuèrent aussi les noms de *Capac* & de *Yupanqui* à trois autres de leurs Rois qui s'en étoient rendus dignes, comme nous le verrons ci-après. Il y eut même plusieurs Princes du Sang Royal qui se les arrogèrent, & qui de ces noms-propres, qui apartenoient aux *Yncas*, en firent des surnoms; comme il est arrivé en *Espagne* pour celui d'*Emanuel*, qui de nom-propre d'un Infant de *Castille* est devenu le surnom de ses Descendans.

CHAPITRE XVIII.

Des Conquêtes que fit l'Ynca Lloque Yupanqui.

APRÉS que *Lloque Yupanqui* se fut mit en possession de son Royaume, & qu'il en eut fait la revuë en personne, il résolut de l'agrandir, & d'en étendre les bornes le plus loin qu'il pourroit. Il fit lever pour cet effet six ou sept-mille hommes de guerre, afin d'aller à cette conquête avec plus de puissance & d'autorité que ses Prédécesseurs, qui avoient règné depuis soixante ans. Pour mieux venir à bout de son dessein, il crut qu'il ne faloit pas seulement essayer de gagner ses Voisins par les persuasions & par les prières; mais qu'il devoit encore y employer les armes & la puissance, surtout contre les plus obstinés. Dans cette expédition, il prit pour Mestres-de-Camp deux de ses Oncles, Ses Capitaines & ses Conseillers furent quelques autres de ses Parens; & au lieu de tenir le chemin d'*Umasuyu*, que son Père avoit suivi dans sa conquête, il tourna par celui d'*Orcosuyu*. Il faut remarquer ici que l'un & l'autre de ces chemins se divisent à *Chuncara*, d'où ils aboutissent au Détroit apellé *Collasuyu*, & s'étendent vers le grand Marécage de *Titicaca*.

Aussitôt que l'*Ynca* fut sorti de cette Frontière, il entra dans une grande Province apellée *Cana*, où il envoya des hommes exprès à ceux du Pays, pour leur dire de sa part, qu'ils eûssent à se rendre au service & à l'obéïssance du

Fils

Fils du Soleil, & à quiter leurs pernicieux ſacrifices & leurs coutumes brutales. Mais avant que de paſſer outre, les *Canas* employèrent quelque tems à s'enquérir de tout ce que l'*Ynca* leur demandoit. Ils voulurent ſavoir quelles Loix ils devoient ſuivre, & quels Dieux ils devoient adorer. Eclaircis là-deſſus, ils répondirent qu'ils conſentoient volontiers d'adorer le Soleil, d'obéïr à l'*Ynca*, & d'obſerver ſes Loix, parce qu'elles leur ſembloient meilleures que les leurs propres. Cette réſolution priſe, ils allèrent au-devant du Roi, & ſe reconnurent ſes tributaires & ſes vaſſaux. L'*Ynca* leur laiſſa des gens pour les tirer de leur Idolâtrie, & pour leur aprendre à cultiver la terre & à la partager entr'eux. Il n'eut pas plutôt donné ces ordres, qu'il paſſa juſqu'au Pays de ceux qu'on apelle *Ayaviri*. Ces Indiens répondirent aux remontrances & aux prières qu'on leur fit, qu'ils étoient réſolus à mourir pour la défenſe de leur liberté. Obſtinés dans cette réſolution, il n'y eut pas moyen de les ramener, ni par la douceur, ni par l'exemple des autres Indiens qui s'étoient ſoumis, & il en falut venir à la force ouverte. L'*Ynca* prit donc le parti de combattre ces Barbares. Ses troupes rangées en bataille, plutôt pour ſe defendre que pour attaquer, le combat ſe donna, & il y eut quelques hommes de tués & bleſſés de part & d'autre, ſans qu'on pût juger de quel coté panchoit la victoire. Mais enfin les Ennemis ſe retirèrent dans leur Ville, d'où, après s'y être fortifiés le mieux qu'ils purent, ils faiſoient tous les jours des ſorties contre les gens de l'*Ynca*. Cependant, pour ne pas contrevenir aux ordres de ſes Prédéceſſeurs, il mettoit tout en uſage pour éviter un combat général. Il ſouffroit les inſolences & les injures de ces Barbares, comme s'il eût été aſſiégé lui-même; & il recommandoit toujours à ſes troupes de ſerrer les Ennemis de près, afin de les porter à ſe rendre ſans en venir aux mains. Mais cette bonté de l'*Ynca* ne ſervoit qu'à irriter leur courage, & qu'à les rendre plus acharnés au combat. Ils avoient même la hardieſſe de paſſer juſqu'au quartier de l'*Ynca*, quoiqu'ils eûſſent toujours du pire dans ces rencontres.

Pour empêcher donc que leur réſiſtance ne ſervît de mauvais exemple aux autres Nations, & ne les portât à prendre les armes, l'*Ynca* réſolut de châtier ces Mutins; & dans cette vuë il envoya querir du renfort, plutôt pour en faire parade, que pour aucun beſoin qu'il en eût. Cependant il enferma ſi bien les Ennemis de toutes parts, qu'ils ne pouvoient plus ſortir pour aller chercher des vivres, dont ils commençoient à manquer. Réduits dans ce fâcheux état, ils réſolurent de s'en tirer par un coup de vigueur: ils firent une ſortie, où ils chargèrent fort rudement les troupes de l'*Ynca*, qui ſoutînrent le choc avec beaucoup de bravoure. Il y eut dans cette occaſion quantité de tués & de bleſſés de part & d'autre, quoique les Barbares y eûſſent du pire. Ils s'en trouvèrent même ſi mal, qu'ils n'ôſèrent plus revenir à la charge, ni faire d'autres ſorties. Il auroit été facile aux gens de l'*Ynca* de les paſſer preſque tous au fil de l'épée, mais ils n'en voulurent pas venir à cette extrémité, contens de les réduire à la longue. Enfin, le ſecours que l'*Ynca* attendoit ne fut pas plutôt arrivé, que les Ennemis perdirent courage, & qu'ils ſe rendirent, voyant bien que la place n'étoit plus tenable. L'*Ynca* les reçut à diſcrétion, & il leur envoya faire une ſérieuſe reprimande ſur le peu de reſpect qu'ils avoient

porté au Fils du Soleil. Cependant, sans avoir égard à l'opiniâtreté qu'ils avoient témoignée, il leur pardonna tout, & il commanda qu'on les traitât avec douceur. Il leur laissa des hommes pour les instruire, & pour choisir les biens qui seroient les plus convenables au Soleil & à l'*Ynca*. Il se rendit ensuite à *Puçara*, où il fit bâtir une forteresse qu'il apella de ce nom, & qui devoit servir à défendre la frontière de ce Pays qu'il avoit conquis. Outre que cette Place étoit fortifiée par la nature, il y mit une bonne garnison, pour tenir en bride les habitans de cette Ville, qu'il avoit fallu gagner à force d'armes. Cela fait, il reprit le chemin de *Cuzco*, où il fut reçu avec de grandes acclamations.

CHAPITRE XIX.

De la Conquête de Hatun Colla, *& des plaisans Contes que les* Collas *font de leur Généalogie.*

QUELQUES années après, l'*Ynca Lloque Yupanqui* voulut retourner à la conquête & à la réduction des Indiens. Les prémiers *Yncas* avoient déja semé le bruit que le Soleil les avoit envoyés ici-bas, pour tirer les hommes de leurs Superstitions brutales, & leur aprendre une Police bien règlée. Ils entretînrent toujours leurs Sujets dans cette opinion, & toutes les fois qu'ils vouloient assujettir les Indiens à leur Empire, ils couvroient leurs ambitieux desseins de ce beau prétexte, *Que le Soleil le vouloit ainsi.* L'*Ynca Yupanqui* le mit de-nouveau en usage, & après avoir levé huit ou neuf-mille hommes de troupes, il passa par la Province de *Collasuyu*, & se rendit à la Forteresse de *Puçara*. C'est-là, pour le dire en passant, que *Francisco Hernandez Giron* fut mis en déroute, & qu'il perdit la bataille qu'on apella du nom de ce Fort. L'*Ynca* n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il envoya ses Avantcoureurs à *Paucarcolla*, & à *Hatuncolla*, d'où le Pays de *Collasuyu*, qui renferme plusieurs Provinces sous le mot de *Colla*, a tiré son nom. Ils dirent de sa part à ceux du Pays, qu'ils ne fissent point de résistance, comme les *Ayaviriens* que le Soleil avoit châtiés par l'épée & par la famine, pour avoir eu la hardiesse de prendre les armes contre ses Enfans; & qu'il les traiteroit avec la même rigueur, s'ils venoient à tomber dans la même faute. Cette proposition ouïe, les Principaux d'entre les *Collas* s'assemblèrent dans *Hatun-Colla*, c'est-à-dire *la Grande Colla*, pour délibérer là-dessus. Touchés du malheur qui étoit arrivé à ceux d'*Ayaviri* & *de Puçara* par une punition du Ciel, ils répondirent à l'*Ynca*, qu'ils étoient fort contens d'être ses Sujets, d'adorer le Soleil, & d'obéir à ses Loix. Après cette réponse, ils allèrent au-devant de lui avec des acclamations solemnelles, & de nouveaux chants d'allegresse, qu'ils composèrent pour donner des marques de leur esprit.

L'*Ynca*

L'*Ynca* reçut les *Curacas* à bras ouverts, il leur fit quantité de présens, & leur donna de ses propres robes, ce qu'ils prirent pour une grande faveur. Lui & ses Descendans chérirent depuis ces deux Villes, & surtout *Hatuncolla*, à-cause de la grande affection que les Habitans leur avoient témoignée. Aussi les *Yncas* leur furent toujours favorables, & reconnurent leurs bons services tant qu'ils vécurent, jusqu'à les recommander à leurs Successeurs, lorsqu'ils se voyoient sur le point de rendre l'esprit. Ils embellirent même cette Ville de quantité de beaux Edifices, d'un Temple dédié au Soleil, & d'une Maison de Religieuses qu'ils y fondèrent, ce que les Indiens estimoient beaucoup.

Pour mieux entendre ce qui regarde les *Collas*, il faut savoir que ce sont différens Peuples qui se vantent aussi d'être descendus de diverses choses. Les uns veulent que leurs prémiers Pères soient sortis du grand Marécage de *Titicaca*, qu'ils adoroient entre leurs Dieux avant que les *Yncas* les eûssent assujettis, & à qui ils offroient des Sacrifices sur le bord des Rivières. Les autres, aussi extravagans que les prémiers, attribuoient leur origine à une grande Fontaine, d'où ils s'imaginoient que le prémier de leurs Ayeux étoit sorti. Il y en avoit aussi qui assuroient que leurs Prédécesseurs étoient nés de certaines Fosses, & des Fentes de quelques Rochers d'une grandeur extraordinaire. Ils croyoient que ces Lieux étoient sacrés, & ils leur présentoient quelquefois des Sacrifices, en reconnoissance de ce qu'ils devoient à leurs Pères. Je ne dis rien de ceux qui se vantoient que le prémier de leur Nation avoit tiré son origine d'un certain Fleuve qu'ils révéroient comme leur Père, jusqu'à tenir pour sacrilèges ceux qui en tuoient les Poissons, parce qu'ils les prenoient pour leurs Frères. Ils faisoient plusieurs autres contes de leur Généalogie, & ils avoient par ce moyen quantité de Dieux tout différens, qu'ils révéroient pour diverses considérations. Il est vrai néanmoins que les *Collas* ne laissoient pas d'avoir un Dieu particulier, qu'ils adoroient tous également, & qu'ils tenoient pour le Chef de tous les autres, savoir un Mouton blanc, auquel ils faisoient des Sacrifices, en reconnoissance de ce qu'ils avoient quantité de troupeaux. Ils alléguoient là-dessus que le prémier Mouton qu'il y avoit eu au plus haut Monde (c'est ainsi qu'ils apelloient le Ciel,) les aimoit plus tendrement que les autres Indiens, parce qu'il faisoit plus multiplier le bétail dans leur Pays que dans tous les autres. En effet les pâturages y étoient beaucoup meilleurs, & les troupeaux mieux nourris que dans tout le reste du *Pérou*, ce qui servoit à entretenir cette imagination. Aussi en reconnoissance de ce bienfait, les *Collas* adoroient le Mouton, & lui offroient en sacrifice des Agneaux & de la Graisse. Ils avoient même une estime particulière pour les Moutons blancs, parce qu'à leur dire ils aprochoient plus que les autres de la Divinité de leur prémier Père, & qu'ils lui ressembloient beaucoup plus.

A ces sottises & à ces contes ridicules, ils joignoient une si grande brutalité, que dans plusieurs Provinces des *Collas* on permettoit aux filles de se prostituer à tous venans avant que d'être mariées, & de faire de leur corps tous les tours de souplesse & toutes les débauches imaginables. On y portoit même l'infamie jusqu'à ce point, que les plus dissoluës trouvoient à se marier plutôt que les autres, & que l'excès du vice y passoit pour une très-haute ver-

 tu,

tu. Mais les Rois *Yncas* y abolîrent toutes ces pernicieuſes Coutumes, & ſurtout la Pluralité des Dieux. Ils leur perſuaderent enfin, qu'il n'y avoit que le Soleil qui méritât d'être adoré, à-cauſe de ſon excellence & de ſa beauté merveilleuſe, & que toutes leurs autres Divinités lui devoient l'être & la nourriture. Quoique les contes qu'ils faiſoient de leur Généalogie fûſſent ridicules, les *Yncas* ne les contrediſoient point; parce que, comme ils ſe piquoient eux-mêmes d'être venus du Soleil, ils étoient bien-aiſes qu'il y eût quantité de telles fables, afin que la leur paſſât pour une vérité, & que cela ſervît à en faciliter la créance.

Après que l'*Ynca* eut mis ordre au gouvernement des principales Villes de tout ce Pays, ſoit à l'égard de la Religion, ou des revenus du Soleil & de l'*Ynca* qu'on devoit annexer à leur Domaine, il réſolut pour cette fois de ne pouſſer pas plus loin ſes conquêtes, & de s'en retourner à *Cuzco*. C'étoit auſſi une Maxime des *Yncas*, fondée ſur la Raiſon, d'avancer peu-à-peu leurs conquêtes, ſans faire aucune violence; afin que tous leurs Sujets, attirés par la douceur de leur gouvernement, invitâſſent leurs Voiſins à s'y ſoumettre. En effet ce procédé étoit bien meilleur, que s'ils eûſſent envahi tout-à-la-fois pluſieurs Contrées; parce qu'ils n'auroient pu en venir à bout, ſans ſe rendre ſuſpects d'ambition, d'avarice & de tirannie.

CHAPITRE XX.

Le grand Pays de Chucuytu *ſe ſoumet paiſiblement à l'Empire de l'*Ynca, *& pluſieurs Provinces en font de-même.*

L'Ynca fut reçu dans *Cuzco* avec de grands aplaudiſſemens, & des témoignages d'une allegreſſe publique. Il y paſſa quelques années avec beaucoup de tranquillité, ſans penſer à autre choſe qu'au gouvernement & au bien commun de ſes Sujets. Mais enfin il lui prit envie d'en ſortir, & de faire une revuë de ſon Royaume, tant pour contenter les Indiens qui étoient ravis de le voir, que pour prevenir la négligence de ſes Miniſtres dans l'exercice de leurs charges. Après que cette viſite fut achevée, il leva des gens de guerre, pour ajouter de nouvelles conquêtes à celles qu'il avoit faites par le paſſé. Avec ces Soldats, qui étoient au nombre de dix mille, conduits par des Capitaines expérimentés, il ſe rendit à *Hatuncolla*, & aux Frontières de *Chucuytu*, qui eſt une Province fort peuplée, & qui fut donnée à l'Empereur dans le partage que les Eſpagnols firent de ces Terres. D'abord qu'il y fut arrivé, il envoya ſommer les habitans de ſe rendre, & d'adorer le Soleil comme leur Dieu. Les Naturels de cette Province, quoique fort puiſſans, & que leurs Ancêtres eûſſent gagné quelques Villes de cette Frontière, ne voulurent point réſiſter à l'*Ynca*. Ils offrirent auſſi-tôt de lui obéïr, & d'être ſes vaſſaux; parce qu'il étoit Fils du Soleil, & qu'apuyés ſur ſa clémence ils eſpéroient de jouïr de ſa protection.

L'*Ynca* les reçut avec ſa bienveillance ordinaire, & il leur fit des careſſes & des preſens qui plurent fort aux Indiens. Animé par le bon ſuccès de cette entrepriſe, il envoya ſommer les autres Villes, juſqu'au Canal du grand Lac ou du Marécage de *Titicaca*; & il eut tant de bonheur, qu'elles obéîrent toutes, à l'imitation de celles de *Hatuncolla* & de *Chucuytu*. Les principales de ces Villes étoient *Hillavi*, *Chulli*, *Pumata* & *Cipata*. Je me contente de le dire en général, ſans m'arrêter aux demandes ni aux réponſes que chaque Ville fit en particulier; puiſqu'elles furent à-peu-près les mêmes que celles des autres dont nous avons déjà parlé, & qu'il ſeroit inutile de les répéter. Il y en a qui aſſûrent que l'*Ynca* fut pluſieurs années à conquérir ces Villes. Mais quoiqu'il en ſoit, cela n'eſt pas de grande importance, puiſqu'ils demeurent tous d'accord qu'il les aſſujettît.

Il n'eut pas plutôt rétabli le calme par-tout, qu'il renvoya ſon Armée, & ne retînt auprès de ſa perſonne que les Gardes qui lui étoient néceſſaires, & les Gens qu'il crut les plus propres pour inſtruire ſes nouveaux Sujets. Il voulut aſſiſter lui-même à toutes ces choſes, pour en hâter le ſuccès, gagner par ſa préſence le cœur des Peuples, & ſe frayer le chemin à de nouvelles conquêtes. Les *Curacas* & tous leurs Vaſſaux ſe crurent fort honorés, de ce que l'*Ynca* daigna paſſer l'hiver chez eux; & lui de ſon coté, les traita le plus doucement qu'il lui fut poſſible. Il les combloit de careſſes, & leur donnoit tous les jours de nouvelles marques de ſa bienveillance. Auſſi les Indiens publioient-ils par-tout la grandeur & la vertu de leur Roi, qu'ils diſoient être le vrai Fils du Soleil. Cependant l'*Ynca*, ſans ſortir du Pays des *Collas*, fit tenir dix mille hommes tout prêts pour entrer en action, d'abord que le printems ſeroit venu; & il voulut que ces troupes fûſſent commandées par quatre Meſtres-de-Camp ſous un Général, qui étoit un de ſes Frères, dont les Indiens ne ſavent pas le nom. Quoiqu'il en ſoit, il lui ordonna de ſuivre l'avis de ces Capitaines dans l'expédition qu'il lui propoſoit, & il leur enjoignit à tous cinq de n'en venir jamais à la force ouverte, mais de ramener les Indiens par la douceur & par les careſſes. Enſuite il leur commanda de marcher vers la Province apellée *Hurin Pacaça* qui eſt à l'Oueſt, & d'y ſoumettre les habitans à leur devoir. Le Général & les Capitaines s'aquitèrent ſi bien de leur commiſſion, qu'ils ſe rendirent les maîtres de vingt lieuës de Pays, c'eſt-à-dire juſqu'à l'endroit qui ſépare la Côte de la Montagne qu'on apelle vulgairement *Sierra nevada*, parce qu'elle eſt toujours couverte de neige. Il ne leur fut pas malaiſé de réduire ces Indiens, qui n'avoient ni ordre ni police entr'eux, qui vivoient pêle-mêle comme des Bêtes ſauvages, & qui ſe laiſſoient gouverner par celui des leurs qui avoit le plus de force & de cruauté. Sans donc faire mine de ſe défendre, ils ſe rendirent d'eux-mêmes au bruit des merveilles qu'ils entendoient dire tous les jours des *Yncas* Enfans du Soleil. Le Général & ſes quatre Chefs furent près de trois années dans ce Pays, où ils perdirent plus de tems à faire inſtruire ces hommes brutaux, qu'à ſe les aſſujettir. Après avoir établi les Miniſtres néceſſaires pour les gouverner, & mis des troupes en garniſon pour la défenſe des Terres conquiſes, ils s'en retournèrent trouver l'*Ynca*, pour lui rendre compte de ce qu'ils avoient fait. Cependant il n'étoit pas

reſté

reſté oiſif lui-même, il s'étoit occupé à la viſite de ſon Royaume, & à l'embellir par divers moyens. Il fit cultiver les Terres qui étoient en friche, creuſer des Canaux, conſtruire des Edifices & des Maiſons Publiques, des Ponts & des Grands-Chemins pour faciliter la communication d'une Province à l'autre. Le Général & les Capitaines furent très-bien reçus à leur arrivée. L'*Ynca* les récompenſa généreuſement de la peine qu'ils avoient priſe, & il ſe rendit enſuite à *Cuzco*, dans le deſſein de n'étendre pas davantage les bornes de ſon Empire. Auſſi avoit-il gagné plus de quarante lieuës de Pays du Nord au Sud, & plus de vingt de l'Eſt à l'Oueſt, juſqu'au pié de la Montagne dont nous avons déjà parlé, & qui diviſe le Plat-Pays.

L'*Ynca* fut reçu à *Cuzco* avec des acclamations & des rejouïſſances univerſelles. On ne ſauroit exprimer l'amour que les Habitans avoient pour lui, & que ſa douceur, la bonté de ſon naturel, & ſes grands bienfaits lui attiroient. Il paſſa le reſte de ſa vie dans un grand calme, & il n'eut rien tant à cœur que de s'employer au bien commun de ſes Vaſſaux, & de leur rendre juſtice. Il envoya par deux fois le Prince ſon héritier, apellé *Mayta Capac*, à la viſite de tout le Royaume; & il lui donna des hommes d'âge & d'expérience, pour l'aider à connoître ſes Sujets, & à les bien gouverner. Lorsqu'il ſe vit proche de ſa fin, il fit venir ſes Enfans, & il leur recommanda, ſurtout au Prince ſon héritier, de travailler toujours au Bien Public, & d'obſerver les Loix que leurs Prédéceſſeurs leur avoient laiſſées, par l'ordre exprès du Soleil, qui étoit leur Dieu & leur Père. Quant aux Capitaines *Yncas*, & aux autres *Curacas*, qui étoient Seigneurs de pluſieurs Vaſſaux, il les exhorta d'avoir ſoin des Pauvres, d'obéïr à leur Roi, & de vivre en paix les uns avec les autres. Il ajouta que le Soleil ſon Père l'apelloit, pour s'aller repoſer avec lui de toutes ſes fatigues. Après avoir tenu quelques diſcours de cette nature, il rendit l'eſprit, & il laiſſa pluſieurs Enfans de l'un & de l'autre ſexe, qu'il avoit eus de ſes Maîtreſſes: car de ſa Femme légitime, qui s'apelloit *Mama Cava*, il n'eut que le Prince *Mayta Capac* qui lui devoit ſuccéder, & deux ou trois Filles. *Lloque Yupanqui* avoit ſi bien ſçu gagner les cœurs durant ſa vie, & ſes vertus avoient été ſi éminentes, qu'après ſa mort il fut généralement regretté de tous ſes Sujets. Auſſi le mirent-ils au nombre de leurs Dieux, Enfans du Soleil, & comme tel ils l'adorèrent publiquement. Mais afin que le Lecteur ne ſe laſſe point de voir toujours la même choſe répétée dans cette Hiſtoire, il ne ſera pas hors de propos d'entremêler à la vie des Rois *Yncas*, quelques-unes de leurs Coutumes & de leurs belles Qualités. Il me ſemble du-moins que le récit en ſera plus agréable, que celui de leurs Conquêtes & de leurs Guerres, qui ont eu preſque toutes le même ſort. Commençons donc par les Sçiences dont ils avoient quelque teinture.

CHAPITRE XXI.

Des Sçiences que les Yncas *ont euës, & prémièrement de l'Aſtrologie.*

LEs *Yncas* avoient fort peu de connoiſſance de l'Aſtrologie, & de la Philoſophie Naturelle. Privés de l'uſage de l'Ecriture, ils ne pouvoient pas être fort ſavans. L'on croit néanmoins qu'il y avoit parmi eux quelques hommes d'eſprit, ou qui paſſoient pour tels, & qu'ils apelloient *Amautas*. Ceux-ci avoient des raiſonnemens ſubtils, à la manière des Philoſophes, & en réduiſoient la théorie en pratique, comme ils le témoignoient en pluſieurs rencontres par raport au gouvernement de leur Etat. Mais parce qu'ils ne ſavoient pas écrire, ils ne purent pas tranſmettre à la Poſtérité ces maximes, qui périrent enfin avec ceux qui les avoient inventées. Deſorte qu'ils ignoroient preſque toutes les Sçiences, ou qu'ils n'en avoient du-moins qu'une légère teinture, & qu'un ſimple crayon, qui leur venoit de la lumière naturelle. A ces prémiers traits ils en ajoutèrent d'autres fort groſſiers, afin que tout le monde les aperçût; & il ne ſera pas hors de propos de les dépeindre ici, & de faire voir quel ſentiment ils avoient de chaque choſe.

Il n'y a nul doute qu'ils ne ſçûſſent la Philoſophie Morale, & que leurs Coutumes, leurs Loix, & leur Manière de vivre ne fûſſent les Livres où ils la laiſſèrent écrite, comme il ſera bien aiſé de le voir ci-après, par tout ce que nous en dirons. La Loi Naturelle qu'ils tâchoient d'obſerver, jointe à l'uſage des bonnes mœurs qu'ils pratiquoient dans leur République, ne pouvoit que leur ſervir beaucoup à tous ces égards.

Pour la Philoſophie Naturelle, il y a grande aparence qu'ils ne la connoiſſoient point; & qu'attachés à ſuivre leur inclination dans tout ce qui regardoit la Vie, ils ne ſe mettoient pas en peine de chercher les ſecrets de la Nature, puiſqu'il n'y avoit rien qui les y obligeât. Auſſi n'étoit-ce point par la connoiſſance de la Phyſique, ni des qualités des Elémens, qu'ils ſavoient que la Terre étoit froide & ſèche, & le Feu chaud & ſec, mais parce qu'ils ſentoient l'un & l'autre par l'attouchement. Si l'on me dit qu'ils connoiſſoient les Occultes, & les propriétés de certaines Plantes dont ils ſe ſervoient pour guérir leurs maux, comme nous le dirons ailleurs, je répondrai là-deſſus, qu'ils l'avoient plutôt apris par l'expérience & la néceſſité, que par les voies de la Philoſophie Naturelle; & que frapés uniquement de ce qui étoit ſenſible, ils ne s'amuſoient jamais aux ſpéculations.

A l'égard de l'Aſtrologie, ils en avoient un peu plus de connoiſſance que de la Philoſophie Naturelle; parce que le Soleil, la Lune & les autres Planètes frapoient leurs yeux, & réveilloient leur curioſité. Le Soleil, qui tantôt s'éloignoit d'eux, & tantôt s'en aprochoit, la différence des Jours, dont les uns étoient plus longs, les autres plus courts, & d'autres enfin de la même longueur que les nuits. Les différentes Phaſes de la Lune, ſoit qu'elle fût

pleine, ou en ſon croîſſant, ou même en conjonction, ce qu'ils apelloient ſa mort, parce qu'ils ne la voyoient point de trois fois vingt-quatre heures. Les divers mouvemens de *Vénus*, qui leur paroîſſoit tantôt devant le Soleil, & tantôt derrière. Tout cela, dis-je, les portoit à faire des obſervations; mais il faut avouër qu'elles n'alloient pas plus loin que leur vuë.

Ils s'étonnoient de toutes ces opérations merveilleuſes de la Nature, ſans ſe mettre en peine d'en rechercher les cauſes; & ils ne s'imaginoient même qu'un Ciel. Deſorte qu'ils ne pouvoient pas rendre raiſon du changement de la Lune, ni des mouvemens plus ou moins vites des autres Planètes. Ils ne connoiſſoient même que les trois Aſtres que nous venons de nommer. Surpris de l'éclat & de la beauté qui les environnoit, il n'y avoit que ces objets ſeuls capables d'attirer leur admiration. Pour les Signes Céleſtes, ils n'y penſèrent jamais, non-plus qu'à leurs influences. Ils apelloient le Soleil *Ynti*, la Lune *Cuilla*, & l'Etoile de Vénus *Chaſca*, c'eſt-à-dire *cheveluë*, à-cauſe de ſes rayons. Comme ils ne jugeoient des choſes que par les ſens, ils admiroient les Pléyades, parce que ces Etoiles leur paroîſſoient différentes des autres. Ils les nommoient toutes en général *Coyllur*, c'eſt-à-dire *Etoile*, & ils n'avoient que les trois noms particuliers que nous venons de voir.

CHAPITRE XXII.

De leur Manière de compter l'Année, & comment ils connoiſſoient les Solſtices & les Equinoxes.

QUELQUE groſſiers que fûſſent les *Yncas*, ils ne laiſſèrent pourtant pas de connoître que le cours du Soleil s'achevoit dans une année. C'eſt ce qu'ils déſignèrent par le nom *Huata*, c'eſt-à-dire l'*An*, quoique ce même mot, ſans altérer la prononciation ni l'accent, ſoit un Verbe qui ſignifie *attacher*. Le Menu-Peuple comptoit les années par les recoltes, & tous en général connoiſſoient les Solſtices du Printems & de l'Hiver, d'une façon extraordinaire. Il y avoit ſeize tours à *Cuzco*, huit à l'Eſt, & autant à l'Oueſt, qui étoient rangées quatre à quatre. Les deux du milieu étoient plus petites que les autres, & avoient trois étages ou environ de hauteur. Il y avoit juſqu'à huit, dix & vingt piés de diſtance d'une tour à l'autre; & celles des cotés étoient beaucoup plus hautes, que les guérites qu'on a dans les Ports d'*Eſpagne*, ou ſur les Frontières. Elles ſervoient même à cet uſage, & l'eſpace qu'il y avoit entre les petites tours par où le Soleil paſſoit à ſon lever & à ſon coucher, étoit le point des Solſtices.

Pour le bien vérifier, l'*Ynca* ſe plaçoit dans un lieu commode, d'où il regardoit attentivement, ſi le Soleil ſe levoit & ſe couchoit entre les deux petites tours, qui étoient à l'Eſt & à l'Oueſt. Les plus habiles des Indiens faiſoient de même ces obſervations, & c'eſt ainſi qu'ils fixoient leurs Solſtices. *Pédro*

de Ciéça parle de ces tours dans son Chapitre 92. & le P. *Joseph Acosta* en dit aussi quelque chose au 3. Chap. de son VI. Livre. Mais ils ne disent mot, ni l'un ni l'autre, sur le point fixe des Solstices. Les Indiens n'en avoient que ces marques grossières, & ils ne les attachoient pas à certains jours des Mois auxquels ils arrivent; parce qu'ils comptoient les Mois par les Lunes, & non par les Jours, comme nous le verrons dans la suite. Ils faisoient leur Année de douze Lunes; mais ils n'avoient pas l'esprit de l'ajuster avec l'Année Solaire, qui étoit plus longue d'onze jours: desorte que pour trouver leur compte à l'égard des Solstices, ils étoient obligés d'avoir recours au mouvement du Soleil. C'est ainsi qu'ils séparoient une Année de l'autre, & qu'ils employoient la Solaire, toutes les fois qu'il s'agissoit d'ensemencer les Champs. Quelques Auteurs ont dit à la vérité qu'ils n'ignoroient pas l'art de supputer les deux années ensemble, mais il y a grande aparence qu'ils se trompent: puisque si les Indiens avoient sçu faire ce calcul, ils auroient sans doute marqué les Solstices par les jours des Mois auxquels ils arrivent, & ils n'auroient pas eu besoin de construire des tours, ni de prendre tant de peine pour voir lever & coucher le Soleil. Je me souviens d'avoir vu ces tours, l'An 1560. & si on ne les a pas abattuës depuis, on pourra examiner par leur situation, si les *Yncas* observoient les Solstices du haut d'une des tours de la Maison du Soleil, ou de quelque autre endroit. Pour moi je n'en sai rien de positif, & cela n'importe pas beaucoup.

Ils connoissoient d'ailleurs les Equinoxes, & ils faisoient en ce tems-là de grandes solemnités. A l'Equinoxe de *Mars*, les habitans de *Cuzco* moissonnoient leur Mayz, & se réjouïssoient entr'eux, surtout à *Collcampara*, qui étoit comme le Jardin du Soleil. Mais à l'Equinoxe de *Septembre* ils célébroient une des quatre principales Fêtes, qu'ils apelloient *Citua Raymi*, dont nous parlerons dans son lieu. Pour vérifier l'Equinoxe, ils avoient élevé des colomnes fort riches, & travaillées avec beaucoup d'art, au milieu des Places qui étoient devant le Temple du Soleil. Leurs Prêtres s'y assembloient tous les jours, d'abord que le tems de l'Equinoxe s'aprochoit, & ils observoient exactement l'ombre de ces colomnes. Les Places où elles étoient posées, formoient un cercle, & de son centre ils tiroient une ligne de l'Est à l'Ouest. Une longue expérience leur avoit apris en quel endroit ils devoient chercher leur point, & par l'ombre que la colomne faisoit sur la ligne, ils jugeoient de l'éloignement ou de l'aproche de l'Equinoxe. Si depuis le lever du Soleil jusqu'au coucher, l'ombre étoit autour de la colomne, & qu'il n'y eut point-du-tout à midi, de quelque coté qu'on la regardât, ils prenoient ce jour là pour l'Equinoxial. Aussi-tôt ils pâroient ces colomnes de fleurs & d'herbes odoriférantes, puis ils y mettoient dessus la Chaire ou le Trône du Soleil, où ils disoient qu'il se venoit asseoir ce jour-là avec toute sa lumière, & qu'il s'arrêtoit à plomb sur ces colomnes. Aussi l'adoroient-ils ce même jour, avec de plus grandes démonstrations de joie & d'allegresse; ils lui faisoient des présens magnifiques d'or, d'argent, de pierreries, & d'autres choses de prix. On peut remarquer ici, qu'à-mesure que les Rois *Yncas* gagnoient des Provinces, les *Amautas*, qui étoient leurs Philosophes, aprenoient par de nouvelles

expériences, que plus ils aprochoient de la Ligne Equinoxiale, moins les colomnes faisoient d'ombre en plein midi. C'est pourquoi celles qu'on avoit dans la Ville de *Quito*, & dans son voisinage jusqu'à la Côte de la Mer, étoient les plus estimées; parce que le Soleil y donnoit à plomb, & qu'à midi on n'y voyoit aucune ombre. Cette même raison les portoit à vénérer ces colomnes plus que les autres, & à s'imaginer que le Soleil ne trouvoit point de siège plus agréable que celui-là; puisqu'à leur dire, il prenoit plaisir à s'y asseoir perpendiculairement, au lieu qu'il ne s'arrêtoit sur les autres que de coté. Voilà quelles sont les Fables de l'Astrologie de ces Barbares, qui n'alloient pas plus loin que leurs yeux. Mais enfin pour leur ôter ces Objets d'Idolâtrie, le Gouverneur *Sébastien de Bélalcaçar* fit abattre toutes les colomnes du Pays de *Quito*, & les autres Capitaines Espagnols en firent de-même par tout le Royaume.

CHAPITRE XXIII.

De ce qu'ils croyoient des Eclipses du Soleil & de la Lune.

ILs comptoient par Lunes les mois de leur année, qu'ils apelloient *Quilla*, à le prendre d'une nouvelle Lune à l'autre; & il n'y avoit point de mois qui n'eût son nom particulier, de-même que la Lune, dont le croîssant servoit à compter les demi-mois, & les quartiers formoient les semaines; mais ils n'avoient point de noms pour en spécifier les jours. A l'égard des Eclipses du Soleil & de la Lune, ils les observoient avec admiration, mais ils n'en pénétroient pas la cause. Quand le Soleil s'éclipsoit, ils disoient qu'il étoit fâché contr'eux pour quelque faute qu'ils avoient commise, puisque son aspect en étoit tout troublé, comme le visage d'un homme qui est en colère; & là-dessus ils pronostiquoient, à la manière des Astrologues, qu'il leur arriveroit bientôt quelque grand malheur. Ils faisoient la même prédiction dans l'Eclipse de la Lune. Ils la croyoient malade, quand elle paroîssoit noire; & ils comptoient qu'elle mourroit infailliblement, si elle achevoit de s'obscurcir; qu'alors elle tomberoit du Ciel, qu'ils périroient tous, & que la fin du Monde arriveroit. Ils en avoient une telle frayeur, qu'aussi-tôt qu'elle commençoit à s'éclipser, ils faisoient un bruit terrible avec des trompettes, des cornets, des timbales & des tambours. Ils attachoient outre cela des chiens, & ils leur donnoient de grands coups pour les faire aboyer; dans l'espérance que la Lune, qu'ils croyoient avoir de l'affection pour ces animaux, à-cause de quelque service signalé qu'elle en avoit reçu autrefois, auroit pitié de leurs cris, & qu'elle s'éveilleroit de l'assoupissement que sa maladie lui causoit.

Mais quelque extravagant que fût ce conte, il n'aprochoit pas de ce qu'ils s'imaginoient à l'égard des taches noires qui paroîssent sur la Lune. Du-moins la prémière Fable avoit je ne sai quelle conformité avec celle des anciens Gen-

tils,



B. Picart del.

F. M. la Cave Sculp.

DESOLATION des PERUVIENS pendant L'ECLIPSE de LUNE.

tils, qui feignoient que *Diane* aimoit les chiens & la chasse; au-lieu que celle-ci étoit tout-à-fait brutale, & contre le sens-commun. Ils disoient donc que le Renard devenu amoureux de la Lune, à-cause de sa grande beauté, s'avisa un jour de monter au Ciel pour s'acoupler avec elle; & qu'il l'embrassa si étroitement, qu'à force de la serrer & de la baiser, il lui fit les taches qu'on y remarque. C'est une Fable si sotte & si ridicule, qu'après celle-là je ne crois point qu'on en doive chercher d'autres, pour faire voir l'impertinence & la folie de ces Barbares. D'ailleurs, pendant que la Lune étoit ainsi malade, ils excitoient les enfans & les jeunes garçons à l'invoquer les larmes aux yeux, à faire de grands cris, à l'apeller *Mama Quilla*, c'est-à-dire *Mère Lune*, & à la prier de ne se point laisser mourir, de peur que sa mort ne fût cause de leur perte universelle. Les hommes & les femmes répondoient confusément à ces cris, & faisoient un bruit si étrange, qu'il n'est pas possible de s'en imaginer un pareil.

Selon que l'Eclipse étoit grande ou petite, ils jugeoient de l'état de sa maladie. Quand elle reprenoit peu-à-peu sa lumière, ils disoient qu'elle commençoit à se bien porter; que le *Pachacamac* qui soutenoit l'Univers l'avoit guérie, & qu'il lui commandoit expressément de ne pas mourir, de peur que tout le monde ne pérît. Mais lorsqu'elle revenoit à son éclat ordinaire, ils se réjouïssoient tous de sa guérison, & ils la remercioient très-humblement de ce qu'elle n'étoit point tombée, comme je l'ai vu pratiquer moi-même plusieurs fois. Ils apelloient le jour *Punchan*, la nuit *Tuta*, & le matin *Pacari*: outre qu'ils avoient des noms particuliers pour désigner les autres parties du jour & de la nuit, comme le lever de l'aurore, le minuit, & l'heure de midi.

Ils rendoient beaucoup d'honneur à l'Arc-en-Ciel, tant pour la beauté de ses couleurs, que parce qu'elles venoient du Soleil, ce qui fut cause que les Rois *Yncas* le prirent pour leur devise. Ils s'imaginoient que les taches noires qu'on remarque dans cet assemblage d'Etoiles que les Astrologues apellent vulgairement *la Voie de Lait*, représentoient la figure d'une Brebis qui alaitoit un Agneau. Ils vouloient même quelquefois me les montrer, & ils me disoient: Ne voyez-vous pas la tête de la Brebis, voyez-vous bien l'Agneau, & le corps de tous les deux? Mais quelque peine qu'ils prîssent pour me les faire voir, je ne découvrois jamais que des taches noires.

Ils imprimoient toutes ces figures dans leur imagination, & ils ne tiroient des pronostics que du Soleil, de la Lune, & des Comètes. Ils croyoient que les dernières présageoient la mort des Rois, & la destruction des Royaumes & des Provinces, comme nous le verrons ailleurs. Cependant, leurs pronostics ordinaires étoient fondés sur les Songes & les Sacrifices, plutôt que sur les Etoiles & les impressions de l'Air. Mais les prédictions qu'ils tiroient des Songes étoient si effroyables, que pour ne pas scandaliser les ames foibles, je suis contraint de les passer sous silence. Quant à la Planète de *Vénus*, parce qu'ils la voyoient tantôt le matin & tantôt le soir, ils disoient que le Soleil, en qualité de Roi des Etoiles, ordonnoit que celle-ci, comme la plus belle de toutes, se tînt toujours auprès de lui, & qu'elle marchât devant ou derrière, selon qu'il le jugeoit à-propos.

Lorsqu'ils voyoient que le Soleil se couchoit, & qu'il sembloit se précipiter dans la Mer, qui dans l'étenduë du *Pérou* se trouve du coté de l'Ouest, ils disoient qu'il y entroit au pié de la lettre ; que la violence de sa chaleur y dessechoit la plus grande partie des eaux, & qu'il plongeoit sous la terre qu'ils croyoient être sur l'eau, pour sortir le lendemain par les portes de l'Orient; ce qu'ils ne disoient que du coucher du Soleil, sans parler de celui de la Lune, ni des autres Etoiles. On peut inférer de toutes ces choses, que les *Yncas*, qui les croyoient bonnement, n'étoient pas fort habiles en Astrologie. Passons à la Médecine, & voyons de quelle manière ils la pratiquoient.

CHAPITRE XXIV.

De la connoissance qu'ils avoient de la Médecine, & de la Méthode qu'ils observoient dans la Guérison de leurs Maladies.

ILS croyoient que les Purgations étoient utiles & nécessaires, de-même que la Saignée, qu'ils faisoient aux bras, aux cuisses, & ailleurs, sans savoir à quelles maladies elle servoit, ni quelle étoit la disposition des veines. Ils se contentoient d'ouvrir la veine la plus proche de l'endroit où étoit le mal, sans y chercher d'autre finesse; & s'ils avoient de grandes douleurs de tête, ils se faisoient saigner entre les deux sourcils. Leur lancette n'étoit que la pointe d'un caillou, qu'ils attachoient à un petit bâton fendu en deux, & dont la piqure causoit moins de douleur que n'en font les lancettes ordinaires. A l'égard des Médecines, ils s'en servoient au hazard, sans connoître les humeurs par l'urine qu'ils n'examinoient jamais, ni savoir ce que c'étoit que le phlegme, la colère, & la mélancolie.

Ils se purgeoient quand ils se sentoient chargés d'humeurs, quoiqu'ils fussent alors plus sains que malades; & ils ne prenoient pour tout remède que d'une certaine racine blanche, à-peu-près semblable à des navets. La doze étoit d'environ deux onces, & apres l'avoir réduite en poudre, ils l'avaloient dans de l'eau, ou dans un certain bruvage qui leur étoit commun. D'abord qu'ils avoient pris cette médecine, ils s'exposoient au Soleil, afin qu'elle opérât mieux. En effet une heure après, ils se sentoient si ébranlés par tout le corps, qu'ils ne se pouvoient soutenir. Ils avoient de grands maux de cœur, la tête leur tournoit, & ils n'avoient ni nerf ni veine aux bras & aux cuisses, ni aucune jointure, où il ne leur semblât sentir des fourmis, qui les faisoient frissonner. D'ailleurs, ce remède fait aller par bas & par haut, & il affoiblit ceux qui en prennent, jusqu'à un point qu'on diroit à tout moment qu'ils vont rendre l'ame. Ils perdent tout apétit durant l'opération, & ils jettent les vers & toutes les mauvaises humeurs qu'ils ont dans le corps. Mais enfin, après que la médecine a bien opéré, ils se sentent si affamés qu'ils

ne

ne demandent qu'à manger, comme je l'éprouvai moi-même à deux diverſes fois que l'on me fit prendre de cette racine, pour me guérir d'un mal d'eſtomac. Ces Purgations & ces Saignées ſe faiſoient par l'ordonnance du plus expérimenté d'entr'eux, & ſurtout de certaines Vieilles, comme ſont parmi nous les Sages-Femmes. Ils ſuivoient auſſi l'avis de leurs Herboriſtes, qui connoiſſoient la vertu des Plantes, & qui l'enſeignoient aux autres. Ceux-ci paſſoient pour de fort habiles Médecins, & ils ne s'employoient qu'à la guériſon des Rois & des perſonnes de leur Sang, ou bien des *Curacas*, & de leurs Parens. Pour les Gens-du-commun, ils ſe guériſſoient les uns les autres par l'uſage des remèdes, dont ils avoient apris les vertus de père en fils. S'il arrivoit que les Enfans qui étoient à la mammelle, eûſſent quelque maladie, ils leur faiſoient boire de l'urine, ou bien ils les en lavoient le matin, & on les enveloppoit enſuite dans leurs langes. Outre cela, lorsqu'on coupoit le nombril à un Enfant nouveau-né, on lui en laiſſoit un bout de la longueur du doigt; & après qu'il étoit tombé, on le gardoit avec beaucoup de ſoin, pour le lui donner à ſucer s'il devenoit malade. Afin même de mieux découvrir l'état où il ſe trouvoit, ils lui faiſoient tirer la langue; & ſi elle étoit blanche, ils prenoient cela pour une marque d'indiſpoſition, & alors ils lui donnoient le boyau à ſucer, qui devoit être le ſien propre, parce que celui d'un autre ne lui pouvoit ſervir de rien, à ce qu'ils diſoient. On me demandera peut-être, s'il y avoit en tout cela des vertus ſpécifiques, & des propriétés ſecrètes de la Nature; mais il me ſeroit impoſſible de le déterminer, outre que je ne m'en ſuis jamais informé de perſonne. Ils ne ſavoient d'ailleurs, ni l'art de tâter le pouls, ni de juger des urines; & toute la connoiſſance qu'ils avoient de la fièvre, n'étoit fondée que ſur l'exceſſive chaleur du corps. Ils ſe purgeoient & ſe faiſoient ſaigner, avant que de tomber malades: car lorsqu'ils l'étoient, ils obſervoient ſimplement un bon régime de vivre, & laiſſoient faire le reſte à la nature, ſans recourir aux remèdes. Ils n'avoient aucun uſage des Cliſtères ni des Onguens; & ils n'apliquoient que rarement des emplâtres, qu'ils faiſoient toujours de choſes fort communes. En un mot, peu s'en falloit que le Menu-Peuple, & les Pauvres Gens qui étoient parmi eux, ne ſe traitâſſent en Bêtes. J'ajouterai pour concluſion, qu'ils apelloient le froid ou le friſſon de la fièvre tierce ou quarte *Chuéchu*, c'eſt-à-dire *trembler*, & le chaud *Ruppa*, qui ſignifie *ſe brûler*; & qu'ils apréhendoient beaucoup cette maladie, à-cauſe de l'extrémité du froid & de la chaleur qui l'accompagnoit.

CHAPITRE XXV.

De la connoiſſance qu'ils avoient des Plantes Médécinales.

ILs connoiſſoient la vertu ſecrète de la Gomme d'un certain Arbre qu'ils apellent *Mulli*, & les Eſpagnols *Molle*, dont l'effet eſt merveilleux, & preſque ſurnaturel, pour la guériſon des Plaies. L'Herbe *Chillca* chauffée ſur un réchaud, eſt admirable pour guérir les douleurs froides des jointures, & même les chevaux qui ont les piés gâtés ou les nerfs foulés. Ils ſe ſervent auſſi d'une certaine Racine, comme celle du Chien-dent, mais qui eſt un peu plus groſſe, pour fortifier les dents & les gencives. Voici de quelle manière ils en uſent. Ils l'aprochent du feu, puis, quand elle eſt bien chaude & preſque rôtie, ils la coupent avec les dents, & la mettent entre les gencives, où ils la laiſſent juſqu'à ce qu'elle ſoit refroidie. D'ailleurs, ils ſe l'apliquent avant que de ſe mettre au lit, & le lendemain matin ils ont les gencives blanches comme de la chair qu'on auroit échaudée. Cette Racine eſt un cauſtique ſi violent, qu'ils en ſouffrent des douleurs extrêmes, & qu'ils ſont deux ou trois jours ſans pouvoir mâcher, ni prendre que des choſes liquides. Mais enfin cette chair brûlée vient à tomber, & il s'en découvre au-deſſous une autre fort belle & vermeille. C'eſt ainſi qu'ils ſe renouvellent de tems en tems les gencives. J'eus la curioſité de l'éprouver un jour moi-même, ſans en avoir beſoin; mais j'y renonçai bien vite, d'abord que je ſentis que cette Racine me brûloit.

La Plante que nous apellons du *Tabac*, & que les Indiens nomment *Sayri*, leur ſervoit à divers uſages; ils en prenoient par le nés pour ſe décharger le cerveau, & on peut dire qu'elle eſt très-bonne pour cela. L'expérience a fait connoître aux Eſpagnols qu'elle avoit pluſieurs autres vertus, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils l'ont nommée *l'Herbe Sainte*. Il y a une autre Plante que les Indiens apellent *Mateellu*, & dont les propriétés ſont preſque miraculeuſes pour la guériſon du mal des yeux. Elle croît ſur le bord des ruiſſeaux; elle n'a qu'un pié de hauteur, & qu'une ſeule feuille, qui eſt toute ronde: on ne ſauroit mieux la comparer qu'à celle que les Eſpagnols nomment vulgairement *Oréja de Abad*, ou *Oreille d'Abbé*, qui naît en hiver ſur les toits des maiſons. Les Indiens la mangent cruë, & le goût en eſt fort bon. D'ailleurs, on en fait une eſpèce d'emplâtre, & voici comment. On la mâche d'abord, & un peu avant que de ſe mettre au lit, on l'aplique ſans autre cérémonie ſur les yeux malades, qu'on ſerre d'un bandeau, pour empêcher l'Herbe de tomber: quelque taye, ou quelque mal qu'on y puiſſe avoir, l'effet de ce remède eſt ſi merveilleux, qu'il les diſſipe dans une nuit, & qu'il apaiſe la douleur, pour ſi violente qu'elle ſoit.

J'en ai fait moi meme l'expérience ſur l'œil d'un jeune-homme, qui l'avoit preſque hors de la tête, avec un grande inflammation, & une carnoſité qui

qui tomboit presque sur la jouë, & qui empêchoit qu'on ne discernât le blanc de l'œil d'avec la prunelle. Dès la prémière nuit que j'y mis de cette Herbe, l'œil reprit aussi-tôt son assiette naturelle, & après la seconde il fut entièrement guéri. Je trouvai ensuite ce même jeune homme en Espagne, & il m'assura qu'il ne voyoit pas si clair de l'autre œil que de celui dont il avoit été si malade. Un Espagnol, qui m'aprit à connoître cette Plante, me jura en même tems qu'il avoit été sur le point de perdre la vuë, & qu'il l'avoit recouvrée en deux nuits par la vertu de cette Herbe. Aussi quelque part qu'il la vît, il la baisoit mille fois, il la mettoit sur les yeux & sur la tête, & il ne cessoit de rendre graces à Dieu de ce qu'il lui avoit procuré un si bon remède. A cette Plante j'en pourrois ajouter plusieurs autres, dont les Indiens mes parens se servoient dans leurs maladies, si les noms ne m'étoient échapés de la mémoire.

Quoiqu'il en soit, on peut voir par-là que les Indiens *Yncas* du *Pérou* se servoient ordinairement de Simples pour se guérir de leurs maux, & non pas de Médecines composées. Mais s'ils négligeoient d'aprendre les moyens de se conserver la santé, qui est la chose du monde la plus importante, on ne doit pas être surpris qu'ils ne fûssent ni Astrologues, ni Philosophes, ni Théologiens. Cependant les Espagnols, munis du secours de la Philosophie & de quelques avis des Indiens, ont trouvé les propriétés de plusieurs choses qui sont fort utiles dans la Médecine, & en particulier du Mayz, que les Indiens apellent *Cara*. L'expérience & le raisonnement leur ont fait voir, que le Mayz avoit beaucoup de suc, qu'il étoit fort nourrissant, & propre à guérir les maux de reins, les douleurs de la vessie, la gravelle, & les retentions d'urine. Ils remarquèrent sans-doute qu'il n'y avoit presque point d'Indiens qui fûssent tourmentés de ces maux, auxquels ils sont sujets eux-mêmes, & que cela venoit de leur Boisson, qui est faite de Mayz. D'ailleurs les Indiens font de ce Mays une espèce d'emplâtre, qui leur sert à guérir quantité d'autres maladies.

CHAPITRE XXVI.

De ce qu'ils savoient de Géométrie, de Géographie, d'Arithmétique & de Musique.

ILs entendoient un peu de Géométrie, parce qu'ils en avoient besoin pour mesurer leurs terres, & en faire le partage entr'eux; mais ils ne la possédoient que grossièrement. Ce n'étoit point par la hauteur des degrés, ni par une supputation spéculative qu'ils l'exerçoient, mais par le moyen des niveaux, des nœuds, & des petits cailloux, dont ils se servoient pour compter. Quoiqu'il en soit, je n'en dirai pas davantage, de peur de n'être pas entendu.

Quant à la Géographie, ils en avoient assez de connoissance, pour tirer des plans de leurs Villes, & faire des modelles de leurs Provinces, sans se met-

tre en peine d'en deſſiner aucune de celles qui n'étoient pas de leur juriſdiction. J'ai vu moi-même le modelle de la Ville de *Cuzco*, avec une partie de ſa frontière, & les quatre chemins principaux. Tout cet ouvrage étoit compoſé de terre, de cailloux, & de petits bâtons : les places, les carrefours, les ruës, & même les trois ruiſſeaux qui paſſent par cette Ville, y étoient repréſentés avec une exactitude admirable. On y voyoit encore le Payſage des environs, les Montagnes, les Collines, les Plaines, les Rivières, & les Ruiſſeaux; & tout cela ſi au naturel, que le meilleur Coſmographe du monde n'y auroit pas mieux réuſſi. Ils avoient fait ce modelle, pour le montrer à un Viſiteur, nommé *Damian de Vaudéra*, muni de Lettres expédiées en Chancellerie, qui portoient commiſſion de s'enquérir du nombre des Villes & des Habitans qu'il y avoit dans la Province de *Cuzco* : d'autres Viſiteurs devoient faire la même choſe, par tout le reſte du Royaume. Ce deſſein, ou pour mieux dire ce plan de *Cuzco*, avoit été fait à *Muyna*, que les Eſpagnols nomment *Mohima*, qui eſt à cinq lieuës de cette Ville, du coté du Sud; & j'eus le bonheur de me trouver dans cette viſite, qui ſe fit de la plupart des Villes, & des Indiens qui étoient du gouvernement de *Garcilaſſo de la Véga* mon cher Seigneur.

Pour ce qui eſt de l'Arithmétique, l'on ne ſauroit douter qu'ils n'y excellâſſent, & que les preuves qu'ils en donnoient ne fûſſent viſibles & merveilleuſes. Ils ſe ſervoient, comme je l'ai déjà dit, de pluſieurs nœuds, qu'il y avoit à des ficelles de diverſes couleurs, & par ce moyen ils rendoient compte de tout ce qu'il y avoit d'impôts & de contributions dans le Royaume de l'*Ynca*. Avec ces nœuds ils ſommoient, déduiſoient, & multiplioient leurs comptes, ou pour leur charge, ou pour leur décharge. Et afin de ſavoir au juſte ce que chaque Ville devoit fournir, ils en faiſoient la diviſion avec des cailloux & des grains de Mayz, ſans ſe tromper jamais dans leur calcul. Il leur étoit d'autant plus facile d'en venir à bout, que pour ce qui regardoit la Paix ou la Guerre, les Vaſſaux, les Tributs, les Troupeaux, les Loix, les Cérémonies, & toutes les autres choſes dont ils devoient répondre, ils avoient des Maîtres des Comptes établis exprès, qui ne s'étudioient qu'à cela. D'ailleurs ils mettoient à part le compte de chaque choſe, & ils en formoient des fils ou des écheveaux, qui leur tenoient lieu de cahiers ſéparés. Ainſi quoique leur Grand-Tréſorier eût deux ou trois charges à-la-fois, il ne laiſſoit pas de s'en aquiter, par le bon ordre qu'il y obſervoit, & le ſoin qu'il prenoit de mettre à part le compte de chaque choſe. Nous en traiterons plus au long dans la ſuite, lorsqu'il s'agira de leur manière de compter par fils & par nœuds.

Ils n'étoient pas trop bien verſés dans la Muſique, dont ils ſavoient pourtant quelques accords. Les Indiens *Collas* avoient de certains Inſtrumens, compoſés de quatre ou cinq tuyaux de roſeau attachés enſemble, dont chacun étoit d'un ton plus haut que l'autre, en forme de tuyau d'Orgue. Quant on jouoit de cet Inſtrument, il en réſultoit une harmonie de quatre tons différens, qui ſont *le Deſſus*, *la Taille*, *la Haute-contre*, & *la Baſſe*. Un autre lui répondoit en accord de quinte, & en toute ſorte de tons, qu'ils hauſſoient ou baiſſoient plus ou moins, ſans aucune diſſonance. Mais ils ne connoiſſoient

point

point la diminution des tons, & ils n'en avoient que d'entiers & d'une ſeule meſure. On aprenoit aux Grands-Seigneurs à jouër des Inſtrumens, pour être de la Muſique du Roi: & tout groſſier qu'étoit leur Chant, il n'étoit pas commun chez eux, & ils avoient aſſez de peine à l'aprendre. Leurs Flutes étoient de quatre ou cinq tons, comme celles de nos Bergers; mais ils ne ſavoient pas l'art de les accorder enſemble, pour en faire un concert. Ils jouoient ſur ces Flutes des airs dont les paroles étoient rimées, & qu'ils compoſoient par galanterie ſur les chagrins ou les faveurs qu'ils reçevoient de leurs Maîtreſſes.

Chaque Chanſon avoit ſon air particulier, & ils n'en pouvoient pas dire deux différentes ſur le même ton; parce qu'un Amant, qui vouloit donner une ſerenade à ſa Maîtreſſe, marquoit l'état de ſa paſſion ſur ſon flageollet; & que par la diverſité du ton, gai ou triſte, il faiſoit ſavoir à ſon Amante la triſteſſe ou la joie de ſon cœur, ſelon le bon ou le mauvais traitement qu'il en avoit reçu. Au-contraire, s'il avoit joué deux différentes chanſons ſur le même air, l'une auroit confondu l'autre, & empêché le Galand de ſe faire entendre, ce qui étoit ſa principale intention. Je raporterai là-deſſus une plaiſante avanture, qui eſt arrivée à un Eſpagnol avec une Indienne qu'il connoiſſoit. Il la rencontra la nuit dans une des ruës de *Cuzco*, & comme il étoit fort tard, il voulut la mener à ſon logis: mais l'Indienne le pria de l'excuſer, en ces termes. „ N'entendez-vous pas, lui dît-elle, cette flute dont mon „ Serviteur jouë ſur la prochaine colline? il m'apelle avec tant de paſſion & „ de tendreſſe, qu'il faut de toute néceſſité que j'y aille: Laiſſez-moi donc, „ je vous en prie; car la violence de mon amour m'entraîne de ce coté-là, & „ veut abſolument que je ſois ſa femme & lui mon mari.

Ils ne jouoient point ſur la flute les vers qu'ils compoſoient ſur leurs guerres & ſur leurs faits-d'armes, parce qu'ils ne s'y adreſſoient point à leurs Maîtreſſes; mais ils les réſervoient pour leurs principales fêtes, leurs victoires, & leurs triomphes. Quand je partis du *Pérou*, ce qui fut en l'année 1560, je laiſſai à *Cuzco* cinq Indiens, qui étoient ſi habiles à jouër de toute ſorte de Flutes, qu'il n'y avoit point de tablature ſur l'Orgue, à laquelle ils ne s'accordâſſent à l'ouverture du Livre. Ces Joueurs d'inſtrumens apartenoient à *Jean Rodriguez de Villa Lobos*, qui demeuroit à *Cuzco*; & l'on aſſure qu'aujourd'hui, c'eſt à-dire en l'année 1602, il y a quantité d'Indiens qui excellent dans la Muſique, & à jouër de ces mêmes Inſtrumens. Autrefois, ils n'y étoient pas ſi habiles; & lorſque j'étois dans le Pays, ils ne chantoient preſque point, ſoit qu'ils n'eûſſent pas la voix bonne, ou qu'ils manquâſſent d'exercice; mais on y trouvoit quantité de Métifs qui l'avoient excellente.

CHAPITRE XXVII.

De la Poësie des Yncas Amautas, *qui sont leurs Philosophes, &* *des* Haravec *ou de leurs Poëtes.*

LEs *Amautas*, ou, si vous voulez, leurs Philosophes, étoient fort versés à composer des Comédies & des Tragédies, qu'ils représentoient devant leurs Rois & les Seigneurs de la Cour les jours de Fêtes solemnelles. Ceux qui en jouoient les personnages, n'étoient pas des gens du Commun, mais des Gentilshommes & des Fils de *Curacas*, qui étoient eux-mêmes de la partie avec des Mestres-de-Camp. Dans les Tragédies ils tâchoient de faire voir au naturel la grandeur & la magnificence, les actions militaires, & les triomphes de leurs Rois, ou des autres Hommes Illustres. Quant aux Comédies, elles traitoient du ménage des Champs, du commerce du Monde, & de telles autres choses domestiques & familières, qui regardoient les évènemens de la Vie Humaine. D'abord que la Comédie étoit achevée, les Acteurs s'alloient asseoir à leurs places, chacun selon sa qualité. Du-reste, les Intermèdes n'en étoient ni sales, ni rampans; puisqu'on n'y traitoit que de choses graves, honnêtes, & sententieuses. D'ailleurs, ceux qui s'étoient le mieux aquité de leur partie, & qui avoient prononcé leurs vers de meilleure grace, étoient régalés de joyaux, & d'autres présens qui valoient beaucoup.

Pour leurs Vers, ils en faisoient de courts & de longs, où ils observoient la mesure des sillabes, & l'Amour en étoit le sujet ordinaire. Ils écrivoient aussi en vers les actions mémorables de leurs Rois, des autres *Yncas* fameux, & de leurs principaux *Curacas*; & ils les enseignoient par tradition à leurs descendans, afin de conserver la mémoire des vertus de leurs Ancêtres, & de les porter à suivre leur exemple. Ces vers étoient si courts, qu'on pouvoit les retenir sans peine; & ils ressembloient pour l'ordinaire à cette sorte de Poësie que l'on apelle en Espagnol *Redondilla*, qui est une espèce de Balade ou de Rondeau. Il me souvient au-reste d'une Chanson amoureuse où il n'y a que quatre vers, & il ne sera pas mal-à-propos de la donner ici, pour faire voir avec quel art ils abrégeoient leurs pensées, quelque grossières qu'elles fûssent. On doit remarquer aussi que leurs vers amoureux étoient courts, afin qu'on les pût jouër plus aisément sur la flute. Je pourrois même représenter à cette occasion leurs points & leurs notes en forme de tablature d'Orgue, si je ne croyois qu'il y auroit en cela plus de vaine curiosité que de profit réel.

Voici les vers de la Chanson dont il est question.

Caylla Llapi Punnunqui Chaupituta Samusac.	C'est-à-dire,	*Au Chant* *Tu dormiras,* *A la minuit* *Je viendrai.*

Il faut remarquer ici que l'expreſſion ſeroit plus propre d'avoir dit *viendrai*, ſans le pronom *Je*, & de faire trois ſillabes du verbe; puiſque c'eſt la coutume des Indiens de ne point nommer la perſonne, mais de la comprendre dans le verbe pour obſerver la meſure du Vers. Les *Yncas*, qui étoient Poëtes, qu'on apelloit *Haravec*, c'eſt-à-dire *inventeurs*, en compoſoient de pluſieurs autres ſortes. Dans les *Mémoires du* R. P. *Blas Valera* j'en ai trouvé de quatre ſillabes, qu'il apelle ſpondaïques, pour les diſtinguer de ceux qui n'en ont que trois. Je les raporterai dans la ſuite, avec la traduction Latine de ce bon Père; & l'on verra que les Poëtes *Yncas* y ont voulu philoſopher ſur les Météores, comme ſont le Tonnerre, l'Eclair, la Foudre, la Grêle, la Neige & la Pluye. Il y a grande aparence qu'ils les ont compoſés à l'occaſion d'une Fable qui ſe débite chez les Indiens, & dont voici la ſubſtance. Ils diſent que le Souverain Créateur de toutes choſes a mis dans le Ciel la Fille d'un Roi, qui tient à la main une cruche pleine d'eau, pour la répandre ici-bas toutes les fois que la terre en a beſoin. Ils ajoutent que ſon Frère caſſe cette cruche en certain tems, & que les Tonnerres, les Foudres & les Eclairs ſe forment de ce bruit. Ils veulent que tous ces effets terribles viennent d'un homme, parce que les hommes ſont d'un naturel plus farouche que les femmes; & au-contraire ils attribuent à une femme, la Grêle, la Pluye & la Neige, parce qu'elle eſt d'une complexion plus délicate & plus tendre que le mâle. Cette Fable préſuppoſée, ils ſoutiennent qu'un de leurs *Yncas*, qui étoit grand Poëte & grand Aſtrologue, compoſa ces vers pour louër les excellentes vertus de cette Dame, qui les avoit reçuës de Dieu pour en faire part aux Créatures de ce Monde. Le P. *Blas Valera* dit qu'il avoit trouvé cette Fable & ces Vers parmi les nœuds & les comptes de certaines Annales fort anciennes, qui étoient déſignées par des fils de diverſes couleurs: Qu'au-reſte il avoit apris la tradition ou le ſecret de l'un & de l'autre, des perſonnes mêmes qui avoient la charge de ces nœuds, & de tenir compte des années hiſtoriques; & qu'étonné de voir que la connoiſſance de leurs *Amautas* s'étendoit ſi loin, il avoit écrit & retenu ces vers pour les donner au public. Pour moi je ne doute point que cette Fable ne fût introduite parmi eux, & je me ſouviens même de l'avoir entenduë réciter pluſieurs fois, avec d'autres contes de cette nature que mes parens me faiſoient. Mais mon bas-âge ne me permettoit pas alors de leur en demander la ſignification, ni de conſidérer les choſes de ſi près. D'ailleurs, comme tout le monde n'entend pas l'Indien ni le Latin, j'ai traduit ces Vers en Eſpagnol, avec cette précaution, que j'ai eu plutôt égard au véritable ſens de ma Langue maternelle que de la Latine. Il faut même avouër de bonne foi que je ne poſſède pas trop bien la dernière, & que je n'en ai aquis une légère connoiſſance qu'au milieu du bruit des armes & des chevaux, lorſque la guerre étoit la plus allumée dans mon Pays. Le R. P. *Blas Valera*, dans ſa traduction Latine, a imité les quatre ſillabes de chaque vers Indien; & en cela je reconnois qu'il a mieux réuſſi que moi, parce qu'il eſt impoſſible d'obſerver cette exactitude en Eſpagnol, ſi l'on veut donner la ſignification entière des paroles Indiennes. *Nuſta* eſt un mot particulièrement affecté aux Filles du Sang Royal; mais pour dire une Fille-du-Commun, ils ſe ſervent du nom

Tazque, & ils apellent *China* une Servante ordinaire. Quant au verbe *Yllapantac*, il signifie trois choses, *tonner*, *éclairer*, & *foudroyer*. Le P. *Valera* l'a compris en deux vers; parce que le précédent, qui est *Cununnunun*, signifie *fracasser*: mais il n'a pas voulu traduire ainsi, pour mieux expliquer les trois significations du verbe *Yllapantac*. *Unuy* signifie de l'eau, *Para* pleuvoir, *Chéchi* grêler, *Riti* neiger, & *Pachacamac* celui qui est à l'Univers ce que l'ame est au corps. *Viracocha* est le nom d'un de leurs nouveaux Dieux, dont nous verrons ci-après toute l'histoire. Enfin *Chura* signifie mettre, & *Cama* donner l'ame, la vie, l'être, & la subsistence. Les vers suivans fourniront des preuves de tout ceci: nous les mettons en trois Langues, sans sortir de la signification du langage Indien, & sans nous arrêter à la transposition des paroles.

Cumac Nusta,	Pulchra Nympha	*Belle fille*,
Torallayquin	Frater tuus	*Ton frère pluvieux*
Puynnuy quita	Urnam tuam	*Romt maintenant*
Paquir Cayan	Nunc infringit:	*Ta petite cruche*;
Hina mantara	Cujus ictus	*Et c'est pour cela*
Cununnunun	Tonat, fulget,	*Qu'il tonne, qu'il éclaire*,
Yllapantac	Fulminatque:	*Et que la foudre tombe.*
Canri Nusta	Sed tu Nympha	*Toi Fille Royale*
Unuy quita	Tuam Limpham	*Nous donneras par la pluie*
Para munqui	Fundens pluis:	*Tes belles eaux*:
May nimpiri	Interdumque	*Quelquefois aussi*
Chici munqui	Grandinem, seu	*Tu fais grêler sur nous*,
Riti munqui	Nivem mittis;	*Et neiger de-même.*
Pacha rurac	Mundi factor	*Celui qui a fait le Monde*,
Pachacamac	Pachacamac	*Le Dieu qui l'anime*,
Viracocha	Viracocha	*Le grand Viracocha*
Cayhinapac	Ad hoc munus	*T'a donné l'ame*,
Churasunqui	Te suffecit	*Pour faire cette charge*
Camasunqui	Ac præfecit.	*Où il t'a établie.*

Voilà quels étoient ces Vers, que j'ai bien voulu mettre ici pour enrichir mon Histoire. Car l'on peut assurer sans flaterie, que tous les Ecrits du R. P. *Blas Valera* étoient comme autant de perles & de pierres précieuses; & si mon Pays n'a tiré aucun avantage de ses lumières, on peut dire qu'il en étoit indigne. L'on m'a raporté qu'aujourd'hui les Métifs s'adonnent fort à composer en Indien de cette sorte de Vers, & de plusieurs autres, & qu'ils prennent leur sujet des Choses Divines & Humaines. Dieu veuille que cet exercice tourne à sa gloire, & au salut des ames.

L'on peut inférer de ce que nous avons dit, que les *Yncas* du *Pérou* n'étoient pas fort versés dans les Sçiences, & qu'ils auroient pu transmettre à leur postérité la connoissance qu'ils en avoient, comme ont fait les prémiers Philosophes & les Astrologues, s'ils avoient eu l'usage des Lettres. La Philosophie Morale fut celle de toutes les Sçiences à laquelle ils s'attachèrent le plus, soit

soit dans la théorie, ou dans la pratique. Leur étude ne se bornoit pas à savoir de quelle manière les Sujets se devoient traiter les uns les autres suivant la Loi Naturelle, mais aussi comment ils devoient obéïr au Roi, le servir, & l'adorer. Ils aprenoient en même tems quel étoit le devoir des Supérieurs à l'égard des Inférieurs, du Roi envers ses Sujets en général & en particulier, & de quelle manière il devoit gouverner les *Curacas* & reconnoître leurs bons services. La pratique des *Yncas* suivoit de si près leur théorie en tout ceci, qu'à la fin ils portèient cette Sçience au plus haut degré de perfection où elle puisse jamais atteindre. Ils n'en étoit pas de-même dans les autres Sçiences, parce qu'elles sont plus relevées que la Morale, qui se fait sentir & toucher, pour ainsi dire, à la main. Les Spéculations Abstraites n'étoient pas de leur ressort, ils ne suivoient que la Vie & la Loi Naturelle, & leur inclination les engageoit plutôt à ne faire point le mal, qu'à connoître le bien. Cela n'empêche pas qu'ils ne fûssent dignes de l'éloge que *Pédro de Ciéça de Léon* leur donne au 33. Chapitre de son Livre, où il parle des *Yncas*, & de leur Gouvernement, en ces termes : *Il faut avouër*, dit-il, *qu'ils ont fait de si grandes choses, & établi entre leurs Sujets une si bonne police, qu'il se trouvera peu de gens qui se puissent vanter à juste titre d'avoir eu de l'avantage sur eux de ce coté-là &c.*

Le R. P. *Joseph Acosta* fait à-peu-près le même jugement d'eux & des *Mexicains* dans le 1. Chap. de son VI. Livre, & cet endroit mérite bien que nous l'insérions ici. *Après avoir traité*, dit-il, *de ce qui regarde la Religion des* Indiens, *j'ai résolu de parler dans ce Livre de leur Gouvernement, de leur Police & de leurs Coutumes, & je me propose en cela deux vuës différentes. L'une est pour détruire la fausse opinion de ceux qui traitent ces Peuples de brutaux, & qui vont jusqu'à dire, qu'ils ont si peu d'esprit & d'intelligence, qu'à-peine méritent-ils le nom d'Hommes. Cependant, l'erreur où ils sont à cet égard, est cause qu'ils leur font quantité de grosses injures ; que bien loin d'avoir quelque sorte de considération pour eux, il ne s'en faut guères qu'ils ne s'en servent comme des Bêtes. Je ne puis m'empêcher de dire, que cet abus n'est pas moins funeste qu'il est général. J'en apelle au témoignage de ces personnes un peu zèlées & discrettes, qui ont demeuré assez longtems parmi ces Nations, pour connoître la portée de leur génie, & qui ont remarqué le mépris qu'en font ces orgueilleux, qui s'imaginent de savoir beaucoup, & qui néanmoins sont pour l'ordinaire les plus ignorans, quelque bonne opinion qu'il ayent de leur habileté. Mais pour détruire les fondemens de cet orgueil, on n'a qu'à examiner la manière de vivre des Naturels de ce Pays ; & l'on verra que s'ils avoient plusieurs coutumes ridicules & qui tenoient de la barbarie, ils en avoient aussi d'autres excellentes & dignes d'être admirées. Cela même est une preuve qu'ils sont naturellement capables de bonnes instructions, & qu'en certaines choses ils ont de l'avantage sur nous. Que si l'on m'objecte qu'il y avoit parmi eux un mélange grossier de superstitions & de fautes remarquables, je répondrai là-dessus qu'on ne doit pas s'en étonner : puisque les Législateurs, & les Philosophes les plus rafinés de l'Antiquité, sans en excepter ni* Licurgue *ni* Platon, *sont quelquefois tombés dans l'erreur. D'un autre coté, l'on trouve divers Défauts essentiels, & des Loix même ridicules dans les plus sages Républiques du Monde, comme étoient* cal-

celles de Rome *&* *d'*Athênes. *Si l'on faisoit même un parallèle de l'état des* Yncas, *& des Peuples du* Mexique, *avec les* Grecs *ou les* Romains, *je m'assûre qu'on donneroit l'avantage aux prémiers en matière de Gouvernement Politique. Mais parce que nous sommes entrés dans les* Indes *la force à la main, nous ne daignons pas examiner ces Peuples, ni leur donner audience, & nous les traitons comme des bêtes qui sont destinées à notre usage. Cependant les personnes d'esprit & de bon goût, qui savent pénétrer dans le secret de ces Peuples, & dans leur ancienne façon de vivre, en jugent tout autrement, & ne peuvent assez admirer le bon ordre qu'il y avoit entr'eux* &c.

L'autorité du R. P. *Joseph Acosta*, dont je viens de me servir, est si recevable, qu'elle doit suffire, ce me semble, pour confirmer tout ce que nous avons dit jusques-ici, & ce que nous dirons dans la suite, des *Yncas*, de leurs Loix, & de leur Gouvernement. Au-reste, ce ne fut pas une des moindres marques de leur esprit, d'avoir sçu inventer quantité de Fables succinctes, & de les avoir mises en vers & en prose; soit qu'ils y voulûssent comprendre plusieurs belles moralités, ou y conserver quelque tradition de leur Idolâtrie, ou des beaux Faits de leurs Rois & de leurs autres Hommes illustres. Aussi la plupart des Espagnols n'apellent pas ces Chansons, des Fables, mais des Histoires, parce qu'elles renferment quelque vérité. Au-contraire il y en a d'autres qui les prennent pour des Contes faits à plaisir, parce qu'ils n'en savent pas l'allégorie. Je ne desavouë point avec tout cela, qu'il n'y ait quantité de ces Fables qui sont tout-à fait absurdes & deshonnêtes : nous en avons déjà raporté quelques-unes, mais nous en expliquerons d'autres dans la suite, qui paroîtront sans-doute meilleures & plus vraisemblables.

CHAPITRE XXVIII.

Du peu d'Outils que les Artisans Indiens avoient.

APRE'S avoir déclaré quelles étoient les Connoissances des Philosophes & des Poëtes de cet ancien Paganisme, il sera bon de tourner la vuë sur le peu d'adresse que les Artisans avoient dans leurs métiers ordinaires. Nous verrons par-là que les Indiens ne pouvoient être que misérables, & qu'ils manquoient des choses qui sont tout-à-fait nécessaires à l'usage de la Vie. Pour commencer donc par les gens de Forge, quoiqu'il y en eût un grand nombre, & qu'ils ne cessâssent de travailler, ils n'avoient pas l'esprit de mettre en œuvre le Fer, non-plus que les autres Métaux. Ils avoient même plusieurs Mines de Fer, qu'ils apelloient *Quillay*, mais ils ne le savoient pas tirer; puisqu'au lieu d'en avoir des outils pour leur travail ordinaire, ils en faisoient de certaines pierres fort dures, jaunâtres & vertes, qu'ils polissoient à force de les frotter ensemble, & qu'ils estimoient beaucoup à-cause de leur rareté. Ils ne savoient pas non-plus faire des marteaux ni les emmancher, & ils se servoient à

leur

leur place de certains outils faits d'un alliage de cuivre & de léton. Ces outils sont tout quarrés ; les uns remplissent toute la main autant qu'elle peut empoigner, & ils s'en servent pour la batterie la plus forte ; les autres sont d'une grosseur moyenne ; les autres petits ; & les autres enfin un peu longs, & ceux-ci sont les plus propres pour travailler sur les choses qu'ils veulent rendre concaves. Ils les tiennent à la main, comme si c'étoient des pierres, & en frapent à force de bras les matières qu'ils mettent en œuvre. Ils ne savoient faire ni limes ni burins, ni même des soufflets propres à la forge. Aussi quand ils vouloient fondre quelque métail, ils n'en venoient à bout que par le moyen de leur souffle, qu'ils poussoient à travers certains tuyaux de cuivre, longs de demi aune, les uns plus, les autres moins, selon que la fonte étoit grande ou petite. Ces tuyaux se retrecissoient vers l'une des extrémités, où il n'y avoit qu'un petit trou, afin que le souffle en sortît avec plus de violence. Quand ils avoient quelque fonte à faire, ils étoient plusieurs ensemble dix ou douze jours de suite, & ils se tenoient autour du feu, qu'ils souffloient à pleine bouche avec leurs tuyaux, comme ils font encore aujourd'hui, sans qu'on ait pu leur faire changer cette coutume. Ils n'avoient aucun usage de pincettes, ni de tenailles, pour retirer le métail du feu. Ils employoient à cela un bâton ou une verge de cuivre, & par ce moyen ils le jettoient sur un monceau de terre humectée, où ils le remuoient de tous cotés, jusqu'à ce qu'il devînt froid & maniable. Quoique leur manière de travailler fût si grossière, ils ne laissoient pas de faire des ouvrages merveilleux, comme nous le verrons ci-après, surtout quand il s'agissoit de creuser profondément quelque chose. D'ailleurs, instruits par l'expérience & par la raison, que la fumée des métaux préjudicioit à la santé, ils faisoient toujours leurs fontes grandes ou petites à découvert, c'est-à-dire dans les places publiques, & jamais dans les maisons. Les Charpentiers de ce Pays-là étoient encore moins fournis d'outils que les Forgerons, puisqu'au lieu de ce nombre infini d'instrumens dont les Artisans d'Europe sont munis ; ceux du *Pérou* n'avoient que la hache & la doloire, qui étoient de cuivre. Ils ne connoissoient ni la scie, ni le ciseau, ni les autres outils de Charpenterie, & par conséquent ils ne savoient faire ni coffres ni portes ; mais après avoir coupé le bois, ils le blanchissoient à force de le ratisser, pour l'employer aux bâtimens. Les Forgeurs, qui ne travailloient d'ordinaire qu'en cuivre & en fonte, leur fournissoient des haches & des doloires. Ils ne se servoient point de cloux, ni d'aucuns ferremens pour faire tenir la charpenterie, mais ils la lioient avec de certaines attaches faites de jonc, qui est du même usage à-peu-près que l'osier en *Espagne*. Quant aux Massons, ils n'avoient pour tous outils à tailler les pierres, que certains cailloux noirs, apellés *Hihuana*, avec lesquels ils les brisoient plutôt qu'ils ne les tailloient. S'il étoit question de hausser les pierres, ou de les baisser, ils n'avoient pour cela ni gruë ni autre machine, & ils le faisoient à force de bras. Malgré toutes ces incommodités ils élevoient de si beaux Edifices, qu'il seroit impossible de le croire, si les relations des Espagnols, & les mazures qui en restent, ne le témoignoient encore aujourd'hui. Au-lieu de ciseaux &

d'aiguilles, ils avoient de certaines épines fort longues, qui croîssent dans le Pays; desorte que l'ouvrage qu'ils en faisoient, pouvoit plutôt s'apeller ravauderie que couture. Ces mêmes épines leur servoient à faire des peignes pour s'agencer les cheveux. Quant à leurs miroirs, les Dames du Sang Royal en avoient d'argent poli, & les Femmes-du-Commun n'en avoient que de léton ou de cuivre; parce que l'usage de l'argent leur étoit défendu, pour les raisons que nous verrons dans la suite. Les Hommes prenoient pour une infamie de se regarder dans un miroir, sous prétexte que cela n'apartenoit qu'aux Femmes. C'est ainsi qu'ils manquoient de la plupart des choses nécessaires à la Vie, & qu'ils en supléoient d'autres à leur défaut. Mais quoiqu'ils ne soient guères inventifs d'eux-mêmes, cela n'empêche pas qu'ils ne sachent très-bien imiter tout ce qu'ils voient, & qu'ils n'ayent si bien apris la Méchanique des Espagnols, qu'ils les surpassent en certaines choses. Il faut avouër qu'ils ne seroient pas moins capables des Sçiences que des Métiers, si l'on prenoit la peine de les en instruire. Le génie qu'ils ont fait paroître dans les Comédies, qu'ils ont représentées en divers lieux, en fournit une bonne preuve. Il est même arrivé souvent que plusieurs bons Religieux de différens Ordres, surtout les Pères Jésuites, pour les rendre affectionnés au mistère de notre Redemption, & pour s'accommoder à leur portée, leur en ont fait représenter quelques Pièces sur le Théatre. Ils avoient apris sans-doute que du tems des Rois *Yncas* ce Peuple jouoit des Comédies, & qu'il étoit doué d'un esprit souple, & d'une mémoire propre à retenir tout ce qu'on leur montreroit. Cela fit qu'un Père Jésuite composa une Pièce à la louange de la glorieuse Vierge *Marie*, qu'il écrivit en langue qu'ils apellent *Aymara*, & qui est différente du langage de ceux du *Pérou*. Le sujet en étoit tiré de ces paroles du 3. Chap. de la Genèse, *Je mettrai de l'inimitié entre vous & la femme &c. elle vous écrasera la tête.* Cette Pièce fut représentée par de jeunes Indiens, dans une Ville apellée *Sulli.* D'ailleurs on avoit récité un Dialogue de la Foi à *Potosy*, où il se trouva plus de douze-mille personnes. Il s'en récita un autre à *Cuzco* sur l'Enfant *Jésus*, en présence de tous les Principaux de la Ville, & un troisième encore à *Ciudad de los Reyes*, ou à *la Ville des Rois*, en présence de tous les Officiers de la Chancellerie, & d'un grand nombre de Noblesse & de Gens du Pays. Le très-saint Sacrement de l'Autel étoit le sujet de ce Dialogue, composé en Espagnol & dans la langue générale du *Pérou.* De jeunes Garçons Indiens, qui en furent les Acteurs, jouèrent chacun leur personnage avec tant de grace, de bienséance & de modestie, que tout le monde en fut ravi d'admiration. Ils chantèrent aussi certains Himnes avec tant de mélodie, que plusieurs Espagnols, charmés de voir la grace & la douceur de ces petits Indiens, en répandirent des larmes de joie. Dès-lors on commença à avoir meilleure opinion de ces Peuples, qu'on avoit toujours cru grossiers & incapables de toute civilité. Quand on leur a donné par écrit le rolle qu'ils doivent jouër, ils vont trouver les Espagnols, soit Prêtres ou Séculiers, & ils les

prient

prient de leur lire quatre ou cinq fois chaque vers, pour les aprendre par cœur: & afin qu'ils ne leur échapent pas de la mémoire, qu'ils ont fort bonne, ils répètent plusieurs fois chaque parole, qu'ils marquent d'un petit caillou, ou d'un grain d'une certaine semence qui est de diverses couleurs, qu'ils apellent *Chuy*. Par le moyen de ces marques ils retiennent les mots qu'on leur a dit, & ils aprennent ainsi leur rolle avec beaucoup de facilité & en peu de tems. Les Espagnols leur aident très-volontiers, & quelque graves qu'ils soient, ils ne dédaignent jamais d'instruire ces petits Garçons: au-contraire ils les caressent, & sont bien-aises de lire leurs vers. L'industrie de ces Enfans nous confirme de-nouveau que si les Indiens du *Pérou* ne sont pas inventifs, ils sont très-habiles à imiter & à retenir ce qu'on leur enseigne. Le Docteur *Jean Cuellas*, natif de *Médina del Campo*, & Chanoine de l'Eglise de *Cuzco*, en pourroit fournir des preuves incontestables. Cet honnête-homme se donnoit la peine de lire la Grammaire aux Métifs, qui étoient fils de Gentilshommes, & des plus riches de cette Ville. On peut dire qu'il le faisoit par un principe de charité, & pour plaîre aux Ecoliers qui l'en prioient. Car il y avoit cinq ou six mois que cinq de leurs Précepteurs les avoient abandonnés, sous prétexte que leur revenu étoit trop modique, & que le nombre des Ecoliers ne suffisoit pas pour les entretenir, quoiqu'il y en eût autour de dix-huit, & qu'ils leur donnâssent chacun la valeur de douze ducats par mois. Il me souvient qu'entre les autres il y avoit un Indien *Ynca* qu'on nommoit *Philippe*, dont l'habileté à lire & à écrire excita *Pédro Sanchez*, Prêtre fort riche & homme d'honneur, à lui aprendre la Grammaire, où il profita si bien, qu'en très-peu de tems il se rendit le meilleur Ecolier de tous les Métifs. Au-reste, si leur Précepteur les quitoit, ils ne laissoient pas d'aller à l'Ecole jusqu'à ce qu'il en vînt un autre, qui les instruisît par des principes différens, & qui leur fît oublier tout ce que les autres leur avoient montré, sous prétexte que leur méthode ne valoit rien. Cependant ils ne pouvoient pas beaucoup profiter à changer ainsi de Maîtres. Cette interruption dura un assez longtems, jusqu'à ce que cet honnête Chanoine, dont j'ai parlé, les prit sous sa charge, & leur montra deux années de suite la Langue Latine, au milieu des plus grandes violences de la Guerre, qui étoit alors si embrasée dans le Pays, à-cause des soulèvemens de Dom *Sébastien de Castille* & de *François Hernandez Giron*, qu'à-peine un feu étoit amorti qu'il s'en allumoit un autre encore pire, & plus difficile à éteindre. Durant ces tumultes, ce bon Chanoine, ravi du merveilleux progrés que ses Disciples faisoient dans la Grammaire, & de l'heureuse disposition qu'ils avoient pour les autres Sçiences, se plaignoit souvent de ce qu'il n'y avoit personne qui se donnât la peine de les instruire. Confus & affligé de voir perdre de si bons esprits, il leur disoit quelquefois, „ ô mes Enfans, que „ je souhaiterois qu'il y eût une douzaine de vous dans les Ecoles de *Sala*„ *manque* !" Mais quelque soin que prît ce Chanoine, il lui fut impossible de perfectionner ses Ecoliers dans la Langue Latine, parce qu'il ne put

ſuporter longtems le travail de quatre leçons qu'il leur faiſoit par jour. Les Indiens doivent donc bien rendre graces à Dieu, de ce qu'il leur a envoyé les Jéſuites, qui d'un ſi grand Pays en ont fait un Séminaire de toute ſorte de Sçiences & de bonnes Inſtructions. Cela ſuffira pour le préſent ſur cette matière; il eſt tems que je revienne à la ſucceſſion des Rois *Yncas*, & au récit de leurs Conquêtes.

Fin du Second Livre.



HIS-




Le
Cours
du Fleuve
Missisipi,
Selon les Relations les plus
modernes
à AMSTERDAM chez J.F.BERNARD
Lieues Communes de France
25 50 75 100 125 150
Lieues d'Allemagne
15 30 45 60 75 90
Lieues d'une Heure de Chemin
20 40 60 80 100 120
Baye de Hudson
Fort Nelson
La Brador
Lac des Poux
Lac des Assenipoils
Chongaskabi ou Nations de Forts
Les Nanctons
Ouade Batons
Gens de Rivieres
Outoulibis
Fort pour Empecher Les Assenipoils
Lac St. Ioseph
Nation du Chien
Nadouessans
Issati
Tinthonha ou Gens de Prairies
Changas Keton Lac
Nouvelle France ou Canada
Lac Piscoutagamy
Lac Timagaming
Anglois
les 7 Isles
Lac des Tibitibis
Acoutamuskan
Cristinaux
Tadousac
R. de St Laurent ou de Canada
Gaspesie
Lac S. Jan
Quebec
Orleans
Lac Superieur
Missilimakinac
R. St Francois
Sauteurs
Saut Ste Marie
Lac Huron ou Karegnondi
R. Outaouack
R. Francois
Saut
Portage
Saut de St Anthoine de Padoue
Lac de Pleurs
R. Noire
les Illinois
Baye de Puans
Lac des Illinois
Kitchiga
Riviere Ouisconsing
Kikapaus
Ocitagan
Poutouatamis
Maskoutens
Hurons
Lac Ontario ou de Fontenac
Grands Villages des Iroquois
Lac Champlain ou Iroquois
Nouvelle Angleterre
Boston
Plymout
Nouveau Pais Bas
Hollandia
Malabarra
Philadelphia
Pensylvania
N. Iork
Lang Eyland
C. de May
de Zud
Lac d'Erie ou du Chat
Tsonnontouans
Eriechronons
La Virginie
Fort des Miamis
Fort de Crevecoeur
R. des Illinois
Cap St. Anthoine
Massourites
R. Ozenta
Tamaroa
Chiquacha
Riviere Ouye
Ohio Riviere
Apalache
Caroline
Chesapeak Bay
Fouhatan
Mer du Nort
Floride
Coca
Tascaluca
Edelano
Vitacucho
St. Matheo
St. Augustin
Cap de Canaveral
Bahama
Bimini
Lucayoneque
Canal de Bahama
Cap Floride
C d'Aguada
Cap Carlos
Golfe de Mexique
Baye de Spirito Sancto
Port Grande
Embouchure du Missisipi
Nouv. Orleans detroit a l'Angl.
Akansa
Taensa
Coroa
Koroa
Quinipissa
Sablonniere R.
Quoaquis
Riviere de la Magdelaine
Nouveau Mexique
Mines de Ste Barbe
Partie de Nouvelle Espagne
Grand fleuve du Missisipi



HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PEROU.

LIVRE TROISIE'ME.

Où il est traité de la Vie & des Actions du Quatrième Roi Mayta Capac, *du prémier Pont du* Pérou *qui fut fait de claies d'osier, & de l'étonnement qu'il causa. De la Vie & des Conquêtes du Cinquième Roi apellé* Capac Yupanqui, *& d'un autre Pont de jonc & de paille qu'il fit faire sur le grand Canal. Avec une description de la Maison du Soleil, de son Temple, & de ses grandes Richesses.*

CHAPITRE PRÉMIER.

Ceux de Tiahuanacu *se rendent à* Mayta Capac *Quatrième* Ynca, *& des Bâtimens qu'il trouva dans le Pays.*

L'Ynca *Mayta Capac* (dont le nom n'a pas besoin d'explication, puisque *Mayta* ne signifie rien-du tout dans la Langue générale du Pays, & que nous avons déjà montré ce que veut dire *Capac*) cet *Ynca* ayant fait la pompe funebre de son Père, & pris possession solemnelle de son Royaume, résolut de l'aller visiter par-tout, en qualité de Prince Souverain & de Roi Absolu. Car quoique du vivant de son Père il en eût fait la visite par deux fois, cependant étant comme en tutelle durant sa minorité, il ne pouvoit, ni connoî-

tre des affaires de fon Etat, ni même y pourvoir & accorder des graces, qu'en préfence & du confentement de ceux de fon Confeil, qui par le devoir de leur charge étoient obligés d'ordonner, fur les requêtes que faifoient fes Sujets, de prononcer les Edits, & de pourvoir aux graces que le Prince devoir faire; defquelles néanmoins, felon les Loix du Royaume, il ne pouvoit difpofer, bienqu'il fût fucceffeur & légitime héritier de la Couronne, qu'en cas qu'il fût en âge de gouverner. Après donc qu'il eût été déclaré majeur, il alla faire une vifite générale dans fes Provinces, fachant, comme nous l'avons déjà dit, que c'étoit la chofe du monde dont les Vaffaux s'eftimoient le plus redevables à leur Prince, & qu'ils tenoient à fingulière faveur. Ce fut donc en partie pour cela, & en partie auffi pour montrer fa générofité, fa magnificence, & fon affection envers ce Peuple, qu'il entreprit de faire cette vifite, dans laquelle il fit de grandes largeffes aux *Curacas*, & à tout le refte de fes Sujets.

Après qu'il l'eût achevée, il tourna fes penfées & fes deffeins au principal but qu'avoient les Rois *Yncas*, qui étoit d'attirer à leur Religion ces Peuples barbares; couvrant par ce moyen d'un fpécieux prétexte, l'ambition qu'ils avoient d'étendre bien loin les bornes de leur Empire. Mais quelles que fûffent fes vuës en cela, il leva douze-mille hommes. Puis dès-que le Printems fut venu, & qu'il eût fait les provifions néceffaires à fon Armée, dont il donna la conduite à quatre Meftres-de-Camp, fans y comprendre les Officiers & les autres Capitaines, il fe mit en campagne, & alla jufqu'au canal du grand Marécage de *Titicaca*; parce que toute la Province de *Collao* étant un pays plat, la conquête lui en paroîffoit plus facile que celle de toute autre Contrée; outre que les habitans étoient d'un naturel fouple & docile.

Lorsqu'il fut près du canal, il fit faire de grands radeaux pour le paffage de fon Armée; enfuite il envoya fommer tous ceux des prémières Villes, y obfervant les formalités accoutumées, qu'il n'eft pas befoin de répéter. Les Indiens obéîrent d'abord à ceux qui vînrent de fa part, portés à cela par les merveilles qu'ils avoient ouï dire des *Yncas*. La Ville la plus confidérable de celles qui fe rangèrent à fon Empire, eft *Tiahuanacu*, dont je dirai ici quelque chofe, & particulièrement de fes grands & incroyables Bâtimens. Le plus admirable Chef-d'œuvre de tout ce Pays eft un Côteau, ou, fi vous voulez, un Tertre, fait de main d'homme, qui eft fi haut qu'il n'eft pas poffible de le croire. Les Indiens, qui femblent avoir voulu imiter la Nature, dans la ftructure de ce Mont, y avoient mis pour fondemens de grandes maffes de pierre fort bien cimentées, pour empêcher que ces prodigieufes Terraffes entaffées les unes fur les autres ne s'éboulâffent; mais on ignore dans quel deffein ils avoient fait ce merveilleux Bâtiment. D'un autre coté, affez loin de-là, on voyoit deux grands Géans taillés en pierre. Ils avoient des habits qui leur traînoient jufqu'à terre, & un bonnet à la tête, le tout ufé par le tems, & qui fentoit fon antiquité. On remarquoit encore-là une Muraille fort longue, & dont les pierres étoient fi grandes, qu'on ne pouvoit comprendre comment des hommes avoient eu affez de force pour les y tranfporter: car il eft certain que dans cette étenduë de terre, il n'y avoit, que bien loin de-là, ni carri res ni rochers d'où l'on pût avoir tiré toute cette maffe énorme de pierre. L'on y voyoit

voyoit auſſi en d'autres endroits quantité de Bâtimens extraordinaires, entre leſquels étoient remarquables de grandes Portes dreſſées en divers lieux, & dont la plupart étoient dans leur entier, qui n'avoient aux quatre coins qu'une ſeule pierre dans leur ſtructure: & ce qu'il y avoit de plus merveilleux, c'eſt qu'elles étoient preſque toutes poſées ſur des pierres d'une grandeur incroyable; car il y en avoit de trente piés de long, de quinze de large, & de ſix de front. Toutes ces pierres avec les portes etoient d'une ſeule pièce, mais il n'eſt pas poſſible de s'imaginer avec quels outils elles pouvoient avoir été taillées. D'ailleurs il falloit néceſſairement qu'elles fûſſent incomparablement plus grandes, avant que d'être miſes en œuvre.

Ceux du Pays diſent que tous ces Bâtimens, & d'autres ſemblables dont il n'y a rien par écrit, furent faits avant le Règne des *Yncas*, qui, à l'imitation de ceux-ci, firent bâtir la Fortereſſe de *Cuzco*, dont nous parlerons dans la ſuite. Ils tiennent au-reſte, par la tradition qu'ils en ont euë de père en fils, que toutes ces Merveilles ſe firent en une nuit, ſans ſavoir qui en fut l'Architecte. Quoiqu'il en ſoit, ſi l'on conſidère ces Bâtimens avec quelque attention, on trouvera qu'ils ſont demeurés imparfaits, & que ce ne ſont que des commencemens de ce que les Fondateurs avoient intention de faire. Tout ce que je viens de dire eſt tiré de *Pédro de Ciéça de Léon*, qui a remarqué ces particularités, au Chap. 105. de la Deſcription qu'il a faite du *Pérou* & de ſes Provinces, où il parle aſſez au long de ces Edifices, & de pluſieurs autres que nous ne touchons que ſuccinctement. Mais j'y ajouterai une relation que m'a envoyé un de mes Compagnons d'Ecole nommé *Diégo d'Alcobaça*, que je puis apeller plus proprement mon frère, puiſque nous ſommes nés tous deux dans une même maiſon, & que ſon père m'a élevé. Il me ſouvient que dans un endroit des Mémoires que j'ai eus de lui touchant mon Pays, où il parle de ces admirables Bâtimens de *Tiahuanacu*, il dit que *parmi pluſieurs Antiquités dignes d'admiration, qu'on voit dans une Province du Pays de* Collao *apellée* Tiahuanacu, *il y en a une qui eſt bien digne, ce me ſemble, d'être conſervée dans la mémoire des hommes. Elle eſt près du Lac que les Eſpagnols apellent* Chucuytu, *& dont le nom propre eſt* Chuquivitu. *On y voit des Edifices fort grands, & entr'autres une Cour de quinze braſſes en quarré, & de deux étages de hauteur. A l'un des cotés de cette Place, il y a une Salle de quarante-cinq piés de long, & de vingt-deux de large, couverte de chaume, comme ſont les apartemens de la Maiſon du Soleil, que vous avez vu à* Cuzco. *La Place, ou la Baſſe-Cour, dont je viens de parler, les murailles, la ſalle, le plancher, le toit & les portes, ſont tous d'une ſeule pièce, (ce qui eſt un chef-d'œuvre merveilleux) qu'on a pris & taillé dans un grand rocher. Les murailles de la Baſſe-Cour ont trois quarts d'aune d'épaiſſeur; & bien-que le toit de la Salle ſoit de pierre, il ſemble néanmoins être de chaume. Ce que les Indiens ont fait exprès, afin de le faire mieux reſſembler à leurs autres logemens, qu'ils ont accoutumé de couvrir de paille. Le Marécage, ou le Lac, joint un des bords de la muraille, & ceux du Pays croient que ces Bâtimens ſont dédiés au Créateur de l'Univers. Il y a-là tout-contre quantité d'autres pierres miſes en œuvre, qui repréſentent diverſes figures d'hommes & de femmes, faites ſi au naturel qu'on les croiroit en vie. Les unes tiennent des vaſes à la main, comme ſi*

elles

elles vouloient boire; les autres sont assises; les autres debout; & les autres semblent vouloir passer un ruisseau qui coule à-travers ce Bâtiment. Outre cela on y voit des Statuës qui représentent des femmes, & des enfans qu'elles ont à leur sein ou à leur coté, ou qui les tiennent par le pan de la robe, sans y comprendre plusieurs autres de toute façon. Les Indiens d'aujourd'hui tiennent que ceux de ce tems-là furent transformés en ces Statuës, pour les péchés énormes qu'ils avoient commis, & particulièrement pour avoir lapidé un homme qui passoit par cette Province. Voilà ce qu'en dit *Diégo d'Alcobaça*, qui a été Vicaire & Prédicateur dans plusieurs Provinces de ce Royaume. Car ses Supérieurs l'envoyoient en divers endroits du Pays, à-cause qu'étant Métif, natif de *Cuzco*, il savoit mieux cette Langue que les autres, & qu'il faisoit par conséquent plus de fruit.

CHAPITRE II.

De la Réduction de Hatunpacassa, *& de la Conquête de* Cacyaviri.

POUR revenir à l'*Ynca Mayta Capac*, il conquît la Province de *Hatunpacassa*, qui est tout ce Pays qu'on trouve à main gauche du coté du grand Canal, de la même manière que nous avons dit qu'il gagna la plupart des Provinces. Mais il m'est impossible de dire, à-cause de la diversité d'opinions des Indiens, si ce fut tout-à-coup, ou en plusieurs jours, qu'il fit cette conquête. Cependant la plupart croient que les *Yncas* se rendoient maîtres peu-à-peu de ces Contrées, & qu'en même tems ils prenoient le soin de cultiver & d'instruire les Habitans. D'autres croient pourtant qu'ils ne faisoient cela qu'au commencement, quand ils n'avoient point encore le pouvoir en main; & que lorsqu'ils se virent assez de forces, ils se mirent à conquérir tout ce qu'ils pûrent gagner de pays. Mais de quelque façon qu'on le prenne, bien loin d'en dire ici mon avis, je n'en parlerai pas, pour ne point ennuyer le Lecteur, en répétant trop souvent les mêmes choses. Je me contenterai de parler ici des Pays conquis par chacun de ces Rois, dont les Voyages furent différens, aussi-bien que leurs Conquêtes. Il faut donc savoir que l'*Ynca Mayta Capac*, continuant celle qu'il avoit commencé de faire, arriva près d'un lieu apellé *Cacyaviri*, où il y avoit quantité de maisons champêtres, éloignées les unes des autres sans aucun ordre ni sans aparence de Ville, & tenuës par de petits Seigneurs qui se faisoient obéir des autres. Ceux-ci n'eurent pas plutôt avis que l'*Ynca* alloit à eux pour les conquérir, qu'ils s'assemblèrent entr'eux sur une Montagne qui est sur cette frontière, haute d'un bon quart de lieuë, & arrondie en forme de pilon. Comme tout ce Pays est une rase campagne, excepté cette montagne, les Indiens la tenoient pour une chose sacrée à-cause de sa beauté, & même ils l'adoroient, & y faisoient des sacrifices. Ils s'y retirèrent donc comme dans un azile, afin que cette Montagne, qu'ils tenoient pour une Divinité, leur fût favorable,

&


Septentrion
MER DU NORD
AUDIENCE
VENEZUELA
Nouv. Andalousie
Roy de Grenade
Nou:
AUDIENCE DE PANAMA
TERRE FERME
DE Autrefois
Sta Fé
Castille d'Or
PARIA
Paria ou Orenoque R.
Mines d'Or
Ligne Equinoctiale
Los Quixos
AUDIENCE
QUITO
Quito
PROVINCE DES AMAZONES
Riviere des Amazones ou Orellano R. Maragnon
Isle et Marais dittes Lagunes des Amazones
MER DU PEROU
PARTIE DE LA MER DE SUD
AUDI-ENCE DE LIMA
Cusco
Titicaca
LOS CHARCAS
Potosi
Tropique du Capricorne
AUDIENCE DE LA PLATA
Partie du Chili
Orient
Midi
Panama
Cartagena
S. Anne
Truxillo
Bogota
Popayan
Pasto
Isle des Perles
Guayaquil
Truxillo
Caxamalca
Valladolid
Lima
Arequipa
Laraix
Chuquiaqua
Atacama
Vallee de Terapaca
Isle St. Ambroise
Isle St. Philippe
Anthropophages et Caribes
St. Croix de la Vieille Montagne
La Plata ou Grande
Rioxa
La Conception

& qu'il les délivrât de leurs ennemis. Dès-qu'ils furent au haut, ils résolurent d'y faire un Fort; & pour le bâtir promtement, on dit que les hommes donnèrent la pierre, & que les femmes s'obligèrent à fournir tout ce qu'il faudroit de gazons. Ils s'y retranchèrent donc avec leurs femmes & leurs enfans, qui étoient en fort grand nombre, & y mirent le plus de provisions & de vivres qu'ils purent amasser.

L'*Ynca* leur envoya des gens exprès pour leur faire les sommations ordinaires, & leur dire de sa part qu'il n'étoit point venu-là pour leur ôter leurs biens ni leurs vies, mais pour leur faire part des graces & des faveurs que le Soleil vouloit qu'il fît à tous les Peuples des Indes; & qu'ainsi ils ne devoient point être si imprudens que de mépriser ses Enfans, ni d'user de résistance contr'eux qui étoient invincibles, puisque le Soleil leur Père ne manquoit jamais de les secourir dans tous leurs combats & dans toutes leurs conquêtes: qu'au-reste il falloit qu'ils l'adorâssent, & le tînssent pour leur Dieu. L'*Ynca* fit faire ces sommations plusieurs fois à ces Indiens: mais ils répondirent, sans en être touchés, „ que leur manière de vivre leur sembloit si bonne, qu'ils n'en „ vouloient point reçevoir d'autre; qu'ils avoient déjà leurs Dieux tout ac„ quis, & particulièrement cette haute Montagne où ils s'étoient fortifiés, „ dont le secours ne leur manqueroit jamais au besoin; & conclurent que „ les *Yncas* pouvoient aller instruire d'autres gens s'ils le trouvoient à-propos, „ mais que pour eux ils ne vouloient point-du-tout changer de Loi ni de „ Vie.

Quoique l'*Ynca* les vît ainsi obstinés, il n'en voulut pourtant point venir à une bataille; il aima mieux essayer de les avoir, ou par caresses, ou par famine, en cas qu'il ne les pût réduire autrement. Il divisa pour cet effet son armée en quatre, pour les assiéger de tous les cotés de la Montagne. Eux cependant persistèrent plusieurs jours dans leur opiniâtreté, & se préparèrent à résister aux gens de l'*Ynca*, s'ils les venoient attaquer dans leur Fort. Enfin, voyant qu'ils ne faisoient point mine de les combattre, ils imputèrent cette conduite à crainte & à lâcheté, & en devînrent plus téméraires de jour en jour, jusques-là-même qu'ils firent plusieurs sorties sur leurs Ennemis. Mais ceux-ci, qui ne vouloient point passer l'ordre qu'ils avoient du Roi, ne faisoient seulement que se défendre; desorte qu'il en demeuroit toujours quelques-uns sur la place, principalement du coté des *Collas*, qui par brutalité plutôt que par un effet de courage, se précipitoient dans le gros de leurs Ennemis, & y laissoient la vie. On dit que dès-lors il courut un bruit parmi les Indiens de *Collao*, & que ces Peuples le répandirent depuis par tout le Royaume, qu'en un certain jour, auquel ces Indiens ainsi assiégés firent une sortie contre les gens de l'*Ynca*, les traits & les pierres qu'ils tirèrent sur leurs Ennemis se tournèrent contr'eux mêmes, & qu'ainsi plusieurs *Collas* y furent tués de leurs propres armes. Ce qui fut sans-doute une fable bien plaisante, que nous expliquerons dans le Chapitre suivant, parce que ce fut une des choses qu'ils révérèrent le plus. Cependant le massacre sanglant qui se fit ce jour-là des Assiégés, fut cause qu'ils se rendirent, & particulièrement les *Curacas*, qui se repentans de leur obstination assemblèrent leurs gens, dans le dessein d'aller

demander pardon à l'*Ynca*, pour prevenir le châtiment qui leur pouvoit arriver. Ils furent trouver l'*Ynca* dans cet ordre; les Enfans marchoient les prémiers, leurs Mères après eux, puis les Vieillards, les Soldats, les Capitaines, & les *Curacas*, qui avoient les mains liées & la corde au cou, pour marquer qu'ils méritoient la mort, parce qu'ils avoient été assez téméraires pour prendre les armes contre les Enfans du Soleil. Ils y allèrent tous piés nuds, coutume qui parmi les Indiens étoit une grande marque d'humilité, par laquelle ils vouloient donner à entendre que la personne qu'ils révéroient, avoit je ne sai quoi de majestueux & de divin.

CHAPITRE III.

Du pardon accordé aux Collas *par l'*Ynca Mayta Capac, *avec l'explication de la Fable raportée ci-devant.*

Aprés que les *Collas* se furent prosternés devant l'*Ynca*, ils l'adorèrent comme Fils du Soleil avec de grandes acclamations; ensuite les *Curacas* en particulier se présentèrent à lui, & lui dirent avec la vénération & le respect religieux dont ils avoient accoutumé d'user entr'eux, qu'ils suplioient très-humblement sa Majesté de leur pardonner; & que s'il lui plaîsoit qu'ils mourûssent, ils tiendroient leur mort pour fort heureuse, pourvu-qu'il sauvât la vie à leurs Soldats, qui n'avoient péché que par leur mauvais exemple. Ils le prièrent aussi de faire grace aux Vieillards, aux Femmes & aux Enfans; disant qu'ils étoient innocens, & qu'il n'y avoit qu'eux de coupables, c'est pourquoi ils s'offroient volontairement à payer pour tous.

L'*Ynca* les reçut, assis sur son trône, & environné de ses gens de guerre: après leur avoir donné audience, il commanda qu'on leur déliât les mains, & qu'on leur ôtât les cordes qu'ils s'étoient mises au cou. Par où il témoigna qu'il leur faisoit grace, & qu'il leur donnoit la vie & la liberté. Ensuite il leur dît en termes doux & civils, qu'il n'étoit point venu-là pour leur ôter leurs biens ni leurs vies, mais plutôt pour les enrichir, & leur aprendre à vivre selon la Raison & la Loi Naturelle: qu'ils devoient pour cet effet quiter leurs fausses Idoles, & adorer le Soleil, auquel ils avoient obligation de la grace qu'il leur faisoit: que par son commandement exprès, sans autre dessein que de leur faire du bien, il les remettoit dans leurs terres, avec la même prééminence qu'ils avoient auparavant sur leurs Sujets. Il ajouta à cela, qu'eux & leurs descendans connoîtroient la vérité de ses paroles par l'expérience qu'ils en feroient, puisque le Soleil l'avoit ainsi ordonné; & ainsi qu'ils s'en retournâssent dans leurs maisons, pour y prendre un soin particulier de leur santé, & obéïr aux ordres qui leur seroient donnés pour leur bien commun. Après qu'il eût achevé ce discours, il leur donna de nouvelles assurances de sa bonté, & de la grace qu'il leur faisoit, en ce qu'il voulut que les *Curacas*, au nom de tous leurs gens, lui vînssent accoler le genou droit, pour leur



G.F.L.Debrie inve. J.Folkema Sculp.

Clemence de L'Ynca Mayta Capac en faveur des Collas:

Liv. III. ch. II. et III.

leur faire voir qu'il les avouoit pour ſiens, puisqu'il leur ſouffroit cela. Auſſi tinrent-ils cette faveur pour ineſtimable, & d'autant plus grande, qu'ils ne pouvoient, ſans commettre un ſacrilège, toucher à la perſonne de l'*Ynca*, qui étoit un de leurs Dieux, s'ils n'étoient de Sang Royal, ou s'ils n'en avoient eu la permiſſion de lui. Comme ils virent donc par ces marques de bonté, combien la clémence de ce Roi étoit grande envers eux, ils ſe crurent tout-à-fait exemts du châtiment qu'ils apréhendoient; ce qui les obligea à ſe proſterner une ſeconde fois aux piés de l'*Ynca*, & à lui promettre qu'ils tâcheroient à l'avenir de lui être bons & fidèles Sujets. A quoi ils ajoutèrent qu'un ſi grand Roi faiſoit bien paroître, & par ſes paroles & par ſes actions, qu'il étoit vrai Fils du Soleil, & particulièrement en ce qu'il honoroit de la plus ſignalée faveur du monde, des perſonnes qui par leur rebellion avoient mérité la mort.

Voici l'explication de la Fable dont nous avons parlé dans le Chapitre précédent, que les *Yncas* font paſſer pour une Hiſtoire. Les Capitaines de l'*Ynca*, laſſés de voir que la témérité des *Collas* augmentoit de jour en jour, commandèrent ſecrètement à leurs gens, qu'au prémier choc que les Ennemis leur viendroient donner, ils les chargeâſſent tout-de-bon ſans les épargner, & fiſſent main-baſſe ſur eux s'ils le pouvoient, parce qu'il n'étoit pas raiſonnable de ſouffrir plus longtems le mépris qu'ils faiſoient de l'*Ynca*. Cela ne fut pas plutôt réſolu, qu'on l'exécuta. Car les *Collas*, qui n'apréhendoient point d'irriter leurs Ennemis, étant venus encore pour les braver & les menacer à leur ordinaire, furent reçus vigoureuſement, & ſi mal-traités que la plus grande partie reſta ſur la place. Et comme les gens de l'*Ynca* n'avoient combattu juſqu'alors qu'à deſſein de ſe défendre, & non de les tailler en pièces, ils firent courir le bruit qu'ils n'avoient pas plus combattu ce jour-là que les autres fois; mais que le Soleil, ne pouvant ſouffrir le peu de reſpect que les *Collas* portoient à ſon Fils, avoit trouvé bon que leurs propres armes ſe tournâſſent contr'eux, & qu'elles les châtiâſſent, puisque les *Yncas* ne l'avoient point voulu faire. Ce que les Indiens, gens fort ſimples, reçurent pour très-véritable, voyant que les *Yncas*, eſtimés Fils du Soleil, l'aſſuroient ainſi. Deſorte que les *Amautas*, qui étoient leurs Philoſophes, faiſans l'allégorie de cette fable, ou de cette fourberie, dirent depuis que les *Collas* s'étoient enferrés de leurs propres armes, pour ne les avoir pas voulu poſer, ni obéïr au commandement que l'*Ynca* leur en avoit fait.

CHAPITRE IV.

*Trois Provinces se rendent à l'*Ynca*, il en subjugue d'autres, fait des Colonies, & châtie certains Peuples qui se servoient de poison.*

LA Fable dont j'ai parlé, jointe à la clémence & à la bonté de ce Prince, dont il donnoit tous les jours de nouvelles preuves à ceux qu'il faisoit ses tributaires, lui gagnèrent si bien l'affection de tous ces Peuples, que ceux des Villes d'autour la Province *Hatunpacaça*, où l'affaire s'étoit passée, se rendirent volontairement à lui, l'adorèrent, & le servirent comme Fils du Soleil. Mais entre les Nations qui se soumirent à lui, les plus remarquables furent trois grandes Provinces extrêmement riches en bétail, & fort aguerries: on les apelloit *Cauquicura*, *Mallama*, & *Huarina*, où se donna la sanglante bataille entre *Gonçalo Piçarro* & *Diégo Centéno*. Après que l'*Ynca* eût comblé de faveurs & de graces ceux qui s'étoient rendus à lui de leur bon gré, il passa le Canal du coté de *Cuzco*; & lorsqu'il fut à *Altun Colla*, il envoya son armée à l'Ouest, sous la conduite de ses quatre Mestres-de-Camp, auxquels il commanda de passer le Désert qu'on apelle *Hatunpuna*, jusqu'où l'*Ynca Lloque Yupanqui* avoit étendu ses conquêtes, & de réduire à son obéïssance les Peuples qu'ils trouveroient au-delà de ce Désert, tirant vers la Mer du Sud. Mais il leur recommanda sur toutes choses, que s'il en trouvoit parmi ces Peuples de si obstinés & de si mutins, qu'il ne fût pas possible de les réduire autrement que par la force des armes, ils les laissâssent plutôt que de les détruire; parce que le tems feroit connoître à ces Barbares, qu'ils y perdroient plus que les *Yncas* n'y gagneroient. Après avoir mis cet ordre, & pourvu ses gens de munitions & de vivres, les Capitaines firent marcher l'armée, & passèrent la montagne couverte de neige avec assez de fatigue, à-cause que le chemin n'y étoit point battu, & qu'ils avoient fait de ce coté-là trente lieuës de pays inhabité. Ils arrivèrent enfin dans une Province apellée *Cuchuna*, dont les habitans étoient assez nombreux, mais tous séparés & éloignés les uns des autres. Au bruit qui leur vînt de cette nouvelle armée, ils firent tout aussi-tôt un Fort, & s'y retranchèrent avec leurs femmes & leurs enfans. Les troupes de l'*Ynca* les assiégèrent en même tems; & pour ne point passer l'ordre qu'ils avoient eu de leur Roi, ils ne voulurent point battre le Fort, bien-qu'il fût assez foible, mais ils offrirent des conditions de paix & d'amitié fort avantageuses aux Ennemis, qui néanmoins n'en voulurent accepter aucunes. Il se passa plus de cinquante jours dans ces négotiations, durant lesquels les troupes de l'*Ynca* eurent assez d'occasions de faire beaucoup de mal aux Ennemis, mais ils ne voulurent pas s'en servir, pour ne point violer leur ancienne coutume; ils ne voulurent pas non-plus les combattre, ni même les bloquer dans leur Fort aussi étroitement

qu'ils

qu'ils l'eûssent pu, afin d'observer exactement tout ce que le Roi leur avoit ordonné. Cependant la famine se mit parmi les Assiégés; elle les pressoit d'autant plus, qu'à-cause de l'arrivée imprévuë des gens de l'*Ynca*, ils n'avoient pas eu le loisir de faire les provisions qui leur étoient nécessaires; outre qu'ils s'étoient flatés que les Ennemis voyant leur résistance, lèveroient le siège. Les hommes & les femmes avoient assez de courage pour endurer la faim, mais elle étoit insuportable aux enfans & aux jeunes gens, qui, à la manière des bêtes, alloient paître l'herbe dans les champs: plusieurs même d'entr'eux se rendoient aux Ennemis sans que leurs Pères les en empêchâssent, parce qu'ils aimoient bien mieux que cela fût que de les voir mourir de faim. Les Soldats de l'*Ynca* les voyant venir à eux, les traitoient fort doucement, jusques-là même qu'outre ce qu'ils leur donnoient à manger, ils leur donnoient encore des vivres pour les porter à leurs Pères, auxquels par ce moyen ils faisoient des offres de paix & d'amitié mutuelle. Ce bon traitement toucha les Ennemis, d'autant plus qu'ils n'attendoient du secours d'aucun endroit. Ils résolurent tous unanimement de se rendre volontairement, sans en venir aux conditions; car ils crurent bien que ceux qui avoient été si doux envers eux pendant leur rebellion, le seroient encore plus quand ils les verroient ainsi humiliés & soumis à leur volonté. Ils se rendirent donc à la merci des gens de l'*Ynca*, qui les reçurent amiablement, sans leur témoigner d'être fâchés, ni de leur obstination, ni de la résistance qu'ils avoient faite. Au-contraire ils leur firent de nouvelles protestations d'amitié, leur donnèrent à manger, & les desabusèrent de l'opinion qu'ils pouvoient avoir, en les assurant que l'*Ynca* n'avoit point dessein de conquérir des Provinces pour en tranniser les habitans, mais plutôt pour leur faire du bien, suivant le commandement qu'il en avoit du Soleil son Père. Pour les mieux convaincre de cette vérité, ils donnèrent des habits au nom de l'*Ynca* aux Principaux d'entr'eux, & aux autres des provisions & des vivres, & les renvoyèrent ainsi chez eux fort satisfaits & contens.

Ces choses s'étant ainsi passées, les Chefs de l'Armée consultèrent entr'eux sur le succès de cette conquête, & demandèrent des gens à l'*Ynca* pour peupler deux Villes de cette Province, qui pour sa fertilité leur sembla capable de nourrir plus de personnes qu'il n'y en avoit: outre qu'ils jugèrent nécessaire d'y laisser des garnisons pour assurer le Pays, & prevenir sagement tout ce qui pourroit arriver au préjudice de leur conquête. La nouvelle en étant venuë à l'*Ynca*, il résolut de leur envoyer le nombre de gens qu'ils lui demandoient. Ils y allèrent donc avec leurs femmes & leurs enfans, & peuplèrent deux Villes; dont l'une, qui étoit au bas de la montagne où les habitans avoient bâti leur Fort, fut apellée *Cuchuna*, du nom de cette montagne, & l'autre *Moquéhua*. Ces deux Villes, qui sont à deux lieuës de distance, & de la jurisdiction de *Collisuyu*, sont des principales de ces Provinces, qui en retiennent encore aujourd'hui le nom.

Mais pendant que les Chefs de cette Armée de l'*Ynca* jettoient les fondemens des Villes dans le Pays de ces Barbares, & qu'ils donnoient ordre, selon leur coutume, à toutes les choses qui leur sembloient nécessaires pour les instruire & les gouverner, ils aprirent que parmi ces Indiens il y en avoit quel-

ques-uns qui usoient de poison contre leurs Ennemis, non pas tant pour les tuer, que pour leur défigurer le visage, & les affliger en leur personne. Ce poison étoit d'une nature, qu'il n'y avoit que les gens de foible complexion qui en mourûssent: cependant les plus robustes en étoient si incommodés, qu'assurément la mort eût été beaucoup meilleure pour eux que la vie; car ils la traînoient dans une perpétuelle langueur, privés de sentiment, estropiés de tous leurs membres, & ayant l'esprit aliéné. D'ailleurs il leur venoit au visage de certaines pustules noires & blanches, qui les rendoient si difformes qu'on ne les pouvoit regarder qu'avec horreur. En un mot la malignité de ce venin, qui agissoit dedans & dehors, les exposoit à des peines insuportables, au grand déplaisir de leurs parens & de leurs amis: mais leurs Ennemis au-contraire, qui leur avoient donné le poison, se plaîsoient à les voir ainsi languir, & en étoient plus aises dans leur ame, que si l'effet en eût été violent. Ces Capitaines ne sçurent pas plutôt cela, qu'ils en donnèrent avis à l'*Ynca*, qui leur envoya dire de faire brûler à petit feu tous ceux qu'on pourroit convaincre d'avoir usé d'une si grande cruauté, & de procéder exactement dans cette exécution, pour qu'il ne restât à l'avenir aucun souvenir de ces Méchans. Ce Mandement du Roi fut si agréable à ceux du Pays, qu'ils en firent la recherche eux-mêmes, exécutèrent la sentence, & brûlèrent les Coupables tous en vie. Non contens encore de cela, ils démolirent leurs maisons pour avoir été la demeure de si maudites gens, jettèrent au feu leurs troupeaux, désolèrent leurs possessions, & déracinèrent leurs arbres; voulant que ces terres fûssent à-jamais désertes, de peur que ceux qui y rentreroient n'héritâssent à leur dommage des méchancetés de leurs prémiers Maîtres. Cette sévérité mit si fort l'alarme par tout le Pays, qu'à ce que disent les habitans, une si noire malice n'y fut jamais plus pratiquée durant le règne des *Yncas*, jusqu'à ce que les Espagnols conquirent cette Contrée. Après que les Chefs de l'Armée de l'*Ynca* eurent fait cette punition, & pourvu aux nouvelles Colonies, aussi-bien qu'au Gouvernement des Nations conquises, ils s'en retournèrent à *Cuzco* pour y rendre compte des choses qu'ils avoient faites, & y furent fort bien reçus de leur Roi, qui les récompensa de leurs bons services.



CHAPITRE V.

*L'*Ynca *gagne trois Provinces, & une Bataille sanglante.*

QUELQUES années après, l'*Ynca Mayta Capac* résolut encore de réduire de nouvelles Provinces sous son empire; car l'ambition qu'avoient ces Rois d'en étendre les bornes, croîssoit de jour en jour. Pour cet effet il mit sur pié tout ce qu'il put lever de gens de guerre, & fit faire les provisions nécessaires pour leur entretien. Il alla ensuite droit à *Puraca d'Umasuyu*, qui étoit la dernière Ville de la conquête de son Ayeul, ou, selon quelques-uns, de

de son Père même, comme nous l'avons dit. De *Puraca* il alla vers l'Orient, dans une Province apellée *Llaricassa*, qu'il conquît sans résistance, & dont les habitans furent bien-aises de le reçevoir pour leur Souverain. De-là il passa dans la Province nommée *Sancavan*, qu'il assujettît encore avec la même facilité que l'autre: car la renommée, qui avoit publié de toutes parts les belles actions de l'Ayeul & du Père de ce Prince, porta ceux de ce Pays à se rendre volontairement à lui. Ces deux Provinces sont fort peuplées, & fort abondantes en bétail; elles ont plus de cinquante lieuës de long, & trente de large d'un coté, & vingt de l'autre. Après avoir ainsi réduit ces nouveaux Sujets, & règlé, selon sa coutume, les choses qui regardoient le Culte Divin & celles du Gouvernement, il alla dans la Province apellée *Pacaça*, dont les habitans se rendirent à lui comme les autres, sans faire aucune résistance: tous d'un commun accord lui obéîrent, & le crurent Fils du Soleil.

Cette Province, qui est fort grande & où il y a plusieurs Villes, fait partie de celle qui fut conquise, comme nous l'avons dit, par l'*Ynca Lloque Yupanqui*; desorte que ces deux *Yncas*, Père & Fils, en achevèrent la conquête. Ce dernier en étant venu à bout gagna le Chemin Royal d'*Umasuyu*, d'où il alla camper tout auprès d'une Ville qu'on apelle *Huaychu*. Là il fut averti qu'un peu plus avant il y avoit de grosses troupes levées, en intention de lui faire la guerre. Il ne laissa pas de passer plus avant, & d'aller chercher ses Ennemis, qui se présentèrent pour lui défendre le passage d'une Rivière qu'ils apellent *Huychu*. Pour cet effet treize ou quatorze-mille Indiens, tous gens de guerre diversement apellés, quoiqu'ils fûssent tous compris sous le nom de *Colla*, se mirent en campagne. Alors l'*Ynca*, dont le dessein n'étoit pas tant de leur donner bataille que de continuër sa conquête, comme il avoit fait jusqu'alors, envoya souvent aux Ennemis des hommes exprès, pour leur faire de sa part plusieurs belles offres de bienveillance & de paix. Mais cette conduite, au lieu de les porter à accepter ces offres, ne faisoit qu'accroître plus fort de jour en jour leur effronterie & leur témérité. Car ils s'imaginoient que toutes ces conditions que l'*Ynca* leur offroit, & que s'il différoit d'en venir aux mains, étoient des effets de crainte. Enflés de cette vaine présomtion, ils passoient par troupes en divers endroits de la Rivière, & alloient jusqu'au Camp de l'*Ynca*, où ils attaquoient ses gens insolemment. Lui cependant, qui vouloit épargner le sang des uns & des autres, faisoit son possible pour gagner les Ennemis par la douceur, & souffroit leurs bravades avec tant de patience, que ses gens commençoient déjà de l'en reprendre: disant qu'il n'étoit pas bienséant à la Majesté du Fils du Soleil de laisser impunie l'audace de ces Barbares, & que cela ne se pouvoit sans se faire mépriser à l'avenir, ni sans diminuer beaucoup de l'estime qu'il avoit gagnée par le passé.

Toute la réponse que l'*Ynca* faisoit là-dessus, afin d'adoucir le mécontentement des siens, étoit que pour obéïr au Soleil son Père, qui désiroit qu'il eût égard au bien commun des Indiens, il ne vouloit point essayer d'abord de les avoir par les armes, mais laisser passer quelque tems sans leur livrer le combat, pour voir s'ils ne reconnoîtroient point enfin le bien qu'il leur vouloit faire. Il les entretînt de ce langage pendant assez longtems, sans vouloir jamais permet-

tre à ses Capitaines d'en venir aux mains avec ses Ennemis. Mais enfin vaincu par leur insolence, qui étoit insuportable, & par l'importunité des siens, il commanda qu'on les chargeât. Ses gens, qui ne demandoient pas mieux, donnèrent tout aussi-tôt sur les Ennemis. Ceux-ci les reçurent avec beaucoup de courage & de promtitude, pour défendre leur liberté, & persister dans la résolution qu'ils avoient prise de ne point s'assujettir à l'*Ynca*, quoiqu'il se dît Fils du Soleil. On combattit de part & d'autre avec beaucoup d'obstination & fort peu de précaution, principalement du coté des *Collas*, qui en hommes insensibles se jettoient témérairement au-travers des armes des Ennemis, & s'exposoient ainsi aux coups, bien loin de les prevenir, comme des gens barbares & desespérés, qui n'avoient ni ordre ni discipline, ce qui fut cause qu'il en demeura un grand nombre sur la place. Le combat dura tout le jour. L'*Ynca* y fit le devoir de bon Soldat & d'excellent Capitaine, soit qu'il fallût attaquer ou faire retraite, & encourager ses gens à la victoire.

CHAPITRE VI.

Ceux de Huaychu *se rendent à l'*Ynca, *qui leur pardonne.*

PLUS de six-mille *Collas* périrent dans la bataille dont nous venons de parler, à ce que disent leur Descendans, pour avoir combattu pêle-mêle & confusément : au-contraire il n'y en eut qu'environ cinq-cens de tués du coté des *Yncas*, à-cause de leur bon ordre & de l'exacte discipline qu'ils observoient. L'obscurité de la nuit ayant séparé les uns & les autres, ils se retirèrent dans leur camp. Les *Collas* sentant alors les douleurs de leurs blessures, qu'ils n'avoient point senti pendant la chaleur du combat, & voyant le nombre de leurs morts, commencèrent à perdre courage, sans savoir ni à quoi se résoudre, ni quel conseil ils devoient prendre. Car ils n'avoient, ni assez de forces pour se délivrer de leurs Ennemis par les armes, ni le moyen de s'échaper d'eux par aucun endroit, parce que les passages étoient occupés de toutes parts. D'ailleurs ils se croyoient indignes de la clémence de l'*Ynca*, pour avoir méprisé insolemment les conditions avantageuses qu'il leur avoit fait offrir tant de fois.

Dans cette confusion de pensées, ils ne trouvèrent point de voie plus assurée que de s'en raporter au jugement des plus vieux. Ceux-ci furent d'avis de se rendre, disant qu'il valoit mieux tard que jamais, & que s'ils imploroient la clémence du Prince qu'ils avoient offensé, il leur pardonneroit sans-doute, à l'exemple de ses Prédécesseurs, qui avoient toujours usé de miséricorde & de compassion envers les Rebelles. Cette résolution prise entr'eux, le lendemain si tôt qu'il fut jour, ils se mirent tous dans le plus mauvais équipage qu'ils purent; les Soldats à demi nuds, sans avoir ni la tête couverte ni les piés, les Capitaines & les Principaux d'entr'eux s'étant fait lier les mains, ils allèrent tous

tous ainſi à la Tente de l'*Ynca*, & ſe préſentèrent devant la porte, les yeux tout baignés de larmes, ſans lui ôſer dire aucun mot. Mais enfin voyant qu'il les reçevoit civilement, ils ſe mirent à genoux, & lui dirent qu'ils n'étoient point venus-là pour implorer ſa miſéricorde, ſachant bien que leur obſtination & leur ingratitude les en rendoient indignes; mais ſeulement pour le ſuplier de commander à ſes gens qu'ils les paſſâſſent au fil de l'épée, pour ſervir d'exemple aux autres, & leur aprendre à n'être point rebelles comme eux au Fils du Soleil.

L'*Ynca* leur fit répondre de ſa part par un de ſes Capitaines; Que le Soleil ſon Père ne l'avoit point envoyé chez les Indiens pour les faire mourir, mais pour leur faire du bien, & les tirer de leur brutale façon de vivre, en leur faiſant connoître ce grand Aſtre qui étoit leur Dieu, & en leur donnant de bonnes Loix, afin qu'à l'avenir ils vécûſſent en hommes; Que c'étoit pour exécuter cet ordre qu'il alloit de Province en Province, afin d'attirer au ſervice du Soleil tout ce qu'il y trouvoit d'Habitans, quoiqu'il n'eût aucun beſoin d'eux; Que lui, comme Fils d'un ſi bon Père, leur pardonnoit, & les laiſſoit vivre, encore qu'ils ne le méritâſſent pas; Qu'au-reſte ils pouvoient juger de l'effet de leur rebellion, par le rigoureux châtiment que le Soleil ſon Père avoit fait de leurs gens, ce qui leur devoit aprendre à être plus ſages à l'avenir & à lui obéïr, pour vivre heureux & contens. Après qu'il leur eut fait dire ces paroles, il commanda qu'on leur donnât des habits, & qu'on panſât leurs bleſſures, & les obligea par toute ſorte de bons traitemens à reconnoître la faute qu'ils avoient commiſe. Ainſi les Indiens, bien-aiſes d'en être quites à ſi bon marché, s'en retournèrent dans leurs maiſons, publiant par-tout que leur rebellion étoit la ſeule cauſe de leur mal, & qu'ils ne devoient leur vie qu'à la clémence dé l'*Ynca*.

CHAPITRE VII.

*De la réduction de pluſieurs Villes à l'obéïſſance de l'*Ynca, *& du prémier Pont qu'il fit faire.*

LA nouvelle d'une déroute ſi ſanglante fut bientôt répanduë par toute cette Frontière, & on la regarda comme une punition que le Soleil avoit faite de ces Indiens rebelles, pour n'avoir pas voulu obéïr aux *Yncas*, qui étoient ſes Enfans, ni reçevoir ſes bienfaits. Cela fut cauſe que pluſieurs Villes, qui tenoient ſur pié des gens de guerre pour réſiſter à l'*Ynca*, les congédièrent; & qu'au bruit de ſa clémence & de ſon bon naturel, les Habitans le furent trouver, lui demandèrent pardon, & le prièrent de les vouloir avouër pour ſes très-humbles Sujets. L'*Ynca* les reçut fort civilement, leur fit des préſens, & leur donna des habits. Ils furent ſi contens de ce bon accueil, qu'ils

publièrent par-tout, en reconnoiſſance de ces bienfaits, que les *Yncas* étoient les vrais Enfans du Soleil.

Ainſi les Villes qui vers le Midi, tirant du coté des *Charcas*, s'étendent depuis *Huaychu* juſqu'à *Callamarca*, où il y a trente lieuës de chemin, ſe ſoumirent toutes à l'*Ynca*. Après les avoir conquiſes, il paſſa plus avant, & alla droit à *Caracollo*, par le même Chemin Royal des *Charcas* & de *Callamarca*, & rendit tributaires toutes les Villes qui ſont des deux cotés du Grand Chemin juſqu'au Marécage de *Paria*. De-là il rebrouſſa vers l'Orient droit au Pays des *Antis*, & arriva dans la Vallée qu'on apelle aujourd'hui *Chuquiapu*, c'eſt-à-dire, dans la Langue générale du Pays, *Lance principale*, ou *Lance de Capitaine*. Il fit peupler pluſieurs Villes de ce Pays là de quantité d'Indiens venus des autres Provinces; parce qu'il connut que ces Vallées étoient plus chaudes que toutes les autres Provinces qui ſont compriſes ſous le nom de *Colla*, & par conſéquent plus propres à y ſemer du Mayz, & en recueillir en abondance.

Continuant ſon chemin vers l'Orient, de la Vallée de *Caracata* il alla à la grande Montagne neigeuſe qui eſt au Pays des *Antis*, Peuples éloignés de plus de trente lieuës du grand chemin d'*Umaſuyu*. Après avoir paſſé trois années dans ce voyage, ajouté pluſieurs Villes à ſon Empire, impoſé des Loix aux Habitans, & règlé leur gouvernement, il retourna à *Cuzco*, où il fut reçu de ſon peuple avec de grandes démonſtrations de joie, & des aplaudiſſemens univerſels. Il s'y repoſa deux ou trois ans; mais la grandeur de ſon courage ne lui permettant pas de demeurer plus longtems ſans rien faire, il fit des préparatifs pour une nouvelle conquête, & ſe pourvut abondamment de munitions & de vivres. Après cela il fit deſſein d'aller à l'Occident de *Cuzco*, vers le Pays qu'on apelle *Contiſuyu*, qui contient pluſieurs Provinces de grande étenduë; & comme il falloit traverſer la grande Rivière d'*Apurimac*, il réſolut d'y jetter un pont, pour donner paſſage à ſon armée: mais voyant que ſes gens ne ſavoient comment s'y prendre, il leur en donna lui-même l'invention, après en avoir communiqué avec quelques Indiens des plus ingénieux du Pays. Je donnerai ici la Deſcription de ce Pont, en faveur de ceux qui n'en ont point vû de tels; parce que ceux qui ont écrit du *Pérou* ſe ſont contenté de dire qu'il y avoit des ponts, ſans marquer la manière dont ils ſont faits, & que d'ailleurs ce fut ici le prémier pont d'ozier qui ſe fit dans le *Pérou*, par le commandement exprès des *Yncas*.

Pour faire un de ces ponts, les Indiens amaſſent une grande quantité d'un certain ozier, qui n'eſt ni ſi gros ni ſi tendre que celui d'*Eſpagne*, & en font prémièrement une eſpèce de claie de la longueur dont ils veulent que ſoit le pont: ils attachent enſuite l'une à l'autre 27 de ces claies, & de toutes enſemble ils en forment une ſeule, qui eſt à-peu-près de l'épaiſſeur du corps d'un homme; on en fait cinq comme celle-là. Voici comment on les paſſe de l'autre coté de la Rivière. On attache pluſieurs petites cordes aſſez déliées à un cable, qui eſt gros comme le bras, & fait d'un certain chanvre que les Indiens apellent *Chahuar*. On lie à ce cable les groſſes claies avec les petites cordes; enſuite pluſieurs Indiens, dont chacun tient une de ces cordes, ſe met-

mettent à la nage ou ſur des radeaux, & ainſi tous enſemble à force de bras tirent les claies à l'autre bord; après cela ils les élèvent ſur deux étançons aſſez hauts, faits de pierres de quelque rocher qu'ils trouvent commodément; ou bien, faute de cela, ils font ces pilotis d'une autre pierre, qui n'eſt pas moins dure que celle d'un roc, comme on le voit par le Pont d'*Apurimac*, qui eſt au grand chemin de *Cuzco*, lequel a un pierre de roc, & l'autre de maçonnerie. Ces pilotis du coté de terre ſont creux, & apuyés par les cotés de fortes murailles. On met par ordre dans ce qu'il y a de creux d'une muraille à l'autre, à-travers chaque étançon, cinq ou ſix planches fort épaiſſes, où aboutiſſent les groſſes claies d'ozier, afin que par le moyen de ces arcs-boutans le pont ſoit mieux ſoutenu, & qu'une ſi peſante maſſe ne s'écroule point par ſon propre poids. Le plancher de ce pont eſt fait de trois groſſes claies, dont nous avons parlé ci-devant, & les autres y ſont miſes pour apuis des deux cotés. Le pont a environ deux aunes de large, & les claies qui lui ſervent de plancher, ſont couvertes de pièces de bois d'environ la groſſeur d'un bras, rangées fort proprement chacune en ſon ordre, & attachées aux claies, afin de les conſerver, & d'empêcher qu'elles ne viennent ſi-tôt à ſe rompre. On met encore ſur ce plancher quantité de ramée, ou de branches d'arbre entrelaſſées, afin que les bêtes de charge, qui ont à paſſer par-là, ayent le pié plus aſſuré, & qu'elles ne viennent point à gliſſer. On s'en ſert auſſi pour affermir le pont des deux cotés de ſa largeur, où de cette même ramée ils font comme une eſpèce de muraille pour la commodité des Paſſans. Le Pont d'*Apurimac*, qui eſt le plus grand de tous ceux du *Pérou*, a environ deux-cens pas de long, ſelon ce que j'ai ouï dire en *Eſpagne*, à quantité de gens qui y ont paſſé deſſus; car pour moi, je ne l'ai pas meſuré. J'ai vu pluſieurs Eſpagnols, qui ne daignoient pas mettre pié à terre quand il le falloit paſſer, & qui galoppoient même deſſus, ſoit qu'ils le fiſſent par galanterie, ou pour paroître plus hardis, quoiqu'à dire le vrai, il y eût en cela un peu de témérité. Toute cette grande Machine n'étoit compoſée que de trois claies, entaſſées l'une ſur l'autre, & ne laiſſoit pas d'être ſi merveilleuſe, qu'il ne ſeroit pas poſſible de le croire, ſi l'on ne l'avoit vu. Il y a aparence qu'on aura toujours entretenu ce pont pour la commodité des Paſſans, ſi le tems ne l'a pas démoli, comme pluſieurs autres, que les Eſpagnols trouvèrent dans ces Contrées, beaucoup plus grands que celui-ci. Du tems des Rois *Yncas*, ce pont ſe renouvelloit tous les ans, & les habitans des Provinces frontières en faiſoient les réparations, fourniſſant les matériaux auxquels ils étoient taxés ſelon les moyens des habitans de chaque Province; ce qui s'obſerve encore aujourd'hui.

CHAPITRE VIII.

*Au bruit de ce Pont, plusieurs Nations se réduisent, & se rangent volontairement sous l'obéïssance de l'*Ynca.

L'Ynca ne sçut pas plutôt que le Pont étoit achevé, qu'il fit marcher son Armée, qui étoit composée de douze-mille hommes, & conduite par des Capitaines aguerris & fort expérimentés. Lorsqu'il fut arrivé au pont, il y trouva une bonne garde de Soldats prêts à le défendre, en cas que les Ennemis y voulûssent mettre le feu, à quoi ils ne pensoient nullement: car ils n'étoient pas moins surpris de la nouveauté de cette Machine, qu'ils souhaitoient de reçevoir pour leur maître le Prince qui l'avoit faite. Aussi est-il vrai qu'en ce tems-là, & avant que les Espagnols passâssent dans ces Contrées, les Indiens du *Pérou* étoient si ignorans & si crédules, qu'il ne falloit que la moindre nouveauté pour leur faire apeller Divins & Fils du Soleil ceux qui en étoient les auteurs, qu'ils reconnoissoient d'abord pour leurs Souverains. Cette admiration qu'ils avoient pour les choses nouvelles, les obligea plus que toute autre chose, à regarder les Espagnols comme des Dieux & des Fils du Soleil, & à se soumettre à leur Empire dans leur prémière conquête, lorsqu'ils les virent combattre sur des chevaux qui leur sembloient être des animaux farouches & indomtables, & se servir si adroitement des armes-à-feu qu'ils tuoient leurs Ennemis de deux à trois-cens pas. On peut remarquer en eux, encore aujourd'hui, la même disposition d'esprit; car toutes les fois que les Espagnols exposent au jour quelque chose qu'ils n'ont point encore vuë, comme des Moulins à moudre du blé, des Bœufs dressés au labourage, des Ponts faits en voutes & en arcades sur les Rivières qui leur semblent suspendus en l'air, & ainsi des autres nouveautés qu'ils voient tous les jours, ils s'écrient que les Espagnols méritent d'être servis par les Indiens. Comme ils étoient donc beaucoup plus crédules du tems de *Mayta Capac*, ce nouveau pont leur parut si digne d'admiration, qu'il ne fallut que cela pour réduire plusieurs Provinces de cette Frontière, & leur faire reçevoir l'*Ynca* sans lui résister. La principale de ces Provinces fut celle qu'on apelle *Chumpivillca*, au Détroit de *Cuntisuyu*, qui a vingt lieuës de long & douze de large. Ils se rendirent donc à l'*Ynca* de leur bon gré. Il ne trouva de la résistance que dans la seule Ville de *Villilli*, d'où les habitans sortirent, & se retranchèrent dans un Fort qu'ils firent exprès. L'*Ynca* les tînt assiégés de tous cotés, pour empêcher qu'aucun d'eux ne sortît, & les fit sommer d'un autre coté avec sa clémence & sa bonté ordinaires. En effet les Assiégés ne tînrent que dix ou douze jours, après quoi ils se rendirent à lui, & il leur pardonna. Ensuite, laissant cette Province paisible, il tira vers le Désert de *Cuntisuyu*, qui a seize lieuës de traverse, dont il en trouva trois où le Pays étoit si marécageux & si mauvais, qu'il arrêta son Armée & l'empêcha de marcher.

Mais

Mais pour ſurmonter par l'art la nature de ce lieu, il fit faire une Chauſſée de pluſieurs pierres grandes & petites, où l'on entremêloit des mottes de terre pour ſervir de ciment, à quoi elles ſont très-propres, & il y travailla lui-même, ſoit qu'il fût queſtion de donner l'ordre à ſes gens, ou de leur aider à lever les groſſes pierres qui étoient néceſſaires à ce travail: deſorte que par ſon exemple il les rendit ſi diligens, qu'en peu de jours ils achevèrent cette chauſſée, qui avoit ſix aunes de large & deux de hauteur. Les Indiens de la Frontière l'ont tenuë, & la tiennent encore aujourd'hui en grande vénération, tant pour la commodité qu'ils en retirent, que parce qu'elle leur épargne beaucoup de chemin & de peine; ce qu'ils ne pouvoient éviter auparavant, à-cauſe que ce lieu étoit, comme je l'ai dit, de part & d'autre, fort marécageux & rempli de bouë. C'eſt pour cela qu'il ſont aujourd'hui ſi ſoigneux des réparations de cette chauſſée, qu'une pierre n'eſt pas plutôt tombée, qu'ils en remettent une autre en ſa place. Chaque Nation avoit ſon département particulier, & travailloit ponctuellement à l'endroit qu'elle étoit obligée de réparer, deſorte que cet Ouvrage ſembloit être toujours neuf. On obſervoit encore la même exactitude, & le même ordre, dans toutes les autres réparations qui ſe faiſoient pour la commodité du Public; on les partageoit par Familles, ou par Feux, ſi l'ouvrage étoit peu conſidérable; ou bien par Villes, ou par Provinces, s'il étoit grand, comme ſont les Ponts, les Fortereſſes, les Maiſons Royales, &c.

CHAPITRE IX.

*L'*Ynca *gagne pluſieurs autres Provinces, & meurt paiſible dans ſon Royaume.*

APRE'S que la Chauſſée fut faite, l'*Ynca Mayta Capac* paſſa plus avant, & entra dans une Province apellée *Allia*, où s'aſſemblèrent pluſieurs Indiens de toute cette Contrée, dans le deſſein de lui défendre le paſſage de certains Côtaux extrêmement rudes, & où il eſt ſi mal-aiſé de monter, qu'ils font horreur à ceux qui paſſent par-là ſans avoir à craindre aucuns ennemis, & qui ſont par conſéquent fort redoutables à ceux qui en ont pluſieurs en tête. Cependant, quelque dangereux qu'ils fûſſent, l'*Ynca* ſe conduiſit ſi prudemment, & avec tant d'adreſſe militaire, qu'encore que ceux de la Frontière s'y oppoſâſſent, il avança toujours en leur réſiſtant courageuſement. Dans ces rencontres, il y en eut pluſieurs de tués de part & d'autre. Mais enfin, comme les Ennemis virent qu'au lieu de gagner ils perdoient de jour en jour, & que dans ces lieux preſque inacceſſibles ils ne pouvoient faire tête aux gens du Roi, ils dirent tous d'un accord qu'il falloit aſſurément que les *Yncas* fûſſent vrais Enfans du Soleil, puiſqu'ils ſe montroient ainſi invincibles dans les dangers. Etant donc imbus de cette vaine créance, après avoir réſiſté plus de

deux mois, ils reçurent l'*Ynca* pour leur ſouverain Seigneur par le conſentement général de toute la Province, & lui jurèrent obeïſſance en qualité de bons & de fidèles Sujets.

De cette manière l'*Ynca* victorieux & triomphant fit ſon entrée dans la principale Ville nommée *Allca*, d'où il paſſa en d'autres grandes Provinces apellées *Taurisma*, *Cotahuaci*, *Pumatampu*, & *Parihuana-Cocha* c'eſt-à-dire *le Lac aux Moineaux*; parce que dans un endroit du Déſert de cette Province il y a un fort grand Lac, & que dans la Langue de l'*Ynca* on nomme *Cocha* la Mer ou un Marécage, & *Parihuana* les Moineaux, & autres Oiſeaux de ce genre; deſorte que de ces deux noms on n'en fait qu'un, diſant *Parihuana-Cocha* quand on veut déſigner cette Province, qui eſt grande, fertile, & abondante en Or: les Eſpagnols ont accoutumé de la nommer par ſyncope *Parin-Cocha*. Le mot *Pumatampu* eſt composé de *Puma* & de *Tampu*, le prémier ſignifie *Lion*, & l'autre *Dépôt*, comme qui diroit *le dépot du Lion*, ou peut-être plus à-propos *le repaire*: nom qui fut aparemment impoſé à ce lieu, parce qu'il y avoit eu ſans-doute autrefois quelque effroyable Lionne, ou peut-être parce qu'il y a plus de Lions dans cette Province que dans aucune autre.

De *Parihuana-Cocha* l'*Ynca* paſſa plus avant, & traverſa le Déſert de *Corcpuna*, où l'on voit une belle & haute Piramide de neige, que les Indiens ont accoutumé d'apeller *Huaca*, c'eſt à-dire *merveilleuſe*, comme elle l'eſt en effet: c'eſt pourquoi les habitans de cette Frontière, gens ſuperſtitieux & de peu d'eſprit, lui faiſoient des Sacrifices, & l'adoroient pour ſon extrême beauté. Après avoir traverſé le Déſert, il entra dans la Province apellée *Aruni*, d'où il alla plus avant dans un autre lieu nommé *Collahua*, qui s'étend jusqu'à la Vallée d'*Arequepa*, laquelle, à ce que dit le R. P. *Blas Valera*, ſignifie *Trompette éclatante*.

Toutes ces Provinces & ces Nations furent réduites ſous l'obéïſſance de l'*Ynca Mayta Capac*, par la douceur & ſans beaucoup de peine. Car au bruit qui ſe répandit d'abord des grandes choſes qu'il avoit faites au paſſage de la Montagne d'*Allca*, qui eſt effroyable & pleine de précipices, ils le crurent invincible & véritable Fils du Soleil, & furent bien-aiſes par conſéquent de devenir ſes Sujets. L'*Ynca* s'arrêta dans chacune de ces Provinces, autant qu'il le jugea néceſſaire pour y établir la paix & un bon gouvernement. Il envoya dans la Vallée d'*Arequepa* quantité d'Indiens de ceux qu'il avoit conquis, parce qu'il la trouva dépeuplée, & qu'il la jugea fort habitable à-cauſe de la fertilité du Pays & de la bonne température de l'Air. Pour les mieux inciter à aller peupler cette Vallée, il leur remontra que ce Pays ne ſeroit pas moins agréable qu'utile à ceux qui y iroient demeurer, mais particulièrement aux gens de leur Nation; auſſi y eut-il plus de trois-mille familles qui quitèrent leurs maiſons pour y aller. Avec ces gens-là il fonda quatre ou cinq Villes, dont il en nomma une *Chimpa*, & l'autre *Sucahuaya*. Enſuite, dès-qu'il y eût laiſſé les Gouverneurs & les autres Officiers qu'il jugea néceſſaires pour les inſtruire & les policer, il retourna à *Cuzco*. Il avoit employé à cette conquête trois ans entiers, durant leſquels, dans le ſeul Détroit apellé *Cuntiſuyu*, il conquît une

une étenduë de Pays qui avoit bien près de 90. lieuës de long, dix ou douze de large à le prendre d'un coté, & quinze de l'autre : toute cette étenduë étoit contiguë à celle qu'il avoit déjà gagnée, & soumise à son Empire.

Il fut reçu à *Cuzco* avec de grandes solemnités : on ne parla, dans la magnifique entrée qu'on lui fit, que de réjouïssances, de fêtes, de danses, & de chansons qui furent composées à la louange de ses exploits militaires. Lui cependant, après avoir reconnu de son coté le service de ses Capitaines & de ses Soldats, congédia son Armée; & content de ce qu'il avoit conquis jusqu'alors, il résolut de se reposer de ses grands travaux. Il fit dessein en même tems de ne tourner desormais ses pensées qu'à faire des Loix pour le bon gouvernement de son Royaume, & en particulier pour maintenir le bon droit des Pauvres, des Orphelins & des Veuves : en effet, il employa tout le reste de sa vie à cela. On ne sait pas précisément combien de tems il a vécu, mais on croit que le tems de son règne égala celui de ses Prédécesseurs, & qu'il fut d'environ trente années. Quoiqu'il en soit, il mourut plein de gloire pour les grandes conquêtes & les belles actions qu'il avoit faites en Paix & en Guerre. Tous ses Sujets, qui l'avoient extrêmement chéri & estimé durant sa vie, le regretèrent aussi beaucoup après sa mort, & en portèrent le deuil un an entier selon la coutume. Il laissa pour héritier universel *Capac Yupanqui* son fils aîné, qu'il avoit eu de *Mama Cuca* sa femme & sa sœur. Outre ce Prince il eut plusieurs autres fils & filles, légitimes & illégitimes.

CHAPITRE X.

Capac Yupanqui *Cinquième Roi gagne plusieurs Provinces, & se les assujettit à* Cuntisuyu.

AUSSI-TÔT que l'*Ynca* fut mort, *Capac Yupanqui* son héritier légitime, de qui nous avons expliqué le nom, prit la bordure de couleur, marque de la souveraineté & de la possession qu'il prenoit de l'Empire de son Père. Après en avoir fait la pompe funèbre, il parcourut tous ses Etats, & alla de Province en Province pour s'informer de la conduite des Gouverneurs & des Officiers. Il employa deux ans à ce voyage, & il retourna ensuite à *Cuzco*. A son arrivée il leva des gens de guerre, & fit de grands préparatifs pour l'année suivante. Il avoit dessein de faire de nouvelles conquêtes du coté de *Cuntisuyu*, qui est à l'Ouest de *Cuzco*, où il y avoit plusieurs grandes Provinces fort peuplées. Pour y aller plus commodément, il ordonna qu'on fît un autre Pont plus bas que celui d'*Accha*, sur la grande Rivière d'*Apurimac*, au Parage qu'on apelle *Huacachaca*. On y travailla en diligence, & on le fit même plus long que le précédent, parce que la Rivière étoit plus large en cet endroit qu'ailleurs.

L'*Ynca* sortit donc de *Cuzco* suivi d'une Armée de vingt-mille hommes, avec

vec laquelle il ſe rendit au pont qui eſt à huit lieuës de la Ville. Le chemin qu'il tînt eſt ſi rabotteux & ſi difficile, que le ſeul Côteau par où il faut paſſer néceſſairement pour aller à la Rivière, a près de trois lieuës de deſcente à le prendre perpendiculairement, quoiqu'il n'ait pas demi lieuë de hauteur; & quant à ſa montée de l'autre coté du Fleuve, elle eſt auſſi de trois lieuës. Après avoir paſſé le pont, il entra dans une belle Province apellée *Yanahuara*, qui renferme aujourd'hui plus de trente Villes, ſans qu'on puiſſe ſavoir combien elle en avoit alors. Les habitans de celle qu'on nomme *Piti* ſe rendirent auſſi-tôt, & ſe reconnurent ſes Vaſſaux & ſes Tributaires avec un zèle & une affection qu'on ne ſauroit exprimer. D'abord qu'ils eurent avis de ſon arrivée, les hommes, les femmes & les enfans allèrent tous au-devant de lui avec des chants d'allegreſſe, & des acclamations univerſelles. L'*Ynca* les reçut de-même avec beaucoup de joie, il leur donna des robes, & leur fit quantité d'autres préſens, ſelon la coutume de ſa Cour. D'ailleurs les habitans de *Piti* envoyèrent des hommes exprès à ceux des autres Villes de leur Frontière, & de la même Nation *Yanahuara*, pour les avertir de l'arrivée de l'*Ynca*, & qu'ils l'avoient reçu pour leur Roi. Le ſuccès de cette députation lui fut ſi avantageux, qu'à leur exemple les autres *Curacas* ſe ſoumirent à ſes loix.

L'*Ynca* les reçut avec la même bonté que les prémiers, il les combla de faveurs & de careſſes; & pour leur faire plus d'honneur, il parcourut toutes les Villes de ce Pays, qui a vingt lieuës de long & quinze de large. Cela fait, de la Province d'*Yanahuara* il paſſa dans celle d'*Aymara*, & trouva entre l'une & l'autre un Déſert de quinze lieuës de traverſe. De l'autre coté de ce Déſert, il rencontra, ſur une haute Montagne apellée *Mucanca*, un grand nombre de gens de guerre, qui s'y étoient ramaſſés pour lui en diſputer le paſſage, & l'empêcher d'entrer dans leur Province, qui a plus de trente lieuës de long, & plus de quinze de large. Ce Pays eſt tres-riche en Mines d'Or, d'Argent & de Plomb; il abonde en Bétail; & toutes les Villes, dont le nombre étoit alors de plus de quatre-vingts, en ſont bien peuplées. L'*Ynca* fit camper ſon armée au pié de la Montagne où ces Barbares, qui n'avoient aucune diſcipline, s'étoient rétirés comme dans un Fort, ſans penſer qu'on pouvoit les y enfermer de toutes parts. Auſſi l'*Ynca* ne voulut il pas leur donner bataille, & il ne chercha que les moyens de leur couper les vivres, pour les obliger à ſe rendre par la famine, quoiqu'il les invitât d'un autre coté à ſe ſoumettre de bonne grace.

Il ſe paſſa plus d'un mois dans cette contention de part & d'autre, juſqu'à ce qu'enfin les Indiens, preſſés par la famine, députèrent à l'*Ynca* pour lui dire; qu'ils étoient prêts à le reçevoir pour leur Roi, & à l'adorer comme Fils du Soleil, ſi en cette qualité il leur donnoit ſa parole qu'auſſi-tôt qu'ils ſe ſeroient rendus à lui, il aſſujettiroit la Province d'*Umaſuyu*, dont les habitans leurs voiſins, gens fort aguerris, les traitoient ſi cruellement, qu'ils venoient les perſécuter juſqu'aux portes de leurs maiſons, où ils ravageoient leurs pâturages, & leur faiſoient une infinité d'autres maux. Ils ajoutèrent qu'ils avoient eu ſouvent la guerre contr'eux, à-cauſe de leurs voleries & de leurs

meur-

meurtres, qui étoient insuportables; que leur inhumanité attiroit de jour en jour de nouvelles séditions; qu'ils le prioient ainsi très-humblement de les délivrer de si mauvais voisins; & qu'à cette condition ils étoient disposés à le reçevoir pour leur Prince.

L'*Ynca* leur fit savoir son intention par la bouche d'un de ses Capitaines, qui leur dît de sa part, qu'il n'étoit venu-là que dans le dessein de soulager les Opprimés, & d'instruire tous ces Peuples barbares dans la vraie Loi, qu'il leur aprendroit à vivre en Hommes & non pas en Bêtes, & à connoître le vrai Dieu, qui étoit le Soleil. Qu'au-reste, puisqu'en qualité d'*Ynca* il lui apartenoit d'empêcher les violences & les injures, & de ramener les Indiens à la raison, il ne falloit pas qu'ils se mîssent en peine d'une chose à laquelle il se croyoit obligé par le devoir de sa charge: qu'il acceptoit l'offre qu'ils lui faisoient d'être ses Sujets, mais non pas la condition qu'ils lui prescrivoient; parce que ce n'étoit pas à eux à lui imposer des loix, mais plutôt à les reçevoir du Fils du Soleil, à la volonté duquel ils devoient remettre leurs différends, leurs divisions & leurs guerres, & qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire.

Les Ambassadeurs furent renvoyés avec cette réponse; & le jour d'après tous les Indiens, hommes, femmes & enfans, qui s'étoient retirés sur cette Montagne jusqu'au nombre de trente-mille personnes, dont il y avoit plus de douze-mille combattans, vînrent trouver l'*Ynca*, pour se rendre ses Tributaires & ses Vassaux. Dans cette cérémonie, les habitans de chaque Ville se divisèrent par troupes, & après s'être mis à genoux, suivant leur coutume, ils le reconnurent pour Roi, & lui présentèrent de l'or, de l'argent, du plomb, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux. L'*Ynca* les reçut avec beaucoup de clémence; il commanda qu'on leur donnât à manger, parce qu'ils étoient tous affamés, & qu'on les pourvût de vivres en abondance, afin qu'ils pûssent se retirer dans leurs Villes, sans être incommodés par le chemin; ensuite il leur commanda de s'en retourner dans leurs maisons.

CHAPITRE XI.

*L'*Ynca *s'assujettit les* Aymaras, *pardonne aux* Curacas, *& met des bornes à leurs Frontières.*

APRE'S que l'*Ynca* eut ainsi renvoyé ces nouveaux Sujets, il alla dans une des Villes de la même Province, qu'on apelloit *Huaquirça*, qui a aujourd'hui plus de mille feux. Mais avant que d'y arriver, il envoya dire de sa part aux *Caciques* d'*Umasuyu*, qu'ils eûssent à comparoître devant lui, parce qu'il vouloit, comme Fils du Soleil, apaiser les différends qu'ils avoient avec ceux d'*Aymara* pour le droit des Pâturages; & qu'outre cela il les attendoit à *Huaquirça*, pour leur imposer des Loix & des Ordonnances, afin qu'à l'a-

venir ils vécûssent en hommes raisonnables, au lieu de s'entretuër brutalement pour les pâturages de leurs troupeaux, puisqu'on savoit bien que les uns & les autres avoient abondamment dequoi les paître dans leur Pays. Les *Curacas* d'*Umasuyu* s'étant assemblés pour faire une réponse commune, l'ordre leur ayant été donné en commun, ils dîrent résolument; Qu'ils n'avoient que faire d'aller trouver l'*Ynca* ou il étoit, & que s'il avoit besoin d'eux, qu'il les vînt chercher dans leur Pays, où ils l'attendoient les armes à la main; Qu'aureste ils ne savoient point s'il étoit Fils du Soleil, ou s'il ne l'étoit pas; Qu'ils ne reconnoissoient ni ne vouloient reconnoître cet Astre pour leur Dieu, qu'ils avoient déjà leurs Divinités Tutélaires, dont ils étoient contens, sans en vouloir d'autres; Qu'il imposât des Loix à ceux qui les voudroient observer, & que pour eux ils n'en connoissoient point de meilleures que de s'aquérir par les armes ce dont ils avoient besoin; Que c'étoit par les armes qu'ils emportoient de pleine force ce qu'on leur refusoit ouvertement, & défendoient leur Pays contre la violence de ceux qui venoient les importuner, comme ils espéroient de le faire voir à l'*Ynca* au champ de bataille, en qualité de vaillans Soldats.

L'*Ynca Capac Yupanqui*, & ses Mestres-de-Camp, ayant bien considéré cette réponse de ceux d'*Umasuyu*, conclurent unanimement qu'il falloit attaquer leurs Villes le plus promtement qu'il seroit possible, afin que les prenant au dépourvu ils eûssent moyen de châtier leur témérité, plus par la terreur de leurs armes, que par un désir de s'en servir à leur nuire. Car, comme nous l'avons déjà dit, le prémier *Ynca Manco Capac* fit cette Loi générale, qu'il voulut être observée de tous les Rois ses Descendans; Qu'aux conquêtes qu'ils feroient à l'avenir, ils ne répandîssent du sang qu'aux dernières extrémités, & qu'après avoir essayé de gagner les Indiens par des caresses & par des bienfaits; Qu'en se conduisant de la sorte, ils se feroient aimer assurément de leurs Vassaux qu'ils auroient conquis par amour, & qu'au-contraire ils seroient toujours odieux à ceux qu'ils auroient soumis par la force. Ainsi l'*Ynca Capac Yupanqui*, qui connoissoit bien l'importance de cette Loi pour l'accroîssement & la conservation de son Royaume, alla en grand' diligence, marchant jour & nuit, dans la Province d'*Umasuyu*; il avoit avec lui huit-mille hommes des plus aguerris de son Armée. Les habitans, qui ne l'attendoient pas d'un mois, à-cause du grand attirail de son Armée, & des obstacles qu'ils se figuroient, furent fort surpris de le voir arriver si subitement au milieu de leur Pays avec des gens d'élite, outre le renfort qu'il avoit à l'arrière-garde. Ils se répentirent alors de la mauvaise réponse qu'ils lui avoient faite; car ils crurent bien que l'*Ynca* auroit le tems de mettre le feu dans leurs maisons, avant qu'ils pûssent être en état de s'y opposer. Le moyen le plus sûr que les *Curacas* trouvèrent pour éviter ce malheur, fut de mettre-bas les armes, & d'implorer la clémence de l'*Ynca*. C'est ce qu'ils firent par des gens qu'ils lui envoyèrent exprès, ensuite ils allèrent eux-mêmes en personne lui demander pardon, & lui protester qu'ils le reconnoissoient pour Fils du Soleil, & qu'ils le serviroient à l'avenir fidèlement.

L'*Ynca* les reçut avec beaucoup de bonté, au lieu de leur faire trancher la

tête,

tête, comme ils l'apréhendoient; & il leur fit dire, qu'il ne s'étonnoit point si dans la barbarie où ils vivoient, sans être instruits de personne, ils ignoroient la Religion qu'ils devoient suivre, & les Devoirs les plus communs de la Société Civile; mais qu'il étoit bien assuré que lorsqu'ils auroient une fois goûté le bon ordre, & le gouvernement des Rois ses Prédécesseurs, ils seroient fort aises d'être ses Vassaux: qu'il n'étoit pas moins assuré que lorsqu'ils auroient reconnu les grands biens qu'eux & tout le monde reçevoient du Soleil son Père, ils l'adoreroient comme leur Dieu, & abandonneroient leurs Faux Dieux, qu'ils avoient adoré jusqu'ici, sous des figures d'Animaux vils & immondes, & qui étoient plus dignes d'horreur que d'adoration.

Les *Curacas* répondirent avec beaucoup d'humilité, qu'ils lui promettoient de n'adorer jamais d'autre Dieu que son Père le Soleil, de n'observer d'autres Loix que celles qu'il leur imposeroit; persuadés par les choses qu'ils en avoient vuës & entenduës, qu'elles tendoient toutes à l'avantage de ses Sujets. Cependant l'*Ynca* voulant les favoriser, alla dans une des principales Villes de cette Province, qu'on apelloit *Chirirqui*; il s'y informa de l'état des pâturages d'où procédoient leurs différends & leurs guerres; & après avoir considéré exactement ce qu'il falloit faire de part & d'autre, il y fit mettre des bornes aux endroits qu'il jugea les plus convenables, afin que chaque Province se tînt dans ses limites, sans empiéter sur celles d'autrui. Depuis ce tems-là on les a toujours tenuës en grande vénération, parce que ce sont les prémières bornes qui furent mises dans le *Pérou* par l'ordre exprès de l'*Ynca*.

Les *Curacas* des deux Provinces baisèrent les mains au Roi, & le remercièrent bien humblement d'avoir fait des partages si justes pour leur commune satisfaction. Après cela, le Roi employa quelque tems à visiter ces deux Provinces, pour leur imposer des Loix. Il résolut ensuite de s'en retourner à *Cuzco*, & de ne pas pousser plus loin ses conquêtes, bienqu'il le pût faire facilement, à-cause du bon succès qu'il avoit eu jusqu'alors, & de la prospérité de ses armes. Il retourna donc avec ses troupes dans la Capitale de son Empire, où il fit son entrée en manière de triomphe: car les principaux *Curacas*, & les plus nobles des trois Provinces nouvellement conquises, accompagnèrent le Roi jusques dans sa Ville Impériale, & le portèrent sur leurs épaules dans une chaire à bras toute d'or, pour montrer par-là qu'il les avoit soumis à son Empire. Dans ce triomphe, ses Capitaines étoient tout autour de sa chaire, & les gens de guerre marchoient devant, selon l'ordre qu'il leur avoit donné. Ils étoient divisés par escadrons, & ceux de chaque Province rangés par ordre, selon le tems auquel l'*Ynca* les avoit conquis; desorte que les prémiers conquis étoient les plus proches de sa personne, & les derniers en étoient les plus éloignés. Ce qui fut fait au grand contentement de tous les Bourgeois de *Cuzco*, qui allèrent solemnellement au-devant de lui, en dansant & en chantant selon leur coutume.

CHAPITRE XII.

*L'*Ynca *envoie à la Conquête des* Quéchuas, *qui se réduisent volontairement.*

L'YNCA employa quatre ans entiers à pourvoir au bon gouvernement de ses Sujets : mais enfin, ne trouvant pas à-propos de passer plus longtems dans les délices de la paix, sans donner de l'exercice à ses Soldats, il commanda qu'on eût un soin particulier de faire provision de vivres & d'armes, & que ses gens de guerre se tînssent prêts pour l'année suivante. Si-tôt que ce tems-là fut venu, il choisît pour Général de son Armée un de ses frères apellé *Auqui Titu*, & fit Mestres-de-Camp quatre *Yncas* de ses plus proches Parens, qui étoient fort expérimentés dans les Affaires de la Paix & de la Guerre. Il leur donna le commandement de cinq-mille hommes, & leur ordonna surtout d'étendre plus avant la conquête qu'il avoit faite dans le Détroit de *Cuntisuyu.* Ensuite, pour donner un bon commencement à cette entreprise, il fut avec eux jusqu'au Pont de *Huacachaca*, d'où il rebroussa chemin vers *Cuzco*, après les avoir encouragés à la conquête des Indiens, par l'exemple des *Yncas* ses Prédécesseurs.

Dès-qu'il fut parti, le Général de l'Armée, & ses Mestres-de-Camp, passèrent plus avant, & entrèrent dans une Province apellée *Cotapampa.* Le Seigneur de ce Pays vînt aussi-tôt au-devant d'eux, accompagné d'un de ses parens, à qui apartenoit aussi une autre Province nommée *Cotanera*, toutes deux de la Nation que l'on nommoit *Quéchua.* Les *Caciques*, qui souhaitoient depuis longtems de se soumettre à l'*Ynca*, s'assemblèrent d'un commun accord, dès-quils eurent apris qu'il leur envoyoit une Armée, & furent tous au-devant de lui, accompagnés d'un grand nombre de gens qui marchoient en dansant & en chantant. Ils l'abordèrent avec de grandes démonstrations de plaisir & de joie. *Soyez le bien-venu*, lui dirent-ils, Ynca Apa (c'est-à-dire Général) *pour nous donner une nouvelle vie & une nouvelle qualité, en nous faisant Serviteurs & Vassaux du Fils du Soleil: nous vous adorons comme son Frère, & vous assurons que si vous ne fussiez pas venu nous réduire si promtement au service de l'*Ynca, *nous avions tous résolu d'aller à* Cuzco *l'année prochaine, & nous donner au Roi, pour le prier de nous reçevoir au nombre de ses Sujets: car les grandes choses qu'on nous raconte tous les jours de ces Enfans du Soleil, & les belles actions qu'ils ont faites en paix & en guerre, nous rendent si affectionnés & si ardens à le servir en qualité de Vassaux, que chaque jour que nous différons à le faire, nous paroît une année. D'ailleurs nous souhaitons encore d'être à lui, pour nous garentir de la cruauté des Nations* Chanca Hancohuallu, *& des autres qui leur sont voisines; qui non contens d'avoir conquis beaucoup de pays sur nous depuis le tems de nos Pères, nous oppriment encore tous les jours de toutes parts. Le Soleil votre Père vous veuille conserver, puisque vous avez si bien pourvu à l'accomplissement de nos désirs.* Après avoir parlé ainsi à l'*Ynca*, & fait le compliment à leur mode,

mode, tant à lui-même qu'aux Mestres-de-Camp, ils leur présentèrent quantité d'or pour l'envoyer à leur nouveau Roi. Il faut remarquer ici en passant, qu'après la Guerre de *Gonçalo Picarro*, le Gouvernement de la Province de *Cotapampa* fut donné à Dom *Pédro Louys de Cobréra*, natif de *Seville*; & celui de *Gotanéra*, avec la Province de *Huamampallpa*, furent sous la charge de *Garcillasso de la Véga* mon Seigneur. Ce fut-là le second département qui se fit dans le *Pérou*, nous parlerons du prémier en son lieu.

Le Général *Auqui Titu* & les Capitaines leur répondirent, qu'ils agréoient fort les bonnes intentions qu'ils avoient euës par le passé, & les offres qu'ils leur faisoient à-présent de leur service, & qu'ils ne manqueroient pas d'en rendre bon compte à sa Majesté, afin qu'elle leur en témoignât sa reconnoissance selon sa coutume. Les *Curacas* furent extrêmement aises d'aprendre que leurs paroles & leur bonne volonté seroient connuës de l'*Ynca*. Ils se fortifioient de jour en jour dans le désir qu'ils avoient de le servir, & faisoient avec beaucoup de plaisir tout ce que le Général & ses Capitaines leur commandoient. Cependant ceux-ci, après avoir bien règlé, selon leur coutume, ces deux Provinces, passèrent dans celle de *Huamampallpa*, qu'ils assujettîrent sans aucune résistance. Ils passèrent ensuite la Rivière d'*Amançay* en deux ou trois endroits, par où elle coule dans ces Provinces, qui se joignans tous ensemble forment un peu plus avant le célèbre Fleuve qu'on nomme *Amançay*.

Un des bras de cette Rivière passe par *Chuquiinca*, où se donna la bataille de *François Hernandez Giron* avec le Maréchal Dom *Alonso d'Alvarado*. Ce fut encore près de cette même Rivière qu'il y avoit eu, quelques années auparavant, une autre bataille entre Dom *Diégo d'Almagro* & le même Maréchal, au grand desavantage de Dom *Alonso d'Alvarado*, qui fut vaincu dans ces deux combats, comme nous le dirons plus amplement en son lieu, si Dieu nous fait la grace d'y arriver. Ainsi les *Yncas*, continuant leurs conquêtes, assujettîrent les Provinces des deux cotés de la Rivière d'*Amançay*, qui sont en grand nombre, fort abondantes en Or & en Bétail, & toutes comprises sous le nom apellatif de *Quèchua*.

CHAPITRE XIII.

*Les Capitaines de l'*Ynca *gagnent un grand Pays qui est dans un fond le long de la Côte de cette Mer, & punissent exemplairement des Sodomites.*

APRE'S que les Capitaines de l'*Ynca* eurent mis tout l'ordre nécessaire au Gouvernement des Provinces qu'ils avoient conquises, ils passèrent le Désert de *Huallaripa*, qui est une Montagne fort célèbre à-cause de l'Or qu'on en tire en abondance. Après l'avoir traversée par un endroit de trente-cinq lieuës, ils descendirent dans un fond, qui est la Côte de cette Mer. Les Indiens l'apellent *Yunca*, c'est-à-dire *Pays chaud*, & comprennent sous ce

nom plusieurs Vallons qui sont sur cette Côte ; comme les Espagnols nomment encore Vallée, ou Fonds de terre, toute l'étenduë de ce Pays qui est arrosé par les Rivières qui prenant leur source de ces Montagnes, se vont rendre dans la Mer. Cette seule Contrée est habitée dans toute la Côte ; car si l'on excepte les lieux par où la Rivière passe, tout autre Pays y est inhabitable, parce qu'il est sablonneux & si infertile, qu'il ne produit ni herbe ni autre chose qui soit utile à la vie.

Dans le Parage où furent ces Capitaines en côtoyant cette Plaine, on voit la fameuse Vallée de *Hacari*, qui est fort large, extrêmement fertile, & si peuplée qu'elle eut autrefois plus de vingt-mille Indiens, que les *Yncas* assujettîrent facilement. De la Vallée de *Hacari*, ils passèrent plus avant dans les lieux qu'on nomme *Uvinna*, *Camana*, *Caravilli*, *Picta*, *Quellca*, & ainsi des autres Vallons que l'on trouve le long de la Côte du Nord au Sud, & qui ont environ soixante lieuës de long. Tous ces Vallons que je viens de nommer, ont plus de vingt lieuës de long, à le prendre depuis le haut de la Montagne jusqu'à la Mer, & ils ont plus ou moins d'étenduë de large des deux cotés, selon que l'eau y est ou haute ou basse. Il faut remarquer ici que sur cette Côte il y a des Rivières que les Indiens empêchent de se jetter dans la Mer, en les détournant de leur source, pour arroser leurs vergers & leurs terres labourables. Le Général *Auqui Titu*, & ses Mestres-de-Camp, ayant réduit toutes ces Vallées au service de leur Roi, sans qu'il fallut en venir aux mains, lui rendirent compte de tout ce qui s'étoit passé. Mais ils lui aprirent surtout, qu'après s'être bien informés de leur Manière de vivre, de leurs Cérémonies, & de leurs Dieux qui n'étoient autres que les Poissons qu'ils tuoient, ils avoient trouvé que dans quelques-unes de ces Contrées, les habitans s'adonnoient secrètement à l'abominable vice de Sodomie ; & ils l'avertirent en même tems, que de ce coté-là il n'y avoit plus de pays à conquérir, parce que cette Côte se trouvoit jointe à ces autres terres tirant vers le Sud.

L'*Ynca* fut fort aise de cette conquête, & particulièrement de ce qu'elle n'avoit pas été sanglante. Il ordonna à ses gens de revenir à *Cuzco*, des-qu'ils auroient règlé le gouvernement de ces Provinces. Mais sur toutes choses il leur recommanda en particulier de faire une exacte recherche des Sodomites, & de condamner au feu ceux qui en seroient manifestement convaincus, ou même tenus pour tels sur les moindres indices. Il voulut aussi que l'exécution en fût faite publiquement, & que leurs maisons fûssent brûlées, leurs arbres déracinés, & leurs possessions démolies, afin qu'il ne restât aucune mémoire d'une chose si abominable. De-plus, il leur ordonna de faire de très-expresses défenses de s'abandonner à l'avenir à un crime si énorme, sur peine qu'en cas de contravention toute une Ville porteroit la peine d'un seul habitant qui en seroit trouvé coupable, & que toutes les maisons seroient brûlées.

Cette Ordonnance fut exécutée de point en point selon le désir de l'*Ynca*, & la punition s'en fit au grand étonnement de tous les habitans de ces Vallées. Aussi est-il vrai que les *Yncas* & leurs Descendans eurent si fort en horreur cet exécrable péché, que le nom même leur en étoit odieux. Si par hazard un

Bour-

Bourgeois de *Cuzco* avoit querelle avec quelqu'un, & qu'il l'apellât Sodomite, on le tenoit pour infame ; & durant plusieurs jours tous les Indiens le regardoient comme un homme de néant, pour avoir eu ce vilain nom à la bouche.

Après que le Général & ses Mestres-de-Camp eurent satisfait ponctuellement aux commandemens de l'*Ynca*, ils retournèrent tous à *Cuzco*, où ils furent reçus en triomphe, & comblés de récompenses & de faveurs signalées. Quelques années après, l'*Ynca Capac Yupanqui* résolut de faire une nouvelle conquête, & d'étendre les bornes de son Empire du coté de *Collasuyu*; parce que dans ses deux conquêtes précédentes, ses gens n'étoient point sortis de l'enclos qu'on apelle *Cuntisuyu*. Pour venir à bout de cette entreprise, il fit tenir prêts vingt-mille Soldats d'élite, afin de se mettre en campagne avec eux l'année suivante. Mais pendant que ses gens de guerre faisoient leurs préparatifs, il mit ordre à son Etat, y établît son frère *Auqui Titu* pour gouverner en son absence comme son Lieutenant, & lui donna pour Conseillers les quatre Mestres-de-Camp qui l'avoient accompagné au voyage précédent. Il choisît lui-même les Capitaines qu'il voulut mener avec lui, & n'en prit aucun qui ne fût *Ynca*; parce que par ce moyen, ceux des autres Nations ne pouvoient avoir de commandement dans son armée : car quoique les Soldats qui venoient des diverses Provinces eûssent des Capitaines de leur Nation, cependant dès-qu'ils arrivoient à l'armée du Roi, l'on donnoit à chaque Capitaine étranger un *Ynca* pour Supérieur, aux commandemens duquel il devoit obéïr, comme son Lieutenant. Ainsi l'Armée étoit toute sous la conduite des *Yncas*, sans qu'on ôtât aux Officiers des autres Nations leurs charges particulières, de peur que cela ne les desobligeât, ou qu'ils ne le tînssent pour un affront : car les *Yncas* prenoient grand soin de ne rien faire qui pût mécontenter les *Curacas*, & les Provinces de chaque Nation, pourvu néanmoins qu'ils ne choquâssent point en cela leurs Loix ni leurs Ordonnances. Cette bonté engagea les Indiens à le bien servir, & avec affection. Voilà quels furent les préparatifs de l'*Ynca* pour aller à la guerre, où il voulut que le Prince son héritier le suivît, bienqu'il fût en bas-âge, afin qu'il s'accoutumât de bonne heure à la Discipline Militaire.

CHAPITRE XIV.

Deux grands Curacas *se rendent Tributaires de l'*Ynca, *après l'avoir fait Arbitre de leurs différends.*

DEs-que le tems de partir fut venu, l'*Ynca Capac Yupanqui* sortit de *Cuzco*, & alla droit au Marécage de *Paria*, où le Roi son Père avoit borné ses conquêtes. Le long du chemin son Armée se grossît toujours par l'aide de ses Ministres, qui prenoient avec eux en chemin les Soldats qui avoient eu ordre de se tenir prêts dans chaque Province. Cependant, pour obliger particu-

ticulièrement ces Nations, il avoit soin de visiter toutes les Villes qu'il trouvoit aux deux cotés de son chemin : ce que les habitans regardoient comme une faveur si considérable, qu'aujourd'hui même on révère la mémoire de certains lieux où ils croient que les *Yncas* se sont arrêtés autrefois, soit pour s'y faire voir en public, ou pour faire des Edits en quelque Ville, ou pour leur accorder quelque grace, ou pour se reposer dans leur voyage.

D'abord que l'*Ynca* fut arrivé au Lac de *Paria*, il tâcha de réduire à son obéïssance les Villes de cette Frontière, en quoi il réüssit; car les habitans se rendirenr à lui, les uns à-cause des belles actions qu'on leur avoit raconté des *Yncas*, & les autres pour n'être pas en état de lui résister. Durant le progrès de ses conquêtes, des Ambassadeurs vînrent à lui de la part de deux grands Capitaines, qui dans le Détroit que nous apellons *Collasuyu*, se faisoient une cruelle guerre l'un à l'autre. Pour mieux entendre cette Histoire, il faut savoir que ces deux grands *Curacas* étoient descendus de deux fameux Capitaines qui s'étoient autrefois soulevés dans ces Provinces, chacun pour son intérêt, & avoient conquis quantité de Villes, faisant tributaires tous ceux qui les habitoient. Mais enfin, leurs conquêtes n'étant pas capables de satisfaire à leur ambition, ils tournèrent leurs armes l'un contre l'autre, comme la coutume de ceux qui règnent est de ne pouvoir souffrir de compagnons. Ils se firent donc une cruelle guerre, où tantôt l'un avoit de l'avantage, & tantôt l'autre, quoique néanmoins il se défendîssent tous deux fort vaillamment durant tout le tems qu'ils vécurent. Après leur mort ils laissèrent héréditaire cette querelle à leurs Descendans, qui ne furent pas moins obstinés que leurs prédécesseurs à la soutenir, ce qui dura jusqu'au tems de l'*Ynca Capac Yupanqui*.

Enfin, ayant considéré que la guerre continuelle qu'ils se faisoient les avoit plusieurs fois presque réduits aux dernières extrémités, & craignant de se ruïner tout-à-fait, parce qu'ils s'étoient toujours trouvés égaux en valeur & en force, ils convînrent, par l'avis de leurs Parens & de leurs Capitaines, de faire arbitre de leur querelle l'*Ynca Capac Yupanqui*, & d'en passer par où il voudroit, afin de terminer ainsi leurs animosités & leurs différends. Ce qui les détermina le plus à faire ce choix, fut la probité des *Yncas*, fort connuë parmi ces Nations, aussi bien que les merveilles qu'on disoit avoir été faites en leur faveur par leur Père le Soleil. L'un de ces Seigneurs s'apelloit *Cari*, & l'autre *Chipana*, noms dont ils avoient hérité de père en fils, pour se remettre en mémoire les belles actions de leurs Prédécesseurs, qui avoient été fort vaillans, comme le remarque *Pédro de Ciéça de Léon* au Chapitre C. de son Livre, où il décrit succinctement cette Histoire, quoiqu'il n'en parle pourtant que longtems après qu'elle fut arrivée : il nomme *Cari* l'un de ces *Curacas*, & l'autre *Capana*. Comme ils sçurent donc que l'*Ynca* venoit conquérir leurs Provinces, ils lui envoyèrent des Ambassadeurs pour lui raconter le sujet de leur querelle, & le prier en même tems de leur permettre de l'aller saluër, afin de lui faire une plus ample relation de leur différend, pour qu'il plût à sa Majesté de les réconcilier : qu'au-reste ils protestoient à l'*Ynca* de s'en raporter entièrement à lui; puisque tout le monde le

croyant

croyant fils du Soleil, ils ne pouvoient attendre de lui qu'un bon ſuccès de cette affaire, & qu'il la traiteroit avec tant d'équité, qu'ils ſeroient à l'avenir toujours bien enſemble.

L'*Ynca* répondit à ces Ambaſſadeurs, après les avoir écoutés, que les *Curacas* pouvoient venir quand ils voudroient, & qu'il eſpéroit de les accorder, parce que les Maximes & les Loix qu'il leur donneroit pour cet effet, ſeroient purement fondées ſur l'ordonnance de ſon Père le Soleil, avec lequel il conſulteroit de cette affaire, afin que ce qu'il établiroit là deſſus, eût plus de poids & d'autorité. Cette réponſe plût beaucoup aux *Curacas*, qui peu de jours après allèrent droit à *Paria* où étoit le Roi, & y entrèrent tous deux par différens endroits, comme ils en étoient demeurés d'accord. Dès-qu'ils furent devant le Roi, ſans que l'un voulût prendre avantage ſur l'autre, *Cari*, qui avoit ſes terres plus proche de l'*Ynca* que n'étoient celles de *Chipana*, parla, au nom de tous deux, ſur leur différend. Il avoua que l'envie qu'ils ſe portoient l'un à l'autre à-cauſe de leurs victoires, & l'ambition demeſurée qu'ils avoient également de poſſéder les Etats l'un de l'autre, étoient la cauſe de leurs querelles; & il ſuplia très-humblement ſa Majeſté de les vouloir accorder, & d'ordonner là-deſſus ce que bon lui ſembleroit, puiſqu'auſſi-bien ils étoient tous deux las de s'être fait ſi longtems la guerre. L'*Ynca* les reçut avec ſa bonté ordinaire, voulut qu'ils demeurâſſent quelques jours dans ſon Camp, & leur donna deux Capitaines *Yncas* des plus anciens, pour les inſtruire ſur les Loix fondamentales de la Nature, dont les *Yncas* ſe ſervoient dans le gouvernement de leur Royaume, pour maintenir en paix leurs Sujets, & faire enſorte qu'ils ne s'offenſâſſent, ni en leurs biens, ni en leur honneur. Et parce que la querelle de ces deux *Curacas* étoit fondée ſur les bornes de leur juriſdiction & de leurs terres, il députa deux *Yncas* de ſes parens, pour aller ſur les lieux s'informer exactement de cette affaire dans les Provinces des *Curacas*, & aprendre l'origine de la guerre qu'ils ſe faiſoient. Après qu'on l'en eut amplement inſtruit, & qu'il eut pris l'avis de ſes Conſeillers, il fit apeller les *Curacas*, & leur dît en peu de mots; que le Soleil ſon Père leur commandoit de vivre en paix, d'obſerver les Loix que les *Yncas* leur avoient apriſes, & de travailler à la conſervation & à l'accroîſſement de leurs Vaſſaux; ce qu'ils ne pourroient jamais faire tant qu'ils ſeroient en querelle, puiſque la guerre ſerviroit toujours à les détruire, plutôt qu'à les avancer. Il leur dît encore, que tandis-qu'ils ſeroient mal enſemble, d'autres *Curacas* pouvoient ſe ſoulever contr'eux, & les trouvant foibles, envahir leurs Etats, & abolir par conſéquent la glorieuſe mémoire de leurs Ancêtres, qu'ils ne pouvoient mieux conſerver que par une paix mutuelle. Après leur avoir parlé de la ſorte, il leur marqua les endroits où ils devoient mettre des bornes à leurs terres, & ajouta que puiſqu'ils l'avoient choiſi pour arbitre, il châtiéroit rigoureuſement celui qui violeroit cette ordonnance du Soleil.

Les *Curacas* lui répondirent, qu'ils obéïroient entièrement à ſa Majeſté, & que pour lui témoigner la grande inclination qu'ils avoient à lui plaîre, ils ſe conduiroient à l'avenir en vrais amis. En effet ces deux *Caciques* vécurent depuis fort paiſiblement, & ſe conformèrent aux Loix de l'*Ynca*, chaçun d'eux

essayant d'imiter sa manière d'agir dans le gouvernement de sa Cour & de tout son Royaume, & cette admirable clémence dont il usoit envers ses Ennemis, & la justice qu'il rendoit à tous généralement, sans souffrir qu'il fût fait le moindre tort à personne. D'ailleurs la grande équité qu'il avoit observée dans le partage de leurs terres, jointe à la manière honnête dont il les avoit reçus, les firent résoudre, par l'avis de leurs parens & de leurs sujets, à se mettre sous la protection de l'*Ynca*, & à se rendre ses tributaires; d'autant plus qu'ils voyoient bien qu'ils étoient hors d'état de lui résister, parce que l'Empire de l'*Ynca* étant fort proche de leurs Etats, ils aimèrent beaucoup mieux se soumettre à lui de bon gré que par contrainte, pour ne pas perdre les faveurs qu'obtenoient tous ceux qui en agissoient ainsi à son égard. Ils allèrent donc trouver encore l'*Ynca*, & lui dirent, qu'ils suplioient très-humblement sa Majesté de les reçevoir au nombre de ses Vassaux, & d'envoyer dans leurs Etats des Gouverneurs & des Ministres, pour instruire ses nouveaux Sujets, & leur aprendre les choses qu'il leur faudroit faire pour son service.

L'*Ynca* leur répondit, qu'il acceptoit leur bonne volonté, & les assura qu'à l'avenir il leur donneroit des marques de sa bienveillance dans les occasions. Ensuite il fit donner de ses propres robes aux *Caciques*, & il en donna d'autres à leurs parens, qui n'étoient pas de si haut prix: il leur fit outre cela quantité d'autres faveurs fort considérables, & qui satisfirent beaucoup les *Curacas*. Il soumit ainsi à son Empire beaucoup de Villes & de Provinces, que ces deux *Caciques* possédoient dans le Détroit de *Collasuyu*, dont les plus remarquables étoient *Poco-ata*, *Muru-muru*, *Maccha*, *Caracara*, & tout le Pays qui du coté d'Orient s'étend jusqu'à la Montagne neigeuse des *Antis*, & tout ce grand Désert borné de la Province qu'on nomme *Tapacri*, & que les Espagnols apellent *Tapacari*, qui est une solitude si vaste qu'il y a plus de trente lieuës à traverser. Quoique cette Province soit fort froide, & dépeuplée d'habitans, elle ne laisse pas d'être fort considérable, par le grand nombre de bétail qu'elle entretient à cause de ses bons pâturages. Mais surtout il y a dans ce même lieu plusieurs belles Sources, dont l'eau est si chaude, qu'il est impossible d'y tenir la main pendant l'espace d'un *Ave Maria*. L'on aperçoit de loin cette Source par la vapeur qui en sort, ce qui vient de ce qu'elle est toute sulphureuse. Il faut remarquer qu'entre ces Fontaines chaudes, il y en a dont l'eau est fort froide & très-bonne à boire; & des unes & des autres se forme la Rivière qu'on apelle *Cochapampa*.

Après avoir passé le grand Désert où sont ces Fontaines, l'on arrive à un Côteau, qui a sept lieuës de descente jusqu'à la Province de *Tapacri*, qui fut le prémier département qu'eut dans le *Pérou Garcillasso de la Véga* mon bon Seigneur. Ce Pays est extrêmement fertile, fort peuplé, & abondant en bétail; il a plus de vingt lieuës de long, & plus de douze de large. La fameuse Province de *Cotapampa* est à huit lieuës de-là, & toute la Vallée ensemble en a trente de long & quatre de large, avec une célèbre Rivière qui passe au milieu. Ces deux Provinces étoient comprises dans la réduction que firent de leurs Etats les deux *Curacas*, *Cari* & *Chipana*, dont nous avons parlé, par le moyen de laquelle ces *Curacas* agrandirent leurs Etats de soixante

lieuës de Pays. Et parce que la Province de *Cotapampa* eſt extrêmement bonne & très-fertile, les Eſpagnols y peuplèrent en 1566. une aſſez belle Ville, qu'ils apellèrent *St. Pierre de Cardenna*, qui eut pour fondateur le Capitaine *Louys Oſorio*, natif de *Burcas*.

Enſuite de ces conquêtes, l'*Ynca* envoya deux de ſes Meſtres-de Camp aux Etats de ces *Curacas*, & les Officiers néceſſaires pour l'inſtruction & le gouvernement de ſes nouveaux Sujets. Après cela, content pour cette année de la conquête qu'il venoit de faire, qui étoit plus grande qu'il n'avoit eſpéré, il retourna droit à *Cuzco*, menant avec lui les deux *Caciques*, pour leur faire voir la Capitale de ſes Etats, & les y traiter ſplendidement. A leur arrivée, il y furent reçus avec beaucoup de réjouïſſances publiques, à leur occaſion, pendant leur ſéjour dans cette Ville. Enſuite, ils s'en retournèrent dans leur Pays, extrêmement ſatisfaits des graces & des faveurs qu'ils avoient reçuës. Le Roi leur recommanda, avant leur départ, de ſe tenir prêts pour la conquête qu'il ſe propoſoit d'aller faire des Indiens qui étoient de l'autre coté du Pays.

CHAPITRE XV.

*L'*Ynca *fait faire un Pont de chaume & de jonc ſur le Canal du Lac de* Titicaca, *& rend tributaires les Indiens de* Chayanta.

L'YNCA *Capac Yupanqui*, bien-aiſe de ce qu'on étoit ſi heureuſement venu à bout du Pont de *Huacachaca*, qui fut fait ſur la Rivière d'*Apurimac*, commanda qu'on en fît un autre ſur le Canal du Lac de *Titicaca*, parce qu'il avoit deſſein d'aller promtement conquérir les Provinces de *Collaſuyu*, ce qui n'étoit pas difficile, parce que c'étoit un pays plat, & où l'on pouvoit commodément mettre une armée en campagne. Auſſi les *Yncas* n'eurent point de repos, qu'ils ne s'en fûſſent rendus maîtres.

Le Pont de *Huacachaca*, & tous les autres du *Pérou*, ſont faits de claies d'ozier, comme je l'ai déjà dit, excepté celui-ci, que les Eſpagnols apellent pour l'ordinaire *le Pont du Canal*, qui eſt de jonc, de chaume, & d'autres ſemblables matériaux. Il flotte ſur l'eau comme celui de *Seville*, qui eſt fait de pluſieurs bacs attachés enſemble, & non pas ſuſpendu en l'air, comme celui de claies d'ozier que nous avons décrit ci devant. Il croît par tout le *Pérou* une eſpèce de Chaume, ou de Paille fort douce & fort maniable, que les Indiens apellent *Ychu*, & dont ils couvrent leurs maiſons. Mais le Chaume qui vient de *Collao* eſt ſurtout eſtimé, parce qu'il eſt fort propre à engraiſſer le Bétail. Les *Collas* font ordinairement avec ce Chaume des paniers & des corbeilles, des cables & autres cordages, & des *Patacas*, qui ſont comme de petits coffres. Outre cette eſpèce de Chaume, il croît dans le Marécage de *Titicaca*, une grande quantité de Jonc & de Glayeul, que les Indiens des Provinces qui ont la

charge des Ponts, coupent lorsqu'il en est tems, pour le faire secher. Quand ils veulent s'en servir, ils en font quatre cables gros comme la cuisse; ils en jettent deux sur l'eau d'un bord à l'autre de cette Rivière, dont les eaux semblent dormantes sur la surface, quoiqu'au-dedans elles coulent impétueusement, comme l'affirment plusieurs personnes qui les ont examinées. Ils mettent sur ces cables, au-lieu de barques, de grands faisseaux de jonc & de chaume, qui sont de la grosseur d'un bœuf, & qu'ils attachent aux cables le mieux qu'ils peuvent. Ils jettent ensuite sur ces faisseaux les autres deux cables, & les lient fortement, afin que l'un se renforce par l'autre. Mais pour empêcher que ces cables ne se rompent si-tôt à force d'être foulés, ils y jettent par-dessus quantité d'autres faisseaux de jonc & de paille, qui sont liés ensemble par ordre, & attachés à ces mêmes cables. Les Espagnols nomment ces petits faisseaux *la Chaussée du Pont*, qui est de treize à quatorze piés de large, & qui d'un bord à l'autre a bien cent-cinquante pas de long: par où l'on peut voir qu'il faut nécessairement qu'on emploie une prodigieuse quantité de jonc & de chaume, pour achever une si grande machine. D'ailleurs, comme le jonc & la paille sont des choses fort fragiles, ils sont obligés de renouveller ce Pont de six en six mois, ou pour mieux dire de le refaire tout de neuf, avant que les cables viennent à se rompre, & qu'ils achèvent de se pourrir.

La charge de ce Pont, comme celle des autres grandes machines, étoit partagée du tems des *Yncas* entre les Provinces frontières; chacune savoit quelle quantité de matériaux elle devoit fournir; desorte que les tenans prêts d'une année à l'autre, ils faisoient le Pont en peu de tems. Les deux bouts des cables en étoient comme les fondemens, qu'ils enfonçoient dans la terre, sans les attacher à des pilottis de pierre, soit qu'ils le fissent parce qu'ils le jugeoient plus commode, ou peut-être à-cause qu'ils les changeoient de place, les mettant tantôt plus haut & tantôt plus bas, ce qu'ils faisoient en fort peu de tems. Dès-que l'*Ynca* fut averti qu'on avoit achevé ce Pont, il sortit de *Cuzco* avec le Prince son héritier, & alla jusqu'à *Tapacri* & à *Cochapampa*, qui étoient les dernières Provinces des *Caciques*, *Cari* & *Chépana*. Il les y trouva prêts à marcher pour son service avec leurs troupes, & ils partirent ensemble de *Cochapampa*, d'où ils furent à *Chayanta*, & firent trente lieuës dans un Pays si désert & si désolé, qu'il n'y a pas un pouce de terre qui ne soit en friche. On trouve dans cette Solitude, qui est toute pleine de rochers, une espèce de Chardon assez commun par tout le *Pérou*, qui a des épines aussi longues que les doigts de la main, qui servent aux Indiennes d'aiguilles à coudre. Lorsqu'ils eurent passé le Désert, ils entrèrent dans la Province de *Chayanta*, qui a vingt lieuës de long & presque autant de large. A son arrivée, la prémière chose que fit l'*Ynca*, fut de commander au Prince qu'il leur envoyât des hommes exprès, pour leur faire les sommations accoutumées.

Quand il fallut répondre aux propositions de ces Députés, les Indiens de *Chayanta* furent d'avis différent. Les uns disoient qu'il étoit juste de reçevoir pour Seigneur le Fils du Soleil, & d'observer ses Loix; puisqu'étant faites

tes par le Soleil même, on devoit croire qu'elles feroient douces, utiles, & favorables aux Vaſſeaux, ſans que l'*Ynca* les raportât à ſon intérêt particulier. Les autres au-contraire remontrèrent, qu'ils n'avoient nullement beſoin de Roi, ni de nouvelles loix; qu'ils en avoient déjà de fort bonnes, puiſque leurs Prédéceſſeurs les avoient obſervées, & qu'ils devoient être contens de leurs Dieux, ſans ſe mettre en peine d'aucune ſorte de nouveauté en matière de Religion & de Police. Qu'au-reſte ils ne trouvoient rien de pire en cela, que de ſe ſoumettre à la volonté d'un Homme qui ne les auroit pas plutôt aſſujettis, après leur avoir prêché la Religion & la Sainteté, qu'il leur impoſeroit telles loix qu'il voudroit, qui n'auroient pour but que ſon profit particulier, & la ruine générale de ſes Sujets. Sur quoi ils concluoient qu'ils ſe paſſeroient fort bien d'éprouver ces maux, & qu'ainſi ils devoient conſerver leur liberté à quelque prix que ce fût, leur en dût-il couter la vie.

Ils furent quelques jours ſans pouvoir s'accorder, chaque parti s'imaginant toujours que ſon opinion prévaudroit ſur celle de l'autre. Mais enfin, quand ils vînrent à conſidérer les forces de l'*Ynca*, & ce qu'on diſoit par-tout de ſes juſtes loix, & de ſa probité merveilleuſe à gouverner ſes Etats, ils prirent un milieu entre ces deux extrémités. Ils répondirent donc aux Députés, comme s'ils eûſſent été neutres, ſans rejetter abſolument ce qu'on leur demandoit, ni ſans l'accorder auſſi. Ils dirent franchement qu'ils ſeroient bien-aiſes de reçevoir l'*Ynca* pour leur Roi & leur ſouverain Seigneur, après qu'il leur auroit fait connoître ſi les loix qu'il prétendoit leur donner, ſeroient utiles ou pernicieuſes; & pour cet effet ils le ſuplioient très-humblement de leur accorder une trêve, tandis-qu'on les inſtruiroit dans la connoiſſance de ſes loix; que cependant ils conſentoient que l'*Ynca* entrât dans leur Province avec ſon Armée, pourvu-qu'il leur donnât ſa parole qu'il en ſortiroit & les laiſſeroit en leur liberté, en cas qu'ils n'aprouvâſſent pas ſes loix; mais au-contraire s'ils les trouvoient auſſi bonnes qu'il diſoit, ils lui promettoient de l'adorer à l'heure même comme Fils du Soleil, & de le reconnoître pour ſouverain Seigneur.

L'*Ynca* leur fit répondre qu'il acceptoit cette condition, & qu'encore qu'il les pût ſoumettre par ſes armes, il ne le vouloit pas néanmoins, ni s'éloigner de l'exemple de ſes Prédéceſſeurs, qui étoit de s'aſſujettir les peuples par amour & non par la force: qu'au-reſte il leur donnoit ſa parole & ſa foi, de les laiſſer en pleine liberté, quand même ils ne voudroient pas adorer le Soleil ſon Père, ni obſerver ſes loix; parce qu'il ſe flatoit qu'après les avoir bien examinées, ils les aimeroient paſſionnément bien loin de les avoir en horreur, & qu'ils ſeroient bien fâchés de ne les avoir pas connuës plutôt.

Sur cette promeſſe l'*Ynca* entra dans *Chayanta*, où il fut reçu avec beaucoup de reſpect, mais non pas avec autant de joie & de ſatisfaction que lui en avoient témoigné les Peuples des autres Provinces. Car comme ceux-ci ne ſavoient pas à quoi tout cela devoit aboutir, ils furent longtems ſuſpendus entre l'eſpérance & la crainte; juſqu'à ce qu'enfin quelques-uns des plus anciens Conſeillers de l'*Ynca*, & des plus prudens Capitaines de ſon Armée, furent députés par l'*Ynca* avec le Prince ſon héritier, afin de les inſtruire dans leurs Loix. Ceux-ci, en préſence du Prince qui y aſſiſta quelques jours, firent connoître

à ces Indiens en quoi consistoit principalement leur Religion, & quel étoit le Gouvernement de leur République; ce qu'ils leur démontrèrent à diverses fois, jusqu'à ce qu'ils le comprirent. Alors ayant bien conçu ces Loix, & pris garde qu'elles tendoient toutes à leur honneur & à leur avantage, ils dirent d'un commun consentement, que le Soleil & les *Yncas* ses Enfans, qui enseignoient aux hommes une si douce façon de vivre, méritoient d'avoir l'Empire de toute la Terre, & d'être adorés comme Dieux; c'est pourquoi ils promettoient de garder particulièrement leurs Ordonnances, & de quiter leurs Idoles, leurs Cérémonies, & leur ancienne Façon de vivre. Après avoir fait cette protestation au Prince, ils l'adorèrent à la place du Soleil son Pere, & de l'*Ynca Capac Yupanqui*, lui prêtèrent serment de fidélité, & confirmèrent leur serment par des solemnités accoutumées, qui étoient des danses & des chants d'allegresse. Outre cela, ils se firent voir en public mieux parés que de coutume, & chantèrent des chansons composées à la louange du Soleil, des *Yncas*, de leurs bonnes Loix, & de leur juste Gouvernement. Enfin ils donnèrent toutes les marques de joie, d'amour, & de bonne volonté qu'on pouvoit désirer.

CHAPITRE XVI.

De l'industrie qu'avoient les Indiens à passer les Rivières, & à faire leurs Pêches.

APRE'S avoir parlé des deux différens Ponts que firent faire les *Yncas* pour passer sur les Rivières, il ne sera pas hors de propos que nous raportions ici quelques autres inventions qu'ils avoient pour le même effet. Car on ne faisoit guère de ponts qu'aux grands passages, à-cause que les frais en étoient excessifs. Mais comme tout ce Pays est fort grand, & qu'il y a plusieurs Rivières, les Indiens s'avisèrent de plusieurs choses pour les passer selon la situation des lieux, & ils en firent de-même pour aller sur Mer, bienqu'ils ne naviguâssent pas beaucoup. Car ils n'avoient pas l'industrie, comme ceux de la *Floride*, des Iles de *Barlovento*, & de la Terre Ferme, de faire de ces Chaloupes qu'ils apellent *Piragas* & *Canoas*. Peut-être aussi ne le pouvoient-ils pas, parce qu'au *Pérou* il n'y a point de bois qui soit propre pour cela. Car quoiqu'il soit vrai qu'en ce Pays-là il y a des arbres fort gros, ils n'en sont pas néanmoins si commodes, parce que le bois en est dur comme du fer; c'est pourquoi ils se servent pour le même effet d'une autre espèce de bois qui est gros comme la cuisse, & léger comme du figuier, dont le meilleur, à ce que disoient les Indiens, se trouvoit dans les Provinces de *Quito*, d'où ils le transportoient sur toutes les Rivières, par ordre de l'*Ynca*. Ils faisoient avec ce bois des Radeaux grands & petits, de cinq ou de sept pièces assez longues attachées ensemble, dont la plus longue étoit celle du milieu. Les prémières

des cotés étoient plus longues que les secondes, & les secondes que les troisièmes. Ces Radeaux étoient ainsi plus propres à couper l'eau, qu'ils ne l'auroient été si on les eût fait de pièces égales; ils avoient la même forme à la poupe qu'à la proue: & pour les tirer de part & d'autre, on y attachoit deux cordes; ce que les Passagers faisoient quelquefois eux-mêmes, au défaut de ceux qui avoient accoutumé de les passer. Je me souviens d'avoir été sur ces Radeaux du tems des *Yncas*, & je suis certain que les Indiens les estimoient beaucoup.

Outre ces Radeaux ils se servent, au lieu de Barques, d'une autre invention fort plaisante. Car ils prennent un faisseau de jonc de la grosseur d'un bœuf, qu'ils attachent le plus fortement qu'ils peuvent, & le disposent de telle sorte, que depuis le milieu jusqu'au bout il est fait en pointe, comme si c'étoit la proue d'une Barque, afin de mieux couper l'eau: par ce moyen il va toujours en s'élargissant des deux tiers en arrière; & le dessus, où ils mettent telle charge qu'ils veulent, en est plat. Pour conduire une de ces Barques, il ne faut qu'un seul homme, qui se met au bout de la poupe, & se laissant porter au fil de l'eau, ses bras & ses cuisses lui servent de rames: il est vrai que si la Rivière est impétueuse, il aborde cent ou deux-cens pas plus bas que le lieu d'où il est parti. Quand ils passent quelqu'un, ils le font coucher tout de son long sur le Bateau, la tête apuyée sur le Batelier, qui lui recommande surtout de se tenir ferme aux cordes de la Barque, sans lever la tête, ni ouvrir les yeux pour regarder. Je me souviens d'avoir autrefois passé de-même une Rivière impétueuse (car ces sortes de Bateaux ne vont ordinairement que sur une eau dont le courant est fort grand) où, à-cause du soin extrême que se donnoit le Batelier pour m'empecher de lever la tête & d'ouvrir les yeux, il me prit envie de faire l'un & l'autre: car étant fort jeune je fus saisi d'une si grande peur, qu'il me sembloit à tout moment que la Terre s'élevoit ou que le Ciel tomboit. Comme je voulus donc voir s'il n'y avoit point-là d'enchantement, ou si je n'étois point dans un nouveau Monde, lorsque je jugeai à-peuprès que nous étions au milieu de la Rivière, je levai la tête pour regarder l'eau, & alors il me sembla véritablement que nous tombions du haut des nues: ce qui venoit sans-doute de ce que la tête me tournoit à-cause du grand courant de la Rivière, qui emportoit le Bateau avec une impétuosité prodigieuse: la peur qui me saisit plus qu'auparavant, me fit refermer les yeux, & avouer que le Batelier avoit raison de recommander à ceux qui passoient, de s'empêcher de les ouvrir.

Ils font aussi une autre espèce de Radeaux de plusieurs grandes calebasses entières, & bien attachées l'une à l'autre, de la longueur d'une aune & demie en quarré, plus ou moins, selon qu'il en est besoin. Celui qui en a la conduite, se met à la nage au devant de ce Radeau, pour le tenir avec sa charge, jusqu'à ce qu'il ait traversé la Rivière, ou le Bras de Mer qu'il veut passer. Que si la nécessité le requiert, il a derrière lui un ou deux Indiens qui nagent aussi, & qui servent à repousser le Radeau. Mais comme on ne peut aller avec ces Radeaux, non-plus qu'avec les Bateaux de jonc, sur les plus grandes Rivières, à-cause de leur impétuosité & des écueils qui s'y trouvent, & parce qu'il n'y a point de lieu propre pour aborder facilement, ils supléent à ce dé-

défaut de la manière qui fuit. Ils jettent du haut d'un rocher à l'autre bord un cable fort gros, fait de cette efpèce de chanvre qu'on apelle *Chahuar*, & l'attachent à de gros arbres ou à des rochers. A ce cable eft liée, à une vergue groffe comme le bras, une grande corbeille faite d'ozier, où peuvent être affez commodément trois ou quatre perfonnes. Ainfi, par le moyen de deux cordes dont elle eft liée par les deux bouts, les Indiens paffent la Rivière d'un bord à l'autre. Mais parce que le cable eft fort long, & par conféquent plus mal-aifé à manier, à-caufe des fecouffes qu'il fait fur l'eau, il faut faire gliffer peu-à-peu jufqu'au milieu cette corbeille flottante; parce que ne panchant pas également, elle pourroit couler à fond, ce qu'ils empêchent d'une manière fort ingénieufe, en la tirant à force de bras. Il y a pour cet effet des gens que les Provinces voifines envoient, chacune à fon tour, pour faire paffer la Rivière aux Voyageurs fans rien prendre d'eux: quelquefois même les Paffagers aident à tirer les cordes; & quelquefois ils paffent feuls, fans que perfonne les aide, en fe tenant debout dans la corbeille, & ayant le cable à la main. Je me fouviens d'avoir paffé ainfi deux ou trois fois, dans un tems où j'étois fi jeune qu'on me portoit fur les épaules le long du chemin. On paffoit affez fouvent dans ces corbeilles du Bétail, quoiqu'en petite quantité, & avec beaucoup de peine. Ce qui ne doit s'entendre que des brebis, des moutons, des chèvres, des pourceaux, & des moindres animaux. Car on n'ôferoit mettre dans ces corbeilles des chevaux, des mulets, des bœufs & des vaches, à-caufe de leur pefanteur qui les pourroit faire couler à fond: c'eft pourquoi on leur fait faire un détour, pour les faire paffer fur des ponts, ou par des lieux où le gué n'eft point dangereux. Il faut remarquer ici que cette manière de trajet ou de paffage n'eft point fur les grands chemins, mais fur les lieux détournés par où l'on va d'une Ville à l'autre, ce qu'on apelle *Vruya*.

Les Indiens de toute la Côte du *Pérou* font leurs pêches fur la Mer dans ces fortes de Bateaux de jonc & de chaume, que nous avons décrits ci-devant: ils les font entrer cinq ou fix lieuës dans la Mer, parce qu'elle eft fort calme fur cette Côte, & que les moindres chaloupes y peuvent paffer. Il eft vrai que lorsqu'on veut paffer de grands fardeaux, on ne les confie point fur des Bateaux fi fragiles, mais fur d'autres faits de bois. Quand ils veulent faire leurs pêches, ils fe mettent à genoux à l'un des bouts du faiffeau de chaume fait en forme de chaloupe, tenant une efpèce de rofeau ou de canne fort groffe, longue d'une toife, & qui eft coupée en deux. Car dans ce Pays-là il y en a qui ne font pas moins groffes que la cuiffe, comme nous le dirons plus amplement ci-après. Lorsqu'ils veulent aller fur l'eau, ils prennent cette canne avec les deux mains, dont l'une la tient par un bout, & l'autre par le milieu; & comme cette efpèce de rame eft creufe, elle eft plus forte à voguer fur l'eau. Lorsqu'ils veulent tourner à droit, ou à gauche, ils n'ont qu'à changer de main, ce qu'ils font fort habilement. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans leur manière de pêcher & de naviguer, c'eft de voir que lorsqu'un de ces Bateaux eft fuivant le fil de l'eau, il vogue avec tant de viteffe, qu'un cheval de pofte, qui feroit à l'un des cotés du rivage, ne le fauroit fuivre. Ils pêchent certains Poiffons qui font de la groffeur d'un homme, & cette pêche

che est à-peu-pres semblable à celle que les *Biscains* font des Baleines. Ils attachent au harpon une corde assez déliée, que des Mariniers apellent un *Bolentin*, qui a vingt, trente, ou quarante brasses de long. Dès-que le Pêcheur a frapé le poisson, il lâche la corde jusqu'au bout, qu'il tient toujours dans la main: le poisson nage alors avec tant de vitesse, qu'on diroit de loin que c'est un oiseau qui vole à fleur de vagues, & après qu'il a perdu ses forces, le Harponneur le tire peu-à-peu à bord de sa chaloupe. On pêchoit encore avec des rêts & des hameçons. Mais cette pêche qu'on ne faisoit point en compagnie, ne pouvoit pas être grande; puisque les rêts étoient fort petits, & que les hameçons ne valoient rien, à-cause que les Indiens ne savoient pas en faire d'acier ni de fer, qu'on apelle *Quillay*, quoiqu'ils en eûssent des mines. On ne met point de voile aux Bateaux de jonc & de chaume, parce qu'ils ne sont pas assez forts pour en suporter une. D'ailleurs je ne crois pas qu'ils pûssent aller si bien ni si vite à la voile qu'à la rame, mais on en met aux chaloupes faites de bois. Voilà de quelle façon les Indiens du *Pérou* naviguoient, & de quelle sorte de Bateaux ils se servoient pour passer la Mer, & les Rivières impétueuses. On s'en servoit encore de mon tems, & sans-doute que l'usage n'en est point aboli maintenant; parce que ces gens-là, qui n'ont pas l'esprit de se servir des commodités de leur Pays, n'aspirent point à des choses plus grandes que celles qu'ils tiennent de leurs Ancêtres. Je n'en parlerai pas davantage, parce que j'en ai décrit les particularités plus au long, au VI. Livre de mon *Histoire de la Floride*, où j'ai fait mention des Canots dont les Habitans de cette Contrée se servent pour passer les Rivières, qui y sont fort impétueuses. Revenons maintenant aux Conquêtes de l'*Ynca Capac Yupanqui*.

CHAPITRE XVII.

De la Réduction de cinq grandes Provinces, sans y comprendre les autres moindres.

L'Ynca sortit de *Chayanta*, après y avoir laissé en garnison de bonnes Troupes, & les Officiers qu'il jugea nécessaires pour conserver les habitans dans leurs biens, & les instruire dans sa Religion. Il alla ensuite dans les autres lieux qui sont sur cette Frontière, apellée *Charca*. On comprend sous ce nom de *Charca* plusieurs Provinces, différentes de Langue & de Nation, & qui sont toutes du Détroit de *Collasuyu*. Les principales se nomment *Tutara*, *Sipisipi*, & *Chaqui*. J'omets qu'à l'Orient de celle-ci, qui s'étend jusqu'aux *Antis*, il y en a d'autres qu'on apelle *Chamuru*, où croît l'Herbe nommée *Cuca*, quoiqu'elle ne soit pas si bonne que celle qui croît dans la Contrée de *Cuzco*. Je ne parlerai pas non-plus, pour éviter la longueur, de la Province de *Sacaca*, & de plusieurs autres semblables, que l'*Ynca*

envoya sommer à son ordinaire. Ces Peuples, qui savoient déjà ce qui s'étoit passé à *Chayanta*, répondirent presque tous de la même manière, ou du-moins avec peu de différence. Ils dirent qu'ils s'estimoient heureux d'adorer le Soleil, & d'avoir l'*Ynca* son Fils pour leur souverain Seigneur; qu'ayant déjà une connoissance certaine de ses Loix & de son bon Gouvernement, ils le suplioient de les reçevoir sous sa protection; qu'ils lui offroient leurs biens & leurs vies, & qu'ils le prioient de soumettre les autres Peuples leurs voisins, afin qu'ils ne leur fissent point la guerre, & qu'ils ne les maltraitâssent point à l'avenir, pour avoir quité leurs anciennes Idòles, & suivi d'autres Loix & une nouvelle Religion.

L'*Ynca* leur fit répondre, que pour ce qui regardoit la conquête de leurs Voisins, ils n'avoient qu'à le laisser faire, qu'il aporteroit tous les soins nécessaires pour les maintenir en paix; & qu'au-reste ils n'avoient rien à craindre, pour s'être soumis à l'*Ynca*, & pour avoir reçu ses Loix, comme ils en seroient bientôt pleinement convaincus par leur propre expérience. Personne ne contredît à cette réponse. Tous les habitans, d'un commun accord, reçurent l'*Ynca* dans leurs Provinces, où il ne se passa rien qui mérite que nous le raportions. L'*Ynca* employa deux ans à cette conquete, ou trois, selon quelques Auteurs. Ensuite, après y avoir laissé les garnisons nécessaires, pour empêcher que ceux des Frontières ne troublâssent ses nouveaux Sujets, il retourna à *Cuzco*, & visita le long de sa route les Villes & les Provinces, selon que la commodité le lui permit en continuant son chemin. Il voulut aussi que son Fils allât par un autre coté, faire la revuë de ses Vassaux, parce qu'ils prenoient pour une faveur singulière de voir dans leurs Villes les Rois & les Princes qu'ils reconnoissoient pour leurs souverains Seigneurs.

L'*Ynca* fut reçu dans *Cuzco* avec de grandes acclamations, & des témoignages évidens de l'allegresse publique. Il y fit son entrée, ayant autour de lui les Capitaines, devant lesquels marchoient les *Curacas*, venus de ces Provinces nouvellement conquises, pour voir la Capitale de ce grand Empire. Le Prince *Ynca Roca* y fut reçu aussi quelques jours après, avec les mêmes aplaudissemens que le Roi son Père avoit eus de ses Sujets, qui honorèrent sa présence de danses, & de chansons composées à la louange de ses belles actions & de ses victoires. Ensuite l'*Ynca* congédia ses Capitaines, après les avoir bien récompensés: mais pour lui il demeura dans *Cuzco*, où il vaqua le mieux qu'il lui fut possible au gouvernement de ses Royaumes & de ses Provinces. Les bornes de son Empire étoient du coté du Sud à plus de cent-huit lieuës de *Cuzco* jusqu'à *Tatyra* & *Chaqui*, & du coté d'Occident elles aboutissoient à la Mer du Sud, où d'un coté il y a plus de soixante lieuës de la Ville, & de l'autre plus de quatre-vingts. A l'Orient de *Cuzco*, elles se terminoient par la Rivière de *Paucartampa*, à treize lieuës de *Cuzco* tout droit à l'Ouest, & vers le Sudest il avoit conquis jusqu'à *Collavaya*, c'est-à-dire, quarante lieuës de pays depuis la Ville de *Cuzco*. Ces conquêtes parurent assez considérables à l'*Ynca*, pour ne penser point encore à en faire de nouvelles, mais à les conserver équitablement pour le bien de ses Vassaux, & à les maintenir en

paix

paix & en tranquillité. Outre cela, il eſſaya de rendre illuſtre la Maiſon du Soleil, & celle des Vierges conſacrées à ſon ſervice, que le prémier *Ynca, Manco Capac*, avoit fondées. Il fit faire auſſi divers Bâtimens dans la Ville, & dans pluſieurs Provinces, où ils étoient néceſſaires pour leur accroîſſement & leur bien commun. Il commanda que l'on fît de grands Canaux, pour arroſer les terres labourables, & pluſieurs Ponts ſur les Rivières, pour la ſureté des Paſſans. De-plus il inventa de nouveaux Chemins pour aller d'une Province à l'autre, afin que les Sujets de ſon Empire pûſſent avoir commerce enſemble plus aiſément. En un mot, il fit tout ce qu'il crut digne de ſa grandeur, & avantageux à ſes Sujets.

CHAPITRE XVIII.

Le Prince Ynca Roca *réduit à ſon obéïſſance pluſieurs grandes Provinces méditerranées & maritimes.*

APRE'S que l'*Ynca* eût paſſé fort heureuſement ſix ou ſept ans dans ces occupations, il réſolut de reprendre l'exercice militaire pour agrandir ſon Empire. Il voulut pour cet effet que vingt-mille Hommes de guerre, & quatre Meſtres-de-Camp des plus expérimentés, allâſſent avec le Prince *Ynca Roca* ſon fils juſqu'à *Chincaſuyu*, qui eſt au Septentrion de *Cuzco*. Car les *Yncas* n'avoient point étendu de ce coté-là les bornes de leur Empire, plus loin que le lieu où le prémier *Ynca Manco Capac* les avoit marquées; ſavoir juſqu'à *Rimactampu*, qui eſt à ſept lieuës de *Cuzco*. Peut-être qu'ils n'avoient pas daigné ſe mettre en peine de conquérir ce Pays, parce qu'il étoit rude & fort mal peuplé.

Le Prince partit donc de *Cuzco*, & alla à la Rivière d'*Apurimac*, qu'il paſſa dans de grandes barques qu'on lui avoit préparées. Comme tout ce Pays étoit fort déſert, il paſſa plus avant juſqu'à *Curahuacy* & *Amancay*, à dix-huit lieuës de la Ville, où trouvant peu de gens ſur cette Frontière, il lui fut facile de les réduire. De la Province d'*Amancay*, qui eſt à main gauche du grand chemin par où l'on va de *Cuzco* à *Rimac*, il paſſa le Déſert que l'on apelle *Cochacaſſa*, qui en ce Parage a vingt-deux lieuës de traverſe, & entra dans *Sura*, Province fort peuplée, fertile en Or & en Bétail, & dont les Habitans le reconnurent pour Souverain. De ce lieu-là il tira vers *Apucara*, où il fut auſſi reçu ſans que perſonne s'y oppoſât. La grande inimitié & les diviſions qu'il y avoit entre toutes ces Provinces, les obligèrent à ſe rendre ſi facilement au Prince, ſans faire la moindre réſiſtance.

De la Province d'*Apucara* il paſſa dans celle de *Rucana*, qui eſt diviſée en deux, dont l'une s'apelle *Rucana*, & l'autre *Hatunrucana*, c'eſt-à-dire *Rucana la grande*. Il fut reçu avec de grands aplaudiſſemens de ceux du Pays, qui ſont des gens bienfaits & de bonne mine. De-là prenant le fond de la Côte de la

Mer, que les Espagnols apellent *Los llanos*, où *le Plat Pays*, il arriva dans la prémière Vallée de ce Parage, que l'on nomme *Nanasca*, c'est-à-dire *la Désolée*. On ne sait pas certainement pourquoi on lui donne ce nom, c'est peut-être pour quelque fleau qui lui fut envoyé. Les Habitans de cette Vallée, que les Espagnols apellent par corruption *Lanasca*, reçurent l'*Ynca* de leur bon gré, & lui obéïrent entièrement. Ils furent imités en cela par les autres Vallées, qui s'étendent depuis *Nanasca* jusqu'à *Arequepa* le long de la Côte, & qui ont plus de quatre-vingt lieuës de long, & environ quatorze ou quinze de large. Les principales de ces Vallées sont *Hacari* & *Camata*, où il y avoit bien pour-lors environ vingt-mille habitans. Pour les autres Vallons, qu'on apelle *Alticu*, *Veuna*, *Atiquipa* & *Quellca*, qui sont petits, & par conséquent moins considérables, il fut très-facile au Prince *Ynca Roca* de les réduire, parce qu'ils n'avoient point assez de forces pour lui résister, qu'ils étoient d'ailleurs dépourvus de munitions, & que chacune des moindres Vallées n'avoit qu'un foible Seigneur. Que si les plus grandes en avoient plusieurs, ils étoient toujours en querelle entr'eux desorte que leurs propres divisions les rendoient incapables de résister à des forces étrangères.

Avant que d'aller plus loin, je raconterai ici (quoique ce n'en soit pas le lieu) un étrange accident arrivé dans la Vallée de *Hacari*, un peu aprés que les Espagnols l'eurent conquise Il y avoit dans cette Contrée deux *Curacas*, qui n'étoient point encore batisés, & qui eurent ensemble de si grands différends sur les bornes de leurs Terres, qu'enfin ils en vînrent à une bataille, où il y eut de part & d'autre quantité de morts & de blessés. Les Gouverneurs Espagnols leur députèrent un Commissaire, pour leur rendre justice, & les remettre si bien ensemble, qu'ils n'eûssent plus à l'avenir de querelles. En effet ce Commissaire mit des bornes à leurs Terres selon qu'il lui parut raisonnable, & ordonna aux *Curacas* d'être desormais amis & de vivre en paix : ils le promirent, ou du-moins ils en firent semblant. L'un d'eux néanmoins, qui se crut offensé par un tel partage, résolut d'en tirer raison, & de se venger secrettement de son ennemi, sous le spécieux prétexte de s'être réconcilié avec lui. Le même jour auquel cet accord se devoit faire, ils mangèrent tous deux ensemble, comme s'ils eûssent été bons amis. Mais après le repas, le *Curaca* qui en vouloit à l'autre se leva de table, & prit deux vases en main, pour boire, selon la coutume des Indiens, à la santé de son ami prétendu, & lui présenta l'un des vases qui étoit empoisonné. Mais celui-ci ne voulant pas le prendre, soit qu'il s'en doutât pour le lui avoir vu changer de main, ou qu'il n'eût pas sujet de se fier à lui, *Donne-moi cet autre vase*, lui dît-il, *si tu veux que je te fasse raison*. Alors le *Curaca*, pour ne pas faire paroître sa lâcheté, changea le vase d'une main à l'autre, desorte qu'ayant bu le bruvage empoisonné, il en mourut deux ou trois heures après, soit par la force du venin, soit par le chagrin qu'il eut de voir qu'il se faisoit mourir lui-même dans le dessein qu'il avoit d'ôter la vie à son ennemi.

CHAPITRE XIX.

*Des Colonies envoyées dans le Pays, & de la Mort de l'*Ynca Capac Yupanqui.

APRE's toutes ces conquêtes, le Roi tira de *Nanaſca* des *Yncas* Indiens de cette Nation, pour les faire aller demeurer ſur la Rivière d'*Apurimac*, qui du coté du Chemin Royal par où l'on va de *Cuzco* à *Rimac*, paſſe par un Pays ſi chaud, que les Indiens de la Montagne, qui ſont dans un climat froid ou tempéré, ne peuvent y habiter ſans tomber malades auſſi-tôt à-cauſe des violentes chaleurs, & mourir la plupart du tems. C'eſt pour prevenir ce danger que l'*Ynca* choiſit des Indiens d'un Pays chaud, pour aller peupler les Terres qui ſont le long de la Rivière d'*Apurimac*: car les *Yncas*, comme je l'ai déjà dit, qui vouloient envoyer des Colonies d'une Province à l'autre, ce qu'on apelle *Mitmac*, prenoient toujours garde que les Pays fûſſent d'un même climat, ſachant bien que les habitans mouroient auſſi-tôt, ſi d'un lieu chaud on les envoyoit dans une contrée froide: pour la même raiſon, il étoit défendu de mettre les Montagnards dans le Plat-Pays. Cependant l'*Ynca* n'envoya qu'un petit nombre de gens ſur la Rivière d'*Apurimac*, à-cauſe qu'il n'y avoit pas beaucoup de pays à peupler. Ce qui venoit ſans-doute de ce que le long de cette Rivière, qui paſſe à-travers de hautes & rudes Montagnes, la plus grande partie du terroir étoit ſtérile: il y avoit pourtant quelques endroits fertiles, que l'*Ynca* fit cultiver, & mettre en jardinages & en vergers, parce qu'aux deux cotés de cette fameuſe Rivière on cueilloit des fruits exquis & délicieux.

Après que le Prince *Ynca Roca* eut fait tout cela, & pourvu à l'ordinaire au gouvernement des Provinces qu'il avoit nouvellement conquiſes, il retourna droit à *Cuzco*, où il fut très-bien reçu de ſon Père & de toute la Cour. Il congédia alors les Capitaines & les Soldats, qu'il récompenſa dignement des ſervices qu'ils lui avoient rendus. Comme l'*Ynca Capac Yupanqui* ſe ſentoit affoibli de vieilleſſe, & qu'il déſiroit de jouïr paiſiblement de ſes conquêtes, il réſolut de n'en aller point faire d'autres: deſorte qu'il vécut ainſi quelques années dans un grand calme, & eut beaucoup de ſoin de pourvoir au bien commun de ſes Vaſſaux, qui de leur coté ſe montroient zêlés & promts à exécuter tout ce qui regardoit le ſervice de l'*Ynca*; ſoit qu'il fallut contribuër à l'enrichiſſement de la Maiſon du Soleil, ou aux autres Bâtimens Publics, dont les uns étoient faits par l'ordre exprès de l'*Ynca*, & les autres pour l'embelliſſement & la commodité de chaque Province.

L'*Ynca Capac Yupanqui* mourut au milieu de la tranquillité qu'il avoit ſagement établie. Comme c'étoit un Prince vaillant, & tout-à-fait digne du nom *Capac* que les Indiens eſtimoient tant, il fut auſſi fort regretté & pleuré de tous ſes Sujets. Son corps fut embaumé, & mis avec ceux de ſes Ancêtres. Il laiſſa pour ſucceſſeur l'*Ynca Roca* ſon fils-aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama*

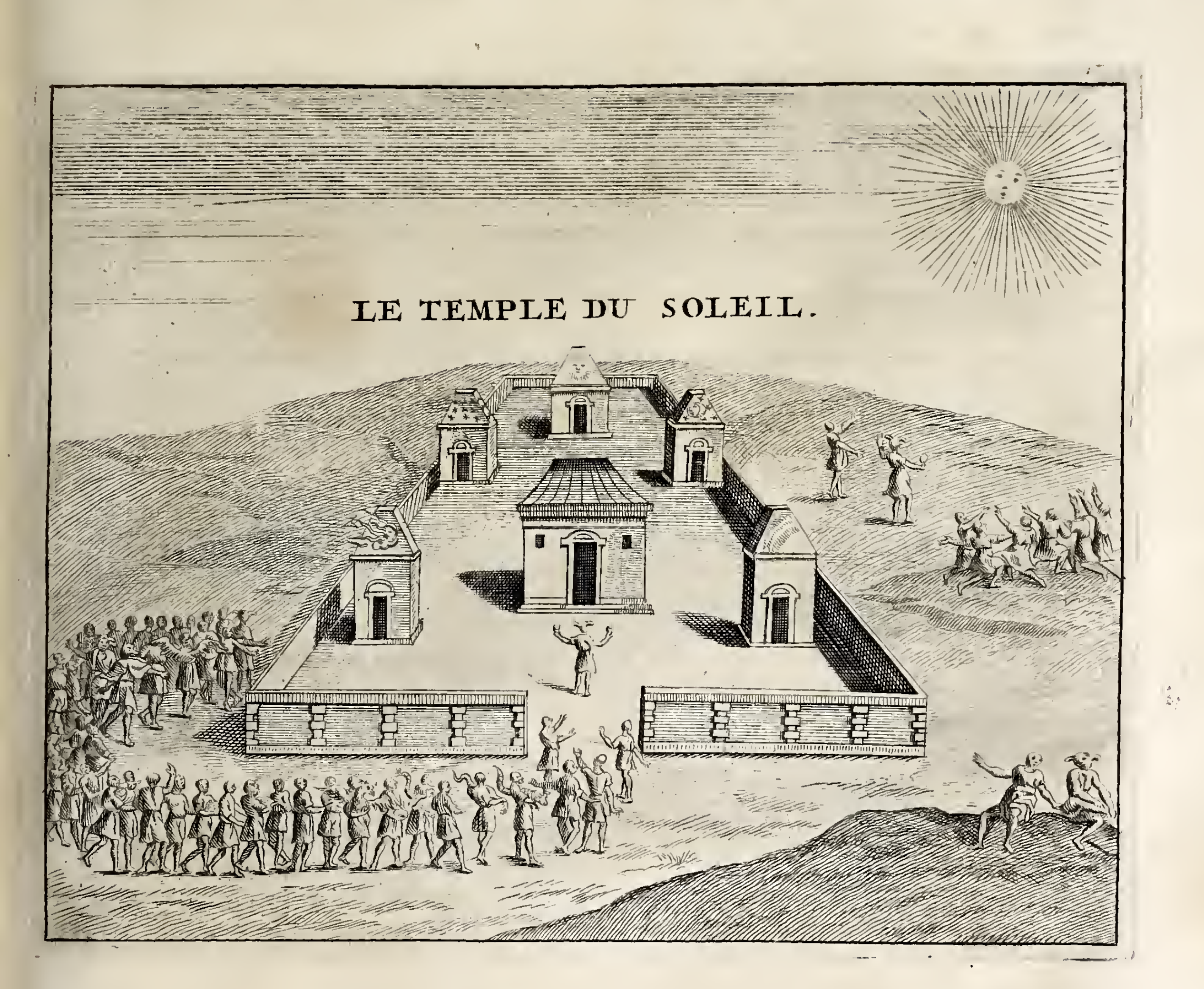
Curyllpay, ſa femme & ſa ſœur, ſans y comprendre ſes autres enfans tant légitimes que bâtards, dont je ne parlerai point ici, parce qu'on n'en ſait pas preciſément le nombre. On croit néanmoins qu'il en eut plus de quatre-vingts. De quoi l'on ne s'étonnera pas, ſi l'on conſidère que la plupart de ces *Yncas* ont eu, les uns cent fils ou filles, les autres deux-cens, & les autres juſqu'à trois-cens.

CHAPITRE XX.

Deſcription du Temple du Soleil, & de ſes grandes Richeſſes.

L'UNE des principales Idoles qu'eurent les Rois *Yncas* & leurs Vaſſaux, fut la Ville Impériale de *Cuzco*. Car les Indiens l'adoroient comme une choſe ſacrée, tant parce qu'elle avoit été fondée par *Manco Capac* après un grand nombre de victoires & de conquêtes, qu'à-cauſe qu'elle étoit comme la Cour & la Maiſon des *Yncas* leurs Dieux. On peut juger combien ils avoient de vénération pour cette Ville, par les marques qu'ils en donnoient dans les moindres choſes qui y avoient quelque raport. Si deux Indiens, dont l'un partît de *Cuzco*, & l'autre y allât, ſe rencontroient enſemble dans quelque chemin, ils ſe rendoient alors des devoirs & des reſpects plus ou moins, ſelon qu'ils étoient ou natifs, ou habitans, ou plus proche de cette Ville; ce qu'ils obſervoient encore à l'égard des ſemences, des légumes, & des autres choſes qu'ils tranſportoient de *Cuzco*: car quoiqu'elles ne fûſſent pas meilleures que celles qui venoient d'ailleurs, ils ne laiſſoient pas d'en faire plus d'eſtime, parce qu'elles étoient venuës de cette Ville, qu'ils n'en faiſoient des marchandiſes & des denrées de toutes les autres Provinces. Comme ils avoient donc cette Ville en grande vénération, cela fut cauſe que les Rois de cet Empire l'embellirent le plus qu'ils pûrent de Maiſons Royales, & d'autres Bâtimens magnifiques, dont ils firent la plupart pour eux, comme il ſera remarqué plus particulièrement dans la deſcription que nous ferons de quelques-unes de ces Maiſons. Mais celui de tous ces Bâtimens qu'ils eſtimèrent le plus, fut le Temple du Soleil, qu'ils comblèrent de richeſſes incroyables, chacun des *Yncas* faiſant à l'envi à qui ſurpaſſeroit ſon Prédéceſſeur en magnificence. Comme les beautés de cette Maiſon ſont au-deſſus de la créance humaine, je n'ôſerois preſque pas les raporter ici, ſi les Hiſtoriens Eſpagnols, qui ont écrit du *Pérou*, n'en convenoient avec moi. Mais ni ce qu'ils en ont dit, ni ce que je pourrois y ajouter, n'eſt pas capable d'exprimer exactement ce qui en eſt. On attribuë la gloire du Bâtiment de ce Temple au Roi *Ynca Yupanqui*, Ayeul de *Huayna Capac*; non pour en avoir été le fondateur, puiſque le prémier *Ynca* le fonda; mais pour l'avoir mis dans l'éclat, & dans le comble des richeſſes, où le trouvèrent les Eſpagnols.

Pour venir maintenant à la deſcription du Temple du Soleil, où eſt aujourd'hui


LE TEMPLE DU SOLEIL.

d'hui l'Eglise de *St. Dominique*, faite d'une certaine terre extrêmement belle, j'en laisserai la grandeur & la largeur à part, pour ne la pouvoir pas dire précisément, & je passerai aux autres particularités. Son grand Autel (nommons-le ainsi pour nous faire entendre, quoique ces Indiens ne sçûssent ce que c'étoit qu'Autel) étoit du coté de l'Orient, & le toit de bois fort épais, couvert de chaume par-dessus, parce qu'ils n'avoient point parmi eux l'usage de la tuile ni de la brique. Les quatre murailles du Temple, à les prendre de haut en bas, étoient toutes lambrissées de plaques d'or. Sur le grand Autel on voyoit la figure du Soleil, faite de même sur une plaque d'or, plus massive au double que les autres. Cette figure, qui étoit tout d'une pièce, avoit le visage rond, environné de rayons & de flammes, de la même manière que les Peintres ont accoutumé de la représenter. Elle étoit si grande qu'elle s'étendoit presque d'une muraille à l'autre, où l'on ne voyoit que cette seule Idole; parce que ces Indiens n'en avoient point d'autre ni dans ce Temple ni ailleurs, & qu'ils n'adoroient point d'autres Dieux que le Soleil, quoiqu'en disent quelques Auteurs.

Lorsque les Espagnols entrèrent dans cette Ville, cette Figure du Soleil échut par le sort à *Manéco Serra de Léquicano*, Gentilhomme Castillan, des prémiers de cette expédition, que j'ai autrefois connu, & que je laissai en vie quand j'allai en Espagne. Comme ce Gentilhomme aimoit fort le jeu, & que cette Figure l'embarrassoit, parce qu'elle étoit trop grande, il la joua, & la perdit dans une nuit: ce qui donna lieu à ce proverbe raporté par le R. P. *Joseph Acosta*, *Il jouë le Soleil avant qu'il soit jour*. Le Pere de *Manéco Serra de Léquicano*, qui étoit Président de cette Ville, voyant combien son fils étoit porté au jeu, le fit Prévôt ordinaire pendant un an, pour l'empêcher de jouër, en lui donnant de l'occupation. En effet celui-ci, qui avoit toutes les belles qualités requises à un Cavalier, s'en aquita si bien, & se rendit si ponctuel dans l'exercice de sa charge, qu'il ne mania point de cartes de toute cette année; ce qui obligea les habitans à l'honorer dans la suite des charges publiques. Ses occupations ordinaires lui firent si bien oublier le jeu, qu'il l'eut toujours depuis en horreur, se ressouvenant des misères & des grandes incommodités qu'il lui avoit causées. Par où l'on peut voir clairement que le Vice s'entretient par l'oisiveté, & la Vertu par le travail.

Pour revenir maintenant à notre Histoire, nous dirons que par cet échantillon, qui échut en partage à ce Gentilhomme, l'on peut juger à-peu près combien étoit grand le Trésor que les Espagnols trouvèrent dans ce Temple, & dans l'enceinte de la Ville. Aux deux cotés de l'Image du Soleil étoient les corps de leurs Rois décédés, tous rangés par ordre selon leur ancienneté, & embaumés de telle sorte qu'ils paroissoient être en vie, sans qu'on pût savoir comment. Ils étoient sur des trônes d'or, élevés sur des plaques de même métail, & ils avoient le visage tourné vers le bas du Temple: mais *Huayna Capac*, le plus cher des Enfans du Soleil, avoit cet avantage particulier au-dessus des autres, d'être directement opposé à la figure de cet Astre, parce qu'il avoit mérité d'être adoré pendant sa vie, à cause de ses vertus éminentes, & des qualités dignes d'un grand Roi, qui avoient éclaté en lui dès sa plus tendre

dre enfance. Mais à l'arrivée des Efpagnols, les Indiens cachèrent ces corps avec tout le refte du tréfor, fans qu'on ait jamais pu favoir ce qu'ils étoient devenus : feulement en l'An 1559. le Licentié *Polo* en découvrit cinq, favoir trois corps de Rois, & deux de Reines.

Il y avoit plufieurs portes à ce Temple, elles étoient toutes couvertes de lames d'or; la principale étoit tournée du coté du Nord, comme elle l'eft encore à-préfent. De plus, autour des murailles de ce Temple, il y avoit une plaque d'or en forme de couronne ou de guirlande, qui avoit plus d'une aune de large.

CHAPITRE XXI.

Du Cloître du Temple, & des Apartemens particuliers confacrés à la Lune, aux Etoiles, au Tonnerre, à l'Eclair & à l'Arc-en-Ciel.

A Coté du Temple on voyoit un Cloître à quatre faces, & dans fa plus haute enceinte une Guirlande de fin or, d'une aune de large, comme celle dont je viens de parler. En mémoire de celle-ci, les Efpagnols y en firent mettre une de fer-blanc, de même largeur que la précédente, que j'y laiffai à mon départ, parce qu'on n'avoit point encore abatu l'enclos des murailles. Tout autour de ce Cloître, il y avoit cinq grands pavillons en quarré, couverts en forme de piramide. Le prémier étoit deftiné à fervir de logement à la Lune, Femme du Soleil, & celui ci étoit le plus proche de la grande Chapelle du Temple; fes portes & fon enclos étoient couverts de plaques d'argent, pour donner à connoître par la couleur blanche, que c'étoit l'apartement de la Lune, dont la figure étoit dépeinte comme celle du Soleil, avec cette différence qu'elle étoit fur une plaque d'argent, & qu'elle avoit le vifage d'une Femme. C'étoit-là que ces Idolâtres alloient faire leurs vœux à la Lune, qu'ils croyoient être la Sœur & la Femme du Soleil, & la Mère de leurs *Yncas*, & de tous leurs Defcendans: ils la nommoient à-caufe de cette dernière qualité *Mama Quilla*, c'eft-à-dire *Mère-Lune*, mais ils ne lui offroient point de facrifices comme au Soleil. Aux deux cotés de cette figure on voyoit les corps des Reines décédées, rangés en ordre felon leur ancienneté. *Mama Oello*, Mère de *Huayna Capac*, avoit la face tournée du coté de la Lune, par un avantage particulier au-deffus des autres, parce qu'elle avoit été Mère d'un fi digne Fils.

L'Apartement le plus proche de celui de la Lune étoit celui de *Vénus*, des *Pléyades*, & de toutes les autres Etoiles en général. On apelloit *Chafca* l'Aftre de *Vénus*, pour montrer par-là qu'il avoit les cheveux longs & crêpés: d'ailleurs on l'honoroit extrêmement, parce qu'on le croyoit le Page du Soleil, qu'on difoit aller tantôt devant lui & tantôt après. On refpectoit fort auffi les *Pléyades*, à-caufe de la difpofition merveilleufe de ces Etoiles, qui leur fembloient

bloient toutes égales en grandeur. Pour les autres Etoiles en général, on les apelloit les Servantes de la Lune : on leur donna pour cette raiſon un logement auprès de leur Dame, afin qu'elles la pûſſent ſervir plus commodément; parce qu'on croyoit que les Etoiles étoient au Ciel pour le ſervice de la Lune, & non du Soleil, à-cauſe qu'on les voyoit de nuit & non de jour.

Cet apartement & ſon grand portail étoient couverts de plaques d'argent, comme celui de la Lune. Son toit ſembloit repréſenter un Ciel, parce qu'il étoit ſemé d'étoiles de différente grandeur. Le troiſième apartement proche de ce dernier étoit conſacré à l'Eclair, au Tonnerre & à la Foudre; car on comprenoit toutes ces trois choſes enſemble ſous le nom *Yllapa*, dont on diſtinguoit les ſignifications par le moyen du verbe qu'on y ajoutoit. Par exemple, quand on diſoit *avez-vous vu Yllapa* ? on vouloit parler de l'Eclair; & par ces mots *avez-vous ouï Yllapa*? on comprenoit le Tonnerre; de-même que pour déſigner la Foudre, on diſoit, *Yllapa* eſt tombé en tel endroit, où il a fait tel dommage &c.

On ne regardoit point ces trois choſes comme des Dieux, mais comme les Valets du Soleil, & on en avoit la même opinion que l'ancien Paganiſme peut avoir euë de la Foudre, qu'ils regardoient comme un inſtrument de la Juſtice de *Jupiter*. C'eſt pour cette raiſon que les *Yncas* donnèrent un apartement tout lambriſſé d'or à l'Eclair, au Tonnerre & à la Foudre, qui leur ſembloient être les Domeſtiques du Soleil, & qui devoient par conſéquent être logés dans ſa propre maiſon. Ils ne repréſentèrent aucun de ces trois par aucune Image de relief ni de platte peinture, parce qu'ils ne les pouvoient peindre au naturel, à quoi ils s'étudioient principalement dans toutes leurs images, mais ils les honorèrent du nom *Yllapa*. Les Hiſtoriens Eſpagnols n'ont pu comprendre juſqu'ici la ſignification de ce nom. Quelques-uns ont dit que cela s'entendoit d'un ſeul Dieu en trois perſonnes, comme s'ils eûſſent voulu mettre leur Idolâtrie en parallèle, à cet égard, avec notre ſainte Religion. En quoi ils ſe ſont certainement trompés, auſſi-bien qu'en d'autres choſes, où ils ont cherché avec moins de fondement des ſymboles de la très-ſainte Trinité, en expliquant à leur mode les noms du Pays, & attribuant aux Indiens une créance qu'ils n'avoient jamais euë, comme je l'ai fait voir ailleurs.

Ils conſacrèrent à l'Arc-en-Ciel le quatrième apartement, parce qu'ils trouvèrent qu'il procédoit du Soleil. Cet apartement étoit tout enrichi d'or, & ſur les plaques de ce métail on voyoit repréſenté au naturel, avec toutes ſes couleurs, dans l'une des faces du bâtiment, la figure de l'Arc-en-Ciel, qui étoit ſi grande qu'elle s'étendoit d'une muraille à l'autre. Ils apelloient cet Arc *Cuychu*, & l'avoient en grande vénération. Lorſqu'ils le voyoient paroître en l'air, ils fermoient la bouche auſſi-tôt, & y portoient la main devant; parce qu'ils s'imaginoient que s'ils l'ouvroient tant ſoit peu, leurs dents en ſeroient pourries & gâtées.

Le cinquième & dernier apartement étoit celui du Grand Sacrificateur, & des autres Prêtres, qui aſſiſtoient au ſervice du Temple, & qui devoient être tous du Sang Royal des *Yncas*. Cet apartement, enrichi d'or comme les autres depuis le haut juſqu'au bas, n'étoit deſtiné ni pour y manger, ni pour

y dormir; mais servoit de sale pour y donner audience, & y délibérer sur les sacrifices qu'il falloit faire, & sur toutes les autres choses qui concernoient le service du Temple.

CHAPITRE XXII.

Du nom du Grand Prêtre, & des autres endroits de la Maison du Soleil.

LES Espagnols apellent par corruption le Grand Prêtre du Soleil *Vilaoma*, au lieu de dire *Villac-Umu*, qui est un mot composé du verbe *Villa* qui signifie *proférer*, & du nom *Umu* qui veut dire *Devin* ou *Sorcier*. Le mot de *Villac* avec un C, est un participe du présent : mais si l'on y ajoute le nom *Umu*, c'est comme qui diroit, le Devin ou le Sorcier qui dit ou qui prononce, sans pourtant spécifier la chose; voulant donner à entendre qu'il déclaroit au Peuple ce dont il consultoit avec le Soleil en qualité de Grand Prêtre, & ce que le Soleil lui commandoit de leur dire, selon la doctrine de leurs fables, & les fourberies que le Diable leur racontoit par la bouche de leurs Idoles. En un mot, lui-même, comme leur Pontife, leur déclaroit les choses qu'il devinoit par le moyen des Augures, des Sacrifices, & de semblables Superstitions, qu'ils avoient entr'eux. Mais comme ils n'avoient point de nom-propre pour dire Prêtre, ils le composoient des choses mêmes que les Prêtres faisoient.

Je me souviens d'avoir vu trois de ces Maisons, dont le toit & les murailles étoient encore en leur entier, sans qu'il y manquât autre chose que les plaques d'or & d'argent. Pour les autres deux, qui étoient les apartemens de la Lune & des Etoiles, on les avoit déjà démolies. Dans les murailles de cet apartement qui regardoient le Cloître, il y avoit par-dehors à chaque face quatre grandes niches faites en forme de tabernacle, le tout de terre cuite, comme le reste du bâtiment. Elles avoient leurs moulures par-dehors, & par-dedans elles étoient couvertes de lames d'or jusqu'au bas. Aux angles de ces moulures étoient enchassées plusieurs Pierres fines, principalement des Emeraudes & des Turquoises, parce qu'en ce Pays-là il n'y avoit point de Rubis ni de Diamans. Aux Jours de Fête consacrés au Soleil, l'*Ynca* alloit s'asseoir tantôt dans l'un de ces tabernacles, & tantôt dans l'autre, selon que la solemnité le requéroit.

J'ai vu autrefois quantité de trous sur les moulures des pierres de ces tabernacles, à la façade qui regardoit l'Orient. Celles des angles aboutissoient aux deux extrémités, & les autres du tabernacle ne se faisoient remarquer que sur la muraille. J'ai ouï dire aux Indiens, & aux Prêtres de cette Maison, que là-même étoient anciennement, sur des lames d'or, les enchassures & les chatons des Pierreries. Les pavillons, les tabernacles, & même les douze portes par où l'on alloit au Cloître, étoient couverts d'or, excepté les apartemens de

de la Lune & des Etoiles, & les autres deux qui étoient lambrissés d'argent, afin de mieux ressembler au naturel de ce qu'ils représentoient.

Outre les cinq grands pavillons dont nous venons de parler, il y avoit dans la Maison du Soleil plusieurs autres apartemens pour les Prêtres & les Domestiques, qui étoient du nombre des *Yncas* qu'on apelloit privilégiés. Car aucun Indien, quelque grand Seigneur qu'il fût, ne pouvoit entrer là-dedans, s'il n'étoit *Ynca*. Les Dames n'y entroient point non-plus, pas même les Filles ni les Femmes du Roi. Les Prêtres servoient dans le Temple par semaines, qu'ils comptoient par les quartiers de la Lune: durant ce tems-là ils s'abstenoient de leurs femmes, & ne sortoient du Temple ni jour ni nuit.

Les Indiens qui y servoient en qualité de Valets, comme les Portiers, les Ballayeurs, les Cuisiniers, les Sommeliers, les Valets de garderobe, & ceux qui avoient le soin des Joyaux, ou de faire porter du bois & de l'eau, & de pourvoir à toutes les autres choses nécessaires pour le service du Temple, étoient de la même Nation, & des mêmes Villes que ceux qui servoient dans la Maison du Roi: car il y avoit des Villes obligées à donner des Officiers pour la Maison de l'*Ynca*, & pour celle du Soleil. Il faut remarquer ici que dans ces deux Maisons, à-cause de la relation qui étoit entre le Père & le Fils, il n'y avoit aucune autre différence dans le service qu'on leur rendoit, si ce n'est que dans la Maison du Soleil les Femmes n'y servoient point, l'on ne faisoit aucuns sacrifices dans le Palais de l'*Ynca*; mais du-reste tout y étoit égal, & en grandeur & en majesté.

CHAPITRE XXIII.

Des Lieux destinés à faire leurs Sacrifices, & où il falloit qu'ils se missent piés nuds: Avec une description de leurs Fontaines.

LEs Lieux où l'on faisoit les Sacrifices étoient conformes à leur solemnité. Car l'on faisoit les uns dans certaines places, & les autres en divers endroits, qui dans la Maison du Soleil étoient destinés pour des Fêtes particulières, selon la dévotion ou l'obligation des *Yncas*. Les Sacrifices généraux de la principale Fête du Soleil, apellée *Raymi*, se faisoient dans la grande place de la Ville; & les autres, qui n'étoient pas si célèbres, se faisoient au Parvis du Temple, où les Habitans de toutes les Provinces & des Nations du Royaume avoient accoutumé de danser, & de se réjouïr solemnellement. Il falloit nécessairement qu'on se mît piés nuds dans ce lieu-là, parce que c'étoient les bornes prescrites pour s'y déchausser, avant que d'entrer dans le Temple, comme nous le ferons voir ailleurs.

Pour cet effet il faut savoir, qu'au sortir de la grande place de *Cuzco*, l'on trouve trois principales ruës, par où l'on va du Nord au Sud jusqu'au Temple. La prémière est celle où coule un ruisseau qui est dans la Ville. La seconde,

conde, celle qu'on apelloit de mon tems *la ruë de la prison*, à-cause que les Espagnols y en avoient une, qu'ils ont changée depuis, à ce qu'on m'a dit. Et la troisième, celle par où l'on va dans ce même quartier, comme l'on sort du carrefour de cette place. Il y a encore une autre ruë qui est plus à l'Orient de ces trois, qu'on apelle maintenant du nom de *Saint Augustin.* Les Indiens alloient au Temple du Soleil par toutes ces quatre ruës. Mais la principale, & qui mène plus droit que les autres jusqu'à la porte du Temple, est celle qu'on nomme *la ruë de la prison*, qui aboutit à la grande place: aussi étoit-ce par-là qu'ils alloient ordinairement au Temple, pour y adorer le Soleil, & lui faire des vœux, des sacrifices & des offrandes. A-travers ces quatre ruës, il y en a une autre qui va de l'Occident à l'Orient, dans ce même endroit où est la Rivière, ou plutôt le Ruisseau, jusqu'à la ruë de *Saint Augustin.* Celle-ci étoit comme une borne, où ceux qui alloient au Temple se mettoient piés nuds; car autrement, il leur étoit défendu de passer plus avant. Il y a plus de deux-cens pas depuis les bornes de cette ruë, jusqu'à la porte du Temple. Ces mêmes limites se remarquoient à l'Orient, à l Occident & au Midi du Temple, où il falloit que chacun se déchaussât, avant que de faire ses dévotions.

Pour revenir maintenant à l'embellissement de ce Lieu, il y avoit dans la Maison du Soleil cinq Fontaines, qu'on y voyoit couler par divers endroits. Leurs tuyaux étoient d'or, & leur bassins étoient les uns de pierre, les autres d'or, & les autres d'argent, où ils lavoient les choses sacrifiées, selon l'importance du Sacrifice & la solemnité de la Fête. Je n'ai vu qu'une de ces Fontaines, qui servoit pour arroser le jardin de ce Couvent, soit que le tems eût tari la source des autres, ou que faute de la connoître on l'eût laissé perdre; cette dernière raison est, à mon avis, la plus vraisemblable. Je me souviens d'avoir vu cette dernière Fontaine six ou sept mois sans couler, au grand dommage de ce jardin, qui dépérit faute d'eau: ce qui fâcha fort ceux du Couvent, & même les habitans de la Ville, parce qu'il n'y avoit personne qui pût trouver la source de cette Fontaine.

La cause pourquoi elle se perdit, fut que du coté de l'Occident de cette Maison, l'eau couloit sous terre, & s'alloit rendre au ruisseau qui passe par le milieu de la Ville. D'ailleurs les tuyaux de cette Fontaine se conservoient par le moyen d'un aqueduc de maçonnerie, & qui étoit bien pavé, de peur que les courans ne ruinâssent ce Bâtiment, qui s'étendoit plus d'un quart de lieuë hors la Ville: mais comme les courans de ces ruisseaux, qui sont fort rapides, sappèrent insensiblement cet aqueduc jusqu'au pavé, & que les Espagnols négligèrent de le réparer, il tomba tout-à-fait en ruïne.

L'An 1558. l'impétuosité de ce ruisseau acheva de rompre les tuyaux de cette Fontaine, qu'elle combla tout-à-fait; desorte que la source tarît, & le jardin demeura sec, sans qu'on pût discerner les endroits où les tuyaux pouvoient être, quelque peine que prîssent les Religieux du Soleil pour les découvrir. Il auroit fallu, pour trouver ces tuyaux, abattre nécessairement des maisons, & creuser bien avant dans la terre, parce que la Fontaine étoit profonde: mais comme il ne se trouva personne parmi eux qui eût assez d'invention pour réussir

ſir à cela, ils laiſſèrent tarir cette Fontaine, auſſi-bien que les autres qui étoient dans la Maiſon du Soleil. On peut connoître par-là le peu de ſoin qu'ont eu les Indiens de conſerver la tradition de ce qui concerne l'Antiquité; puiſque, ſeulement depuis quarante-deux ans, ils ont laiſſé perdre une choſe auſſi néceſſaire que l'eau, que leurs Ancêtres avoient fait venir dans le Palais du Soleil leur Dieu. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'après la mort des Principaux du Pays, & des Prêtres qui ſeuls avoient la charge des choſes qu'ils croyoient être ſacrées, & qui apartenoient au ſervice des Temples, cette connoiſſance vînt à leur manquer, comme pluſieurs autres dont ils ne ſavent point rendre compte. Je ſuis ſurpris que pouvant s'inſtruire des Choſes Profanes par les nœuds de leurs Tributs, ou dans le département des Offices de la Maiſon de leur Roi, ou par leurs Annales, ils n'ayent pas pu en faire autant des choſes Sacrées, & ſurtout de ces Fontaines. Je ne puis rendre d'autre raiſon de cela, ſinon que les Maîtres de leurs Comptes, & ceux qui leur tenoient lieu d'Hiſtoriens, qui avoient le ſoin de conſerver la mémoire des plus grandes choſes, l'ont laiſſé perdre peu-à-peu par la ſucceſſion du tems, comme elle ſe perd encore tous les jours, à-cauſe que leur manière de ſupputer eſt maintenant tout autre qu'elle n'étoit anciennement, & qu'il en eſt de-même de l'Hiſtoire moderne de ces Contrées.

CHAPITRE XXIV.

Du Jardin d'Or, & des autres Richeſſes du Temple, à l'imitation deſquelles il y avoit pluſieurs grands tréſors dans cet Empire.

Pour revenir à la Fontaine que nous avons ci-devant quitée, il faut ſavoir que ſix ou ſept mois après qu'elle fut tarie, il arriva par hazard que de jeunes garçons, qui jouoient auprès du ruiſſeau de *Cuzco*, découvrirent un des tuyaux rompus par où l'eau ſortoit. La nouveauté de la choſe fit qu'ils en apellèrent d'autres, pour voir cela; deſorte que les Eſpagnols en eurent avis, & conjecturèrent que c'étoit un tuyau de la Fontaine du Couvent, parce qu'il étoit aſſez près de-là. Ils furent confirmés dans leur ſentiment par la trace des tuyaux qu'ils découvrirent, & en donnèrent avis aux Religieux, qui en furent fort aiſes, & les refirent de-nouveau, mais non pas ſi bien qu'ils étoient auparavant. De cette manière ils attirèrent une autre fois l'eau dans leur Jardin, ſans ſe mettre en peine d'où elle venoit, ni par où elle paſſoit. Il eſt vrai qu'ils ne le pouvoient découvrir que bien difficilement, à-cauſe que les tuyaux étoient bien avant dans la terre.

Ce Jardin, qui ſert maintenant à donner des herbes à ceux du Couvent, étoit du tems des *Yncas* tout d'or & d'argent, comme ceux qu'on voyoit dans les Palais de leurs Rois, où il y avoit en or quantité d'herbes, de fleurs, de plantes, & d'arbres de diverſes ſortes, comme auſſi pluſieurs animaux, grands

& petits, ſauvages & aprivoiſés, ſans y comprendre les couleuvres, les léſards, les limaçons, & autres reptiles. Là-même étoient repréſentés au naturel, & mis en leur place, ſelon la nature de chaque choſe, des papillons & des oiſeaux de toutes les ſortes, pour l'embelliſſement de ce lieu.

Outre cela, il y avoit un grand champ ſemé de Mays, de *Quinua*, & d'autres Légumes. On y voyoit des arbres, dont les fruits étoient tous d'or & d'argent, faits au naturel. J'ômets qu'il y avoit dans la Maiſon du Roi des lingots d'or & d'argent entaſſés l'un ſur l'autre, comme ſi c'eût été du bois; & de grandes figures d'hommes, de femmes & d'enfans, & pluſieurs greniers apellés *Pirua*, où l'on ſerroit des grains qui étoient de pur or, le tout pour l'ornement & pour une plus grande majeſté de la Maiſon du Soleil leur Dieu. Car dans toutes les principales fêtes qu'on ſolemniſoit chaque année, on lui offroit une grande quantité d'or & d'argent, qu'on employoit à l'embelliſſement de ſa Maiſon, & pour cela même on inventoit tous les jours de nouvelles magnificences. Tous les Orfèvres conſacrés au ſervice du Soleil travailloient ſans-ceſſe à cela, & s'étudioient à l'envi à repréſenter au naturel les choſes dont nous venons de parler. Ils faiſoient encore une infinité de vaiſſelle pour le ſervice du Temple, comme des pots, des vaſes, des chaudrons, & d'autres utencilles. En un mot, il n'y avoit dans toute cette Maiſon aucuns outils qui ne fûſſent d'or & d'argent, juſqu'aux hoyaux & aux bêches des jardins; de ſorte que ce n'étoit pas ſans raiſon qu'on apelloit toute l'enceinte du Temple, & du Palais du Soleil, *Caricancha*, c'eſt-à-dire *Magaſin d'Or*. Tous les autres Temples, qui étoient en diverſes Provinces de ce Royaume, étoient faits ſur le modèle de celui-ci. *Pédro de Ciéça de Léon* a parlé de pluſieurs de ces Temples, & des Maiſons des Religieuſes qu'on apelloit les *Vierges Choiſies*, dans le Livre où il fait une deſcription de tout le Pays. Mais quoiqu'il y repréſente chaque Province, comme dans un tableau, il ne traite pourtant pas de toutes les Maiſons ni de tous les Temples de cet Empire, mais ſeulement de ceux que l'on rencontre le long du Chemin Royal, ſans dire un mot de ceux que l'on voit dans les vaſtes Provinces qui ſont aux deux cotés des grands chemins. Je n'en dirai rien non-plus, pour éviter la longueur; outre que cela ſeroit inutile, puisque ces Temples étoient faits ſur le modèle du principal que j'ai décrit.

Chaque *Curaca* tâchoit d'embellir le Temple du Soleil de ſa Province autant qu'il pouvoit, ſelon l'abondance d'or & d'argent qu'il avoit en ſon Pays. Auſſi tous ces Temples étoient couverts de lames d'or & d'argent, comme celui de *Cuzco*. Les *Curacas* avoient pour but en cela, non ſeulement d'honorer & ſervir leur Dieu, mais encore de flater leurs Rois, qui ſe piquoient du glorieux titre de Fils du Soleil, plus que de toute autre choſe.

Les plus proches parens des *Curacas* étoient Prêtres dans les Temples du Soleil. Mais le prémier des Prêtres dans chaque Province, qui étoit parmi eux ce qu'eſt un Evêque parmi nous, s'il eſt permis de les comparer enſemble, devoit être *Ynca* du Sang Royal; afin que les Sacrifices que l'on faiſoit au Soleil, fûſſent conformes aux coutumes & aux cérémonies de *Cuzco*, & non aux ſuperſtitions que l'on pratiquoit dans quelques Provinces, qui furent défenduës

par

par les *Yncas*. Telle étoit l'abominable coutume qu'ils avoient de facrifier des hommes, des femmes & des enfans, de manger de la chair humaine, & ces autres barbaries dont nous avons déjà parlé.

C'eft-là la véritable raifon pourquoi on n'élevoit à la charge de Grand Prêtre, qu'un *Ynca* du Sang Royal. D'ailleurs les Sujets fe croyoient fort honorés d'avoir des *Yncas* pour Supérieurs, tant à l'égard des dignités de leur Religion, que des charges militaires; parce qu'ils étoient par-là comme les membres de ceux qu'on leur donnoit pour Chefs. Cela fuffit, fans entrer dans un plus grand détail, pour donner une idée des grandes richeffes de ce Temple.

CHAPITRE XXV.

Du fameux Temple de Titicaca, *& de quelques Contes fabuleux de ces Indiens.*

ENTRE les Temples les plus fameux qui furent dédiés au Soleil dans le *Pérou*, & qui étoient à-peu-près comparables à celui de *Cuzco* en richeffes & en ornemens d'or & d'argent, il y en eut un fort célèbre dans l'Ile apellée *Titicaca*, c'eft-à-dire *Montagne de plomb*; parce qu'il eft compofé de *Titi* qui fignifie *plomb*, & de *Caca* qui veut dire une *Montagne*, fi l'on prononce ces deux fillabes du fond du gofier; mais fi on prononce ce mot à la maniére des Efpagnols, il fignifie *Oncle Maternel*. Le Lac de *Titicaca*, où eft cette Ile, a pris d'elle-même fon nom-propre. Elle eft éloignée de la Terre-Ferme un peu plus que de deux portées d'arquebufe, & a cinq ou fix-mille pas de circuit. Ce fut-là, du-moins les *Yncas* le croient ainfi, que le Soleil voulut que s'arrêtâffent fes deux Enfans, quand il les envoya fur la Terre pour inftruire ces Peuples barbares dans les devoirs de la Vie Civile. Ils ajoutent une autre fable à celle-là, qu'ils prennent de plus loin: car ils difent qu'auffitôt après le Déluge, les rayons du Soleil parurent plutôt en cette Ile, & en ce grand Lac, qu'en tout autre lieu. Ce Lac eft fi profond & fi grand, qu'en certains endroits il a 48 braffes de fond, & 80 lieuës de circuit. Il a cela de particulier, que les Bateaux n'y peuvent nager. Le R. P. *Blas Valera* attribuë cet effet à une certaine Pierre qu'on apelle *Himan*, & dont il y a quantité dans ce Lac. Je m'en tiendrai à fon opinion, fans l'examiner de plus près.

Le prémier *Ynca*, *Manco Capac*, voyant que la foi qu'on ajoutoit à cette ancienne fable autorifoit fa fourberie, & que les Indiens tenoient pour des lieux facrés ce Lac & cette Ile, eut recours à l'invention, à la fouplesse & à l'induftrie de fon bon efprit, pour en faire une feconde; en difant que lui & fa femme étoient Enfans du Soleil, & que fon Père les avoit envoyés exprès dans cette Ile, afin que de ce lieu-là ils allâffent par tout le monde inftruire ces Peuples, comme nous l'avons raconté au long dès le commencement de cette Hiftoire. Cependant les *Yncas Amautas*, qui étoient les Philofophes & les Sages de

de leur République, réduisoient la prémière fable à la seconde, prenant l'une & l'autre pour une espèce de prophétie. Ils disoient donc que le Soleil avoit éclairé cette Ile avant tout autre lieu, pour faire connoître qu'en ce même endroit il feroit arrêter ses deux prémiers enfans, pour instruire ces Peuples là, & leur donner une connoissance claire des plus hauts mistères, en les tirant de leur brutalité, pour leur aprendre à vivre en hommes, comme ils avoient fait depuis le règne des *Yncas*. Par ces fictions ils persuadèrent aux Indiens qu'ils étoient fils du Soleil, & le confirmèrent par les avantages qu'ils procurèrent aux hommes. Desorte que ces deux fables, si ingénieusement inventées, furent cause que les *Yncas*, & tous ceux de leur Empire, tînrent cette Ile pour un lieu sacré; & que pour marquer leur vénération, ils y firent bâtir à l'honneur du Soleil un Temple si riche, qu'il étoit couvert de toutes parts de lames d'or. Là, tous ceux des Provinces sujettes à l'*Ynca*, alloient faire tous les ans de riches offrandes d'or, d'argent, & de pierreries, en reconnoissance des grands biens que le Soleil leur avoit faits en ce lieu. L'on faisoit dans ce Temple le même service qu'en celui de *Cuzco*, & l'on tient qu'on reçevoit dans cette Ile une très-grande quantité d'offrandes d'or & d'argent, qui consistoient en utencilles & en meubles précieux. Le R. P. *Blas Valera* dit, en parlant des prodigieuses richesses de ce Temple qui s'y voyoient entassées par monceaux, que les Indiens, apellés *Mitmac*, dont on avoit envoyé une Colonie à *Copa Cavano*, l'avoient assuré que de l'or & de l'argent qui étoit resté des offrandes faites en cette Ile, on en pouvoit bâtir un autre Temple depuis les fondemens jusqu'au toit, sans mêlange d'autre matière. A quoi il ajoute, que les Indiens jettèrent tous ces trésors dans le Lac, dès-qu'ils aprirent que les Espagnols, abordés en ces Contrées, envahissoient tout ce qu'ils y trouvoient de richesses.

On fit la même chose dans la Vallée d'*Orco*, qui est à six lieuës de *Cuzco*. Dès-que les Indiens furent avertis de l'arrivée des Espagnols au *Pérou*, ils jettèrent la plupart des trésors de *Cuzco* dans un petit Lac d'environ demi-lieuë de circuit, fort profond, environné de hautes Montagnes, & qui est dans cette Vallée du coté du Sud. Une des choses les plus considérables qu'on jetta dans ce Lac étoit une grande Chaîne d'or, que *Huayna Capac* avoit fait faire, comme nous le dirons quand il en sera tems. Le bruit qui s'en répandit, excita douze ou treize Marchands Espagnols, habitans de *Cuzco*, à faire une société entr'eux à perte ou à gain, pour épuiser tout le Lac, afin d'en tirer ce trésor. Pour cet effet ils y jettèrent la sonde, & trouvèrent qu'il avoit vingt-trois ou vingt-quatre brasses d'eau, outre qu'il y avoit beaucoup de vase. Afin d'en venir à bout plus aisément, ils s'avisèrent de faire une mine du coté de l'Orient de ce Lac, par où passe la Rivière *Yucay*, à-cause qu'en cet endroit le terrain y est plus bas que le Lac, & qu'ainsi l'eau pouvoit avoir son cours plus libre, & en être plus facilement tirée; ce qu'ils ne pouvoient faire par les autres endroits, parce qu'ils sont tous environnés de Montagnes, ni exécuter cette entreprise si aisément par aucune autre invention que par celle de la mine. Ils commencèrent donc de mettre la main à l'œuvre l'An 1557, avec de grandes espérances de s'enrichir par le moyen de

ce

ce trésor. Mais après avoir sappé le terrain à plus de cinquante pas de la Montagne, quand il fut question d'abattre une grande masse de roc, ils trouvèrent qu'ils s'efforçoient envain de la rompre; parce que c'étoit de la pierre à feu, d'où ils tiroient plus d'étincelles qu'ils ne brisoient de cailloux. Cela les obligea, après avoir dissipé beaucoup d'argent à une entreprise si téméraire, d'y renoncer entièrement. Comme ils étoient après ce travail, j'entrai dans la fondrière qu'ils avoient faite. Cette histoire a peut-être donné lieu au bruit qui a toujours couru depuis, qu'à l'arrivée des Espagnols les Indiens cachèrent une infinité de trésors dans les Lacs & dans les Cavernes, sans qu'il y ait aparence de les pouvoir jamais recouvrer.

Outre les magnifiques Ornemens de ce Temple dont nous venons de parler, les Indiens enrichirent beaucoup toute cette Ile; parce qu'elle est, à ce qu'ils disent, la prémière terre où leurs Ancêtres venus du Ciel avoient mis le pié. Pour la rendre plus agréable à la vuë, ils l'aplanirent autant qu'il leur fut possible, en abattirent les rochers, & y firent transporter de loin quantité de terre grasse & fertile, afin d'y faire croître du Mayz, parce qu'on n'en cueilloit point dans toute cette Contrée, à-cause de la froideur du climat. Ils en semèrent en abondance sur ces pièces de terre, aussi-bien que d'autres Légumes: desorte qu'à force de cultiver le terroir, ils recueilloient de ces grains, quoiqu'en petite quantité, & les envoyoient aussitôt au Roi comme une chose sacrée. Ce Prince en portoit une partie au Temple du Soleil, & en envoyoit l'autre aux *Vierges choisies*, qui étoient les Religieuses de *Cuzco*, & leur ordonnoit expressément d'en faire ainsi la distribution d'une année à l'autre aux Couvens & aux Temples du Royaume; afin qu'ils pûssent tous avoir part à ces grains, qu'ils croyoient leur être envoyés du Ciel. On les semoit dans les Jardins des Temples du Soleil, & des Maisons de ces Religieuses, dans les Provinces où il y en avoit; & la recolte qui s'en faisoit, étoit distribuée de Ville en Ville. De-plus on en mettoit dans les Greniers du Soleil, dans ceux du Roi, & dans les Magazins Publics; persuadés que ces grains, qu'ils regardoient comme divins, étoient capables de conserver le pain, qu'on y gardoit ordinairement pour la nourriture des habitans en cas de famine, ou même de l'augmenter, & d'empêcher qu'il ne se gâtât. Si un Indien pouvoit avoir un seul grain de ce Mayz, ou de telle autre semence qui fût venuë de cette Ile, pour le mettre dans ses greniers, il croyoit comme une chose certaine, que de sa vie il ne manqueroit de pain: tant la superstition de ces Peuples étoit grande à l'égard des choses où leurs *Yncas* étoient mêlés, quelque petites & peu importantes qu'elles fûssent.

Fin du Troisième Livre.



HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PEROU.

LIVRE QUATRIÈME.

*Où il est traité des Vierges, ou des Religieuses consacrées au Soleil; Des Loix faites expressément contre ceux qui les violoient; Du Mariage des Indiens en général, de celui du Prince en particulier; Des conditions requises pour hériter du Royaume; De l'éducation des Enfans; De la Vie d'*Ynca Roca*, sixième Roi, où l'on voit ses conquêtes, ses fondations, & ses paroles remarquables; De celle du septième Roi* Yahuarhuacac, *& d'un étrange Fantôme qui aparut au Prince son fils.*

CHAPITRE PREMIER.

De la Maison des Religieuses, ou des Vierges dédiées au Soleil.

QUOIQUE les Rois *Yncas* fûssent Payens, ils ne laissoient pas d'avoir dans leur Religion des choses dignes de la considération des hommes. L'une des principales étoit la Profession de Virginité perpétuelle que faisoient les Filles qui se vouoient au service du Soleil. Elles vivoient pour cet effet retirées du commerce du monde, dans plusieurs Maisons bâties exprès dans ce grand Empire. Mais pour mieux entendre qui étoient ces Filles, & à quoi elles s'occupoient, il faut que nous en parlions ici en détail; parce que les Hif-

Historiens Espagnols, qui traitent de cette matière, le font superficiellement. Nous commencerons donc par la Maison qui étoit à *Cuzco*, & nous la décrirons exactement, parce que toutes les autres du *Pérou* furent faites depuis sur le modèle de celle-ci.

Pour bien comprendre cela, il faut savoir qu'il y avoit dans cette Ville un Quartier qu'on nommoit *Acllahua*, c'est-à-dire *la Maison des Etoiles*. L'on apelle de ce nom tout cet enclos qui est entre les deux ruës, par où en sortant de la grande place on va droit au Couvent de *St. Dominique*, qui étoit autrefois la Maison du Soleil. L'une de ces ruës du coté du Nord est à la main gauche de la grande Eglise; je me souviens fort bien que celle-ci étoit la plus marchande de toutes, du tems que je sortis de cette Ville, c'est-à-dire en 1560. L'autre est directement opposée au milieu de la place où étoit autrefois la prison, & aboutit vers le Nord au même Couvent de *St. Dominique*. Ainsi la façade de cette Maison étoit située entre les deux ruës dont je viens de parler, vis-à-vis de la grande place, & le derrière s'étendoit jusqu'à la ruë qu'on trouve à-travers, si l'on va de l'Orient à l'Occident. Ce Palais étoit donc comme une Ile entre la place & les trois ruës. Ajoutez à cela qu'entre ces ruës & le Temple du Soleil, il y avoit une autre Ile de maisons fort large, & au-devant du Temple une place extrêmement grande. Par où l'on peut voir clairement combien est fausse la relation qu'ont euë ces Historiens, qui disent que ces *Vierges choisies* étoient dans le Temple du Soleil, comme des Prêtresses qui aidoient à ceux qui sacrifioient, quand il falloit faire les cérémonies. Mais on sera pleinement convaincu qu'ils se trompent, si l'on considère la grande distance qu'il y avoit d'une maison à l'autre. D'ailleurs la principale intention des Rois *Yncas* étoit, qu'il n'entrât point d'hommes dans la maison de ces Religieuses, ni de femmes dans celle du Soleil. On l'apelloit ordinairement *la Maison des Choisies*, parce qu'on en faisoit choix, selon qu'elles étoient belles ou de bonne naissance: outre qu'elles devoient être vierges, & que pour mieux s'en assurer ils les choisissoient au-dessous de huit ans.

Comme les Vierges de cette Maison de *Cuzco* étoient destinées à être Femmes du Soleil, il falloit qu'elles fûssent de son même sang, c'est-à-dire Filles des *Yncas*, légitimement descenduës du Roi ou de ses Parens. Car celles qui étoient conçuës du mélange d'un sang étranger, ne pouvoient entrer dans cette Maison de *Cuzco*; parce qu'il n'étoit pas plus permis, selon eux, de mettre au service du Soleil une bâtarde, qu'une femme corrompuë. Car si le Soleil devoit avoir des enfans, comme ils se l'imaginoient, il n'étoit pas raisonnable, disoient-ils, qu'il y eût en eux un mélange confus de sang divin & humain, & par conséquent ces Vierges devoient être légitimes, & du propre sang du Soleil.

Il y avoit pour l'ordinaire dans cette Maison plus de quinze-cens Religieuses, mais le nombre n'en étoit pas limité. Celles qui étoient âgées vivoient dans la même profession où elles avoient vieilli, comme y étant entrées aux mêmes conditions que les autres. On les apelloit *Mamacuna*, à-cause de leur âge, & de l'office qu'elles faisoient. Ce mot expliqué à la lettre, signifie

proprement une *Matrone*. Mais si on lui donne sa signification toute entière, il veut dire *une femme qui a le soin de faire l'office de Mère*; car ce mot est composé de *Mama*, qui signifie *Mère*, & de la particule *Cuna*, qui dans sa composition a la signification que nous avons dit, outre plusieurs autres, selon les diverses compositions qu'elle reçoit. Ce nom leur convenoit fort bien, puisque les unes faisoient l'office d'Abesses, & que les autres étoient établies Gouvernantes des Novices, pour les instruire dans leur Culte Divin, & aux Ouvrages de main, comme à filer, à tistre & à coudre. En un mot les unes avoient le soin de garder la porte, & les autres de donner ordre aux nécessités de la Maison, selon le besoin qu'en avoient les Religieuses, qui étoient pourvuës abondamment de tout ce qu'il leur falloit, & cela se tiroit du domaine du Soleil, de qui elles étoient femmes.

CHAPITRE II.

Des Statuës des Vierges Choisies, *& de leurs Exercices.*

CES Religieuses vivoient toujours enfermées, & dans une perpétuelle virginité. Elles n'avoient ni Tour ni Parloir, ni autre semblable lieu; & ne voyoient ni homme ni femme, mais elles s'entretenoient ensemble les unes avec les autres. La raison qu'elles alléguoient là-dessus, étoit que les Femmes du Soleil ne devoient point être communes, ni se faire voir à personne. Ce qu'elles observoient si étroitement, que l'*Ynca* même s'abstenoit de jouïr du privilège de les aller visiter, bienqu'en qualité de Roi il le pût faire, & leur parler: aparemment il vouloit par cette conduite engager les autres à suivre son exemple, & leur ôter la hardiesse d'aspirer à un semblable privilège. Il n'y avoit donc que la *Coya*, c'est-à-dire la Reine & ses Filles qui eûssent permission d'entrer dans ce grand enclos, & de parler à ces Enfermées, soit qu'elles fûssent jeunes ou vieilles. Ainsi, lorsque le Roi vouloit savoir comment elles se portoient, & si elles n'avoient point besoin de quelque chose, il les envoyoit visiter par la Reine même, & par les Princesses ses filles. Je me souviens d'avoir vu cette Maison en son entier: car lorsque les Indiens se soulevèrent contre la Nation Espagnolle, & qu'ils brûlèrent les Maisons de la Ville, ils épargnèrent celle-ci, celle du Soleil, & quatre Palais où demeuroient autrefois les *Yncas*; parce que l'une de ces Maisons avoit été au Soleil leur Dieu, l'autre à ses Femmes, & les autres à leurs Rois. Il y avoit à-travers ce vaste Bâtiment une petite ruë en forme de gallerie fort remarquable, où deux personnes pouvoient aller de front, & où l'on voyoit, à droite & à gauche, plusieurs apartemens dans lesquels travailloient ordinairement les Femmes destinées au service de cette Maison. Il y avoit à chacune de ces loges une Portière, fort soigneuse de s'aquiter de sa charge. Les Femmes du Soleil étoient logées au dernier apartement, qui étoit au bout de la ruë, où per-

son-

ſonne n'entroit. Cette Maiſon avoit ſa principale porte, qu'on n'ouvroit jamais qu'à la Reine, & aux Filles qu'on vouloit reçevoir Religieuſes.

Il y avoit ordinairement vingt Portiers à l'entrée de la ruë où étoit la porte du ſervice de la Maiſon, pour faire tenir ou porter eux-mêmes, juſqu'à la ſeconde porte, les choſes qui devoient ou entrer dans le logis, ou bien en ſortir. Mais ils ne pouvoient aller plus avant que la ſeconde porte ſur peine de la vie, quand même le commandement leur en feroit venu de la part des Religieuſes, ni elles le leur commander ſur la même peine.

Il y avoit pour le ſervice des Religieuſes, & de toute la Maiſon, cinq-cens jeunes Demoiſelles, qui devoient être toutes Vierges, & Filles des *Yncas*, jouïſſans du privilège que le prémier *Ynca* donna autrefois à ceux qu'il ſoumit à ſon Empire, ſans qu'il fût néceſſaire qu'elles fûſſent de Sang Royal, parce qu'elles entroient dans cette Maiſon comme Servantes, & non pas pour être Femmes du Soleil. Ces Filles avoient auſſi leurs *Mamacunas*, ou leurs Gouvernantes, qui faiſoient profeſſion de virginité, & qui les inſtruiſoient dans ce qu'il falloit qu'elles fiſſent. Ces *Mamacunas*, comme je l'ai dit ci-devant, avoient vieilli dans la Maiſon, & on les honoroit de ce nom, & de cette charge, à-cauſe de leur âge, comme ſi on leur eût voulu dire par-là qu'elles étoient Mères, & capables de gouverner le Couvent. Au partage que firent les Eſpagnols des Maiſons Royales, pour y demeurer après avoir conquis *Cuzco*, la moitié de ce Couvent échut à *Pierre de Barco*, dont nous parlerons ci-après, & l'autre moitié au Licentié *de Gama*, que j'ai connu dans mon enfance: la portion de celui-ci tomba depuis entre les mains de *Diégo Ortez de Guzman*, natif de *Seville*, que je laiſſai en vie quand j'allai en *Eſpagne*.

Le principal exercice des Femmes du Soleil étoit de filer, de tiſtre, & de faire tous les habits que portoient l'*Ynca* & la *Coya* ſa Femme légitime; elles faiſoient auſſi tous les autres habits les plus fins, qu'on offroit en ſacrifice au Soleil. L'*Ynca* portoit d'ordinaire ſur la tête une manière de cordon qu'on apelloit *Llauta*, de la largeur du pouce, & d'une forme preſque quarrée, faiſant quatre ou cinq tours ſur la tête, & la bordure de couleur, qui joignoit d'une temple à l'autre.

Pour ſon habit, c'étoit une camiſole qui lui alloit juſqu'aux genoux, apellée *Uncu* par ceux du Pays, & par les Eſpagnols *Cuſma*; ce qui n'eſt pas un mot de la Langue générale, mais plutôt de quelque Province particulière. Ils portoient, au lieu de manteau, une eſpèce de caſaque nommée *Yacolla*. Les Religieuſes faiſoient auſſi pour l'*Ynca* une eſpèce de bourſe quarrée, qu'il portoit comme en écharpe, attachée à un cordon fort bien travaillé, de la largeur de deux doigts. Ces bourſes, qu'on apelloit *Chuſpa*, ne ſervoient qu'à y mettre de l'herbe *Cuca*, que les Indiens ont accoutumé de mâcher, & qui pour-lors n'étoit pas ſi commune que préſentement : car il n'étoit permis qu'au ſeul *Ynca* d'en manger, ou du-moins qu'à ſes Parens, & à quelques *Curacas*, auxquels le Roi en envoyoit tous les ans de pleins paniers, par une faveur très-particulière.

Elles faiſoient encore certaines petites bordures apellées *Paycha*, mêlées de jau-

jaune & de rouge, attachées à un cordon de la longueur d'une aune, & qui n'étoient point pour l'*Ynca*, mais pour ſes proches parens, qui les portoient ſur la tête, d'où elles aboutiſſoient par les deux extrémités à la temple droite.



CHAPITRE III.

Du reſpect religieux qu'on portoit aux choſes que les Vierges Choiſies avoient faites: Et de la punition de celles qui péchoient contre leur honneur.

LEs Vierges Choiſies faiſoient de leur main quantité de ces choſes que nous avons dit, pour l'uſage & le ſervice de leur Mari le Soleil. Mais comme cet Aſtre ne pouvoit reçevoir de leur part ces beaux ornemens, ni s'en équiper, elles les envoyoient à l'*Ynca*, comme à ſon Fils légitime & à ſon vrai Héritier, afin qu'il lui plût de ſe parer de ces livrées: auſſi les reçevoit-il comme des choſes ſacrées, & les avoit en plus grande vénération, auſſi-bien que tous ſes Sujets, que les Grecs & les Romains n'eurent jamais les Statuës de *Junon*, de *Vénus* & de *Pallas*. Car ces nouveaux Gentils, plus ridicules que les anciens, adoroient avec un reſpect religieux, tout ce qu'ils tenoient pour divin & ſacré dans leur fauſſe Religion. Mais ils révéroient plus particulièrement tout ce qui étoit fait de la main des *Coyas*, Femmes du Soleil, & pour le Soleil même; outre que ces Femmes étoient de ſon ſang. Auſſi l'*Ynca* ne les pouvoit donner à aucun autre, qui ne fût de Sang Royal & ſon Parent; parce, diſoient-ils, que c'étoit un ſacrilège d'employer les choſes divines à l'uſage des perſonnes humaines. Pour cette conſidération, quelque ſervice que les *Curacas* & les plus fameux Capitaines eûſſent rendu au Roi, il ne leur pouvoit faire préſent de ces habits, s'ils n'étoient ſortis de ſon ſang, ſans violer ſes propres loix. Il eſt vrai néanmoins qu'il lui étoit permis d'en donner d'autres, tels que nous dirons ci-après, aux *Curacas*, aux Vicerois, aux Gouverneurs, & aux Capitaines, ce qui leur tenoit lieu d'une faveur ſignalée.

Outre les choſes dont nous venons de parler, ces Religieuſes étoient obligées de tems en tems de faire le pain qu'on apelloit *Cancu*, pour les ſacrifices qu'on offroit au Soleil dans ſes plus grandes Fêtes, qu'on nommoit *Raymi* & *Citua*. Elles faiſoient auſſi d'une certaine liqueur que l'*Ynca* & ſes Parens buvoient ces jours de Fête, & l'apelloient *Aca*, prononçant la dernière ſillabe du fond du goſier; car quand on la prononce ſelon les lettres Eſpagnolles, elle ſignifie *excrément*.

Toute la Vaiſſelle de cette Maiſon, juſqu'aux chaudrons & aux vaſes, étoit d'or & d'argent, comme celle de la Maiſon du Soleil; parce que c'étoient ſes Femmes qui s'en ſervoient, & qui le méritoient pour leur naîſſance & leur qualité. Il y avoit encore un Jardin, dont les arbres, les plantes, les herbes,

bes, les fleurs, les oiſeaux, & les autres animaux étoient tous d'or & d'argent, fait au naturel comme ceux du Temple du Soleil.

Les Religieuſes de la Ville de *Cuzco* s'occupoient particulièrement aux choſes que nous avons dit : car pour tout le reſte il étoit conforme à la manière de vivre de certaines femmes, qui étoient toujours enfermées, & qui gardoient une virginité perpétuelle. Que ſi parmi un ſi grand nombre de Religieuſes il s'en trouvoit quelqu'une qui vînt à faillir contre ſon honneur, il y avoit une Loi qui portoit qu'elle fût enterrée toute vive, & ſon Galand pendu. Mais parce qu'on eſtimoit peu de choſe de faire mourir un ſeul homme, pour une faute auſſi grande qu'étoit celle de violer une Fille dédiée au Soleil leur Dieu & le Père de leurs Rois, il étoit ordonné par la même Loi qu'outre le coupable, ſa femme, ſes enfans, ſes ſerviteurs, ſes parens, & de-plus tous les habitans de la Ville où il demeuroit, juſqu'aux enfans qui étoient à la mamelle, en portâſſent la peine tous enſemble. Pour cet effet ils détruiſoient la Ville, & y ſemoient de la pierre; deſorte que toute ſon étenduë demeuroit déſerte, déſolée, maudite & excommuniée, pour marque de ce que cette Ville avoit engendré un ſi déteſtable enfant : ils eſſayoient encore d'empêcher que ce terroir ne fût foulé de perſonne, non pas même des bêtes, s'il étoit poſſible. Cette Loi ne fut pourtant jamais exécutée, parce qu'il n'y eut jamais de coupable de ce crime dans le Pays : car, comme nous l'avons remarqué autrefois, les Indiens du *Pérou* étoient les Peuples du monde les plus ſoigneux d'obſerver leurs Loix, principalement celles qui concernoient la Religion ou leurs Rois; & ſi quelqu'un les violoit, il étoit puni ſans aucune remiſſion, quand même il n'eût tué qu'un chien. Les *Yncas* ne faiſoient jamais de Loix, pour donner de la terreur à leurs Sujets ſeulement, mais pour les leur faire obſerver exactement; deſorte que la punition étoit infaillible à ceux qui les violoient.

CHAPITRE IV.

Qu'il y avoit pluſieurs autres Maiſons de Vierges Choiſies : Avec une preuve particulière de la Loi contre les Religieuſes débauchées.

Tout ce que nous avons dit juſqu'ici ſe doit entendre ſeulement de la Maiſon des Religieuſes de *Cuzco* dédiées au Soleil. Ce fut ſur le modèle de cette Maiſon, que l'*Ynca* en fit bâtir pluſieurs autres dans les principales Provinces du Royaume. On reçevoit dans ces Maiſons toute ſorte de Filles, ſoit qu'elles fûſſent de Sang Royal & légitimes, ſoit qu'elles fûſſent bâtardes & nées d'un ſang étranger. L'on y admettoit encore, par une grande faveur, les filles des Seigneurs qui avoient quelques Vaſſaux, & même celles des moindres Bourgeois, pourvu qu'elles fûſſent belles : car ſous cette condition elles étoient deſtinées à être Filles du Soleil, ou Maîtreſſes de l'Yn-

l'*Ynca*. On les gardoit avec le même ſoin que les Femmes dédiées au Soleil: car elles avoient, comme les autres, des Demoiſelles qui les ſervoient, & étoient entretenuës aux dépens du Roi, parce qu'elles étoient ſes femmes. D'ailleurs elles s'occupoient pour l'ordinaire, comme les Vierges du Soleil, à filer, à tiſtre, & à faire quantité de robes pour la perſonne de l'*Ynca*. L'*Ynca* faiſoit part de tous ces ouvrages de leur main à ceux de ſon Sang, aux *Cúracas*, aux Capitaines les plus illuſtres, & à toutes les autres perſonnes qu'il vouloit favoriſer, ſans que la juſtice & la bienſéance l'en empechâſſent; à-cauſe que ces habits étoient de la façon de ſes Femmes, & non pas de celles du Soleil, & faites pour lui-même, & non pour ſon Père.

Ces Femmes avoient encore leurs *Mamacunas*, ou leurs Gouvernantes, comme celles de *Cuzco*: & pour le dire en un mot, toute la différence qu'il y avoit entre les unes & les autres, conſiſtoit en ce que celles de *Cuzco* devoient être légitimes, de Sang Royal, & vivre toujours enfermées, qui étoient des conditions néceſſaires pour être Femmes du Soleil: au-lieu qu'on reçevoit dans les autres Maiſons du Royaume, des Filles de toutes conditions, pourvuqu'elles fûſſent belles & vierges, à-cauſe qu'on les vouoit à l'*Ynca*, à qui on les livroit à ſa prémière demande; & s'il les trouvoit belles & à ſon gré, il les retenoit pour ſes Maîtreſſes.

Ceux qui attentoient à l'honneur des Femmes de l'*Ynca* étoient punis auſſi rigoureuſement, que les Adultères des Vierges Choiſies dédiées au ſervice du Soleil. La Loi l'ordonnoit ainſi, parce que le crime étoit le même: cependant on n'a jamais été obligé d'en venir à l'exécution, parce qu'il ne s'eſt point trouvé de coupable d'un ſi grand crime. Pour confirmer ce que nous avons dit touchant la Loi rigoureuſe faite contre les Adultères, commis ou par les Femmes du Soleil, ou par celles de l'*Ynca*, je raporterai ici ce que dit *Auguſtin de Carate*, Intendant des Finances du Roi, au Chap. VII. de ſon Second Livre, en parlant des cauſes de la mort violente d'*Atahuallpa*. *L'examen du fait, & des preuves qu'on en pouvoit avoir, ſe faiſant par le canal & l'entremiſe de* Filipillo, *il donnoit aux choſes tel tour que bon lui ſembloit, & interprétoit tout conformément à ſes intentions. On n'a jamais pu découvrir parfaitement la vérité ſur ce ſujet, ni pénétrer exactement les motifs qui le faiſoit agir de-la-ſorte. Quelques-uns ont cru que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'*Atabalipa, *& ayant un commerce criminel avec elle, il avoit prétendu s'aſſurer de la jouïſſance paiſible de ſa maîtreſſe par la mort de ce Prince. On a dit qu'*Atabalipa *même avoit eu connoiſſance de cette amourette, & qu'il en avoit fait ſes plaintes au Gouverneur, en lui diſant: „ Qu'il étoit plus ſenſible à cet outrage, qu'à ſa „ priſon, & qu'à tous ſes autres malheurs, quand même ils devroient être ſuivis „ de la perte de ſa vie: Qu'il ne pouvoit ſouffrir ſans un chagrin mortel de ſe voir „ traité avec tant de mépris par un Indien ſi vil & de ſi baſſe naiſſance, qui avoit „ l'inſolence de lui faire un tel outrage & un affront ſi ſenſible, bienqu'il ne pût „ ignorer la Loi du Pays dans un pareil cas: Qu'il ſavoit ſans-doute que cette Loi „ ordonnoit que celui qui ſe trouveroit coupable d'un tel crime, ou qui ſe ſeroit ſeulement mis en devoir de le commettre, fût brûlé vif avec la femme, ſi elle „ s'en trouvoit auſſi coupable: Que même, pour faire d'autant mieux paroître*

„ *avec quelle horreur on déteſtoit un tel attentat contre le reſpect dû à la majeſté* „ *de ſon Souverain, on faiſoit ordinairement mourir le père & la mère, les en-* „ *fans, les frères, & tous les proches parens d'un tel Adultère: Que de-plus on* „ *faiſoit auſſi périr tout ſon bétail, & qu'on dépeuploit & déſoloit entièrement* „ *le lieu de ſa naiſſance, qu'on y ſemoit du ſel, qu'on en coupoit les arbres, &* „ *qu'on en démoliſſoit les maiſons: Qu'enfin on faiſoit tout ce qu'on jugeoit capable* „ *de donner de l'horreur pour un tel crime, & de couvrir de honte, & rendre à-* „ *jamais infame la mémoire de celui qui s'en étoit rendu coupable.*" Ce ſont-là les paroles d'*Auguſtin de Carate*, que j'ai été bien-aiſe de raporter au long, non ſeulement parce qu'elles confirment ce que j'avois avancé, mais auſſi parce que tous les autres Hiſtoriens qui en ont parlé, ſe ſont contenté de dire qu'on faiſoit mourir les Coupables, ſans ſpécifier qu'on exécutoit à mort leurs parens, & qu'on exterminoit même tous les habitans de leur Ville, juſqu'à faire périr le bétail, déraciner les arbres, déſoler les terres & les ſemer de pierre ou de ſel.

Les Filles qu'on avoit une fois choiſies pour être les Maîtreſſes du Roi, & qui avoient eu commerce avec lui, ne pouvoient retourner chez elles ſans ſa permiſſion; mais elles ſervoient dans le Palais en qualité de Dames ou de Femmes-de-chambre de la Reine, juſqu'à ce qu'on leur permît de s'en retourner dans leur Pays, où elles étoient comblées de biens, & ſervies avec un reſpect religieux; parce que ceux de leur Nation tenoient à très-grand honneur d'avoir une Femme de l'*Ynca*. Pour les autres Religieuſes que le Roi ne daignoit pas prendre pour ſes Maîtreſſes, elles gardoient la maiſon, juſqu'à ce qu'elles commençoient de venir ſur l'âge, & alors il leur étoit permis de s'en retourner dans leur Pays, où elles étoient ſervies comme nous l'avons dit, ou bien elles demeuroient dans leurs maiſons tout le reſte de leur vie.

CHAPITRE V.

Du Service, & des Ornemens des Vierges Choiſies, qui n'étoient données pour Femmes à perſonne.

APRE'S que le Roi étoit mort, ſes Maîtreſſes étoient honorées par ſon ſucceſſeur du nom de *Mamacuna*, parce qu'elles étoient deſtinées à être les Gouvernantes de ſes Maîtreſſes, qu'elles inſtruiſoient comme les Belles-mères inſtruiſent leurs Belles-filles. Chacune de ſes Maiſons avoit ſon Gouverneur particulier qui devoit être *Ynca*, ſon Maître-d'hôtel, ſon Intendant, & tous les autres Officiers néceſſaires pour le ſervice des Femmes du Roi, qu'on apelloit de ce nom quoiqu'elles ne fûſſent que ſes Maîtreſſes, afin d'en parler plus honnêtement. Dans toutes les Maiſons des Filles choiſies pour le plaiſir de l'*Ynca*, la vaiſſelle & les autres utencilles étoient d'or & d'argent, comme ceux de la Maiſon des Femmes du Soleil, de ſon fameux Temple,

ple, & des Maiſons Royales. Car pour le dire en paſſant, il eſt très-certain que toutes les richeſſes d'or, d'argent & de pierreries que l'on tiroit de ce grand Empire, n'étoient employées qu'à l'ornement & au ſervice des Temples du Soleil, des Maiſons des Vierges Choiſies, & à la ſomtuoſité & magnificence des Palais du Roi. Pour les Seigneurs particuliers, deſquels pluſieurs Vaſſaux relevoient, ils n'avoient pour toute vaiſſelle d'or ou d'argent, que les vaſes ordinaires dont ils ſe ſervoient à boire; encore falloit-il qu'ils ne paſſâſſent pas le nombre limité par l'*Ynca*, conformément au privilège qu'ils en avoient. Pour tout le reſte, on l'employoit aux habits & aux ornemens néceſſaires à célébrer leurs principales Fêtes & les plus ſolemnelles.

Ceux qui ont dit que l'*Ynca* tiroit de ces Maiſons quelques-unes des Filles choiſies pour les marier aux *Curacas*, ou aux plus renommés Capitaines, & aux autres Officiers de la Couronne qui l'avoient bien ſervi, & qu'il vouloit récompenſer de leurs belles actions, ces gens-là ſe ſont trompés lourdement: car il eſt certain qu'après que ces Filles avoient été une fois admiſes pour Femmes de l'*Ynca*, il n'étoit nullement permis de les ravaller au-deſſous de leur condition, en les donnant à un Particulier, parce que c'eût été profaner les choſes ſacrées; car ils apelloient de ce nom tout ce qui étoit deſtiné au ſervice de l'*Ynca*, & particulièrement ſes Femmes, pour l'étroite union qu'elles avoient euës avec lui, deſorte qu'ils n'avoient garde de ſouffrir que de Femmes de l'*Ynca*, elles le devînſſent d'un Particulier. Ajoutez à cela que puiſque dans les choſes les moins importantes ils ne permettoient jamais que l'on fit tort à perſonne, ils l'auroient encore moins ſouffert dans celle-ci, qui étoit d'une ſi haute importance, que ces Filles eûſſent mieux aimé ſans-doute être Eſclaves de l'*Ynca*, que Femmes des *Curacas* ou des Grands Seigneurs du Pays. Car quoique le nom d'Eſclave ne fût point connu parmi les *Péruviens*, cependant, quand même les Maîtreſſes de l'*Ynca* l'auroient été de leur Prince, on n'auroit pas laiſſé de les révérer comme une choſe ſacrée; au lieu que les femmes des Seigneurs n'étoient pas plus eſtimées que celles du Commun, en comparaiſon de celles du Roi.

CHAPITRE VI.

*Des Femmes dont l'*Ynca *gratifioit les* Curacas, *& les autres Grands Seigneurs.*

IL eſt pourtant vrai que les *Yncas* donnoient eux-mêmes des femmes aux *Curacas*, aux Capitaines, & aux autres Officiers dont il vouloit récompenſer le mérite. Ces femmes étoient filles d'autres Grands Seigneurs, que l'*Ynca* choiſiſſoit pour les donner de ſa main à ceux qui l'avoient bien ſervi dans les occaſions. Mais il faut remarquer que le père de qui l'on demandoit la fille, ne s'en eſtimoit pas moins honoré, que celui à qui on la donnoit en ma-

mariage, pourvu-que l'*Ynca* demeurât d'accord d'en gratifier un de ses Serviteurs. Car en toute autre chose, on n'estimoit pas tant le don, quelque grand qu'il fût pour sa propre valeur, que parce qu'il avoit été fait de la main de l'*Ynca*, ce qu'ils tenoient pour une chose divine.

L'*Ynca* marioit encore, mais fort rarement, les Bâtardes de Sang Royal aux *Curacas* Seigneurs des grandes Provinces, tant pour les récompenser de leurs bons services, que pour les obliger à lui être fidèles: d'où l'on peut conclurre qu'ayant tant de femmes à donner, il n'étoit nullement besoin qu'il les tirât du nombre de celles qu'on lui avoit consacrées dans les Maisons dont nous venons de parler. D'ailleurs les légitimes, comme nous l'avons dit, pouvant devenir Femmes du Soleil, ou de l'*Ynca*, (de qui les Maîtresses étoient pour l'ordinaire de Sang Royal) ou bien épouser un autre *Ynca* légitime, en cas que le précédent fût mort, l'*Ynca* n'auroit jamais permis qu'un homme mortel épousât une femme de leur race, qu'ils croyoient être divine. Mais puisque les Bâtardes dégénéroient de leur fausse divinité, ce n'étoit point leur faire tort que de les donner pour femmes aux Grands Seigneurs du Pays.

CHAPITRE VII.

De quelques autres Femmes qui ne se marioient jamais, & particulièrement des Veuves.

APRE'S avoir parlé assez amplement de celles qui entroient dans des Monastères pour y faire profession d'une virginité perpétuelle, je dirai ensuite qu'il y en avoit aussi plusieurs autres de Sang Royal, à qui leurs maisons servoient de cloîtres, où elles vivoient fort retirées, & tâchoient de s'aquiter du vœu qu'elles avoient fait d'être toujours vierges. Que si elles sortoient quelquefois, ce n'étoit que pour aller visiter leurs plus proches parentes, quand elles étoient indisposées, ou en travail d'enfant, ou bien lorsqu'il étoit question de couper les cheveux à leurs aînés, ou de leur donner un nom. La chasteté de ces Femmes, & leur honnête façon de vivre, les faisoient regarder avec tant de vénération, qu'on les apelloit par excellence *Oello*, nom consacré dans leur détestable Idolâtrie. Je me souviens d'avoir connu dans son extrême vieillesse, une de ces Femmes qu'on nommoit *Oello*, qui ne s'étoit jamais mariée. Elle visitoit quelquefois ma mère, de qui elle étoit tante, à ce qu'on me disoit. Comme elle avoit toujours vécu chastement, tout le monde l'avoit en si grande vénération, qu'on lui donnoit le haut bout en quelque lieu que ce fût, & particulièrement ma mère, qui lui cédoit en tout, tant à-cause de la parenté, que de son âge, qu'elle avoit toujours passé honorablement. Il ne falloit pas au-reste que la chasteté de ces Femmes fût feinte, mais très-véritable. Car si contre le vœu de leur Religion ils découvroient qu'il

y eut de la fourberie, celles qui avoient failli étoient brûlées toutes en vie, ou jettées dans la fosse aux Lions.

Il ne faut pas oublier ici l'honnête façon de vivre des Veuves, qui ne sortoient point durant la prémière année de leur veuvage. Si elles n'avoient point d'enfans, on les voyoit rarement se remarier; & si elles en avoient, elles passoient leur vie dans une continence perpétuelle, & ne s'engageoient plus dans l'état du mariage. Cette vertu les mettoit si fort dans l'estime de tout le monde, qu'on leur avoit accordé plusieurs grands privilèges, & qu'il y avoit des Loix & des Ordonnances expresses, qui portoient que les Terres des Veuves fûssent labourées plutôt que celles des *Curacas*, ou de l'*Ynca* même. J'ajoute à ceci, que les Indiens épousoient rarement des veuves, s'ils n'étoient veufs eux-mêmes; parce qu'ils croyoient dégénérer de leur condition, si ayant vécu en garçons, ils prenoient une femme qui eût été déjà mariée.

CHAPITRE VIII.

De leurs Mariages, & de leur Ménage.

NOus avons, ce me semble, traité assez amplement de la Maison du Soleil, & des Religieuses qui lui étoient consacrées. Disons maintenant comment on se marioit dans tous les Royaumes, & dans toutes les Provinces sujettes à l'*Ynca*. Le Roi faisoit assembler chaque année, ou bien de deux en deux ans, dans un certain tems, tout ce qu'il y avoit de filles & de garçons de sa race qui étoient à marier dans la Ville de *Cuzco*. Les filles devoient être âgées de dix-huit à vingt ans, & les garçons de vingt-quatre: car ils ne leur permettoient point de se marier plutôt; parce, disoient-ils, qu'il falloit qu'ils eûssent l'âge & le jugement requis pour bien gouverner leur maison, & que c'étoit une pure extravagance de les engager plus jeunes.

Quand il étoit question de les marier, l'*Ynca* se mettoit au milieu d'eux, qui se tenoient près les uns des autres, & les apelloit par leur nom; puis les prenant par la main, il leur faisoit donner la foi mutuelle, & les remettoit entre les mains des parens. Alors les nouveaux-mariés s'en alloient dans la maison du père de l'époux, & la nôce se faisoit pendant trois ou quatre jours, ou davantage si bon leur sembloit, parmi les parens qui leur étoient les plus proches. Ces filles ainsi mariées s'apelloient ensuite les femmes légitimes, ou bien *les femmes livrées* de la main de l'*Ynca*; nom qu'on leur donnoit pour leur faire plus d'honneur. Après que l'*Ynca* avoit marié les personnes de sa race, le lendemain des Ministres députés pour cet effet marioient dans le même ordre les autres jeunes hommes, fils des habitans de la Ville, observant la division des quartiers qu'on apelloit *Cuzco la haute* & *Cuzco la basse*, dont nous avons parlé assez au long dès le commencement de cette Histoire.

Les



Le premier Ynca Manco Capac et la Reine Coya Mama Oello Huaco son Epouse tous deux Enfans du Soleil rassemblent les Sauvages et batissent la Ville capitale de Cuzco.

G.M.L. Debrie inv. J. Folkema Sculp.

Les Maisons destinées pour la demeure des *Yncas* nouvellement mariés, étoient faites par les Indiens des Provinces, auxquels par le devoir de leur charge il apartenoit d'y pourvoir, conformément à la distribution qui étoit faite de chaque chose. Les parens donnoient les meubles ou les utensilles de la maison, chacun aportoit sa pièce de ménage: ce qu'ils faisoient entr'eux fort ponctuellement, sans faire dans leurs mariages ni sacrifices, ni d'autres cérémonies. Que si quelques Historiens Espagnols ont dit qu'ils y observoient d'autres particularités, c'est qu'ils n'ont pas sçu distinguer les Provinces où ces choses se faisoient, séparément les unes des autres. Ils ont attribué, pour avoir été mal instruits sur ce sujet, ils ont, dis-je, attribué en général aux *Yncas* les coutumes barbares que plusieurs Provinces avoient avant qu'ils en fûssent les maîtres; sans considérer que bien-loin qu'elles fûssent particulières aux *Yncas*, ils les bannirent au-contraire à leur avènement à la Couronne, & défendirent aux Indiens de les pratiquer, s'ils ne vouloient encourir de grandes peines qu'ils leur imposèrent.

Les Gouverneurs & les *Curacas* étoient obligés par le devoir de leur charge, de pourvoir de la même manière les garçons & les filles qui étoient à marier dans leur Province. Il falloit qu'ils assistâssent en personne à ces mariages, ou qu'ils les fissent eux-mêmes, comme Seigneurs & Pères de la Patrie. On peut voir par-là que les *Yncas* ne tirannisoient jamais aucun *Curaca* à l'égard des privilèges de sa Jurisdiction; & que s'ils se trouvoient eux-mêmes aux mariages que le *Curaca* faisoit, ce n'étoit pas à dessein d'y ajouter ou d'en retrancher aucune chose, mais seulement pour les aprouver au nom du Roi.

Les Communautés de chaque Ville étoient chargées de faire la maison des nouveaux-mariés parmi les Bourgeois, & les plus proches parens devoient fournir des meubles pour leur ménage. Ceux d'une Province, ou d'une Ville, ne pouvoient se marier dans une autre, mais il falloit qu'ils s'alliâssent tous dans leurs Villes, & parmi des personnes de leur parenté, comme les anciennes Tribus d'Israël. Ce qu'ils faisoient tout exprès, pour ne pas confondre les Nations ni les Familles, par le mélange des uns avec les autres. Ils en exceptoient néanmoins les sœurs. Tous les habitans d'une Ville, ou même d'une Province, se disoient parens, pourvu qu'ils fûssent d'une même Nation, & qu'ils parlâssent une même Langue. J'ajoute à ceci, qu'il leur étoit défendu d'aller vivre d'une Province, d'une Ville, ou d'un Quartier à l'autre; parce qu'ils ne pouvoient confondre les Décuries, qui étoient faites par les Bourgeois; outre que c'étoient les Communautés qui donnoient ordre aux Maisons: ce qu'ils ne devoient pas faire plus d'une fois, encore falloit-il que ce fût dans leur quartier, & du consentement de leurs parens.

CHAPITRE IX.

Des raisons pour lesquelles ils marioient à sa propre Sœur le Prince Héritier de la Couronne.

APRE'S avoir parlé des Mariages des Indiens en général, il est à-propos que nous parlions en particulier de celui du Prince, Héritier de ce grand Empire. On regardoit comme une Loi inviolable, depuis le prémier *Ynca*, celle qui portoit que l'Héritier du Royaume se mariât avec sa sœur aînée, conçuë d'un légitime mariage. Cette Loi étoit fondée sur les exemples du Soleil, & du prémier *Ynca*; car on disoit que puisque le Soleil avoit épousé la Lune sa sœur, & avoit marié ensemble ses deux prémiers enfans, il étoit juste d'observer le méme ordre dans la personne des aînés du Roi. On disoit encore qu'il ne falloit point mêler le sang du Soleil avec celui des Hommes, que le Royaume devoit apartenir à l'Héritier tant du coté du Père que de celui de la Mère, qu'autrement il déchéoit de son droit, car on étoit fort rigoureux sur le droit de Succession à la Couronne.

L'aîné des frères étoit l'Héritier légitime de la Couronne, & se marioit avec sa propre sœur de Père & de Mère. Mais s'il n'avoit point de sœur légitime, il épousoit sa plus proche parente de la tige royale, soit qu'elle fût sa cousine, sa sœur, sa nièce, ou sa tante; & cette parente pouvoit hériter du Royaume, au défaut des mâles, comme en *Espagne*. Si le Prince n'avoit point d'enfans de sa sœur aînée, il épousoit la seconde, ou bien la troisième, jusqu'à ce qu'il en eût.

La Femme qu'il avoit épousée étoit apellée la *Coya*, c'est-à-dire *la Reine* ou l'*Imperatrice*: mais il n'étoit pas permis d'honorer aucune femme du titre de Reine, s'il ne lui apartenoit par droit légitime, plutôt que par alliance avec le Roi; parce qu'il n'étoit pas apaient, que puisqu'elle n'étoit point de soi-même capable de tenir le Sceptre, les autres, de meilleure naîssance qu'elle, la servîssent & l'adorâssent.

Outre leur Femme légitime, les Rois avoient pour l'ordinaire plusieurs Maîtresses, dont les unes étoient étrangères, & les autres leurs parentes dans le quatrième degré, & même au-delà. Ils tenoient pour légitimes les enfans qu'ils avoient de leurs parentes, parce qu'ils n'étoient point d'un sang étranger. Les enfans que les *Yncas* avoient eus des Etrangères, ne passoient que pour bâtards: car quoiqu'on les respectât parce qu'ils étoient de Naîssance Royale, on n'avoit pourtant pas pour eux la même vénération que pour ceux du Sang Royal: on adoroit ceux-ci comme des Dieux, & on honoroit les autres comme des Hommes. D'où il faut conclure que le Roi *Ynca* avoit trois sortes d'enfans; ceux de sa femme, destinés, comme légitimes, à la succession du Royaume; ceux de ses parentes, qui étoient de sang légitime, & les bâtards nés des Etrangères.

CHA-

CHAPITRE X.

Des différentes manières d'hériter du Royaume.

IL y avoit une Loi qui portoit qu'au défaut des enfans de la femme légitime, l'aîné de ceux qui étoient légitimement sortis du sang des *Yncas*, pût hériter du Royaume; comme fit *Manco Ynca* à *Huascar*, comme nous le dirons en son lieu. Au défaut de l'aîné, les autres enfans pouvoient parvenir encore successivement, pourvu-qu'ils ne fûssent point bâtards. Et en cas qu'il n'y en eût point de sang légitime, la succession apartenoit au plus proche parent légitimement conçu.

Ce fut à-cause de cette Loi qu'*Atahuallpa* fit mourir ceux du Sang Royal de l'un & de l'autre sexe, par l'apréhension qu'il avoit qu'étand bâtard on ne lui ôtât le Royaume qu'il avoit usurpé, & qu'on ne le donnât à quelqu'un des légitimes. Mais afin qu'il y eût plusieurs enfans de sang légitime, tous ceux de naîssance Royale dans le quatrième degré se marioient avec leurs parentes, excepté avec la sœur que le Roi seul pouvoit épouser. L'aîné héritoit toujours du Royaume: cette succession ne manqua jamais dans les règnes des douze Princes qui tînrent le sceptre, jusqu'à ce qu'il vînt entre les mains des Espagnols. Pour les *Curacas* qui commandoient à un nombre de Vassaux, il y avoit divers moyens d'hériter de leurs Etats. Car en certaines Provinces, l'héritage n'apartenoit qu'aux aînés, qui y succédoient ainsi de père en fils. En d'autres Provinces les Sujets choisissoient pour leur Seigneur, celui de tous les enfans qu'ils aimoient le plus, à-cause de sa vertu & de son humeur affable; ce qui devoit, à mon avis, s'apeller élection plutôt qu'héritage. On avoit fait cette Loi, sans-doute pour servir de frein aux fils du *Curaca*, les empêcher de faire des actions tiranniques, & les exciter à se rendre dignes de l'héritage de leur père par leur vertu & par leurs autres belles qualités.

Dans quelques Provinces, le fils-aîné succédoit bien à son père; mais s'il venoit à mourir, son second frère lui succédoit, & le troisième au second, &c. Que si tous les frères venoient à mourir, la succession retournoit au fils de l'aîné, du second, ou du troisième &c. Cette manière de succession particulière aux *Curacas*, a été cause qu'un certain Historien Espagnol, pour ne l'avoir pas bien comprise, s'est trompé grossièrement, quand il a dit que par la coutume universellement reçuë au *Pérou*, non seulement à l'égard des *Caciques*, mais du Roi même, les frères du Prince héritoient de la Couronne, & ensuite leurs enfans, selon leur rang & leur droit d'ancienneté. Ce qui n'avoit point lieu en la personne des *Yncas*, mais seulement en celle des *Curacas*.

Pour revenir maintenant aux trois différentes Loix ou Coutumes introduites en diverses Provinces, pour hériter du bien des Seigneurs qui commandoient à des Vassaux, ce ne furent nullement les *Yncas* qui les établirent; puisque leurs Loix & leurs Ordonnances étoient communes & générales par tout le

Ro-

Royaume. Auſſi eſt-il vrai que les *Curacas* obſervoient déjà ces Loix avant l'Empire des *Yncas*. Dans la ſuite, après que les *Yncas* les eurent conquis, comme ils ne leur ôtèrent point leurs Etats, ils n'abolirent pas non-plus leurs anciennes Coutumes: ils les laiſſèrent vivre à leur mode, pourvu qu'ils ne fiſſent rien qui fût contraire à ce qu'ils leur commandoient. Je dirai plus, c'eſt qu'ils confirmèrent pluſieurs de leurs Inſtitutions, qui leur parurent fort bonnes, & particulièrement celle qui vouloit que l'héritage apartînt à celui des enfans qui étoit le plus vertueux & le plus aimé: Coutume qui leur ſemblant fort louable, fut aprouvée de tous, juſques-là même qu'ils ordonnèrent qu'on l'obſervât inviolablement dans les lieux où elle étoit en uſage. Ce qui fut cauſe qu'un de leurs Rois ſe voulut ſervir de cette Loi des *Curacas* contre le mauvais naturel & la deſobéïſſance du Prince ſon fils-ainé, comme nous le dirons en ſon lieu. Je raporterai à ce ſujet ce qui arriva à *Sutcunca*, Ville que j'ai vuë, ſituée dans la Province des *Quéchuas*, à quarante lieuës de *Cuzco*, du coté d'Occident. Le *Curaca* de cette Ville, nommé Dom *Garcia*, ſe voyant proche de ſa fin, fit apeller quatre garçons qu'il avoit, & tous les Gentils-hommes, auxquels il dît par forme de teſtament & de dernière volonté, qu'ils ſe ſouvînſſent ſur toutes choſes d'obſerver exactement la ſainte & ſacrée Loi de Jéſus-Chriſt qu'ils avoient reçuë nouvellement; de rendre de continuelles graces à Dieu qui la leur avoit envoyée; de ſervir & reſpecter les Eſpagnols qui les inſtruiſoient; & d'aimer leur Maître avec tendreſſe, puisque leur bonheur vouloit qu'ils l'eûſſent pour Seigneur. Il ajouta enſuite. „ Vous „ ſavez que c'eſt la coutume du Pays de prendre pour héritier celui des en- „ fans du *Curaca* qui eſt le plus vertueux & le plus aimé des Sujets. Cela „ étant, je veux que mon ſucceſſeur ait toutes ces qualités; & que ſi vous „ reconnoiſſez qu'il n'en ſoit pas pourvu, après que vous en aurez fait choix, „ vous le deshéritiez, pour en mettre un autre à ſa place, ſelon qu'il vous „ ſemblera plus propre à votre conſervation, & au Bien Public, que je pré- „ fère aux intérêts particuliers de mes enfans. Voilà ce que dît ce *Curaca*, au raport d'un Prêtre qui l'aſſiſta à ſa fin, & qui ouît les inſtructions qu'il donna à ſes enfans.

CHAPITRE XI.

Des Cérémonies qu'ils obſervoient lorsqu'ils ſervoient les Enfans, leur coupoient les cheveux, & leur donnoient un nom.

Les *Yncas* faiſoient de grandes fêtes & des rejouïſſances extraordinaires, quand ils ſevroient leurs enfans aînés; parce que le droit d'aîneſſe, principalement des mâles, étoit en grande eſtime parmi les *Yncas*, & à leur exemple parmi tous leurs Sujets. Mais ils faiſoient peu de rejouïſſances pour leurs filles, ou pour leurs cadets.

Ils

Ils sevroient les enfans à deux ans, & leur coupoient les prémiers cheveux, avec lesquels ils étoient venus au monde: car avant ce tems-là ils n'y touchoient pas, & ne leur donnoient point le nom-propre qu'ils devoient avoir. Quand on devoit faire cette cérémonie, tous les parens s'assembloient exprès, & celui qu'on avoit choisi pour Parrain, donnoit le prémier coup de ciseau à son filleul, s'il est permis d'apeller ciseaux certains rasoirs faits de pierre à feu, dont ils se servoient pour cela, parce que les Indiens n'avoient pas encore l'invention des ciseaux, dont nous nous servons. Après le Parrain, tous les autres suivoient à leur tour, & chacun, selon son âge ou sa qualité, coupoit les cheveux de l'enfant, qu'ils n'avoient pas plutôt rasé à leur mode, que tous d'un commun accord ils lui imposoient un nom, & lui offroient les présens qu'ils avoient à lui faire; les uns des habits, les autres du bétail, les autres des armes de diverses sortes, & quelques-uns des vases d'or & d'argent propres à boire, qu'on ne présentoit pourtant qu'à ceux d'extraction royale; car les gens de basse naissance ne pouvoient s'en servir, que par une privilège particulier.

Après avoir fait ces présens, ils buvoient jusqu'à l'excès, autrement la fête n'eût pas été bonne, & dansoient & chantoient jusqu'à la nuit. Cela duroit trois ou quatre jours, plus ou moins, selon que l'enfant étoit bien aparenté. Ils observoient presque la même chose quand ils sevroient le Prince héritier, & lui coupoient les cheveux; si ce n'est que la solemnité en étoit royale, & qu'ils prenoient pour Parrain le Grand-Prêtre du Soleil. Alors les *Curacas* de tout le Royaume, ou en Personne, ou par leurs Ambassadeurs, venoient tous à cette fête, qui ne duroit pas moins de vingt jours, & faisoient au Prince de grands présens, d'or, d'argent, de pierreries, & de tout ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs Provinces.

Comme les Sujets aiment à imiter leur Souverain, les *Curacas*, & généralement tous ceux du *Pérou*, faisoient aussi de grandes réjouïssances dans ces mêmes occasions, chacun selon son rang & sa qualité; c'étoit-là une de leurs fêtes les plus solemnelles.

Je crois qu'il ne sera pas inutile d'avertir, avant que de passer à un autre sujet, que la Langue générale du *Pérou* a deux noms pour dire *Fils*, l'un est *Churi*, & l'autre *Huahua*. Ce dernier nom se doit écrire sans les H. chacune des quatre voyelles étant prononcée séparément des deux diphtongues *uaua*, je me suis avisé d'y ajouter les H. afin qu'on n'en formât pas deux sillabes. L'un & l'autre de ces noms signifient *fils*, & servent à désigner les deux sexes, & les deux nombres, avec cette différence, que lorsque le père veut dire *fils*, au singulier ou au pluriel, il doit se servir du mot *Churi*, & la mère, de celui de *Uaua*. Le père ne peut se servir de ce dernier mot, ni la mère de celui de *Churi*, sans prendre le mâle pour la femelle, & la femelle pour le mâle. Quand ils veulent distinguer les sexes, ils y ajoutent les noms qui signifient le mâle ou la femelle. Enfin ces deux noms ne sont que pour le père & la mère. Les frères ont quatre noms différens pour s'apeller l'un l'autre. Quand l'homme dit à l'homme *Huauque*, cela signifie *frère*; & quand la femme dit à la femme *Nanna*, cela signifie *sœur*. Que si le frère disoit à la sœur *Nanna*, il

il changeroit le ſexe du mâle: au-contraire ſi la ſœur diſoit au frère *Huauque*, elle changeroit celui de la femelle. Le frère apelle donc la ſœur *Pana*, qui ſignifie ſœur, & la ſœur nomme le frère *Tora*, qui ſignifie frère; de ſorte que ni un frère ne peut dire ce mot à l'autre, bienqu'il ſoit le même que *frère*, parce que ce ſeroit ſe faire femme; ni une ſœur non-plus ne peut apeller *Pana* une autre ſœur, bienque ce mot la déſigne, parce que ce ſeroit ſe faire homme. D'où il faut inférer néceſſairement, qu'ils ont des noms d'une même ſignification & d'un même genre, les uns apropriés aux hommes, & les autres aux femmes, ſans qu'ils les puiſſent changer, ſur peine de prendre un ſexe pour l'autre. Voilà ce que j'ai bien voulu remarquer ici, parce que c'eſt une choſe qui ne me ſemble pas-moins conſidérable que néceſſaire à ceux qui veulent inſtruire les Indiens dans notre Sainte Religion, ſans ſe rendre ridicules par les barbariſmes qu'ils pourroient faire autrement. C'éſt pourquoi les Religieux qui ſont dans ce Pays, & particulièrement les Jéſuites, s'apliquent fort à cette Langue, afin de pouvoir enſeigner avec plus de facilité la Doctrine Chrétienne à ces Gentils, comme nous l'avons dit au commencement de cet Ouvrage.

CHAPITRE XII.

De la Manière auſtère dont on élevoit les Enfans.

ILs élevoient leurs Enfans le moins délicatement qu'il leur étoit poſſible: ce qui s'obſervoit indifféremment en la perſonne des *Yncas*, & de leurs Sujets riches ou pauvres. D'abord que l'Enfant étoit venu au monde, ils le lavoient d'eau froide, & l'enveloppoient ainſi dans ſes langes: ce qu'on continuoit tous les matins, après avoir laiſſé la plupart du tems cette eau au ſerain. Si la mère vouloit careſſer extraordinairement ſon enfant, elle prenoit de l'eau dans ſa bouche, & lui en jettoit par tout le corps, excepté ſur le ſommet de la tête, où elle ne touchoit jamais. Si l'on demandoit à ces Peuples ce qui les obligeoit à cela, ils répondoient qu'ils le faiſoient à deſſein, pour accoutumer leurs enfans au froid & à la fatigue, & leur renforcer les membres. Ils laiſſoient paſſer plus de trois mois, ſans leur envelopper les bras; parce, diſoient-ils, que cela n'eut ſervi qu'à les affoiblir. De-plus ils les tenoient ordinairement dans leur berceau, qui étoit une eſpèce de banc de quatre piés, dont il y en avoit un plus court que les autres, afin de les pouvoir bercer plus facilement. Le lit où l'on couchoit l'enfant, étoit une eſpèce de rêts aſſez groſſe, dont on l'enveloppoit des deux cotés du berceau, pour l'empêcher de tomber.

En quelque tems que ce fût, & même quand il falloit donner à tetter aux Enfans, les Mères ne les prenoient point entre leurs bras; parce, diſoient-elles, qu'ils n'en vouloient jamais bouger dès-qu'on les accoutumoit à cela, &

& qu'on pouvoit difficilement les faire demeurer dans le berceau. Cependant, lorsqu'elles jugeoient à-propos de les en tirer, elles faisoient un creux dans la terre, où elles le mettoient debout jusqu'au sein, & les environnoient de vieux drapeaux, afin qu'ils fûssent plus mollement, & leur donnoient divers jouëts pour les amuser, sans les prendre jamais entre leurs bras, quand même c'eût été l'enfant de plus grand Seigneur du Royaume. Lorsqu'une Mère vouloit donner à tetter à son enfant, elle se couchoit sur lui, mais elle ne l'alaitoit que trois fois le jour, le matin, à midi, & le soir; hors ce tems-là, elle ne lui donnoit jamais le teton, elle aimoit mieux le laisser crier, que de lui faire prendre l'habitude de tetter tout le jour. Toutes les Femmes du Pays observoient la même chose, & disoient pour raison, que cette coutume les rendoit sales & sujets à vomir, qu'ils en devenoient gloutons quand ils étoient grands, & que l'expérience montroit cela par l'exemple des Bêtes mêmes, qui n'alaitoient leurs petits qu'à certaines heures du jour, & non pas toute la nuit. Quelque grande Dame que fût une mère, elle-même élevoit son enfant, & ne le mettoit point en nourrisse, si quelque indisposition particulière ne l'y obligeoit: tant qu'elle nourrissoit, elle s'abstenoit de voir son mari; parce, disoit-elle, que la compagnie de l'homme corrompoit le lait de la mère, & rendoit l'enfant ectique, ou, comme nous disons, le faisoit venir en chartre. Pour marquer cette indisposition des enfans, ils se servoient du mot *Ayusca*, participe du prétérit qui signifie proprement *un enfant changé pour un autre*: ce qui passoit en proverbe parmi les jeunes-gens, quand ils vouloient dire que leurs Maîtresses ne les favorisoient pas tant que leurs Rivaux. Mais il étoit défendu de dire ce mot à un homme marié, parcequ'il étoit du nombre des cinq qu'on ne pouvoit prononcer impunément. Pour revenir à ce que je disois tout-à-l'heure, il me souvient d'avoir autrefois connu une *Palla* de Sang Royal, qui ne pouvant nourrir une de ses filles, fut contrainte de la donner à une nourrisse, qui étant devenuë enceinte pendant qu'elle la nourrissoit, fut cause que l'enfant devînt ectique de telle sorte, qu'il n'avoit que la peau & les os. La mère, qui avoit perdu son lait au bout de huit mois, voyant sa fille *ayusca*, ou *en chartre*, se le fit revenir à force de fomentations & de cataplâmes qu'elle s'apliqua, & fit si bien qu'elle acheva de nourrir sa fille & la remît en santé: elle ne voulut plus se fier depuis à aucune nourrisse, persuadée de cette maxime, que le lait d'une mère donne la vie à l'enfant.

Quand une mère avoit du lait suffisamment pour nourrir son enfant, elle ne lui donnoit jamais à manger qu'après l'avoir sevré; disant que tout autre aliment mêlé au lait ne faisoit que le corrompre, & qu'altérer la santé de l'enfant. Lorsque l'enfant commençoit à se traîner sur les piés, il falloit qu'il prît le tetton à genoux du mieux qu'il pouvoit, sans que la mère le souffrît jamais sur son giron: que s'il vouloit l'autre mamelle, elle la lui montroit afin qu'il la prît, sans le reçevoir entre ses bras.

Dès-qu'une Femme étoit accouchée, elle n'usoit point d'autre délicatesse, ni envers elle-même, ni envers son enfant, que de le laver d'eau froide, après s'en être lavée elle-même, puis elle se mettoit à faire son ménage, comme si elle n'avoit point accouché. J'ajoute à cela qu'il n'y avoit personne, qui

dans cette occaſion aidât les Femmes, de quelque qualité qu'elles fûſſent; & que ſi quelqu'une ſe mêloit de les aſſiſter dans l'enfantement, elle paſſoit plutôt pour ſorcière que pour ſage-femme.

CHAPITRE XIII.

De la Manière de vivre & de l'Exercice des Femmes mariées.

DEs-qu'une Femme étoit mariée, la plupart du tems elle ne bougeoit de ſa maiſon, où elle s'occupoit à filer, & à tiſtre de la laine & du cotton; de la laine dans les Pays froids, & du cotton dans les Pays chauds. Ce qu'elle filoit & tiſſoit ainſi, étoit pour ſon uſage particulier, & pour celui de ſon mari & de ſes enfans. Elles couſoient rarement, parcequ'il n'y avoit pas beaucoup de coutures aux habits des hommes & des femmes. Toute leur tiſſure, de cotton ou de laine, étoit retorſe; & toute leur toile à quatre lizières, ſans qu'ils l'ourdîſſent jamais que de la largeur qu'ils jugeoient néceſſaire à-peu-près pour faire des robes ou des chemiſettes. Leurs habits n'étoient point coupés, mais on les tiroit du métier tout d'une pièce; parce qu'avant que d'en ourdir la toile, on leur donnoit à-peu-près la largeur & la longueur qu'ils devoient avoir.

Il n'y avoit parmi ces Indiens ni tailleurs, ni cordonniers, ni faiſeurs de bas, parce qu'ils ſavoient fort bien ſe paſſer de pluſieurs choſes, que le luxe plutôt que la néceſſité ſemble avoir introduites parmi nous. Les Femmes prenoient le ſoin des habits de leur famille, & les Hommes la fourniſſoit de chauſſure: car, comme nous le dirons ailleurs, il falloit qu'ils en ſçûſſent le métier quand on les armoit Chevaliers. Et quoique les *Yncas* du Sang Royal, les *Curacas*, & les plus Riches du Pays, eûſſent des valets qui travailloient à cela pour eux, ils ne laiſſoient pas de s'y exercer de tems en tems, & de forger toute ſorte d'armes, que leur profeſſion les obligeoit de ſavoir faire; parce que la coutume du Pays, dont ils ſe piquoient plus que de toute autre choſe, les portoit à cela.

Les Hommes & les Femmes travailloient à l'envi à la campagne, où les uns aidoient aux autres à bien cultiver la terre. Dans quelques Provinces fort éloignées de *Cuzco*, dont le terroir n'étoit pas encore bien labourable, les Femmes travailloient aux terres des *Yncas*, pendant que leurs Maris demeuroient à la maiſon, où ils s'occupoient à filer & à tiſtre. Au reſte je n'entens parler ici que des mœurs des Sujets de l'*Ynca*, ou des Nations qui l'imitoient, qui étoient preſque toutes ſujettes à ſon Empire: car pour les autres, je les trouve ſi barbares, qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle. Les Indiennes aimoient ſi fort à filer, & ſe plaîſoient ſi peu à perdre le tems, que lors-même qu'elles alloient à la Ville, des Villages d'autour de *Cuzco*, ou qu'elles alloient faire des viſites d'un quartier à l'autre, elles portoient toujours dequoi s'oc-

cuper à filer & à tordre, dont ils faisoient l'un le long du chemin, comme le plus facile, & l'autre en compagnie, dans les maisons des personnes de leur connoissance. Il est vrai néanmoins que cette coutume de filer par les chemins, n'étoit en usage que parmi les petites-gens: car les *Pallas*, qui étoient de Sang Royal, quand elles alloient visiter quelque personne de leur connoissance, faisoient porter leurs quenouilles par leurs Demoiselles: de cette manière, & celles qui visitoient, & celles qui étoient visitées, travailloient de compagnie, & s'empêchoient d'être oisives. Leurs fuseaux sont faits d'une espèce de canne ou de roseau, comme en Espagne ils sont de fer, avec leur peson, sans être vuidés par la pointe. Elles attachent avec un lacet leur filasse, ou leur quenouillée, qu'elles font la plus large qu'il leur est possible; & la tirent avec les deux prémiers doigts de la main gauche, pour l'ajuster au fuseau. C'est de cette même main qu'elles soutiennent la quenouille, qui n'a qu'un quart-d'aune de long, & se servent des deux mains pour tirer plus subtilement la laine ou le cotton, sans en porter les doigts à la bouche: aussi n'en est-il pas besoin, parce qu'elles ne manient point de lin, du-moins de mon tems elles n'en filoient pas. Mais comme elles travaillent assez lentement, comme je pense l'avoir remarqué ailleurs, il ne faut pas s'étonner si, en matière de filer, ces Femmes n'avancent pas beaucoup leur travail.

CHAPITRE XIV.

Des Visites des Indiennes: De quelle façon elles refesoient leurs habits: Et comment on souffroit les Femmes Publiques.

SI une Femme, qui n'étoit ni de la condition des *Pallas*, ni mariée à un *Curaca* Seigneur de plusieurs Vassaux, alloit visiter une *Palla*, c'est-à-dire une Dame de Sang Royal, elle ne portoit avec elle aucun ouvrage à faire: mais d'abord après les prémiers complimens qu'elle faisoit dans cette visite, ou plutôt dans cette adoration, tant étoient grands les respects qu'on rendoit à la *Palla*, elle la prioit de lui donner dequoi travailler, pour lui faire connoître par-là, qu'elle ne la visitoit point en qualité de son égale, mais comme sa très-humble servante. Alors la *Palla*, par une faveur bien signalée, lui donnoit quelque chose à faire de son propre ouvrage, ou de celui de ses filles, pour ne la mettre pas au rang de celles qui la servoient: ce qui étoit une des plus grandes graces que pût reçevoir la personne qui alloit en visite, voyant que la *Palla* l'avoit mise du pair avec elle ou avec ses filles. Ce même commerce de civilité & d'honnêteté se pratiquoit entre les autres femmes, & parmi les hommes dans tout ce Royaume, ou les Inférieurs tâchoient de se rendre agréables à ceux dont ils relevoient, & les Supérieurs de leur coté obligeoient leurs Sujets de plusieurs faveurs, à le prendre depuis l'*Ynca*, qui é-

toit leur Roi, jusqu'aux moindres Bergères, qu'on apelloit *Llamamicher.*

Cette louable coutume qu'avoient les Indiennes de se visiter ainsi, & de porter leurs ouvrages pour ne pas demeurer oisives, servit d'exemple aux Espagnolles de *Cuzco*, qui observèrent la même chose jusqu'au tems de *Francisco Hernandez Giron*, qui dans les mouvemens de la guerre abolît cette pratique, comme c'est l'ordinaire d'une jurisdiction tirannique de ruiner de fonds en comble toutes les bonnes coutumes.

Je raporterai ici, aprcs avoir parlé des visites & de l'ouvrage des Indiennes, de quelle façon les gens-du-commun racommodent leurs habits. S'ils se déchirent par le moyen d'un accroc, ou qu'une bluëtte de feu y tombant dessus il s'y fasse quelque trou, pour en réparer le défaut ils se servent d'une certaine aiguille faite d'une épine (car ils n'en ont aucune de métail) où ils passent une aiguillée de fil de même couleur que la robe, & à force de l'ajuster & de coudre d'un bout à l'autre pour couvrir ce qui est rompu, ils le rentrayent si proprement qu'il semble qu'il n'y ait jamais eu de trou, quand même il auroit été de la largeur de la main. Pour en venir à bout plus facilement, & rendre la toile égale par les deux bouts, ils se servent, au lieu de métier, d'une calliebasse coupée par le milieu, ou bien de la circonférence d'un pot de terre; ce qui passoit parmi eux pour une invention de racommoder leurs habits si belle & si excellente, qu'ils se moquoient d'ordinaire des Espagnols, parce qu'ils les leur voyoient refaire tout autrement, à-cause que la tissure étoit différente de celle des Indiens. Il faut remarquer encore, que pour s'aprêter à manger ils avoient dans leurs maisons, au-lieu de foyer, certains fours d'argille, grands ou petits, selon les moyens qu'avoit le Maître du logis. Ils y mettoient le feu par l'ouverture ordinaire, & au-dessus du four ils en faisoient deux ou trois, plus ou moins, pour y mettre cuire dans des pots de terre les viandes qu'ils vouloient assaisonner. Ils se servoient de cette invention, pour épargner le bois: aussi étoient-ils fort surpris de voir que les Espagnols, dans leur manière de faire la cuisine, en perdoient beaucoup, & le laissoient brûler inutilement.

Il reste à parler des Femmes Publiques, que les *Yncas* toléroient dans leurs terres, pour obvier à de plus grands maux. Elles demeuroient à la Campagne, chacune séparément, dans de chetives cabanes, & ne pouvoient entrer dans les Villes, de peur que leur commerce ne corrompît les femmes. Ils les apellent vulgairement *Pampauruna*, nom qui désigne & leur demeure & leur façon de vivre. Ce mot est composé de *Pampa*, c'est-à-dire *plaine*, & de *Runa*, qui au singulier signifie *un homme* & *une femme*, & au plurier *plusieurs gens ensemble.* Desorte que si on joint ces deux mots, l'on trouvera que *Pampauruna* marque des gens qui vivent à la campagne, ou bien *des femmes de place:* par où ils vouloient donner à entendre, que comme une Place est publique, & destinée à reçevoir tous ceux qui y veulent aller, ces Femmes l'étoient de même, & se prostituoient à tous venans. Les Hommes les traitoient avec beaucoup de mépris, & il étoit défendu aux Femmes de leur parler, sur peine de porter le même nom pour marque d'infamie, & outre cela d'être rasées en public, & répudiées par leurs maris si elles en avoient. En un

un mot, pour les expoſer à la honte publique, on ne les nommoit jamais autrement que *Pampauruna*, qui ſignifie *Putain*.

CHAPITRE XV.

Ynca Roca *ſoumet pluſieurs Nations, dont les plus remarquables étoient les* Chancas *& la Province de* Hanco Huallu.

APRE'S la mort de ce dernier *Ynca*, le Roi *Ynca Roca* ſon fils (dont le nom, ſelon l'explication qu'en donne *Blas Valera*, que nous avons raportée ci-devant, ſignifie *un Prince prudent*) prit la bordure de couleur à ſon avènement à la Couronne; & après avoir rendu les derniers devoirs à ſon père, par une pompe funebre qu'il fit ſolemnellement, il paſſa les trois prémières années de ſon règne à viſiter ſon Pays. Il leva en même tems des troupes, pour conquérir de nouveaux lieux du coté de *Chinchaſuyu*, qui eſt au Septentrion de *Cuzco*. Outre cela, il fit faire un pont ſur la Rivière d'*Apurimac*, qui eſt ſur le Chemin Royal de *Cuzco*, tirant vers la Ville des Rois. Car il lui ſembla que ce ſeroit une choſe indigne de ſa majeſté, s'il falloit que ſon Armée paſſât cette Rivière ſur des radeaux, comme elle avoit fait du tems de ſon père, qui s'étoit déſiſté de faire un pont, pour n'avoir pas encore aſſujetti les Provinces de cette Frontière, qui étoient maintenant ſous l'Empire de l'*Ynca* ſon fils.

Après que le pont fut fait, il ſortit de *Cuzco* avec vingt-mille hommes & quatre Meſtres-de-camp. L'ordre qu'il tînt dans ſon Armée, fut de faire paſſer ſur le nouveau pont tous ſes gens de guerre, dont il fit un eſcadron, & mit trois hommes à chaque file. Après avoir marché quelque tems, il entra dans le Vallon apellé *Amancay*, c'eſt-à-dire *Lys*, à-cauſe du grand nombre de ces fleurs qui naîſſent dans cette Vallée. Elles ſont différentes des *Lys* d'Eſpagne, & pour la figure & pour l'odeur; car la fleur *Amancay* eſt faite en forme de cloche, elle n'a ni feuilles ni odeur. Les Eſpagnols ne lui ont donné le nom de Lys, qu'à-cauſe de ſes deux couleurs, qui ſont le blanc & le verd. D'*Amancay* il laiſſa à main droite la haute Montagne neigeuſe, & ſoumit à ſon Empire le peu de Villes qu'il trouva entre cette Montagne & le Grand Chemin, dont les Habitans ſont des Nations apellées *Tacmara* & *Quinvalla*. De-là il paſſa à *Cochacaça*, où il mit quelques troupes en garniſon; il fut enſuite à *Curampa*, où il trouva fort peu de gens, qu'il aſſujettît facilement; & de *Curampa* il tira vers la grande Province apellée *Antahuaylla*, dont les habitans s'étendent à droit & à gauche à coté du chemin royal de ſeize à dix-ſept lieuës. Ces Peuples, apellés *Chancas*, ſont fort riches & fort aguerris; auſſi ſe vantent-ils d'être ſortis de la race d'un Lion, c'eſt pour cela qu'ils adorent cet animal comme un Dieu. Avant que les Rois *Yncas* les eûſſent conquis, ils produiſoient en public, dans leurs principales fêtes, vingt-quatre jeunes hommes,

mes, équipés de la même manière qu'on peint Hercule, c'est-à-dire couverts de la peau d'un Lion, dont la tête leur servoit de casque. Ils observoient encore de mon tems cette coutume, & je me souviens de les avoir vus à *Cuzco* habillés ainsi, le jour de la Fête du très-saint Sacrement de l'Autel.

On comprend sous le nom de *Chanca* plusieurs autres Nations, comme celles qu'on apelle *Hanco-Huallu*, *Utunsullu*, *Uramarca*, *Villca* &c. Toutes ces Nations se vantent d'être sorties de divers pères; les unes d'une Fontaine, les autres d'un Lac, & les autres d'une haute Colline: chaque Peuple tenant pour Dieu celui qu'il croyoit être son père, jusqu'à lui sacrifier pour marque d'adoration. Les prédécesseurs de ces Peuples, venus de bien loin, conquirent divers Pays, avant que d'arriver dans la Province d'*Antahuaylla*, qu'ils soumirent par les armes, en chassèrent les anciens habitans, & firent resserrer dans leurs Provinces les *Quéchuas*, qu'ils rendirent leurs tributaires. Mais comme après avoir fait toutes ces choses, dont leurs descendans se vantent encore aujourd'hui, ils traitoient leurs Sujets tiranniquement: cela fut cause que sur l'avis qu'en eut le Roi *Ynca Roca*, il résolut de les aller voir, pour les mettre à la raison. Lorsqu'il fut arrivé aux confins de la Province d'*Antahuaylla*, il envoya faire aux *Chancas* les sommations ordinaires, pour les obliger à se soumettre au Fils du Soleil, ou à prendre les armes pour se défendre contre lui. Cette proposition étant faite aux *Chancas*, ils s'assemblèrent pour y répondre, & mirent l'affaire en délibération: les avis y furent partagés: les uns disoient qu'il étoit raisonnable de reconnoître l'*Ynca* pour leur souverain Seigneur, puisqu'il portoit le titre de Fils du Soleil: les autres au-contraire, c'est-à-dire ceux qui se croyoient descendus d'un Lion, soutenoient qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'eux, qui commandoient à tant de Vassaux, & qui venoient d'une si bonne race, s'assujettîssent à une domination étrangère; qu'on ne leur persuaderoit jamais que l'*Ynca* fût Fils du Soleil; que leur généalogie & les exploits des *Chancas* leurs ancêtres, leur devoient aprendre qu'il étoit plus glorieux pour eux de soumettre les autres peuples à leur Empire, que de se rendre tributaires de l'*Ynca*; qu'au-reste ils n'avoient pas fait encore la dernière épreuve de la valeur de leurs bras, & qu'il valoit bien mieux résister à l'*Ynca*, que de lui obéïr lâchement, & se rendre à lui à la prémière sommation, au-lieu de déployer leurs enseignes victorieuses, & de prendre les armes en gens d'honneur.

Les *Chancas* passèrent ainsi plusieurs jours sans pouvoir s'accorder. L'*Ynca* n'en fut pas plutôt averti, qu'il résolut d'entrer dans leur Province à main armée, afin de les surprendre; de peur qu'usant de clémence & de douceur envers eux, ils n'en devînssent plus téméraires, & que rendus insolens par les victoires qu'ils avoient gagnées contre d'autres Peuples, ils n'entreprîssent sur lui quelque chose qui l'obligeât à leur faire une cruelle guerre, & à les punir à toute rigueur. Il commanda donc aussi-tôt à ses Mestres-de-camp d'entrer dans la Province d'*Antahuaylla*, & envoya en même tems un Exprès aux *Chancas*, pour leur dire de sa part, que s'ils ne le reconnoissoient point pour Roi, ils devoient être certains qu'il les feroit tous passer au fil de l'épée, parce qu'il étoit résolu de ne plus souffrir leur opiniâtreté. Ces paroles épouvantèrent si

fort

fort ces gens-là, qui voyoient d'ailleurs que quantité de *Québchuas*, & d'autres Nations qu'ils avoient offensées par le passé, alloient se rendre à l'Armée des *Yncas*; qu'ils subirent leur joug, plus pour la crainte qu'ils avoient de ses Armes, & de la vengeance de leurs Ennemis, que pour l'amour de ses Loix & de son Gouvernement. Ils répondirent donc sans marchander plus longtems, qu'ils étoient prêts à lui obéïr ponctuellement en tout ce qu'il leur commanderoit : mais quelques offres qu'ils lui fissent, elles ne diminuèrent point la haine secrète qu'ils avoient dans l'ame contre lui, comme nous le verrons ci-après.

Après que l'*Ynca* eût ainsi conquis ceux d'*Antahuaylla*, & laissé dans leur Province les Ministres qu'il jugea nécessaires pour leur aprendre leur devoir, il passa plus avant jusqu'au Pays que l'on apelle *Uramarca*, & autrement *Chanca*, qui a son étenduë assez petite, mais dont les habitans ont le cœur haut, & sont naturellement fort aguerris. Aussi ne se rendirent-ils point sans résistance; & peut-être que s'ils eûssent eu les forces égales au courage, ils ne se seroient pas soumis si-tôt aux *Yncas*, envers lesquels les Indiens de ces Contrées ne se montrèrent pas si enclins ni si souples, que ceux des Provinces de *Cuntisuyu* & de *Collasuyu*; car ce ne fut qu'à contre-cœur qu'ils reconnurent enfin une Puissance étrangère. En sortant d'*Uramarca*, l'*Ynca* entra dans la Province que les Indiens apellent *Hanco Huallu* ou *Villca*, & les Espagnols *Villcas*; Peuples qui n'eurent pas moins de regret de se rendre, qu'en avoient eu leurs Voisins. Ces Nations, du nombre des *Chancas*, avoient conquis d'autres Provinces par les armes, & en acquéroient tous les jours de nouvelles par un excès d'ambition, qu'ils accompagnoient d'un orgueil déréglé, & d'une tirannie insupportable à leurs Sujets. Mais le Roi *Ynca Roca* sçut bien reprimer l'un & l'autre, & les rendre souples à ses ordres; ce qui les affligea fort dans leur ame, & leur fit concevoir une haine secrète contre leur nouveau Prince. Dans ces deux Provinces, les habitans sacrifioient des enfans à leurs Dieux dans leurs Fêtes principales : ce qui étant venu à la connoissance de l'*Ynca*, il leur persuada, par un discours qu'il leur fit, d'adorer le Soleil, & de se dépouiller de cette inhumanité qui leur étoit naturelle. Pour les y porter plus fortement, & les empêcher d'y retomber, il fit une Loi (qu'il prononça de sa propre bouche, afin de la faire mieux observer) par laquelle il les assura, que pour un enfant qu'ils sacrifiéroient, il les feroit tous passer au fil de l'épée, & peupleroit leur pays d'autres habitans qui ne seroient pas si barbares qu'eux, & ne tuéroient point des innocens, envers lesquels ils témoigneroient avoir plus de tendresse que leurs propres pères n'en avoient. Quoique ces paroles fissent impression sur ces Barbares, ils ne quitèrent qu'à regret leur abomination; parce que le Diable leur avoit mis dans l'esprit, que cette coutume d'immoler des Enfans lui étoit le sacrifice le plus agréable.

De *Villca* il prit son chemin à main gauche du coté d'Occident, jusqu'à la côte de la Mer, & se rendit à l'une de ces deux grandes Provinces qui porte presque le même nom : mais pour les distinguer, on apelle la prémière *Sulla*, & la seconde *Utumsulla*. Ces deux Provinces contiennent plusieurs Nations,

qui ont divers noms ; d'ailleurs les unes font mieux peuplées que les autres. Mais fans m'arrêter à les décrire en détail, il me fuffira de dire, que le nombre des habitans étoit de quarante-mille hommes, qui firent perdre beaucoup de tems à l'*Ynca*, avant qu'il pût en venir à bout. Car ceux du Pays difent qu'il y fut bien trois ans, parce qu'il ne voulut point les réduire par la force des armes, mais les avoir par careffes. Pendant ce tems-là les Indiens, qui étoient en grand nombre, & qui étoient fort aguerris, furent fouvent fur le point de prendre les armes pour réfifter courageufement ; jufqu'à ce qu'enfin vaincus par le bon traitement de l'*Ynca*, & par l'honnête procédé dont il ufoit envers eux, ils fe foumirent, embrafsèrent fes loix, & reçurent pour Gouverneurs ceux qu'il lui plût leur donner ; ce qu'il n'eût pas plutôt fait, qu'il s'en retourna victorieux à *Cuzco*. Il y a environ trente-deux ans qu'on a découvert, dans ces deux Provinces de *Sulla* & d'*Utumfulla*, quelques Mines d'argent & de vif-argent, qui font d'un grand revenu, & fort importantes à la fonte des Métaux, principalement de l'Argent.

CHAPITRE XVI.

Du Prince Yahuarhuacac, *& l'Explication de fon nom.*

LE Roi *Ynca Roca* ayant employé quelques années à gouverner paifiblement fes Etats, réfolut de reprendre les armes, & d'envoyer pour cet effet le Prince fon fils & fon héritier, qu'on apelloit *Yahuarhuacac*, à la conquête d'*Antifuyu*, qui eft à l'Orient de *Cuzco*, & affez proche de cette Ville. Car de ce coté-là il n'avoit pas avancé les bornes de fon Empire plus loin que la Rivière de *Paucartampu*, jufqu'où s'étendoit la conquête du prémier *Ynca Manco-Capac*.

Avant que de paffer outre, je trouve à-propos que nous raportions ici la fignification du nom *Yahuarhuacac*, & que nous montrions en même tems pourquoi l'on apella ainfi ce Prince. Parmi les Indiens les uns en attribuënt la caufe, à ce qu'à l'âge de trois ou quatre ans il pleura du fang, mais on ne fait pas certainement fi ce fut une feule ou plufieurs fois ; ce qui venoit peut-être de quelque mal qu'il pouvoit avoir aux yeux. Les autres difent qu'il répandit ces larmes fanglantes quand il nâquit ; cette opinion me paroît plus vraifemblable que l'autre. Il fe put faire auffi que venant au monde, il lui demeura fur le vifage quelque goute du fang de fa mère, & que ces Peuples fuperftitieux, & qui fe piquoient d'être devins, s'imaginèrent que c'étoient des larmes que l'enfant répandoit. Quoiqu'il en foit, ils tînrent tous pour certain qu'il pleura du fang, & s'attachèrent d'autant plus à cet accident, de très-mauvais augure felon eux, qu'il étoit arrivé au Prince héritier de la Couronne. Ils apréhendèrent fort pour lui, & fe perfuadèrent que cela le menaçoit de quelque grande infortune, ou de la malédiction de fon Père le Soleil, com-

comme ils disoient. Voilà l'explication du nom *Yahuarhuacac*, qui signifie *celui qui pleure du sang* : ce qu'il ne fit qu'en son enfance, & non pas en l'âge viril, ni pour avoir été vaincu, ou fait prisonnier de guerre ; ce qui n'arriva jamais à aucun *Ynca*, excepté à l'infortuné *Huascar*, qui fut arrêté par *Atahuallpa* son frère bâtard, comme nous le dirons en son lieu. Il ne fut pas non-plus changé en nourrisse, ni supposé, comme un certain Historien a voulu nous le faire accroire : car toutes ces choses sont fort éloignées du respect religieux que les Indiens portoient à leurs *Yncas*, & du soin qu'en avoient leurs Gouverneurs, & les autres Ministres destinés pour le service & pour la garde du Prince. Cela étant ainsi, bien-loin qu'ils eûssent voulu souffrir qu'on l'enlevât pour en mettre un autre à sa place, ou qu'il y eût quelqu'un si hardi que de l'entreprendre, quiconque l'eût seulement pensé, celui-là sans-doute eût cru que la terre se fût ouverte dans le moment pour l'engloutir, & toute sa parenté, ou même la Province, & la Ville dont il étoit natif. Car, comme nous l'avons dit ailleurs, ils tenoient leurs Rois pour Dieux, & les adoroient en qualité de Fils du Soleil avec plus de vénération, que tous les anciens Gentils n'en ont jamais eu pour leurs Divinités imaginaires.

Je remarquerai ici, à l'occasion de cet augure qu'ils tiroient des pleurs, une autre superstition, ou le vain présage qu'ils tiroient du remuëment des paupières de-dessus & de-dessous. Tous les *Yncas*, & leurs Vassaux, prenoient pour un bon présage, lorsque la paupière de-dessus de l'œil gauche se mouvoit plus qu'à l'ordinaire ; car ils disoient alors que c'étoit un signe qu'il leur arriveroit quelque bien, qui les combleroit de contentement & de joie. Mais si c'étoit la paupière de l'œil droit, l'augure leur paroîssoit incomparablement meilleur, & leur promettoit, à ce qu'ils disoient, des prospérités sans nombre, & des richesses inestimables, qu'ils croyoient devoir être accompagnées d'un plaisir & d'une tranquillité d'esprit qu'on ne pouvoit exprimer. Mais les paupières de-dessous leur présageoient tout le contraire : s'il arrivoit qu'elles tremblâssent plus que de coutume, ce leur étoit un indice de tristesse, & qu'ils verroient des choses qui les accableroient de douleur & de misère : mais si c'étoit la paupière de-dessous de l'œil gauche, ils prenoient cela pour le pire de tous les présages qu'ils eûssent pu avoir, qui les menaçoit, à ce qu'ils disoient, d'une infinité de larmes, & d'être exposés à l'avenir à tous les maux & à tous les chagrins imaginables. Ils ajoutoient tant de foi à ces petits accidens, que toutes les fois que ce dernier leur arrivoit, ils s'abandonnoient aux pleurs, comme s'ils se fûssent vus accablés des plus grands malheurs. Alors pour ne point perdre leurs yeux, à force de pleurer les maux qu'ils n'avoient pas encore vus, ils avoient entr'eux une superstition aussi ridicule que l'augure même : car ils mouilloient de salive le bout d'une paille, qu'ils apliquoient à la paupière de-dessous en la resserrant, & disoient pour leur consolation, que cette paille mise ainsi empêchoit le cours des larmes qu'ils apréhendoient de répandre, & détournoit le mauvais présage du tremblement de la paupière. Ils tiroient presque les mêmes conjectures du bruit des oreilles, que je laisse à part pour ne m'éloigner pas de mon sujet. J'ajouterai seulement que je puis parler avec certitude de l'un & de l'autre, pour l'avoir vu. Je reviens à mon sujet.

Le Roi *Ynca Roca*, ayant donc conçu le dessein d'envoyer le Prince son fils à la conquête d'*Antisuyu*, fit lever quinze-mille hommes, nomma trois Mestres-de-camp pour les conduire, pour accompagner le Prince, & pour lui servir de Conseillers, & il le fournît de toutes les munitions qui lui étoient nécessaires. Le Prince fut avec ces troupes jusqu'à la Rivière de *Paucartampu*, d'où il passa plus avant à *Challapampa*, où il soumît à son obéïssance le peu d'Indiens qu'il trouva dans ces Contrées. De *Challapampa* il continua son voyage à *Pillcapata*, & y peupla quatre Villes d'autres gens que de ceux du Pays. Il alla ensuite à *Havisca* & à *Tunu*, où les Indiens trouvèrent l'Herbe apellée *Cuca*, qu'ils estiment si fort, comme je l'ai déjà dit. La Terre de *Havisca* échut depuis en héritage à *Garcillasso de la Véga* mon bon Seigneur, qui m'en fit une donation durant ma vie, mais je la perdis depuis pour m'en aller en Espagne. Pour entrer dans les Vallons où croît l'Herbe *Cuca*, il faut passer par un Côteau qu'on apelle *Cannachuay*, où il y a cinq lieuës de descente presque perpendiculaire, qu'on ne peut regarder sans frayeur; moins encore peut-on, sans être saisi de crainte, monter en haut ou descendre par un chemin si dangereux, par où l'on va comme en serpentant & avec beaucoup de danger, de quelque coté que l'on se tourne.

CHAPITRE XVII.

Des Idoles des Peuples apellés Antis, *& de la Conquête des* Charcas.

Les habitans des Provinces des *Antis* adoroient les Tigres, & les grandes Couleuvres apellées *Amaru*, dont les unes sont plus grosses que la cuisse d'un homme, & longues de vingt-cinq à trente piés, & les autres beaucoup moindres. Ces gens-là les adoroient toutes, à-cause de leur prodigieuse grandeur. Elles ne sont point malignes, & ne font mal à personne: ce que ceux du Pays attribuënt à l'effet de l'enchantement d'une Magicienne, qu'ils croient les avoir ainsi aprivoisées, parce qu'elles étoient auparavant fort farouches. Ils adoroient aussi les Tigres, à-cause de leur cruauté: ils disoient que les Tigres & les Couleuvres étoient natifs du Pays, & que par conséquent ils méritoient d'être adorés, mais que pour eux ils étoient étrangers en ces Contrées. Ils adoroient encore l'Herbe apellée *Cuca*, ou *Coca*, comme disent les Espagnols.

Dans ce voyage le Prince *Yahuarhuacac* ajouta près de trente lieuës de conquête à son Empire, dans un Pays qui n'étoit guere peuplé, & ne passa point plus avant; parce que les marais, les précipices & les montagnes, rendoient presque inaccessible cette Contrée, qui sert comme de frontière à la Province qu'on apelle proprement *Anti*, d'où prend son nom toute celle d'*Antisuyu*. Après avoir fait cette conquête, le Prince retourna à *Cuzco*, & dès-lors le Roi son père résolut de ne plus faire d'entreprises de guerre; parce que du

coté

coté d'*Antisuyu*, qui est à l'Orient, il n'y avoit rien à conquérir, non-plus qu'à l'Occident, où est le Pays de *Cantisuyu*, où son Empire aboutissoit vers la Mer du Sud: de sorte qu'à le prendre ainsi, de l'Orient à l'Occident, il y avoit vers le Parage de *Cuzco* plus de cent lieuës de terre, & du Septentrion au Midi plus de deux-cens. Dans tout ce Pays les Indiens s'occupèrent à bâtir de magnifiques Palais, des Jardins, & des Maisons de Plaisance à l'*Ynca*. Ils prirent soin en même tems de faire des Magazins dans les grands chemins, afin d'y serrer les munitions de guerre & les habits pour l'usage de ceux du Pays.

Le Roi *Ynca Roca* s'étant apliqué quelques années aux exercices de la Paix, résolut enfin d'achever la conquête des grandes Provinces apellées les *Charcas*, que son père *Ynca Capac Yupanqui* avoit commencée au Détroit de *Collasuyu*. Pour exécuter ce dessein, il mit sur pié trente-mille hommes, & fut le prémier de tous les *Yncas* qui marcha avec une si grosse Armée. Il nomma six Mestres de-camp, outre les autres Chefs & les Officiers subalternes, & se mit en campagne, après avoir laissé pour son Lieutenant dans le Royaume le Prince *Yahuarhuacac*, auquel il donna pour Ajoints quatre autres *Yncas*, afin qu'ils lui servîssent de Conseillers.

Il sortit après cela de *Cuzco* par le grand chemin de *Collasuyu*, & prit en passant toutes les troupes qu'on tenoit prêtes dans les Provinces, avec lesquelles il arriva aux confins de *Chuncuri*, de *Pucuna* & de *Muyumuyu*, qui étoient les Provinces les plus proches de son Royaume. Il les fit sommer d'abord de reconnoître le Soleil pour leur Dieu, de reçevoir ses Loix, d'abandonner le culte de leurs Idoles faites de pierre & de bois, & de renoncer aux abus qu'ils commettoient ordinairement contre la Loi Naturelle, & contre les Devoirs de la Société Civile. Les habitans s'offensèrent si fort de ce langage, que les Principaux d'entr'eux, & les plus aguerris, prirent les armes avec beaucoup de furie, disant qu'on ne les pouvoit traiter avec plus de rigueur, que de les vouloir contraindre de quiter leurs Dieux, pour adorer ceux des Etrangers, & de renoncer à leurs Coutumes & à leurs propres Loix, pour s'assujettir à celles de l'*Ynca*, qui faisoit profession d'envahir tous les Etats, & de rendre tributaires les Peuples qui ne relevoient point de lui, & de les traiter comme des esclaves. Sur quoi ils conclurent qu'ils ne devoient point le souffrir, mais se résoudre plutôt à mourir en gens d'honneur, pour la défense de leurs Dieux, de leur Patrie, & de leur Liberté.

CHAPITRE XVIII.

*Remontrance des Vieillards aux Jeunes-gens, qu'ils font résoudre à reçevoir l'*Ynca.

LEs Vieillards, gens ſages & modérés, répondirent à ces objections des Jeunes-gens du Pays, que les difficultés qu'ils propoſoient n'étoient fondées ſur aucune aparence; qu'ils étoient aſſez voiſins des Sujets de l'*Ynca*, pour avoir apris depuis quelques années, qu'il n'y avoit rien que de bon dans ſes Loix & dans ſon Gouvernement, & qu'il traitoit ſes Sujets comme ſes propres enfans. Qu'au-reſte, il ne conquéroit ſur les Indiens que les terres qu'il trouvoit en friche, qu'il les faiſoit même labourer à ſes propres frais, & qu'au lieu de leur impoſer un tribut, il leur donnoit de ſon bien, en leur partageant tout ce qu'il en avoit de reſte, après avoir fourni à l'entretien de ſes Armées. Que pour preuve de ce qu'ils avançoient, ſans s'amuſer à rechercher d'autres raiſons, ils n'avoient ſeulement qu'à conſidérer ſans paſſion, combien l'état préſent des Vaſſaux de l'*Ynca*, qui ſe voyoient au comble des richeſſes, de la proſpérité & de la tranquillité, étoit différent du paſſé; qu'ils en conclurroient facilement que dès-que les diſſenſions & les querelles qu'ils avoient entr'eux pour les moindres choſes ſeroient terminées, leurs biens ſeroient aſſurément plus à couvert de la violence des Voleurs, & l'honneur de leur femmes plus aſſuré contre les efforts des Adultères: ſans compter que les Riches & les Pauvres, les Grands & les Petits, & tous en général, ſeroient à l'avenir exemts des inſolences & des outrages des plus Puiſſans.

Ils ajoutèrent encore, que ceux des Provinces frontières ayant été informés exactement des grands biens qne faiſoit l'*Ynca*, s'étoient ſoumis à ſon empire de leur bon gré, pour jouïr de la douceur de ſon gouvernement; & que puiſqu'ils étoient aſſurés de cette vérité, ils feroient bien de les imiter, & qu'il valoit beaucoup mieux apaiſer l'*Ynca* en lui accordant ſa demande, que de l'irriter par un refus; qu'il leur ſauroit peu de gré de s'être rendus à lui, quand il les y auroit contraints par les armes; que par cette voie ils ſe rendroient tout-à-fait indignes de ſes bonnes graces; qu'ils devoient donc tâcher de les aquérir par leur obéïſſance; qu'en un mot cette voie étoit la meilleure de toutes, puiſqu'elle mettoit à couvert leurs vies, leurs biens, leurs femmes & leurs enfans. Qu'au-reſte à l'égard de leurs Dieux, l'*Ynca* ſembloit avoir raiſon de leur dire, que le Soleil méritoit beaucoup mieux que leurs Idoles d'être adoré de tous généralement; & par conſéquent qu'ils ne devoient point faire difficulté de reçevoir un ſi grand Prince pour Roi, & le Soleil pour leur Dieu, puiſqu'il n'y avoit en cela que du profit & de l'honneur à gagner. Les Vieillards ſçurent ſi bien apaiſer les Jeunes-gens par ces raiſons, qu'ils allèrent tous enſemble au-devant de l'*Ynca*. Les Jeunes, qui le furent reçevoir les armes à la main, lui dirent pour compliment, qu'ils

ne les portoient que pour le servir dans ses Armées, en qualité de bons & de fidèles Sujets, & lui aider à conquérir de nouvelles Provinces: & les Vieillards lui firent divers présens des fruits du Pays, & lui dirent qu'ils les lui offroient de bon cœur, en reconnoissance de ce qu'il prenoit possession de la terre qui les produisoit. L'*Ynca* les reçut tous favorablement, commanda qu'on donnât des habits aux Vieillards. Il voulut même que les principaux eûssent de ses propres robes, & fit habiller tous les autres à l'ordinaire. Outre cela, pour témoigner aux jeunes Soldats, & aux Capitaines, combien il faisoit cas de leur courage, il en reçut cinq-cens au nombre de ses autres gens de guerre: & afin qu'il n'y eut pas de jalousie entr'eux, il les fit tirer au sort, & dît aux autres qu'il n'en pouvoit prendre davantage, de peur que tout le Pays ne demeurât dégarni de gens de guerre. Cependant ses bienfaits, & ses faveurs signalées, comblèrent ces gens-là d'un si grand contentement, que tous pêle-mêle, jeunes & vieux, l'adorèrent comme Dieu; & pour marque de leur reconnoissance, ils s'écrièrent en se tournant vers l'*Ynca*. *Assurément, vous faites bien voir par vos actions que vous êtes Fils du Soleil, vous seul méritez le nom de Roi : & ce n'est pas sans raison que l'on vous apelle l'Ami des Pauvres, puisqu'à-peine avons-nous eu l'honneur d'être vos Sujets, que vous nous avez comblés de biens & de récompenses. Veuille le Soleil votre Père vous remplir à-jamais de bénédictions, & puissiez-vous commander à tous les Peuples du monde, afin d'être honoré du nom de* Capa Ynca, *& que vos grandes vertus vous en rendent digne!* Après que ce Prince leur eût donné des gens pour les instruire, il passa plus avant, afin de réduire les Provinces voisines, *Misqui*, *Cacaca*, *Macaca*, *Caracara* &c. jusques à *Chuquisaca*, qu'on apelle maintenant *Ciudat de la plata* ou *Ville d'argent*. Quoique ces Provinces soient différentes de Langue & de Nation, elles ne laissent pas de porter un même nom, qui est celui de *Charca*. Le Roi *Ynca Roca* les soumit à son obéïssance avec la même facilité que les autres, de sorte que dans ce voyage il étendit les bornes de ses Etats à plus de cinquante lieuës de long du Nord au Sud, & autant de large de l'Est à l'Ouest. Lorsqu'il eut achevé cette expédition, & laissé, selon l'ancienne coutume, dans tous ces Pays les Ministres nécessaires pour instruire ses Sujets dans sa Religion, & dans les Devoirs de la Société Civile, il retourna à *Cuzco*, renvoya les Soldats dans les Provinces d'où il les avoit pris, & récompensa les Capitaines.

Après cela il trouva à-propos de se reposer, & d'employer le reste de sa vie à bien gouverner son Royaume. On ne sait pas précisément combien d'années il vécut depuis. Lorsqu'il fut mort, tous ses Sujets connurent par expérience, qu'il n'avoit dégénéré en rien de la vertu de ses Ancêtres, mais qu'il avoit plutôt imité en tout leurs glorieuses actions; soit que l'on considère ses conquêtes, ou les avantages qu'il procura à ses Sujets. Il fonda des Ecoles Publiques, où il voulut que les *Amautas* enseignâssent les Sçiences dont ils avoient connoissance. Outre cela il fit bâtir auprès de ses Ecoles son Palais Royal, comme il sera dit en son lieu; établît des Loix; & prononça plusieurs belles Sentences, que je raporterai au Chapitre suivant, & que je tirerai mot-à-mot des Ecrits du R. P. *Blas Valera*. Il fut pleuré généralement de

tous ses Sujets, & embaumé selon la coutume de ces Rois. Son héritier fut *Yahuarhuacac*, qu'il eut de *Mama Micay* sa sœur & sa femme; il laissa encore plusieurs autres enfans, bâtards & légitimes.

CHAPITRE XIX.

De quelques Loix que le Roi Ynca Roca *établit: Des Ecoles qu'il fonda à* Cuzco: *& des Sentences qu'il prononça.*

LE R. P. *Blas Valera*, qui a été fort exact dans la recherche des actions des *Yncas*, nous aprend que *Ynca Roca* règna presque cinquante ans, durant lesquels il fit plusieurs Loix, dont les principales furent les suivantes. *Qu'il ne falloit élever aux Sçiences que les Gentilshommes, & non pas les fils des gens de basse extraction; de peur que des Connoissances si relevées ne les rendissent orgueilleux, & que l'Etat n'en reçût quelque dommage. Qu'il suffisoit pour les occuper, que chacun d'eux aprît le métier de son père. Qu'on ne devoit avoir aucune pitié du meurtrier, du séditieux, du voleur, ni de l'adultère, mais qu'il les falloit tous faire pendre sans remission. Et que les enfans seroient obligés de servir leurs pères & leurs mères jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, auquel tems ils travailleroient pour le service du Public.*

On croit qu'il fut le prémier qui fonda des Ecoles à Cuzco, *afin que les* Amautas *y pûssent enseigner les Sçiences aux Princes* Yncas, *à ceux du Sang Royal, & aux Gentilshommes de son Empire; non par le moyen des Lettres, car ils n'en avoient aucunes, mais par l'usage & la pratique qu'ils en pourroient avoir tous les jours. Le devoir de ces* Amautas *étoit de leur aprendre les cérémonies & les préceptes de leur Religion; de leur faire connoître la raison & le fondement de leurs Loix, en leur en donnant la véritable explication; de les instruire dans la Politique & dans la Milice; de polir leurs Mœurs; de leur aprendre l'Histoire & la Chronologie, par le moyen des nœuds dont ils se servoient pour tenir compte des années; de les faire parler élegamment; & enfin de ne rien omettre de ce qui étoit nécessaire pour élever leurs enfans, & conduire leurs familles. Ces mêmes* Amautas, *qui leur étoient en grande vénération, comme Philosophes & Gens de savoir, s'apliquoient encore à montrer aux Jeunes-gens le peu qu'ils savoient de Poësie, de Philosophie, de Musique & d'Astrologie. Toutes ces choses furent de l'institution du Prince* Ynca Roca, *qui maintînt toujours depuis ces Loix, & les amplifia beaucoup: mais l'*Ynca Pachacutec, *qui étoit son arrière-neveu, y en ajouta plusieurs autres.*

Le Roi Ynca Roca *avoit ordinairement ces paroles à la bouche; que toutes les fois qu'il considéroit la grandeur, la lumière & la beauté du Ciel, il en tiroit cette conséquence; qu'il falloit bien que le* Pachacamac *(c'est ainsi qu'on apelle Dieu) fût un Roi fort puissant, puisqu'il avoit une si belle demeure. Quelquefois aussi, pour montrer combien il estimoit les gens vertueux, il disoit: S'il falloit que j'adorâsse quelqu'une des choses d'ici-bas, j'adorerois sans-doute un homme sage & discrêt,* parce

parce qu'il surpasse en dignité toutes les choses du monde. Mais pour prouver qu'on ne doit point adorer l'Homme, il ajoutoit qu'on ne devoit point adorer celui qui naît parmi les pleurs, qui d'enfant qu'il étoit devient homme, qui ne subsiste jamais dans un même état, qui vînt hièr au monde & qui en sort aujourd'hui, & qui ne peut ni s'exempter de la mort ni renaître après la mort. Tout cela est tiré du R. P. *Blas Valera.*

CHAPITRE XX.

*De l'*Ynca, *surnommé* Pleure-sang, *septième Roi du* Pérou. *Avec un récit de ses défiances, de ses conquêtes, & de la disgrace du Prince.*

APRE'S la mort du Roi *Ynca Roca*, son fils *Yahuarhuacac* prit possession du Royaume, & le gouverna avec beaucoup de justice, de clémence, & de piété. Son principal dessein fut de se maintenir dans la prospérité où ses Prédécesseurs l'avoient mis, sans vouloir faire la guerre à personne, ni sans prétendre à de plus hautes conquêtes que celles de ses Ancêtres. Ils n'ôsoit faire aucune entreprise de guerre, à-cause que son nom étoit si malheureux, & qu'on lui en prédisoit de si mauvaises choses, qu'il craignoit toujours que le Soleil son Père ne fût irrité contre lui, & ne lui envoyât quelque châtiment qui fût cause de sa perte. Il passa quelques années dans cette apréhension, durant lesquelles il maintînt la paix le mieux qu'il lui fut possible, & dans son Pays, & dans les terres de ses Voisins. Cependant, pour ne pas demeurer oisif, il visita deux ou trois fois ses Royaumes, & y fit faire des Bâtimens magnifiques. Il traitoit bien ses Sujets, en général & en particulier, & leur témoignoit plus d'affection & de tendresse, que tous ses Prédécesseurs n'avoient jamais fait: sans-doute par un effet de la défiance & de la crainte, qui le tînt en allarme pendant neuf ans. Mais enfin, pour éviter le titre de lâche, & empêcher qu'on ne lui reprochât d'être le seul *Ynca* qui n'avoit pas daigné étendre les bornes de son Empire, il résolut d'envoyer une Armée de vingt-mille hommes au Sud-Ouest de *Cuzco*, au-delà de la Côte d'*Aréquépa*, où ses Ancêtres avoient borné leurs victoires. Son intention étoit de conquérir une Pointe de terre extrêmement longue, & qui néanmoins n'étoit pas beaucoup peuplée. Il choisit pour Général de son Armée son frère *Ynca Mayta*, qui depuis ce voyage se fit toujours apeller *Aupu Mayta*, c'est-à-dire le *Général Mayta.* Il lui donna pour Mestres-de-camp, quatre *Yncas* fort expérimentés dans le métier de la Guerre; mais quoiqu'il désirât fort de se trouver à cette conquête, il ne put se résoudre à y aller en personne; parce que son destin lui sembloit si malheureux dans la guerre, & le menaçoit de si étranges tempêtes, qu'à-mesure que le désir de cette entreprise naissoit en lui, la défiance l'en détournoit. C'est pour cela qu'il envoya son frère, pour entreprendre cette conquête avec d'autres Chefs qui la firent réüssir en fort peu de tems, & ajou-

tèrent à l'Empire des *Yncas* tout ce qu'il y a de Pays depuis *Aréquépa* jusqu'à *Tacama*, autrement *Collasuyu*, qui vers la côte sert de frontière à toute cette Etenduë qu'on apelle aujourd'hui le *Pérou*. Ce Pays est assez long, mais fort étroit & mal peuplé: les *Yncas* ne furent pas si long-tems à s'en rendre maîtres, qu'à le visiter par-tout.

Lorsqu'ils eurent achevé cette conquête, ils rendirent compte à l'*Ynca Yahuarhuacac* de tout ce qu'ils avoient fait. Les nouvelles de cette victoire lui plûrent extrêmement, & le firent penser à une autre entreprise plus honorable & plus glorieuse: ce fut de s'assujettir certaines Provinces du Détroit de *Collasuyu*, qu'on apelloit *Caranca*, *Ullaca*, *Llipi*, *Chicha* & *Ampara*. Outre qu'elles étoient grandes & bien peuplées, les habitans se pouvoient vanter d'être vaillans & fort aguerris: c'est pourquoi les autres *Yncas* ne les avoient point voulu attaquer, ni faire cette conquête par les armes, pour ne pas ruiner tout-à-fait ces Nations barbares & indomtables: ils attendoient toujours qu'ils se rangeâssent d'eux-mêmes sous la domination des *Yncas*, & que l'exemple de leurs Voisins, qui en trouvoient le gouvernement si doux & si salutaire, par l'expérience qu'ils en faisoient, les y attirât insensiblement.

Cependant l'entreprise que l'*Ynca Yahuarhuacac* avoit faite de conquérir ces Provinces, ne laissoit pas de lui donner bien de la peine, & de le faire flotter entre l'espérance & la crainte. Car tantôt il se promettoit que ce voyage auroit un aussi bon succès que celui de son frère *Apu Mayta*, & tantôt il s'en défioit, à-cause de son nom de mauvais augure qui lui abattoit le courage, & le détournoit de faire aucune entreprise, pour les dangers qu'il apréhendoit. Ces inquiétudes n'étoient pas les seules causes de ses apréhensions: il avoit encore d'autres chagrins domestiques, dont les principaux procédoient de la mauvaise conduite & du naturel farouche de son fils-aîné, qui devoit hériter de ses Royaumes. Ce jeune Prince avoit donné, dès son enfance, des preuves visibles de ses mauvaises inclinations, en ce qu'il prenoit plaisir à tourmenter & à battre ceux de son âge, & qu'il y avoit dans ses actions une certaine malice noire, dont on ne pouvoit espérer qu'une extrême inhumanité. L'*Ynca* fit bien tout son possible pour le corriger, dans l'espérance que le jugement lui croîssant avec l'âge, lui feroit perdre cette prémière fougue de la jeunesse: il eut recours aux remontrances, lui fit remarquer la douceur & la clémence de ses Ancêtres envers leurs Sujets, pour l'encourager à les imiter; & pour ne rien oublier, il se servit de menaces, mais tout fut inutile: son Fils alloit de mal en pis; il convertissoit en poison les remèdes qu'on employoit pour guérir son mal, & changer ses inclinations vicieuses qui s'étoient tournées en habitude. Cela fit résoudre enfin l'*Ynca* son Père à le disgracier tout-à-fait, & à le chasser; & même à le deshériter, si cet exil ne le rendoit point sage, & à mettre à sa place un de ses autres enfans, qui ne dégénérât point des vertus de ses Ancêtres, quoiqu'on n'eût jamais usé de cette rigueur envers les autres *Yncas*. Il fut porté à cela par l'exemple de quelques Provinces de son Empire, où le fils qu'on aimoit le plus avoit l'héritage. Dans ce dessein, il bannît de sa Cour & de sa Maison ce malheureux Prince, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, & le relegua dans un grand Parc apellé *Chita*, qui con-

ſiſtoit en pluſieurs beaux pâturages, où il y avoit quantité de bétail conſacré au Soleil, & où je me ſouviens d'avoir été pluſieurs fois; & il lui ordonna pour punition, de mener paître ce bétail avec les autres Bergers. Le Prince ne pouvant s'oppoſer à cet exil, fut contraint de s'y réſoudre, & de ſouffrir cette diſgrace, que lui avoit attiré ſon mauvais naturel. Il ſe mit donc en la compagnie des autres Bergers, avec leſquels il garda les troupeaux du Soleil, & mena trois ans durant cette vie champêtre, où je le laiſſerai juſqu'à ce qu'il ſoit tems de parler de lui plus amplement, & que les grandes choſes qu'il fît depuis, nous donnent ſujet de les écrire. Je dirai ſeulement ici, qu'on ignore le nom qu'il portoit avant ſon exil; parce que les Lettres n'étant point encore en uſage dans ce Pays, on oublioit facilement les choſes dont on n'avoit pas occaſion de parler ſouvent.

CHAPITRE XXI.

De l'Aparition d'un Fantôme au jeune Prince, & d'un Avis qu'il lui donna pour en avertir ſon Père.

APRE'S que l'*Ynca Yahuarhuacac* eût banni de ſa préſence ſon fils-aîné, il réſolut de ne faire plus la guerre, & de gouverner paiſiblement ſon Royaume. Cependant il prenoit grand ſoin que ſon fils ne pût s'évader; car ſon deſſein n'étoit que de lui faire changer de vie, & non de le confiner dans une priſon perpétuelle, ou de le deshériter tout-de-bon, & mettre à ſa place un autre de ſes fils; cela lui paroîſſoit dans le fond trop violent & trop dangereux. Il apréhendoit avec raiſon que ſes Sujets, accoutumés à regarder les *Yncas* comme des Dieux, & comme les Enfans du Soleil, ne pûſſent endurer qu'il traitât ſi ſévèrement le Prince ſon fils.

Il paſſa trois années entières dans ces alarmes continuelles: tout ce qu'il fit de mémorable pendant ce tems-là, fut d'envoyer deux fois faire la viſite de ſon Royaume par quatre de ſes parens, entre leſquels il partagea les Provinces où chacun d'eux devoit aller. Il leur ordonna expreſſément de faire les réparations & les bâtimens qu'ils jugeroient néceſſaires à la dignité de l'*Ynca*, & à l'avantage de ſes Sujets, tels qu'étoient les Canaux ou les Aqueducs, les Maiſons Royales, les Magazins Publics, les Fontaines, les Ponts, les Chauſſées &c. Cependant il n'ôſa point ſortir de *Cuzco*, où il employa le tems à ſolemniſer les Fêtes de l'Année, principalement celles du Soleil, & à rendre la juſtice à ſes Sujets. Mais enfin, lorſqu'il y penſoit le moins, le Prince diſgracié entra tout ſeul, un jour environ midi, dans le Palais de ſon Père, & lui fit ſavoir qu'il étoit-là, & qu'il avoit une ambaſſade expreſſe à lui faire. L'*Ynca* fort en colère lui fit dire qu'il eût à s'en retourner au lieu où il l'avoit confiné, qu'autrement il le feroit mourir pour avoir été rebelle aux ordres du Roi, qu'il n'étoit permis à perſonne de violer, même dans la moindre

chose, comme il le savoit bien. Le Prince répondit, qu'il n'étoit point venu là pour enfraindre son commandement, mais pour obéïr à un autre *Ynca*, qui étoit aussi grand Seigneur que lui, & qui l'envoyoit pour lui dire certaines choses qui lui étoient fort importantes; & qu'ainsi s'il desiroit de les aprendre, il lui donnât permission d'entrer; qu'autrement, pour s'aquiter de sa commission, il retourneroit vers celui qui l'envoyoit, auquel il rendroit compte de sa réponse.

L'*Ynca*, fort étonné d'entendre que le Prince se disoit envoyé par un aussi grand Seigneur que lui, le fit entrer en même tems, pour savoir que vouloient dire ces extravagances, & qui étoit si hardi que de se servir de son fils pour faire de tels messages, sans craindre le châtiment que méritoit cette audace, & qu'il ne manqueroit pas d'infliger dès-qu'il connoîtroit les coupables. Lorsque le Prince fut devant son père, il lui parla en ces termes. „ Seigneur, aprenez „ qu'aujourd'hui environ midi, comme je me reposois sous un des rochers qui „ sont aux pâturages de *Chita*, où je faisois paître les troupeaux de notre „ Père le Soleil pour vous obéïr, il m'est aparu (je ne sai si je dormois ou „ si je veillois) il m'est, dis-je, aparu un certain Homme habillé d'une étran„ ge manière, & qui avoit la mine bien différente de la nôtre: car il avoit „ la barbe fort longue, & une robe qui le couvroit jusqu'aux piés, outre „ qu'il menoit en laisse un Animal qui m'est inconnu. Cet Homme s'étant a„ vancé vers moi, m'a dit. *Mon Neveu, je suis fils du Soleil, & frère de l'*Yn„ ca Manco Capac *& de* Coya Mama Oello Huaco *sa femme & sa sœur, les* „ *prémiers de vos Ancêtres; & par conséquent je suis frère de votre père, & de* „ *tous vous autres; je me nomme* Viracocha Ynca. *Je viens ici de la part du* „ *Soleil notre Père, pour vous donner un avis de grande importance, afin que* „ *vous en avertïssiez l'*Ynca *mon frère. C'est que la plupart des Provinces de* Chin„ chasuyu, *sujettes à son Empire, & les autres qui n'en relèvent point, se sont* „ *révoltées, & ont pris les armes, dans le dessein de le précipiter de son Trône,* „ *& de ruiner de fonds en comble la Ville de* Cuzco, *Capitale de notre Empire.* „ *Allez donc trouver l'*Ynca *mon frère, & dites-lui de ma part, qu'il se prépare* „ *à prevenir un si grand mal, & à y aporter le remède qu'il jugera nécessaire. Pour* „ *vous, sachez qu'en quelque peine que vous soyez à l'avenir, je ne vous manque*„ *rai jamais, & que je vous assisterai dans vos adversités, comme une personne* „ *qui est ma propre chair & mon propre sang. Ne craignez pas d'entreprendre cou*„ *rageusement quelque grande affaire qui se présente, pourvu-qu'elle soit digne de la* „ *majesté de votre Race, & de la grandeur de votre Empire: car pour vous en fai*„ *re venir à bout, je vous serai favorable, je vous défendrai sans-cesse, & vous* „ *donnerai tout le secours qui vous sera nécessaire.* Lorsque l'*Ynca Viracocha* „ eut achevé ces mots, il disparut sans que je l'aye vu depuis; & en même „ tems je me suis mis en chemin, pour vous avertir de ce qu'il a voulu que „ je vous dîsse de sa part.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Conseil des Yncas *touchant l'Aparition & l'Avis donné de la part de ce Fantôme.*

L'Ynca *Yahuarhuacac* fut si fort irrité contre son fils, qu'au-lieu d'ajouter foi à ses paroles, il lui répondit qu'il étoit un extravagant, & que son humeur altière l'avoit porté à dire effrontément ces fables qu'il avoit inventées, afin de les faire passer pour des révélations de son Père le Soleil: qu'au-reste il n'avoit qu'à s'en retourner bien vite à *Chita*, & à n'en sortir jamais, s'il ne vouloit éprouver les effets de sa colère. Le Prince s'en retourna là-dessus faire l'office de Berger, plus disgracié de son père qu'il n'étoit auparavant. Cependant les plus proches-parens de l'*Ynca*, ses frères & ses oncles, qui se tenoient près de sa personne, se figurèrent diverses choses touchant l'avis que le Prince lui avoit donné: ils étoient trop superstitieux, surtout à l'égard des Songes, pour n'en être pas allarmés. Ils dirent donc à l'*Ynca*, pour ne pas le flater, qu'il ne devoit point mépriser l'avis de l'*Ynca Viracocha* son frère; qu'il n'y avoit pas d'aparence que le Prince eût inventé ces raisons au mépris du Soleil; que c'eût été un sacrilège de les imaginer seulement, & à plus forte raison de les dire au Roi; & par conséquent qu'il seroit bon d'examiner les paroles du Prince l'une après l'autre, de faire des sacrifices au Soleil, de consulter les Devins, & de voir si les Augures seroient bons ou mauvais, pour faire les diligences requises, & donner ordre à une chose si importante; que s'il se conduisoit autrement, il attireroit sans-doute leur ruine commune, au grand mépris du Soleil leur Père, qui lui envoyoit ces avis; outre que son fils *Viracocha* s'en pourroit bien offenser, & qu'ainsi il ajouteroit faute sur faute.

L'*Ynca* avoit une si grande haine pour son fils, que bien loin de suivre ce conseil de ses plus proches-parens, il leur dît pour toute réponse; qu'il ne falloit point s'arrêter à ce que disoit un Enragé, qui au-lieu de corriger ses défauts & son mauvais naturel, pour se rendre digne de l'amitié de son Père, lui venoit conter de nouvelles extravagances, pour lesquelles il méritoit d'être deshérité, comme il espéroit le faire en peu de tems, & mettre à sa place celui de ses frères qui se rendroit digne imitateur de ses Ancêtres, & du glorieux titre de Fils du Soleil, par sa clémence & par sa probité. Il ajouta ensuite, qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un Insensé, qui par un ardent désir de vengeance ne suivoit que les mouvemens de sa colère, entreprît lui seul de ruiner par un effet d'inhumanité tout ce que les autres *Yncas* avoient soumis à leur Empire, par leurs bienfaits & par leur doux traitement; qu'il importoit plus de prendre garde à cela, pour prevenir les malheurs qui en pourroient arriver, que de s'arrêter aux impertinences d'un Furieux; que ses propres discours prouvoient son effronterie, puisqu'il avoit ôsé dire que le message qu'il faisoit, étoit de la

part d'un fils du Soleil; & qu'il méritoit d'avoir la tête tranchée, pour être sorti du lieu où il l'avoit relegué. Il conclut ce discours, en leur commandant de ne lui parler jamais plus de cette affaire, mais de l'ensevelir plutôt dans le silence; parce qu'on ne lui pouvoit faire un plus grand déplaisir que de l'entretenir d'un si mauvais fils, touchant lequel il savoit fort bien ce qu'il devoit faire.

En effet les *Yncas* voyant que leurs avis déplaîsoient au Roi, suivirent ses ordres, & ne lui parlèrent plus de cela, quoique dans leur ame ils fûssent toujours en allarme, & apréhendâssent quelque évènement sinistre. Car, comme je l'ai déjà remarqué, ces Indiens & tous les autres Gentils étoient fort superstitieux, surtout à l'égard des Songes, principalement si le Roi s'y trouvoit mêlé, ou le Prince son héritier, ou bien leur Souverain Prêtre; parce qu'on les regardoit tous comme des Dieux, & comme leurs plus grands Oracles. Aussi les Devins & les Sorciers leur demandoient ils raison de leurs songes, afin de les expliquer; jusques-là même que si les *Yncas* ne vouloient pas dire ce qu'ils avoient songé, ils en faisoient une déclaration publique.

CHAPITRE XXIII.

De la Rebellion des Chancas, *& de leurs anciennes Promesses.*

TROIS mois après le songe du Prince *Viracocha Ynca* (car on l'apella toujours ainsi depuis qu'il eut vu ce Fantôme) on eut des nouvelles, mais incertaines, que les Provinces de *Chinchasuyu* s'étoient soulevées au-delà d'*Atahualla*, qui est à quarante lieuës de *Cuzco* du coté du Nord. La renommée en sema le bruit confusément & sourdement, selon sa coutume dans de semblables choses, sans qu'il fût possible d'en découvrir l'Auteur: & quoiqu'elle fût confirmée par le songe du Prince *Viracocha*, le Roi la méprisa néanmoins, & prit cela pour un conte fait à plaisir, pour renouveller l'aparition du Fantôme dont on ne parloit plus. Cependant, peu de jours après, on entendit dire encore la même nouvelle; mais on ne laissoit pas de la revoquer en doute comme auparavant, parce que les Ennemis avoient fermé les passages en diligence, pour empêcher qu'on ne sçût rien de leur entreprise, afin qu'ils eûssent le tems d'être dans *Cuzco* avant que les habitans sûssent avertis qu'ils y alloient. Mais enfin on en fut exactement informé par les nouvelles qui vînrent pour la troisième fois, qui portoient que les Nations apellées *Chanca*, *Uramarca*, *Villca*, *Ultusulla*, *Hanco-Huallu*, & les autres Provinces voisines s'étoient révoltées, après avoir fait mourir les Gouverneurs & les Ministres que le Roi y avoit laissés, & qu'elles venoient assiéger la Ville avec une Armée de plus de quarante-mille hommes. Ces Peuples étoient ceux-là mêmes que nous avons dit s'être soumis à l'*Ynca*, plus par la crainte de ses Armes, que pour aucun désir qu'ils eûssent de l'avoir pour Roi. Nous avons re-

remarqué dans le même endroit, qu'ils conſervèrent toujours depuis dans leur ame une ſecrète animoſité contre les *Yncas*, en attendant l'occaſion de la pouvoir faire éclater. Ils en trouvèrent une très-favorable, ſous le règne de l'*Ynca Yahuarhuacac :* ils ſavoient qu'il n'étoit pas homme d'exécution, qu'il avoit peur de ſon propre nom, & que d'ailleurs la mauvaiſe conduite du Prince *Ynca Viracocha* ſon fils l'embarraſſoit extrêmement, & qu'il couroit un bruit depuis peu qu'il l'avoit diſgracié plus qu'auparavant, ſans que perſonne en ſçût le ſujet. Ils s'aſſemblèrent donc de tous cotés, le plutôt & le plus ſecrètement qu'ils purent pour ſurprendre l'*Ynca*, & engagèrent dans cette guerre tous leurs Voiſins par de grandes promeſſes, formèrent un corps d'armée de plus de trente-mille hommes, compoſée en partie des Sujets de l'*Ynca* qu'ils avoient gagné, & allèrent à grandes journées aſſiéger *Cuzco*. Trois frères, principaux *Curacas* de trois grandes Provinces de la Nation apellée *Chanca*, furent les auteurs de cette révolte. Le prémier ſe nommoit *Hanco Huallu*, jeune Gentilhomme âgé d'environ vingt-ſix ans, il fut fait Général de l'Armée; le ſecond s'apelloit *Tumay Huaraca*; & le troiſième, *Aſtu Huaraca*; ces deux derniers furent faits Meſtres-de-camp.

CHAPITRE XXIV.

*L'*Ynca *ſort de la Ville de* Cuzco, *qui eſt ſecouruë par le Prince.*

L'Ynca *Yahuarhuacac* ne ſe trouva jamais ſi confus ni ſi ſurpris qu'il le fut, lorſqu'il aprit la marche des Ennemis : car il n'avoit pu croire qu'une telle choſe dût arriver, parce qu'il ſavoit qu'aucune des Provinces conquiſes par ſes Prédéceſſeurs, & ſoumiſes à leur Empire, ne s'étoit encore révoltée depuis le prémier *Ynca Manco Capac* juſqu'à lui, qui règnoit alors. Cette aſſurance, jointe à la haine qu'il portoit à ſon fils, qui lui avoit prédit cette rebellion, l'avoit empêché d'y ajouter foi, & de prendre les précautions néceſſaires pour s'en garantir, ſelon l'avis de ſes parens. Il ſe trouva hors d'état de réſiſter à ſes Ennemis, la Ville manquoit d'une garniſon ſuffiſante pour ſe défendre, & il n'avoit pas le tems de lever des troupes. Dans cette extrémité, il réſolut, en attendant du ſecours, de céder à la fureur des Rebelles, & de ſe retirer à *Collaſuyu*; où, comptant ſur la fidélité des habitans, il ſe promettoit de mettre ſa vie à couvert. Il partit donc dans ce deſſein, ſuivi d'un très-petit nombre d'*Yncas*, & fut juſqu'au Détroit de *Muyna*, qui eſt à cinq lieuës de *Cuzco* du coté du Sud. Il s'arrêta-là pour aprendre l'intention des Ennemis, & ſavoir en même tems quel chemin ils avoient pris.

Cependant la Ville de *Cuzco* ſe trouva tout-à-fait abandonnée par l'abſence de ſon Roi, ſans qu'il y eût ni Chef, ni Lieutenant, qui oſât parler, ni à plus forte raiſon entreprendre ſa défenſe. Les habitans, pour prevenir le malheur

heur qui les menaçoit, s'enfuirent en divers endroits, où ils croyoient pouvoir être en fureté. Quelques-uns rencontrèrent dans leur fuite le Prince *Viracocha*, ils l'avertirent de la rebellion de *Chinchasuyu*, & de la retraite de l'*Ynca* son Père à *Collasuyu*, parce qu'il ne croyoit pas pouvoir résister aux Ennemis.

Le Prince fut sensiblement touché d'aprendre que par la retraite de son Père, la Ville de *Cuzco* étoit exposée à la merci de ses Ennemis. Il y envoya en même tems ceux-là même qui lui avoient aporté cette nouvelle, & quelques-uns des Bergers qui lui tenoient compagnie, pour dire aux habitans, & à tous les Indiens qu'on trouvoit par les chemins, qu'ils eûssent à tenir bon, & à suivre l'*Ynca* leur souverain Seigneur, avec toutes les armes dont ils se pourroient fournir; qu'il espéroit d'en faire autant, & que pour cet effet ils fîssent passer cet ordre des uns aux autres. Ensuite il courut après son père par des chemins détournés, sans vouloir entrer dans la Ville, & fit une telle diligence, qu'en fort peu de tems il le joignit au Détroit de *Muyna*, d'où il n'étoit point encore sorti. Il s'y présenta devant le Roi, tout en sueur & couvert de poudre, avec une lance à la main, qu'il avoit prise par le chemin, & lui dît les paroles suivantes, d'un air triste & grave.

Est-il bien possible, Seigneur Ynca, *Souverain de cet Empire, que pour une simple nouvelle, fausse ou véritable il n'importe, que vous avez euë de la rebellion de quelques Vassaux, vous abandonniez votre ville & votre maison, & fuyiez des gens que vous n'avez pas encore vus. Comment souffrez-vous que la Maison du Soleil votre Père soit dénuée de secours, & en danger d'être foulée des Ennemis? Pourrez-vous bien vous résoudre à permettre qu'ils y mettent le pié, & que renouvellant les abominations que vos glorieux Prédécesseurs ont abolies, ils y sacrifient inhumainement les hommes, les femmes & les enfans, & commettent dans ce lieu saint & sacré des sacrilèges énormes, & des barbaries inouïes? Si cela est, quel compte pourrons-nous rendre des Vierges qui sont dédiées au Soleil, pour le servir dans son Temple? Comment garderont-elles inviolable la virginité qu'elles lui ont vouée, si nous les exposons indignement à la brutalité de nos Ennemis, qui en feront tout ce qu'ils voudront? Quel honneur nous reviendra-t-il d'avoir souffert lâchement tous ces desordres & ces malheurs, pour un simple désir de prolonger notre vie? Le permette qui voudra: pour moi, bien loin d'y vouloir consentir, je vai de ce pas au devant des Ennemis, afin de me faire mettre en pièces, plutôt que de souffrir qu'ils entrent dans* Cuzco: *car je ne prétens point être le spectateur des indignités & des abominations que ces Barbares feront dans la Ville capitale de cet Empire, que le Soleil & ses Enfans ont fondée. Me suive donc qui voudra: & si je ne puis chasser les Ennemis, j'aprendrai du-moins à ceux qui me suivront, à finir une vie honteuse par une mort honorable.*

Après avoir achevé de parler ainsi, avec de grandes démonstrations de douleur & de tristesse, il prit le chemin de *Cuzco*, sans vouloir ni boire ni manger; ce qui donna tant de courage aux *Yncas* du Sang Royal qui étoient sortis avec le Roi, qu'ils le suivirent tous en même tems, au nombre de plus de quatre-mille hommes. Il n'y eut que les Vieillards, inutiles à la guerre, qui demeurèrent avec le Roi, pour lui tenir compagnie. Ils firent retourner quantité de gens qui fuyoient hors de la Ville, & qu'ils rencontrèrent le long du

che-

chemin. Ils leur aprirent que le Prince *Ynca Viracocha* alloit défendre la Ville & la Maison de son Père le Soleil. Les Indiens furent si contens de cette nouvelle, que tous les fugitifs y retournèrent, principalement ceux qui pouvoient être utiles, & se résolurent à mourir plutôt que de l'abandonner.

Cependant le Prince commanda que les gens qu'il ramassoit de toutes parts, le suivissent en diligence; & il passa plus avant, & prit le chemin de *Chinchasuyu*, par où il savoit que les Ennemis venoient: ce qu'il fit exprès, pour se mettre entr'eux & la ville. Car son intention n'étoit point de leur résister, sachant bien qu'il n'étoit pas assez fort pour eux, mais de mourir en combattant vaillamment, avant que les Ennemis pûssent entrer dans la Ville, & la profaner en hommes victorieux & barbares, sans porter aucun respect à la Maison du Soleil; ce qui étoit son plus grand chagrin. Mais parce que l'*Ynca Yahuarhuacac*, de qui nous avons écrit la vie, ne règna que jusqu'ici, comme nous le verrons plus amplement, il me semble à-propos de couper le fil de cette Histoire, pour séparer ses actions d'avec celles de son fils *Ynca Viracocha*, & y entremêler d'autres choses touchant le gouvernement de cet Empire, diversifiant l'un & l'autre pour en faire voir la différence, après quoi je reviendrai aux exploits du Prince *Viracocha*.

Fin du Quatrième Livre.





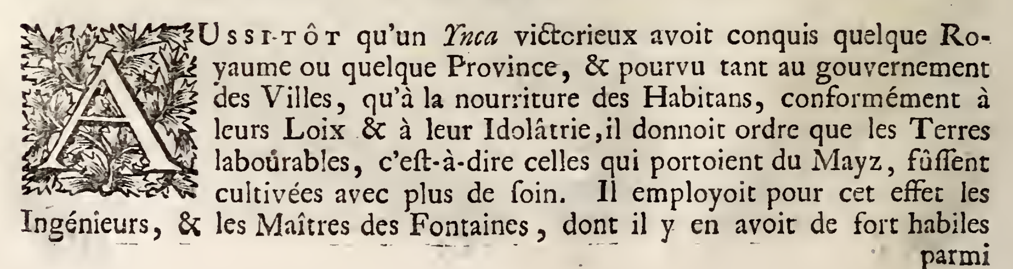
HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PEROU.

LIVRE CINQUIEME.

*Où il est parlé du partage que les Indiens faisoient de leurs Terres, & de la manière de les cultiver: Du tribut qu'ils payoient à l'*Ynca*: De leurs armes, & de leurs munitions de Guerre: Du soin qu'ils prenoient de donner à leurs Sujets dequoi faire des habits, & de ne souffrir aucuns Mendians: Des Loix & des Ordonnances qu'ils firent en faveur de leurs Vassaux, & de plusieurs autres choses remarquables. Avec un récit des grandes victoires, & des actions généreuses du Prince* Ynca Viracocha, *huitième Roi du* Pérou: *De l'infortune de son Père, que l'on priva de l'Empire: De la fuite d'un Grand Seigneur, & d'un Présage de la venuë des Espagnols en ces Contrées.*

CHAPITRE PREMIER.

Du soin que les Yncas *prenoient pour rendre les Terres plus fertiles, & de quelle manière ils les partageoient entre leurs Sujets.*



AUSSI-TÔT qu'un *Ynca* victorieux avoit conquis quelque Royaume ou quelque Province, & pourvu tant au gouvernement des Villes, qu'à la nourriture des Habitans, conformément à leurs Loix & à leur Idolâtrie, il donnoit ordre que les Terres labourables, c'est-à-dire celles qui portoient du Mayz, fûssent cultivées avec plus de soin. Il employoit pour cet effet les Ingénieurs, & les Maîtres des Fontaines, dont il y en avoit de fort habiles parmi

parmi eux, comme on le voit encore aujourd'hui par les marques qui en sont restées. Ces Ingénieurs faisoient donc des canaux par-tout où l'on pouvoit défricher des terres, parce qu'il y en a fort peu dans tout ce Pays qui portent du blé. Leur situation sous la Zone Torride fait qu'elles ont un extrême besoin d'être arrosées, aussi ne sémoient-ils jamais leur Mayz sans les arroser. Ils en agissoient de-même à l'égard de leurs Pâturages, où ils entretenoient un grand nombre de Bétail; & par l'abondance de l'eau qu'ils tiroient de cette espèce d'écluses, ils rémédioient à la sècheresse de l'Automne. On voit encore aujourd'hui les vestiges de ces canaux, qui furent presque tout-à-fait ruïnés, par l'arrivée des Espagnols dans ces Pays-là.

Après qu'ils avoient fait les canaux, ils aplanissoient les champs en forme quarrée, afin qu'ils en fûssent mieux arrosés. Outre cela, pour aplanir plus facilement les tertres, ou les endroits rabotteux dont le terroir étoit bon, ils y faisoient des platteformes ou des saillies, comme on le voit encore aujourd'hui à *Cuzco*, & dans tout le *Pérou*. Pour venir à bout de cet ouvrage, ils élevoient trois murailles de bonne pierre, l'une sur le devant & l'autre sur les cotés, qu'ils bâtissoient en talus, comme la plupart de toutes les murailles qu'ils construisent, afin de pouvoir mieux soutenir le poids de la terre, qu'ils rendoient égale au mur: ensuite de la prémière saillie, ils en faisoient une seconde qui étoit moindre, & une troisième encore plus petite. C'est ainsi qu'ils gagnoient peu-à-peu tout le tertre, & qu'ils l'aplanissoient par le dehors en forme d'escalier, pour jouïr du fruit de toute la terre, qui étoit bonne à semer, & qui pouvoit être arrosée. S'ils y trouvoient quelques veines de rocher, ils les ôtoient d'abord, & les combloient de terre, afin de mettre tout à profit. Les prémières saillies étoient les plus grandes, & il y en avoit de trois-cens pas de longueur & de largeur. Les secondes étoient moindres. & ainsi elles alloient toujours en diminuant jusqu'aux dernières, qui étoient de deux ou trois arpens, où l'on semoit du Mayz. Les *Yncas* prenoient même tant de soin d'augmenter le nombre des terres labourables, qu'en divers endroits ils faisoient venir un canal de quinze ou vingt lieuës, pour arroser de fort petits champs, de peur que le terroir ne demeurât en friche.

Après avoir augmenté les terres, ils prenoient les dimensions de toutes celles de la Province, qu'ils divisoient en trois parties, dont la prémière étoit pour le Soleil, la seconde pour le Roi, & la troisième pour ceux du Pays: mais à l'égard de ces derniers, on leur en laissoit toujours au-delà de ce qu'il leur en faloit pour ensemencer, afin qu'ils n'en manquâssent point. Que si le nombre du Peuple croîssoit insensiblement dans quelque Province, à force d'y envoyer du monde, alors ils retranchoient, de la part du Soleil ou de l'*Ynca*, ce qu'ils jugeoient être nécessaire aux Vassaux; desorte que le Roi ne retenoit pour lui-même, & pour le Soleil, que les terres qui demeuroient en friche, & qui n'étoient sous la domination de personne: mais pour celles qu'on avoit renduës labourables, elles étoient presque toutes annexées au domaine du Soleil & de l'*Ynca*, parce que le Roi seul y avoit fait travailler. Outre les champs de Mayz que l'on arrosoit, ils en partageoient d'autres qui n'avoient besoin que de l'eau du Ciel, & où ils semoient des Graines & des Légumes fort esti-

 més,

més, comme font les *Papas*, les *Ycas*, & les *Annus*. De toutes ces terres ils en donnoient le tiers aux Vaſſaux, & le reſte au Soleil & à l'*Ynca*. Mais parce qu'elles devenoient ſtériles faute d'être arroſées, ils n'y ſemoient qu'une ou deux fois la prémière année, & enſuite ils les laiſſoient repoſer, pour en cultiver de nouvelles: c'eſt ainſi que l'abondance des unes ſupléoit tour à tour à la ſtérilité des autres. Il ne ſe paſſoit point d'année qu'ils ne ſemâſſent les terres propres à porter du Mayz, ils les arroſoient & les fumoient avec tant de ſoin, qu'elles produiſoient toujours. Outre le Mayz ils ſemoient une certaine Graine apellée *Quinua*, preſque ſemblable au Ris, & qu'on cultivoit dans les Pays froids de ce Continent.

CHAPITRE II.

*De l'ordre qu'ils obſervoient pour cultiver leurs terres, & de la joie qu'ils témoignoient quand ils labouroient celles de l'*Ynca *& du Soleil.*

QUAND il étoit queſtion de labourer & de cultiver quelques pièces de terre, ils y procédoient, comme dans tout le reſte, avec l'ordre requis. Ils labouroient d'abord celles du Soleil, des Orphelins, des Veuves, & des perſonnes que la vieilleſſe ou la maladie rendoit incapables d'agir. On mettoit toutes ces perſonnes au rang des Pauvres, & c'eſt pour cela que l'*Ynca* ordonnoit qu'on labourât leurs terres. Il y avoit dans chaque Ville, ou même dans chacun de ſes quartiers ſi elle étoit grande, des hommes députés expreſſément pour faire valoir les terres des Pauvres. Ces Officiers, que l'on nommoit *Lactacamayu*, c'eſt-à-dire *les Commiſſaires de la Ville*; prenoient la peine, quand la ſaiſon le requeroit, de labourer la terre, de la ſemer, & de faire la recolte: mais avant que d'y travailler, ils montoient à nuit cloſe ſur des tours deſtinées à cet uſage, où, après avoir ſonné la trompette afin qu'on les écoutât, ils prononçoient ces paroles à haute voix: *On commence demain à labourer les terres des Impotens, c'eſt pourquoi les perſonnes qui prétendent y avoir quelque intérêt en ſont averties, afin qu'elles ayent à s'y trouver.* En effet ceux de chaque Communauté qui ſavoient, par le rolle qui en avoit été fait, en quelles terres de leurs parens, ou de leurs alliés, ils ſe devoient trouver, ne manquoient point de s'y rendre. D'ailleurs chacun étoit obligé de porter ſa proviſion à ſes frais & dépens, & non pas à la charge des Pauvres à qui les terres apartenoient: ce qu'ils faiſoient très-volontiers; parce, diſoient-ils, que les Orphelins, les Veuves, les Vieillards & les Malades étoient aſſez embarraſſés d'eux-mêmes, ſans être obligés de contribüer à la nourriture des autres. Que ſi les Impotens ou les Pauvres n'avoient ni Mayz ni autres Graines à ſemer, en tel cas on leur en fourniſſoit des Magazins Publics, dont il ſera parlé ci-après. Les terres des Soldats qui étoient employés à la Guerre, étoient auſſi cultivées comme celles des Veuves, des Orphelins & des Pauvres; & pendant

dant que les maris ſervoient dans les Armées, leurs femmes étoient miſes ſur le rolle des Veuves. S'il arrivoit même qu'ils mourûſſent à la guerre, on prenoit un ſoin très-particulier de leurs enfans ; & lorsqu'ils étoient en âge, on les marioit aux dépens du Public.

Après qu'ils avoient ainſi travaillé aux terres des Pauvres, ils labouroient les leurs, chacun à ſon tour, puis celles du *Curaca*, qui devoient être les dernières à labourer dans toutes les Villes & les Provinces. Je dirai à cette occaſion ce qui arriva du tems de *Huayna Capac*, dans une Ville de *Chachapuya*. Un Gouverneur Indien, qui avoit préféré les terres d'un *Curaca* ſon parent à celles d'une pauvre Veuve, fut pendu & étranglé, comme violateur de la Loi que l'*Ynca* avoit établie à l'égard du labourage, & la potence fut dreſſée dans le champ même du *Curaca*. Par l'ordonnance de l'*Ynca*, il falloit que les terres de ſes Sujets fûſſent labourées avant les ſiennes, & ils ne manquoient pas non-plus de la ſuivre ; parce, diſoient-ils, que le Roi ne pouvoit qu'être bien ſervi quand les Sujets étoient à leur aiſe, mais qu'au-contraire s'il y avoit de la pauvreté parmi eux, ils étoient inutiles en tems de Paix & de Guerre.

Les terres du Roi, & du domaine du Soleil, étoient celles qu'ils labouroient les dernières. Quand il falloit qu'ils s'occupâſſent à ce travail, ils y alloient tous enſemble avec beaucoup de joie, ils prenoient leurs plus beaux habits, où de grandes plaques d'or & d'argent éclatoient de toutes parts, & ils s'ornoient la tête de quantité de belles plumes. Lorsqu'ils faiſoient les guérêts, ce qui étoit le travail auquel ils ſe réjouïſſoient le plus, ils chantoient diverſes chanſons compoſées à la louange de leurs *Yncas*, & tournoient toute cette fatigue en allegreſſe ; parce qu'elle ſe raportoit directement au ſervice du Soleil & de leur Roi.

Dans l'enclos de la Ville de *Cuzco*, au même endroit de la Colline où eſt la Citadelle, il y avoit une Pièce de terre de grand raport, apellée *Colcampata*, qui ſe peut voir encore, ſi l'on n'y a pas bâti depuis. Le quartier où elle eſt a pris ſon nom de la terre même, qu'ils comptoient entre les principales richeſſes du Soleil, parce que c'eſt la prémière choſe qui lui fut dédiée dans tout l'Empire des *Yncas*. Il n'étoit permis qu'à ceux du Sang Royal de labourer cette terre, deſorte que les ſeuls *Yncas* & les *Pallas* y pouvoient travailler. Charmés de ce privilège, ils s'y employoient de tout leur cœur, & ils ſolemniſoient ce jour avec de grandes marques de joie, ſurtout quand ils faiſoient les guérêts. Alors les *Yncas* ſe paroient de leurs principaux ornemens, & de leurs plus riches joyaux. Durant ce travail, ils oublioient tous leurs ſoucis, & chantoient à l'envi, pour témoigner la ſatisfaction qu'ils avoient de prendre cette peine. Les chanſons qu'ils chantoient à la louange du Soleil & de leurs Rois, étoient toutes compoſées ſur le mot *Haylli*, qui ſignifie *Triomphe* dans la Langue générale du *Pérou* ; comme s'ils eûſſent voulu dire par-là, qu'en défrichant la terre pour lui faire porter du fruit, ils s'en rendoient les maîtres & triomphoient d'elle. Parmi ces chants d'allegreſſe, ils entremêloient les mots les plus agréables & les plus familiers aux Gens de guerre, & aux fidèles Amans, & ils en faiſoient l'aplication à la terre qu'ils labouroient. Le mot *Haylli* étoit le refrain de tous leurs couplets, & ils le répétoient au-

tant de fois qu'ils le jugeoient néceſſaire, pour l'accommoder à la cadence dans un certain contre-tems qu'ils obſervoient d'un bout à l'autre, afin de ſe pouvoir mieux attacher à leur travail.

Ils ont ordinairement pour Soc de charruë un morceau de bois de la longueur du bras, plat par devant, & rond par derrière: il a quatre doigts de large, & une aſſez bonne pointe, pour entrer bien avant dans la terre. Ils l'étançonnent vers le milieu avec deux pieux, l'Indien met le pié ſur le Soc, & à force de le preſſer il l'enfonce juſqu'à l'étançon. De cette manière, comme ils vont par troupes, ſept à ſept & huit à huit, tantôt plus tantôt moins, ſelon que le nombre des parens eſt grand ou petit, ils jettent à coté des ſillons de ſi groſſes mottes de terre, que ſi l'on ne le voyoit, on auroit de la peine à croire que de ſi foibles outils pûſſent produire de tels effets. Les femmes aident preſque toujours les hommes dans ce travail, & à déraciner les mauvaiſes herbes. Elles chantent auſſi avec eux, & tâchent de s'accorder enſemble quand il faut répéter le mot *Haylli.*

L'Air de ces Chanſons Indiennes parut ſi agréable au Maître de la Chapelle de l'Egliſe Cathedrale de *Cuzco*, que l'An mille-cinq-cens-cinquante-un il s'aviſa de le mettre ſur l'Orgue, & de compoſer un motet à l'honneur du très-ſaint Sacrement de l'Autel, où il s'accommoda le mieux qu'il put au chant de ce Peuple. Huit jeunes garçons Métifs, qui étoient mes compagnons d'école, vétus à la mode du Pays & un Soc chacun à la main, chantèrent à la Proceſſion le *Haylli* des Indiens: tout le Chœur de Muſique leur répondoit, & les Indiens étoient ravis de voir que les Eſpagnols ſe ſervoient de ce chant-là pour ſolemniſer la Fête de Notre-Dieu, qu'ils apellent *Pachacamac*, c'eſt-à-dire *Celui qui donne la vie à l'Univers.*

J'ai fait tout ce détail des cérémonies qu'on obſervoit le jour que les *Yncas* défrichoient cette Pièce de terre qui étoit dédiée au Soleil, ſur ce que j'en ai vu deux ou trois fois dans mon bas-âge, & afin que cela ſerve à ſe former une idée des autres Fêtes que les *Péruviens* célébroient, quand ils travailloient aux champs du Soleil & de l'*Ynca*. Mais, s'il en faut croire les Indiens, cette Fête, ou pour mieux dire cette Allegreſſe Publique, n'étoit que l'ombre de celles qu'ils ſolemniſoient du tems de leurs prémiers *Yncas.*



CHAPITRE III.

Du partage des Terres fait aux Indiens, & de la manière dont ils les engraiſſoient.

ILs donnoient à chaque Indien un *Tupu*, c'eſt-à-dire une Pièce de terre, pour y ſemer du Mayz. Ce mot ſe prend auſſi pour une lieuë de chemin, & lorsque c'eſt une verbe il ſignifie *meſurer*; d'où vient qu'ils apellent *Tupu* quelque meſure que ce ſoit, d'eau, de vin, ou de toute autre

liqueur;

liqueur; & c'eſt le même nom qu'ils donnent aux groſſes épingles dont les femmes ſe ſervent pour attacher leurs robes; mais ils nomment *Poccha*, la meſure de leurs grains qui contient autour de ſix boiſſeaux.

Un *Tupu* de terre ſuffiſoit pour la nourriture d'un homme marié, pourvu qu'il n'eût point d'enfans. Auſſitôt qu'il en avoit, on donnoit à chaque mâle un *Tupu*, & à chaque fille la moitié de cette meſure. Que ſi le fils de la maiſon venoit à ſe marier, ſon père lui donnoit alors la pièce de terre qu'il avoit reçuë pour ſon entretien, comme la Loi du Pays l'exigeoit.

Lorſque les filles ſe marioient, on ne leur donnoit aucune de ces terres en partage, & il ſuffiſoit que leurs maris en eûſſent pour les entretenir. Auſſi ne ſe mettoit-on guère en peine d'elles, d'abord qu'on les avoit mariées: mais avant cela, ou lorſqu'elles devenoient veuves, ou qu'il n'y avoit perſonne qui ſe chargeât de fournir à leur entretien, on ne manquoit pas de pourvoir à tout ce qui leur étoit néceſſaire. Que ſi les pères ne pouvoient ſe paſſer de ces terres, ils ſe les réſervoient; autrement ils les rendoient à la Communauté, parce qu'on ne pouvoit ni les acheter ni les vendre. A l'égard des terres qu'ils donnoient pour y ſemer des Légumes, & qu'il ne faloit pas arroſer, ils les partageoient de la même manière que celles où l'on ſemoit du Mayz.

Quant au partage des terres de la Nobleſſe, les *Curacas* qui étoient Seigneurs de pluſieurs Vaſſaux, en reçevoient plus ou moins, ſelon le nombre des femmes, des enfans, des maîtreſſes, des ſervantes & des valets qu'ils avoient. La même proportion étoit obſervée à l'égard des *Yncas* du Sang Royal, avec cette différence que leur portion étoit plus conſidérable, & qu'on leur donnoit les meilleures terres, ſans y comprendre la part qu'ils avoient tous en commun aux poſſeſſions tant du Roi que du Soleil, comme Enfans de l'un & Frères de l'autre.

Ils fumoient les terres, pour les rendre plus fertiles; & dans tout le Plat-pays de *Cuzco*, de-même que dans la plupart des lieux de Montagnes, ils employoient à cet uſage des excrémens humains. Ils les ramaſſoient avec une diligence incroyable, & après les avoir ſechés & réduits en poudre, ils s'en ſervoient pour engraiſſer la terre qui portoit du Mayz, parce qu'ils les croyoient plus propres à cela que toute autre fiente. On ſème des *Papas*, & d'autres Légumes, dans tout le Pays de *Collao*, à plus de cent-cinquante lieuës à la ronde, où il ne croît point de Mayz à-cauſe de la froideur du climat, & on y engraiſſe la terre avec du fumier.

Dans toute la Côte de la Mer depuis *Aréquépa* juſqu'à *Taracapa*, où il y a plus de deux-cens lieuës de longueur, ils n'emploient d'autre fiente que celle de certains Oiſeaux qu'ils apellent des *Paſſeraux marins*, dont il y a des troupes ſi nombreuſes qu'on ne ſauroit les voir ſans en être étonné. Ils ſe tiennent dans les Iles déſertes de la Côte, & à force d'y fienter ils les blanchiſſent d'une telle manière, qu'on les prendroit de loin pour quelque Montagne couverte de neige. Du tems des Rois *Yncas* on prenoit un ſoin ſi particulier de la conſervation de ces Oiſeaux, qu'il étoit défendu à tout le monde, ſur peine de la vie, de les tuër, ſoit dans les Iles ou dehors,

&

& même d'y entrer lorsqu'ils couvoient leurs œufs, de peur de les effrayer, & de les faire sortir de leurs nids.

L'*Ynca* réservoit ces Iles pour en disposer en faveur de telle Province qu'il jugeoit à-propos. Si l'Ile étoit grande, il la donnoit à deux ou trois Provinces ensemble, & y faisoit mettre des bornes, afin que ceux d'une Province n'empiétâssent pas sur les autres. Lors même qu'il faloit distribuer ce fumier, ils observoient si bien les limites, que sans en sortir ils faisoient un partage égal entre les Villes & les Habitans. Si quelcun en frustroit un autre, il n'y alloit pas moins que de la vie; & s'il en tiroit des bornes prescrites au-delà de ce qu'on lui en avoit donné, à proportion de l'étenduë de ses terres, il étoit châtié comme un voleur. On se sert aujourd'hui, d'une toute autre manière qu'on ne faisoit alors, de la fiente de ces Oiseaux, qui est fort propre à engraisser la terre & à la rendre fertile.

En d'autres Pays de la même Côte, par exemple dans les Contrées d'*Atica*, d'*Atitipa*, de *Villacori*, de *Malla* & de *Chillca*, on engraisse la terre avec des têtes de Sardines, qu'on y séme en abondance. Malgré tout cela, les habitans ont beaucoup de peine à la rendre fertile, parce qu'il n'y a presque point d'eau pour l'arroser. On voit plus de sept-cens lieuës de Côte où il ne pleut jamais, & où la terre n'est arrosée d'aucunes Rivières. Elle est toute sablonneuse, & la chaleur y est extrême: aussi la plupart des Villes y sont bâties près de la Mer, afin que l'humidité qu'elle cause dans son voisinage, contribuë à la production du Mayz. Pour cultiver la terre, ils ôtent d'abord tout le sable qui est à la superficie, & ils creusent jusqu'à ce qu'ils trouvent de l'eau. Ensuite ils font des champs de différente grandeur: dans les moindres on peut semer un demi boisseau de grain, & dans les plus étendus trois ou quatre boisseaux. D'ailleurs ils n'ont pas besoin d'être labourés; & quand on les veut semer, on a un assez gros bâton pointu par le bout, avec lequel on fait un trou dans le sable; c'est-là qu'on enterre, à une petite distance les unes des autres, les têtes des Sardines, après y avoir mis deux ou trois grains de Mayz. Quelques personnes croient néanmoins que cette manière de fumer la terre, est plutôt nuisible que profitable. Quoiqu'il en soit, la Providence Divine, qui met ordre à toutes les choses du monde, ne laisse point ces Indiens dépourvus: outre qu'elle leur donne l'invention d'employer la fiente de ces Oiseaux à rendre leur Pays fertile en certaine saison de l'année, la Mer jette sur le rivage une si grande quantité de Sardines vivantes, qu'ils en ont de reste pour leur provision, & pour engraisser leurs champs; jusques-là même que s'ils les vouloient ramasser toutes, ils en pourroient charger plusieurs navires. Quelques-uns s'imaginent que ces Poissons ne sortent de la Mer en si grand nombre, que pour se garantir de la violence des Rayes, des Baleines, & des autres gros Poissons qui leur font la guerre; mais d'où que cela vienne, les habitans du Pays en profitent. Quand on leur demande qui a été le prémier Inventeur de cette manière de semer le Mayz, ils n'en savent rien; & il y a grande aparence qu'ils l'ont apris de la nécessité, qui donne de l'industrie aux plus grossiers. D'ailleurs on trouve si peu de terres dans tout le *Pérou* qui soient propres à porter du Blé, que les

Indiens

Indiens ont mis tout en œuvre pour les rendre labourables. Il ne faut donc pas s'étonner si tous en général semoient les Grains qui leur étoient nécessaires pour la nourriture de leurs familles, sans avoir besoin par conséquent, ni de vendre les provisions de bouche, ni de les enchérir.

CHAPITRE IV.

Du partage qu'ils faisoient de l'Eau pour arroser les terres, & de la punition des Fainéans & des Paresseux.

LORSQU'IL s'agissoit d'arroser les terres où il y avoit peu d'eau, chacun en reçevoit à son tour la quantité qui lui étoit nécessaire, afin qu'il n'y eût point de dispute là dessus, & l'on observoit surtout cette méthode dans les années de sècheresse. Comme l'expérience leur avoit apris quelle quantité d'eau il faloit pour arroser une pièce de terre, ils permettoient à chaque Indien d'arroser son champ durant un certain nombre d'heures, & chacun le faisoit à son tour, sans que le plus riche ni le plus noble fût préféré au moindre, non pas même le Favori ni le Parent du *Curaca*, ni le Ministre ou le Gouverneur d'une Province du Roi. Si quelqu'un négligeoit d'arroser sa terre dans le tems qui lui étoit prescrit, on le châtioit exemplairement, & on lui donnoit en public trois ou quatre coups de pierre sur les épaules; ou bien on le fouëttoit aux bras & aux cuisses avec des verges d'osier, & on l'apelloit fainéant & lâche: ce qui étoit parmi eux une grosse injure, qu'ils exprimoient par le mot *Mezquitullu*, qui est composé de *Mezqui*, c'est-à-dire *doux* ou *délicat*, & de *Tullu* qui signifie *un os*.

CHAPITRE V.

Du tribut qu'ils payoient à l'Ynca, & du soin qu'ils avoient de leurs Greniers.

APRE'S avoir dit de quelle manière les *Yncas* avoient accoutumé de partager leurs terres, & de gratifier leurs Sujets, il sera fort à-propos, ce me semble, de montrer quelle sorte de tribut ils donnoient à leurs Rois. Le principal étoit de labourer les terres du Soleil & de l'*Ynca*, de les défricher le mieux qu'ils pouvoient, de faire la recolte des Grains, & de les serrer dans les Greniers, ou dans les Magazins du Roi, dont il y en avoit un exprès dans chaque Ville. Au-reste, le Fruit ou le Grain, que ceux du Pays nomment *Véhu*, & les Espagnols *Axi*, n'étoit pas des moins considérables.

Ils apellent *Pirua* leurs greniers ordinaires, dont l'enclos eſt fait d'argile mêlée avec du chaume. Du tems de leurs Rois, ils en bâtiſſoient de plus beaux de figure quarrée, mais qui n'étoient guère larges, & dont ils proportionnoient la grandeur à la quantité des Grains qu'ils y vouloient mettre. Il y avoit des ſéparations au-dedans en forme de galleries, qu'on pouvoit remplir ou vuider, quand on vouloit, par le moyen de certaines ouvertures quarrées, qu'on laiſſoit à la façade du grenier. Suivant même que la cloiſon étoit large ou étroite, ils conjecturoient quelle quantité de Mayz il y pouvoit avoir dans chacune. Je me ſouviens d'avoir vu quelques-uns de ces greniers bâtis du tems des *Yncas*, & qui devoient être des principaux, parce qu'ils étoient dans la Maiſon des Vierges Choiſies deſtinées au ſervice du Soleil. Mais le tems qui aporte de la révolution à toutes choſes, en avoit changé les hôtes; puiſque les fils de *Pédro de Barco*, qui avoient été mes compagnons d'école, y demeuroient alors.

D'ailleurs on ſéparoit la recolte des Grains du Soleil & de l'*Ynca*, quoiqu'on les mît dans un même grenier; & quand il faloit ſemer leurs terres, on prenoit la ſemence dans leurs différentes cloiſons. Les Indiens qu'on y faiſoit travailler, étoient auſſi entretenus aux dépens de l'un & de l'autre, & ils ne donnoient que le travail de leurs corps. Quand la ſaiſon de la recolte étoit venuë, les Sujets de l'*Ynca* la faiſoient, ſans être obligés de lui en rien donner par manière de tribut. C'eſt ce que le R. P. *Joſeph Acoſta* confirme dans ſon Hiſtoire, Liv. VI. Chap. 15. L'*Ynca*, dit-il, *donnoit à la Communauté la troiſième partie des terres. Quoiqu'on ne puiſſe pas dire au vrai ſi cette portion étoit moindre ou plus grande que celle de l'*Ynca *& des* Gacas, *il eſt certain qu'on prenoit garde qu'elle pût ſuffire abondamment à la nourriture des habitans de chaque Ville. Pas un des particuliers ne poſſédoit en propre aucune choſe de ce tiers, ſi ce n'étoit par une grace ſpéciale de l'*Ynca; *encore ne la pouvoit-on pas aliéner, ni la faire paſſer à ſes héritiers. L'on partageoit tous les ans ces terres de la Communauté, & l'on en donnoit à chacun autant qu'il lui en faloit pour l'entretien de ſa famille. On ſuivoit en cela certaines règles fixes & déterminées. D'ailleurs ceux qui reçevoient cette portion n'en payoient point d'autre tribut, ſinon qu'ils labouroient & faiſoient valoir les terres tant de l'*Ynca *que des* Gacas, *dont ils étoient obligés auſſi de ſerrer les grains.* Voilà ce qu'en dit le P. *Acoſta*, qui apelle *Terres des Guacas* celles du Soleil, parce qu'elles lui étoient conſacrées.

Dans toute la Province des *Collas*, qui a plus de cent-cinquante lieuës de long, on ne recueille point de Mayz, à-cauſe de la froideur du climat; mais on y ſème quantité de *Quinua*, & d'autres Légumes. Les *Papas* ſont un des principaux, de figure ronde, & ſi humides qu'ils ſe corrompent facilement. Pour empêcher que cela n'arrive, on les met ſur de la paille, qui eſt fort bonne dans ces quartiers, & on les expoſe à la gelée durant pluſieurs nuits, car cette Province eſt ſi froide qu'il y gèle toute l'année: enſuite on les couvre avec de la paille, & on les preſſe doucement pour en faire ſortir l'humidité qui leur eſt naturelle, ou que la gelée leur cauſe: après cela on les fait bien ſecher au Soleil, & on doit prendre garde ſurtout que le ſerein n'y donne deſ-

ſus,

ſus. Ce Légume ainſi préparé ſe conſervoit longtems, mais alors il changeoit de nom, car au lieu de *Papa* on l'apelloit *Channu.* On préparoit de la même manière ce qui s'en ceuilloit dans les terres du Soleil & de l'*Ynca*, & on le mettoit dans les Magazins Publics avec les autres Légumes & Semences.

CHAPITRE VI.

Des Habits, des Armes, & de la Chauſſure qu'ils faiſoient pour les Gens-de-guerre.

OUTRE le principal tribut, qui conſiſtoit à ſemer les terres, à receuillir les grains, & à faire valoir les revenus du Soleil & de l'*Ynca*, ils étoient obligés de faire les Habits, les Armes & la Chauſſure des Soldats, & des Pauvres-gens que la vieilleſſe ou la maladie rendoit incapables de travailler. Quand il étoit queſtion de partager ou de payer ce tribut, on y obſervoit le même ordre que dans les autres choſes. Les habits qu'on faiſoit dans toute cette Contrée étoient de laine, que l'*Ynca* fourniſſoit de ce nombre infini de troupeaux qui lui apartenoit, & à ſon Père le Soleil. Dans le Plat-Pays, c'eſt-à-dire dans toute la Côte de la Mer, où la chaleur du climat empêchoit que les habitans ne portâſſent des robes de laine, ils en faiſoient de cotton, qui étoit auſſi tiré du domaine du Soleil & de l'*Ynca*, ſans que les Indiens y contribuâſſent autre choſe que le travail de leurs mains. Ils faiſoient trois ſortes d'habits de laine, dont la prémière, apellée *Avaſca*, ne ſervoit qu'aux petites-gens: la ſeconde, qu'on nommoit *Campi*, étoit de laine fine, teinte en diverſes couleurs & bien travaillée, comme les Draps de *Flandres*; on la réſervoit pour l'uſage des Gentilshommes, & des Officiers de l'*Ynca*, tels qu'étoient les Capitaines & les *Curacas*: la troiſième ſorte d'habits, qu'on apelloit *Compo*, ſe faiſoit de la plus fine laine qu'il y eut; & tous ceux du Sang Royal, tant Soldats que Capitaines & Officiers du Roi, s'en ſervoient en tems de Paix & de Guerre. Les habits les plus fins ſe travailloient dans les Provinces, dont les habitans avoient le plus d'adreſſe pour cette ſorte d'ouvrage; & l'on faiſoit les plus groſſiers dans les autres Contrées, où ils n'étoient pas ſi habiles. Les femmes filoient la laine dont on fabriquoit les étoffes les plus groſſières, nommées *Avaſca*; les hommes, celle qui ſervoit pour les plus fines. Certaines perſonnes ont avancé que les *Yncas* eux-mêmes filoient, quoiqu'il n'y eût que leurs Sujets qui s'occupâſſent à ce travail. Mais ce qui pourroit avoir donné lieu à ce faux rapòrt, eſt la cérémonie qu'ils obſervoient quand ils armoient des Chevaliers, comme nous le dirons ailleurs. Quant à leur chauſſure, elle ſe faiſoit ordinairement par ceux des Provinces où il y avoit quantité de chanvre, qu'on tiroit de la tige & des racines d'un certain Arbre apellé *Maguey* A l'égard de leurs Armes, on les fabriquoit dans le Pays qui avoit le plus de matériaux pour y travailler. Ainſi certaines Contrées fourniſſoient des arcs & des flèches; les autres des lances, des javelots & des haches-

 d'armes;

d'armes; les autres des frondes; & les autres enfin des rondaches : ce sont-là toutes les Armes qu'ils avoient. En un mot chaque Province, ou chaque Nation, n'étoit obligée de fournir que ce qui croîssoit dans son terroir; & c'étoit une Loi générale dans tout l'Empire du *Pérou*, qu'aucun Indien ne sortît de sa Province, pour aller chercher ailleurs le tribut qu'il devoit payer. Les *Yncas* avoient donné cet ordre pour empêcher leurs Sujets de faire les vagabonds de Province en Province, & de couvrir leur fainéantise du prétexte spécieux d'aller chercher le tribut. On voit par tout ce que je viens de dire, que les Vassaux de l'*Ynca* étoient obligés de lui fournir quatre choses, savoir des provisions, qui se prenoient dans les terres mêmes du Roi; de la laine, qui venoit de ses troupeaux; la chaussure & les armes pour les Gens-de-guerre. Tout cela se distribuoit avec beaucoup d'ordre & d'œconomie. La Province qui fournissoit des habits, ne donnoit point de chaussure ni des armes; & celle qui donnoit le plus d'une chose, étoit déchargée d'une autre. On observoit toujours le même ordre en matière de contributions, sans qu'on foulât jamais ni le Public ni les Particuliers. On peut dire aussi que la douceur de ces Loix gagnoit si bien le cœur des Vassaux, qu'ils servoient leur *Ynca* avec un zèle & une fidélité incroyable. Ce n'est donc pas sans raison que le R. P. *Joseph Acosta* leur a rendu ce beau témoignage. *Ces Rois Barbares*, dit-il, *n'avoient pas de plus grandes richesses que l'affection & la bonne volonté de leurs Sujets, toujours disposés à travailler pour eux, & à suivre leurs ordres. Ce qu'il y avoit en cela de plus admirable, c'étoit de voir qu'au lieu d'apeller cette soumission un esclavage, ils la regardoient comme un grand bonheur.*

Outre ce tribut que les Rois reçevoient de leurs Sujets, les Impotens ou les Pauvres en payoient un autre, qui ne pouvoit pas beaucoup enrichir leur Maître; car ils étoient obligés, de tems en tems, de donner aux Gouverneurs de leurs Villes certains cornets pleins de Poux. Les *Yncas* le vouloient ainsi, à ce qu'on disoit, afin qu'aucun de leurs Sujets ne se vantât d'être exemt du tribut: mais leur principale intention étoit d'engager les Pauvres à se nettoyer de cette vermine, & c'est pour cela qu'on les apelloit ordinairement *Amateurs des Pauvres*. Les Décurions ou les Dixeniers, dont nous avons parlé ci-dessus, avoient ordre exprès de faire payer ce tribut. D'ailleurs les Personnes du Sang Royal, les Prêtres, les Ministres des Temples, les *Curacas*, les Mestres-de-camp, les Capitaines, les Centeniers, quoiqu'ils ne fûssent pas du Sang Royal, les Gouverneurs, les Juges & les Officiers du Roi, ne devoient payer aucun de ces droits, dont nous venons de parler, durant tout le tems qu'ils étoient en charge. L'on exemtoit encore de ces tributs tous les Soldats qui étoient actuellement occupés aux fonctions de la Guerre, de-même que les Jeunes-garçons au dessous de vingt-cinq ans; parce qu'ils rendoient service à leurs pères jusqu'à cet âge-là, & qu'ils ne pouvoient se marier plutôt; ils jouïssoient même de cette franchise durant la prémière année de leur mariage. Les Vieillards depuis l'âge de cinquante ans étoient aussi exemts de toute sorte d'impôts, de-même que les Filles, les Femmes mariées, & les Veuves; quoique certains Auteurs Espagnols s'imaginent qu'elles payoient

le tribut, parce, disent-ils, qu'elles travailloient toutes: mais ils ne considèrent pas qu'elles ne travailloient que pour aider leurs maris & leurs plus proches parens, sans qu'aucun autre motif les y obligeât. L'on n'imposoit pas non-plus ces droits sur les Aveugles, les Estropiés, les Blessés & les Malades, jusqu'à ce qu'ils fûssent entièrement guéris; mais les Muëts & les Sourds n'en étoient pas exemts, parce qu'ils pouvoient travailler. C'est ainsi que le tribut ordinaire se réduisoit au travail du corps. Le R. P. *Blas Valera*, comme nous le verrons ailleurs, le confirme en termes exprès, & si aprochans de ceux du R. P. *Joseph Acosta*, qu'ils semblent l'avoir tiré l'un de l'autre.

CHAPITRE VII.

Que l'Or, l'Argent, les Pierreries, & telles autres choses de prix, tenoient lieu de présent parmi eux, & non pas de tribut.

L'Or, l'Argent & les Pierreries dont les *Yncas*, comme chacun sait, avoient une quantité prodigieuse, n'étoient point des choses qui leur fûssent données par manière de tribut. Les Indiens n'étoient pas obligés de faire ces présens, & leurs Rois n'avoient pas accoutumé de les exiger d'eux. L'Or & l'Argent ne pouvoient leur servir ni pour la Guerre ni pour la Paix, puisqu'ils ne vendoient ni n'achetoient aucune chose avec ces Métaux, & qu'ils n'en payoient point leurs Soldats. Ils regardoient ces richesses comme superfluës, parce qu'elles n'étoient ni bonnes à manger, ni d'usage pour avoir des vivres. Mais s'ils en faisoient quelque estime, ce n'étoit qu'à-cause de leur éclat & de leur beauté, pour s'en servir à l'embellissement des Palais du Roi, des Temples du Soleil, & des Maisons de leurs Religieuses, comme nous l'avons déjà dit, & comme nous le verrons encore dans la suite. Les *Yncas* avoient aussi découvert des Mines de Vif-Argent, mais ils ne vouloient pas qu'on s'en servît, parce que cela leur sembloit plus préjudiciable qu'utile: ce qui fut cause qu'ils défendirent à leurs Sujets de le tirer hors de terre, comme il sera dit plus particulièrement en son lieu.

Quand donc les Indiens donnoient à leur Roi de l'Or, de l'Argent, & d'autres choses de prix, ils ne le faisoient que pour suivre la coutume qu'ils observent encore aujourd'hui, qui est de ne visiter jamais leur Supérieur sans lui aporter quelque présent, ne-fut-ce qu'un petit panier de fruit nouveau ou sec. Les *Curacas*, Seigneurs de plusieurs Vassaux, rendoient visite à l'*Ynca* aux principales Fêtes de l'Année, surtout à la plus remarquable de toutes, qui étoit celle du Soleil apellée *Raymi*; ou lorsqu'on célébroit quelque victoire, ou qu'on coupoit les cheveux pour la prémière fois au Prince héritier, & qu'on lui donnoit un nom. En un mot dans toutes ces occasions, & plusieurs autres, soit que les *Curacas* vîssent le Roi pour l'entretenir de leurs affaires parti-

ticulières, ou de celles de leur Province, ou même lorsqu'il faiſoit le tour de ſon Royaume, ils ne lui baiſoient jamais la main, ſans lui aporter tout ce que les Indiens leurs Sujets avoient tiré d'Or, d'Argent & de Pierreries, à leurs heures de loiſir. Ces tréſors leur étoient ſi peu néceſſaires pour la vie, qu'ils ne s'amuſoient pas à les tirer de leurs Mines, quand ils avoient d'autres occupations plus preſſées. Mais enfin, lorsqu'ils virent qu'on s'en ſervoit à l'embelliſſement des Maiſons Royales & des Temples du Soleil, qu'ils eſtimoient par-deſſus tout, ils crurent que leur tems ne pouvoit être mieux employé qu'à chercher de l'Or, de l'Argent & des Pierres de prix, pour en faire préſent à l'*Ynca* & au Soleil, qui étoient leurs Dieux

Outre ces richeſſes, les *Curacas* préſentoient au Roi de pluſieurs ſortes de Bois fort eſtimé, pour l'employer au bâtiment de ſes Maiſons. Ils lui offroient auſſi les meilleurs Ouvriers qu'ils pûſſent trouver en quelque métier que ce fût, tels qu'étoient des Orfèvres, des Peintres, des Maçons & des Charpentiers, dont il y avoit d'excellens Maîtres dans le Pays. Mais les Gens-du-commun n'avoient pas beſoin de tous ces Artiſans, parce qu'ils faiſoient eux-mêmes tout ce qui étoit néceſſaire pour leur famille, des habits, leur chauſſure, & des cabanes pour s'y mettre à l'abri du mauvais tems. Le Conſeil même leur en donnoit alors de toutes faites, au-lieu qu'aujourd'hui chacun trouve le moyen de bâtir une maiſon, avec le ſecours de ſes parens ou de ſes amis. Quoiqu'il en ſoit, contens de paſſer leur vie ſans aucun luxe, ils ne s'amuſoient point aux ſuperfluïtés dont les Grands s'embarraſſent toujours.

D'ailleurs les Indiens faiſoient préſent à l'*Ynca* de divers Animaux aprivoiſés ou farouches, comme de Tigres, de Lions, d'Ours, de Singes, de Guenuches, de Loups-Cerviers, de Perroquets, d'Autruches, & de l'Oiſeau apellé *Cuntur*, qui eſt le plus gros de tous ceux qu'on connoit. Ils lui préſentoient outre cela des Couleuvres de toutes les ſortes, dont les plus groſſes qu'on nomme *Amaru*, paſſent trente piés de longueur; des Crapaux monſtrueux, & des Léſards terribles, qu'ils nommoient *Caymanes*, & qui ont auſſi trente piés de long. En un mot tout ce qu'ils trouvoient dans leur Pays de prodigieux, de farouche ou de beau, ils le donnoient à leur Roi, de-même que l'Or & l'Argent; comme s'ils eûſſent voulu dire par-là, qu'il étoit le ſouverain Seigneur de toutes les choſes qui lui étoient préſentées, & lui témoigner ainſi l'attachement qu'ils avoient pour ſon ſervice.

CHAPITRE VIII.

Comment ils gardoient les Proviſions, & à quoi ils les employoient.

APRE'S avoir parlé du tribut que les Indiens donnoient à l'*Ynca*, il eſt à-propos que nous diſions comment ils le gardoient, & quel en étoit le principal uſage. Il y avoit dans tout le Royaume trois ſortes de Magazins, où ils

ils ſerroient le tribut & la recolte; & dans chaque Ville, grande ou petite, il y en avoit deux. Dans l'un, on mettoit les proviſions qui devoient ſervir en cas de famine; & dans l'autre, celles qu'on tiroit des revenus du Soleil & de l'*Ynca*. D'ailleurs ſur les grands chemins on voyoit, de trois en trois lieuës, d'autres magazins, dont les Eſpagnols font aujourd'hui leurs hôtelleries.

L'on portoit à *Cuzco*, pour l'entretien de la Cour, toute la recolte qui ſe faiſoit à cinquante lieuës à la ronde dans les terres du Soleil & de l'*Ynca*, qui en gratifioit les Capitaines & les *Curacas*. Il eſt vrai qu'en chaque Ville qui ſe trouvoit dans cette étenduë de Pays, on mettoit au magazin ordinaire des habitans certaine partie de ces proviſions, que l'on tiroit des revenus du Soleil.

La recolte des autres Villes hors de l'étenduë de la Cour, étoit gardée dans le magazin du Roi, d'où on la tranſportoit aux autres magazins qu'il y avoit ſur les chemins publics. C'eſt ici où l'on ſerroit les proviſions de bouche, les armes, la chauſſure, & les habits néceſſaires aux Gens-de-guerre, qui paſſoient par-là pour aller aux quatre parties du Monde, qu'ils apelloient *Tahuantinſuyu*. Ces magazins étoient ſi bien fournis de toutes ces choſes, qu'il y en avoit toujours de reſte, quelque nombreuſes que fûſſent les troupes qui tenoient la campagne. Car il faut ſavoir que les *Yncas* ne leur permettoient jamais de ſe loger dans les Villes, aux dépens de la Bourgeoiſie. Ils alléguoient pour raiſon, que chaque Ville avoit déjà payé le tribut, & qu'il n'étoit pas juſte de les fouler davantage. Il y avoit même une Loi qui défendoit aux ſoldats de prendre aucune choſe des habitans, pour petite qu'elle fût, ſur peine de la mort. Voici ce que *Pédro de Ciéça de Léon* en raporte Chap. 60. où il parle des grands chemins du *Pérou*. *Il y avoit*, dit-il, *de vaſtes corps de logis, bâtis exprès pour les* Yncas; *& des magazins auſſi, pour y ſerrer les proviſions des Gens-de-guerre.* L'Ynca *ſavoit ſi bien ſe faire craindre, que ſi quelque ſoldat, lorsque ſon armée alloit en campagne, avoit eu la hardieſſe de prendre la moindre choſe, il étoit d'abord châtié. D'ailleurs ſi quelqu'un de ceux qui le ſuivoient à la Guerre entroit dans les champs ou dans les maiſons des Indiens, & qu'il y fît le moindre dommage, il commandoit auſſi-tôt qu'on le fît mourir.* Les Indiens alléguoient là-deſſus, que cette diſcipline étoit juſte; puiſque pour empêcher que les ſoldats ne foulâſſent perſonne, ni à la Campagne ni dans les Villes, on leur donnoit tout ce qui leur étoit néceſſaire: auſſi voyoit-on rarement que les ſoldats commîſſent quelque deſordre.

Auguſtin de Carate, après avoir remarqué la longueur des grands chemins, ajoute ces paroles, qui ſe trouvent Liv. I. Chap. 14. *Outre la dépenſe*, dit-il, *qui ſe fit pour les réparations de ces chemins*, Guaynacava *fit bâtir ſur le chemin de la Montagne, de journée en journée, des Palais de fort grande étenduë, avec quantité d'apartemens, enſorte qu'il y avoit dequoi loger ſa perſonne, ſa maiſon, & toute ſon armée. Il en fit auſſi bâtir de ſemblables ſur le chemin de la Plaine. Il eſt vrai qu'ils ne furent pas en ſi grand nombre, ni ſi près les uns des autres que ceux de la Montagne; parce qu'il faloit, pour y trouver les commodités néceſſaires, les placer ſur les bords des Rivières, qui ſont éloignées les unes des autres de huit ou dix lieuës, & même en quelques endroits de quinze ou de vingt. Ces Bâtimens s'apellent* Tambos, *& les Indiens des environs avoient le ſoin de les fournir de toutes*

les

les provisions nécessaires pour les armées de ce Prince, & cela non seulement pour la nourriture, mais aussi pour les vêtemens & les armes; desorte que dans chacun de ces Tambos,*on pouvoit trouver en cas de besoin dequoi vêtir & armer trente-mille hommes.* Guaynacava *étoit toujours accompagné d'un grand nombre de Gens-de-guerre, armés de piques, de halebardes, de massuës & de haches-d'armes d'argent & de cuivre, & même quelques-unes d'or: ils se servoient aussi de frondes & de javelots un peu brûlés par le bout, afin que la pointe en fût plus dure, & par conséquent plus perçante.* Que si les rentes du Roi ne pouvoient fournir à l'excessive dépense qu'on faisoit à la Guerre, il se servoit en pareil cas du revenu du Soleil, dont il se disoit le fils légitime & l'héritier universel. Mais s'il restoit quelques provisions de l'entretien des Gens de Cour & de Guerre, on les serroit d'abord dans ces trois sortes de magazins, dont nous avons déjà parlé, afin qu'en cas de nécessité on les pût distribuër aux Sujets.

Pendant que les Prêtres & les Ministres de la Religion des *Yncas* s'aquitoient des fonctions de leur charge dans les Temples, où ils servoient par semaines chacun à son tour, on les entretenoit des revenus du Soleil. Mais lorsqu'ils n'officioient pas, ils se nourrissoient à leurs propres dépens sur les terres qu'on leur donnoit, de-même qu'à tout le reste du Peuple. D'ailleurs ce qu'on prenoit sur les revenus du Soleil, étoit fort peu de chose en comparaison de ces grands biens que l'*Ynca* en retiroit.

CHAPITRE IX.

Qu'il n'y avoit entr'eux aucun Mendiant, & qu'ils donnoient aux Sujets dequoi s'habiller.

SI l'on avoit soin de fournir des habits aux Gens-de-guerre, on n'oublioit pas d'en procurer aux autres. De deux en deux ans on distribuoit de la laine à tous les Sujets en général, & aux *Curacas*, afin qu'ils s'en habillâssent eux-mêmes avec leurs enfans; & les Dizeniers devoient tenir la main à l'exécution de ces ordres. D'ailleurs les Indiens étoient si dépourvus de bétail, que les *Curacas* en avoient à-peine assez pour leurs familles; mais le Soleil & l'*Ynca* en avoient une quantité prodigieuse. Lors même que les Espagnols entrèrent dans le Pays, on y manquoit de pâturages pour nourrir les troupeaux, dont ils firent un terrible dégât, comme je l'ai entendu plusieurs fois assurer à mon père, & à ses contemporains. Dans les Pays chauds on donnoit aux Indiens du cotton, qu'on tiroit du revenu du Roi, afin qu'ils s'en habillâssent avec toutes leurs familles. De cette manière ils avoient dequoi se vêtir, ils étoient pourvus de tout ce qui étoit nécessaire à la vie, & il n'y en avoit aucun qui pût être apellé pauvre, ni qui fût réduit à demander l'aumône. Le témoignage que le R. P. *Joseph Acosta* leur rend, est très-conforme à ce que nous en avons déjà raporté. Voici les paroles qu'il emploie à la fin du Quinzième

zième Chapitre de ſon Livre. *Ceux du* Pérou, dit-il, *tondoient leurs troupeaux quand la ſaiſon en étoit venuë, & donnoient à chaque ménage autant de laine qu'il lui en falloit pour s'habiller. Cela fait, ils s'en alloient de maiſon en maiſon, pour voir ſi les hommes, les femmes & les enfans s'occupoient à travailler cette laine; & s'ils y remarquoient de la négligence, ils châtioient les coupables. Que s'il y avoit de la laine de reſte, ils la ſerroient dans leurs magazins, qui étoient auſſi remplis de toutes les autres proviſions néceſſaires à la vie humaine, & dont les Eſpagnols ſçurent bien profiter. Si l'on examine de près cette manière de vivre des Indiens, il n'y a perſonne qui n'admire la bonté de leur gouvernement, & cette prévoyance merveilleuſe qui règnoit par-tout; puiſque ſans être Chrétiens, ils en pratiquoient les vertus les plus ſublimes; ils ne poſſédoient rien en propre, ils ſe contentoient du néceſſaire, ils avoient grand ſoin de tout ce qui regardoit leur Religion & le Service de leur Roi.* C'eſt par ces mots que le R. P. *Acoſta* finit ſon Quinzième Chapitre, qu'il a intitulé *Des Revenus de l'*Ynca *& des Tributs que ſes Sujets lui payoient.*

Le même Auteur, dans le Seizième Chapitre de ſon Livre, confirme ce que nous avons déjà dit ſur les Métiers des Indiens, voici mot pour mot de quelle manière il s'exprime. *Les Indiens du* Pérou, dit-il, *avoient encore un avantage ſur les autres Nations, en ce qu'ils s'inſtruiſoient dès leur jeuneſſe en tout ce qui leur ſembloit néceſſaire pour l'entretien & la commodité de la vie humaine. Quoiqu'ils n'eûſſent pas chez eux certains Ouvriers de profeſſion pour l'uſage du Public, tels que peuvent être parmi nous les Tailleurs, les Cordonniers & les Tiſſerans, cela n'empêchoit pas qu'ils ne fiſſent eux mêmes tous ces métiers, chacun pour fa famille, & qu'ils ne travaillâſſent la laine que l'*Ynca *leur donnoit pour ſe faire des habits. Ils n'ignoroient pas non-plus l'art de cultiver la terre, & ils n'employoient au labourage que la force de leurs mains. Ils veilloient tous au bien commun de leurs familles, & les femmes contentes d'une honnête médiocricé, & de ſervir leurs maris avec une grande ſoumiſſion, s'attachoient ſurtout à élever leurs enfans ſans délicateſſe & ſans luxe. D'ailleurs il y avoit parmi eux des Orfèvres, des Peintres, des Potiers, des Bateliers, des Joueurs d'Inſtrumens, des Maîtres qui tenoient les Comptes, de bons Tiſſerans & d'habiles Maçons, qui étoient employés pour le ſervice des Grands Seigneurs. Mais à l'égard du Menu-Peuple, chacun avoit ſoin de ſon petit ménage, & de ſe pourvoir, comme on l'obſerve encore aujourd'hui, de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Chacun travailloit à ſa chauſſure, à ſes habits, à bâtir ſa cabane, à ſemer, & à faire la recolte: c'eſt-à-dire que tout bien examiné, il s'en falloit peu que leur manière de vivre ne reſſemblât à celle des anciens Hermites, dont il eſt parlé dans les Vies des Saints Pères. Il faut avouër auſſi que ces Peuples ſont ſi éloignés du faſte & de la molleſſe, & ſi retenus dans les bornes de la médiocrité, qu'ils mériteroient de grands éloges, ſi leur inclination naturelle n'y avoit plus de part que le choix. On peut même dire qu'ennemis de l'orgueil, de l'ambition & des vanités du monde, ils ſeroient ſans-doute fort ſuſceptibles de la doctrine du Saint Evangile, & que pour les y amener, les Miſſionnaires qui la leur prêchent, y doivent conformer leur vie.* Le R. P *Acoſta* ajoute un peu plus bas: *Que c'étoit une Loi inviolable entr'eux, de n'altérer jamais la Mode ni la Coutume de leur Province, quelque exem-*

*ple qui en pût venir d'ailleurs. En effet l'*Ynca *tenoit cette maxime pour très-importante au Gouvernement de ſon Etat, & on l'obſerve encore aujourd'hui, quoique ce ne ſoit pas avec le même ſoin qu'on y aportoit autrefois.* De-là vient auſſi que les Indiens, rigides à ſuivre leurs anciennes coutumes, s'étonnent de voir que les Eſpagnols changent preſque toutes les années de manière de vivre, & qu'ils attribuënt cette inconſtance à un excès d'orgueil & de préſomtion.

Il n'y avoit point de Mendians parmi eux, & cela s'obſervoit ſi bien de mon tems, que je ne crois pas d'en avoir jamais vu dans le *Pérou*; ſi ce n'eſt qu'en l'Année 1560. lorsque j'en partis, il y avoit une Vieille-Femme nommée *Iſabelle*, que j'avois connuë à *Cuzco*, & qui gueuſoit de porte en porte, non pas tant par néceſſité, que pour faire la Charlatane dans les maiſons, comme font les Bohémiennes. Les Gens du Pays en avoient une telle horreur, que toutes les fois qu'ils la trouvoient ſur leurs pas, ils la querelloient & crachoient contre terre, pour ſignifier qu'ils la regardoient comme une abominable & une infame. Cela fut cauſe qu'elle perdit la coutume de leur demander l'aumône, & ne s'adreſſa plus qu'aux Eſpagnols. On lui donnoit du Mayz, parce qu'il n'y avoit point encore d'argent monnoyé; & ſi elle obſervoit qu'on lui fît l'aumône de bon cœur, elle demandoit un peu de chair, enſuite à boire, & enfin un peu de cette Herbe précieuſe apellée *Cuca*, que les Indiens ont accoutumé de mâcher. C'eſt ainſi qu'elle s'entretenoit dans ſon vice, & dans ſa gueuſerie ordinaire.

Les *Yncas* eurent ſoin, outre cela, de pourvoir aux néceſſités des Voyageurs. Ils établirent dans tous les chemins des Hôpitaux, qu'on apelloit *Corpahuaſci*, & qui étoient munis de toutes ſortes de proviſions tirées des Magazins que le Prince avoit dans chaque Ville. C'eſt-là où l'on donnoit à manger aux Paſſans, & où on leur fourniſſoit tout ce qui leur étoit néceſſaire. Que ſi par hazard ils tomboient malades en chemin, on les traitoit avec un ſoin extraordinaire, & de peur qu'ils manquâſſent de quelque choſe, on leur donnoit du ſuperflu. Il eſt vrai que le Public ſe croyoit indiſpenſablement obligé de les aſſiſter, parce qu'ils ne voyageoient point pour leur plaiſir, ni pour leurs propres affaires, mais pour celles du Roi ou des *Curacas*, ou bien par l'ordre des Capitaines, & des autres Officiers, qui étoient en charge en tems de Paix & de Guerre. C'eſt donc pour cela qu'on les traitoit ſi bien; mais à l'égard de ceux qui voyageoient ſans une cauſe légitime, on les châtioit comme des vagabonds.

CHAPITRE X.

La diviſion & l'ordre de leur Bétail, & des autres Animaux qu'ils nourriſſoient.

AFIN que les *Yncas* pûſſent plus facilement tenir compte de ce grand nombre de Bétail qu'ils nourriſſoient, on le ſéparoit l'un de l'autre ſelon la diffé-

différence des couleurs. Chacune avoit un nom particulier, & l'on apelloit en général *Murmuru*, que les Espagnols prononcoient *Mormoro*, les Animaux tachetés. S'il naîssoit quelque Agneau qui fût d'une autre couleur que la Brebis qui l'avoit porté, on le mettoit aussi-tôt avec le troupeau qui étoit marqué de-même; & de cette manière on pouvoit facilement rendre compte du bétail, par le moyen des nœuds & des fils qui étoient de la même couleur que les troupeaux.

Pour transporter les provisions d'un coté & d'autre, on se servoit de cette sorte d'Animaux que les Espagnols apellent *Carnéros*, quoiqu'ils ressemblent plutôt à des Chameaux qu'à des Moutons, excepté qu'ils n'ont point de bosse sur le dos. Mais si les Indiens les employoient d'ordinaire pour eux comme des Bêtes de charge, l'*Ynca* n'en usoit pas de-même quand il s'agissoit de son service: il vouloit qu'on les épargnât le plus qu'il étoit possible, & qu'on les reservât pour le travail le plus nécessaire; lors, par exemple, qu'il faloit bâtir des Forteresses, des Maisons Royales ou des Ponts, aplanir de Grands Chemins, creuser des Canaux, & entreprendre tels autres Ouvrages, où les Indiens étoient presque toujours occupés.

A l'égard des Oiseaux, des Quadrupèdes & des Reptiles que les *Curacas* présentoient au Roi, on les nourrissoit dans certaines Provinces, qui retiennent encore aujourd'hui le nom de ces Animaux. L'on en nourrissoit aussi un bon nombre à la Cour, tant pour marque de grandeur, que pour donner à connoître aux Vassaux qui en avoient fait présent au Roi, qu'il falloit bien que ces Animaux lui fûssent agréables, puisqu'il les faisoit garder & nourrir dans son Palais; ce que les Indiens prenoient en fort bonne part.

Lorsque je partis de *Cuzco*, l'on y parloit encore des lieux qui servoient de lanières à ces Animaux. On apelloit *Amarucancha*, c'est-à-dire *l'enclos des Amarus*, qui sont les grosses Couleuvres, cet endroit de la Ville où est à-présent la Maison des Pères Jésuites. On nommoit aussi *Pumacurca*, & *Pumapchupan* (mot tiré de *Puma*, qui signifie *Lion*) les deux quartiers de la Ville où ils nourrissoient des Lions, des Ours & des Tigres. L'un est au pié de la Montagne où l'on avoit bâti la Citadelle, & l'autre derrière le Couvent de St. *Dominique*.

Mais afin que les Oiseaux se portâssent mieux, on les tenoit hors de la Ville, dans un enclos qu'on apelloit *Surihualla*, c'est-à-dire *le pré des Autruches*, qui est à une lieuë de *Cuzco* vers le Sud, & qui apartenoit autrefois à *Jean* d'*Alcobaça*, mon Gouverneur: celui-ci en laissa héritier son fils *Diégo* d'*Alcobaça*, qui fut Ecclésiastique, & mon compagnon d'école. Quant aux Animaux cruels & sauvages, tels que sont les Tigres, les Lions, les Crapaux & les Couleuvres, outre qu'on les gardoit pour une marque de grandeur, on s'en servoit aussi pour la punition des Criminels, comme nous le montrerons dans la suite, lorsqu'il s'agira des Loix qui condamnoient certains Coupables au dernier suplice.

CHAPITRE XI.

Des Loix & des Ordonnances faites par les Yncas *pour le bien commun de leurs Sujets.*

LE R. P. *Blas Valera* parle du Gouvernement des *Yncas*, d'une manière qui mérite d'être raportée ici : c'eſt pourquoi j'ai traduit de ſon beau Latin le paſſage ſuivant, pour m'en ſervir comme d'une autorité irreprochable. *Les Indiens du* Pérou, dit-il, *commencèrent à s'établir en forme de République, du tems de l'*Ynca Manco Capac, *qui fut le prémier de leurs Rois. Ils avoient vécu juſqu'alors, c'eſt-à-dire durant pluſieurs ſiècles, dans une brutalité infame & pleine de barbarie, ſans avoir aucune connoiſſance des Loix ni de la Police. Revenus enfin de ces deſordres, ils aprirent à élever leurs enfans dans les bonnes Mœurs, à leur donner quelque teinture des Sçiences, à communiquer les uns avec les autres, à ſe faire des habits pour couvrir leur nudité avec quelque manière de bienſéance, à cultiver la terre, à obſerver quelques formalités de Juſtice, à être civils, à bâtir des Maiſons pour les Particuliers & des Edifices Publics : en un mot, ils aprirent quantité d'autres choſes dignes de grandes louanges : ils en vînrent même juſqu'à obéïr de bon cœur aux Loix que leurs Princes, conduits par les ſeules lumières de la Raiſon, leur enſeignèrent. J'avouë qu'en ceci les* Yncas *du* Pérou *me ſemblent préférables, non ſeulement aux Peuples de la* Chine, *du* Japon *& des* Indes *Orientales, mais encore aux anciens Payens de l'*Aſie *& de la* Grèce.

En effet, à bien conſidérer l'établiſſement des uns & des autres, je trouve que *Numa Pompilius*, *Solon* & *Lycurguc*, ne méritent pas tous les éloges qu'on leur donne, pour avoir impoſé des Loix aux *Romains*, aux *Athéniens* & aux *Lacédémoniens*; puiſqu'il leur étoit bien aiſé d'en faire, avec le grand ſecours qu'ils avoient des Belles Lettres & des Sçiences Humaines. Ce fut auſſi de cette ſource qu'ils tirèrent les juſtes Loix & les bonnes Coutumes qu'ils établirent pour leurs Citoyens, & qu'ils laiſſèrent en écrit à leur Poſtérité. Mais ce qui ſurpaſſe l'imagination, c'eſt de voir que les *Yncas*, qui n'avoient aucune de ces Connoiſſances, ont fait des Loix ſi juſtes & ſi raiſonnables, leur Idolâtrie miſe à part, qu'elles ſe trouvent conformes aux plus belles Ordonnances des Savans de l'Antiquité, & des Nations les plus polies. L'extrême déſir que les Indiens ont toujours eu d'en conſerver la mémoire, a fait que par le moyen de leurs nœuds, & de leurs fils de diverſes couleurs, ils l'ont tranſmiſe pleine & entière à leurs Deſcendans, quoiqu'il y ait plus de ſix-cens ans que leurs prémiers Rois les ont établies. Ils avoient la Loi *Municipale*, qui regardoit les intérêts particuliers de chaque Ville, ou de chaque Peuple dans ſa propre juriſdiction. Ils n'ignoroient pas non-plus celle que les Latins apellent *Agraria*, qui ne leur étoit pas de moindre uſage qu'aux Romains; puiſqu'ils ſavoient, auſſi-bien qu'eux, comment

ment il falloit mesurer les terres, & les partager entre les habitans des Villes. On peut dire même qu'ils s'y employoient avec beaucoup de soin & de probité: car ils avoient des hommes exprès, qui se servoient pour cela d'une certaine mesure apellée *Tupu*, & qui donnoient à chacun d'eux la portion qui lui étoit convenable. Ils nommoient *Loi Commune*, celle qui ordonnoit aux Indiens (du nombre desquels on exemtoit les Enfans, les Vieillards, & les Malades) de travailler aux Ouvrages Publics, comme par exemple d'aider au Bâtiment des Temples & des Maisons de leurs Rois ou des Grands Seigneurs, de labourer leurs Terres, de faire des Ponts, de nettoyer les Chemins, & ainsi des autres choses. Par la Loi qu'ils apelloient *Fraternelle*, ils entendoient celle qui enjoignoit expressément à tous les habitans des Villes de se donner une mutuelle assistance, quand il étoit question de labourer la terre, de semer, de faire la recolte, de bâtir, & de réparer les maisons, sans que pour cela on fût obligé de leur donner aucune chose. Ils observoient aussi fort exactement la Loi qu'ils nommoient *Mitachanacuy*, mot qui signifie *changer par familles*, & chacun à son tour. Elle ordonnoit, que dans tous les Ouvrages & les Edifices où le Public devoit fournir sa peine, on y aportât les mêmes considérations qu'au partage de leurs terres; ensorte que chaque Province, chaque Ville, chaque Famille, ou chaque Personne, ne fît que la tâche qui lui étoit imposée, & que ce travail fût alternatif entre ceux qu'on y mettoit tour à tour, afin que chacun eût le tems de se délasser. Ils avoient une Loi qui règloit leur dépense ordinaire, & qui leur défendoit de profaner sur leurs habits l'usage de l'or, de l'argent, & des pierreries. Cette même Loi retranchoit toutes les superfluïtés des Festins, & vouloit que les habitans des Villes s'assemblâssent deux ou trois fois le mois, pour manger en compagnie devant leurs *Curacas*; & qu'outre cela ils s'exerçâssent à des Jeux militaires, & à d'autres Passe-tems honnêtes. Le but qu'ils se proposoient par cette Réjouïssance Publique, étoit de donner quelque relâche à leurs esprits, de se maintenir en bonne paix les uns avec les autres, & de divertir ceux qui travailloient à la Campagne. La Loi qu'ils avoient établie en faveur des Pauvres, ordonnoit que les Aveugles, les Muëts, les Boiteux, les Estropiés, les Vieillards, les Malades, & autres personnes qui à-cause de leurs incommodités ne pouvoient vaquer au labourage de leurs terres, ni se pourvoir d'habits, fûssent entretenus des provisions que l'on tireroit des Magazins Publics. Suivant une autre Ordonnance, on prenoit de ces Magazins dequoi assister les nouveaux hôtes qui leur survenoient, soit qu'ils fûssent étrangers ou du Pays, & qui alloient faire quelque voyage. Pour les mieux reçevoir, il y avoit des Maisons Publiques, ou des Hôpitaux, qu'on apelloit *Corpahuaci*, où on leur donnoit abondamment tout ce qui leur étoit nécessaire. La même Loi prescrivoit aux habitans de chaque Ville, d'apeller aux Festins Publics les Pauvres dont j'ai parlé ci-dessus, afin que cette Réjouïssance contribuât à leur faire oublier une partie de leur misère. Ils avoient encore une autre Loi sur le Ménage, par laquelle deux choses leur étoient principalement recommandées. La prémière, qu'aucun d'eux ne fût oisif; & ils y mettoient si bon ordre, comme on l'a déjà dit ailleurs, qu'ils occu-

 poient

poient jusqu'aux Enfans de cinq ans aux choses qu'on croyoit être à la portée de leur âge. Les Aveugles mêmes, les Boiteux & les Muëts, n'étoient pas exemts de travailler, à-moins qu'ils n'eûssent quelqu'autre indisposition qui les en empêchât. Ainsi tous ceux qui avoient assez de force & de santé pour mettre la main à l'œuvre, s'y employoient de tout leur possible, tant pour s'aquiter de la tâche qu'on leur donnoit, que pour n'encourir pas le blâme d'être des fainéans qu'on châtioit en public. L'autre Article de cette même Loi enjoignoit aux Indiens, de laisser leurs portes ouvertes aux heures de leurs repas, afin que les Officiers de la Justice eûssent l'entrée libre chez eux, toutes les fois qu'ils voudroient faire leurs visites. On apelloit ces Juges *Llactacamayu*, & ils avoient ordre de visiter les Temples, & les Maisons particulières ou publiques. Ces Juges, fort ponctuels à s'aquiter de leur charge, soit en personne, ou par leurs Commis, examinoient si le mari & la femme aportoient le soin nécessaire à leur ménage, & à l'instruction de leurs enfans. Ils en jugeoient par le plus ou le moins de netteté qu'ils remarquoient dans chaque maison, aux habits, aux meubles, & aux vases mêmes. Ils louoient à haute voix ceux qu'ils trouvoient les plus propres, & les meilleurs ménagers; mais ils châtioient les négligens à coups de fouët sur les bras & sur les cuisses, & ils les condamnoient aux autres peines portées par la Loi. Cependant cette Police admirable entretenoit chez eux une si grande abondance des choses nécessaires à la vie, qu'on donnoit presque pour rien celles qui sont aujourd'hui les plus estimées. Quant aux autres Loix, & aux Ordonnances Morales, qu'ils observoient tous en général & en particulier, sans s'éloigner des bornes de la Raison, on pourra les recueillir de ce que nous dirons, dans la suite, de leurs coutumes, & de leur manière de vivre. Mais on a perdu la plupart de ces Loix; & ce Gouvernement, qui étoit si bien règlé & si digne de louange, est presque tout-à-fait aboli. On peut même dire que la barbarie est aujourd'hui plus enracinée chez les Indiens qu'elle ne l'étoit alors, & qu'ils sont beaucoup plus mal pourvus des choses nécessaires à la vie.

CHAPITRE XII.

De quelle manière ils en agissoient envers leurs nouveaux Sujets, après les avoir conquis.

IL ne sera pas sans-doute inutile de raporter ici l'ordre que les *Yncas* observoient pour conquérir de nouveaux Pays, & la méthode qu'ils suivoient pour amener leurs Sujets à la Vie civile, & à la pratique des bonnes Mœurs. Il est certain que depuis le tems des prémiers Rois du *Pérou*, leurs Successeurs, toujours fort religieux à les imiter, ne firent jamais la guerre qu'ils n'y fûssent engagés par quelque puissant motif; soit pour civiliser les Barbares de leur Con-

Continent, ou pour prevenir la désolation de leurs Frontières, que ces Peuples infestoient. D'ailleurs ils n'entreprenoient jamais aucune guerre, qu'après l'avoir déclarée deux ou trois fois à leurs Ennemis; & un *Ynca* n'avoit pas plutôt assujetti quelque Province, qu'il envoyoit d'abord la principale Idole du Pays à *Cuzco*, pour y être mise dans un Temple, jusqu'à ce que le *Cacique*, & les Indiens de cette Contrée, desabusés de la créance de leurs Dieux, tournâssent leurs adorations vers le Soleil. Cependant il ne renversoit point les Idoles de la Province conquise; de peur que les habitans, irrités du mépris qu'on auroit fait de leurs Dieux, ne se mutinâssent; & il n'en abolissoit l'usage, qu'après les avoir instruits dans sa Religion. Il amenoit à *Cuzco* le principal *Cacique* avec tous ses enfans; afin qu'ils aprîssent, par la conversation des personnes vertueuses, les Loix, les Mœurs, la Langue, les Cérémonies, & le Culte de son Pays: & après les avoir traités avec beaucoup de magnificence, il rétablissoit le *Curaca* dans sa prémière dignité, & commandoit à ses Vassaux de lui obéïr comme à leur Seigneur. Afin même que les Soldats vainqueurs & vaincus se réconciliâssent les uns avec les autres, qu'ils vécûssent à l'avenir en bonne intelligence, il leur donnoit de beaux Festins Publics, où les Aveugles, les Boiteux, les Muëts, & tous les autres pauvres Impotens se trouvoient pêle-mêle. Il leur faisoit aussi quantité de présens d'or, d'argent, d'habits, de belles plumes, pour s'en parer aux jours de leurs principales Fêtes, & plusieurs autres galanteries qu'ils estimoient beaucoup. Les Jeunes-gens du Pays dansoient à ces Festins avec les filles, & ceux d'un âge plus mûr faisoient l'exercice militaire. Voilà de quelles amorces se servoit l'*Ynca*, pour gagner les cœurs des Indiens qu'il avoit nouvellement conquis. Avec cette adresse, quelque barbares & brutaux qu'ils fûssent, à la fin ils subissoient le joug, & ils le servoient avec tant de zèle & de fidélité, qu'aucune Province ne se mutinoit presque jamais. Outre cela, pour couper chemin aux plaintes & prevenir les rebellions, il confirmoit de-nouveau & faisoit publier toutes les anciennes Loix & les Ordonnances du Pays, afin de les mettre plus en crédit, excepté celles qui se trouvoient contraires au Culte & aux Règlemens de l'Empire. Quand l'*Ynca* le jugeoit à-propos, il transplantoit dans son Pays les habitans des Provinces qu'il avoit assujetties, & il leur donnoit autant de terres, de maisons, de serviteurs & de bétail qu'il leur en faloit pour s'entretenir à leur aise. Il envoyoit à leur place des bourgeois de *Cuzco*, ou des autres Villes, qu'il savoit lui être fidèles; afin qu'ils servîssent de garnison, & qu'ils enseignâssent à ceux de la Frontière, les Loix, les Cérémonies, les Coutumes, & la Langue générale du Royaume.

Il est certain que les *Yncas* surpassoient en modération tous les autres Rois, & que leur Gouvernement étoit le plus doux de tous ceux du Nouveau Monde. Cela se peut vérifier, non seulement par les Nœuds & les Comptes des Indiens qui renferment leurs Annales, mais encore par les Cahiers manuscrits que le Vice-Roi *Dom François de Tolède*, instruit à fond par leur bouche de l'état de toutes ses Provinces, remit aux Visiteurs-Généraux, aux Juges & aux Greffiers, pour en faire des copies. Ces Papiers sont très-dignes de foi, & on les

les trouve encore aujourd'hui dans les Archives Publiques. Si on les consulte, on verra qu'à certaines choses près, qui regardoient la sureté de ce grand Empire, les Rois du *Pérou* conservoient inviolables toutes les autres Loix, & tous les Privilèges de leurs Vassaux. Ils prenoient garde aussi qu'on laissât en leur entier les Biens des Communautés, ou des Particuliers, sans en diminuër aucune chose. Quant à la Discipline Militaire, ils la faisoient observer avec beaucoup d'exactitude: ils ne donnoient jamais au pillage les Provinces ni les Royaumes qu'ils conquéroient à force d'armes, & ils ne permettoient point que leurs Soldats envahîssent le bien d'autrui Que si les habitans de quelque Pays se rendoient d'eux-mêmes, on élevoit bien-tot après les plus capables d'entr'eux aux Charges civiles & militaires, comme s'ils avoient été depuis longtems de vieux soldats de l'*Ynca*, & ses fidèles sujets. A l'égard des Tributs que ces Rois imposoient à leurs Vassaux, ils consistoient en si peu de chose, que ce que nous en dirons dans la suite paroîtra tout-à-fait ridicule à ceux qui le liront. Mais les *Yncas* ne s'en tenoient pas à cette seule générosité: ils distribuoient en abondance des provisions de bouche, des habits, & d'autres présens aux Seigneurs, aux Gentilshommes, aux Roturiers, & aux Pauvres: en un mot ils se conduisoient d'une telle maniere envers tout le monde, qu'on pouvoit les apeller de bons pères de famille, ou de fidèles œconomes, plutôt que des Rois. Aussi fut-ce pour cela que les Indiens leur donnèrent le surnom de *Capac Titu*, comme si l'on disoit un *second Auguste* & un *demi-Dieu*; du-moins *Capac* signifie un Roi puissant en richesses & comblé de gloire, & *Titu* un Prince libéral & magnanime. Des vertus si rares, & des qualités si éminentes, rendirent ces Rois du *Pérou* les délices de leur tems; & aujourd'hui même les Indiens que Dieu a éclairés de la lumière de la Foi, n'en peuvent perdre le souvenir; puisqu'au milieu de leurs travaux & de leurs misères, ils les apellent par leurs noms l'un après l'autre, avec des gémissemens & des plaintes qui excitent la compassion. Il faut avouër aussi qu'on ne lit point dans l'Histoire qu'aucun des anciens Rois d'*Afrique*, d'*Asie* & d'*Europe* ait été si doux, si bienfaisant, si utile, & si liberal envers ses Sujets, que le furent autrefois les Rois *Yncas*, dont nous décrivons ici les vies. D'ailleurs on peut voir par tout ce que nous avons dit, que les Loix, les Coutumes, les Statuts, & la Manière de vivre des Indiens du *Pérou*, étoient conformes à plusieurs égards aux lumières de la Raison; & il me semble qu'on en pourroit bien profiter, pour les convertir plus aisément, & avec moins de violence, à la Religion Chrétienne.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De la méthode que les Yncas *observoient pour remplir toute sorte de Charges & d'Offices.*

JE raporterai ici ce que le R. P. *Blas Valera* dit sur cette matière, dans un Chapitre qu'il a intitulé, *De la méthode que les* Yncas *observoient pour la création des Ministres & des Gouverneurs en tems de Paix: Du partage qu'ils faisoient des Ingénieurs, & des Manœuvres: De quelle sorte ils disposoient des biens, tant en commun qu'en particulier: Et comment ils imposoient le tribut.*

„ L'*Ynca* n'avoit pas plutôt assujetti quelque nouvelle Province, & fait „ transporter à *Cuzco* la principale Idole de tout le Pays, qu'après avoir calmé l'esprit des Seigneurs & des Vassaux, il ordonnoit que tous les Indiens, „ tant les Prêtres & les Devins, que tout le reste du Peuple, adorâssent le „ Dieu *Ticci Viracocha*, apellé autrement *Pachacamac*, comme le plus puissant de tous les Dieux, dont il triomphoit toujours. Il leur commandoit „ ensuite de le reconnoître lui-même pour leur Roi & leur souverain Seigneur, & de lui obéïr en cette qualité. Quant aux *Caciques*, il leur étoit „ expressément enjoint de paroître à la Cour une fois chaque année, ou dumoins de deux en deux ans, selon la distance des Provinces; cela rendoit „ *Cuzco* la plus fréquentée de toutes les Villes du Nouveau Monde. L'*Ynca* „ donnoit ordre aussi qu'on fît le compte de tous les habitans de la Province „ nouvellement conquise, sans en excepter les enfans; qu'on spécifiât l'âge, „ l'extraction, l'emploi, les biens, la famille, les métiers, & les coutumes „ de tous en général, & de les marquer avec les filets & les nœuds de diverses couleurs, afin que cela servît à imposer le tribut suivant la condition „ de chacun, & à pourvoir à tous les besoins du Public. Cela fait, il nommoit divers Officiers Militaires, les Généraux, les Mestres-de-camp, les „ Capitaines en chef, les Enseignes, les Sergeans, & les Chefs de Brigade, „ dont les uns commandoient à dix soldats, & les autres à cinquante. Les „ moindres Capitaines avoient cent soldats sous eux, & les autres deux, trois, „ quatre-cens, & ainsi de suite jusqu'à mille. Les Mestres-de-camp en avoient quatre ou cinq-mille; & les Généraux, qu'ils apelloient *Hatun Apa*, „ c'est-à-dire *Grands Capitaines*, commandoient jusques à dix-mille hommes. „ On apelloit *Curacas* les Seigneurs de plusieurs Vassaux, comme par exemple les Ducs, les Comtes & les Marquis. Ceux-ci, en qualité de Seigneurs „ légitimes, commandoient à leurs sujets en tems de Paix & de Guerre; outre „ qu'ils avoient plein pouvoir de faire des Loix particulières, d'ordonner des „ tributs, d'assister chaque famille, & de pourvoir en général à tous les besoins des Vassaux, selon les statuts & les ordonnances de l'*Ynca*. Pour les „ Capitaines en chef, & leurs subalternes, quoiqu'ils n'eûssent pas l'autorité „ de

„ de faire des Loix, ni de mettre des Impôts, ils avoient de grands privilè-
„ ges ; leurs Emplois étoient héréditaires ; ils ne payoient point de tribut en
„ tems de Paix ; & on leur fourniſſoit des Magazins du Roi, tout ce qui leur
„ étoit néceſſaire. Les Inférieurs, comme les Chefs de Brigade de dix à cin-
„ quante Soldats, payoient le tribut, parce qu'ils n'étoient pas Gentilshom-
„ mes. Les Généraux & les Meſtres de-camp les choiſiſſoient, & ils ne pou-
„ voient les priver de leurs charges, après les y avoir mis une fois. Le tribut
„ qu'ils payoient ſe réduiſoit à exercer l'Office de Dizeniers, auxquels il apar-
„ tenoit de faire la viſite des champs, des poſſeſſions, & des maiſons Roya-
„ les ; comme auſſi de pourvoir aux habits, & aux proviſions de bouche du
„ Commun-Peuple. L'*Ynca* nommoit pluſieurs autres Miniſtres & Officiers
„ ſubordonnés les uns aux autres, pour s'en ſervir à règler tout ce qui regar-
„ doit le gouvernement & le tribut de l'Empire, afin que par ce moyen cha-
„ cun pût ſavoir ſon compte, & qu'aucun ne fût trompé. Tous les trou-
„ peaux du Pays, tant ceux du Roi que du Peuple, avoient des Bergers, qui
„ dépendoient les uns des autres, & qui gardoient le bétail avec tant de ſoin
„ & de fidélité, qu'il ne leur manquoit jamais une ſeule brebis. Il eſt vrai
„ qu'il n'y avoit point de Voleurs dans tout l'Empire, & qu'il ſuffiſoit de ga-
„ rantir les troupeaux contre les Bêtes Sauvages. D'ailleurs il y avoit des
„ Commiſſaires de toutes les ſortes, établis pour la garde des biens de la ter-
„ re ; des Intendans, des Adminiſtrateurs, des Viſiteurs, & des Juges, dont
„ le devoir conſiſtoit à tenir la main qu'on ne manquât d'aucune choſe dans
„ leurs Villes, ni en général, ni en particulier. S'il ſe trouvoit quelques per-
„ ſonnes réduites à l'étroit, ces Officiers en donnoient auſſi-tôt avis aux Gou-
„ verneurs, aux *Curacas*, & au Roi même, qui ne refuſoient jamais d'y pour-
„ voir : au-contraire ils y rémédioient à l'envi, & on peut dire que l'*Ynca* ſe
„ ſignaloit par-deſſus tous les autres. Il témoignoit tant de zèle & de chari-
„ té dans ces occaſions, qu'on pouvoit l'apeller à juſte titre le Père de ſon
„ Peuple. D'un autre coté, les Juges & les Viſiteurs devoient faire enſorte
„ par leur diligençe, que tous les Hommes s'aquitâſſent de leur devoir, &
„ qu'aucun d'eux ne demeurât oiſif ; que les Femmes eûſſent le ſoin de leur
„ ménage, des meubles, des vêtemens, des proviſions, de filer, de faire des
„ toiles, & d'élever leurs enfans ; que les jeunes Filles obéïſſent à leurs mères
„ & à leurs maîtreſſes, dans tout ce qui regardoit le ménage & leurs occupa-
„ tions ordinaires ; que les Vieillards & les Impotens qui n'étoient pas pro-
„ pres au gros travail, s'employâſſent à quelque choſe qui leur fût utile, com-
„ me à ramaſſer de la paille & de petits morceaux de bois, à ſe nettoyer de
„ leur vermine, & à porter leurs poux à leurs Décurions, ou au Chef de Bri-
„ gade. L'emploi des Aveugles étoit de tirer les ordures du Cotton, & d'é-
„ grener le Mayz. Les Gens de métier avoient leurs Jurés, & relevoient la
„ plupart les uns des autres : tels étoient par exemple tous les Ouvriers qui
„ travailloient en or, en argent, en cuivre, & en laiton ; les Charpentiers,
„ les Maçons, les Potiers, les Lapidaires, & les autres Artiſans utiles à la
„ République. Que ſi l'on avoit eu le ſoin d'élever les enfans à tous ces Mé-
„ tiers, & de ſuivre là-deſſus les Ordonnances des *Yncas*, ou le Règlement

„ qu'en

„ qu'en fit depuis *Charles* V. le *Pérou* feroit plus floriffant qu'il n'eft aujour-
„ d'hui, & les provifions y abonderoient auffi-bien qu'alors: j'ôfe même ajou-
„ ter qu'on y prêcheroit l'Evangile avec plus de fruit qu'on ne fait. Tous ces
„ inconveniens, & plufieurs autres arrivés par notre négligence, font caufe
„ que les *Curacas*, & les principaux Indiens du Pays, fe plaignent à toute
„ heure, dans leurs Affemblées, du Gouvernement préfent; & qu'ils le trou-
„ vent fort éloigné de celui des *Yncas*, lorsqu'ils viennent à les comparer en-
„ femble: c'eft ce que nous montrerons dans le 9. Chapitre du II. Livre.
J'ai tiré tout ceci de l'Hiftoire du R. P. *Blas Valera*, mais ce qu'il vient de nous promettre eft perdu.

Le même Auteur continuë en ces termes. *Outre les chofes que j'ai raportées ci-deffus, les Indiens avoient des Commiffaires députés à la vifite des Champs, des Chaffeurs, des Pêcheurs, des Tifferans, des Cordonniers, des Bucherons qui coupoient du bois pour les maifons Royales ou pour les bâtimens Publics, & des Forgerons qui faifoient des outils de cuivre. Il y avoit quantité d'autres Artifans, qui travailloient tous avec une diligence incroyable. Mais l'on ne peut que s'étonner de voir qu'aujourd'hui les Indiens, fi obftinés à garder leurs anciennes Coutumes qu'ils ne les abandonnent qu'à regret & le plus tard qu'il leur eft poffible, lorsque nos Gouverneurs en retranchent quelque chofe; il eft, dis-je, étonnant de voir qu'ils ont tout-à-fait oublié la manière dont on pratiquoit autrefois ces Métiers-là.*

CHAPITRE XIV.

*De l'Ordre & des Règlemens de l'*Ynca *touchant les Biens du Public & des Particuliers.*

Aprе's que l'*Ynca* s'étoit emparé d'une Province, qu'il en avoit rendu les habitans tributaires, & qu'il leur avoit donné des Gouverneurs & des Maîtres pour les inftruire dans fa Religion, il travailloit enfuite à règler toutes les affaires du Pays. Dans cette vuë, il ordonnoit qu'on comptât, par le moyen des Nœuds, les pâturages, les collines, les montagnes, les terres labourables, les poffeffions, les mines de métaux, les falines, les fontaines, les lacs, les rivières, les terres qui portoient du cotton, les arbres fruitiers, & le bétail. Ces chofes & plufieurs autres étoient mifes en ligne de compte, chacune féparément, c'eft-à-dire qu'on comptoit d'abord celles de toute la Province, puis celles de chaque Ville, & enfin celles de chaque Particulier. Il falloit favoir enfuite l'étenduë en quarré des terres labourables, & quel en étoit le produit annuel. Quand on étoit bien éclairci là-deffus, on en faifoit le raport à l'*Ynca*, qui étoit bien-aife de s'en inftruire au jufte; non pas pour fes intérêts particuliers, ni pour accroître fon domaine des terres de fes Sujets, mais pour travailler au foulagement du Public. Informé par ce moyen de l'abondance ou de la ftérilité de tout le Pays, il donnoit ordre à l'entretien des ha-

habitans; il prevenoit les néceſſités publiques; & il faiſoit des proviſions pour en aſſiſter ſes pauvres Sujets en tems de famine, de peſte, ou de guerre. En un mot, il ne ſe paſſoit aucune choſe qui regardât ſon ſervice particulier, ou celui des *Curacas* ou de l'Etat, qu'il n'eût ſoin d'en avertir tous ſes Vaſſaux par une Déclaration publique. De cette manière les Sujets ne pouvoient point prétendre cauſe d'ignorance pour manquer à leur devoir, ni les *Curacas* non-plus que les autres Officiers du Roi, pour les fouler & les tenir dans l'oppreſſion. D'ailleurs après qu'on avoit fait le dénombrement de chaque Province, l'on y poſoit des limites pour la ſéparer d'avec les terres voiſines. Afin même qu'il n'y eût point de confuſion à l'avenir, l'*Ynca* donnoit de nouveaux noms aux montagnes, aux collines, aux champs, aux prés, aux fontaines, & aux autres lieux du voiſinage. Que s'ils en avoient déjà de particuliers, il les confirmoit, en y ajoutant quelque choſe de nouveau, pour les diſtinguer des autres Contrées. De-là vient que ces Peuples ont encore aujourd'hui du reſpect & de la vénération pour tous ces lieux, comme nous le verrons dans la ſuite. Après que l'*Ynca* avoit mis ordre à ces choſes, il partageoit les terres entre les Villes de la Province, & il faiſoit des inhibitions très-expreſſes pour empêcher qu'on confondît les bornes des champs, des prairies & des montagnes, ſelon le partage qui en étoit fait en faveur des habitans de chaque Province. Quant aux anciennes Mines d'or & d'argent, & même à l'égard des nouvelles, il en permettoit l'uſage au *Curaca*, & il ſouffroit que lui, ſes parens & ſes vaſſaux en prîſſent ce qu'ils vouloient, non pas pour en faire des tréſors, dont ils ne ſe mettoient guère en peine, mais pour en parer & en enrichir leurs habits les jours de leurs Fêtes ſolemnelles, ou pour en faire des vaſes à l'uſage du *Cacique*; encore falloit-il que le nombre en fût limité. Ils manquoient ſi peu de ces métaux, qu'ils en laiſſoient perdre quelques mines, & qu'ils avoient fort peu d'Ouvriers qui ſçûſſent l'art d'y travailler, & de fondre l'or & l'argent. Ces Fondeurs, & les autres Ouvriers que l'on employoit aux Mines, ne payoient pour tout tribut que le travail de leur corps. Le Roi, ou le Seigneur de la terre, leur fourniſſoit des outils, des vêtemens, & des proviſions de bouche; & pour s'aquiter de leur tribut, ils n'étoient obligés de travailler que deux mois de l'année. Leur tâche finie, ils pouvoient employer le reſte de leur tems à ce que bon leur ſembloit. Le cuivre, qu'ils nommoient *Anta*, leur ſervoit au lieu de fer, & ils l'accommodoient à l'uſage de leurs armes. Ils en faiſoient auſſi des couteaux, des outils pour leur charpenterie, de groſſes épingles, des miroirs, des hoyaux à remuër la terre, & des marteaux pour les Forgerons. C'eſt pour cela qu'ils eſtimoient ce métaïl plus que l'or & l'argent, & qu'ils en tiroient une plus grande quantité que de tous les autres.

L'*Ynca* vouloit que le Sel ordinaire, qui ſe faiſoit de l'eau de quelques Fontaines & de celle de la Mer, que le Poiſſon des Rivières & des Lacs, les Fruits des Arbres, le Cotton, le Chanvre &c. fûſſent communs à tous ceux du Pays qui les produiſoit, pourvu-que chacun n'en prît que pour ſon uſage. Mais il étoit permis à ceux qui vouloient, de planter des Arbres fruitiers, pour en recueillir eux-mêmes le fruit.

L'*Ynca* faisoit trois différens partages des pièces de terre qui produisoient du Mayz ou des Légumes. Le prémier étoit pour l'entretien des Temples du Soleil, de ses Prêtres, & de ses autres Ministres. Le second, pour le domaine du Roi, des revenus duquel l'on entretenoit ses Lieutenans & ses Officiers lorsqu'ils étoient en voyage, & dont on mettoit une partie dans les Magazins Publics. Le troisième, pour les habitans des Villes, chacun desquels en avoit une portion pour la nourriture de sa famille. L'*Ynca* faisoit ce partage dans toutes les Provinces de son Empire, où l'on ne pouvoit demander aucun tribut des habitans, ni pour leurs *Caciques*, ni pour les Magazins Publics, ni pour les Lieutenans du Roi, ni pour l'*Ynca* même, ni pour le Temple du Soleil, ni pour ses Prêtres, ni pour les Sacrifices ordinaires; parce que l'on avoit déjà pourvu d'ailleurs à toutes ces choses. Ce qui restoit de la portion du Roi, étoit mis dans le magazin de chaque Ville; & le surplus des revenus du Soleil, servoit à l'entretien des Impotens, des Boiteux, des Aveugles, des Estropiés, & de tous ceux en un mot qui n'étoient pas en état de travailler.

CHAPITRE XV.

Des Loix qu'ils observoient pour le payement du Tribut.

LE Tribut que les Rois *Yncas* du *Pérou* imposoient à leurs Sujets étoit si modéré, qu'à le bien considérer avec tout ce qui en dépendoit, il faut avouër qu'aucun des anciens Rois & de tous ces grands Empereurs que la flaterie a surnommés *Auguste* ou *Débonnaire*, n'aprochoit pas de la générosité de ces Princes Indiens. Ils avoient tant de douceur pour tous leurs Vassaux en général, qu'ils sembloient plutôt leur payer le tribut que le reçevoir de leur part; du-moins toutes leurs actions se raportoient directement au bien du Public. Que si l'on suppute les journées des Ouvriers, & la dépense des *Yncas*, il se trouvera que ces contributions n'étoient presque rien, & qu'à-peine plusieurs Indiens payoient quatre réales de tribut. Au-reste, si pour s'aquiter de ce devoir, soit au service du Roi ou des *Curacas*, il leur falloit essuyer quelque fatigue, ils l'enduroient très-volontiers; parce qu'elle consistoit en peu de chose, & qu'ils en tiroient un grand profit. Les Loix données en faveur des Tributaires s'observoient si religieusement, qu'il n'étoit pas au pouvoir des Juges, ni des Gouverneurs, ni des Généraux d'Armée, ni des *Yncas* mêmes, de les violer. La prémière & la principale étoit, qu'on n'inquiétât point-du-tout ceux qu'on avoit exemtés du tribut pour des raisons particulières: tels étoient les Princes du Sang, les Généraux d'Armée, les Capitaines, jusqu'aux Centeniers, leurs neveux & leurs enfans, tous les *Curacas* & leur parentage. Les moindres Officiers du Roi ne payoient aucun tribut, non-plus que les Soldats lorsqu'ils étoient à la Guerre; les Jeunes-

hommes au-dessous de vingt-cinq ans, & les Vieillards au-dessus de cinquante, en étoient aussi déchargés, de-même que tout le Sexe féminin. La seconde Loi vouloit que tous les autres Indiens, qui n'étoient pas du nombre de ceux que nous venons de nommer, fûssent obligés à ce tribut, excepté les Prêtres ou les Ministres du Temple du Soleil, & les Vierges Choisies. La troisième ordonnoit, qu'aucun Vassal ne payât la moindre chose de son bien, pour lui tenir lieu de tribut; mais qu'il s'en aquitât par le travail de ses mains, ou le devoir de sa charge, ou par le tems qu'il employeroit au service du Roi ou de l'Etat. Les Pauvres & les Riches se trouvoient égaux en ceci, puisque l'un ne payoit ni plus ni moins que l'autre. On apelloit riche celui qui avoit une famille & des enfans, parce qu'ils lui aidoient à travailler, & qu'avec leur secours il finissoit plutôt la tâche qu'il devoit faire pour payer son tribut; mais on regardoit comme pauvre, celui qui n'avoit point d'enfans, quoiqu'il fût riche d'ailleurs. La quatrième Loi portoit, que chacun eût à se tenir à son Métier, sans se mêler de celui des autres, excepté pour le Labourage & la Milice, qui étoient deux choses communes à tous. La cinquième, que les présens pour l'*Ynca* se feroient des denrées qui venoient dans chaque Province: & ce n'est pas sans raison que l'*Ynca* le vouloit ainsi; puisqu'il auroit mis ses Sujets dans un terrible embarras, s'il en avoit exigé des fruits qui ne se trouvoient pas chez eux. La sixième ordonnoit que tous les Ouvriers qu'on employoit au service de l'*Ynca*, ou de ses *Curacas*, seroient pourvus de tous les matériaux nécessaires; par exemple qu'on donneroit à l'Orfèvre de l'or, de l'argent ou du cuivre, pour les mettre en œuvre; au Tisseran, de la laine ou du cotton; au Peintre, des couleurs &c. Il faut remarquer aussi qu'un Ouvrier, pour s'aquiter de son tribut, n'étoit obligé de donner tout-au-plus que trois mois de son tems; qu'après ce terme il pouvoit discontinuer son travail, à-moins qu'il ne le voulût achever pour son plaisir; & qu'alors le tems qu'il y employoit de plus, étoit en déduction du tribut de l'année suivante, dont ils tenoient compte par le moyen de leurs nœuds. La septième Loi exigeoit que tous les Ouvriers qui payoient le tribut avec leur travail, fûssent pourvus de toutes les provisions de bouche qui leur étoient nécessaires, d'habits, & même de médicamens s'ils tomboient malades lorsqu'ils seroient occupés à leur ouvrage, & qu'on eût le même soin de leurs femmes & de leurs enfans qui leur aideroient. Du-reste on ne se mettoit pas fort en peine du tems qu'on employoit à quelque ouvrage, pourvu-qu'on l'achevât; & si un Ouvrier, avec le secours de ses gens, finissoit dans une semaine ce qui lui auroit couté deux mois à lui seul, il étoit déchargé du tribut de toute l'année, sans qu'on lui en pût demander un autre. Cette seule raison suffira pour répondre à quelques personnes, qui disent qu'autrefois les garçons, les filles & les mères, de quelque condition qu'elles fûssent, étoient tributaires. Mais il est certain que ces gens ne travailloient que pour aider leurs pères, leurs maris, ou leurs maîtres; & que si un Ouvrier vouloit travailler tout seul, sa femme & ses enfans pouvoient demeurer à la maison, & s'y employer aux affaires du ménage, sans que le Décurion ni les Juges eûssent droit de les contraindre à faire autre chose, pourvu-qu'ils ne fûssent point oisifs. C'est pour cela même que du tems des *Yncas*, ceux qui

avoient le plus d'enfans passoient pour les plus riches ; & si les Ouvriers qui n'en avoient point venoient à tomber malades lorsqu'ils travailloient pour s'aquiter du tribut, il y avoit une Loi qui ordonnoit que les prémiers, & les autres qui auroient achevé leur tâche, leur aidâssent un jour ou deux ; ce qui plaîsoit fort à tous les Indiens, parce qu'ils en étoient beaucoup soulagés.

CHAPITRE XVI.

*De l'Ordre observé pour le payement du Tribut, & de la Générosité de l'*Ynca, *qui donnoit aux* Curacas *la plupart des choses qui lui étoient présentées.*

LA huitième Loi regardoit la levée de ces Tributs, voici de quelle manière on s'y prenoit. A une certaine saison de l'année, les Juges, les Receveurs & les Maîtres des Comptes, s'assembloient dans la Capitale de chaque Province, & ils faisoient leurs repartitions entre tous les habitans, en présence du *Curaca* & du Gouverneur *Ynca*. Quoiqu'ils n'employâssent à ce calcul que les nœuds de leurs filets & de petits cailloux, ils comptoient pourtant dans la dernière précision, & plus nettement que ne sauroient faire nos meilleurs Arithméticiens avec toutes leurs Regles. Aussi le Gouverneur & les Officiers du Roi entendoient-ils d'abord le résultat de leurs Comptes. Les nœuds servoient à marquer l'emploi de chacun, & les voyages qu'il avoit faits par le commandement du Prince ou des Supérieurs ; ce qui lui tenoit lieu de tribut. Ensuite on montroit aux Juges, aux Receveurs & au Gouverneur, un état distinct & séparé de tout ce qu'il y avoit dans le Magazin Public, par exemple des provisions de bouche, des habits, de la chaussure, des armes, de l'or, de l'argent, des pierreries, & du cuivre qui apartenoit au Roi. C'est ainsi qu'on rendoit compte de tout ce qui se trouvoit dans les magazins de chaque Ville; & la Loi commandoit que l'*Ynca*, Gouverneur de la Province, en eût un Mémoire par devers lui, afin qu'il ne se fît aucune tromperie, ni du coté des Receveurs, ni de celui des Indiens tributaires.

La neuvième Loi portoit, que tout ce qui resteroit de ces tributs après la dépense du Roi, seroit apliqué au bien commun des Sujets, & mis dans des Magazins Publics, pour s'en servir au besoin. Quant aux choses de prix, comme l'or, l'argent, les pierreries, les plumes fines, les diverses couleurs qui servoient à peindre & à la teinture, le cuivre, & les autres raretés que les *Curacas* présentoient à l'*Ynca* une fois l'année, elles tournoient à leur profit aussi-bien qu'à celui du Roi. D'abord qu'il en avoit tiré ce qu'il lui en falloit à-peu-près pour le service de sa Maison, & des Personnes du Sang Royal, il partageoit tout le reste entre les Capitaines & les Seigneurs qui lui avoient fait ces présens, & qui ne pouvoient s'en servir que par la permission de l'*Ynca*, quoiqu'ils eûssent toutes ces choses dans leur Pays. On peut voir par tout ce que je viens de raporter, que les Rois *Yncas* prenoient pour eux la moindre par-

partie du tribut qu'on donnoit, & qu'ils convertiſſoient l'autre au profit de leurs Vaſſaux.

La dixième Loi contenoit une déclaration expreſſe des choſes auxquelles les Indiens ſe devoient occuper, tant pour le ſervice de leur Roi, que pour l'avantage commun de leurs Républiques & de leurs Villes, ce qu'on leur impoſoit au lieu de tribut. Par exemple, on leur donnoit pour tâche d'aplanir les Chemins, & de les paver; de rebâtir les Temples du Soleil, ou d'y faire les réparations néceſſaires, & de pourvoir à toutes les autres choſes qui apartenoient à leur Culte Religieux. On les obligeoit auſſi de travailler aux maiſons du Public, comme aux magazins & aux palais des Gouverneurs & des Juges; de redreſſer les ponts; de faire l'office de Meſſagers ou de Couriers, qu'ils apelloient *Caſqui*; de labourer des terres; de ſerrer les fruits; de mener paître les troupeaux; de garder les biens de la terre; de faire des Hôpitaux pour y reçevoir les Voyageurs, & d'y être en perſonne pour les ſervir, & leur fournir aux dépens du Roi tout ce qui leur ſeroit néceſſaire. Outre cela ils devoient faire ponctuellement quantité d'autres choſes, pour leur intérêt commun, ou pour le ſervice de leurs *Curacas* & de l'*Ynca*. Mais cette partie des Indes étoit alors ſi peuplée, que les habitans ne ſe reſſentoient preſque pas de ce travail. Ajoutez à ceci que chacun ſervoit à ſon tour, & que cela ſe faiſoit avec tant d'équité, que jamais les uns n'étoient plus foulés que les autres. Par cette même Loi les Chemins devoient être aplanis, les Ponts renouvellés, & les Canaux nettoyés une fois l'année, afin qu'on pût arroſer plus facilement les terres. Elle ordonnoit auſſi que chacun y travaillât de ſon bon gré, puiſque cela ſe raportoit au bien commun de tout l'Empire.

Je ne m'arrêterai point à pluſieurs autres petites Loix qu'ils obſervoient, parce qu'elles pourroient ennuyer le Lecteur, & qu'à l'égard du tribut je crois avoir raporté les principales. Au-reſte tout ce que je viens de dire eſt tiré du R. P. *Blas Valera*, & prouve manifeſtement qu'un certain Hiſtorien a eu tort d'avancer, que les *Yncas* faiſoient des Loix injuſtes & tiranniques, & qu'ils accabloient leurs Sujets d'impôts extraordinaires. Pour moi, je n'ai jamais rien connu d'aprochant: & il faut bien croire que toutes ces loix, & celles que nous raporterons dans la ſuite, étoient équitables; puiſque les Rois d'Eſpagne les ont confirmées, de l'aveu du même P. *Blas Valera*. Revenons enfin au Prince *Viracocha*, & voyons comment il ſe tirera de la peine où nous l'avons laiſſé, pour défendre ſon honneur & celui de ſes Prédéceſſeurs.

CHA-

CHAPITRE XVII.

*L'*Ynca Viracocha *eſt averti que les Ennemis s'aprochent, & il lui vient un ſecours de vingt-mille hommes.*

LEs exploits de l'*Ynca Viracocha* ſont ſi mémorables, qu'il ne ſera pas mal-à-propos d'en parler ici un peu au long. Nous avons déjà dit qu'après qu'il eut laiſſé ſon père à *Muyna*, il s'en retourna droit à *Cuzco*, & qu'en chemin il ramaſſa tout ce qu'il trouva de gens diſperſés d'un coté & d'autre à la Campagne. Avec ce nouveau renfort, il ſortit de la Ville pour aller au-devant des Ennemis, réſolu de les combattre, & de mourir plutôt les armes à la main, que de voir profaner le Temple du Soleil, & de ſouffrir que la Maiſon des Vierges Choiſies fût expoſée, avec toute la Ville de *Cuzco*, aux inſolences des Rebelles. Il s'arrêta dans une grande Plaine, qui eſt à demi-lieuë au Nord de la Ville, pour y attendre les Gens-de-guerre qui ſortoient après lui, & raſſembler le reſte des Fuyards. Les uns & les autres, joints à ceux qu'il avoit amenés, formèrent un corps de plus de huit-mille hommes, tous réſolus à mourir pour ſa défenſe. Il aprit enſuite que les Ennemis étoient à neuf ou dix lieuës de la Ville, & qu'ils paſſoient déjà la grande Rivière d'*Apurimac*. Le lendemain de cette fâcheuſe nouvelle, on lui annonça qu'il lui venoit un ſecours de la Province de *Cuntiſuyu*, & qu'il y avoit environ vingt-mille hommes des Nations *Quéchua*, *Cotapampa*, *Cotanéra*, *Aymara*, & des autres Peuples de la Frontière des Provinces revoltées, qui marchoient pour le joindre.

Quelque ſoin que les Ennemis prîſſent pour cacher leur trahiſon, les *Quéchuas*, qui étoient dans leur voiſinage, ne laiſſèrent pas de la découvrir. Mais le tems leur parut trop court pour en donner avis à l'*Ynca*, & reçevoir ſes ordres là-deſſus: deſorte que ſans les attendre, ils mirent ſur pié tout ce qu'ils purent trouver de monde, & ils y employèrent toute la diligence requiſe en pareil cas. Avec ces troupes ils allèrent droit à la Ville de *Cuzco*, dans l'intention de la ſecourir s'il étoit poſſible, ou de mourir au ſervice de leur Roi. Nous avons déjà vu que ces Peuples s'étoient ſoumis volontairement à l'Empire de l'*Ynca Capac Yupanqui*. L'envie de témoigner le zèle qu'ils avoient pour le bien du Public, la conſidération de leur propre intérêt, & la crainte de tomber ſous la tirannie des *Chancas*, dont ils étoient les ennemis mortels depuis pluſieurs années; tout cela, dis-je, porta les *Quéchuas* à faire cet effort. Pour empêcher donc que leurs Ennemis n'entrâſſent les prémiers dans la Ville, ils prirent leur chemin du coté du Nord, afin de les devancer; mais les uns & les autres y arrivèrent preſqu'en même tems.

Cependant le Prince *Ynca Viracocha* & tous ſes ſoldats prirent courage, quand ils ſçurent qu'au milieu des extrémités où ils ſe trouvoient réduits, il leur venoit un ſecours ſi inopiné. Ce Prince regarda cet évènement comme un ef-

effet de la promeſſe de ſon oncle *Viracocha*, qui lui étoit aparu en ſonge: il répéta pluſieurs fois les paroles qu'il lui avoit dites dans cette occaſion, & il exhorta ſes gens à reprendre courage, puiſqu'ils avoient pour eux leur Dieu *Viracocha*, & qu'ils voyoient ſa promeſſe accomplie. Les *Yncas* furent ſi animés par ce diſcours, qu'ils tînrent la victoire pour gagnée. Ils changèrent donc le deſſein qu'ils avoient de combattre les Ennemis, dans les mauvais paſſages que l'on trouve depuis la Rivière d'*Apurimac* juſqu'aux Côtaux de *Villacunca*; parce que les *Chancas* occupoient les hauteurs, & qu'il y avoit trop de riſque à les y forcer. Aſſurés qu'il leur venoit du ſecours, ils réſolurent d'attendre les Ennemis de pié ferme, & de ſe délaſſer un peu dans leur Camp. D'ailleurs l'*Ynca Viracocha* & ſes Conſeillers de guerre, qui étoient tous ſes parens, furent d'avis que puiſqu'il leur venoit du ſecours, il ne faloit pas s'éloigner de la Ville, afin d'être plus à portée de la défendre en cas de néceſſité, & de ſe prévaloir des proviſions qu'il y avoit. Ce conſeil parut fort bon à l'*Ynca Viracocha*, qui ne bougea de la Plaine, juſqu'à ce que le ſecours qu'il attendoit avec tant d'impatience, ſe vînt joindre à ſon Armée. Il étoit de douze-mille hommes de guerre, que le Prince reçut avec de grandes démonſtrations de bienveillance. Mais ſurtout il fit beaucoup de careſſes aux *Curacas* de chaque Nation, & à tous les autres Capitaines, dont il loua la fidélité, & promit aux ſoldats de reconnoître le ſervice ſignalé qu'ils lui rendoient dans le preſſant beſoin où il ſe trouvoit alors.

Après que les *Curacas* eurent adoré leur *Ynca Viracocha*, ils lui dirent qu'ils avoient laiſſé cinq autres mille-hommes à deux journées de-là, pour arriver plutôt eux-mêmes à ſon ſecours. Le Prince les remercia de-nouveau pour la marche des uns & des autres; enſuite il tînt conſeil de guerre avec ſes parens, & il chargea les *Curacas* d'envoyer des gens exprès, pour avertir les troupes auxiliaires de tout ce qui ſe paſſoit. Il ajouta qu'on leur fît dire qu'il les attendoit avec ſon Armée, & qu'elles ſe hâtâſſent de marcher juſqu'à certains Côtaux du voiſinage; qu'elles s'y miſſent en embuſcade pour obſerver la contenance des Ennemis; que s'ils faiſoient mine de vouloir combattre, elles ne manquâſſent point de les charger, mais qu'autrement elles ſe tînſſent toujours ſur leurs gardes, pour faire dans l'occaſion le devoir de bons ſoldats. Deux jours après que le ſecours fut à portée, l'*Ynca* découvrit ſur le haut de la Côte de *Rimactampu* l'avant-garde des Ennemis. Ceux-ci bien informés que l'*Ynca Viracocha* étoit à cinq lieuës de-là, continuèrent auſſi-tôt leur marche, & firent avancer leur arrière-garde, qui les joignit à *Sacſahuana*, c'eſt-à-dire à trois lieuës & demi du lieu où étoit le Prince *Viracocha*, & au même endroit où ſe donna depuis la bataille de *Gaſca* & de *Gonçalo Piçarro*.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

*De la sanglante Bataille qui fut donnée par l'*Ynca Viracocha, *& de la Défaite des* Chancas.

L'Ynca *Viracocha* envoya d'abord des Exprès à *Sacsahuana*, pour offrir une amnistie aux Ennemis, s'ils vouloient vivre à l'avenir en paix & en amitié. Mais quoique les *Chancas*, qui savoient déjà que l'*Ynca Yahuarhuacac* s'étoit retiré, & qu'il avoit abandonné la Ville de *Cuzco*, fûssent bien surs d'un autre coté que le Prince son fils étoit résolu de la défendre, ils ne s'étonnèrent pas pour cela, & ils ne voulurent point donner audience à ses gens. Ils étoient d'un naturel si altier, qu'ils se flatoient de remporter la victoire, & de n'avoir aucun sujet de craindre le fils, puisque le père avoit déjà pris la fuite. Sur cette espérance ils renvoyèrent les Députés, sans daigner les écouter. Le lendemain ils sortirent de *Sacsahuana* de fort grand matin, & ils marchèrent jusqu'à *Cuzco.* Mais l'ordre de bataille qu'ils étoient obligés de garder sur la route, les empêcha, quelque diligence qu'ils fissent, d'arriver avant la nuit au lieu où étoit le Prince. Cependant il leur envoya de nouveaux Députés, pour leur offrir encore son amitié, & le pardon de leur revolte. Cela ne servit de rien: les *Chancas*, qui étoient déjà campés, refusèrent une seconde fois de leur donner audience, & ils leur répondirent avec mépris: *Nous verrons demain à qui il apartient d'être Roi, & de pardonner.* Les Députés se retirèrent avec cette mauvaise réponse, & ceux de l'un & de l'autre parti posèrent leurs sentinelles. Le lendemain, aussi-tôt qu'il fut jour, les deux Armées se mirent en marche avec de grands cris, au son des Hautbois, des Cornets, des Timbales & des Trompettes. L'*Ynca Viracocha* voulut paroître à la tête de ses gens, & il fut le prémier à charger les Ennemis, qui de leur coté s'obstinèrent au combat, pour gagner la victoire qu'ils s'étoient promise. Les *Yncas* en firent de-même, pour délivrer leur Prince du danger présent, & de la honte d'être vaincu. L'on se battit avec une bravoure surprenante, & le carnage dura jusqu'à midi, sans que la victoire panchât plus d'un coté que de l'autre. Cependant les cinq-mille hommes qui étoient en embuscade, tombèrent sur le coté droit des Ennemis avec tant d'impétuosité, qu'ils les contraignirent de reculer quelques pas en arrière. Ceux-ci, chagrins qu'on leur disputât la victoire, dont ils s'étoient d'abord flatés, reprirent de-nouveau courage, & regagnèrent le terrain qu'ils avoient perdu.

Après cette seconde charge, l'on se battit plus de deux heures, avec un avantage égal de part & d'autre. Mais au-lieu que les *Chancas* s'affoiblissoient peu-à-peu, l'*Ynca* reçevoit à toute heure de nouveaux renforts, de ceux qui s'étoient enfuis de *Cuzco*, & des habitans des Villes voisines. Informés que le Prince *Viracocha* combattoit pour la défense de la Maison du Soleil, ils se rallièrent par troupes de cinquante & de cent hommes, & ils vînrent se jetter

dans la mêlée, avec une fureur & des cris si terribles, que leur nombre en parut beaucoup plus grand qu'il n'étoit. A la vuë de ce nouveau secours, les *Chancas* se battirent en desespérés, plutôt pour mourir que pour vaincre. Sur ces entrefaites, les *Yncas*, qui savoient illustrer leurs avantures par des contes fabuleux, & des témoignages supposés de leur père le Soleil, prirent occasion de ce renfort qui leur venoit à tout moment, de répandre le bruit que les pierres de ces campagnes se transformoient en hommes, & que le Soleil & le Dieu *Viracocha* leur avoient ordonné de combattre pour le service du Prince. Les *Chancas*, accoutumés à se repaître de fables, crurent si bien cette nouvelle, que depuis ce tems-là il n'y a pas eu moyen de les en dissuader. Le Menu-peuple de tout le Royaume y ajouta foi, comme à un miracle certain; & voici ce que le R. P. *F. Jérôme Roman* témoigne là dessus dans sa *République des Indes Occidentales*, Liv. II Chap. 11. L'Ynca, dit-il, *fut maître du champ de bataille; & cette victoire parut si extraordinaire aux Indiens, qu'aujourd'hui même ils assurent que lorsqu'il fut question d'en venir aux mains, toutes les pierres de la campagne se transformèrent en hommes, & s'armèrent pour leur défense; ce que le Soleil permit, pour s'aquiter de la parole qu'il avoit donnée au vaillant* Pachacuti Ynca Yupanqui; car c'est ainsi que s'apelloit ce jeune Guerrier. Le même Auteur raporte succinctement plusieurs autres particularités des Rois du *Pérou*, que nous avons déjà touchées, & dont nous parlerons encore dans la suite. Le R. P. *Joseph Acosta* fait aussi mention du Fantôme qui aparut à *Viracocha*, & il décrit la bataille des *Chancas*; mais il altère les noms des Rois, & il ne parle que confusément de ce qui regarde ce Prince. Quoiqu'il en soit, je raporterai ce qu'il en dit, pour faire voir aux Lecteurs que je n'invente point des fables, & que je n'avance rien qui ne soit venu à la connoissance des Espagnols, qui ne l'ont pas apris dès le berceau comme moi.

Il en parle donc en ces termes, Liv. VI. Ch. 21. Pachacuti Ynca Yupanqui *règna soixante ans, & fit de grandes conquêtes. Ses victoires prirent naissance du malheur de son aîné, qui du vivant de son père tenoit le Sceptre de l'Empire. Celui-ci fut défait dans une bataille qu'il donna contre les* Changas, *Nation qui occupoit alors la Vallée d'*Andaguayllas, *qui est à trente lieuës de* Cuzco, *tirant vers* Lima. *Après cette déroute, il se retira avec fort peu de gens. Son cadet*, Ynca Yupanqui, *n'en eut pas plutôt la nouvelle, que pour se rendre Souverain il s'avisa de ce stratagême. Il fit accroire qu'un jour, qu'il étoit seul & fort ennuyé, le* Viracocha *s'étoit aparu à lui, pour se plaindre de ce que les hommes ne lui obéïssoient pas comme ils devoient, quoiqu'ils dépendîssent de son Empire, & qu'il eût créé le Ciel, le Soleil, les Etoiles, & toutes les choses du Monde. Qu'au-reste il étoit fâché de voir la grande vénération qu'ils avoient pour le Soleil, le Tonnerre, la Foudre & les autres choses, qui n'avoient qu'autant de vertu qu'il leur en donnoit; & qu'il les avertissoit tous, que dans le Ciel où il étoit, on l'apelloit ordinairement* Viracocha Pachayachachic, *c'est-à-dire* Créateur universel. *Le jeune Prince ajouta de-plus, que le même* Viracocha *lui avoit dit, qu'encore qu'il fût tout seul, il ne laissât point de lever des troupes; que les* Changas, *quelque victorieux qu'ils fûssent, seroient à la fin vaincus par lui; qu'il les assujettiroit à son Empire, & que pour cet effet il lui envoyeroit des gens qui l'assisteroient; sans paroître aux yeux*

du

du monde. L'évènement répondit à la prédiction. Le Prince mit sur pié quantité de troupes, il gagna la victoire, & il ôta l'Empire à son père & à son frère. Après qu'il eut remporté cette victoire signalée, il ordonna qu'on reconnût le Viracocha *pour Seigneur universel, & que les Statuës du Soleil, du Tonnerre, & des autres* Guacas *lui fûssent soumises: en effet, depuis ce tems-là on les mit toujours au-dessous de celles du* Viracocha. *D'ailleurs, quoique cet* Ynca Yupanqui *annexât quantité de terres & de troupeaux au domaine du Soleil, & même qu'il en donnât au Tonnerre & aux* Guacas, *il ne donna jamais rien de semblable au* Viracocha; *parce, disoit-il, qu'il n'avoit aucun besoin des choses du Monde, puisqu'il les possédoit toutes.*

*Il fit ensuite avertir ses soldats qu'ils ne devoient pas s'attribuër la victoire, mais qu'elle étoit duë à certains hommes barbus que l'*Ynca *lui avoit envoyés; qu'ils ne s'étoient rendus visibles qu'à lui seul; qu'après la défaite des Ennemis, ils s'étoient changés en pierres; & que si on les cherchoit, il les sauroit bien connoître. Là-dessus il choisît lui-même quantité de pierres de la montagne, l'on en fit des monceaux, qui furent mis à la place des* Guacas; *on les adora dans la suite, & on leur présenta même des sacrifices. Ces Barbares les nommoient ordinairement* Pururaucas; *ils les portoient à la guerre avec une grande vénération, & ils s'imaginoient que favorisés de leur secours ils ne pouvoient manquer de vaincre leurs Ennemis. C'est ainsi que la ruse, ou l'imagination de cet* Ynca, *eut tant de pouvoir, que par son moyen il gagna plusieurs victoires fort remarquables.*

Ce que le R. P. *Acosta* raporte dans ce passage à l'égard de la Statuë du *Viracocha*, & de son élevation au-dessus de celle du Soleil, ne me paroît pas trop vraisemblable: je croirois plutôt que c'est une invention moderne des Indiens, qui pour flater les Espagnols leur ont voulu persuader qu'ils donnoient la préférence au Dieu qu'ils estimoient le plus grand de tous. Mais cela n'étoit pas ainsi, puisqu'ils n'avoient que deux principaux Dieux; le *Pachacamac* qu'ils nommoient *le Dieu, qui n'étoit ni vu ni connu*, & le Soleil, qui étoit visible à tout le monde. Pour le *Viracocha*, & les autres *Yncas*, ils ne les regardoient que comme Enfans du Soleil.

CHAPITRE XIX.

Des Actions généreuses que fit le Prince Ynca Viracocha, *après qu'il eut gagné la bataille.*

LES *Yncas*, animés d'un coté par la répétition du mot *Sutio*, qu'ils avoient toujours à la bouche, & qui est le nom que le Prince voulut qu'on donnât au Fantôme *Ynca Viracocha*, & voyant de l'autre que les forces des Ennemis s'affoiblissoient, ils les joignirent de si près, & les poursuivirent avec tant de violence, qu'ils rompirent leurs rangs, en tuèrent un grand nombre, & mirent les autres en fuite. Le Prince poursuivit quelque tems les Ennemis, qui

qui enfin se reconnurent vaincus; & alors il fit sonner la retraite, pour prévenir un plus grand carnage. Il parcourut ensuite tout le champ de bataille, fit panser les blessés, enterrer les morts, & délivrer les prisonniers, qu'il renvoya chez eux, après leur avoir pardonné leur rebellion. Les Indiens raportent que dans ce combat, qui dura plus de huit heures, il y eut tant de sang répandu, qu'une petite Rivière, dont les eaux étoient fort basses, en fut toute rougie, & s'enfla beaucoup. C'est aussi pour cela que toute cette Plaine fut apellée depuis *Yahuar Pompa*, c'est-à-dire *Campagne de Sang.* Il y demeura sut la place plus de trente-mille hommes, dont il y eut huit-mille du coté de l'*Ynca Viracocha*, & le reste du coté des Nations *Chanca*, *Hancohuallu*, *Uramarca*, *Villca*, *Utunsulla* & autres. Les deux Mestres-de-camp des Ennemis y furent faits prisonniers, comme aussi le Général *Hanco-Huallu*, que le Prince fit panser avec beaucoup de soin, résolu de les garder tous trois pour le triomphe qu'il vouloit faire. Quelques jours après la défaite, un oncle du Prince les reprimanda rudement, de ce qu'ils avoient eu la hardiesse d'attaquer les enfans du Soleil, qui avoit ordonné que les pierres mêmes combattîssent pour eux, & que les arbres se changeâssent en hommes; il leur dît qu'ils l'avoient vu dans ce combat, & qu'ils le verroient dans tous les autres, s'ils avoient la témérité d'en vouloir faire l'expérience. Il leur raconta plusieurs autres fables à l'avantage des *Yncas*, & leur dît enfin qu'ils devoient rendre graces au Soleil, qui vouloit que ses enfans traitâssent humainement les Indiens; que pour cette raison le Prince leur donnoit la vie; qu'ils les remettoit dans leurs Etats, avec tous les autres *Curacas* qui s'étoient rebellés contre lui, quoiqu'ils méritâssent d'être mis à mort; & qu'ils fîssent à l'avenir le devoir de bons sujets, s'ils ne vouloient que le Soleil les punît, & qu'il commandât à la terre de les engloutir tous en vie. Les *Curacas*, épouvantés par cette remontrance, s'humilièrent devant le Prince, le remercièrent de la grace qu'il leur avoit faite, & promirent de lui être toujours fidèles.

Après avoir obtenu cette grande victoire, l'*Ynca Viracocha* dépêcha trois Couriers pour en donner la nouvelle. Il envoya le prémier à la Maison du Soleil, pour le remercier de ce que par son moyen il étoit heureusement venu à bout de ses Ennemis. Mais pour le dire en passant, il n'agissoit pas trop en ceci selon ses principes, & il étoit inutile d'avertir le Soleil de cette défaite; puisque s'il étoit Dieu, lui qui éclaire tout ne pouvoit qu'en être le témoin. Cela prouve que les *Yncas* traitoient quelquefois le Soleil en homme, quoiqu'ils le prîssent pour leur Dieu. En effet, dans leurs Réjouïssances Publiques, ils buvoient à sa santé; ils lui versoient à boire dans un grand vase d'or, qu'ils mettoient au milieu de la Place où ils se régaloient, ou même dans son Temple; & parce que sa chaleur en consumoit une partie, ils étoient assez fous pour dire qu'il l'avoit buë. Ils lui présentoient aussi des plats tout chargés de viande, pour l'inviter à manger: & lorsqu'il y avoit quelque évènement heureux, comme la victoire passée, ils dépêchoient un Courier particulier, pour lui en donner avis, & l'en remercier. Pour ne pas déroger à cette ancienne coutume, le Prince *Ynca Viracocha* envoya un homme exprès au Soleil, afin de lui dire des nouvelles de cette victoire. Il fit savoir en même tems aux Prêtres,

tres, que ceux de leur ordre qui s'étoient enfuis, n'avoient qu'à revenir dans son Temple, pour le remercier de sa protection, & lui faire de nouveaux Sacrifices. Il en avertît aussi les Vierges Choisies, sous prétexte que le Soleil ne lui avoit accordé la réduction de ses Ennemis, que par le mérite de leurs prières. Quant au dernier Courier, qu'ils nomment *Chasqui*, il l'envoya vers l'*Ynca* son père, pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit passé jusqu'alors, & le suplier instamment de ne point bouger du lieu où il étoit, qu'il ne fût lui-même de retour.

CHAPITRE XX.

Retour du Prince dans la Ville de Cuzco, *& son Entrevuë avec son père auquel il ôte l'Empire.*

AUSSI-TÔT que le Prince eut dépêché ces trois Couriers, il retînt six ou sept mille hommes des meilleures troupes de son Armée, & renvoya tous les autres chez eux, avec promesse aux *Curacas* de reconnoître, quand il en seroit tems, les bons services qu'ils lui avoient rendus. Il nomma pour Mestres-de-camp deux de ses oncles, & il voulut qu'ils le suivîssent. Deux jours après la victoire, il se mit en campagne avec ses gens, pour aller voir ses Ennemis, les rassurer par sa présence, & les délivrer de la crainte que leur faute pouvoit leur causer. Il en trouva plusieurs en chemin, & il ordonna qu'on pansât tous ceux qui étoient blessés. Pour les Indiens qui s'étoient déjà rendus, il leur fit dire qu'ils se retirâssent dans leurs Villes & dans leurs Provinces, & qu'ils assurâssent leurs compatriottes de sa protection. Ces mesures prises, il continua sa marche en diligence. A son arrivée dans la Province d'*Antahuaylla*, qui est celle des *Chancas*, les femmes & les enfans vînrent au-devant de lui avec des rameaux à la main, & s'écriant tous ensemble, *Unique Seigneur*, *Fils du Soleil & Amateur des Pauvres*, *ayez pitié de nous*, *s'il vous plaît*, *& nous pardonnez.*

Le Prince les reçut avec beaucoup de clémence, & leur fit dire que leurs pères & leurs maris avoient été cause de tous les malheurs qui leur étoient arrivés; qu'au-reste il pardonnoit de bon cœur à tous les rebelles, & qu'il n'étoit venu que pour leur accorder une abolition générale de tout le passé. Ensuite il commanda qu'on pourvût à tous leurs besoins; qu'on les traitât avec toute sorte d'amour & de charité; & qu'on prît un soin tout particulier de la nourriture des Veuves & des Orphelins, dont les maris & les pères étoient morts à la Bataille de *Yahuar Pampa*.

Il parcourut ainsi, en peu de tems, toutes les Provinces qui s'étoient revoltées; il y laissa de bons Gouverneurs, & mit des garnisons dans quelques Places, pour les défendre en cas de besoin. Cela fait, il s'en retourna droit à *Cuzco*, où il entra une Lune après en être parti, selon la supputation des Indiens,

diens, qui comptent les Mois par Lunes. Les rebelles, & ceux qui ne l'avoient pas été, apréhendoient un massacre général: mais également étonnés de voir tant de marques de douceur & de clémence dans ce nouveau Prince, ils en attribuèrent la cause au Soleil, qui lui avoit commandé, à ce qu'ils croyoient, de changer de vie, & d'imiter ses prédécesseurs. Mais il est certain que ce changement ne procéda que du désir de la gloire, qui porte quelquefois les plus vindicatifs à se faire violence, & à vaincre leurs mauvaises habitudes.

L'*Ynca Viracocha* voulut entrer à pié dans *Cuzco*, pour montrer aux habitans qu'il se piquoit plus du nom de Soldat, que du titre de Roi. Il descendit par le tertre au bas de *Carmença*, environné de ses gens de guerre. Il marchoit entre les deux Mestres-de-camp ses oncles, & les prisonniers venoient après lui. Tout le Peuple le reçut avec de grandes acclamations, & des marques de joie. Les vieux *Yncas* allèrent au-devant de lui, & après l'avoir adoré comme fils du Soleil, ils se mêlèrent avec ses soldats, pour prendre part au triomphe de cette victoire, & ils disoient tout haut qu'ils souhaiteroient d'être assez jeunes pour avoir l'honneur de combattre sous un si brave Capitaine. La *Coya Mama Chicya*, & ses plus proches parentes, c'est-à-dire ses sœurs, ses tantes & ses cousines, accompagnées d'un grand nombre de *Pallas*, le reçurent d'un autre coté avec des chants d'allegresse & des témoignages d'un contentement extraordinaire. Les unes l'embrassoient avec tendresse, les autres lui essuyoient la suëur du visage, les autres ôtoient la poudre qui étoit sur son corps, & les autres enfin semoient des fleurs & des herbes odoriférantes partout où il devoit passer. Il se rendit avec ce cortège à la Maison du Soleil, où il entra piés nuds suivant la coutume de son Pays, & remercia son Père de l'heureux succés qu'il lui avoit donné. Cela fait, il visita les Vierges Choisies, & il partit ensuite pour aller voir son père, qui étoit encore dans le Détroit de *Muyna*, où il l'avoit laissé.

L'*Ynca Yahuarhuacac* n'accueillit pas le Prince son fils avec toute la joie qu'il devoit témoigner, ce semble, aprés une si grande victoire: il le reçut d'un air grave & sérieux, qui marquoit plus de tristesse que de satisfaction. Mais l'on ne pouvoit deviner s'il en agissoit de cette manière, par un principe de jalousie, ou par la honte de sa propre lâcheté, ou enfin par la crainte que le Prince ne lui ôtât son Royaume, pour avoir abandonné la Maison du Soleil, les Vierges Choisies, & la Capitale de l'Empire. Peut-être même que toutes ces passions l'agitoient à-la-fois, & causoient sa mélancolie.

Quoiqu'il en soit, dans cette entrevuë qui se fit en public, ils n'eurent pas de longs discours. Mais après qu'ils furent en particulier, ils parlèrent fort longtems, sans qu'on pût savoir au juste ce qu'ils avoient dit. L'on conjectura seulement qu'ils avoient mis en question, lequel des deux devoit être Roi, ou le Père, ou le Fils. Le Prince confirma cette pensée, par la résolution qu'il prit de ne point souffrir que son père retournât à *Cuzco*, puisqu'il l'avoit si lâchement abandonnée. L'ambition des Princes qui ne cherchent qu'à règner, se couvre du moindre prétexte. Il n'en falut pas davantage à celui-ci pour ôter le Royaume à son père, qui ne pût s'opposer à cette révolution,

per-

persuadé que la Capitale de son Empire favorisoit les desseins de son fils. Desorte que pour prevenir les scandales & les guerres civiles, & faire, comme on parle, de nécessité vertu, ce père infortuné consentit à tout ce que le Prince voulut. Cet accord passé, le Prince fit bâtir aussi-tôt une Maison magnifique dans le Détroit de *Muyna* & de *Quiespicancha*, & à la situation du Lieu, qui est fort agréable, de-même que toute cette Vallée, il joignit toutes les délices & tous les embellissemens qu'on pourroit s'imaginer. Il y avoit des Parcs, des Jardins, des Bois, des Etangs pour le plaisir de la Chasse & de la Pêche: outre que la Rivière de *Yucay*, grossie de plusieurs autres petits ruisseaux, en étoit assez proche pour servir à l'ornement & à la commodité de ce Lieu.

Le Prince *Viracocha* n'eut pas plutôt jetté les fondemens de ce Palais, dont on voit encore aujourd'hui de belles masures, qu'il se rendit à la Ville de *Cuzco*. Il quita la bordure jaune, & en prit une rouge, sans vouloir permettre néanmoins que son père posât la sienne; content de lui laisser cette marque de l'Empire, pourvu-qu'il en eût lui-même la réalité. Ce Bâtiment fini, le Prince fournît à son père tout ce qui lui étoit nécessaire, il lui donna un train digne de lui, & quantité de domestiques; desorte qu'à la Royauté près, que son fils lui avoit ôtée, il sembloit n'avoir rien à désirer. Cependant l'*Ynca Yahuarhuacac* n'eut pas beaucoup de plaisir dans cette Solitude, où il passa le reste de ses jours, dépouillé de son Royaume, & réduit à vivre parmi les bêtes dans un misérable exil, tel que celui où il avoit confiné le Prince son fils, quelque tems auparavant.

Les Indiens disoient plusieurs choses là-dessus, dont les principales étoient; que dès le moment de sa naissance, les larmes de sang qu'il avoit répanduës lui avoient préságé ce malheur; qu'à bien considérer le passé, puisque cet *Ynca* apréhendoit beaucoup le mauvais naturel de son fils, il devoit en avoir prevenu les suites par le moyen du poison, suivant la coutume des Tirans, & des Sorciers de quelques Provinces de son Empire; & que s'il avoit employé ce remède, il n'auroit pas eu le chagrin de se voir détrôner. Les autres, qui favorisoient le parti du Prince, publioient qu'il avoit dégradé son père avec justice, & qu'il pourroit bien lui être arrivé quelque chose de pis, si sa mauvaise fortune l'eût fait tomber entre les mains des Rebelles; qu'après leur avoir touné le dos, & avoir abandonné la Ville, ils lui auroient ôté la vie & le Royaume, ou même la succession à ses enfans; & que le Prince avoit prevenu tous ces maux par des actions d'une valeur étonnante. Il y en avoit d'autres enfin qui disoient, à la louange du père, que cet *Ynca* étoit si éloigné d'avoir recours à l'empoisonnement pour se délivrer de son fils, qu'il auroit plutôt mis tout en œuvre pour bannir du monde cette pernicieuse coutume; bien assuré que c'étoit une chose indigne des *Yncas*, de pratiquer envers leurs Enfans ce qu'ils ne vouloient pas que leurs Vassaux fissent contre les Etrangers. Voilà ce qu'on disoit de part & d'autre à cette occasion; & nous finirons ici les Avantures de l'infortuné *Yahuarhuacac*, pour n'en parler plus dans la suite.

CHAPITRE XXI.

Du nom Viracocha, *& pourquoi les Indiens le donnèrent aux Espagnols.*

POUR revenir à ce nouveau Prince, nous avons déjà remarqué que depuis le songe qu'il avoit fait, ou l'aparition qu'il croyoit avoir euë, les Indiens l'apellèrent toujours *Viracocha Ynca*, ou *Ynca Viracocha*, ce qui signifie la même chose, soit que le mot *Ynca* précède où qu'il suive le nom de *Viracocha*. On l'apella ainsi, parce que le Fantôme qui lui étoit aparu avoit pris le même nom. D'ailleurs le Prince raporte que ce Fantôme avoit de la barbe, au lieu que les Indiens n'en ont point, & que son habit traînoit jusqu'à terre, au lieu que celui des Indiens ne va que jusqu'au genou: cela fut cause qu'ils apellèrent *Viracocha*, les prémiers Espagnols qui entrèrent dans le *Pérou*, parce qu'ils étoient barbus, & que leurs habits leur couvroient tout le corps. Ajoutez à ceci, qu'à leur arrivée dans ce Pays *Atahuallpa* y exerçoit un cruel brigandage: après avoir tué de sa propre main *Huascar Ynca*, légitime héritier de cette Couronne, il avoit commis des cruautés inouïes sur la Famille Royale, sans respecter ni l'âge, ni le sexe. Les Espagnols devenus les maîtres de ce Tiran, le firent mourir. Là-dessus on les honora de nouveau du titre de *Viracocha*, & les Indiens publièrent qu'ils étoient les enfans de ce Dieu, & qu'il les avoit envoyés du Ciel pour tirer les *Yncas* de l'esclavage, & délivrer la Ville de *Cuzco* avec tout son Empire, de la cruelle tirannie d'*Atahuallpa*, comme il avoit garanti autrefois le Prince *Ynca Viracocha* de la terrible invasion des *Chancas*. Dans cette pensée que les Espagnols étoient enfans de leur Dieu, ils les respectoient jusques à les adorer; & quand nous parlerons de la conquête que les prémiers firent de ce Royaume, l'on verra que les Indiens n'ôsoient pas même se défendre contr'eux. J'en puis donner une preuve bien sensible par l'entreprise de six Espagnols, du nombre desquels étoient *Hernando de Soto* & *Pédro de Barco*, qui eurent la hardiesse d'aller depuis *Caçamarca* jusqu'à *Cuzco*, & de faire deux ou trois-cens lieuës de chemin pour voir les richesses des Villes, sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Au contraire les Indiens les portoient sur des chaises à bras, afin qu'ils fûssent mieux à leur aise; & ils les apelloient par-tout *Yncas Fils du Soleil*, qui est le même titre qu'ils donnoient à leurs Rois. Que si les Espagnols avoient sçu profiter de l'opinion de ces Peuples, & qu'ils leur eûssent dit, qu'en effet le vrai Dieu les avoit envoyés pour les délivrer de la tirannie du Diable, beaucoup plus dangereuse que celle d'*Atahuallpa*; qu'ils leur eûssent prêché le Saint Evangile, & qu'ils eûssent accompagné cette prédication de l'exemple que la doctrine requiert; il n'y a nul doute qu'ils n'eûssent recueilli une abondante moisson dans tout cet Empire. Mais il s'en falut beaucoup qu'ils s'y prîssent de cette manière, comme leurs propres Historiens l'ont remarqué.

J'y renvoie le Lecteur, parce qu'il ne me fièroit pas de le dire moi même, & qu'on me croiroit prevenu pour mes compatriottes. Il est vrai néanmoins que tous les Espagnols ne méritent pas d'être blâmés à cet égard, & qu'il y en eut plusieurs qui se conduisirent en bons Chrétiens. Le malheur fut, qu'au milieu de ces Peuples ignorans un seul mauvais exemple étoit plus nuisible, que cent hommes de bien ne pouvoient être utiles.

Les Historiens Espagnols disent que les Indiens leur donnèrent le nom de *Viracocha*, parce qu'ils avoient passé la Mer, & que ce mot est composé de *Vira* qui signifie *enflure*, & de *Cocha* qui veut dire *Mer*. Mais ils me pardonneront, s'il leur plaît, si je dis qu'ils ne se trompent pas moins dans la signification que dans la composition de ce mot; & qu'à le séparer en deux il signifiéroit, suivant l'analogie de la Langue, *une Mer de Suif*, puisque *Vira* signifie *du Suif*, & *Cocha*, *Mer*; & qu'en tous ces mots composés du nominatif & du génitif, les Indiens font toujours précéder le dernier. D'ailleurs ce mot n'est point composé, mais c'est le nom propre de ce Fantôme, qui dit qu'il s'apelloit *Viracocha*, & qu'il étoit fils du Soleil. J'ai bien voulu raporter ici l'origine de ce mot, pour la satisfaction des Curieux, & faire voir en même tems que ceux qui n'ont pas apris la Langue de *Cuzco*, quoiqu'ils soient Indiens, commettent de grosses bévuës lorsqu'ils se mêlent d'expliquer des mots du *Pérou*. Il faut y être né pour les entendre, ou avoir apris cette Langue de bonne heure; puisque les autres Indiens ne la savent pas mieux que les Castillans, & les autres Etrangers.

Aux deux raisons que j'ai alléguées, & qui avoient porté les Indiens à donner aux Espagnols le nom de *Viracocha*, l'on en peut ajouter une troisième; savoir l'effet de l'Artillerie & des Arquebuzes, qui leur étant inconnu jusqu'alors, passa chez eux pour une espèce de miracle, comme nous le montrerons dans la suite. Le R. P. *Blas Valera* traduit ce nom par le mot Latin *Numen*, qui signifie la *Divinité*, quoique cet Auteur ne prétende pas que ce fût la signification propre de *Viracocha*; mais il veut dire seulement que les Indiens attribuoient quelque divinité à ce Fantôme, & qu'ils l'adoroient après le Soleil, de-même que leurs *Yncas* & leurs Rois.

Le Songe & la Victoire de l'*Ynca Viracocha* lui aquirent une si grande réputation auprès de ses parens & de ses vassaux, qu'il fut adoré comme un nouveau Dieu, & que toutes ses Ordonnances passèrent pour des Oracles. On prétendoit qu'il avoit été envoyé par le Soleil, pour la défense des *Yncas*; afin que la Famille en fût immortelle, & que les Ennemis ne pûssent jamais détruire la Ville de *Cuzco*, ni les Maisons du Soleil & de ses Vierges Choisies. C'est pour cela que les Indiens le croyoient plus grand Dieu que ses prédécesseurs, & qu'ils l'adoroient avec plus de vénération. Aussi quelque peine que l'*Ynca* se donnât pour obliger les Indiens à n'adorer que son oncle qui lui étoit aparu, il n'en put jamais venir à bout; desorte qu'à la fin il permit qu'ils les adorâssent tous deux également, & que le même nom s'entendît de l'un & de l'autre: il poussa même cette complaisance, jusqu'à élever un Temple à l'honneur de son oncle le Fantôme, & au sien.

Cette Vision fut sans-doute une ruse du Diable, toujours ingénieux à trom-

per les hommes ; & il y a grande aparence qu'il la mit en ufage, pour donner du crédit à l'idolâtrie des *Yncas.* Lorsqu'il s'aperçut que leur Empire s'établiffoit, & qu'ils devoient autorifer par leurs loix les vaines fuperftitions du Paganifme, il s'avifa de paroître fous plufieurs figures, à ce que racontent les Indiens, pour attirer l'adoration aux *Yncas*, & les faire paffer pour des Dieux. Mais aucun de ces Fantômes, ou de ces Spectres, ne les furprit tant que l'*Ynca Viracocha*, parcequ'il fe donna le titre de fils du Soleil & de frère des *Yncas.*

CHAPITRE XXII.

L'Ynca Viracocha *fait bâtir un Temple à l'honneur du Fantôme qui lui étoit aparu, & qui fe difoit fon Oncle.*

AFIN que la mémoire de l'Aparition qu'avoit eu l'*Ynca Viracocha* fût tranfmife à la Poftérité, & qu'on l'en eftimât davantage lui-même, il fit bâtir un Temple à l'honneur de fon Oncle dans la Ville de *Cacha*, qui eft à feize lieuës au Sud de *Cuzco.* Il commanda qu'on imitât dans cet Edifice, la nature de l'endroit où le Fantôme lui étoit aparu, qu'il fût découvert & fans toit, excepté une petite Chapelle qu'il fit couvrir de pierre, & qui reffembloit à la grotte où il étoit quand il eut cette vifion, & qu'on y élevât un étage avec un plancher, ce qu'on n'avoit jamais vu jufqu'alors aux Bâtimens des Indiens. Ce Temple, dont la pierre étoit fort bien taillée, avoit fix-vingts piés de long, & quatre-vingts de large. Ses quatre portes regardoient les quatre principales parties du Ciel. Il n'y en avoit qu'une feule d'ouverte, fituée à l'Eft, par laquelle on entroit au Temple & l'on en fortoit ; les autres n'étoient que pour la fimétrie & pour l'ornement des murailles. Pour faire un plancher à ce Temple & un étage au-deffus, les Indiens, qui ne favoient pas conftruire des voutes, s'avifèrent de bâtir des murailles au-dedans pour fervir de folives. Elles avoient trois piés d'épaiffeur chacune, & la diftance de l'une à l'autre étoit de fept piés, deforte qu'elles formoient douze petites ruës en façon de galleries. Elles étoient pavées de grandes pierres, qui avoient dix piés de long. A l'entrée du Temple on tournoit à main droite dans la prémière ruë, au bout de laquelle on tournoit à gauche pour paffer dans la feconde, & ainfi de l'une à l'autre jufqu'à la dernière, où l'on trouvoit un efcalier pour monter au haut du Temple. Aux deux bouts de chaque ruë, il y avoit des fenêtres en forme de canonnières, qui fervoient à donner du jour ; & au bas de chacune de ces fenêtres, l'on voyoit une efpèce de niche dans la muraille, où un Portier fe tenoit affis fans occuper le paffage. L'efcalier étoit fait à deux vis, & le haut regardoit de front le grand Autel. Le plancher de l'étage étoit pavé de carreaux de pierre noire, qu'on avoit fait venir de fort loin, & qui reluifoit comme du jayet. Du coté du grand Autel il y avoit une

Chapelle de douze piés en quarré, couverte de la même pierre noire en façon d'écailles enchassées les unes dans les autres, ce qui étoit le plus beau de tout l'Ouvrage. Dans cette même Chapelle, à l'endroit le plus massif de la muraille du Temple, il y avoit un Tabernacle, où étoit l'image du Fantôme *Viracocha*; & aux deux cotés l'on voyoit deux autres Pavillons fort beaux & tout vuides, qui ne servoient que d'embellissement à la principale Chapelle. Les murailles du Temple s'élevoient trois aunes au-dessus du plancher, sans qu'il y eût aucunes fenêtres; mais il y avoit des corniches faites de pierre, & ornées de sculpture, qui règnoient tout autour. Dans le Tabernacle de la Chapelle on voyoit un grand piedestal, qui soutenoit une Statuë de pierre, que l'*Ynca Viracocha* avoit fait tailler pour représenter le Fantôme sous les mêmes attitudes qu'il lui étoit aparu.

Cette Statuë représentoit donc un grand homme avec une barbe longue d'un pié, & une robe en forme de soutane qui traînoit jusqu'à terre. Il menoit en laisse avec une chaîne un animal tout-à-fait étrange, d'une figure inconnuë, & qui avoit les griffes d'un lion. Tout cet Ouvrage étoit de pierre: & l'*Ynca*, qui voyoit que les Ouvriers ne pouvoient pas atraper l'air de cette figure aussi-bien qu'ils auroient voulu, n'oublia rien pour leur en faire la description: il s'habilla même plusieurs fois comme ce Fantôme, & il se mit à diverses reprises dans la posture où il disoit qu'il l'avoit vu. Il joua ce personnage avec tant de respect & de vénération, qu'il ne voulut jamais permettre que personne que lui le copiât, dans la crainte qu'il ne parût mépriser la figure de son Dieu *Viracocha*.

Cette Statuë, s'il est du-moins permis de comparer les choses profanes aux sacrées, ressembloit à-peu près aux Images de nos bienheureux Apôtres, & surtout à celle de St. *Barthélémi*, qu'on peint d'ordinaire foulant aux piés le Diable, de-même que l'*Ynca Viracocha* tenoit enchaîné un Animal inconnu. Lorsque les Espagnols virent ce Temple & cette Statuë, ils s'imaginèrent que l'Apôtre St. *Barthélémi* pouvoit avoir prêché l'Evangile au *Pérou*, & que les Indiens avoient peut-être élevé cette Statuë & cet Edifice à son honneur. Quoiqu'il en soit, il y a trente ans que les Métifs nés à *Cuzco* ont fait une Confrairie où ils ne veulent admettre aucun Espagnol, & qu'ils prirent pour leur Patron ce bienheureux Apôtre, sans déterminer si ce qu'on dit de sa venuë au *Pérou* est vrai ou faux. Mais quelques Espagnols, jaloux de voir la magnificence avec laquelle ces Métifs célébroient la Fête de leur nouveau Saint, ont répandu le bruit qu'ils le faisoient plutôt pour l'amour de l'*Ynca Viracocha*, qu'en faveur de cet Apôtre.

Au-reste les Indiens croyoient que l'*Ynca Viracocha* avoit eu quelque raison particulière pour bâtir ce Temple à *Cacha*, plutôt qu'à *Chita* où le Fantôme lui étoit aparu, & qu'à *Yahuar Pampa* qui est l'endroit où il gagna la victoire sur les *Chancas*, puisqu'il sembloit plus naturel d'élever ce Monument dans l'un ou l'autre de ces derniers lieux. Quoiqu'il en soit, les Espagnols n'ont pas fait plus de quartier à ce Temple, tout singulier qu'il étoit par sa structure, qu'aux plus beaux Edifices du *Pérou*, qu'ils devoient laisser à la Postérité, comme autant de trophées de leurs travaux & de leur bonne fortu-

ne. Mais je ne ſai par quelle ardeur inſatiable après des tréſors qu'ils s'imaginoient d'y trouver cachés, ils les ont abatus juſqu'aux fondemens; & l'on en voit à-peine aujourd'hui les triſtes ruines, au grand regret des perſonnes éclairées, & qui eſtiment ces Chefs-d'œuvre de l'Antiquité. Ce fut donc par ce motif qu'ils renverſèrent de fonds-en-comble le Temple de *Viracocha*: néanmoins il y a peu d'années que la Statuë du Fantôme étoit encore debout, quoique fort défigurée.

CHAPITRE XXIII.

*D'un plaiſant Ouvrage que l'*Ynca Viracocha *fit faire, & des récompenſes qu'il donna à ceux qui l'avoient ſecouru.*

L'Ynca *Viracocha* étoit ſi glorieux de ſes beaux exploits, & de ſe voir adoré par les Indiens, que non content d'avoir bâti le Temple dont nous venons de parler, il fit faire un autre Chef-d'œuvre, auſſi honorable pour lui, qu'il étoit ſatirique contre ſon père. Il eſt vrai qu'il n'y fit travailler qu'après ſa mort, s'il en faut croire les Indiens. Quoiqu'il en ſoit, dans le même lieu où ce père infortuné s'arrêta, lorsqu'il ſortit de *Cuzco* pour éviter la pourſuite des *Chancas*, le jeune *Viracocha* fit repréſenter en rélief deux de ces Oiſeaux que les Indiens apellent *Cuntur*, dont il y en a pluſieurs qui ont cinq aunes de long, à les meſurer d'un bout d'une aîle à l'autre. Ce ſont des Oiſeaux de proie fort cruels, mais ils le ſeroient encore davantage, ſi la nature ne leur avoit refuſé des ſerres. Ils ont les piés comme les poules, mais le bec ſi fort, que d'un ſeul coup qu'ils donnent à une vache ils lui percent le cuir; deſorte que deux de ces Oiſeaux ſuffiſent pour en tuer une, & la devorer comme des loups affamés. Ils ſont noirs & blancs, de la couleur des piës, & ils font de terribles ravages. L'*Ynca* voulut donc qu'on en repréſentât deux, dont l'un avoit les aîles retirées & la tête baſſe, comme la portent d'ordinaire les Oiſeaux, quelque farouches qu'ils ſoient, lorſqu'ils ſe veulent cacher. Il avoit le bec tourné vers *Collaſuyu*, & la queuë du coté de *Cuzco*. L'autre tournoit la tête vers la Ville, & paroîſſoit être plus fier: il avoit les aîles étenduës, comme s'il eût voulu prendre ſon vol, & aller fondre ſur quelque proie. Les Indiens diſoient là-deſſus, que par l'un de ces *Cunturs* l'*Ynca Viracocha* vouloit déſigner ſon père, qui étoit ſorti de *Cuzco* pour s'aller cacher dans le Pays des *Collas*; & que par l'autre il ſe repréſentoit lui-même, qui avoit auſſi-tôt pris ſon vol du coté de *Cuzco*, pour défendre cette Ville & tout ſon Empire.

Ces deux Figures étoient encore ſur pié l'An 1580. & il me ſouvient que l'An 1595. je demandai à un Prêtre qui étoit venu du *Pérou* en Eſpagne, s'il ne les avoit point vuës. Il me répondit que le peu de ſoin qu'on avoit pris pour les conſerver, & l'injure du tems qui n'épargne aucun Ouvrage, quelque ſolide qu'il ſoit, les avoient preſque renduës méconnoiſſables, de-même que pluſieurs autres Antiquités de cette nature.

L'*Yn*-

L'*Ynca Viracocha* ne se vit pas plutôt Souverain de ce vaste Empire, & chéri de ses Sujets, qu'il travailla d'abord à mettre ses affaires en bon état, à maintenir la paix dans son Royaume, & à rendre tous ses Peuples heureux. La prémière chose qu'il fit dès son avènement à la Couronne, ce fut de reconnoître les services de ceux qui lui avoient donné du secours durant les troubles passés. Il les honora tous de plusieurs graces signalées, & en particulier les *Quéchuas* de *Cotapampa* & de *Cotanéra*. Parce qu'ils avoient été les principaux auteurs du secours, il leur permit de se couper les cheveux par échellons, de porter la bande qu'ils apellent *Llautu*, & d'avoir les oreilles percées de-même que les *Yncas*, à condition néanmoins que la grandeur du trou seroit limitée, & conforme au règlement que le prémier *Ynca Manco Capac* en avoit donné en faveur de ses Vassaux. Il accorda plusieurs privilèges aux autres Nations, qui en furent très-satisfaites.

D'ailleurs il employa quelques années à visiter ses Etats, au grand contentement de tous ces Peuples, qui étoient ravis de voir ce jeune Héros, dont on racontoit de si beaux exploits. De retour à *Cuzco* il y assembla son Conseil, & l'on y résolut d'entreprendre la conquête des grandes Provinces de *Caranca*, d'*Ullaca*, de *Lilpi* & de *Chicha*. Son père avoit négligé cette expédition, parce qu'il le connoissoit d'un naturel fort remuant, & qu'il en apréhendoit toujours quelque chose. Quoiqu'il en soit, pour venir à bout de ce dessein, l'*Ynca Viracocha* fit lever trente-mille hommes dans les Provinces de *Collasuyu* & de *Cuntisuyu*, avec ordre qu'ils se tinssent prêts à marcher pour le printems suivant. Il choisît pour Capitaine Général un de ses frères apellé *Pahuac Mayta*, c'est-à-dire *Celui qui vole*; parce que ce Prince fut un des hommes de son tems le plus adroit & le plus dispos.

Il lui donna pour Conseillers & pour Mestres-de-camp quatre des principaux *Yncas*, avec lesquels ce Prince sortit de *Cuzco*. Sur son chemin il trouva diverses troupes, qu'il joignit aux siennes, & avec ce corps d'armée il marcha tout droit vers les Provinces que nous venons de nommer. Il y en avoit deux, *Chichu & Ampara*, qui adoroient toute la vaste étenduë de la Montagne couverte de neige, tant pour sa beauté naturelle, qu'à-cause de plusieurs Rivières qui en découlent, & qui arrosoient leurs Campagnes. Il y eut quelques légères escarmouches entre les *Yncas* & les Ennemis, qui tout aguerris qu'ils étoient, ne voulurent point hazarder de bataille avec eux. La grande réputation que l'*Ynca Viracocha* s'étoit aquise, leur donnoit une si furieuse allarme, qu'ils desespéroient de lui pouvoir résister. Cela fut cause que ces grandes Provinces se rangèrent enfin à l'obéïssance des *Yncas*, quoiqu'il falût employer plus de trois années pour les réduire.

CHA-

CHAPITRE XXIV.

*L'*Ynca *soumet d'autres Provinces à sa domination, & fait faire un Canal pour arroser les Pâturages.*

APRE'S que l'*Ynca Pahuac Mayta* & ses oncles eurent conquis ces Provinces, ils y laissèrent des Gouverneurs & des Officiers, pour les instruire & les tenir dans la soumission. Cela fait ils retournèrent à *Cuzco*, où l'*Ynca* les reçut avec toutes les démonstrations de joie & de reconnoissance qu'ils pouvoient attendre, & que leurs services méritoient. Par le moyen de cette nouvelle conquête, l'*Ynca Viracocha* étendit les bornes de son Empire presque aussi loin qu'il pouvoit les porter; puisqu'à l'Est il avoit pour frontière les hautes Montagnes des *Antis*, toujours couvertes de neige; à l'Ouest, la Mer; & au Sud, la dernière Province des *Charcas*, qui étoit à plus de deux-cens lieuës de *Cuzco*. Il n'y avoit donc plus rien à conquérir de ces trois cotés-là; parce qu'outre les obstacles que je viens de dire, il y a un Désert affreux entre le *Pérou* & le Royaume de *Chili*. Mais l'ambition démesurée qui le rongeoit, lui fit tourner ses vuës du coté du Nord, pour assujettir la Province de *Chinchasuyu*. Il communiqua ce dessein aux Membres de son Conseil, & il fit lever d'abord trente-mille hommes de troupes: il nomma six *Yncas* des plus expérimentés qu'il y eut, pour lui servir de Lieutenans-Généraux; & après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour un si long voyage, il laissa le Gouvernement de *Cuzco* à l'*Ynca Pahuac Mayta*, & se mit en campagne avec son Armée. La prémière Province où il aborda fut celle d'*Antahuaylla*, qui est de la Nation des *Chancas*, qu'on a toujours surnommés *Aucas*, c'est-à-dire *traîtres*, depuis la rebellion de ses habitans contre l'*Ynca Yahuarhuacac*. Du-moins les Indiens ne prononcent-ils jamais le mot *Chanca*, sans y ajouter en même tems celui d'*Auca*. D'ailleurs cet adjectif signifie *un tiran* perfide & cruel, qui commet les actions les plus infames & les plus noires qu'on se puisse imaginer. Il veut dire aussi *combattre* & *donner une bataille*.

L'*Ynca Viracocha* fut reçu des *Chancas* avec toute la soumission qu'il pouvoit attendre d'un Peuple touché d'un sérieux repentir. Sensible à leur bon accueil, il leur témoigna beaucoup de bienveillance, & il n'oublia rien pour éloigner de leur esprit la crainte du châtiment qu'ils avoient mérité par leur faute passée. Il fit même des présens magnifiques aux principaux du Pays. Ensuite il visita toutes les Provinces du voisinage, & après y avoir donné les ordres nécessaires, il rapella ses troupes de leurs Quartiers de rafraîchissement, pour continuër sa marche vers les Nations qu'il vouloit assujettir. La plus proche de toutes, qu'on nomme *Huaytara*, étoit fort peuplée, & ses habitans riches & aguerris avoient été du nombre des Rebelles. A la prémière sommation que l'*Ynca Viracocha* leur fit par ses Députés, ils se rendirent sans marchander.

chander. Etonnés des merveilles qu'on leur avoit dit de la bataille de *Yahuar-Pampa*, ils allèrent au-devant de lui avec beaucoup de respect & de soumission. L'*Ynca* les reçut d'un air fort civil & humain, & leur fit dire qu'il ne dépendroit que d'eux de vivre en paix & contens.

De *Huaytara* il passa dans une autre Province, que l'on nommoit *Pocica*, ou bien *Huamanca*, & il vit alors *Sancaru*, *Parco*, *Picuy*, *Acos*, & la plupart des lieux des environs. Tous les habitans se soumirent presqu'aussi-tôt; ravis d'être les sujets d'un Prince dont tout le monde disoit beaucoup de bien, & que chacun souhaitoit pour son Maître. Après avoir réduit toutes ces Provinces, il congédia son Armée, & pourvut au bonheur de ses nouveaux Sujets. Mais entre les autres choses dont il s'avisa pour la commodité du Public, il fit faire un grand Canal d'environ douze piés de profondeur, & qui avoit plus de six-vingts lieuës de long. Il y amena l'eau des fameuses sources qui sont sur le haut des Montagnes qu'on voit entre *Parcu* & *Picuy*, d'où ce Canal s'étendoit jusqu'à la Frontière de *Rucana*, & servoit pour arroser les pâturages de ces Solitudes, qui n'ont que dix-huit lieuës de large, mais dont la longueur s'étend presque par tout le *Pérou*.

Il y a un autre Canal qui traverse presque tout le Pays de *Cuntisuyu*, & qui s'étend plus de cent-cinquante lieuës du Sud au Nord, à-travers les plus hautes montagnes de ces Provinces, d'où il aboutit aux *Quéchuas*. Il ne sert que pour arroser les pâturages, quand ils manquent d'eau en automne. Dans tout l'Empire des *Yncas* il y a plusieurs de ces Canaux, qui sont autant de chefs-d'œuvre dignes de la grandeur & du gouvernement de ces Princes. J'ôse même avancer qu'ils sont comparables aux Ouvrages les plus étonnans qu'on ait jamais vu au monde, & qu'ils les surpassent en quelque manière. Qui pourroit s'imaginer que les Indiens, sans aucun instrument de fer ni d'acier, mais à force de bras & de grosses pierres, ayent pu conduire ces Aqueducs au-travers de hautes montagnes, & qu'ils en soient venus à bout sans avoir l'usage des arcboutans, pour faire des voutes & des arcades propres à soutenir le terrain & l'impétuosité de l'eau? Que si quelque Rivière trop profonde, & qu'il fallut traverser, les incommodoit dans leur dessein, ils en alloient chercher la source. D'un autre coté, s'il se trouvoit quelque Rocher qui les empêchât d'avancer leur travail, ils le rompoient aussi-tôt pour donner passage à l'eau, & ils couvroient ce Canal avec de grandes pierres-de-taille, qui avoient jusqu'à deux aunes de long. Ils les cimentoient bien les unes avec les autres; & pour prevenir que le bétail qui passeroit par-dessus n'y gâtât quelque chose avec le tems, ils amonceloient par-dessus le pavé de grosses mottes de terre.

Je me souviens d'avoir vu dans la Province de *Quéchua*, le Canal qui traverse tout le Détroit de *Cuntisuyu*. Après l'avoir considéré attentivement, j'en trouvai la structure tout-à-fait merveilleuse; & il faut avouër que ces chefs-d'œuvre sont si admirables, qu'on ne sauroit les représenter au juste, quelque haute idée que l'on en donne. Cependant les Espagnols n'ont pas daigné en prevenir la ruine, ni en toucher la moindre chose dans leurs Histoires, & il semble même qu'ils les ont laissé perdre à dessein. Les Canaux qui servoient

voient pour arroser les champs où l'on semoit du Mayz, n'ont pas eu un meilleur sort; il s'en est perdu plus des deux tiers, qui ne servent plus il y a longtems. Que s'il en est resté quelques-uns, aux réparations desquels on aporte aujourd'hui quelque soin, c'est parce qu'on ne sauroit s'en passer. Pour tous les autres, on n'en voit plus que de tristes masures.

CHAPITRE XXV.

*L'*Ynca *visite son Empire, & reçoit des Ambassadeurs qui lui font hommage de la part de quelques Peuples.*

APRE'S que l'*Ynca Viracocha* eut pourvu à tout ce qui étoit nécessaire pour l'entreprise de l'Aqueduc dont nous venons de parler, & qui devoit servir pour arroser les pâturages de la Province de *Chinchasuyu*, il s'en alla droit à celle de *Cuntisuyu*, dans le dessein de faire une visite générale de ses Royaumes. Il passa d'abord dans les Provinces des *Quéchuas*, dont les deux principales se nomment *Cotapampa* & *Cotanéra*. Plein de reconnoissance pour le secours qu'il en avoit reçu contre les *Chancas*, il les combla de ses faveurs. Ensuite il traversa toutes les autres Provinces de *Cuntisuyu*, celles de la Montagne, du Plat-Pays, & de la Côte Maritime. En un mot, il n'y en eut point qu'il n'honorât de sa présence, pour satisfaire le désir des Peuples.

A son arrivée dans chaque lieu, il s'informoit avec la dernière exactitude, si ses Lieutenans & ses Officiers faisoient bien le devoir de leurs charges; & s'il s'en trouvoit quelqu'un qui ne s'en fût pas aquité en honnête homme, il le faisoit punir à toute rigueur. Il avoit aussi accoutumé de dire, que les mauvais Ministres étoient beaucoup plus punissables que les Voleurs; parce qu'ils abusoient de l'Autorité Royale, qui leur étoit donnée pour rendre justice à tout le monde; & qu'au-lieu de soulager les Sujets du Roi, ils les opprimoient par leurs concussions, sans avoir aucun égard aux Ordonnances de l'*Ynca*. Après avoir fait le tour de *Cuntisuyu*, il entra dans les Provinces de *Collasuyu*, où il visita de-même les principales Villes, & y accorda plusieurs graces, tant aux Indiens en général, qu'aux *Curacas* en particulier. Il prit ensuite son chemin le long de la Côte de cette Mer jusqu'à *Taracapa*.

L'*Ynca* étoit dans la Province de *Charca*, lorsque des Ambassadeurs du Royaume de *Tuema*, que les Espagnols apellent *Tucuman*, qui est au Sud-Ouest, à deux-cens lieuës des *Charcas*, vînrent le saluer. A l'aproche du Roi, l'un d'eux le harangua en ces termes. Capac Ynca Viracocha, *le bruit que la renommée a répandu des beaux faits des* Yncas *vos prédécesseurs, leur probité merveilleuse, leur justice toujours égale, la bonté de leurs Loix, la douceur de leur Gouvernement, l'excellence de leur Religion, leur piété, leur clémence, leur humeur affable, & les grandes merveilles que votre père le Soleil a fait nouvellement éclater en votre faveur; le bruit, dis-je, de toutes ces choses est parvenu jusqu'aux der-*

dernières extrémités de notre Pays, & a passé même beaucoup plus loin. Des vertus si rares & si extraordinaires ont tellement gagné les volontés & les affections des Curacas *de tout le Royaume de* Tuema, *qu'ils vous envoient suplier de les reçevoir sous votre Empire, & de leur permettre de se dire vos Sujets, afin qu'ils puissent avoir part à votre bienveillance. C'est pour cela même que tout ce que nous sommes d'habitans, vous prions avec ardeur de nous donner des* Yncas *de votre sang, qui aillent avec nous pour abolir nos Loix & nos Coutumes barbares, nous instruire dans la bonne Religion, & nous aprendre les Cérémonies que nous devons observer. En reconnoissance de toutes ces faveurs, nous vous adorons comme fils du Soleil au nom de tout notre Royaume, nous vous reçevons pour notre souverain Seigneur, & vous offrons nos personnes, & les biens que notre pays produit, pour un témoignage de ce que nous sommes entièrement à vous.* Après cette harangue, ils étalèrent quantité de cotton, de miel, de blé, qu'ils apellent *çara*, & de légumes de leur Pays, qu'ils présentèrent à l'*Ynca*, pour l'assurer qu'ils le mettoient en pleine possession de tous les biens que leurs terres produisoient. Ils n'aportèrent ni or ni argent, parce que les Indiens de cette Contrée n'en avoient point, & que même on n'a pu y découvrir jusqu'à-présent aucune Mine de ces métaux, quelque soin qu'on ait pris pour en chercher.

Ensuite les Ambassadeurs se mirent à genoux devant l'*Ynca* selon la coutume du Pays, & ils l'adorèrent comme leur Dieu & leur Roi. Il leur témoigna beaucoup de douceur & de civilité; il reçut leur présent, pour faire voir qu'il entroit en possession de tout le Royaume qu'ils venoient de lui offrir, & il donna ordre aux *Yncas* ses parens de les bien régaler, & de boire à sa santé avec eux. Après s'être bien réjouïs, on les assura de la part du Roi, qu'il étoit fort aise de voir qu'ils se fûssent soumis à l'obéïssance & à l'Empire des *Yncas*, de leur propre mouvement; & qu'ils en seroient aussi beaucoup mieux traités que les autres Peuples, qu'il avoit fallu réduire par la force. D'ailleurs il commanda qu'on leur donnât pour leurs *Curacas* quantité d'habits de la plus fine laine qui se trouveroit, & de ceux-là-même que les Vierges faisoient pour la personne du Roi. Ensuite il nomma quelques *Yncas* de ses parens, pour aller instruire ces nouveaux sujets dans sa Religion, leur faire perdre toutes les infames Coutumes qu'il y avoit chez eux, & y établir les Loix & les Ordonnances des *Yncas*. Il y envoya même des Ingénieurs & des Artisans pour faire des Canaux & des Aqueducs, leur aprendre à cultiver la terre, & augmenter par ce moyen les revenus du Soleil & du Roi.

Après avoir demeuré quelques jours à la Cour de l'*Ynca*, les Ambassadeurs charmés de ses vertus, & des bonnes Loix qu'il faisoit observer dans son Pays, conçurent une si haute opinion de sa personne, qu'en prenant leur congé ils lui parlèrent en ces termes. *Unique Seigneur, afin qu'il n'y ait aucun peuple dans le monde qui n'ait le bonheur d'embrasser votre Religion, vos Loix & votre Gouvernement, nous vous avertissons que fort loin au-delà de notre Pays, entre l'Ouest & le Sud, il y a un grand Royaume qu'on nomme* Chili. *Quoiqu'il soit peuplé d'un nombre infini d'habitans, nous n'avons aucun commerce avec eux, à-cause de la grande étenduë de la Montagne couverte de neige qui nous sépare les uns des autres. Mais pour la tradition qui nous en est restée de nos*

pères & de nos ayeux, nous avons cru qu'il étoit de notre devoir de vous en avertir, afin que vous tâchiez de conquérir ce Pays, & de le ranger sous votre Empire : ce qui seroit fort avantageux pour ces Peuples, puisque vous les instruiriez dans votre Religion, qu'ils adoreroient le Soleil, & qu'ils auroient part à vos bienfaits.

L'*Ynca* fit prendre un mémoire de cet avis, & congédia les Ambassadeurs, qui s'en retournèrent chez eux. Cependant il continua son voyage, & visita toutes les Provinces de *Collasuyu.* Il départit ses faveurs & ses graces à tout le monde, aux *Curacas*, aux Capitaines, aux Communautés, & au Menu-Peuple; desorte qu'il n'y avoit personne qui ne fût très-aise de l'avoir pour Roi. Aussi tous les habitans de ces Provinces le reçurent avec de si grandes marques d'allegresse, & des acclamations si générales, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil. La vision qu'il avoit euë du Fantôme *Viracocha*, & de la grande victoire de *Yahuar Pampa*, lui attiroit cette vénération universelle. Aujourd'hui même les Indiens révèrent la grotte où ils disent qu'il étoit caché lorsque ce Fantôme lui aparut. Cependant ils n'y commettent aucune Idolâtrie, puisque, graces à Dieu, ils sont desabusés de leur fausse Religion; mais ce qu'ils en font, n'est que par un certain respect qu'ils portent à la mémoire d'un si bon Roi.

La visite de *Collasuyu* finie, l'*Ynca* se rendit à *Cuntisuyu.* Quoiqu'on l'y reçût avec moins de bruit & de pompe qu'ailleurs, à-cause que ce Pays n'est pas si bien peuplé que les autres, les habitans ne laissèrent pas de lui faire tout le bon accueil qui leur fut possible. On éleva des arcs de triomphe ornés de jonc & de fleurs par-tout où il devoit passer, & l'on en couvrit même les chemins; ce qui est ordinaire à ces Nations, lorsqu'il s'agit de reçevoir un Grand Seigneur, & de lui faire une entrée solemnelle dans quelque Ville. En un mot, ils mirent tout en œuvre pour lui témoigner qu'ils ne désiroient rien tant que de l'adorer, & d'obéir à ses ordres. Ainsi l'*Ynca Viracocha* employa trois années entières à la visite générale de ces trois parties de son Empire; mais cela ne l'empêcha point de célébrer, dans les lieux où il se trouvoit, les Fêtes du Soleil apellées *Raimy*, & celle qu'on nomme *Citua*, quoiqu'il les solemnisât avec moins de magnificence que dans la Ville de *Cuzco.* Enfin il s'achemina vers cette Capitale, où tout le monde l'attendoit avec le dernier empressement. Les plus nobles de la Ville, qui le regardoient comme le soutien & le libérateur de cette Place, allèrent tous au-devant de lui, & le reçurent avec de nouveaux chants de triomphe, composés à sa louange.

CHAPITRE XXVI.

La Fuite du courageux Hancohuallu *hors de l'Empire des* Yncas.

L'Ynca fit encore par deux fois le même tour de ses Royaumes & de ses Provinces. Dans la seconde visite, lorsqu'il alloit dans la Province des *Chichas*, qui est la dernière du *Pérou* vers le Sud, il aprit en chemin un étrange évènement, qui lui causa beaucoup d'inquiétude, & qui étoit arrivé par un généreux dépit du brave *Hancohuallu*, dont nous avons déjà parlé ci-dessus. Quoique ce Prince, qui étoit Roi des *Chancas*, eût éprouvé neuf ou dix années de suite le paisible gouvernement des *Yncas*, qui l'avoient laissé dans une pleine jouïssance de tous ses droits & privilèges, sans lui ôter un pouce de terre, cela n'empêcha pas qu'il ne s'ennuyât à la fin de se voir assujetti à l'empire d'un autre. Animé d'un noble courage il ne pouvoit souffrir le joug de personne, après avoir commandé lui-même à tant de Vassaux, dont ses glorieux ancétres avoient conquis les Etats. La Nation des *Quéchuas* étoit de ce nombre; mais ils furent les prémiers à secourir l'*Ynca Viracocha*, & à rompre les mesures de *Hancohuallu*, qui vouloit en venir aux mains avec lui, & qui se flatoit même de remporter la victoire. Ce coup imprévu le mit, pour ainsi dire, au rang de ses propres Sujets; & il ne douta point que les *Quéchuas* ne fûssent mieux que lui dans l'esprit de l'*Ynca*, & que sa condition n'empirât de jour en jour. Pénétré de cette pensée, & de la crainte que les *Yncas* ne subjuguâssent à la fin tous les Etats & toutes les Républiques du Pays, il aima mieux abandonner tout ce qu'il avoit, que de perdre sa liberté. Il communiqua son dessein à quelques personnes affidées, & il leur dît qu'il vouloit aller peupler de nouvelles terres, pour se rendre maître absolu, ou mourir glorieusement dans cette entreprise; que pour en venir à bout, ils devoient insinuer à tout le monde, soit par eux-mêmes ou par leurs amis, de s'éloigner peu-à-peu & à la sourdine des terres de la jurisdiction de l'*Ynca*, & d'amener avec eux leurs femmes & leurs enfans; qu'il leur donneroit de bons passeports, afin qu'ils ne trouvâssent aucun obstacle dans leur voyage; qu'ils l'attendîssent sur la frontière, parce qu'il ne leur seroit pas possible d'en sortir tous ensemble, sans que les nouvelles en vînssent à l'*Ynca*, qui les empêcheroit sans-doute de passer outre; qu'il ne manqueroit pas de les joindre le plutôt qu'il pourroit, & que c'étoit le moyen le plus sûr pour gagner la liberté qu'ils avoient perduë; qu'au-reste ce seroit une folie & une témérité d'en venir à une rebellion ouverte, parce qu'ils avoient trop peu de forces pour résister à l'*Ynca*; que d'ailleurs il ne devroit pas le faire en son particulier, quand même il en trouveroit une occasion favorable, pour ne payer pas d'ingratitude tous les bienfaits qu'il avoit reçu de lui, & pour n'être pas infidèle envers son Prince, qui l'avoit traité si généreusement; & qu'enfin cette raison l'obligeoit de chercher à se mettre en liberté, par la voie qui offenseroit le moins un aussi bon Roi qu'étoit l'*Ynca Viracocha*.

Par ces diſcours ſemés à-propos, le brave & généreux *Hancohuallu* perſuada cette retraite à tous ſes Sujets, qui n'avoient pas moins de zèle & d'attachement pour ſa perſonne, que tous les Indiens en ont d'ordinaire pour leur Seigneur légitime. Cette réſolution priſe, il ſortit en fort peu de tems plus de vingt-mille hommes propres à porter les armes, ſans compter les femmes & les enfans. Le vaillant *Hancohuallu* ſe mit en campagne avec tout ce monde, & ſoit par la terreur de ſes armes, ou par le nom de *Chanca*, redoutable à toutes les Nations de ces quartiers-là, il s'ouvrit un paſſage dans le Pays de ſes Voiſins. La haute opinion qu'on avoit de ſon courage, lui fit obtenir des vivres par-tout, juſqu'à ſon arrivée dans les Provinces de *Tarma* & de *Pompu*, qui ſont à ſoixante lieuës de ſon Pays, où il eut quelques rencontres. Il lui étoit même facile d'aſſujettir ces Nations; mais il ne voulut pas s'y arrêter, dans la crainte qu'elles ne fûſſent trop proche de l'Empire de l'*Ynca*, qui ne manqueroit pas ſans-doute de l'y venir attaquer au prémier jour, & de le plonger denouveau dans le malheur qu'il tâchoit de fuir avec tant de ſoin. Il réſolut donc de paſſer outre, & de ſe retirer ſi loin, que l'*Ynca* n'y pût arriver qu'avec beaucoup de peine. Dans cette vuë il prit ſa route à main droite, & ne diſcontinua point de marcher juſqu'à ce qu'il fût venu aux grandes Montagnes des *Antis*, réſolu de ſe faire une entrée par-là, & de peupler le prémier Pays qu'il trouveroit à ſa bienſéance. Il y réüſſit, à ce que diſent ceux de ſa Nation, & il planta le piquet à deux-cens lieuës de ſon Pays: mais l'on ne ſait pas au-juſte par quel endroit il s'ouvrit un paſſage, ni quelle de ces Contrées il peupla. Quoiqu'il en ſoit, on prétend qu'ils s'établirent dans un Pays où il y avoit quantité de Lacs & de fort belles Rivières, & qu'ils y firent des actions ſi étonnantes, qu'elles ſurpaſſent toute créance, & qu'on doit les regarder plutôt comme des Fables inventées à la louange des *Chancas*, que comme des Hiſtoires véritables. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe douter de la bravoure du grand *Hancohuallu*, qui fit des choſes extraordinaires; mais je ne m'y arrêterai point, parce qu'elles n'ont rien de commun avec notre ſujet principal, & qu'il nous doit ſuffire d'en avoir dit ce qui s'y raporte.

CHAPITRE XXVII.

*L'*Ynca Viracocha *envoie des Colonies du Pays de* Hancohuallu, *& embellit la Vallée d'*Yucay *de pluſieurs beaux Bâtimens.*

La fuite de *Hancohuallu* mit extrêmement en peine l'*Ynca Viracocha*, qui auroit bien voulu qu'elle ne fût pas arrivée. Mais incertain du remède qu'il devoit y aporter, il ſe conſola ſur ce qu'il ne lui avoit donné aucun ſujet de faire cette retraite. Cependant les Indiens croyoient qu'il n'en étoit pas trop fâché, & qu'il étoit de l'humeur de la plupart des Princes, qui n'aiment pas une grande bravoure dans leurs Sujets, ſurtout lorsque leur naiſſance jointe

jointe à leur courage les peut rendre redoutables. Quoiqu'il en ſoit, l'*Ynca* s'informa de toutes les particularités d'un ſi promt départ ; & lorsqu'il eut apris qu'il n'y avoit aucun deſordre dans ces Provinces qui pût l'empêcher de faire ſa viſite, il commanda que ſon frère *Pahuac Mayta*, qu'il avoit laiſſé pour Gouverneur à *Cuzco*, & quelques autres de ſon Conſeil, aſſiſtés d'une bonne garde, allâſſent viſiter les Villes des *Chancas*, & qu'ils calmâſſent, avec toute la douceur poſſible, les esprits qui pourroient être émus à l'occaſion de *Hancohuallu*.

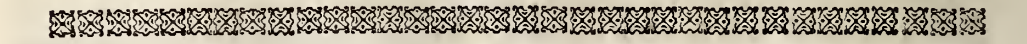
Les *Yncas* allèrent donc viſiter les Villes & les Provinces d'alentour, où ils rétablirent le calme & la tranquillité. Ils viſitèrent auſſi deux Places fortes, qu'on apelloit *Challcumarca* & *Suramarca*, & que les prédéceſſeurs de *Hancohuallu* avoient fait bâtir depuis longtems. Au-reſte le mot *Marca* ſignifie *Fortereſſe*, dans le langage de ces Provinces. *Hancohuallu* faiſoit ſon ſéjour dans ces Places, quand il s'exila volontairement. Les Indiens aſſurent même, qu'il lui fut plus ſenſible de quiter ces deux Châteaux, que tout le reſte de ſon Pays enſemble.

Après que l'*Ynca* eût fait apaiſer l'émotion que la fuite de *Hancohuallu* avoit cauſée, & qu'il eût achevé de viſiter ſon Empire, il ſe rendit à *Cuzco*, dans le deſſein d'y employer quelques années à l'utilité de ſes Sujets, & d'y attendre que les *Chancas* fûſſent entièrement aſſurés. La prémière choſe qu'il fit à ſon arrivée à *Cuzco*, fut de publier quelques Loix qui lui parurent les plus efficaces pour prevenir de nouveaux troubles. Il envoya une Colonie de dix-mille hommes aux Provinces des *Chancas*, pour ſupléer au défaut, tant de ceux qui étoient morts à la bataille de *Yahuar Pampa*, que des autres qui avoient ſuivi *Hancohuallu*. Il leur donna pour conducteurs ou pour chefs, des *Yncas* privilégiés, qui peuplèrent tous les lieux déſerts de cette Contrée.

L'*Ynca* n'eut pas plutôt mis ordre à toutes ces choſes, qu'il fit élever de ſuperbes Edifices par tout ſon Empire, ſurtout dans la Vallée de *Yucay*, & à *Tampu*, qui eſt un peu plus bas. Cette Vallée eſt la plus fertile & la plus agréable de toutes celles qui ſont au *Pérou* : auſſi tous les Rois *Yncas*, depuis *Manco Capac* juſques au dernier, la regardèrent-ils comme le Jardin de leur Empire, & un Lieu de plaiſance tout-à-fait propre pour s'y délaſſer de l'embarras & du tumulte des affaires, qui accompagnent toujours la grandeur & le ſceptre. Cette Vallée eſt à quatre petites lieuës au Nord Oueſt de *Cuzco*. La ſituation en eſt agréable, l'air y eſt très-bon, & ſi tempéré qu'on n'y ſent ni chaud ni froid ; il n'y a point de mouches, ni aucun autre inſecte incommode, & l'on n'y manque pas de bonne eau. Elle eſt ſituée entre deux vaſtes Montagnes, dont l'une qui regarde l'Orient, eſt toujours couverte de neige, & fournit pluſieurs ſources, qui ſe précipitent en bas, & qui forment autant de canaux pour arroſer la plaine. Si d'un coté le ſommet de cette Montagne perce juſqu'aux nuës, de l'autre ſon pié abonde en riches pâturages, où l'on voit toute ſorte de Venaiſon, des Cerfs, des Daims, des Chevreuils, des Chamois, des Chèvres ſauvages, & des *Huanacus*, ſans parler du Gibier, & ſurtout des Perdrix, dont il y auroit une plus grande quantité, ſi les Eſpagnols n'avoient déſolé tout ce Pays de chaſſe. Cette Vallée eſt remplie de maiſons de

de campagne, d'un beau vignoble, d'arbres fruitiers, & de cannes de ſucre, qui s'y multiplient beaucoup par le ſoin que les Eſpagnols en prennent.

L'autre Montagne, qui regarde le Couchant, eſt baſſe en comparaiſon de la précédente, quoiqu'elle ait plus d'une lieuë de hauteur. On voit couler au pié de celle-ci la belle Rivière de *Yucay*, dont le courant eſt fort doux, & où il y a quantité de Hérons, de Canards, & d'autres Oiſeaux de Rivière. Tous les Malades de *Cuzco* ſe font porter dans cette Vallée pour y recouvrer leur ſanté, parce que l'air y eſt fort bon, & qu'il eſt plus froid à la Ville, & par conſéquent moins propre à la guériſon de ceux qui ſe trouvent indiſpoſés. C'eſt pour cela même qu'il n'y a preſque point aujourd'hui d'Eſpagnol à *Cuzco*, qui n'ait quelque maiſon de campagne dans cette Vallée. Mais ſurtout l'*Ynca Viracocha*, qui aimoit ce lieu préférablement à tout autre, y fit bâtir pluſieurs Edifices, dont les uns lui ſervoient de recréation, & les autres marquoient ſa grandeur & ſa magnificence. Il augmenta beaucoup la Maiſon du Soleil en richeſſes, en bâtimens, & en officiers.



CHAPITRE XXVIII.

*L'*Ynca Viracocha *donne un nom à ſon Fils-aîné, & prédit l'arrivée des Eſpagnols.*

L'YNCA *Viracocha* employa quelques années aux choſes dont nous venons de parler, & il gouverna ſi bien ſon Empire qu'il y établît une pleine tranquillité. Par ſon teſtament il voulut que ſon fils-aîné, qu'il avoit eu de *Coya Mama Runtu*, ſa ſœur & ſa femme légitime, fût apellé *Pachacutec*, au lieu qu'on le nommoit auparavant *Titu Manco Capac*. Le mot *Pachacutec*, qui eſt un participe du préſent, ſignifie *Celui qui bouleverſe le monde.* D'ailleurs les Indiens ſe ſervent du mot *Pachamcutin*, pour dire *que le monde change*, & que les grandes affaires vont de bien en mal; mais ils ne l'emploient guère pour déſigner qu'elles tournent de mal en bien, parce, diſent-ils, que ce dernier n'eſt pas ſi ordinaire que l'autre. Quoiqu'il en ſoit, l'*Ynca Viracocha* méritoit avec raiſon d'être apellé *Pachacutec*, puiſque ſon Empire tournoit de bien en mal, par la rebellion des *Chancas* & la fuite de ſon Père, & qu'il le fit changer de mal en bien par ſa prudence & ſon intrépidité. Mais il ne pouvoit porter ce nom, parce que le Fantôme ne lui eut pas plutôt aparu, que tous ſes Sujets l'apellèrent *Viracocha*; deſorte qu'il voulut donner ſon prémier nom *Pachacutec* à ſon héritier, afin de conſerver par ce moyen la mémoire de ſes belles actions. Le R. P. *Acoſta* en parle au 20. Chap. de ſon VI. Livre. *Cet* Ynca, dit-il, *qui ſe doutoit bien qu'on trouveroit mauvais qu'il s'apellât* Viracocha, *parce que ce nom n'apartenoit qu'à Dieu, allégua pour excuſe, que le même* Viracocha *s'étoit aparu à lui en ſonge, & lui avoit commandé de prendre ſon nom. Il eut pour Succeſſeur* Pachacutec Ynca Yupanqui, *qui fut un vaillant Capitaine,*

pitaine, un grand Homme-d'Etat, & , comme je le dirai ci-après, Inventeur de la plupart des coutumes & des cérémonies de leur Superstitieuse Idolâtrie. Ce témoignage est conforme à ce que nous en avons déjà dit : mais ce que le même Auteur ajoute au Chap. 21. que *Pachacutec* ôta le Royaume à son père, se doit entendre de l'*Ynca Viracocha*, qui détrôna son père *Yahuarhuacac*, & non pas de *Pachacutec*, qui ne fit rien de pareil à *Viracocha*. Quoiqu'il en soit, je suis bien aise qu'un Espagnol ait donné cette relation, parce qu'elle confirme à divers égards ce que j'ai avancé là-dessus. Au-reste il est bon d'avertir que le nom de la Reine *Mama Runtu*, femme de l'*Ynca Viracocha*, signifie *mère œuf*, ou *blanche comme un œuf*; & qu'on l'apelloit ainsi par une espèce de galanterie, parce qu'elle avoit le teint plus blanc que ne l'ont d'ordinaire les Indiennes.

Les *Péruviens* disoient que l'*Ynca Viracocha* avoit prédit, qu'au bout du règne d'un certain nombre de Rois, il arriveroit au *Pérou* des Hommes inconnus, qui détruiroient leur Culte & leur Empire. Mais cette prédiction, conçuë en termes équivoques, pouvoit bien souffrir un double sens. Quoiqu'il en soit, les Indiens ajoutent, qu'après que le Fantôme fut aparu à l'*Ynca*, les *Amautas*, qui étoient les Philosophes du Pays, le Souverain Pontife, & les Prêtres les plus âgés du Temple du Soleil, qui passoient chez eux pour de véritables Devins, lui firent de tems en tems plusieurs questions à l'égard du songe qu'il avoit eu; qu'ils tâchèrent par la contemplation des Comètes, par les augures qu'ils tiroient des Oiseaux, & par quantité des Sacrifices, d'aprendre ce que pouvoit signifier une aparition si extraordinaire; mais que l'*Ynca Viracocha* fut plus grand Devin qu'eux tous, par la prédiction que nous venons de voir, & qu'il eut soin de transmettre à sa postérité. Cependant il défendit de la divulguer parmi le Peuple, parce qu'il n'étoit pas permis de profaner ce qu'on savoit par révélation divine, & qu'il n'auroit pas été de la bonne politique de dire, *qu'il viendroit un tems auquel les* Yncas *perdroient leur Culte & leur Empire, & se verroient déchus du plus haut faîte de leur grandeur, & de la divinité qu'on leur déféroit.* Cela même fut cause qu'on ne parla plus de cette prédiction jusqu'au règne de l'*Ynca Huayna Capac*, qui la déclara un peu avant sa mort. Quelques Historiens néanmoins, qui disent en abrégé ce que j'ai raporté un peu plus au long, attribuent cette prédiction à un certain Dieu, que les Indiens apelloient *Ticci Viracocha* : & en effet je me souviens d'avoir ouï dire quelque chose de semblable à un vieux *Ynca*, qui entretenoit ma mère de l'antiquité & des avantures des Rois du *Pérou*.

Cette prédiction de l'*Ynca Viracocha* fut accomplie par la venuë des Espagnols au *Pérou*, qui après avoir conquis ce Royaume, y abolirent le Culte Idolâtre des *Yncas*, & y prêchèrent la Foi de la Vraie Eglise. Cet évènement porta les Indiens, outre les raisons que j'en ai alléguées ci-dessus, à leur donner le nom de *Viracocha*.

CHAPITRE XXIX.

*La Mort de l'*Ynca Viracocha, *dont le corps fut vu par l'Auteur.*

APRE'S que l'*Ynca Viracocha* eut joui d'une longue vie, paſſée dans l'éclat & la proſpérité, il mourut enfin généralement regretté de tous ſes Sujets, qui l'adorèrent comme Dieu Fils du Soleil, & lui offrirent pluſieurs ſacrifices. Il laiſſa quantité d'enfans, les uns légitimes, & les autres bâtards, mais l'*Ynca Pachacutec* fut ſon héritier. Il avoit conquis durant ſon règne onze Provinces, dont il y en avoit ſept au Nord, & quatre au Sud de *Cuzco*. On ne ſait pas au juſte le nombre des années qu'il vécut, ni de celles qu'il règna. Mais l'opinion commune eſt, qu'il porta le Sceptre plus de cinquante ans; & ſi l'on peut juger de ſon âge par la vuë de ſon corps, que je vis au commencement de l'année 1560. il y a grande aparence qu'il mourut fort vieux. Ce fut dans la maiſon du Licentié *Paul Ondegardo*, natif de *Salamanque* & Juge de *Cuzco*, qu'on me montra ce corps. Prêt à paſſer en *Eſpagne*, j'allai prendre congé de lui; & entre les faveurs dont il m'honora, il me fit voir dans une ſalle cinq corps d'*Yncas*, ſavoir trois d'hommes, & deux de femmes. Le prémier, à ce que diſoient les Indiens, étoit celui de l'*Ynca Viracocha*, qui par ſes cheveux auſſi blancs que de la neige paroîſſoit bien avoir vécu longtems. Le ſecond étoit le grand *Tupac Ynca Yupanqui*, arrière-neveu de l'*Ynca Viracocha*. Et le troiſième *Huayna Capac*, fils de *Tupac Ynca Yupanqui*, & petit-neveu du même *Ynca Viracocha*. Quant aux deux autres corps, ils ne paroîſſoient pas avoir vécu ſi longtems que les prémiers, du-moins ils n'avoient pas la tête ſi blanche qu'eux. L'un étoit celui de la Reine *Mama Runtu*, femme de ce même *Ynca Viracocha*; & l'autre de la *Coya Mama Oello*, mère de *Huayna Capac*. Ces corps étoient ſi entiers, qu'il ne leur manquoit pas un cheveu, ni un ſeul poil aux ſourcils. On les avoit habillés comme durant leur vie, & ils n'avoient pour toute marque de Royauté que la bordure, ou le *Llautu* ſur la tête. Ils étoient aſſis à la manière des Indiens & des Indiennes, c'eſt-à-dire les mains croiſées ſur l'eſtomac, & les yeux tournés vers la terre. Le R. P. *Acoſta*, Liv. VI. Chap. 21. dit de l'un de ces corps, *Qu'il étoit ſi entier, & ſi bien embaumé avec un certain bitume, qu'il paroîſſoit être en vie; & qu'outre cela il avoit les yeux aprochans du naturel, & faits avec de l'or &c.* Pour moi je ne m'aperçus point de cette dernière particularité; mais s'il m'étoit venu alors dans l'eſprit que je pourrois un jour écrire cette *Hiſtoire*, je n'aurois pas manqué d'obſerver ces corps de plus près, & de m'informer de quelle manière on les embaumoit. Je crois même qu'on m'auroit éclairci là-deſſus, quoiqu'on ne l'ait jamais découvert aux Eſpagnols, quelque recherche qu'ils en ayent faite. Peut-être auſſi que les Indiens ont perdu ce ſecrèt, avec pluſieurs autres choſes dont il ne leur reſte aucune tradition. Quoiqu'il en ſoit, je ne pris pas garde qu'il y eut du bitume



G. F. L. de Brie inv. J. Folkema sculp.

Cruautés exercées par Atahuallpa a l'egard de son frere Huasar et de tous les yncas du Sang Roial.

Liv. IX.

tume ſur ces cadavres; & s'il y en avoit, il étoit ſi bien apliqué qu'on ne pouvoit le découvrir. J'avouë d'ailleurs avec le P. *Acoſta*, qu'ils paroîſſent être en vie, & je ne doute point qu'on n'y eût mis quelque drogue, pour les conſerver depuis tant d'années auſſi entiers & charnus qu'ils étoient. Le même Auteur, Liv. V. chap. 16. en parle de cette manière. *Ils avoient ſoin ſur toutes choſes, de conſerver les corps de leurs Rois & de leurs Seigneurs; ce qu'ils faiſoient avec tant d'art, qu'on les gardoit tous entiers plus de deux-cens années, ſans aucune corruption ni la moindre puanteur. Cela ſe voyoit dans* Cuzco, *où les Rois* Yncas *étoient embaumés, & placés dans une Chapelle où les Indiens les adoroient. Pour déraciner cette Idolâtrie, le Marquis de* Canète, *qui étoit Viceroi du* Pérou, *fit tranſporter à la* Ville des Rois *trois ou quatre de ces corps, au grand étonnement de tous ceux qui les virent ſi entiers après tant d'années.* Il faut remarquer là-deſſus, que *la Ville des Rois*, où il y avoit bien près de vingt ans que ces corps étoient quand le bon P. *Acoſta* les vit, eſt ſituée dans un pays fort chaud & humide, & où l'air eſt ſi corroſif qu'on n'y ſauroit garder la chair plus d'un jour; deſorte qu'on ne s'étonnoit pas ſans raiſon, d'y voir des corps auſſi bien conſervés que ceux-là. D'ailleurs il n'y a nul doute qu'ils ne ſe fûſſent incomparablement mieux gardés à *Cuzco*, où la chair devient ſèche comme du bois au lieu de ſe corrompre, parce que l'air y eſt froid & ſec. Pour moi je m'imagine que tout le ſecret des Indiens à cet égard, conſiſtoit à enterrer les corps dans la neige, où ils devenoient ſecs, & à y mettre enſuite le bitume dont le R. P. *Acoſta* fait mention. Ma conjecture eſt fondée ſur ce que dans tous les Pays froids qui ſont aux Indes, lorsqu'on veut conſerver de la viande, on n'a qu'à l'expoſer à l'air, & qu'après avoir perdu toute ſon humidité, on la garde auſſi longtems qu'on veut, ſans y mettre du ſel, ni aucun autre préſervatif. On l'accommodoit tout-de-même ſous le règne des *Yncas*, lorsqu'on en faiſoit proviſion pour la nourriture des Gens-de-guerre.

Je me ſouviens qu'à la vuë de ces corps, il me prit envie de toucher un des doigts de la main de *Huayna Capac*, & qu'il me parut auſſi dur que du bois. Au-reſte ces corps peſoient ſi peu, que le moindre Indien en pouvoit porter un entre les bras ou ſur les épaules, lorsqu'il en étoit requis par quelque Cavalier Eſpagnol qui avoit la curioſité de le voir. Quand les Indiens les vouloient porter, ils les couvroient de draps blancs, & ils les montroient ainſi dans les ruës, & dans les places publiques, où chacun venoit ſe mettre à genoux devant ces cadavres, & les adorer les larmes aux yeux. Les Eſpagnols même leur ôtoient le chapeau, à-cauſe du titre de Roi que ces corps avoient porté durant leur vie; ce qui faiſoit un plaiſir incroyable aux Indiens. Voilà toute la relation qu'on a pu avoir des faits mémorables de l'*Ynca Viracocha*. Quant aux autres particularités de ſa vie, & à ſes bons-mots, on ne les ſait point; non-plus que les actions de la plupart de ces Princes, qui ſont demeurées enſevelies dans l'oubli, parce qu'ils n'avoient pas l'uſage de l'Ecriture.

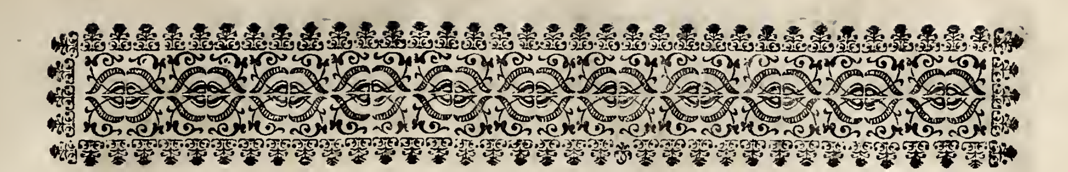
Le R. P. *Blas Valera* dit qu'il avoit apris, de la bouche de trois *Yncas*, pluſieurs diſcours mémorables de quelques Rois, & entr'autres de l'*Ynca Viracocha*; mais il ne raporte qu'un ſeul paſſage à l'égard de ce dernier, qui, ſenſible à la rigueur avec laquelle ſon père l'avoit fait élever, repréſentoit à ſes

 Sujets

Sujets de quelle manière ils devoient instruire leurs enfans, pour les rendre gens-de-bien. „ Les pères, disoit-il, contribuënt beaucoup à la perte de leurs „ enfans, & à la corruption de leurs mœurs, par les mauvaises habitudes qu'ils „ leur laissent prendre dès leur bas-âge. Les uns font gloire de les nourrir a-„ vec une extrême délicatesse, & dans toutes les délices du monde. Enchan-„ tés, pour ainsi dire, du brillant imaginaire de leur esprit & de l'éclat de „ leur beauté, ils leur souffrent tout, sans se mettre en peine de ce qu'ils de-„ viendront dans la suite. Les autres au-contraire les élèvent avec trop de ri-„ gueur, & ceux-ci les perdent tout-de-même : puisqu'une excessive mo-„ lesse n'affoiblit pas moins les forces du corps & de l'esprit, qu'un châti-„ ment trop rude hébète, intimide, & rend incapable de rien produire de „ viril. Desorte que pour les rendre tels qu'ils doivent être, le meilleur est „ de tenir un milieu entre la douceur & la sévérité, afin qu'ils soient aussi „ courageux dans la Guerre, que sages & discrets en tems de Paix. C'est par ce bel endroit que le R. P. *Blas Valera* conclut la Vie de cet *Ynca Viracocha*, & que nous finirons ce Livre.

Fin du Cinquième Livre.





HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PEROU.

LIVRE SIXIE'ME.

*Où il est traité de l'Ornement & du Service de la Maison de ces Princes: De leur Pompe Funèbre: Des Chasses Royales: De leurs Couriers, & de leur Manière de compter par nœuds. Avec une description des Conquêtes & du Gouvernement de l'*Ynca Pachacutec, *neuvième Roi du* Pérou*: De la principale Fête qu'il faisoit solemniser: De quelques Lieux particuliers qu'il conquît: Des Ecoles qu'il augmenta dans* Cuzco, *& de ses Sentences.*

CHAPITRE PREMIER.

Du Bâtiment des Maisons Royales, & de leurs Ornemens.

Les Maisons des *Yncas*, Rois du *Pérou*, n'étoient pas moins éminentes en grandeur, en richesses & en majesté, que toutes les autres choses qui regardoient leur service: & l'on peut bien dire que la magnificence en étoit si grande, qu'en certaines choses assez remarquables elle a surpassé la pompe des plus superbes Palais qu'ayent jamais fait bâtir tous les Monarques du monde. Leurs Maisons, leurs Temples & leurs Jardins, étoient extrêmement beaux, & les pierres du Bâtiment si bien travaillées, & si proprement ajustées les unes avec les autres, qu'elles sembloient être d'une seule pièce. Le

mortier, qui en faisoit la liaison, étoit d'une certaine terre rouge apellée *Halpa*, extrêmement argilleuse, & si propre à cimenter, qu'étant une fois apliquée, elle ne paroîssoit presque point entre les pierres: ce qui donna sujet aux Espagnols de dire, que les Péruviens travailloient à leurs bâtimens sans aucun mêlange de plâtre ni de mortier. Mais ils me pardonneront bien, si je dis qu'ils se trompoient en cela, puisque les Indiens du *Pérou* n'avoient point l'usage de la chaux ni de la brique.

Ils se servoient dans plusieurs Maisons Royales, & dans quelques Temples du Soleil, d'un certain alliage de métaux, savoir d'or, d'argent, & de plomb fondu, comme le remarque *Pédro de Ciéça* au 94. Chapitre de son Livre; car je suis bien-aise d'avoir pour garands de ce que j'avance les Historiens Espagnols. Ils employoient ainsi ces métaux, pour faire paroître le Bâtiment plus majestueux & plus magnifique, mais ce fut la principale cause de l'entière ruïne de ces grands Edifices: car sous ombre que les Espagnols y trouvèrent de ces métaux, ils les démolirent tous, pour voir s'il ne s'y rencontreroit point de l'or ou de l'argent; sans cela ces Bâtimens seroient encore debout, tant la pierre en étoit bonne; je crois même qu'ils auroient duré plusieurs siècles, si l'on ne les eût point abatus, comme l'assure *Pédro de Ciéça* aux Chapp. 42.. 60. & 94. de son Livre. On lambrissoit de lames d'or les Temples du Soleil, & les Maisons Royales, qu'on embellissoit encore de plusieurs figures d'hommes, de femmes, d'oiseaux, de poissons, & de quantité d'animaux sauvages, tels que sont les ours, les tigres, les lions, les renards, les loups-cerviers &c. aussi-bien que de *Huanacus*, de chèvres sauvages & de brebis; le tout représenté au naturel sur les murailles, où ils faisoient des niches exprès pour mettre ces animaux, comme le remarque fort amplement *Pédro de Ciéça de Léon*, au 44. Chapitre de son Livre.

Ils contrefaisoient de-même des herbes & des plantes, de celles qui viennent sur les murailles, où ils les ajustoient si proprement, qu'elles sembloient y être nées. Ils les parsemoient aussi de lézards, de papillons, de souris, & de couleuvres petites & grandes, dont les unes sembloient monter & les autres descendre. Le Siège de l'*Ynca*, apellé *Tiana*, étoit d'or massif, sans accoudoirs ni sans dossier, & creusé par le milieu pour s'y asseoir plus commodément: ils le mettoient d'ordinaire sur une grande table faite en quarré, & qui étoit aussi d'or. Il n'y avoit dans tout le Palais aucune vaisselle qui ne fût du même métal, ou du-moins d'argent, soit pour le service de la table, ou même pour la batterie de cuisine; & tout cet ameublement étoit dans chaque Maison du Roi, afin qu'on n'eût pas la peine de le transporter d'un lieu à l'autre, quand il alloit à la campagne. Ainsi toutes les Maisons en général, tant celles des Grands Chemins que des Provinces, se trouvoient abondamment fournies de tout ce qu'il leur falloit pour le service de l'*Ynca* lorsqu'il s'y vouloit retirer, soit qu'il marchât en campagne, ou qu'il fît la visite de ses Royaumes. Il y avoit encore quantité de greniers & de réservoirs, que les Indiens apellent *Pirua*, faits d'or & d'argent, non pour y serrer aucuns grains; mais seulement par une manière de grandeur & de majesté.

Il y avoit encore quantité d'habits tous neufs, parce que l'*Ynca* ne mettoit jamais deux fois un même habit, mais il donnoit celui qu'il quitoit à un de

ſes parens. Les couvertures de ſon lit étoient d'une certaine laine faite de poil de chèvre ſauvage, ou, ſelon quelques-uns, de ce même animal dans la veſſie duquel s'engendre le bézoard. Cette laine étoit ſi fine & ſi belle, qu'entre les autres choſes de prix qui furent envoyées de ce Pays-là au Roi *Philippe Second*, on lui en aporta pour en faire un lit. Ils n'eurent point l'invention des matelas, ou du-moins ils ne ſe ſoucièrent point d'en uſer, quoiqu'ils vîſſent que les Eſpagnols s'en ſervoient: ils diſoient que cette délicateſſe, qu'ils apelloient luxe, ne s'accommodoit pas bien avec leur façon de vivre.

Au-lieu de tapiſſerie ils mettoient, comme nous l'avons dit, des lames d'or & d'argent, dont ils lambriſſoient les chambres. Il y avoit en tout tems abondamment à manger dans ces Maiſons, parce qu'on y tenoit toujours des viandes prêtes pour les *Yncas* qui vouloient aller à la table du Roi, & pour tous les Officiers de ſa Maiſon, qui étoient en fort grand nombre. L'heure du principal repas que faiſoient les *Yncas*, & de tous ceux du Commun, étoit le matin depuis huit heures juſqu'à neuf. Ils ſoupoient légèrement avant qu'il fût nuit, & ne faiſoient que ces deux repas: ils ne buvoient point pendant ces repas, mais en récompenſe, après avoir mangé fort peu, ils ſe mettoient à boire jusqu'à la nuit. Cela néanmoins ne ſe pratiquoit que parmi les riches; car pour les gens de baſſe condition, ils étoient avares en tout, bienqu'ils fûſſent à leur aiſe. Au-reſte ils ſe couchoient de fort bonne heure, & ſe levoient de grand matin pour vaquer à leurs affaires.

CHAPITRE II.

Ils repréſentoient au naturel ſur de l'or & de l'argent quantité de Plantes & d'Animaux, pour l'ornement des Maiſons Royales.

IL y avoit dans toutes les Maiſons Royales des parterres & des jardins, où l'*Ynca* alloit ſe promener. Ils y plantoient les arbres les plus agréables, les plus belles fleurs, & les plantes les plus odoriférantes qui naîſſoient dans le Pays. Non contens de cela, ils faiſoient quantité d'arbres d'or, avec leurs fleurs, leurs feuilles & leurs fruits; parmi leſquels on en pouvoit remarquer qui ne commençoient qu'à pouſſer leurs rejettons, d'autres étoient à-demi avancés, & d'autres en leur entière perfection. Mais ce qui eſt encore plus merveilleux, on y voyoit des champs de Mayz repréſentés au naturel, avec leurs racines, leurs fleurs & leurs épics, dont les pointes étoient d'or, & le reſte d'argent, le tout ſoudé enſemble: ce qu'on obſervoit encore à l'égard de toutes les autres plantes, dont ils s'étudioient de repréſenter le naturel par l'alliage & la ſoudure de ces métaux.

On y voyoit encore de pluſieurs ſortes d'animaux d'or & d'argent, des lapins, des rats, des lézards, des couleuvres, des papillons, des renards, & des chats ſauvages, car ils n'en avoient point de domeſtiques. Il y avoit auſſi des

des oiſeaux de toutes les ſortes, ſi bien repréſentés qu'on auroit dit des uns qu'ils chantoient perchés ſur les arbres, & des autres qu'ils étendoient leurs aîles pour voler. Enfin on y remarquoit des daims, des lions, des tigres, & de toute ſorte d'animaux, chacun repréſenté au naturel, & mis en ſon lieu.

Toutes ces Maiſons avoient des bains avec de grandes cuves d'or & d'argent, où les *Yncas* ſe lavoient; les tuyaux d'où l'on tiroit l'eau, étoient des mêmes métaux. Outre cela ils enrichiſſoient de pluſieurs ouvrages d'or extrêmement beaux, les lieux où il y avoit des ſources dont l'eau étoit chaude naturellement, & ils s'en ſervoient auſſi à faire des bains. Mais entre les autres choſes rares, ils avoient des buchers d'or & d'argent, dont les buches étoient faites au naturel, pour être miſes en œuvre au beſoin, & employées au ſervice des Maiſons Royales.

Les Indiens cachèrent la plupart de ces richeſſes, dès-qu'ils virent le déſir inſatiable des Eſpagnols à aquérir de l'or & de l'argent, & les cachèrent ſi bien, que depuis ce tems-là on n'en a pu rien découvrir : il n'y a pas même d'aparence qu'on trouve cet or à l'avenir, ſi ce n'eſt par accident, parce que les Indiens d'aujourd'hui ne ſavent point où ſont ces tréſors; leurs Pères leur en ayant dérobé la connoiſſance, pour empêcher qu'ils ne ſervîſſent à d'autres qu'à leurs Rois, auxquels ils étoient dédiés. Tous les Hiſtoriens en général qui ont écrit du *Pérou*, conviennent de ce que nous avons dit touchant les tréſors & les richeſſes des *Yncas*. Mais *Pédro de Ciéça de Léon* & *Auguſtin de Carate* ſont, à mon avis, les deux Hiſtoriens qui en ont écrit le plus au long. Voyez les Chapitres 21. 37. 41. 44. 94. &c. de l'Hiſtoire du prémier. *Auguſtin de Carate* s'exprime ainſi, Liv. I. Chap. 14. *On eſtimoit beaucoup l'or, parce que le Roi & les Principaux du Pays en faiſoient des vaiſſeaux pour leur ſervice, des ornemens pour leurs perſonnes, & des offrandes à leurs Dieux. Le Roi faiſoit par-tout porter avec lui une eſpèce de ſiège ou de table ſur laquelle il s'aſſéyoit, qui étoit d'or à ſeize carats, & valoit plus de vingt-cinq-mille ducats de bon or. Ce fut la pièce que Dom* Franciſco Piçarro *choiſît pour lui, dans le tems qu'il travailloit à la Conquête du* Pérou: *car dans la capitulation qu'il avoit faite, on devoit lui donner pour ſon particulier, outre ce qui étoit accordé en général, quelque bijou ou joyau de prix, tel qu'il lui plaîroit de le choiſir.*

Lorsque le prémier fils de Guaynacava *vînt au monde, ce Roi fit faire un cable d'or ſi gros que, ſelon le raport de quelques Indiens encore vivans, deux-cens hommes avoient peine à le lever. En mémoire de cette pièce on nomma l'Enfant* Guaſcar, *qui en leur Langue ſignifie une* corde, *& on y ajouta le ſurnom de* Ynga, *qui étoit celui de tous leurs Rois, comme le nom d'*Auguſte *étoit celui des Empereurs Romains. J'ai voulu marquer expreſſément ce que je viens de dire, pour détruire une opinion populaire, communément reçuë en* Eſpagne *par ceux qui avoient peu de connoiſſance des Affaires des* Indes, *& qui s'imaginoient que les Indiens n'eſtimoient point l'or, & n'en connoiſſoient point le prix. Ce même Prince avoit auſſi pluſieurs magazins remplis de diverſes pièces d'or & d'argent, comme de grandes figures d'hommes & de femmes, de brebis & d'autres animaux de toutes eſpèces, comme auſſi de toutes les ſortes d'herbes qu'on trouve dans le Pays avec leurs feuil-*

feuilles, leurs tiges, leurs nœuds & leurs épics, le tout repréſenté au naturel: il avoit encore une grande quantité de mantes & de frondes tiſſuës de fil d'or, & un certain nombre de groſſes maſſes d'or & d'argent faites comme des buches ou ſouches de bois à brûler.

Dom *Franciſco de Piçarro* choiſit pour lui, dans le partage de la rançon d'*Atahuallpa*, la chaiſe du Roi, comme s'il eût voulu préſager par-là que les Rois d'Eſpagne ſeroient aſſis un jour ſur le trône de ce Roi. *Piçarro* eut outre cela une très-grande quantité d'or & d'argent de cette rançon. La chaîne d'or, dont nous parle *Auguſtin de Carate*, mérite bien que nous la décrivions plus particulièrement; nous le ferons dans la vie de *Huayna Capac*, qui fut le dernier des *Yncas*.

Nous avons dit que *Pédro de Ciéça* parle, en divers endroits de ſon *Hiſtoire* que nous avons marqués, des prodigieuſes richeſſes du *Pérou*, & des grands tréſors que les Indiens cachèrent; nous mettrons ici ce qu'il en dit au chap. 21. *Si l'on pouvoit recouvrer tous les tréſors qui ſont enſevelis dans le* Pérou, *il ne ſeroit pas poſſible d'y mettre un prix; & ce que les Eſpagnols ont, paroîtroit fort peu de choſe en comparaiſon de ce qui eſt reſté. Lorſque je fus à* Cuzco *pour y demander aux principaux du Pays des relations & des mémoires des* Yncas, *on me dît que* Paulo Ynga *& d'autres Seigneurs ſoutenoient que ſi tous les tréſors des Provinces, des* Guacas *qui ſont leurs Temples, & des tombeaux, étoient joints enſemble, la part que les Eſpagnols peuvent avoir euë, ne ſeroit pas plus conſidérable qu'une petite goute d'eau que l'on tireroit d'un grand vaſe qui en ſeroit plein. Pour faire ſentir la juſteſſe de cette comparaiſon, ils prenoient une meſure de Mayz, & en ôtant une poignée: Voilà, diſoient-ils, ce que les Chrétiens ont eu de notre or; pour le reſte il eſt ſi bien caché, que nous-mêmes ignorons où il eſt. Par où l'on peut voir qu'il s'eſt perdu en ce Pays-là une infinité de tréſors, & que ſi l'arrivée des Eſpagnols n'eût obligé les Indiens à les cacher, ils les eûſſent ſans-doute tous offerts au Diable, ou mis dans les tombeaux des Morts. Car ce n'eſt que pour ce ſeul uſage que les Indiens les vont chercher dans la terre, puiſqu'ils n'ont aucuns ſoldats à payer dans la conquête des Villes & des Royaumes; & que s'ils s'en réſervent en leur particulier, ce n'eſt que pour s'en parer pendant leur vie, ou pour le faire enſevelir avec eux après leur mort. Il eût bien mieux valu pour nous, de leur donner des inſtructions propres à les attirer à la connoiſſance de notre Religion, que de penſer ſeulement à amaſſer avidement de l'or & de l'argent.* L'*Ynca* que *Pédro de Ciéça* nomme *Paulo*, s'apelloit proprement *Paullu*; tous les Hiſtoriens Eſpagnols parlent de cet *Ynca*. Il étoit un des fils de *Huayna Capac*, & ſervit fidèlement le Roi d'*Eſpagne* en diverſes guerres: ſon nom de batême fut *Chriſtophle*, ſon ſurnom *Paullu*; ſa mère s'apelloit *Annas*, & ſon parrain *Garcillaſſo de la Véga*, mon cher Seigneur, qui le fut auſſi de *Titu Hauqui* ſon frère légitime, lequel pour une marque de ſon inclination envers *Philippe Second*, alors Prince d'*Eſpagne*, voulut qu'on l'apellât de ſon nom. J'ai connu autrefois ces deux frères, qui moururent un peu après.

Franciſco Lopez de Gomara traite aſſez au long des grandes richeſſes de ce Royaume; voici ce qu'il en dit au Chapitre 121. de ſon Hiſtoire. *Tout le Service de la maiſon du Roi, de ſa table & de ſa cuiſine, étoit d'or & d'argent.*

Il y avoit dans son antichambre des Statuës d'or aussi grandes que des Géans, il est vrai qu'elles n'étoient pas massives. On y voyoit aussi des Figures au naturel de tout ce que ses Royaumes produisoient d'oiseaux, d'arbres, d'herbes, de plantes & de poissons. Il avoit de-plus des cordes, des paniers & des corbeilles de fil d'or, des greniers dont les grains étoient d'or & d'argent, & de gros lingots d'or rangés les uns sur les autres, comme si c'eût été du bois à brûler. En un mot il n'y avoit rien en son Pays, qu'il n'eût représenté en or. On dit encore une chose plus merveilleuse: c'est que dans une certaine Ile proche de Puna, *les* Yncas *avoient un verger où ils s'alloient promener, dont les arbres, les fleurs & les plantes étoient d'or & d'argent, invention tout-à-fait admirable, & qu'on n'avoit point encore vuë. Outre cela il y avoit à* Cuzco *une prodigieuse quantité de ces deux métaux, ce qui fut perdu par la mort de* Guascar. *Car les Indiens, voyant que les Espagnols se saisissoient de tout l'or & l'argent qu'ils pouvoient attraper, & qu'ils l'envoyoient en* Espagne, *cachèrent si bien tous ces trésors qu'on n'a jamais pu les découvrir, quelques recherches qu'on en ait faites. Francisco Lopez de Gomara*, ni aucun Historien Espagnol, n'ont remarqué qu'outre le verger d'auprès de *Puna*, les Rois *Yncas* en avoient un semblable à celui-là dans chaque Maison Royale. Il est vrai que ce verger, qui étoit aux avenuës du lieu par où les Espagnols entrèrent dans ce Royaume, est le seul qu'ils ayent vu & qui subsistât; parce qu'à leur abord les Indiens détruisirent tous les autres, & cachèrent ces richesses sans qu'on ait pu les trouver depuis, comme le remarque cet Auteur, & tous les autres Historiens. Les Indiens entassoient ainsi à *Cuzco* une si grande quantité d'or & d'argent, parce qu'après avoir fait tous ces précieux & magnifiques ornemens des Maisons Royales, on ne savoit à quoi employer le reste. On croira cela sans peine, si l'on considère la grande quantité d'or & d'argent qu'on a tiré depuis de ce Royaume. En l'Année 1595. on en déchargea, en trois voyages, trente-six millions au Havre de *San-Leccar*.

CHAPITRE III.

Des Officiers de la Maison du Roi, & de ceux qui portoient le fauteuil.

IL y avoit dans la Maison Royale des *Yncas*, les mêmes Officiers que dans celles des autres Rois, jusqu'aux moindres Offices, tels qu'étoient ceux des ballayeurs, des porteurs d'eau & de bois, & des cuisiniers pour la table du Commun; car pour celle de l'*Ynca*, il n'y avoit que ses Maîtresses qui eûssent le soin d'en aprêter les viandes. Je ne parle point des sommeliers, des portiers, de ceux de la garde-robe, des jardiniers & autres. Toute la différence qu'il y avoit entre les Officiers de l'*Ynca* & ceux des autres Rois, étoit que les prémiers n'étoient pas des personnes affectées particulièrement, mais c'étoient des habitans de deux ou trois des principales Villes du Royaume, qui étoient obligées

gées de fournir des hommes habiles & fidèles, qui fûssent propres à ces charges. Ces Officiers étoient changés, les uns tous les jours, les autres toutes les semaines, & les autres tous les mois. Cela tenoit lieu de tribut à ces Villes, elles devoient répondre des Officiers qu'elles donnoient; & si quelqu'un de ces Officiers s'aquitoit négligemment de sa charge, tous les habitans de la Ville du Coupable étoient punis, plus ou moins, selon la grandeur de la faute: mais s'ils choquoient tant soit peu la Majesté Royale, toute la Ville alors étoit détruite. Au-reste ces porteurs de bois n'étoient pas ceux qui l'alloient querir, mais ceux qui avoient charge de le prendre des Sujets, & de le serrer, pour en fournir la Maison du Roi. Il faut aussi remarquer que toutes les Charges de la Maison du Roi étoient fort honorables, pour si petites qu'elles fûssent; parce que ceux qui les exerçoient avoient l'honneur d'aprocher le Roi, & qu'on leur confioit non seulement la Maison de l'*Ynca*, mais encore sa Personne; ce qu'ils regardoient comme le plus grand avantage qu'ils pouvoient reçevoir.

Ces Villes, qui fournissoient d'Officiers la Maison de l'*Ynca*, étoient les plus près de la Ville de *Cuzco*, éloignées seulement d'environ six ou sept lieuës, & les prémières où l'*Ynca Manco Capac* envoya pour les peupler, les Sauvages qu'il rendit ses tributaires. Nous avons remarqué, au commencement de cette *Histoire*, que ce Roi leur accorda, par une grace particulière, le privilège d'être apellés *Yncas*, de pouvoir s'habiller comme le Roi, & de porter la bordure de couleur pour marque de dignité.

Comme le Roi ne paroîssoit jamais en public que dans un fauteuil d'or massif, il y avoit pour cet effet deux Provinces voisines qui lui fournissoient des gens pour le porter sur les épaules. Pour distinguer ces Provinces, on apelloit l'une *Rucana*, & l'autre *Hatun Rucana*, c'est-à-dire *Rucana la grande*. Elles avoient l'une & l'autre plus de quinze-mille habitans, tous gens dispos, bien faits, & presque de même taille. Lorsqu'ils avoient atteint l'âge de 25. ans, ils s'exerçoient à porter le fauteuil, sans broncher le moins du monde, s'il étoit possible, moins encore sans se laisser tomber. Car celui qui avoit le malheur de tomber, en étoit puni sur le champ par la honte que son Maître, nommé le *Grand Porteur*, lui en faisoit publiquement, comme quand on met parmi nous quelqu'un au pilori: il y a même un Historien qui dit qu'on le condamnoit à la mort. Ces Vassaux servoient l'*Ynca* chacun à son tour, ce qu'ils regardoient comme une faveur singulière; parce, disoient-ils, qu'on les jugeoit dignes de porter le Roi sur leurs épaules. Ils étoient bien vingt-cinq hommes & davantage pour le porter, afin que si l'un d'eux venoit à broncher ou à tomber, l'on ne s'en aperçût pas.

La dépense de bouche étoit grande dans la Maison du Roi, & particulièrement celle de la viande; car les vivres qu'on distribuoit à tous ceux du Sang Royal qui demeuroient à la Cour, étoient pris de la Maison de l'*Ynca*, & l'on en faisoit de-même par-tout où étoit le Roi: mais on ne dépensoit pas tant de Mayz, parce qu'on n'en fournissoit qu'aux domestiques du Roi; ceux de dehors en recueilloient suffisamment pour l'entretien de leurs maisons. Ils alloient rarement à la chasse des daims, des chevreuils, & des *Huanacus*, ou

des chèvres ſauvages, apellées *Vicunnas*, & de ſemblables animaux; ils ſe contentoient de chaſſer du gibier. Pour la Venerie, ils la réſervoient à une chaſſe générale, qu'on nommoit *Chacu*, dont nous parlerons bientôt; & alors ils en diſtribuoient généralement la chair & la laine à tous, pauvres ou riches. La dépenſe pour la boiſſon qui ſe conſumoit dans le Palais de l'*Ynca*, étoit fort conſidérable; parce qu'on ne pouvoit éviter, ſans être incivil, de préſenter à boire à tous ceux qui viſitoient l'*Ynca*, les *Curacas*, ou les autres Seigneurs qui relevoient d'eux, ou ceux qui leur aportoient des nouvelles de paix & de guerre; & que d'ailleurs parmi les Indiens, comme parmi nous, on ne pouvoit avec bienſéance traiter d'affaire avec quelqu'un ſans boire avec lui.

CHAPITRE IV.

Des Salles qui ſervoient de places publiques, & de pluſieurs autres choſes remarquables dans les Maiſons Royales.

IL y avoit dans pluſieurs Maiſons de l'*Ynca* des ſalles de deux-cens pas de long, & de cinquante ou ſoixante de large, qui tenoient lieu de places publiques, pour y danſer & ſe réjouïr durant leurs Fêtes, quand l'incommodité de la pluye les contraignoit de ſe mettre à couvert. Il me ſouvient d'avoir vu à *Cuzco* quatre de ces ſalles, qui ſubſiſtoient encore dans mon enfance: l'une étoit dans *Amarucancha*, au logement de *Hernando Picarro*, où eſt à-préſent le Collège des Jéſuites; l'autre à *Caſſana*, où ſont maintenant les magazins de *Jean de Cillorico*, qui fut autrefois mon camarade d'école; & l'autre à *Collcampata*, dans les bâtimens qui apartenoient autrefois à l'*Ynca Paullu* & à Dom *Charles* ſon fils. Cette ſalle, ou ſi vous voulez cette halle, étoit la moindre de toutes les quatre; celle de *Caſſana* étoit la plus grande, elle pouvoit contenir commodément trois-mille perſonnes. Ce qui me ſurprend le plus en cela, eſt la prodigieuſe quantité de bois qu'il falloit pour couvrir des lieux d'une ſi grande étenduë: cette quatrième ſalle eſt à-préſent l'Egliſe Cathédrale. Il faut remarquer que les planchers des maiſons de ces Indiens du *Pérou* étoient de pièces détachées, & qu'aux deux cotés des grandes ſalles on pratiquoit, par le moyen de cloiſons, de petits logemens qui ſervoient d'antichambres, ſéparant les corps de logis par des clôtures, afin que chaque famille fût en ſon particulier.

Il faut remarquer encore qu'ils faiſoient à claires voies les quatre murailles de maçonnerie, ou de terre, de toutes les maiſons généralement; car ils ne ſavoient point l'art d'entabler les pièces enſemble, ni de faire des tirans d'un mur à l'autre, non-plus que de ſe ſervir de ferrures. A-meſure qu'ils élevoient la charpenterie ſur les murs pour la faire tenir ferme, ils l'attachoient, faute de cloux, avec de groſſes cordes, qu'ils faiſoient d'une certaine paille fort large,

&

& qui ressembloit à du jonc. Cela fait, entre ces prémières pièces de bois attachées les unes aux autres, ils mettoient du chaume en si grande quantité, que les Maisons Royales dont nous parlons avoient plus d'une brasse d'épaisseur. Je me souviens d'avoir vu, dans la Vallée de *Yucay*, une salle construite de cette manière, qui avoit plus de 70 piés en quarré, & dont le toit étoit en forme de piramide. Les murailles étoient de trois étages de hauteur, & le toit en avoit plus de douze, avec deux petites loges à coté. Dans la révolte générale que les Indiens firent contre les Espagnols, ils ne brûlèrent point cette sale, parce que leurs Rois avoient accoutumé de s'y mettre d'ordinaire, pour voir de ce lieu les principales Fêtes qui se faisoient dans une grande place en quarré, ou pour mieux dire dans une plaine qui étoit là-devant. Mais les autres maisons n'en furent pas quite à si bon marché, puisqu'ils mirent le feu dans plusieurs beaux bâtimens qui étoient dans cette vallée, comme je l'ai remarqué par les murs qui en sont encore restés.

Outre leur maçonnerie, ils avoient une certaine terre argilleuse & fort grasse, comme celle dont nous faisons de la brique, dont ils se servoient pour faire des murs. Ils entremêloient à cette terre du chaume coupé, & en faisoient divers carreaux de la largeur dont ils vouloient que fût la muraille; si bien que les plus étroits avoient bien une aune de long, & environ un pié d'épais ou de large. Après qu'ils avoient bien fait secher au Soleil tous ces carreaux, ils s'en servoient comme nous faisons de la brique: au lieu de plâtre ou de mortier, ils se servoient aussi de la même terre dont nous venons de parler, où ils avoient entremêlé de la paille coupée bien menu.

Ils ne savoient point faire autrement des murailles ou des clôtures de terre, & les Espagnols mêmes ne s'accommodoient pas bien de cette manière de bâtir. Que si par malheur le feu prenoit à quelqu'une de ces belles Maisons que nous avons décrites, ils n'élevoient jamais de nouveaux bâtimens sur le reste des murailles brûlées; parce qu'ils s'imaginoient que le feu ayant consumé le toit, tout le reste étoit trop foible pour y pouvoir rebâtir de-nouveau. Mais ils se trompoient fort en cela: car je me souviens d'avoir vu plusieurs de ces murailles, qui ne laissoient pas d'être bonnes, quoiqu'elles eûssent été brûlées.

Dès-que le Roi étoit mort, ils muroient la chambre où il avoit accoutumé de coucher, y laissant tout ce qui s'y trouvoit d'or & d'argent, & tenoient ce lieu pour sacré; ce qu'ils faisoient à dessein, afin que personne n'y entrât jamais. Ils pratiquoient la même chose dans toutes les Maisons Royales où l'*Ynca* avoit couché, quand même il n'y auroit passé qu'une nuit en voyageant. Ils bâtissoient ensuite pour le successeur de l'*Ynca* un autre Corps de logis, & fortifioient de toutes parts celui qu'ils avoient muré, afin qu'il ne se détruisît point. Ils enterroient avec le Roi décédé toute sa vaisselle d'or & d'argent, jusqu'à la batterie de cuisine; ils enterroient encore ses habits & ses plus riches joyaux, & les meubles de ses autres Maisons; comme s'ils eûssent voulu dire, qu'ils lui envoyoient ces choses pour s'en servir dans l'autre vie. Mais on gardoit soigneusement pour le successeur à la Couronne, sans y toucher en aucune manière, les autres richesses qui étoient dans les Maisons Royales autant de marques de grandeur & de majesté, comme par exemple les

cuves, les buchers, & les arbres d'or & d'argent, dont nous avons parlé.

Les Indiens des quatre Contrées apellées *Tahuantinſuyu*, c'eſt-à-dire les habitans les plus proches de la Capitale, à l'étenduë de quinze ou vingt lieuës à la ronde, étoient obligés de porter, chacun à ſon tour, l'eau, le bois, & les autres choſes qu'on conſumoit dans la Maiſon du Roi, pendant qu'il étoit à *Cuzco*: les mêmes ſervoient auſſi par quartier en l'abſence de l'*Ynca*, mais ils n'étoient pas en ſi grand nombre. Quand ils vouloient faire leur Boiſſon, qu'on apelloit *Aca*, prononçant la dernière ſillabe du fond du gozier, ils uſoient d'une eau un peu trouble, & qui n'étoit ni fort douce ni fort ſubtile; parce que la boiſſon en étoit meilleure ſelon eux, & ne ſe corrompoit pas ſi-tôt. C'eſt pour cela que les Indiens ne ſe foucioient pas beaucoup d'avoir des Sources d'eau claire, & que même à *Cuzco* les Fontaines n'y étoient pas trop bonnes. Lorsque mon Père fut fait Lieutenant de cette Ville, après la guerre de *Franciſco Hernandez Giron*, c'eſt-à-dire dans les années 1555 & 1556. on fit venir l'eau qu'on apelloit de *Titicaca*, qui eſt très-bonne, & qui prend ſa ſource à un quart de lieuë de la Ville, au milieu de la place publique, où l'on fit une fort belle Fontaine. Depuis on a trouvé moyen, à ce que j'ai ouï dire, de la conduire à celle de St. *François*, quoique pourtant on n'ait pas laiſſé de faire dans la grande place une autre Fontaine, dont l'eau eſt plus belle, & coule en plus grande abondance.

CHAPITRE V.

De la Pompe Funèbre de leurs Rois, & du Deuil qu'ils en portoient pendant un an.

LES Funerailles que les Indiens du *Pérou* faiſoient à leurs Rois duroient longtems, & étoient fort ſolemnelles. Ils en embaumoient ſi bien les corps, qu'ils paroîſſoient être en vie, tant ils étoient entiers & exemts de corruption, comme nous l'avons remarqué en parlant des corps de ces *Yncas* qu'on trouva l'An 1559. Toutes les parties intérieures étoient enſevelies dans un Temple qu'ils avoient dans la Ville de *Tampu*, qui eſt à environ cinq lieuës de *Cuzco*, ſur la Rivière de *Yucay*. Il y avoit dans ce même endroit de ſuperbes Bâtimens de pierre-de-taille. *Pédro de Ciéça* dit, en parlant de ces Bâtimens au 94. chapitre de ſon Livre, qu'il avoit apris comme une choſe certaine, qu'on trouva dans un endroit du Palais du Roi, ou du Temple du Soleil, de l'or fondu, & allié avec un certain bitume, dont on uſoit au lieu de plâtre, pour joindre les pierres enſemble, & les cimenter les unes avec les autres.

Quand l'*Ynca*, ou quelqu'un des principaux Seigneurs du Pays venoit à mourir, leurs Domeſtiques & les Femmes qu'ils avoient le plus aimé, ſe dévouoient à la mort, & ſe laiſſoient enterrer tout en vie; diſant que leur plus ardent déſir étoit d'aller ſervir, dans l'autre monde, leurs Rois & leurs bons Seigneurs. Car comme nous l'avons dit ailleurs, quelque idolâtres que fûſ-

ſent

ſent ces Peuples, ils ne laiſſoient pas de croire l'Immortalité de l'Ame, quoiqu'ils ſe trompâſſent en ce qu'ils diſoient qu'après cette Vie il y en auroit une autre, qu'ils s'imaginoient être corporelle & non pas ſpirituelle. Ils s'offroient eux-mêmes à la mort, ou ſe la donnoient volontairement, par l'amour qu'ils portoient à leurs Maîtres. Quelques Hiſtoriens ont dit fauſſement, que ceux que l'on enterroit ainſi ne mouroient pas de leur bon gré, mais qu'ils y étoient forcés : car c'eût été ſans-doute une étrange tirannie, & une barbarie plus qu'inhumaine, s'il eût fallu qu'ils ſe fûſſent ainſi défaits de leurs Ennemis, ſous prétexte de les envoyer en l'autre monde, pour y tenir compagnie à leurs Seigneurs. Diſons donc plutôt qu'ils s'offroient eux-mêmes à la mort, & qu'ils s'y préſentoient ſouvent en ſi grand nombre, que leurs Supérieurs avoient bien de la peine à les retenir, en leur remontrant qu'il y en avoit aſſez qui s'immoloient pour l'occaſion préſente, & qu'à l'avenir il s'en iroient peu-à-peu ſervir leurs Maîtres, à-meſure qu'ils mourroient.

Après qu'ils avoient embaumé le corps de leurs Rois, ils les mettoient devant la figure du Soleil dans le Temple de *Cuzco*, où ils leur offroient pluſieurs ſacrifices, comme à des hommes divins, qu'ils diſoient être Fils du Soleil. Tout le prémier mois après la mort du Roi ſe paſſoit en pleurs: car les bourgeois de la Ville le pleuroient tous les jours, avec de grandes démonſtrations du regret qu'ils en avoient; tous ceux de chaque quartier de *Cuzco* s'aſſembloient, portant les enſeignes de l'*Ynca*, ſes bannières, ſes armes, ſes habits, & tout ce qu'il falloit enterrer pour faire ſes funerailles. Ils entremêloient à leurs plaintes un récit des victoires qu'il avoit gagnées, de ſes exploits mémorables, & du bien qu'il avoit fait aux Provinces dont étoient natifs ceux qui demeuroient en tel & en tel quartier qu'ils nommoient. Le prémier mois de deuil écoulé, ils le renouvelloient tous les quinze jours à chaque conjonction de la Lune, pendant toute la prémière année. Enfin ils faiſoient le bout de l'an, avec toutes les ſolemnités & toutes les plaintes imaginables : car il y avoit pour cet effet des hommes & des femmes, qu'on apelloit *les Pleureurs*, qui chantoient d'un ton lugubre les exploits & les vertus du Roi défunt. Tous ceux de *Cuzco* juſqu'aux moindres célébroient ainſi le deuil, & les *Yncas* du Sang Royal en faiſoient de-même, mais plus ſolemnellement & avec plus de pompe.

On pratiquoit la même choſe dans toutes les autres Provinces de l'Empire, chaque Seigneur y donnoit toutes les marques poſſibles du regret qu'il avoit de la mort de ſon Souverain. Nous avons remarqué qu'on avoit en grande vénération tous les Lieux où le Prince défunt s'étoit arrêté, pour y accorder quelque privilège, ou même ſimplement pour s'y repoſer dans ſes voyages. On viſitoit tous ces endroits, en y donnant de plus grandes marques d'affliction qu'ailleurs, & mêlant aux plaintes le récit des faveurs & des biens qu'on avoit reçu du Défunt. Cela ſuffit pour donner une idée des Funerailles Royales. On faiſoit de la même manière, dans chaque Province, celles des Caciques défunts. J'en ai vu moi même un exemple dans mon enfance. Je me trouvai dans une Province des *Quéchuas*, un jour qu'une grande troupe de gens ſortoient en pleine campagne tout pleurant: ils portoient les habits de leur

Curaca, comme si c'eût été des drapeaux ou des enseignes de guerre; & faisoient un si grand bruit, que leurs cris extraordinaires m'obligèrent d'en demander la cause. On me répondit, que c'étoient les funerailles du Cacique *Huamamuallpa*, c'étoit ainsi que s'apelloit le Défunt.

CHAPITRE VI.

De la Chasse générale & solemnelle que leurs Rois faisoient par tout le Royaume.

ENTRE les marques que les *Yncas*, Rois du *Pérou*, donnèrent de leur grandeur, celle de la Chasse ne fut pas une des moindres. Ils en faisoient une générale dans un certain tems de l'année; on apelloit cette chasse *Chacu*. Il étoit expressément défendu dans tous les Royaumes de tuër aucun gibier, excepté des perdrix, des pigeons, des tourterelles, & tels autres oiseaux, pour la table des Gouverneurs *Yncas* & des *Curacas*; encore falloit-il qu'on n'en tuât que fort peu, & qu'on en eût l'ordre exprès de la Justice. Toute autre sorte de chasse que celle-là étoit défenduë à ceux du Pays, de peur qu'un si grand plaisir ne les rendît fainéans, ou qu'il ne leur fît négliger le soin de leur bien & de leur famille. Ainsi personne n'ôsoit tuër le moindre oiseau sans permission, pour ne pas violer les loix de l'*Ynca*, qu'on n'enfraignoit jamais impunément. Aussi les observoit-on avec tant de soin, & particulièrement à l'égard de la chasse, que les animaux les plus sauvages devenoient domestiques, à-cause qu'il n'y avoit personne qui leur ôsât faire la guerre. Car la loi portoit que nul ne chassât une bête, non pas même dans ses propres terres; parce que l'*Ynca* vouloit bien que la chasse fût à ses Vassaux, mais non pas que ses Vassaux fûssent attachés à la chasse.

Après que l'*Ynca* avoit fait publier dans un certain tems de l'année une chasse générale, en telle Province qu'il jugeoit à-propos, selon que les affaires de la Paix ou de la Guerre le permettoient, il commandoit que vingt ou trente-mille Indiens plus ou moins, selon qu'il le croyoit nécessaire pour faire l'enceinte, sortîssent en pleine campagne. Alors s'éloignant les uns des autres en file à droit & à gauche, ils faisoient une grande enceinte de vingt ou de trente lieuës de pays, prenant pour bornes du lieu où ils devoient chasser, les Rivières ou les Montagnes les plus fameuses, sans qu'il fût permis d'empiéter sur l'enclos de la terre qu'on avoit marqué pour l'année suivante. Ils poussoient de si grands cris, qu'ils effarouchoient toutes les bêtes qu'ils trouvoient, & les relancoient dans les lieux où ils savoient que devoit être le rendez-vous des deux troupes de chasseurs, afin de fermer si bien l'enceinte qu'aucune bête n'en pût échaper. Ce qui leur étoit fort facile, parce que connoissant bien le pays, ils ne relancoient ces animaux qu'en des lieux où il n'y avoit ni Montagnes ni Côtaux qui pûssent les embarrasser dans leur chasse. En effet ils

en venoient à bout si aisément, que les bêtes renfermées par un si grand nombre de gens se laissoient prendre sans résistance.

Ils nettoyoient la campagne, dans ces assemblées, de tout ce qu'ils y trouvoient de lions, d'ours, de renards, de loups-cerviers apellés *Ozcollo*, dont il y en a de deux ou trois espèces, & d'autres semblables bêtes qui les pouvoient incommoder dans leur chasse. Je ne parle pas des tigres, parce qu'il n'y en avoit point dans tout le Pays, excepté sur les hautes Montagnes des *Antis*. On prenoit de cette manière quelquefois jusqu'à 40000. de ces bêtes sauvages, comme de chevreuils, de daims, de chamois, & d'autres semblables qu'on apelle *Huanacus*, qui ont le poil rude, sans compter les chèvres sauvages nommées *Vicunnas*, qui l'ont extrêmement fin & délié. Mais depuis qu'on se sert d'arquebuses & de mousquets, le nombre en a bien diminué; on ne trouve presque plus de chèvres sauvages, ni de *Huanacus*, que dans les lieux où l'on ne s'est point encore servi de ces armes-à-feu.

Ils prenoient toutes ces bêtes à la main, dont ils ne tuoient que les plus vieilles; ils laissoient aller les femelles des daims, des chevreuils, des chamois, & ainsi des autres, qui n'avoient ni poil ni laine qui leur fût utile. Ils délivroient tout-de-même les mâles qui leur paroîssoient les plus propres à repeupler le pays de chasse, & tuoient tous les autres, dont ils partageoient la venaison entr'eux. Mais ils tuoient très-peu de *Huanacus*, & de chèvres sauvages; ils les laissoient aller après leur avoir coupé le poil, qui leur tenoit lieu de la plus fine laine qu'on eût jamais pu trouver. Ils tenoient le compte de toutes les bêtes sauvages, comme si elles eûssent été aprivoisées, & les marquoient dans leurs *Quipus*, qui étoient comme leurs Regîtres annuels, selon chaque espèce, séparant les mâles d'avec les femelles. Ils comptoient exactement quelle quantité de bêtes, dangereuses ou utiles, avoient été tuées, afin de pouvoir connoître dans la chasse suivante, ce qui s'en étoit repeuplé.

Ils distribuoient au Peuple le poil, ou pour mieux dire la laine des *Huanacus*, & réservoient pour l'*Ynca* celle des chèvres sauvages, ou des *Vicunnas*, qu'on estimoit fort, parce qu'elle étoit extrêmement fine. Le Roi la distribuoit aux Princes de son sang, auxquels seulement il étoit permis d'en user. Il est vrai néanmoins que par un privilège particulier de l'*Ynca*, les *Curacas* en pouvoient avoir des habits, mais il étoit défendu à tous les autres d'en porter sur peine de la vie. Ils partageoient en commun la chair des *Huanacus* & des *Vicunnas* qu'ils avoient tués; les *Curacas* mêmes étoient bien-aises d'en avoir leur part, aussi-bien que de la venaison, des chevreuils, non pas tant pour la nécessité qu'ils en eûssent, que pour dire qu'ils se ressentoient du plaisir de cette chasse générale. Elle se faisoit dans chaque Province, de quatre en quatre ans, c'est-à-dire, que de l'une à l'autre on laissoit écouler trois années. Les raisons qu'ils alléguoient là-dessus, étoient qu'il falloit donner le tems aux bêtes sauvages de multiplier, & laisser croître le poil aux chèvres sauvages, pour le pouvoir couper avec plus de profit : d'ailleurs si l'on eût chassé tous les ans, le bétail auroit été trop effarouché. Mais afin que la chasse ne laissât pas d'être annuelle, ils faisoient trois ou quatre départemens des Provinces, &

ainſi ils alloient faire cette chaſſe chaque année, dans la terre qui en avoit été exemte pendant trois ans.

Les *Yncas* retiroient pluſieurs avantages de cet ordre. Car outre qu'ils conſervoient la chaſſe par ce moyen, & qu'elle en étoit meilleure, ils donnoient un plus grand profit à leurs Sujets, & procuroient du plaiſir à toute leur Cour. Les maximes qu'ils pratiquoient en cela, étoient qu'il falloit tâcher de tirer autant de profit des bêtes ſauvages que des privées, puiſque le *Pachacamac* n'avoit créé les unes & les autres que pour être utiles; & qu'il étoit néceſſaire d'exterminer les bêtes nuiſibles, pour les ſéparer d'avec les bonnes, comme l'yvroie d'avec le blé. Ils ajoutoient pluſieurs autres raiſons à celles-là, pour autoriſer cette Chaſſe Royale. Par où l'on peut voir combien ces Rois devoient être exacts dans les choſes d'importance, puiſque dans la chaſſe même ils obſervoient ce que nous venons de dire. Nous remarquerons ici en paſſant, qu'on trouve la Pierre de Bézoard dans le corps de ces animaux ſauvages, principalement des *Vicunnas*; & qu'il y a de pluſieurs ſortes de Bézoard, mais que celle-ci eſt la meilleure de toutes, à ce que l'on croit.

Les Vicerois & les Gouverneurs *Yncas* obſervoient, chacun dans ſa Province, le même ordre dans leurs chaſſes, & s'y trouvoient en perſonne, tant pour ſe divertir, que pour faire enſorte par leur préſence qu'on y diſtribuât également la venaiſon & la laine au menu-peuple, & aux pauvres gens qui étoient indiſpoſés ou affoiblis de vieilleſſe.

Les *Péruviens* étoient en général aſſez dépourvus de bétail, excepté les *Collas* qui en avoient quantité; deſorte qu'ils ne mangeoient guère de viande, ſi les *Curacas* ne leur en donnoient, ou s'ils ne tuoient quelques lapins, nommés *Coy*, qu'ils nourriſſoient dans leurs maiſons. C'étoit donc pour rémédier à cette néceſſité générale que l'*Ynca* faiſoit ces chaſſes, & que par ſon ordre la venaiſon en étoit diſtribuée à ſes Sujets, à qui on les donnoit par pièces nommées *Charquis*, qui de la manière qu'ils les accommodoient, leur duroient toute l'année juſqu'à la chaſſe ſuivante: car ces Indiens ſont fort ſobres en leur manger, & fort ſoigneux de garder leurs proviſions de bouche. Ils mangent dans leurs repas ordinaires toute ſorte d'herbes des champs, amères ou douces, pourvu qu'elles ne ſoient pas venimeuſes. Après avoir fait bouillir dans deux ou trois eaux les herbes amères, ils les ſèchent au Soleil, & les gardent pour en uſer quand la ſaiſon le requiert. Ils en font de-même de celles qui croiſſent ſur le bord des Rivières, qu'ils préparent à leur mode, & en font proviſion pour s'en ſervir au beſoin. Ils mangent auſſi l'herbe toute verte & cruë, comme nous mangeons des raves & des laituës, quoiqu'ils n'en faſſent jamais des ſalades.

CHAPITRE VII.

De leurs Courriers, & de la diligence qu'ils faisoient.

ILs apelloient *Chasqui* les Couriers qu'ils mettoient par les chemins, afin de faire savoir en peu de tems, & le plus promtement qu'il étoit possible, les ordres du Roi, & porter les nouvelles & les avis des choses qui se passoient dans ses Provinces & dans ses Royaumes. Ils mettoient pour cet effet à chaque quart de lieuë cinq ou six Indiens jeunes & dispos, qui se tenoient à couvert dans des cabanes, pour se garentir des incommodités du tems: chacun d'eux faisoit son message à son tour, & tous ensemble avoient les yeux fixés sur le grand chemin, où ils se tenoient comme en sentinelle, pour voir s'ils ne découvriroient point les messagers avant qu'ils arrivâssent jusqu'à eux, & pour se tenir prêts à reçevoir le message qu'il leur falloit faire, afin qu'il ne se perdît aucun tems. Pour cet effet ils mettoient toujours ces cabanes sur le haut des Côtaux, de telle sorte que les unes étoient en vuë des autres, & à la distance d'un quart de lieuë seulement; parce, disoient-ils, que c'étoit tout ce qu'un homme pouvoit courir habilement, & sans prendre haleine.

Ils apelloient cela *Chasqui*, c'est-à-dire *changer*; parce qu'en faisant passer la parole de l'un à l'autre, ils faisoient proprement un échange de paroles. Ils n'employoient pas le mot *Cacha*, qui signifie *Messager*, à-cause que ce nom ne se donnoit qu'aux Ambassadeurs, ou aux Agens que le Prince envoyoit à un Prince, ou le Seigneur au Sujet. Ces messages se rendoient de vive voix & non par écrit, parce que les Indiens du *Pérou* n'avoient point l'usage des Lettres: ils étoient conçus en peu de paroles faciles à retenir, afin qu'on n'en pût corrompre le sens, ou même les oublier, comme on auroit pu le faire s'il y en avoit eu beaucoup. Celui qui aportoit le message, se mettoit à crier dès-qu'il pouvoit être aperçu de la cabane, afin d'avertir l'autre Courrier qui devoit marcher à son tour, comme nos Postillons ont accoutumé de faire quand ils sonnent de leur cor, afin qu'on leur tienne des chevaux prêts. Il répétoit deux ou trois fois ce qu'il avoit à dire, jusqu'à ce que celui qui le devoit relever s'en aperçût; & s'il ne l'entendoit pas, il alloit jusqu'à lui, prononçant distinctement ce qu'il avoit à dire, & ainsi le message passoit promtement des uns aux autres, jusqu'au lieu où il s'adressoit.

Ils se servoient aussi quelquefois de leurs nœuds, quand ils avoient quelque nouvelle à porter: ils les marquoient en divers fils rangés par ordre, & dont les couleurs étoient différentes, mais néanmoins ils n'observoient pas toujours en cela la même méthode: car tantôt ils mettoient une couleur devant l'autre, & tantôt ils la changeoient au rebours. Ces nœuds étoient comme autant de chiffres par où l'*Ynca* & ses Gouverneurs s'entendoient ensemble, & savoient ce qu'il leur falloit faire. Les couleurs des filets marquoient le

le nombre des gens de guerre, les munitions & les habits qu'il falloit envoyer ou tenir prêts. Ces filets ainsi noués s'apelloient *Quipu*, qui veut dire *nouër* ou *nœud*; car un même mot servoit de nom & de verbe. Nous traiterons plus au long, dans le chapitre suivant, de ces nœuds & de leur usage.

Quand il étoit question de quelque nouvelle qu'il falloit faire savoir promtement, ils envoyoient Courriers sur Courriers, & mettoient à chaque poste, huit, dix & douze *Chasquis*. Ils avoient encore une autre invention pour cela, c'étoit de faire de la fumée d'un lieu à l'autre : les *Chasquis* avoient pour cet effet du feu toujours prêt, & chacun d'eux à son tour veilloit jour & nuit, afin de n'être pas surpris, quelque occasion qui se présentât. Il est vrai que cette coutume de faire des feux ou de la fumée, ne se pratiquoit entr'eux que lorsqu'il y avoit quelque rebellion dans le Royaume, ou quelque grande Province qui s'étoit soulevée, & qu'il en falloit donner avis à l'*Ynca* le plus promtement qu'il étoit possible. En effet il étoit instruit par ce moyen dans trois ou quatre heures de tems, quand même il y eût eu six-cens lieuës de distance depuis sa Cour jusqu'au lieu où la chose étoit arrivée; ce qui lui servoit pour faire les préparatifs nécessaires à étouffer les troubles dans leur naissance.

CHAPITRE VIII.

De leurs Comptes par nœuds & par filets, & de la grande fidélité de ceux qui les faisoient.

LORSQUE les Indiens vouloient faire leurs Comptes, qu'ils marquoient par le mot *Quipu*, qui signifie *nouër* ou *nœud*, & se prend pour le compte même, parce que les nœuds se faisoient de toute sorte de choses, ils prenoient ordinairement des fils de différentes couleurs; car les uns n'en avoient qu'une seule, les autres deux, les autres trois, & ainsi du reste. Chaque couleur, soit qu'elle fût simple ou mêlée, avoit sa signification particulière. Ces cordons, qui étoient de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moyenne ficelle, & de la longueur de trois quarts d'aune, étoient enfilés par ordre en long dans une autre ficelle, ce qui faisoit une espèce de frange. On jugeoit du contenu de chaque fil par la couleur; comme par exemple le jaune désignoit l'Or, le blanc marquoit l'Argent, & le rouge les Gens-de-guerre.

Que s'ils vouloient désigner des choses dont les couleurs ne fussent point remarquables, ils mettoient chacune selon son rang, commençant depuis les plus considérables jusqu'aux moindres. Ainsi, par exemple, s'il se fût agi de Blé ou de Légumes, ils auroient mis prémièrement le froment, puis le seigle, les poix, les fèves, le millet &c. De-même quand ils avoient à rendre compte des Armes, ils mettoient les prémières celles qu'ils estimoient les plus nobles, comme les lances, & ensuite les flèches, les arcs, les javelots, les massuës, les haches, les frondes &c. Que s'ils vouloient faire un compte

des

des Vassaux, ils commençoient par les habitans de chaque Ville, puis par ceux de chaque Province, ce qu'ils faisoient ainsi. Ils mettoient au prémier fil les vieillards de soixante ans & au-dessus, au second ceux de cinquante, au troisième ceux de quarante, & ainsi des autres, en descendant de dix en dix ans, jusqu'aux enfans qui étoient à la mammelle. Ils tenoient le compte des femmes selon leur âge, dans le même ordre.

Il y avoit dans quelques-unes de ces ficelles d'autres petits fils fort déliés d'une même couleur, & qui sembloient être des exceptions de ces autres règles générales: comme par exemple les petits fils, qui étoient au cordon des femmes ou des hommes mariés de tel & tel âge, signifioient ce qu'il y avoit de veufs & de veuves cette année-là. Car ces Comptes étoient comme des Annales, qui ne rendoient raison que d'une année seulement.

On observoit toujours dans ces cordons, ou dans ces filets, l'ordre d'unité, comme qui diroit dixaine, centaine, mille, dixaine de mille: ils passoient rarement la centaine de mille, parce que chaque Ville ayant son Compte particulier, & chaque Capitale sa Province, le nombre ne montoit jamais si haut que cela. Ce n'est pas pourtant que s'il leur eût fallu compter par le nombre de centaine de mille, qu'ils ne l'eûssent pu faire de-même; parce que leur Langue est susceptible de tous les nombres d'Arithmétique. Chacun de ces nombres, qu'ils comptoient par les nœuds des filets, étoit divisé de l'autre, & les nœuds de chaque nombre dépendoient d'un, comme ceux d'une cordelière; ce qui se pouvoit faire d'autant plus facilement, qu'ils ne passoient jamais neuf, non-plus que les unités ni les dixaines &c. Ils mettoient le plus grand nombre, qui étoit la dixaine de mille, au plus haut des filets, & plus bas le mille, & ainsi du reste. Les nœuds de chaque fil & de chaque nombre étoient égaux les uns aux autres, & placés de la même manière qu'un bon Arithméticien a coutume de les poser pour faire une grande supputation.

Parmi les Indiens il y avoit des hommes exprès qui gardoient ces *Quipus*, ou ces Cordons à nœuds. On les apelloit *Quipucamayu*, c'est-à-dire *Celui qui a la charge des Comptes* : & quoiqu'en ce tems-là ces Peuples fûssent presque tous égaux en probité, & tous gens-de-bien, on ne laissoit pas d'être fort soigneux d'établir dans cette charge, & dans toutes les autres, les plus vertueux, qui par une longue expérience avoient donné le plus de marques de bonté. On ignoroit alors ce que c'étoit que d'élever aux charges par faveur: car les Offices ne pouvoient être à vendre parmi eux, parce que n'ayant aucun usage d'argent monnoyé, ils ne savoient ni vendre ni acheter, mais ils changeoient une chose pour une autre; ce qui s'entendoit seulement des provisions de bouche, parce qu'ils ne troquoient ni les habits, ni les maisons, ni les héritages.

Le nombre de ces *Quipucamayus*, ou de ces Maîtres de Comptes, devoit être proportionné aux habitans de toutes les Villes des Provinces. Pour si petite que fût une Ville, il falloit qu'il y en eût quatre, & ainsi toujours en montant jusqu'à vingt & trente. Bienqu'ils eûssent tous un même Regître, & que par conséquent ils n'eûssent pas besoin de plus d'un Maître de Comptes, l'*Ynca* néanmoins vouloit qu'il y en eût plusieurs dans chaque Ville, pour cou-

per chemin aux ſupercheries; diſant que s'ils étoient peu, ils pourroient s'entendre enſemble; au-lieu que cela n'étoit pas ſi facile à pluſieurs, & qu'il falloit ainſi, ou qu'ils fûſſent tous fidèles, ou qu'ils trempâſſent tous dans une même méchanceté.

CHAPITRE IX.

Du contenu de leurs Comptes, ou de leurs Rolles, & comment cela s'entendoit.

ILs comptoient par nœuds tous les tributs que l'*Ynca* reçevoit d'eux chaque année, ſans qu'il y eût aucune maiſon qui n'y fût ſpécifiée, ſelon ſon genre & ſa qualité. On y voyoit le Rolle des Gens-de-guerre, de ceux qu'on y avoit tués, des enfans qui naîſſoient, & de ceux qui mouroient tous les ans, dont ils déſignoient le nombre ſelon les mois. En un mot on comprenoit dans ces nœuds toutes les choſes qui pouvoient être ſupputées par des nombres, juſqu'à y marquer le nombre des Batailles & des Rencontres, des Ambaſſades de la part de l'*Ynca*, & des Déclarations que le Roi avoit données. Mais on ne pouvoit pas exprimer par des nœuds le contenu de l'Ambaſſade, les paroles expreſſes de la Déclaration, & tels autres évènemens hiſtoriques; parce que ces choſes conſiſtoient en des termes articulés de vive voix ou par écrit, & que les nœuds marquoient bien le nombre, mais non pas la parole. Pour ſupléer à ce défaut, ils avoient certaines marques par où ils connoiſſoient les Actions mémorables, les Ambaſſades, & les Déclarations faites en tems de Paix & de Guerre. Les *Quipucamayus* en aprenoient par cœur la ſubſtance, & les enſeignoient les uns aux autres par tradition, & de père en fils: mais cela ſe faiſoit particulièrement dans les Villes ou dans les Provinces où ces choſes s'étoient paſſées, & où la mémoire s'en conſervoit plus qu'en toute autre Contrée, à-cauſe que ceux du Pays ſe piquoient naturellement de les ſavoir. Ils ſe ſervoient encore d'un autre moyen pour tranſmettre à la Poſtérité leurs exploits mémorables, les ambaſſades faites à l'*Ynca*, & les réponſes qu'il y avoit renduës. Les *Amautas* les mettoient en proſe, & les réduiſoient ſuccinctement en forme de fables, afin que les pères les racontâſſent à leurs enfans, & les bourgeois aux gens de village; & qu'ainſi paſſant d'âge en âge de l'un à l'autre, il n'y eût perſonne qui n'en conſervât le ſouvenir. Ils donnoient outre cela un ſens fabuleux & allégorique à leurs Hiſtoires, comme nous l'avons dit de quelques-unes, & comme nous le ferons voir des autres. Ajoutez à cela que les *Aravicus*, ou leurs Poëtes, compoſoient exprès de petits vers, dans leſquels ils comprenoient ſuccinctement l'hiſtoire, l'ambaſſade, ou la réponſe du Roi, & exprimoient de cette manière ce qu'ils ne pouvoient comprendre par leurs nœuds. Ils chantoient ordinairement ces vers dans leurs Triomphes, & dans leurs Fêtes les plus ſolèmnelles, au Couronnement de leurs nouveaux *Yncas*, & aux Cérémonies qu'ils obſervoient quand ils armoient quel-

quelqu'un Chevalier. Cependant toutes ces choſes, comme l'expérience le montre, ne pouvoient ſervir que pour un tems à faire parler de leurs exploits, puiſque les grandes actions ne peuvent être immortaliſées que par le ſeul moyen des Lettres : mais comme les *Yncas* n'en avoient aucune connoiſſance, ils ſe ſervoient, à leur défaut, de tout ce qu'ils pouvoient inventer de plus propre à leur deſſein.

Lorſque les *Curacas*, ou les Gentilshommes, vouloient ſavoir l'hiſtoire de leurs Ayeux, ou ce qui s'étoit paſſé de plus remarquable dans quelque Province, ils alloient trouver auſſi-tôt ces *Quipucamayus*, qui par le moyen des nœuds qu'ils gardoient, & qui leur tenoient lieu d'Hiſtoires, d'Annales, & de Regîtres, pouvoient rendre un fidèle compte de tous les évènemens les plus mémorables. Ces *Quipucamayus* étoient obligés, par le devoir de leur charge, de rendre raiſon de tout ce qu'on leur demandoit ſur leur Hiſtoire. Afin de s'en aquiter avec plus d'honneur, ils étudoient ſans-ceſſe ces nœuds, pour bien retenir par cœur la tradition qu'ils avoient des exploits de leurs Ancêtres : on les exemtoit du tribut ordinaire, & de tous autres ſervices, afin qu'ils eûſſent le loiſir de s'y perfectionner tous les jours.

Par ce même moyen ils ſe rendoient capables de diſcourir de leurs Loix, de leurs Ordonnances, de leurs Coutumes & de leurs Cérémonies. Car par la couleur du filet, & par le nombre des nœuds, ils aprenoient ce que telle ou telle Loi défendoit, & quelle punition devoit être faite de ceux qui la violoient. Ils ſavoient encore quels ſacrifices il falloit faire au Soleil à certaines Fêtes de l'année; quelles Ordonnances ou quels Edits étoient en faveur des Veuves, des Etrangers & des Pauvres. Enfin rien n'échapoit à leur connoiſſance, & ils pouvoient parler pertinemment de toutes les choſes de leur Pays, qu'ils avoient apriſes par cœur & par tradition; car chaque filet ou chaque nœud leur remettoit en mémoire ce qu'il contenoit, comme ſans comparaiſon dans les Commandemens & les Articles de notre Sainte Foi Catholique, ce qu'il faut que nous faſſions pour notre ſalut eſt compris ſous chaque nombre. Les Indiens regardoient ces choſes comme ſacrées. Comme ils n'avoient aucun uſage des Lettres, ils faiſoient tout leur poſſible pour empêcher qu'elles ne leur échapâſſent de la mémoire; parce qu'un Indien qui n'avoit pas apris par tradition leurs comptes, ou leurs hiſtoires, s'y trouvoit auſſi ignorant qu'un Eſpagnol, ou un autre Etranger. J'eus occaſion, dans ma jeuneſſe, de me rendre ſavant dans l'art de manier ces nœuds. Lorſque les Indiens ſujets de mon père, & les autres *Curacas* venoient à la Ville à la St. *Jean* pour y payer le tribut, ils prioient ma mère qu'elle me commandât de revoir leurs *Quipus*; parce qu'étant d'un naturel aſſez défiant, ils ne prenoient pas plaiſir que les Eſpagnols les maniâſſent; ce que je leur accordois très-volontiers, & je les collationnois avec leurs nœuds, pour en voir la conformité avec le tribut qu'ils aportoient; deſorte qu'à force de les manier, je m'y rendis auſſi habiles qu'eux.

CHAPITRE X.

*L'*Ynca Pachacutec *fait la visite de son Empire, & y soumet la Nation des* Huancas.

L'Ynca *Pachacutec*, Fils légitime de l'*Ynca Viracocha*, succéda au grand Empire du *Pérou* après la mort de son Père. Dès-qu'il eût fait sa pompe funèbre avec de grandes solemnités, il employa trois ans au gouvernement de ses Etats, sans sortir de *Cuzco*. Ce terme étant expiré, il alla en personne visiter toutes les Provinces de son Empire, l'une après l'autre. Car quoique ses Lieutenans & ses Ministres fûssent si gens-de bien qu'on ne les pouvoit accuser de malversation dans leur charge, où il falloit qu'ils se comportâssent fidèlement sur peine de la vie, cependant ces Rois étoient bien-aises de faire de tems en tems des visites générales, pour empêcher que leur absence ne donnât occasion à leurs Ministres d'abuser de leurs charges, & de traiter le Peuple tiranniquement. Ils le faisoient encore, afin que les Vassaux se pûssent plaindre à l'*Ynca* même, en cas qu'ils en eûssent sujet; car ils ne permettoient point que ces plaintes se formâssent par un troisième, de peur qu'il ne s'y fît quelque supercherie en faveur de l'Accusé, ou qu'on ne rendît sa faute excusable, & moindre qu'elle n'étoit: car les Rois *Yncas* se conduisoient avec tant de sincérité, qu'ils rendoient également justice aux Petits & aux Grands, aux Pauvres & aux Riches, conformément à la Loi Naturelle, sans souffrir jamais qu'on fît tort à personne; aussi étoient-ils aimés passionnément de leurs Sujets. L'*Ynca Pachacutec* employa trois années à cette visite, & retourna ensuite à *Cuzco*. Dès-qu'il y fut arrivé, il résolut de faire quelque expédition de guerre, de peur qu'une longue paix ne rendît ses Vassaux trop fainéans, & n'amollît leur courage. Pour ce sujet il mit sur pié trente-mille hommes, avec lesquels il alla du coté de *Chinchasuyu*, accompagné de son frère *Capac Yupanqui*, Prince vaillant s'il en fut jamais, & digne du nom qu'on lui donna. Lorsqu'il fut arrivé à *Villca*, qui étoit une Frontière de ses Etats de ce coté-là, il envoya plus avant son frère pour faire d'autres conquêtes, après l'avoir fourni abondamment de toutes sortes de munitions de guerre. *Capac Yupanqui* se mit donc à marcher avec son Armée, & entra dans le Pays qu'on apelle *Sausa*, & que les Espagnols nomment *Sauxa* par corruption de lettres: Province, à dire le vrai, extrêmement belle, & qui avoit plus de trente mille habitans, tous compris sous le nom de *Huancas*. Ces Peuples, qui se disent issus d'un homme & d'une femme qu'ils s'imaginoient ridiculement être sortis d'une Fontaine, étoient fort vaillans, & se plaisoient aux actions militaires: ils écorchoient ceux qu'ils prenoient à la guerre, & remplissoient de cendres leurs peaux, qu'ils suspendoient dans leurs Temples, comme autant de trophées & de monumens de leurs exploits. Il est vrai que plusieurs d'entr'eux employoient

ployoient ces peaux à d'autres uſages, & en faiſoient des tambours; diſant que ces caiſſes, quand on venoit à les battre, avoient une ſecrète vertu de mettre en fuite leurs ennemis. Leurs Villes, quoique petites, étoient bien fortifiées, & l'on y faiſoit toujours bonne garde; parce qu'encore qu'ils fûſſent tous d'une même nation, ils étoient toujours en diſpute touchant les confins & les terres labourables.

Avant que ces anciens Gentils fûſſent conquis par les *Yncas*, ils adoroient un Chien, & en avoient la figure dans leur Temple. La chair de ces animaux leur paroîſſoit de ſi bon goût, qu'il n'y avoit rien qu'ils ne fîſſent pour en manger, c'étoit pour eux le feſtin le plus délicieux; ils faiſoient de leurs têtes une eſpèce de cor, dont ils ſonnoient dans leurs danſes, & ne trouvoient point de muſique plus harmonieuſe que celle là. Ils s'en ſervoient encore à la Guerre, pour donner l'épouvante à leurs Ennemis, & diſoient que la vertu de leur Dieu cauſoit ces deux effets contraires, par leſquels ce concert leur paroîſſoit agréable, & redoutable à leurs Ennemis qu'ils mettoient en fuite. Après que les *Yncas* les eurent conquis, ils abolirent tous ces abus, & cette cruelle manière de vivre. Il eſt vrai que pour une marque d'antiquité, ils voulurent qu'au lieu que ces cors étoient faits de têtes de chien, ils le fûſſent deſormais de celles de daims & de chevreuils, ou d'autres bêtes ſemblables; comme en effet ils s'en ſervent encore aujourd'hui dans leurs Danſes, & dans leurs Fêtes publiques. Mais pour faire connoître l'avidité de ces Peuples à manger des chiens, l'on ne dit jamais à-préſent il eſt *Huanca*, qu'on n'y ajoute *comme un chien.* Ces mêmes Peuples eurent une Idole ſous la figure d'Homme, le Diable parloit, & répondoit par ſa bouche à ce qu'on lui demandoit. Après qu'ils furent conquis, ils conſervèrent le culte de cette Idole, parce qu'étant un Oracle qui parloit, il ne choquoit point l'Idolâtrie des *Yncas*; mais ils ne ſe proſternèrent plus devant le Chien, à-cauſe qu'on leur défendit d'adorer aucune figure d'animaux. Il y a même quelques Auteurs, qui doutent que ces Peuples ayent jamais adoré les Chiens.

Comme la principale intention de l'*Ynca Capac Yupanqui* étoit de s'aſſujettir les cœurs & les eſprits plutôt que les corps, il conquit cette nation aguerrie, & qui avoit tant de paſſion pour les Chiens, plutôt par careſſes, que par la force des armes. Lorſqu'il les eut aſſujettis, il diviſa leur Pays en trois, & fit le partage de leurs terres, pour mettre fin aux différends qu'ils avoient enſemble. La prémière partie fut apellée *Sauſa*, la ſeconde *Marcavillca*, & la troiſième *Llaſcapallanca.* Et comme ils portoient tous un bonnet d'une même façon, le Prince ordonna que l'on en marquât la différence par les couleurs, ſans en changer la forme. Au-reſte cette Province ſe doit apeller *Huanca*, comme nous l'avons dit; & je ne ſai pourquoi les Eſpagnols ſe ſont aviſés de la nommer *Huancavillca*, ſans conſidérer que la Province de *Huancavillca* eſt auprès de *Tumpiez*, preſque à trois-cens lieuës de celle-ci, qui eſt tout contre la Ville de *Humanca.* L'une eſt le long de la Côte de cette Mer, & l'autre bien avant dans la Terre-Ferme. Nous avons voulu faire ici cette remarque, afin qu'il n'y ait point de confuſion dans la lecture de cette

Hiſtoire. Nous parlerons ailleurs de *Huancavillca*, & des choſes ſurprenantes qui s'y paſſèrent.

CHAPITRE XI.

*Des autres Provinces qui furent conquiſes par l'*Ynca. *De la Manière de vivre des Habitans. Et de la Punition qu'il fit faire des Sodomites.*

L'YNCA *Capac Yupanqui* conquit de la même manière pluſieurs autres Provinces, qui ſont aux deux cotés du grand-chemin de cette Contrée. Les principales furent celles de *Tarma* & de *Pumpu*, que les Eſpagnols apellent *Bombon*, qui ſont fort fertiles. Quelque aguerris & vaillans que fûſſent ces Peuples, l'*Ynca* ne laiſſa pas de ſe les aſſujettir par des promeſſes & par des préſens. Ce ne fut néanmoins qu'après avoir eſſuyé quelques combats, où il en demeura pluſieurs ſur la place. Mais enfin ils ſe rendirent à l'*Ynca*, & firent moins de réſiſtance qu'il ne penſoit.

Voici quelques Coutumes particulières des Habitans de *Tarma*, de *Pumpu*, & de pluſieurs autres Provinces voiſines. Ils baiſoient leurs Maîtreſſes au front ou à la jouë, quand ils les fiancoient. Les Veuves ſe coiffoient en cheveux, qu'elles coupoient à la mode du Pays, & ne pouvoient ſe marier qu'au bout de l'an de leur deuil. Lorſque les hommes jeûnoient, ils ne mangeoient ni chair ni ſel, & ne couchoient point avec leurs femmes. D'ailleurs les plus ſuperſtitieux, qui étoient comme leurs Prêtres, jeûnoient d'ordinaire pour le ſalut des autres.

Lorſque l'*Ynca Capac Yupanqui* eut conquis les Contrées de *Tarma* & de *Pumpu*, il alla plus avant, & aſſujettît pluſieurs autres Provinces du coté du Levant juſqu'aux *Antis*. Les Habitans de ces Contrées n'adoroient aucuns Dieux, & vivoient comme des bêtes, ſans avoir ni Villes, ni Ordre, ni Police. Ils étoient diſperſés, à la manière des bêtes, par les Montagnes, par les Vallées & par les Plaines, & s'entretuoient ſans raiſon. Comme ils ne reconnoiſſoient aucun Seigneur, leurs Provinces n'avoient auſſi point de nom; elles avoient trente lieuës d'étenduë, tant du coté du Nord au Sud, que de l'Eſt à l'Oueſt. Tous ces Peuples ſe ſoumirent à l'*Ynca Pachacutec*, attirés par l'eſpérance d'un plus grand bien, & ſe laiſſèrent conduire comme il voulut; deſorte qu'avec le tems ils peuplèrent des Villes, & aprirent la doctrine des *Yncas*. Voilà tout ce qu'on peut dire de ces Provinces juſqu'à celle de *Chucurpu*, dont les habitans étoient farouches, barbares, & aguerris; quoique pourtant leur valeur dût ſe nommer plutôt cruauté, qui les portoit à adorer le Tigre, parce qu'il eſt naturellement cruel & ſauvage.

Ces Peuples étoient ſi barbares & ſi inhumains, qu'ils faiſoient gloire de n'être pas raiſonnables. Auſſi l'*Ynca Capac Yupanqui* n'en put venir à bout, qu'il ne les eût combattus pluſieurs fois. Il y eut dans ces combats plus de qua-

quatre-mille hommes de tués, de part & d'autre: mais ces Barbares se rendirent enfin, après qu'ils eurent éprouvé les forces de l'*Ynca*, & les effets de sa clémence. Car quoiqu'il eût pu les ruiner plusieurs fois, il n'avoit pas voulu le faire, ni se servir de son avantage lorsqu'il les tenoit dans les dernières extrémités; mais il les traitoit toujours humainement, afin de les gagner par la douceur. Cette conduite lui réüssît. Ces Peuples se soumirent à l'*Ynca Pachacutec*, suivirent ses Loix, adorèrent le Soleil au lieu du Tigre, & abandonnèrent l'Idolâtrie & la Manière de vivre de leurs Ancêtres.

L'*Ynca Capac Yupanqui* regarda comme un grand bonheur d'avoir assujetti ces Barbares; parce que de la manière qu'ils avoient paru farouches & indomtables, il craignoit que pour les conquérir il faudroit les ruiner tout-à-fait. Il étoit même déjà résolu de les laisser en liberté, & de ne les point faire passer au fil de l'épée, de peur que cela ne diminuât beaucoup de l'estime qu'il s'étoit aquise. Lors donc qu'ils furent soumis, il leur laissa des Ministres & des Gouverneurs, pour les instruire & pour avoir soin du revenu du Soleil & de l'*Ynca*, & mit outre cela de fort bonnes garnisons dans leurs Places, pour s'assurer du Pays qu'il avoit conquis.

Ensuite il prit à main droite le Chemin Royal, pour aller plus avant; & il conquit avec la même adresse deux autres Provinces fort grandes & bien peuplées, dont l'une s'apelloit *Ancara*, & l'autre *Huayllas*, & y laissa comme aux autres de bonnes Garnisons & des Gouverneurs fidèles. Il fit punir rigoureusement dans la Province des *Huayllas*, quelques-uns des Habitans qui furent convaincus d'avoir commis secrètement l'abominable péché de Sodomie. Parce qu'on n'avoit point ouï dire encore que les Indiens de la Montagne fûssent sujets à cette abomination, comme ceux du Plat-Pays, on en fut si fort scandalisé, que cela donna lieu depuis à un certain proverbe, dont on se sert encore aujourd'hui à la honte de cette Nation, *Astaya Huayllas*, c'est-à-dire *Eloigne-toi des Huayllas*, de peur qu'ils ne se ressentent encore de l'ancien péché qu'ils commettoient en secret, & dont ils furent punis justement par l'*Ynca Capac Yupanqui*.

Après que ce Général eut exécuté tout ce que nous avons dit, il jugea que c'étoit assez pour cette expédition d'avoir conquis tout ce Pays-là, qui contenoit soixante lieuës en longueur du coté du Nord au Sud, & en largeur tout ce qu'il y a de Plat-Pays jusqu'à la grande Montagne neigeuse; il s'en retourna droit à *Cuzco*, trois ans après en être sorti. Il fut reçu de l'*Ynca Pachacutec* avec de grandes magnificences, & des triomphes extraordinaires, qui durèrent une Lune entière, c'est-à-dire un mois.

CHAPITRE XII.

*Des Bâtimens, des Loix, & des nouvelles Conquêtes de l'*Ynca Pachacutec.

LORSQUE toutes ces ſolemnités furent achevées, & que l'*Ynca* eut récompenſé abondamment les Meſtres-de-camp, les Capitaines, & les *Curacas* particuliers, qui s'étoient trouvés à cette expédition, ſans oublier les Soldats qui avoient le mieux fait (car il étoit ponctuel en toutes choſes) il réſolut de faire, quelques mois après, une ſeconde viſite de ſes Royaumes, perſuadé qu'il ne pouvoit faire un plus grand bien à ſes Sujets. Dans cette viſite, il fit bâtir dans les nobles & les plus riches Provinces quelques Temples à l'honneur du Soleil, afin d'obliger par-là ceux du Pays à l'adorer plus religieuſement, & fonda en même tems des Maiſons de Vierges Choiſies, parce qu'on ne faiſoit jamais l'un ſans l'autre. Toutes ces choſes ne pouvoient être qu'utiles aux habitans des Provinces où ſe faiſoient ces Bâtimens : auſſi les regardoient-ils comme des faveurs ſingulières, parce qu'ils étoient par-là comme naturaliſés & bourgeois de *Cuzco*. Outre les Temples il fit bâtir quantité de Fortereſſes dans la Frontière du Pays de conquête, & pluſieurs Maiſons Royales, dans les vallées, dans les lieux les plus agréables, & ſur les grands-chemins, pour la commodité des *Yncas*, afin qu'ils y pûſſent loger lorſqu'ils iroient en campagne avec leurs armées. Il fit faire encore, dans les Villes particulières, pluſieurs Magazins, pour y garder des proviſions & des vivres, afin de ſupléer par ce moyen au défaut des mauvaiſes années, & de ſecourir ceux du Pays qui ſeroient dans la néceſſité.

D'ailleurs il fit beaucoup de Loix & d'Ordonnances particulières, ſans abolir les anciennes Coutumes de ces Provinces, dont l'uſage ne lui paroîſſoit point mauvais. Car les *Yncas* n'empêchoient aucune Nation de vivre à ſa mode, pourvu-qu'il n'y eût rien dans leurs mœurs qui choquât leur Religion, ni les Loix Naturelles. Cela faiſoit connoître à leurs nouveaux Sujets, que leur intention n'étoit pas de les tiranniſer, mais de les retirer de leur brutale façon de vivre, pour leur aprendre les devoirs de la Vie Civile.

L'*Ynca* employa trois années à cette viſite, & après l'avoir achevée, il retourna dans la Capitale de ſon Empire, où il paſſa quelques mois à des Fêtes & à des Réjouïſſances publiques. Mais enſuite il aſſembla ſon Conſeil, pour délibérer de quel coté l'on entreprendroit de nouvelles conquêtes : il y fut réſolu de retourner dans les Provinces de *Chinchaſuyu*, parce que de ce coté-là ſeulement il y avoit des terres qui valoient la peine d'être conquiſes; au-lieu que du coté d'*Antiſuyu*, il n'y avoit que des rochers inacceſſibles, qui aboutiſſoient à la grande Montagne neigeuſe.

Le Roi conclut donc que l'*Ynca Capac Yupanqui* ſon frère, qui avoit donné l'année précédente des preuves certaines de ſa valeur & de ſon expérience

dans

dans les Affaires, feroit le Chef de cette expédition. On trouva encore à-propos qu'il menât avec lui le légitime héritier de la Couronne, le Prince fon neveu, qu'on apelloit *Ynca Yupanqui*, afin qu'il s'exerçât dans l'Art Militaire. Ce jeune Prince étoit âgé pour-lors d'environ feize ans, & avoit été armé cette même année Chevalier, felon les folemnités du *Huaraca*, dont nous parleront amplement ailleurs. Dès-qu'on eût mis fur pié cinquante-mille hommes, les deux *Yncas*, l'oncle & le neveu, fe mirent en campagne, & marchèrent à la tête de l'armée jufqu'à la grande Province apellée *Chucurpu*, qui étoit la dernière de cet Empire.

De ce lieu-là ils firent fommer, felon la coutume, les habitans d'une Province nommée *Pincu*; lefquels fe fentant trop foibles pour réfifter aux forces de l'*Ynca*, & fachant d'un autre coté qu'il traitoit bien fes Sujets, répondirent unanimement qu'ils étoient bien-aifes de fe foumettre à l'Empire de l'*Ynca*, & de reçevoir fes Loix. Les *Yncas* entrèrent donc dans ce Pays-là, d'où ils envoyèrent fommer de la même manière les autres Provinces voifines, dont les principales étoient *Huara*, *Pifcopampa*, *Cunchucu*. Mais celles-ci, bien loin de fuivre l'exemple de la Province de *Pincu*, fufpendirent leurs querelles particulières, & fe liguèrent toutes enfemble pour leur réfifter. Leurs habitans répondirent qu'ils aimoient mieux mourir tous, que de quiter leurs anciennes Loix pour en prendre de nouvelles; qu'ils fe trouvoient fort bien des Dieux que leurs Pères leur avoient laiffés depuis plufieurs fiècles; & que l'*Ynca* devoit fe contenter des tirannies qu'il avoit exercées par le paffé, & du pays de tant de *Curacas* qu'il avoit ufurpé injuftement, fous un fpécieux prétexte de Religion.

Mais comme ils virent qu'ils ne pouvoient réfifter en pleine campagne à la puiffance de l'*Ynca*, ils trouvèrent plus à-propos de fe retirer dans leurs meilleures Places, d'élever les bâtimens, de rompre les chemins, de faire de nouvelles fortifications, & de défendre les mauvais paffages: ils firent tout cela avec beaucoup de diligence & de promtitude.

CHAPITRE XIII.

*L'*Ynca *gagne, par famine & par adreffe, les Provinces rebelles à fon Empire.*

QUELQUE infolente que fût la réponfe des Ennemis au Général *Capac Yupanqui*, il n'en fut point étonné; au-contraire cela ne fit que l'encourager davantage, parce qu'un efprit comme le fien reçevoit également les bonnes & les mauvaifes paroles, auffi-bien que les évènemens de la fortune favorables ou finiftres. Il ne laiffa donc point de faire tenir prêts fes Gens-de-guerre; & fachant que les Ennemis fe retiroient dans leurs forts, il divifa fon armée en quatre, qu'il envoya aux plus fortes Places d'alentour, & ordon-

ordonna expreſſément à ſes gens de n'engager point les Ennemis au combat, mais de les tenir aſſiégés, afin de leur couper les vivres, & de les réduire par ce moyen à ſe rendre. Pour lui il tînt la campagne avec le Prince ſon neveu, pour donner ſecours aux ſiens en cas qu'ils en eûſſent beſoin. Outre cela, pour empêcher que ſes ſoldats ne manquâſſent de vivres ſi la guerre duroit trop longtems, il fit dire à ceux des Provinces frontières de l'*Ynca* ſon frère, qu'ils redoublâſſent les proviſions qui leur ſeroient envoyées.

Après avoir pris ces précautions, il ſe prépara à tous les évènemens de la guerre, qui devînt fort cruelle. Car les Ennemis qui s'obſtinoient à la réſiſtance, ſe tenoient aux avenuës, & aux endroits les plus forts par leur ſituation: & comme ils voyoient que les *Yncas* ne daignoient pas combattre, ils faiſoient des ſorties ſur eux, les chargeoient en hommes deſeſpérés, & ſe jettoient même à-travers leurs armes.

Cependant les *Yncas* ſe contentoient de leur réſiſter, & attendoient tranquillement qne la famine & les autres incommodités de la guerre les obligeâſſent à ſe rendre. Que s'ils trouvoient par hazard à la Campagne, ou dans les Villes abandonnées, les femmes & les enfans des Ennemis, qui les avoient quités pour n'avoir pu les mener tous avec eux, ils leur faiſoient des careſſes, leur donnoient à manger, & les renvoyoient par troupes à leurs pères & à leurs maris; afin de leur faire voir qu'ils n'étoient point venus-là pour les rendre eſclaves, mais pour leur aprendre une meilleure Façon de vivre, & leur donner des Loix plus excellentes que celles qu'ils obſervoient. Ils avoient encore d'autres vuës, en renvoyant ainſi aux Ennemis leurs femmes & leurs enfans; c'étoit afin qu'ayant plus de gens à nourrir, leurs vivres leur manquâſſent plutôt; qu'ils ne fûſſent pas ſi libres qu'auparavant, car ils ne pouvoient qu'être incommodés dans leurs fonctions par cet embarras d'enfans & de femmes; & que les cris, où la faim & la miſère pouvoient réduire ces innocens & ce foible ſexe, les obligeâſſent à ſe rendre plus facilement. Mais quoique les Ennemis conſidérâſſent aſſez les biens qu'on faiſoit aux leurs, ils ne laiſſoient pas d'être opiniâtres, il ſembloit même que les bienfaits endurciſſoient leurs cœurs au lieu de les amollir.

Ils ſoutînrent cette guerre cinq ou ſix mois, ſans témoigner la moindre émotion: mais enfin voyant que la famine les preſſoit, & qu'il mouroit tous les jours quantité des leurs, ſurtout des femmes & des enfans, que la foibleſſe de l'âge & du ſexe emportoit pour n'être pas accoutumés à cette fatigue, ils ſe réſolurent à chercher le moyen de terminer ces maux, qui leur étoient plus ſenſibles que la mort même. Ils furent tous d'avis de députer des gens aux *Yncas*, pour leur demander pardon de leurs fautes, & leur offrir à ſe rendre leurs tributaires à l'avenir.

Les *Yncas* reçurent ces Députés avec leur bonté ordinaire, & leur remontrèrent en des termes doux & honnêtes qu'ils devoient s'en retourner dans leurs villes & dans leurs maiſons, s'y comporter en bons ſujets, pour ſe rendre dignes des bienfaits de l'*Ynca*, & le tenir pour leur ſouverain Seigneur, & qu'à ces conditions il leur donnoit une amniſtie de tout le paſſé.

Ces Députés s'en retournèrent extrêmement aiſes d'avoir ſi bien réüſſi

dans

dans leur négociation. Dès-que leurs gens eurent apris la réponſe des *Yncas*, ils ſe retirèrent dans leurs Villes pour exécuter leurs ordres : ils y furent bien traités, & pourvus des choſes qui leur étoient néceſſaires. On employa à cela la double proviſion des vivres que l'*Ynca Capac Yupanqui* avoit demandé aux ſiens, au commencement de cette guerre. Les habitans de ces Villes ne laiſſèrent pas de paſſer aſſez mal cette prémière année, à-cauſe des grands dégâts que fit cette guerre dans toutes les terres labourables. Néanmoins les *Yncas* y mirent le meilleur ordre qu'ils purent : & outre ces vivres, ils leur laiſſèrent les Miniſtres néceſſaires pour avoir ſoin de la Police & des Revenus du Soleil, & pour les inſtruire dans leur Religion.

CHAPITRE XIV.

Du bon Curaca Huamachucu, *& comment il ſe ſoumit de ſon bon gré à l'Empire de l'*Ynca.

DANS le progrès de cette conquête, l'*Ynca* paſſa plus avant juſqu'aux confins de la Province qu'on apelloit *Huamachucu*, où il y avoit un Grand-Seigneur, qui portoit ce même nom, & qui étoit fort judicieux & doué d'une grande prudence. L'*Ynca* lui offrit, ſelon ſa coutume, de vivre en amitié avec lui, & de lui donner une autre Religion, & d'autres Loix beaucoup meilleures que celles de ſon Pays. En effet on ne pouvoit rien voir de plus abſurde, de plus cruel & de plus barbare que les Loix & l'Idolâtrie de ſes Habitans : car ils adoroient les cailloux qu'ils trouvoient ſur le bord des Rivières, émaillés de différentes couleurs à la manière du jaſpe; parce qu'ils s'imaginoient follement, qu'il y avoit quelque grande Divinité cachée dans ces pierres, & qu'autrement elles n'auroient pu être colorées d'une ſi agréable diverſité. Ils ſacrifioient de la chair humaine & du ſang, ſans avoir au-reſte ni villes peuplées, ni aucune retraite fixe. Mais ils vivoient à la campagne ſous de chetives cabanes diſperſées de tous cotés, comme ſont les tanières des bêtes, auxquelles ils reſſembloient proprement. Quoique le bon *Curaca Huamachucu*, desaprouvât cette brutale façon de vivre, & qu'il déſirât extrêmement d'y rémédier, il n'ôſoit pourtant l'entreprendre, de peur que ſes Sujets ne ſe révoltâſſent contre lui & ne le tuâſſent, ſous prétexte qu'il mépriſoit la Religion, les Coutumes & les Loix de leurs Ancêtres. On peut comprendre par-là la ſatisfaction qu'il eut de voir que les Députés de l'*Ynca* lui donnoient le moyen de faire réüſſir ſes bons deſſeins. Il leur répondit donc : „ Qu'il „ étoit bien-aiſe de voir arborer aux confins de ſes terres les bannières triom„ phantes de l'*Ynca*; qu'il déſiroit depuis pluſieurs années de l'avoir pour Roi, „ à-cauſe des choſes excellentes qu'il avoit ouïes de ſa Religion & de ſon „ bon Gouvernement; qu'il n'étoit pas allé le chercher afin de lui rendre obéïſ„ ſance, & de l'adorer comme le Fils du Soleil, à-cauſe qu'il lui eût fallu tra-

„ verſer

„ verser quelques Provinces de ses Ennemis, & abandonner son Pays; mais „ qu'à-présent que ses souhaits étoient accomplis, il le reconnoissoit avec plaisir pour son Roi, & qu'il le suplioit très-humblement d'accepter son service avec la même volonté qu'il lui étoit offert, en l'honorant lui & tous „ ses sujets des même faveurs qu'il avoit accordées aux autres Indiens.

Lorsque le Prince *Ynca Yupanqui*, & le Général son oncle, eurent apris la réponse favorable du grand *Huamachucu*, ils entrèrent tous deux dans ses terres : le *Curaca* les fut reçevoir avec tout le respect imaginable, & leur fit des présens de tout ce qu'il y avoit d'exquis & de rare dans son Pays: ensuite se prosternant devant eux, il les adora. Le Général de l'Armée lui fit un très-bon accueil, & le remercia de sa bonne volonté, au nom de l'*Ynca* son frère. Le Prince lui rendit les mêmes civilités, & fit donner au nom de son père quantité d'habits, pour l'usage du *Curaca*, de ses parens & des principaux de son pays. Outre ces faveurs, ils leur accordèrent plusieurs graces & plusieurs privilèges particuliers, en reconnoissance de l'affection qu'ils avoient témoignée au service de l'*Ynca*. Depuis ce tems-là l'*Ynca Pachacutec*, & ses successeurs, firent toujours grand cas de cet *Huamachucu* & de ses descendans, & ennoblirent leur Province.

Après ces démonstrations de joie, qui se firent à la reception de l'*Ynca*, le grand *Curaca Huamachucu* suplia très-instamment le Général de l'Armée de changer la Police de son Etat, de réduire ses Vassaux à une meilleure Façon de vivre, & de reformer leur Culte, leurs Coutumes & leurs Loix.

Le Général fut bien-aise d'avoir apris l'intention du *Curaca*, de sa bouche même. Il ordonna que tous les habitans abandonnâssent leurs maisons champêtres & leurs cabanes, où ils vivoient séparés les uns des autres, pour s'unir tous ensemble; & qu'ils commencâssent à bâtir des Villes, dans les lieux où il jugea qu'elles pourroient être situées plus commodément. D'ailleurs il leur commanda expressément, par une proclamation générale qui en fut faite, de n'adorer point d'autre Dieu que le Soleil, d'ôter de leurs maisons les cailloux jaspés qu'ils tenoient pour des Idoles, & qui étoient plus propres à servir de jouëts aux petits enfans qu'à être adorés des hommes, & d'observer inviolablement les Loix & les Ordonnances des *Yncas*: il établît aussi dans chaque Ville des Officiers pour avoir soin qu'on exécutât ces ordres.

CHAPITRE XV.

De la résistance de ceux de Cassamarca, *& comment ils se rendirent.*

TOUTES ces choses s'étant ainsi terminées à la grande satisfaction du bon *Huamachucu*, les deux *Yncas* passèrent plus-avant, & arrivèrent à la Frontière de *Cassamarca*. Cette Province, que l'emprisonnement d'*Atahuallpa* rendit fameuse depuis, étoit alors de grande étenduë, extrêmement riche, fort fertile

tile & bien peuplée. Les *Yncas* lui envoyèrent des Députés pour la sommer de se rendre, ou de se préparer à la guerre.

Les habitans de *Cassamarca*, qui étoient fort aguerris naturellement, & qui savoient déjà que les *Yncas* étoient venus chercher leurs Voisins les armes à la main, les attendoient de pié ferme avec de bonnes munitions, & s'étoient saisis des principales avenuës & des places les plus fortes. Ils répondirent donc aux Députés avec beaucoup d'insolence: „Qu'ils n'avoient besoin, ni d'autres „ Dieux que les leurs, ni d'aucun Prince étranger qui leur imposât de nouvelles „ Loix; qu'ils se vouloient tenir à celles que leurs Prédécesseurs leur avoient „ laissées; que les nouveautés, de quelque nature qu'elles fûssent, leur étoient „ odieuses, & que par conséquent les *Yncas* pouvoient s'adresser à d'autres gens „ qu'eux; qu'ils n'avoient que faire de leur amitié, & moins encore de leur „ domination, puisqu'ils étoient résolus de mourir tous pour la défense de leur „ Liberté.

Lorsque l'*Ynca Capac Yupanqui* sçut cette réponse, il entra dans la Frontière de *Cassamarca*, dont les habitans gardoient les passages les plus difficiles, résolus de les défendre contre leurs efforts, ou de mourir. Quoique l'*Ynca* différât toujours d'en venir aux mains, il fallut enfin qu'il s'y résolût; parce que pour passer plus avant, & gagner les avenuës, il falloit nécessairement charger les Ennemis. Cependant comme les uns & les autres s'obstinoient dans ces combats, il en demeuroit plusieurs sur la place, & surtout il en fut tué quantité dans quelques batailles qui se donnèrent en rase campagne. Mais parce que les forces des *Yncas* étoient grandes, les Ennemis ne leur pouvant résister, furent contraints de se retrancher ailleurs, & de voir s'ils ne pourroient point mieux se défendre à la faveur des rochers & des places fortes où ils se retirèrent. De-là ils faisoient des sorties à tout moment, & tuoient quantité de gens du parti des *Yncas*, mais il en demeuroit aussi des leurs plusieurs sur la place. Cette guerre dura quatre mois, parce que les *Yncas* le voulurent ainsi, & qu'ils l'entretînrent à dessein, pour lasser les Ennemis, qu'ils ne vouloient pas détruire, & dont la prémière chaleur étoit déjà bien refroidie, quoiqu'ils fîssent pourtant encore de grands efforts pour résister.

Durant cette guerre les *Yncas*, qui ne cherchoient qu'à les gagner par amour, leur faisoient tout le bon traitement qui leur étoit possible. Lorsqu'ils en avoient fait prisonniers quelques-uns dans les combats, au lieu de les retenir ils les renvoyoient en pleine liberté, les traitoient civilement, & les chargeoient de dire à leur *Curaca*, qu'ils ne demandoient pas mieux que de vivre en paix & en bonne intelligence. Outre cela ils faisoient panser les malades, & après qu'ils étoient guéris ils les renvoyoient honnêtement, & leur disoient même qu'ils revînssent au combat, & que toutes les fois qu'ils s'y trouveroient blessés, & qu'ils tomberoient entre leurs mains, ils les feroient panser, & les remettroient en liberté, pour leur faire connoître qu'ils vouloient vaincre comme *Yncas*, & non pas comme des ennemis tirans & cruels. Lorsqu'ils trouvoient, sur les rochers ou dans les cavernes, des femmes ou des enfans, ils les renvoyoient à leurs parens, après les avoir bien traités, & leur persuadoient de ne s'obstiner pas davantage contre les Enfans du Soleil, qu'ils disoient être invincibles,

Toutes ces careſſes & ces bons offices touchèrent enfin ceux de *Caſſamarca*, & adoucirent leur férocité : ils rentrèrent en eux-mêmes, & conclurent qu'ils devoient s'aſſujettir à des perſonnes ſi obligeantes , qui les pouvant tailler en pièces les conſervoient en vie, & leur faiſoient tous les jours des biens extraordinaires. D'ailleurs ils éprouvoient à leur dommage, que les forces de l'*Ynca* augmentoient, au lieu que les leurs diminuoient à tout moment, & que la faim les preſſoit ſi fort qu'ils ne pouvoient plus l'endurer. Leur *Curaca* & les Principaux de ſon Etat jugèrent à-propos d'accepter les conditions que les *Yncas* leur offroient, de peur qu'il ne leur arrivât du mal , s'ils ſe rendoient indignes de leurs faveurs par leur obſtination & leur ingratitude. Ils leur envoyèrent donc des Ambaſſadeurs pour leur dire: ,, Qu'après avoir éprouvé la ,, bonté des *Yncas*, leur doux traitement, leur générosité merveilleuſe, & la ,, valeur de leurs armes, ils avouoient franchement qu'ils méritoient d'être les ,, Monarques de tout l'Univers; que puisqu'ils traitoient ſi bien leurs Enne- ,, mis, ils en pouvoient juſtement attendre des biens encore plus grands, quand ,, ils auroient l'honneur d'être leurs Vaſſaux ; qu'ils rougiſſoient par conſé- ,, quent de leur faute, & de ce qu'ils avoient été ingrats juſqu'à ce point ,, que de ne pas reconnoître tant de bienfaits ſignalés qu'ils avoient reçus; qu'ils ,, ſuplioient très-humblement le Prince, & le Général ſon oncle, de leur par- ,, donner leur rebellion, & de les honorer de leur crédit auprès de l'*Ynca*, afin ,, qu'il lui plût de les accepter pour ſes Vaſſaux.

Les Ambaſſadeurs pouvoient à-peine être arrivés , que le *Curaca* de *Caſſamarca* & ſes principaux Gentilshommes réſolurent d'aller eux-mêmes trouver les *Yncas*, pour leur demander pardon, afin de les mieux fléchir. Ils partirent donc en même tems , & lorsqu'ils furent en préſence des *Yncas* , ils ſe proſternèrent humblement devant eux, & les adorèrent à la mode du Pays, en répétant les mêmes paroles que leurs Ambaſſadeurs leur avoient dites. L'*Ynca Capac Yupanqui* les reçut favorablement au lieu du Prince ſon neveu , & leur dît fort honnêtement qu'il leur pardonnoit au nom de l'*Ynca* ſon frère , & du Prince ſon neveu ; qu'il les acceptoit pour ſes bons Vaſſaux, & qu'on oublieroit tout ce qui s'étoit paſſé; qu'ils fiſſent ſeulement leur devoir, pour ſe rendre dignes des faveurs de l'*Ynca*; que Sa Majeſté leur feroit du bien à ſon ordinaire , & les traiteroit ſelon l'intention du Soleil ſon Père; qu'au-reſte ils s'en allâſſent en paix, qu'ils vécûſſent en ſociété, & formâſſent des villes entières de leurs maiſons jointes enſemble, & qu'ils demandâſſent telle grace qu'ils voudroient. Après ces paroles, le *Curaca* & ceux de ſa compagnie adorèrent une ſeconde fois les *Yncas*, & leur dirent qu'il paroîſſoit bien par leurs actions qu'ils étoient Fils du Soleil; & que pour eux ils s'eſtimoient les hommes du monde les plus heureux, d'être tombés ſous la domination d'un ſi bon Seigneur , qu'ils ſerviroient deſormais comme de fidèles Vaſſaux; ils prirent enſuite congé des *Yncas*, & ſe retirèrent dans leurs maiſons.

CHAPITRE XVI.

De la Conquête du Pays de Yauyu, *& du Triomphe qui fut décerné aux deux* Yncas *à leur retour dans la Ville de* Cuzco.

L'Ynca, Général de l'Armée, reçut un extrême contentement d'avoir gagné la Province dont nous venons de parler, parce qu'il n'y en avoit guère de meilleure que celle-là dans tout l'Empire de ſon frère. La prémière choſe qu'il fit pour civiliſer ces Peuples, fut de donner ordre qu'entre les maiſons éloignées les unes des autres on en bâtit d'autres, afin de les joindre enſemble en forme de Ville, & de peupler tous ces lieux déſerts. Après cela il fit bâtir un Temple au Soleil, & une Maiſon aux Vierges Choiſies. Ces Maiſons dévînrent avec le tems ſi magnifiques, qu'elles furent des principales de tout le *Pérou*, ſoit pour les grandes richeſſes qu'on y offroit, ſoit pour la manière majeſtueuſe dont elles étoient ſervies. De-plus ce Prince leur donna des gens pour les inſtruire dans la Religion des *Yncas*: il établît des Officiers pour règler la Police, & pour retirer les revenus du Soleil & du Roi; & des Ingénieurs pour faire des aqueducs, & rendre fertiles les terres labourables: enfin il n'oublia pas de mettre en divers endroits de bonnes garniſons pour la garde du Pays conquis.

Après cela il réſolut de s'en retourner à *Cuzco*, & de conquérir en paſſant une certaine Contrée qu'il avoit laiſſée derrière lui, pour ne ſe pas détourner de ſon chemin. Quoique cette Province fût forte d'aſſiète, & que ſes habitans fûſſent vaillans, il ne douta pas qu'il n'en pût aiſément venir à bout avec douze-mille hommes. Il en prit donc autant pour exécuter cette entrepriſe, & renvoya les autres pour les exemter d'une fatigue inutile. Dès-qu'il fut arrivé dans cette Province de *Yauyu*, ſelon la coutume il envoya ſommer les habitans de ſe rendre. Eux cependant tînrent conſeil là-deſſus, & les opinions y furent fort différentes. Les uns diſoient qu'il falloit mourir réſolument pour la défenſe de la Patrie, de la Liberté, & de la Religion qu'ils avoient hérité de leurs Pères. Les autres au-contraire plus retenus ſoutenoient ouvertement, qu'à-moins que de ſe perdre on ne pouvoit ſuivre ces avis, où il y avoit autant de folie que de témérité; que l'expérience de leurs Voiſins leur prouvoit aſſez, qu'ils ne pouvoient défendre ni leur Pays ni leur Liberté contre les forces de l'*Ynca*; que de la manière qu'il les tenoit aſſiégés, il leur étoit impoſſible de lui réſiſter; qu'ils ſavoient bien qu'il avoit ſoumis à ſon Empire d'autres Provinces beaucoup plus grandes que la leur; que leur Dieu ne s'offenſeroit point ſi la violence les obligeoit d'abandonner leur culte, qu'ils ne ſeroient pas plus blâmables en cela que toutes les autres Nations, qui n'avoient pas fait difficulté d'abandonner leurs Dieux par le même principe; & qu'au-reſte les *Yncas*, à ce qu'ils avoient ouï dire, traitoient ſi bien leurs Sujets, qu'on devoit plutôt ſouhaiter leur domination que l'avoir en horreur. Ils concluoient de tout cela qu'il valoit mieux ſe rendre vo-

lontairement, & que s'ils faisoient le contraire ils perdroient infailliblement ce qu'ils prétendoient conserver ; parce qu'il ne tiendroit qu'aux *Yncas* de les chasser du Plat-Pays, pour les réduire à vivre en bêtes sur les Montagnes.

Ce dernier conseil, qui étoit le plus salutaire, fut suivi généralement des Principaux du Pays. Tous d'un commun accord reçurent les *Yncas* avec des solemnités & des réjouïssances publiques. Le Général de l'Armée en fut fort content, il honora de plusieurs présens le *Curaca*, ses Parens, les Capitaines, & les Gentilshommes du Pays : il leur fit donner quantité d'habits de laine fine apellée *Compi*, & il en distribua au menu-peuple de celle qu'on nomme *Vasca* : desorte qu'il n'y en eut aucun qui ne fût bien-aise d'être sous la domination d'un si bon Roi.

Les deux *Yncas* établîrent ensuite dans le Pays conquis, comme c'étoit la coutume, de fidèles Ministres pour le gouvernement des Vassaux, & pour retirer les revenus du Roi, & ils retournèrent à *Cuzco*. A leur arrivée, l'*Ynca Pachacutec* les fut reçevoir solemnellement, l'un en qualité de frère, & l'autre comme son fils qui devoit succéder à ses Etats. Comme les préparatifs qu'on avoit faits pour eux étoient extraordinaires, il voulut que leur reception le fût aussi, & qu'ils entrâssent en triomphe dans la Ville, portés sur des fauteuils par de jeunes-gens des Pays qu'ils avoient rendus tributaires.

Tous les Habitans de la Ville, de quelque Nation qu'ils fûssent, & les *Curacas* venus exprès pour honorer cette fête, marchèrent par ordre au son de divers instrumens, tels qu'étoient des tambours, des trompettes & des cors, selon la manière du Pays. On y chantoit aussi diverses chansons composées en leur Langue, à la louange du Général *Capac Yupanqui*, & du Prince son neveu. Après les Habitans de *Cuzco* & les Courtisans, les Gens-de-guerre marchoient séparés par Compagnies selon l'ordre de la Nation, & chacun d'eux ayant ses armes à la main. Ceux-ci chantoient, comme les autres, les exploits de leurs *Yncas*, & publioient hautement leurs qualités éminentes, la grandeur de leur courage, leur valeur dans les combats, leur diligence & leur bonne conduite dans les entreprises militaires, leur patience, leur douceur & leur générosité à souffrir les impertinences des ignorans & des téméraires ; leur clémence & leur charité envers ceux qui se soumettoient à leur Empire ; leur magnificence & leur libéralité merveilleuse envers les Capitaines, les Soldats, & même les Etrangers ; &, pour le dire en un mot, leur prudence & leur bon conseil dans toutes les entreprises & les conquêtes qu'ils faisoient. Ils entremêloient à ces louanges celles des *Yncas*, l'oncle & le neveu. Après les Gens-de-guerre suivoient les *Yncas* du Sang Royal avec leurs armes à la main, tant ceux qui étoient sortis de la Ville, que ceux qui venoient de la Guerre. Les uns & les autres marchoient tous également, sans aucune différence ; parce qu'ils avoient cette coutume entr'eux, de rendre communs tous les exploits que faisoient quelques-uns des *Yncas* ; comme si tous s'y fûssent trouvés.

Au milieu des *Yncas* étoit le Général de l'Armée, avec le Prince à son coté droit, & après eux l'*Ynca Pachacutec*, porté sur sa chaise d'or. Ils furent dans cet ordre à la Maison du Soleil, au-devant de laquelle les *Yncas* mirent pié à

terre,

terre, & se déchaussèrent tous, excepté le Roi. Ils allèrent ainsi jusqu'à la porte du Temple, & ce fut-là que l'*Ynca* s'étant déchaussé, il y entra avec tous ceux du Sang Royal; sans qu'il y eût qu'eux seulement. Là ils adorèrent le Soleil, & lui rendirent graces des victoires qu'il leur avoit accordées, puis ils s'en retournèrent à la grande Place de la Ville, où il se donna un festin solemnel, qui fut le principal de la fête: toute cette journée se passa en danses, en chansons & en bonne chère.

Dans cette réjouïssance publique ceux de chaque Nation se levoient de table selon le rang que leur donnoit leur antiquité, & alloient chanter & danser devant l'*Ynca* à la mode de leur Pays, au son des tambours & des autres instrumens dont jouoient leurs serviteurs, qui répétoient en même tems le refrain des chansons qu'on disoit: lorsqu'ils avoient achevé ils se remettoient à leur place, & recommençoient à boire plus fort qu'auparavant. Alors il y en avoit d'autres qui se levoient, & d'autres après qui alloient danser à leur tour, desorte que tout le reste de la journée se passa ainsi. Ce ne fut pourtant qu'un commencement de cette fête; car elle continua une Lune entière, durant laquelle on ne parla parmi eux que de réjouïssances & de triomphes. On avoit observé la même chose dans toutes les autres fêtes qu'on avoit célébrées auparavant; mais nous n'avons parlé que de celle-ci de *Capac Yupanqui*, parce qu'elle fut la plus solemnelle de toutes.

CHAPITRE XVII.

*De la Réduction de ceux des Vallées d'*Yca *&* de Pisco, *& de la Réponse hardie des* Chinchas.

APRE'S ces magnificences & ces triomphes, les *Yncas* furent trois ou quatre ans sans faire la guerre, ne s'adonnant qu'aux exercices de la Paix, & à rendre les Provinces & les Royaumes qu'ils avoient conquis plus illustres par divers bâtimens, & par des bienfaits. Les habitans des Villes eurent le loisir de se reposer de leurs fatigues durant ce tems-là, mais les *Yncas* résolurent ensuite de conquérir le Plat-Pays: car du coté de leur dernière conquête, ils ne s'étoient avancés par les armes que jusqu'à *Nanasca*. Cette affaire ayant donc été mise en délibération dans le Conseil de Guerre, l'*Ynca* mit sur pié pour cette expédition trente-mille hommes, & en fit tenir prêt un pareil nombre, afin que les uns relevâssent les autres de deux en deux mois, à-cause que ce Pays-là étoit malsain, & dangereux pour ceux des Montagnes.

Ensuite de ces préparatifs, l'*Ynca Pachacutec* donna ordre que ces trente-mille hommes se tînssent en garnison dans les Villes frontières, pour se mettre en campagne quand on les apelleroit, & que les autres trente-mille marchâssent à cette conquête. Le Roi, le Prince *Ynca Yupanqui*, & le Général *Capac Yupanqui*, les commandèrent. Ils allèrent jusqu'aux Provinces apellées *Rucana*

& *Hatunrucana*, où l'*Ynca* trouva bon de s'arrêter; parce qu'étant dans cette Frontière, il étoit d'un coté plus à portée de secourir son Armée, s'il étoit nécessaire; & que de l'autre, il pouvoit plus facilement avoir soin des affaires de son Royaume.

Les *Yncas*, l'oncle & le neveu, passèrent plus avant jusqu'à *Nanasca*, d'où ils envoyèrent des gens à la Vallée d'*Yca*, qui est au Nord du coté de *Nanasca*, pour faire à ceux du Pays les sommations ordinaires. Les habitans demandèrent du tems pour y répondre, & après quelques légers différends qu'ils eurent entr'eux, ils convînrent enfin de reçevoir l'*Ynca* pour leur Roi. Ce qui contribua le plus à les faire résoudre à cela, est qu'ils avoient apris depuis longtems de ceux de *Nacasca*, que le Gouvernement des *Yncas* étoit fort doux. Ceux de la Vallée de *Pisco* se soumirent aussi: ils en firent pourtant d'abord quelque difficulté, se flatant que les habitans de la grande Vallée de *Chincha*, dont ils étoient près, ne refuseroient point de leur donner du secours: ils furent sur le point de leur en demander, mais ils s'en désistèrent enfin, parce qu'ils jugèrent bien que ce secours ne pourroit être assez grand pour les défendre des forces de l'*Ynca*: c'est pourquoi ils acceptèrent les Loix & les Coutumes de l'*Ynca*, & lui promirent d'adorer le Soleil, de rejetter à l'avenir le culte de leurs Dieux, & de l'avoir en abomination.

Cette Vallée d'*Yca*, qui n'est pas moins fertile que toutes les autres de cette Contrée, reçut des faveurs très-particulières de tous les Rois *Yncas*. Ils y firent faire, pour la commodité du public, un Aqueduc extrêmement beau, dont ils tirèrent la source du haut des Montagnes, où ils trouvèrent quantité d'eau. Mais ce qu'il y eut de plus admirable en cela, fut qu'ils en changèrent le courant avec un artifice extraordinaire. Car au lieu que cette eau alloit naturellement droit à l'Orient, ils en détournèrent le cours à l'Occident. Les *Yncas* firent cet Aqueduc, parce que la Rivière qui passoit à-travers cette Vallée avoit fort peu d'eau au printems, & qu'il pleuvoit fort rarement sur la montagne, ce qui rendoit les terres fort stériles. D'ailleurs ils purent par ce moyen agrandir de la moitié les terres labourables, parce qu'on ne craignoit pas de manquer d'eau pour les arroser. Depuis ce tems-là les habitans de cette Vallée vécurent toujours dans l'abondance. Tous ces avantages, que les *Yncas* procuroient aux Indiens qu'ils s'étoient rendus tributaires, firent aimer extrêmement leur Domination, & donnoient envie de devenir leurs Sujets à ceux qui ne l'étoient pas encore.

Il faut remarquer ici que tous les Indiens de cette Côte adoroient la Mer, mais que chaque Province avoit outre cela d'autres Idoles en particulier. La principale raison qui les obligeoit d'adorer la Mer, étoit parce qu'elle leur donnoit dequoi vivre par le moyen de son poisson, & dequoi fumer leurs terres pour les rendre fertiles. Car, comme nous l'avons dit ci-devant, ils les fumoient en quelques endroits de cette Côte avec des têtes de sardines, dont la Mer jettoit à bord une prodigieuse quantité: ils l'apelloient *Mama Cocha*, c'est-à-dire *Mère Mer*, parce qu'elle faisoit l'office de mère en leur donnant à manger. Ils adoroient tous aussi la Baleine, à-cause de sa monstrueuse grandeur. Mais on adoroit outre cela dans chaque Province certains

Poif-

Poissons en particulier, selon qu'ils leur étoient plus utiles, & qu'ils en tuoient un plus grand nombre. Voilà en abrégé quelle étoit l'Idolâtrie des *Yuncas* de cette Côte, avant l'Empire des *Yncas*. Au-reste cette Côte a près de 500. lieuës d'étenduë depuis *Trugillo* jusqu'à *Tarapaca*, où sont les derniers confins du *Pérou*, du coté du Nord au Sud.

Lorsque les deux Vallées d'*Yca* & de *Pisco* eurent été réduites sous la puissance des *Yncas*, ces Chefs victorieux voulant porter leur conquête plus loin, envoyèrent des Députés aux habitans de la grande Vallée de *Chincha* (de laquelle toute cette vaste Contrée, qui est une des quatre parties de l'Empire des *Yncas*, a pris le nom de *Chinchasuyu*,) pour leur dire de prendre les armes, ou de se ranger à l'obéïssance de l'*Ynca Pachacutec*, Fils du Soleil.

Ceux de *Chincha*, devenus insolens par leur grand nombre de troupes, ne furent point effrayés par ce discours. Ils répondirent hardiment, „ qu'ils ne „ vouloient, ni reconnoître l'*Ynca* pour Roi, ni le Soleil pour leur Dieu; „ qu'ils en avoient déjà un qu'ils adoroient, & un Prince qu'ils faisoient „ gloire de servir; que leur Dieu commun étoit la Mer, qui étoit bien autre „ chose que le Soleil, comme l'expérience le montroit assez; qu'elle leur „ donnoit quantité de poissons pour leur nourriture, au lieu que le Soleil ne „ leur faisoit aucun bien; que sa chaleur excessive ne servoit qu'à les incom„ moder, & ainsi qu'ils n'avoient que faire de lui: Qu'au-reste ils n'empê„ choient pas que ceux des Montagnes, dont le pays étoit froid, ne l'a„ dorâssent tant qu'ils voudroient, pourvu-qu'on leur laissât la liberté de vi„ vre dans la Religion de leurs Pères; qu'ils avoient un Roi de leur nation, „ & par conséquent préférable à celui qu'ils leur offroient, qui étoit étran„ ger, & qu'il leur importoit peu qu'il fût Fils du Soleil ou de ses Enfans; „ qu'on les exhortoit envain à tenir leurs armes prêtes, puisqu'ils n'étoient „ pas gens à se laisser battre; que ceux qui les chercheroient, les trouve„ roient toujours armés pour la défense de leur Pays, de leur Liberté & de „ leurs Dieux, & particulièrement du Dieu tutélaire de leur Patrie, qu'ils „ apelloient *Chincha Camac*, c'est-à-dire *Créateur & Protecteur des Chinchas*; „ & qu'en un mot les *Yncas* feroient bien mieux de s'en retourner chez eux, „ que d'attaquer ouvertement un aussi puissant Roi que celui de *Chincha*. Voilà la réponse de ces gens-là, qui se piquant de valeur plus qu'aucune autre Nation, s'étoient persuadés que leurs Ancêtres étoient venus de certaines Contrées fort éloignées dont ils ne savoient point le nom, sous la conduite d'un grand Capitaine, qui n'étoit pas moins vaillant que religieux; & que sous les auspices d'un si brave Chef, ils avoient conquis par les armes toute cette grande Vallée, & fait passer au fil de l'épée tous ses habitans sans qu'un seul en rechapât, parce qu'ils avoient trouvé qu'ils étoient des gens de néant, & qu'ils avoient fait plusieurs autres belles actions dont nous parlerons ci-après.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

De l'Obstination des Chincas, *& comment ils furent contraints de se rendre.*

LES *Yncas* se voyant si maltraités par la réponse des habitans du Pays de *Chincha* à leurs Hérauts, s'avancèrent vers cette Contrée, dans le dessein de s'en rendre maîtres. Le *Curaca* du Pays, qui portoit le même nom de *Chincha*, alla au-devant d'eux hors de la même Vallée, avec une bonne Armée. On combattit d'abord par quelques légères escarmouches, qui se firent de part & d'autre. Mais parce que le lieu, qui étoit fort sablonneux, étoit peu propre pour se battre, les *Yuncas* allèrent se poster aux avenuës de la Vallée, pour en défendre l'entrée aux Ennemis; ce que néanmoins ils ne purent faire, ni empêcher qu'ils ne gagnâssent beaucoup de terrain. Cependant il en resta plusieurs sur la place, & il y eut un grand nombre de blessés, de part & d'autre.

Durant cette ardeur violente, que les gens du *Chincha* témoignèrent à se défendre l'espace de quelques jours, ils furent souvent invités de la part des *Yncas* à vivre avec eux en paix & en amitié. Mais tout cela ne servoit qu'à les fortifier de plus en plus dans la résolution qu'ils avoient prise de résister vaillamment; car ils s'imaginoient que la chaleur excessive de leur Pays en feroit bientôt sortir ces Etrangers venus des Montagnes; & dans cette confiance, ils ne vouloient point-du-tout entendre aux conditions qu'on leur proposoit. Cependant les *Yncas*, pour ne point violer leur ancienne coutume de conquérir les Peuples plutôt par amour que par la force des armes, résolurent de temporiser, & de lasser peu-à-peu leurs Ennemis, jusqu'à ce qu'ils se rendîssent de leur bon gré. Et comme il s'étoit déjà passé deux mois de tems, ils prirent la résolution de renouveller leur Armée, de peur que les trop grandes chaleurs ne fîssent tomber malades leurs soldats. Pour cet effet ils mandèrent ceux des garnisons les plus proches, & qui n'y étoient que pour relever les autres au prémier ordre qu'ils en auroient.

Dès-que le Mestre-de-camp de cette nouvelle Armée eut reçu cet ordre, il mit ses gens en campagne, qui firent une si grande diligence, qu'en peu de jours ils arrivèrent à *Chincha*. Ils y furent très-bien reçus du Général *Capac Yupanqui*, qui en même tems congédia les vieilles troupes, & commanda qu'on en fît tenir d'autres toutes prêtes en pareil nombre, pour rafraichir encore l'Armée, s'il étoit nécessaire. Il voulut aussi que le Prince son neveu se retirât à la Montagne avec les vieux soldats, afin qu'il n'y fût pas en si grand danger de tomber malade qu'il l'eût été dans le Plat-Pays. Lorsqu'il eut donné cet ordre, il fit toute sorte de préparatifs pour mieux réduire les *Chinchas*, qu'il tînt assiégés de toutes parts. Outre cela, pour les avoir par famine, il empêcha la récolte des moissons & des fruits de la Campagne. D'ailleurs il fit

rom-

rompre leurs canaux & leurs aqueducs, afin que leurs terres demeurâssent en friche, faute d'être arrosées. Les *Yuncas* furent plus sensibles à cela qu'ils ne l'avoient été à tous les autres dégâts; parce qu'il faisoit si chaud dans ce Pays-là, qu'il n'étoit pas possible que la terre y pût rien produire, si l'on ne l'arrosoit de trois en trois jours.

Les *Yuncas* se voyans donc ainsi étroitement assiégés, & leurs aqueducs rompus, & qu'il ne leur restoit plus d'espérance que les *Yncas* se retirâssent sur les Montagnes, de peur de tomber malades dans le Plat-Pays, puisqu'ils avoient reçu une nouvelle Armée, & qu'ils savoient qu'elle devoit se renouveller de trois en trois mois; ils perdirent bien une partie de leur orgueil, mais non pas cette opiniâtreté qui les empêchoit de connoître qu'ils avoient affaire à des Ennemis trop puissans: car ils y persistèrent encore deux mois, sans vouloir accepter en aucune façon les conditions de paix & d'amitié que les *Yncas* leur faisoient offrir de huit en huit jours. Dans un procédé si opiniâtre, d'un coté ils résistoient à leurs Ennemis par les armes, & ils imploroient fort devottement le secours de leur Dieu *Chincha Camac*. Les femmes surtout, les yeux baignés de larmes, lui faisoient des vœux, des sacrifices & des prières, afin qu'il lui plût de les délivrer de la puissance des *Yncas*.

Nous dirons ici en passant que les Indiens de cette belle Vallée de *Chincha* avoient une fameuse Idole, qu'ils adoroient sous le nom de *Chincha Camac*. Ce Dieu étoit parmi eux tel que le *Pachacamac*, ou *le Dieu Inconnu* dont nous avons parlé ci-devant, que les Peuples des *Indes* adoroient en esprit. Lorsqu'ils s'aperçurent que les habitans d'une autre grande Vallée, dont nous parlerons ci-après, qui est plus avant que *Chincha*, avoient bâti un fameux Temple au *Pachacamac* qu'ils adoroient, ils résolurent de les imiter. Mais ayant apris que *Pachacamac* signifioit *Celui qui soutient l'Univers*, & qui lui donne dequoi se maintenir, ils s'imaginèrent qu'ayant tant de monde à nourrir il les négligeroit à la fin, ou qu'il ne pourroit pas fournir aux *Chinchas* cette abondance de vivres qu'il leur falloit: c'est pourquoi ils crurent qu'il ne seroit pas hors de propos de se faire un autre Dieu, qui prît un soin particulier de les nourrir, & de les assister au besoin. Ils en firent donc un, qui fut celui-ci, & l'apellèrent *Chincha Camac*. L'extrême confiance qu'ils avoient en ce Dieu, étoit la cause de leur opiniâtreté: ils espéroient toujours que ce Dieu, leur protecteur, les délivreroit bientôt de la violence de leurs Ennemis.

Mais pour revenir à notre sujet, quoique les *Yncas* endurâssent patiemment les incommodités de la Guerre, & l'obstination des *Yuncas*, pour ne les pas détruire entièrement, ils ne laissoient pas de les tenir toujours assiégés, & de leur faire souffrir toutes les rigueurs de la Guerre, excepté la mort. Cependant l'*Ynca Capac Yupanqui* se trouvoit bien embarrassé sur ce qu'il avoit à faire: car il apréhendoit que si ses gens venoient à tomber malades, par les grandes chaleurs du Pays, auxquelles ils n'étoient pas bien accoutumés, les Ennemis ne profitâssent de leur avantage, & ne les traitâssent cruellement, au lieu du bon traitement qu'on leur avoit fait. Il résolut enfin, pour prevenir ce malheur, de leur envoyer des Députés pour leur dire; qu'il croyoit avoir satisfait pleinement à l'ordre que l'*Ynca* son frère lui avoit donné, d'attirer les Indiens

à ſon Empire par quantité de bienfaits, & non par des actions tiranniques; & que puiſqu'il voyoit que ſa douceur les rendoit plus obſtinés, & leur faiſoit attribuer à lâcheté la compaſſion qu'il avoit d'eux, il leur déclaroit que s'ils ne ſe ſoumettoient à l'obéïſſance de l'*Ynca*, dans huit jours il les feroit tous paſſer au fil de l'épée ſans miſéricorde, & qu'on envoyeroit à leur place dans leur Pays de nouvelles Colonies pour le peupler. Les Députés eurent charge de s'en retourner après leur avoir dit cela, ſans attendre leur réponſe. Ce diſcours allarma terriblement les *Yuncas*. Ils reconnurent que l'*Ynca* ſe plaignoit d'eux avec raiſon; qu'il avoit trop ſouffert de leur inſolence, & tardé trop longtems à les en punir; que pouvant terminer cette guerre en mettant tout à feu & à ſang, il avoit épargné leurs biens, & uſé d'une clémence incroyable envers eux & envers leurs enfans. Ils apréhendèrent enfin que leur obſtination ne fût cauſe de la ruine entière de leur Pays. Pour la prevenir, ils réſolurent donc de faire ce qu'il leur commandoit, puiſqu'auſſi-bien la faim & les fatigues de la Guerre qu'ils avoient ſouffertes, les avoient mis hors d'état de tenir plus longtems contre lui. Cette réſolution priſe, ils envoyèrent à l'*Ynca* quelques-uns des plus conſidérables d'entr'eux, pour lui dire de leur part, qu'ils le ſuplioient très-humblement de leur pardonner, & de les accepter pour Sujets; que leur rebellion leur étant trop manifeſte, ils s'en repentoient ſincèrement, & qu'ils corrigeroient à l'avenir la faute qu'ils avoient commiſe, par les ſoumiſſions & les ſervices qu'ils rendroient à l'*Ynca* en qualité de bons & de fidèles Sujets. Le *Curaca*, accompagné de ſes Parens & des Gentilshommes de ſa Cour, alla le lendemain trouver le Général *Capac Yupanqui*, pour lui faire hommage, & ſe déclarer tributaire du Roi ſon frère.

CHAPITRE XIX.

Des anciennes conquêtes des Chinchas, *& de la vanité qu'ils ſe donnoient fauſſement.*

L'Ynca ſe réjouït fort avec le *Curaca Chincha*, de ce que cette guerre, qui lui avoit donné tant de peine, étoit terminée. Il reçut civilement le grand *Yunca*, auquel il donna de bonnes paroles pour lui remettre l'eſprit, le voyant fort affligé à-cauſe de la rebellion qui s'étoit paſſée. Il l'aſſura qu'il lui en donnoit l'abolition, comme d'une choſe que le Roi ſon frère avoit entièrement effacée de ſa mémoire. Pour le mieux convaincre de ce qu'il diſoit, il lui fit pluſieurs préſens au nom de l'*Ynca*, & à ceux de ſa ſuite, auxquels il donna dequoi s'habiller magnifiquement, & même quelques joyaux de ceux qu'il eſtimoit le plus. Ils furent tous fort ſatisfaits du bon accueil du Général.

Les Indiens de *Chincha* ſe piquent encore aujourd'hui d'une étrange vanité: car

car ils ne parlent jamais des exploits de leurs ayeux, sans raconter la résistance qu'ils firent aux *Yncas*, ôsant même dire que les *Yncas* n'avoient pu les conquérir la prémière fois, & qu'ils s'étoient vus contraints de s'en retourner chez eux, pour aller chercher de nouvelles forces: ce qu'ils se font accroire sans-doute, parce qu'ils ne veulent pas avouer comment se passa l'affaire, ou peut-être à-cause qu'ils font semblant de ne savoir pas que deux Armées furent envoyées l'une sur l'autre dans leur Province. Ils disent encore que les *Yncas* furent plusieurs années à les conquérir; qu'ils les gagnèrent à force de promesses & de présens, plutôt que par la violence des armes; & que leur Nation étant alors fort puissante, elle auroit pu facilement leur résister, si elle l'avoit voulu. Mais il n'y a rien de si aisé que de défier la tempête quand elle est passée, & lorsqu'on se voit dans un port où l'on ne peut faire naufrage.

Ils se vantent d'avoir été si puissans, avant que les *Yncas* les eûssent assujettis, qu'ils avoient souvent couru tout le Plat-Pays, & remporté de riches dépouilles; qu'ils s'étoient rendus redoutables à ceux des Montagnes, les avoient contraints d'abandonner leurs propres villes, & s'étoient même avancés jusques dans la Province des *Collas*. Mais tous ces beaux contes qu'ils font de leur valeur prétenduë, ne sont que des choses imaginaires & fausses. Car l'expérience fait voir que ces *Yuncas* sont des fainéans, qui aiment à ne bouger de chez eux, pour y vivre dans la bonne chère; desorte qu'il n'y a point d'aparence que leurs Ancêtres ayent jamais été jusqu'à la Contrée des *Collas*, puisque pour y aller, il leur eût fallu faire près de deux-cens lieuës de chemin, & passer à-travers des Provinces beaucoup plus grandes que la leur. Mais ce qui les convainc de mensonge plus que tout le reste, est que lorsqu'ils sortent de leur Pays, où il ne pleut ni ne tonne jamais à-cause des grandes chaleurs, ils sont si épouvantés au moindre bruit de tonnerre qu'ils entendent sur la Montagne, qu'ils ne savent où se cacher, & s'en retournent d'abord.

Tandis-qu'on règloit tout ce qui concernoit la Police & le Gouvernement des *Chinchas*, l'*Ynca Capac Yupanqui* fit avertir le Roi son frère du succès de ses affaires, & le pria de lui envoyer une nouvelle Armée pour relever la sienne, afin d'aller plus loin pour conquérir les autres *Yuncas*. Cependant, comme on lui dît qu'il y avoit parmi les *Chincas* beaucoup de Sodomites, il commanda qu'on les saisît, & qu'on les fît brûler tous ensemble, qu'on démolît leurs maisons, & qu'on déracinât leurs arbres, afin qu'on ne pût point dire à l'avenir que des Sodomites les eûssent plantés: tout cela fut exécuté dans un seul jour. Que si l'équité l'eût pu permettre, ils eûssent jetté assurément dans le feu les femmes & les enfans de ces personnes abominables, tant ils avoient ce vice en horreur.

Les Rois *Yncas* rendirent illustre, avec le tems, cette Vallée de *Chincha* par plusieurs beaux monumens; car ils y firent bâtir un fameux Temple au Soleil, & une belle Maison aux Vierges Choisies. Aussi cette Vallée, qui eut autrefois plus de trente-mille habitans, est encore aujourd'hui une des plus belles de tout le *Pérou*. Mais parce que ses conquêtes & les exploits de ce Roi *Pachacutec* furent en grand nombre, & qu'on ne peut guères parler

longtems ſur un même ſujet ſans ennuyer le Lecteur, j'interromprai ici ſon hiſtoire, & décrirai cependant, pour varier, les deux principales Fêtes que ces Rois Gentils célébroient ſolemnellement; après quoi nous reviendrons à la vie de *Pachacutec*.

CHAPITRE XX.

De la principale Fête du Soleil, & des choſes qui s'y paſſoient.

IL faut ſavoir, pour une plus claire intelligence de ce Chapitre, que le mot *Raymi* ſignifioit la même choſe parmi ces Indiens, que ce que nous apellons *une Fête ſolemnelle*. La principale des quatre Fêtes que les Rois *Yncas* avoient accoutumé de ſolemniſer dans la fameuſe Ville de *Cuzco*, qui étoit comme une ſeconde Rome, étoit celle du Soleil, qui ſe faiſoit au mois de Juin. Ils la nommoient *Yntip Raymi*, c'eſt-à-dire *la Fête ſolemnelle du Soleil*, & quelquefois *Raymi* ſimplement, qui ſignifie la même choſe. On n'apelloit de ce nom les autres Fêtes, que par une eſpèce de participation à celle-ci, à laquelle le nom de *Raymi* apartenoit juſtement, & on la célébroit après le Solſtice de Juin.

Ils faiſoient cette Fête à l'honneur du Soleil, pour témoigner qu'ils l'adoroient comme le ſeul Dieu Souverain & Univerſel, qui par ſa lumière & par ſa vertu engendroit & nourriſſoit toutes les choſes du Monde. Ils la ſolemniſoient encore pour reconnoître publiquement, que le Soleil étoit Père du prémier *Ynca Manco Capac*, de *Coya Mama Oello Huaco*, des Rois deſcendus d'eux, & de tous leurs autres enfans, qu'il avoit envoyés ſur la terre, à ce qu'ils diſoient, pour l'avantage de tous les Peuples du Monde.

Les principaux Capitaines ſe trouvoient à cette Fête, s'ils n'étoient à la guerre, auſſi-bien que tous les *Curacas*: non qu'ils fûſſent obligés d'y aſſiſter, mais parce qu'ils étoient bien-aiſes de voir les cérémonies & les ſolemnités d'une ſi grande Fête, où tous couroient à l'envi pour y adorer le Soleil leur Dieu, & témoigner la vénération qu'ils avoient pour l'*Ynca* leur Roi. Lorſque les *Curacas* n'y pouvoient aller en perſonne, parce qu'ils étoient accablés de vieilleſſe ou de maladie, ou employés à des affaires de conſéquence pour le ſervice du Roi, ou pour la trop grande diſtance du chemin, ils y envoyoient en leur nom leurs fils & leurs frères, accompagnés des plus nobles de leur parens. L'*Ynca* même s'y trouvoit en perſonne, s'il n'étoit à la guerre, ou à viſiter ſon Royaume. Lui-même, comme Souverain Prêtre, (car il y en avoit toujours un du Sang Royal, ſoit qu'il fût oncle, ou frère de l'*Ynca* iſſu de père & de mère légitimes) faiſoit les prémières cérémonies de cette Fête, comme particulière au Soleil, dont il étoit fils-aîné, & ainſi c'étoit à lui à la commencer.

Les

Les *Curacas* ſuivoient après parés magnifiquement, du-moins ils le croyoient ainſi, & avec les plus biſarres inventions dont ils pouvoient s'aviſer. Les uns avoient leurs robes ſemées de lames d'or & d'argent, & des guirlandes de-même ſur leurs bonnets. Les autres étoient vétus, comme on peint *Hercule*, de la peau d'un Lion, dont la tête leur ſervoit d'armet, pour montrer par-là qu'ils imitoient en valeur ce généreux animal, dont ils ſe diſoient deſcendus.

Après ceux-ci d'autres paroîſſoient, tels ſans comparaiſon qu'on repréſente les Anges; car ils étoient parés des aîles de l'Oiſeau que l'on apelle *Cuntur*, qui eſt ſi grand & ſi furieux, qu'il s'en eſt trouvé quelquefois qui ont tué des Eſpagnols. Les aîles de ces Oiſeaux ſont ſemées de blanc & de noir, & ſont ſi grandes qu'elles ont juſqu'à quinze piés de long, à les meſurer d'un bout à l'autre. Ceux qui ſe paroient des plumes de ces *Cunturs*, le faiſoient pour montrer qu'ils tiroient leur origine de ces Oiſeaux.

Quelques autres, qui étoient les *Yuncas*, ſe déguiſoient avec certains maſques étranges, qui repréſentoient les plus horribles figures qu'ils pouvoient s'imaginer. A voir les ſingeries & les poſtures qu'ils faiſoient dans ces aſſemblées, on les eût pris pour des foux; & pour les mieux contrefaire, ils faiſoient entr'eux un bruit confus d'inſtrumens mal accordés, comme de flutes & de tambours, tenant en main des peaux déchirées, dont ils ſe ſervoient à faire mille ſottiſes.

D'autres *Curacas* ſuivoient avec des ajuſtemens différens, & chaque Nation portoit les armes dont elle ſe ſervoit à la Guerre, comme des arcs, des flèches, des lances, des javelots, & des haches longues & courtes, pour combattre d'une main, ou de toutes les deux.

Il y en avoit auſſi qui portoient des ornemens où étoient repréſentées les belles actions qu'ils avoient faites au ſervice du Soleil & des *Yncas*; & d'autres qui menoient une grande ſuite de valets, qui jouoient des atabales, & ſonnoient de la trompette. En un mot chaque Nation y paroîſſoit avec le meilleur équipage & le plus de ſuite qu'il lui étoit poſſible, les uns faiſant à l'envi des autres pour y briller plus que leurs voiſins.

Avant que de ſolemniſer le *Raymi*, ils s'y préparoient tous généralement par un Jeûne fort auſtère. Car ils ne mangeoient de trois jours qu'un peu de Mayz blanc, encore étoit-il tout crud, avec quelques Herbes de celles qu'on nomme *Chucam*, & ne buvoient que de l'eau. Ils s'abſtenoient durant ce temslà de la compagnie de leurs femmes, & l'on ne faiſoit du feu en aucun endroit de la Ville.

Après ce Jeûne, la veille de la Fète du Soleil, les Prêtres *Yncas* commis à faire les Sacrifices, paſſoient la nuit à tenir prêts les moutons & les agneaux qu'il falloit ſacrifier; ils préparoient auſſi les vivres & la boiſſon qu'on devoit préſenter au Soleil pour ſon offrande; on donnoit ordre à toutes ces choſes, après qu'on s'étoit informé à-peu-près du nombre des gens qui étoient venus à cette Fête. Car il falloit que non ſeulement les *Curacas*, les Ambaſſadeurs, leurs parens, leurs domeſtiques & leurs ſujets, eûſſent part à ces Offrandes, mais encore toutes les Nations en général qui aſſiſtoient à cette ſo-

lemnité. Cette même nuit les Femmes du Soleil employoient le tems à pétrir une grande quantité d'une certaine pâte apellée *Cancu*, dont elles faisoient de petits pains ronds, de la grosseur d'une pomme. Il faut remarquer ici que ces Indiens ne faisoient jamais de pain de leur blé qu'en cette Solemnité, & à une autre Fête nommée *Citua*, & même qu'ils n'en mangeoient que deux ou trois morceaux; parce que la *Cara*, qui étoit une espèce de légume, leur tenoit lieu de pain, soit qu'ils en fissent cuire le grain, ou qu'ils le rôtissent. Il falloit que ce fussent les Vierges Choisies, vouées au Soleil pour être ses femmes, qui pétrissent la farine dont se faisoit ce pain, principalement celui que l'*Ynca* & ceux du Sang Royal devoient manger, & qu'elles-mêmes aprêtâssent toutes les autres viandes de cette Fête; parce que ce jour-là ce n'étoient pas les enfans du Soleil qui traitoient leur père, mais c'étoit plutôt le Soleil qui traitoit ses enfans. Pour le Commun-Peuple, il étoit servi par une infinité d'autres femmes, qui lui aprêtoient à manger, & qui lui faisoit du pain avec beaucoup de soin & d'attention; car quoiqu'on ne le fît que pour le Commun, il falloit néanmoins que la farine en fût pure. Il n'étoit permis de manger de ce pain que le Jour de cette Solemnité, qui étoit la plus grande de toutes leurs Fêtes, parce qu'on le regardoit comme une chose sacrée.

CHAPITRE XXI.

De l'Adoration qu'ils faisoient au Soleil, dans la Maison duquel ils alloient, & lui sacrifioient un Agneau.

On n'avoit pas mis plutôt ordre à tout ce qu'on jugeoit nécessaire pour le sacrifice qu'on devoit faire au Soleil, que le lendemain, qui étoit le jour de sa Fête, l'*Ynca* sortoit en public, accompagné de tous ses parens, qui marchoient par ordre chacun selon son rang & son âge, & alloient tous ensemble à la grande Place de la Ville qu'ils nomment *Haucaypata*. Ils attendoient-là piés nuds que le Soleil se levât, & tournoient la vuë attentivement du coté de l'Orient: dès-qu'ils le voyoient paroître, ils se mettoient à genoux pour l'adorer: puis tenans les bras ouverts, & directement opposés au visage, ils donnoient des baisers à l'air, ce qui est la même chose que ce qu'on apelle en *Espagne* baiser sa propre main, ou le bord du manteau du Prince, quand on le saluë: ce qu'ils faisoient avec un grand zèle, & avec une déclaration publique qu'ils le tenoient pour leur Père & pour leur Dieu. Mais parce que les *Curacas* n'étoient point du Sang Royal, & que par conséquent ils n'en devoient pas tenir le rang, ils prenoient place assez près du lieu le plus honorable, apellé *Cussipata*, & faisoient au Soleil la même adoration que les *Yncas*. Le Roi se levoit alors, tandis-que les autres demeuroient à genoux, & prenoit en main deux grands vases d'or, nommés *Aquilla*, qui étoient pleins de leur boisson ordi-

ordinaire. En même tems, comme l'Aîné de la Maiſon du Soleil ſon Père, il faiſoit cette cérémonie en ſon nom, & avec un vaſe qu'il tenoit de la main droite, il l'invitoit ſolemnellement à boire; ce qu'ils croyoient que le Soleil faiſoit, & qu'il invitoit l'*Ynca* & tous ſes parens à lui faire raiſon: car la plus grande marque qu'ils eûſſent de la bienveillance de leur Seigneur, ou de l'amitié de leurs égaux, étoit lorsqu'ils buvoient les uns aux autres.

Après que l'*Ynca* avoit ainſi convié le Soleil à boire, il verſoit ce qu'il y avoit de liqueur dans le vaſe dédié au Soleil, qu'il tenoit de la main droite dans une tinette d'or, d'où la liqueur ſe répandoit comme par une fontaine dans un tuyau artiſtement fait, & qui aboutiſſoit de la grande Place à la Maiſon du Soleil. Cela fait, il en buvoit un peu pour ſa part dans le vaſe qu'il tenoit de la main gauche, & en même tems le reſte ſe partageoit entre les *Yncas*, dans un petit vaſe d'or ou d'argent que chacun avoit. Ils vuidoient ainſi peu-à-peu le vaſe de l'*Ynca*, dont le bruvage, à ce qu'ils diſoient, étoit ſanctifié par ſa main, ou par celle du Soleil, & leur communiquoit ſa vertu. Tous ceux du Sang Royal buvoient un trait de cette boiſſon; mais on donnoit à boire aux *Curacas* de la boiſſon que les femmes du Soleil avoient faite, & non de celle qu'ils croyoient être ſanctifiée.

Lorsqu'ils avoient achevé cette cérémonie, qui n'étoit qu'une introduction à mieux boire, ils alloient par ordre à la Maiſon du Soleil, & ſe déchauſſoient tous, excepté le Roi, à deux-cens pas de la porte du Temple. Alors l'*Ynca* & ceux de ſon ſang y entroient, comme fils légitimes du Soleil, devant l'image duquel ils ſe proſternoient. Cependant les *Curacas*, qui ſe croyoient indignes d'entrer dans ſon Temple, parce qu'ils n'étoient pas de ſon ſang, demeuroient dehors dans une grande place qui étoit devant la porte; & auſſi-tôt que l'*Ynca* avoit offert de ſa propre main le vaſe d'or où il venoit de faire la cérémonie, les autres donnoient les leurs aux Prêtres *Yncas* qu'on avoit nommés & dédiés au ſervice du Soleil; car il n'étoit permis qu'à eux de faire cette charge, & non pas même à ceux du ſang du Soleil, s'ils n'étoient Prêtres. Après que les Sacrificateurs avoient offert les vaſes des *Yncas*, ils ſortoient tous jusqu'à la porte pour y recevoir ceux des *Curacas*, qui marchoient tous en leur rang, & ſelon l'ordre du tems auquel ils avoient été réduits ſous l'Empire de l'*Ynca*. Outre leurs vaſes ils préſentoient au Soleil pluſieurs belles pièces d'or & d'argent, qui repréſentoient en petit & au naturel divers animaux, comme des brebis, des agneaux, des lézards, des crapaux, des couleuvres, des renards, des tigres & des lions, des oiſeaux de toutes les ſortes, & de tout ce qui croîſſoit dans leurs Provinces.

L'Offrande étant achevée, ils s'en retournoient par ordre chacun à ſa place; & en même tems on voyoit venir les Prêtres *Yncas* avec quantité d'agneaux, de brebis brehaignes & de toutes couleurs; car elles ſont naturellement ainſi tachetées, comme les chevaux d'*Eſpagne*. Parmi tout ce bétail qui apartenoit au Soleil, ils prenoient un agneau noir, couleur que ces Indiens préféroient aux autres, principalement dans leurs Sacrifices; parce, diſoient-ils, qu'elle avoit je ne ſai quoi de divin. Ils ajoutoient à cela qu'une bête noire l'étoit la plupart du tems par tout le corps, au lieu qu'une blanche avoit preſque

que toujours quelque tache noire sur le museau, ce qui leur paroîssoit un défaut: c'est pour cela que leurs Rois étoient le plus souvent vétus de noir, & leurs habits de deuil étoient de la couleur que nous apellons gris de souris.

Ce prémier Sacrifice qu'on faisoit d'un agneau noir, étoit pour tirer des présages bons ou mauvais de la solemnité de leur Fête: car dans toutes leurs actions d'importance en tems de Paix & de Guerre ils sacrifioient un agneau, auquel ils arrachoient le cœur & les poûmons, pour juger par-là si leur offrande étoit agréable au Soleil, si la guerre qu'ils alloient faire auroit un évènement heureux ou infortuné, & si la récolte des biens de la terre seroit bonne cette année. Mais il faut remarquer qu'ils sacrifioient divers animaux, selon la différente nature des présages qu'ils en vouloient tirer, comme des agneaux, des moutons, & des brebis brehaignes: car ils ne tuoient jamais celles qui ne l'étoient pas, & ne mangeoient même de leur chair que lorsqu'elles n'étoient plus propres à engendrer. Dans ces Sacrifices ils prenoient l'agneau ou le mouton qu'ils vouloient immoler, & lui tournoient la tête du coté de l'Orient, sans lui lier les piés; mais trois ou quatre hommes le tenoient fortement, pour l'empêcher de remuer. Ainsi tout en vie ils lui ouvroient le coté gauche, où ils mettoient la main, & en tiroient le cœur, les poûmons, & tout le reste de la fressure, qui devoit sortir entière, sans qu'il y eût rien de rompu.

CHAPITRE XXII.

Des Présages qu'ils tiroient de leurs Sacrifices, & du Feu dont ils se servoient pour les faire.

ILs tenoient pour un si bon présage quand les poûmons palpitoient encore après qu'on les avoit arrachés, qu'ils prenoient pour indifférens tous les autres présages; parce, disoient-ils, que celui-ci suffisoit pour les rendre bons, quelque mauvais qu'ils fûssent. Lorsqu'ils avoient tiré la fressure, ils souffloient dans le gosier pour le remplir de vent, puis ils le lioient par le bout, ou le pressoient avec la main, observant en même tems si les conduits par où l'air entre dans les poûmons & les petites veines qui s'y voient ordinairement, étoient plus ou moins enflés; parce que plus ils l'étoient, & plus le présage leur paroîssoit bon. Ils considéroient aussi plusieurs autres choses, qu'il me seroit bien difficile de raporter, ne les ayant pas remarquées. Je parle seulement de celles-ci, parce que je les ai vuës pratiquer deux fois. Il me souvient qu'on me mena, lorsque j'étois encore enfant, dans une basse-cour, où quelques vieillards faisoient cette espèce de Sacrifice dans un de leurs batêmes, non pas le jour de leur *Raymi*, dont on ne parloit déjà plus lorsque je nâquis, mais dans un autre tems, auquel pour des occasions particulières ils faisoient des Sacrifices d'agneaux & de moutons pour en tirer des présages, comme nous

nous l'avons dit de ceux du *Raymi:* car tout ce qu'ils obſervoient dans leurs Sacrifices particuliers, étoit à l'imitation de ce qu'ils faiſoient le jour de leurs Fêtes principales.

Ils tenoient pour un préſage ſiniſtre, s'il arrivoit qu'en ouvrant le coté à la bête qu'ils vouloient immoler, elle ſe levoit ſur pié, & s'échapoit des mains de ceux qui la tenoient. Ils prenoient encore pour un malheur, ſi le goſier, qui tient d'ordinaire à la freſſure, venoit à ſe rompre ſans qu'ils l'eûſſent tiré entier; ſi les poûmons étoient déchirés, ou le cœur gâté; & ainſi des autres choſes dont je n'ai pas été ſoigneux de m'informer, ni par conſéquent de remarquer. Je me ſouviens de celles-ci, pour en avoir ouï parler aux Indiens, qui ſe demandoient les uns aux autres dans leurs Sacrifices, ſi les préſages en étoient bons ou mauvais, ſans qu'ils prîſſent garde à moi, à-cauſe de mon bas-âge.

Pour revenir maintenant à la ſolemnité de leur *Raymi*, il faut ſavoir que s'ils ne pouvoient tirer un bon préſage de l'agneau qu'ils avoient ſacrifié, ils immoloient un mouton. Que ſi le ſuccès n'en étoit pas non-plus ſelon leur gré, ils ſacrifioient une brebis brehaigne: & quoique le préſage en fût quelquefois auſſi mauvais que des autres ſacrifices, ils ne laiſſoient pas de ſolemniſer leur Fête; mais c'étoit avec un ſecret déplaiſir, parce qu'ils croyoient alors que leur Père le Soleil étoit fâché contr'eux, pour quelque faute qu'ils avoient commiſe à ſon ſervice, ſans qu'il les en eût avertis. Les guerres ſanglantes, la ſtérilité des arbres & de la terre, la mort de leurs troupeaux, & tels autres maux, étoient, à ce qu'ils croyoient, les effets de ces préſages ſiniſtres: mais au-contraire quand les préſages ſe trouvoient bons, ils ſe promettoient beaucoup de biens à l'avenir, deſorte que la joie étoit univerſelle parmi eux. Après qu'on avoit ſacrifié cet agneau, on en immoloit quantité d'autres, auſſi-bien que pluſieurs moutons & pluſieurs brebis, que l'on deſtinoit pour le Sacrifice ordinaire. Ils n'ouvroient pas le coté à ces victimes, comme ils faiſoient aux autres; mais après les avoir égorgées, ils les écorchoient, & en gardoient le ſang & le cœur, qu'ils préſentoient en offrande au Soleil, de-même que du prémier agneau, puis ils brûloient le tout enſemble juſqu'à le réduire en cendres. Il falloit que le feu dont ils ſe ſervoient dans leurs Sacrifices, leur fût donné, comme ils diſoient, par la main même du Soleil. Ils prenoient pour cet effet un grand braſſelet, apellé *Chipana*, ſemblable à ceux que les *Yncas* portoient au poignet de la main gauche; excepté que celui-ci, qu'avoit le principal de leurs Prêtres, étoit plus grand que les autres. Il avoit au lieu de médaille un vaſe concave, de la groſſeur de la moitié d'une orange, extrêmement luiſant & poli. On l'oppoſoit directement au Soleil, & dans un certain point où les rayons qui ſortoient du vaſe ſe ramaſſoient enſemble, on mettoit au lieu de mêche un peu de charpie faite de cotton, où le feu prenoit auſſitôt par un effet naturel. On brûloit les victimes avec ce feu ainſi allumé, & donné de la main du Soleil, & l'on s'en ſervoit à faire rôtir toute la chair qui ſe mangeoit ce jour-là. Enſuite ils prenoient de ce même feu, qu'ils portoient au Temple du Soleil, & à la Maiſon des Vierges Choiſies, où l'on prenoit ſoin de le conſerver toute l'année: & c'étoit un fort mauvais préſage, quand

il venoit à s'éteindre. S'il ne faisoit point de soleil la veille de la Fête, qui étoit le jour auquel on aprêtoit toutes les choses qui étoient nécessaires pour le Sacrifice du lendemain, & si par conséquent il n'y avoit pas moyen d'en tirer du feu, on prenoit deux petits bâtons, gros comme le pouce, longs de demi aune, & d'un certain bois apellé *Vyaca*, qui ressembloit à-peu-près à de la canelle, & à force de les frotter ensemble, on en faisoit sortir quantité d'étincelles, qui prenoient à la mêche. Les Indiens se servent de ce bois au lieu de fusil, & en portent ordinairement quelques morceaux lorsqu'ils voyagent, afin de faire du feu si la nuit les surprend en quelque Désert, comme je l'ai vu plusieurs fois en voyageant avec eux; mais les Bergers surtout s'en servent ordinairement à la campagne. Au-reste le mot *Vyaca* sert de nom & de verbe.

Quoique cette sorte de fusil fût très-propre à faire du feu, cependant lorsque la nécessité les contraignoit de s'en servir pour le Sacrifice de leurs Fêtes, ils s'en affligeoient fort, & le prenoient pour un très-mauvais présage; disant qu'il falloit bien que le Soleil fût irrité contr'eux, puisqu'il refusoit de leur donner du feu de sa main. Après qu'ils avoient fait rôtir la chair de leurs Sacrifices dans les deux principales Places de la Ville, ils la distribuoient à tous ceux qui se trouvoient à cette solemnité, savoir aux *Yncas*, puis aux *Curacas*, & ensuite à tous les autres, selon le rang qu'ils tenoient. Outre cette viande on leur donnoit du pain apellé *Cancu*, c'étoit le prémier plat qu'on leur servoit dans cette solemnité. Après cela on leur aportoit plusieurs autres mêts, dont ils se rassasioient sans s'interrompre par la boisson; parce que la coutume générale des Indiens du *Pérou*, étoit de ne boire jamais tandis-qu'ils mangeoient. Ce que nous avons dit d'eux peut avoir donné lieu à l'opinion de quelques Espagnols, qui ont soutenu que ces *Yncas*, & leurs Sujets, communioient à la manière des Chrétiens. Mais comme les jugemens sont libres, je ne puis empêcher que chacun n'accommode à son sentiment les choses que j'en écris. Après qu'ils avoient bien mangé, on leur aportoit à boire, ce qu'ils faisoient jusqu'à l'excès; car pour dire la vérité, c'étoit le plus grand vice qu'eûssent en ce tems-là ces Indiens. Mais aujourd'hui Dieu leur a fait la grace de s'être corrigés de ce défaut, à quoi leur a fort servi l'exemple des Espagnols; desorte que bien-loin de s'enivrer, comme ils faisoient autrefois, ils ont en si grande horreur l'ivrognerie, que s'ils se corrigeoient de leurs autres défauts aussi-bien que de celui-ci, ils seroient capables sans-doute de prêcher l'Evangile, & par leur vie, & par leur exemple.

CHAPITRE XXIII.

De leurs Festins, & de l'Ordre qu'ils observoient à boire les uns aux autres.

DURANT ces Jours de réjouïssance, l'*Ynca*, assis dans son fauteuil d'or massif, envoyoit dire à ses parens, nommés *Hanan Cuzco* & *Hurin Cuzco*, qu'ils bûssent en son nom aux principaux Indiens des Nations étrangères, qui étoient venus-là pour assister aux cérémonies. Pour y satisfaire, ils invitoient prémièrement les Capitaines qui s'étoient signalés à la Guerre; car quoique ceux-ci ne fûssent Seigneurs d'aucuns Vassaux, ils ne laissoient pas d'être préférés aux *Curacas*, à-cause des belles actions qu'ils avoient faites. Mais si le *Curaca* tenoit rang de Seigneur, ou s'il avoit eu du commandement à la Guerre, ils l'honoroient d'une façon extraordinaire, pour l'une & l'autre de ces qualités. En second lieu, l'*Ynca* envoyoit inviter à boire les *Curacas* des environs de *Cuzco*, savoir tous ceux que le prémier *Ynca Manco Capac* avoit réduits à son service. Ceux-ci, par un privilège particulier que ce Prince leur avoit donné d'être apellés *Yncas*, étoient estimés tels, & tenoient rang après le prémier degré des *Yncas* du Sang Royal; on les préféroit même à toutes les autres Nations. Car l'intention de ces Rois ne fut jamais de retrancher, ou de diminuer tant soit peu les privilèges que leurs Ancêtres avoient accordés à leurs Sujets: au-contraire ils les confirmoient tous les jours, & les augmentoient de plus en plus.

Pour ce qui regarde leur coutume de boire les uns aux autres, il faut savoir que tous ces Indiens en général, & chacun en son particulier, avoient pour cet effet, & ont encore aujourd'hui, une couple de vases ou de coupes de même grandeur, de même forme & d'un même metal, d'or ou d'argent, & quelquefois aussi ils étoient de bois. Ils avoient ces vases égaux, afin qu'ils bûssent également, & qu'il n'y eût point de supercherie dans ce défi mutuel; en quoi ils procédoient de la manière qui suit. Celui qui provoquoit un autre à boire, tenoit un de ces vases dans chaque main; & si la personne à qui il buvoit étoit de moindre qualité que lui, il lui donnoit le vase de la main gauche; & au-contraire s'il étoit plus qualifié, ou du-moins son égal, il lui présentoit celui de la droite, & faisoit des complimens plus ou moins, selon le rang qu'il tenoit. Alors, après avoir bu, il retournoit à sa place. Le prémier défi se faisoit toujours dans ces débauches du plus grand au moindre, par une manière de faveur que le Supérieur faisoit à son Inférieur: c'est pourquoi le Sujet ne prenoit jamais la hardiesse de boire à son Seigneur, parce qu'il vouloit donner par-là une marque de soumission & de servitude.

Suivant cette coutume, l'*Ynca* envoyoit prémièrement inviter ses Sujets, selon l'ordre que nous avons dit, préférant dans chaque Nation les gens de commandement à ceux qui n'en avoient point. L'*Ynca*, qui portoit la parole de

ce défi, disoit à celui qu'il attaquoit: *Le* Capa Ynca *vous envoie inviter à boire, & je viens ici pour vous faire raison de sa part.* Le Capitaine, ou le *Curaca*, prenoit le vase en même tems avec beaucoup de respect, & levoit les yeux du coté du Soleil, pour lui rendre graces de cette faveur extraordinaire que son fils lui faisoit, dont il se confessoit indigne; puis aussi-tôt qu'il avoit bu, il rendoit le vase à l'*Ynca*, sans lui dire mot, ni faire d'autre compliment que de donner plusieurs baisers à l'air pour marque d'adoration.

Il faut remarquer ici que l'*Ynca* n'envoyoit jamais inviter à boire tous les *Curacas* en général, excepté les Capitaines, mais quelques-uns en particulier; de ceux que ses Vassaux aimoient le plus, pour les avoir reconnus portés à procurer le Bien Public: ce qui étoit le principal but de l'*Ynca*, des *Curacas*, & des autres Officiers, en tems de Paix & de Guerre. Pour les autres *Curacas*, les *Yncas* qui les défioient à boire, les invitoient en leur propre nom, & non pas de la part de l'*Ynca*; ce qui ne laissoit pas de faire plaisir au *Curaca*, parce que celui qui buvoit à sa santé étoit fils du Soleil, aussi-bien que le Roi-même.

Quelque tems après qu'on avoit bu cette prémière santé, les Capitaines & les *Curacas* de toutes les Nations défioient à boire, les uns l'*Ynca* même, & les autres ses proches parens, dans le même ordre qu'on les avoit défiés eux-mêmes. Le compliment ordinaire qu'ils observoient en cela, étoit de s'aprocher de l'*Ynca*, sans lui dire aucune parole; ils donnoient seulement des baisers à l'air, pour marque d'adoration. L'*Ynca* les reçevoit aussi-tôt avec beaucoup de douceur & de civilité, puis il prenoit en main les vases qui lui étoient présentés. Et parce qu'il ne pouvoit pas tout boire par bienséance, & que même cela ne lui étoit pas permis, il les portoit à la bouche, & en buvoit plus ou moins, selon la faveur qu'il vouloit faire à ceux qui lui avoient présenté les vases, & qu'il les en jugeoit dignes, ou pour leur propre mérite, ou pour le rang qu'ils tenoient. Cela fait il commandoit à ses Gentilshommes, qui étoient tous *Yncas* privilégiés, de boire pour lui avec ses Capitaines & ses *Curacas*, auxquels ils rendoient leurs vases après avoir bu. Les *Curacas* les avoient en grande vénération, comme une chose sacrée; parce que le *Capa Ynca* les avoit touchés de ses lèvres & de sa main, ils n'y buvoient jamais plus; & même ils ne les touchoient pas, mais ils les mettoient en de certains lieux, où ils les adoroient comme des Idoles, en mémoire de ce que l'*Ynca* les avoit maniés.

Après avoir ainsi bu les uns aux autres ils se remettoient à leurs places, & alors on voyoit paroître des troupes de Baladins qui se mettoient à danser aux chansons. Après ceux-ci il en venoit d'autres qui étoient masqués, portant à la mode de leur pays plusieurs blasons & devises. Tandis-qu'ils passoient ainsi le tems à chanter & à danser, ceux qui les regardoient faire ne cessoient point de boire, principalement les *Yncas*, les *Curacas* & les Capitaines, qui buvoient les uns aux autres, & se faisoient raison, selon qu'ils étoient amis ou voisins, & pour des conditions particulières qui les y obligeoient. Cette Fête, qu'ils apelloient *Raymi*, duroit neuf jours, pendant lesquels ils faisoient toute la bonne chère qu'on sauroit dire, & ne pensoient qu'à se réjouïr. Mais ils n'employoient

ployoient

ployoient que le prémier jour seulement à leurs Sacrifices, lorsqu'ils en vouloient tirer un présage. Après les neuf jours les *Curacas* s'en retournoient dans leur Pays, avec la permission du Roi. On ne sauroit exprimer la joie qu'ils avoient, d'avoir assisté à la principale Fête du Soleil leur Dieu. Si le Roi étoit à la guerre, ou à la visite de ses Royaumes, dans le tems de cette Fête, l'*Ynca* son Lieutenant à *Cuzco*, le grand Prêtre & les autres *Yncas* du Sang Royal la faisoient célébrer, & les *Curacas* s'y trouvoient avec les Ambassadeurs des Provinces. Pour le Roi, il la solemnisoit au lieu où il se trouvoit : il est vrai qu'il ne le faisoit pas avec tant de magnificence qu'à *Cuzco*.

CHAPITRE XXIV.

Des Cérémonies qu'ils observoient à faire les Yncas *Chevaliers, & quel en étoit l'examen.*

LE mot *Huaraca*, qui est de la Langue générale du *Pérou*, signifie la même chose qu'*armer quelqu'un Chevalier*. Leur intention étoit dans cette Cérémonie, de donner aux jeunes Princes du Sang des marques d'honneur, & de les rendre capables des actions Militaires & Politiques. Car ils n'étoient propres sans cela ni à l'un, ni à l'autre ; parce qu'ils ne passoient encore que pour des Damoiseaux, comme disent les Livres de Chevalerie, & qu'ils ne pouvoient suporter la fatigue des Armes à-cause de leur bas âge. Ceux à qui l'on vouloit donner ces marques de distinction, se devoient résoudre de passer par un examen rigoureux, & d'être mis à l'épreuve de tous les travaux & de toutes les austérités qui se pouvoient présenter dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Pour mieux donner à entendre les choses qui se passoient dans cette Cérémonie, nous traiterons de cette matière dans trois ou quatre chapitres; parce que, quelque barbares que fûssent ces Indiens, ils observoient dans cette action plusieurs particularités dignes d'être décrites exactement, & qui se raportoient directement à la Discipline Militaire. Il faut donc savoir que toutes les fois qu'il se faisoit des Chevaliers, le Menu-Peuple se réjouïssoit beaucoup; & que ce jour-là n'étoit pas moins honorable à ceux qu'on admettoit à faire leurs preuves, qu'il l'étoit aux *Yncas* jeunes ou vieux. Car selon que les jeunes Gentilshommes s'en aquitoient bien ou mal, cette action tournoit à la gloire ou à la honte de toute leur parenté. Mais on faisoit surtout attention à la manière dont s'en aquitoient ceux de la famille du Roi, principalement les Princes légitimes & du Sang Royal, à-cause que leurs plus proches s'intéressoient dans le blâme ou dans la louange qui leur en revenoit. On admettoit donc chaque année, ou bien de deux en deux ans, selon que l'occasion s'en présentoit, à l'épreuve militaire les jeunes *Yncas* seulement, & non les autres, quelque Grands-Seigneurs que fûssent leurs Pères. Pour être admis à cet examen,

men, il falloit avoir ſeize ans; & alors ceux qui s'y préſentoient, étoient mis dans une Maiſon apellée *Collcampata*, & bâtie exprès pour y faire ces exercices. Elle étoit encore ſur pié quand je ſortis du Pays, je me ſouviens même d'y avoir vu faire quelques-unes de ces Cérémonies, quoiqu'à parler proprement elles fûſſent plutôt des ombres de celles du paſſé, que de véritables images de leur ancienne grandeur. Il y avoit dans cette maiſon pluſieurs Vieillards *Yncas*, qui à-cauſe de leur expérience dans les affaires de la Paix & de la Guerre étoient choiſis pour être les Maîtres de ces Novices, & pour les examiner ſur les choſes que nous dirons, & ſur pluſieurs autres points qui me ſont échapés de la mémoire. Ils les faiſoient jeûner ſix jours durant, avec une grande auſtérité; puiſqu'ils ne donnoient à chacun d'eux qu'une poignée de blé tout crud, nommé *Cara*, & qu'un verre d'eau, ſans y entremêler ni ſel, ni *Uchu*, qui eſt une certaine graine qu'on apelle en Eſpagne *Poivre des Indes*, qui a cette ſecrète propriété de donner du goût aux choſes mauvaiſes, & aux herbes-mêmes. Quoiqu'un jeûne ſi rigoureux ne dût être que de trois jours, ils le redoubloient cependant aux Novices, pour éprouver s'ils ſeroient gens à endurer la faim, la ſoif, la fatigue, & les autres incommodités de la Guerre. Ce n'étoient pas ſeulement ces Novices qui jeûnoient, mais encore leurs plus proches parens, qui néanmoins n'y aportoient pas une ſi grande auſtérité; ils prioient tous enſemble le Soleil leur Père commun, qu'il lui plût de donner à leurs enfans autant de courage & de force qu'il leur en falloit pour s'aquiter de ces exercices avec honneur. Que ſi parmi ces Novices il s'en trouvoit quelques-uns qui ne fûſſent pas d'une complexion aſſez forte, ou qui ne pouvant ſouffrir la faim demandâſſent qu'on leur donnât à manger, les Vieillards qui les avoient ſous leur charge les rejettoient auſſi-tôt, comme indignes du rang où ils aſpiroient. Après que les autres s'étoient aquités du jeûne ponctuellement, ils leur donnoient à manger un peu plus que de coutume, afin qu'ils ne fûſſent pas ſi foibles. Ils les éprouvoient enſuite ſur la diſpoſition de leur corps, & les faiſoient courir pour cet effet depuis la Colline de *Huanuncari*, qu'ils tenoient pour ſacrée, juſqu'à la Fortereſſe de la Ville, d'où il y a bien près d'une lieuë & demie. Ils mettoient au bout de cette carrière une banderolle, & le prémier qui y arrivoit étoit choiſi pour Capitaine de tous les autres. Après celui-ci l'on faiſoit encore beaucoup de cas du ſecond, du troiſième & du quatrième, juſqu'au dixième des plus diſpos: au-contraire ceux qui perdoient haleine, & qui ne pouvoient franchir la carrière, étoient rejettés & tenus pour infames. Les pères & les parens de ceux qui couroient étoient le long de cette lice, où ils ne ceſſoient de les encourager à bien faire, en leur remettant devant les yeux le deshonneur ou la gloire qui leur en pouvoit revenir, & leur diſant tout haut qu'ils ſe réſolûſſent à crever, plutôt que de ne pas venir à bout de cette courſe. Après les avoir ainſi exercés, le lendemain on les ſéparoit en deux troupes égales, mettant les uns dans la place comme tenans, & les autres dehors comme aſſaillans, afin de gagner le Fort ou de le défendre. On les faiſoit combattre encore le lendemain, mais ceux qui avoient été les aſſaillans le jour précédent, étoient alors les tenans; & au-contraire on les éprouvoit par-là de toutes les manières, & on pouvoit juger s'ils

s'ils auroient à l'avenir autant de courage & de force qu'il en faut pour tenir bon dans un Fort, ou pour l'attaquer. Quoiqu'on leur donnât dans ces exercices, des armes dont le tranchant étoit émoussé, ils ne laissoient pas de s'en servir au dommage de plusieurs, qui en étoient blessés, & quelquefois tués: tant le désir de la victoire étoit ardent dans l'esprit de ces jeunes gens.



CHAPITRE XXV.

Qu'ils devoient savoir faire leurs Armes & leur Chaussure.

ENSUITE de tous ces exercices dont nous venons de parler, ils faisoient luter ensemble les plus égaux en âge; ils les exerçoient même à sauter, à jetter une pierre, & à darder un javelot. Ils les faisoient aussi tirer à un blanc avec un arc & des flèches; quelquefois aussi ils mettoient le but plus loin qu'on n'avoit accoutumé, pour rendre leurs bras plus souples & plus robustes; ils leur faisoient faire la même chose avec des frondes, dont ils se servoient fort adroitement. En un mot ils éprouvoient leur adresse au manîment de toutes les armes qu'on portoit à la Guerre. Outre cela ils les mettoient quelquefois en sentinelle dix ou douze nuits de suite, & les apelloient à des heures incertaines, pour voir s'ils veilloient ou non, & s'ils étoient gens à résister au sommeil. Que s'ils en trouvoient quelqu'un qui dormît, ils le reprimendoient rudement, & lui reprochoient qu'il n'étoit pas homme encore mais un enfant, & par conséquent indigne d'être honoré des dignités & des charges de la Guerre. Ils ne les châtioient pas seulement par des remontrances, mais encore par des coups. Car pour éprouver leur constance, ils leur en donnoient souvent de bien rudes avec des houssines sur les cuisses & sur les bras, que les Indiens du *Pérou* ont accoutumé d'avoir nuds. Que si par leur mine ou par le remuement des bras & des cuisses ils témoignoient être sensibles à la douleur, ils les renvoyoient aussi-tôt; leur alléguant pour raison, que celui qui n'étoit pas capable d'endurer de petits coups de houssine, le seroit encore moins d'en souffrir de grands, quand il seroit chargé tout-de-bon, & avec des armes dangereuses. Desorte qu'ils ne pouvoient se montrer sensibles à la douleur, à-moins que de passer pour des efféminés.

Quelquefois encore ils les exposoient dans une place publique, où entroit un Maître-d'Armes, tantôt avec une épée à deux mains apellée *Mucana*, tantôt avec une pique qu'ils nomment *Chuqui*. Alors ce Maître se mettoit à faire des armes devant eux, & présentoit la pointe de l'épée ou de la pique devant leurs yeux, comme s'il eût voulu les arracher; ou bien il faisoit semblant de leur vouloir couper un bras, ou une cuisse. Que s'il leur arrivoit par malheur de donner la moindre marque de crainte, ou en clignant des yeux, ou en retirant la cuisse, ils ne les admettoient plus à cette épreuve; disant qu'il n'étoit pas possible que celui qui étoit épouvanté par les armes de ses Amis, quoiqu'il

fût

fût aſſuré qu'il n'en ſeroit point frapé, ne fût encore plus effrayé des armes de ſes Ennemis. S'ils vouloient donc paſſer pour courageux, il falloit qu'ils ſe montrâſſent invincibles aux coups, & inébranlables comme des écueils que les vents & les vagues agitent.

Outre ce que j'ai dit ci-devant, il falloit qu'ils ſçûſſent faire toutes les armes offenſives dont ils avoient beſoin à la Guerre, ou du-moins les plus communes; comme par exemple un arc, des flèches, une maſſuë, un javelot, une lance, & une fronde. Ils ne ſe ſervoient d'autres armes défenſives que de boucliers, qu'on nommoit *Huallcanca*, & qu'ils devoient auſſi ſavoir faire. Il falloit de-plus qu'ils fiſſent eux-mêmes leur chauſſure ou leurs ſouliers, apellés *Uſuta.* Ils en faiſoient la ſemelle de peau de jonc ou de chanvre, & le deſſus avec des treſſes de laine, ou de chanvre même, deſorte qu'ils reſſembloient à-peu-près aux ſandales de nos Religieux. Les treſſes ou les cordons de ces ſouliers ſont, comme je l'ai dit, de laine torſe, ce qu'ils font habilement avec un petit bâton qu'ils tiennent d'une main, & la laine de l'autre. Pour faire un ſoulier, il ne leur faut que demi-aune de cette treſſe, qui eſt à-peu-près de la groſſeur du pouce; parce que plus elle eſt groſſe, & moins elle offenſe le pié. Voilà le but principal de cette coutume qu'ils avoient de faire des treſſes & des cordons, & qui eſt bien éloigné de ce qu'en dit un certain Auteur qui a fait une *Hiſtoire des Indes*, où parlant des *Yncas* il remarque bien ce qu'ils faiſoient, mais il ne ſpécifie point comment ni à quelle fin, & il ſemble nous vouloir faire accroire qu'ils ne le ſavoient pas eux-mêmes. Mais on doit lui pardonner cela, auſſi-bien que pluſieurs autres fauſſetés; parce que n'ayant pas été ſur les lieux, il a été obligé d'écrire ſon Hiſtoire ſur des Mémoires que des Eſpagnols lui envoyoient ſelon leurs intérêts & leurs prétentions, & dont il ne pouvoit pas connoître la fauſſeté. Ce ſeroit au-reſte une pure extravagance, de dire que les *Yncas* s'amuſâſſent à filer, ſi ce n'étoit afin de faire des treſſes pour leurs ſouliers; puiſqu'il faut tenir pour une maxime générale, qu'ils ont été de tous les Gentils, ceux qui ont eu le plus en horreur les occupations des femmes. Auſſi n'ont-ils jamais aſpiré qu'à des choſes hautes, comme des gens qui ſe piquoient d'être fils du Soleil, & de ne faire par conſéquent que des actions dignes d'eux, c'eſt-à-dire illuſtres & tout-à-fait héroïques.

Le terme qu'ils emploient quand ils veulent dire *faire de la treſſe*, eſt ſpécifié par le mot *Milluy*, qui n'eſt qu'un ſeul Verbe, qui ſignifie *tordre de la laine avec un bâton* pour des cordons de ſouliers, ou pour des cordes même à porter quelque fardeau; car ils en faiſoient auſſi de laine. Comme ce métier n'apartenoit qu'aux hommes, les femmes ne ſe ſervoient jamais de ce mot dans leur Langue générale; parce, diſoient-elles, qu'en le proférant elles auroient démenti leur ſexe. Par la même raiſon les hommes ne ſe ſervoient pas du verbe *Buchca*, qui ſignifie *filer avec un fuſeau*, comme font les femmes, & qui ſe prend encore pour le fuſeau même. Il faut remarquer ici que ces façons de parler ſont fort ordinaires à cette Langue, comme nous le démontrerons ci-après, par l'exemple de certains noms, & de quelques verbes, que les plus Curieux ſeront bien-aiſes de ſavoir. Car faute de les entendre, il arrive très-ſouvent que les Auteurs qui écrivent en *Eſpagne* les Hiſtoires du *Pérou*, attribuent

tribuent faussement à ces Indiens, & à leurs *Yncas*, des choses qui leur sont desavantageuses. Mais pour revenir à ceux qu'on reçevoit Chevaliers, on vouloit qu'ils sçûssent faire leurs armes & leurs souliers, afin qu'ils n'en manquâssent pas lorsqu'ils seroient à la guerre.

CHAPITRE XXVI.

Ils reçevoient le Prince à faire l'épreuve de Chevalier, & le traitoient avec plus de rigueur que les autres.

DURANT les épreuves qu'on faisoit de ces jeunes *Yncas* avant que de les reçevoir Chevaliers, il ne se passoit pas de jour que les Capitaines & les Maîtres de cette Cérémonie ne leur fissent un Discours pour les exciter à bien faire. Ils leur remettoient en mémoire la dignité de leur Race qu'ils tiroient du Soleil, & les belles actions des Rois leurs Ancêtres, & des autres Grands Hommes descendus d'eux. Ils leur représentoient ensuite les généreux efforts qu'ils étoient obligés de faire dans les combats, pour l'accroîssement de leur Empire; la patience qu'il leur falloit avoir dans les travaux, pour donner des preuves de leur courage; la piété, la douceur & la clémence envers les pauvres Sujets; l'intégrité requise pour empêcher que l'innocence ne fût opprimée, & la libéralité dont ils devoient user envers tous en qualité de fils du Soleil. En un mot ils leur enseignoient ponctuellement tous les préceptes de leur Philosophie Morale, & tout ce qu'il falloit que fissent des hommes comme eux, qui se piquoient de divinité, & d'être venus du Ciel en Terre. Ajoutez à cela qu'ils les faisoient coucher sur le pavé, jeûner fort austèrement, aller piés nuds, & pratiquer toutes les autres choses qu'ils jugeoient à-peu-près nécessaires aux Gens-de-guerre.

On admettoit aussi à cette épreuve le Prince, c'est-à-dire l'aîné des *Yncas*, légitime héritier de l'Empire. Pour cet effet, aussi-tôt qu'il étoit en âge de pouvoir faire ces exercices, on lui faisoit subir l'examen avec la même rigueur qu'aux autres, sans que sa qualité, quelque éminente qu'elle fût, l'exemtât d'aucune fatigue: tout l'avantage qu'il avoit au-dessus des autres, c'est que celui qui avoit gagné la banderolle qu'on mettoit au bout de la lice, & qui par conséquent devoit être le Capitaine des autres, la donnoit d'abord au Prince; parce, disoient-ils, qu'elle lui apartenoit de droit, avec le Royaume dont l'héritage le regardoit. Mais dans tous les autres exercices, soit qu'il fallut jeûner, ou passer par la Discipline de la Guerre, ou savoir faire ses armes & ses souliers, ou dormir à terre, être mal nourri, & aller piés nuds, ils ne lui donnoient pas plus de privilège qu'aux moindres Novices. Au contraire ils le traitoient plus rudement qu'eux, alléguant pour raison que puisqu'il devoit être Roi, il étoit raisonnable qu'il surpassât les autres en vertu aussi-bien qu'en dignité; qu'il ne devoit céder à personne en constance dans l'ad-

versité, ni en modération dans la prospérité; enfin qu'il devoit être le plus actif & le plus vigilant de son Royaume, surtout à la Guerre. Toutes ces qualités, disoient-ils, lui donnoient plus de droit à la Couronne, que la qualité de fils légitime & d'aîné. Ils ajoutoient à ces choses qu'il étoit absolument nécessaire d'accoutumer les Rois & les Princes à la fatigue des Armes, afin qu'ils aprîssent à faire cas de ceux qui les servoient à la Guerre, & à reconnoître ce qu'ils valoient. Durant tout le tems de cette épreuve, qui se faisoit d'une Nouvelle Lune à l'autre, le Prince étoit habillé de méchans haillons, avec lesquels il paroîssoit en public toutes les fois qu'il le falloit. On l'habilloit ainsi pour lui aprendre à ne se point méconnoître dans sa condition, & à ne mépriser jamais les Pauvres quelque puissant Roi qu'il fût, se souvenant qu'il s'étoit vu en aussi mauvais équipage qu'eux, & par conséquent qu'il étoit obligé de les aimer & d'user de charité envers eux, s'il vouloit se rendre digne du nom *Huachacuyac*, c'est-à-dire *Amateur des Pauvres*, qui étoit l'éloge dont ils honoroient leurs Rois.

Après cet examen on donnoit les marques d'honneur, & le nom de vrais *Yncas* fils du Soleil, à tous ceux qui s'en étoient rendus dignes; & en même tems les sœurs & les mères de ces nouveaux Chevaliers venoient à eux, & leur chaussoient des souliers de tresse ou de corde, en témoignage de ce qu'ils avoient passé par le rigoureux examen de toutes les fonctions militaires.



CHAPITRE XXVII.

*L'*Ynca *donnoit les principales marques d'honneur aux nouveaux Chevaliers, & ils reçevoient les autres de quelqu'un de ses Parens.*

CETTE cérémonie n'étoit pas plutôt achevée, qu'ils en donnnoient avis au Roi, qui venoit en même tems accompagné des plus anciens de son Sang. Alors ces jeunes Guerriers s'étant prosternés devant lui, il leur faisoit un Discours en peu de paroles, dans lequel il leur remontroit que ce n'étoit pas assez d'avoir les marques d'honneur & les ornemens de Chevaliers du Sang Royal, mais qu'il en falloit savoir user, & mettre en pratique les vertus que leurs Prédécesseurs avoient euës; qu'ils devoient surtout exercer la justice envers les Pauvres, soulager les Malheureux, & leur montrer par les effets qu'ils étoient vrais fils du Soleil. Que cette qualité de fils du Soleil les devoit engager à rendre leurs actions aussi éclatantes que les rayons de leur Père, puisqu'il les avoit envoyés du Ciel en Terre pour le bien commun de ses Sujets. Après que le Roi avoit achevé de parler, les Prétendans s'aprochoient l'un après l'autre, & se mettoient à genoux devant lui, & ils reçevoient de sa main la prémière & la principale marque d'Honneur & de Dignité Royale, qui étoit d'avoir les oreilles percées. L'*Ynca* lui-même les leur perçoit dans l'endroit où l'on porte ordinairement les pendans, & il les perçoit avec de grosses épin-



CEREMONIES que les INCAS observent en faisant CHEVALIERS les PRINCES de leur SANG.

Liv. VI. ch. XXVII.

épingles d'or qu'il y laiſſoit, afin qu'ils en élargîſſent peu-à-peu le trou, dont la grandeur étoit incroyable. Le nouveau Chevalier baiſoit enſuite la main de l'*Ynca*, en reconnoiſſance de la faveur qu'il en avoit reçuë. Cela fait il paſſoit outre, & ſe proſternoit devant un autre *Ynca*, qui étoit oncle ou frère du Roi, & qui tenoit le ſecond rang après lui. Cet *Ynca*, pour témoigner au Chevalier qu'il avoit paſſé par la rigueur de l'examen, lui ôtoit ſes ſouliers de corde, & lui en mettoit de plus jolis, qui étoient de laine, comme ceux que le Roi & les autres *Yncas* portoient : cette cérémonie étoit à-peu-près ſemblable à celle qu'on fait en *Eſpagne*, lorſqu'on donne à quelqu'un l'Ordre de Chevalerie. Dès-que l'*Ynca* l'avoit ainſi chauſſé, il le baiſoit à l'épaule droite, & lui diſoit, pour l'exciter davantage aux actions vertueuſes; *le Fils du Soleil, qui a donné de ſi belles preuves de ſa vertu, mérite d'être adoré :* car le mot *Baiſer* ſignifie auſſi *adorer*, ou *porter du reſpect*, & *faire grace.* Après cette dernière cérémonie, le nouveau Chevalier entroit dans un lieu richement paré, où les autres *Yncas* les plus anciens lui donnoient l'écharpe, qui étoit une eſpèce de drap de cotton, qu'ils ne pouvoient porter que lorſqu'ils étoient parvenus à l'âge viril. Cette écharpe, ou plutôt ce drap étoit fait en forme de couverture à trois pointes, dont il y en avoit deux qui étoient couſuës tout du long à un cordon de la groſſeur d'un doigt, qui leur ſervoit de ceinture, deſorte qu'une partie du drap leur couvroit les parties honteuſes, & l'autre qui paſſoit entre les cuiſſes étoit attachée par derrière au même cordon, d'où ſe formoit une eſpèce de caleçon, pour être plus honnêtement quand ils quitoient leur habit. Cette marque d'honneur qui ſe donnoit, comme je l'ai dit, en l'âge viril étoit une des principales après celle d'avoir les oreilles percées. Car pour les ſouliers, c'étoit plutôt pour leur commodité qu'on les leur donnoit, comme à des gens fatigués, que comme une marque eſſentielle d'honneur ou de dignité.

Le mot *Huaracu*, qui contient en ſoi tout ce que nous avons dit de cette ſolemnité, eſt tiré du nom *Huara* qui ſignifie *drapeau*; parce que celui qui méritoit d'en être honoré, étoit dès-lors déclaré capable de toutes les dignités où l'on pouvoit parvenir en Paix & en Guerre. Outre ces ornemens, ils mettoient ſur la tête des nouveaux Chevaliers deux ſortes de fleurs: l'une s'apelloit *Cantut*; cette ſorte de fleur étoit fort belle, & il y en avoit de jaunes, de rouges & de noires: l'autre fleur ſe nommoit *Chihuayhna*; elle étoit rouge, & preſque ſemblable aux œuillets d'*Eſpagne.* Les gens du commun, ni même les *Curacas*, quelque grands Seigneurs qu'ils fûſſent, ne pouvoient porter de ces fleurs, & cela n'étoit permis qu'aux *Yncas* de Sang Royal. Ils leur paroient encore la tête des fueilles d'une certaine plante à-peu-près ſemblable au lierre, qu'on apelloit *Vinay Huayna*, c'eſt-à-dire *toujours jeune* ; parce qu'elle conſerve longtems ſa verdure, & ne la perd point, pas même quand elle eſt ſèche. Ils paroient auſſi de ces mêmes fleurs, & de cette même herbe, la tête du Prince, auquel ils ne donnoient point d'autres marques d'honneur que celles des Chevaliers *Yncas*, excepté la bordure, qui lui prenoit d'une temple à l'autre, & qui avoit environ quatre doigts de long; car elle n'étoit pas ronde comme les Eſpagnols ſe le ſont imaginés, mais faite en forme de frange, & de laine rouge,

ge, parce que ces Indiens n'avoient pas l'usage de la soie. Personne que le Prince héritier de la Couronne n'avoit droit de porter cette bordure, pas même son frère, encore falloit-il que le Prince eût passé par l'examen de Chevalerie pour la pouvoir porter. La dernière marque de distinction qu'on donnoit au Prince, étoit un javelot d'une aune de long, & une hache d'armes, dont le fer étoit d'un coté comme celui d'un couteau large, & de l'autre en pointe de diamant, & ressembloit à-peu-près à une pertuisane. Quand on lui mettoit ces armes en main, on prononçoit ordinairement le mot *Aucacunapac*, qui est le datif du nombre plurier, comme s'ils eûssent dit ; „ On vous donne ces armes, afin que vous-vous en serviez à châtier les Tirans, les Traîtres, les „ Cruels, les Fainéans, & les autres Vicieux qui troublent la Societé:" tous ces défauts sont compris dans le mot *Auca*. Pour le bouquet de fleurs odoriférantes, ils le prenoient pour un symbole de clémence, de douceur & de piété, aussi-bien que les autres ornemens qu'il devoit avoir, pour s'en servir à l'avantage des gens-de-bien, & de ceux qui lui seroient fidèles. Ils lui disoient là-dessus que comme le Soleil son père faisoit croître ces fleurs à la campagne pour donner du plaisir aux hommes, il devoit de-même produire & nourrir ces belles vertus dans son ame pour faire du bien à tout le monde, afin qu'il n'y eût personne qui ne l'apellât avec raison *Amateur des Pauvres*, & qu'ainsi sa renommée fût immortelle dans le monde.

Après que ces bons Vieillards, qui avoient le soin d'instruire ces nouveaux Chevaliers, avoient dit toutes ces choses au jeune Prince en présence de son père ; ses oncles, ses frères, & tous les autres du Sang Royal se présentoient devant lui, & se mettant à genoux, selon leur coutume, ils l'adoroient tous ensemble, comme si par cette cérémonie ils l'eûssent déclaré légitime héritier & successeur de l'Empire: ils lui donnoient ensuite la bordure rouge, par où finissoient les solemnités requises pour faire des Chevaliers.

CHAPITRE XXVIII.

Des marques d'honneur des Rois, & des autres Yncas.

OUTRE la bordure dont nous venons de parler, que le Roi portoit de-même, excepté qu'elle étoit rouge, l'*Ynca* avoit sur la tête une autre marque d'honneur qui lui étoit encore plus particulière ; c'étoit deux plumes ou deux bouts d'aîle d'un Oiseau qu'on apelloit *Coraquenque*, & qui est de la grosseur d'un Faucon. Ce mot, qui est un nom-propre dans la Langue générale du Pays, ne signifie rien dans celle qui devroit être particulière entre les *Yncas*. Il falloit que les plumes de cet Oiseau, qui sont tachetées de noir & de blanc, ne fûssent pas toutes deux d'une même aîle, & qu'on les agençât proprement, comme celles que j'ai vu porter à l'*Ynca Sayri Tupac*. Je remarquerai ici qu'au Désert de *Villcanuta*, qui est à trente-deux lieuës de *Cuzco*, au

bas

bas de la grande montagne neigeuſe il y a un petit marais, où ſe trouvent les Oiſeaux dont on tire ces plumes. Ceux qui les ont bien conſidérés affirment comme une choſe très-véritable, que l'on n'en voit jamais que deux à-la-fois, ſavoir le mâle & la femelle, qui ſont toujours les mêmes, à ce qu'ils diſent, ſans qu'on ſache ni d'où ils viennent ni où ils ſe nourriſſent, & ſans qu'on ait jamais aperçu que ceux-là dans le *Pérou*, quoiqu'il y ait pourtant dans cette Contrée pluſieurs montagnes neigeuſes inhabitées, & pluſieurs marais ſemblables à celui de *Villcanuta*. Ce conte aproche fort de la fable du *Phœnix*; mais il y a cette différence, que le *Phœnix* eſt unique, & que perſonne ne l'a vu; au lieu qu'il y a deux Oiſeaux de cette eſpèce, & qui ſont viſibles.

Les Rois *Yncas* étant donc perſuadés qu'il n'y avoit que ces deux Oiſeaux dans le monde, les regardoient comme un emblême de *Manco Capac* & de ſa Femme, venus du ciel à ce qu'ils diſoient; & à-cauſe de cela ils ſe paroient de leurs plumes, les tenoient pour ſacrés, & les eſtimoient ſi fort que perſonne qu'eux n'avoit droit de les porter. Mais quoiqu'ils en diſent, je ſuis aſſuré qu'il y a pluſieurs autres Oiſeaux de la même eſpèce. Ce qui les a trompés ſans-doute, eſt qu'ils n'ont vu d'ordinaire que deux de ces Oiſeaux à-la-fois, qui vont toujours de compagnie. Quoiqu'il en ſoit, il ſuffit de ſavoir que les Rois *Yncas* ont pour principale marque d'honneur les plumes du *Coraquenque*. On m'a dit depuis qu'il y a maintenant pluſieurs Indiens qui ſe parent de ces plumes, afin qu'on les croie ſortis du Sang Royal des *Yncas*: mais il n'y a point d'aparence à cela, parce que la race en eſt preſque toute perduë. Que ſi quelque choſe les a rendus téméraires juſqu'à ce point, ç'a été ſans-doute le mêlange qui s'eſt fait des Etrangers avec ceux de leur Nation, par où ont été confonduës les marques d'honneur qu'ils portoient ſur la tête, afin d'être diſtingués des autres. Cette hardieſſe eſt même ſi bien paſſée en coutume, qu'ils ſe diſent aujourd'hui preſque tous *Yncas* & *Pallas*.

Pour avoir ces plumes, qu'ils portoient ſur la bordure rouge, un peu éloignées l'une de l'autre, ils alloient à la chaſſe de ces Oiſeaux le plus doucement qu'il leur étoit poſſible, & après qu'on les leur avoit arrachées, ils les lâchoient; ce qu'ils ne manquoient jamais de faire, toutes les fois qu'ils avoient un nouvel *Ynca* qui héritoit du Royaume: car le ſucceſſeur ne prenoit point les mêmes Marques d'Honneur, ni les mêmes Ornemens Royaux que ſon père avoit porté, mais d'autres ſemblables à ceux-là. D'ailleurs cela ne ſe pouvoit faire autrement, puiſque c'étoit la coutume d'embaumer le corps du Roi défunt, & de le parer des mêmes ornemens qu'il portoit durant ſa vie. Voilà quelle étoit la rareté de l'Oiſeau apellé *Coraquenque*, & quelle eſtime les Rois *Yncas* faiſoient de ſes plumes. J'ai cru en devoir parler, parce que cette connoiſſance, quoique fort peu importante aux Eſpagnols, eſt en quelque manière de l'Hiſtoire des Rois du *Pérou*.

Pour revenir maintenant à nos nouveaux Chevaliers, il faut ſavoir qu'après qu'on leur avoit donné toutes les marques d'honneur que nous avons dit, ils les menoient ſolemnellement à la principale Place de la Ville, où tous en général ſe réjouïſſoient de leur bon ſuccès durant pluſieurs jours, & ne ceſſoient de danſer aux chanſons. Les plus proches parens en faiſoient de-même en parti-

culier, & se traitoient les uns les autres dans leurs maisons, où ils solemnisoient le triomphe de ces Chevaliers nouvellement reçus, qui n'avoient point eu d'autres maîtres que leurs pères mêmes, pour aprendre l'exercice des armes & à faire leurs souliers. Car au sortir de l'enfance, il les instruisoient dans toutes les choses qu'ils croyoient nécessaires pour les mettre à l'épreuve de la fatigue; & ne les nourrissoient point délicatement, afin que lorsqu'ils seroient parvenus à l'âge viril, ils fûssent plus propres aux exercices de la Paix & de la Guerre.

CHAPITRE XXIX.

De la réduction de Chuquimancu, *Seigneur de quatre Vallées.*

IL est tems de revenir à la vie & aux conquêtes de l'*Ynca Pachacutec*. Nous disions que lorsque le Général *Capac Yupanqui* son frère eut fait tributaire le grand *Curaca Chincha*, il envoya demander de nouvelles troupes au Roi, pour conquérir d'autres Vallées. L'*Ynca* lui accorda sa demande, il lui envoya une bonne armée pourvuë de bons Capitaines, & commandée par le Prince *Ynca Yupanqui*, qui avoit un désir extrême de s'exercer dans l'Art Militaire. Lorsque le Général eut reçu cette armée, il sortit de *Chincha*, & alla droit à la belle Vallée de *Runahuanac*, qui signifie *épouventail de gens*: nom qui lui fut donné à-cause d'une Rivière qui passe par cette Vallée, où plusieurs soldats s'étoient noyés pour n'avoir pu résister à l'impétuosité de son courant; ce qui ne leur fût pas arrivé, s'ils eûssent voulu faire une lieuë de chemin pour aller gagner un pont qui étoit à l'une des avenuës du gué, sans s'imaginer qu'il leur seroit aussi aisé de traverser cette Rivière en hiver, qu'il leur auroit été facile de la passer au printems. Son nom est composé du mot *Runa*, c'est-à-dire *gens*, & du verbe *Huana*, qui signifie proprement *se rendre avisé par l'exemple d'autrui*, d'où se forme le participe du présent en y ajoutant un C. à la fin; desorte que ces deux mots joints ensemble signifient *Celui qui rend les gens avisés par l'exemple des autres.* Les Historiens Espagnols nomment cette Vallée & sa Rivière *Lunaguana*, par une corruption de trois lettres de son nom. Un de ces Historiens dit que ce mot est tiré de *Guano*, c'est-à-dire *fiente*, parce qu'on en emploie quantité dans cette Vallée pour engraisser la terre. Mais cet Auteur ne prend pas garde qu'il ne faut pas écrire *Guano* mais *Huano*, puisque, comme je l'ai dit au commencement, la Langue générale du *Pérou* n'a point de G, & qu'ainsi le verbe *Huana* est le même qu'*épouvanter quelqu'un*, ou *le rendre sage par le malheur d'autrui.* On peut inférer de ce passage, & de plusieurs autres que nous allèguerons ci-après, que les Espagnols entendent très-peu cette Langue. Je dirai que les Maître mêmes qui sont mes compatriottes, font de si grandes fautes, & dans la prononciation & dans l'écriture, qu'il s'en faut bien peu que tous les mots des lettres

que

que je reçois d'eux, ne ſoient Eſpagnolliſés. Je le leur ai ſouvent remontré, mais envain. On diroit qu'ils ont juré de ne point violer l'uſage commun, qui fait que les Langues ſe corrompent la plupart du tems, par l'empire & la communication de diverſes Nations.

Il y avoit pour-lors dans ce pays-là pluſieurs Vallées fort peuplées, comme celle de *Runahuañac*, & une autre du coté du Nord nommée *Huarcu*, où il y avoit plus de trente-mille habitans, & celle de *Chincha* &c. tant du coté du Nord que du coté du Sud: mais aujourd'hui la plus peuplée n'a pas deux-mille habitans: il y en a même de ſi déſertes, qu'il n'y en a pas un ſeul du pays, & qui ne ſoit Eſpagnol.

Mais pour revenir à la conquête des *Yuncas*, il faut remarquer que la Vallée de *Runahuanac*, & les autres trois du coté du Nord, nommées *Huarcu*, *Malla & Chillca*, apartenoient toutes à un Seigneur nommé *Chuquimancu*, qui faiſoit le Roi, & qui prétendoit que tous ceux de ſa frontière lui devoient hommage, quoiqu'ils ne fûſſent point ſes vaſſaux. Comme il ſçut donc que les *Yncas* le venoient trouver dans ſon pays, qu'il croyoit bien valoir un Royaume, tant il étoit préſomtueux, il leva le plus de troupes qu'il put, & il ſe mit en campagne pour empêcher que les gens de l'*Ynca* ne paſſâſſent la Rivière. On ſe battit dans cette rencontre, & il y eut quantité de gens tués de part & d'autre. Mais les *Yncas*, qui avoient fait proviſion de pluſieurs radeaux, s'en ſervirent favorablement, & gagnèrent le paſſage de la Rivière, où, pour dire la vérité, les *Yuncas* ſe défendirent lâchement. On croit que le Roi *Chuquimancu*, qui n'étoit pas fort expérimenté dans l'Art Militaire, ne fit point de réſiſtance dans cette Vallée de *Runahuanac*; parce qu'il prétendoit faire la guerre dans celle de *Huarcu*, dont la ſituation lui paroîſſoit extrêmement forte: nous verrons ci-après qu'il fit en cela une grande faute. Cependant les *Yncas* eurent le loiſir de ſe camper, & le firent ſi à-propos, que par l'imprudence de *Chuquimancu*, ils gagnèrent en moins d'un mois toute cette belle Vallée.

L'*Ynca* laiſſa de ſes gens en garniſon dans *Runahuanac*, pour reçevoir les munitions qui lui ſeroient envoyées, & lui ſervir comme d'une arrièregarde. Après avoir mis cet ordre il paſſa à *Huarcu*, où la guerre s'alluma cruellement; parce que *Chuquimancu* y ayant ramaſſé toutes ſes forces, qui étoient de vingt-mille hommes, prit la réſolution de tenir bon, & de combattre vaillamment pour la défenſe de ſon pays & de ſa réputation. Pour cet effet il exerçoit ſouvent ſes ſoldats, & mettoit en uſage contre ſes Ennemis toutes les ruſes & tous les ſtratagêmes imaginables. Les *Yncas* ne s'oublioient point de leur coté, & faiſoient tous leurs efforts pour exécuter leur entrepriſe, ſans rendre la victoire ſanglante. Ils ne purent pourtant en venir à bout, parce que pendant huit mois que les *Yuncas* ſe défendirent, il y eut beaucoup de ſang répandu de part & d'autre. Leur opiniâtreté obligea enfin l'*Ynca* à remuer ſon camp trois ou quatre fois. Mais pour faire connoître aux Ennemis qu'il ne décamperoit point qu'il ne les eût vaincus, & que ſes ſoldats étoient auſſi-bien-là qu'en pleine Cour, il voulut que ſon camp s'apellât *Cuzco*, & que ſes quartiers prîſſent leur nom de la même Ville. C'eſt, à mon avis, ce qui a don-

né

né lieu à *Pédro de Ciéça de Léon*, de dire au XXXVII. Chap. de ſon Livre, que les *Yncas* voyans l'obſtination de leurs Ennemis, fondèrent une autre Ville comme celle de *Cuzco*, & que la guerre dura quatre ans. Mais, comme il l'affirme lui-même, il n'en parle que ſur le raport des *Yuncas*, qui lui exaggérèrent ſans-doute les choſes, pour donner plus d'éclat à leur réſiſtance, où ils témoignèrent en effet aſſez de courage à ſe défendre. Mais ſi l'on veut aprofondir la vérité, on verra qu'il ne ſe paſſa autre choſe que ce que nous avons dit, que les quatre Années furent les quatre Armées des *Yncas*, & que la Ville ne fut autre choſe que leur Camp, auquel ils donnèrent le nom de *Cuzco*.

Cependant les *Yuncas* ayant été ſi longtems tenus de fort près, commencèrent à ſentir qu'ils n'avoient point de plus cruel ennemi que la faim : en effet, elle ſeule ſuffit pour amollir les cœurs les plus endurcis. D'ailleurs les habitans de *Runahuanac* ne ceſſoient d'importuner, depuis pluſieurs jours, leur Roi *Chuquimancu*, pour qu'il eût à ſe rendre aux *Yncas*, puisqu'il n'étoit pas capable de leur réſiſter; & à le faire ſans délai, de peur que ſon obſtination n'obligeât les *Yncas* à les chaſſer de leurs maiſons, & à y mettre ceux de *Chincha*, qui étoient leurs anciens Ennemis. Mais comme ils virent que leur Roi ne vouloit point conſentir à leur prière, ils prirent la fuite, & allèrent donner avis à l'*Ynca* des grandes extrémités où ſes Ennemis étoient réduits par la faim. Dès-que *Chuquimancu* en fut averti, il réſolut de céder à la force, après avoir fait le devoir de bon Capitaine; de crainte que tous les ſiens ne l'abandonnâſſent, à l'exemple des habitans de *Runahuanac*, & ne ſe rendîſſent à l'*Ynca*. Il communiqua donc cette affaire à ſes principaux Conſeillers, qui furent d'avis d'aller tous enſemble trouver l'*Ynca*, ſans lui envoyer aucuns Ambaſſadeurs. Cette réſolution priſe, ils furent au camp des *Yncas*, ſe proſternèrent à leurs piés, & leur demandèrent pardon des fautes qu'ils avoient faites; diſant qu'ils ne déſiroient rien tant que d'être vaſſaux de l'*Ynca*, puiſque le Soleil ſon père vouloit qu'il fût ſouverain Seigneur de tout l'Univers.

Les deux *Yncas* les reçurent civilement, & leur pardonnèrent: ils les renvoyèrent enſuite dans leurs maiſons, avec quelques préſens qu'ils leur firent à leur ordinaire. Au-reſte on peut voir que les habitans de ces quatre Provinces ne ſont pas moins vains que les *Chinchas*, par la relation qu'ils donnèrent de cette guerre à *Pédro de Ciéça*, & que nous avons vuë ci-deſſus.

Les *Yncas* tînrent à grand honneur d'avoir rendu leur ſujet le Roi *Chuquimancu*, & eſtimèrent tant cette victoire, qu'afin que la Poſtérité ſçût les grandes choſes que leurs gens & même les *Yncas* avoient faites en cette guerre, ils firent bâtir dans la Vallée d'*Huarcu* une Fortereſſe, dont l'enceinte étoit petite, mais la ſtructure merveilleuſe : deſorte qu'il y a aparence qu'elle eût réſiſté longtems à l'injure des tems, ſi on ne l'eût abatuë. Elle étoit ſituée ſur le bord de la Mer, & je me ſouviens que les reſtes en étoient encore beaux, lorsque je paſſai par-là en l'Année 1560.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Des Vallées de Pachacamac *&* de Rimac, *avec la Description de leurs Idoles.*

APRE'S que les *Yncas* eurent rendu tributaire le Roi *Chuquimancu*, & mis ordre au Gouvernement, aux Coutumes & aux Loix que lui & les siens devoient garder, ils passèrent à la conquête des Vallées de *Pachacamac*, de *Rimac*, de *Chancay* & de *Huaman*, que les Espagnols apellent *la Barranca*, c'est-à-dire *lieu plein de fondrières.* Le grand *Curaca Cuysmancu* étoit Seigneur de ces six Vallées. Ce *Curaca* se piquoit aussi du titre de Roi, quoique ce nom ne fût point en usage parmi les Indiens : on se servoit d'un autre semblable, savoir *Hatun Apu*, c'est-à-dire *le Grand Seigneur.* Mais pour éviter les redites ennuyeuses, je raporterai ici toutes les particularités de la Vallée de *Pachacamac*, & de celle de *Rimac*, que les Espagnols apellent *Lima*, par corruption du mot. Nous avons dit ailleurs que les *Yncas* Rois du *Pérou*, éclairés de la lumière naturelle, reconnurent qu'il y avoit un souverain Créateur de toutes choses, qu'ils apellèrent *Pachacamac*, c'est-à-dire *celui qui a fait l'Univers & qui le conserve.* Les *Yncas* répandirent ensuite cette doctrine par toutes les terres de leur Empire. Ils disoient que ce *Pachacamac* étoit invisible, & à-cause de cela ils ne lui bâtissoient point de Temple, & ne lui faisoient point de Sacrifices comme au Soleil, mais ils se contentoient de l'adorer dans leur ame avec beaucoup de vénération, comme il paroîssoit assez par les démonstrations extérieures qu'ils faisoient de la tête, des yeux, des bras, & de tout le corps, toutes les fois qu'ils le nommoient. Cependant la Renommée ayant semé cette doctrine par-tout, à-mesure que ces Nations furent conquises, elles la reçurent religieusement les unes après les autres. Mais ceux qui l'embrassèrent en particulier, avant que d'être conquis par les *Yncas*, furent les prédécesseurs du Roi *Cuysmancu.* Car ils bâtirent un Temple au *Pachacamac*, & donnèrent le même nom à la Vallée où ils le fondèrent, qui étoit en ce tems-là une des principales de toute cette Côte. Les *Yuncas* mirent dans ce Temple leurs Idoles, qu'ils adoroient sous la figure de divers Poissons, & même sous celle du Renard. Ce Temple de *Pachacamac*, fort remarquable par son bâtiment, & par la solemnité du service qui s'y faisoit, étoit le seul de tout le *Pérou* où les *Yuncas* sacrifioient des animaux, & même, dans leurs plus grandes Fêtes, des hommes, des femmes & des enfans. Plusieurs autres Provinces barbares les imitoient inhumainement en cela, avant que les *Yncas* les eûssent conquises. Nous ne parlerons pas davantage présentement du *Pachacamac*, mais nous mettrons en son lieu ce qui nous reste à en dire.

La Vallée de *Rimac* est à quatre lieuës de *Pachacamac*, du coté du Nord. *Rimac* est le participe du présent, & signifie *Celui qui parle.* On apelloit ainsi cette Vallée, parce qu'il y avoit une Idole sous la figure d'un homme, qui répon-

doit aux demandes qu'on lui faisoit, comme l'Oracle d'*Apollon* de *Delphes*; & qui à-cause de cela fut nomme *Rimac*, c'est-à-dire *celui qui parle*. Les *Yuncas* eurent cette Idole en grande vénération, & les *Yncas* aussi, après qu'ils eurent conquis cette belle Vallée, où les Espagnols bâtirent la Ville *des Rois*, qu'ils apellèrent ainsi, parce qu'elle fut fondée le jour de la Fête des Rois, de-sorte que *Rimac* ou *Lima* & la Ville *des Rois* ne sont qu'une même chose: cette Ville a pour armes trois couronnes & une étoile. Ils avoient cette Idole dans un Temple magnifique, qui néanmoins ne l'étoit pas tant que celui de *Pachacamac*, où les Grands Seigneurs du *Pérou* envoyoient des Ambassadeurs, pour y consulter sur des affaires d'importance. Les Historiens Espagnols confondent le Temple de *Rimac* avec celui de *Pachacamac*, disant que ce dernier signifioit *celui qui parloit*, sans faire mention de *Rimac*. Cette faute, & plusieurs autres qui se glissent dans leurs Histoires, viennent sans-doute de ce qu'ils ne savent pas les propriétés de cette Langue, & que d'ailleurs ils ne se mettent pas beaucoup en peine de vérifier les choses comme il faut. Peut-être aussi que cela vient de la proximité de ces Vallées, qui ne sont qu'à quatre petites lieuës l'une de l'autre, & qui apartiennent toutes deux à un même Seigneur. Je ne dirai pas d'autres particularités de ces Vallées, & de cette Idole qui étoit dans *Rimac*, & non dans *Pachacamac*. Il ne reste maintenant qu'à raporter comment ces Vallées furent conquises. Le Général *Capac Yupanqui*, avant que d'arriver avec son armée dans la Vallée de *Pachacamac*, envoya, comme c'étoit la coutume, des Hérauts au Roi *Cuysmancu*, pour le sommer de se rendre à l'*Ynca Pachacutec*, de le reconnoître pour souverain Seigneur, de ne suivre point d'autres Loix que les siennes, & en même tems d'adorer le Soleil comme leur principal Dieu, d'abolir entièrement les autres Idoles; ou autrement de se préparer à la guerre, & d'être assuré que l'*Ynca* le contraindroit, de gré ou de force, à suivre ses ordres.

CHAPITRE XXXI.

De la Réponse du Roi Cuysmancu *aux Ambassadeurs de l'*Ynca.

LE Grand Seigneur *Cuysmancu*, voyant la guerre allumée dans la frontière de son Pays, crut bien qu'elle passeroit jusqu'à lui, qu'il n'en seroit pas quite à meilleur marché que ses Voisins, & que les *Yncas* ne manqueroient point de se jetter dans ses terres. Il se mit en devoir de leur résister. Pour cet effet il fit assembler ses Capitaines & ses Soldats, & il trouva bon qu'ils fûssent présens à l'audience qu'il donna aux Ambassadeurs de l'*Ynca*, auxquels il fit réponse que tous ses Sujets ne vouloient point d'autre Seigneur que lui, qui suffisoit pour les gouverner; qu'ils avoient hérité de leurs ancêtres les Loix & les Coutumes qu'ils observoient; qu'ils s'en trouvoient si bien qu'ils n'en vouloient point d'autres; qu'ils croyoient leurs Dieux si excellens & si bons, qu'ils n'a-

n'avoient garde d'en abolir le culte; que le principal des Dieux qu'ils adoroient étoit *Pachacamac*, à qui tout le monde devoit son être & sa subsistance; qu'ils lui avoient bâti un Temple où ils lui offroient tout ce qu'ils avoient de plus cher, jusqu'à lui sacrifier des hommes, des femmes & des enfans, pour l'honorer davantage; qu'ils le révéroient jusqu'à ce point, que de n'ôser pas même le regarder; que c'étoit pour cette raison que le Roi & les Prêtres entroient dans son Temple à reculons & en sortoient de-même, afin de n'avoir pas occasion de lever les yeux vers son Idole; qu'après ce Dieu ils en adoroient un autre apellé *Rimac*, qui leur rendoit raison de l'avenir sur les demandes qu'on lui faisoit, & que même ils adoroient le Renard à-cause de ses merveilleuses finesses; qu'au culte de tous ces Dieux ils ajoutoient celui de *Mama-Cocha*, qui étoit la Mer, à laquelle ils rendoient des honneurs divins, parce qu'ils se nourrissoient de son poisson; qu'ils n'avoient pas besoin d'autres Dieux que des leurs, & moins encore du Soleil, qui n'étoit pas aussi grand que leur Dieu *Pachacamac*, qui ne savoit pas parler comme leur Dieu *Rimac*, & dont la chaleur ne feroit que les incommoder, s'ils en avoient davantage; & que par conséquent l'*Ynca* les obligeroit fort de les laisser vivre à leur mode, sans penser à les assujettir à son Empire.

Les *Yncas* furent fort aises d'aprendre que les *Yuncas* avoient en si grande vénération le *Pachacamac*, qu'ils adoroient eux-mêmes dans leur intérieur, & le regardoient comme le Souverain Dieu. Cela les fit résoudre à ne leur faire la guerre qu'à l'extrémité, en cas que leurs raisons & leurs offres, ou leurs caresses mêmes, ne fûssent pas capables de les réduire. Cette résolution prise, les *Yncas* allèrent dans la Vallée de *Pachacamac*, où le Roi *Cuysmancu* se mit en campagne avec un bon nombre de soldats, tous résolus de mourir pour la défense de leur Pays. Mais avant que de passer outre, le Général *Capac Yupanqui* l'envoya prier qu'il y eût entr'eux une suspension d'armes, jusqu'à ce qu'ils se fûssent entretenus amplement sur le culte de leurs Dieux; & il lui fit savoir que les *Yncas* adoroient non seulement le Soleil, mais encore le *Pachacamac*, quoiqu'ils ne lui bâtîssent point de Temples, & ne lui offrîssent point de Sacrifices, parce qu'ils ne l'avoient ni vu ni connu, & qu'ils ignoroient même ce qu'il étoit: qu'au-reste cela n'empêchoit pas qu'ils ne l'eûssent en très-grande vénération dans leur intérieur, jusques-là même qu'ils n'ôsoient prononcer son nom qu'avec une humilité profonde, & qu'ainsi puisque les uns & les autres adoroient un même Dieu, ils devoient vivre en frères & en bons amis, bien loin de se faire la guerre; qu'outre que les Rois *Yncas* adoroient le *Pachacamac* comme Créateur de l'Univers, ils seroient bien-aises de regarder desormais le *Rimac* comme un grand Oracle; & que puisque les *Yncas* s'offroient à révérer leur Idole *Rimac*, il étoit bien raisonnable que les *Yuncas* adorâssent aussi le Soleil; outre qu'ils y étoient obligés par l'éclat de sa beauté, & par les grands biens qu'ils en reçevoient tous les jours, au lieu que le Renard ni les autres Animaux de la Terre & de la Mer ne leur en faisoient aucuns. L'*Ynca* fit ajouter à cela, qu'il le prioit paisiblement & à l'amiable d'obéïr à l'*Ynca* son Frère & son Seigneur, qui étoit Fils du Soleil, & tenu pour Dieu sur la Terre; & de considérer que sa justice, sa clémence, sa bonté, & ses au-

 tres

tres vertus jointes à ſes Loix & à ſon bon Gouvernement, le faiſoient ſi fort aimer de toutes les Nations, qu'il y en avoit pluſieurs qui s'étoient rendus à lui volontairement au bruit de ces grandes qualités, & qu'ainſi il n'y avoit pas d'aparence qu'ils refuſâſſent d'avoir pour Maître un Prince qui les alloit chercher juſques dans leur Pays, pour les obliger par ſes bienfaits: qu'en un mot il les prioit de conſidérer les choſes ſans paſſion, de ſe réſoudre à ce que la Raiſon leur conſeilleroit, de ſe mettre dans les bonnes graces de l'*Ynca*, & de ne point ſouffrir qu'il emportât ſur eux par la force une choſe, qui, s'ils l'accordoient volontairement, donneroit une grande ſatisfaction à ce grand Prince, aux armes duquel toutes les Puiſſances de la Terre n'étoient pas capables de réſiſter.

Le Roi *Cuyſmancu* & ſes gens furent attentifs aux propoſitions de l'*Ynca*, & trouvèrent à-propos de faire une trève de quelques jours, aprés leſquels la paix fut concluë entr'eux par l'adreſſe des *Yncas*. Les articles en furent que les *Yuncas* adoreroient le Soleil comme les *Yncas*: qu'ils lui bâtiroient un Temple à part, tout-de-même qu'au *Pachacamac*, auquel ils pourroient continuer de faire des offrandes & des ſacrifices, pourvu-qu'il n'y eût point de ſang humain répandu; parce que par les Loix Naturelles il n'étoit pas permis de tuer les hommes, & par conſéquent que cette coutume devoit être entièrement abolie: qu'ils abbattroient les Idoles qui étoient dans le Temple du *Pachacamac*, parce qu'il n'étoit pas raiſonnable qu'il y en eût dans ſon Temple de moins majeſtueuſes que lui, qui étoit le ſouverain Créateur de l'Univers: qu'à l'avenir ils ne lui dreſſeroient aucune ſtatuë, & ſe contenteroient de l'adorer en leur cœur; puiſqu'auſſi-bien n'étant pas viſible comme le Soleil, ils ne pouvoient pas ſavoir ſous quelle figure il le falloit repréſenter: que pour un plus beau monument de ſa grandeur, on fonderoit dans la Vallée de *Pachacamac* une Maiſon de Vierges Choiſies, qui étoit le plus grand honneur qu'on eût pu faire à ce Pays là; puisque toutes les autres Provinces n'eſtimoient rien dans le monde autant que ces Maiſons & les Temples du Soleil, parce que ces choſes étoient ce qu'il y avoit de plus beau à *Cuzco*: que le Roi *Cuyſmancu* demeureroit paiſible dans ſon pays avec tous les autres *Curacas*, & que reconnoiſſant l'*Ynca* pour leur ſouverain Seigneur, ils obéïroient exactement à ſes Loix: que les *Yncas* de leur coté auroient en grande vénération l'Oracle *Rimac*, & commanderoient à tous leurs Sujets d'en faire autant.

La paix fut donc concluë à ces conditions entre le Général *Capac Yupanqui* & le Roi *Cuyſmancu*, auquel on déclara les Coutumes & les Loix que l'*Ynca* ordonnoit d'obſerver. Elles lui parurent ſi juſtes & ſi honnêtes, qu'il les accepta ſans aucune difficulté, il accorda auſſi le tribut qui devoit être payé au Soleil & à l'*Ynca*. Après que les affaires furent ainſi règlées par *Capac Yupanqui*, & qu'il eût mis les garniſons néceſſaires pour la ſureté du Pays conquis, il réſolut de retourner à *Cuzco* avec le Prince ſon neveu, pour y rendre compte à l'*Ynca* ſon frère de tout ce qui s'étoit paſſé dans ces deux conquêtes. Ils menèrent avec eux le Roi *Cuyſmancu*, afin de le faire connoître à l'*Ynca*, & qu'il l'honorât de ſes faveurs comme ſon Allié. *Cuyſmancu* fut d'autant plus aiſe de faire ce voyage, qu'il n'avoit rien tant à cœur que d'aller baiſer les mains à l'*Ynca*,

l'*Ynca*, & de voir la fameuſe Ville de *Cuzco*. Cependant l'*Ynca Pachacutec*, qui dès le commencement de cette expédition avoit fait ſon ſéjour dans la Province de *Rucana*, n'eut pas plutôt apris le bon ſuccès de la conquête de ces Vallées, qu'il retourna dans ſa Ville Impériale de *Cuzco*, d'où il ſortit pour aller reçevoir ſon frère & ſon fils, avec les mêmes préparatifs qui s'étoient faits dans l'autre triomphe. Il voulut même qu'ils fûſſent plus grands, & après leur avoir fait toutes les careſſes imaginables, il reçut enſuite fort civilement *Cuyſmancu*, & ordonna qu'il tînt rang dans la pompe du triomphe entre les *Yncas* du Sang Royal, parce qu'il adoroit comme eux le grand Dieu *Pachacamac*. Cette faveur combla de joie *Cuyſmancu*, mais d'un autre coté elle lui attira l'envie de tous les autres *Curacas*.

Après les magnificences de ce triomphe, l'*Ynca* traita fort obligeamment *Cuyſmancu* & tous ceux de ſa ſuite, & les renvoya dans leur Pays comblés de préſens & d'honneurs; deſorte qu'ils s'en retournèrent fort contens, & publièrent depuis par-tout, que l'*Ynca* étoit le vrai fils du Soleil, qui pour ſes grandes vertus méritoit d'être adoré & ſervi de tout le monde.

Il faut remarquer ici, qu'en même tems que le Diable vit que les *Yncas* s'étoient rendus maîtres de la Vallée de *Pachacamac*, & qu'il n'y avoit plus d'Idole dans ſon Temple, il voulut en être le chef, & y paſſer pour ce Dieu Inconnu qu'ils avoient en ſi grande vénération, afin de pouvoir par ce moyen ſe faire adorer en pluſieurs manières, & mettre ſes fourberies à plus haut prix. Pour cet effet il parla aux principaux Prêtres dans les plus ſecrets recoins du Temple, & leur dît qu'à-préſent qu'il étoit ſeul, il les vouloit éclaircir de leurs doutes, & répondre à leurs demandes, non pas néanmoins à toutes, mais aux plus importantes. La raiſon qu'il leur allégua là-deſſus, fut qu'il ne ſeroit pas ſéant à un Dieu comme lui de ſe ravaller juſques-là que de parler à des hommes de peu, & que par conſéquent il ne devoit avoir commerce qu'avec des Rois & des Grands-Seigneurs; mais qu'au-reſte il commanderoit à l'Idole *Rimac*, qui étoit ſon valet, de répondre aux demandes que lui feroient les gens du commun. Cet artifice du Diable fut cauſe qu'on ordonna depuis, que les affaires des Rois & des Grands-Seigneurs ſeroient miſes en délibération dans le Temple de *Pachacamac*, & qu'on conſulteroit ſur les doutes du menu-peuple dans le Temple de *Rimac*. Auſſi fut-ce pour cela qu'ils apellèrent cette Idole *Cauſeuſe*, parce qu'ayant à répondre à tous, il falloit néceſſairement qu'elle parlât beaucoup. Le R. P. *Blas Valera* dit la même choſe ſur ce ſujet, mais fort ſuccinctement.

Après que l'*Ynca Pachacutec* eut fait ces conquêtes, il fut quelques années ſans porter ſes armes dans de nouvelles Provinces, pour donner quelque relâche aux ſiennes, dont les habitans lui paroîſſoient avoir été foulés par les levées des gens-de-guerre. Cependant il s'apliqua entièrement à bien gouverner ſes Royaumes, & les rendit plus illuſtres qu'auparavant, par des Bâtimens magnifiques, par des Loix, des Ordonnances & des Cérémonies, qu'il établît de-nouveau pour fortifier la Religion de ſes Sujets. Il réforma en même tems les anciens abus, afin de ne point démentir par ſes actions le nom de *Pachacutec*, & de ſe rendre immortel dans tous les ſiècles, pour avoir été un

grand Roi, un Pontife illuſtre & un grand Capitaine, à-cauſe de ſon bon Gouvernement, des Loix qu'il avoit faites pour la Religion, & de ſes Conquêtes qu'il avoit étenduës plus loin qu'aucun de ſes Ancêtres. Il enrichît en particulier le Temple du Soleil, & fit lambriſſer de lames d'or, non ſeulement ſes murs, mais encore ceux des autres apartemens, & particulièrement d'un Cloître, qu'on y voit encore à-préſent plus éclatant par les richeſſes ſpirituelles, qu'il ne l'étoit alors par les temporelles d'or & de pierreries: car le St. Sacrement eſt aujourd'hui dans l'endroit du Temple où étoit alors la figure du Soleil, & le Cloître ſert pour y faire la proceſſion aux principales Fêtes de l'Année, dans le Couvent de St. *Dominique*.

CHAPITRE XXXII.

*De la Conquête que les Gens de l'*Ynca *firent des Terres du grand* Chimu, *& de la cruelle Guerre qu'ils eurent enſemble.*

L'Ynca *Pachacutec* employa ſix années entières aux exercices dont nous venons de parler; après quoi voyant ſes Royaumes paiſibles, & ſes Sujets délaſſés, il leva trente-mille hommes, pour aller conquérir les Vallées qui étoient le long de la Côte juſqu'au Parage de *Caſſamarca*, où étoient les bornes de ſon Empire par le chemin de la Montagne. Lorſqu'il eut fait ſes préparatifs, il nomma ſix *Yncas* des plus expérimentés pour être Meſtres-de-camp de ſon Armée, & les principaux Conſeillers de ſon Fils *Ynca Yupanqui*; car il le choiſît pour Général de cette Armée, l'ayant reconnu capable des plus hautes entrepriſes, & digne diſciple du Grand Capitaine *Capac Yupanqui*. Pour cet excellent Général ſon frère, qu'il nommoit *ſon bras droit* à-cauſe des grandes choſes qu'il avoit faites, il le fit demeurer avec lui pour ſe repoſer de ſes travaux, l'honora du titre de Lieutenant-Général, & lui donna un pouvoir abſolu par tout ſon Empire.

Dès-que l'Armée fut prête, le Prince *Ynca Yupanqui* ſortit de la Ville avec le prémier Régiment, & prit le chemin de la Montagne, par où il marcha juſques dans la Province d'*Yauyu*, qui eſt au parage de la Ville *des Rois*, où il attendit toutes ſes troupes. Lorſqu'elles furent arrivées, il alla juſqu'à *Rimac*, où étoit l'Oracle qu'on apelloit *le Parleur*. Les Indiens diſent que ce jeune Prince a été le prémier des Rois *Yncas* qui vit la Mer du Sud, & qui conquît le plus de Provinces ſur cette Côte, comme nous le verrons dans la ſuite de ſa vie. Le *Curaca* de *Pachacamac*, autrement le *Cuyſmancu*, & celui de *Runahuanac*, qu'on nommoit *Chuquiamancu*, le furent reçevoir avec de bonnes troupes, qu'ils lui offrirent pour cette conquête. Le Prince leur ſçut bon gré de leur offre, & leur accorda pluſieurs graces. De la Vallée de *Rimac* il alla au Temple de *Pachacamac*, où il entra ſans y faire ni offrandes ni ſacrifices, ſe contentant d'adorer ce Dieu dans ſon ame, ſelon la coutume des *Yncas*. En ſor-

ſortant de ce Temple, il fut viſiter celui du Soleil, où il fit quantité de ſacrifices, & de grandes offrandes d'or & d'argent. Enſuite, pour s'accommoder à l'humeur des *Yuncas*, il alla voir l'Idole *Rimac*; & même pour ſatisfaire aux articles du Traité de Paix, il voulut qu'on lui offrît des ſacrifices, & que les Prêtres le conſultâſſent touchant le ſuccès de ſon entrepriſe. L'Oracle répondit que ſon voyage ſeroit heureux. Lorſqu'il fut arrivé à la Vallée que les Indiens nomment *Huaman*, & les Eſpagnols *la Barranca*, il envoya faire les ſommations ordinaires de Paix ou de Guerre au Grand Seigneur apellé *Chimu*, à qui apartenoient les Vallées que l'on trouve depuis *la Barranca* juſqu'à la Ville de *Truxillo*. Les principales de ces Vallées ſont les cinq ſuivantes, *Parmunca*, *Huallmi*, *Santa*, *Huanapu*, & *Chimu*, où eſt à-préſent *Truxillo*. Toutes ces Vallées ſont fort fertiles, & bien peuplées. Leur principal *Curaca*, qui ſe nommoit *le puiſſant Chimu*, prenoit ſon nom de la Province où il tenoit ſa Cour, vivoit en Roi, & ſe faiſoit craindre de tous ſes Voiſins, qui étoient en trois endroits de ſa Frontière, à l'Orient, au Nord & au Sud, parce que la Mer eſt à l'Occident de ſes Terres.

Le grand & puiſſant *Chimu* répondit à la ſommation de l'*Ynca*, qu'il étoit prêt de mourir les armes à la main, pour la défenſe de ſon Pays, de ſes Coutumes & de ſes Loix; qu'il ne vouloit point entendre parler de nouveaux Dieux, & qu'il ne donneroit jamais d'autre réponſe à l'*Ynca*. Le Prince *Ynca Yupanqui* ayant apris cette réſolution du *Chimu*, alla droit à la Vallée de *Parmunca*, où l'Ennemi l'attendoit. Le *Curaca* commença d'abord à eſcarmoucher, pour éprouver les forces des *Yncas*. Il combattit aſſez longtems contr'eux, pour les empêcher d'entrer dans leurs tranchées, mais cela ne lui ſervit de rien; car, malgré tous ſes efforts, les gens de l'*Ynca* ſe campèrent avantageuſement. Il en demeura pluſieurs ſur la place, de part & d'autre. Cependant le Prince, qui, voyant la réſiſtance des *Yuncas*, apréhendoit que le peu de troupes qu'il avoit n'encourageât les Ennemis à ſe défendre plus opiniâtrement, envoya des exprès à ſon père, pour lui demander encore vingt-mille hommes, non pour les changer avec d'autres, comme il avoit fait dans ſes dernières conquêtes, mais pour abréger la guerre; parce qu'ayant affaire à des Ennemis altiers & mutins, il ne vouloit pas leur donner tant de loiſir qu'aux autres. Après avoir dépêché ces Couriers, il pouſſa cette guerre le plus qu'il put. Les *Curacas* de *Pachacamac* & de *Runahuanac* y parurent les plus grands Ennemis de *Chimu*. Ces deux *Curacas*, ſoutenus par la puiſſance de l'*Ynca*, ne cherchoient qu'à ſe venger des outrages qu'ils avoient reçus de *Chimu*, avant que les *Yncas* vînſſent dans ces Contrées, dans les guerres qu'ils avoient eu avec lui touchant les bornes & les droits des Pâturages. Ils avoient été ſi animés les uns contre les autres dans ces guerres, qu'ils avoient rendu eſclaves tous les priſonniers qu'ils avoient fait des deux cotés. Rien ne fâcha tant le puiſſant *Chimu*, & ne l'excita à faire tous ſes efforts pour ſe défendre, que l'animoſité des *Yuncas* contre lui, mais rien ne contribua plus à avancer les conquêtes des *Yncas*; deſorte qu'ils gagnèrent en peu de jours toute la Vallée de *Parmunca*, & battirent en diverſes rencontres les habitans de *Huallmi*, & les contraignirent d'abandonner leur propre Pays, & de ſe retirer

dans

dans la Vallée de *Santa*, qui étoit alors une des plus belles de toute la Côte, & qui n'eſt à-préſent qu'un déſert, non plus que toutes les autres Vallées, à-cauſe des grandes déſolations qui y ſont arrivées depuis ce tems-là.

Les habitans de *Santa*, plus courageux & plus aguerris que ceux de *Huallmi* & de *Parmunca*, combattirent vaillamment pour la défenſe de leur Pays, & firent des ſorties dans toutes les occaſions qui s'en préſentèrent. Ils réſiſtèrent ainſi durant pluſieurs jours à la puiſſance des Ennemis, ſans qu'on pût juger ſi l'avantage panchoit plus d'un coté que de l'autre. Leurs belles actions relevèrent extrêmement les eſpérances du grand *Chimu*, leur *Curaca*. Mais il ſe glorifioit un peu trop de la valeur de ſes gens, & les chimères qu'il ſe mettoit dans l'eſprit, le portoient à publier des choſes que les Ennemis démentirent: car ſa vanité lui faiſoit dire que le Prince, qui étoit d'une complexion délicate, ſe laſſeroit bientôt de la fatigue des armes; que les délices de la Cour ne tarderoient guère à l'y rapeller; & que le déſir qu'auroient ſes ſoldats de revoir leurs maiſons, leurs femmes & leurs enfans, les obligeroit à le ſuivre; qu'au-reſte la chaleur de ſon Pays ſeroit plus forte qu'eux, & les contraindroit de l'abandonner, ou bien qu'elle-même les perdroit s'ils étoient aſſez foux pour n'en bouger. L'orgueilleux *Chimu* fondoit tout le bon ſuccès de cette guerre ſur ces vaines imaginations, & il devenoit tous les jours plus obſtiné, ſans vouloir entendre, moins encore accepter les conditions que l'*Ynca* lui faiſoit de tems en tems. Au-contraire, pour rendre ſon opiniâtreté plus viſible, il rafraichît ſon armée de gens qu'il fit venir des autres Vallées de ſon Etat; deſorte qu'à-meſure qu'il reçevoit de nouvelles troupes, la guerre devenoit plus ſanglante. Auſſi les *Yncas* avouèrent-ils qu'ils n'en avoient point eu encore de ſi cruelle ni de ſi épineuſe que celle-là: il y eut des deux cotés quantité de morts & de bleſſés, parce que les uns & les autres combattoient en hommes déterminés, pour remporter la victoire. Mais tout cela n'empêchoit pas que les principaux Chefs de l'Armée de *Chimu* n'eûſſent bien voulu que leur *Curaca* eût accepté les offres de paix & d'amitié que leur faiſoit l'*Ynca*, parce qu'ils jugeoient aſſez qu'il ſe faudroit rendre à lui tôt ou tard, & qu'il n'y avoit pas moyen de réſiſter à une ſi grande puiſſance. Ils temporiſoient néanmoins, & pour s'accommoder à la volonté de leur Maître, ils enduroient patiemment la fatigue de la Guerre; & quoiqu'ils viſſent qu'on faiſoit eſclaves leurs femmes & leurs enfans, ils n'avoient pas la hardieſſe d'en dire leur ſentiment.



CHAPITRE XXXIII.

De l'étrange obſtination du grand Chimu, *& comment il ſe rendit au Prince* Ynca Yupanqui.

PENDANT que le grand *Chimu* s'obſtinoit ainſi à la guerre, & qu'elle étoit ſanglante de part & d'autre, le Prince *Ynca Yupanqui* vit arriver à ſon armée

mée les vingt-mille hommes qu'il avoit envoyé demander au Roi son père. Ce renfort de troupes mortifia extrêmement *Chimu*, rabaissa son orgueil, & le plongea dans une profonde tristesse; car il vit bien que ses desseins étoient ruinés par-là, & ses espérances perduës. Il se représentoit d'un coté la puissance de l'*Ynca* redoublée tout-à-coup, lorsqu'il la croyoit anéantie; & de l'autre, il considéroit que ce nouveau secours arrivé à l'Ennemi, avoit abattu entièrement le courage de ses gens, qui d'ailleurs ne faisoient la guerre depuis quelque tems, que pour s'accommoder à l'humeur altière de leur Seigneur, & non pour aucune espérance qu'ils eûssent de pouvoir résister à l'*Ynca*. Les principaux parens de *Chimu*, croyant que l'occasion étoit favorable pour le disposer à la paix, furent le trouver, & lui remontrèrent qu'il étoit hors d'état de se défendre plus longtems, que leurs Ennemis communs s'enrichissoient tous les jours des dépouilles qu'ils prenoient sur eux, qu'ils enlevoient leurs femmes & leurs enfans & les rendoient esclaves, & que s'il s'obstinoit encore à rejetter les offres de l'*Ynca*, ce Prince, bien loin d'user de sa clémence ordinaire envers eux, les détruiroit entièrement, & mettroit tout leur Pays à feu & à sang.

L'orgueilleux *Chimu* fut fort surpris de cette remontrance de ses gens, qui ne lui parut pas tant un conseil salutaire, qu'une menace desespérée, qui venoit de peur & de lâcheté. Ne sachant donc quel remède y aporter, ni à qui demander du secours, parce que tous ses Voisins étoient choqués de son humeur impérieuse, bien loin d'être disposés à l'assister dans ce besoin, il résolut d'accepter les prémières offres qui lui seroient faites de la part du Prince. Il ne voulut pas néanmoins que cela vînt de lui, ni en faire porter la parole, de peur qu'on ne l'imputât à lâcheté & à foiblesse d'esprit. Au-contraire il dît à ses gens, sans leur découvrir son dessein, qu'il ne manquoit ni d'espérance ni de moyens pour résister à l'*Ynca*, & se tirer honorablement de cette guerre, pourvu-qu'ils voulûssent prendre courage; qu'étant obligés de mourir en combattant pour leur liberté, & pour la défense de leur Parens, ils ne devoient point faire d'action qui ne fût digne de leur valeur; que les accidens de la guerre étoient journaliers, & qu'à-mesure qu'on leur enlevoit leurs femmes & leurs enfans, ils se devoient représenter qu'ils avoient bien fait d'autres esclaves, & en plus grand nombre. Qu'au-reste il espéroit de les remettre bientôt en liberté; qu'ils devoient donc prendre courage, & ne dégénérer point de cette haute valeur que leurs Ennemis avoient toujours éprouvée; qu'il leur promettoit de ne les abandonner jamais, & qu'ils pouvoient vivre en repos sur sa parole, puisque leur commune conservation lui étoit plus chère que la sienne propre.

Le grand *Chimu* renvoya ses gens avec ces consolations, & ces foibles espérances, qui consistoient plutôt en paroles qu'en effets; mais il étoit bien étonné de les voir si abattus & si découragés. Il n'en fit pas semblant néanmoins, & continua cette guerre le mieux qu'il lui fut possible, jusqu'à ce que le Prince lui envoya de nouveaux Députés pour l'assurer de son amitié, comme ils avoient fait autrefois, & d'une abolition de tout le passé, en cas qu'il se voulût mettre à son devoir, & se rendre à lui. Quoique ce fût une chose

qu'il eût déjà résoluë en lui-même, il n'en témoigna pourtant rien. Pour persuader même aux Ennemis qu'il ne vouloit nullement démordre de sa prémière résolution, il leur répondit que pour son particulier il n'étoit pas homme à parler d'accommodement, mais que pour ne point négliger la conservation de ses Sujets, il prendroit leur avis là-dessus, & feroit ce qu'ils lui conseilleroient pour leur avantage. En effet, pour ne point traîner la chose en longueur, il fit apeller ses Capitaines & ses Parens, auxquels il proposa les offres de l'*Ynca*, leur dît qu'ils pensâssent bien à ce qui leur étoit le plus avantageux, & les assura que s'ils trouvoient à-propos de se soumettre, il feroit pour l'amour d'eux tout ce que l'*Ynca* voudroit, & préfèreroit leur satisfaction à sa propre volonté.

Les Capitaines, extrêmement aises de voir que leur *Curaca* ne persistoit plus dans son humeur opiniâtre, prirent la liberté de lui dire qu'il y auroit de l'injustice à n'obéïr pas à l'*Ynca*, puisqu'il leur témoignoit être si bon & si généreux; que les ayant presque réduits à se rendre, & pouvant les y contraindre par la force, il les traitoit si doucement, qu'il faisoit gloire de les attirer à son amitié. Le puissant *Chimu* jugeant bien par ce langage de la résolution de ses gens, qui parloient plutôt en hommes libres qu'en humbles vassaux, ne trouva pas à-propos de s'opposer plus longtems à leurs désirs. Pour leur témoigner donc qu'il étoit résolu de faire ce qu'ils vouloient, il envoya des Ambassadeurs au Prince *Ynca Yupanqui*, pour lui dire de sa part qu'il suplioit son Altesse de ne lui point refuser, ni à ses Sujets, les effets extraordinaires de clémence & de miséricorde que les *Yncas*, fils du Soleil, avoient toujours témoigné aux Nations qu'ils avoient conquises dans les quatre parties du Monde; qu'il se mettoit le prémier au nombre des coupables & des rebelles; que reconnoissant sa faute, il lui en demandoit humblement pardon; qu'il se promettoit de le reçevoir, parce qu'il étoit bien assuré, par la longue expérience que tous les Peuples en avoient faite, que son Altesse ne s'éloigneroit pas de la clémence des autres *Yncas* ses prédécesseurs; qu'il savoit assez qu'un Prince comme lui préféroit le titre d'Amateur & de Bienfaiteur des Pauvres, à tous les autres titres; & que par la requête qu'il lui présentoit, il ôsoit lui demander une abolition générale pour tous ses Sujets, qui étoient moins coupables que lui, puisqu'ils n'avoient résisté à son Altesse, que pour obéïr à leur *Curaca*. Cette Ambassade fut d'autant plus agréable au Prince, qu'il avoit toujours apréhendé qu'il seroit obligé d'user de violence pour faire cette conquête. Il reçut donc fort civilement les Ambassadeurs de *Chimu*, & leur dît qu'ils s'en retournâssent à leur *Curaca*, & qu'ils l'amenâssent avec eux, afin que pour une plus ample satisfaction ils reçûssent tous ensemble leur pardon de la propre bouche de l'*Ynca*, & qu'il leur donnât en même tems de sa propre main les bienfaits qu'ils en devoient attendre. Ces paroles firent connoître à l'audacieux *Chimu*, le tort qu'il avoit eu de tarder si longtems à se soumettre à l'*Ynca*. Il alla trouver aussi-tôt le Prince, & lui fit toutes les soumissions imaginables, se prosternant même devant lui pour l'adorer, & répétant souvent la même prière qu'il lui avoit fait faire par son Ambassadeur. Le Prince le voulant tirer de la peine où il le voyoit, lui fit un accueil très-favorable, & comman-

da à deux de ſes Capitaines qu'ils le relevâſſent de terre; & après qu'il lui eût donné une longue. audience, il l'aſſura qu'il lui pardonnoit le paſſé: Qu'au-reſte il n'étoit point venu-là pour uſurper ſon Pays, mais pour en réformer la Religion, les Coutumes & les Loix: & que pour le mieux convaincre de la vérité de ſes paroles, ſi *Chimu* apréhendoit d'avoir perdu ſon Etat, il le lui remettoit très-volontiers, pour le poſſéder comme auparavant avec toute aſſurance; à condition que lui & ſes ſujets abattroient leurs Idoles, repréſentées par des poiſſons & par d'autres animaux, qu'ils adoreroient le Soleil, & ſerviroient l'*Ynca* ſon père. *Chimu*, charmé par des paroles ſi obligeantes, adora le Prince une ſeconde fois, & lui répondit; Qu'il étoit l'homme du monde le plus affligé de ne s'être pas rangé plutôt à ſon devoir, & de n'avoir pas obéï d'abord à un ſi bon & ſi généreux Seigneur; que ſa faute lui paroîſſoit ſi grande, que quoique ſon Alteſſe la lui eût pardonnée par une grace particulière, il ne laiſſeroit pas d'en avoir du regret toute ſa vie, & qu'au-reſte il étoit prêt à exécuter ponctuellement tout ce que l'*Ynca* lui commanderoit touchant la Religion, les Loix & les Coutumes de ſon Pays.

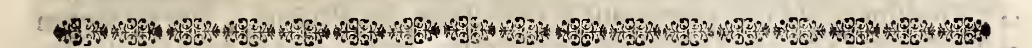
La paix ſe conclut ainſi entr'eux, & *Chimu* ſe fit tributaire de l'*Ynca*, qui lui donna pluſieurs robes pour lui & pour ſa nobleſſe. Après cela il viſita les Vallées de ſon Pays, où il fit faire de beaux bâtimens, & de grands aqueducs pour arroſer les terres labourables, qui y étoient en aſſez grand nombre. Il fit faire auſſi des magazins pour y mettre les revenus du Soleil & de l'*Ynca*, & les provisions néceſſaires pour en aſſiſter ceux du Pays en tems de famine, ſelon l'ancienne coutume des *Yncas*: mais il voulut ſurtout qu'on bâtît une Fortereſſe dans la Vallée de *Parmunca*, pour être un monument de la victoire qu'il avoit gagnée contre le Roi *Chimu*, dont il ſe glorifioit beaucoup. Il voulut que ce Fort fût bâti dans cette Vallée, parce que la guerre y avoit commencé. D'ailleurs on eut ſoin que la ſtructure en fût excellente, & qu'on l'embellît de peintures, & de pluſieurs autres curioſités dignes d'un Roi. Mais tout cela n'a pas empêché que les Etrangers ne démolliſſent ce bel Edifice, excepté quelques reſtes qu'ils laiſſèrent debout, par où l'on pût connoître que c'étoit un chef-d'œuvre. Après que le Prince eût fait tout ce que je viens de dire, qu'il eût établi dans le Pays conquis tous les Officiers néceſſaires pour la Juſtice & pour l'Adminiſtration des Revenus du Soleil & de l'*Ynca*, & qu'il eût mis dans les Places des garniſons, comme c'étoit la coutume, il laiſſa *Chimu* dans ſon Pays plus content qu'il n'avoit jamais été, & il s'en retourna à *Cuzco*, où il fut reçu avec les mêmes triomphes & les mêmes ſolemnités dont nous avons parlé ci-devant, qui durèrent un mois entier.

CHAPITRE XXXIV.

*De ce que fit l'*Ynca *jusqu'à sa mort pour le bien commun de ses Sujets, & pour l'embellissement de son Empire.*

L'YNCA *Pachacutec* se voyant sur l'âge se lassa de ses conquêtes, & n'en voulut point faire davantage, se contentant d'avoir augmenté son Empire de plus de cent-trente lieuës de long du Nord au Sud, & d'y avoir ajouté en largeur tout ce qu'il y a de Pays depuis la grande Montagne neigeuse jusqu'à la Mer, qui contient de ce coté-là soixante lieuës de l'Est à l'Ouest, & de l'autre environ soixante. Il employa tout le reste de sa vie aux choses où il s'étoit toujours apliqué, savoir à confirmer les Loix de ses Prédécesseurs, & à en faire de nouvelles pour l'avantage de ses Sujets. Il fit bâtir quantité de Villes en des lieux déserts, les peupla d'Etrangers, & en rendit les terres fertiles par le moyen des canaux & des aqueducs. Outre cela il bâtît plusieurs Temples au Soleil, sur le modèle de celui qui étoit à *Cuzco*, & plusieurs Maisons de Vierges Choisies. Il ordonna qu'on réparât les vieux Magazins qui étoient sur les grands chemins, & qu'on en fît de nouveaux, pour y mettre les munitions de guerre & de bouche pour la subsistance des armées qui passeroient par-là; il voulut encore qu'on y fît des Maisons Royales, pour loger les *Yncas* quand ils iroient en voyage. Il commanda qu'on fît des Magazins dans toutes les Villes sans exception où il n'y en auroit point, pour pouvoir secourir les habitans au besoin, & qu'on les entretînt du revenu de son domaine & de celui du Soleil. En un mot l'on peut dire sans mentir qu'il renouvella entièrement son Empire, tant à l'égard de la Religion qu'à l'égard des Loix, des Coutumes & des Cérémonies; car il en abolît plusieurs, & en fit de nouvelles; il ôta plusieurs Idoles à ses Sujets, & réforma quantité d'abus, qui avant son règne étoient ordinaires à ces Indiens. Il corrigea les défauts de la Milice, & fit connoître par-là qu'il n'entendoit pas moins bien les affaires de la Guerre que celles de la Paix & de la Religion; il augmenta les privilèges, les grades & les honneurs de ceux qui excelloient par-dessus les autres dans les Armes; mais surtout il agrandît la Ville de *Cuzco*, & y attira plusieurs habitans par un grand nombre de Bâtimens, outre qu'il y fit faire un Palais pour lui tout auprès des Ecoles que son Bisayeul *Ynca Roca* y avoit fondées. Toutes ces choses jointes à son bon naturel, & à son gouvernement doux, le firent aimer & adorer comme un autre *Jupiter*. Il règna selon les uns plus de cinquante ans, & selon les autres plus de soixante. Il mourut enfin après avoir vécu longtems dans une grande tranquillité, & dans l'aprobation générale de ses Sujets, qui lui témoignèrent dans toutes les occasions qu'ils l'aimoient singulièrement. Ils le regrettèrent universellement, & le mirent au nombre de leurs Dieux, comme ils y avoient mis tous les autres Rois *Yncas* ses prédécesseurs.

ſeurs. Il fut embaumé, & les cérémonies, le deuil & les ſacrifices de ſes funerailles durèrent un an, ſelon la coutume. Il laiſſa pour ſon héritier univerſel l'*Ynca Yupanqui* ſon fils légitime, qu'il avoit eu de *Coya Anahuarque* ſa femme & ſa ſœur. Quelques-uns diſent qu'il eut plus de 400. autres enfans, fils & filles, bâtards ou légitimes: d'autres trouvent ce nombre trop petit par raport à la longue vie de cet *Ynca*, & à la quantité de femmes qu'il avoit euës. Les Hiſtoriens Eſpagnols confondent ces deux Rois, le père & le fils, & donnent à un ſeul le nom de l'un & de l'autre. Le nom-propre du père fut *Pachacutec*; celui d'*Ynca* étoit un apellatif, qui fut commun à tous ceux de la Maiſon Royale, depuis le prémier *Ynca Manco Capac*: le petit-fils ſe nomma *Lloque Yupanqui*, pour les raiſons que nous avons alléguées dans ſa vie ſur l'explication du mot *Yupanqui*. Ce mot devînt auſſi apellatif depuis ce Roi, deſorte que ces deux noms *Ynca Yupanqui* s'attribuoient à tous les Rois *Yncas*, comme s'ils n'eûſſent point eu pour nom-propre celui de *Yupanqui*, de-même qu'on donne à tous les Empereurs le ſurnom de *Céſar Auguſte*. Comme donc les Indiens racontans les exploits de leurs Rois ſe ſervent des noms *Pachacutec Ynca Yupanqui*, les Eſpagnols s'imaginent que c'eſt le nom d'un Roi ſeulement, & n'admettent point le fils ou le ſucceſſeur de *Pachacutec*, apellé *Ynca Yupanqui*, qui prit ces deux apellatifs pour nom-propre, & les donna de-même à ſon héritier *Ynca Yupanqui*. Il eſt vrai qu'ils le nommèrent par excellence, & pour le diſtinguer de ſon père, *Tupac*, c'eſt-à-dire *reſplendiſſant*, *Ynca Yupanqui*, père de *Huayna Capac Ynca Yupanqui*, & ayeul de *Huaſcar Ynca Yupanqui*. On peut dire la même choſe des noms apellatifs de tous les autres *Yncas*. J'ai fait cette remarque, afin que ceux qui liront ces Hiſtoires, n'y aportent point de confuſion.



CHAPITRE XXXV.

*Des Ecoles établies par l'*Ynca Pachacutec, *& des Loix qu'il fit pour le bon gouvernement de ſes Etats.*

LE R. P. *Blas Valera*, parlant de cet *Ynca*, en dit ce qui ſuit. „ Après que „ l'*Ynca Viracocha* fut mort, & que les *Yncas* l'eurent mis au nombre de „ leurs Dieux, il laiſſa pour ſucceſſeur le grand *Titu* ſon fils, qui fut ſur- „ nommé *Manco Capac*, juſqu'à ce que ſon père lui donna le nom de *Pacha-* „ *cutec*, qui ſignifie *Réformateur du Monde*. En effet ce nom lui convient très- „ juſtement, puiſqu'il fit de ſi belles actions qu'il ſembla effacer les beaux „ faits de ſes Prédéceſſeurs. Il gouverna ſon Empire avec tant de valeur, „ d'adreſſe & de prudence, en tems de Paix & de Guerre, qu'il l'augmenta „ non ſeulement dans les quatre parties de ſon Royaume apellées *Tahuantinſuyu*, „ mais il le rendit encore illuſtre par pluſieurs juſtes Loix, que les Rois Ca- „ tholiques confirmèrent depuis très-volontiers, à la réſerve de celles qui trait-

„ toient du Culte des Idoles, & des Mariages illicites. Cet *Ynca* annoblît „ ſurtout & honora de pluſieurs privilèges, & de grandes prééminences, les „ Ecoles où les Collèges que le Roi *Ynca Roca* avoit fondés à *Cuzco*. Il aug- „ menta en même tems le nombre des Profeſſeurs, & voulut que les *Curacas*, „ les Capitaines, leurs fils, & généralement tous les Indiens de quelque con- „ dition qu'ils fûſſent, les Gens-de-guerre & le Menu-Peuple parlâſſent la „ Langue de *Cuzco*, & que perſonne ne pût être admis aux Charges & aux „ Dignités publiques, qui ne pût parler cette Langue. Mais afin qu'on ne lui „ pût point reprocher d'avoir fait envain une Loi ſi utile, il établît, en faveur „ des jeunes Princes & de la Nobleſſe, des perſonnes fort verſées dans la con- „ noiſſance des Loix & des Coutumes des Indes, pour leur enſeigner cette Lan- „ gue, les Loix & les Coutumes du Royaume. Il inſtitua de ſemblables Pro- „ feſſeurs dans toutes les Provinces de ſon Royaume, deſorte que par ſucceſ- „ ſion de tems on ne parla qu'une même Langue par tout le *Pérou*. Mais cet „ uſage eſt ſi bien aboli depuis pour l'avoir négligé, qu'il y a aujourd'hui „ pluſieurs Provinces où l'on n'entend plus cette Langue, au grand préju- „ dice de la Doctrine de l'Evangile. Tous les Indiens qui obéïſſent à cette „ Loi, ont retenu juſqu'à-préſent la Langue de *Cuzco*, & ils ſont plus civili- „ ſés & plus capables que les autres de comprendre les inſtructions qu'on leur „ donne.

„ *Pachacutec* ordonna qu'il n'y auroit deſormais que les Princes & leurs fils „ qui pûſſent porter de l'or, de l'argent, des pierreries, & des plumes de di- „ verſes couleurs, & même s'habiller de laine de *Vicunna*, ou de chèvre ſau- „ vage, qui eſt tiſſuë avec un artifice admirable. Il voulut outre cela qu'on „ s'habillât honnêtement les Jours de la Lune, & les autres Fêtes les plus ſo- „ lemnelles. Les Indiens tributaires ont toujours obſervé cette coutume juſ- „ qu'à aujourd'hui, ſe contentans d'aller vétus ſimplement. Par ce moyen „ ils coupent chemin à beaucoup de deſordres, que le luxe & les dépenſes ſu- „ perfluës qu'on fait en habits cauſent ordinairement. Ils ſont en cela con- „ traires aux Indiens nés d'Eſpagnols, & qui demeurent dans leurs Villes, leſ- „ quels ſont fort dérèglés en ceci, & ſe plaîſent à ſe parer exceſſivement, au „ grand préjudice de leurs biens & de leur conſçience. *Pachacutec* recom- „ manda auſſi à ſes Sujets d'être ſobres dans leur manger, mais il ne fit aucun „ règlement pour le boire, auſſi les Princes & les Peuples boivent-ils avec ex- „ cès. Il établît des Juges particuliers contre les Vagabonds & les Fainéans, „ pour les obliger à ſervir dans leur profeſſion leurs plus proches Parens, ou „ leurs Maîtres, & à travailler pour le Public. Il falloit même que les gar- „ çons & les filles de ſix à ſept ans eûſſent quelque emploi, qui fût confor- „ me à leur âge. On occupoit à diverſes choſes où l'on pouvoit travailler „ de la main, les Aveugles, les Boiteux & les Muëts. Pour les Vieilles-gens „ qu'on entretenoit d'habits & de vivres aux dépens du Public, on les em- „ ployoit à chaſſer les oiſeaux des champs qu'on avoit ſemés. *Pachacutec* or- „ donna par une Loi, qu'il y eût tous les mois trois jours de Fêtes deſtinés „ aux recréations publiques, afin que ſes Sujets ne fûſſent pas accablés par un „ travail continuel. Il ordonna encore que les Payſans & les Ouvriers qui tra-

„ vail-

„ vailloient à la campagne, vînſſent en Ville & au Marché de neuf en neuf „ jours, afin d'y voir & entendre les choſes que l'*Ynca* & ſon Conſeil auroient „ établies. Il voulut même depuis qu'on tînt tous les jours le Marché public, „ qu'ils apellent *Catu*, & les Foires aux jours de Fête, afin de les rendre plus „ ſolemnelles. De-plus il ordonna par un Edit, que chaque Province ou cha- „ que Ville auroit des bornes preſcrites, qui comprendroient les montagnes, „ les pâturages, les bois, les rivières, les lacs, & les terres labourables, com- „ me des choſes qui ſeroient érigées en juriſdiction perpétuelle, pour aparte- „ nir à telle Ville ou à telle Communauté; défendant en même tems aux „ Gouverneurs des Villes, & aux *Curacas*, de diviſer ou diminuer tant ſoit „ peu ces bornes, & même d'en apliquer aucune partie pour eux ou pour „ autrui. En un mot il voulut que ces champs fûſſent partagés également, „ ſelon qu'il étoit porté par la même Loi, pour le bien commun des habitans „ des Villes & des Provinces, y réſervant la part des revenus du Soleil & du „ domaine du Roi. Il ordonna auſſi que les Indiens ſeroient obligés à l'ave- „ nir de labourer, de ſemer, & de recueillir les biens de la terre, ſelon le par- „ tage qui en ſeroit fait, tant pour leur particulier que pour le bien du pu- „ blic. Par où l'on peut voir combien ſe ſont lourdement trompés, ceux qui „ ont ôſé ſoutenir que les Indiens n'étoient propriétaires d'aucuns héritages, „ ni d'aucunes terres. Ils ont commis cette erreur, faute d'avoir compris que „ ce partage ne ſe faiſoit point à l'égard du compte des poſſeſſions & des ter- „ res, mais du travail commun & particulier qu'ils devoient employer à les „ labourer. Car cette coutume étoit introduite depuis longtems parmi les In- „ diens, de s'occuper non ſeulement aux Ouvrages publics, mais encore aux Ou- „ vrages particuliers, auxquels ils s'employoient tous en général, juſqu'à ce qu'ils „ fûſſent achevés, ſans que perſonne en fût exemt. C'étoit à-cauſe de cela „ qu'ils meſuroient les terres, afin que chacun fît la tâche qu'on lui donne- „ roit. Pour cet effet, après qu'ils s'étoient joints tous enſemble, ils travail- „ loient prémièrement en commun à leurs terres particulières, où les uns ai- „ doient aux autres, puis à celles du Roi; & ils obſervoient la même choſe „ lorſqu'il faloit ſemer, faire la recolte des biens, les ſerrer dans les Magazins „ Royaux & Publics. Ils travailloient preſque de-même dans leurs poſſeſ- „ ſions, deſorte que lorſqu'un Indien vouloit labourer ſa terre, il alloit en „ plein Conſeil, afin qu'on lui marquât un jour pour cela; & alors, du com- „ mun conſentement de ceux de la Ville, chacun travailloit pour lui, & ainſi „ ſon ouvrage étoit fait en fort peu de tems. Les *Yncas* aprouvèrent cette „ coutume, & la confirmèrent depuis par une Loi. Il y a aujourd'hui plu- „ ſieurs Villes dans les *Indes*, ou la Charité Chrétienne fait de grands pro- „ grès, parce qu'on obſerve encore cette Loi: & l'on peut dire que les In- „ diens qui ne l'obſervent pas, ne ſont bons ni pour les autres ni pour eux- „ mêmes, & qu'ils ſe font plutôt du mal que du bien.

CHAPITRE XXXVI.

*De pluſieurs autres Loix que fit l'*Ynca Pachacutec, *& de ſes Apophthegmes.*

„ NOus avons déjà remarqué que *Pachacutec* aprouva les Loix & les Cou-
„ tumes de divers Pays qui étoient avantageuſes aux Habitans, qu'il
„ abolît celles qui détruiſoient la Sureté Publique & bleſſoient la Majeſté
„ Royale, & qu'il en inſtitua de nouvelles. Nous parlerons ici des dernières.
„ Les unes étoient contre les Blaſphémateurs, les Meurtriers, les Parricides,
„ les Vaſſaux Perfides, & les Adultères. Les autres, contre ceux qui enle-
„ voient des Filles de la maiſon de leur père, ou qui les violoient, ou qui ô-
„ ſoient attenter à l'honneur des Vierges Choiſies. Il y en avoit contre les
„ Séditieux, les Voleurs, les Inceſtueux, & les Sodomites. Je ne parle point
„ de quantité d'Edits qu'il fit ſur la Police, & les Cérémonies de leurs Sacri-
„ fices & de leurs Temples. Deplus il confirma beaucoup d'autres Loix
„ que ſes Prédéceſſeurs avoient faites, & particulièrement celles-ci. Que les
„ enfans obéïroient à leurs pères, & les ſerviroient juſqu'à vingt-cinq ans;
„ qu'en cas qu'ils ſe mariâſſent contre leur conſentement, leurs contracts ne ſe-
„ roient point valables, & que les enfans qui naîtroient de leurs mariages ne ſe-
„ roient point déclarés légitimes, à moins que les parens des mariés n'en demeu-
„ râſſent d'accord dans la ſuite, & n'aprouvâſſent le mariage de part & d'autre.
„ Il confirma les ſucceſſions des Etats & des Terres nobles, ſelon l'ancienne
„ coutume de chaque Province & de chaque Royaume, & défendit aux
„ Juges de prendre aucuns préſens des Parties. J'omets, pour éviter la lon-
„ gueur, pluſieurs autres Loix moins importantes qu'il ajouta à celles-là.
„ Nous parlerons ci-après de celles qu'il fit touchant les Juges, les Mariages,
„ les Teſtamens, la Milice, & le Compte des Années. Mais je remarquerai
„ ici que les Indiens, voyant que le Viceroi Dom *Franciſco de Tolédo* chan-
„ gea & revoqua pluſieurs de ces Loix, le nommèrent un ſecond *Pachacutec*,
„ pour donner à entendre qu'il avoit réformé le prémier Réformateur. Au-
„ reſte ceux du Pays portoient tant de reſpect à cet *Ynca*, qu'encore aujour-
„ d'hui ils ne peuvent l'oublier. Ce que je viens d'alléguer eſt tiré des Frag-
mens du R. P. *Blas Valera*, mais ce qu'il promet de dire enſuite touchant les Juges &c. s'eſt perdu malheureuſement, au grand dommage des Curieux. J'ai trouvé dans ſes *Mémoires* quelques Apophthegmes de cet *Ynca Pachacutec*, que je raporterai ici.

Un Royaume eſt en repos, & jouït d'une pleine tranquillité, quand les Sujets, les Capitaines & les *Curacas* obéïſſent volontairement & de bon cœur à leur Roi.

L'Envie eſt un ver qui ronge & qui conſume les entrailles des Envieux.

Celui-là souffre un double suplice, qui porte envie à un autre, & qui en est envié.

Il vaut bien mieux que vous soyez envié des autres, parce que vous êtes hommes-d'honneur, que si vous leur portiez envie, par un effet de méchanceté.

C'est se faire du mal à soi-même, que d'envier les autres.

Celui qui a quelque envie contre les honnêtes-gens, trouve en eux le sujet de sa ruine, comme nous voyons que l'araignée tire du poison des plus belles fleurs.

L'ivrognerie, la colère & la folie vont presque le même pas, mais les deux prémières sont volontaires & passagères, au lieu que la troisième dure toujours.

L'homme se condamne lui-même à la mort, quand il tuë quelqu'un de sang froid, sans en avoir aucun sujet, & sans y être autorisé.

Il faut nécessairement que l'on condamne à la mort celui qui l'a donnée à son semblable. C'est pourquoi nous confirmons de-nouveau l'Edit des anciens Rois nos Prédécesseurs, qui porte que tous les Homicides doivent être punis de mort.

Dans une République bien policée il ne faut jamais souffrir ces lâches & ces fainéans, qui pouvant gagner leur vie par un honnête travail, ne font métier que de voleries. Il est donc fort raisonnable, que de tels Voleurs soient pendus.

Les Adultères qui souillent le lit & l'honneur d'autrui, & qui par conséquent troublent la paix & la tranquillité des familles, doivent passer pour des Voleurs, & ainsi être condamnés à la mort, sans aucune remission.

Un cœur noble & généreux se connoît par la patience qu'il témoigne dans les disgraces de la fortune.

L'impatience est la marque d'un cœur bas, qui est mal instruit, & qui a pris de mauvaises habitudes.

Les Rois & les Gouverneurs doivent user de clémence & de libéralité envers les Sujets, quand ils sont obéïssans aux commandemens qu'on leur fait; mais ils doivent punir ceux qui ne le sont pas.

Il faut regarder comme des Voleurs, & faire mourir les mauvais Juges qui trahissent les Parties, & qui se laissent corrompre par des présens.

Les Gouverneurs des Provinces doivent surtout prendre bien garde à deux choses. La prémière, d'observer eux-mêmes ponctuellement les Loix de leurs Souverains, & de les faire observer aux autres. La seconde, d'avoir un bon Conseil, afin de pourvoir avec beaucoup de soin & de vigilance aux commodités publiques & particulières de leurs Provinces.

Un homme qui n'a pas assez d'esprit pour règler sa famille, en aura encore moins pour gouverner les affaires d'une République; c'est pourquoi l'on ne doit pas le préférer aux autres.

Un Médecin qui ignore les vertus des Plantes, ou qui les sachant de quelques-unes, ne tâche pas de les connoître toutes, ne sait rien-du-tout, ou du-moins il sait fort peu de chose. Il faut donc, s'il veut mériter la qualité

lité qu'il se donne, qu'il aquière la connoissance de toutes les Herbes, nuisibles ou salutaires.

Celui-là mérite qu'on se moque de lui, qui ne sachant pas l'Art de compter par nœuds, s'imagine follement de pouvoir trouver le compte des Etoiles.

Fin du Sixième Livre.



HIS-



HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PEROU.

LIVRE SEPTIEME.

Contenant l'Etat des Colonies qu'envoyoient faire les Yncas. *La Manière d'élever les Enfans des Grands Seigneurs. La troisième & la quatrième de leurs principales Fêtes. La Description de la Ville de* Cuzco. *Les Conquêtes de l'*Ynca Yupanqui *dans le* Pérou, *& dans le Royaume de* Chili. *La Rebellion des* Araucus *contre les Espagnols. La Mort de* Valdivia. *Et les Merveilles de la Forteresse de* Cuzco.

CHAPITRE PREMIER.

Des Colonies que les Yncas *faisoient, & de deux sortes de Langues qu'ils avoient entr'eux.*

LORSQUE les Rois *Yncas* avoient conquis des Provinces fertiles & abondantes en vivres, quoiqu'elles fûssent d'ailleurs mal cultivées, ils y envoyoient des Colonies pour les peupler & les cultiver. Quelquefois aussi ils en envoyoient dans des Provinces bien peuplées, mais alors ils en faisoient sortir une partie des habitans naturels, & les envoyoient ailleurs. Par cette conduite ils affermissoient leur Empire, le garantissoient des troubles & des factions, & procuroient de grands avantages à leurs Sujets. Que s'il y avoit des

des Provinces qui fûssent stériles, ils en faisoient sortir les habitans, & les envoyoient dans des Contrées fertiles, & capables de les nourrir. Ils avoient en vuë en cela l'intérêt des nouveaux habitans & des naturels, afin qu'ils s'aidâssent réciproquement, comme des parens & de bons amis. Cette coutume s'observoit particulièrement dans tout le *Collao*, qui est un Pays de plus de six-vingts lieuës de long, & qui contient quantité d'autres Provinces de Nations différentes, où à-cause de la rigueur du froid on ne recueille ni *Mayz*, ni aucun *Uchu*, que les Espagnols nomment *Pimiento:* mais il y croît une grande quantité de Semences & de Légumes que les Pays chauds ne produisent pas, comme celles qu'ils apellent *Papa* & *Quinua:* outre qu'on y nourrit une infinité de Bétail. Les *Yncas* tirèrent donc un grand nombre d'Indiens de tous ces Pays froids, pour les envoyer dans la Province des *Antis*, qui est à l'Est de celle-là, & dans toute la Côte de cette Mer qui est à l'Ouest, où il y avoit de grandes Vallées, qui produisoient abondamment de *Mayz*, d'*Uchu*, & de Fruits succulens. Mais les Rois *Yncas* ayant remarqué que la plupart de ces Provinces & de ces Vallées étoient désertes avant leurs conquêtes, parce que les Indiens n'avoient pas sçu jusqu'alors l'Art de faire des canaux & des aqueducs pour arroser les campagnes, ils y en firent faire, & y envoyèrent quantité d'habitans pour les peupler: leur recommandant de s'assister mutuellement, & faisant un échange des grains & des provisions qui restoient aux uns, pour en fournir aux autres qui en manquoient. Les *Yncas* trouvèrent en cela leur avantage particulier, parce que, comme je l'ai dit ci-devant, les deux tiers des terres labourables leur apartenant, c'est-à-dire une partie au Soleil, & l'autre à l'*Ynca*, ils recueilloient par ce moyen assez de *Mayz* pour l'entretien de leurs Armées, quelque froid & stérile que fût le Pays: & les *Collas* retiroient du bétail qu'ils nourrissoient, une grande quantité de *Quinua*, de *Chinu*, de *Papas*, de *Charqui*, de *Mayz*, & d'*Uchu*, dont ils manquoient en leur Pays, par les échanges qu'ils faisoient des uns & des autres.

Pédro de Ciéça de Léon parle ainsi sur ce sujet au 99. Chapitre de son Livre. *Quand l'année se trouvoit bonne, tous les habitans du pays des* Collas *vivoient à leur-aise, & sans avoir besoin de rien: mais au-contraire, si elle étoit stérile & sans eau, ils étoient réduits à des extrémités insuportables. Il est vrai que les Rois* Yncas, *qui étoient fort prudens, & qui commandoient à ce grand Empire du* Pérou, *y sçurent bien rémédier. Car voyant que le pays des* Collas, *& toutes les autres vallées du* Pérou, *n'étoient pas si fertiles que le pays chaud, à-cause du froid excessif qu'il y faisoit, ils ordonnèrent sagement qu'on en tirât un certain nombre d'habitans depuis la grande Montagne des* Andes, *qui étoit frontière à la plupart des villes du plat-pays, pour leur faire cultiver la terre avec leurs femmes, & par l'ordre de leurs* Caciques, *& y semer les fruits & les légumes que leurs Capitaines ou leurs Seigneurs leur fournissoient pour cet effet. On apelloit ces gens-là* Mitmac, *c'est-à-dire* transplantés. *Ils s'occupent encore aujourd'hui à l'agriculture, sous la domination d'un Chef principal, & cultivent la précieuse Graine apellée* Coca. *Ainsi quoiqu'on ne sème & qu'on ne recueille point de* Mayz *dans tout le pays de* Collao, *les Seigneurs qui en sont natifs ne laissent pas d'en avoir provision, de la manière que nous l'avons dit, savoir par le moyen des échanges*

qu'ils

qu'ils font; parce qu'ils ſont ſoigneux de faire tranſporter chez eux une grande quantité de Mayz, *de* Coca, *de toute ſorte de Fruits, & du Miel.* On peut dire que ſans ces Loix ſi utiles, les *Collas* auroient eu bien de la peine à ſe garantir de la faim & des autres maux de la vie, qui les avoient contraints de ſe mettre ſous une domination étrangère.

Lorsque les *Yncas* avoient conquis quelque Province belliqueuſe & éloignée de *Cuzco*, ils ne croyoient pas pouvoir s'aſſurer de la fidélité des habitans, qu'en en tranſplantant une partie, ou même tous, dans quelque lieu plus voiſin, & dont les habitans étoient pacifiques & fidèles. Ils donnoient la conduite de ces Colonies à des *Yncas* privilégiés. Deplus ils honoroient du nom de ces *Yncas*, tous les autres qui alloient avec eux, afin qu'ils fûſſent plus reſpectés des peuples de la frontière. Nous avons vu qu'on les apelloit *Mitmac*, c'eſt-à-dire *hommes envoyés ailleurs*, ou *étrangers nouvellement arrivés.*

Un des meilleurs règlemens que les *Yncas* ayent fait pour bien gouverner leur Empire, eſt, à mon avis, le ſoin qu'ils prirent d'établir des Profeſſeurs, tirés du nombre des *Yncas* privilégiés pour enſeigner la Langue de la Cour, qu'on apelle aujourd'hui la Langue générale, & l'ordre qu'ils donnèrent à tous leurs Sujets d'aprendre cette Langue. Je remarquerai à cette occaſion, que les *Yncas* avoient une autre Langue particulière, qu'ils parloient entr'eux, que les autres Indiens n'entendoient pas, & qu'il ne leur étoit pas même permis d'aprendre, parce qu'ils tenoient ce langage pour divin. Mais on m'a écrit du *Pérou*, que l'uſage de cette Langue eſt entièrement perdu, depuis la révolution qui s'eſt faite de cet Empire. Il y avoit deux principales raiſons qui obligeoient ces Rois à faire aprendre la Langue générale à leurs Sujets. La première, parce qu'il n'étoit pas poſſible qu'ils eûſſent le nombre d'Interprètes qu'il falloit néceſſairement, pour répondre à une ſi grande diverſité de Langues & de Nations qui étoient dans l'étenduë de leur Empire; c'eſt pourquoi les *Yncas* vouloient que leurs Sujets s'entendîſſent entr'eux, ſans avoir beſoin d'un tiers, afin que leurs affaires en allâſſent mieux: d'ailleurs une ſeule parole qu'ils entendoient dire à leur Prince, leur faiſoit plus de plaiſir que toutes celles qui leur pouvoient être dites par ſes Interprètes, ou par ſes Miniſtres. La ſeconde raiſon étoit, afin que les Nations étrangères qui ſe trahiſſoient, & ſe faiſoient une cruelle guerre, parce qu'elles ne s'entendoient pas, ſe communiquâſſent à l'avenir, & s'entr'aimâſſent, en ſe dépouillant de cette humeur brutale & farouche qui les faiſoit vivre en mauvaiſe intelligence. Par ce moyen les *Yncas* civiliſèrent un grand nombre de Peuples, tous différens en Coutumes, en Mœurs & en Idolâtrie, & les unirent d'une amitié ſi étroite, qu'ils vivoient entr'eux comme des frères. Cela fit auſſi que les habitans de pluſieurs Provinces, qui ne relevoient point des *Yncas*, aprirent depuis, à l'exemple de ces Peuples, la Langue générale de *Cuzco*: ce qui leur réuſſît ſi bien, qu'au-lieu qu'ils étoient ennemis auparavant, ils vécurent à l'avenir dans une parfaite alliance. Mais tout-au-contraire de ce que je viens de dire, il eſt arrivé par la révolution du tems & du nouveau gouvernement, que divers Peuples, qui ſavoient parfaitement cette Langue, l'ont enfin oubliée, comme le témoigne le R. P. *Blas Valera*, dans un paſſage que nous avons cité au

Chap. 35. du Liv. VI. Nous raporterons au Chap. 3. de ce Livre, ce que dit le même Auteur, qu'il ne faut pas laisser perdre la Langue générale du *Pérou*, de peur que les Prédicateurs ne soient contraints d'en aprendre plusieurs autres pour pouvoir se faire entendre, & que cela leur étant impossible, ils ne puissent par conséquent prêcher l'Evangile pour le salut de ces Peuples.

CHAPITRE II.

Raisons pour lesquelles on élevoit à la Cour les Héritiers des Seigneurs du Pays.

CE fut encore une des Ordonnances des *Yncas* que les Héritiers des Grands Seigneurs fûssent élevés à leur Cour, & y résidâssent jusqu'à ce que par la mort de leurs plus proches ils prîssent possession de leurs Terres, afin qu'en attendant ils eûssent le moyen de s'instruire, & de s'accoutumer à la manière de vivre des *Yncas*. Ils les traitoient avec beaucoup de douceur, afin qu'ils les aimâssent à l'avenir, qu'ils les servîssent avec plus d'affection, & que le souvenir de leurs bienfaits les retînt dans leur devoir: & ils les apelloient *Mitmac*, pour leur faire connoître qu'ils ne les regardoient pas comme des étrangers. Les *Yncas* avoient aussi en vuë dans cette Ordonnance, de rendre leur Cour plus belle & plus magnifique, par la présence des Héritiers de tant d'Etats & de Provinces qu'il y avoit dans ce grand Empire. Cela donnoit occasion à beaucoup de monde d'aprende la Langue générale du Pays, avec plus de plaisir & de facilité. Car toutes les fois que les gens de ces jeunes Seigneurs venoient à la Cour, pour y servir leurs Maîtres par quartier, ils étudioient cette Langue: ensuite lorsqu'ils étoient de retour chez eux, ils faisoient gloire de la savoir parler, parce qu'ils la regardoient comme divine, ce qui donnoit envie aux autres de l'étudier. En effet la connoissance leur en étoit fort utile, puisqu'ils pouvoient par ce moyen converser plus familièrement avec les Gouverneurs & les Officiers de la Justice, & avec les autres qui avoient le manîment des Biens du Roi. Aussi aprit-on avec beaucoup de facilité, & sans maîtres, à parler la Langue générale de *Cuzco*, dans tous les Etats que les Rois avoient conquis, qui avoient environ treize-cens lieuës de long.

Mais les *Yncas* n'avoient pas seulement dessein d'honorer leur Cour par la présence de tant de Princes & de jeunes Seigneurs, ils crurent aussi qu'ils affermiroient par ce moyen leur domination, & préviendroient les révoltes. Car leur Empire étant d'une si grande étenduë qu'il y avoit des Provinces éloignées de six-cens lieuës de leur Cour, comme celles des Royaumes de *Quito*, de *Chili*, & des autres de leur frontière, fort belliqueuses, ils apréhendoient que la distance des lieux & l'humeur farouche de ces gens-là ne les portâssent à secouër leur joug: & quoiqu'aucun de ces Etats, pris à part, n'eût été capable de lui résister, cependant plusieurs Provinces pouvoient se liguer, & attaquer le Royaume par divers endroits, ce qui auroit pu ébranler leur

leur Empire, & peut-être le ruiner entièrement. On rémédioit à tous ces inconveniens, & aux autres qui peuvent arriver aux grands Etats, en entretenant à la Cour, même en l'absence de l'*Ynca*, tous les héritiers des grands Seigneurs de leurs Pays, pour les élever chacun selon son mérite & sa qualité. Ces jeunes Seigneurs ne manquoient pas d'avertir ponctuellement leurs pères, de toutes les faveurs qu'on leur accordoit; mais surtout ils leur envoyoient les présens que l'*Ynca* leur faisoit de ses propres habits, ce qu'ils regardoient comme la plus grande faveur. Tous ces bienfaits engageoient les Grands Seigneurs à être fidèles à l'*Ynca*. Que s'il s'en trouvoit quelques-uns qui fûssent assez durs pour n'être pas sensibles à ces marques de bonté, ils n'ôsoient pourtant remuer, quand ils se représentoient que leurs enfans étoient à la Cour, comme autant de gages de leur fidélité ou de leur mauvaise conduite.

Par ces précautions, & d'autres semblables, jointes à une exacte observation de la Justice, les *Yncas* sçurent maintenir leur Empire dans une si grande tranquillité, qu'il n'y eut presque point de mouvement à calmer, ni de rebellion à punir pendant tout le tems qu'ils tînrent le sceptre. Je confirmerai cela par un passage du R. P. *Joseph Acosta*, où il dit en parlant du Gouvernement de ces Rois Liv. VI. Chap. 12. *Ces Peuples avoient un si grand respect, & une affection si extraordinaire pour leurs* Yncas, *qu'on ne trouve point qu'aucun d'eux ait jamais été traître à son Prince. Il est vrai que ces Rois étoient aussi justes en leur gouvernement qu'absolus, puisqu'ils ne souffroient jamais que leurs Sujets fûssent tant soit peu opprimés. L'*Ynca *envoyoit dans les Provinces des Gouverneurs, qui avoient plus ou moins d'autorité, selon qu'il le trouvoit à-propos: car les uns étoient Souverains, les autres subalternes; mais ils rendoient tous la justice avec tant d'intégrité, qu'il n'y avoit personne qui ôsât s'enivrer, ni même prendre à son voisin une seule mesure de* Mayz.

CHAPITRE III.

De la Langue de la Cour.

Le Chapitre du R. P. *Blas Valera*, que nous avons promis ci-devant de raporter, étoit le 9. du II. Livre de son Histoire, comme on le peut voir par ses Fragmens. Il est intitulé, *de la Langue générale du* Pérou, *de sa facilité, & de l'avantage qu'on en peut tirer.*

„ Il nous reste maintenant à parler de la Langue générale du *Pérou*. Car
„ quoiqu'il soit vrai que chaque Province ait son langage particulier différent
„ des autres, cependant il y en a un général, qu'on apelle *la Langue de* Cuzco,
„ laquelle étoit en usage, du tems des Rois *Yncas*, depuis *Quito* jusqu'au Ro-
„ yaume de *Chili* & de *Tumac*. Les *Caciques* & les Indiens, dont les Espa-
„ gnols se servent comme d'Agens dans leurs affaires, parlent encore cette Lan-
„ gue. Et il faut remarquer qu'à-mesure que les Rois *Yncas* soumettoient à leur

„ Em-

„ Empire quelque Royaume, ou quelque Province, la principale chose qu'ils „ recommandoient à leurs nouveaux Sujets, étoit d'aprendre la Langue de la „ Cour de *Cuzco* , & de l'enseigner à leurs enfans. Mais afin qu'on pût exé- „ cuter leur commandement, ils envoyoient des Indiens, natifs de cette Ville, „ pour les instruire dans la Langue & dans la Manière de vivre de cette Cour. „ Ils donnoient à ces Maîtres des héritages & des maisons dans les Villes & „ dans les Provinces, afin de les obliger à s'y naturaliser, & qu'eux & leurs en- „ fans y enseignâssent à perpétuïté cette Langue. Outre cela les Gouverneurs „ *Yncas* préféroient aux Charges de la République, ceux qui savoient mieux „ parler cette Langue générale : aussi tout le monde l'entendoit, & par ce „ moyen les *Yncas* gouvernoient en paix tout leur Empire, & tous leurs Sujets „ de quelque Nation qu'ils fûssent. Les fils de ces Maîtres qui enseignoient „ la Langue de *Cuzco* , sont dispersés aujourd'hui en divers endroits , où „ leurs pères l'enseignoient : mais comme ils n'ont pas la même autorité qu'eux, „ ils ne l'enseignent pas si facilement aux Indiens, qui la négligent par consé- „ quent. Aussi voit-on que les habitans de plusieurs Provinces auxquels cette „ Langue étoit commune , comme aux autres Indiens quand les prémiers „ Espagnols entrèrent dans *Cassamarca*, l'ont maintenant oubliée tout-à-fait ; „ parce qu'après la révolution de l'Empire des *Yncas*, il ne s'est trouvé person- „ ne qui ait pris le soin d'une chose si utile & si nécessaire à la Prédication „ de l'Evangile. On doit, ce me semble, attribuër la cause de cette négligen- „ ce aux grandes Guerres que les Espagnols ont euës en ce Pays-là, & mê- „ me aux divers obstacles que le Malin Esprit y a mis pour empêcher les „ progrès de cette Céleste Doctrine. Il ne faut donc pas s'étonner si toutes „ les dépendances de la Ville de *Trugillo*, & plusieurs autres Provinces de la ju- „ risdiction de *Quito*, ignorent entièrement cette Langue générale, ni si tous „ les *Collas* & les *Puquinas*, se contentans de leur langage particulier, mépri- „ sent celui de *Cuzco*. Ce n'est pas pourtant qu'il ne se trouve divers lieux où „ la Langue de cette Cour est encore en vogue, mais elle est si corrompuë „ qu'elle paroît toute différente, & n'a plus rien de son ancienne beauté. Il „ faut remarquer encore que cette confusion ou cette diversité de Langues, „ que les *Yncas* tâchoient d'abolir avec tant de soin, s'est si fortement établie, „ qu'il se trouve aujourd'hui parmi les Indiens plus de différens langages qu'il „ n'y en avoit du tems de *Huayna Capac* , leur dernier Empereur. Il n'y a „ aussi presque plus de bonne intelligence ni d'amitié entre ces Gentils , de- „ puis qu'ils ont perdu l'usage de cette Langue qui les unissoit tous. Que s'il „ faut dire la vérité, on ne peut imputer cette faute qu'aux Ministres qui ont „ fait la visite de ces Contrées, par le commandement d'un Viceroi. Car en „ voulant faire de grandes Villes de plusieurs petites, & en joignant ensemble „ pour cet effet diverses Nations, ils ont été cause qu'on ne peut prêcher que „ très-difficilement l'Evangile à ces Peuples, pour la grande diversité de Na- „ tions & de Langues qui se sont jointes ensemble sans s'entendre. Il est im- „ possible, à parler humainement, que les Indiens du *Pérou* puissent être in- „ struits comme il faut dans notre sainte Foi Catholique, tant que cette con- „ fusion durera ; parce que les Prêtres qu'on y envoie ne savent ni ne peuvent

„ fa-

„ ſavoir toutes les Langues de cet Empire. Il y a des gens qui croient qu'on „ devroit obliger tous les Indiens à aprendre l'Eſpagnol, afin que les Prédi„ cateurs ne prîſſent plus tant de peine à aprendre l'Indien. Mais on ne peut, „ à mon avis, ſoutenir cette opinion, à-moins que d'être dépourvu d'eſprit. „ Car pourquoi voudroit-on faire aprendre aux Indiens la Langue Eſpagnolle, „ qui leur eſt ſi mal-aiſée, pour leur faire oublier celle de leur Cour, ou de „ leur Pays, qui leur eſt ſi facile & ſi naturelle? Que ſi les Eſpagnols, qui „ ont l'eſprit ſi ſubtil & ſi propre aux Sçiences, ne peuvent, à ce qu'ils di„ ſent, aprendre la Langue générale de *Cuzco*, comment les Indiens, qui „ n'ont aucune teinture des Lettres, pourront-ils aprendre l'Eſpagnol? Pour „ moi, je ſuis perſuadé que quand même on trouveroit pluſieurs Maîtres qui „ voudroient enſeigner volontairement la Langue Eſpagnolle aux Indiens, ils „ auroient toutes les peines du monde d'en venir à bout à leur honneur; & „ qu'au-contraire, quelque Prêtre que ce fût, il aprendroit diverſes Langues „ du *Pérou* plus aiſément qu'eux ne pourroient aprendre le Caſtillan. Il ne „ faut donc pas que pour nous exemter d'une auſſi petite peine que celle d'apren„ dre la Langue de leur Cour, nous les chargions d'un fardeau auſſi peſant que „ celui de leur faire oublier leur propre Langue, pour en aprendre une étran„ gère. Il ſuffira pour les inſtruire dans la Foi Catholique, qu'on ſe ſerve de la „ Langue générale de *Cuzco*, qui n'eſt pas beaucoup différente des autres Lan„ gages de cet Empire. Mais il ſeroit fort facile de rémédier à la confuſion „ que ces Langues ont cauſée. Les Vicerois & les autres Gouverneurs n'au„ roient qu'à ordonner aux enfans de ceux que les *Yncas* ont établi Profeſſeurs „ dans la Langue générale, de l'enſeigner aux autres Indiens, comme on faiſoit „ auparavant. Cela ſeroit d'autant plus aiſé, que je me ſouviens d'avoir con„ nu un Prêtre non moins docte que dévot, qui porté d'un zèle ardent pour „ le ſalut de quelques Indiens, s'apliqua fortement à l'étude de cette Langue, „ & pria pluſieurs fois ſes diſciples de l'étudier auſſi, afin qu'il pût leur faire „ connoître plus aiſément la Religion Chrétienne. Ces gens-là s'y attachè„ rent ſi fort pour lui complaîre, qu'ils la ſçurent en moins d'un an, & la par„ lèrent auſſi-bien que leur Langue naturelle. Ce bon Religieux connut par„ là, que cette Langue étoit incomparablement plus propre que la mater„ nelle, pour les inſtruire dans la Doctrine Chrétienne. Que ſi par une „ médiocre diligence qu'il y employa, il put tirer des Indiens ce qu'il en „ déſiroit, je ne vois pas pourquoi les Vicerois & les Evêques n'en pourroient „ pas faire autant, s'ils s'en veulent donner le ſoin. Les habitans des Provin„ ces qui s'étendent depuis *Quito* juſqu'aux *Chichas*, réüſſiront mieux que les „ autres Indiens du *Pérou* à aprendre cette Langue, parce qu'ils ſont plus do„ ciles, & ont beaucoup plus de génie. J'avouë pourtant qu'on eût pu en „ venir à bout plus facilement autrefois qu'aujourd'hui: car il eſt certain qu'un „ ſeul *Ynca*, avec quelques-uns de ſes Collègues, étoient capables autrefois de „ gouverner un grand nombre d'Indiens, au-lieu que trois-cens Juges ou Di„ recteurs ſuffiſent à-peine aujourd'hui pour les mettre à la raiſon, encore y „ perdent-ils leur peine la plupart du tems. Que ſi l'on en recherche la cau„ ſe, on trouvera qu'elle ne vient que de la confuſion des Langues, qui em-

„ pêche qu'ils ne communiquent les uns avec les autres. Je pourrois prou- „ ver ici, par l'autorité de plusieurs personnes qui ont essayé d'aprendre la „ Langue générale du *Pérou*, qu'elle n'est pas si difficile qu'on le diroit bien, „ & qu'il n'est pas besoin d'employer beaucoup de tems ni de soin pour la „ parler. Divers Religieux, qui s'y sont rendus habiles avec une médiocre „ étude, en peuvent donner de bons témoignages. J'allèguerai ici l'exemple „ d'un Théologien qui demeuroit à *Chuquiapu*. L'aversion que plusieurs „ personnes de sa connoissance avoient pour cette Langue, lui en donna un „ si grand dégoût, qu'il ne pût se résoudre à l'étudier, d'autant plus „ qu'on lui avoit fait accroire qu'elle étoit fort difficile à aprendre. Mais „ un Prêtre étant venu un jour dans cette Ville, avant qu'on y fondât le Collè- „ ge des Jésuites, pour instruire les Indiens, & prêcher publiquement dans la „ Langue générale, cette nouveauté engagea le Théologien dont je parle, „ à aller à son Sermon. Il prit garde que ce Prédicateur alléguoit plusieurs „ passages de la Sainte Ecriture en Langue Indienne, & que ceux du Pays y „ étoient fort attentifs, & y prenoient un grand plaisir. Cela le fit changer de „ sentiment tout-à-coup, & lui donna envie de savoir cette Langue: desorte „ qu'étanr allé trouver le Prédicateur à la fin du Sermon, il lui dit. Est-il „ possible que la Parole Divine, qui est si mistérieuse & si douce, puisse être „ expliquée dans un langage barbare comme celui-ci? Le Prédicateur lui répon- „ dit que cela se pouvoit facilement, & qu'il ne tiendroit qu'à lui d'en faire „ l'épreuve dans quatre ou cinq mois, s'il vouloit aprendre cette Langue gé- „ nérale. Ce Prêtre, qui ne désiroit rien tant que de mettre ces Indiens dans „ le chemin du Salut, lui promit d'abord de s'y employer avec toute la dili- „ gence qui lui seroit possible, comme en effet il n'y manqua point. Il y „ réüssît si heureusement, par une certaine méthode que le Prédicateur lui „ donna, qu'au bout de six mois il fut capable d'entendre les confessions „ des Indiens, & de leur prêcher la Parole Divine avec l'aplaudissement de „ tout le monde.

CHAPITRE IV.

De l'utilité de la Langue générale.

„ APRE'S avoir prouvé si clairement que les Espagnols qui habitent au „ *Pérou*, peuvent sans peine aprendre la Langue de la Cour, il faut a- „ vouër nécessairement que ceux du Pays en auront encore moins s'ils la „ veulent étudier, quoiqu'ils parlent diverses Langues, parce que celle-ci leur „ semble être propre & affectée particulièrement à leur Nation. L'expérien- „ ce qu'on en fait tous les jours le prouve bien: car il arrive pour l'ordi- „ naire que les Indiens du commun qui vont à *Cuzco*, ou aux Mines de „ *Potozi*, pour y gagner leur vie & leurs habits à la sueur de leur visage,

„ par-

„ parlent diſtinctement dans peu de mois cette Langue, ſans règles ni préceptes, & par la ſeule converſation qu'ils ont avec les autres Indiens. Et comme „ cette Langue eſt la plus noble de toutes celles de cet Empire, ces gens là, „ quand ils ſont de retour en leur Pays, s'eſtiment auſſi plus nobles & plus „ capables que leurs compatriottes, qui auſſi leur rendent des devoirs & des „ honneurs extraordinaires à-cauſe de cela. Les Jéſuites ont fait la même remarque dans la Ville de *Sulli*, dont les habitans ſont tous de ceux qu'on apelle *Aymaraes*. Pluſieurs autres Religieux, & même des Gouverneurs & „ des Juges de ces Provinces, ont avoué que la Langue de cette Cour n'eſt „ pas moins néceſſaire aux Indiens, que le Latin l'eſt à nous. Car outre „ qu'ils s'en ſervent utilement dans leur commerce ordinaire, & dans l'aquiſition des biens ſpirituels, elle leur ouvre l'eſprit, & les rend plus capables „ d'aprendre ce qu'ils déſirent ſavoir: deſorte que par ce moyen, de barbares „ qu'ils étoient auparavant, ils deviennent honnêtes-gens & politiques. On „ peut démontrer cela par l'exemple des plus ſauvages d'entr'eux, qui ſont les „ *Puquinas*, les *Collas*, les *Urus*, les *Yuncas*, & ceux des autres Nations, qui „ ne ſont pas moins groſſières dans leurs Mœurs que dans leur Langue. Ils n'ont „ pas plutôt apris celle de *Cuzco*, qu'ils paroîſſent dépouillés de leur barbarie, „ parce qu'ils ne s'étudient enſuite qu'aux galanteries de la Cour & aux matières d'Etat, élevant de jour en jour leur eſprit aux choſes les plus importantes. En un mot, ils ſe rendent incomparablement plus capables qu'ils „ n'étoient de la Doctrine Chrétienne, au grand contentement des Prédicateurs qui ſavent bien la Langue: car cette connoiſſance les fait parler ſans „ crainte devant leurs auditeurs. D'ailleurs les eſprits des Indiens qui la ſavent, ſont ordinairement plus curieux que ceux des autres: ils y trouvent „ auſſi un champ plus vaſte, & ſemé d'une grande diverſité de fleurs, qui „ ſont autant d'ornemens pour enrichir leurs penſées. De-là vient que les „ *Yncas* de *Cuzco* ſont fort ſuſceptibles des choſes que la Foi nous enſeigne, „ parce que la Langue de cette Cour, qu'ils parlent élegamment, leur donne „ je ne ſai quelle lumière pour les comprendre plus aiſément. Ainſi quoiqu'en „ diverſes Contrées des Indes, habitées par les plus barbares de ces Peuples, „ tels que ſont les *Uriquillas* & les *Chirihuanas*, la Grace Divine ait produit „ pluſieurs fois de grandes merveilles ſans ces aides particulières, comme il ſera montré ci-après, cependant on ne peut deſavouer qu'elle ne s'en ſoit ſervie la plupart du tems, en s'accommodant aux moyens humains. Ce fut „ ſans-doute par une direction particulière de la Providence de Dieu, pour diſpoſer ces Barbares à la Prédication de ſon Saint Evangile, que les Rois „ *Yncas* ont eu ſoin de faire que tous leurs Vaſſaux éclairés de la lumière de la „ Loi Naturelle eûſſent une Langue générale qu'ils entendîſſent. Mais ce „ nous eſt une grande honte, de voir que ces Gentils ayent travaillé ſi fortement pour exterminer la confuſion des Langues de leur Pays, dont ils ſont „ venus à bout ſi heureuſement; & que tout-au-contraire, nous ayons été ſi „ peu ſoigneux d'une choſe ſi propre à inſtruire les Indiens dans la Doctrine de „ *N. S. Jéſus-Chriſt*. Cependant comme il n'y a rien de ſi difficile dont les „ Gouverneurs de ce Pays-là ne puiſſent venir à bout, ils pourroient à mon

„ avis

„ avis mettre ordre à ceci bien aiſément, s'ils en vouloient prendre le ſoin; & il „ ne leur ſeroit pas plus malaiſé de faire aprendre cette Langue générale à ces „ Peuples, que d'aſſujettir leurs Villes. Ce qui ſerviroit entièrement à diſſi- „ per les ténèbres de l'Idolâtrie & de la Barbarie, pour réduire ces Gentils au „ nombre des fidèles Chrétiens.

Tout ce que je viens de dire dans ce Chapitre, & dans le précédent, eſt tiré mot à mot du R. P. *Blas Valera*, & je l'ai bien voulu raporter ici, parce qu'il m'a ſemblé néceſſaire, & fort important pour l'avancement de la Doctrine Chrétienne. Le P. *Blas Valera*, qui étoit fort verſé dans la connoiſſance de pluſieurs Langues, ajoute une obſervation particulière touchant ce que la Langue du *Pérou* a de conforme avec la Latine, la Grecque & l'Hébraïque; je n'ai pas jugé néceſſaire de la mettre ici. Mais pour ne pas ſortir du ſujet de ces Langues, je raporterai ce que le même P. *Blas Valera* dit judieuſement dans un autre endroit, où il réfute l'opinion de ceux qui veulent que les Indiens du Nouveau Monde ſoient ſortis des Juifs iſſus d'*Abraham*. Ils produiſent, pour prouver ce paradoxe, quelques mots de la Langue générale du *Pérou*, qui ont en effet quelque conformité avec les mots Hébreux, non pas tant dans la ſignification que dans le ton de la voix. La P. *Blas Valera*, qui veut prouver le contraire, dit entr'autres choſes „ que la Langue générale du *Pé-* „ *rou* manque des lettres que nous avons remarquées ci-devant, B. D. F. G. „ I. J. X. & qu'il y a par conſéquent fort peu d'aparence que les Juifs, qui „ ſont ſi fort amis d'*Abraham* leur père qu'ils ont toujours ſon nom à la bou- „ che, ayent parlé une Langue qui n'a point de B. qui eſt la principale lettre „ requiſe à la prononciation du nom *Abraham*." Nous ajouterons une autre raiſon à celle-là, ſavoir qu'il n'y a point de ſillabes dans cette Langue où il y ait deux conſonnes, dont l'une ſoit liquide & l'autre muëtte, comme *bra*, *cra*, *cro*, *pla*, *pri*, *ella*, *ello* &c. Deſorte que pour nommer *Abraham* dans cette Langue générale, il leur manqueroit non ſeulement la lettre B. mais encore la ſillabe *bra*. Il eſt aiſé d'inférer de-là, qu'on ne peut aprouver ceux qui ſur une ſimple conjecture veulent ſoutenir une choſe qu'on ne ſait par aucune raiſon évidente. Outre cela, quoiqu'il ſoit vrai qu'il y ait quelques mots dans la Langue générale du *Pérou*, composés de lettres muëttes & liquides, tels que ſont *papri*, *huacra*, *rocro*, *pocra*, *chacra*, *llaclla*, *choclla*, cependant on ne peut les détacher autrement des ſillabes, qu'en ſéparant l'une d'avec l'autre, comme qui diroit *pap-ri*, *huac-ra*, *roc-ro*, *poc-ra*, *chac ra*, *llac-la*, *choc-lla* &c. Les Eſpagnols ne prennent pas garde à cela, mais ils corrompent dans leur prononciation les lettres & les ſillabes. Car au-lieu que les Indiens prononcent *Pampa*, qui ſignifie *Place*, les Eſpagnols diſent *Bamba*, *Ynga* pour *Ynca*, & *Locro* pour *Rocro*. Enfin il n'y a preſque point de mot qu'ils ne corrompent, comme nous l'avons montré ci-devant aſſez au long, & comme nous le montrerons ci-après. Reprenons maintenant la ſuite de notre Hiſtoire.

CHAPITRE V.

De la troisième Fête solemnelle qu'on faisoit à l'honneur du Soleil.

IL y avoit quatre principales Fêtes que les *Yncas* célébroient à leur Cour. Nous avons déjà parlé des deux prémières, nous parlerons des deux dernières dans ce Chapitre, & dans les suivans.

La troisième Fête solemnelle étoit nommée *Cuscuieraymi*, & se faisoit après les semailles, quand leur Mayz commençoit à paroître hors de terre. Ils offroient alors au Soleil quantité d'agneaux, de moutons, & de brebis brehaignes, & le prioient de commander à la gelée de ne point toucher à leur *Mayz*. Ils honoroient cette Fête de danses & de festins, où ils buvoient à l'excès. On partageoit la chair des Victimes aux assistans, parce que les Sacrifices se faisoient pour tous. Il est vrai qu'on ne présentoit qu'au Soleil seulement le principal agneau, avec le sang & la fressure de toutes les autres bêtes immolées, qu'on jettoit ensuite dans le feu pour y être consumées, comme on le pratiquoit à la Fête *Raymi*.

Au-reste il ne faut pas s'étonner, s'ils faisoient des sacrifices & des vœux au Soleil, pour garantir leur *Mayz* des mauvais effets de la gelée, dans le tems qu'elle leur pouvoit nuire le plus; puisque ce blé étoit leur principale nourriture, & la gelée ce qui l'endommageoit le plus. Il faut remarquer ici qu'il gèle toute l'année, tant en Eté qu'en Hiver, dans cette Vallée de *Cuzco*, dans celle de *Sacsahuana*, & dans les autres de la Frontière, & qu'il n'y fait pas même tant de froid à *Noël* qu'à la *S. Jean*, à-cause que le Soleil est plus éloigné d'eux en ce tems-là. J'ai observé à *Cuzco* que lorsque ces Indiens ne voyoient point la nuit de nuées au Ciel, ils allumoient du feu chez eux, & en mettoient aux fumiers pour faire de la fumée; parce, disoient-ils, que cette fumée tenoit lieu d'un nuage, & empêchoit qu'il ne gelât. Mais je ne sai pas si on le fait encore aujourd'hui, je ne sai pas non-plus les raisons de cette pratique, & de beaucoup d'autres que j'ai vu observer dans ma Patrie; parce qu'étant fort jeune lorsque j'y étois, je ne me mettois pas en peine de les demander.

CHAPITRE VI.

De leur quatrième Fête, accompagnée de Jeûnes, & comment ils se purifioient de leurs maux.

L'On apelloit *Citu*, la quatrième & dernière Fête solemnelle que les Rois *Yncas* célébroient en leur Cour. Elle leur étoit à tous un sujet de gran-

de réjouïſſance, parce qu'ils la ſolemniſoient ordinairement quand ils vouloient bannir de la ville, & des lieux voiſins, toutes les maladies, les peines & les foibleſſes, qui tourmentent les hommes. Cette Fête étoit comme l'expiation des Gentils; ils faiſoient de grandes cérémonies, & ils s'y préparoient même par l'abſtinence; outre qu'ils n'aprochoient pas de leurs femmes pendant tout ce tems-là. Ils obſervoient ce jeûne le prémier jour de la Lune du mois de Septembre, après l'Equinoxe. Nous remarquerons à l'égard du Jeûne, qu'il y en avoit de deux ſortes parmi les *Yncas*, dont le plus auſtère étoit celui auquel ils ne buvoient que de l'eau, & mangeoient un peu de *Mayz* tout crud. Il ne duroit que trois jours, à-cauſe qu'il étoit fort rigoureux; on le nommoit *Hatuncaci*, c'eſt-à-dire *le grand Jeûne*. Mais le ſecond, qu'on apelloit *Caci*, n'étoit pas ſi rude ni ſi fâcheux; car on pouvoit manger le *Mayz* rôti, & en plus grande quantité, des herbes cruës, comme nous mangeons des raves & des laituës, & une eſpèce d'épicerie apellée *Acci* ou *Huchu*, qu'on mêloit avec du ſel. D'ailleurs il leur étoit permis de boire de leur liqueur ordinaire, mais non pas de goûter ni chair ni poiſſon, ni même des herbes qui fûſſent aſſaiſonnées; outre qu'ils ne devoient manger qu'une fois le jour.

Après qu'ils s'étoient ainſi bien préparés, & que tous en général, hommes, femmes & enfans, avoient jeûné un jour entier fort rigidement, ils paſſoient la nuit ſuivante à faire du pain apellé *Cancu*. Lorſqu'ils en avoient fait des pelottes, ils les mettoient dans de grandes marmites de terre, parce qu'ils n'avoient pas l'uſage des fours, ils le faiſoient cuire à demi jusqu'à ce qu'il fût réduit en maſſe. Ils avoient de deux ſortes de pains. On mêloit dans la pâte d'une eſpèce de ces pains le ſang des jeunes garçons & des enfans de cinq ans & de dix, qu'on leur tiroit d'entre les deux ſourcils & des narines, ce qui étoit leur ſaignée ordinaire dans leurs maladies. Comme le pain, que j'ai vu faire autrefois, étoit pour divers effets, ils en cuiſoient chaque ſorte à part, & les parens s'aſſembloient pour cette cérémonie. Tous les frères alloient à la maiſon de l'aîné, & ceux qui n'en avoient point, ſe rendoient au logis du parent le plus proche & le plus âgé.

Tous ceux qui avoient jeûné ſe lavoient le corps, la même nuit qu'on pêtriſſoit ce pain, un peu avant qu'il fût jour. Ils prenoient enſuite un peu de cette pâte mêlée avec du ſang, dont ils ſe frottoient la tête, le viſage, l'eſtomac, les épaules, les bras & les cuiſſes, afin de ſe nettoyer, à ce qu'ils diſoient; parce qu'ils s'imaginoient d'éloigner ainſi de leurs corps toute ſorte de maladies & de foibleſſes. Cela fait, le plus âgé & le plus qualifié de la maiſon prenoit une maſſe de cette pâte, dont il frottoit la porte de la ruë, & l'y laiſſoit attachée en ſigne de la purification des corps, qui s'étoit faite dans cette maiſon. Cependant le Grand Prêtre faiſoit ces mêmes cérémonies dans le Palais, & dans le Temple du Soleil; puis il envoyoit d'autres Prêtres, pour en faire autant de la Maiſon des Femmes de cet Aſtre, & dans *Huanacauri*, Temple qui étoit à une lieuë de la Ville, qu'ils avoient en très-grande vénération; parce qu'il avoit été le prémier lieu où s'arrêta l'*Ynca Manco Capac* quand il vînt à *Cuzco*, comme nous l'avons dit en ſon lieu. Ils envoyoient

voyoient aussi des Prêtres aux autres Lieux Sacrés, & où le Diable leur parloit, en se disant Dieu. Pour la cérémonie qui se faisoit dans la Maison du Roi, elle étoit réservée au plus ancien de ses Oncles, du nombre des légitimes.

Après cela, dès-que le Soleil commençoit à paroître, ils l'adoroient, & le prioient très-humblement qu'il lui plût d'éloigner tous les maux intérieurs ou extérieurs; ils rompoient leur jeûne avec l'autre pain, qu'on avoit préparé sans aucun sang. Après cette adoration, qui se faisoit à une certaine heure, qui leur étoit marquée afin qu'ils adorâssent tous le Soleil en même tems, on voyoit sortir de la Forteresse un *Ynca* de Sand Royal. Celui-ci, comme Courrier du Soleil, étoit vétu richement. Il avoit une robe retroussée autour du corps, & une lance à la main, garnie d'une bordure de plumes de diverses couleurs, qui entouroit le bois depuis la pointe jusqu'à la poignée, le tout enrichi de quantité d'anneaux d'or. Cette lance ainsi ornée servoit aussi d'une espèce d'étendart en tems de Guerre. Ce Courrier magnifique sortoit de la Forteresse, & non pas du Temple du Soleil; parce qu'ils le regardoient comme un Messager de Guerre, & qu'on ne parloit dans cette Forteresse, destinée à être la demeure du Soleil, que de ce qui concernoit les Armes, au-lieu qu'on ne traitoit dans son Temple que des affaires de Paix. Il descendoit dans cet équipage du haut de la Côte apellée *Sacsahuamam*, secouant la lance qu'il tenoit à la main, jusqu'à ce qu'il étoit arrivé au milieu de la principale Place. Là il alloit joindre quatre autres *Yncas* de Sang Royal, qui avoient pareilles lances que lui, & leurs robes retroussées: comme c'est la coutume de tous les Indiens de les porter ainsi, pour n'en être pas incommodés toutes les fois qu'ils veulent courir, ou faire quelque chose d'important. Lorsque ce Courrier étoit venu-là, il touchoit de sa lance celles des quatre *Yncas*, auxquels il disoit que le Soleil leur commandoit comme à ses Agens & ses Messagers, de chasser de la Ville, & du Pays voisin, toutes les incommodités & les maladies qu'ils y trouveroient. Les *Yncas* partoient en même tems, & alloient par les quatre grands chemins qui aboutissent à la Ville, & par où ils tiennent qu'on va aux quatre parties du Monde, apellées *Tahuantinsuyu*. Alors tous les habitans, hommes & femmes, jeunes & vieux, voyant passer ces quatre Courriers, se mettoient aux portes de leurs maisons, & en faisant de grandes acclamations & des aplaudissemens extraordinaires, ils secouoient leurs robes, comme s'ils en eûssent voulu ôter la poussière, & mettoient ensuite la main sur la tête, sur le visage, sur les bras, & sur les cuisses, qu'ils se frottoient, comme s'ils eûssent voulu laver ces parties; s'imaginant qu'ils chassoient par ce moyen les maux de leurs maisons, afin que ces Courriers du Soleil les bannîssent de la Ville. On ne faisoit pas seulement cela dans les ruës par où passoient les quatre *Yncas*, mais encore par toute la Ville en général, d'où ces Messagers sortoient avec leurs lances à la main, & alloient à un quart de lieuë de-là, où ils trouvoient quatre autres *Yncas*, non de ceux du Sang Royal, mais des privilégiés, qui prenant leurs lances couroient tout-de-même un quart de lieuë; & ainsi ils alloient par relais des uns aux autres, jusqu'à cinq ou six lieuës de la Ville, où ils plantoient aussi-tôt leurs piques, afin de montrer que les maux étoient bornés-là, pour se tenir au-delà de ces limites.

CHA-

CHAPITRE VII.

De la Fête qu'on faisoit de nuit, pour chasser bien loin les maux de la Ville.

LA nuit suivante ils sortoient publiquement, ayant en main des flambeaux faits de paille, tissus comme de la natte, & tout ronds par le bout en forme de cabas. On apelloit ces Flambeaux *Pancuncu*, & ils duroient assez longtems sans s'éteindre. Ils les attachoient avec une ficelle qui avoit une aune de long, & ils parcouroient ainsi toutes les ruës de la Ville. Ils sortoient ensuite dehors, comme s'ils eûssent voulu dire qu'ils chassoient avec ces flambeaux les maux de la nuit, tout-de-même qu'ils avoient exterminé avec des lances ceux du jour. Ils jettoient enfin ces flambeaux presque brûlés dans la Rivière où ils s'étoient lavés le jour précédent, afin que son courant emportât jusques dans la Mer les maux qu'ils avoient chassés de leurs maisons, & par conséquent de la Ville. Que si quelcun rencontroit le lendemain au bord de l'eau quelque bout de ces flambeaux, il s'en éloignoit sur le champ aussi vite que du feu; de peur qu'ayant servi aux autres pour expier leurs maux, ils ne lui fûssent contagieux & funestes.

Après qu'ils s'étoient ainsi servis du fer & du feu pour exterminer les malheurs qui leur pouvoient arriver durant tout ce quartier de la Lune, ils faisoient des réjouïssances publiques: ils rendoient graces au Soleil de ce qu'il les avoit délivrés de leurs maux, & lui sacrifioient quantité d'agneaux & de moutons, dont on jettoit dans le feu le sang & la fressure, mais on rôtissoit publiquement la chair, & on la partageoit entre tous ceux qui se trouvoient à cette Fête. Enfin on passoit tout ce tems-là en chansons, en danses, & en festins, & on n'oublioit rien de ce qui pouvoit donner quelque plaisir dans les maisons particulières, ou dans les places publiques, pour montrer par-là que le bien qu'ils reçevoient de leur Dieu leur étoit commun à tous.

J'ai vu solemniser une partie de cette Fête dans mon enfance. Je remarquai que le prémier *Ynca* tenant une lance à la main sortit avant tous, non de la Forteresse, qui étoit déja déserte, mais d'une Maison des *Yncas*, apellée *Collcampata*, qui est à l'une des avenuës de la Montagne. Je vis courir les quatre *Yncas* avec leurs lances, & pris garde que tous les assistans se mirent à secouer leurs robes, & à faire toutes les autres grimaces qui leur étoient ordinaires. Je leur vis manger ensuite le pain apellé *Cancu*, & porter leurs *Pancuncus* ou leurs flambeaux allumés. Mais quant à la Fête qui se fit de nuit, j'avouë que je ne m'y trouvai pas, à-cause qu'elle se faisoit à une heure induë, & qu'on me coucha, parce que, comme je l'ai dit, j'étois encore enfant. Cependant je sai fort bien que j'aperçus le lendemain qu'il y avoit un de ces flambeaux à demi-brûlé dans un ruisseau du milieu de la place, qu'on avoit jetté tout auprès de la maison de *Jean de Cellorico* mon compagnon d'Ecole; d'où tous les jeunes garçons

In-

Indiens, qui paſſoient par-là, s'enfuyoient comme ſi on les eût voulu battre: mais pour moi je ne bougeois, parce que j'en ignorois la cauſe; & il y a aparence que ſi on me l'eût dite, j'aurois fait comme les autres, n'ayant pour-lors que ſix ou ſept ans tout-au-plus. Ce flambeau fut jetté dans la Ville, à l'endroit que je viens de raporter, parce qu'ils ne célébroient plus cette Fête avec les mêmes ſolemnités & le même reſpect qu'ils témoignoient du tems de leurs Rois, ni pour bannir les maux qui les pouvoient attaquer, parce qu'ils étoient déjà deſabuſés de ces folies: mais ils les célébroient ſeulement en mémoire du paſſé, à-cauſe qu'il y avoit encore parmi eux pluſieurs vieillards qui n'étoient pas bâtiſés, & qui continuoient de vivre dans leur Superſtition & dans leur Idolâtrie. Du tems des *Yncas*, ils ne portoient ces flambeaux que juſques hors des portes de la Ville, où ils les jettoient; & ils répandoient l'eau dont ils s'étoient lavés dans les Ruiſſeaux, afin que le courant l'emportât bien loin de leurs maiſons: car il ne leur étoit pas permis de la répandre ailleurs, de peur que les maux dont ils s'étoient nettoyés ne demeurâſſent entr'eux, s'ils ne la jettoient dans la Rivière.

Les Indiens faiſoient encore une autre Fête, que chacun ſolemniſoit particulièrement dans ſa maiſon. Car après qu'ils avoient fait leur récolte, & ſerré la moiſſon dans leurs greniers, apellés *Pirua*, ils offroient en ſacrifice au Soleil un peu de ſuif, qu'ils brûloient. Mais les Gentilshommes, & ceux qui étoient riches, lui préſentoient en offrande des lapins domeſtiques, qu'on nommoit *Coy*, & ils les jettoient auſſi dans le feu, rendant graces à leur Dieu de ce qu'il leur avoit donné du pain à manger cette année-là: ils le prioient enſuite de recommander à leurs greniers la garde du pain, & des grains qu'il leur avoit donné pour leur nourriture: c'étoit en cela que conſiſtoient leurs principales prières.

Leurs Prêtres faiſoient auſſi durant l'année beaucoup d'autres vœux dans la Maiſon du Soleil, dont ils ne ſortoient jamais; & ces prières n'avoient rien de commun avec celles des autres quatre Fêtes principales, dont nous avons parlé. Car celles-ci étoient comme leurs Pâques, au-lieu que leurs Fêtes communes étoient les Sacrifices ordinaires qu'ils faiſoient au Soleil à chaque Lune. Ils célébroient auſſi des Fêtes particulières, lorſqu'ils remportoient quelque victoire, ou que quelque Province ſe ſoumettoit volontairement à l'*Ynca*. Ils remercioient le Soleil, comme l'Auteur de tous leurs bons ſuccès. On ſolemniſoit ces Fêtes dans ſon Temple, mais avec moins de cérémonies que les quatre principales.

CHAPITRE VIII.

Description de la Ville Impériale de Cuzco.

L'YNCA *Manco Capac* fonda le prémier la Ville Impériale de *Cuzco*, que les Espagnols ont depuis honorée de plusieurs beaux titres, sans lui ôter son nom-propre. Ils l'apellent la Grande Ville de *Cuzco*, Capitale des Royaumes & des Provinces du *Pérou*. Ils l'ont encore nommée *Tolède la Neuve*; mais ils ont aboli ce nom, parce qu'il leur a paru impropre. Car outre que *Cuzco* n'a point de Rivière qui l'environne, comme *Tolède*, sa situation ne lui ressemble en aucune manière. Car elle a d'un coté une Montagne fort haute, & de l'autre une grande Plaine : d'ailleurs ses ruës sont larges, & ses places extrêmement grandes. Aussi est-ce pour cela que tous les Espagnols en général, & les Notaires Royaux, se tiennent à son prémier nom dans les Ecritures publiques; mais on peut dire qu'il y a bien des raports entre la Ville de *Cuzco*, & celle de *Rome*. Prémièrement, elles ont été fondées l'une & l'autre par leurs prémiers Rois. Secondement, elles ont toutes deux conquis & assujetti à leur Empire diverses Nations. En troisième lieu, les Souverains de l'une & de l'autre ont fait un grand nombre de Loix, pour le gouvernement de leurs Etats. Et en quatrième lieu, elles ont produit de Grands Hommes, qui n'ont pas moins excellé dans la Morale que dans la Politique. Que si de ce coté-là Rome a eu de l'avantage au-dessus de *Cuzco*, comme il n'en faut pas douter, ce n'a pas été pour en avoir eu de plus habiles, mais parce qu'elle a eu le bonheur de posséder les Sciences qui ont servi à immortaliser leurs Grands Hommes, qui ont été également versés dans les Armes & dans les Lettres. Les uns ont fait de grandes actions en tems de Paix & de Guerre, & les autres les ont écrites pour l'honneur de leur Patrie, & pour conserver la mémoire de leurs Citoyens. Comme ces deux choses sont héroïques & illustres, il seroit bien difficile, ce me semble, de conclurre à laquelle des deux on doit donner la préférence. Le grand *Jules-César*, qui les a glorieusement exercées l'une & l'autre, en pourra être juge compétent. Il y en a cependant qui mettront en doute, s'il faut préférer aux Hommes d'Epée les Gens de Lettres, qui par leurs Ecrits ont immortalisé leurs belles actions; ou bien s'il faut faire plus de cas des autres, qui leur ont donné matière d'écrire par leur exploits. On peut, à mon avis, alléguer bien des raisons en faveur des deux partis; mais je les laisserai à part, pour m'arrêter sur le malheur de ma Patrie. Elle a produit des Hommes illustres dans les Armes, capables, par la beauté de leur génie, de pénétrer les Sciences les plus relevées, mais qui néanmoins en ont été dépourvus, parce que les Lettres n'étoient point connuës dans leur Pays. Cette ignorance est cause qu'ils n'ont pas transmis à la Postérité leurs exploits, non plus que leurs paroles mémorables, qui par conséquent ont été malheureusement ensevelies

dans le silence, avec tout l'état de leur République. Il est vrai qu'il nous en est resté quelques fragmens, mais ce n'a été que par une tradition assez incertaine de père en fils, qui même s'est perduë enfin par la révolution du tems & la domination étrangère, suivant le cours ordinaire des Empires les plus florissans, qui sont sujets à ces décadences. Comme j'ai donc eu dessein de rafraîchir la mémoire de ce peu d'Antiquités qui sont restées des ruines de mon Pays, j'ai entrepris volontiers ce pénible Ouvrage, pour empêcher qu'elle ne se perdît entièrement, & pour faire connoître l'état de cette ancienne République. Mais parce que *Cuzco* est comme la Mère & la Reine de ce vaste Empire, j'en ferai dans ce Chapitre une description particulière, tirée de la tradition que j'en ai euë de mes parens, & de ce que j'en ai vu de mes propres yeux. Je dirai donc comment s'apelloient anciennement les quartiers de cette grande Ville, qui conservoient encore leurs anciens noms du tems que j'en partis, c'est-à-dire en 1560. Mais on en a changé depuis quelques-uns dans les Paroisses.

Le Roi *Manco Capac* ayant considéré les grandes commodités de la belle Vallée de *Cuzco*, & son agréable situation dans une Campagne fort large, environnée de tous cotés de hautes montagnes, & où coulent quatre ruisseaux qui arrosent toute la Vallée, sans y comprendre une fort belle fontaine dont on tire du sel; & remarquant d'ailleurs la fertilité du pays, & la bonté de l'air, il résolut d'y fonder la Capitale de son Empire. Il suivit en cela l'intention du Soleil son père, si l'on en croit les Indiens. Ce climat est plus froid que chaud, quoique pourtant il ne le soit pas si fort, que les habitans ayent besoin de recourir au feu pour se chauffer, car ils s'en peuvent passer, pourvu-qu'ils se tiennent dans une chambre qui ne soit pas exposée au grand air; aussi peuvent-ils aller habillés en Hiver comme en Eté, sans que cela les incommode, & se couvrir de-même quand ils se couchent. Ainsi le climat est également tempéré toute l'année, en quelque degré que ce soit de froid ou de chaleur que l'on considère les diverses contrées de cet Empire. Et comme ce climat est aussi fort sec, la viande y est si peu sujette à se corrompre, que si l'on en met une pièce dans une chambre où on laisse les fenêtres ouvertes, elle se conservera cent jours si l'on veut, & deviendra sèche comme un jambon, bien loin de se gâter. Voilà ce que je puis assurer touchant la chair du bétail de ce Pays là: mais je n'ôserois assurer la même chose de celui qu'on y a fait venir d'*Espagne*, parce que les qualités en étant peut-être différentes, elles pourroient causer aussi des effets différens: outre que du tems que j'y étois, on n'y tuoit encore aucun bétail de celui que les Espagnols y avoient amené. D'ailleurs il n'y a que fort peu de mouches dans toute la Ville de *Cuzco*, encore se tiennent-elles au Soleil, sans qu'il en entre aucune dans les maisons. On n'y voit point de guêpes, ni d'autres insectes nuisibles. Les prémières maisons de cette Ville furent bâties au bas de la Colline apellée *Saccsahuamam*, qui est entre l'Orient & le Septentrion de la Ville. Les Successeurs de *Manco Capac* bâtirent depuis, au sommet de la même montagne, cette haute Forteresse qui fut démolie par les Espagnols, dès-qu'ils s'en furent rendus les maîtres. Nous avons remarqué au commencement que la Ville

étoit divisée en deux parties. Le chemin d'*Antisuyu*, qui regarde l'Orient, en faisoit la séparation : la partie Septentrionale se nommoit *Hanan Cuzco*, c'est-à-dire *Cuzco la haute:* & celle du Midi *Hurin Cuzco*, c'est-à dire *Cuzco la basse.* Le nom du principal quartier de cette Ville étoit *Collcampata.* J'ignore la signification de ce nom, c'étoit peut-être un mot particulier des *Yncas.* Le mot *Pata* signifie un lieu fort large, fait en forme de galerie; il signifie encore un escalier, ou un degré & un perron.

Ce fut en ce quartier que *Manco Capac* fit bâtir son Palais Royal, qui échut depuis à *Paullu*, fils de *Huayna Capac.* Je me souviens d'y avoir vu tout auprès une espèce de Halle fort grande & spacieuse, qui servoit à solemniser les principales Fêtes en tems de pluye. Quand je partis de *Cuzco*, ce seul Bâtiment étoit sur pié; car il ne restoit plus que les mazures du Palais, & des autres Edifices semblables. Passant plus avant du coté d'Orient, on trouvoit le quartier de *Cantutpata*, c'est-à-dire *le Parterre aux œuillets*, ainsi nommé à-cause du mot *Cantut* qui est une fleur à-peu-près semblable aux Oeuillets d'*Espagne*, dont il n'y en avoit aucun dans ce Pays-là, avant que les Espagnols s'en fussent rendu les maîtres. Cette fleur ressembloit à-peu-près à celle que produit l'aubepine de *Portugal*, excepté qu'elle est plus grande. Que si l'on va encore plus avant du même coté, on entre dans une autre carrefour nommé *Pumacurcu*, c'est-à-dire *la Poutre aux lions*, à-cause que c'étoit-là qu'on les attachoit, avant que de les présenter à l'*Ynca*, en attendant qu'on eût un peu adouci leur fougue, pour les mettre au lieu destiné à leur servir de gîte. Il y a une autre fort grande ruë jointe à celle-là, apellée *Tococachi.* J'ignore la signification & la composition de ce nom. Je sai bien que *Toco* signifie *fenêtre*, & *Cachi du sel*; mais que voudroit dire *sel de fenêtre?* Il faut donc, à mon avis, que ce soit un nom-propre, qui ait une autre signification que je ne sai pas. Le Couvent des Religieux de *St. François* fut prémièrement bâti dans ce quartier-là, d'où, si l'on va du coté du Midi, on trouve le carrefour de *Munayçença*, qui veut dire *Aime-narine*: *Muna* signifie *aimer*, & *Cenca* narine. Mais je ne saurois dire pourquoi ils imposèrent ce nom à cette ruë, quoique ce ne fût pas sans quelque sujet, ni sans une particulière superstition, parce qu'on ne donnoit jamais des noms au hazard. Après cette ruë, tirant vers le Midi, suit celle de *Rimac-pampa*, qui est fort grande, & qui signifie *la Place qui parle*, parce que c'étoit dans cette ruë que les *Yncas* faisoient publier leurs Edits. Ces Ordonnances étoient publiées en certains tems de l'année, afin que les habitans n'en prétendissent cause d'ignorance, & qu'ils se missent en devoir de les exécuter. On lui donna aussi ce nom, parce que la place publique par où l'on alloit à *Collasuyu*, étoit dans ce quartier. En sortant de cette ruë, tirant encore vers le Midi, on entre dans celle de *Pumapchupan*, qui signifie *Queuë de lion*, parce que ce carrefour aboutit en pointe par deux ruisseaux qui se vont joindre ensemble. On lui donna encore ce nom, pour faire connoître que cette ruë étoit la dernière de la Ville, ou peut-être parce qu'on y nourrissoit des lions & d'autres animaux sauvages. Assez loin de ce quartier, du coté d'Occident, il y avoit un Bourg de plus de trois-cens maisons, apellé *Cayaucachi.* Il étoit éloigné des dernières maisons de la Ville, de

plus

plus de mille pas. Je parle de l'an 1560. car au tems où j'écris ceci, qui est en l'an 1602. ce Bourg, à ce qu'on m'a dit, s'est avancé jusques dans la Ville, à-cause des bâtimens qu'on y a faits, qui l'environnent de toutes parts.

A mille autres pas de la Ville on trouve le quartier de *Chaquillchaca*, qui me semble être un nom-propre ; ou bien s'il est composé, il n'est pas moins absurde que les autres. De ce lieu-là on prend le grand chemin, qui mène à *Cuntisuyu*. Il y a tout auprès de ce dernier endroit deux conduits, dont l'eau est extrêmement belle, & vient par des aqueducs qui sont sous terre : c'est un Ouvrage fort antique, & dont la source est inconnuë aux Indiens, soit qu'ils n'en ayent point eu de tradition, ou qu'elle se soit perduë avec le tems. Ils en apellent les tuyaux *Collquemachuay*, c'est-à-dire *Couleuvres d'argent*, à-cause de la ressemblance de l'eau avec ce Métal, & des tuyaux avec les Couleuvres, parce qu'ils vont en serpentant comme ces animaux. J'ai apris depuis que la Ville s'est déjà peuplée de ce coté-là jusqu'à *Chaquillchaca*. Si l'on continuë de faire le même tour, allant de l'Occident au Nord, l'on trouve une autre ruë apellée *Pichu*, qui est hors de la Ville & aboutit à celle de *Quilipata*. Plus avant, au Nord de la Ville, allant par le même circuit, est l'avenuë de *Carmenca*, nom-propre & qui n'est point de la Langue générale, par où l'on gagne le grand chemin qui conduit à *Chinchasuyu*. On va de cette avenuë, en continuant toujours ce circuit du coté d'Orient, dans le carrefour de *Huacapuncu*, c'est-à-dire *la Porte du Sanctuaire* ; parce que, comme nous l'avons dit ci-devant, le mot *Huaca* signifioit, outre plusieurs autres choses, *Temple* ou *Sanctuaire*. Le mot *Puncu* signifie *Porte* ; & ce lieu est ainsi nommé, parce qu'un grand ruisseau, qui passe par le milieu de la principale place de *Cuzco*, entre par cette ruë : il y a à coté de ce ruisseau une ruë fort large & fort longue, l'une & l'autre traversent la Ville, & aboutissent à une lieuë & demi dans le grand chemin de *Collasuyu*. Ils apellèrent l'avenuë de ce ruisseau & de cette ruë *la Porte du Sanctuaire* ou *du Temple*, à-cause que les habitans de cette Ville tenoient pour sacrées toutes les autres ruës par où l'on alloit au Temple du Soleil, & à la Maison des Vierges Choisies : ces ruës étoient aussi dediées au Soleil. Ils apellèrent aussi *queuë de lion*, le lieu par où l'on en sortoit : pour montrer par-là que comme leur Ville étoit sainte par raport aux Loix & à la Religion, ainsi on la pouvoit comparer au lion en valeur & en grandeur de courage par raport aux Armes. Ce quartier de *Huacapuncu* va se joindre à celui de *Collcampata*, par où nous avons commencé le tour de la Ville, desorte qu'il se trouve fait entièrement.

CHAPITRE IX.

La Ville de Cuzco *contenoit une description de tout cet Empire.*

LEs *Yncas* divisèrent les quartiers de leur Ville, par les quatre parties de leur Empire, qu'ils apellèrent *Tahuantinsuyu*. *Manco Capac* ordonna que les Sauvages qu'il avoit soumis se logeâssent à *Cuzco*, conformément aux lieux d'où ils étoient sortis: desorte que ceux de l'Orient demeurâssent à l'Orient, ceux de l'Occident à l'Occident, & ainsi des autres. De cette manière, par une conformité bien remarquable, les maisons de ces prémiers Vassaux se trouvoient situées toutes en rond par dedans, selon l'étenduë de ce grand circuit; & à-mesure que l'on conquéroit de nouveaux Peuples, ils se logeoient selon la situation des Provinces d'où ils étoient venus. Les *Curacas* faisoient bâtir aussi des Hôtels, pour y loger quand ils iroient à la Cour; chacun y observant l'ordre requis, & l'assiette de sa Province, tantôt à main droite & tantôt à gauche ou par le derrière, accommodant le Bâtiment à la disposition de son Pays; ce qu'ils faisoient avec tant d'ordre, & en gardant si bien les proportions, qu'en considérant les quartiers, les avenuës, & les maisons de tant de Nations différentes, & de quelle manière ils y vivoient, l'on voyoit par-là tout l'état de cet Empire, comme dans un miroir, ou dans une Carte de Cosmographie. *Pédro de Ciéça* parle ainsi de la situation de *Cuzco* à cet égard, au 90 Chapitre de son Livre. *Quoique cette Ville fût peuplée d'étrangers, & de peuples différens, tels qu'étoient les Indiens de* Chili *& de* Pasto, *les* Caniares, *les* Chachapoias, *les* Guancas, *les* Collas, *& ainsi des autres dont nous pouvons avoir traité ci-devant, il étoit aisé de les reconnoître tous séparément, à-cause du bon ordre qu'ils observoient. Car chaque Peuple établissoit sa demeure au lieu qui lui étoit marqué pour son quartier, par les Gouverneurs de la Ville. Ils pratiquoient tous la manière de vivre de leurs Ayeux, & étoient habillés à la mode de leurs Pays; desorte que quand ils eûssent été cent-mille tous joints ensemble, on les auroit connus aisément par les marques & les ornemens qu'ils portoient sur la tête.* Ces marques consistoient en une espèce de tocque, que chaque Nation portoit différente de l'autre, & selon l'usage de son Pays; car elles n'étoient point de l'invention des *Yncas*, ces Rois avoient seulement aprouvé cette coutume, afin qu'on ne confondît point les Nations qui étoient depuis *Pasto* jusqu'à *Chili*, à l'étenduë de plus de treize-cens lieuës, comme le remarque encore *Pédro de Ciéça*, au 38 Chapitre de son Livre. Tout ce grand enclos de quartiers & de maisons, étoit habité seulement par les Sujets de tout l'Empire; les *Yncas* privilégiés, ni ceux de Sang Royal, n'y demeuroient pas. Ce n'étoit proprement que les Fauxbourgs de la Ville, que nous décrirons ensuite avec tous ses quartiers, du Septentrion au Midi. Nous décrirons aussi de ruë en ruë les principaux Bâtimens, & surtout ceux de la fondation des Rois; & nous

nous y comprendrons le partage qu'en firent les Espagnols, lorsqu'ils se rendirent maîtres de cette Ville.

De la Colline que l'on apelle *Sacsahuamam*, découle un petit Ruisseau qui se va rendre, du coté du Nord au Sud, au dernier quartier de *Cuzco*, nommé *Pumapchupam*; & ce Ruisseau sépare-là la Ville des Fauxbourgs. Il y a plus avant une fort grande ruë, qu'on apelle maintenant du nom de *St. Augustin*, qui s'étend aussi du Nord au Sud, du même coté, aboutissant depuis les maisons du prémier *Ynca Manco Capac*, à la place de *Rimac pampa*. Trois ou quatre autres ruës, de l'Orient à l'Occident, traversent le grand espace qui est entre cette ruë & ce ruisseau. Les *Yncas* du Sang Royal habitoient tout ce quartier. Ils étoient divisés par leurs Branches, qu'ils apelloient *Ayllus*; car quoiqu'ils fûssent d'une même race, étant tous sortis du Roi *Manco Capac*, ils ne laissoient pas pour cela de faire diversement l'Arbre de leur généalogie, & de le tirer des branches des Princes qu'ils spécifioient, & dont ils se disoient descendus. Nous faisons cette remarque, parce que les Historiens Espagnols ont traité ce sujet fort confusément : car quand ils veulent marquer ces Généalogies, ils se contentent de dire qu'une telle & une telle race est sortie de cette tige, & en marquent seulement la différence. Mais quoiqu'il en soit, ce n'étoit toujours qu'une même souche, comme on le peut connoître par la manière de parler des Indiens, qui apellent généralement toutes ces familles ainsi divisées *Capac Ayllu*, c'est-à-dire *Augustes de Sang Royal*. Ils honorent aussi du nom d'*Yncas*, tous ceux de la même race indifféremment ; c'est-à-dire qu'ils les apellent *Hommes de Sang Royal*, & les Femmes *Pallas* ou *Princesses de Naîssance Royale*. Je me souviens que les Espagnols, dont je mettrai ici les noms, demeuroient de mon tems dans ce quartier-là, *Rodrigo de Pinéda*, *Jean de Savédra*, *Diégo Hortis de Huzman*, *Pédro de los Rios* avec son frère *Diégo*, *Jéronimo Costillias*, *Gaspar Jara* qui tenoit la maison où est aujourd'hui le Couvent de *St. Augustin*, *Michel Chanches*, *Jean de Sainte Croix*, *Allonso de Soto*, *Gabriel Carréra*, *Diégo de Trugillo*, qui fut un des prémiers Conquérans, & des treize qui tînrent bon avec Dom *François Piçarro*, comme il sera dit en son lieu, *Antoine Ruis de Guévara*, & *Jean de Sallas* frère de l'Archevêque de *Séville* & Inquisiteur Général. Il y en avoit encore plusieurs autres dont je ne me souviens pas, tous Grands Seigneurs, & de qui plusieurs Vassaux relevoient, & qui étoient du nombre des seconds Conquérans du *Pérou*. Il faut remarquer qu'on apelle *prémiers Conquérans*, les cent-soixante Espagnols qui furent avec Dom *François Piçarro* lorsqu'on prit *Atahuallpa*; & les *seconds Conquérans*, ceux qui entrèrent dans le *Pérou*, avec Dom *Diégo d'Almagro* & avec Dom *Pédro d'Alvarado*. Ces seconds Conquérans honoroient fort les prémiers, quoiqu'il y en eût plusieurs du prémier rang qui leur fûssent inférieurs en qualité. On choisît après mon départ de *Cuzco*, une de ces maisons pour y fonder le Couvent de *St. Augustin*.

Vers le haut de la ruë de *St. Augustin*, entrant plus avant dans la Ville, on trouve le Couvent de *Sainte Claire*; cette maison apartenoit autrefois à *Alonso Diaz*, gendre de *Pédro Arias d'Avila*. Il y a plusieurs maisons d'Espagnols, à la main droite de ce Couvent. On y voyoit autrefois celle de *François de Ba-*

rientos,

rientos, qui échut depuis à *Jean Alvarez Maldonado*. On trouve du même coté le logis d'*Hernando Bachicao*, duquel fut héritier *Jean Alonso Palamono*; le Palais de l'Evêque est vis-à-vis de ces bâtimens, en tirant vers le Midi; tous les apartemens de ce Palais ont apartenu autrefois à *Jean de Balza*, & ensuite à *François de Villacastin*. L'Eglise Cathédrale, qui aboutit à la principale place, n'est pas loin de-là. Elle étoit du tems des *Yncas* une espèce de Halle extrêmement belle, où les Indiens solemnisoient leurs Fêtes, lorsqu'il pleuvoit. Ce fut le seul édifice qui resta de toutes les maisons de *Viracocha VIII.* Roi du *Pérou*. Les Espagnols allèrent s'y loger, quand ils entrèrent dans cette Ville, à-cause de la commodité du lieu, où ils se pouvoient rallier ensemble en cas de nécessité. Cette Halle étoit autrefois couverte de chaume, je la vis depuis couvrir de tuile. On trouve en allant à l'Eglise Cathédrale, du coté du Nord, plusieurs maisons avec de grandes portes, par où l'on va à la principale place de la Ville, & c'étoit-là que se tenoient autrefois les gens de métier; de-même qu'au Midi de la grande Eglise, il y a plusieurs boutiques où demeurent les plus riches Marchands de la Ville: on trouve derrière l'Eglise les maisons de *Jean de Berrio*, & plusieurs autres dont je ne nomme pas les maîtres, parce que j'ai oublié leurs noms: & au-delà de ces boutiques, on voit le logis de *Diégo Maldonado*, surnommé *le riche*, parce qu'il le fut sans-doute plus qu'aucun autre bourgeois de *Cuzco*; outre qu'il étoit du nombre des prémiers Conquérans de ce Pays-là. Du tems des *Yncas* ce quartier s'apelloit *Hatuncancha*, c'est-à-dire *la grande ruë*, où étoit le Palais du Roi *Ynca Yupanqui*; & vers le Midi, au milieu de la ruë, celui de *François Hernandez Giron*. Là-même, un peu plus avant, étoient les maisons d'*Antoine Altamirano*, des prémiers Conquérans, de *François de Friaz*, de *Sébastien de Caçalla*, & plusieurs autres bâties sur le derrière & à coté de celle-ci, sans y comprendre celle du Roi *Tupac Ynca Yupanqui*. Cet endroit de la Ville se nomme *Puca Marca*, c'est-à-dire *ruë de couleur*. Si l'on va plus avant vers le Midi, on trouve une autre ruë fort grande dont j'ai oublié le nom, où l'on voit les maisons d'*Alonso de Loaysa*, de *Martin de Ménesez*, de *Jean de Figueroa*, de Dom *Pédro Puerto*, de *Garcia de Mélo*, de *François Delgado*, & de plusieurs autres Grands Seigneurs. Il y a plus avant dans ce quartier, tirant vers le Sud, la place que l'on apelle *Yntipampa*, c'est-à-dire *place du Soleil*; parce qu'elle étoit devant sa Maison & devant son Temple; où ceux qui n'étoient pas *Yncas* attendoient avec leurs offrandes, parce qu'il ne leur étoit pas permis d'y entrer; les Prêtres reçevoient ces offrandes, & les présentoient à l'image du Soleil. L'endroit où étoit le Temple se nommoit *Caricancha*, c'est-à-dire *quartier d'or, d'argent & de pierreries*, à-cause de la grande quantité qu'il y en avoit, comme nous l'avons dit ailleurs. On trouve plus avant le quartier de *Pumapchupam*, qui est compris dans les Fauxbourgs de la Ville.

CHA-

CHAPITRE X.

Des Ecoles de Cuzco. *Des trois Maisons Royales, & de celle des Vierges Choisies.*

POUR pouvoir décrire par ordre les quartiers de *Cuzco* dont je n'ai pas parlé encore, il faut que je retourne à celui de *Huacapuncu*, qui est la porte du Sanctuaire. Ce quartier étoit au Nord de la principale place, où aboutissoit, du coté du Midi, une autre grande ruë dont j'ai oublié le nom : on pourroit le nommer proprement l'Université, ou le quartier des Ecoles, parce qu'il y avoit celles que fonda le Roi *Ynca Roca*, comme nous l'avons dit dans sa Vie. Les Indiens nomment ce lieu-là *Yacha Huaci*, comme qui diroit *Maison où l'on enseigne.* Il y avoit dans ces Collèges des Professeurs publics, dont les uns étoient leurs Philosophes & leurs Poëtes, apellés *Amautas* & *Haravec*, dont on faisoit grand cas : aussi avoient-ils quantité d'Ecoliers, & particulièrement des Princes du Sang. En sortant de l'Université vers le Midi, on trouvoit deux ruës, où il y avoit deux Maisons Royales, qui aboutissoient à la principale place, & en comprenoient toute l'étenduë. Celle de ces Maisons qui étoit à l'Orient de l'autre, s'apelloit *Cocacora*, c'est-à-dire *un grand terrain*, à-cause de la vaste étenduë de la place, que les *Yncas* avoient fait aplanir, comme le remarque *Pédro de Ciéça* au 92. Chap. de son Livre. Ce fut-là que le Roi *Ynca Roca* fit bâtir une de ses Maisons Royales, en faveur des Ecoles qui étoient tout auprès, & dont il alloit souvent entendre les Professeurs. Je n'ai rien pu aprendre touchant cette Maison de *Cocacora*, parce qu'elle étoit déjà démolie de mon tems. Tout ce que j'en puis dire, c'est que lorsqu'on fit le partage de la Ville, elle échut par sort à *Gonçalo Picarrò*, frère du Marquis Dom *François Picarro*, qui fut un de ceux qui la gagnèrent. Je me souviens que n'étant encore âgé que de huit à neuf ans, j'eus le bonheur de connoître ce Cavalier à *Cuzco*, après la bataille de *Huana*, avant celle de *Sacsahuana:* j'en fus aussi-bien traité, que si j'eûsse été son propre fils. L'autre Maison Royale, située à l'Occident de *Cocacora*, se nommoit *Casana*, c'est-à-dire *chose à faire pâmer :* nom qui lui fut donné pour une marque d'admiration, afin de montrer par-là que les bâtimens en étoient si grands & si beaux, qu'on ne les pouvoit regarder attentivement sans tomber en pâmoison, s'il faut ainsi dire. C'étoit le Palais du Grand *Pachacutec*, fils du petit-fils d'*Ynca Roca*. Cet *Ynca* le fit bâtir là, pour être plus près des Ecoles que son Bisayeul avoit fondées : en effet elles étoient derrière son Palais, & y étoient même jointes, sans qu'il y eut aucune séparation. Leurs principales portes étoient dans la ruë, & regardoient sur l'eau ; mais il y en avoit d'autres sur le derrière, par où les Rois alloient entendre les leçons de leurs Philosophes ; & l'*Ynca Pachacutec*, qui étoit un grand Législateur, prenoit lui-même la peine d'enseigner assez souvent, & d'expliquer ses Loix & ses Ordonnances. Je me souviens que

les Espagnols s'avisèrent de mon tems, d'ouvrir une ruë qui séparoit les Ecoles des Maisons Royales. On voyoit en cet endroit la plupart des murailles du Palais de *Casana*, faites de brique, & travaillées si artistement, qu'on jugeoit bien que le Bâtiment en avoit été Royal, sans y comprendre la Halle, qui, comme je l'ai dit, servoit de place, à ces Indiens, pour y faire leurs Danses & leurs Fêtes solemnelles. Elle étoit si grande, que soixante Cavaliers y pouvoient jouter commodément, ou darder les cannes: c'est-là qu'est le Couvent des Religieux de *St. Francois*. Mais comme il étoit trop éloigné de l'endroit où demeuroient les Espagnols, on le transféra à *Tacocachi*. Un seul apartement de ce lieu-là avoit suffi pour une Eglise, qui pouvoit contenir beaucoup de monde, pour les cellules, le dortoir, le refectoire, & les autres logemens du Couvent, l'on pouvoit même y faire un Cloître. Tout ce grand enclos fut donné à ces Religieux par *Jean de Poncorvo*, un des prémiers Conquérans, à qui il étoit échu dans le partage général. Il est bien vrai que plusieurs autres Espagnols y avoient part, mais il avoit acheté leur droit. Cependant les Religieux de *St. Francois* allèrent demeurer ailleurs quelque tems après, comme nous le dirons au Chapitre suivant, où nous traiterons de l'aumône que leur firent les habitans, pour acheter une place, & y bâtir une Eglise. Je me souviens encore d'avoir vu démolir cette Halle, & faire au quartier de *Casana* les boutiques qui s'y voient à-présent, où demeurent les Marchands & les Artisans.

La principale Place de la Ville, que l'on nomme *Aucaypata*, c'est-à-dire *Lieu de réjouïssance*, est devant ces Maisons Royales. Elle a environ deux-cens pas, ou quatre-cens piés de long, du coté du Nord au Sud; elle en a cent-cinquante de large jusqu'à la Rivière, du coté de l'Est à l'Ouest. Au bout de la Place, tirant vers le Midi, il y avoit deux autres Maisons Royales. La plus proche de la Rivière s'apelloit *Amarucancha*, c'est-à-dire *le quartier des grandes Couleuvres*. Cette Maison, située vis-à-vis de *Casana*, étoit le Palais de *Huayna Capac*, & c'est maintenant le Collège des Jésuites. J'ai vu les principaux restes de cet Edifice; savoir une grande place couverte, un peu moindre que celle de *Casana*, & un fort beau pavillon fait en rond, qui étoit au milieu de la place devant le Palais: nous en parlerons plus particulièrement dans un autre endroit, à-cause que ce fut ici le prémier lieu de retraite qu'eurent les Espagnols à *Cuzco*. La Place, qui est le principal de ce Bâtiment, échut dans le prémier partage à *Hernando Piçarro*, frère du Marquis Dom *François Piçarro*, qui fut aussi des prémiers Conquérans de cette Ville, que je vis à la Cour de Madrid en 1562. Les autres apartemens furent donnés à plusieurs autres personnes, comme à *Mancio Serra de Léguizamo*, à *Antoine Altamirano*, à *Alonso de Maçuela*, qui fut aussi de la prémière conquête, & depuis *Martin d'Olmos* en hérita. L'on en réserva aussi une partie pour en faire une Prison, & les autres échurent à plusieurs dont je ne me souviens pas. La Ruë du Soleil est au quartier d'*Amarucancha*, du coté de l'Orient; & la Maison des Vierges Choisies, qui lui étoient dédiées, étoit au milieu de cette ruë. Elle se nommoit *Ac-llahuaci*, dont il a été parlé assez au long en son lieu; nous n'avons plus qu'à traiter de ce qui est resté de son Bâtiment. *François Meccia* en eut une partie, savoir celle qui est sur l'avenuë de la place, où il y a quan-

tité de boutiques de Marchands; & les autres échurent à plusieurs, comme à *Pédro del Barco*, au Licentié de *la Gama* &c. Tous ces Quartiers de la Ville, & ces Maisons Royales dont j'ai parlé, étoient à l'Orient du ruisseau qui passe au milieu de la place principale, devant laquelle & à ses cotés les *Yncas* avoient trois grandes galleries ou sales couvertes en forme de Halle, pour y célébrer en tems de pluye leurs Fêtes les plus solemnelles, à la nouvelle Lune de certains mois, & au tems des Solstices. Lorsque les Indiens mirent le feu à la Ville, dans la révolte générale qu'ils firent contre les Espagnols, ces trois quartiers de *Collcampata*, de *Casana* & d'*Amarucancha*, n'en furent point endommagés. Mais pour le quatrième, où logeoient les Espagnols, & où est à-présent l'Eglise Cathédrale, ils y jettèrent une si grande quantité de pots à feu, que la flamme prit à plus de vingt endroits, mais elle fut enfin éteinte d'une manière extraordinaire, comme je le dirai ailleurs. Car quelque peine qu'ils prîssent de brûler ce Bâtiment, cette nuit-là & les suivantes, Dieu ne le permit pas; faisant connoître par ces merveilles, qu'il vouloit que la Foi Catholique fût prêchée dans cet Empire, où les Espagnols s'étoient introduits. Quant au Temple du Soleil, & à la Maison des Vierges Choisies, les Indiens qui mirent le feu par-tout ailleurs, dans le dessein de brûler les Espagnols, n'y touchèrent point.

CHAPITRE XI.

Des Ruës & des Maisons qui sont à l'Occident de la Rivière.

TOutes les Maisons Royales, & les autres Bâtimens de *Cuzco* dont nous avons parlé, étoient à l'Orient de la petite Rivière qui passe au milieu de cette Ville. On voyoit, à l'Occident de la même Rivière, la Place que l'on apelle *Cucipata*, c'est-à-dire *Lieu de réjouïssance & de fête*. Ces deux places n'en faisoient qu'une du tems des *Yncas*, & toute la Rivière de ce coté-là étoit couverte d'une espèce de pont fait d'un entablement d'ais & de grosses poutres. On avoit fait ce pont, pour joindre à la principale place une autre qui n'étoit pas tout-à-fait si grande, à-cause qu'il accouroit un si grand nombre de gens de toutes parts à ces Fêtes du Soleil, que la principale place ne pouvoit pas les contenir tous. Ils couvrirent ainsi la Rivière d'ais & de poutres, parce qu'ils ne savoient point faire des voutes ni des arcades. Les Espagnols y firent depuis quatre ponts de charpenterie, que je me souviens d'avoir vus, & qui étoient tous d'une même façon. Mais quelque tems après ils en firent trois avec des arcades. Ces deux places n'étoient point séparées du tems que j'étois à *Cuzco*, & n'avoient aucunes maisons de l'un ni de l'autre coté de la Rivière, comme elles en ont maintenant. Elles furent bâties en 1555. *Garcillasso de la Véga*, mon père & mon bon seigneur étant pour-lors Gouverneur de *Cuzco*. On les ajugea en propre à la Ville, qui quoiqu'elle eût été

la Capitale & la Reine de ce grand Empire, étoit si pauvre qu'elle n'avoit pas alors un double de rente, & je serois bien en peine de dire le revenu qu'elle a maintenant. Les Rois *Yncas* n'avoient fait aucuns bâtimens à l'Occident de la Rivière, & l'on n'y voyoit que l'enclos des Fauxbourgs dont nous avons déjà parlé. Il semble qu'ils avoient gardé ces places, pour que les Rois à venir y fissent bâtir leurs maisons, à l'exemple de leurs Ancêtres. Car quoiqu'ils héritâssent de leurs Palais, ils ne laissoient pas d'en faire pour eux de particuliers, pour marque de grandeur & de majesté : car ils les apelloient de leur nom, comme toutes les autres choses, qui retenoient celui des *Yncas* leurs Seigneurs; ce qui étoit sans-doute un effet particulier de la grandeur de ces Rois. Les Espagnols firent bâtir en ces quartiers-là les maisons où ils demeurèrent, que je décrirai l'une après l'autre, tirant du coté du Nord au Sud, selon qu'elles étoient situées, & je dirai en même tems à qui elles apartenoient lorsque je partis de *Cuzco*.

Les prémières maisons que l'on trouvoit depuis la porte apellée *Huacapuncu*, en descendant le long de la Rivière, étoient celle de *Pédro d'Orvo* & de *Jean de Pancorvo*, où demeuroit *Alonso de Marchéna*, parce que *Jean de Pancorvo* ne voulut pas permettre qu'il logeât ailleurs, à-cause de l'ancienne amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre. Passant plus avant vers le milieu de la Ville, on voyoit les logis de *Hernand Bravo de Laguna*, qui avoient apartenu à *Antoine Navarro* & à *Lope Martin*, l'un des prémiers Conquérans. Je ne parle point, pour éviter la longueur, de quelques autres maisons qui étoient jointes à celles-là; d'ailleurs elles n'étoient point habitées par des Espagnols, j'en dis autant de certaines ruës. On trouvoit après les maisons de *Hernand Bravo*, celle d'*Alonso d'Hinoyosa*, qui avoit apartenu autrefois au Licentié *Carvajal*, frère de *Yllen Suarez Carvajal* Commissaire, dont parlent les Histoires du *Pérou*. Plus avant, du Nord au Sud, étoit la Place de *Cucipata*, apellée aujourd'hui du nom de *Notre Dame de la Merci*. Il y avoit-là une espèce de Foire ou de Marché, que les Indiens apellent *Catu:* quantité de gens de l'un & l'autre sexe, se voyant réduits aux dernières extrémités, y étaloient leurs merceries, & y troquoient une chose pour l'autre : car en ce tems-là l'usage de la monnoie n'y étoit pas établi, & ne le fut point encore vingt ans après. Lorsqu'on a traversé cette Place, l'on découvre du coté du Midi le Couvent de *Notre Dame de la Merci*, qui contient tout un quartier de quatre ruës. Il y avoit alors derrière ce Couvent d'autres maisons, habitées par des Indiens, que je passe sous silence, parce que je ne m'en souviens pas.

Les maisons les plus proches de cet endroit de la Ville, que l'on apelloit *Carmenca*, & que l'on trouvoit en descendant le long de la ruë, étoient celles de *Diégo de Sylva*, qui étoit mon parrain de Confirmation, & fils du fameux *Félician de Sylva*. Il y a au milieu de cette ruë, & vers le Midi de ces maisons, celle de *Pédro Lopez de Cacalla*, qui fut Sécretaire du Gouverneur *Gasca*, celle de *Jean de Betanços*, & plusieurs autres, qui sont aux deux cotés & au derrière de ces maisons, où ne demeuroient aucuns Indiens. Passant plus avant vers le Midi, on voit au milieu de la ruë les maisons d'*Alonso de Méza*, des prémiers Conquérans, qui aboutissent à la Place de *Notre*

De-

Dame. Je ne parle point de plusieurs autres qui sont jointes au derrière & au coté de celles-ci, pour venir à celles d'*Alonso de Méza*, qui sont vers le Midi, & qui furent autrefois à *Garcillasso de la Véga* mon cher Seigneur. Il y avoit au plus haut de la principale porte une gallerie fort longue & étroite, d'où les plus qualifiés de la Ville regardoient le Combat des Taureaux, & les Jeux de Cannes, qui se faisoient à cette place. Je dirai en passant, qu'avant que ces maisons fûssent à mon père, elles apartenoient à un Gentilhomme des prémiers Conquérans, apellé *Francois d'Onate*, qui mourut à la bataille de *Chupas*. De cette gallerie, & de plusieurs autres endroits de la Ville, on voit sur la grande montagne neigeuse une pointe de rocher en forme de piramide, qui est si haute qu'encore qu'elle soit éloignée de vingt-cinq lieuës, & environnée de quantité d'autres rochers, on ne laisse pas de la voir fort distinctement: d'ailleurs on ne découvre autre chose, dans toute l'étenduë de la montagne, que de la neige, qui y est éternelle. L'on apelle ce rocher *Villcanuta*, c'est-à-dire *une chose sacrée*, ou qui est merveilleuse, parce que les Indiens ne donnent jamais le nom de *Villca*, dans leurs entretiens familiers, qu'aux choses qui sont extraordinaires & merveilleuses, au nombre desquelles on doit mettre sans-doute cette haute Piramide; je m'en raporte au jugement de ceux qui l'ont vuë, ou qui la verront. A l'Occident de la maison de mon père, étoit celle de *Vasco de Guévara*, des seconds Conquérans; cette maison apartînt depuis à la *Coya*, Donna *Béatrix*, fille de *Huayna Capac*. Plus avant vers le Midi on voyoit le logis d'*Antoine de Quinonnes*, qui aboutissoit aussi à la place de *Notre Dame*, au milieu de la ruë. Il y avoit aussi la maison de *Thomas Vasquez*, des prémiers Conquérans, qui la tenoit d'*Alonso de Toro*, Lieutenant-Général de *Gonçalo Piçarro*, qui a été tué, à ce que l'on croit, par Dom *Diégo Gonçalez* son beaupère, pour l'apréhension qu'il eut de lui à-cause de quelques affaires domestiques. Il y avoit à l'Ouest de la maison de *Thomas Vasquez*, celle qui avoit apartenu autrefois à Dom *Pédro Louïs de Cabréra*, & qui fut depuis à *Rodrigo d'Esquivel*. On voyoit au Midi de ce même logis de *Thomas Vasquez*, celui de Dom *Antoine Péreira*, fils de *Lopez Martin*, Portugais; après lequel on trouvoit la maison de *Pédro Alonso Carasco*, des prémiers Conquérans; & au Midi de celle-là, il y en avoit quelques autres peu considérables, & les dernières de ce quartier-là, qui se peuploit peu-à-peu, en l'an 1557 & 58. Mais pour retourner maintenant aux avenuës de la colline de *Carmenca*, je pense avoir dit qu'il y avoit à l'Ouest des maisons de *Diégo de Sylva*, celles qui avoient apartenu à *François de Vilafort*, des prémiers Conquérans, & des treize compagnons de *Francois Piçarro*. On trouvoit à leur Midi, vers le milieu de la Ville, une grande place en quarré, où il n'y avoit aucunes maisons, & du même coté on en découvroit une autre fort belle, où est à présent le Couvent de *St. Francois*, au devant duquel il y a encore une place fort large. On voit au milieu de la ruë, & du coté du Midi, la maison de *Jean Jules Hoyéda*, l'un des prémiers Conquérans, & père de Dom *Gomez de Tordoya*, qui est encore en vie. A l'Ouest de celle-ci, on en trouve une autre qui apartenoit à *Martin d'Arbiéto*, & c'étoit-là que se bornoient ces maisons, en l'an 1560. Du-moins à l'Ouest de cette dernière

re il n'y avoit d'abord qu'une grande plaine inhabitée, & qui ne servoit qu'au manège de chevaux: mais l'on y fit bâtir ensuite ce fameux & riche Hôpital d'Indiens, que l'on y voit aujourd'hui, & qui fut fondé l'an 1555. ou 1556. comme nous le dirons tout-à-l'heure. Il n'y avoit alors, dans tous ces quartiers-là, que les maisons dont nous venons de parler; & s'il y en a d'autres à-présent, on les y a bâties depuis. Quoiqu'il en soit, tous les Seigneurs & les Cavaliers que je viens de nommer, devoient être doublement nobles, & par leur naîssance & par leurs exploits, puisqu'ils avoient gagné un si puissant & si riche Empire. Ils étoient en assez bon nombre, & il n'y en avoit que dix tout-au-plus que je ne connoissois pas.

CHAPITRE XII.

Des Aumônes de la Ville qui furent employées en Oeuvres Pies.

AVANT que je traite de la fondation de cet Hôpital d'Indiens, & des prémières Aumônes que l'on fit pour le bâtir, il faut que je parle du don que les Bourgeois de la Ville firent aux Religieux de *St. François*, pour payer la place & le bâtiment de leur Eglise; puisque l'un & l'autre fut exécuté sous le Gouvernement de mon père *Garcillasso de la Véga*. Nous avons déjà dit que le Couvent de ces Religieux étoit à *Casana:* ils prièrent donc *Jean Rodriguez de Villalabos*, de les vouloir accommoder de cette place, & des bâtimens qu'il y avoit: ensuite ils lui présentèrent une lettre obtenuë en Chancellerie, qui lui enjoignoit de les mettre en possession de ce terrain, pour le prix dont ils conviendroient ensemble, & qui fut de vingt-deux mille deux-cens ducats. Après cette convention, le Gardien de l'Ordre, qui étoit un Religieux Recollet, nommé Frère *Jean Gallégos*, homme d'une vie sainte & fort exemplaire, en fit le payement dans la maison de mon père, en lingots d'argent fin. Quelques-uns des assistans furent bien étonnés de voir que ces pauvres Religieux payoient cette grosse somme, au bout du court terme qui leur étoit fixé: mais le Gardien leur répondit: *Messieurs, que cela ne vous paroîsse point étrange, vous saurez que c'est une œuvre du Ciel, & un effet de la charité de cette Ville, que je prie Dieu de conserver. Lundi dernier, je n'avois pas la valeur de trois-cens ducats; & aujourd'hui, qui n'est que jeudi, je me suis trouvé tout l'argent que vous venez de voir. Ces deux nuits passées il est venu en secret un si grand nombre d'Indiens, Cavaliers, Soldats & autres, pour m'aporter des aumônes, que j'ai été contraint d'en renvoyer plusieurs, lorsque j'ai vu qu'il y en avoit au-delà de ce qui nous étoit nécessaire. Bien plus, ces deux dernières nuits nous n'avons pu dormir dans notre Couvent, & la porte a toujours été ouverte, pour reçevoir les aumônes de ceux qui en venoient offrir à toute heure.* Voilà ce que je me souviens d'avoir ouï dire à ce bon Religieux, sur la grande charité des habitans de *Cuzco*.

Pour revenir à la fondation de l'Hôpital, il faut savoir que le F. *Antoine de*

de Saint Michel, d'une noble famille de *Salamanque*, & qui étoit vrai imitateur des vertus de *St. Francois*, succéda à ce Gardien. Il fut ensuite Evêque de *Chili*, & cette nouvelle dignité ne l'empêcha pas de mener une vie sainte, comme les deux Royaumes de *Chili* & du *Pérou* le publient encore aujourd'hui. La seconde année des trois qu'il devoit être en charge, il prêcha le Carême dans la grande Eglise de *Cuzco*, & il fit trois sermons la semaine, c'est-à-dire le dimanche, le mécredi & le vendredi. Desorte qu'il prit un jour occasion de représenter à ses Auditeurs, qu'il seroit à-propos d'avoir un Hôpital d'Indiens, qui fût gouverné par quelque Confrérie ou Communauté, de-même que l'Hôpital des Espagnols. Il ajouta que cette fondation donneroit un moyen à tous les Espagnols, tant aux Conquérans qu'aux autres, de s'aquiter des obligations qu'ils avoient à ce Pays. Il leur insinua la même chose dans les autres prédications qu'il fit durant la semaine; & le dimanche suivant, pour les mieux disposer à s'élargir en aumônes, il leur parla de cette manière. *Messieurs, le Gouverneur de la Ville & moi ferons la quête cet après-midi à une heure; & puisqu'il s'agit d'une œuvre si sainte, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de n'être pas moins charitables ni moins généreux que vous avez été braves & vaillans à conquérir cet Empire.* Après leur avoir fait cette exhortation, le Gouverneur & lui allèrent quêter par la Ville chez les seuls Indiens; & vèrs la nuit, mon père de retour au logis me donna le mémoire des aumônes qu'on avoit recueillies. J'en fis le calcul, & il se trouva qu'elles montoient à vingt-huit-mille & cinq-cens poids, qui font trente-quatre-mille deux-cens ducats. Quelques-uns avoient donné jusqu'à mille poids, & la moindre aumône étoit de cinq-cens, qui valent six cens ducats. Le jour suivant, ils demandèrent à tout le monde indifféremment; & pour couper court, ils reçurent en peu de mois plus de cent-mille ducats. D'abord même qu'on sçut dans le Royaume que la fondation de cet Hôpital s'étoit faite pour ceux du Pays, on redoubla les aumônes de toutes parts durant cette année, & il y eut plusieurs personnes qui léguèrent pour cette œuvre pie une partie considérable de leur bien. On n'eut pas plutôt commencé de bâtir, que les Indiens de la Jurisdiction de *Cuzco*, persuadés qu'on travailloit pour eux, y aportèrent de grandes richesses.

Lorsqu'on jetta les fondemens de cet Edifice, *Garcillasso de la Véga* mon père, en qualité de Gouverneur de la Ville, posa la prémière pierre, sur laquelle il mit un double ducat à deux têtes, qui représentoient leurs Majestés Catholiques, Dom *Ferdinand* & la Reine *Isabelle*. Cela fut d'autant plus rare, qu'on n'avoit point vu encore dans tout ce Pays des pièces d'or, ni d'aucun autre métal, & qu'on n'y battoit pas monnoie. Les Marchands Espagnols étoient alors accoutumés à faire échange de leurs marchandises avec celles du Pays, & ils y trouvoient mieux leur compte. Quelque Curieux avoit sans-doute aporté cette pièce d'or, parce qu'elle étoit de la marque d'Espagne; & il y a grande aparence qu'il en fit présent à mon père, pour la faire voir dans une si bonne occasion comme une chose nouvelle. En effet il n'y eut personne de toute l'assemblée, qui n'eût la curiosité de la voir; & tous les Cavaliers qui se trouvèrent à cette solemnité, avouèrent d'un commun accord

que

que c'étoit la prémière pièce monnoyée qu'on eût vu dans le Pays, & qu'elle ne pouvoit être mieux employée qu'à une œuvre si mémorable. *Diégo Maldonado*, natif de *Salamanque*, surnommé le riche, à-cause des grands biens qu'il possédoit, & l'un des principaux Magistrats de la Police, mit sur cette pierre une plaque d'argent où ses armes étoient gravées; mais c'étoit peu de chose, eu égard à la magnificence de l'Edifice. Les Souverains Pontifes accordèrent ensuite plusieurs Indulgences à ceux qui mouroient dans cet Hôpital. Une Indienne de ma connoissance, & qui étoit de Sang Royal, n'en fut pas plutôt avertie, que se voyant proche de sa fin, elle souhaita d'y aller rendre l'esprit. Ses parens eurent beau lui représenter que c'étoit un affront pour eux, & qu'elle ne devoit point sortir de sa maison, puisqu'elle n'y manquoit de rien. Elle fit réponse, qu'elle ne pensoit pas tant à la guérison de son corps, qu'à celle de l'ame; que le Prince de l'Eglise combloit de Graces & d'Indulgences, les personnes qui alloient mourir dans cet Hôpital, & qu'elle vouloit profiter de ses offres. Elle y fut donc portée: mais au-lieu d'entrer à l'Infirmerie, elle fit mettre son petit lit dans un des coins de l'Eglise, où elle voulut qu'on lui creusât d'abord une fosse. Ensuite elle demanda d'être ensevelie avec l'habit des Religieux de *St. Francois*, elle envoya querir des cierges pour son enterrement, reçut le Saint Sacrement de l'Autel & l'Extrême Onction, & ne cessa d'invoquer Dieu & la Sainte Vierge sa Mère. Enfin, après avoir été quatre jours dans ce bon état, elle rendit l'ame. Les habitans de la Ville, touchés d'une si belle action, & de ce qu'une Indienne étoit morte si chrétiennement, voulurent honorer sa sépulture de leur présence, afin que les autres Indiens fûssent animés à suivre son exemple. Les Ecclésiastiques & les Laïques assistèrent à ses funerailles, avec les personnes les plus qualifiées de *Cuzco*, & tous les parens de la défunte prirent cette solemnité pour une grande faveur. Mais après avoir fait toutes ces descriptions, qui m'ont paru nécessaires à mon dessein, il est tems que je raconte la vie & les grandes actions du dixième Roi.

CHAPITRE XIII.

De la nouvelle Conquête qu'entreprit de faire le Roi Ynca Yupanqui.

APRE'S que le bon Prince *Ynca Yupanqui* eut fait la pompe funèbre de son Père, & pris solemnellement la bordure de couleur, avec la possession de l'Empire, il visita tous ses Royaumes & ses Provinces, pour gagner l'affection du Peuple. Cette visite dura plus de trois années, à la fin desquelles il s'en retourna à *Cuzco*. Après qu'il s'y fut reposé quelque tems, il mit en délibération avec ceux de son Conseil, s'il attaqueroit le Pays des *Antis*, qui étoit à l'Orient de *Cuzco*. La grande Montagne, qui bornoit son Empire de ce coté-là, étoit si couverte de neige en toute saison, qu'il n'y avoit pas moyen

yen de la traverser : desorte qu'il cherchoit quelque Rivière, qui pût le conduire de l'Ouest à l'Est.

Le dessein que l'*Ynca Yupanqui* se proposoit dans cette Expédition, étoit de ramener ces Peuples barbares de leurs méchantes coutumes, & de leur faire adorer le Soleil son Père. Mais outre la difficulté que nous venons de toucher, il avoit ouï dire que ce vaste Pays n'étoit pas également habité par-tout, & qu'il y avoit des Montagnes, des Lacs & des Marécages, qui en rendoient une bonne partie inculte & même inaccessible. Au milieu de tous ces embarras, il aprit que la meilleure Province de ce Pays-là étoit *Muzu*, en Espagnol *Los Moxos*, & qu'on y pouvoit entrer par un grand Fleuve à l'Est de *Cuzco*. Il y a cinq Rivières considérables, dont chacune a un nom particulier, qui servent à grossir ce Fleuve: mais avant cela elles se joignent ensemble avec une infinité de petits Ruisseaux, & prennent le nom d'*Amarumayu*. Il me seroit difficile de vous dire de quel coté cette Rivière se va rendre dans la Mer du Nord: mais eu égard à sa profondeur, & à l'impétuosité de ses eaux qui courent jusqu'à l'Est, elle ne peut être que d'une grande étenduë. Les Espagnols l'ont apellée *Rio de la plata*, ou la *Rivière d'argent*; parce, dit-on, qu'à leur prémière arrivée sur ces Côtes, ils demandèrent aux Naturels du Pays s'il y avoit de l'argent, & que ceux-ci leur répondirent qu'ils en trouveroient quantité à la source de cette grande Rivière; mais il n'y en a point-du-tout. Quoiqu'il en soit, après la Rivière d'*Orellana*, elle doit passer pour la plus considérable de toutes celles qui nous sont connuës jusqu'à-présent. Les Indiens l'apellent *Parahuay*: & si ce mot est de la Langue générale du *Pérou*, il signifie *laissez-moi pleuvoir*; comme si la Rivière, orgueilleuse de ce qu'elle croît & déborde d'une façon admirable, disoit d'elle-même, *laissez-moi pleuvoir, & vous verrez des merveilles.* Mais si le mot *Parahuay* est d'une autre Langue, je ne sai point ce qu'il peut signifier. Pour revenir aux cinq grandes Rivières, il faut savoir qu'elles perdent leurs noms particuliers, quand elles viennent à se joindre ensemble, & à former ce Fleuve rapide nommé *Amarumayu*. On lui a donné ce titre par excellence; puisque *Mayu* signifie Rivière, & qu'*Amaru* sont les grosses Couleuvres qui se trouvent sur les montagnes de ce Pays-là; c'est-à-dire qu'elle est aussi grande entre les Rivières, que l'*Amaru* entre les Couleuvres.



CHAPITRE XIV.

Du succès de l'Entreprise sur Muzu.

Ce fut par cette grande Rivière, qu'on n'a guère bien connuë jusqu'ici, que le Roi *Ynca Yupanqui* jugea qu'il pourroit entrer dans la Province de *Muzu* : du-moins il croyoit qu'il étoit impossible de s'y rendre par terre, à-cause des lacs, des marécages, des précipices, & des montagnes qu'on y dé-

découvre de toutes parts. Cette résolution prise, il fit couper une prodigieuse quantité d'arbres, d'un certain bois dont je ne sai pas le nom en Indien, & que les Espagnols apellent Figuier, parce qu'il est fort souple, mais qui d'ailleurs ne produit point de figues. Il se passa deux années entières à couper tout ce bois, & à construire des Radeaux & des Canots. Cela fait on y embarqua dix-mille hommes, avec tout l'équipage, les vivres, & tous les préparatifs nécessaires. L'*Ynca* choisit un Mestre-de-camp, un Général, & tous les autres Chefs de l'Armée, qui étoient *Yncas* de Sang Royal. Au-reste ces Radeaux pouvoient contenir quarante ou cinquante hommes chacun, & il y avoit au milieu une espèce de plancher, d'une aune ou environ de haut, sous lequel on mettoit les provisions de bouche, afin qu'elles ne se mouillâssent pas. Avec ces préparatifs les *Yncas* se mirent sur la Rivière, où ils eurent à soutenir plusieurs combats avec les *Chunchus*, qui demeuroient de l'un & de l'autre coté du Fleuve. Ces Barbares les attaquoient sur l'eau & à terre, lorsque les *Yncas* vouloient y aborder, & ils leur décochoient de grands coups de flèches, qui sont les armes les plus communes à toutes les Nations des *Antis*. Ils avoient le visage, les bras, les cuisses & tout le corps tachétés de diverses couleurs; ce qui venoit peut-être de l'ardeur excessive du Soleil, qui les contraignoit d'aller tout nuds. Ils portoient sur la tête de grands panaches, faits de plumes de Perroquets & d'autres Oiseaux. Quoiqu'il en soit, après avoir escarmouché longtems de part & d'autre, ils promirent enfin de se ranger à l'obéïssance de l'*Ynca Yupanqui*, & ils lui envoyèrent pour tribut plusieurs sortes de Guenons & de Perroquets, du Miel, de la Cire, & quantité d'autres choses que leur Pays produisoit. Ils continuèrent à payer cette redevance jusqu'à la mort de *Tupac Amaru*, le dernier des *Yncas*, à qui le Viceroi Dom *Francois de Tolédo* fit trancher la tête. Il y eut de ces Indiens *Chunchus*, qui allèrent à *Cuzco* avec des Ambassadeurs, & qui demandèrent la permission à l'*Ynca* de peupler une Ville auprès de *Tono*, à vingt-six lieuës de *Cuzco*, afin d'être plus à portée de le servir dans le besoin. Leur requête fut accordée, & leurs descendans y ont demeuré jusqu'à ce jour. Après que les *Yncas* eurent soumis ces deux Nations, qui habitoient de l'un & de l'autre coté de cette Rivière, qu'on apelle vulgairement *Chuchu*, du nom même de la Province, ils passèrent plus avant, & assujettirent plusieurs autres Peuples, jusqu'à ce qu'ils fûssent arrivés à *Muzu*, qui est un Pays fertile à deux-cens lieuës de *Cuzco*, & dont les habitans étoient fort aguerris.

C'est une opinion reçuë parmi les *Yncas*, que ces troupes arrivèrent en petit nombre dans ce Pays-là, soit à-cause des guerres qu'elles avoient soutenu en chemin, ou de la fatigue du voyage. A leur prémier abord ils tachèrent de persuader aux *Muzus*, qu'il étoit de leur intérêt d'obéïr à leur *Ynca*. Ils leur remontrèrent qu'il étoit Fils du Soleil, que son Père l'avoit envoyé du Ciel pour aprendre aux hommes à vivre en créatures raisonnables & non pas en bêtes, & qu'ils devoient préférer l'adoration d'un si grand Dieu à celle des Animaux & des autres choses viles. Ce discours ébranla si bien les *Muzus*, que les *Yncas* se crurent obligés de leur donner un plus long détail

tail de leurs Coutumes & de leurs Loix. Ils en vînrent même jusqu'à leur parler des grandes actions de leurs Monarques, & du nombre des Provinces qu'ils avoient assujetties, dont la plupart des habitans s'étoient rendus de leur bon gré, avoient adoré les *Yncas* comme leurs Dieux, & les avoient prié de les reçevoir pour vassaux. Ils leur racontèrent aussi le songe de l'*Ynca Viracocha*, & tous ses beaux exploits. Les *Muzus*, touchés de ces merveilles, furent bien-aises de lier amitié avec les *Yncas*, d'embrasser leur Religion & leurs Coutumes, & de rendre tous les services qu'ils pourroient à l'*Ynca*; mais ils ne voulurent point devenir ses tributaires, ni ses vassaux, parce, disoient-ils, qu'il ne les avoit pas vaincus par la force des Armes. On les reçut sous ces conditions, & les *Muzus* permirent au reste de ces troupes délabrées, qui n'étoient pas plus de mille hommes, de s'établir dans leur Pays, & de se marier avec leurs filles. L'amitié se fortifia si bien par ces alliances, que les *Muzus* respectent encore aujourd'hui cette race des *Yncas*, & qu'ils suivent leurs conseils en Paix & en Guerre. Après s'être ainsi alliés, ils envoyèrent pour Ambassadeurs à *Cuzco* quelques-uns des plus nobles d'entr'eux, afin d'y adorer l'*Ynca* comme Fils du Soleil, & de confirmer l'étroite amitié qu'ils avoient faite avec ses Sujets. Ces Ambassadeurs firent un grand circuit pour éviter les mauvais chemins, & se rendre à *Cuzco*. L'*Ynca* leur fit un très-bon accueil, & les honora de plusieurs privilèges particuliers. Il voulut ensuite qu'on leur donnât une ample connoissance de sa Cour, de ses Loix, de sa Religion, & de sa Manière de vivre. Les *Muzus*, bien instruits de toutes ces choses, retournèrent chez eux fort satisfaits, & cette alliance dura jusqu'à ce que les Espagnols entrèrent dans le *Pérou*, & qu'ils le conquirent.

Les *Yncas* ajoutent à ces particularités, que du tems de *Huayna Capac*, leurs descendans qui s'étoient établis parmi les *Muzus*, avoient formé le dessein de retourner à *Cuzco* avec leurs femmes & leurs enfans; mais que sur le point d'exécuter cette résolution, ils aprirent que l'*Ynca Huayna Capac* étoit mort, que les Espagnols avoient conquis le *Pérou*, & que par cette conquête tout l'Empire des *Yncas* étoit perdu: desorte qu'au-lieu de se mettre en chemin, ils restèrent dans le Pays des *Muzus*, où ils sont toujours en grande vénération. Au-reste on dit que la Rivière à six lieuës de large dans cet endroit, & que ceux du Pays mettent deux jours à la traverser dans leurs Canots.

CHAPITRE XV.

*Des Monumens qui ont subsisté de la conquête que les Gens de l'*Ynca *firent des* Muzus.

Tout ce que nous avons dit de cette conquête, & de la découverte que le Roi *Ynca Yupanqui* envoya faire le long de cette Rivière, a donné sujet

aux *Yncas* d'en dire de grandes chofes, & de fe glorifier des exploits de leurs Ancêtres, des rencontres qu'ils eurent fur l'Eau & en Terre-Ferme, des diverfes Provinces qu'ils conquirent, & de plufieurs autres actions qu'ils fe vantent d'avoir faites. Mais parce que quelques-unes me paroîffent incroyables, vu le peu de gens qu'ils avoient, je ne les raporterai pas, pour ne pas mêler des chofes fabuleufes, ou qui paffent pour telles, à une Hiftoire véritable. D'ailleurs il eft certain que l'on n'a pas aujourd'hui une connoiffance fi exacte & fi nette de cette partie du Pays des *Antis* que les *Yncas* conquirent, & dont les Efpagnols ne font pas maîtres, que de celle qu'ils poffèdent. Cependant on ne peut defavouer qu'au tems où nous fommes les Efpagnols n'ayent trouvé de glorieufes marques de ces beaux exploits, comme nous le verrons bientôt.

L'an 1564. *Diégo l'Alleman*, Efpagnol, natif de la Ville de *St. Jean* au Comté de *Niébla*, s'étant établi dans la Ville *Pacifique*, autrement nommée *La Ville-Neuve*, où il n'y avoit pas beaucoup d'Indiens, fut confeillé par un de fes *Curacas* d'aller dans la Province de *Muzu*, parce qu'il y avoit une grande quantité d'Or. Il fe mit donc en chemin avec douze Efpagnols, & fon *Curaca* même leur fervit de guide. Ils allèrent à pie pour n'etre pas fi-tôt découverts, & parce qu'on ne pouvoit faire ce voyage à cheval. Ils n'avoient deffein que de confidérer la Province, & d'en remarquer les avenuës & les principaux endroits, afin d'y retourner avec de plus grandes forces, & de peupler le Pays après qu'ils l'auroient conquis. Ils réfolurent d'y entrer par la Province de *Chapampa*, parce qu'elle étoit la plus proche des *Moxos*, dans la route qu'ils tenoient. Après avoir marché vingt-huit jours à-travers des montagnes & des lieux pleins de brouffailles, ils découvrirent enfin la prémière Ville de la Province. Leur *Cacique* leur recommanda d'abord d'avoir l'œil au guet, & d'obferver foigneufement s'ils ne verroient point fortir quelque Indien, pour s'en faifir en cachette, & prendre langue de lui, mais ils ne voulurent point fuivre ce confeil: au-contraire s'imaginant follement que les habitans fe rendroient à la feule parole des Efpagnols, ils entrèrent à grand bruit dès-qu'il fut nuit, penfant donner l'alarme aux Indiens, & qu'ils les croiroient en plus grand nombre qu'ils n'étoient. Mais ils fe trouvèrent bien trompés, parce que les habitans, qui connurent aparemment qu'ils étoient fort peu de gens, prirent d'abord les armes, fe jettèrent fur eux, en tuèrent dix, & firent prifonnier *Diégo l'Alleman*: les autres deux qui reftoient, fe fauvèrent à la faveur de la nuit, & allèrent au rendez-vous que leur avoit donné leur Guide, qui les connoiffant trop téméraires, n'avoit point voulu aller avec eux, ni être de la partie. L'un de ces deux qui fe fauvèrent, étoit un Métif qu'on nommoit *François Moréno*, fils d'un Efpagnol & d'une Indienne, & natif de *Cochapampa*. Celui-ci fe faifit par hazard d'une mante de cotton, enrichie de fix clochettes d'or, embellie de plufieurs ouvrages faits de diverfes couleurs, & qui fufpenduë en l'air fervoit de lit ou de berceau à un enfant.

Auffi-tôt qu'il fut jour, les deux Efpagnols & le *Curaca*, qui s'étoient cachés fur le haut d'une Montagne, découvrirent une compagnie d'Indiens fortis hors de la Ville, & armés de lances, de piques & de cuiraffes, dont l'éclat redoubloit par les rayons du Soleil. Le Guide leur aprit que tout ce qu'ils

voyoient briller ainſi étoit d'or, & que ces Indiens n'avoient point d'autre argent que celui qu'ils troquoient avec ceux du *Pérou*. Après cela, pour leur mieux faire connoître la grande étenduë de tout ce Pays-là, le *Curaca* leur montra ſa mante, qui étoit rayée de pluſieurs bordures; & il leur dît, qu'en comparaiſon de cette Contrée le *Pérou* n'eſt qu'une liſière, & que ce grand Royaume en eſt la mante. Mais cet Indien étoit mauvais Coſmographe, & ſe trompoit fort; quoiqu'à dire le vrai, cette Province ſoit d'une grande étenduë.

Touchant *Diégo l'Alleman*, on ſçut depuis, de quelques-uns des Indiens qui trafiquent de tems en tems au *Pérou*, que ceux qui l'avoient fait priſonnier ayant été informés de la diviſion des Indiens dans le *Pérou*, & qu'il étoit le Chef des Soldats qu'ils avoient tué, ils l'avoient élu Général de leur Armée contre leurs Ennemis, qui étoient à l'autre coté de la Rivière d'*Amarumayu*, & même qu'ils l'eſtimoient beaucoup; parce que la conduite d'un Capitaine Eſpagnol leur procuroit de grands avantages, & augmentoit leur autorité. Pour le camarade de *Francois Moréno*, qui eut le bonheur de ſe ſauver avec lui, il ne fut pas plutôt arrivé à la *Ville-Neuve*, qu'il mourut des incommodités qu'il avoit ſouffertes le long du chemin, dont la plus grande fut celle d'avoir traverſé à pié pluſieurs marais, où il n'étoit pas poſſible d'aller à cheval. La relation avantageuſe que *Francois Moréno* fit à ſon retour des choſes qu'il avoit vuës, donna envie à quelques-uns d'aller à la conquête de ce Pays-là. Le plus ardent de tous fut *Gomez de Tordoya*, jeune Cavalier, à qui le Comte de *Niéva*, alors Viceroi du *Pérou*, donna la permiſſion de faire ce voyage. Mais comme il levoit du monde pour y aller, l'apréhenſion qu'eut le Viceroi que cette nouveauté n'excitât quelque émotion, le fit réſoudre à différer encore cette entrepriſe. Pour cet effet, il ordonna à *Gomez* de congédier les gens qu'il avoit levés.

CHAPITRE XVI.

De quelques autres Evènemens malheureux qui ſe paſſèrent dans cette même Province.

DEux ans après le Licentié de *Caſtro* réſolut d'envoyer des gens pour faire des conquêtes dans ce Pays, & il en donna la commiſſion à un autre Cavalier habitant de *Cuzco*, nommé *Gaſpard de Sotello*. Celui-ci fit ſes préparatifs, & choiſit pour ce voyage les plus braves des ſoldats qui vînrent s'offrir à lui. Mais ce qu'il fit de mieux, fut de ſe joindre avec l'*Ynca Tupac Amaru*, qui étoit pour-lors à *Villcapampa*, pour aller faire cette conquête de concert. L'*Ynca* ſe chargea de fournir des barques & des radeaux, & ils réſolurent d'entrer par la Rivière de *Villcapampa*, qui eſt au Nord de *Cuzco*. Mais comme il y a toujours de la jalouſie contre ceux qui commandent, quelques perſonnes

sçurent si bien gagner le Gouverneur, qu'ils lui firent revoquer la commission de *Gaspard de Sotello*, pour la donner à un autre Chef, habitant de *Cuzco*, apellé *Jean Alvarez Maldonado*. Celui-ci donc ayant pris avec lui environ deux-cens-cinquante soldats, & plus de cent chevaux, s'embarqua dans de grands bacs qu'il fit faire exprès, & entra dans la Rivière d'*Amarumayu*, qui est à l'Orient de *Cuzco*. Cependant *Gomez de Tordoya*, voyant qu'on avoit revoqué sa commission, pour la donner prémièrement à *Gaspard de Sotello*, ensuite à *Jean Alvarez Maldonado*, & qu'il avoit épuisé à cela son bien & celui de ses amis, ne put souffrir cette perte, & la regarda comme un affront insuportable. Il résolut donc de lever des troupes en vertu de ses Lettres Patentes, qu'on ne lui avoit point ôtées quoiqu'on eût revoqué sa commission, & de tenter fortune. Mais parce qu'il choquoit en cela l'intention du Gouverneur, il ne trouva pas plus de soixante soldats qui le voulûssent suivre; encore ne fut-ce pas sans beaucoup de peine, & sans de grandes difficultés. Il entreprit néanmoins ce voyage avec ce petit nombre, & entra par la Province apellée *Camata*, qui est au *Sudest* de *Cuzco*. Après qu'il eut traversé de grandes Montagnes, & des Pays fort marécageux, il arriva enfin à la Rivière d'*Amarumayu*, où il aprit certainement que *Jean Alvarez Moldonado* n'étoit point encore passé. Comme il étoit son ennemi mortel, il se retrancha sur les deux bords de la Rivière, dans le dessein de l'attaquer & de se bien battre: car quoiqu'il eût peu de monde avec lui, néanmoins parce qu'ils étoient tous gens d'élite & ses amis, & que chacun étoit armé de deux bonnes carabines, il avoit tant de confiance en leur courage, qu'il se promettoit de vaincre avec eux ses Ennemis. Cependant *Jean Alvarez Maldonado*, descendant le long de la Rivière, arriva au lieu où *Gomez de Tordoya* l'attendoit. Ces ambitieux Chefs, au-lieu de se joindre pour faire cette conquête, puisqu'il y en avoit assez pour tous, s'attaquèrent tout-aussi-tôt, & se chargèrent fort rudement. *Jean Alvarez Maldonado* fut celui qui donna le prémier sur son Ennemi, se fondant sur les grands avantages qu'il avoit sur lui. *Gomez de Tordoya* se mit en état de l'attendre, & de lui résister courageusement, comptant sur la valeur de ses gens, & sur l'avantage du lieu où il étoit posté. On combattit pendant trois jours avec tant de furie, de part & d'autre, qu'ils s'entretuèrent presque tous, ou se mirent dans un état déplorable. Cependant les Indiens de cette Province, qui étoit celle de *Chunchu*, ayant apris que ces Etrangers qui venoient-là pour les conquérir, s'étoient si mal traités pour leurs querelles particulières, assemblèrent quelques soldats, les allèrent charger, & les tuèrent presque tous, & entr'autres le pauvre *Gomez de Tordoya*. J'ai connu autrefois les trois Chefs de cette même Commission, & je les laissai à *Cuzco* quand j'en sortis. Les Indiens firent prisonniers, dans cette occasion, *Jean Alvarez Maldonado*, un Religieux de *la Merci* nommé F. *Diégo Martin* Portugais, & un Armurier apellé *Simon Lopez*, qui excelloit à faire des arquebuses. Quant à *Maldonado*, comme ils sçurent qu'il étoit un des Chefs, & qu'il ne leur pourroit pas beaucoup servir à-cause de son âge avancé, ils le traitèrent civilement, & le remirent en liberté afin qu'il s'en retournât à *Cuzco*; ils lui donnèrent même des gens pour le mener dans la Province de *Callavaya*, d'où l'on

tire

tire quantité d'Or à vingt-quatre carats: mais ils retînrent plus de deux ans le Religieux & l'Armurier, & firent faire à ce dernier, pendant ce tems-là, des haches ou des doloires de cuivre. On ne sauroit exprimer le respect qu'ils portèrent à F. *Diégo Martin*, lorsqu'ils sçurent qu'il étoit Prêtre, & qu'il administroit les Choses Sacrées parmi les Chrétiens. Ce fut à leur grand regret qu'ils lui permirent de s'en retourner au *Pérou*, parce qu'ils souhaitoient passionnément de le retenir, pour s'instruire dans la Doctrine Chrétienne. Mais malheureusement pour eux il ne put pas rester, & j'ajouterai qu'on a perdu plusieurs fois des occasions favorables de prêcher le Saint Evangile aux Indiens. Après donc qu'ils eurent passé-là, l'un & l'autre, plus de deux années, les *Chuncus* leur permirent de s'en retourner au *Pérou*, & ils le conduisirent même jusqu'à la Vallée de *Callavaya*. A leur arrivée ils racontèrent le malheureux succès de leur voyage, le combat qui s'étoit donné sur la Rivière, & le bon traitement que les *Muzus* leur avoient fait pendant le tems qu'ils avoient été parmi eux. Il faut remarquer ici que dès-lors ces Peuples reconnurent l'*Ynca* pour leur souverain Seigneur, lui rendirent plusieurs services, & lui firent même quantité de présens des singularités de leur Pays; ce qui continua jusqu'à la mort de l'*Ynca Tupac Amaru*, qui arriva quelques années après le funeste combat entre *Gomez de Tordoya* & *Jean Alvarez Maldonado* sur la Rivière d'*Amarumayu*. Nous avons raporté ici toutes ces choses, quoique ce n'en fût ni le tems ni le lieu, pour donner des preuves de la conquête que le Roi *Ynca Yupanqui* envoya faire sur la même Rivière, & de l'établissement de plusieurs *Yncas* dans cette Contrée, après qu'ils l'eurent conquise. F. *Diégo Martin*, & l'Armurier *Simon Lopez*, en entretenoient amplement ceux qui avoient la curiosité d'en savoir quelque chose. Mais surtout le Religieux *de la Merci* disoit qu'il étoit fort fâché de n'être pas resté parmi les Indiens *Chuncus* qui l'en avoient prié plusieurs fois, & qu'il y auroit demeuré sans-doute s'il eût eu dequoi dire la Messe. Il ajoutoit qu'il avoit tous les jours plus d'envie d'y retourner seul, pour satisfaire à sa consçience, qui lui reprochoit à tout moment la faute qu'il avoit faite, de n'accorder pas à ces Indiens une si juste demande. Le même F. *Diégo* disoit que les *Yncas* qui étoient restés parmi les *Muzus*, pourroient servir beaucoup à la conquête que les Espagnols prétendoient faire de ce Pays-là, dont nous cesserons de parler, pour revenir aux exploits du bon *Ynca Yupanqui*, & à la conquête du *Chili*, qui fut une de ses plus grandes actions.

CHAPITRE XVII.

Des Peuples apellés Chirihuanas, *& de leur Manière de vivre.*

COMME le principal soin des *Yncas* étoit de conquérir de nouveaux Royaumes & de nouvelles Provinces, soit qu'ils le fissent pour étendre les

bor-

bornes de leur Empire, ou pour satisfaire à l'ambition de règner, qui est naturelle aux Princes, l'*Ynca Yupanqui* résolut de porter encore plus loin ses armes victorieuses. Pour cet effet, quatre ans après qu'il eut fait descendre la Rivière à son Armée, comme il a été dit ci-devant, il entreprit de conquérir une grande Province apellée *Chirihuana*, qui est dans le Pays des *Antis*, & à l'Orient des *Charcas*. Mais parce que cette Contrée étoit encore inconnuë, il envoya des espions exprès, pour la découvrir & connoître les mœurs de ses habitans, afin qu'on sçût mieux tout ce qui seroit nécessaire à l'exécution de cette entreprise. Les espions firent ce qu'on leur commanda, & raportèrent à leur retour que le Pays étoit fort mauvais, plein de montagnes, de précipices, de lacs & de marais; que le terroir de la plus grande partie de ce Pays étoit si stérile qu'on n'y pouvoit rien semer; & que les habitans menoient une vie pire que celle des bêtes, sans reconnoître aucune Divinité; qu'ils n'avoient d'ailleurs ni Loi ni Police; qu'ils vivoient séparés les uns des autres sur les montagnes, comme des bêtes sauvages, sans avoir ni villes ni maisons; que pour se repaître de chair humaine, dont ils se nourrissoient d'ordinaire, ils alloient attaquer les Provinces voisines pour faire des prisonniers, qu'ils mangeoient après les avoir pris, sans respecter ni âge ni sexe, & qu'ils buvoient leur sang dès-qu'ils leur avoient coupé la gorge, afin qu'il n'y eût rien de perdu; que non contens de manger leurs voisins, ils poussoient leur barbarie jusqu'à manger leurs propres parens quand ils mouroient; après quoi ils joignoient ensemble leurs ossemens avec un grand deuil, & les enterroient dans le creux des arbres, ou dans les fentes des rochers; & qu'enfin ils ne couvroient jamais leur nudité, & avoient commerce indifféremment avec toutes sortes de femmes, sans épargner leurs sœurs, leurs filles, ni même leurs mères.

Après qu'on eût fait ce raport au bon *Ynca Yupanqui* (car ce Prince mérite bien d'être ainsi apellé, puisque ses gens lui donnoient ordinairement cette épithète en parlant de lui, & que même *Pédro de Ciéça* ne le nomme pas autrement) il parla ainsi à ses oncles, à ses frères, à ses neveux, & aux autres Princes de son sang qui étoient auprès de lui. *Il est certain que nous n'avons jamais été si fort obligés à conquérir les* Chirihuanas *que nous le sommes à-présent, pour les tirer de leurs brutalités, & leur aprendre à vivre en hommes, puisque c'est pour cela que le Soleil notre Père nous a envoyés au monde.* Cela dit il fit tenir prêts dix-mille soldats, qu'il envoya sous la conduite des plus habiles Mestres-de-camp & des Capitaines qui fussent dans sa famille, & les plus expérimentés dans les affaires de la Paix & de la Guerre. Ces *Yncas* y allèrent donc, & ayant reconnu que cette Province étoit tout-à-fait stérile, ils en donnèrent avis au Roi, & le prièrent de leur faire envoyer des provisions & des vivres, de peur qu'ils n'en manquâssent. L'*Ynca* pourvut à cela abondamment, desorte que les Capitaines & les Soldats firent tous leurs efforts pour exécuter leur entreprise. Mais après y avoir employé deux ans inutilement & sans en pouvoir venir à bout, à-cause que les montagnes, les lacs, les précipices & les marais rendoient presque tout ce Pays inaccessible, ils donnèrent avis à l'*Ynca* de tout ce qui leur étoit arrivé. Cela obligea ce Prince à les faire revenir, pour les envoyer à d'autres conquêtes qui lui paroîssoient plus utiles que celle-ci, &

en

en même tems plus aisées à faire. Je dirai sur ce sujet, que le Viceroi Dom *François de Tolédo* voulut conquérir les mêmes *Chirihuanas* en 1572. comme le raporte le R. P. *Acosta* Liv. VII. Chap. 28. Pour en venir a bout plus facilement, il fit quantité de provisions & de grands préparatifs, mit sur pié un assez bon nombre d'Espagnols, & y fit même conduire beaucoup de chevaux, de bœufs & de vaches. Ses gens se mirent donc en campagne, & entrerent dans cette Province, où ils connurent en peu de jours par expérience, combien il étoit difficile de la conquérir: desorte qu'il eut sujet de se repentir de n'avoir pas suivi l'avis de ceux qui avoient essayé de l'en détourner, en lui conseillant de n'entreprendre pas une chose si difficile, & dont les *Yncas* avoient été contraints de se désister. En effet le Viceroi fut à peine dans le Pays, qu'il se vit contraint de prendre la fuite, & d'abandonner toutes ses provisions aux Ennemis, afin de les amuser par-là, & empêcher qu'ils ne l'attaquâssent. Mais comme les chemins étoient si mauvais qu'on ne savoit par où passer, les mulets qui le portoient, attelés à une petite litière, ne pouvoient marcher, & il fallut que des Indiens & des Espagnols le chargeâssent sur leurs épaules. Cependant les *Chirihuanas* le poursuivoient en faisant de grands cris, & le chargeant d'injures: *Lâches*, disoient-ils aux soldats qui le portoient, *developpez un peu ce vieux Radotteur que vous avez enchassé dans cette corbeille* (c'est ainsi qu'ils apelloient la litière) *& vous verrez qu'en votre présence nous l'engloutirons ici tout en vie.*

Les *Chirihuanas*, comme nous l'avons dit, aiment extrêmement la chair humaine, parce que leur Pays est si mauvais, qu'il n'y a aucune sorte d'animaux, ni sauvages ni privés, qui puissent servir à leur nourriture. Mais s'ils eûssent conservé en vie les bœufs & les vaches que le Viceroi leur laissa, l'engeance s'en seroit aparemment multipliée sur les Montagnes & dans les Forêts, comme il est arrivé en pareils cas dans les Iles de *Cuba* & de *St. Dominique*; parce que le Pays se trouvoit propre, en certains endroits, à la nourriture de ce bétail. Cependant la conversation des *Yncas*, & les instructions qu'ils donnèrent aux *Chirihuanas*, durant leur séjour dans cette Province, leur firent perdre une partie de leur humeur barbare, car ils se sont désistés depuis de manger leurs parens décédés: mais ils n'épargnent pas leurs voisins: ils sont même si avides de chair humaine, que lorsqu'ils attaquent leurs Ennemis, ils se jettent tous nuds à-travers leurs armes, comme s'ils étoient insensibles aux traits de la mort, & ils croient avoir fait beaucoup s'ils en peuvent prendre un seul pour le dévorer. Que s'ils trouvent par hazard quelques Bergers, ils se jettent aussitôt sur eux, & en aiment mieux un seul que tous leurs troupeaux ensemble. Cette férocité les rend si redoutables à leurs Voisins, que cent, ni même mille joints ensemble, n'ôseroient pas attaquer dix *Chirihuanas*: ce seul nom les épouvante si fort, qu'il suffit de le dire aux enfans & aux jeunes gens pour les apaiser & leur donner l'alarme. Les *Chirihuanas* ont encore apris des *Yncas* à bâtir des cabanes & des maisons, pour y demeurer, non pas en particulier, mais en commun; car ils font une espèce de halle couverte & fort grande, qui est divisée en plusieurs cabanes, où ils se retirent d'ordinaire; & ces hutes sont fort petites, parce qu'ils n'ont ni meubles ni habits à y serrer, à-

cause qu'ils vont tous nuds; & ainsi chacune de ces halles leur est comme un village, ou un bourg.

CHAPITRE XVIII.

*Des préparatifs que fit l'*Ynca *pour la conquête de* Chili.

QUOIQUE l'entreprise du bon Roi *Ynca Yupanqui* sur le Pays des *Chiribuanas* ne lui eût pas réussi, il ne laissa pas de penser à de plus grandes conquêtes. Car comme le principal dessein des *Yncas* étoit de réduire de nouveaux Peuples à leurs Loix & à leur Empire, on ne sauroit dire le soin qu'ils prenoient pour cela. D'ailleurs leur grandeur étoit montée à un si haut point, qu'il falloit nécessairement qu'ils fissent de nouvelles conquêtes, tant pour occuper leurs sujets, que pour employer leurs revenus, qui consistoient en provisions, en armes, en habits & en chaussure, que chaque Province ou chaque Royaume devoit fournir tous les ans, selon la recolte qu'ils faisoient des biens de la terre. Car pour l'Or & l'Argent, nous avons déjà dit que les Vassaux n'en donnoient point pour tribut à leur Roi, s'ils n'en étoient requis expressément, mais qu'ils le présentoient en offrande pour le service & l'ornement des Maisons Royales, & de celles du Soleil. Comme donc le Roi *Ynca Yupanqui* se voyoit fort aimé de tous ses Sujets, & qu'il avoit une puissante Armée, & beaucoup de munitions & de vivres, il résolut d'entreprendre la conquête du grand Royaume de *Chili*. Pour cet effet il fit tous les préparatifs nécessaires, après en avoir communiqué avec ceux de son Conseil. Ensuite, lorsqu'il eut laissé à *Cuzco* les Officiers ordinaires pour le Gouvernement de la Ville & pour l'administration de la Justice, il alla à *Atacama*, qui est la dernière Province du coté du *Chili*, qu'il avoit peuplée & assujettie à son Empire. Ce qu'il fit pour mieux s'encourager à cette conquête, parce qu'allant plus avant on trouve un grand Désert, qu'il faut traverser nécessairement avant que d'arriver au *Chili*. Lorsqu'il fut à *Atacama*, il envoya des Espions & des Couriers, avec ordre de parcourir tout ce Désert, pour découvrir le passage le plus commode pour aller au *Chili*, & d'en bien remarquer toutes les difficultés, afin de les prevenir. Cette commission fut donnée à des *Yncas*, parce que ces Rois-là ne se fioient qu'à ceux de leur race dans des choses de si haute importance. Pour rendre la chose plus facile, il voulut que certains Indiens de ceux d'*Atacama* & de *Tucma*, par le moyen desquels, comme nous l'avons dit, l'on pouvoit avoir quelque connoissance du Royaume de *Chili*, leur servîssent de guides. Il leur recommanda sur toutes choses, qu'ils lui donnâssent avis de ce qu'ils découvriroient de deux en deux lieux, afin qu'il pût pourvoir aux choses qui leur seroient nécessaires. Ces Couriers suivirent exactement ses ordres, ils souffrirent beaucoup dans ces lieux déserts, dont ils marquèrent les principaux endroits, afin de ne pas s'égarer à leur retour, & afin que ceux qui

qui les suivroient, sçûssent par où ils marchoient. Ils traversèrent ainsi quatre-vingts lieuës de ce Désert depuis *Atacama* jusqu'à *Copayapu*, qui est une petite Province environnée de vastes Solitudes, d'où passant plus avant jusqu'à *Cuquimpu*, il y a encore quatre-vingts lieuës de Désert. Ces Couriers étant arrivés à *Copayapu*, s'en retournèrent en diligence, pour rendre compte à l'*Ynca* de tout ce qu'ils avoient apris par eux-mêmes de cette Province. Suivant ce raport, l'*Ynca* mit sur pié dix-mille hommes, & les envoya d'abord sous la conduite d'un bon Général, nommé *Chinchiruca*, & de deux Mestres-de-camp de sa race, dont le nom étoit inconnu aux Indiens. Il ordonna outre cela qu'on transportât beaucoup de provisions & de vivres sur les bêtes de charge, qui ressembloient à certains moutons fort grands, & qui pouvoient servir de nourriture au besoin, la chair en étant fort bonne.

Aussi-tôt que l'*Ynca Yupanqui* eût mis en campagne ses dix-mille hommes, il en fit préparer un pareil nombre, qu'il envoya aussi bien pourvus que les prémiers, pour les secourir, & effrayer les Ennemis. Lorsque les prémiers furent arrivés aux environs de *Copayapu*, ils envoyèrent, selon l'ancienne coutume des *Yncas*, les sommer de se rendre & de se soumettre au fils du Soleil, de la part duquel ils vouloient leur imposer de nouvelles Loix, & une autre Religion qui leur aprendroit à vivre comme des créatures raisonnables. Mais on les avertît surtout qu'ils devoient se rendre volontairement au fils du Soleil sans recourir aux armes, puisqu'aussi-bien ils seroient enfin obligés de gré ou de force d'obéïr à l'*Ynca*, comme au Seigneur des quatre parties du Monde. Cette sommation aigrît les habitans de *Copayapu*, ils prirent les armes pour empêcher que les *Yncas* n'entrâssent dans leur Pays. Les uns & les autres ne firent qu'escarmoucher légèrement, parce qu'ils n'avoient dessein encore que de sonder réciproquement leurs forces & leur courage. Cependant les *Yncas* tâchoient de réduire ces Barbares peu-à-peu par la douceur, & de les obliger à se rendre sans en venir aux dernières extrémités, en leur faisant connoître leurs véritables intérêts. Les Ennemis commencèrent aussi à n'avoir plus la même fermeté qu'ils avoient témoignée d'abord, ils ne savoient quel parti prendre: car s'ils souhaitoient passionnément de conserver leur Liberté, leurs Coutumes & leur ancienne Religion, ils craignoient d'un autre coté de se perdre entièrement, s'ils s'opiniâtroient à ne pas se soumettre au fils du Soleil.

CHAPITRE XIX.

De la Conquête que firent les Yncas *jusqu'à la Vallée de* Chili, *& des Affaires qu'ils eurent à démêler avec quelques autres Nations.*

PENDANT cette irrésolution des Ennemis, ils virent arriver la seconde Armée, qui venoit au secours de la prémière: elle les fit déterminer à se rendre & à capituler sans aucun délai avec les *Yncas*, jugeant bien qu'il leur se-

seroit impossible de résister à des forces si puissantes. L'*Ynca*, qu'on avertît de toutes ces choses, fut fort aise d'un si bon commencement, & de voir le chemin ouvert à la conquête du *Chili*; car il apréhendoit de ne pouvoir assujettir ce Royaume, parce qu'il étoit d'une fort grande étenduë, & trop éloigné de son Empire. Pour profiter de cet avantage, après s'être informé de l'état de ce Royaume, il leva encore dix-mille hommes, qu'il envoya au secours des Armées précédentes, pourvus abondamment de toutes les choses qui leur étoient nécessaires. Il manda à ses Généraux de pousser plus loin leur conquête, & de demander tout ce dont ils auroient besoin. Lorsque les *Yncas* eurent reçu cet ordre, avec le nouveau renfort de troupes que le Roi leur envoyoit, ils s'avancèrent 80. lieuës plus loin; & après avoir surmonté toutes les difficultés d'un si long chemin, ils arrivèrent dans une autre Vallée, qu'on apelle la Province de *Cuquimpu*, qu'ils firent tributaire. On ne sait s'il y eut quelques rencontres dans cette conquête, ou s'il s'y donna des batailles; parce que la chose s'étant passée dans un Royaume si éloigné des Indiens du *Pérou*, ils ne purent rendre un compte particulier de la peine qu'il y eut à faire réüssir cette entreprise. Mais quoiqu'il en soit, les *Yncas* assujettirent cette Vallée de *Cuquimpu*, d'où ils passèrent plus avant, & conquirent tout ce qu'il y avoit de Nations jusqu'à celle du *Chili*, d'où ce Royaume prend son nom. On employa six ans, selon quelques-uns, à faire cette conquête; & pendant tout ce tems-là le Roi eut soin que ses troupes ne manquâssent de rien, sachant combien il importoit à son honneur & à sa majesté qu'elles ne lâchâssent point le pié. Pour prevenir ce malheur, il entretînt dans le *Chili* plus de cinquante-mille hommes, qui n'étoient pas moins bien pourvus des munitions nécessaires que s'ils eûssent été à *Cuzco*.

Lorsque les *Yncas* eurent soumis à leur Empire la Vallée de *Chili*, ils donnèrent avis au Roi de tout ce qu'ils avoient fait, & de ce qui se passoit d'heure en heure: & après qu'ils eurent mis ordre à la conservation du Pays conquis, ils passèrent plus avant du coté du Sud, & conquirent ensuite toutes les Vallées & les Nations qui s'étendent jusqu'au Fleuve de *Mauli*, qui est éloigné d'environ cinquante lieuës de la Vallée de *Chili*. On croit que tout ce Pays fut réduit par des Traités de Paix, sans combattre. Aussi, comme nous l'avons dit souvent, la principale intention des *Yncas* dans leurs conquêtes, étoit de s'assujettir les Peuples par la douceur. Les *Yncas* étendirent donc les bornes de leur Empire de plus de deux-cens-soixante lieuës de chemin, à le prendre depuis *Atacama* jusqu'à la Rivière de *Mauli*, entre les Déserts & les Pays habités: car d'*Atacama* à *Copayapu*, on compte quatre-vingts lieuës; de *Copayapu* à *Cuquimpu*, autres quatre-vingts; de *Cuquimpu* au *Chili*, cinquante-cinq; & presque cinquante, du *Chili* à la Rivière de *Mauli*. Mais non contens de ces conquêtes, ils voulurent aller plus avant, poussés à cela par la même ambition qu'ils avoient euë jusqu'alors de gagner de nouveaux Etats. Pour cet effet, après avoir pourvu selon la coutume au gouvernement de ce Pays conquis, & laissé les garnisons nécessaires pour les tenir en bride, ils passèrent la Rivière de *Mauli* avec vingt-mille hommes. Dès-qu'ils furent à l'autre bord, ils envoyèrent sommer ceux de la Province de *Purumauca*, (que les Espagnols

apel-

apellent les *Promaucas*, de reconnoître l'*Ynca* pour leur ſouverain Seigneur, ou de ſe réſoudre à ſe bien battre. Les *Purumaucas* avoient déjà ouï parler des *Yncas*, & étoient préparés à ſe défendre, aſſiſtés des forces des *Antullis*, des *Pincus* & des *Cauquis* leurs voiſins, réſolus de mourir plutôt que de perdre leur ancienne liberté. Ils répondirent donc tous d'un commun accord, que les Vainqueurs ſeroient maîtres des Vaincus, & que les *Yncas* verroient bientôt de quelle manière les *Purumaucas* leur obéïroient.

Trois ou quatre jours après cette réponſe, les *Yncas* les ſommèrent encore, & pluſieurs autres de leurs Voiſins, qui faiſoient un corps de dix-huit ou de vingt-mille hommes; mais ils n'en furent point ébranlés, & ne firent autre choſe tout ce jour-là que de ſe camper à la vuë des *Yncas*, qui les envoyèrent rechercher, de paix & d'amitié, pour la troiſième fois. Ils leur firent là-deſſus de grandes proteſtations, & leur jurèrent par le Soleil & par la Lune, qu'ils n'étoient point venus-là pour les chaſſer de leur Pays, & les priver de leurs Biens, mais pour leur aprendre à vivre en honnêtes gens, & à reconnoître le Soleil pour leur Dieu, & l'*Ynca* ſon Fils pour leur Roi & leur ſouverain Seigneur. Les *Purumaucas* firent réponſe ſans s'étonner, qu'ils n'étoient point-là pour perdre le tems en de vains diſcours, mais pour ſe battre, afin de mourir ou de vaincre; & qu'ainſi le *Yncas* ſe tinſſent prêts à donner bataille le lendemain, ſans ſe donner la peine de leur envoyer d'autres Députés, puisqu'auſſi-bien ils ne daigneroient pas les écouter.

CHAPITRE XX.

De la cruelle Bataille qui fut donnée entre les Yncas *& pluſieurs autres Nations, & du prémier Eſpagnol qui découvrit le Royaume de* Chili.

Les deux Armées ſortirent le jour d'après de leur camp, & commencèrent un rude combat, où leur obſtination ne fut pas moindre que leur courage. La bataille dura tout le jour, & il y eut quantité de morts & de bleſſés, ſans qu'on pût reconnoître lequel des deux Partis avoit l'avantage. La nuit ſuivante, ils ſe retirèrent dans leur camp, mais le lendemain & le jour d'après ils combattirent encore avec la même opiniâtreté que la prémière fois. Il pérît dans ces trois combats plus de la moitié des deux Armées, & preſque tous ceux qui reſtoient étoient bleſſés. Le quatrième jour ils ſe retranchèrent chacun dans leur camp, dans le deſſein de combattre & de ſe défendre s'il étoit néceſſaire. Ils paſſèrent ainſi tout ce jour-là, & les deux ſuivans; après quoi les deux Partis craignant réciproquement qu'il ne vînt du ſecours à leurs Ennemis, ils ſe retirèrent. Les *Purumaucas* & leurs Alliés, contens d'avoir réſiſté aux armes des *Yncas*, qui étoient ſi puiſſans, & qui avoient paru jusqu'alors preſque invincibles, s'en retournèrent dans leur Pays; & quoiqu'ils n'eûſſent pas eu la victoire, ils ne laiſſèrent pas de ſe vanter qu'ils l'avoient entièrement remportée.

Cependant les Capitaines *Yncas*, qui auroient pu détruire entièrement leurs Ennemis, en demandant de nouveaux fecours à leur Roi, affemblèrent le Confeil de Guerre, pour favoir fi on continuëroit cette guerre jufqu'à ce que tous leurs Ennemis fûffent affujettis. Les opinions furent partagées Mais enfin, après beaucoup de conteftations, il fut réfolu qu'il valoit mieux, à l'exemple de tous leurs Rois, céder à la fureur brutale de leurs Ennemis, & fe contenter de ce qu'ils avoient gagné; que leur Empire feroit borné de ce coté par la Rivière de *Mauli*, & qu'ils ne pafferoient pas plus avant, jufqu'à ce qu'il leur en vînt un nouvel ordre de la part de leur *Ynca Yupanqui*, qu'ils avertirent de tout ce qui s'étoit paffé. Ce Prince leur manda qu'il ne falloit point conquérir de nouvelles terres, mais cultiver avec foin celles qu'ils avoient gagnées. Il leur recommanda en même tems de procurer toujours le bien & le repos des Sujets, afin que ceux de cette Frontière, voyant leurs Voifins plus à leur aife qu'auparavant fous cette nouvelle domination des *Yncas*, fûffent incités par-là à fe ranger fous leur Empire, à l'exemple des autres Nations. Les *Yncas* du *Chili* terminèrent donc leurs conquêtes, fortifièrent leurs Frontières, & y mirent des bornes, dont la dernière fut la Rivière de *Mauli* du coté du Sud. Outre cela ils pourvurent à l'adminiftration de la Juftice, au domaine du Roi & du Soleil, & à tout ce qui pouvoit être utile aux Sujets. Auffi ces Peuples embraffèrent tous d'un commun accord, & avec beaucoup d'ardeur, la domination des *Yncas*, leurs Ordonnances, leurs Loix, leurs Coutumes, & y perfiftèrent toujours jufqu'à ce que les Efpagnols conquirent tout ce Pays.

Dom *Diégo d'Almagro* fut le prémier de cette Nation qui découvrit le Royaume de *Chili:* il n'en eut pourtant que la vuë, & s'en retourna depuis au *Pérou*, après avoir fouffert une infinité de travaux dans ce voyage, & à fon retour. Cette même découverte fut caufe de la rebellion générale des Indiens du *Pérou*, des divifions qui arrivèrent depuis entre les deux Gouverneurs, des guerres civiles qu'ils eurent enfemble, de la mort du même Dom *Diégo d'Almagro*, qui fut pris à la bataille de *las Salinas*, de celles du Marquis Dom *François Piçarro*, & du Métif Dom *Diégo d'Almagro*, par qui fut donnée la bataille des *Chupas*, dont nous parlerons plus amplement en fon lieu, fi Dieu nous fait la grace d'y arriver. Ce dernier étoit fils de Dom *Diégo d'Almagro*, dont nous venons de parler. Le Gouverneur *Pédro de Valdivia* fut le fecond qui entra dans le *Chili*; il y alla avec beaucoup de troupes de Cavalerie & d'Infanterie, & paffa plus avant que n'avoient fait les *Yncas*; & il auroit pu fe vanter d'avoir été heureux à peupler ce Pays conquis, fi fon propre bonheur n'eût été caufe de fon infortune, en fe faifant mourir par la main de fes fujets de la Province d'*Araucu*, qu'il avoit choifi lui-même pour lui dans le partage général qu'on fit de ce riche Etat entre ceux qui le conquirent. Ce Cavalier fonda plufieurs Villes, & les peupla d'Efpagnols; il apella l'une de ces villes de fon nom. Il fit de belles actions dans la conquête de ce Royaume, le gouverna prudemment, & y jouît d'une grande félicité: qui eût encore été plus grande, fi, comme je l'ai dit, la hardieffe d'un Indien n'eût étouffé toutes fes profpérités & fes belles efpérances, en lui coupant le fil de

la

la vie. Comme la mort de ce Gouverneur & de ce Général d'Armée fut une des choſes les plus mémorables que les Indiens ayent jamais faites dans l'Empire des *Yncas*, & même dans toutes les *Indes*, depuis que les Eſpagnols y ont mis le pié, je la raconterai ici; afin que l'on ſache au juſte la prémière & la ſeconde nouvelle que l'on en reçut au *Pérou*, auſſi-tôt après le malheureux ſuccès de cette bataille. Mais pour en mieux faire la narration, il eſt néceſſaire de la prendre dans ſa ſource.

CHAPITRE XXI.

De la Rebellion de ceux du Chili *contre le Gouverneur* Valdivia.

CE Cavalier, qui méritoit ſans-doute de poſſéder un Empire, eut pour ſa part, dans le partage qui fut fait après la conquête de ce Royaume de *Chili*, un Pays extrêmement riche en or, & fort peuplé; ſes Vaſſaux lui payoient tous les ans plus de cent-mille poids d'or de tribut; mais comme le déſir d'amaſſer de ce métal eſt inſatiable, plus les Indiens lui en donnoient, plus il en ſouhaitoit. Cependant ces Peuples, qui n'étoient pas accoutumés à un ſi grand travail que celui qu'il faut employer à tirer l'or, & qui d'ailleurs aimoient beaucoup la liberté, réſolurent de ſecouër le joug des Eſpagnols, s'il étoit poſſible. Pour cet effet ceux d'*Araucu*, Vaſſaux de *Valdivia*, & leurs Alliés, firent deſſein de ſe révolter, & commencèrent à l'exécuter, en traitant les Eſpagnols avec beaucoup de mépris & d'inſolence. Auſſi-tôt que le Gouverneur *Pédro de Valdivia* en fut averti, il ſe mit en campagne, ſeulement avec cent-cinquante chevaux, pour les châtier. Mais il ſe trouva trompé pour avoir trop dédaigné les forces des Indiens, que les Eſpagnols ont toujours mépriſées dans de ſemblables révoltes. *Valdivia* & ſes Gensdarmes tombèrent miſérablement entre les mains de ceux dont ils n'avoient tenu aucun compte, & j'ajouterai que cette même préſomtion a fait périr pluſieurs fois beaucoup d'Eſpagnols.

La prémière nouvelle de cette mort fut ſçuë au *Pérou*, & aportée à *la Plata* par un certain Indien du *Chili*. Elle étoit écrite ſuccinctement ſur un morceau de papier de la largeur de deux doigts, ſans date ni ſignature. Ce billet contenoit ces mots : *La terre a englouti* Pédro de Valdivia, *& cent-cinquante gensdarmes avec lui.* Ces paroles furent répanduës auſſi-tôt par tout le *Pérou*, au grand ſcandale des Eſpagnols, & l'on publia que c'étoit un Indien du *Chili* qui en avoit aporté la nouvelle. Cependant ils ne pouvoient comprendre ce que vouloient dire ces mots, *Que la terre les avoit engloutis*; ils ne pouvoient croire qu'il y eût aſſez de forces dans les *Indes* pour tuër cent-cinquante Eſpagnols montés à l'avantage, parce que cela n'étoit point arrivé juſqu'alors. Ils diſoient donc que le Royaume de *Chili* & celui du *Pérou* étant pleins de montagnes, de valons & de fondrières, & outre cela fort ſujets aux tremblemens de terre, il ſe pouvoit faire que ces Eſpagnols marchant dans un fond avoient

été écrafés par quelque rocher. Cette opinion paffoit pour certaine dans l'efprit de tous, & fe fortifioit d'autant plus qu'ils avoient éprouvé pendant plufieurs années, que les Indiens n'avoient ni la force ni le courage de fe fignaler dans un combat par la mort d'un feul homme. Deux mois après on aprit par une autre relation, plus affurée & plus ample que la prémière, la mort de *Valdivia*, la défaite de fes gens, & la dernière bataille qu'ils avoient euë contre les Indiens. Nous mettrons ici le contenu de cette relation, qui fut envoyée du *Chili*, où après avoir parlé des infolences & des cruautés que commirent les Indiens, elle ajoute ce qui fuit.

Valdivia, étant arrivé au lieu où s'étoient retirés les *Araucas* révoltés, trouva qu'ils étoient douze ou treize-mille; il les combattit plufieurs fois rudement, & demeura toujours victorieux. Car les Indiens étoient fi fort épouvantés de la fougue des chevaux, que dix Efpagnols mettoient en déroute mille de leur gens, & ils n'ôfoient plus fortir en rafe campagne. Dans ces extrémités, ils ne pouvoient faire autre chofe que de gagner le haut des rochers, où ils pouvoient mieux fe défendre en fe fervant de l'avantage du lieu; mais ils ne voulurent jamais écouter les offres qu'on leur fit, aimant beaucoup mieux fouffrir la mort, que de vivre plus longtems fous la domination Efpagnolle. Cependant on ne parloit d'autre chofe dans tout le Pays des *Araucus*, que du carnage qu'en faifoient les Efpagnols. Ces mauvaifes nouvelles étant venuës aux oreilles d'un vieux Capitaine Indien des plus expérimentés, & qui ne fortoit point ordinairement de chez lui à-caufe de la foibleffe de fon âge, il voulut favoir enfin d'où venoit tout cela. Il fortit donc exprès pour voir comment cent-cinquante foldats pouvoient réfifter à douze ou treize-mille hommes, fans que tant de gens püffent les défaire. Car cette merveille lui paroîffoit incroyable, a-moins, difoit-il, que les Efpagnols ne fûffent des Démons, ou des Hommes Immortels, comme les Indiens fe les étoient figurés à leur prémière arrivée dans ce Pays. Réfolu de s'en inftruire par lui-même, & de voir de fes propres yeux ce qui fe pafferoit, il fe mit fur une éminence affez haute, d'où il pouvoit facilement découvrir les deux Armées. Lorsqu'il vit que fes troupes occupoient une grande étenduë de terrain, & que les Efpagnols étoient en petit nombre & fort refferrés, il ne pouvoit s'imaginer que ceux-ci fûffent en état de vaincre. Après avoir bien examiné toutes chofes, il paffa dans le camp des Indiens, où il fit affembler le Confeil de Guerre, & s'informa des Officiers de tout ce qui leur étoit arrivé jufqu'à ce jour. Enfuite il leur demanda fi ces Efpagnols qu'ils voyoient devant eux, étoient des hommes mortels comme les autres, ou s'ils étoient immortels comme le Soleil & la Lune: Si la faim & la laffitude ne les attaquoient pas, & s'ils fe pouvoient paffer de dormir & de repofer: En un mot, s'ils étoient de chair & d'os, ou de fer & d'acier. Il leur fit les mêmes queftions à l'égard de leurs chevaux. Ils répondirent tous, d'une commune voix, qu'ils étoient hommes comme eux, & d'une même nature. *Puisque cela eft*, leur dît-il, *allez vous repofer cette nuit, & nous verrons demain s'ils ont plus de courage que nous.* Après leur avoir tenu ce defcours, il les fit tous retirer, & on ne parla pas d'autre chofe dans le Confeil. Le lendemain, dès-la pointe du jour, il fit fonner

ner

ner l'allarme, & aussi-tôt les Indiens firent entendre, avec plus de bruit que jamais, leurs trompettes, leurs tambours, leurs atabales, & quantité d'autres instrumens. Le vieux Capitaine rangea d'abord en bataille treize compagnies, chacune de mille hommes, tous bien armés à la manière du Pays, & il les mit en file l'une à la queuë de l'autre.

CHAPITRE XXII.

Les Indiens livrent bataille aux Espagnols, sous la conduite d'un vieux Capitaine fort expérimenté.

LES Espagnols n'eurent pas plutôt entendu le bruit & les fanfares des Indiens, qu'ils sortirent bien armés de pié en cap, avec de grands panaches sur leurs casques, & sur les têtes de leurs chevaux, qui avoient outre cela quantité de sonnettes au poitrail. A la vuë même des troupes Indiennes, qui étoient rangées par files, ils se flatèrent d'en venir bien-tôt à bout; persuadés qu'il étoit plus aisé de rompre plusieurs petits bataillons, que de mettre un gros corps en déroute. Cependant à l'aproche des Espagnols le Capitaine Indien se tourna vers le prémier bataillon de ses troupes, & il leur tînt ce beau discours. *Mes frères, allez hardiment attaquer vos Ennemis; & si vous n'êtes pas assez forts pour les vaincre, faites du-moins votre possible pour l'amour de la Patrie. Lorsque vous serez sur le point de succomber, ayez recours à la fuite, & je saurai bien prendre mon tems pour vous soutenir. Mais s'il arrive que ceux du prémier bataillon soient mis en déroute, je leur recommande surtout de ne se point mêler avec ceux du second. Je dis la même chose au second, & aux autres à l'égard du troisième, & de ceux qui viennent après; & souvenez-vous toujours, en pareil cas, de vous retirer à l'arrière-garde. Faites seulement cela, & pour le reste vous verrez que j'y mettrai bon ordre.* Après les avoir exhortés de cette manière, il les fit marcher contre les Espagnols. Ceux-ci ne se virent pas plutôt attaqués par le prémier bataillon, qu'ils fondirent dessus, & qu'ils le mirent en déroute malgré sa résistance. Le second, le troisième, le quatrième & le cinquième n'eurent pas un meilleur sort, & il n'en couta la vie qu'à peu d'Espagnols, qui outre cela eurent quelques-uns de leurs chevaux blessés.

Cependant, à-mesure que le Capitaine Indien voyoit que les Espagnols rompoient les prémiers bataillons, il envoyoit des hommes frais à leur place, qui se rangeoient en bataille suivant l'ordre qu'il leur avoit donné. D'ailleurs il avoit mis à l'arrière-garde un autre Chef expérimenté, qui des Indiens fugitifs en formoit de nouveaux bataillons de mille soldats chacun, & qui leur faisoit donner à manger & à boire, afin qu'ils pûssent retourner au combat après s'être délassés. De cette manière, lorsque les Espagnols, qui avoient déjà rompu cinq bataillons, jettèrent les yeux sur le gros des Ennemis, ils furent bien étonnés de voir qu'il leur en restoit encore onze ou douze autres. Malgré tout cela, ils ne perdirent pas courage; & quoiqu'ils se fûssent battus

plus de trois heures, ils chargèrent le sixième bataillon, qui étoit venu au secours du cinquième, avec tant de bravoure qu'ils le renversérent. Le septième, le huitième, le neuvième & le dixième n'en furent pas quites à meilleur marché. Mais cette victoire n'empêcha point que leurs forces, & celles de leurs chevaux, ne s'affoiblîssent peu-à-peu. Le combat avoit déjà duré sept heures, sans qu'ils se fûssent donnés un seul moment de relâche ; & les Indiens, instruits à se rallier, le tenoient toujours en haleine. Ils avoient encore formé dix bataillons: desorte que les Espagnols, résolus de vaincre ou de mourir, retournèrent à la charge avec une ardeur incroyable: mais ils sentirent bien-tôt que leurs forces diminuoient, & que leurs chevaux n'en pouvoient presque plus. Les Indiens même s'en aperçurent, & en devînrent plus hardis à soutenir le choc. Quoiqu'il en soit, on se battit foiblement jusqu'au soir, & alors le Gouverneur *Pédro de Valdivia* ne fut pas peu embarrassé sur le parti qu'il devoit prendre. Il voyoit d'un coté que les Ennemis avoient encore huit ou neuf bataillons, qu'il lui seroit inutile de les rompre, puisqu'ils avoient l'adresse d'en former de nouveaux, & qu'ils ne lui donneroient pas plus de repos la nuit que le jour. De l'autre, ils craignoit que ses chevaux abattus de lassitude ne vînssent à lui manquer dans le besoin. Au milieu de toutes ces difficultés, il crut que le plus sûr étoit de se battre en retraite, & de gagner un défilé qu'il y avoit à une lieuë & demi du champ de bataille. Il comptoit que s'il avoit le bonheur d'arriver dans ce poste-là, il s'y retrancheroit si bien, que deux Espagnols à pié suffiroient pour défendre le passage à toute l'Armée des Ennemis. Cette résolution prise, quoique trop tard, il ne pensa qu'à rallier ses troupes, & il leur dît en peu de mots: *Cavaliers, faites retraite vers le défilé, & que cet ordre passe de l'un à l'autre.* Ils ne manquèrent pas d'y obeïr, sans jamais tourner le dos ; mais c'étoit plutôt pour se défendre, que pour attaquer.

CHAPITRE XXIII.

Les Espagnols perdent la bataille par la trahison d'un Indien.

LES uns & les autres en étoient réduits à ces termes, lorsqu'un Indien apellé *Lautaru*, autrement *Philippe*, fils d'un *Cacique*, qui depuis son bas-âge avoit été nourri au service de *Pédro de Valdivia*, préférant la trahison, & le lieu de sa naîssance, à la fidélité qu'il devoit à Dieu & à son Maître, fut cause lui seul de l'entière défaite des Espagnols. Bien instruit de leur Langue, il n'eut pas plutôt entendu prononcer l'ordre pour la retraite, qu'il se détacha pour en avertir ses compatriottes. Il s'écria même à son arrivée auprès d'eux: *Courage, mes frères, suivez hardiment ces voleurs & ces fugitifs, qui n'ont d'autre espérance que dans leur retraite au prochain défilé, & gardez-vous bien de perdre une si belle occasion de sauver notre pays, & de le délivrer de la tirannie de ces traî-*

traîtres. A-peine eut-il achevé ces mots, que pour animer les Indiens par son exemple, il prit une pique qu'il trouva sur ses pas, & se mit à leur tête pour combattre les Espagnols. Le vieux Capitaine, qui voyoit déjà le chemin que ceux-ci prenoient, découvrit bientôt qu'elle étoit leur intention, après avoir écouté l'avis de *Lautaru:* desorte qu'il fit partir en diligence deux bataillons, de ceux qui n'avoient point essuyé la fatigue du combat, pour gagner le passage, avec ordre de s'y tenir sans faire de bruit, jusqu'à ce que tous les autres y fûssent arrivés. Il se mit ensuite à donner la chasse aux Espagnols, & à les harceler de tems en tems. Il les amusa de cette manière jusqu'à ce qu'ils furent près du défilé, où ils se flatoient de trouver un lieu de retraite : mais ils furent bien étonnés de voir que les Indiens s'en étoient saisis, & qu'il n'y avoit plus de ressource pour eux. Alors ils ne pensèrent qu'à mourir en bons Chrétiens, & à invoquer nôtre Seigneur JESUS-CHRIST, la VIERGE sa Mère, & les Saints. Enveloppés de toutes parts, & incapables de se soutenir, même sur leurs chevaux qui n'en pouvoient plus de fatigue, les Indiens les assommèrent impitoyablement à coups de haches & de massuës. Le Gouverneur *Pédro de Valdivia*, & un Prêtre qui l'accompagnoit, furent pris en vie, & attachés tous deux à des arbres jusqu'à la fin de cette mêlée. La seconde rélation qu'on envoya du *Chili* au *Pérou* pour en donner avis, n'en disoit pas davantage. Cependant trois Valets Indiens, qu'on avoit fait prisonniers dans ce combat, & enfermés dans certaines grottes, trouvèrent le moyen de s'échaper à la faveur de la nuit, lorsque les Victorieux ne pensoient qu'à se réjouïr, & qu'à en porter la nouvelle aux Espagnols.

CHAPITRE XXIV.

Diverses opinions touchant la mort de Pédro de Valdivia.

DEPUIS que cette seconde nouvelle fut venuë, l'on parla diversement de la mort du Gouverneur *Pédro de Valdivia*, parce que les trois Indiens qni s'étoient sauvés n'en pouvoient rien dire. Les uns prétendent que *Lautaru* fit le coup; que le trouvant attaché à un arbre, il dît aux Indiens qui étoient présens, *A quoi bon gardez-vous ce traître?* & qu'il le tua. D'autres disent que le Gouverneur avoit prié les Indiens de ne le point faire mourir jusqu'à ce qu'il eût parlé avec *Lautaru*, dans l'espérance qu'il lui sauveroit la vie, & qu'ils lui avoient accordé inutilement sa demande. Enfin il y en a qui croient, & c'est l'opinion la plus vraisemblable, qu'un vieux Capitaine le tua d'un coup de massuë. Peut-être étoit-ce le même sous la conduite duquel tous les autres avoient gagné la victoire. Quoiqu'il en soit, on ajoute que cet infortuné Gouverneur promettoit aux Indiens de sortir du *Chili* avec tous les Espagnols qu'il y avoit dans le Royaume, & de n'y retourner jamais de sa vie; que la plupart des Indiens, & surtout des Capitaines, ébranlés par ses offres,

étoient disposés à le mettre en liberté; mais que pour prevenir cette résolution, le vieux Chef l'avoit assommé d'un coup de massuë, & qu'il leur avoit parlé en ces termes. *N'avez-vous pas honte d'être assez lâches & assez imprudens pour ajouter foi aux paroles d'un Esclave, que vous tenez entre vos mains, & qui ne sauroit vous échaper? Dites-moi, je vous prie, quel homme y a-t-il, qui mis à sa place ne vous fît les plus belles promesses du monde? & croyez-vous qu'il en tînt aucune, lors-qu'il seroit une fois en liberté?* D'ailleurs un Espagnol natif de *Truxillo*, qu'on apelloit *François de Riéros*, & qui étoit alors Capitaine au *Chili*, revînt au *Pérou* quelque tems après cette funeste avanture, & il raporta que l'action finie, les Indiens avoient passé la nuit à boire & à danser; qu'au sortir de leurs danses, ils coupoient un morceau de chair du corps de *Pédro de Valdivia*, & de son Prêtre, qu'ils grilloient cette chair, & la mangeoient en leur présence, pendant que *Valdivia* se confessoit de ses péchés au Prêtre qui l'assistoit, & que l'un & l'autre avoient fini leurs jours au milieu de ce cruel suplice. Mais si les Indiens poussèrent l'inhumanité jusques-là, j'ôse dire que la rage & le desespoir y eurent plus de part que tout autre motif, puisque *Valdivia* leur avoit fait mille maux, & que les habitans de cette Province n'étoient pas accoutumés à se repaître de chair humaine. Quoiqu'il en soit, Dom *Alonso de Euzilla* remarque dans le Prémier Chant de son *Araucana*, que dequis cet heureux succès les Indiens observèrent toujours la même discipline dans leurs Armées. Au-reste cette rebellion, qui avoit commencé les derniers jours de l'an 1553. produisit une guerre de 49. ans. La même année vit éclorre à *Villa de la Plata*, ou Ville d'Argent, & à *Potosi*, la révolte de Dom *Sébastien de Castille.* Il y eut aussi une grande alarme à *Cuzco*, survenuë à l'occasion des troubles que *François Hernandez Giron* excita.

J'avouë, au-reste, que ce n'étoit pas ici le lieu de parler des affaires du *Chili.* Mais outre que la défaite du Gouverneur *Pédro de Valdivia* est un des évènemens les plus remarquables qui soient arrivés dans toutes les Indes, & qu'il méritoit de trouver sa place dans cette Histoire, je n'ai pas dessein de m'étendre sur la conquête que les Espagnols firent de ce Royaume, dans la crainte que je ne pourrois en venir à bout. C'est ce qui m'obligera d'en raporter encore quelque chose, pour n'y revenir plus.

CHAPITRE XXV.

Nouveaux malheurs arrivés dans le Royaume de Chili.

J'Avois avancé mon Histoire jusqu'ici, quand on me donna de nouvelles relations sur les tristes évènemens qui se passèrent au *Chili* en l'année 1599. & au *Pérou* en 1600. Entre les malheurs qui étoient arrivés à ceux d'*Aréquepa*, l'on disoit qu'ils avoient senti de grands tremblemens de terre, & qu'il y avoit plu du sable vingt jours de suite. Le Pays en fut si couvert, qu'en cer-

certains endroits l'on en trouva plus de deux doigts d'épaiſſeur, & en d'autres juſqu'à une aune. Le mayz, certains légumes, & les arbres en furent gâtés, auſſi bien que les vignes. La plupart du bétail mourut, parce qu'il n'avoit pas dequoi paître, & que le ſable couvroit la campagne; d'un coté plus de trente lieuës à la ronde, & plus de quarante autour d'*Aréquepa*. L'on comptoit quelquefois plus de cinq-cens bœufs morts ſur la place, ſans parler des brebis, des chèvres, & des pourceaux que la famine tuoit. Il y eut pluſieurs maiſons qui croulèrent ſous le poids du ſable; & ſi l'on en garantît quelques-unes de cette ruine, ce fut par le ſoin & la vigilance de ceux à qui elles apartenoient. Le tonnerre, mêlé d'éclairs & de foudres, ſe fit entendre juſqu'à trente lieuës d'*Aréquepa*. En un mot l'obſcurité, cauſée par ces nuages de ſable, fut ſi grande, que les habitans furent contraints d'allumer du feu pour y voir dans leurs maiſons.

Pour ce qui regarde les infortunes du *Chili*, elles y ont continué depuis la rebellion générale des *Araucus* en 1553. juſqu'à la préſente année 1603. & il eſt impoſſible de ſavoir quand elles finiront, puiſque le deſordre y augmente de jour en jour. Il s'eſt paſſé dans cette cruelle guerre des choſes qui font frémir. Nous en raporterons quelques-unes, tirées mot pour mot d'une Lettre qu'un habitant de la Ville de *St. Jaques* au *Chili* écrivit ſur ce ſujet, & qui fut envoyée avec la relation des calamités d'*Aréquepa*. J'apris d'ailleurs tous ces deſaſtres par un Capitaine de mes intimes amis, nommé *Cuaco*, qu'on avoit envoyé au Royaume de *Quito* pour y apaiſer les mutineries des habitans, qui s'étoient révoltés à-cauſe des gabelles qu'on leur vouloit impoſer, & dont la prudence ſervit beaucoup à calmer les eſprits. Quoiqu'il en ſoit, voici ce que porte la Lettre du *Chili*.

Le Mècredi, 24. Novembre 1599. les Indiens tant de la frontière que du détroit de Pica *& de celui de* Putem, *attaquèrent la Ville de* Valdivia. *Ils étoient au nombre de trois-mille Chevaux, & de trois-mille hommes d'Infanterie, entre leſquels il y avoit autour de ſoixante-dix Arquebuſiers, & plus de deux-cens Soldats armés de cottes de maille. Ils arrivèrent aux portes de la Ville vers le point du jour ſans que perſonne les découvrît, & lorsque les Eſpagnols dormoient profondément. Il n'y avoit que quatre hommes du corps de garde, & deux qui faiſoient la ronde, tant les Eſpagnols ſe croyoient en ſureté. Depuis une vingtaine de jours ils avoient fait un ſi gros butin, & un ſi terrible dégât à la priſe d'un certain Fort bâti près du marécage de* Paparlen, *qu'ils en étoient aveuglés, & qu'ils s'imaginoient que les Indiens de huit lieuës à la ronde ne ſeroient pas de longtems en état de remuër. Mais le contraire parut dans cette journée. Les Indiens, avertis par les Eſpions qu'ils avoient dans la Place, firent l'action la plus hardie dont de tels Barbares puiſſent être capables. Ils inveſtirent toutes les maiſons à la ſourdine, après avoir ſçu au juſte le nombre de perſonnes qu'il y avoit dans chacune. Enſuite ils occupèrent les avenuës & les principales portes de la Ville, afin que pas un n'en échapât. Cela fait ils donnèrent l'allarme, & ils mirent tout à feu & à ſang en moins de deux heures. Par-là ils devînrent maîtres de l'Artillerie & du Fort, où il ne ſe trouva perſonne pour le défendre. Le nombre des morts ou des priſonniers fut de quatre-cens Eſpagnols, hommes, femmes & enfans. On y fit un butin de*

trois-cens-mille poids, & il n'y eut point de maison qui ne fût démolie ou brûlée. Cependant Villano, Villaroel *&* Diégo de Royas, *suivis de quelques autres, eurent le bonheur de se sauver sur leurs Vaisseaux, & la triste consolation de porter la nouvelle à leurs Compatriottes. Quoiqu'il en soit, les Indiens n'en vinrent à cet excès de barbarie que pour se venger des Espagnols, qui les avoient maltraités depuis peu en deux différentes occasions, & qui leur enlevoient leurs femmes & leurs enfans pour les vendre à des Etrangers, qui les dépaïsoient. D'ailleurs quand ils firent cette action, il y avoit plus de cinquante ans qu'ils vivoient sous le joug des Espagnols, qu'ils étoient tous bâtisés, & que des Prêtres les instruisoient dans la Religion Chrétienne. Mais il parut bien au sac de* Valdivia, *qu'ils n'étoient guère touchés de ses maximes, puisque leur prémier pas fut de brûler les Eglises, d'abattre les Images, & de les mettre en pièces. Dix jours après cette infortune, le bon Colonel* François de Campo *se rendit au port de cette Ville, avec un secours de trois-cens hommes que le Viceroi y envoyoit. A son arrivée il racheta deux de ses enfans, un garçon & une fille, qui étoient encore fort jeunes, & qu'il avoit laissés sous la charge de sa belle-sœur, qui ne put les garantir des mains de ces Barbares. Mais le secours venoit trop tard pour* Valdivia, *qui étoit déjà réduite en cendres; desorte que ce Colonel mit ses gens à terre, pour aller secourir* Ozorno, Villarica *&* l'Impériale. *Il y avoit un an que les Ennemis les tenoient assiégées de si près, que la plupart des habitans y étoient morts de faim, & qu'ils ne vivoient depuis quelques mois que de chair de chevaux, de chiens & de cuirs. Aussi-tôt que le Colonel eût mis pié à terre, il résolut d'assister la Ville d'*Ozorno *la prémière, sur ce qu'il aprit que les Ennemis, devenus insolens par la prise de* Valdivia, *redoubloient leurs efforts pour emporter cette Place. Son secours ne fut pas inutile, & les belles actions qu'il fit servirent beaucoup à délivrer les Assiégés. Dans ce moment on vient de reçevoir la nouvelle, que ceux de l'*Impériale *sont morts de faim, & qu'il n'en est échapé que vingt hommes, qui ont eu le malheur de se jetter dans le parti des Ennemis. On ajoute qu'il y a eu quatre soldats tués dans* Angol, *mais on n'en sait pas les noms. Dieu veuille avoir pitié de nous. De St.* Jaques *du* Chili, *le Mars* 1600.

Outre ces relations, le R. P. *Diégo d'Albacoça* m'écrivit une Lettre, datée de l'an 1601. où il me parle en ces termes. *Le* Chili *est dans un état pitoyable, & réduit à la dernière extrémité. Les Indiens de ce Pays-là sont si adroits à la guerre, qu'il n'y en a point entr'eux qui ne sache manier une lance & un cheval, & qui ne puisse faire tête à un Espagnol, quelque brave qu'il soit. Il ne se passe point d'année qu'on ne lève des hommes au* Pérou, *pour aller servir contre ces Rebelles. Mais le malheur est qu'il y va beaucoup de gens, & qu'il n'en revient personne. Ces Indiens ont saccagé deux villes d'Espagnols, mis à mort tous les habitans, enlevé les femmes & les filles, tué les vieillards & les enfans, & soumis les vaincus à un rude esclavage. Ils ont en dernier lieu coupé la gorge au Gouverneur* Loyola, *marié à une fille de l'*Ynca *Dom* Diégo Sayritupac, *qui étoit déjà parti de* Villcapampa *avant votre arrivée en ce Pays. Dieu vueille avoir pitié des morts, & assister les vivans.* Le P. *Albacoça* m'aprenoit beaucoup d'autres nouvelles que je passe sous silence, parce qu'elles sont odieuses. Mais à l'égard de la stérilité d'*Aréquepa*, il me disoit que la mesure de Blé y avoit

avoit valu cette année-là dix & onze ducats, & celle du Mayz, treize. Les habitans de ce Pays étoient exposés à la fureur des quatre élémens, comme on peut le voir par les relations que les Jésuites en ont envoyées à leur Général, & ils n'en étoient pas encore délivrés en l'année 1602. Cependant on peut dire que ces malheurs n'aprochoient pas de ceux du *Chili*, dont le R. P. M. *François de Castro*, natif de *Grenade*, & qui enseigne la Rhétorique dans le Collège de *Cordouë*, m'a envoyé la relation suivante, que j'ai reçuë au commencement de cette année 1604.

De la Rebellion des Araucus.

DES *treize Villes qu'il y avoit dans ce Royaume du* Chili, *les Indiens en ont ruiné six, qui sont* Valdivia, *l'*Impériale, Angol, Sainte-Croix, Chillan, *& la* Conception. *Au sac de ces Villes ils ont démoli les Maisons & les Eglises, exterminé la dévotion qui les rendoit illustres, & désolé la beauté de ces Campagnes. Ce qu'il y a de pire en tout cela est, que ces Barbares, devenus insolens par ces victoires, ont exercé depuis ce tems-là des cruautés inouïes. Ils ont pillé & saccagé des Monastères & des Villes, & ils y ont tout mis à feu & à sang. Ils ont assiégé la Ville d'*Ozorno, *& contraint les Espagnols de se retirer dans un Fort, où ils les ont tenus bloqués un an presque tout entier, & réduits à ne vivre que de méchantes herbes & de feuilles de raves. On ne sauroit exprimer les desordres qu'ils commirent durant ce prémier siège, ni l'insolence qu'ils eurent d'abattre les Images de* Jesus-Christ, *de la* Vierge, *& des Saints. Quant au dernier siège de cette Place, ils en sont venus à bout par surprise. Après avoir tué les sentinelles, & forcé les portes, ils firent main-basse sur tous les Espagnols qui s'y trouvèrent, sans distinction d'âge ni de sexe. Mais l'acharnement qu'ils eurent pour le butin, donna le loisir aux Espagnols de se rallier, & de fondre sur eux avec tant de bravoure, qu'ils leur enlevèrent les Femmes & les Religieuses qu'ils amenoient esclaves, quoiqu'il y en eût quelques-unes de perduës. Le dernier coup que les Indiens ont fait, a été la prise de* Villarica. *Ils y ont mis le feu aux quatre coins, & baigné les ruës du sang des Espagnols. Les Religieux de* St. Dominique, *de* St. François, *& de* Notre Dame de la Merci, *avec tous les Novices, y ont péri cruellement. Toutes les Femmes, entre lesquelles il y en avoit plusieurs de qualité, sont devenuës leurs Esclaves. Voilà quel a été le sort de cette Ville, qui n'étoit pas moins illustre que riche.* A la vuë de ces terribles malheurs, je ne puis qu'adorer les secrets jugemens de Dieu, qui sait lui seul pourquoi il les permet. Revenons enfin à l'*Ynca Yupanqui*, & à ce qui nous reste à dire de sa vie.

CHAPITRE XXVI.

De ce que fit le Roi Ynca Yupanqui *jusqu'à sa mort.*

APRE'S que le Roi *Ynca Yupanqui* eut donné les ordres nécessaires dans les Provinces que ses Capitaines avoient conquises au Royaume du *Chili*, & pourvu à la Religion, au bien de ses Vassaux, à son Domaine & à celui du Soleil, il résolut de vivre ttanquillement le reste de ses jours, & de ne penser plus à conquérir de nouvelles terres; puisque son Empire suffisoit pour l'occuper, & qu'il avoit plus de mille lieuës de longueur. Il ne s'attacha donc qu'à rendre ses Royaumes heureux & florissans; & pour immortaliser sa mémoire, il fit bâtir plusieurs Places fortes, des Temples magnifiques dédiés au Soleil, des Maisons pour les Vierges Choisies, des Magazins Publics, & des Forteresses Royales. D'ailleurs il n'oublia rien pour faire défricher quantité de terres, & les rendre fertiles par des aqueducs qui servoient à les arroser. Il enrichît beaucoup le Temple du Soleil qui étoit à *Cuzco*, quoique cet Edifice n'eût pas besoin de nouveaux ornemens. En un mot il marcha sur les traces de ses illustres Prédécesseurs, & il mit tout en œuvre pour ennoblir son Empire. La Forteresse de *Cuzco*, qu'il fit bâtir suivant le dessein de son Père, qui avoit fait amas pour cela de quantité de pierres d'une prodigieuse grandeur, fut un de ses plus beaux Ouvrages. Mais ces occupations ne l'empêchoient pas d'avoir un soin tout particulier de son Peuple. Il visita de-nouveau toutes ses Provinces, & il soulagea les Pauvres & les Affligés avec une tendresse qui lui fit donner le surnom de *Charitable*. Après avoir passé quelques années de cette manière, & s'être attiré l'amour & le respect de tous ses Sujets, enfin ce bon Prince tomba malade. Lorsqu'il se vit à l'extrémité, il fit venir le Prince son héritier & ses autres fils, & il leur recommanda sur toutes choses d'observer inviolablement la Religion, les Loix, & les Coutumes de leurs Ancêtres; de maintenir la Justice, & de vivre en paix les uns avec les autres. Il ajouta que son Père le Soleil le demandoit, & qu'il alloit se reposer avec lui de tous ses travaux. Telle fut la fin de ce Prince, qui mourut comblé de gloire & de bonheur. Il avoit étendu les bornes de son Empire à plus de cinq-cens lieuës du coté du Sud, savoir depuis *Ataca* jusqu'à la Rivière de *Mauli*; & plus de cent-quarante lieuës vers le Nord, le long de la Côte depuis *Chenchu* jusqu'à *Chimu*. Il fut généralement regreté de tout le monde, & ses funerailles durèrent une année, selon la coutume des *Yncas*. Ses Sujets le mirent au dixième rang de leurs Dieux enfans du Soleil, parce qu'il étoit leur dixième Roi, & ils lui firent plusieurs sacrifices. Il laissa pour son héritier universel *Tupac Ynca Yupanqui*, son fils-aîné, qu'il avoit eu de *Coya Chimpu Oello* sa femme & sa sœur. Le nom-propre de cette Reine étoit *Chimpu*, & le surnom *Oello*, qui passoit entr'eux pour sacré. Il laissa plus de 250 enfans en tout, filles & garçons,

çons, légitimes ou bâtards; & ce n'étoit pas beaucoup, eu égard au nombre de femmes que ces Rois avoient dans chaque Province.

CHAPITRE XXVII.

De la Forteresse de Cuzco, *& de la prodigieuse grandeur de ses pierres.*

ON ne peut qu'avoir une haute idée de l'industrie & de l'habileté des Indiens du *Pérou*, si l'on considère la magnificence de leurs Bâtimens, des Forteresses, des Temples, des Maisons Royales, des Jardinages, des Magazins, des Grands Chemins, & de leurs autres Ouvrages publics. Les ruines que l'on en voit encore aujourd'hui, en sont une preuve manifeste; quoiqu'on ait de la peine à concevoir quelle en étoit la structure à tous égards. Mais le plus beaù Chef-d'œuvre qu'ils ayent jamais fait, est sans-doute la Forteresse de *Cuzco*; vous diriez que la Magie s'en est mêlée, & que les Démons y ont plutôt travaillé que des Hommes. Il y a des pierres d'une si prodigieuse grosseur, qu'on ne sauroit deviner comment on peut les avoir transportées de dix ou quinze lieuës de distance, par des chemins fort rudes & presque inaccessibles. Surtout on y trouve une espèce de roc, que les Indiens apellent *Saycusca*, & qu'ils ne pouvoient tirer que de *Muyna*, qui est à cinq lieuës de *Cuzco*, ou même d'un autre endroit qui en est éloigné de quinze lieuës, & alors il faloit passer la Rivière d'*Yucay*, qui n'est pas moins grande que celle de *Guadalquivir* à *Cordouë*. D'ailleurs ils n'avoient ni bœuf ni charrettes pour traîner ces lourdes masses, & tout cela se devoit faire à force de bras. Ils manquoient aussi de fer & d'acier, pour les tailler & les mettre en œuvre. Ils n'avoient ni compas, ni équierre, ni règle, ni chaux, ni mortier: cependant elles sont si bien ajustées ensemble, qu'on auroit de la peine à fourrer la pointe d'un couteau entre les jointures. Enfin ils ignoroient l'usage des gruës, & des autres machines qui leur pouvoient servir à monter & à descendre ces pierres énormes, qu'on ne sauroit voir sans étonnement. Voici de quelle manière le R. P. *Joseph Acosta* parle de cette Forteresse, Liv. VI. Chap. 14. *Les Edifices & les autres Ouvrages*, dit-il, *qu'on faisoit par l'ordre des* Yncas, *consistoient en Forteresses, en Temples, en Grands Chemins, & en Maisons de Plaisance. Il y en avoit un grand nombre, & ils paroîssoient d'un travail prodigieux, comme on peut le voir encore aujourd'hui par les ruines qui en sont restées à* Cuzco, *à* Tiaquanaco, *à* Tambo, *& en d'autres lieux. On y trouve des pierres d'une grandeur si énorme, qu'il est presqu'impossible de s'imaginer comment elles peuvent avoir été transportées & mises où elles sont. Mais lorsque l'*Ynca *vouloit bâtir une Forteresse, ou quelque autre Edifice, soit à* Cuzco *ou ailleurs, il mandoit quantité de ses vassaux, qui accouroient à cet emploi de toutes les Provinces de son Empire. Il faut avouër aussi que c'étoit un travail surprenant, & digne d'admiration; puisqu'ils n'avoient ni mortier, ni plâtre, ni aucuns outils*

de fer ou d'acier pour tailler les pierres, ni des machines pour les transporter: cependant elles sont si bien travaillées & si unies, que la jointure des unes avec les autres y est à-peine remarquable. D'un autre coté plusieurs de ces pierres sont si lourdes, qu'on ne le croiroit jamais si on ne le voyoit. Je me souviens d'en avoir mesuré une à Tiaquanaco, *qui avoit trente-huit piés de long, dix-huit de large, & deux d'épaisseur. Mais on voit à la muraille de la Forteresse de* Cuzco, *quantité de pierres qui surpassent en grandeur toutes celles des autres Bâtimens; & quoiqu'elles ne soient pas taillées à la règle, qu'il y ait même beaucoup d'inégalité entr'elles, malgré tout cela elles sont si bien ajustées sans aucun plâtre, qu'elles paroissent enchassées les unes dans les autres. Toutes ces merveilles se faisoient à force de gens, & l'on ne sauroit douter qu'il ne leur en coutât une peine infinie, puisque pour joindre ces pierres ensemble, ils en devoient faire diverses épreuves, avant que d'en pouvoir venir à bout.*

Quoiqu'il en soit, ce superbe Edifice étoit un monument de la grandeur des *Yncas*, & de l'habileté de leurs Ouvriers. On l'avoit bâti au Nord de la Ville, sur une Colline assez haute, qu'on apelle *Sacsahuamam*, & qui est fort escarpée dans un endroit. Cela même rend *Cuzco* imprenable de ce coté-là, puisqu'on ne sauroit en aprocher, ni trouver un lieu commode pour y placer de l'artillerie. Aussi les Indiens n'avoient-ils fortifié la Ville de ce coté-là, que d'une simple muraille de bonne pierre, qui s'étendoit plus de deux-cens brasses, & qui n'étoit point-du-tout rabotteuse de part ni d'autre. Mais il faut savoir qu'au lieu de mortier & de plâtre, ils se servoient d'une certaine terre rouge fort argilleuse & gluante, pour cimenter les fentes & l'entre-deux des pierres.

CHAPITRE XXVIII.

D'un triple Enclos de murailles qui font la plus grande merveille de la Forteresse.

TOUT auprès de la muraille dont nous venons de parler, il y a une grande Plaine par où l'on monte assez facilement au sommet de la Colline; desorte qu'on auroit pu attaquer la Ville de ce coté-là, & s'avancer même en bataille rangée. Ce fut donc pour le prevenir que les Indiens firent trois murailles, l'une au-dessus de l'autre en montant, & dont chacune avoit plus de deux-cens brasses de long. Elles sont faites en forme de demi lune, & aboutissent à un autre mur, qu'on voit du coté de la Ville. La prémière est la plus remarquable de toutes, à-cause de la grandeur énorme de ses pierres, & de leur merveilleux arrangement. Mais il n'y a nulle aparence qu'on les ait tirées de quelque carrière du voisinage, puisqu'elles ne paroissent point-du-tout taillées, & que l'on y en voit de rondes, de pointuës, d'ovales, & de plusieurs autres figures. Aussi je croirois plutôt qu'on les a trouvées sur ces monta-

gne

gnes telles qu'elles sont, & que toute l'adresse consistoit à les ajuster ensemble. Cela même fait dire au P. *Joseph Acosta*: *Qu'il s'étonne de ce que les pierres de cette muraille, quoiqu'il y ait beaucoup d'inégalité entr'elles pour la figure, sont si bien enchassées les unes avec les autres, qu'elles forment un excellent Ouvrage de maçonnerie. Ces pièces de rocher,* ajoute-t-il, *qu'ils ont laissées dans leur naturel, enjambent autour de quatre doigts les unes sur les autres; & c'est en cela que consiste principalement l'artifice de cette noble structure. On peut dire en un mot que du mélange confus de ces rochers entassés pêle-mêle, ils en ont fait un chef-d'œuvre inimitable, & qui plaît beaucoup à la vuë.*

Un Prêtre natif de *Montilla*, qui depuis mon arrivée en *Espagne* s'en étoit allé au *Pérou*, me dît à son retour, qu'il avoit trouvé ces pierres infiniment plus grandes, qu'il ne se les étoit représentées sur le bruit commun, & qu'il ne pouvoit attribuër cet ouvrage qu'au Démon. En effet tout ce que l'on a publié des sept Merveilles du Monde, n'aprochoit pas de celle-ci. On ne manquoit ni d'ouvriers, ni de matériaux, ni d'instrumens pour construire les murailles de *Babylone* ou les Piramides d'*Egypte*, & pour fabriquer le Colosse de *Rhodes*. Mais que sans machines, sans outils, & sans aucun instrument, ces Indiens ayent trouvé le secret de transporter, de tailler, d'entasser & d'ajuster avec la dernière exactitude de si lourdes masses de rocher, c'est je l'avouë ce qui me paroît incroyable, & qui semble tenir du sortilège, auquel ces Barbares étoient fort adonnés.

Quoiqu'il en soit, il y avoit une grande porte à chacune de ces murailles, & on les fermoit avec une pierre de la même grandeur, qu'on ôtoit toutes les fois qu'on vouloit ouvrir. La prémière s'apelloit *Tiupuncu*, c'est-à-dire *Porte du sablon*, parce que c'étoit un lieu plein de sable: ce mot est composé de *Tiu* qui signifie du *Sable*, & de *Puncu* qui signifie *Porte*. La seconde se nommoit *Acahuana Puncu*, du nom de l'Architecte qui l'avoit faite, & la troisième *Viracocha Puncu*, parce qu'elle étoit consacrée à leur Dieu *Viracocha*, le même qui avoit aparu au jeune Prince *Viracocha Ynca*, & qu'ils prirent depuis pour le Dieu tutélaire de la Ville & de la Forteresse de *Cuzco*. De l'une de ces trois murailles à l'autre il y a vingt-cinq ou trente piés d'étenduë, avec un terre-plein jusqu'à la hauteur de chaque muraille; mais je ne sai pas si c'est la Nature ou l'Art qui l'ont fait ainsi. Quoiqu'il en soit, chaque enceinte avoit son parapet à hauteur d'apui, & il n'y a nul doute qu'on ne se pût mieux défendre par ce moyen, que si l'on y avoit été à découvert.

CHAPITRE XXIX.

Des trois grosses Tours. Des quatre principaux Ouvriers de la Forteresse. De la Pierre fatiguée, & pourquoi ils l'apelloient ainsi.

APRE'S avoir passé ces trois Enclos de muraille, on trouvoit une Place étroite & longue, où il y avoit trois bonnes Tours faites en triangle, qui s'étendoient suivant l'assiette du terrain. La principale étoit celle du milieu, & on l'apelloit *Moyoc Marca*, c'est-à-dire *Forteresse ronde*, parce qu'elle étoit faite en rond: il y avoit une fontaine de très-bonne eau, qui venoit de loin par des canaux souterrains, & dont tout le monde ignoroit la source, excepté l'*Ynca* & ceux de son grand Conseil, qui le savoient par tradition. Lorsque les Rois alloient à la Forteresse, ils se reposoient dans cette même Tour, qui étoit d'une grande magnificence. Tous les murs étoient enrichis de plaques d'or & d'argent, qui servoient de tapisserie, & où l'on voyoit des animaux, des plantes & des oiseaux représentés au naturel. Il y avoit aussi quantité de vaisselle, & le même service qu'on trouvoit dans les Maisons Royales.

La seconde Tour se nommoit *Paucar Marca*, & la troisième *Sacllac Marca*. L'une & l'autre étoit quarrée, en forme de pavillon, & il y avoit plusieurs chambres pour loger les soldats qui étoient de garde, & qui se relevoient de sentinelle. Il falloit au-reste que ces soldats fûssent du nombre des *Yncas* privilégiés, & ceux des autres nations n'y pouvoient entrer, parce que c'étoit une des Maisons du Soleil, où l'on serroit les armes & les provisions de guerre, comme on faisoit des sacrifices & des prières au Temple. Il y avoit ordinairement un Capitaine ou un Gouverneur, qui devoit être de Sang Royal & des *Yncas* légitimes. Il commandoit à plusieurs Lieutenans, qui dépendoient d'autres Officiers, dont chacun avoit sa tâche, soit qu'il s'agît de pourvoir aux munitions, de tenir les armes nettes, ou d'ordonner les habits & la chaussure des soldats. Il y avoit d'ailleurs un Magazin dans la Forteresse, où l'on gardoit toutes ces choses, qui étoient pour l'usage de la Garnison.

Le dessous de ces Tours étoit rempli de Logemens, disposés avec beaucoup d'industrie, & par ce moyen l'on pouvoit communiquer de l'une à l'autre. Il y avoit quantité de petites ruës qui se croisoient, & qui aboutissoient à diverses portes. Les Chambres y étoient presque toutes de la même grandeur, & formoient une espèce de labirinthe, d'où l'on avoit de la peine à se tirer. Ceux qui en savoient mieux les détours, n'ôsoient y entrer sans un pelotton de ficelle, dont ils attachoient l'un des bouts à la porte, afin de ne pas s'égarer. Lorsque j'étois petit garçon, & qu'il n'y avoit plus que les masures de cette belle Forteresse, j'y allois souvent avec mes camarades; mais nous ne descendions point dans ces voutes souterraines de peur de nous y perdre, & il nous suffisoit de pousser jusqu'aux endroits où le Soleil donnoit.

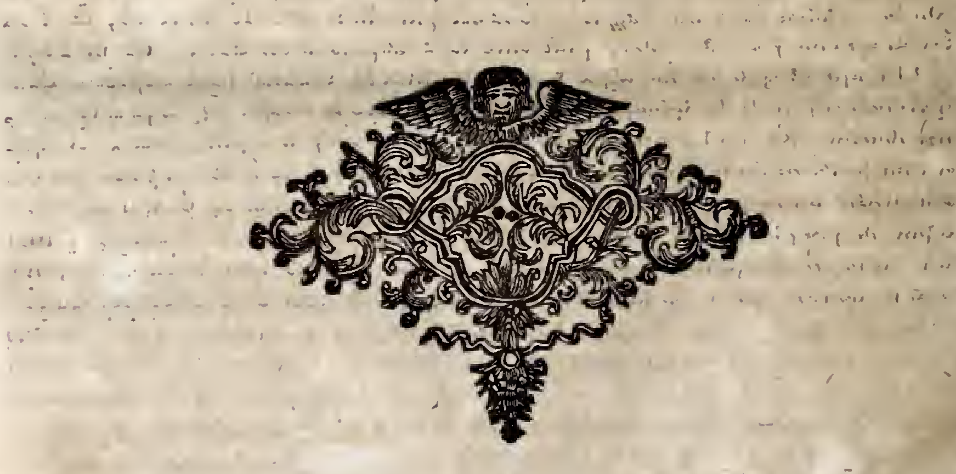
Au-

Au-reſte les Indiens ne bâtiſſoient pas leurs voutes en arcade, comme nous l'avons déjà dit dans une autre occaſion. Mais ils faiſoient des conſoles aux murs des lieux ſouterrains, ſur leſquelles ils mettoient des pierres fort larges & bien taillées, qui s'étendoient d'un mur à l'autre. C'eſt ce que l'on voyoit ſous la Forteresſe, dont les murs étoient de pierre, en partie brute, & en partie taillée avec beaucoup d'art. Il ſemble que les *Yncas* prévoyoient que ce ſeroit ici le dernier de leurs Ouvrages, & qu'ils y voulurent employer tout ce qu'ils avoient d'induſtrie & de magnificence. En effet quelques années après qu'on l'eut achevé, les Eſpagnols entrèrent dans cet Empire, & l'on ne penſa plus à de pareils Edifices. Les Entrepreneurs & les Conducteurs du Bâtiment de la Forteresſe furent au nombre de quatre. Le prémier, auquel on attribuë la gloire de l'invention, fut *Huallpa Rimachi Ynca*; & pour montrer auſſi qu'il étoit le principal de tous, on l'honora du nom d'*Apu*, qui ſignifie *Capitaine*, ou *Supérieur* en quelque office que ce ſoit. Le ſecond fut l'*Ynca Maricanchi*. Le troiſième *Acahuana Yncu*, qu'on fait Auteur de la plupart des grands Bâtimens de *Tiahuanacu*. Et le quatrième *Calla Cunchuy*. Ce fut du tems de ce dernier, que par un effort prodigieux qui ſurpaſſe toute créance humaine, on tranſporta cette effroyable maſſe de rocher, qu'on nomma *la Pierre fatiguée*. Le principal Ingénieur, ou le Grand-Maître de ces Bâtimens s'aviſa de lui donner ce nom, afin qu'elle conſervât aux ſiècles futurs la mémoire d'une tentative ſi ſurprenante. On voit cette pierre monſtrueuſe au milieu de la Plaine qui eſt devant la Forteresſe. Les Indiens en racontent une choſe bien plaiſante: ils diſent qu'elle fut tranſportée de ſi loin à l'endroit où elle eſt aujourd'hui, qu'elle ſe laſſa & pleura du ſang, parce qu'elle ne put ſe joindre au Bâtiment de la Forteresſe. Cette pierre n'eſt point taillée, mais brute, & telle qu'on la détacha de la montagne. Elle eſt plus de la moitié en terre, & l'on prétend qu'elle y eſt beaucoup plus enfoncée depuis mon départ de ce Pays-là. On ajoute que les Eſpagnols, qui voulurent creuſer tout-auprès, dans l'eſpérance d'y trouver quelque tréſor, en ont été la cauſe. Quoiqu'il en ſoit, il me ſemble qu'à l'un des coins de cette pierre il y a deux trous, & que cela même a donné ſujet aux Indiens de s'imaginer que ce ſont les yeux par où elle a pleuré du ſang. La pouſſière d'ailleurs qui s'y ramaſſe, & qui détrempée par la pluye vient à couler enbas, forme une tache vermeille, parce que la terre eſt rouge en cet endroit-là; & les Indiens ſont aſſez fous pour croire là-deſſus, que c'eſt la marque du ſang que la pierre répandit lorsqu'elle pleura. Mais les *Yncas Amautas* prétendent qu'il y a quelque vérité cachée ſous cette écorce, & qu'elle renferme un évènement tragique. Ils diſent donc qu'il y eut plus de vingt-mille Indiens employés à traîner cette pierre avec de gros cables; qu'à la deſcente des Collines la moitié de ces hommes la tiroient par devant, & que les autres la ſoutenoient par derrière; que ceux-ci n'avoient pas eu la force de la retenir au ſommet d'un Côteau, que ſa peſanteur l'avoit entraînée enbas, & qu'elle avoit écraſé trois ou quatre-mille Indiens. Cela n'empêcha point qu'on ne la conduiſît enſuite, à force de bras, juſqu'à la Plaine où on la voit aujourd'hui. Mais pour dire un mot du ſort qu'eut ce Bâtiment ſuperbe, les Eſpagnols, qui auroient dû le conſerver avec beaucoup de

ſoin, pour être un monument éternel de la grandeur & de la puiſſance des Rois qu'ils avoient aſſujettis, furent les prémiers à le démolir, ſoit par jalouſie, ou par un principe d'avarice. Ils renverſérent tout ce qu'il y avoit de maçonnerie dans l'enclos des murailles, pour en bâtir leurs maiſons à *Cuzco*. Cependant, lorsque j'en partis, ces trois murailles étoient encore en leur entier. Mais j'ai ouï dire depuis, qu'ils en ont ruiné une partie, pour chercher la groſſe chaîne d'or de *Huayna Capac*, qu'ils y croyoient enterrée.

Le bon Roi *Ynca Yupanqui* fut le prémier fondateur de cette admirable Fortereſſe, que l'on ne ſauroit jamais trop louër. Quelques-uns diſent pourtant que ce fut l'*Ynca Pachacutec* ſon père; mais cela vient de ce qu'il en donna le plan & le modèle, après avoir fait amas d'une prodigieuſe quantité de pierres, qui étoient les ſeuls matériaux de ce grand chef-d'œuvre. Il ne s'acheva qu'en cinquante années, au tems de *Huayna Capac*, & l'on ne croit pas même qu'il fut encore dans ſa perfection Le rocher, qu'on apelloit *la Pierre fatiguée*, devoit ſervir pour un autre Edifice, dont on avoit formé le deſſein: mais cet Ouvrage, de-même que pluſieurs autres ſemblables qu'on avoit commencé en divers endroits de cet Empire, furent interrompus par les Guerres Civiles qu'il y eut entre les deux frères *Huaſcar Ynca* & *Atahuallpa*, & par l'arrivée des Eſpagnols au *Pérou*, qui bouleverſérent tout ſans aucune diſtinction.

Fin du Septième Livre.



HIS-



HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PEROU.

LIVRE HUITIEME.

Où il est parlé des grandes Conquêtes de l'Onzième Roi Tupac Ynca Yupanqui. *Des trois Mariages de* Huayna Capac *son fils, & de la Mort de* Tupac Ynca, *avec une description des Animaux privés & sauvages. Des Légumes, des Fruits, des Oiseaux, des quatre fameuses Rivières, des Pierreries, de l'Or, de l'Argent, & de tout l'état de cet Empire avant que les Espagnols y allâssent.*

CHAPITRE PREMIER.

*De la Conquête que fit l'*Ynca Tupac *d'une grande Province, apellée* Huacrachucu.

LE grand *Tupac Yupanqui* prit la bordure de couleur après la mort de son père, & il employa la prémière année de son Règne à en célébrer les obsèques, & les autres cérémonies qu'on avoit accoutumé d'observer dans ces occasions. Ce Prince alla ensuite visiter tout son Empire, à l'exemple de ses prédécesseurs; & dès-qu'il fut de retour de cette visite, à laquelle il employa quatre années, il fit lever quarante-mille hommes pour aller continuër, l'année suivante, les conquêtes de ses prédécesseurs.

Lors-

Lorsque ces troupes furent prêtes, & que l'*Ynca* eut laiſſé un Lieutenant à *Cuzco* pour gouverner en ſon abſence, il alla à *Caçamarca*, pour entrer par-là dans la Province des *Chachapuyas*, qui eſt à l'Orient de cette Ville. Le mot de *Chachapuya* ſignifie, ſelon le R. P. *Blas Valera*, un *lieu rempli de vaillans ſoldats*. En effet les habitans de cette Province étoient fort courageux; d'ailleurs les femmes y étoient extrêmement belles. On pourroit apeller cette Province plus proprement Royaume, puiſqu'elle a plus de cinquante lieuës de long & vingt de large, ſans y comprendre le Pays qui s'étend juſqu'à *Muyupampa*, qui a bien encore trente lieuës de long. On y comptoit alors plus de 40000. habitans. C'étoit-là ce qui faiſoit ſouhaiter paſſionnément à *Tupac Yupanqui* de la conquérir; outre qu'il ſavoit que la nature du lieu la fortifioit. Les *Chachapuyas* adoroient l'Oiſeau *Cuntur* comme leur principal Dieu, & les Couleuvres. Ils portent ordinairement une fronde pour bordure, & pour la principale marque d'honneur qui les diſtingue des autres Nations: outre que la façon en eſt différente, & qu'ils s'en ſervent mieux à la guerre que de toute ſorte d'armes, comme faiſoient les anciens Peuples de Mallorque. Vis-à-vis de la Province de *Chachapuya*, il y en a une autre apellée *Huacrachucu*, qui eſt extrêmement grande, forte d'aſſiette, & dont les habitans ſont belliqueux. Ils portent, ou ils portoient autrefois (car maintenant tout eſt confondu parmi eux) pour principale marque d'honneur, un cordon de laine noire tacheté de blanc, & au lieu de plume le bout de la corne d'un Chamois, d'un Cerf ou d'un Chevreuil; & ce fut à-cauſe de cela qu'ils prirent le nom de *Huacrachucu*, c'eſt-à-dire *toque ou bonnet de corne*, dont l'un eſt déſigné par le mot *Chucu*, & l'autre par celui de *Huacra*. Les habitans de cette Province adoroient des Couleuvres, avant qu'ils fûſſent tributaires des *Yncas*; ils en avoient les figures dans leurs Temples & dans leurs Maiſons, devant leſquelles ils ſe mettoient à genoux. *Tupac Yupanqui* fit marcher ſon armée vers cette Province, parce qu'il falloit néceſſairement la conquérir avant que de pouvoir entrer dans celle des *Cachapuyas*. Auſſi-tôt que les *Huacrachucus* en eurent avis, ils ſe mirent en défenſe, & réſolurent de réſiſter vaillamment, ſe promettant déjà la victoire, à-cauſe que leur Pays, qui étoit fortifié naturellement, leur paroîſſoit imprenable. Sur cette confiance ils ſortoient en campagne, pour défendre les principales avenuës de leur Province, où l'on combattit ſi rudement, qu'il y eut un grand nombre de gens de tués de part & d'autre. L'*Ynca* fit aſſembler là-deſſus ſon Conſeil: il y fut réſolu qu'encore que le vrai moyen de venir à bout des Ennemis, étoit de mettre tout à feu & à ſang, il valoit mieux néanmoins terminer cette affaire à l'amiable, s'il étoit poſſible; parce qu'on ne pouvoit faire autrement, ſans perdre beaucoup de monde. Lorſqu'on eut pris cette réſolution, & gagné quelques paſſages aſſez forts, le Roi envoya dire aux habitans, qu'il offroit de vivre en paix & en bonne intelligence avec eux, comme les *Yncas* avoient accoutumé de faire avec les Peuples qu'ils conquéroient. Il leur fit remontrer enſuite, que le principal ſujet qui l'amenoit-là, étoit plutôt pour leur faire du bien, comme ſes prédéceſſeurs en avoient fait à tous les Peuples de leur conquête, que pour les aſſujettir, ou pour en attendre quelque profit; que pour ſe convaincre de cette

vérité,

vérité, ils n'avoient qu'à confidérer que les *Yncas* ne leur ôtoient pas un pouce de terre, qu'au-contraire ils augmentoient leurs poffeffions, & les rendoient fertiles par le moyen des aqueducs, & des autres chofes qu'ils faifoient pour leur bien commun; qu'ils ne diminuoient point l'autorité des *Curacas*; & qu'en un mot ils ne leur demandoient autre chofe, fi ce n'eft qu'ils adorâffent le Soleil, & abandonnâffent leurs mauvaifes coutumes. Les *Huacrachucus* mirent cette affaire en délibération; les Vieillards furent d'avis de reçevoir l'*Ynca* pour Souverain; mais les Jeunes-gens, qui étoient en plus grand nombre, & moins expérimentés, s'y oppofèrent directement, & fuivirent leur prémière fougue avec beaucoup de violence, s'imaginans que puisqu'ils avoient contredit les Vieillards, ils étoient obligés de vaincre ou de mourir. Cependant l'*Ynca*, pour leur faire connoître que ce n'étoit point par foibleffe ni manque de courage qu'il les avoit recherchés, mais plutôt par un effet de compaffion, il fit renforcer tout-de-bon fes troupes, & attaquer les Ennemis par divers endroits; afin qu'étant enveloppés de tous cotés, ils en fûffent plutôt affoiblis, & par conféquent contraints de fe rendre. En effet les *Yncas* gagnèrent au fecond combat de nouvelles avenuës, & des paffages extrêmement forts; deforte que les Ennemis fe voyant ferrés de près, furent réduits à fe foumettre, & à demander pardon. L'*Ynca* le leur accorda d'abord, à l'exemple des autres Rois fes prédéceffeurs. Il ordonna à fes Officiers de traiter les *Huacrachucus*, comme s'ils eûffent été leurs frères; de donner aux *Curacas* quantité de robes de laine fine, apellées *Compi*, & d'en diftribuër libéralement au Menu-peuple de celles qu'on nomme *Avanca*. Il leur fit fournir outre cela des vivres en abondance, parce que la guerre avoit épuifé toutes les provifions qu'ils avoient faites pour leur année. Ce bon traitement donna une grande joie à ces nouveaux Sujets, & leur fit perdre entièrement la crainte qu'ils avoient euë jusqu'alors d'être châtiés de leur rebellion.

Après avoir achevé cette expédition, l'*Ynca* ne voulut point paffer plus avant; il crut que c'étoit affez d'avoir conquis cet Eté-là une fi grande Province que celle-ci, qui étoit fi forte d'affiette, & dont les habitans étoient fi belliqueux. Il envoya fon armée en quartier-d'hiver en divers endroits de cette Frontière, parce que tout ce Pays eft pour l'ordinaire fort pluvieux; & il donna ordre qu'on préparât encore 20000. hommes pour l'Eté fuivant, afin qu'il pût faire fes conquêtes en moins de tems qu'il n'avoit fait ci-devant. Après cela ce Prince fit inftruire les *Huacrachucus* dans fa Religion, & dans fes Coutumes. Il leur fit aprendre en même tems l'art de faire des aqueducs, de défricher les terres, d'aplanir les lieux rabotteux pour y faire femer, & les rendre labourables. Tous ces avantages firent connoître à ces Peuples, le bonheur qu'ils avoient de vivre fous la domination de ce grand Roi.

CHAPITRE II.

De la Conquête des prémières Villes de la Province de Chachapuya.

L'Ete' ſuivant, dès-que les 20000. hommes que le grand *Tupac Yupanqui* avoit demandés furent arrivés, il mit ſon armée en campagne, & la fit marcher juſqu'à la Province de *Chachapuya*. Mais il envoya devant un Courrier, ſelon l'ancienne coutume des *Yncas*, pour leur déclarer la paix ou la guerre. Les *Chachapuyas* firent réponſe, qu'ils aimoient mieux mourir les armes à la main pour la défenſe de leur liberté, que de ſe rendre vaſſaux & tributaires de l'*Ynca*. Après cette réponſe, il s'alluma de part & d'autre une guerre ſanglante, dans laquelle il pérît beaucoup de monde. Les *Yncas* étoient réſolus à ne point reculer, & les *Chachas* (car c'eſt ainſi qu'on apelle encore cette Nation) l'étoient auſſi de mourir, plutôt que de donner le moindre avantage à leurs Ennemis. Ces Peuples voyant que l'Empire des *Yncas* commençoit à s'étendre juſqu'à leur Province, avoient fait durant quelques années de fort grands préparatifs pour ſe défendre, & bâti pluſieurs Forts, dont on voit encore aujourd'hui quelques reſtes, que la nature du lieu rendoit inacceſſibles. Ils avoient encore fermé quantité de paſſages & d'avenuës en quelques endroits de leur Païs, qui ſont ſi hauts & ſi rudes, que les Indiens s'y égarent aſſez ſouvent, ſans qu'ils puiſſent aller plus avant par d'autres endroits. Cela fit réſoudre les *Yncas* à tâcher de ſe rendre maîtres de ces avenuës. Ils en gagnèrent en effet quelques-unes avec leurs fortereſſes, mais ce ne fut pas ſans y perdre beaucoup de leurs gens. Les prémières de ces places étoient ſur un côteau, où il y a bien deux lieuës & demi de montagne, qu'on apelle ordinairement *la Côte des Pias*, parce qu'après qu'on l'a paſſée, on trouve un Peuple qui ſe nomme ainſi. Cette Province, qui du coté qu'entrèrent les *Yncas* s'avançe dix-huit lieuës dans le Pays, eſt une des principales. Les *Yncas* s'en rendirent maîtres avec beaucoup de difficulté, & trouvèrent que les habitans avoient abandonné la principale ville, pour ſe retirer dans d'autres places plus fortes, ſans y avoir laiſſé que quelques vieillards inutiles, qui n'avoient pu les ſuivre ſur la montagne, à-cauſe de la foibleſſe de leur âge, & des enfans que leurs pères n'avoient pu mener avec eux. Le grand *Tupac Ynca Yupanqui* voulut qu'on leur fît toute ſorte de bons traitemens. Cela fait il ſortit de la ville de *Pias*, & paſſa plus avant avec ſon armée: il détacha trois-cens hommes, tous gens d'élite, pour découvrir le Pays : mais malheureuſement ils moururent tous enſevelis dans les neiges, dans un certain détroit de la montagne neigeuſe apellé *Chirmac Caca*, c'eſt-à-dire *Port funeſte*, parce qu'il eſt fort pernicieux à ceux qui y paſſent. Cette infortune fut cauſe que l'*Ynca* ne put paſſer ce détroit de quelques jours, deſorte que les *Chachapuyas* s'imaginans que la crainte l'en empêchoit, firent courir le bruit qu'il s'étoit retiré honteuſement, & qu'il avoit

avoit pris la fuite. Après que la neige eut un peu relâché de sa furie, l'*Ynca* continua sa marche, & conquît peu-à-peu tout ce qu'il y a de Pays jusqu'à *Cuntur-marca*, qui est aussi une des principales villes, sans y en comprendre plusieurs autres, qui sont aux deux cotés du grand chemin. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il fit cette conquête, à-cause de la difficulté des passages, que les habitans avoient fortifiés avec beaucoup d'art, quoiqu'ils le fûssent assez de leur nature. Ceux de la ville de *Cuntur-marca*, qui étoient fort nombreux, firent une grande résistance, & combattirent vaillamment durant plusieurs jours. Mais l'*Ynca* envoya tant de monde contr'eux, qu'ils furent enfin contraints de céder à la force, d'autant plus qu'ils n'attendoient du secours que de leur propre valeur. Il se rendirent donc à l'*Ynca*, qui les reçut avec sa bonté ordinaire. Ils les combla de bienfaits, pour adoucir entièrement leurs esprits qui n'étoient pas encore bien remis, & pour porter leurs voisins à les imiter. Après cela ayant laissé dans cette ville de bons Officiers & de fidèles Ministres pour s'assurer le Pays conquis, il passa plus loin, & se rendit maître des forts & des villes qu'il trouva dans son chemin, sans répandre beaucoup de sang; car presque tous se rendirent à l'exemple des habitans de *Cuntur-marca*, ou s'ils combattirent ce fut avec moins d'obstination & de résistance. Le Roi arriva enfin à *Caçamarquilla*, qui est une des principales villes, éloignée de huit lieuës de *Cuntur-marca*, & située dans un pays montagneux, où le chemin est fort difficile. Les habitans de *Caçamarquilla*, qui étoient en grand nombre & fort aguerris, lui résistèrent d'abord, & se battirent vaillamment. Mais enfin, après quelques rencontres par où les *Chachas* connurent à leurs dépens qu'il ne faisoit pas bon se jouër aux *Yncas*, qui avoient déjà conquis la plupart de leurs Provinces, ils conclurent que le meilleur pour eux étoit de se rendre leurs tributaires.

CHAPITRE III.

De la Conquête de plusieurs autres Villes, & de quelques Nations barbares.

De *Caçamarquilla* les gens de l'*Ynca* passèrent à une autre Ville Capitale, apellée *Papamarca*, c'est-à-dire *Ville des Papas*, Peuples fort nombreux. Lorsque l'*Ynca* se fut assujetti cette ville, comme les autres, il alla soumettre encore tous les bourgs, qu'il trouva, pendant huit lieuës, jusqu'à la ville nommée *Raymipampa*, c'est-à-dire *Champ de la plus célèbre Fête du Soleil*, apellée *Raymi*. Les *Yncas* apellèrent ainsi cette ville située dans une belle vallée, & lui ôtèrent son ancien nom, parce qu'après que *Tupac Yupanqui* s'en fut rendu maître, il y solemnisa cette Fête en pleine campagne. Car, comme nous l'avons dit en parlant de cette Fête, les *Yncas* la célébroient le plus solemnellement qu'ils pouvoient, en quelque endroit qu'ils se trouvâssent au tems destiné à cette Fête.

En ſortant de la ville de *Raymipampa*, l'*Ynca* alla à celle de *Suta*, qui eſt trois lieuës plus loin, & la prit comme les autres avec beaucoup de facilité; parce que les habitans qui virent que preſque toute la Province étoit en ſa puiſſance, ne voulurent point lui réſiſter. De *Suta* l'armée alla plus avant dans une autre grande ville apellée *Llavantu*, qui eſt la dernière & la principale de la Province des *Chachapuyas*. Celle-ci, voyant qu'elle n'étoit pas en état de ſe défendre, ſe rendit d'abord à l'exemple des autres de ſa Nation. Ainſi l'*Ynca* fut maître de toute cette grande Province, dont les principales villes ſont celles que nous avons déjà nommées: il y en avoit encore outre cela une grande quantité de petites.

De la ville de *Llavantu* le grand *Tupac Ynca Yupanqui* envoya une partie de ſon armée, pour aller réduire une Province apellée *Muyupampa*, par où entra le vaillant *Anco Huallpa*, quand il abandonna ſes Etats, pour ne pas fléchir ſous le joug des *Yncas*, comme nous * l'avons dit dans la vie de l'*Ynca Viracocha*. Cette Province, qui eſt dans le Pays des *Antis*, étoit alors alliée des *Chacas*, & peut-être même qu'elle en dépendoit. Les Indiens ne convenoient pas ſur cet article: elle étoit éloignée d'environ trente lieuës de *Llavantu*, du coté d'Orient.

Les habitans de *Muyupampa* ne ſçurent pas plutôt que toute la Province de *Chachapuya* s'étoit ſoumiſe à l'*Ynca*, qu'ils ſe rendirent en même tems, & offrirent d'embraſſer à l'avenir ſa Religion, ſes Coutumes & ſes Loix. Ceux de la Province de *Caſcayunca* en firent de-même; & toutes les autres de cette Contrée, qui n'étoient pas en ſi grand nombre, les imitèrent facilement, ſans faire que peu ou point de réſiſtance. L'*Ynca* leur donna des gens pour les inſtruire dans ſa Religion; & il fit défricher quantité de terres, qu'il rendit labourables & fertiles, par le moyen des aqueducs dont elles furent arroſées; & il donna pluſieurs belles robes aux *Curacas*. Il borna-là les conquêtes de cette année: cependant il mit ſes troupes en quartier d'hiver dans les garniſons, & fit venir des Provinces frontières des proviſions & des vivres en abondance pour ſes ſoldats & pour les ſujets nouvellement conquis, que les guerres paſſées avoient épuiſé.

Auſſi-tôt que l'Eté fut venu, *Tupac Ynca Yupanqui* mit en campagne une armée de quarante-mille hommes, & entra dans le Pays de *Huanca-pampa*. Cette Province étoit alors fort grande, & peuplée d'un bon nombre d'habitans, qui différoient de nation & de langage. Chaque Peuple vivoit ſéparément, ſans avoir entr'eux, ni paix, ni amitié, ni Seigneur, ni République, ni Villes. Lorsqu'ils ſe faiſoient la guerre, ce n'étoit point pour avoir la domination les uns ſur les autres, car ils ne ſavoient pas ce que c'étoit que commandement ni empire. Ce n'étoit point non-plus pour ſe ravir leurs biens, puisqu'ils n'en avoient aucuns, & que la plupart alloient tout nuds. Les Vainqueurs n'avoient point de plus cher butin que les femmes & les filles de ceux qu'ils avoient vaincus, ils n'en laiſſoient échaper aucune de celles qu'ils pouvoient faire leurs priſonnières. Pour les hommes, ils ſe mangeoient inhumainement

* *Liv. V. Chap. 26. où ce Prince eſt nommé* Hancohuallu.

nement les uns les autres. Leur Religion étoit auſſi abſurde que leurs Mœurs étoient féroces. Chaque Nation, chaque Compagnie de gens de guerre, & même chaque Maiſon avoit ſes Dieux particuliers. Les uns adoroient des Bêtes Sauvages, les autres des Oiſeaux, des Herbes & des Plantes, & les autres des Montagnes, des Fontaines & des Rivières; & ils étoient tous ſi entêtés de leurs opinions, qu'ils avoient de grandes guerres entr'eux, en général & en particulier, pour leur Religion & la prééminence de leurs Dieux. On n'eut pas beaucoup de peine à conquérir des gens qui vivoient dans cette confuſion. Toute la réſiſtance qu'ils firent, fut de s'enfuir comme des bêtes ſur les hautes montagnes, & de ſe cacher dans les grottes & dans les creux des rochers, d'où la famine en tira la plus grande partie pour les ſoumettre à l'obéïſſance de l'*Ynca*. Pour les autres qui furent plus ennemis d'eux-mêmes, ils ſe laiſſèrent mourir miſérablement dans ces lieux déſerts. Le Roi *Tupac Ynca Yupanqui* prit ſoin de raſſembler tous ces Peuples, & leur fit donner des Maîtres pour leur aprendre à bâtir des villes, à labourer les terres, & à ſe faire des habits de laine & de cotton. Cette Province eſt devenuë dans la ſuite une des meilleures & des plus fertiles de tout le *Pérou*, par le moyen des grands aqueducs qu'on y fit pour arroſer la campagne. Pour la rendre plus illuſtre à l'avenir, on y bâtît un Temple au Soleil, une Maiſon aux Vierges Choiſies, & pluſieurs autres beaux Edifices. D'ailleurs on renverſa les Idoles de ces Peuples, on leur ordonna d'adorer le Soleil comme le ſeul Dieu univerſel, & on leur défendit de manger de la chair humaine ſur peine de la vie & de leur entière deſtruction. En un mot, on leur donna des Prêtres & d'habiles gens pour les inſtruire dans la Religion, & leur aprendre les devoirs de la Vie Civile. Ces gens-là furent ſi dociles, & s'apliquèrent ſi fortement à ce qu'on leur enſeigna, qu'en très-peu de tems ils devînrent fort habiles. Ces deux Provinces de *Caſcayunca* & de *Huancapampa* furent des meilleures de tout l'Empire des *Yncas*.

CHAPITRE IV.

De la conquête de trois belles Provinces fort belliqueuſes, & extrêmement obſtinées.

Aprè's que les *Yncas* eurent ſoumis la grande Province de *Huancapampa*, ils employèrent quelques années, (on n'en ſait pas préciſément le nombre) à en conquérir trois autres, compoſées de diverſes Nations, qui étoient toutes bien policées: elles avoient des Villes, des Gouverneurs & des Places fortes. Outre cela, ces Peuples faiſoient des aſſemblées pour y traiter des intérêts du Public, lorſqu'il étoit néceſſaire: ils ne reconnoiſſoient aucun Souverain, mais ils éliſoient, d'un commun conſentement, des Gouverneurs pour avoir ſoin des Affaires Civiles, & des Capitaines pour commander leurs Armées:

ils les avoient en grande vénération & leur obéïssoient ponctuellement, durant qu'ils étoient en charge. Ces trois Provinces, qui étoient les principales, se nommoient *Cassa*, *Ayahuaca* & *Callua*. Dès-que l'*Ynca* fut arrivé à leur frontière, il les envoya sommer de se rendre & de le reconnoître pour Souverain, ou de se préparer à la guerre. Ils firent réponse, que n'ayant jamais eu de Seigneur, ils n'étoient pas d'humeur d'en reçevoir un, mais plutôt d'exposer leur vie pour la défense de leur liberté. La guerre s'alluma donc entre les uns & les autres, & elle fut si cruelle, que toutes les offres de paix & de clémence que pût faire l'*Ynca* à ces Peuples pour les gagner, ne lui servirent de rien. Au-contraire ils répondirent en général, qu'ils n'avoient garde d'accepter les conditions d'un homme qui prétendoit les rendre tributaires, & les priver de leur ancienne liberté; & que la plus grande faveur qu'il leur pouvoit faire, étoit de s'en retourner sans penser à les soumettre. Après que les habitans de ces trois Provinces lui eurent ainsi déclaré leur volonté, ils s'unirent tous ensemble pour s'aider les uns les autres, & combattirent si vaillamment qu'il en demeura huit-mille sur la place du coté des *Yncas*. Ceux-ci mirent tout à feu & à sang pour se venger, & les obliger à se rendre. Mais les Ennemis n'en étoient point étonnés, & souffroient tous les malheurs de la guerre avec un courage invincible, tant ils souhaitoient de conserver leur liberté. Les *Yncas* n'avoient pas plutôt gagné sur eux quelques places fortes, que ceux qui en réchapoient se retranchoient d'une forteresse à l'autre, abandonnant leur propre pays & leurs maisons, sans se soucier ni de femmes ni d'enfans, comme des gens qui aimoient mieux mourir les armes à la main, que de se voir assujettis à une Puissance Etrangère.

Cependant les *Yncas* gagnèrent presque tout leur Pays, à force de les poursuivre & de les tenir de près: il ne leur resta plus qu'un petit coin de terre, où ils se fortifièrent le mieux qu'ils purent, dans le dessein de se faire tailler en pièces, plutôt que de parler de se rendre. En effet ils souffrirent tous les maux imaginables, pour s'empêcher d'être faits tributaires de l'*Ynca*. Mais enfin quelques-uns de leurs plus sages Capitaines, après avoir considéré que leur perte étoit infaillible, que d'autres Peuples aussi libres qu'eux s'étoient assujettis à l'*Ynca*, & qu'ils en avoient tiré beaucoup d'avantages bien loin que leurs richesses en fûssent diminuées, ils convînrent de poser les armes, de reconnoître l'*Ynca*, & de lui livrer tous ceux qu'ils avoient sous leur commandement. Ils ne purent pourtant exécuter leur dessein, sans qu'il y eut quelque tumulte parmi les soldats; néanmoins ils se soumirent tous enfin, à l'exemple & à la sollicitation de leurs Capitaines. L'*Ynca Tupac Yupanqui* les reçut avec beaucoup de clémence, & leur témoigna d'être bien fâché de ce qu'ils s'étoient ainsi laissés réduire aux dernières extrémités. Il ordonna qu'on les traitât comme ses propres enfans, & il fit venir beaucoup de monde des autres Provinces pour peupler & cultiver ce Pays, qui étoit presque désert par la mort d'un grand nombre d'habitans qui avoient péri dans cette guerre. Il retourna ensuite à *Cuzco*, après avoir mis ordre à tout ce qui leur étoit nécessaire, & pour leur Gouvernement particulier, & pour leur Religion. Il témoigna d'être las de cette guerre, non pas tant pour les travaux qu'il y avoit endurés, qu'à-cause

se de l'obstination de ces Indiens, & de la perte de monde qu'il y avoit faite. Il dît aussi plusieurs fois, que si l'opiniâtreté de ces Peuples n'eût pas donné un mauvais exemple aux Provinces qu'il espéroit de conquérir à l'avenir, il eût différé à les assujettir dans quelque autre tems, qui lui eût paru plus propre pour les ranger à son obéïssance.

Ces choses s'étant ainsi passées, le grand *Tupac Ynca Yupanqui* employa quelques années à visiter ses Royaumes, & à les embellir dans chaque Ville & dans chaque Province par des Bâtimens particuliers qu'il y fit faire, tels que furent des Maisons Royales, des Forteresses & des Magazins Publics, des Aqueducs, des Temples à l'honneur du Soleil, des Maisons pour les Vierges Choisies, & d'autres semblables Edifices. Parmi ces Ornemens, ceux des Grands Chemins, dont nous parlerons plus amplement, ne furent pas des moins remarquables. Mais surtout il eut un soin particulier de faire achever la Forteresse de *Cuzco*, que l'*Ynca Yupanqui* son père avoit laissée imparfaite. Après qu'il eut passé quelque tems dans ces exercices de paix, il fit une expédition dans ces Provinces du Nord qu'on apelloit *Chinchasuyu*, dans la vuë de les réduire sous son empire. Il commença par celle de *Huanucu*, qui comprenoit plusieurs Peuples desunis, qui se faisoient une cruelle guerre les uns aux autres. Ils vivoient dispersés à la Campagne, sans République & sans Villes, & avoient quelques Places fortes sur les Montagnes, qui servoient de retraite aux Vaincus. L'*Ynca* n'eut pas beaucoup de peine à conquérir ces Nations, parce qu'il les traita avec sa clémence ordinaire. Il est vrai que dans quelques combats qui se donnèrent au commencement, ceux de *Huanucu* poussèrent leur valeur jusqu'à l'insolence; ce qui obligea les Capitaines de l'*Ynca* à les châtier rigoureusement, & à en tuër plusieurs. Mais le Roi leur commanda d'être plus modérés, & de n'oublier pas la Loi du Fondateur de leur Empire *Manco Capac*, qu'il faloit gagner les Indiens plutôt par des caresses & de bons traitemens, que par la force des armes, en rendant leur victoire sanglante. Cependant les habitans de *Huanucu*, intimidés d'un coté par le châtiment qu'ils venoient de reçevoir, & de l'autre attirés par les bienfaits & par les promesses de l'*Ynca*, se rendirent enfin, peuplèrent des Villes, reçurent la Religion des *Yncas*, & s'accommodèrent à leur Gouvernement; ce qui fit fleurir en fort peu de tems cette belle Province de *Huanucu*, remarquable entre les autres par la bonté de son air & par la fertilité de son terroir; elle devînt aussi la Capitale de plusieurs autres Provinces de sa frontière. Les *Yncas* y bâtirent de-plus un magnifique Temple au Soleil, faveur singulière dont on n'honoroit que les Provinces les plus fameuses, & ils y fondèrent une Maison aux Vierges Choisies. Il y avoit vingt-mille Indiens, qui alloient toutes les années servir ces Maisons par quartier. Quelques-uns même en mettent jusqu'à trente-mille, & disent que le nombre en étoit grand, plus ou moins, selon que les Provinces étoient peuplées. *Pédro de Ciéça* raporte plusieurs choses remarquables de *Huanucu*, dans le Chapitre 80. de son Livre; mais je me contenterai d'en copier les paroles suivantes, qui confirment ce que j'ai avancé. *Il y avoit dans la Province* Huanucu *une Maison Royale, dont le bâtiment étoit admirable, & pour la grandeur de ses pierres, & pour son architecture. Cette Maison étoit la principale de celles*

des

des Provinces limitrophes des Andes, *& il y avoit tout près un riche Temple dédié au Soleil, avec un ſi grand nombre de Vierges Choiſies & d'Officiers, qu'on comptoit du tems des* Yncas *plus de trente-mille perſonnes qui ſervoient ordinairement dans ces Maiſons. Le principal ſoin de tous les Intendans des* Yncas *étoit de lever le tribut ordinaire, & de faire enſorte que ceux des villes frontières envoyâſſent les gens qui devoient ſervir par quartier.*

Il ne ſe paſſa point autre choſe dans la conquête de *Huanucu*, que nous avons racontée ſuccinctement. Nous décrirons auſſi en peu de mots toutes les conquêtes ſuivantes que firent ces Rois, auxquelles je mettrai fin lorsque je viendrai à traiter des guerres qu'eurent enſemble *Huaſcar* & *Atahuallpa*, petit-fils de cet *Ynca Tupac Yupanqui*.

Pour revenir maintenant à la ſuite de mon Hiſtoire, il faut ſavoir que l'*Ynca* mit ſur pié une puiſſante armée, & fit divers préparatifs de guerre pour l'année ſuivante, dans laquelle il ſe propoſoit d'aller conquérir la grande Province des *Canarins*, Capitale de pluſieurs autres Provinces, & habitée par de vaillans hommes. Ces Peuples portoient pour l'ordinaire les cheveux fort longs, qu'ils retrouſſoient tous enſemble ſur le haut de la tête, & en faiſoient une touffe. Les Gentilshommes, & ceux qui étoient les plus propres, portoient au lieu de bonnet un certain cercle fait en forme de tamis, & qui avoit environ trois doigts de large; ils y mettoient au milieu, par galanterie, quantité de treſſes de diverſes couleurs. Mais ceux qui ne ſe piquoient pas d'une ſi grande propreté, ou qui étoient de baſſe condition, faiſoient des bonnets avec des callebaſſes, & s'imaginoient qu'ils étoient ainſi bien coëffés: c'eſt pourquoi tous les autres Indiens, pour ſe moquer des *Canarins*, les apelloient ordinairement *Mathiuma*, c'eſt-à-dire *tête de callebaſſe.* Avant le Règne des *Yncas*, les *Canarins* alloient mal vétus, & preſque tout nuds; ils ſe couvroient ſeulement les parties honteuſes d'une eſpèce de tablier, qui leur pendoit par-devant. Il y avoit parmi eux quantité de Seigneurs, qui n'étant pas ſi forts que les autres, ſe liguoient enſemble pour ſe défendre contre les plus puiſſans, qui avoient accoutumé d'aſſujettir & de tiranniſer les plus foibles.

CHAPITRE V.

La conquête de la Province des Canarins, *avec la deſcription de ſes Richeſſes & de ſon Temple.*

TUPAC *Ynca Yupanqui* porta donc ſes armes dans la Province des *Canarins*, & aſſujettît le long du chemin la Contrée qu'on nomme *Palta*, d'où fut aporté à *Cuzco* ce fruit exquis & délicieux, qui eſt auſſi apellé *Palta*, du nom du terroir qui l'a produit le prémier. Quoique les habitans de cette Province ſoient fort aguerris, il s'en rendit maître, plutôt par la douceur que par la voie des armes. On diſtinguoit les gens de ce Pays-là des autres, en ce qu'ils

avoient

avoient la tête extrêmement difforme: cette difformité leur plaîsoit, & passoit parmi eux pour une grande beauté. C'est pourquoi, dès-qu'un enfant venoit au monde, ils lui apliquoient sur le front un petit ais en quarré, & un autre sur le derrière du col, les attachant tous deux ensemble ils lui mettoient ainsi la tête en presse à force de la serrer tous les jours, & ils n'ôtoient point ces deux ais que l'enfant n'eût atteint l'âge de trois ans. Par ce moyen ils avoient tous la tête si contrefaite, que quand on vouloit injurier quelqu'un qui avoit le front plus large qu'à l'ordinaire & le chignon du col plat, on l'apelloit *Paltahuma*, c'est-à-dire *tête de Palta*. Le Roi laissa dans cette Province des Gouverneurs & des Officiers, pour instruire ces nouveaux sujets dans la Religion & dans les Devoirs de la Vie Civile : il alla ensuite dans la frontière des *Canarins*, qu'il envoya sommer de se rendre, ou de se préparer à la guerre. Les *Canarins* furent d'abord irrésolus sur le parti qu'ils devoient prendre. Mais enfin, après avoir considéré qu'ils étoient hors d'état de résister à l'*Ynca* à-cause de leurs divisions particulières, ils demeurèrent d'accord de lui obéïr, & de le reçevoir pour leur Roi. Ils allèrent donc au-devant de lui avec de grandes démonstrations de joie, & lui rendirent obéïssance; ce qu'ils n'eurent pas plutôt fait, que tous les autres *Curacas* les imitèrent. L'*Ynca* les reçut avec de grands aplaudissemens, les combla de faveurs, leur fit donner des habits, & prit soin qu'on leur enseignât sa Religion & les Devoirs de la Vie Civile. Avant que les *Canarins* fûssent tributaires des *Yncas*, ils adoroient la Lune comme leur principale Divinité, & en second lieu de grands Arbres, & les Pierres extraordinaires, & particulièrement celles qui étoient jaspées. Mais après que les *Yncas* les eurent fait instruire dans leur Religion, ils adorèrent comme eux le Soleil. Les *Yncas* lui bâtirent dans cette Province un Temple magnifique, tout couvert de lames d'or & d'argent; ils bâtirent aussi une Maison de Vierges Choisies, & plusieurs Palais pour la demeure des Rois. Outre cela ils firent des Magazins pour y serrer le tribut du Roi, & les provisions du Public; ils augmentèrent les Terres labourables, & pour les arroser ils eurent recours aux aqueducs. En un mot, ils n'oublièrent rien de ce qu'ils avoient accoutumé de faire dans les Pays qu'ils avoient conquis; encore le firent-ils avec plus d'avantage dans cette Province, parce que le terroir se trouva meilleur qu'aux autres endroits: aussi les *Canarins* se comportèrent toujours en bons sujets depuis ce tems-là, comme ils en donnèrent des preuves dans la guerre entre *Huascar* & *Atahuallpa*. Il faut pourtant avouër que lorsque les Espagnols entrèrent dans le *Pérou*, il y eut un *Canarin* qui porta par son exemple ceux de sa Nation à aimer autant les Espagnols, qu'il leur donna de sujet d'avoir en horreur les *Yncas*, comme nous le dirons en son lieu.

Après que le grand *Tupac Ynca Yupanqui* eut ainsi conquis les *Canarins*, il trouva qu'il ne manquoit pas d'emploi à règler les Nations différentes, qui sont comprises sous ce nom de *Canarin*. Pour les favoriser davantage, il se donna la peine de les voir instruire dans la Religion des *Yncas*, & dans leur Manière de vivre. Il employa beaucoup de tems à cela, pour laisser paisible cette Contrée, & obliger par cette conduite les autres Provinces qui ne lui étoient point sujettes, à le reçevoir avec plaisir pour leur Seigneur. Parmi ces Na-

tions, il y en a une qu'on nomme *Quillacu*, composée d'hommes de néant, & qui sont si lâches qu'ils ont peur que la terre, l'eau & l'air même ne leur manquent; ce qui a donné lieu depuis à ce proverbe Indien, que les Espagnols ont reçu en leur Langue, *c'est un vrai* Quillacu, c'est-à-dire *un Avare qui ne vaut rien.* L'*Ynca* imposa un tribut à ces Misérables, qu'ils ne payoient qu'en poux: le but de ce Prince étoit de les obliger à se tenir propres, & à ne se laisser pas manger à cette vermine. *Tupac Ynca Yupanqui* & son fils *Huayna Capac* embellirent ces Provinces des *Canarins*, & celles de *Tumipampa*, de plusieurs Maisons Royales, où l'on voyoit dans les chambres, au lieu de tapisseries, des plantes, des fleurs & des animaux d'or & d'argent, représentés au naturel. Les portes en étoient couvertes aussi & parsemées de pierreries, & principalement de quantité de turquoises & d'émeraudes: car ces Peuples aimoient leurs Princes avec tant de passion, que pour leur être plus agréables, ils enrichissoient les Temples & les Palais de tous les trésors qu'ils pouvoient trouver.

Pédro de Ciéça traite au long, dans le 44. Chapitre de son Livre, des grandes richesses des Temples & des Palais qui étoient dans les Provinces des *Canarins* jusqu'à *Tumipampa*, que les Espagnols nomment *Tome-bamba*, par un changement de lettres. Cet Auteur ajoute qu'il y avoit outre cela un magnifique Trésor, qui consistoit en vases, en pots, & en d'autre vaisselle d'or & d'argent, & en quantité de riches habits tous semés d'orfèvrerie. Il faut remarquer que par le mot d'*Orfèvrerie*, que les Indiens apellent *Chaquira*, les Espagnols entendent souvent de petits grains d'or, plus déliés que la semence des perles la plus menuë: à quoi les Indiens travaillent si délicatement, que les meilleurs Orfèvres de Séville, auxquels je fis voir le peu que j'en portai en *Espagne*, m'ont souvent demandé comment cela se pouvoit faire, parce que, quoique ces grains fûssent si déliés, il ne laissoit pas d'y avoir de la soudure. *Pédro de Ciéça*, après avoir parlé amplement du grand Trésor de ces Provinces des *Canarins*, ajoute: *Il me seroit impossible de pouvoir jamais décrire les grandes richesses qu'avoient ces* Yncas *dans leurs Maisons Royales.* Et dans un autre endroit, où il parle en particulier des Maisons & du Temple de *Tumipampa*: *Quelques Indiens*, ajoute-t-il, *ont voulu dire qu'on avoit tiré la plupart des pierres dont le Temple du Soleil & les autres Edifices étoient faits, de la grande Ville de* Cuzco, *par ordre du Roi* Guayna Capac; *& qu'on s'étoit servi, pour les y transporter, de cables extrêmement gros; ce qui n'étoit pas une petite merveille, vu la longueur du chemin, & la prodigieuse masse des pierres, dont le nombre étoit fort grand.* Cet Historien semble revoquer en doute, dans ces paroles, la Relation des Indiens, à-cause de l'importance du fait: mais pour moi qui suis de leur Nation, je ne ferai pas difficulté de confirmer ce qu'ils en ont dit, comme une chose très-véritable. Les Rois *Yncas* faisoient transporter ces pierres de *Cuzco*, afin d'obliger davantage cette Province: car, comme nous l'avons dit plusieurs fois, les Indiens regardoient comme sacré tout ce qui venoit de la Ville Capitale de ce grand Empire. C'étoit bien une grande faveur, selon eux, de permettre qu'ils bâtîssent un Temple au Soleil, ou des Palais dans quelque Province principale, parce que c'étoit faire ses habitans bourgeois de *Cuzco*: mais

c'em

c'en étoit une incomparablement plus grande, lorsque l'*Ynca* souffroit qu'on tirât les pierres de *Cuzco*, afin que ces Temples & ces Palais pûssent être construits, non seulement sur le modèle de ceux de cette Ville, mais avec les mêmes pierres & les mêmes matériaux. Il ne faut donc pas s'étonner si les Indiens, pour jouïr de ce privilège, trouvoient facile & suportable la peine qu'il y avoit à transporter ces pierres par un chemin aussi long & aussi pénible qu'étoit celui de *Cuzco* à *Tumipampa*, d'où il n'y a guère moins de quatre-cens lieuës, & dont le Pays est si mauvais, qu'il est impossible de le croire à-moins que d'y avoir voyagé; c'est pourquoi je n'en parlerai pas davantage. Il est aisé de conclure de ce que *Pédro de Ciéça* ne parle point en matière de Bâtimens de semblables relations en aucun autre endroit de son Histoire, que les Indiens ne lui dirent point qu'on avoit tiré de *Cuzco* la plupart des pierres dont le Temple du Soleil & les Palais étoient bâtis, pour exaggérer la peine qu'ils avoient euë à les tirer de si loin, mais plutôt pour se glorifier des grandes graces & des faveurs que leurs Rois leur avoient faites, en leur commandant de les transporter. Au-reste *Pédro de Ciéca* raporte encore, dans son Histoire, plusieurs choses conformes à ce que nous avons dit de ces Provinces. Nous n'en dirons pas davantage présentement, pour faire connoître la grandeur & les richesses des Maisons Royales & des Temples du Soleil, qui étoient à *Tumipampa* & dans toute l'étenduë du *Pérou*.

CHAPITRE VI.

*De plusieurs autres grandes Provinces qui furent conquises par l'*Ynca*, jusqu'à la Frontière de* Quito.

L'Ynca n'eut pas plutôt donné ordre à tout ce que nous avons dit touchant les Provinces des *Canarins*, qu'il s'en retourna à *Cuzco*, où il employa quelques années à gouverner ses Royaumes en bon Prince. Mais parce que les *Yncas* étoient, comme la plupart des autres Princes, naturellement ambitieux, & que le désir d'accroître leurs Etats leur faisoient regretter le tems qu'ils perdoient sans faire de nouvelles conquêtes, *Tupac Yupanqui* mit sur pié une bonne armée, & s'en alla jusqu'aux confins de *Tumipampa*. Là il commença de nouvelles conquêtes, & gagna plusieurs Provinces, qui s'étendent d'environ la largeur de cinquante lieuës jusqu'à la frontière de *Quito*. Les plus fameuses de ces Provinces sont *Chanchan*, *Moca*, *Quesna*, & *Pumalacta*, c'est-à-dire *Terroir des Lions*. On apella ainsi cette Province, parce qu'il y a plus de lions que dans toutes les autres des environs, & que les habitans les adoroient comme leurs Dieux. Il y a encore plusieurs autres Provinces moins considérables dans cette frontière, *Tixampi*, *Tiucassa*, *Cayampi*, *Urcollasu*, *Tinouracu* &c. La conquête en fut d'autant plus facile, qu'elles sont pour la plupart stériles & mal peuplées: outre que les habitans n'ont ni Civilité, ni Religion,

gion, ni Loix, ni Gouvernement. Car les uns adoroient la prémière chose qui se présentoit devant eux; & les autres, qui ne savoient ce que c'étoit qu'adoration, vivoient dispersés à la campagne comme des bêtes sauvages; aussi l'on eut bien plus de peine à les instruire & à les civiliser, qu'à les assujettir par les armes. Les *Yncas* leur aprirent donc à couvrir leur nudité par l'usage des habits, à faire des aqueducs pour arroser la terre, & à rendre labourable celle qui étoit en friche. Outre cela ils firent, dans tous les chemins de ces grandes Provinces, des Magazins pour les Gens-de-guerre, & des Maisons Royales: mais ils n'y bâtirent aucuns Temples au Soleil, ni aux Vierges Choisies, parce que les habitans étoient indignes de cet honneur. Aussi leur imposa-t-on en particulier le tribut des poux, dont nous avons parlé ci-devant.

Pendant que l'*Ynca Tupac Yupanqui* s'occupoit à conquérir les Provinces que nous avons nommées & à les civiliser, d'autres Nations qui sont à l'Occident de celles-ci, savoir aux confins de la Province que les Espagnols apellent *Puerto Viejo* ou *Vieux Port*, lui envoyerent des Ambassadeurs avec des présens, pour le suplier de les reçevoir pour ses vassaux, & de leur envoyer des Capitaines, & des gens capables de leur aprendre à bâtir des villes & à cultiver la terre, afin qu'ils pûssent à l'avenir se conduire comme des hommes raisonnables, & quiter entièrement leurs coutumes barbares; promettant au-reste de lui être de bons & fidèles sujets. L'*Ynca* reçut ces Ambassadeurs civilement, & commanda qu'on ne leur refusât rien de ce qu'ils demanderoient. Ils amenèrent donc des gens pour les instruire dans la Religion & les Bonnes Mœurs; & des Ingénieurs pour faire des aqueducs, afin de cultiver la terre, & de peupler des villes à l'avenir. Mais après que ceux-ci leur eurent enseigné toutes ces choses, ces Barbares furent si ingrats, & oublièrent si bien les promesses qu'ils avoient faites à l'*Ynca*, qu'ils les firent tous mourir, comme le remarque *Pédro de Ciéça de Léon*, dont je raporterai ici les paroles pour deux raisons. La prémière, parce qu'elles sont conformes à ce que nous avons dit, en divers endroits de notre Histoire, de l'honnêteté des Rois *Yncas*, & des instructions qu'ils donnoient aux Indiens, à-mesure qu'ils les soumettoient à leur Empire. Et la seconde, pour faire voir que je ne choque en rien l'autorité des Historiens Espagnols. Voici donc de quelle manière il en parle au 47. Chapitre de son Livre, où il décrit ces Provinces.

Pour revenir à mon sujet, je dis que du tems du grand Topa Inga Yupangue, *il y eut des Chefs qui s'en vînrent avec quelques troupes de soldats tirés des garnisons ordinaires qui étoient en plusieurs des Provinces du Royaume. Ceux-ci les attirèrent par leur adresse au service de* Topa Inga Yupangue, *& engagèrent même plusieurs des principaux d'aller dans la Province des* Paltas, *pour rendre leurs devoirs à ce Prince, & lui aporter quantité de présens. Ils en furent très-bien reçus.* Topa Inga Yupangue *donna à quelques-uns de ceux qui étoient venus le voir, de riches pièces de laine faites à* Cuzco. *Il s'en retourna depuis aux autres Provinces, où ses grandes vertus l'avoient mis en si grande estime parmi tous les habitans, qu'ils le nommoient ordinairement leur Père, & l'honoroient de plusieurs titres éminens. Aussi, à dire le vrai, il mérita bien d'être estimé de tous ses sujets, puisqu'il les aimoit comme ses enfans. Comme il désiroit*

ſiroit avec paſſion de pourvoir au bon gouvernement du Royaume, il partit un peu après, ſans pouvoir viſiter lui-même les Provinces de ces Indiens; mais avant que de partir, il leur laiſſa pour Gouverneurs des gens de Cuzco, *pour leur faire perdre leurs mauvaiſes habitudes, les civiliſer, & les inſtruire généralement dans tout ce qui leur pouvoit être utile. Mais ces Barbares, bien loin de reçevoir les bons enſeignemens de ces gens-là, qui leur aprenoient en même tems l'art de cultiver la terre, ils les firent mourir tous ſans exception, pour récompenſe des bienfaits qu'ils en avoient reçus. On croit que cette cruelle injuſtice vînt aux oreilles de* Topa Inga, *mais qu'il fit ſemblant de l'ignorer, parce qu'il n'étoit pas alors en état de punir ceux qui avoient fait mourir ſi inhumainement ſes Officiers & ſes Vaſſaux. J'ai apris tout ce que je viens de dire, de quelques Vieillards qui avoient été Capitaines de* Guayna Capac. Lorsque l'*Ynca* eut achevé la conquête de ces Provinces, il s'en retourna droit à *Cuzco*, pour s'y repoſer des travaux & des incommodités de cette guerre.

CHAPITRE VII.

De la Conquête de Quito, *où ſe trouva le Prince* Huayna Capac.

APRE's que *Tupac Yupanqui* eut paſſé quelques années à goûter les délices de la Paix, il réſolut d'aller conquérir le fameux Royaume de *Quito*, qui eſt ſi grand qu'il a ſoixante-dix lieuës de long, & trente de large. La bonté de ce Pays, qui n'eſt pas moins peuplé que fertile, lui fit prendre envie de ſe l'aſſujettir, s'il étoit poſſible. Pour cet effet il mit ſur pié quarante-mille hommes, & prit le chemin de *Tumipampa*, qui eſt ſur la frontière de ce Royaume. De-là il envoya faire les ſommations ordinaires au Roi de *Quito*, qui s'apelloit ainſi du nom de ſon Pays. Ce Prince, qui étoit naturellement barbare, & qui ſe faiſoit redouter de tous ſes Voiſins pour ſa puiſſance, fit une réponſe conforme à ſon humeur. Car ſe confiant un peu trop à ſes forces, il dît inſolemment „ qu'il étoit Souverain, & que par conſéquent il n'avoit „ beſoin de ſe ſoumettre, ni aux Loix, ni à l'Empire d'un autre; qu'il „ impoſoit à ſes Vaſſaux telles Ordonnances qu'il vouloit; & qu'au-reſte il ſe „ trouvoit fort bien des Dieux de ſes Ancêtres, qui étoient de grands Arbres „ & des Animaux ſauvages, dont les uns lui donnoient du bois pour ſe chauf- „ fer, & les autres de la chair pour ſe nourrir. L'*Ynca* fut d'avis, après avoir entendu cette réponſe, de temporiſer un peu, & de retarder cette guerre, pour tâcher de gagner ce peuple groſſier par des careſſes. Mais plus il uſoit de douceur envers ceux de *Quito*, plus ils étoient inſolens & ſuperbes: ce qui donna occaſion à diverſes eſcarmouches & à diverſes batailles, où il y eut de part & d'autre quantité de morts & de bleſſés. On continua ainſi cette guerre pendant quelques années. Cependant *Tupac Ynca Yupanqui*, voyant que cette conquête traînoit en longueur, fit venir *Huayna Capac* ſon fils aîné, âgé de

vingt ans, afin qu'il s'exerçât aux actions militaires. Le nom de *Huayna Capac* signifie *un jeune homme riche*, si on l'explique littéralement, comme font les Historiens Espagnols: mais ce mot avoit une signification plus étenduë dans la Langue particulière des *Yncas*; car en imposant des noms aux Princes, ils avoient égard aux qualités de leur ame. Celui-ci vouloit dire un *Prince qui dès son enfance fut riche en belles actions.* Ce nom fut donné à *Huayna Capac*, à-cause des belles qualités qui éclatèrent en lui dès sa plus grande jeunesse, & surtout à-cause qu'il ne refusa jamais audience aux femmes, & leur répondit toujours obligeammment, en leur donnant les noms de *Mère*, de *Sœur* ou de *Fille*, selon qu'elles étoient plus ou moins âgées que lui, & en mettant la main droite sur leur épaule gauche pour plus grande marque de faveur. Il ne discontinua jamais de les traiter ainsi, même dans les affaires de conséquence, où cette familiarité blessoit le respect qui étoit dû à sa dignité. Le prémier *Ynca Manco* fut surnommé *Capac*, à-cause qu'il étoit doué d'excellentes qualités, comme nous l'avons dit ailleurs. Par la même raison, on ajoutoit ce titre aux choses qu'on vouloit relever: ainsi l'on disoit *Capac Ayllu*, pour exprimer la race & la parenté du Roi; *Capac Raymi*, pour dire la principale Fête du Soleil; *Capac Runa*, pour marquer les vassaux du Riche, c'est-à-dire de l'*Ynca*, car le mot *Capac* ne se donnoit qu'au Roi seul.

Pour revenir à *Huayna Capac*, il ne fut pas plutôt mandé par son pére, qu'il se mit en chemin pour l'aller trouver avec un renfort de douze-mille hommes, qu'il avoit ordre d'amener. Dès-qu'il fut arrivé, son père lui donna la conduite de l'armée. Ce jeune Prince gagna peu-à-peu le Royaume de *Quito*, offrant toujours la paix à ses Ennemis, selon la coutume des *Yncas*. Mais comme il avoit affaire à des Barbares, qui n'avoient ni police ni civilité, ils vouloient toujours être contraints par la force. Cependant *Tupac Yupanqui*, voyant que cette guerre avoit un heureux succès sous la conduite du Prince son fils, s'en retourna à *Cuzco* pour y vaquer au gouvernement de son Empire, & laissa à *Huayna Capac* un plein pouvoir d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. En effet ce Prince se conduisit si bien, qu'avec le secours de ses Capitaines il conquît tout ce Royaume en trois ans de tems, quoique ceux de *Quito* en mettent cinq; mais ils y ajoutent aparemment les deux années que *Tupac Ynca Yupanqui* employa à cette conquête, avant que d'apeller son fils. Ces deux Princes auroient bien plutôt réduit ce Royaume, s'ils ne s'étoient contentés, pour épargner le sang humain, de gagner peu-à-peu le Pays, à-mesure que les habitans l'abandonnoient. Il y a néanmoins des gens qui disent que la guerre eût duré davantage, si le Roi de *Quito* ne fût mort, au bout de cinq ans, de regret de voir la meilleure partie de son Etat perduë, & de ne pouvoir défendre l'autre: outre qu'il n'ôsoit, ni se fier à la clémence du Prince, ni accepter les conditions qui lui étoient offertes de sa part, parce que sa résistance lui paroîssoit indigne de pardon. Quoiqu'il en soit, *Huayna Capac* reçut fort bien les Capitaines de ce Roi qui se rendirent à lui, leur donna des habits, & quantité d'autres choses fort précieuses. Il ne traita pas moins bien le menu-peuple. Mais pour témoigner plus fortement combien il chérissoit ce Pays, qui étoit sa prémière conquête, il y fit bâtir un Tem-

Temple au Soleil, & une Maison aux Vierges Choisies, & les enrichît l'un & l'autre de tous les ornemens qu'on voyoit dans les autres Edifices Publics. Il y fit faire encore des Aqueducs, & tout ce qui étoit nécessaire pour rendre la terre fertile. Enfin l'affection de *Huayna Capac* pour ces nouveaux sujets s'accrut si fort dans la suite, qu'elle le porta à faire des choses que les Rois *Yncas* n'avoient jamais pratiquées, & qui furent cause de la décadence de son Empire, & de la perte du Sang Royal.

Au sortir de *Quito*, *Huayna Capac* entra dans une autre Province, apellée *Quillacenca*, c'est-à-dire *Narine de fer*; parce que les habitans se perçoient le cartilage qui est entre les deux narines, d'où il leur tomboit sur les lèvres une espèce de pendant d'or, d'argent ou de cuivre. L'*Ynca* trouva que ces Peuples étoient misérables au dernier point, couverts de haillons, & remplis de poux, qu'ils ne daignoient pas ôter de-dessus leurs corps. Outre cela ils ne savoient ce que c'étoit qu'Adoration ni que Religion, si ce n'est qu'on veuille dire qu'ils adoroient la chair, parce qu'ils sont encore aujourd'hui si goulus, qu'ils volent tout le bétail qu'ils peuvent trouver. S'ils rencontrent par hazard un cheval mort, ou quelque autre bête, ils la mangent avidement, toute pourrie qu'elle est. Comme donc ces Peuples étoient brutaux & lâches, l'*Ynca* n'eut pas beaucoup de peine à se rendre maître de leur Pays, d'où il alla dans une Province apellée *Pasto*, peuplée de gens aussi misérables que les autres, mais qui ne leur ressembloient point-du-tout dans leurs mœurs, puisqu'ils ne mangeoient de la chair en aucune manière; & que si on les pressoit d'en goûter seulement, ils répondoient qu'ils n'étoient pas des chiens. L'*Ynca* les ayant réduits facilement, leur donna des Maîtres pour leur enseigner à vivre, & leur imposa pour tribut d'ôter les poux de leurs corps, pour ne pas se laisser manger à cette vermine. Il s'en alla de cette Province à celle d'*Otavallu*, qu'il trouva peuplée d'hommes plus aguerris & plus civilisés que les précédens. Ils lui firent d'abord quelque résistance; mais enfin, voyant qu'ils ne pouvoient se défendre contre un Prince si puissant, ils se rendirent à lui. Après qu'il y eut mis l'ordre qui lui parut nécessaire, il entra plus avant dans une grande Province apellée *Caranque*, & trouva que ses habitans étoient tout-à-fait barbares dans leurs mœurs & dans leurs coutumes. Ils adoroient les Tigres, les Lions, & les grandes Couleuvres. Ils leur sacrifioient des cœurs & du sang humain, & ils en offroient autant qu'ils en pouvoient tirer de leurs Ennemis. Aussi ne faisoient-ils la guerre à leurs Voisins, que pour en sacrifier une partie & en manger l'autre. Ce Peuple barbare résista d'abord à l'*Ynca* fort brutalement, mais il se desabusa enfin & se rendit. *Huayna Capac* lui donna des gens pour lui enseigner sa Religion, & les Devoirs de la Société Civile. Il lui défendit d'adorer les bêtes, de sacrifier du sang, & de manger de la chair humaine, qui fut la chose du monde qui le fâcha le plus, parce qu'il en étoit extrêmement avide. Ce fut-là la dernière conquête des Provinces qui étoient frontières du Royaume de *Quito* de ce coté-là.

CHAPITRE VIII.

Des trois Mariages de Huayna Capac. *De la Mort du Roi son Père, & de ses Paroles remarquables.*

L'Ynca *Tupac Yupanqui* s'étant détaché entièrement des affaires de la Guerre, tourna toutes ses pensées à gouverner son Empire, qu'il visitoit souvent pour l'amour de ses vassaux. Il fit travailler sans relâche à la forteresse de *Cuzco*, que son père avoit commencée. Cet ouvrage étoit si prodigieux & si grand, qu'il occupoit vingt-mille hommes depuis plusieurs années, lesquels, à ce que l'on croit, y travailloient avec tant d'ordre, que chaque Nation & chaque Province y envoyoit des gens à leur tour, de-sorte qu'on eût dit que c'étoit quelque République, ou l'état d'une Maison bien reglée. *Tupac Yupanqui* envoyoit de trois en trois ans des Gouverneurs pour visiter le Royaume de *Chili*, & pour porter aux *Curacas*, & à ses parens, quantité de ses habits, dont il leur faisoit présent. Les *Caciques* de leur coté lui envoyoient en échange quantité d'or, des plumes fines, & d'autres singularités de leur Pays. Ce commerce se conserva jusqu'à ce que Dom *Diégo d'Almagro* entra dans le Royaume, comme nous le verrons ci-après.

Lorsque le Prince *Huayna Capac* eut conquis l'Etat de *Quito*, & les Provinces de *Quillacenca*, de *Pasto*, d'*Otavallu* & de *Caranque*, & qu'il eut règlé tout ce qu'il falloit pour la garde de cette frontière, il s'en retourna à *Cuzco*, pour y rendre compte à son père de son expédition. Il y fut reçu avec beaucoup d'aplaudissement, & il épousa en secondes nôces sa sœur puînée, que l'on nommoit *Rava Oello*, parce qu'il n'avoit poit eu d'enfans de *Pileu Huaco* sa sœur aînée, & qu'il souhaitoit d'en avoir un légitime, tant du coté paternel que du maternel, qui pût hériter du Royaume selon les Loix. Il se maria de-plus légitimement avec *Mama Runtu*, fille de son oncle *Auqui Amaru Tupac Ynca*, second frère de son père. Nous avons dit, au Liv. I. Chap. 26. que le mot *Auqui* signifie *Infant*, & au Liv. IV. Chap. 17. qu'on entendoit par celui d'*Amaru* les grandes Couleuvres du Pays des *Antis*. Il faut ajouter ici, que les *Yncas* prenoient de semblables noms d'animaux, de fleurs ou de plantes, pour donner à entendre que comme ces choses excelloient par-dessus celles de leur espèce, il falloit aussi qu'ils parûssent parmi les hommes dans un degré éminent.

Le Roi *Tupac Ynca Yupanqui*, & tous ceux de son Conseil, ordonnèrent que ces deux femmes seroient tenuës pour légitimes, & honorées du titre de Reines, comme la prémière; desorte que les enfans qui en proviendroient hériteroient du Royaume, selon l'ordre accoutumé. Ils prirent cette précaution, à-cause de la stérilité de sa prémière femme, qui les scandalisa beaucoup.

Huayna

Huayna Capac eut de *Rava Oello* fa fœur, l'*Ynca Inti Cufi Huallpa*, furnommé *Huafcar*, par la raifon que nous dirons ci-après. Il eut de la troifième *Manco Ynca*, qui ne fut Roi que de nom, parce que l'Empire étoit déjà entre les mains des Efpagnols, comme nous le verrons plus-bas. *Tupac Ynca Yupanqui*, après avoir paffé quelques années dans une pleine tranquillité, fentant affoiblir fes forces, & que l'heure de fa mort aprochoit, fit apeller le Prince *Huayna Capac*, & tous fes autres enfans, fils & filles, qui n'étoient plus que deux-cens. Lorsqu'ils furent devant lui, il leur déclara fa dernière volonté, en forme de teftament. Il leur recommanda prémièrement, de veiller au bien commun de fes Sujets, de les maintenir en paix, de leur rendre la juftice, & d'être dans toute leur conduite les vrais imitateurs & légitimes enfans du Soleil. Après cela il ordonna expreffément à fon fils-aîné, de travailler à la réduction & à la conquête des Peuples barbares, de les civilifer, de les porter à l'adoration du Soleil, & pour tout dire en un mot d'imiter en tout fes Prédéceffeurs. Il lui commanda encore de châtier la trahifon de ceux de *Puerto Viéjo* & de leur frontière, principalement des *Huanca-villas*, qui avoient tué cruellement leurs Capitaines, & les autres Miniftres qu'on leur avoit envoyés, & qu'ils avoient eux-mêmes demandés, pour être inftruits & retirés de leur barbarie, qui étoit fi grande qu'ils ne favoient, ni labourer la terre, ni couvrir leur nudité: il lui dît, que l'impunité d'une fi noire ingratitude pourroit engager fes autres fujets à fuivre un exemple fi pernicieux. Enfin *Tupac Yupanqui* conclut fon difcours, en difant que fon Père le Soleil l'apelloit pour aller fe repofer de fes travaux dans l'autre vie avec lui, & que la dernière chofe qu'il leur recommandoit à tous, étoit de vivre en paix les uns avec les autres. Ainfi mourut ce grand Prince, laiffant parmi fes fujets une mémoire immortelle de fa clémence, de fa bonté, & des grands avantages qu'il avoit procurés à tout cet Empire. Auffi ne fe contenta-t-on pas de l'honorer des éloges qu'on avoit donnés aux autres Rois fes prédéceffeurs, mais on l'apella particulièrement *Tupac Yaya*, c'eft-à-dire *le Père éclatant*. Il eut de *Mama Oello*, fa légitime femme & fa fœur, outre le Prince fon héritier, cinq autres enfans mâles; le prémier de ces cinq fut apellé *Auqui Amaru Tupac Ynca*, comme fon père, afin d'avoir toujours préfente la mémoire de fon nom; le fecond fut *Quehuar Tupac*; le troifieme *Huallpa Tupac Ynca Yupanqui*, qui fut mon ayeul du coté de ma mère; le quatrième, *Titu Ynca Rimachi*; & le cinquième, *Auqui Mayta*. Son corps fut embaumé folemnellement, & avec tant d'art qu'il paroîffoit être encore en vie, lorsque je le vis l'an 1559.

Je raporterai ici ce que le R. P. *Blas Valera* a dit de cet *Ynca*, & que j'ai traduit mot à mot de fon Latin. Tupac Ynca Yupanqui *avoit accoutumé de dire. Plufieurs croient que le Soleil eft vivant, & qu'il eft le Créateur de tout ce que l'on voit dans le monde: mais il me femble que celui qui fait quelque chofe, y doit être préfent néceffairement. Or plufieurs chofes fe font en l'abfence du Soleil. Donc il ne les fait pas toutes. On peut conclurre qu'il n'a pas de vie, de ce qu'il ne ceffe de faire fa courfe au Ciel fans fe laffer jamais, au-lieu qu'il fe lafferoit fans-doute comme nous, s'il étoit vivant. S'il avoit une pleine liberté, il*

visiteroit assurément quelque partie du Ciel où il ne va jamais. L'on peut donc bien dire qu'il en est de lui comme d'un animal qu'on a mis à l'attache, qui fait toujours le même tour, ou comme d'une flèche décochée, qui ne va qu'au lieu où l'Archer la darde, sans qu'il lui soit possible d'y aller de son propre mouvement. Le même Auteur raporte qu'il répétoit plusieurs fois ces paroles de l'*Ynca Roca* VI. Roi du *Pérou*, parce qu'elles lui paroissoient très-importantes au bien de la République: *Qu'il ne faut pas enseigner aux gens du Commun les choses qui ne doivent être sçues que des Gentilshommes, de peur qu'une connoissance si relevée ne les fasse méconnoître, & qu'ainsi ils ne nuisent à l'Etat: Que ces gens-là doivent se contenter d'aprendre le métier de leurs pères, puisqu'il ne leur apartient pas de commander aux autres: Et que c'est faire tort à la République, de leur en donner la conduite.* Le P. *Blas Valera* raporte encore ces maximes de *Tupac Yupanqui*: *Que l'Avarice & l'Ambition ne se peuvent modérer, non-plus que les autres passions; que l'Avarice détourne l'esprit du bien public & du particulier de chaque famille; & que d'un autre coté, c'est le propre de l'Ambition d'empêcher que l'entendement ne puisse goûter les bons conseils des hommes sages & vertueux.*

CHAPITRE IX.

Du Mayz ou de leur Blé, de leur Ris, & de leurs autres Semences.

AVANT que de passer à la vie de *Huayna Capac*, nous décrirons les Fruits & les Animaux qui servoient à la nourriture des habitans du *Pérou*, lorsque les Espagnols le conquirent. Il y avoit différentes sortes de Fruits; les uns s'élevoient de terre, & les autres croissoient sous terre. Le principal des prémiers étoit celui que les *Mexicains* & ceux des Iles de *Barlovento* apellent *Mayz*, & les Péruviens *çara*, dont on fait du pain. Il y a aussi deux sortes de *Mayz*, l'un dur, & l'autre tendre & délicieux. On nomme le prémier *Murucu*, & l'autre *Capia*. Ils le mangent au lieu de pain, ou grillé, ou bouilli dans l'eau. La semence du *Mays* dur se cultive maintenant en Espagne, mais non pas celle de l'autre. Il en croît en certaines Provinces de plus tendre & de plus délicat qu'en d'autres, & particulièrement dans celle de *Rucana*. Lorsqu'on vouloit moudre du *Mayz*, les femmes le mettoient sur une certaine pierre fort large, des hommes le broyoient avec une autre pierre, qui étoit au-dessus de celle-là, & qu'ils tenoient par les deux coins. Cette pierre étoit faite en forme de demi-lune, qui n'étoit pourtant pas tout-à-fait ronde, mais un peu longue, & avoit trois doigts de large. On broyoit les autres Grains de la même manière. Ils se servoient de cette pierre comme d'un battoir de lessive, elle écrasoit le grain par sa pesanteur. Mais comme cela leur paroissoit fort incommode, ils ne mangeoient pas de pain à leur ordinaire, pour s'exemter de ce travail. Ils ne piloient point aussi le grain à force de bras dans des mortiers, quoiqu'ils en eussent. Ils faisoient avec la farine du *Mayz*, mais rarement, une espèce de bouillie qu'on apelloit *Api*, & disoient

mille

mille bons-mots en la mangeant. Lorsqu'on vouloit séparer la farine d'avec le son, on l'étendoit sur une robe de cotton fort nette, & ensuite on la remuoit; par ce moyen la farine la plus déliée s'attachoit à la robe, au lieu que le son s'en écartoit. Il leur étoit facile ensuite de ramasser la farine du milieu de la robe, ils en remettoient encore d'autre pour en bluter de la même manière autant qu'il leur en falloit. Ils ne faisoient ainsi la farine, que pour faire du pain aux Espagnols: car pour eux ils n'étoient pas si delicats que de rejetter le son, principalement celui du *Mayz*, qui est assez tendre. Ils faisoient la farine, comme nous l'avons dit, faute de tamis, parce que les Espagnols n'en avoient pas encore introduit l'usage dans le Pays; ce que je dis pour l'avoir vu, & pour m'être nourri jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans de ce qu'on apelle *çara*, qui est le *Mayz*. Il faut remarquer que le pain qu'ils en font, a trois noms différens; le prémier *Cancu*, qui est celui de leurs Sacrifices; le second *Humintu*, est celui de leurs Festins solemnels; & le troisième *Tanta*, est leur pain ordinaire: la prémière sillabe de ce dernier mot se prononce en tirant la langue vers le palais. Il n'y avoit pas de différence réelle entre ces trois sortes de pain. La *çara* grillée est nommée *Chamcha*, c'est-à-dire *du Mayz rôti:* ce nom exprime l'adjectif & le substantif, mais il faut prononcer l'M, parce que si on l'écrit avec une N, il signifie *un quartier de ville* ou *un grand enclos*. On apelle *Muti* la *çara* cuite, & les Espagnols la nomment *Moté*, c'est-à-dire *du Mayz cuit:* ce mot comprend aussi l'adjectif & le substantif. Les Espagnols font avec cette farine de *Mayz* des bignets, des gâteaux, de petits biscuits, & autres friandises propres aux sains & aux malades. Les meilleurs Médecins préfèrent la farine du *Mayz* à celle du Blé commun, pour l'usage des malades dans toutes sortes d'indispositions. Les Indiens font leur boisson ordinaire en détrempant cette farine dans de l'eau simple, & l'on fait d'excellent vinaigre avec cette boisson, en l'aigrissant comme les Indiens le savent faire. Les tuyaux, qui sont fort doux avant que le grain soit mûr, servent à faire de fort bon miel. Ces tuyaux, lorsqu'ils sont secs, aussi bien que leurs feuilles, sont une très-bonne pâture pour le bétail. Quelques Indiens, qui sont plus sujets à l'ivrognerie que les autres, font tremper la *çara* dans l'eau, jusqu'à ce qu'elle commence à germer. Alors ils la moulent, & la font bouillir ensuite dans la même eau avec quelques autres ingrédiens, & la gardent, après l'avoir bien coulée, pour en boire quand il en sera tems. Cette Boisson, qu'on apelle *Vinnapu*, & *Cora* dans une autre Langue, est si forte qu'elle enivre sur le champ. C'est pour cela que les *Yncas* la défendent, mais les plus débauchés, à ce que j'ai ouï dire, ne laissent pas d'en user aujourd'hui. La *çara* est encore fort utile dans la Médecine, comme nous l'avons dit au Liv. II. Chap 25.

Les Indiens mettent au second rang des Légumes qui croîssent sur la terre, celui qu'ils apellent *Quinua*, & les Espagnols du *millet* ou du *petit ris*, parce qu'il en aproche fort, & pour la couleur & pour le grain. La plante qui le produit ressemble à de la poirée en sa tige, en ses feuilles, & en sa fleur, où s'engendre le *Quinua*. Les Indiens & les Espagnols se servent de ses feuilles dans leurs potages, parce qu'elles sont fort tendres, de bon goût, & extrême-

mement ſaines, & ils y mêlent auſſi le grain. Dans les Pays où il n'y a pas de *Mayz*, on y fait la boiſſon avec le *Quinua*. Les Apotiquaires Indiens ſe ſervent de la farine de ce légume, pour guérir quelques maladies. Au-reſte je dirai ici qu'on m'envoya du *Pérou*, l'an 1590. quelque quantité de ce grain; mais quoiqu'on le ſemât en divers tems, ce fut inutilement. Outre ces Semences, les Indiens du *Pérou* ont trois ou quatre ſortes de Faſéoles, qui reſſemblent à des feves, excepté qu'elles ſont un peu plus petites. Ils les aprêtent diverſement, & les nomment *Purutu*. Les pois en ſont comme ceux d'*Eſpagne*, mais un peu plus gros & plus blancs, & ils les apellent *Tarvi*. Il y a encore d'autres ſortes de Pois de différentes couleurs, & ſi ronds qu'on diroit qu'ils ont été faits au moule; ils ne ſont pas bons à manger. Les Indiens les apellent en général *Chui*, & en marquent les différences par les couleurs. Ils leur donnent pluſieurs noms fort ridicules, mais qui leur conviennent aſſez bien; nous les paſſerons ſous ſilence, pour éviter la longueur. On ſe ſert de ces pois en diverſes ſortes de jeux, & il me ſouvient d'y avoir joué moi-même aſſez ſouvent.

CHAPITRE X.

Des Légumes qui viennent dans la terre.

IL y a pluſieurs autres Légumes qui viennent dans la terre, où les Indiens les ſément, & s'en nourriſſent, principalement dans les Provinces où il n'y a point de *çara*. Le prémier de ces Légumes eſt celui qu'ils nomment *Papa*, & qui leur ſert de pain. Ils le mangent bouilli ou rôti, & le mêlent auſſi dans leurs ſauſſes, après l'avoir expoſé à la gelée & au ſoleil, afin qu'il ſe conſerve comme nous l'avons dit ailleurs, & alors il s'apelle *Chunu*. Je ne parle pas de celui qu'ils nomment *Toca*, qui eſt fort exquis, & de la groſſeur du pouce. Après l'avoir ſeché au Soleil ils le font cuire, mais ils le mangent auſſi crud, parce qu'il eſt ſi doux qu'on diroit que c'eſt de la conſerve, quoiqu'il n'y ait ni miel ni ſucre; c'eſt pourquoi il eſt apellé *Cavi*. L'*Annus* reſſemble fort à celui-là, ſi ce n'eſt que le goût de l'*Annus* tire ſur l'amer, & qu'on n'en ſauroit goûter s'il n'eſt cuit. Les Indiens croient que ce Légume ôte la puiſſance d'engendrer, c'eſt pourquoi ils n'en mangeoient jamais ſans tenir à la main une petite baguette; parce, diſoient-ils, que cela empêchoit qu'il ne leur fît du mal: c'eſt ce que je leur ai vu pratiquer aſſez ſouvent; mais il y a aparence que les gens de bon ſens ne le faiſoient que par raillerie, ſans ajouter foi à cette extravagance de leurs Ancêtres.

Les Légumes que les Eſpagnols nomment *Batatas*, & les Indiens du Pérou *Apichu*, ſont de diverſes couleurs, rouges, blancs, jaunes & noirs. Ces Fruits n'ont pas le même goût dans ce Pays-là, que ceux qu'on trouve aujourd'hui en *Eſpagne*. Il me ſemble que ces derniers ne ſont pas ſi bons. Il y a auſſi des

Me-

Melons & des Citrouilles, surtout de celles qu'on apelle *Callebasses Romaines*, & les Péruviens *Capallu*. Elles croîssent comme les melons, & on ne les mange que cuites. Ils ont quantité de ces Citrouilles, qui sont fort bonnes à manger, depuis que les Espagnols sont allés dans leur Pays ; car on n'en mangeoit point auparavant, mais ils s'en servoient à faire des vases, qu'ils apelloient *Mati*. J'omets cette autre sorte de Fruit qui naît dans la terre, apellé par les Indiens *Ynchic*, & par les Espagnols *Mani*. Au-reste il faut remarquer que tous les noms que les Espagnols imposent aux Fruits & aux Légumes du *Pérou*, sont tirés de la Langue des Iles de *Barlovento*. L'*Ynchic* ressemble fort aux amandes, & pour le suc & pour le goût. Si on le mange tout crud, il fait mal à la tête ; mais au-contraire si on le cuit avec du miel, il est extrêmement sain, & fort délicat. Outre qu'ils en font une espèce de gâteau, ou de pain d'épice, ils en tirent une fort belle huile, qui guérit de plusieurs sortes de maladies. Il y a encore un autre Fruit qui naît dans la terre, & que les Indiens nomment *Cuchuchu*. Je ne crois pas que les Espagnols lui ayent encore donné aucun nom, parce qu'il n'y a point de ce fruit dans les Iles de *Barlovento*, à-cause qu'il y fait grand chaud, & que ce fruit ne croît que dans un climat froid, comme dans la Province de *Collao*, où l'on en voit beaucoup. Ce Fruit, qui se mange tout crud, est fort doux & très-bon pour l'estomac, à-cause qu'il se digère facilement ; sa tige est un peu plus longue que celle de l'anis, & ne pousse aucunes feuilles ; il y a pourtant une petite verdure, qui sert à faire connoître les endroits où il est caché dans la terre. Les Indiens marquent ce lieu, & lorsqu'ils n'y voient plus de verdure, ils jugent que le fruit est mûr, & le tirent alors. Le *Cuchuchu* & l'*Ynchic* servent plutôt à la friandise des gens délicats, qu'à la nourriture des Pauvres, qui les cueillent pour les présenter aux Riches.



CHAPITRE XI.

De quelques autres Fruits plus remarquables.

Il y a un autre Fruit extrêmement bon, que les Espagnols apellent *Concombre*, parce qu'il en a la forme, quoiqu'il n'en ait pas le goût. Ces Concombres ne sont pas, comme ceux d'Espagne, de bonne digestion, ni sains à ceux qui ont la fièvre. J'ai oublié le nom que les Indiens donnent à ce fruit ; mais je me suis imaginé, après y avoir bien pensé, qu'on l'apelloit *Cachan*. Si je me trompe, les Indiens mes parens, & généralement tous ceux du *Pérou*, supléeront s'il leur plaît à mon ignorance & aux autres fautes que je puis avoir commises dans cet Ouvrage, puisque je ne l'ai entrepris que pour leur être utile sans en attendre aucune récompense ; cela soit dit en passant. Il y a trois sortes de ces Concombres, dont les moindres, qui ressemblent à un cœur, sont les meilleurs de tous, & naîssent dans de petits Bois. L'an 1557. on commença de re-

cueillir à *Cuzco* un autre Fruit apellé *Chili*, qui eſt de fort bon goût. Les plantes qui le produiſent rampent comme des melons, & il reſſemble à l'arbouſe, excepté qu'il n'eſt pas rond, & qu'il aboutit en forme de cœur.

Les choſes dont je viens de parler, ſont plutôt des Légumes que des Fruits. Il y en a auſſi pluſieurs qui viennent ſur de grands arbres; les uns dans les Pays chauds, comme ſont les Provinces maritimes & celles des *Antis*; & les autres dans des lieux plus tempérés, comme ſont les Vallées du *Pérou*. Mais comme on en recueille dans tout le Pays, je les décrirai ſans diſtinction, ſelon que la terre les produit. Je commencerai par les Fruits que les Eſpagnols apellent *Cuayanas*, & les Indiens *Savintu*. Ces fruits ſont ronds & de la groſſeur des pommes médiocres, ayant comme elles une peau déliée, & des pepins ronds, moindres que ceux des raiſins. Il y en a qui ſont jaunes par-dehors & rouges par-dedans, avec une telle difference de goût, que les uns ſont extrêmement doux, & les autres ſi aigres qu'il eſt impoſſible d'en manger. Il y en a encore de verds par-dehors, mais blancs en-dedans, & incomparablement meilleurs que les rouges: au-contraire, les rouges ſont meilleurs que les blancs dans pluſieurs lieux maritimes. Depuis mon départ du *Pérou*, les Eſpagnols font de la conſerve de ce fruit & de pluſieurs autres, ce qu'on ne pratiquoit point auparavant. Il me ſouvient d'avoir goûté à *Seville* du *Savintu* confit, qu'un Voyageur de mes amis avoit aporté de la ville de *Nombre de Dios*.

Les Fruits que les Indiens apellent *Pacay* & les Eſpagnols *Guavas*, naîſſent dans certaines cannes vertes, longues d'environ un quart d'aune, & larges de deux doigts. Lorsqu'on ouvre la canne, on y trouve une certaine mouſſe auſſi blanche que du cotton, & qui lui reſſemble ſi fort qu'il y a eu des Eſpagnols, qui ne connoiſſant point ce fruit ont querellé des Indiens qui leur en préſentoient, s'imaginant que c'étoit du cotton qu'ils leur vouloient donner à manger. Ces fruits ſont fort doux, ſe gardent longtems ſi on les ſèche au Soleil, & ont des pepins noirs comme de petites fèves, qui ne ſont pas bons à manger.

Les Indiens apellent *Paltas*, & les Eſpagnols *Poires*, un autre Fruit qui leur reſſemble en couleur, & dont le nom emprunté de l'une de ces Provinces s'eſt communiqué aux autres. Ce fruit eſt deux ou trois fois plus gros que les plus groſſes poires d'*Eſpagne*: la pelure en eſt fort déliée & la chair épaiſſe, ayant un noyau, qui eſt de la même forme que la poire même, & auſſi gros qu'une de nos poires ordinaires. On n'a pas éprouvé qu'il fut utile à quelque choſe: mais pour le fruit il eſt délicieux, & très-bon pour les malades; & ſi on le cuit dans du ſucre, on en fait une excellente confiture.

Il y a un autre Fruit que les Indiens nomment *Rucma*, & les Eſpagnols *Lucma* par corruption. Il n'eſt point exquis, quoiqu'il tire plus ſur le doux que ſur l'aigre ou ſur l'amer, & que pour être peu délicat il ne ſoit nullement contraire à la ſanté. Il eſt de la groſſeur des oranges ordinaires; ſon noyau reſſemble à une chataigne, & en couleur & en groſſeur; la mouëlle en eſt blanche, & ſi amère qu'on n'en peut manger. Les Indiens ont auſſi une eſpèce de Prunes, qu'ils apellent *Uſſun*, qui ſont rouges & fort douces. L'urine qu'on rend après en avoir mangé, eſt rouge comme du ſang.

CHA-

CHAPITRE XII.

De l'Arbre apellé Mulli, *&* *du Poivre.*

NOus pouvons mettre au nombre de ces Fruits, celui que produit l'Arbre qu'ils apellent *Mulli*, qui naît à la campagne sans être planté. Ses grains entassés les uns sur les autres, comme une grape de raisin, ressemblent à de la coriandre sèche; ses feuilles sont minces, & toujours vertes; si on assaisonne ce fruit, on le trouve extrêmement doux par-dehors, & fort amer-en-dedans; c'est pourquoi les Indiens, qui en font une espèce de boisson, ont accoutumé de le mettre dans de l'eau chaude, & de le passer doucement entre les mains, jusqu'à ce qu'il ait rendu toute sa douceur sans aller jusqu'à l'amer, parce qu'autrement tout seroit perdu. Cela fait ils coulent cette décoction, & la gardent trois ou quatre jours avant que d'en boire. Elle est fort bonne, & très propre à la guérison de la colique, des maux de vessie & de la gravelle. Si on la mêle à celle qui est faite avec du *Mayz*, elle en est meilleure & plus délicate. Cette même eau bouillie jusqu'à s'épaissir, se convertit en bon miel, & au-contraire exposée au Soleil, avec je ne sai quels ingrédiens que les Indiens y mettent, elle se change en vinaigre. Nous avons dit, dans un autre endroit, que la semence du *Mulli* & sa résine sont fort propres à guérir les blessures. L'eau où l'on fait cuire les fueilles de ces arbres, est extrêmement bonne pour s'en laver le corps, & elle a la propriété de guérir la galle & les vieux ulcères, outre que son bois est propre à faire des cure-dents. Je me souviens d'avoir vu dans la Vallée de *Cuzco*, un nombre presque infini de ces arbres si salutaires, & que dans quelques années il ne s'y en trouva presque point, parce qu'on les abattit pour en faire du charbon; car il s'en fait de si excellent, qu'il conserve toujours sa chaleur depuis qu'il est allumé, & ne s'éteint point qu'il ne soit réduit en cendres.

Après avoir parlé de tous les Fruits dont les Indiens ont accoutumé de se servir diversement dans toutes leurs viandes, rôties ou bouillies, il sera bon de remarquer qu'il n'y en a point qui leur soient plus ordinaires dans leurs ragouts & dans leurs potages, que celui qu'ils nomment *Huchu*, & les Espagnols *Poivre des Indes*, ou quelquefois *Axi*, nom emprunté de la Langue des Iles de *Barlovento*. Les Péruviens aiment si fort le *Huchu*, qu'ils en usent toujours, quand même ils n'auroient à manger que des racines ou des herbes cruës; c'est pourquoi ils en défendoient l'usage dans leurs jeûnes les plus rigoureux, afin de se priver volontairement d'une chose à laquelle ils prenoient tant de plaisir, & dont le goût leur étoit si agréable. Il y a de trois ou quatre sortes de ce Poivre. L'ordinaire est gros, longuet, & sans pointes: aussi l'apellent-ils vulgairement *Rocot Huchu*, c'est-à-dire *Poivre gros*, afin d'en marquer la différence. Ils le mangent avec leurs viandes, ou lorsqu'il n'est pas

en-

encore mûr, & qu'il n'a pas achevé de prendre sa couleur parfaite, qui est rouge. Il y a d'autre Poivre tirant sur le jaune, & d'autre qui est noir, mais je n'en ai jamais vu que de rouge en *Espagne*. On trouve une autre espèce de Poivre, qui est assez long, & de la grosseur du petit doigt. Celui-ci est estimé le meilleur, & voilà pourquoi on en usoit ordinairement dans la Maison du Roi, & de tous les *Yncas* ses parens. On l'apelloit bien *Huchu*, comme l'autre Poivre, mais j'ai oublié le nom adjectif qui en marque la différence. Il y en a encore de fort menu, & qui est attaché à une queuë, comme la cerise, & a à-peu-près la même figure. Cette sorte de Poivre est la plus piquante de toutes, & la plus estimée aussi, parce qu'elle n'est pas si commune; les Indiens la nomment *Chinchi Huchu*. On peut conjecturer que le Poivre est contraire au venin, de ce que les insectes & les reptiles venimeux l'ont naturellement en horreur. J'ai connu autrefois un Espagnol venu du *Mexique*, qui mangeoit deux grains de poivre brûlé à la fin du repas; parce, disoit-il, que cela lui éclaircissoit la vuë. Tous les Espagnols aussi qui viennent des *Indes* en mangent pour l'ordinaire, & l'aiment mieux que les autres épiceries des *Indes Orientales*. Ce n'est donc pas sans raison que les Indiens se préfèrent à tous les Fruits dont nous avons parlé ci-devant.

CHAPITRE XIII.

De l'Arbre apellé Maguey, *& du profit qu'on en retire.*

NOUS pouvons mettre avec raison l'Arbre que les Espagnols apellent *Maguey*, & les Indiens *Chuchau*, au nombre de ceux dont on retire un grand profit, comme nous l'avons remarqué dans un autre endroit. Le R. P. *Blas Valera* décrit en particulier la plupart des vertus & des propriétés de cet Arbre, que nous raporterons ici en peu de mots. Il dit donc, *Que cet arbre est fort laid, son bois léger, son écorce assez déliée, & sa hauteur de vingt piés; qu'au reste il y en a de gros, plus ou moins, les uns comme le bras, & les autres comme la cuisse; & que sa mouëlle est spongieuse & légère, & sert aux Sculpteurs & aux Peintres. Ses feuilles sont fort grosses, & longues d'environ demi-aune, fort amères en leur extrémité, & épineuses, ce qui fait que les Espagnols nomment cet arbre* Chardon. *Elles sont canelées, & l'eau de pluye qui s'y ramasse est bonne à ôter les taches des habits, à guérir les plaies chancreuses où il y a de l'inflammation, & à faire mourir les vers qui s'y engendrent. Les Indiens font avec cette eau de pluye une boisson extrêmement forte, qu'ils mêlent avec le* Mayz, *ou le* Quinua, *ou avec la semence de l'arbre* Mulli. *On s'en sert aussi pour faire du miel & du vinaigre. Si l'on fait bouillir ces feuilles avec leurs racines dans de l'eau de pluye, on fait un bain qui délasse extrêmement, & qui est propre à divers autres usages. Ces feuilles sont encore d'une grande utilité en les faisant secher, parce qu'on en tire une espèce de chanvre extrêmement fort, dont on fait des sandales*

les, de la ficelle, des cordes, & autres choses semblables. Quelquefois aussi les Indiens les coupent avant que d'être séches, & ils les mettent au courant des rivières, afin de leur faire perdre, à force d'être lavées, tout ce qu'elles ont de glutineux. Lorsqu'elles sont ainsi préparées, ils en tirent une autre sorte de chanvre plus grossier que le précédent, dont ils font les frondes qu'ils portent sur leurs têtes, & une étoffe qui ressemble à du canevas de Flandres ou à de l'étoupe. Mais le meilleur de ce chanvre est le dernier qu'ils en tirent, qui est le plus délié, & qui sert à faire des filets pour prendre des oiseaux. On tend ces filets d'un arbre à l'autre, ou aux avenuës des rochers, & on les teint de verd, afin que les oiseaux ne les pouvant distinguer des arbres, y soient pris plus facilement. Il y en a qui ont plus de vingt aunes de long, mais les autres sont plus petits. Les Indiens pilent les racines du Chuchau, *& en font de petits pains de savon, dont les femmes se lavent la tête. Car ce savon en apaise les douleurs, ôte les taches du visage, fait croître les cheveux & les teint en noir.* Tout cela est tiré du R. P. *Blas Valera :* j'y ai ajouté seulement la longueur des filets, parce que la chose mérite d'être observée.

Au-reste nous remarquerons ici, à l'occasion des dernières paroles du P. *Blas Valera*, la manière dont les Indiennes se teignent les cheveux en noir. Elles les portent fort longs, épars sur les épaules, sans d'autre coëffure si ce n'est qu'elles se serrent la tête d'une manière de ruban, qui est à-peu-près de la largeur du pouce: il en faut pourtant excepter les femmes des *Collas*, qui ont ordinairement la tête couverte, à-cause du froid excessif qu'il fait en leur Pays. Lorsque leurs cheveux deviennent châtains, ou qu'ils tombent en les peignant, elles se servent d'un moyen fort étrange pour réparer ces défauts. L'on fait bouillir dans une chaudière quelques herbes, entre lesquelles pouvoit bien être la racine de *Chuchau*, comme le remarque le R. P. *Blas Valera*, du-moins j'ai vu qu'on y mettoit diverses plantes, dont je ne saurois dire ni le nombre ni la qualité, parce qu'étant jeune lorsque je voyois faire cette composition, je n'y regardois pas de si près. Lors donc qu'une Indienne vouloit teindre ses cheveux, elle les plongeoit dans la chaudière où l'on avoit fait bouillir ces herbes; & pour empêcher que l'eau bouillante ne touchât jusqu'au crane, on lui couvroit le chignon du col. D'ailleurs on prenoit bien garde que l'eau chaude n'allât jusqu'à la chair, de peur qu'elle ne la brulât, & on teignoit en même tems les cheveux, qui ne trempoient point, & qui étoient sur la tête. Ces femmes se tenoient bien près de deux heures en cette posture, ou plutôt dans ce tourment volontaire: elles tiroient ensuite leurs cheveux de la chaudière, plus noirs & plus luisans que ne sont les plumes d'un corbeau qui sort de muë. J'ai souvent admiré la patience & l'extravagance de ces femmes; mais enfin j'ai cessé d'en être surpris, lorsque j'ai vu, depuis mon arrivée en *Espagne*, que plusieurs Dames Espagnolles parfument leurs cheveux de souffre, les trempent dans de l'eau forte pour les dorer, & les exposent au Soleil en plein midi durant les plus violentes chaleurs de la Canicule, sans y comprendre quantité d'autres inventions qui ne sont pas moins scandaleuses & pernicieuses à l'ame, que celles qui étoient pratiquées par les Indiennes. On peut connoître, par la conduite des unes & des autres, le pouvoir qu'a sur l'esprit des femmes le désir immodéré de paroître belles.

CHAPITRE XIV.

Du Plane, du Pin, & de quelques autres Arbres.

POUR revenir aux Arbres & à leurs fruits, nous ne parlerons ici que des plus remarquables, qui croîssent au *Pérou* dans le Pays des *Antis*, dont le terroir est plus chaud & plus humide que dans les autres Contrées; nous ne parlerons même que de quelques-uns, pour éviter la longueur. Parmi tous ces Arbres, il faut donner le prémier rang à celui que les Espagnols apellent *Plane*. Il est semblable à la palme, & a ses feuilles dressées en haut, fort larges & vertes. Ces arbres naîssent naturellement à la campagne, dans un Pays pluvieux comme celui des *Antis*. Du milieu de ses feuilles sort une grape qui contient plus ou moins de fruit, quelquefois au nombre de trois-cens, comme le remarque le R. P. *Acosta*, Liv. IV. Chap. 21. Il naît dans une peau naturelle, qui n'est ni gousse ni écorce, & d'où il est facile de le tirer, ayant environ un quart d'aune de long & trois doigts d'épais.

Le R. P. *Blas Valera*, qui a parlé de ces raisins, dit que lorsqu'ils commencent à mûrir, les Indiens les cueillent, pour empêcher que par leur pesanteur ils ne fassent crouller l'arbre, qui est fort tendre, & dont le bois n'est bon à rien, pas même à brûler. Après cela ils les mettent dans quelques vaisseaux, & les couvrent d'une certaine herbe qui les fait mûrir. La mouëlle en est fort tendre & si douce, que ce fruit seché au Soleil peut passer pour une confiture très-excellente: ils l'accommodent en diverses façons, & le mangent tantôt crud & tantôt cuit dans leurs potages: ils en font aussi des conserves différentes avec du miel & du sucre: celui qui mûrit sur l'arbre, est de meilleur goût. Les plus hauts Planes sont de deux aunes. Il y en a d'autres qui sont plus petits que ceux-ci. Pour les distinguer des grands, les Espagnols les apellent des *Dominiques*, parce que lorsque le fruit commence à paroître la peau en est blanche, & lorsqu'il est mûr elle tient du blanc & du noir. Ces fruits sont la moitié moindres que les autres, & beaucoup meilleurs, mais pas en si grand nombre.

Il y a un autre Fruit en ce Pays-là, que les Espagnols apellent des *Pommes de Pin*, pour la grande ressemblance de l'un à l'autre, quoiqu'il n'y en ait du-tout-point pour le goût. Après que la gousse en est ôtée, on découvre au-dedans une certaine mouëlle blanche fort savoureuse, & où il n'y a rien qui ne soit bon à manger. Elle tire tant soit peu sur l'aigre, ce qui fait qu'elle en aiguise davantage l'apétit. Ce fruit est deux fois plus gros qu'une pomme de pin ordinaire.

On trouve un autre Fruit dans le même Pays des *Antis*, que les Espagnols apellent *Blanc-manger*; parce qu'on diroit en le coupant par le milieu, que ce sont deux écuelles qui en sont pleines, tant il lui ressemble en couleur & en goût.

goût. Il y a au-dedans des pepins noirs tels que des amandes, mais qui ne valent rien à manger. Ce fruit ressemble à-peu-près à un petit melon, & a l'écorce aussi dure qu'une citrouille sèche, au-dedans de laquelle s'engendre cette mouëlle exquise dont je viens de parler, qui est si apétissante. Le Pays des *Antis* produit encore plusieurs autres fruits semblables, tels sont ceux que les Espagnols apellent amandes & noix, à-cause du raport qu'ils ont aux nôtres. Car les prémiers Espagnols qui passèrent aux *Indes*, attribuèrent sur la moindre ressemblance le nom des choses que nous avons en *Espagne*, à celles de ces Pays éloignés, quoiqu'elles soient fort différentes, & qu'il y en ait même plusieurs de contraires à l'égard du goût & des effets qu'elles produisent; les noix & les amandes sont de ce nombre. Nous ne les décrirons pas non plus que quantité de semblables Fruits & de Légumes qui croîssent dans les Pays des *Antis*, & qui sont de peu d'importance, pour passer à ce qu'il y a de plus considérable.

CHAPITRE XV.

De la précieuse Feuille apellée Cuca, *& du Tabac.*

NOUS parlerons amplement de l'Herbe que les Indiens apellent *Cuca*, & les Espagnols *Coca*, parce qu'elle est une des principales richesses du *Pérou* pour le grand commerce qu'on en fait, & que les Indiens l'estiment si fort pour les grandes propriétés qu'ils y ont découvertes, & que les Espagnols ont éprouvées dans la Médecine. Je raporterai ce qu'en a écrit le R. P. *Blas Valera*, parce qu'il a été plusieurs années dans le *Pérou*, d'où il ne partit que trente ans après mon départ, & qu'il a vu l'expérience de ce qu'il en dit. *Le* Cuca, dit-il, *est un arbrisseau aussi gros que la vigne. Il a fort peu de branches, & beaucoup de feuilles extrêmement déliées. Elles sont longues à-peu-près comme la moitié du pouce, & larges comme le même doigt. Quoique leur odeur ne soit pas fort agréable, elle ne laisse pas d'être bonne. Les Espagnols apellent ces feuilles* Cuca, *aussi-bien que les Indiens. Ces derniers les aiment si fort, qu'ils les préférent à l'or, à l'argent, & aux pierreries. Ils les cultivent aussi avec grand soin. On les fait secher au Soleil; & lorsqu'on en veut user, on en attire l'odeur, & on mâche les feuilles sans les avaler : elles fortifient tellement le corps, que les Ouvriers, qui en ont ainsi dans la bouche, peuvent travailler un jour entier sans manger. La* Cuca *préserve le corps de plusieurs maladies, aussi les Médecins s'en servent en différentes manières. Réduite en poudre elle a une vertu spécifique d'empêcher que les plaies ne s'enveniment, de fortifier les os rompus, d'échauffer le corps, & de guérir les vieilles blessures où les vers commencent à se mettre. Que si elle a la vertu de guérir les maux externes, il y a bien aparence qu'elle ne guérit pas moins bien les internes. D'ailleurs la* Cuca *aporte un si grand profit, qu'aujourd'hui les rentes de l'Evêque, des Chanoines & des autres Officiers de l'Eglise*

Cathédrale de Cuzco, *proviennent pour la plus grande partie des dîmes qu'ils en reçoivent. Ajoutez à cela que plusieurs Espagnols se sont enrichis, & s'enrichissent tous les jours, par le grand commerce qu'ils en font: cependant malgré tous ces avantages, il y a des gens qui ne les connoissant point, ont parlé & écrit beaucoup contre cet Arbrisseau, fondés seulement sur ce que du tems des anciens Gentils, & du nôtre même, il s'est trouvé des Sorciers & des Enchanteurs, qui ont offert de ces feuilles à leurs Idoles, d'où ils concluent qu'il seroit bon d'en défendre tout-à-fait l'usage. Je répons à cela que leur conseil ne seroit pas à rejetter, s'ils pouvoient prouver que les Indiens n'offrent au Diable que cette seule plante. Mais le contraire paroît en ce qu'ils ont sacrifié, & qu'ils ne sacrifient que trop souvent les Légumes, les Fruits, & les autres choses qui viennent dans la terre, & qu'elle pousse au-dehors: ils lui présentent même en offrande leur boisson ordinaire, de l'eau froide, de la laine, des habits, du bétail, & pour le dire en un mot, tout ce qu'ils ont. Cela étant, il faut qu'on m'avouë qu'ils sont également à blâmer de toutes ces choses, & que ce qu'on doit faire pour leur avantage, c'est de leur aprendre d'en user chrétiennement, & de quiter leurs supèrstitions, pour n'adorer qu'un seul Dieu.* J'ajouterai pour suplément à ces paroles du P. *Blas Valera*, que cet Arbrisseau est de la hauteur d'un homme; que lorsque les Indiens le veulent planter, ils l'apuyent sur des échalas; mais ils prennent garde surtout qu'il n'y ait point de racine double, pour si petite qu'elle soit, parce qu'il ne faudroit que cela pour faire secher la plante. Ils cueillent les feuilles de chaque branche, depuis sa tige jusqu'au rejetton, auquel ils ne touchent point, parce que s'ils le faisoient toute la branche se sècheroit. Cette feuille est semblable à celle de l'arbousier, mais elle est quatre fois plus mince. Après qu'on a cueilli ces feuilles, on les sèche au Soleil, mais on prend garde de ne les pas secher trop ni trop peu; parce que si on les sechoit trop, elles perdroient beaucoup de leur verdure, qu'on estime fort; & si on ne les sechoit pas assez, l'humidité les feroit pourrir dans les paniers où on le met pour les transporter d'un lieu à un autre. Ces paniers sont faits de roseau, qu'on fend par le milieu; car dans ces Provinces des *Antis*, on y trouve de toutes sortes de roseaux, de gros & de déliés. Les feuilles des gros ont plus d'un tiers d'aune de large, & demi-aune de long: on s'en sert à couvrir les paniers par-dehors, pour empêcher que la *Cuca* ne se mouille, parce que l'humidité lui est tout-à-fait contraire; puis ils en lassent ces corbeilles d'une manière de chanvre & de filasse, qui se trouve dans cette Contrée. L'on cueilloit cette herbe trois fois l'année. Mais si on la fait bien sarcler, elle croît en très-grande quantité, parce que la terre est extrêmement chaude & humide en cette Contrée; & l'on avance chaque récolte de plus de quinze jours, desorte que peu s'en faut qu'il n'y en ait quatre dans l'année. Cela me fait souvenir qu'un certain Métayer fort avare, qui avoit persuadé à ceux qui tenoient à ferme les plus riches terres d'autour de *Cuzco*, de sarcler le plus exactement qu'ils pourroient les lieux où cette Plante croîssoit, ôta par ce moyen aux Dîmeurs de l'année suivante les deux tiers des dîmes de la prémière récolte, ce qui fit naître entr'eux un procès dont je négligeai de savoir le succès. La *Cuca* est encore fort-bonne pour rafermir les dents, & en apaiser le mal: d'ailleurs on croit communément que celui qui mâche cette herbe, en est

eſt beaucoup plus fort. Je confirmerai cela par un conte que j'ai ouï faire, dans mon Pays, à *Rodrigo Pantoya*. Ce Cavalier, également illuſtre par ſa naiſſance & par ſa vertu, rencontra, en allant de *Cuzco* à *Rimac*, un pauvre ſoldat Eſpagnol (car il y en a là de pauvres auſſi-bien qu'ici) qui portoit ſur ſes épaules une petite fille, qui n'avoit qu'environ deux ans. Comme ce Cavalier le connoiſſoit depuis longtems, il lui demanda pourquoi il s'étoit ainſi chargé. C'eſt, répondit l'Eſpagnol, parce que n'ayant pas dequoi louër un Indien pour porter ma fille, je ſuis contraint de le faire moi-même. Pendant que ce ſoldat parloit ainſi, *Pantoya* prit garde qu'il avoit la bouche pleine de *Cuca*; & comme les Eſpagnols avoient alors en horreur tout ce que les Indiens mangeoient & buvoient, apellant idolâtrie juſqu'à leurs actions les plus indifférentes, & particulièrement la coutume qu'ils avoient de mâcher la *Cuca*, ce Cavalier l'interrompit pour lui dire, qu'il étoit fort étonné de ce que dans la néceſſité où il étoit il mangeoit de cette Plante, à l'exemple des Indiens; quoiqu'il n'ignorât pas ſans-doute que les Eſpagnols l'ont extrêmement en horreur. Il faut que je vous avouë, lui répondit le ſoldat, qu'il n'y a pas longtems qu'elle m'étoit auſſi odieuſe qu'à vous. Mais la néceſſité, qui contraint la loi, m'a réduit à faire comme les Indiens, & à la mâcher. Car il faut que vous ſachiez que cette Plante me donne la force & la vigueur qu'il faut pour réſiſter à cette fatigue, & que ſi je n'en avois à la bouche il me ſeroit impoſſible de porter l'enfant dont je ſuis chargé. *Pantoya* fut fort ſurpris de l'entendre parler ainſi, & il en fit le conte en divers endroits; deſorte que depuis ce tems-là, les Eſpagnols commencèrent à croire que les Indiens uſoient de cette herbe plutôt par néceſſité que par gourmandiſe; ce qui eſt d'autant plus vraiſemblable, que le goût n'en eſt point-du-tout bon. Nous dirons ci après comment on tranſporte cette plante à *Potoſi*, & quel en eſt le commerce: il y a aparence que ſi on pouvoit la tranſporter hors du Royaume ſans beaucoup de peine & ſans de grands frais, on en tireroit un grand profit.

Nous avons parlé, dans un autre endroit, de la Plante que les Eſpagnols apellent *Tabaco*, & les Indiens *Sayri*, de laquelle le Docteur *Monardès* écrit des choſes merveilleuſes & preſque incroyables. Il n'eſt pas beſoin de louër ici la Salſepareille, puiſque tout le monde ſait qu'on s'en ſert heureuſement pour guérir la verole, & pluſieurs autres maladies. Je ne parlerai pas de quantité d'herbes ſemblables, qui naiſſent dans le *Pérou*, & qui ſont ſi propres à la Médecine, que comme dit le R. P. *Blas Valera*, ſi on les connoiſſoit toutes, il ne ſeroit pas beſoin de tranſporter aux *Indes* de celles d'*Eſpagne* ni des autres Pays. Mais les Médecins Eſpagnols s'apliquent ſi peu à cette étude, qu'ils ont perdu, par leur négligence, la connoiſſance de celles-là mêmes dont les Indiens ſavoient autrefois les propriétés. Pour les Herbes potagères, elles y ſont en ſi grand nombre, qu'il ſeroit bien difficile de les décrire en détail. Il ſuffira de dire que les Indiens mangent de toutes indifféremment, ſoit qu'elles ſoient douces ou amères, cuites ou cruës, comme nous mangeons les raves & les laituës. Ils s'en ſervent auſſi, comme nous, dans leurs potages & dans leurs ragouts; car c'eſt là l'aliment le plus commun des gens qui n'ont pas le moyen d'avoir du poiſſon, ni de la chair en abondance. Pour ce qui eſt des herbes amères,

mères, comme ſont les feuilles du *Cunchu*, & ainſi des autres, après les avoir fait bouillir dans deux où trois eaux, ils les ſèchent au Soleil, & les gardent pour les manger en Hiver, quand la ſaiſon des herbes eſt paſſée: ils prennent tant de ſoin pour en faire proviſion, qu'ils recueillent même la mouſſe marine, & les inſectes qui s'engendrent le long de l'eau.

CHAPITRE XVI.

Du Bétail des Péruviens.

LE R. P. *Blas Valera* dit que le Bétail du *Pérou* eſt ſi doux & ſi privé, principalement les Bêtes de charge, que les enfans mêmes les font aller où ils veulent. Il y en a de deux ſortes, les unes ſont moindres que les autres. Les Indiens leur donnent en général le nom de *Llama* qui ſignifie *troupeau*, & apellent le Berger *Llama Michec*. Ils nomment le plus gros Bétail *Huanacullama*, parce qu'il reſſemble en tout à l'animal ſauvage qu'on apelle *Huanacu*, à la réſerve de la couleur; car le *Huanacu* privé eſt de toute ſorte de couleurs, comme les chevaux d'*Eſpagne*, au lieu que le ſauvage eſt ſimplement de couleur baye. Ces Bêtes ſont de la hauteur des Cerfs d'*Eſpagne*; & il n'y a point d'animal auquel elles reſſemblent mieux qu'au Chameau, ſi on en ôte la boſſe & le tiers de la taille. Le cou en eſt fort long & poli, & la peau dure. Les Indiens la préparoient avec du ſuif afin de l'adoucir, & ils en faiſoient des ſemelles pour leurs ſouliers: mais ils étoient obligés de ſe déchauſſer en tems de pluye, & lorſqu'ils vouloient paſſer quelque ruiſſeau, parce que, comme le cuir n'étoit pas corroyé, il ſe gâtoit à l'humidité. Les Eſpagnols en faiſoient de fort beaux harnois de cheval, ſemblables à ceux qui viennent de Barbarie. On ſe ſert auſſi de ces animaux, comme de bêtes à charge, pour tranſporter les marchandiſes d'un lieu à un autre. Leur voyage le plus ordinaire, à-cauſe que c'eſt un Pays plat, eſt depuis *Cuzco* juſqu'à *Potoſi*, d'où il y a environ deux-cens lieuës. Mais on porte auſſi des marchandiſes de pluſieurs autres endroits dans ces mines. Je me ſouviens que dans le tems que j'étois dans cette ville, il y avoit plus de mille de ces animaux, deſtinés pour faire le tranſport des marchandiſes, qui ne faiſoient qu'aller & venir. Leur charge étoit d'environ deux-cens livres, & leur journée de trois lieuës ſeulement; car ils ne peuvent pas ſuporter beaucoup la fatigue, & vont aſſez lentement; & ſi on les tire de leur pas ordinaire, ils ſe laſſent auſſi-tôt, & ſe laiſſent tomber ſans qu'il ſoit poſſible de les faire relever, quelque peine qu'on y prenne, pas même en les déchargeant, deſorte qu'on eſt contraint de les écorcher. La Nature ne leur ayant point donné de cornes comme aux cerfs, ni d'autres armes pour ſe défendre quand quelqu'un s'aproche d'eux pour les relever, ils lui vomiſſent contre le viſage. Les Eſpagnols donnent à ces animaux le nom de Brebis & de Moutons, quoiqu'il y ait aſſez de différence des uns aux autres, comme nous l'a-

vons

vons dit. Quand ils ont quelques marchandises à transporter sur ces animaux, ils vont tous en troupes; & ils en mènent toujours quarante ou cinquante qui ne sont point chargés, afin que ceux-ci supléent au défaut des autres qui le sont, & auxquels ils ôtent leur fardeau aussi-tôt qu'ils les reconnoissent foibles. Il n'y a point de meilleure viande au monde que celle de cet animal; elle est tendre, saine, & de fort bon goût; aussi les Médecins en ordonnent aux malades préférablement à la volaille, surtout de leurs petits, qu'on nomme Agneaux quand ils n'ont que quatre ou cinq mois.

Il y eut dans le *Pérou* en 1544. & 1545. du tems du Viceroi *Blasco Nunnez Véla*, une gale contagieuse à ces animaux, qu'on n'avoit jamais vuë jusqu'alors; on la nommoit *Caraché*. Ce mal commençoit par les cuisses & par le ventre, d'où il s'étendoit par tout le corps, & y faisoit une croute de deux ou trois doigts d'épais, principalement sur le ventre, qui en étoit attaqué plus cruellement que les autres parties. Il s'y faisoit des trous si profonds qu'ils perçoient jusqu'à l'os, & étoient couverts de durillons, d'où sortoit une eau sanieuse & purulente effroyable à voir; desorte qu'en fort peu de jours toutes les bêtes qui en étoient atteintes, devenoient si maigres qu'elles en mouroient. Ce mal contagieux emporta bien les deux tiers du bétail, grand & petit, savoir des *Pacos* & des *Huanacus*. Cette contagion passa plus avant aux bêtes sauvages, principalement aux *Huanacus* & aux *Vicunnas*. Il est vrai qu'ils n'en furent pas attaqués si violemment que les autres, à-cause que le climat où ils vivent est froid, & que le nombre n'en est pas si grand que des privés. Les Renards n'en furent pas exemts: ce venin les infecta si cruellement, qu'en l'an 1548. du tems que *Gonçalo Piçarro* entra dans *Cuzco* après la victoire de *Huarina*, il y en avoit plusieurs qui se sentans attaqués de cette peste, entroient de nuit dans la ville, où l'on en trouvoit de vifs & de morts étendus par terre dans les ruës, ayant le corps percé en deux ou trois endroits par la malignité de cette humeur venimeuse. Les Indiens, qui ont accoutumé de tirer des présages de tout, s'imaginèrent que la maladie de ces renards présageoit la mort de *Gonçalo Piçarro*, qui arriva en effet quelque tems après.

On essaya, dès le commencement, divers remèdes pour arrêter ce fleau: aussitôt qu'une bête en étoit attaquée, on la tuoit, ou on l'enterroit toute vive, comme le remarque le R. P. *Acosta*, Liv. IV. Chap. 41. Ce remède n'ayant point réüssi, on s'imagina qu'un caustique composé de souffre, d'arsenic, & d'autres matières violentes, seroit propre à guérir ce mal. Mais bien loin que cela servît de quelque chose, au-contraire les bêtes en mouroient plutôt. On s'avisa ensuite de mettre sur la partie malade du sain-doux tout bouillant, & cela ne servoit encore qu'à l'aigrir. En un mot ils y faisoient plusieurs autres choses dont je ne me souviens pas, qui leur furent inutiles. Mais enfin, après toutes ces expériences, on trouva à-propos d'oindre la partie malade avec du sain-doux tiède, & de bien prendre garde que le mal n'allât point plus avant que les cuisses, où il commençoit à se former: soit que ce remède fût bon, ou que la mauvaise influence qui présidoit à ce mal vînt à s'adoucir, quoiqu'il en soit, il s'apaisa si bien qu'il n'a jamais été depuis si cruel qu'il le fut alors; desorte qu'il y a bien aparence qu'on fait tant de cas des pourceaux, à-

cause du sain-doux qu'on en tire, qui est un antidotte contre ce fleau. Mais il faut remarquer, que quoique cette contagion fût si universelle, les Cerfs ni les Daims, non plus que les autres bêtes semblables, n'en furent point atteints. Je ne veux pas oublier que ceux de *Cuzco* prirent en ce tems-là *St. Antonin* pour leur Patron, afin d'être délivrés de cette peste par ses prières: ils célèbrent encore aujourd'hui, tous les ans, une fête solemnelle en son honneur.

Quoique les Indiens entretiennent un grand nombre de ces bêtes de charge pour transporter leurs marchandises, & que les voyages qu'il faut faire soient assez longs, ils dépensent très-peu en pâture, en établage, en fers, en bâts, & en autres choses semblables, dont les Voituriers ont besoin. Lorsque les bêtes ont fait leur journée, ils leur ôtent le fardeau, & les mettent à la campagne pour y paître, & ils les nourrissent ainsi tout le long du chemin sans leur donner ni grain ni paille, quoiqu'elles mangent bien de la *çara* si on leur en donne; mais ce bétail est si noble, qu'il se passe même de grain en travaillant. Il n'est nullement nécessaire de le ferrer, à-cause qu'il a le pié fourchu; ni de le bâter, parce qu'il a assez de laine pour souffrir sans incommodité la charge qu'on lui met dessus, pourvu-que le Voiturier prenne soin que la charge ne touche point à l'épine du dos, par où ces animaux pourroient être incommodés à la mort. Ces fardeaux ne sont point attachés avec des cordes, parce que la pesanteur l'emportant d'un coté plus que de l'autre, elles pourroient pénétrer dans la chair & les blesser, mais ils se maintiennent joints ensemble sur l'échine par un égal contrepoids. Les Indiens s'entr'aident à les charger, & à les décharger; parce qu'ayant à mener, comme je l'ai dit, quantité de ce bétail, il ne seroit pas possible qu'un homme seul y pût suffire. Les Marchands qui les conduisent, dressent toutes les nuits des tentes à la campagne & y serrent leur marchandise, sans se retirer dans les villes, parce qu'il seroit trop pénible & trop long de tirer le bétail hors des champs. Ils emploient quatre mois entiers à faire ce voyage de *Cuzco* à *Potosi* ou à en revenir, sans compter le séjour qu'ils y font pour débiter leurs marchandises. Les meilleurs de ces Moutons valent à *Cuzco* environ dix-huit ducats, & les ordinaires en coutent bien douze ou treize. Les marchandises qu'on transportoit à *Potosi* lorsque j'étois au *Pérou* étoient la *Cuca*, des étoffes pour faire des habits aux Indiens, des marchandises d'*Espagne*, du vin, de l'huile, des confitures, & enfin toute sorte de provisions. J'ai apris de plusieurs Marchands qui faisoient ces voyages, qu'en certains endroits ils ont vendu plus de trente poids d'argent un panier de *Cuca*. Cependant quoique les Espagnols & les Indiens, après y avoir débité leurs marchandises, s'en retournâssent de ce voyage si chargés d'argent qu'ils en avoient jusqu'à cinquante & cent-mille poids, ils ne s'en cachoient à personne, & couchoient au milieu des champs avec ces trésors, sans avoir à craindre ni les assassins ni les voleurs. Ils n'avoient pas plus à craindre les voleries & la mauvaise foi dans les traités qu'ils faisoient ensemble, pour les marchandises & l'argent qu'ils se confioient les uns aux autres: car quelque grand que fût l'emprunt, ils ne faisoient ni promesse ni obligation, leur seule parole suffisoit, & ils la tenoient inviolablement après l'avoir donnée. Il est mê-

même arrivé plusieurs fois à des Espagnols, de jouër des sommes qui leur étoient duës par des personnes absentes & fort éloignées de l'endroit où ils se trouvoient alors, sans qu'il fût besoin de dire autre chose à celui qui avoit gagné si ce n'est, *Vous direz à un tel qu'il ait à vous payer la somme qu'il me doit, & que vous m'avez gagnée :* cela suffisoit pour le crédit de celui qui avoit gagné, & lui faire toucher cette somme, quelque grande qu'elle fût. On peut voir par-là de quel poids étoit la seule parole d'un Marchand, d'un Bourgeois, ou de quelque Seigneur des *Indes*, & le cas qu'on faisoit alors de la bonne foi. La sureté qui se trouvoit parmi ces Peuples dans les villes, sur les grands chemins, & à la campagne, étoit si grande, qu'on pouvoit à juste titre apeller cet Age *le Siècle d'or*. J'ai même ouï dire qu'elle n'y manque pas encore aujourd'hui.

En tems de Paix, les plus aguerris & les plus nobles, pour n'être point oisifs, faisoient des sociétés entr'eux pour aller à *Potosi*, faire ce commerce d'habits à l'Indienne, & de l'herbe de *Cuca*, qu'ils y vendoient en gros. De quelque condition qu'ils fûssent, il leur étoit permis de faire valoir leur bien & de trafiquer, pourvu-que ce ne fût point en étoffes d'*Espagne*, qui devoient être venduës à l'aune dans les boutiques. Ainsi plusieurs de ces Gentilshommes étoient bien aises de faire ce voyage; & parce qu'ils ne pouvoient s'accommoder à la marche lente des moutons qui étoient chargés, ils battoient la campagne de l'un & de l'autre coté du chemin, pour prendre du gibier. Ils avoient des oiseaux, des chiens couchans & des arquebuses; desorte qu'à l'arrivée au gîte, ils aportoient tantôt une douzaine de Perdrix, tantôt un *Huanacu* ou une *Vicunna*, ou quelque autre Bête fauve, dont il y en a quantité dans un si vaste Pays. De cette manière ils trouvoient tant de plaisir à ce voyage, soit en allant, ou à leur retour, qu'ils sembloient plutôt aller à la chasse que négocier. Aussi les plus riches Bourgeois des villes aprouvoient-ils fort cet exercice, ils louoient beaucoup les Gentilshommes & les Soldats qui s'y adonnoient. Le R. P. *Joseph Acosta*, Livre IV. Chap. 41. dit plusieurs choses de ce bétail de charge qui étoit le principal, & des grands profits qu'on en tiroit. Quant aux moindres bêtes, qu'ils apellent *Pacollama*, il s'en faut beaucoup qu'on en fasse tant d'état que des autres. Aussi ne sont-elles propres, ni à porter des fardeaux, ni à d'autres services, outre que la chair n'en est pas si bonne. Quant à la laine, elle est extrêmement fine & fort longue. Ils s'en servent d'ordinaire pour s'habiller, & ils en font de ces trois sortes d'étoffes dont nous avons parlé ci-dessus, & qu'ils teignent si bien que la couleur ne s'efface jamais. Les Indiens ne tirent aucun profit du lait de l'un ni de l'autre de ce bétail, ils ne le mangent point, & n'en font aucun fromage; aussi ces animaux n'en ont-ils pas trop pour la nourriture de leurs petits. Je me souviens que de mon tems, on ne voyoit pas d'autre fromage au *Pérou* que celui de *Mallorque*, qui étoit fort estimé. Ils nomment le lait & la tette *Nunnu*, & se servent du même mot pour dire *alaiter*, confondant l'action de la mère & de l'agneau qui tette. Les Indiens n'avoient point alors de ces différentes sortes de chiens que nous avons en Europe, quoiqu'ils en eûssent de grands & de petits, qu'ils apelloient *Alco*.

CHAPITRE XVII.

De plusieurs sortes d'Animaux Sauvages.

AVANT que les Espagnols entrâssent dans le *Pérou*, il n'y avoit que de ces deux espèces d'Animaux privés, que nous avons apellés *Paco* & *Huanacu.* Mais ils avoient un plus grand nombre de Bêtes sauvages, parce qu'ils s'en servoient comme des privées. Ils mettent dans ce rang l'espèce de celles qui ressemblent aux *Huanacus*, dans la forme & dans la taille ; de-là vient qu'ils confondent l'un & l'autre ensemble, & apellent de ce même nom le plus gros bétail. La chair en est bonne, quoiqu'elle ne le soit pas tant que celle des animaux privés. Les mâles sont toujours au guet sur les hautes collines, pendant que les femelles paîssent au bas. Que s'ils découvrent quelqu'un, ils hennissent aussi-tôt comme des chevaux, pour les avertir qu'elles ayent à se retirer. Que si on les poursuit, ils les mettent devant eux comme à l'avant-garde, & semblent les chasser en prenant la fuite. La laine de ces *Huanacus* est courte & fort rude, ce qui n'empêchoit pas qu'elle ne fût fort propre pour en habiller les Indiens, qui de mon tems couroient ces animaux avec des levriers, & en tuoient quantité.

La *Vicunna* est à-peu-près semblable au moindre bétail, qu'on apelle *Paco.* Cet animal, qui est fort délicat, a peu de chair, & beaucoup de laine extrêmement fine. Il a des propriétés qui servent fort à la Médecine, comme le remarque le R.P. *Acosta*, qui observe la même chose de beaucoup d'autres Animaux, & de quantité d'Oiseaux qui sont dans les *Indes.* Mais comme il écrit en général de tout le Nouveau Monde, il est à-propos, ce me semble, de considérer attentivement ce qu'il raporte en particulier des singularités du *Pérou*, de plusieurs desquelles que je décris ici, je m'en remets à son jugement. La *Vicunna* est plus haute de corps qu'une chèvre. Elle est de couleur fauve, & si légère à la course qu'il n'y a point de levrier qui la puisse atteindre. On tuë ces animaux à coups d'arquebuses, ou bien l'on fait des enceintes pour les prendre, comme on faisoit du tems des *Yncas.* Ils paîssent d'ordinaire sur les montagnes, & tout auprès de la neige. La chair n'en est pas si bonne à manger que celle du *Huanacu*; cependant les Indiens ne laissoient pas de l'estimer, parce qu'ils manquoient de viande.

Les Cerfs du *Pérou*, que les Indiens apellent *Taruca*, sont beaucoup moindres que ceux d'*Espagne.* Du tems des Rois *Yncas* il y avoit une si grande quantité de ces bêtes fauves, qu'elles entroient jusques dans les villes. Il y a aussi des Chamois & des Chevreuils, & c'est de ces animaux sauvages qu'on tire aujourd'hui la Pierre de Bésoard, dont on ne parloit point de mon tems. Il se trouve encore de deux ou trois différentes espèces de Loups-Cerviers, apellés *Ozcollo.* On y trouve aussi beaucoup de Renards, on les nomme *Atac*, & ils

ils ſont moindres que ceux d'*Eſpagne*. Je ne parle pas de beaucoup d'autres Animaux plus petits que nos chats, parmi leſquels ſont remarquables ceux que les Indiens apellent *Annas*, & les Eſpagnols *Zorina*, qui mériteroient d'être eſtimés autant que l'Ambre & le Muſc, ſi l'odeur en étoit auſſi bonne qu'elle eſt mauvaiſe & inſuportable. Ils vont de nuit par la ville, & quoique les portes & les fenêtres des maiſons ſoient fermées, cela n'empêche pas qu'on n'en ſente la puanteur de cent pas: deſorte que ſi ces animaux n'étoient pas en petit nombre, ils ſeroient capables d'empoiſonner tout le monde. Il y a auſſi des Lapins champêtres & domeſtiques, qui diffèrent les uns des autres en couleur & en goût. Ils les apellent *Coy*, & ils ne reſſemblent point-du-tout à ceux d'*Eſpagne*. Les Eſpagnols y en ont peuplé de domeſtiques, que les Indiens eſtiment fort, & qu'ils mangent par délicateſſe. Les autres Lapins apellés *Viſcacha*, diffèrent beaucoup de ceux-ci. Ils ont la queuë de la longueur de celle d'un chat, & font leur gîte dans les déſerts, parmi les neiges & les glaces, où les Indiens ne laiſſent pas de les aller chercher, & de les tuër pour s'en nourrir. Le poil en eſt fort doux, & la couleur aproche de celle qu'on apelle gris de ſouris. Du tems des Rois *Yncas* on ſe ſervoit du poil de la *Viſcacha*, pour diverſifier les couleurs de la plus fine laine qu'ils eûſſent. Les Indiens en faiſoient ſi grand cas, qu'ils ne le mêloient que dans les étoffes qu'on faiſoit pour les habits des Gentilshommes.

CHAPITRE XVIII.

Des Lions, des Ours, des Tigres, des Singes, & des Guenons.

IL ſe trouve dans ce Pays-là quelques Lions apellés *Puma*, qui ne ſont ni ſi grands ni ſi farouches que ceux d'Afrique. Il y a auſſi des Ours nommés *Veumari*, mais en petit nombre; parce que ces animaux farouches paîſſent ordinairement ſur les hautes montagnes, & qu'il n'y en a point dans le *Pérou*; outre qu'on en purgeoit le Pays, dans les chaſſes générales que les *Yncas* faiſoient. Quant aux Tigres, il n'y en a que dans la Contrée des *Antis*, à-cauſe de ces hautes montagnes où l'on voit encore les prodigieuſes Couleuvres qu'on nomme *Amaru*, qui ſont de vingt-cinq à trente piés de long, & plus groſſes que la cuiſſe. Il y a auſſi dans cette Province une grande quantité d'autres Couleuvres plus petites nommées *Machachuay*, des Vipères fort dangereuſes, & d'autres Reptiles qui ne ſe trouvent point dans le *Pérou*. Je me ſouviens qu'un Eſpagnol, que j'ai connu autrefois, tua dans cette Province des *Antis* une grande Lionne, qui avoit gagné le haut d'un arbre de quatre coups qu'il lui tira; & qu'on lui trouva dans le ventre deux fâns de Tigre, qui étoient tous tachetés comme leur père. J'ai oublié comment on nommoit les Tigres dans la Langue générale du *Pérou*, & je n'en puis dire autre choſe ſi ce n'eſt qu'il n'y a point, dans tout mon Pays, d'animal plus cruel ni plus fa-

farouche que celui-là. Si quelqu'un me taxe de peu d'esprit pour avoir oublié ma propre Langue, je lui répondrai qu'il y a déjà quarante-deux ans que je ne la parle plus, & que j'ai négligé de l'entretenir par la lecture, mais j'avouë que j'ai eu tort en cela. Cependant il me semble que le Tigre s'apelle *Ututuncu*, quoique le R. P. *Acosta*, qui écrit ce mot *Ototoncos* par une corruption ordinaire aux Espagnols, ait donné ce nom à l'ours. Il me permettra de lui dire, qu'il y a plus d'aparence qu'il se trompe que moi. Il y a encore d'autres Animaux, qui ressemblent à des vaches, & qui sont à-peu-près de la grandeur d'une petite genisse, & qui n'ont aucunes cornes. Leur peau est fort estimée, parce qu'on en fait des collets comme ceux du bufle, qui sont si forts qu'il y a des gens qui prétendent qu'ils sont mieux à l'épreuve qu'une cotte-d'armes. Je passe ce que l'on raconte des *Javaris*, qui sont semblables à des pourceaux, parce qu'il y a très-peu de ces animaux dans la Province des *Antis*, qui est à la frontière du *Pérou*, & que je n'ai pas dessein de traiter de ce qu'on trouve de singulier dans les autres Provinces qui en sont éloignées. Il y a aussi beaucoup de Guenons & de Singes, grands & petits, dont les uns ont une queuë, & les autres n'en ont point.

Il me seroit facile de dire ici plusieurs choses de la nature & des subtilités de ces Animaux. Mais parce que le R. P. *Acosta*, Liv. IV. Chap. 39. en a raporté que j'ai moi-même vuës en partie, & dont je me souviens d'avoir ouï parler aux Indiens & aux Espagnols, je me contenterai de mettre ici ses paroles. *Il y a*, dit-il, *un nombre infini de Guenons dans toutes les montagnes des Iles & de la Terre-Ferme des* Andes. *Quoique ces animaux soient en général de la race des Singes, cela n'empêche pas qu'il n'y ait de la différence, en ce qu'ils ont la queuë fort longue, & qu'il y en a qui sont trois ou quatre fois plus grands que les ordinaires. Les uns sont tout-à-fait noirs, les autres bays, les autres gris, & les autres tachetés de diverses couleurs. Ils sont si agiles qu'on les prendroit pour des oiseaux, quand ils voltigent d'arbre en arbre. Je me souviens qu'étant à* Capira, *en allant à* Panama *de la ville de* Nombre de Dios, *je vis sauter ou plutôt voler un de ces Singes sur un arbre, qui étoit à l'autre bord de la rivière; ce qu'il fit si habilement, que j'avois de la peine à croire que ce n'étoit point un songe. Ils ont cette adresse naturelle de s'attacher aux branches avec leur queuë, & de s'élancer où ils veulent. Que s'ils voient que la distance soit si grande qu'ils n'y puissent atteindre d'un saut, ils usent alors d'une invention bien plaisante. Ils s'attachent à la queuë l'un de l'autre, font de leur corps une manière de chaîne, & s'élancent ainsi tous ensemble; desorte que le prémier, aidé par la force de ses compagnons, s'attache fortement à une branche, où il sert de soutien aux autres jusqu'à ce qu'ils ayent gagné l'arbre. Il me seroit impossible de décrire leurs ruses & leurs malices, non-plus que les tours de souplesse qu'ils font pour se démêler de ceux qui les veulent tromper. Certainement on diroit qu'elles partent plutôt d'une créature raisonnable, que d'une bête brute. Je me contenterai d'en raporter un exemple. J'ai vu à* Carthagène, *chez le Gouverneur, un de ces animaux dont on me raconta des choses presque incroyables. Quand on lui envoyoit querir du vin au cabaret, il s'aquitoit fort bien de sa commission, tenant le pot d'une main, & de l'autre son argent, qu'il ne donnoit jamais qu'il n'eût du vin en même tems. Que si on s'en retour-*

nant

nant il rencontroit par la ruë de jeunes garçons qui lui jettâssent des pierres, ou qui lui fîssent la huée, il quitoit son pot d'un coté, & prenoit des cailloux avec lesquels il leur faisoit abandonner la place, il reprenoit ensuite son pot, & continuoit son chemin. J'ajoute à cela que quoiqu'il aimât fort le vin, il ne touchoit jamais au verre sans en avoir la permission de son Maître. Quelques-uns me dirent encore que s'il voyoit une femme mieux parée que l'ordinaire, il la décoëffoit & la maltraitoit; mais comme je n'ai pas vu cela, je ne l'affirmerai point. Je passerai même sous silence bien d'autres choses qu'on en dit, pour ne pas paroître ajouter foi à des fables, ou porter les autres à les croire telles; mais je ne finirai point cet article, sans louër le souverain Auteur de toutes les Créatures, de ce qu'il semble avoir fait pour le divertissement des hommes, ce genre d'animaux qu'on ne sauroit voir sans rire. Quelques-uns ont publié qu'on aportoit à Salomon *de cette espèce de Singes des Indes Occidentales, mais je crois qu'ils venoient plutôt des Indes Orientales.* Je puis ajouter à ces paroles du P. *Acosta*, que les Singes & les Guenons portent leurs petits sur le dos, jusques à ce qu'ils puissent chercher eux-mêmes leur vie; qu'ils embrassent des mains le col de leurs mères, & que des piés ils les accollent par tout le corps. Au-reste ils s'enchaînent les uns dans les autres, comme dit le P. *Acosta*, lorsqu'ils ont à traverser de grandes rivières, qu'ils ne peuvent passer d'un saut: ils s'attachent ensemble à un arbre qui est vis-à-vis d'un autre, & se brandillent jusqu'à ce que le dernier puisse atraper une des branches de l'arbre qui est à l'autre bord; il y grimpe aussi-tôt, & se met au niveau de celui qui est vis-à-vis; alors il fait un cri qui sert de signal aux autres, comme s'il vouloit dire qu'on se dépêchât; desorte qu'ils s'élancent tous en même tems, & passent de cette manière. Parce que ces animaux s'entendent par leurs cris, comme font, à mon avis, tous les Animaux & les Oiseaux d'une même espèce, les Indiens s'imaginent qu'ils savent parler, mais qu'ils cachent leur jargon aux Espagnols, de peur qu'ils ne leur fâssent tirer de l'or & de l'argent des Mines. Ils disent aussi qu'ils portent leurs petits sur le dos à l'imitation des Indiennes, & en font plusieurs autres contes semblables, que je laisse pour passer à leurs Oiseaux.

CHAPITRE XIX.

Des Oiseaux Terrestres & Aquatiques.

LEs Indiens du *Pérou* n'ont point d'Oiseaux domestiques, mais seulement une espèce d'Oisons, que les Espagnols ont apellé de ce nom., parce qu'ils ressemblent extrêmement à ceux d'*Espagne*, excepté qu'ils ne sont pas tout-à-fait si gros que ces derniers. Ils les apellent *Nunnuma*; nom qu'ils tirent du verbe *Nunnu* qui signifie *tetter*, parce qu'en-effet de la manière qu'ils mangent, il semble qu'ils tettent. Pour les Oiseaux terrestres & aquatiques, il

n'est pas possible de dire le quart de ce qu'il faudroit pour les faire connoître, à cause de leur grand nombre & de leur variété; nous parlerons seulement des principaux. Il y a des Aigles de toutes les sortes, qui ne sont pas si grandes que celles d'*Espagne*; & de plusieurs espèces de Faucons, que les Indiens nomment *Huama*, dont les uns ressemblent à ceux d'*Espagne*, & les autres n'en aprochent point-du-tout. Quelques-uns en ont transporté ici des plus petits qu'on trouve, dont ils font grand état. Ceux qu'on apelle *Neblies* au *Pérou*, volent plus haut que les autres, ont les serres fortes, & une couleur qui tire sur le noir. L'an 1557. un Cavalier de *Séville* habitant de *Cuzco*, qui se piquoit d'avoir de fort bons Oiseaux, fit tout son possible pour en leurrer un de ceux-ci, qui se laissoit reclamer de loin; mais il ne le put jamais, quelque soin qu'il y aportât. Il y en a d'autres encore qu'on peut mettre au nombre des Oiseaux de proie, qui sont extrêmement grands. Les Indiens les nomment *Cuntur*, & les Espagnols, qui en ont tué plusieurs, les apellent *Condor*. Ceux qui en ont mesuré la grandeur, pour en pouvoir parler plus au juste, ont trouvé qu'à le prendre d'une pointe de l'aîle à l'autre, ils avoient jusqu'à seize piés, c'est-à-dire cinq aunes & trois quarts. Ils n'ont aucunes serres comme les aigles, & leurs piés ressemblent à ceux des poules. L'on diroit que la Nature les en a privés, pour qu'ils fâssent moins de mal. Mais pour supléer à ce défaut, ils ont le bec très-fort & très-dur, avec quoi ils percent le cuir d'un bœuf, ensorte que quand ils sont deux à l'attaquer, ils l'abattent & le mangent: il y en a même qui ont attaqué de jeunes garçons de dix à douze ans, qu'ils ont tués de-même, & en ont fait leur proie. Ils sont tachetés de noir & de blanc comme les pies. Ils ont sur le front une crête faite en façon de rasoir, & différente de celle du coq, en ce qu'elle est sans pointes. Ils font un si grand bruit en volant, que ceux qui les entendent, lorsqu'ils fondent à terre, en sont étourdis. Au-reste ces Oiseaux sont en petit nombre, ce qui est un bonheur pour le Pays; car s'il y en avoit beaucoup, ils détruiroient tout le Bétail.

Je renvoie au P. *Acosta*, Liv. IV. Chap. 37. le Lecteur qui sera curieux d'aprendre des choses merveilleuses de cet Oiseau. *Les* Condors, dit cet Auteur, *oiseaux ainsi apellés des Indiens, sont d'une prodigieuse grandeur, & si forts qu'ils tuënt non seulement un mouton, mais encore un veau, & le mangent.* Le même Auteur oppose au *Cuntur* les plus petits de tous les Oiseaux qui soient au *Pérou*, que les Espagnols nommenc *Tomineios*, & les Indiens *Quenti*. Ils sont d'un azur doré comme le cou du pân, & se nourrissent à la façon des abeilles; car ils sucent le miel des fleurs avec leur bec, qui est assez long. Au-reste ils sont si petits, que le même Auteur a raison d'en dire ce qui suit. *Il y a dans le* Pérou *certains oiseaux nommés* Tomineios, *qui sont si petits que ceux qui les voient voler, les prennent assez souvent pour des papillons ou pour des abeilles, quoiqu'en effet ce soient des oiseaux &c.* Il ne faut donc pas s'étonner s'il y en a d'autres qui tiennent un milieu entre ces deux extrêmes; tels sont ceux que les Indiens apellent *Suyuntu*, & les Espagnols des *Poules bâtardes*. Ces Oiseaux sont tous noirs, & si carnaciers que s'ils trouvent quelque charogne à la campagne, ils s'en soulent si fort, qu'encore qu'ils soient fort légers de leur natu-

re,

re, ils ne peuvent pourtant prendre leur vol, à-cause que ce qu'ils ont mangé les en empêche; desorte que si quelqu'un les poursuit, ils fuyent à pié en étendant leurs aîles, & vomissent cependant ce qu'ils ont mangé, afin de se décharger du fardeau qui les empêche de voler, ce qu'ils font avec une vitesse extraordinaire; mais ceux qui courent après les atteignent assez souvent, & les tuënt. Il est vrai que c'est envain, parce qu'ils ne sont ni bons à manger, ni utiles à quoi que ce soit, excepté à nettoyer les ruës des ordures qu'on y jette: aussi est-ce pour cela qu'on les laisse vivre la plupart du tems, quoiqu'on puisse les tuër facilement. Le P. *Açosta* croit que c'est une espèce de Corbeaux.

Les Oiseaux de Mer, que les Espagnols nomment *Alcatrazes*, ressemblent à-peu-près à ceux-ci. Ils sont un peu moindres que des milans, & ne vivent que de poisson, qu'ils pêchent de cette manière. A certaines heures du jour, savoir au matin & au soir, qui est le tems auquel le poisson sautelle sur l'eau, ces Oiseaux affamés se mettent plusieurs ensemble, s'élèvent en l'air les uns sur les autres, comme si c'étoient de hautes tours; & ainsi joints & les aîles serrées, ils s'en vont fondre dans l'eau, & s'y plongent bien avant pour y prendre le poisson. Quelquefois aussi ils demeurent si long-tems au fond de la rivière, qu'on les croiroit noyés; & il y a aparence que ce retardement vient, de ce que le poisson qui les aperçoit s'enfuit devant eux. Mais lorsqu'on tient leur perte assurée, on est tout étonné qu'on les voit sortir de l'eau avec le poisson au bec, qu'ils engloutissent en l'air. Et certainement c'est une chose agréable de voir, les uns se laisser tomber dans l'eau, les autres en sortir en même tems avec leur pêche, & les autres tombés à demi se relever dans le moment & reprendre leur vol, se défiant de leur proie; desorte qu'il y a quelquefois jusqu'à deux-cens de ces Oiseaux, qui s'élèvent & s'abaissent à diverses fois, comme les marteaux dont les forgerons frapent l'enclume chacun à son tour.

Outre ces Oiseaux, il y en a une si grande quantité de ceux qu'on nomme Marins, parce qu'ils suivent la Mer, qu'il est impossible de croire les choses que l'on en conte, si l'on ne les a vuës. Il y en a de toutes les façons, de grands, de moyens, & de petits. J'ai quelquefois pris plaisir à les considérer avec attention, en naviguant sur la Mer du Sud. Il en paroîssoit de si grandes troupes, qu'autant qu'on en pouvoit juger en les voyant, ils contenoient un espace de plus de deux lieuës; & ils se tenoient si serrés en volant, qu'il étoit impossible que la vuë y pénétrât. Lorsqu'ils prennent ainsi leur vol, c'est une chose merveilleuse de voir les uns se jetter dans l'eau pour se reposer, & les autres en sortir en si grand nombre, qu'à-moins que d'être entièrement destitué de raison, on ne peut que remercier Dieu, de ce qu'ayant créé une infinité de ces Oiseaux, il les nourrit aussi avec un nombre infini de poissons. J'omets une incroyable quantité d'autres Oiseaux, qu'on trouve le long des lacs & des rivières du *Pérou*; tels sont les Hérons, les Canards, les Plongeons &c. dont il me seroit bien difficile de marquer les différentes espèces, parce que je ne les ai pas examinées avec assez d'attention. On y trouve encore d'autres Oiseaux aquatiques, à-peu-près semblables à des cigognes; ils sont blancs comme des cignes, extrêmement beaux, &

en petit nombre. D'ailleurs ils ont les jambes fort longues, vont ordinairement deux à deux, & se nourrissent de poisson, comme ceux dont je viens de parler.

CHAPITRE XX.

De leurs Perdrix & de leurs Pigeons, avec une description de leurs plus petits Oiseaux.

IL y a deux sortes de Perdrix au *Pérou*, dont les unes, que les Indiens nomment *Puna*, ressemblent à des poules, & se nourrissent ordinairement dans les Déserts; & les autres sont plus petites que celles d'*Espagne*. La chair en est bonne, & de meilleur goût que celle des grandes; mais il n'y a point de différence de couleur entr'elles, elles ont toutes le bec & les piés blancs. Les petites ressemblent proprement à des cailles à l'égard de leur plumage, excepté qu'elles ne sont point tachetées de blanc. Les Indiens les apellent *Yutu*, & leur ont donné ce nom à-cause de leur ramage ordinaire, qui est *Yut, Yut*. Ils ont observé la même chose à l'égard de plusieurs autres Oiseaux, dont les noms sont tirés de leur chant, comme nous le dirons de quelques-uns dans ce Chapitre. Je ne crois pas qu'on ait transporté au *Pérou* des Perdrix d'*Espagne*. Pour les Pigeons, ils ressemblent à ceux d'ici en plumage, en forme & en chair. Les Indiens les apellent *Urpi*. Ils nomment les Pigeons domestiques qu'on y a transportés d'*Espagne*, *Castilla Urpi*, c'est-à-dire *Pigeons de Castille*. On y trouve aussi des Tourterelles, qui sont tout-à-fait semblables à celles d'*Espagne*, excepté qu'elles paroîssent un peu plus grandes. Les Indiens les apellent *Cocohuay*, & empruntent les deux prémières sillabes de leur ramage, les prononçant du fond du gozier, afin que le nom ait plus de conformité avec le chant.

Il y a d'autres petites Tourterelles, de la forme & de la couleur des alouettes; elles font leur nid sous les toits, comme nos moineaux, & à la campagne, quoiqu'il ne s'y en trouve guères. J'omets certains petits Oiseaux grisâtres, que les Espagnols apellent des *Moineaux*, parce qu'ils en ont & la couleur & la forme, quoique le ramage en soit différent, à cause que ceux-ci l'ont fort doux. Les Indiens nomment *Pariapichiu* tous ces Oiseaux qui font leurs nids sur les toits des maisons, dans les trous des murailles, & à la campagne. Il y en a d'autres aussi tirant sur le roux, que les Espagnols apellent des *Rossignols*, pour la ressemblance de leur couleur; car pour le chant, il est tout-à-fait différent: ceux-ci chantent si mal, que les anciens Indiens prenoient leur jargon pour un présage malheureux. On y trouve encore des Oiseaux noirs, que les Espagnols apellent des *Hirondelles*, qui viennent en certaines saisons de l'année, & se nichent dix ou douze ensemble dans des trous de muraille. Il n'y a point d'Oiseaux dans les villes plus privés que ceux-ci, ni qui craignent moins

moins de s'aprocher des hommes. Je ne crois point avoir vu dans le *Pérou* de vraies Allouettes, non plus que des Martinets, du-moins au Pays de Montagnes. Je ne dirai rien des Oiseaux des Plaines & des Pays Maritimes, qui diffèrent fort les uns des autres. Il n'y a ni Merles, ni Grives, ni Etourneaux, ni Gruës, ni Outardes; mais il y peut bien avoir aussi d'autres Oiseaux, qui m'ont échapé de la mémoire. Dans le Royaume de *Chili*, qui est de l'Empire des *Yncas*, il y a des Autruches que les Indiens apellent *Suri*. Les plumes n'en sont pas fines, ni si jolies que celles d'Afrique. Elles ont une couleur tirant sur le blanc & sur le noir, un vol qui ne s'éloigne point de la terre, & une si grande agilité qu'elles vont plus vite qu'un cheval; parce qu'en courant, leur vitesse se redouble à la faveur de leurs aîles. Aussi quand les Espagnols en vouloient prendre quelques-unes, il falloit qu'ils mîssent des relais aux lieux par où elles passoient, parce qu'un seul de ces Oiseaux suffisoit pour mettre deux chevaux hors d'haleine. On voit encore dans le *Pérou* des Chardonnerets, que les Espagnols nomment ainsi, à-cause qu'ils sont de deux couleurs, savoir jaunes & noirs. Ils ont accoutumé d'aller par troupes, & les Indiens les apellent *Chayna*, empruntant leur nom de leur chant. Je ne parle point de plusieurs autres sortes d'Oiseaux, grands & petits, parce qu'ils sont en si grand nombre que je ne m'en souviens pas. Je dirai seulement qu'il y a des Cercelles comme celles d'*Espagne*, mais qui sont plus courageuses que les autres Oiseaux. Je me souviens d'en avoir vu voler deux dans la Plaine de *Yucay*. L'oiseau qu'elles poursuivoient s'alla réfugier dans un arbre fort grand & touffu, qui étoit encore dans cette plaine lorsque je partis du *Pérou*, & que les Indiens regardoient comme sacré, à-cause que leurs Rois s'y mettoient à couvert, quand ils vouloient voir les fêtes qui se célébroient dans cette belle campagne. L'une des Cercelles entra dans l'arbre pour en faire sortir l'oiseau, & l'autre se tînt au-dessus pour voir par où il sortiroit. Lorsqu'elle l'eut vu dehors, elle alla fondre sur lui comme un faucon, & le contraignit de regagner l'arbre, d'où la Cercelle qui étoit dedans le fit sortir une seconde fois, tandisque l'autre gagna encore le haut, pour voir de quel coté l'oiseau poursuivi prendroit son vol: desorte que se donnant ainsi le change l'un à l'autre, ils entrèrent dans l'arbre & en sortirent quatre diverses fois, sans qu'ils pûssent venir à bout de l'oiseau, qui défendit toujours sa vie avec beaucoup de courage, & se sauva enfin dans une vieille mazure qui étoit du coté de la rivière. Quelques Espagnols, qui avoient vu voler ces oiseaux, prirent beaucoup de plaisir à ce petit manège; ils ne pouvoient assez admirer la sagesse du Créateur, qui avoit donné aux plus petits animaux un instinct naturel de combattre pour défendre leur vie. Il y a dans ces Contrées diverses sortes d'Abeilles sauvages; car pour les domestiques qu'on nourrit dans les ruches, les Indiens n'ont pas sçu l'art de les ramasser, ni les Espagnols ne leur en ont point apris l'usage jusqu'ici. Celles des Pays froids font peu de miel, à-cause des mauvaises fleurs dont elles se nourrissent; encore est-il fort amer, & la cire qui en provient est noire, & n'est d'aucun usage. Mais pour celles qui sont dans les Pays chauds ou tempérés, comme elles prennent une bonne nourriture, elles font aussi du miel extrêmement blanc, fort doux, & qui a une très-bonne odeur. Si on

le tranſporte dans les Pays froids, il ſe caille comme du lait, & devient ſemblable à du ſucre. Auſſi n'eſt-il pas moins bon, & les Indiens l'eſtiment fort, non ſeulement pour en manger, mais pour s'en ſervir comme d'une médecine, & d'un remède ſouverain à pluſieurs maux.

CHAPITRE XXI.

De diverſes ſortes de Perroquets, & de l'inſtinct naturel qu'ils ont à parler.

IL y a dans le Pays des *Antis* des Perroquets de toutes façons, de grands, de moyens, de moindres, de petits, & de plus petits. Ces derniers ſont comme des allouettes, & les plus grands comme des faucons; les uns d'une couleur, les autres de pluſieurs, comme de verd & de jaune; & les autres diverſement émaillés, particulièrement les grands, que les Eſpagnols apellent *Guacamayas.* Les plumes de leur queuë ſont longues, & fort jolies; auſſi les Indiens les eſtiment-ils beaucoup, & s'en parent les jours de leurs Fêtes. Je dirai ici en paſſant, que c'eſt de leur beauté merveilleuſe que le fameux *Bocace* a tiré le ſujet de la plaiſante Nouvelle qu'il a faite de *Frère Ciboule.* Les Eſpagnols donnent des noms différens à toutes les ſortes de Perroquets, pour les pouvoir diſtinguer. Les moindres de tous ſont apellés *Périquillos*; les moyens, *Catanillas*; & les plus grands, qui parlent mieux que tous les autres, ſont déſignés par le nom de *Loro.* Les *Guacamayas* ne parlent jamais, & ne ſont bons qu'à être admirés pour la beauté de leurs plumes & de leurs couleurs éclatantes. On en tranſporte quantité en Eſpagne, pour les mettre dans des cages, & avoir le plaiſir d'entendre leur jargon. Il y avoit à *Potoſi*, en 1554. & 1555. un Perroquet de ceux qu'on apelle *Loro*, ſi merveilleux & ſi grand parleur, qu'il apelloit par leur nom les Indiens & les Indiennes qui paſſoient par la ruë, juſqu'à ſpécifier les provinces & les lieux de leur naiſſance, ſans ſe tromper jamais, diſant: *Colla*, *Yunca*, *Huayru*, *Quéchua* &c. comme s'il eût eu connoiſſance des diverſes coëffures que les Indiens portoient du tems des *Yncas*, pour ſe diſtinguer les uns des autres. Ce même Perroquet voyant paſſer un jour par la ruë une fort belle Indienne, qui ſuivie de trois ou quatre femmes faiſoit la Dame, comme ſi elle eût été *Palla*, ſe mit à faire de grands cris & à éclater de rire, en la nommant pluſieurs fois *Huayru*, ce qui eſt le nom d'une Nation la plus vile & la plus infame de toutes. L'Indienne cependant continua ſon chemin, honteuſe de l'affront que lui faiſoit cet Oiſeau en préſence de pluſieurs Indiens, qui s'arrêtoient pour l'écouter; mais dès-qu'elle fut près du Perroquet, elle ſe mit à lui cracher contre, & l'apella *Capay*, qui ſignifie *Diable.* Tous les Indiens qui ſe trouvèrent-là en dirent autant, ils ne pouvoient croire qu'un autre qu'un Démon pût connoître que cette femme étoit déguiſée en habit de *Palla.* Il n'y a pas longtems qu'il y en avoit un autre à *Séville*, qui ne voyoit jamais paſſer

par

par la ruë un certain Médecin, indigne de la profeſſion qu'il faiſoit, qu'il ne lui dît mille injures. Enfin le Médecin ne le pouvant plus ſouffrir, en forma ſa plainte à la Juſtice, qui ordonna que le Maître du Perroquet ne le mettroit plus dans la ruë, ſur peine qu'en cas de contravention il ſeroit livré à la partie qui ſe plaignoit. Les Indiens apellent généralement tous ces Oiſeaux *Uritu*, c'eſt-à-dire *Perroquets*, pour le grand bruit qu'ils font lorſqu'ils volent par troupes. De-là vient qu'on nomme ordinairement *Uritu*, un babillard ennuyeux qui ſait peu & qui parle beaucoup, comme dit le divin *Arioſte* dans ſon Chant 25. Ces Oiſeaux ſortent du Pays des *Antis*, au tems qu'on a ſemé, dans les vaſtes campagnes du *Pérou*, la *çara*, qu'ils aiment extrêmement, & dont ils font un grand dégât. Leur vol eſt roide & fort haut, & il n'y a que les *Guacamayas*, qui ne pouvant pas fendre l'air ſi facilement à-cauſe de leur peſanteur, ne ſortent point du Pays des *Antis*. Ils volent par troupes, comme je l'ai dit, & ſéparément, ſans que ceux d'une eſpèce ſe mêlent jamais avec l'autre.

CHAPITRE XXII.

Des quatre plus célèbres Rivières du Pérou, *& du Poiſſon qu'on y pêche.*

IL ne faut pas que j'oublie ici à parler du Poiſſon d'eau douce, que pêchent les Indiens dans les Rivières qui paſſent dans leur Pays. Ces Rivières ſont grandes, & en aſſez bon nombre ; mais je me contenterai de parler des quatre principales, pour ne pas ennuyer le Lecteur. Celle qu'ils nomment le *Grand Fleuve*, autrement la *Rivière de la Magdelaine*, qui ſe décharge dans la Mer entre *Carthagène* & *Sainte Marthe*, a huit lieuës d'embouchure ſelon la Carte Marine, & prend ſa ſource à la grande Montagne du *Pérou*. Elle entre dix ou douze lieuës avant dans la Mer, à-cauſe de ſa grande impétuoſité. Celle d'*Orelhana* a, ſelon la même Carte, plus de cinquante-quatre lieuës d'embouchure. Il eſt vrai que certains Auteurs ne lui en donnent que trente, d'autres quarante, & d'autres ſoixante-dix : mais pour moi je ne m'arrête qu'à l'opinion des Navigateurs, parce qu'elle eſt fondée ſur l'expérience, de laquelle ſeule on peut aprendre exactement la vérité. Ceux qui veulent qu'elle ait ſoixante-dix lieuës d'embouchure, la meſurent obliquement d'une pointe à l'autre, ſans en conſidérer l'inégalité. Car la pointe du coté gauche de cette Rivière entrant dans la Mer beaucoup plus avant que celle du coté droit, je ne doute pas qu'il n'y puiſſe avoir de cette manière ſoixante-dix lieuës ; mais à le prendre droit en quarré, il n'y en a pas plus de cinquante-quatre, comme le ſavent fort bien les Pilotes. Les prémières ſources de cette fameuſe Rivière commencent au Détroit de *Cuntiſuyu*, entre l'Oueſt & le Midi de *Cuzco*, que les Mariniers apellent *Sudoueſt*, à onze lieuës à l'Oueſt de cette ville. Aſſez près de ſa principale ſource, on ne la ſauroit paſſer à gué, à-cauſe de

la grande impétuosité de ses eaux: outre qu'elle se précipite entre deux montagnes couvertes de neige, du haut desquelles jusqu'au bas il y a bien près de quatorze ou quinze lieuës, à le prendre à plomb. Cette Rivière est la plus grande de toutes celles du *Pérou:* aussi les Indiens l'apellent *Apurimac*, c'est-à-dire *le principal* ou le *chef*, parce que le mot *Apu* signifie l'un & l'autre. Pour lui donner un plus grand éclat, on la nomme encore *Capac Mayu*, c'est-à-dire *la Reine des Rivières*; car, comme nous l'avons remarqué ailleurs, *Mayu* signifie *Rivière*, & *Capac* est le surnom des Rois *Yncas*. Elle retient tous ces noms jusqu'aux confins du *Pérou*; mais je ne sai pas si elle ne les perd point dans la mer, ou si les Nations qui habitent les montagnes par où elle passe ne lui en donnent point un autre. L'an 1555. l'impétueux débordement des eaux de l'Hiver fit tomber tout-à-la-fois une si grande masse de rocher & de terre, que la Rivière en fut comblée de part & d'autre, & son courant si bien arrêté qu'il n'y coula point d'eau de trois jours. Lorsque les habitans virent qu'une si grande Riviere s'étoit tarie tout-à-coup, ils s'imaginèrent que la Fin du Monde étoit venuë. Mais enfin sa violence l'emporta sur le haut du rocher, qui lui servoit comme de digue. Cette manière d'écluse fut entraînée quatorze lieuës dans la Rivière, jusqu'au pont qui se voit au grand chemin, par où l'on va depuis *Cuzco* jusqu'à la Ville des Rois. La Rivière d'*Apurimac*, s'étend cinq-cens lieuës du Midi au Nord, depuis sa source jusqu'à la Ligne Equinoctiale, d'où elle rebrousse à l'Est, & court sous la Ligne plus de six-cens-cinquante lieuës, à les mesurer en droite ligne, jusqu'à ce qu'elle se décharge dans la mer; desorte que par ses tours & ses détours, elle fait plus de quinze-cens lieuës du coté de l'Est, comme le remarque *François Orelhana*, qui suivit son cours avec *Gonzale Piçarro*, dans la découverte qu'ils firent ensemble de la Canelle, comme il sera dit en son lieu. La Carte marque six-cens-cinquante lieuës de l'Ouest à l'Est, sans compter les sinuosités de cette Rivière, qui forme un Golfe qui a plus de cent lieuës de tour, & qu'on peut apeller *Mer douce* ou *Mer morte*. Ainsi, selon la relation d'*Orelhana*, comme le témoigne *Gomara*, Chap. 86. le cours de cette Rivière est de plus de deux-mille lieuës, en y comprenant les cinq-cens lieuës dont nous avons parlé, & les tours & les détours qu'elle fait à droite & à gauche. D'où il faut conclure que cette Rivière entre dans la mer à plomb, au-dessous de la Ligne Equinoctiale. Elle fut apellée premièrement *Orelhana*, du nom de celui qui la parcourut en 1543; & ensuite la *Rivière des Amazones*, parce qu'*Orelhana* raporta qu'il avoit trouvé, à un certain bord, des femmes qui avoient combattu contre lui aussi vaillamment que des hommes, comme nous l'avons remarqué en quelques endroits de notre *Histoire de la Floride*; d'où il ne s'ensuit pas pourtant qu'il y eût des Amazones en cette Rivière. Au reste les *Pinçons*, trois frères natifs de *Seville*, la découvrirent en 1500. Il y a plusieurs Iles sur cette Rivière, où la marée monte à plus de cent lieuës.

La Rivière, qu'ils apellent *Maragnon*, entre dans la mer, un peu plus avant de soixante-dix lieuës, au Midi d'*Orelhana*. Elle est à trois degrés du Sud, a plus de vingt lieuës d'embouchure, & prend sa source des grands Lacs qui sont derrière le *Pérou* du coté de l'Est, & qui se forment de cette prodigieuse abon-

abondance d'eaux qui tombent de la grande montagne couverte de neige. Comme donc ces deux Rivières impétueuses entrent dans la mer, si près l'une de l'autre, leurs eaux se joignent ensemble, desorte que la mer ne les divise point. C'est peut-être pour cette raison qu'on ne fait qu'une seule Rivière de ces deux-là.

La Riviere de *Parahuay*, ou *Rio de la Plata*, prend ses sources, comme celle de *Maragnon*, de cette admirable montagne couverte de neige qui s'étend par tout le *Pérou*. Il y a de si grandes inondations toutes les années, que les campagnes entières & les villes en sont submergées, & leurs habitans contraints de se retirer environ trois mois dans des barques & des canots, attachés aux troncs des arbres, jusqu'à ce que les eaux se soient écoulées. Elle a plus de trente lieuës d'embouchure, & entre dans la mer à trente-cinq degrés. Car, quoique ce Golfe soit fort étroit, cela n'empêche pas qu'à quatre-vingt lieuës de-là, tirant vers le haut, la Rivière n'en ait cinquante de large.

Il y a quantité d'autres Rivières, qui entrent dans les quatre dont nous venons de parler. Mais on sera surpris sans-doute, de ce qu'on trouve fort peu de Poisson dans un Pays arrosé de tant de Rivières. On croit que cela vient de leur grande rapidité. Au-reste le Poisson qu'on y trouve, est fort different de celui qu'on peche dans les Rivières d'*Espagne*. Il semble être tout d'une espèce, sa tête est large & platte comme celle d'un crapaut, & il n'a point d'écailles. Les Indiens l'apellent *Challua*, c'est-à-dire *du Poisson*: ils le mangent avec sa peau, & y trouvent un goût merveilleux; en effet il est fort délicat. Il y en a fort peu dans les Rivières qui entrent dans la mer par la Côte du *Pérou*, à-cause qu'elles sont pour la plupart médiocrement grandes, & néanmoins si rapides qu'on ne peut les passer à gué, principalement en Hiver; car en ce tems-là, elles coulent avec plus d'impétuosité que dans une autre saison.

Mais il y a une fort grande quantité de Poisson dans le grand Lac de *Titicaca*; & quoiqu'il semble être le même que celui des Rivières, les Indiens l'apellent *Suchi*, afin d'en marquer la différence. Il est si gras & si glutineux, qu'on n'a pas besoin de graisse pour le frire. On pêche aussi dans ce Lac, de ce Poisson que les Espagnols apellent *Boga*; j'ai oublié le nom que les Indiens lui donnent. Ce Poisson est fort petit, de mauvais goût, & couvert d'écailles. Enfin il y a plusieurs sortes de Poissons dans ce grand Lac, parce que l'étenduë en est vaste, & qu'ils y trouvent abondamment dequoi manger, à-cause des balliures qu'y jettent de toutes parts cinq fameuses Rivières qui s'y déchargent.

CHAPITRE XXIII.

Des Emeraudes, des Turquoises, & des Perles.

TOUTES les Pierreries qu'on trouvoit dans le *Pérou* du tems des Rois *Yncas*, consistoient en Turquoises & en Emeraudes: il y avoit outre cela quantité de Cristal fort net, mais les Indiens ne savoient pas le mettre en œuvre. Les Emeraudes viennent dans les montagnes de la Province apellée *Manta*, qui est de la Jurisdiction du Lieu qu'on apelle *Puerto Viejo* ou *Vieux Port.* Quelque peine que les Espagnols ayent pris à chercher l'endroit qui les produit, il leur a été impossible de le trouver: desorte que dans toute cette Province, il n'y a presque plus de ces Emeraudes qui étoient autrefois les meilleures de cet Empire. Cela n'a pas empêché néanmoins que l'on n'en ait transporté de ce nouveau Royaume une si grande quantité en *Espagne*, qu'on les en a méprisées. Et certainement cela n'est pas sans raison; car outre que l'abondance, comme c'est l'ordinaire, en a fait ravaler le prix, il s'en faut beaucoup qu'elles ne soient aussi bonnes que celles de *Puerto Viejo.* Le propre de l'Emeraude est de se perfectionner dans sa mine, & de devenir peu-à-peu verte, comme le fruit vient à maturité sur l'arbre. Elle est blanche au commencement, puis elle tire sur le verd obscur, & commence à se rendre parfaite à l'un de ses quatre coins, qui est celui sans-doute par où elle regarde le Soleil levant, comme fait le fruit à qui je la compare. C'est aussi par ce même endroit que lui est communiquée sa plus vive couleur, jusqu'à ce qu'enfin elle l'environne de toutes parts. Elle est telle qu'on la tire de sa mine. Je me souviens d'avoir vu quelques Emeraudes à *Cuzco*, qui étoient comme de petites noix, parfaitement rondes, & percées par le milieu. Mais il y en avoit une entre les autres, qu'on pouvoit apeller une véritable bizarrerie de la Nature. Car deux de ses coins étoient extrêmement beaux, mais les deux autres n'aprochoient nullement de leur perfection, parce que la couleur n'en étoit pas entièrement verte; on auroit dit que c'étoit une pièce de verre attachée à l'Emeraude. Celui à qui elle apartenoit fit tailler ce coté-là, qui ne servoit qu'à enlaidir tout le reste de la pièce. Quelques Curieux l'en blâmèrent: ils disoient qu'il auroit falu garder ce Joyau tel que la Nature l'avoit produit, pour faire voir que l'Emeraude mûrissoit dans sa mine, comme le fruit sur l'arbre. L'on me donna la pièce qu'on en retrancha, que j'ai gardée jusqu'à-présent, quoique ce soit une chose de peu de valeur. Les Indiens estimoient plus les Emeraudes que les Turquoises, dont les unes sont plus belles que les autres, parce qu'elles paroîssent plus azurées, comme on le peut voir en les comparant.

Quant aux Perles, les *Péruviens* ne s'en servoient point, quoiqu'ils les connûssent. Car les *Yncas*, plus soigneux de conserver leurs Sujets que d'augmen-

ter

ter leurs richesses, ayant pris garde avec combien de travail & de peine on les tiroit de la mer, en défendirent l'usage. On en pêcha depuis une si grande quantité, que cette abondance les a fait devenir communes, comme dit le P. *Acosta*, Liv. IV. Chap. 15. Voici ses paroles. *Puisque je dois traiter maintenant des principales richesses que l'on tire des* Indes, *il ne faut pas que nous oubliyons à parler des Perles, que les anciens Latins apelloient* Margaritas. *Elles étoient si estimées autrefois, qu'il n'étoit permis d'en porter qu'aux seules personnes de Sang Royal. Mais il y en a présentement une si grande quantité, qu'il n'est pas jusqu'aux* Nègres *qui n'en ayent des garnitures & des colliers* &c. Le même Auteur, Chap. 3. après avoir raporté plusieurs histoires fort remarquables touchant les plus belles Perles qu'on ait vuës dans le Monde, ajoute pour conclusion. *L'on pêche les Perles en diverses contrées des* Indes: *mais il n'est point de lieu où il s'en trouve tant qu'en la Mer du Sud, tout auprès de* Panama, *dans ces endroits qu'on apelle pour cet effet* les Iles des Perles. *Quelques-uns néanmoins croient que l'abondance en est plus grande en la Mer du Nord, près de la Rivière qu'on apelle de la* Hacha, *& même qu'elles y sont plus fines & beaucoup meilleures. Ce fut-là que j'apris de quelle sorte on les pêche. De pauvres Plongeurs nagent entre deux eaux, & vont quelquefois au fond jusqu'à douze brasses, pour y chercher les huîtres qui s'attachent ordinairement aux rochers ou aux écueils de la mer. Ce leur est un travail incroyable d'endurer la violence du froid, qui est grand dans le profond de la mer. Mais ils ont bien plus de peine encore à retenir leur haleine au fond de l'eau, où ils sont quelquefois près d'une demi-heure. Pour rendre ces pauvres gens plus propres à cela, on les accoutume à l'abstinence, & à ne manger que des choses sèches. L'on se sert des Perles à divers usages, dont le plus ordinaire est pour en faire des chaînes & des colliers. Au-reste l'abondance en est devenuë si grande, que je remarquai sur le Mémoire des Marchandises qui furent aportées des* Indes *en* 1587. *qu'il y avoit pour le Roi dix-huit marcs de belles Perles, sans y comprendre trois autres cassettes qui en étoient pleines; que des Marchands particuliers en avoient mille-deux-cens & soixante-quatre marcs, ce qui eût passé autrefois pour une fable.* J'ajouterai à cela deux choses assez remarquables. La prémière, qu'en 1564. l'on aporta des *Indes* au Roi d'*Espagne* une si grande quantité de Perles, qu'on les vendoit par monceaux à *Seville*. Ces Perles étant mises à l'encan pour être délivrées au dernier enchérisseur, un des Officiers du Roi, afin de les faire monter bien haut, dît que si quelqu'un en offroit une certaine somme qu'il nomma, il auroit six-mille ducats de présent. Il se trouva d'abord un Marchand, qui connoissant la valeur des Perles, dont il faisoit commerce, offrit ce que l'Officier en demandoit; cependant, quoique la somme fût fort grosse, il y eut un autre Marchand qui surenchérît. Le prémier enchérisseur se contenta des six-mille ducats qu'il avoit gagnés par son offre; mais celui qui acheta les Perles fut encore plus satisfait, parce que le nombre qu'il y en avoit, lui faisoit espérer un gain incomparablement plus grand. On peut assez juger par les six-mille ducats de présent, que ces Perles furent venduës fort chèrement. Le second conte que je veux faire, est qu'en 1572 & 1573. j'étois logé à *Madrid* avec un jeune homme de bas lieu & fort pauvre, qui, quoiqu'excellent Orfèvre, étoit contraint de travailler à la journée, parce qu'il n'avoit aucun fond.

Cet-

Cet Ouvrier aimoit passionnément le jeu, où il perdoit tout ce qu'il gagnoit à travailler de son métier. Je voulus un jour lui représenter, que ce vice le réduiroit enfin à de dures extrémités; mais il me repondit froidement, qu'il ne sauroit tomber dans un état plus fâcheux que celui où il s'étoit vu; car, disoit-il, je n'avois que quatorze maravédis lorsque j'arrivai en cette ville. Telle étoit l'indolence de ce jeune homme. Cependant il se lassa enfin de sa misère, & résolut d'essayer de s'en tirer à quelque prix que ce fût. Pour cet effet il fit quelques voyages aux *Indes*, pour y trafiquer en Perles, qu'il connoissoit très-bien: il trouva si bien son compte dans ce commerce, qu'en fort peu de tems il devînt riche de trente-mille ducats: il se maria dans la suite, & fit faire à sa femme pour le jour de ses nôces une grande jupe de velours noir, avec une bordure de Perles fines, qui se voyoit par-devant & tout autour, extrêmement large; chose assez nouvelle & magnifique, puisque la seule bordure fut estimée plus de quatre-mille ducats. J'ai raporté ici cette histoire, pour faire voir qu'on a tiré des *Indes* une incroyable quantité de Perles, sans y comprendre celles dont nous avons parlé dans notre *Histoire de la Floride*, Liv. III. Chap. 15. & 16. qui furent trouvées dans plusieurs Provinces de ce grand Royaume, & particulièrement dans le riche Temple de la Province apellée *Cofachiqui*. Quant aux dix-huit marcs que le R. P. *Acosta* dit avoir été envoyés à sa Majesté, il y a aparence que les Perles en étoient toutes fines, aussi-bien que celles dont les trois cassettes étoient pleines: car c'est la coutume en certain tems, de mettre à part les meilleures qu'on pêche, pour les envoyer au Roi Catholique, qui les emploie pour le Culte Divin, comme on le voit dans une Robe de Notre Dame de *Guadalupe*, & en d'autres Ornemens d'Eglise, tels que sont des Chapes, des Chasubles, des Etoles, des Fanons, des Voiles de Calice &c. qui en sont tout semés. Il est facile de juger qu'il n'y avoit que le Roi des *Indes* qui fût en état de faire faire les ornemens de cette robe. Car le champ ou les endroits qui doivent être blancs, sont tout couverts de Perles de haut relief; & ceux qui doivent être noirs, sont remplis d'Emeraudes & de Rubis enchassés dans de l'or, avec quantité d'émail d'aplique; le tout si bien mis en œuvre, qu'il paroît bien que les Ouvriers ont fait à l'envi pour étaler l'excellence de leur Art.

Pour connoître plus particulièrement les grandes richesses du Roi d'*Espagne*, on n'a qu'à lire l'Ouvrage du P. *Acosta*, & surtout le Quatrième Livre, où il décrit en détail les choses de valeur inestimable qu'on a trouvées dans la découverte du Nouveau Monde. Je me contenterai d'en décrire une des plus remarquables, que je vis à *Seville* l'an 1579. C'étoit une Perle que Dom *Diégo de Témez* aporta de *Panama*, & qu'il présenta lui-même au Roi *Philippe II.* Cette Perle, faite naturellement en poire, avoit le cou assez long, & étoit aussi grosse que le plus gros œuf de pigeon. Elle fut estimée douze-mille poids, qui sont quatorze-mille & quatre-cens ducats: mais *Jaques de Tréço*, natif de *Milan*, excellent Ouvrier, & Lapidaire de sa Majesté Catholique, qui étoit présent lorsqu'on l'estima, dît tout haut qu'elle en valoit quatorze-mille, trente-mille, cinquante-mille, & cent-mille; pour montrer par-là qu'elle étoit sans prix, pour n'avoir point sa pareille dans le monde. C'est pourquoi elle

fut apellée en Espagnol la *Pérégrina*, qui se peut traduire, à mon avis, l'*Incomparable*. Aussi alloit-on la voir à *Seville*, comme une curiosité. Il y avoit alors dans la même ville un Gentilhomme Italien, qui achetoit pour un Grand Seigneur toutes les plus belles Perles de compte qu'il pouvoit trouver, dont il avoit une très-belle garniture; mais les plus grandes comparées à celle-ci, ne paroîssoient que des grains de sable auprès d'une grosse pierre. En un mot tous les Lapidaires, & ceux qui se connoissoient le mieux en Perles, disoient, pour en exprimer la valeur, qu'elle surpassoit de vingt-quatre carats toutes les autres Perles du Monde. Ce fut un petit Nègre qui la pêcha, &, à ce que disoit son Maître, la coquille en étoit si petite, que n'y ayant pas d'aparence qu'il s'y dût trouver rien de bon, ni qui valût cent réales, on fut sur le point de la jetter dans la mer. L'Esclave fut mis en liberté pour avoir fait une si bonne rencontre, & on donna à son Maître pour récompense la Charge de Grand Prévôt de *Panama*. Il faut remarquer ici qu'on ne touche aux Perles que pour les percer, & qu'on les laisse d'ordinaire comme on les tire de leurs coquilles. On ne peut pas les mettre en œuvre, parce qu'elles sont naturellement couvertes d'écailles ou de feuilles tendres, comme les oignons le sont de pelures. Il y en a de fort rondes, d'autres qui le sont moins, d'autres longues, & d'autres à moitié plattes; mais celles qui sont faites en poire étant plus rares, sont les plus estimées. Une Perle de cette figure, ou même les rondes, vaut le double de son prix, lorsqu'on trouve la pareille; parce qu'elles peuvent servir toutes deux à faire des pendans-d'oreilles, qui est ce que l'on estime le plus. Mais il ne faut pas oublier de remarquer que les Perles, comme toutes les autres choses du monde, perdent leur éclat avec le têms, & se couvrent d'un certain nuage obscur & comme enfumé: on leur ôte alors leur prémière fueille, au-dessous de laquelle on en trouve une autre avec son lustre ordinaire. Mais quelque artifice qu'on y aporte, cela ne se peut faire sans beaucoup de perte, & sans leur ôter du-moins le tiers de sa grosseur; il faut pourtant excepter de cette règle générale, celles qui sont les plus fines.

CHAPITRE XXIV.

De l'Or & de l'Argent.

L'Espagne seule suffit pour faire connoître la grande quantité d'Or & d'Argent qui vient du *Pérou*, puisqu'il y a plus de vingt-cinq années, sans parler des précédentes, qu'on en tire douze & treize millions de ducats tous les ans. Il y a de l'Or par tout le *Pérou*, mais en plus grande abondance en certaines Provinces qu'en d'autres. On le trouve sur la surface de la terre, & dans les rivières & les ruisseaux, où l'entraînent les ravines de pluye. Ceux qui le veulent tirer de-là, lavent la terre ou le sable, comme nos Orfèvres lavent les baliures de leurs boutiques. Les Espagnols l'apellent *Or en pou-*

dre, parce qu'il eſt comme de la limaille. Il s'y trouve des grains de deux ou trois poids, & je puis dire en avoir vu de plus de vingt, qu'ils apellent des *pepins*, parce qu'ils reſſemblent à ceux des melons ou des citrouilles; les uns ſont plats, les autres ronds, & les autres ovales. Tout l'Or du *Pérou* eſt de dix-huit à vingt carats, plus ou moins; & il n'y a que celui qu'on tire des Mines de *Callavaya*, ou de *Callabuaya*, qui en paſſe vingt-quatre, ſelon l'opinion de quelques Orfèvres d'*Eſpagne*. L'an 1556. il ſe trouva dans une fente des Mines de *Callabuaya* une Pierre, de celles qui ſe forment avec le métal, fort extraordinaire; car elle étoit auſſi groſſe que la tête d'un homme, de couleur pâle, & toute ſemée de part & d'autre de trous, grands & petits, par où ſortoient des pointes d'or, comme ſi l'on y en eût fondu deſſus. Quelques-unes de ces pointes s'avançoient hors de la Pierre, d'autres s'enfonçoient en-dedans, & d'autres en égaloient les extrémités. Ceux qui s'entendoient en Mines diſoient, qu'avec le tems toute cette Pierre ſe fût convertie en Or, ſi on ne l'eût tirée du lieu où elle étoit. Auſſi les Eſpagnols qui étoient à *Cuzco*, la conſidéroient comme un effort extraordinaire de la Nature, & les Indiens l'apelloient *Huaca*. Ce mot, comme nous l'avons dit ailleurs, ſignifie proprement une choſe qui eſt extraordinaire en beauté ou en laideur. Pour moi, je ne pouvois me laſſer de regarder cette Pierre. Celui à qui elle apartenoit, qui étoit un homme riche, réſolut de faire un voyage exprès en *Eſpagne*, pour la préſenter au Roi *Philippe II.* mais le vaiſſeau ſur lequel il s'étoit embarqué, & où il y avoit quantité d'autres richeſſes, fit malheureuſement naufrage, comme on le ſçut depuis de ceux qui étoient ſur les autres vaiſſeaux de la Flotte.

On tire l'Or des Mines avec moins de peine que l'Argent, ce dernier coute auſſi bien plus à rafiner. Il y a des Mines d'Argent en aſſez grand nombre dans diverſes Provinces du *Pérou*, mais on n'en a jamais trouvé de ſemblables à celles de *Potoſi*, qui furent découvertes l'an 1545. quatorze ans après que les Eſpagnols eurent conquis ce Pays. L'enclos qui en borne l'étenduë, eſt apellé *Potoſi*, à-cauſe de ſa ſituation. Ce mot ne ſignifie rien dans la Langue générale du *Pérou*, & j'en ignore l'étymologie dans la Langue particulière de la Province. La Montagne eſt faite en forme de pain de ſucre, ayant plus d'une lieuë de circuit par bas, & plus d'un quart de lieuë par haut. Le ſommet eſt tout rond, & fort agréable à la vuë. Le climat en eſt aſſez froid, auſſi arrive-t-il quelquefois qu'on trouve le matin le haut de cette Montagne tout couvert de neige. Lorſque cette Mine fut découverte, ce quartier-là apartenoit à *Gonçalo Piçarro*, il échut depuis à *Pédro de Hinoyoſa*, comme nous le montrerons dans la ſuite, s'il nous eſt permis de pénétrer dans les évènemens de la guerre les plus cachés, & de les publier hautement contre la coutume de nos Hiſtoriens, qui en ſuppriment quantité, pour ne pas ſe rendre odieux. Le R. P. *Acoſta* traite amplement, dans ſon IV. Livre, de l'Or, de l'Argent, & du Vif-Argent qu'on a trouvé dans ce grand Empire, auſſi bien que des Mines qu'on y découvre tous les jours : c'eſt pourquoi, ſans m'arrêter à les décrire, j'y renvoie le Lecteur, & je remarquerai ſeulement en peu de mots les choſes les plus conſidérables de ce tems-

là,

là, & comment les Indiens fondoient & rafinoient les Métaux, avant que les Espagnols eûssent trouvé le Vif-Argent.

Les Mines de la Montagne de *Potosi* furent découvertes par certains Indiens, que les Espagnols avoient pour valets, nommés en leur Langue *Yanacuna*, c'est-à-dire *hommes qui sont obligés de faire l'office de serviteurs*. Ceux-ci, associés ensemble & en bonne intelligence, jouïrent durant quelques jours du profit qui leur revînt de la prémière veine qu'ils découvrirent de cette Mine. Mais soit qu'il leur fût difficile de tenir cachées de si grandes richesses, ou qu'ils voulûssent que d'autres qu'eux y prîssent part, quoiqu'il en soit, ils montrèrent à leurs Maîtres la prémière veine, par le moyen de laquelle on décrouvrit tout le reste. *Gonçalo Bernal*, qui fut depuis Maître-d'hôtel de *Pédro de Hinoyosa*, est un des Espagnols qui eurent part à cette bonne fortune. Peu de tems après cette découverte, il dît un jour en présence du célèbre *Diégo Centéno*, & de plusieurs autres Gentilshommes: *Les Mines de* Potosi *promettent de si grandes richesses, que si l'on y travaille quelques années, le fer vaudra sans-doute plus que l'argent*. Ce pronostic fut accompli l'an 1554. & 1555. Car durant la guerre de *François Hernandez Giron*, un fer de cheval valoit cinq poids ou six ducats, celui d'une mule en valoit quatre, & deux clous un tomin ou cinquante-six maravédis. Je vis acheter moi-même une paire de bottes trente-six ducats, quatre une main de papier, soixante une aune d'écarlate fine de *Valence*, & à ce même prix le drap fin de *Ségovie*, les soies, les toiles, & les autres marchandises qui venoient d'*Espagne*. Cette guerre fut la principale cause de cette cherté, elle dura deux ans, & pendant tout ce tems-là il ne vînt aucune Flotte d'*Espagne* au *Pérou*. La grande quantité d'Argent que donnoient ces Mines, fit aussi renchérir tout; desorte que trois ou quatre ans avant le tems dont nous venons de parler, un panier de l'herbe apellée *Cuca*, fut vendu trente-six ducats, une charge de blé en valut cinq, & une de mayz autant. On vendoit aussi fort chèrement les souliers & les habits, & on dit qu'avant qu'on y eût abondance de vin, on y a vendu la bouteille plus de deux-cens ducats. Par où l'on peut voir que quoiqu'il n'y ait point de Pays dans tout l'Univers plus riche que celui-ci en Or, en Argent, & en Pierreries, cependant ceux qui l'habitent sont les hommes du monde les plus misérables & les plus pauvres.

CHAPITRE XXV.

Du Vif-Argent, & comment les Indiens fondoient les Métaux avant que de l'avoir découvert.

Les Rois *Yncas*, comme nous l'avons dit dans un autre endroit, connoissoient bien le Vif-Argent, & n'étoient pas moins surpris de son mouvement, que de sa grande vivacité; mais ils ne croyoient pas qu'il pût leur être

d'aucun uſage : au-contraire l'expérience leur aprenoit qu'il étoit dangereux à la ſanté de ceux qui le manioient, auxquels il cauſoit des tremblemens & des contractions de nerfs , & les rendoient tout perclus. Cela porta ces Princes, qui n'avoient rien tant à cœur que la conſervation de leurs Sujets, & qui ſe faiſoient nommer *Amateurs des Pauvres*, de faire une Loi pour défendre de le tirer hors de ſa Mine. Les Indiens l'eurent donc ſi fort en horreur, qu'ils en bannirent même le nom, & de leur mémoire, & de leur Langue; car ils n'en ont point pour dire du *Vif-Argent*, ſi ce n'eſt qu'ils en ayent inventé quelqu'un depuis la découverte qui en fut faite par les Eſpagnols en l'an 1567. Les *Yncas* ne défendoient pourtant pas à leurs Sujets certaines choſes qui ſembloient dépendre de ce Métal, & particulièrement cette Poudre déliée qui vient dans ces Mines , & qui eſt du plus vif cramoiſi qu'on ſauroit trouver. C'eſt pour cela que les Indiens l'apellent *Ychma* ; le P. *Acoſta* l'apelle *Llimpi*, mais ce mot ſignifie une certaine couleur de pourpre, qui n'eſt pas ſi fine que celle-ci, & que l'on tire des autres Mines, car on en trouve en ce Pays-là de toute ſorte de couleurs. Les *Yncas* voyant que leurs Sujets avoient une grande paſſion pour ce beau vermillon, & craignant qu'ils ne fûſſent incommodés s'ils alloient ſi ſouvent dans ces lieux humides & caverneux, en défendirent l'uſage aux gens du commun , & ne permirent qu'aux femmes de Sang Royal de s'en mettre au viſage; il n'y avoit même que celles qui étoient belles & jeunes qui en mîſſent, car on ne croyoit pas que cette ſorte de fard convînt à une perſonne âgée. Elles ne ſe l'apliquoient pas ſur les joües, comme font nos Dames, mais depuis le coin des yeux juſqu'aux temples, d'où elles tiroient une ligne, en ſe ſervant pour cela d'un petit bâton fait en forme de pinceau. Cette ligne, qui leur ſiéoit fort bien, étoit de la largeur d'une paille. Les *Pallas* ne ſe ſervoient jamais d'autre fard que de celui-ci, tel qu'il venoit de la Mine, encore n'en mettoient-elles pas tous les jours, mais de tems en tems & par manière de galanterie. Cela n'empêchoit pas néanmoins que toutes les femmes en général ne fûſſent aſſez ſoigneuſes de leur viſage, & de le tenir net : mais ſurtout celles qui ſe piquoient le plus de beauté, afin de ſe la mieux conſerver , s'apliquoient ſur le viſage une certaine compoſition blanche comme du lait, qu'elles faiſoient de je ne ſai quelles drogues. Elles l'y laiſſoient en forme d'emplâtre pendant neuf jours , après quoi cette drogue ſe ſéparoit de la peau , & rendoit le teint beaucoup plus fleuri & plus délié qu'auparavant. Au-reſte les hommes ne ſe ſervoient point de ce vermillon, ni d'aucun autre fard. Je fais cette remarque contre un certain Auteur, qui a avancé mal-à-propos que les *Yncas*, & les Indiens en général, lorſqu'ils alloient à la Guerre, ou qu'ils ſolemniſoient leurs Fêtes, ſe peignoient le viſage de diverſes couleurs. Il eſt certain qu'il n'y avoit que quelques Nations particulières qui ſe peignîſſent ainſi le viſage, pour paroître plus farouches.

Il ne reſte plus maintenant qu'à montrer comment les Indiens affinoient l'Argent , avant qu'on eût découvert les Mines de Vif-Argent. Il faut remarquer pour cet effet, qu'auprès de la Montagne de *Potoſi* il y en a une autre petite de la même figure que la grande. Pour les diſtinguer, les Indiens apel-

apellent celle-ci *Huayna Potosi*, c'est-à-dire *Potosi le jeune*, & l'autre *Hatun Potosi*, qui signifie *Potosi le père*. Ils tirent l'Argent de la plus grande de ces deux Montagnes. Mais ils ne savoient d'abord comment l'affiner, parce qu'au-lieu d'être fusible il s'en alloit en fumée, sans qu'ils en pûssent deviner la cause, quoiqu'ils eûssent travaillé sur d'autres métaux. La nécessité, qui est la mère de l'invention, principalement quand il s'agit d'aquérir de l'Or & de l'Argent, leur fournît un remède à cet inconvenient, après plusieurs expériences. Ils s'imaginèrent que s'ils faisoient un alliage du Plomb dont ils avoient découvert une Mine dans la petite Montagne avec l'Argent, ils pourroient rendre ce dernier fusible. Cette expérience leur réüssît, c'est pourquoi ils apellèrent le Plomb *Guruchec*, c'est-à-dire *celui qui fait glisser*. Ils faisoient ce mêlange avec une certaine proportion. Car à tant de livres d'argent ils en mettoient tant de Plomb, plus ou moins, selon qu'ils l'aprenoient de jour en jour par l'usage, & par l'expérience qu'ils en faisoient. La quantité & la qualité de l'Argent qu'on tiroit, déterminoit la quantité du *Guruchec* qu'il faloit ajouter. J'ai dit *la qualité de l'argent*, parce que, quoique tout ce métal soit tiré de la même veine, il n'est pas également fin. Lorsqu'on l'avoit ainsi préparé, on le fondoit dans des fourneaux portatifs, faits en forme de poiles de terre. Quand on vouloit fondre l'or & l'argent pour le mettre en œuvre, on ne se servoit point de soufflets, mais des tuyaux de cuivre dont nous avons parlé ailleurs. Car, à ce que disoient les Indiens, quoiqu'ils eûssent essayé plusieurs fois les soufflets, ils n'avoient pu par leur moyen liquéfier le métal, & après en avoir recherché la cause, ils n'en trouvoient point d'autre si ce n'est que ce vent n'étoit pas naturel. Pour venir à bout de leur ouvrage, il étoit nécessaire de tempérer le vent aussi-bien que les métaux, parce que s'il étoit trop fort il les refroidissoit & gâtoit le charbon; & au-contraire s'il ne l'étoit pas assez, il n'avoit pas la chaleur qu'il falloit pour les fondre. C'est pourquoi ils alloient de nuit sur les montagnes & sur les collines, pour y chercher des endroits où le vent qui souffloit fût propre à leur dessein. Ce devoit être alors une chose bien agréable, de voir jusqu'à quinze-mille fourneaux allumés sur le haut de ces montagnes & de ces collines. C'étoit-là qu'ils faisoient leur prémière fonte; ils se réservoient à faire la seconde & la troisième dans leurs maisons, avec des tuyaux de cuivre dont ils usoient pour rafiner l'argent par le plomb. Car ces Indiens n'ayant pas l'invention de l'eau forte, ni des autres choses dont nos Orfèvres se servent pour faire le départ de l'or, de l'argent & du cuivre, & pour séparer l'argent d'avec le cuivre & le plomb, ils rafinoient tous ces métaux à force de les fondre plusieurs fois. C'est-là la manière dont les Indiens rafinoient l'Argent à *Potosi*, avant qu'on eût trouvé la Mine de Vif-Argent: ils retiennent encore aujourd'hui quelque chose de cette coutume.

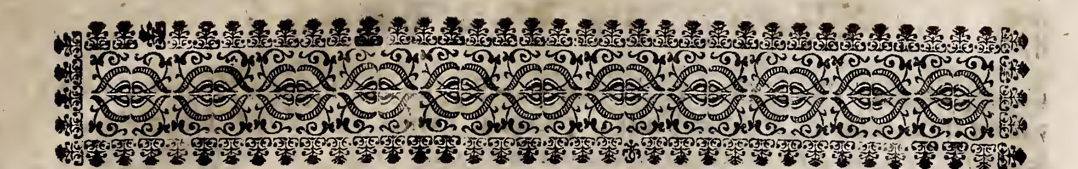
Au-reste ceux à qui les Mines apartenoient en ce tems-là, s'étoient servi jusqu'alors pour affiner l'argent, des Indiens qui l'avoient tiré des Mines, lesquels étoient obligés de leur rendre un certain poids d'argent pour chaque quintal; mais ils résolurent d'y travailler eux-mêmes, pour être les seuls possesseurs de leur métal. L'avarice leur suggéra dès-lors de nouvelles inventions; ils firent de grands soufflets, pour s'en servir, comme d'un vent naturel, à entre-

tenir le feu dans les fourneaux. Cet artifice ne leur réüssissant pas, ils firent des machines & des rouës à voile, comme des moulins à vent, qu'ils faisoient tirer par des chevaux; mais ces machines ne leur étant pas plus utiles, ils s'en tînrent à la méthode des Indiens, sans penser à faire de nouvelles expériences, & ils y persistèrent vingt-deux ans. Mais enfin un Portugais, nommé *Henrique Garcez*, découvrit en 1567. une Mine de Vif-Argent, dans la Province de *Huanca* surnommée *Villca*, c'est-à-dire *éminence* & *grandeur*. On y ajouta ce surnom, à mon avis, pour marquer la grande quantité de Vif-Argent que l'on tiroit de cette Province, & qui montoit à mille *Quintaux* pour le Roi, ou à trente-deux-mille *Arovas* du poids d'*Espagne*, chaque *Arova* valant vingt-cinq livres. Mais quoiqu'on en eût trouvé une si grande quantité, on ne sçut s'en servir à affiner l'Argent que quatre ans après. Un Espagnol, nommé *Pédro Fernandez de Vélasco*, qui en avoit vu faire l'expérience au *Mexique*, aporta cette invention au *Pérou* en 1571. comme on le verra dans le Livre du P. *Acosta*.

Fin du Huitième Livre.



HIS-



HISTOIRE DES YNCAS, ROIS DU PEROU.

LIVRE NEUVIE'ME.

Contenant les beaux faits de Huayna Capac, *ses grandes conquêtes, le châtiment qu'il fit des Rebelles, le pardon des* Chachapuyas; *l'avancement de son fils* Atahuallpa, *qu'il fit Roi de* Quito; *la nouvelle qu'il reçut de l'arrivée des Espagnols dans son Pays, & l'explication du pronostic qu'on en avoit eu déjà. Avec une description particulière des choses qui n'étoient point dans le* Pérou, *avant que les Espagnols les y transportâssent; & des guerres sanglantes qu'eurent ensemble les deux Rois & Frères* Huascar *&* Atahuallpa, *où l'on parle aussi des infortunes de l'un & des cruautés de l'autre.*

CHAPITRE PREMIER.

De la grande Chaîne d'Or que le Roi Huayna Capac *fit faire, & à quelle occasion.*

LE puissant *Huayna Capac*, devenu Souverain de ce vaste Empire, passa la prémière année de son règne à porter le deuil, & à célébrer les funerailles de son père. Cela fait il visita toutes ses Provinces, & on l'y reçut avec un aplaudissement universel. Par-tout où il passoit, les *Curacas* & les Indiens lui venoient au-devant, jonchoient le chemin de fleurs, & y élevoient des arcs de triomphe. On n'entendoit retentir que le nom de *Huayna* Ca-

Capac, comme s'ils eûſſent voulu dire par-là, que ce ſurnom lui apartenoit mieux qu'à tous ſes Prédéceſſeurs, puiſqu'il l'avoit mérité dès ſon enfance. Quoiqu'il en ſoit, ils lui décernèrent des honneurs divins durant ſa vie, & ils l'adorèrent comme un de leurs Dieux. C'eſt ce que le R. P. *Joſeph Acoſta*, Liv. VI. Chap. 22. témoigne en ces termes: *Durant la vie de cet* Huayna Capac *ſes ſujets l'adorèrent comme un Dieu, ce qui fut un honneur qu'on n'avoit jamais déféré à aucun de ſes ancêtres.* Mais pour revenir à ſon voyage, il n'étoit pas fort éloigné de *Cuzco*, lorſqu'il aprit qu'il lui étoit né un fils, qui devoit être ſon héritier, & qu'on apella *Huaſcar Ynca*. Il avoit ſouhaité cette naîſſance avec tant d'ardeur, qu'il voulut ſe trouver à la fête qu'on célébroit en pareille occaſion; deſorte qu'il rebrouſſa chemin, & qu'il ſe rendit au plus vite à *Cuzco*, où il fut reçu avec toutes les démonſtrations de joie imaginables. Après cette ſolemnité, qui dura plus de vingt jours, il ne penſa qu'à inventer quelque choſe d'extraordinaire, pour honorer le jour auquel on ſèvreroit le nouveau Prince, & qu'on lui couperoit ſes prémiers cheveux, en lui donnant un nom-propre. Nous avons déjà dit ailleurs que c'étoit une des plus grandes Fêtes que ces Rois célébrâſſent. Les plus pauvres même la ſolemniſoient le mieux qu'il leur étoit poſſible, parce que tous ces Indiens en général aimoient plus leurs aînés que leurs autres enfans. Ce fut donc pour relever la pompe de ce jour, que *Huayna Capac* inventa cette Chaîne d'Or, ſi fameuſe par tout le Monde, & que les Etrangers auroient bien ſouhaité de voir, mais qu'on n'a pu découvrir juſqu'ici. Pour en ſavoir l'hiſtoire, il faut remarquer d'abord que chaque Province du *Pérou* avoit ſa danſe qui lui étoit particulière, & qui la diſtinguoit de toutes les autres, de-même que la diverſité des ornemens dont ils ſe couvroient la tête. Ils ne changeoient point de mode à cet égard, & ils ſuivoient toujours les pas & la cadence qu'ils avoient apris de leurs pères. Lorſque les *Yncas* danſoient, ils ne faiſoient ni ſauts ni caprioles comme les autres, mais leur danſe étoit grave & bienſéante. Les hommes ſeuls étoient admis à cette eſpèce de branle, où ils ſe donnoient la main les uns aux autres, & ſembloient ainſi former une chaîne. Ils s'y trouvoient quelquefois plus de trois-cens perſonnes, ſelon la ſolemnité de la Fête; & ils danſoient à une diſtance raiſonnable du Prince, par reſpect pour ſa perſonne. Le prémier qui menoit le branle alloit en cadence, & les autres le ſuivoient; deſorte qu'ils s'avançoient toujours en danſant, juſqu'à ce qu'ils fûſſent au milieu de la place où étoit l'*Ynca*. Ils chantoient de ſuite les uns après les autres, chacun à ſon tour; & leurs chanſons, qu'ils accommodoient à la cadence, rouloient ſur les éloges de l'*Ynca*, de ſes Prédéceſſeurs, & des autres Princes de ſon ſang qui s'étoient rendus célèbres par leurs actions glorieuſes. Les *Yncas* qui s'y trouvoient chantoient tout comme les autres, & le Roi même danſoit quelquefois à leurs principales Fêtes, pour les rendre plus ſolemnelles.

Cette eſpèce de branle fit concevoir à l'*Ynca Huayna Capac*, qu'il ſeroit plus majeſtueux & plus grave de tenir une chaîne d'or en danſant, que de ſe prendre par la main, & là-deſſus il ordonna cette fameuſe Chaîne dont nous parlons. La voix publique lui attribuoit la même origine, & je me ſouviens de l'avoir entendu confirmer à un vieux *Ynca*, oncle de ma mère, que me dît

que cette Chaîne s'étendoit d'un bout à l'autre de la grande Place de *Cuzco*, où les Indiens célébroient leurs principales Fêtes. Quoiqu'il ne fût pas néceſſaire pour la danſe d'avoir une chaîne de cette longueur, l'*Ynca* la voulut ainſi, pour étaler ſa magnificence, & rendre plus illuſtre la fête de ſon fils. Cette Place de *Cuzco*, que les Indiens apelloient *Haucaypata*, pouvoit avoir deux-cens pas de long à meſurer du Nord au Sud, & cent-cinquante de large de l'Eſt à l'Oueſt. Elle aboutiſſoit à cet endroit de la Rivière, où les Eſpagnols firent bâtir des maiſons en 1556, lorſque *Garçillaſſo de la Véga*, mon cher Seigneur, étoit Gouverneur de cette grande Ville. Deſorte qu'à bien calculer, cette Chaîne avoit trois-cens-cinquante pas de long, c'eſt-à-dire ſept-cens piés; & le vieux *Ynca*, mon oncle, m'aſſura qu'elle étoit de la groſſeur du poignet. Le Tréſorier-Général *Auguſtin de Carate* aſſure qu'il y avoit des tréſors immenſes & preſque incroyables dans les Maiſons Royales des *Yncas*. On peut voir ce qu'il en dit, Liv. I. Chap. 14. Nous avons raporté ce qu'il remarque de cette Chaîne en particulier, au Chapitre 2. du VI. Livre de cette Hiſtoire. D'abord que ces Indiens ſçurent que les Eſpagnols étoient entrés dans leur Pays à force d'armes, ils cachèrent cette riche pièce avec tous leurs tréſors, & ils la cachèrent ſi bien qu'on n'a pu la retrouver depuis ce tems-là. Quoiqu'il en ſoit, le jeune Prince fut apellé *Ynti Cuſi Huallpa*, & ſurnommé *Huaſcar*, du mot *Huaſca* qui ſignifie proprement *une corde*, & dont les Indiens ſe ſervoient pour dire une *chaîne*; puiſqu'ils n'en ont pas d'autre, & qu'ils diſent une *corde d'or*, *d'argent* ou *de fer*. Mais on y ajouta un *r*, & on apella ce Prince *Huaſcar*, qui eſt un mot qui ne ſignifie rien, pour éloigner de ce nom toute idée choquante, & conſerver en même tems la mémoire d'un ſi beau chef-d'œuvre, qu'on avoit fait à l'occaſion de ſa naiſſance. D'ailleurs il ſemble que les *Yncas* étoient parvenus à un ſi haut point de gloire, que les noms de *Grandeur* & de *Majeſté* ne ſuffiſoient pas pour honorer leurs Enfans. *Huayna Capac* voulut que le ſien portât le nom du Dieu qu'ils adoroient, puiſqu'*Ynti* ſignifie le Soleil, & *Cuſi* allegreſſe ou contentement. Après donc que cet *Ynca* eut ordonné la Chaîne, & règlé toutes les ſolemnités pour le jour qu'on ſèvreroit ſon fils, il reprit ſon voyage. Il y employa deux années, & à ſon retour à *Cuzco* on y célébra la fête avec toute la magnificence poſſible.

CHAPITRE II.

*Les Habitans des dix Vallées de la Côte ſe rendent à l'*Ynca *de leur bon gré, & ceux de* Tumpiz *en font de-même.*

UN an après cette ſolemnité, *Huayna Capac* fit lever quarante-mille hommes, avec leſquels il marcha vers le Royaume de *Quito*. Dans ce voyage, il choiſit pour ſa maîtreſſe la fille-aînée du Roi qui perdit ce Pays-là. Il la prit dans la Maiſon des Vierges Choiſies, & il en eut depuis *Atahuallpa*,

avec quelques autres fils, dont il ſera parlé dans cette Hiſtoire. De *Quito* l'*Ynca* deſcendit au Plat-Pays, & s'en alla le long de la Côte de cette Mer dans le deſſein d'étendre ſes conquêtes. Lorſqu'il fut arrivé à la Vallée de *Chimu*, qu'on apelle maintenant *Trugillo*, & qui eſt l'endroit juſqu'où ſon ayeul le bon *Ynca Yupanqui* avoit pouſſé les bornes de ſon Empire, il envoya ſommer les habitans des Vallées de *Chacma* & de *Pacaſmayu*. Ceux-ci qui fréquentoient depuis quelques années les Sujets des *Yncas*, & qui avoient apris par ce voiſinage que leur gouvernement étoit fort doux, répondirent qu'ils ne demandoient pas mieux que d'être vaſſaux de l'*Ynca*, d'obéïr à ſes Loix, & d'obſerver ſa Religion. A leur exemple, ceux des huit Vallées, qui ſont entre *Pacaſmayu* & *Tumpiz*, qu'on apelle *Ganna*, *Collque*, *Quintu*, *Tucmi*, *Sayanca*, *Mutupi*, *Puchive* & *Sullana*, en firent de-même. On employa deux années à cultiver le terroir de ces Provinces, & à y faire des aqueducs pour l'arroſer. Cependant l'*Ynca* fut obligé de recruter trois ou quatre fois ſon Armée, malgré les bons quartiers de rafraîchiſſement qu'il donnoit à ſes ſoldats; parce que l'air y eſt fort mal ſain pour les Etrangers, & qu'il y fait chaud d'un coté, & grand froid de l'autre.

L'*Ynca* n'eut pas plutôt achevé de conquérir ces Vallées, qu'il ſe rendit à *Quito*, où il employa deux ans à orner ce Royaume de pluſieurs Edifices & de beaux Aqueducs, & à faire toute ſorte de bien aux Sujets. Au bout de ce terme il mit cinquante-mille hommes ſur pié, & avec ces forces il marcha le long de la Côte juſqu'à la Vallée de *Sullana*, qui eſt à l'endroit de cette Mer le plus proche de *Tumpiz*, où ſelon ſa coutume il envoya demander aux habitans, lequel des deux ils vouloient accepter, ou la paix, ou la guerre. Mais avant que de paſſer outre, il faut ſavoir que ceux de *Tumpiz* étoient plus adonnés au vice & à la volupté, qu'aucun de tous ces autres Peuples maritimes que les *Yncas* avoient conquis juſques-là. Ils portoient ſur la tête une eſpèce de tocque faite en guirlande, qu'ils nommoient *Pillu*. Leurs *Caciques* avoient d'ordinaire auprès d'eux des Charlatans, des Boufons, des Muſiciens & des Baladins pour les divertir. Ils ſe plongeoient dans le crime abominable de Sodomie. Ils adoroient des Tigres & des Lions, auxquels ils ſacrifioient le cœur & le ſang des Hommes. D'ailleurs ils étoient auſſi honorés de leurs Sujets, que craints & redoutés par les Etrangers. Malgré tout cela, ils n'ôſèrent point réſiſter à l'*Ynca*, tant ils apréhendoient ſa puiſſance. Ils lui répondirent tous, qu'ils n'avoient point d'autre volonté que celle de lui obéïr, & de le reconnoître pour leur Souverain. Ceux des autres Vallées, qui ſont le long de la Côte, firent la même réponſe, auſſi-bien que les *Chuvana Ciniu*, *les Collonche*, *les Jaqual*, & les autres Peuples de cette Frontière.

CHAPITRE III.

Du Châtiment qu'on fit de ceux qui furent convaincus d'avoir tué les Officiers de Tupac Ynca Yupanqui.

AUSSI-TÔT que l'*Ynca* ſe vit maître de la Province de *Tumpiz*, il l'embellît de pluſieurs choſes qu'on pouvoit nommer Royales & dignes de lui. On y remarquoit ſurtout une belle Forteresse où il mit garniſon, un Temple dédié au Soleil, & une Maiſon pour les Vierges Choiſies. Cela fait il paſſa dans les Provinces, dont les habitans avoient été ſi perfides que de tuër les Capitaines, les Ingénieurs, les Docteurs, & les autres Officiers & Commiſſaires que ſon Père *Tupac Ynca Yupanqui* leur avoit envoyés, comme je l'ai déjà dit, pour leur aprendre la Religion du Soleil, & à vivre en hommes raiſonnables. A ſon arrivée ils prirent tous l'alarme, & ils furent bien étonnés lorſque *Huayna Capac* leur envoya des Couriers, pour les ſommer de lui venir rendre compte de leurs mauvaiſes actions. Convaincus en eux-mêmes de leur ingratitude & de leur perfidie, & trop foibles pour réſiſter à la puiſſance de l'*Ynca*, ils eurent recours aux ſoumiſſions & à ſa miſéricorde.

Alors l'*Ynca* fit aſſembler tous les *Curacas*, les Ambaſſadeurs, les Conſeillers, les Capitaines, & les principaux Chefs du Conſeil, & de l'Ambaſſade qu'ils avoient faite à ſon Père, quand ils lui demandèrent des gens pour les gouverner. Enſuite un Meſtre-de-Camp les harangua par ſon ordre, & il leur repréſenta qu'ils étoient les hommes du monde les plus traîtres, & les moins ſenſibles aux bons offices; qu'il ne ſe pouvoit rien ajouter à leur félonnie, puiſqu'au lieu d'adorer l'*Ynca* & ſes Miniſtres, qui leur avoient fait toute ſorte de biens, ils avoient eu la cruauté de les mettre à mort, avec un mépris manifeſte de l'*Ynca* fils du Soleil; que c'étoit un crime ſi noir, qu'il ne pouvoit être expié à la rigueur que par le ſuplice de toute la Nation, ſans aucun reſpect ni d'âge ni de ſexe; mais que la clémence de l'*Ynca Huayna Capac*, qui faiſoit gloire de porter à juſte titre le nom de *Huacchacuyac*, c'eſt-à-dire d'*Amateur des Pauvres*, l'engageoit à pardonner à tout le Menu-Peuple, & aux principaux Auteurs de la trahiſon; qu'au-reſte pour ſervir d'exemple à la poſtérité, & prevenir de tels crimes, il vouloit qu'on les décimât, & qu'ils n'avoient ainſi qu'à tirer au ſort entr'eux. L'*Ynca* en agît de cette manière, pour leur ôter tout prétexte de dire qu'il avoit ſacrifié à ſon reſſentiment ceux qu'il haïſſoit le plus. D'un autre coté il voulut que les *Curacas*, & les plus qualifiés de la Nation *Huancavillca*, qui avoient été les principaux auteurs de l'Ambaſſade & de la Trahiſon, eûſſent à l'avenir, eux & leur poſtérité, quatre dents de devant arrachées, c'eſt-à-dire deux de la machoire d'enhaut, & deux de celle d'embas, en témoignage éternel de la perfidie qu'ils avoient commiſe à l'égard de l'*Ynca Tupac Yupanqui*.

Les habitans de ces Provinces, qui n'ignoroient pas que la Rebellion étoit celui de tous les crimes que les *Yncas* punissoient avec le plus de rigueur, & qui craignoient qu'on les passât tous au fil de l'épée, s'estimèrent fort heureux d'en être quites à si bon marché. Mais il n'y en eut point qui reçûssent ce châtiment avec plus de soumission & d'humilité, que ceux de *Huancavillca*. Lorsqu'ils virent qu'on ne châtioit que la dixième partie des Coupables, & que la peine d'avoir quatre dents arrachées ne regardoit que les Capitaines & les *Curacas*, ils prirent cela pour une si grande faveur, qu'ils voulurent tous, hommes, femmes & enfans, porter la même flètrissure, desorte qu'ils ont continué depuis à s'arracher ces quatre dents. Ce qui fait bien voir leur bêtise, puisqu'ils témoignoient plus de zèle pour subir la peine, qu'ils n'en avoient marqué pour la prevenir. Je me souviens d'avoir vu à *Cuzco*, dans la maison de mon père, une Indienne de la même Nation qui faisoit un long récit de cet évènement. Au-reste ces *Huancavillcas*, hommes & femmes, se perçoient le cartilage des narines, pour y attacher un petit joyau d'or ou d'argent. Cela me rapelle une avanture qui arriva dès mon enfance à *Cuzco*. Un de nos voisins, nommé *l'Homme de Coca*, avoit un cheval qui étoit poussif, & à qui on avoit percé les narines pour rémédier à ce défaut. Là-dessus les Indiens, étonnés de cette nouveauté, s'avisèrent de nommer ce cheval *Huancavillca*, parce qu'il avoit les narines fenduës.

CHAPITRE IV.

*L'*Ynca *visite son Empire, consulte les Oracles, & gagne l'Ile de* Puna.

APRE'S que l'*Ynca Huayna Capac* eut châtié les Rebelles de ces Provinces, & mis garnison dans les endroits où il le jugea nécessaire, il alla visiter le Royaume de *Quito*, d'où il rebroussa vers le Midi, & fit la revuë de son Empire jusqu'aux *Charchas*, qui sont à plus de sept-cens lieuës de *Cuzco*. Il envoya visiter en même tems le Royaume de *Chili*, d'où lui & son père avoient tiré beaucoup d'Or; & après avoir été quatre années dans ce voyage, il se rendit à *Cuzco*, où il en passa deux. Ensuite il fit lever cinquante-mille hommes dans les Provinces de *Chinchasuyu*, qui sont au Nord de *Cuzco*. Il leur donna rendez-vous sur la frontière de *Tumpiz*, & cependant il parcourut le Plat-Pays, où il visita tous les Temples du Soleil qui étoient dans les principales Provinces de ce Quartier-là. Il commença par le riche Temple de *Pachacamac*, que ces Indiens adoroient sous le nom de *Dieu Inconnu*. Il y fit consulter l'Oracle, ou pour mieux dire le Diable, sur le succès des conquêtes qu'il avoit en vuë. Les Prêtres lui répondirent qu'il n'avoit qu'à porter ses armes contre tel Pays qu'il voudroit, qu'il viendroit à bout de toutes ses entreprises, & qu'il étoit destiné à devenir le maître des quatre Parties du Monde. Après un Oracle si favorable, il passa dans la Vallée de *Rimac*, où étoit cette fameuse Idole qu'on nommoit la *Statuë Parlante*. A son ar-

arrivée il ne voulut rien faire ſans l'avis de cet Oracle, pour s'aquiter ponctuellement du Traité que ſon biſayeul avoit fait avec les *Yuncas*, par lequel il étoit dit que les *Yncas* auroient toujours cette Idole en grande vénération. Il en obtînt une réponſe auſſi avantageuſe que la précédente, & toute pleine de flaterie; deſorte qu'il s'achemina dans les Vallées qui s'étendent juſqu'à *Tumpiz*. Auſſi-tôt il envoya ſommer les habitans de l'Ile de *Puna*, qui n'eſt pas loin de la Terre-Ferme, & qui eſt fertile en toute ſorte de choſes. Elle a douze lieuës de circuit, & le Cacique *Tumpalla*, qui étoit d'un orgueil inſupportable, y commandoit alors avec un pouvoir abſolu. Ses Ancêtres n'avoient jamais reconnu de Supérieur, & il étoit ſi éloigné d'en reçevoir un lui même, qu'il prétendoit dominer ſur tous ſes Voiſins de Terre-Ferme. C'eſt ce qui produiſoit une guerre continuelle entr'eux, & qui étoit cauſe qu'ils ne pouvoient réſiſter à l'*Ynca*; au lieu que s'ils ſe fûſſent bien unis enſemble, ils auroient pu ſe défendre aſſez longtems. Quoiqu'il en ſoit, ce *Tumpalla*, qui étoit adonné à pluſieurs vices énormes, & qui faiſoit gloire d'avoir quantité de femmes, d'être Sodomite, & de ſacrifier le cœur & le ſang des hommes à ſes Dieux, c'eſt-à-dire à des Tigres & à des Lions, ſans parler de l'Océan, qui étoit le Dieu commun des Indiens de cette Côte, ni des Poiſſons qu'ils adoroient, & qui malgré cela leur ſervoient de nourriture; ce Cacique, dis-je, fut touché d'une vive douleur à l'ouïe de la triſte nouvelle qu'on lui vînt annoncer de la part de l'*Ynca*. Là-deſſus il fit venir les principaux de ſon Ile, & il les harangua de cette manière. *Mes amis*, leur dît-il, *c'eſt à-préſent que nous voyons à nos portes la tirannie des Etrangers, qui nous menacent de nous dépouiller de nos biens & de nos vies, ſi nous refuſons de ſubir leur joug. Mais d'un autre coté, ſi nous reçevons cet Uſurpateur pour notre Souverain, il faudra que nous perdions notre ancienne liberté, & l'empire abſolu dont nos Ancêtres ont joui depuis ſi longtems. Repréſentez-vous, je vous prie, l'état où nous ſerons, lorsque bridés par des tours & des citadelles, où l'on entretiendra des garniſons à nos dépens, notre fidélité ſera toujours ſuſpecte, & il n'y aura plus moyen de nous affranchir. Nos Ennemis en viendront même juſqu'à nous enlever la meilleure partie de nos biens, nos femmes & nos filles, dont la beauté ſera cauſe de leur perte. Mais ce qui nous doit être plus ſenſible que tout, c'eſt qu'ils aboliront nos anciennes Coutumes, pour nous impoſer de nouvelles Loix; qu'ils nous feront adorer des Dieux étrangers, au préjudice des nôtres qu'ils abattront; & qu'en un mot, ils nous réduiront à un perpètuel eſclavage: ce que j'apelle une vie cent fois pire que la mort, qui n'arrive qu'une ſeule fois. Cela poſé, examinez avec ſoin ce qu'il faut que nous faſſions, puiſqu'il s'agit de notre intérêt en général, & dites-moi franchement ce qui vous paroîtra le meilleur.* Ces Inſulaires, au deſeſpoir de ce que leurs forces étoient inégales à celles du puiſſant Ennemi qui les attaquoit, ne purent s'empêcher de répandre des larmes. D'ailleurs, privés de tout ſecours de leurs Voiſins, & hors d'état de ſe maintenir, ils jugèrent qu'il valoit mieux employer la ruſe, & que de deux maux il faloit éviter le pire. Il fut donc réſolu qu'ils rendroient une obéïſſance feinte à l'*Ynca*, & qu'ils attendroient une occaſion favorable de ſecouër le joug. Cette réſolution priſe, le Cacique *Tumpalla* ne répondit pas ſeulement aux Députés de l'*Ynca*

 avec

avec beaucoup de respect & de soumission, mais encore il lui envoya des Ambassadeurs chargés de présens, avec un ordre positif de lui rendre tout l'hommage qu'il souhaiteroit, & de le suplier très-humblement d'honorer ses nouveaux Sujets de sa présence Royale; ce qui seroit la plus grande faveur à laquelle ils pûssent jamais aspirer.

L'*Ynca* fort satisfait de ce procédé de *Tumpalla*, envoya prendre possession de cette Ile, & il règla toutes choses le mieux qu'il lui fut possible, pour y faire entrer son Armée, quoique cela ne s'exécuta pas avec la magnificence que *Tumpalla* & ses Sujets auroient bien voulu. L'*Ynca* s'y rendit ensuite, & il y fut reçu avec de grandes solemnités, accompagnées de danses & de chansons, que l'on fit exprès à la louange du grand *Huayna Capac*. Ils le logèrent dans un Palais bâti depuis peu; du-moins l'apartement destiné pour sa personne étoit neuf, parce qu'ils ne croyoient pas être de la bienséance qu'un Roi logeât dans une maison où quelque autre avoit demeuré. *Huayna Capac* travailla d'abord à y établir un Gouvernement qui fût conforme à ses Loix. Il fit donc avertir ces Insulaires, & leurs Voisins de Terre-Ferme, qu'à l'imitation de plusieurs Peuples, tous différens de langage, qui s'étoient assujettis à lui, ils eûssent à quiter le culte de leurs Faux Dieux, qu'ils ne sacrifiâssent plus des hommes, qu'ils ne se nourrîssent plus de leur chair, qu'ils bannîssent à-jamais la Sodomie, que leur principal soin fût à l'avenir d'adorer le Soleil comme le Dieu de l'Univers, & de vivre comme des hommes raisonnables, suivant les règles de l'Equité. La conclusion de tout cela fut, qu'en qualité d'*Ynca*, Fils du Soleil & Législateur de ce grand Empire, il leur ordonnoit toutes ces choses, & de n'en violer aucune, ni en tout, ni en partie, sur peine d'être éxécutés à mort. *Tumpalla* & ses Sujets s'y soumirent, avec promesse d'obéïr exactement à tout ce que l'*Ynca* leur commandoit.

Quelque tems après, les *Curacas* de cette Ile trouvèrent que ces Loix étoient fort rigoureuses, & tout-à-fait contraires à celles de leur Nation, qui leur permettoient tous les plaisirs de la vie. Accoutumés à s'y plonger sans aucun remors, le Gouvernement qui leur en défendoit la jouïssance ne pouvoit que leur être insuportable. Ils résolurent donc, de concert avec leurs Voisins de Terre-Ferme, de tuër l'*Ynca* & tous ses gens, d'abord que l'occasion s'en présenteroit. Mais avant que d'en venir-là, ils jugèrent à-propos de consulter leurs Dieux, pour savoir si le succès répondroit à leur attente; & parce qu'ils les avoient abandonnés, ils mirent tout en œuvre pour rentrer en grace avec eux. Ils placèrent leurs Statuës dans les lieux les plus honorables, ils leur offrirent quantité de sacrifices, & les comblèrent de belles promesses, quoique tout cela se fît en secret. Enfin le Diable leur répondit qu'ils n'avoient qu'à persister dans leur dessein, qu'ils en viendroient à bout, & que les Dieux du Pays leur seroient favorables. Cette réponse enfla tellement le courage de ces Barbares, qu'ils étoient résolus d'exécuter sur le champ leur entreprise; & il y a même grande aparence qu'ils n'auroient pas manqué leur coup, si leurs Sorciers & leurs Devins ne les en avoient détournés, sous prétexte qu'il falloit attendre une meilleure occasion, où il y eut moins de danger, puisque leurs Dieux le conseilloient ainsi.

CHA-

CHAPITRE V.

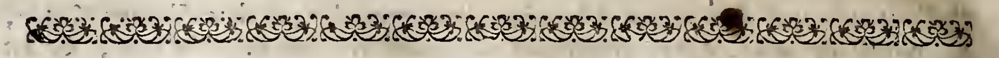
Ceux de l'Ile de Puna *tuënt les Capitaines de* Huayna Capac.

PENDANT que les *Curacas* tramoient leur complot, l'*Ynca Huayna Capac*, aſſiſté de ſon Conſeil, n'oublioit rien pour civiliſer ces Nations, & les amener à une vie règlée. Mais pour en venir plutôt à bout, il réſolut d'envoyer quelques Capitaines du Sang Royal à ceux de la Terre-Ferme, afin de les inſtruire dans la Religion des *Yncas*, & d'y établir leurs Coutumes & leurs Loix. Il chargea même ces Officiers de prendre des ſoldats avec eux, de les mettre en garniſon, & de s'en ſervir en cas de beſoin. Les habitans de l'Ile promirent auſſi de fournir des vaiſſeaux, pour tranſporter tout ce monde juſqu'à une certaine Rivière où ils devoient aborder. L'*Ynca* n'eut pas plutôt donné ces ordres, qu'il reprit le chemin de *Tumpiz*, pour y terminer quelques affaires importantes qui regardoient le gouvernement de ces Peuples. Il faut avouër que ces Princes avoient tant à cœur le bien de leurs Sujets, que ce n'eſt pas ſans raiſon que les Indiens leur donnoient le titre d'*Amis* & de *Bienfaiteurs des Pauvres.* C'eſt auſſi à cette occaſion que le R. P. *Blas Valera* les apelle de bons Pères de Famille, & les Tuteurs des Pupilles.

Auſſi tôt que le Roi fut parti de l'Ile, ſes Capitaines ſe mirent en devoir de ſe rendre à la Frontière, où ſa Majeſté les envoyoit. Ils firent donc venir des bateaux pour traverſer ce bras de mer, l'occaſion parut belle aux *Curacas* ligués enſemble : mais pour exécuter plus facilement leur entrepriſe, ils réſolurent de ne donner que la moitié des bateaux, & de faire ce tranſport en deux fois. On n'embarqua donc qu'une partie des Soldats & des Capitaines, tous gens d'élite, & très expérimentés au métier de la Guerre. D'ailleurs ils étoient richement équipés les uns & les autres, en qualité d'*Yncas* qui aprochoient de plus près la perſonne du Roi. Lorſqu'on fut arrivé à une certaine hauteur, où les Barbares avoient réſolu de jouër leur tragédie, ils coupèrent les cordages des vergues, & ils jettèrent en même tems tous les *Yncas* dans la mer Ceux-ci, qui ne ſe défioient de rien, eurent beau ſe mettre à la nage pour ſauver leur vies. Les Inſulaires plus habiles qu'eux à cet égard, aſſommèrent les uns à coups d'avirons, & tuèrent les autres avec leurs propres armes, ſans qu'il en échapât un ſeul. Victorieux de ces troupes, & maîtres de leurs dépouilles, ils firent de grands cris de joie de tous cotés, & ils ſe bercèrent de l'eſpérance qu'ils ſeroient aſſez forts pour ſecouër le joug de *Huayna Capac.* Quoiqu'il en ſoit, ils retournèrent à l'Ile pour embarquer les Capitaines & les Soldats qui devoient ſuivre le prémier détachement ; & ſous prétexte de les conduire au lieu du rendez-vous, ils leur jouèrent le même tour qu'aux autres. Enſuite on fit main baſſe, dans tou-

te

te l'Ile & dans les Provinces du voisinage, sur tous les Gouverneurs, les Intendans de la Justice, & les Trésoriers des Revenus du Soleil & de l'*Ynca*, que ce dernier y avoit établis. Mais leur rage ne s'arrêta pas-là. Non contens de les avoir massacrés avec beaucoup d'inhumanité, ils attachèrent leurs têtes aux portes de leurs Temples, & offrirent leurs cœurs & leur sang à leurs Idoles, pour s'aquiter de la promesse qu'ils leur en avoient faite dès le commencement de leur rebellion.



CHAPITRE VI.

Du Châtiment qu'on fit des Rebelles.

L'YNCA *Huayna Capac* n'eut pas plutôt apris ce qui s'étoit passé, qu'il en ressentit un mortel déplaisir. Il ne pouvoit que regreter la mort de tant de personnes du Sang Royal qui s'étoient signalés à son service, & qui n'avoient pas moins de capacité pour les Affaires d'Etat que dans l'Art Militaire. Pour témoigner donc qu'il étoit vivement touché de leur desastre, il en porta le deuil, qui, suivant la coutume des Rois ses ancêtres, étoit d'une étoffe de la couleur que nous apellons gris de souris. Après avoir passé quelque tems à gemir & à se plaindre, il forma le dessein de punir les Rebelles. Pour cet effet il leva quantité de troupes, & tout d'un coup il alla fondre sur les Provinces de Terre-Ferme, qu'il assujettît bientôt; parce que les habitans n'avoient ni le courage, ni la prudence, ni des forces capables de lui résister.

Il mit ensuite à la voile pour attaquer les Insulaires; mais leur résistance sur mer fut si foible, qu'ils se virent contraints de mettre bas les armes. L'*Ynca* fit d'abord saisir les principaux auteurs de cette rebellion, avec les Capitaines & les soldats les plus fameux qui s'étoient trouvés à la mort des Gouverneurs & des Officiers de la Justice. Alors un de ses Mestres-de-Camp leur fit un discours, pour leur reprocher leur trahison, & la cruauté qu'ils avoient euë à l'égard de ceux qui s'étoient employés à les instruire. Il ajouta que l'énormité de leur crime & la justice ne permettoient point que l'*Ynca* usât envers eux de sa clémence ordinaire, & qu'il les condamnoit ainsi au dernier suplice sans aucune remission. L'arrêt fut exécuté sur le champ, & l'on fit endurer aux Coupables les mêmes genres de mort qu'ils avoient imposé aux Ministres de *Huayna Capac*. On jetta les uns dans la mer; d'autres furent empallés, pour avoir mis les têtes des *Yncas* sur des lances, & les avoir attachées aux portes de leurs Temples; il y en eut de pendus, & de tués avec leurs propres armes; l'on en mit en quatre quartiers, & l'on en décapita. *Pédro de Ciéça de Léon* parle de ce châtiment, à-peu-près dans les mêmes termes. Voici ce que j'ai tiré du 35. Chapitre de son Livre. *Il y eut*, dit-il, *bon nombre de ces Indiens qui furent punis de divers suplices. Les principaux auteurs de la*

la conspiration, & ceux qui l'avoient conseillée, furent tous empallés ou étranglés. Huayna Capac, *pour rendre ce châtiment plus redoutable à l'avenir, voulut qu'au tems des calamités publiques, les Indiens ses sujets en célébrâssent la mémoire, & qu'ils en fissent mention dans les chants lugubres qu'ils composoient en pareilles rencontres. En effet ils l'observent encore aujourd'hui, & ils récitent dans leur propre Langue cet acte tragique en forme de complainte. Après qu'il eut châtié ces Barbares, il fit élever une longue chaussée sur la rivière de* Guayaquillé; *& s'il en faut juger par les débris qui en restent, l'ouvrage devoit être magnifique. Mais l'on croit qu'il ne fut pas achevé, & l'on apella depuis cet endroit* le Pas de Guayna Capac. *Quoiqu'il en soit, cet* Ynca *prescrivit à ces Peuples d'obéïr aux Gouverneurs qu'il laissoit dans le Fort de* Tumbez; *il pourvut à plusieurs autres choses, & il partit enfin de cette frontière.*



CHAPITRE VII.

Mutinerie des Chachapuyas, *& la grande Générosité de* Huayna Capac.

LORSQUE le Roi *Huayna Capac* reprit le chemin de *Cuzco*, il y eut plusieurs *Caciques* des Provinces de cette Côte nouvellement soumises, qui furent au-devant de lui, & qui lui offrirent des présens de tout ce qu'il y avoit de meilleur & de plus rare dans leur Pays. Entr'autres choses ils lui présentèrent un Lion & un Tigre, que l'*Ynca* trouva si beaux qu'il leur commanda de les garder avec beaucoup de soin Nous parlerons dans la suite d'un miracle que notre Seigneur fit en faveur des Chrétiens par ces mêmes Animaux, que ces Indiens soutînrent depuis être Enfans du Soleil, & qu'ils adorèrent en cette qualité. *Huayna Capac* partit de *Tumpiz*, après avoir pourvu à tout ce qui regardoit le gouvernement de ces Peuples. Il traversa la moitié de son Royaume dans ce voyage, & fut jusqu'aux *Chichas*, qui bornent le *Pérou*, résolu de visiter une autre fois la partie qui est plus orientale. Du Pays des *Chichas* il envoya des Commissaires au Royaume de *Tucma*, que les Espagnols apellent *Tucuman*, & à celui de *Chili*, pour savoir ce qui s'y passoit. Il voulut que les uns & les autres prîssent avec eux quantité d'habits pareils aux siens, pour en faire présent aux Gouverneurs, aux Capitaines, aux *Curacas*, & aux autres Ministres de ces deux Royaumes, afin d'y être les bien-venus.

De retour à *Cuzco* il visita la Forteresse, qui étoit presque achevée; & il mit lui-même la main à l'œuvre en certaines choses, pour encourager les Ouvriers. Après avoir employé plus de quatre années dans cette visite générale, il leva des troupes pour aller conquérir les Provinces qui sont au-delà de *Tumpiz*, & qui s'étendent jusqu'au Nord, le long de la Côte de cette Mer. Mais lorsqu'il fut arrivé à la Province des *Canarins*, d'où il devoit passer à *Quito* pour subjuguer toute la Côte, il reçut la nouvelle que ceux de la grande Province des *Chachapuyas* s'étoient révoltés: que leur humeur guerrière, l'assiette avan-

avantageuse de leur Pays, & l'expédition où ils le voyoient occupé, leur avoient inspiré cette audace : qu'ils avoient taillé en pièces les Gouverneurs, les Capitaines, & les Soldats de l'*Ynca*, sans parler des Prisonniers qu'ils prétendoient retenir comme esclaves. Là-dessus *Huayna Capac*, fort affligé de cette nouvelle, fit rebrousser les troupes, qui marchoient de tous cotés à leur rendez-vous, pour aller contre la Province de *Chachapuya*; & pendant qu'il les rassembloit, il envoya des Courriers aux *Chachapuyas*, pour leur dire qu'il leur accorderoit une amnistie générale, s'ils vouloient rentrer dans leur devoir. Mais au-lieu de donner de bonnes paroles à ces Députés, ils les traitèrent indignement, & les menacèrent de les mettre à mort. L'*Ynca*, irrité de leur insolence, rallia ses troupes au plus-vite, & marcha jusqu'à une grande Rivière, où l'on avoit assemblé par son ordre quantité de barques d'un bois fort léger, apellé *Chuchau* en Langue *Péruvienne*. Mais il crut qu'il ne seroit pas de la bienséance de passer avec son Armée sur des bateaux, dont chacun ne pouvoit contenir que six ou sept hommes, & qu'il valoit mieux ainsi les joindre tous ensemble, pour en faire une espèce de pont. Tout le monde y travailla avec tant d'ardeur, qu'on en vînt à bout dans un jour. L'*Ynca* y fit donc passer son Armée, & s'en alla tout droit à *Caçamarquilla*, qui est une des principales villes de cette Province, dans le dessein d'y mettre tout à feu & à sang. On peut dire que ce Monarque avoit toujours eu pour maxime, de punir les rebelles avec beaucoup de sévérité, & d'être fort clément à l'égard de ceux qui reconnoissoient leur faute.

Cependant les Mutinés eurent avis que l'*Ynca*, justement irrité, s'aprochoit avec une puissante Armée. Alors ils craignirent, mais trop tard, l'orage qui les menaçoit, & qu'ils ne pourroient obtenir aucun pardon de leur faute. Réduits au desespoir, & ne sachant de quel coté se tourner, ils résolurent d'un commun accord d'abandonner les villes, & de se retirer sur les montagnes : il n'y eut que les enfans & les vieillards qui n'en bougèrent pas, arrétés par la foiblesse de leur âge. Mais ces derniers, qui avoient plus d'expérience des affaires du monde, & qui savoient d'ailleurs que *Huayna Capac* étoit d'un naturel si généreux, qu'il ne refusoit jamais rien de ce qu'on lui demandoit avec soumission, & surtout aux Dames, s'avisèrent d'avoir recours à une femme de leur Nation & de la Ville de *Caçamarquilla*. Ils s'adressèrent donc à cette Dame, qui avoit été du nombre des Maîtresses du grand *Tupac Ynca Yupanqui*, & lui dirent, les larmes aux yeux, qu'ils étoient perdus sans ressource avec leurs femmes & leurs enfans; que leurs Villes & leurs Provinces seroient entièrement ruinées, si elle n'avoit la bonté d'intercéder en leur faveur auprès de l'*Ynca* son fils.

Le discours de ces Vieillards émut fort cette Dame, qui craignant d'ailleurs qu'elle-même & ses parens n'en seroient pas quites à meilleur marché que les autres, sortit de la ville en diligence, accompagnée de plusieurs autres femmes, sans qu'il y eut aucun homme. Avec cette troupe désolée, elle fut au-devant du Roi, presque à deux lieuës de *Caçamarquilla*; & sans perdre courage, elle se prosterna d'abord à ses piés, & lui tînt ce discours. *Unique Seigneur*, lui dît-elle, *quel est votre dessein? Ne voyez-vous pas que la colère vous trans-*

transporte, & que vous allez détruire une Province que les armes de votre père vous ont aquise? Ne faites-vous pas violence à votre inclination, & ne craignez-vous pas de vous repentir demain de ce que vous exécuterez aujourd'hui? Avez-vous oublié que vous êtes le vrai Huacchacuya, *qui est le titre que vous estimez tant? Pourquoi donc n'avez-vous pas pitié des pauvres d'esprit, puisque vous savez qu'il n'est point de misère plus grande que celle-là? Que si les rebelles qui vous ont fâché ne méritent point que vous leur pardonniez, ne laissez pas d'en avoir compassion, & souvenez-vous que votre père les a conquis, afin qu'ils jouïssent de vos bienfaits. Vous avez le bonheur d'être né fils du Soleil, & en cette qualité vous ne devez point ternir, par le sang de ces misérables qui ont déjà posé les armes, les grandes actions que vous avez faites jusqu'ici. Plus leur crime a été grand, plus vous aquerrez de gloire à leur pardonner. Cette clémence héroïque, dont vos prédécesseurs ont fait tant de cas, & qui les a mis en si grande réputation, sera le couronnement de toutes vos autres vertus. Je vous suplie donc, par le rang où le Soleil votre père vous a élevé, de reçevoir ces malheureux en grace. Mais si vous ne jugez pas à-propos de m'accorder ma requête, permettez du-moins que je sois la prémière sur qui votre vengeance tombe, afin que je n'aye pas la douleur de survivre à la ruine de mon Pays.* Elle n'eut pas plutôt prononcé ces derniers mots, que toutes les autres Indiennes qui la suivoient s'écrièrent, baignées de larmes: *Unique Seigneur, Amateur des Pauvres, grand* Huayna Capac, *ayez pitié de nous, de nos pères, de nos maris, de nos frères, & de nos enfans.*

L'*Ynca* ne répondit pas d'abord; mais touché des raisons de la *Mamac Cuna*, & des pleurs de ces autres Indiennes, il s'aprocha d'elle, & après l'avoir relevée de terre, il lui parla en ces termes. *Vous méritez bien*, lui dît-il, *d'être apellée* Mamanchicu, c'est-à-dire Mère commune, *ou plutôt la mienne propre; puisque vous avez tant de soin de mon honneur, & de la réputation de feu mon Père. Je vous en remercie de bon cœur; il n'y a nul doute, que si je faisois punir aujourd'hui les coupables, je ne m'en repentîsse demain, comme vous l'avez dit. Vous faites le devoir d'une mère à l'égard de vos compatriottes, & c'est votre prudence qui a racheté leurs vies & leurs biens. Je vous accorde votre demande, & au-delà même si vous le souhaitez. Allez donc trouver vos gens, pardonnez-leur en mon nom, & faites-leur telle autre grace que vous jugerez à-propos, pourvu-qu'ils la sachent reconnoître. Mais afin qu'ils soient plus assurés de ma parole, je vous donne quatre* Yncas, *qui sont mes frères & vos enfans; je veux qu'ils vous accompagnent sans aucunes troupes, & qu'ils n'amènent que leurs Ministres, & les Officiers nécessaires pour rétablir la paix & le bon ordre dans ces Provinces.*

Cela dit, l'*Ynca* rebroussa chemin avec toute son Armée, pour aller à la conquête qu'il avoit en vuë. Cependant les *Chachapuyas*, sensibles à l'énormité de leur crime, furent si touchés de la clémence de l'*Ynca*, qu'ils ne manquèrent plus de fidélité à son égard. Pour immortaliser même le souvenir de cette action généreuse, ils environnèrent de trois murailles l'endroit où *Huayna Capac* avoit reçu sa belle-mère, & lui avoit accordé leur pardon, afin qu'on tînt ce lieu pour sacré, & que personne n'y entrât. La prémière de ces clôtures étoit d'une fort belle pierre de taille, avec une corniche qui règnoit tout au-

autour. La feconde n'étoit pas fi bien travaillée, & la troifième étoit bâtie de brique. L'on voit encore aujourd'hui quelques reftes de cet Ouvrage, qui auroit pu fans-doute durer plufieurs fiècles, fi l'avarice des Etrangers ne l'avoit ruiné de fonds en comble, pour y chercher des tréfors.

CHAPITRE VIII.

Des Dieux de la Nation apellée Manta: *& de la Manière de vivre de ces Peuples, que l'*Ynca *réduit à fon Empire, avec plufieurs autres Nations barbares.*

HUAYNA *Capac* continua donc fon voyage vers la Côte de la Mer, & il fe rendit à la Frontière de la Province de *Manta*, où l'on voit ce fameux Port que les Efpagnols apellent *Puerto Viéjo*. Dans une affez grande étenduë de cette Côte jufqu'au Nord, les habitans y pratiquoient les mêmes Coutumes & la même Idolâtrie. Ils adoroient la Mer & les Poiffons, dont ils fe nourriffoient malgré cela. Ils rendoient le même culte aux Tigres, aux Lions, aux grandes Couleuvres, aux Infectes, & aux Reptiles. Mais dans la Ville de *Manta*, qui étoit la Capitale de toute cette Frontière, ils adoroient une Emeraude, qui étoit prefque auffi groffe qu'un Oeuf d'Autruche. Ils l'expofoient à la vuë de tout le monde les jours de leurs grandes Fêtes, & les Indiens venoient de fort loin pour l'adorer & lui offrir quantité de chofes. Par exemple, ils lui préfentoient d'autres Emeraudes plus petites, fur ce que les Prêtres & les Caciques de *Manta* leur faifoient entendre que la Déeffe Emeraude reçevoit fes filles avec beaucoup de plaifir. Cependant ils les gardoient pour eux-mêmes, & cette doctrine étoit fondée fur leur avarice. Quoiqu'il en foit, ces Emeraudes tombérent entre les mains de Dom *Pédro d'Alvarado*, de *Garcillaffo de la Véga* mon cher Seigneur, & de leurs Compagnons, lorsqu'ils allèrent enfemble à la conquête du *Pérou*. Mais ils furent affez malhabiles pour en brifer la plupart fur une enclume, dans la croyance qu'elles ne devoient pas être fines, puisqu'elles ne réfiftoient pas aux coups de marteau. Quant à la groffe Emeraude que ces Indiens adoroient, elle difparut auffi-tôt que les Efpagnols furent entrés dans ce Royaume: ils la cachèrent fi bien, que depuis ce tems-là ni les promeffes ni les menaces n'ont pu les obliger à la découvrir. Il y a même grande aparence qu'elle s'eft perduë, avec une infinité d'autres richeffes qu'il y avoit dans ce Pays avant l'arrivée des Efpagnols.

Les habitans de *Manta* & de fa Frontière, mais furtout ceux de la Côte à l'exception des *Montagnards*, s'abandonnoient à la Sodomie avec moins de retenuë, que la plupart des autres Nations qui fe plongeoient dans cet abominable vice. Lorfqu'ils fe marioient, les parens & les amis du nouveau marié jouïffoient de l'époufée avant lui. Ils écorchoient les Prifonniers de guerre,

re, & remplissoient leurs peaux de cendre, pour les attacher ensuite comme des trophées aux portes de leurs Temples, & dans les Places Publiques. L'*Ynca* ne fut pas plutôt arrivé dans ce Païs-là, qu'il fit sommer les habitans selon sa coutume. Ceux de *Manta* mirent tout en œuvre pour joindre leurs forces avec celles de leurs Voisins; mais ils ne purent en venir à bout, parce que la plupart de ces Nations n'avoient ni courage, ni loix, ni discipline. Il falut donc qu'ils subîssent le joug de l'*Ynca*, & leur exemple entraîna les autres du même Quartier. *Huayna Capac* leur fit beaucoup de caresses, & il leur donna des Gouverneurs & des Officiers pour les instruire. Ensuite il tourna ses armes vers la grande Province de *Caranque*, dont la Frontière comprenoit plusieurs Nations, qui menoient une vie tout-à-fait brutale. Trop foibles pour lui résister, elles se rendirent d'abord; & l'*Ynca* les traita de-même que les autres, c'est-à-dire qu'il leur laissa des Gouverneurs & des Gens exprès pour les instruire. Cela fait il s'avança jusqu'à certaines Provinces, dont les habitans étoient plus barbares & plus brutaux qu'aucun de ceux qu'il avoit soumis le long de la Côte. Les hommes & les femmes se faisoient des incisions au visage avec la pointe d'un caillou, & ils avoient la tête presque difforme. Voici de quelle manière ils s'y prenoient pour la mettre en ce bel état. Aussitôt que les enfans étoient nés, ils leur apliquoient, sur le front & sur le chignon du cou, deux petites tablettes, entre lesquelles ils leur pressoient tous les jours la tête jusqu'à l'âge de cinq ans, & par ce moyen elle devenoit platte & fort longue. D'ailleurs ils se coupoient les cheveux sur le sommet de la tête, & ils ne se peignoient jamais, desorte qu'ils étoient aussi hérissés que des hures de Sanglier. Ils vivoient de poissons, d'herbes, de racines & de fruits sauvages, & ils étoient fort adroits à la pêche. Quant à leur Religion, ils adoroient les prémières choses qui leur tomboient en fantaisie, de-même que leurs Voisins. Les noms de ces Peuples étoient *Apichiqui*, *Pichunsi*, *Sava*, *Pecllansimiqui*, *Pampahuaci* &c. Après que l'*Ynca* les eut réduits à son Empire, il marcha jusqu'à *Saramissu*, & ensuite à *Passau*, qui sont deux Pays situés sous la Ligne Equinoctiale. On peut dire que les habitans de cette Province n'avoient ni Dieu, ni Loi, ni Villes, ni Maisons. Ils se mettoient à couvert des injures du Ciel, ou dans les cavernes, ou dans les creux des arbres dont ces Montagnes en portent d'une grosseur prodigieuse. Il n'y avoit point de mariage règlé parmi eux, ni d'enfans légitimes, & ils s'abandonnoient en public à l'exécrable péché de Sodomie. Ils ne couvroient point leur nudité, & ils ne savoient, ni labourer la terre, ni s'occuper à la moindre chose qui tournât au bien commun de la Société Civile. Ils se perçoient les lèvres par galanterie. Ils se peignoient le visage de diverses couleurs, de jaune, de bleu, de rouge & de noir, & chacun les entremêloit selon sa fantaisie. Ils portoient les cheveux longs, & quoiqu'ils les eûssent couverts de paille, de poussière, ou de quelque autre ordure, ils étoient pires que les bêtes brutes; & j'en fus moi-même témoin oculaire, lorsque j'allai en Espagne en l'année 1560. Nous touchâmes à cette Côte, pour y faire du bois & de l'eau; & pendant les trois jours que nous y fumes à l'ancre, plusieurs de ces Sauvages vînrent à notre bord dans des barques d'osier, pour nous vendre de gros poissons,

ſons, qu'ils tuoient devant nous avec des grapins. Ils étoient ſi habiles à les darder, que les Eſpagnols prenoient beaucoup de plaiſir à les voir, & qu'ils achetoient même le poiſſon avant qu'il fût pris. Ils leur donnoient en échange du biſcuit & de la chair, parce qu'ils ne vouloient point d'argent. Tout groſſiers qu'ils étoient d'ailleurs, ils ſe couvroient les parties honteuſes avec certains tabliers faits d'écorce ou de feuilles d'arbres, mais ils le faiſoient plûtôt à la conſidération des Eſpagnols, que par aucun principe de pudeur naturelle; puiſque c'étoient les hommes du monde les moins civiliſés, & les plus barbares. Auſſi prétend-on que l'*Ynca Huayna Capac*, ayant reconnu l'intempérie de ce Pays montagneux, & la brutalité de ſes habitans, jugea qu'il travailleroit envain à les amener à une vie raiſonnable, & qu'il dît à ſes Officiers: *Retirons-nous de ce Pays, les hommes y ſont ſi brutaux qu'ils ne méritent pas de nous avoir pour les gouverner.* En effet il les abandonna comme tout-à-fait incorrigibles, & il paſſa outre avec ſon Armée.

CHAPITRE IX.

Des Géans qui étoient venus dans ce Pays-là, & de leur mort arrivée miraculeuſement.

AVANT que nous ſortions de cette Contrée, il ne ſera pas inutile de raporter ici une hiſtoire fort remarquable, arrivée depuis pluſieurs ſiècles, & que les Naturels du Pays prétendent avoir reçu par tradition de leurs pères. Ils diſent donc que certains Géans monſtrueux y abordèrent au Cap de *Ste. Hélène*, que les Eſpagnols ont apellé de ce nom, parce qu'ils le découvrirent le même jour qu'on ſolemniſoit ſa Fête. Le R. P. *Joſeph Acoſta*, & l'Intendant Général *Auguſtin de Carate*, parlent fort ſuccinctement de ces hommes giganteſques; mais entre tous les Hiſtoriens Eſpagnols, il n'y en a point qui en traite avec plus d'étenduë que *Pédro de Ciéça de Léon*, qui en avoit ouï parler dans la Province même où ils arrivèrent: c'eſt pourquoi je raporterai mot à mot ce qu'il en a écrit, au Chapitre 52. *On aſſure*, dit-il, *dans tout le* Pérou, *que certains Géans prirent terre ſur cette côte, à la pointe de Ste.* Hélène, *qui eſt aux confins de la ville de* Puerto Viéjo. *Je raconterai ici ce que j'en ai ouï dire, ſans m'arrêter aux diverſes opinions du Vulgaire, qui fait toujours les choſes plus grandes qu'elles ne ſont. Ceux du Pays, qui en ont conſervé la tradition de père en fils juſqu'à ce jour, diſent que ces Géans vinrent par mer ſur certains bateaux de jonc, faits comme de grandes barques; qu'ils étoient d'une taille ſi énorme, que depuis le genou en-bas ils égaloient la hauteur des hommes ordinaires; qu'ils avoient les cheveux fort longs, qui leur pendoient pêle-mêle ſur les épaules; que leurs yeux étoient auſſi larges que des aſſiettes, & que les autres parties de leurs corps étoient groſſes à proportion; qu'ils n'avoient point-du-tout de barbe; que les uns alloient tout nuds, que les autres ſe couvroient de peaux de bêtes ſauvages, & qu'ils n'avoient point de fem-*

femmes. Après avoir abordé à ce Cap, ils s'établirent dans un certain endroit que les habitans du Pays désignent, & ils y creusèrent des puits très-profonds dans le roc, pour trouver de l'eau dont ils manquoient. C'étoit un ouvrage si solide, qu'il a duré jusqu'à-présent; & l'on y puise de fort bonne eau, qui est d'une grande fraicheur.

Ces Géans vivoient de rapine, & désoloient toute la campagne. Ils étoient si goulus qu'un seul, à ce que l'on dit, mangeoit plus de viande que cinquante Naturels du Pays. Ils prenoient aussi quantité de poisson avec des filets, qui servoit en partie à leur nourriture. Ils massacroient les hommes du voisinage sans aucune miséricorde, & tuoient leurs femmes par l'abus qu'ils en faisoient. Les pauvres Indiens cherchèrent souvent les moyens de se débarrasser de ces hôtes importuns, mais ils n'eurent jamais la force ni le courage de les attaquer. A l'abri de toute crainte, ces nouveaux monstres les tirannisèrent longtems; au bout duquel, soit qu'ils eûssent besoin de femmes, ou que celles du Pays fûssent trop petites pour eux, ils s'abandonnèrent en public à la Sodomie. Mais la Justice Divine ne laissa pas leur crime impuni. Les Indiens raportent, qu'au milieu de l'acte même de leur débauche, le Feu du Ciel étoit tombé sur eux avec grand bruit, & qu'un Ange armé d'une épée flamboyante les avoit tous terrassés, d'un seul coup qu'il leur donna. L'on ajoute que le Feu ne consuma ni leurs os ni leurs cranes, afin qu'ils servîssent de monument éternel à la vengeance de Dieu. En effet on a trouvé des os d'une grandeur prodigieuse dans cet endroit-là; & j'ai ouï dire à des Espagnols, qu'ils avoient vu des pièces de leurs dents, qui faisoient conjecturer qu'une seule entière devoit peser plus de demi-livre. Ils parloient d'un autre morceau d'os, qui étoit d'une grosseur prodigieuse. Mais si tout cela ne suffisoit point pour autoriser ce qu'on dit de ces Géans, les citernes, que l'on voit encore aujourd'hui & qu'on leur attribuë, peuvent le confirmer, si je ne me trompe. Au-reste on ne sait pas d'où ils étoient sortis, ni quelle route ils prirent pour se rendre dans ce Pays-là.

Quoiqu'il en soit, j'ai apris cette année 1550. lorsque j'étois à la ville des Rois, que du tems de Dom Antoine de Mendoza, *Viceroi & Gouverneur de la* Nouvelle Espagne, *on y avoit trouvé quelques ossemens d'une grandeur plus énorme que ceux dont nous venons de parler. J'ai ouï dire aussi qu'on en avoit déterré quelques-uns à la ville de* Mexique, *dans un sépulcre fort ancien, & dans un autre endroit du même Royaume. On peut inférer de-là que ces Géans ont subsisté, & que tout ce que les Auteurs en ont écrit n'est pas fabuleux. On voit une autre merveille sur le même Cap de Ste.* Hélène. *Il y a certaines Sources de goudron, ou de poix liquide, qui est fort propre à calfeutrer les vaisseaux.*

CHA-

CHAPITRE X.

De ce que Huayna Capac *dit touchant le Soleil.*

AUSSI-TÔT que *Huayna Capac* eut ordonné que son Armée se retirât de la Province de *Passau*, il reprit le chemin de *Cuzco*. Mais il n'y retourna qu'après avoir visité ses Royaumes & ses Provinces, où il fit administrer la Justice avec beaucoup d'exactitude, & combla de ses faveurs ceux qui lui en demandoient. Il fut une année entière à ce voyage, & il se rendit à *Cuzco*, pour y solemniser la principale Fête du Soleil, apellée *Raymi*. Les Indiens racontent à cette occasion, qu'un jour de cette Fête, qui en duroit neuf, l'*Ynca* prit la liberté de regarder le Soleil, ce qui leur étoit défendu comme une action peu respectueuse, & qu'il demeura quelque tems les yeux tournés vers le Ciel; que le Souverain Prêtre, qui étoit son oncle & qu'il avoit à son coté, lui dît là-dessus, *A quoi pensez vous*, Ynca? *ne savez-vous pas que vous faites une chose qui est défenduë?* Qu'à ces mots le Roi baissa les yeux, mais qu'un peu après il les tourna vers le Ciel avec la même liberté: qu'alors le Souverain Prêtre le reprit de-nouveau, en ces termes. *Unique Seigneur, prenez bien garde à ce que vous faites, puisqu'il s'agit d'une affaire de la dernière importance. Vous savez qu'il nous est défendu à tous également d'avoir la hardiesse de regarder le Soleil notre Père, parce que nous en sommes indignes: mais si vous le pratiquez aujourd'hui, vous donnez un mauvais exemple à votre Cour, & à tous les principaux Seigneurs de votre Empire, qui sont ici assemblés pour rendre à votre Père l'adoration qu'ils lui doivent, comme à celui qui est leur Souverain & leur unique Seigneur.* *Huayna Capac* se tourna vers lui sans s'émouvoir, & lui repliqua. *Je n'ai que deux choses à vous demander, qui serviront de réponse à ce que vous venez de me dire. Vous me reconnoissez tous pour votre Roi, n'est-ce pas? Cela posé, y a-t il quelqu'un entre vous qui fût assez hardi pour me faire lever de mon trône, & m'exposer à un long voyage où il faudroit que je courûsse toujours? Assurément*, lui répondit le Prêtre, *celui qui en agiroit ainsi passeroit pour un fou & un insensé. Mais je vous demande encore*, reprit l'Ynca: *se pourroit-il trouver quelqu'un de mes vassaux, pour si riche & puissant qu'il fût, qui eût la hardiesse de ne m'obéïr pas, si je lui commandois de s'en aller en poste d'ici jusqu'au* Chili? *Il n'y a nul doute*, repartit le Prêtre, *que vos sujets ne vous obéïssent jusqu'à la mort, comme ils y sont obligés par leur devoir. Puisque cela est*, continua le Roi, *il faut que vous sachiez que ce Soleil, qui est notre Père, doit relever d'un autre Seigneur plus puissant que lui, & par le commandement duquel il fait la course qu'on lui voit faire tous les jours, sans que jamais il s'arrête. Car si le Soleil notre Père étoit souverain Seigneur de toutes les choses d'ici-bas, il y a grande aparence qu'il se reposeroit quelquefois pour son plaisir, puisqu'il n'y a point de nécessité qui le pût contraindre à marcher toujours.* C'est ainsi que raisonnoit *Huayna Capac*, & tout ce que les In-

Indiens raportent de la vivacité de son esprit, fait bien voir qu'il étoit capable d'embrasser la Religion Chrétienne, si on avoit eu soin de l'en instruire. Il semble que le R. P. *Joseph Acosta* veut parler de cette histoire qu'il dit avoir aprise d'un Capitaine Espagnol, quoiqu'il ne nomme point *Huayna Capac.* On la trouve au V. Liv. de son *Histoire du Nouveau Monde*, Chapitre 5. *L'on tient pour assuré,* dit-il, *qu'un des Rois* Yncas, *qui avoit l'esprit fort bon, & qui savoit que tous ses prédécesseurs avoient adoré le Soleil, ne put s'empêcher de dire qu'il croyoit pour lui que le Soleil n'étoit pas Dieu, & qu'il ne le pouvoit être; parce que Dieu est un grand Seigneur, qui fait les choses sans se hâter & avec un empire absolu; au lieu que le Soleil ne se lasse jamais de courir, & qu'il semble se précipiter dans sa course, ce qui montre assez qu'il n'est pas Dieu. Il faut avouër que c'est parler nettement, & que les Indiens en général sont disposés à reconnoître leurs erreurs, pourvu-qu'on les détrompe par de bonnes raisons.* Cependant ils furent si superstitieux & si timides dans cette occasion, qu'ils tirèrent un fort mauvais présage de ce que leur Roi s'étoit ainsi licencié à regarder le Soleil. Quant aux parolles de *Huayna Capac*, il peut bien être qu'il les avoit aprises de *Tupac Ynca Yupanqui* son père, qui avoit parlé du Soleil à-peu-près dans les mêmes termes, comme nous l'avons raporté dans sa Vie.



CHAPITRE XI.

Rebellion des Caranques, *& leur Châtiment.*

L'Ynca *Huayna Capac* étoit occupé pour la dernière fois à visiter ses Royaumes, lorsqu'il reçut la nouvelle que la Province de *Caranque* panchoit à une révolte générale. En effet ces Peuples cruels & barbares, qui se nourrissoient de chair humaine, & qui apelloient Religion la Coutume d'offrir en sacrifice le sang, les têtes, & les cœurs de ceux qu'ils mettoient à mort, ennuyés du joug de l'*Ynca*, & surtout de la contrainte où sa Loi les tenoit assujettis, se soulevèrent contre lui. Cette rebellion fut d'abord suivie des autres Provinces frontières, dont les habitans aussi brutaux que leurs voisins apréhendoient l'Empire de l'*Ynca*, dans la crainte qu'il ne leur défendît tout-de-même les débauches & les excès dont ils faisoient leurs principales délices. Ils se liguèrent donc ensemble, & ils entreprirent de lever quantité de troupes à la sourdine, pour tailler en pièces les Gouverneurs de l'*Ynca*, ses Ministres, & les Soldats qu'il leur avoit laissés en garnison. Pour mieux cacher leur dessein, ils affectèrent de servir les gens de l'*Ynca* avec plus d'ardeur que jamais, & à leur donner de grandes marques d'amitié. Mais le jour destiné à l'exécution ne fut pas plutôt venu, qu'ils en firent un sanglant massacre, & en offrirent les têtes, les cœurs, & le sang à leurs Faux Dieux, en reconnoissance de ce qu'ils les avoient délivrés de la domination des *Yncas*, & remis dans leurs anciennes Coutumes. Ce n'est pas tout; ils mangèrent goulument la chair de ces In-

Infortunés, pour se venger de l'*Ynca*, qui leur avoit défendu de se repaître de chair humaine, & fait punir à la rigueur ceux d'entr'eux qui avoient violé ses ordres. En un mot, ils exercèrent contre les gens de *Huayna Capac* toutes les cruautés que la rage leur put suggérer. Ce Prince, sensible au dernier point à ce cruel outrage, mit une grande Armée sur pié, & marcha contre les Rebelles. Aussi-tôt qu'il fut arrivé sur leur frontière, il leur envoya des messagers pour leur offrir l'amnistie de leur crime, s'ils vouloient lui en demander pardon, & avoir recours à sa clémence. Mais bien-loin de prêter l'oreille aux propositions de ces Députés, ils leur répondirent avec hauteur, ils les maltraitèrent même, & peu s'en falut qu'ils ne les mîssent à mort. *Huayna Capac*, averti de cette nouvelle insulte, fit avancer son Armée contr'eux, avec ordre positif de ne les point épargner, & de mettre tout à feu & à sang. L'on en vînt donc aux mains, & il y eut un grand carnage de part & d'autre. Les *Caranques*, animés par la crainte du suplice, & les Troupes de l'*Ynca*, qui ne cherchoient qu'à venger l'affront fait à leur Prince, se battirent avec une opiniatreté incroyable. Enfin les Ennemis, hors d'état de soutenir le choc en platte campagne, eurent recours aux stratagêmes & aux escarmouches; ils ne pensèrent plus qu'à défendre les avenuës, les défilés, & les autres postes fortifiés par la Nature. Mais tout cela ne leur servit de rien, il falut céder aux forces de l'*Ynca*, & devenir presque tous prisonniers de guerre. Les principaux Auteurs de la rebellion se trouvèrent autour de deux-mille, dont les uns étoient *Caranques*, & les autres du nombre de leurs Alliés, que l'*Ynca* n'avoit pas encore assujettis. Afin donc qu'on ne perdît pas le souvenir de cette révolte, & que la mémoire du châtiment se conservât jusqu'à la postérité la plus éloignée, il ordonna que tous ces Coupables fûssent mis à mort, & jettés dans un grand Lac, qui est entre la frontière des uns & des autres de ces Peuples, & qu'on apella pour cet effet *Yahuarcocha*, c'est-à-dire *Mer* ou *Lac de sang*. *Pédro de Cieça*, qui ne touche qu'un mot de cette avanture, au Chapitre 37. de son Livre, dit qu'il y en eut jusqu'à vingt-mille d'exécutés : mais cela se doit entendre de tous ceux qui périrent de part & d'autre dans cette guerre, qui fut une des plus sanglantes.

Après que l'*Ynca Huayna Capac* eut châtié les Rebelles, il se rendit à *Quito*, bien affligé de ce que durant son Règne il s'étoit commis des crimes si détestables, qu'ils l'avoient contraint d'en venir à un châtiment si rigoureux & si opposé à son naturel. Il se plaignoit de n'avoir pas occasion d'imiter la clémence & la bonté de ses Ancêtres, & de vivre dans un tems si sujet aux révoltes, puisqu'il n'y en avoit point eu d'autre jusqu'à son Règne que celle des *Chancas*, arrivée sous l'Empire de l'*Ynca Viracocha*. Mais il semble que tous ces tumultes présageoient la grande révolution qui survînt dans son Païs, & la ruine totale de sa famille, comme nous le verrons bientôt.

CHA-

CHAPITRE XII.

Huayna Capac *fait son fils* Atahuallpa *Roi de* Quito.

L'Ynca *Huayna Capac*, comme nous l'avons déjà dit, avoit eu *Atahuallpa* de la fille du Roi de *Quito*, qui devoit succéder à cette Couronne. Outre que ce Prince étoit bien fait de sa personne & beau de visage, il avoit de l'adresse, de la bravoure, du bon sens, & une grande pénétration. Ces qualités du corps & de l'esprit le rendoient les plus chères délices de son père, qui le menoit toujours avec lui, & qui auroit bien souhaité de le faire seul héritier de tout son Empire. Mais dans l'impuissance où il étoit de ravir ce droit à son fils-aîné *Huascar Ynca*, il voulut, contre la Coutume & les Ordonnances de ses Ancêtres, le priver, s'il étoit possible, du Royaume de *Quito*, sous le prétexte spécieux de faire un acte de Justice. Pour cet effet il l'envoya querir à *Cuzco*, & ce jeune Prince ne fut pas plutôt arrivé, qu'*Huayna Capac*, en présence de ses autres fils, des Capitaines & des *Curacas* de sa suite, lui parla en ces termes. *Je ne doute pas, mon fils, que suivant l'ancienne Coutume que l'*Ynca Manco Capac, *notre prémier père, nous a laissée, ce Royaume de* Quito *ne doive être de la dépendance de votre Couronne. Il est certain que jusqu'ici toutes les Provinces & tous les Royaumes que nous avons conquis, ont toujours été annexés au reste de l'Empire, & soumis à la Jurisdiction & au Domaine de notre Ville Impériale de* Cuzco. *Mais il me fâcheroit de voir que votre frère* Atahuallpa, *que j'aime beaucoup, ne fût pas pourvu aussi honnêtement qu'il le mérite. Je souhaiterois donc qu'entre tant d'Etats que j'ai réünis à la Couronne, celui de* Quito, *qui vient de ses Ayeux maternels & de sa Mère qui est encore en vie, lui échût en partage à perpétuïté, & que vous aprouvâssiez cette donation. D'ailleurs vous ne devez pas craindre qu'un aussi bon frère que lui abuse jamais de son pouvoir, & qu'il ne vous serve mieux dans cet état que s'il se voyoit réduit à l'étroit. Je n'ai autre chose à vous demander pour le coup, & vous trouverez qu'elle n'est pas fort considérable, si vous avez égard aux Provinces & aux grands Royaumes qui vous restent, sans parler de ceux que vous pourriez aquérir vous-même avec le secours de votre bon frère, qui vous servira de Capitaine & de Soldat au besoin. Si vous lui accordez cet apanage, mes vœux seront alors accomplis, & je m'en irai content de ce monde à l'autre, pour m'y reposer avec notre père le Soleil.*

Le Prince *Huascar Ynca* répondit avec beaucoup de soumission, *qu'il n'avoit rien tant à cœur que d'obéïr au Roi son père en cela, & en toute autre chose qu'il lui voudroit commander; jusques-là même, que pour le satisfaire il étoit prêt de donner à son frère* Atahuallpa *telles autres Provinces qu'il jugeroit à-propos.* *Huayna Capac*, fort satisfait de cette réponse, trouva bon que *Huascar* s'en retournât à *Cuzco*, & il travailla cependant à mettre *Atahuallpa* en possession du

Royaume de *Quito*. Il y joignit quelques autres Provinces qui étoient à sa bienséance, & il lui donna une partie de son Armée avec des Capitaines fort aguerris. En un mot il lui fit toute sorte d'avantages, dont plusieurs tournoient au préjudice de son fils-aîné, qui devoit hériter de la Couronne. Mais il ne s'en tînt pas-là. Rempli d'une tendresse extrême pour ce jeune Prince, il voulut passer avec lui le reste de ses jours dans le Royaume de *Quito*. Peut-être aussi qu'il avoit en vuë de l'affermir sur son trône, & de tenir en crainte les Provinces maritimes qu'il avoit soumises. Leurs habitans, tout barbares qu'ils étoient, ne manquoient pas de courage, ni de mauvaise disposition contre l'Empire des *Yncas*; desorte que pour en prevenir les suites, on les transporta dans des Provinces reculées, & l'on mit à leur place des Nations plus paisibles. C'est la maxime que ces Rois pratiquoient d'ordinaire en pareil cas, & dont ils se trouvoient fort bien.

CHAPITRE XIII.

De deux grands Chemins qu'on fit dans le Pérou *avec un art merveilleux.*

PUISQUE nous en sommes à la Vie de *Huayna Capac*, il est juste que nous parlions de deux célèbres Chemins qu'on fit sous son règne, & qui alloient vers le *Nord Sud*. L'un de ces Chemins étoit le long de la Côte de cette Mer, & l'autre sur la Montagne plus avant dans le Pays. Les Historiens en parlent comme de Chefs-d'œuvre : & afin qu'on s'en puisse former une idée qui réponde en quelque manière à la grandeur de ces merveilles, je raporterai mot-à-mot ce que les uns & les autres en ont écrit. *Augustin de Carate* en fait la description, lorsqu'il traite de l'Origine des *Yncas*, Liv. I. Chap. 13. *L'Empire des* Yngas *échut par droit de succession à* Guaynacava, *qui signifie* jeune homme riche. *Ce Prince fit de grandes conquêtes, & accrut beaucoup plus son Empire que n'avoient fait aucun de ses prédécesseurs : il gouverna ses Peuples avec plus de raison, de justice & d'équité que n'avoient fait les autres : il établît parmi eux une bonne police, & un bel ordre pour la culture des terres : ensorte que c'est une chose surprenante & presque incroyable, que parmi une nation barbare & sans lettres le gouvernement ait pu être si juste & si bien règlé, & l'obéïssance & l'amour des sujets envers leur Souverain si grande & si parfaite. Ils lui en donnèrent une preuve signalée, & qui mérite bien qu'on en parle ici, en faisant pour sa commodité deux chemins au* Pérou, *dont la difficulté, le travail & la dépense égalent ou surpassent même tout ce que les anciens Auteurs ont dit des Sept Merveilles du Monde.* Guaynacava *partit de la Ville de* Cuzco *avec son Armée, pour aller conquérir la Province de* Quito, *c'est-à-dire qu'il entreprit un chemin de près de cinq-cens lieuës : il alloit par la Montagne, où il eut à surmonter de grandes difficultés, par les mauvais chemins, les rochers & les précipices qui se rencontroient souvent sur son passage. Après qu'il fut heureusement venu à bout de*

son entreprise, qu'il eut achevé sa conquête, & soumis toute cette Province, les Indiens crurent qu'ils devoient faire honneur à sa victoire, en lui préparant un chemin plus commode pour son retour. Ils l'entreprirent donc, & y réussirent par un travail prodigieux, ayant fait sur ces Montagnes un chemin large & uni. Pour cela il leur falut souvent rompre des rochers, & combler des vallées & des précipices de quinze & vingt toises de profondeur. Ce chemin est long de cinq-cens lieuës; & on dit que d'abord qu'il fut fait, il étoit si plain & si uni partout, qu'on auroit aisément pu le suivre en carosse. Il est vrai que depuis ce tems-là, il y est arrivé du changement par les guerres des Indiens & des Chrétiens; parce qu'en plusieurs endroits on a écarté & brisé dans les vallées les matériaux qui les combloient, pour rendre par ce moyen les passages difficiles aux Ennemis. On comprendra facilement la grandeur & la difficulté de cet ouvrage, si on considère le travail & la dépense qu'il a falu faire en Espagne *pour aplanir deux lieuës de montagnes entre* Ségovie *&* Guadarama; *& que cependant cet ouvrage n'a jamais été achevé ni mis dans toute sa perfection, bienque ce soit-là le passage ordinaire des Rois de* Castille *avec leur maison & leur cour, toutes les fois qu'ils vont ou viennent de l'*Andalousie *ou du Royaume de* Tolède, *pour passer d'un coté à l'autre de ces Montagnes. Les Indiens non contens de ce prémier travail, en entreprirent quelque tems après un autre, qui n'étoit guères moins grand ni moins difficile.* Guaynacapa *aimoit fort la Province de* Quito, *parce qu'il l'avoit conquise, & se faisoit beaucoup d'honneur de cette conquête; il voulut donc y retourner pour la visiter, & prit cette seconde fois sa route par la plaine. Ses sujets entreprirent encore de lui faire un nouveau chemin par-là. Dans toutes les vallées, qui ont d'ordinaire environ une lieuë d'étenduë, comme on l'a dit ci-devant, & où on a l'agrément de la fraîcheur que donnent les rivières & les bôcages, ils firent une levée de terre fort haute pour rendre le chemin à-peu-près plain & uni, sans qu'on fût obligé de monter ni de descendre: ce chemin avoit près de quarante piés de largeur, & en sortant des vallées ils marquoient la route à-travers les sables par des pieux & des espèces de barrières qu'ils y plantoient au cordeau, afin qu'on ne pût s'égarer ni d'un coté ni d'autre. Ce chemin étoit de cinq-cens lieuës de longueur, comme celui de la Montagne. Les barrières sont maintenant rompuës en plusieurs endroits; parce que les Espagnols en ont pris le bois, pour faire du feu pendant la paix aussi-bien que durant la guerre: mais les levées subsistent encore dans les vallons, & sont assez entières au-moins la plupart, ensorte qu'on peut aisément juger par-là de la grandeur de cet Ouvrage.* Guaynacava *alla par un de ces chemins & revint par l'autre, & par-tout où il passoit il trouvoit la route couverte de rameaux & de fleurs de très-agréable odeur. Pédro de Cieça de Léon* en parle à-peu-près dans les mêmes termes: voici ce qu'il dit du Chemin de la Montagne, au 37. Chapitre de son Livre. *D'*Ypiales *on va dans une petite Province, qu'on apelle* Guaca; *mais avant que d'y arriver, l'on voit le chemin des* Yngas, *qui n'est pas moins fameux dans cette Contrée, que celui qu'*Hannibal *fit pour traverser les* Alpes, *& descendre en* Italie. *Je crois même qu'il est beaucoup plus magnifique & plus extraordinaire, si l'on a égard aux bâtimens & aux magazins qu'on y a construits tout du long, & à la peine que cet ouvrage doit avoir couté.* Il ne dit pas autre chose du Chemin de la

la Montagne. Mais voici de quelle manière il parle de celui de la Plaine, au Chapitre 60. *Pour continuër*, dit-il, *à décrire mon voyage par ordre, je trouve qu'il est à-propos de parler du Plat-Pays, avant que de venir à la conclusion de ce qui regarde les Provinces situées sur les Montagnes. Je traiterai donc ici du grand chemin que l'on y fit, par le commandement exprès des* Yngas. *Quoiqu'il soit rompu aujourd'hui en divers endroits, on ne laisse pas de voir que les Auteurs de cette entreprise devoient être fort puissans pour en venir à bout.* Guaynacapa, *&* Topaynga Yupangué *son père, furent les prémiers, à ce que disent les Indiens, qui passèrent à cette Côte pour y visiter les Vallées & les Provinces des* Yngas: *mais il y en a d'autres qui attribuënt la même découverte à l'*Ynga Yupangué, *ayeul de* Guaynacapa, *& père de* Topa Ynga. *On ajoute que ce fut par son ordre que les* Caciques, *& les principaux Seigneurs, y firent un chemin qui avoit quinze piés de large, & qui étoit muni d'une bonne muraille de part & d'autre. Il y avoit aussi des arbres tout le long, dont plusieurs portoient du fruit, & où l'on voyoit voltiger quantité d'Oiseaux, surtout des Perroquets &c.* Après avoir parlé des Magazins, & des Provisions qu'on y serroit pour les Gens de-guerre, cet Auteur ajoute. *Les Indiens avoient poussé ces murailles de part & d'autre aussi loin qu'ils avoient pu, & dans les endroits où le sable ne permettoit pas qu'on y jettât des fondemens, ils y plantèrent des pieux en forme de palissades, qui servoient de guide aux voyageurs. D'un autre coté, ils se donnoient une peine extrême pour tenir le chemin net, réparer ses murailles, & remettre de nouveaux pieux par-tout où il en tomboit quelcun par la violence du vent. On peut dire en un mot que ce chemin étoit une des merveilles du monde, quoiqu'il faille avouër qu'il ne couta pas tant de peine que celui de la Montagne. Il y avoit encore dans ces mêmes Vallées quelques Forteresses, & des Temples du Soleil, dont nous parlerons ailleurs.* Voici ce qu'un autre Ecrivain Espagnol, nommé *Jean Batéro Bénès*, en dit en peu de mots. *Au sortir de la ville de* Cuzco, *l'on trouve deux grands chemins de cinq-cens lieuës de long, dont l'un traverse le plat-païs, & l'autre les montagnes; desorte que pour en venir à bout, il a falu combler les vallées & aplanir les rochers. Ces chemins avoient vingt-cinq piés de large, & l'on peut dire que c'étoient des chefs-d'œuvre qui surpassoient les plus fameux bâtimens des Egyptiens & des Romains &c.* Mais outre tout ce que ces Historiens en raportent, il faut savoir qu'au plus haut du Chemin de la Montagne, il y avoit de part & d'autre des platteformes avec des escaliers de pierre de taille, afin que ceux qui portoient l'*Ynca* dans sa chaise à bras y pûssent monter plus à l'aise, & s'y reposer pendant que le Roi auroit le plaisir d'étendre sa vuë de toutes parts sur ces Montagnes & sur ces Vallons, où la neige paroîssoit d'un côté, & la verdure de l'autre. Ce Chemin étoit si élevé en quelques endroits, qu'on pouvoit découvrir jusqu'à cent lieuës à la ronde. L'on y voit des Montagnes, dont le sommet perce jusqu'aux nuës; & au-contraire il y a des Vallées si profondes, qu'elles semblent aboutir au centre de la Terre: mais de tout cet ouvrage admirable il n'est resté que peu de chose, le tems & les guerres ayant presque tout consumé. Le Chemin du Plat-pays, qui est dans les déserts sablonneux, où l'on voit aussi quelques hautes Montagnes, ne se découvre que par de grandes pièces de bois, plantées as-

sez

ſez près les unes des autres, & qui empêchent les Voyageurs de s'égarer. Le ſable, qui voltige de tous cotés, efface bientôt la trace des Paſſans; & les monceaux qu'il y en a ne ſont point des guides fort ſurs, parce que le vent les tranſporte & les fait changer de ſituation. Ce n'eſt donc pas ſans ſujet qu'on y a planté ces groſſes poutres, & qu'on avoit tant de ſoin de les entretenir pour la commodité des Voyageurs.

CHAPITRE XIV.

Huayna Capac *eſt averti de l'arrivée des Eſpagnols ſur la Côte du* Pérou.

PENDANT que *Huayna Capac* s'occupoit aux choſes que nous avons dit, & qu'il étoit dans le Palais de *Tumipampa*, l'un des plus magnifiques du *Pérou*, il eut nouvelle que certains hommes extraordinaires, & tels qu'on n'en avoit jamais vu de ſemblables en ces lieux-là, bordoyoient la Côte de ſon Empire dans un Vaiſſeau fort étrange, & qu'ils s'informoient par-tout en quel Pays ils étoient. Ce Prince fit rechercher exactement quels hommes c'étoient, & d'où ils pouvoient venir. Je dirai ici en paſſant que ce Vaiſſeau étoit celui de *Vaſco Nunnez de Balboa*, qui découvrit le prémier la Mer du Sud; & que les Eſpagnols qui l'accompagnoient, étoient ceux-là même qui, comme nous l'avons dit au commencement de cette Hiſtoire, donnèrent à cet Empire le nom de *Pérou*; ce qui arriva l'an 1515. deux ans avant la découverte de la Mer du Sud. Je ſai bien qu'un certain Hiſtorien prétend que Dom *François Piçarro* commandoit ce Vaiſſeau, & que cet Eſpagnol & ſes Compagnons, au nombre de treize, furent les prémiers qui découvrirent cette Mer. Mais il me permettra de l'avertir qu'il s'eſt trompé, en ce qu'au lieu de dire *les prémiers conquérans*, il a dit *les prémiers qui firent la découverte*. Il s'eſt encore trompé à l'égard du tems; car la prémière découverte du *Pérou*, & l'impoſition de ce nom, ſe firent l'an 1515. & Dom *François Piçarro* avec ſes quatre frères, & Dom *Diégo d'Almagro*, n'entrèrent dans ce Royaume pour le conquérir qu'en 1531. huit ans après la mort de *Huayna Capac*. Ce Prince mourut l'an 1523. qui fut le 42. de ſon Règne, comme le témoigne le R.P. *Blas Valera* dans les Fragmens que nous en avons.

Huayna Capac employa les huit années qu'il vécut encore, après qu'on eut vu ces Etrangers ſur la Côte du *Pérou*, à gouverner prudemment ſon Empire, & à le maintenir en paix. Ces nouveaux-venus le rendoient trop inquiet, pour penſer à de nouvelles conquêtes. D'ailleurs ce qu'on lui avoit dit de leur Vaiſſeau, l'allarmoit d'autant plus, qu'il avoit apris d'un ancien Oracle qu'ils tenoient de père en fils; *qu'après un certain nombre de Rois du* Pérou, *des hommes étranges, & qu'on n'avoit jamais vus, aborderoient en leur pays, les dépoſſèderoient de leur Royaume, & aboliroient leur Idolâtrie.* En effet l'évènement juſtifia ſa crainte dans la ſuite. Trois ans avant que ce Vaiſſeau abordât la

Côte

Côte du *Pérou*, il arriva à *Cuzco* un accident fâcheux, dont *Huayna Capac* & ses Sujets tirèrent un présage funeste. Un jour qu'on célébroit la Fête du Soleil, on vit en l'air une grande Aigle, apellée *Anca*, qui étoit poursuivie par cinq ou six Cercelles, & autant de petits Faucons, de ceux que les Péruviens nomment *Huaman*, & les Espagnols *Aléto*, qu'on a transporté chez eux en grand nombre, à cause de leur beauté. Ces Oiseaux se donnant le change les uns aux autres, fondoient sur l'Aigle avec tant de vitesse, qu'ils l'empêchoient de voler, & la déchiroient à coups de bec. Lorsqu'elle fut hors d'état de se défendre, elle se laissa tomber sur la grande place de *Cuzco* au milieu des *Yncas*, comme si elle eût voulu implorer leur secours. Ils s'en saisirent en même tems, & jugèrent d'abord qu'il falloit assurément qu'elle fût malade, parce qu'elle étoit crasseuse, couverte de pustules, & déplumée par tout le corps, excepté sur les aîles. Il lui présentèrent à manger, & firent leur possible pour la remettre. Mais, malgré tous ces soins, elle mourut dans peu de jours. Les Devins, consultés sur cet évènement, dirent tous unanimement, que c'étoit un présage évident de la ruine de leur Etat & de l'extinction de leur Religion. Ce prodige fut suivi de plusieurs tremblemens de terre si furieux, qu'encore que le *Pérou* y soit fort sujet, ceux du Pays n'en avoient jamais vu de semblables, ni qui fîssent écrouler les Montagnes les plus hautes. D'ailleurs ils aprirent en même tems des Indiens de la Côte, que la Mer avec son flux & son reflux sortoit de ses bornes ordinaires, & ils virent paroître en l'air plusieurs Comètes effroyables. Mais ce qui les allarma le plus, fut qu'ils remarquèrent trois grands Cercles dans la Lune, pendant une nuit fort claire & fort seraine. Le prémier de ces Cercles étoit de couleur de sang; le second, d'un noir tirant sur le verd; & le troisième ressembloit à de la fumée. Un Devin, ou un Magicien, de ceux qu'on apelle *Layca*, après avoir bien contemplé ces trois Cercles de la Lune, alla trouver tout en larmes *Huayna Capac*, & dès-qu'il fut auprès de lui, il lui dît d'une voix foible & languissante. *Unique Seigneur, sachez que la Lune votre mère, qui a beaucoup de tendresse pour vous, vous avertit par ma bouche que le* Pachacamac, *qui a soin de conserver toutes les choses qu'il a créées, menace votre Maison, votre Empire, & vos Sujets de plusieurs grands fleaux qu'il doit envoyer sur eux. Car ce prémier cercle de couleur de sang qui environne votre mère, signifie qu'après que vous aurez quité ce monde pour aller vous reposer avec votre Père le Soleil, vos descendans se feront une cruelle guerre, où l'on repandra tant de Sang Royal que dans peu d'années il sera tari jusqu'à la dernière goute. Le second cercle nous est un présage, que les guerres & la mort de vos descendans seront suivies de l'abolition de notre Religion, & de la décadence de votre Empire, qui s'en ira tout en fumée, comme le démontre le troisième cercle, que l'on diroit être enfumé. C'est à mon grand regret que je vous annonce ces malheurs.*

Quoique l'*Ynca* fût fort sensible à ces paroles du Devin, il n'en témoigna rien pour ne pas paroître manquer de courage. *Allez, retirez-vous*, dît-il au Devin, *je vois bien que vous avez songé cette nuit toutes ces sottises, que vous apellez des révélations de ma mère. Je serois blâmable*, repliqua le Magicien, *si je ne pouvois pas prouver ce que j'avance. Prenez la peine de sortir, & vous verrez*

rez de vos propres yeux ces tristes signes de votre mère; apres quoi vous pourrez, si vous le trouvez bon, faire assembler les autres Devins, pour aprendre d'eux ce que cela signifie. Ces dernières paroles effrayèrent encore plus l'*Ynca*, & l'obligèrent à sortir en même tems de sa chambre, pour s'assurer de ce que le Devin lui disoit. L'ayant trouvé véritable, il fit apeller tous les Magiciens de la Cour. Le plus habile de tous, qui étoit de la Nation des *Yavins*, & qui avoit déjà considéré ces trois Cercles de la Lune, affirma la même chose que le prémier Devin. Mais quoique *Huayna Capac* fut persuadé en lui-même de ce que disoient les Devins, il fit semblant de n'en rien croire pour ne pas décourager ses gens, & dît aux Devins en les renvoyant: *Je n'ajouterai jamais foi à vos paroles, si le grand* Pachacamac *ne m'en assure lui-même; car je ne saurois me mettre dans l'esprit que le Soleil mon Père soit ennemi de son propre sang, jusqu'à ce point que de permettre l'entière ruine de ses enfans.* Cependant pour prevenir ces malheurs, s'il étoit possible, il leva une bonne Armée de gens d'élite & de vieux soldats aguerris, qu'il tînt dans les garnisons de ses Provinces. Ensuite il fit faire plusieurs sacrifices au Soleil, & ordonna aux Devins & aux Magiciens de consulter, chacun en sa Province, les Démons qui leur étoient familiers, & particulièrement le grand *Pachacamac*, & l'Oracle de *Rimac*, pour savoir si les étranges prodiges qu'on avoit vu sur la Mer, & sur les autres Elémens, étoient des présages de bonheur ou de malheur. Les réponses de *Rimac*, & des autres Démons, furent confuses & ambiguës, sans lui promettre ni bien ni mal. Cela n'empêchoit pas que les Devins ne persistâssent toujours à les prendre pour des présages sinistres, desorte que tout le monde apréhendoit qu'un grand malheur ne vînt fondre sur lui. Cependant, lorsqu'on vit que trois ou quatre années s'étoient écoulées sans qu'il fût arrivé rien de nouveau, les esprits se calmèrent, & demeurèrent tranquiles jusqu'à la mort de *Huayna Capac*. Au reste, nous n'avons rien dit touchant ces prodiges qui ne fût public par tout l'Empire; d'ailleurs il a été confirmé par deux Capitaines de la Garde de *Huayna Capac*, qui eurent le bonheur d'être batisés, âgés de plus de quatre-vingts ans. Le plus âgé se fit apeller Dom *Jouan Pachuta*, prenant le surnom qu'il avoit avant que d'être batisé, comme l'ont fait depuis tous les Indiens en général; & l'autre se nommoit *Chauca Rimachi*, j'ai oublié le nom Chrétien qu'on lui donna. Ces Capitaines ne racontoient jamais ces prodiges, ni les étranges évènemens de ce tems-là, qu'ils ne fondîssent en larmes; desorte que pour les empêcher de pleurer, il les falloit mettre sur quelqu'autre sujet. Pour ce qui regarde le testament de *Huayna Capac*, sa mort, & ce qui arriva depuis, ce que j'en dirai sera conforme à la relation du vieux *Ynca*, qu'on apelloit *Cusi Huallpa*; & pour les cruautés inouïes d'*Atahuallpa* envers les personnes du Sang Royal, je les raporterai de la manière que je les ai aprises de ma mère, & d'un de ses frères nommé Dom *Fernand Huallpa Tupac Ynca Yupanqui*, qui n'avoient pas encore dix ans lorsqu'elles commencèrent, & qui en furent les témoins pendant deux ans & demi qu'elles continuèrent le plus violemment, jusqu'à ce que les Espagnols entrèrent dans le Pays. Je dirai ailleurs comment ma mère & son frère eurent le bonheur d'échaper à la cruauté d'*Atahuallpa*.

CHAPITRE XV.

Le testament de Huayna Capac, *sa mort, & la prédiction de l'Arrivée des Espagnols.*

HUAYNA *Capac* étoit dans le Royaume de *Quito*, lorsqu'un jour il lui prit envie de se baigner pour le plaisir dans un Lac. Mais à-peine en fut-il sorti, que la fièvre le prit; elle commença par un frisson, que les Indiens apellent *Chucchu*, qui signifie *trembler*. Cet accident fut suivi d'une chaleur très-violente, qu'ils nomment *Rupa*, c'est-à-dire *brûler du feu de la fièvre*. Elle continua le lendemain, & empira tous les jours, par où il jugea que sa maladie étoit mortelle. Il fut encore confirmé dans cette opinion, parce que depuis quelques années il savoit, ou s'imaginoit savoir, l'explication que ces Payens donnoient à leurs sortilèges, & particulièrement les prédictions touchant sa personne, que tous les *Yncas* croyoient leur être révélées par leur Père le Soleil, pour mieux autoriser leur Religion.

Outre les prédictions que les Indiens avoient tirées de leurs sortilèges, & qu'ils ténoient des Démons, il parut, sur la fin du Règne de ce Prince, plusieurs Comètes, & entr'autres une de couleur verte, qui les intimida extrêmement. D'ailleurs le tonnerre tomba sur la maison de l'*Ynca*, & plusieurs autres prodiges arrivèrent, au grand regret des *Amautas*, des Devins, & des Prêtres. Car ils aprirent par le grand commerce qu'ils avoient avec le Diable, que tous ces prodiges présageoient non seulement la mort de *Huayna Capac*, mais encore la ruine de sa maison, la perte de son Royaume, & plusieurs autres malheurs, qu'ils devoient tous souffrir en général, & chacun en particulier. Cependant ils n'ôsoient publier ces choses, de peur que le Peuple, naturellement timide & porté à croire les présages, n'en mourût de frayeur.

Huayna Capac, se voyant hors d'espérance de guérison, fit apeller ses enfans & ses autres parens, les Gouverneurs & les Capitaines des Provinces les plus proches, selon qu'il jugea qu'ils pourroient venir assez à tems. Lorsqu'ils furent en sa présence, il leur parla en ces termes. *Mes amis, je m'en vai reposer au Ciel avec notre Père le Soleil, car il m'a révélé depuis quelques jours qu'il m'apelleroit du Lac. Puis donc que je suis sorti de l'eau avec la maladie que j'ai, c'est une marque certaine que notre Père m'apelle. Je vous recommande donc qu'après que je serai mort vous fassiez ouvrir mon corps selon la coutume, & que vous portiez mon cœur & mes entrailles à* Quito, *en témoignage de l'amour que j'ai toujours euë pour ce Pays. Vous transporterez mon corps à* Cuzco, *où il sera mis avec ceux de mes Ancêtres. Mais vous aurez soin surtout de mon fils* Atahuallpa, *qui est la chose du monde que j'aime le plus. Je le laisse à ma place pour* Ynca *dans ce Royaume de* Quito, *& je vous ordonne à tous de*

*de le servir avec toute l'affection & toute la fidélité que vous devez à votre Roi, & de lui obéïr en tout; car il ne vous commandera rien que je ne le lui révèle moi-même, par ordre de notre Père le Soleil. Je vous recommande encore la justice & la clémence envers nos sujets, afin que vous-vous conserviez le glorieux titre qu'ils nous ont donné d'*Amis des Pauvres. *En un mot, conduisez-vous en toutes choses comme de vrais* Yncas, *fils du Soleil.* Après que *Huayna Capac* eut ainsi parlé à ses fils & à ses parens, il fit apeller les autres Capitaines & les *Curacas* qui n'étoient point de Sang Royal, auxquels il recommanda de bien servir leur Roi, & de lui être fidèles. Enfin pour ne rien oublier de ce qu'il avoit dans l'esprit, il ajouta ce qui suit. *Il y a plusieurs années que nous tenons pour une chose certaine, par la révélation que nous en avons de notre Père le Soleil, qu'après le Règne de douze* Yncas *ses enfans, il viendra en ces contrées une sorte d'hommes nouveaux & qui nous sont inconnus, lesquels soumettront à leur Empire tous nos Etats, & plusieurs autres Royaumes. Pour moi, je m'imagine qu'il seront de la Nation de ceux qui courent la côte de notre mer, à ce que l'on nous a dit, & qu'ils vous surpasseront en valeur & en toute autre chose. D'ailleurs nous savons que le nombre des douze* Yncas *finit en moi. Soyez donc assurés que quelques années après que je vous aurai quités, ces Etrangers viendront en ce Pays, où ils accompliront ce que nous a dit notre Père le Soleil, & se rendront maîtres de notre Empire. Je vous commande de les servir & de leur obéïr, comme à des gens qui vous surpasseront en tout, & qui auront une Loi meilleure que la nôtre, & des Armes plus puissantes. Vivez en paix; car pour moi, je vai me reposer avec mon Père le Soleil, qui m'apelle auprès de lui.*

Pédro de Ciéça de Léon, Chap. 44. raporte aussi cette même prédiction de *Huayna Capac*, touchant la conquête que les Espagnols devoient faire du *Pérou*.

François Lopez de Gomara raconte, au 115. Chapitre de son Livre, l'entretien qu'*Hernando de Soto*, qui fut depuis Gouverneur de la *Floride*, & *Pédro de Barco*, eurent, à quelques journées de *Caçamarca*, sur la route de *Cuzco*, avec l'*Ynca Huascar*, qui avoit été fait prisonnier par les Troupes de son Frère *Atahuallpa*. Je copiérai les paroles de cet *Ynca* qui concernent cette prédiction. *Enfin* Huascar *déclara que tous ces Royaumes lui apartenoient de droit, & qu'*Atabalipa *en étoit l'usurpateur; & qu'il vouloit voir le Capitaine des Chrétiens, qui sans-doute lui rendroit justice, & le remettroit en liberté & en pleine possession de ses Royaumes. Qu'au-reste son Père* Huayna Capac *lui avoit ordonné expressément, un peu avant que de mourir, de se faire ami des hommes blancs & barbus, parce qu'ils devoient conquérir le Monde &c.*

Les Indiens se soumirent volontairement aux Espagnols, pour exécuter la volonté de leur Roi *Huayna Capac*. Cela me fait souvenir qu'un jour que ce vieil *Ynca*, dont j'ai fait mention ci-devant, entretenoit ma mère de l'entrée des Espagnols dans le *Pérou*, & de leur conquête; je lui fis cette question, après qu'il eut fini son discours. Ynca, *comment s'est-il pu faire que ce Pays étant de si difficile abord, & vous autres si aguerris & si accoutumés à conquérir des Provinces & des Royaumes, vous ayez laissé perdre votre Empire en si peu de tems, & vous soyez rendus à un si petit nombre d'Espagnols?*

L'*Ynca* me répondit, après avoir répété la prédiction touchant les Espagnols qu'il avoit raportée le jour précédent, *que leur* Ynca *leur avoit ordonné de les servir & de leur obéïr, comme à des gens qui valoient plus qu'eux.* Il ajouta ensuite, comme s'il eût été fâché de ce qu'il sembloit que j'avois taxé toute la Nation de peu de courage: *Ces paroles de notre* Ynca, *qui furent les dernières de sa vie, eurent plus d'effet pour nous assujettir, que n'en pouvoient avoir toutes les armes ensemble que votre père & ses compagnons portèrent dans notre Pays.* Cet *Ynca* vouloit faire connoître par-là le cas qu'ils faisoient des commandemens de leurs Rois, & particulièrement de ceux de *Huayna Capac*, dont la mémoire leur étoit la plus chère. Lorsque ce Prince fut mort, on observa à son égard tout ce qu'il avoit ordonné dans son Testament, & toutes les cérémonies qu'on avoit accoutumé de faire à la Pompe Funèbre des Rois. *Huayna Capac* laissa plus de deux-cens fils & filles, & même plus de trois-cens, selon que l'affirmoient quelques *Yncas*, pour faire connoître la grande cruauté d'*Atahuallpa*, qui les tua presque tous.

CHAPITRE XVI.

Des Chevaux qu'on transporta au Pérou, *de quelle sorte on les nourrit au commencement, & combien grand en étoit le prix.*

JE crois que les Lecteurs seront bien-aises que je traite dans quelques Chapitres des choses qui manquoient au *Pérou*, avant que les Espagnols le conquîssent. On verra par-là que quoique ces commodités paroîssent nécessaires à la Vie Humaine, les Indiens, qui en étoient privés, ne laissoient pas de vivre contens. Ils n'avoient point de Chevaux pour la pompe de leurs Fêtes solemnelles, on pour s'en servir à faire la guerre, ni des Bœufs pour tirer la charruë. Ils n'avoient point encore de Chameaux, d'Anes, de Mulets, de Brebis, du-moins de celles d'*Espagne*, de Moutons, de Chèvres, de Pourceaux, & de Chair salée, ni de Chiens de chasse, tels que sont les Levriers, les Limiers, les Chiens couchans, ceux qui vont à l'eau, & ainsi des autres, ou courans, ou qu'on mène en lesse. Ils manquoient aussi de Mâtins pour garder leurs troupeaux, & de petits Chiens qu'on élève à-cause de leur beauté; ils avoient seulement de ceux qu'on apelle *Gosquez* en Espagne. Ils n'avoient ni Blé, ni Avoine, ni Vin, ni Huile, ni Légumes, ni Fruits, du-moins de ceux qui croîssent en Espagne. Nous parlerons succinctement de toutes ces choses, & marquerons comment, & en quel tems on en transporta dans les *Indes*, pour en avoir de l'espèce.

Les Espagnols y menèrent prémièrement des Chevaux & des Jumens, qui leur servirent beaucoup à la conquête du Nouveau Monde. Car il est certain que les Indiens sont plus propres que les Etrangers à aller à pié dans ce Pays-là, qui est rabotteux & plein de montagnes, soit qu'il faille fuir, monter ou descen-

cendre. Dans tous les Pays des *Indes* que les Espagnols ont découverts & conquis depuis l'an 1492. jusqu'à-présent, il n'y a point de Chevaux ni de Jumens qui ne soient de la race de ceux d'*Espagne*, & particulièrement d'*Andalousie*. Ils en transportèrent prémièrement aux Iles de *Cuba* & de St. *Dominique*, puis aux autres Iles de *Barlovento*, à-mesure qu'ils les découvrirent. Ce fut-là qu'ils en nourrirent en abondance, & où ils en embarquèrent aussi beaucoup pour la conquête du *Mexique* & du *Pérou*. Au commencement il y eut quelques-unes des Jumens qui s'égarèrent, ou par la négligence de ceux à qui elles apartenoient, ou à-cause des mauvais chemins que l'on trouve dans ces Iles, dont les Montagnes sont presque inaccessibles, tant elles sont hautes & rabotteuses. Cependant leurs Maîtres voyant qu'elles trouvoient dequoi paître sur les montagnes, & qu'il n'y avoit point de bêtes qui leur fûssent nuisibles, laissèrent aller aussi celles qu'ils tenoient renfermées & à l'attache. Par ce moyen les Jumens & les Chevaux devînrent si farouches dans toutes ces Iles, qu'ils fuyoient l'abord des hommes, tout-de-même que les bêtes fauves. Cela n'empêcha pas qu'elles ne multipliâssent extrêmement, à-cause de la fertilité de ce terroir chaud & humide, & où l'herbe est toujours verte. Mais comme les Espagnols s'aperçurent qu'aux conquêtes qu'on avoit commencé de faire, on ne pouvoit se passer de Chevaux, & qu'il y en avoit-là de fort bons, ils commencèrent à en entretenir, parce qu'ils leur étoient fort bien payés; desorte qu'il se trouvoit tel homme qui avoit dans son écurie jusqu'à cinquante Chevaux, comme nous l'avons dit dans notre *Histoire de la Floride*. Pour prendre les Poulains, ils font une clôture de bois en forme de parc dans les plus étroites avenuës des montagnes, par où ils entrent & sortent à certaines heures du jour pour aller paître dans les plaines, dont plusieurs ont deux ou trois lieuës d'étenduë plus ou moins. Alors, au signal que font les sentinelles qu'on a posées sur les arbres, l'on voit sortir tout-à-coup quinze ou vingt Cavaliers, qui courent après les Haras, & les poursuivent si bien de tous cotés, que les Chevaux, les Jumens & les Poulains, quelque sauvages qu'ils puissent être, sont contraints d'entrer pêle-mêle dans ces clôtures. En même tems ils ont des nœuds coulans, où ils enlassent les Poulains de trois ans, puis les attachent aux arbres, & relâchent les Jumens. Les Poulains se sentans ainsi mis à l'attache, ne cessent de se débattre, & de bondir durant trois ou quatre jours, jusqu'à ce qu'enfin ils ne puissent plus se tenir sur leurs piés, tant ils sont domptés par la faim, & las de se tourmenter, jusques-là même qu'il y en a qui en meurent. Lorsqu'ils sont ainsi rendus, on leur met la selle & la bride, & on les donne à de jeunes hommes adroits & robustes, dont les uns les mènent en main, & les autres montent dessus. Ils les accoutument à cet exercice soir & matin pendant quinze ou vingt jours, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement domptés. Ces Poulains sont fort propres au manège, & un adroit Ecuyer en tire tout ce qu'il veut. Peu de jours après qu'ils sont domptés, on les peut monter aux Jeux des Cannes, que les Espagnols ont introduits en ce Pays-là, & ils deviennent de fort bons Chevaux. L'on a cessé d'en entretenir depuis quelque tems, qu'on a vu les conquêtes interrompuës; & l'on nourrit à-présent des Bœufs & des Vaches, pour en avoir les cuirs & en faire commerce,

comme nous le dirons ci-après. Lorſque je fais réflexion à la grande cherté des Chevaux d'*Eſpagne*, je ſuis fort étonné de ce que ces Inſulaires n'en tranſportent pas chez les Eſpagnols; d'autant plus que la plus grande partie du chemin ſe trouve faite pour les paſſer de l'Ile de *Cuba*, & que les Vaiſſeaux s'en retournent preſque toujours vuides. Les Chevaux du *Pérou* ſont plutôt dreſſés que ceux d'*Eſpagne*; car je me ſouviens que la prémière fois que je m'exerçai à *Cuzco* au Jeu des Cannes, j'en montai un qui n'avoit pas encore trois ans.

Les Chevaux ne ſe vendoient point lorſqu'on commença de faire la conquête du *Pérou*, ou ſi l'on en vendoit quelqu'un, c'étoit parce qu'il étoit venu d'*Eſpagne*, ou que le Maître étoit mort: le prix en étoit ſi exceſſif, qu'il montoit aſſez ſouvent juſqu'à ſix-mille poids. Cela me fait ſouvenir qu'en 1554. lorſque le Maréchal Dom *Alonſo d'Alvarado* cherchoit *François Hernandez Giron* pour le combattre, avant la bataille de *Chuquinca*, il y eut un Cavalier extrêmement riche qui offrit d'un Cheval fort bien dreſſé, & de l'Eſclave qui le menoit en main, dix-mille poids, qui valent douze-mille ducats. Mais celui à qui le Cheval apartenoit refuſa de le vendre, parce qu'il en avoit beſoin pour le combat auquel on ſe préparoit, & où il le perdit enfin, & fut lui-même bleſſé. Ce qu'il y a de plus remarquable ici, c'eſt que celui qui vouloit acheter le Cheval étoit fort riche, & qu'il commandoit à un grand nombre d'Indiens dans le Pays des *Charcas*. Le Maître de ce Cheval au-contraire n'avoit aucun commandement ſur les Indiens, mais il étoit bon Soldat, & pour paroître tel au jour du combat il refuſa de vendre ſon Cheval, même à un prix exceſſif; ils étoient tous deux de ma connoiſſance, & Gentilshommes. Les Chevaux ſont aujourd'hui à beaucoup meilleur marché dans le *Pérou*, à-cauſe qu'on a pris ſoin d'y avoir quantité de Haras; le meilleur Cheval ne vaut que trois ou quatre-cens poids, & les Rouſſins en valent vingt ou trente. Les Indiens ont tant de peur de ces Animaux, que s'ils en rencontrent quelqu'un, ils ſont ſi troublés que, quoique la ruë ſoit fort large, ils ne ſavent pas ſe retirer contre la muraille pour le laiſſer paſſer, mais ils traverſent la ruë deux ou trois fois, tantôt d'un coté & tantôt de l'autre; & comme ils ont perdu le jugement, il arrive aſſez ſouvent que lorsqu'ils penſent fuir la rencontre du Cheval, ils ſe jettent au devant de lui. J'ai remarqué, lorsque j'étois aux *Indes*, qu'ils ne ſe pouvoient remettre de la peur qu'ils avoient des Chevaux, ſi quelque Eſpagnol ne marchoit devant eux, encore s'en défioient-ils. Il eſt vrai que le commerce qu'ils ont aujourd'hui avec les Eſpagnols, a fort diminué leur crainte. Cependant les Eſpagnols, qui leur ont apris diverſes ſortes de Métiers, où ils ont aſſez bien réüſſi, n'ont pu les obliger à aprendre celui de Maréchal, tant ils ont peur de s'aprocher des Chevaux. J'ajouterai à cela, qu'encore qu'il y eut en ce tems-là pluſieurs Indiens qui ſervoient de valets & de palefreniers aux Eſpagnols, ils n'ôſoient pourtant pas monter ſur un Cheval, & je ne crois pas en avoir jamais vu aucun à Cheval; ils n'ôſoient pas même les mener par la bride, s'ils n'étoient auſſi doux qu'une Mule, parce qu'ils apréhendoient toujours qu'ils ne henniſſent & ne ruâſſent. Il eſt vrai que l'uſage n'étant pas encore introduit de leur donner des lunettes ni des caveçons, on avoit bien plus

de

de peine à les dompter: mais d'un autre coté il eſt très-certain que les Chevaux de ce Pays-là ſont ſi ſouples & ſi propres au manège, qu'on en tire tout ce que l'on veut, ſi on les ſait bien dreſſer & les traiter ſans violence. Je finirai ce Chapitre, par une choſe digne d'être remarquée: c'eſt qu'au commencement des conquêtes du Nouveau Monde, les Indiens s'imaginoient que le Cheval & le Cavalier étoient une ſeule & même choſe, comme les *Centaures* des Poëtes. Au-reſte j'ai apris depuis, qu'il y a préſentement quelques Indiens qui ſe hazardent à ferrer les Chevaux.

CHAPITRE XVII.

Des Bœufs qu'on tranſporta au Pérou, *& quel en étoit le prix.*

IL eſt certain qu'avant la conquête du *Pérou*, on n'y avoit vu ni Bœufs ni Vaches. On y en tranſporta depuis une grande quantité, qui avec le tems ont multiplié par tout le Royaume. Il y a aparence qu'il en arriva de-même des Chèvres & des Pourceaux; car je me ſouviens d'en avoir vu à *Cuzco*, dans mon enfance. Les Vaches ne ſe vendoient point au commencement, qu'il y en avoit très-peu; car les Eſpagnols qui les y avoient tranſportées, vouloient voir avant que de s'en défaire, s'ils les pourroient bien nourrir en ce Pays-là, & quel ſeroit à-peu-près le profit qu'ils en tireroient à l'avenir. Le prémier qui eut des Vaches à *Cuzco*, fut *Antoine d'Altamirano*, natif d'*Eſtramadure*, père de *Pierre* & de *François Altamirano*, Métifs & mes Camarades d'Ecole, qui moururent aſſez jeunes, au grand regret de tous les habitans de cette Ville, qui attendoient beaucoup de leur vertu.

Ce fut dans les Vallées de *Cuzco* que je vis, en 1550. les prémiers Bœufs qu'on y mena pour labourer la terre. Ils apartenoient à *Jean Rodriguez de Villaloboz*, natif de *Caſſères*; & il y en avoit trois couples, dont la prémière s'apelloit *Chaparro*, la ſeconde *Naranno*, & la troiſième *Caſtillo*. Je fus les voir avec les autres Indiens, qui y accouroient en foule de toutes parts, parce qu'ils n'en avoient jamais vu non-plus que moi. Ils diſoient que les Eſpagnols étoient de vrais fainéans, qui forçoient ces pauvres bêtes à travailler, & à faire ce qu'ils auroient dû faire eux-mêmes. Je dois bien me ſouvenir de ce jour-là, puiſque mon Père & mon Précepteur me donnèrent le fouët, pour avoir manqué d'aller à l'Ecole. L'endroit où ils labouroient étoit une fort belle pièce de terre, au-deſſus de laquelle il y en avoit une autre, où eſt à-préſent le Couvent des Cordeliers. Le Corps de l'Egliſe avoit été bâti à l'honneur de St. *Lazare*, par le même *Jean Rodriguez de Villaloboz*, qui avoit une dévotion particulière pour ce Saint; mais les Religieux de St. *François* l'achetèrent depuis, avec les terres qui en dépendoient. Lorſqu'on y mit des Bœufs pour les labourer, il n'y avoit aucune maiſon ni d'Eſpagnols ni d'Indiens, comme nous l'avons montré plus amplement ailleurs. Les Indiens s'accoutumèrent

mèrent peu-à-peu à labourer avec ces Bœufs, que l'on soumit prémièrement au joug pour les dompter, dans une place qui est hors de la ville; & quand on les eût dressés, on les mena à *Cuzco*, où je crois qu'il y eut plus de presse à les voir, qu'il n'y en avoit anciennement à la pompe des Triomphes les plus solemnels des Romains. Les Vaches furent venduës au commencement jusqu'à deux-cens poids; mais à-mesure qu'elles multiplioient le prix en diminuoit, comme l'on peut voir par ce que l'on en paye aujourd'hui. Je me souviens qu'au commencement de l'année 1554. un Gentilhomme de ma connoissance, apellé *Rodrigo d'Esquivet*, habitant de *Cuzco* & natif de *Seville*, acheta dans la Ville des Rois dix Vaches mille poids, c'est-à-dire douze-cens ducats. Depuis ce tems-là, en 1559. je les vis donner à *Cuzco* pour dix-sept poids, qui sont un peu moins de vingt-deux ducats. On m'écrit du *Pérou*, cette année 1590. qu'on a des Vaches pour six ou sept ducats la pièce, & qu'elles coutent moins si l'on en achète plusieurs ensemble: on peut connoître par-là la fertilité de ce Pays.

Dans les Iles de *Barlovento*, les Vaches devînrent sauvages avec le tems, de-même que les Chevaux. On les laissoit paître d'ordinaire sur les Montagnes, où il y en avoit un plus grand nombre qu'ailleurs; & si l'on en enfermoit quelques-unes dans des étables, c'étoit seulement pour en avoir du lait, du fromage & du beurre. Depuis ce tems-là elles ont si fort multiplié qu'on auroit de la peine à le croire, si, comme le remarque le R. P. *Acosta* Liv. IV. Chap. 33. les cuirs de ce Pays-là, qu'on transporte tous les ans en *Espagne*, n'en rendoient un bon témoignage. On en aporta des Iles de St. *Dominique* en 1587. 35444. & de la *Nouvelle Espagne*, 64350. ce qui fait en tout 99794. cuirs. Il en viendroit encore plus des mêmes Iles de St. *Dominique*, de *Cuba*, & des autres, si les Mâtins, les Levriers, les Limiers, & les autres Chiens qu'on y a transportés, & qui sont devenus sauvages avec le tems, ne tuoient un grand nombre de Bœufs. Ces Chiens se sont si fort multipliés & sont si méchans, qu'on donne une récompense à ceux qui les tuënt. Les Voyageurs n'ôsent aller tout seuls, ils marchent toujours dix ou douze ensemble, pour pouvoir se mieux défendre contre ces animaux pires que des loups.

Lorsque les Espagnols veulent tuër des Vaches, ils les attendant à Cheval aux avenuës par où il faut qu'elles passent nécessairement, pour aller paître à la campagne. Ils les courent avec de certaines lances, qu'ils apellent des coupe-jarrets, parce qu'elles ont le fer en demi-lune, ou en forme de faucille, dont le tranchant est en-dedans. Ils se servent de ces armes, pour couper les jambes aux bêtes qu'ils poursuivent; mais s'ils voient venir à eux, à droit ou à gauche, quelque Bœuf ou quelque Taureau, ils doivent bien prendre garde de le fraper au même endroit par où il revient; autrement il feroit à craindre que la tête de leur Cheval ne demeurât engagée entre les cornes de la bête, & qu'ils n'eûssent pas le tems de s'enfuir. Ce malheur arrive très-rarement, parce que ceux qui vont à cette chasse y sont si adroits & si accoutumés, qu'il y en a plusieurs qui courent trente & quarante bêtes, & les portent par terre dans un plus petit espace que la portée de deux coups de mousquet. On laisse perdre dans les Iles une grande quantité de chair de Vache & de Bœuf, dont on pour-

roit

roit faire à mon avis de bonnes provisions pour l'entretien des Armées. Il est vrai qu'on ne la pourroit peut-être pas si bien saler, qu'elle ne se corrompît enfin, à-cause de l'intempérie de ce climat, excessivement chaud & humide. On dit qu'il y a présentement dans les Déserts du *Pérou*, des Bœufs si farouches & des Taureaux si furieux, qu'ils se jettent sur les Passans.

CHAPITRE XVIII.

Des Chameaux, des Anes, des Chèvres, & de leur prix.

IL y a très-peu de Chameaux dans le *Pérou*, mais j'ai vu le tems qu'il n'y en avoit point-du-tout. *Jean de Reynaga*, natif de *Bilbao*, fut le prémier qui y en transporta, & je crois qu'on n'y en a point mené depuis. J'ai connu autrefois ce Gentilhomme, dans le tems qu'il avoit une Compagnie d'Infanterie contre ceux du parti de *François Hernandez Giron*, auxquels il résista vaillamment, & servit fort bien le Roi en cette occasion. Dom *Pédro Portocaréro*, natif de *Truxillo*, lui donna 8400. ducats de six femelles & d'un mâle; ces Chameaux n'ont presque point multiplié depuis. Le prémier Ane que je me souviens d'avoir vu dans ce Pays-là, fut dans la Jurisdiction de *Cuzco* l'an 1557. On le vendit à *Huamanca* 480. ducats, & 376. maravédis; il n'eut pas valu en *Espagne* plus de six ducats, parce qu'il étoit petit & rétif. *Garcillasso de la Véga*, mon cher Seigneur, le fit acheter pour en faire saillir ses Jumens, & en avoir des Mulets. Il en fit depuis acheter un autre 840. ducats, par un Gentilhomme de ma connoissance, nommé *Gaspard de Sotello*. On a trouvé que les Mules & les Mulets étoient fort propres à la voiture par tout le *Pérou*, à-cause que le Pays y est fort montagneux. Je ne sai pas ce que les Chèvres pouvoient valoir, au commencement; mais je sai bien que j'en ai vu vendre, en 1544. & 1546. cent-dix ducats; encore trouvoit-on difficilement à en acheter, à-cause que ceux qui en avoient ne vouloient point s'en défaire, pour en avoir un petit troupeau de dix ou douze; mais elles ont si bien multiplié depuis ce tems-là, que si l'on en fait cas aujourd'hui, ce n'est que pour en avoir la peau. Leur portée ordinaire étoit de trois ou quatre chevreaux, excepté au Pays des *Huanacus*, où elles en avoient jusqu'à cinq, à ce que j'apris d'un Cavalier qui demeuroit dans ce Pays-là.

CHAPITRE XIX.

Des Truyes, & de leur grande fécondité.

LEs prémières Truyes qu'on vit dans le *Pérou* se vendirent, à ce qu'on dit, plus cher que les Chèvres, mais je n'en suis pas assuré. *Pédro de Ciéça de Léon*, natif de *Seville*, dit dans sa Description des Provinces du *Pérou*, Chap. 26. que le Maréchal Dom *George Roblédo* acheta des biens de *Christophle d'Ayala*, qui fut tué par les Espagnols, une Truye & un Cochon 1600. poids, qui valent 1920. ducats. Il ajoute que la Truye fut mangée peu de jours après à *Cali*, dans un festin où il fut présent; & qu'on vendit 100. poids, qui sont plus de 120. ducats, les cochons que l'on trouva dans le ventre de la mère. On verra, dans le même Chapitre de cet Auteur, que les Espagnols qui étoient au *Pérou* avoient une si forte passion pour tout ce qui venoit de leur Pays, qu'ils le payoient tout ce qu'on vouloit.

L'an 1560. on avoit un bon Cochon de lait pour dix poids, mais les meilleurs n'en coutent présentement que six ou sept; encore ne les achete-t-on si cher, que parce que la graisse de cochon est fort bonne à guérir la gale du Bétail, & que les Espagnols s'en servent les Vendredis & le Carême, faute d'huile. Au-reste il y a eu des Truyes si fécondes dans le *Pérou*, qu'en 1558. j'en vis deux dans la petite Place de *Cuzco*, qui avoient porté seize cochons chacune. Ces cochons avoient alors trente-deux jours, & ils étoient si gras qu'on étoit surpris de ce que les mères les pouvoient si bien nourrir. Les Indiens apellent les Pourceaux *Cuchi*, parce qu'ils avoient ouï dire aux Espagnols, en parlant de ces Animaux, *Coché, Coché.*

CHAPITRE XX.

Des Brebis & des Chats Domestiques.

LEs Brebis & les Moutons d'*Espagne*, que nous apellons ainsi pour les distinguer de ceux du *Pérou*, ne furent pas moins estimés dans ce Pays-là, que les autres Animaux dont nous venons de parler. Au-reste il me seroit bien difficile de marquer en quel tems on transporta des Brebis au *Pérou*, ni qui fut le prémier qui les y transporta. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'avois jamais vu de Brebis jusqu'à l'année 1556. que j'en vis à *Cuzco*, & qu'on y vendoit les plus communes quarante poids la pièce, & les meilleures cinquante, qui sont soixante-dix ducats; encore faloit-il user de prières pour en avoir. En 1560. que je partis de *Cuzco*, il n'y avoit point encore de Boucherie, où l'on vendît du mouton. J'ai apris depuis, par des lettres que je reçus en 1590.

qu'un Mouton ne s'y vendoit alors que huit ou dix réales, & que dans huit ans on rabaiſſa fort le prix des Brebis, qui ne coutoient que quatre ducats la pièce, & même moins. Il y en a maintenant un ſi grand nombre, qu'elles ſont preſque à donner. Leur portée ordinaire eſt de deux agneaux, & aſſez ſouvent de trois. La laine par conſéquent y eſt à ſi bon marché, qu'elle ne coute preſque rien; on en peut avoir pour trois ou quatre réales le poids de vingt-cinq livres, que les Eſpagnols apellent *Arroba*. Quant à cette eſpèce de Brebis qu'on nomme *Burdas*, qui ont la laine rude & groſſière, je ne crois pas qu'il y en ſoit encore venu, non-plus que des Loups; & il y a aparence qu'on n'y tranſportera point de ces derniers Animaux, qui ne ſont propres qu'à faire du mal.

Il n'y avoit point de Chats privés au *Pérou* avant que les Eſpagnols y vînſſent, mais il y en a beaucoup préſentement. Les Indiens les nomment *Micitu*, parce que les Eſpagnols diſent *mis*, *mis*, quand ils les apellent. Je remarque cela, afin qu'on ne s'imagine pas que ce nom fut en uſage au *Pérou* avant l'arrivée des Eſpagnols, & qu'il y eut par conſéquent des Chats. Ces ſortes de noms, que les Indiens ont emprunté des Eſpagnols, ont trompé plus d'une fois ces derniers, comme nous le verrons ailleurs.



CHAPITRE XXI.

Des Lapins & des Chiens.

IL n'y avoit point encore de Lapins au *Pérou*, lorſque j'y étois. *Andrez Lopès*, natif de *Strémadura*, fut le prémier qui en tranſporta dans la Juriſdiction de *Cuzco*. Cet homme, qui étoit Prêtre, avoit deux Lapins, mâle & femelle, dans une cage qu'il faiſoit porter par un Indien en allant à *Cuzco*. Celui-ci s'en déchargea pour ſe repoſer un peu, lorſqu'il falut paſſer une Rivière qui eſt à ſeize lieuës de cette Ville, & qui traverſe dans une Terre apellée *Chinchapuyu*, apartenant autrefois à mon cher Seigneur *Garcillaſſo de la Véga*: mais il trouva, quand il voulut reprendre la cage pour continuër ſon chemin, qu'il y avoit une verge rompuë, par où la femelle s'étoit échapée, & avoit gagné une haute Montagne plantée d'Aliſiers, dont il y en a quantité le long de cette Rivière; & comme elle étoit pleine, elle fit ſes petits bientôt après. Ces prémiers Lapins multiplièrent dans la ſuite extraordinairement, parce que dès-que les Indiens les virent, ils prirent ſoin qu'on n'en tuât aucun. On en a tranſporté de-là en divers endroits du *Pérou*, où ils ont auſſi multiplié extrêmement, à-cauſe de la bonté du terroir.

La femelle de ce Lapin s'égara par bonheur dans un climat tempéré. Car plus on avance en montant cette Rivière, & plus on trouve le Pays froid & toujours couvert de neige. Au contraire ſi l'on ſuit le courant de la Rivière en deſcendant, on ſent toujours redoubler la chaleur, juſqu'à ce qu'on arrive au Fleuve d'*Apurimac*, qui eſt dans la Contrée la plus chaude du *Pérou*. Au-

reste j'ai raporté ce que je viens de dire de ces deux Lapins, sur la foi d'un de mes Compatriottes qui me le raconta, afin que je l'inséràsse dans cette Histoire. Il y a des Lapins dans le Royaume de *Quito* qui ressemblent à-peu-près à ceux d'*Espagne*, excepté qu'ils sont beaucoup plus petits & plus obscurs en couleur; car tout le rable en est noir. Pour ce qui est des Lièvres, il n'y en avoit point lorsque j'étois au *Pérou*, & je ne sai pas bien si l'on y en a transporté depuis.

Il n'y avoit point non-plus de toutes les sortes de Chiens, dont nous avons parlé ci-devant. Les Mâtins ont été les derniers que les Espagnols y ont transportés, quoiqu'à dire le vrai il ne fût pas nécessaire, puisqu'il n'y a ni Loups, ni autres Bêtes nuisibles: cependant ceux qui avoient des troupeaux ne laissèrent pas d'en faire beaucoup de cas, comme de toutes les autres choses qui venoient d'*Espagne*, pour lesquelles ils avoient au commencement une si grande passion, sans savoir pourquoi la plupart du tems, qu'ils tâchoient de les aquérir à quelque prix que ce fût. C'est pour cela qu'un Espagnol, avec qui je fis le voyage de *Cuzco* à la Ville *des Rois*, prit la peine de porter lui-même à cette dernière Ville, un petit Mâtin qui n'avoit pas plus d'un mois & demi, dans une espèce de hotte attachée à l'arçon de la selle de son Cheval; quoique *Cuzco* soit éloignée de six-vingts lieuës de la Ville *des Rois*, que le chemin soit fort mauvais, & qu'il fût obligé de faire chercher du lait tous les jours pour nourrir ce petit Chien. Il me dît qu'il le portoit comme une chose fort précieuse, pour en faire présent à son beau-père, qui avoit plusieurs troupeaux, & qui demeuroit à environ soixante lieuës de la Ville *des Rois*.

CHAPITRE XXII.

Du grand nombre de Rats qu'il y a dans le Pérou.

IL reste à parler des Rats, qui passèrent aussi au *Pérou* avec les Espagnols. *François Lopez de Gomara* remarque, dans son *Histoire Générale des Indes*, qu'on n'avoit point vu de Rats au *Pérou* jusqu'au tems de *Blasco Nunnez Véla*; il faut entendre cela des plus gros Rats, tels que sont ceux d'*Espagne*. Je ne sai si *Gomara* ne se trompe point, mais il y en a présentement une si grande quantité, & de si prodigieux, qu'il n'y a point de Chat qui les ôse combattre, ni même les regarder. Il est vrai qu'on n'en trouve point dans les Villes de montagnes, à-cause des neiges & du grand froid qu'il y fait.

Pour ce qui est des Souris qu'ils apellent *Ucucha*, il y en avoit beaucoup. Voici comment on se garantit des Rats & des Souris à *Nombre de Dios*, à *Panama*, & dans toutes les autres Villes de la Côte du *Pérou*. On ordonne en certains tems de l'année à tous les habitans, d'empoisonner dans une même nuit des fruits & d'autres choses dont les Rats sont friands, & d'avoir soin de bien couvrir tous leurs alimens & surtout l'eau, de peur que ces Animaux ne les empoi-

poisonnent. Le lendemain, on en trouva un grand nombre de morts. Je passai à *Panama* lorsque j'allois en *Espagne*, peu de tems après qu'on y avoit fait un tel châtiment général. Car m'étant allé promener le soir le long de la Côte, je rencontrai une si grande quantité de Rats morts, qu'on ne pouvoit mettre le pié nulle part, dans l'espace de cent pas de long & trois ou quatre de large, sans y marcher dessus. Dès-que ces Animaux se sentent brûlés par le poison, ils ont accoutumé de recourir à l'eau, qui les fait mourir plutôt, particulièrement celle de la Mer.

Je confirmerai ce que j'ai dit du grand nombre de Rats qu'il y a sur la Côte du *Pérou*, par un conte qui prouvera aussi qu'il s'en engendre beaucoup dans les vieux Vaisseaux. Ce conte m'a été fait par un Gentilhomme digne de foi, nommé *Hernan Bravo de Laquna*, dont il est parlé en divers endroits de l'Histoire du *Pérou*, & il m'a été confirmé d'ailleurs par des Indiens qui ont vu la chose même dont il s'agit. Il faut donc savoir qu'un Vaisseau qui alloit de *Panama* à la Ville *des Rois* ayant mouillé au Port de *Trugillo*, les Navigateurs mirent pié à terre pour s'y rafraîchir pendant que le Vaisseau y seroit à l'ancre. Il n'y resta qu'un seul Malade, qui n'eut pas la force de marcher deux lieuës, qui est la distance qu'il y a du Port à la Ville. Dès-que les Rats sentirent que le Vaisseau étoit vuide de gens, ils sortirent en campagne, & trouvant ce pauvre Malade tout seul, se mirent à le combattre pour le manger tout en vie: ce qu'on ne doit pas trouver étrange, puisqu'il est arrivé assez souvent dans des navigations, que des Rats pressés par la faim ont si fort maltraité durant la nuit des Malades dans les Vaisseaux, qu'on a trouvé le matin qu'ils leur avoient mangé le visage, ou une partie du corps, des bras & des cuisses, après les avoir attaqués de tous cotés. Celui-ci, craignant sans-doute un pareil traitement, se léva du lit le mieux qu'il put, pour prendre de grosses pincettes de fer qu'il trouva près du foyer du Vaisseau, & se défendit si bien qu'au bout de trois jours que ses compagnons retournèrent, ils trouvèrent tout autour du lit, sur la couverture, & dans tous les coins du Vaisseau trois-cens quatre-vingt Rats qu'il avoit tués, sans y comprendre ceux qui étoient blessés. Après cet accident, le Malade fut entièrement guéri: sans-doute que la joie qu'il eut d'être délivré de ces dangereux ennemis, contribua beaucoup à sa guérison.

Les Rats & les Souris étoient en si grand nombre, & faisoient de si grands dégâts dans toute la Côte du *Pérou*, qu'en divers endroits, & en diverses années jusques à l'an 1572. ils désolèrent les champs, & rongèrent les fruits jusqu'aux bourgeons & à la racine même des Arbres, desorte qu'on fut contraint d'en planter de nouveaux. Ce malheur arriva trois fois. Je dirai bien plus: c'est que les habitans des Villes furent sur le point d'abandonner leurs maisons, pour se garantir de ces Animaux pernicieux: mais Dieu, par sa miséricorde infinie, arrêta tout-à-coup ce fleau lorsqu'il étoit le plus à craindre. Je passe sous silence une infinité d'autres dommages causés par les Rats, parce que je serois trop long si je les voulois raporter en détail, & que d'ailleurs on auroit de la peine à les croire.

CHAPITRE XXIII.

De la Volaille & des Pigeons.

LES Espagnols n'ont aporté au *Pérou* d'autres Oiseaux que des Coqs, des Poules, & des Pigeons, de ceux que nous apellons privés. Un certain Auteur dit qu'il y avoit des Poules au *Pérou*, avant que les Espagnols le conquîssent. Il apuye son opinion sur trois preuves, qu'il nous sera fort facile de détruire: voici ces preuves. Les Indiens apellent une Poule dans leur Langue *Gualpa*, & un Oeuf *Ronto*; & ils disent, comme les Espagnols, d'un homme lâche *que c'est une poule.* Donc, conclut cet Auteur, il y avoit des Poules au *Pérou.*

Mais prémièrement, pour commencer par le mot de *Ronto*, ou plutôt de *Runtu* (car c'est ainsi qu'il le faut écrire, & le prononcer avec une R simple) *Runtu* ne signifie pas un œuf de Poule en particulier, mais en général celui de quelque Oiseau que ce soit. Les Indiens, aussi-bien que nous, ajoutent toujours au nom d'œuf celui de l'Oiseau, pour faire connoître de quelle sorte d'œufs ils parlent: ainsi ils disent, c'est un œuf de Poule, de Perdrix, ou de Pigeon &c.

En second lieu, ils ont emprunté des Espagnols cette expression figurée de *poule*, pour désigner un *homme lâche.* Rien n'est si ordinaire que de se servir des manières de parler de ceux avec qui l'on converse. C'est ainsi que les Espagnols qui ont voyagé en *France*, en *Italie* & en *Allemagne*, ont exprimé en leur Langue les pensées qu'ils ont aprises chez les Etrangers. Les Indiens en ont fait de-même, mais ils ne manquent pas d'expressions dans leur Langue pour dire *un lâche.* Ils ont le mot *Campa*, qui veut dire dans le sens propre un *poltron*; *Llanella*, qui signifie *un homme qui a le cœur bas:* ils ont aussi une expression figurée, qui est meilleure que celle des Espagnols, pour marquer la même chose; ce mot est *Huarmi*, qui signifie *femme.*

Enfin il faut remarquer que le nom *Gualpa* est corrompu dans ses lettres, & même abrégé dans ses sillabes, qui doivent former le mot *Atahuallpa*, qui n'est pas un nom de Poule, mais du dernier *Ynca* du *Pérou.* Voici comment on donna son nom aux Poules. Ce Prince n'étoit qu'un des bâtards de *Huayna Capac*, mais il fut assez adroit & assez méchant pour faire tuër *Huascar Ynca*, Prince légitime & son frère-aîné, à qui la Couronne du *Pérou* apartenoit de droit: ensuite il usurpa tiranniquement le Royaume, & fit périr par des cruautés inouïes toute la Maison Royale, sans épargner ni âge ni sexe. Non content d'avoir assouvi sa rage sur ceux de son sang, il fit encore mourir sans aucun sujet les Officiers & les Domestiques de la Maison Royale, c'est-à-dire tous les habitans de plusieurs Villes: car comme nous l'avons dit ailleurs, il y avoit des Villes à six ou sept lieuës de *Cuzco*, qui devoient fournir des gens pour

pour tous les Offices de la Maison Royale jusqu'aux moindres. *Atahuallpa* ajouta à toutes ces violences la destruction entière de ces Villes, & sans-doute qu'il auroit poussé plus loin ses cruautés, si les Espagnols, qui entrèrent alors dans le *Pérou*, ne se fûssent saisis de ce Tiran, & ne l'eûssent fait mourir ignominieusement en public. Cette exécution fit tant de plaisir aux Indiens, qui avoient en horreur *Atahuallpa*, qu'ils se soumirent sans peine aux Espagnols, les regardèrent comme des gens envoyés par le Soleil pour les délivrer de leur Tiran, & les adorèrent même après leur avoir donné le nom de *Viracocha*, fils du Soleil, qui aparut en songe à l'un de leurs Rois qu'ils avoient honoré du même nom.

Les Indiens ne s'arrêtèrent pas à cette imagination ridicule. Dès-qu'ils eurent entendu chanter les Coqs & les Poules que les Espagnols avoient aporté d'*Espagne*, ils furent assez fous pour croire que ces Oiseaux prononçoient le nom d'*Atahuallpa*, pour marquer l'horreur qu'ils avoient de ce Tiran. Les pères racontoient ces sottises à leurs enfans; & les enfans, toutes les fois qu'ils entendoient chanter un Coq, lui répondoient sur le même ton, en prononçant le mot *Atahuallpa*. Cela m'est arrivé plus d'une fois à moi-même, lorsque j'étois encore enfant. On accommodoit aussi cette espèce de chant aux noms de ses principaux Capitaines, qui se nommoient *Challcuchima*, *Quilliscacha*, & *Ruminnavi*: ce dernier nom signifie un *œuil de pierre*, & on l'avoit donné à celui qui le portoit, parce qu'il avoit une taye à l'œil. Au-reste pour comprendre quel étoit notre chant, il faut s'imaginer quatre figures, ou quatre points d'orgue en deux mesures, qu'on observoit en chantant le mot *Atahuallpa*, ce qui ne s'accommodoit pas mal au chant du Coq. Ces mesures étoient deux demi-longues avec une brève & une demi-brève, qui se rencontroient en un seul point. C'est ainsi que les Indiens donnèrent le nom *Atahuallpa* aux Coqs & aux Poules d'*Espagne*. Le R. P. *Blas Valera* prétend, sur la foi des habitans de *Quito*, Sujets d'*Atahuallpa* fort affectionnés à leur Roi, que les Indiens donnèrent ce nom aux Poules par un motif glorieux à ce Prince. Je raporterai ses paroles que j'ai traduites de son Latin, parce qu'elles serviront à confirmer la chose même que j'ai avancée. Cet Auteur, après avoir raporté la mort violente d'*Atahuallpa*, décrit au long les belles qualités de son esprit; car quoique ce Tiran fût très-cruel, il ne laissoit pas d'avoir autant d'habileté que ses Prédécesseurs. Il parle ensuite de l'amour extraordinaire que ses Sujets avoient pour lui, & ajoute. *De-là vint qu'après qu'on eût publié sa mort parmi eux, ils disoient toutes les fois qu'ils entendoient chanter les coqs, dont les Espagnols avoient peuplé le Pays, que ces oiseaux pleuroient la mort d'* Atahuallpa, *& qu'ils prononçoient son nom en chantant, afin que la mémoire en fût immortelle; c'est pourquoi ils nommoient* Atahuallpa *le coq & son chant. En effet ce nom s'est si bien introduit depuis dans toutes les Langues, & parmi tous les Peuples des* Indes, *que les Espagnols & les Prédicateurs s'en servent toujours &c.* J'ajouterai à cela que la manière dont j'ai raconté cette histoire me fut raportée à *Cuzco*, où *Atahuallpa* avoit exercé les plus grandes violences. On conclurra sans-doute de ces deux relations opposées, que les uns & les autres parlent selon leur passion.

Je crois que j'en ai dit assez pour réfuter invinciblement les trois raisons de l'Historien Espagnol dont je parle, & pour faire voir en même tems qu'il n'y avoit point de Poules au *Pérou* avant l'arrivée des Espagnols. Je voudrois pouvoir répondre de la même manière à plusieurs choses, que ceux qui ont écrit l'Histoire de ce Pays-là ont avancées un peu trop légèrement sur la simple relation qu'ils en ont euë, sans examiner si ces relations étoient dignes de foi. Il n'y avoit point non-plus au *Pérou*, avant l'arrivée des Espagnols, des Pâns & des Coqs-d'Inde, ils y en aportèrent du *Mexique*. Je remarquerai, avant que de finir cet article, que les Poules ne pouvoient couver ni avoir des poussins à *Cuzco*, ni dans toute cette Vallée, ce qui venoit aparemment de la froidure du climat. Quelques-uns néanmoins disoient, que c'étoit parce que les Poules étoient des oiseaux étrangers : mais cette raison ne vaut rien, puisque les Poules avoient plusieurs poussins dans d'autres Vallées plus chaudes que celle-là, comme dans celles d'*Yucay* & de *Muyna*, qui sont à quatre lieuës de la Ville. Cette stérilité dura plus de trente ans autour de *Cuzco*, & continuoit encore en 1560. que j'en partis. Mais un Gentilhomme, nommé *Garci Sanchez de Figueroa*, m'a écrit depuis ce tems-là que les Poules commençoient à couver à *Cuzco*, & qu'elles avoient des poussins en abondance.

Un Cavalier, qu'on apelloit Dom *Martin de Guzman*, natif de *Salamanque*, qui avoit déjà été au *Pérou*, y retourna en 1556. & y aporta entr'autres singularités un Oiseau, de ceux que nous apellons des *Canarins*, parce qu'ils viennent des Iles de *Canarie*. Les *Péruviens* en furent charmés : ils ne pouvoient assez s'étonner, de ce qu'un si petit animal avoit pu résister à un si long voyage. Le cas que ces Peuples faisoient de si petits Oiseaux, peut faire connoître qu'ils estimeroient encore davantage les plus gros & les plus utiles, tels que sont les Perdrix d'*Espagne* &c. dont le Pays se peupleroit aussi aisément que de toute autre chose.

CHAPITRE XXIV.

Du Blé.

IL est tems de parler des Grains & des Plantes dont les *Péruviens* manquoient, avant qu'ils eûssent été conquis par les Espagnols. Il n'y avoit jamais eu de Blé dans tout l'Empire des *Yncas*, avant que *Marie d'Escobar*, femme de *Diégo de Chavez*, tout deux natifs de *Truxillo*, en eut aporté à *Rimac*. Je me souviens d'avoir connu cette Dame à *Cuzco*, où elle alla demeurer plusieurs années, après son arrivée au *Pérou*; mais je n'ai pas connu son mari, qui étoit déjà mort à la Ville *des Rois*. Je ne saurois marquer précisément en quelle année cette vertueuse Dame transporta ces Grains au *Pérou*. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle en aporta si peu qu'on n'en put point faire de pain pendant trois ans; & que lorsqu'on le distribuoit, on n'en donnoit que vingt ou trente grains à une personne, encore n'accordoit-on cette faveur qu'aux amis.

Pour

Pour reconnoître un ſi grand bien que cette généreuſe Dame avoit fait au *Pérou*, & les ſervices de ſon mari qui avoit été des prémiers Conquérans, on lui donna dans la Ville *des Rois* de fort belles Terres & quantité d'Indiens qui relevoient d'eux, mais toutes ces choſes s'abolirent par leur mort. Quoiqu'il y eût déjà du Blé à *Cuzco* en 1547, on n'en avoit point fait encore du pain. Car je me ſouviens fort bien que l'Evêque de cette Ville, qu'on apelloit Dom *Frère Jean Solano*, natif d'*Antéquéra*, de l'Ordre de *St. Dominique*, étant échapé de la bataille de *Huarina*, vînt loger lui quinzième chez mon père, & que ma mère le traita le mieux qu'elle put avec du pain de Mayz. Tous ces Eſpagnols avoient une ſi grande faim, que pendant qu'on leur aprêtoit à ſouper, ils prenoient des poignées de ce Mayz crud, qu'ils donnoient à leurs chevaux, & le mangeoient comme des amandes confites.

Pour l'Avoine, l'on ignore qui en aporta le prémier au *Pérou*, & on croit qu'il s'en trouva des grains mêlés parmi le Blé; parce qu'il eſt fort difficile de ſéparer entièrement ces deux ſemences, quelque peine qu'on y prenne.

CHAPITRE XXV.

De la Vigne, & du Prémier qui aporta des Raiſins à Cuzco.

FRANÇOIS *de Caravantes*, natif de *Tolède*, Gentilhomme & des anciens Conquérans du *Pérou*, fut le prémier à qui l'on donna la gloire d'y avoir fait venir des Raiſins. Car dès-que ce Cavalier vit ce Pays-là un peu paiſible, il envoya quérir en *Eſpagne* des Plants de vigne. Celui qui en eut la commiſſion, en aporta des Iles de *Canarie*, afin qu'ils fûſſent plus frais. Ce plant étoit de raiſins noirs, & l'on croit que c'eſt à-cauſe de cela que le Vin du *Pérou* eſt un peu couvert. L'on y a tranſporté depuis pluſieurs autres plants de la même nature, & des raiſins muſcats, mais on n'a pu encore y avoir du vin blanc.

Les Payens ont adoré *Bacchus*, pour leur avoir enſeigné à planter des Vignes, mais les Indiens n'en ont preſque point ſçu de gré à *Caravantes*. Quoique le vin ſoit aujourd'hui à fort bon marché, ils ne s'en ſoucient preſque point, & lui préfèrent leur ancienne boiſſon. J'ajoute à cela que je me ſouviens d'avoir ouï dire au *Pérou*, à un Gentilhomme digne de foi, qu'un Eſpagnol curieux ayant mis par hazard dans un lieu aſſez profond des raiſins ſecs qu'il avoit aportés d'*Eſpagne*, quelques grains plus vigoureux que les autres pouſſèrent hors de terre, & qu'il en vînt des ſarmens, mais ſi déliés qu'il falut les conſerver trois ou quatre ans parmi les raiſins, juſqu'à ce qu'ils eurent aſſez de force pour être plantés; qu'enſuite les raiſins en furent noirs, & que c'eſt pour cela que tout le vin du *Pérou* tire ſur le noir. Pour moi je m'en raporte à ce qui en eſt, ſans contredire ni l'une ni l'autre de ces opinions.

Le Capitaine *Barthélémi de Tarazas*, l'un des plus anciens Conquérans du *Pérou*, & du nombre de ceux qui paſſèrent au *Chili* avec le Gouverneur

Dom *Diégo d'Almagro*, fut le prémier qui aporta des raisins de son cru à *Cuzco*. Ce Cavalier, que je me souviens d'avoir connu, & qui joignoit à la qualité de Noble, toutes les vertus requises à un honnête homme, planta une vigne dans une de ses terres, nommée *Achanquillo*, dans la Province de *Cuntisuyu*. Ce fut de ce lieu-là qu'il envoya à *Garcillasso de la Véga*, mon cher Seigneur & son bon ami, trente Indiens chargés de très-beaux raisins, & le pria d'en faire part aux Principaux de la Ville, afin qu'ils jouîssent tous du fruit de sa peine. Et certainement, comme ce présent se pouvoit nommer extraordinaire pour sa nouveauté, il n'étoit pas aussi moins précieux ni moins magnifique; car si l'on eût voulu vendre tous ces raisins, on en eût tiré sans-doute plus de quatre ou cinq-mille ducats. La meilleure partie passa par mes mains, parce que mon père m'envoya chez les Principaux de la Ville avec deux petits Pages Indiens, pour leur donner à chacun deux raisins de la part du Capitaine *Barthélémi de Tarazaz*.

CHAPITRE XXVI.

Du Vin, & du prémier qu'on recueillit à Cuzco.

LORSQUE je m'en allois en *Espagne* l'an 1560. je passai le 21. jour de Janvier à *Marcahuacy*, qui est à neuf lieuës de *Cuzco*, & fus me promener à une maison de campagne de *Pédro Lopez de Caçalla*, natif de *Llicéréna*, habitant de *Cuzco*, & qui fut autrefois Sécretaire du Gouverneur *Gasca*. J'y rencontrai un Fermier Portugais, nommé *Alfonse Vaez*, fort honnête homme, & savant dans l'Agriculture. Il me fit voir toutes les terres de son Maître, où je ne trouvai rien de si remarquable qu'une Vigne chargée de quantité de raisins, qu'il me montra sans m'en offrir une seule grape. J'avouë que cela me déplût, parce que *Pédro Lopez de Caçalla* & moi étions bons amis, & que j'aimois beaucoup les raisins, qui en Automne sont les délices des Voyageurs. Le Fermier, qui connut bien à mon air que j'étois choqué de son incivilité, me dît pour s'excuser que son Maître lui avoit défendu expressément de toucher à ses raisins, parce qu'il en vouloit faire du vin, comme en effet il en fit; & faute de cuve, il se servit d'une huche à pétrir pour fouler la vendange. Cela me fut confirmé depuis en *Espagne* par un de mes amis qui me dît avoir vu la huche, & que l'intention de *Pédro Lopez de Caçalla* étoit de gagner le prix que les Rois Catholiques & l'Empereur *Charles* V. avoient promis à celui qui recueilliroit le prémier aux *Indes*, dans quelque Colonie d'Espagnols, des fruits nouveaux, des légumes ou des grains, qu'on y auroit transportés d'*Espagne*, comme par exemple, du blé de l'avoine, du vin, ou de l'huile. Mais je suis assuré que *Pédro Lopez de Caçalla* avoit plus en vuë d'avoir la gloire d'être le prémier qui auroit fait du vin de ses vignes dans la Jurisdiction de *Cuzco*, que de remporter ce prix.

Au-

Au-reste ces grands Princes proposèrent cette récompense, pour encourager les Espagnols à cultiver la terre, & à transporter d'*Espagne*, dans ces nouveaux Pays, les choses dont ils manquoient. Ce prix, qu'on tiroit des finances du Roi, consistoit en deux lingots d'argent de la valeur de trois-cens ducats la pièce; la quantité de Blé ou d'Avoine qu'il faloit recueillir pour le gagner étoit fixée à deux boisseaux, & celle de Vin ou d'Huile à cinq ou six pintes.

Les autres Villes du *Pérou* avoient recueilli du Vin longtems auparavant, & qui étoit tout clairet, principalement les Villes de *Huamanca* & d'*Aréquépa*. Un Chanoine de *Quito*, avec qui je m'entretenois un jour à *Cordouë* sur le sujet dont nous parlons, me dît qu'il avoit autrefois connu dans ce Royaume-là un Espagnol extrêmement curieux en matière d'Agriculture, & particulièrement en ce qui regardoit les Vignes, qui le prémier de tous ceux de la Ville de *Rimac* en avoit transporté le plant à *Quito*, où il possédoit une excellente Vigne sur le bord de la Rivière de *Mira*, qui est un Pays fort chaud, sous la Ligne Equinoctiale. Il me dît ensuite que cet Espagnol lui avoit montré cette vigne, où il travailloit avec tant de soin que par une nouvelle invention il avoit des raisins frais toute l'année. Il avoit divisé sa vigne en douze quartiers, dont il cultivoit un chaque mois, & la faisoit arroser (car on arrose les vignes dans tout le *Pérou*) mais il ne la tailloit qu'une fois l'an, comme tous les autres Espagnols ses voisins. Au-reste on ne doit pas s'étonner de ce que la Terre pouvoit produire tous les mois, pourvu-qu'on eût soin de l'arroser; parce que le long de la Rivière que nous venons de nommer, le climat est chaud & toujours le même, comme en plusieurs autres endroits du *Pérou*. J'ai remarqué dans quelques Vallées particulières, que le terroir y produisoit aussi du Mayz toute l'année, selon qu'on l'arrosoit plus ou moins.

Lorsque je partis de *Cuzco* en 1560. on ne servoit point encore de vin à table, & on n'en donnoit qu'à ceux qui en avoient besoin pour quelque indisposition. Les Espagnols qui s'étoient passés de cette liqueur, & d'autres semblables délicatesses dans la conquête de ce Pays, auroient cru déroger à de si bons commencemens, s'ils avoient introduit cette coutume. D'ailleurs ils faisoient conscience d'en boire, même quand on leur en donnoit; parce qu'il étoit si cher, qu'ils l'estimoient à fort bon marché quand il ne valoit que cinq ou six ducats la bouteille, comme on le vendoit ordinairement durant la guerre de *François Hernandez Giron*, du tems de *Gonçalo Piçarro*; & auparavant, on avoit donné quelquefois jusqu'à cinq-cens ducats d'une mesure de seize pintes. Dans les années 1554. & 1555. il n'y en eut presque point dans tout le Royaume, jusques-là qu'on eut bien de la peine à en trouver dans la Ville *des Rois* pour dire la Messe; & ce fut pour ce saint usage que l'Archevêque Dom *Jérôme de Loaysa*, natif de *Trugillo*, en fit garder précieusement un demi-baril, qui fut tout ce qu'on en put recouvrer. Cette grande disette de Vin dura pendant quelques mois, mais enfin il entra dans le port un Vaisseau qui en portoit deux-mille barils. Ce Vaisseau apartenoit à deux Marchands de ma connoissance, que je ne veux point nommer, à-cause de leur extraction. Ils y trouvèrent si bien leur compte,

 qu'ils

qu'ils vendirent les prémiers barils jusqu'à six-cens ducats, & ne donnèrent pas les derniers à moins de deux-cens. Ce conte me fut fait par le Pilote de leur Vaisseau, dans lequel je passai de la Ville *des Rois* à *Panama*. On peut voir par-là, que la cherté n'empêchoit pas qu'on ne fît quelquefois d'assez grands excès en vin. Je dirai sur ce sujet, qu'un Cavalier en ayant invité d'autres en ce tems-là, un des Conviés demanda un verre d'eau, & s'excusa sur ce qu'il ne buvoit point de vin. Le Maître du logis lui répondit, après lui avoir témoigné qu'il étoit fâché de cela: *Pourquoi donc, si vous n'aimez point le vin, ne venez-vous manger ici tous les jours?* Ce qui fait voir que tout le reste ne coutoit presque rien, en comparaison du vin: cependant la cherté n'obligeoit pas tant à le ménager, que la difficulté d'en avoir, qui étoit si grande que quelquefois on en manquoit tout-à-fait, à-cause du long trajet qu'il y avoit d'*Espagne* au *Pérou*.

CHAPITRE XXVII.

Des Olives, & du Prèmier qui en aporta au Pérou *pour en planter.*

DOM *Antoine de Ribéra*, habitant de la Ville *des Rois*, qui étoit allé depuis quelques années en *Espagne*, en qualité de Procureur-Général du *Pérou*, en revînt l'an 1560. & aporta des meilleures Olives qu'il put trouver à *Seville*, avec plus de cent greffes d'Oliviers pour les replanter. Mais quelque peine qu'il prit à les conserver le long du chemin, à son arrivée en la Ville *des Rois* elles se trouvèrent toutes mortes, à la réserve de trois, qu'il planta dans un fort beau verger, qu'il avoit dans cette Vallée. On assure qu'il tira plus de deux-cens-mille poids des raisins, des figues, des grenades, des melons, des oranges, des citrons, & des légumes d'*Espagne* qu'il avoit recueilli dans ce verger, & qu'il fit vendre à la place de cette Ville. Ce Dom *Antoine* mit en sentinelle, tout autour de son verger, cent Nègres & trente Chiens, pour empêcher qu'aucun du Pays ne pût avoir de ses greffes d'Olivier, afin d'en transplanter ailleurs. Mais, malgré tous ses soins pour en éloigner les Voleurs, il ne put empêcher qu'il n'y eût des *Argus* plus vigilans que les Chiens, qui du consentement de quelqu'un des Nègres, qui fut gagné à ce que l'on croit, lui dérobèrent à la faveur de la nuit un de ces trois Plants, qu'on transporta au *Chili* à six-cens lieuës de la Ville *des Rois*, où durant trois ans il produisit tant au grand profit de tout ce Royaume, qu'on n'y plantoit aucun rejetton, quelque délié qu'il fut, qui ne prît racine, & qui ne devînt en peu de tems un Olivier très-fertile.

Mais enfin, au bout de trois ans, ceux qui avoient dérobé ce Plant, contre lesquels Dom *Antoine de Ribéra* avoit fait lancer plusieurs excommunications, le raportèrent au même endroit d'où ils l'avoient pris, & le firent si adroitement, que celui à qui il apartenoit ne put jamais savoir qui en avoit fait la

ref-

restitution. Le terroir du *Chili* s'est trouvé plus propre à produire des Oliviers, que celui du *Pérou*: ce qui vient sans-doute de ce qu'il n'est pas si éloigné que l'autre, étant à trente ou quarante degrés, & presque en même parallèle que l'*Espagne*. Cependant il y a des Oliviers au *Pérou*, mais ils venoient mieux sur les Montagnes que dans la Plaine, quand on commença de les cultiver. Dans les plus fameux festins on regardoit comme une grande magnificence, de donner trois olives seulement à chacun des Conviés. Depuis ce tems-là on a transporté au *Pérou* de l'Huile du *Chili*, dont on use encore aujourd'hui.

CHAPITRE XXVIII.

*Des Fruits d'*Espagne*, & des Cannes de Sucre.*

AVANT que les Espagnols conquîssent le *Pérou*, il est certain qu'on n'y voyoit, ni figues, ni grenades, ni oranges, ni citrons aigres ou doux, ni poires, ni pommes, ni coins, ni pêches, ni alberges, ni abricots, ni aucune sorte de prunes, de celles qui croîssent en *Espagne*: car on en trouvoit d'une autre espèce, que les Indiens apellent *Ussun*; ce qu'il faut remarquer, pour ne pas les confondre. Il n'y avoit pas non-plus de citrouilles, de concombres, ni de melons qui fûssent bons à manger. Mais l'on peut dire sans mentir que tous ces fruits, & plusieurs autres dont je ne me souviens pas, y viennent aujourd'hui en si grande abondance, qu'on ne s'en soucie presque point, non-plus que des autres choses d'*Espagne* qui multiplient beaucoup plus dans ces Contrées des *Indes* que dans ce Royaume. Pour le prouver, il suffira de savoir que lorsqu'on commença d'y recueillir des grenades, on en porta une si grosse à la procession du St. Sacrement, que j'ai bien de la peine à dire quelle en étoit la grosseur, de la manière qu'on me la dépeignit, de peur de scandaliser les Ignorans, qui ne peuvent croire qu'il y ait dans le monde de plus grandes choses que celles de leur Village. Cependant, comme il ne seroit pas raisonnable de suprimer des vérités pour s'accommoder à l'humeur des Sots, je dirai que la grenade dont il est question, étoit plus grosse qu'un de ces barils tout ronds qui se font à *Seville*, pour y transporter de l'huile aux Indes. J'ajouterai à cela qu'on y a vu plusieurs raisins, pesant huit & dix livres, quantité de coins aussi gros que la tête d'un homme, & des citrons qui aprochoient en grosseur de la moitié d'une cruche. Je voudrois savoir les noms de ceux qui aportèrent les prémiers ces fruits au *Pérou*, pour les mettre ici, & leur donner les louanges qui leur sont duës. J'ignore aussi en quel tems on en aporta. Mais je sai qu'en 1580 un riche Marchand Espagnol, nommé *Gaspar d'Alcocer*, demeurant dans la Ville *des Rois*, où il avoit une fort belle terre, aporta au *Pérou* des guignes & des cerises, pour les y planter: mais on m'a dit depuis, qu'elles n'y ont pas pu venir. On y a planté des amandiers, je ne sai si on y a aussi planté des noyers.

On ne ſavoit anciennement dans le *Pérou*, ce que c'étoit que des Cannes de Sucre. Mais les Eſpagnols y ont mis depuis ſi bon ordre, qu'ils en ont de reſte aujourd'hui. Le prémier Sucre qui vînt du *Pérou* ſe fit dans le Pays de *Huanucu*, par l'invention d'un Gentilhomme de ma connoiſſance: mais comme il ne pouvoit pas le vendre, parce qu'on en tranſportoit beaucoup du *Mexique*, un de ſes Domeſtiques, homme prudent & ruſé, lui conſeilla d'en charger un grand Vaiſſeau, & de l'envoyer à la *Nouvelle Eſpagne*; afin que ceux du Païs voyant qu'il y en venoit du *Pérou*, jugeâſſent par-là qu'il y en avoit de reſte, & qu'ainſi ils n'y en tranſportâſſent pas davantage. La choſe réüſſît en effet comme il l'avoit propoſée, & ſon Maître y trouva ſi bien ſon compte, qu'on y a fait depuis à ſon imitation quantité de moulins & de machines propres à faire du Sucre.

Il s'eſt trouvé encore dans les *Indes*, à ce qu'on m'a dit, des Eſpagnols ſi curieux en matière d'Agriculture, qu'ils ont enté des Arbres fruitiers d'*Eſpagne* ſur ceux du *Pérou*; ce que l'on continuë encore aujourd'hui au grand étonnement des Indiens, qui ne peuvent comprendre comment un même Arbre peut porter de trois ou quatre ſortes de fruits. Mais ils admirent bien d'autres choſes, qui ne le méritent pas tant. Je me ſuis imaginé que les Jardiniers pourroient bien encore, ce me ſemble, s'ils ne l'ont pas déjà fait, enter des greffes d'Olivier ſur les Arbres que les Indiens apellent *Quishuar*, dont le bois & les feuilles lui reſſemblent ſi fort, que je me ſouviens depuis mon enfance, que les Eſpagnols qui voyoient le *Quishuar*, me diſoient que les Oliviers étoient faits comme cet Arbre: mais il y a cette différence, que cet Arbre ne produit aucun fruit, quoique ſa fleur, qui tombe auſſi-tôt, reſſemble fort à celle de l'Olivier. Mes camarades & moi nous ſervions de ces branches pour jouër, au lieu de Cannes; parce qu'il n'y en avoit point aux environs de *Cuzco*, à-cauſe de la froidure du Pays.

CHAPITRE XXIX.

Des diverſes ſortes d'Herbages, & de leur merveilleux accroîſſement.

ON n'avoit point au *Pérou*, de Légumes, ni d'Herbages d'*Eſpagne*, tels que ſont les laituës, la chicorée, les raves, les navets, les aulx, les oignons, les épinars, la poirée, la bonne-herbe, la coriandre, le perſil, les artichaux, les aſperges, les carottes, ni les autres herbes potagères; mais ils avoient beaucoup de pourpier, & du pouliot. Ils manquoient encore de pois chiches, de fèves, de lentilles, d'anis, de graine de moutarde, de graine de paradis, de ris, de cumin, d'origan, de nielle, de mélilot, & de pluſieurs autres plantes & graines, ou ſauvages, ou qui ſe cultivent dans les Jardins. J'ajoute à cela qu'ils n'avoient, ni roſes, ni œillets de ceux qu'on a en *Eſpagne*, non-plus que du jaſmin, des lis, ni des roſes muſquées. Mais ils ont main-

maintenant une si grande quantité de toutes ces choses que je viens de nommer, & de beaucoup d'autres, qu'il y en a plusieurs qui les incommodent, bien loin de leur être utiles. Il faut mettre dans ce rang les navets, le senevé, la bonne-herbe, & la camomille, dont il en vient une si grande abondance dans les Vallées, qu'il n'est pas possible aux habitans d'empêcher qu'il n'y croisse de ces herbes, quelque peine qu'ils emploient à les déraciner. Cette grande abondance a fait perdre peu-à-peu aux Vallées où elles croîssent, leur ancien nom; car on leur donne aujourd'hui celui des plantes qu'elles produisent; comme par exemple on apelle maintenant *la Vallée de la bonne-herbe*, celle qui est le long de la Côte de la Mer, qu'on nommoit autrefois *Rucma*, & ainsi des autres. La chicorée & les prémiers épinars qu'on sema à la Ville *des Rois*, devînrent si hauts, qu'un homme de la plus haute taille pouvoit difficilement atteindre à leurs extrémités du bout de la main; ces herbes étoient aussi si touffuës, qu'un Cheval avoit de la peine d'y passer à-travers. En un mot ces légumes & ces graines multipliè-rent si prodigieusement, qu'il y eut des endroits, où d'une mine de blé qu'on y sema, l'on en recueillit au-delà de trois-cens.

Il y a dans la Vallée de *Huarcu*, une Ville que le Viceroi Dom *Andrez Hurtado de Mendoça*, Marquis de *Cannete*, a fait peupler depuis peu. Comme je passois par-là, l'an 1560. en m'en allant en Espagne, un des Bourgeois de cette Ville, nommé *Garci Vasquez*, autrefois des domestiques de mon père, me mena chez lui, & me donna fort bien à souper. Il me dît à table que le pain qu'il me faisoit manger étoit du blé qu'il avoit semé, & qui lui en avoit rendu trois-cens fois autant. Comme je parus surpris de ce qu'il disoit, *Garci Vasquez* ajouta. *Ne trouvez point cela étrange, puisque je vous puis assurer en honnête homme, que pour deux mines & demi de blé que j'ai semées, j'en ai recueilli six-cens-quatre-vingts, & j'en ai perdu une fois autant pour n'avoir pas eu de lieu propre pour les serrer. Souvenez vous, je vous prie, de faire ce conte en* Espagne. Quelque tems après *Gonçalo Silvestre*, à qui je racontai cette histoire, me dît que ce n'étoit pas trop, & qu'il avoit un héritage dans la Provînce de *Chuquisaca*, tout auprès de la Rivière de *Pilcumayu*, où pour une mine de blé qu'il avoit semée, il en avoit eu jusqu'à cinq-cens dans les prémières années. Lorsque Dom *Garcia de Mendoça*, fils du Viceroi nommé ci-dessus, alloit au *Chili* en 1556. pour en être Gouverneur, on lui dît au port d'*Arica* où il avoit mouillé, qu'il y avoit-là tout auprès, dans une Vallée qu'on apelloit *Cuçapa*, une rave si prodigieuse & si grosse qu'on avoit attelé à l'un de ses bouts, du coté des feuilles, cinq chevaux, qui la devoient traîner jusques-là pour lui faire voir cette merveille. Dom *Garcia* répondit qu'ils ne prîssent point cette peine, & qu'il iroit bien au lieu où elle étoit pour se donner ce plaisir. En effet il s'y en alla aussi-tôt, avec quantité de gens qui l'y accompagnèrent, & qui virent de leurs propres yeux que ce qu'on leur avoit dit étoit vrai. Cette rave étoit si grosse qu'un homme pouvoit à-peine l'embrasser, & si tendre qu'il y eut plusieurs qui en mangèrent chez Dom *Garcia*, où on la traîna. Au Lieu qu'on apelle *la Vallée de la bonne-herbe*, on en mesura la tige en divers endroits, & on trouva qu'elle avoit deux aunes & demi de long; ce que j'ai ouï dire à celui-là même qui la mesura, que je tiens aujourd'hui dans mon logis a-

vec moi, & c'eſt ſur ſa relation que j'écris ceci. J'eus un entretien au mois de Mai de l'an 1595. dans l'Egliſe Cathédrale de *Cordouë*, avec Dom *Martin de Contréras*, neveu du fameux Gouverneur de *Nicaraga*, *François de Contréras*, où je le mis ſur cet endroit de mon Hiſtoire, & je lui témoignai que je ne pouvois me réſoudre à écrire tout ce que j'ai dit ci-deſſus touchant les Herbes & les Légumes de mon Pays, parce que je craignois qu'elles ne parûſſent incroyables à ceux qui n'étoient jamais ſortis du leur. Il me répondit: *Ne laiſſez point pour cela de dire ce qui ſe paſſe, & que les ignorans en penſent ce qu'ils voudront; leur jugement vous doit être indifférent, pourvu-que vous diſiez la vérité. Au-reſte*, ajouta-t-il, *je vous aſſure que ce qu'on raconte de la prodigieuſe rave qu'on trouva dans la Vallée de* Cuçapa, *eſt très-vrai. J'en ſuis témoin oculaire, ayant eu le bonheur d'accompagner ce jour-là Dom* Garcia de Mendoça; *je vis cinq chevaux attachés aux branches de cette rave qu'on y avoit mis pour la tirer, & j'en mangeai ma part avec les autres. Vous pouvez ajouter, ſi vous voulez, à ce témoignage que je vous en rens, qu'étant ce même jour dans la Vallée d'*Yca, *j'y vis un melon qui peſoit cent-trois livres; dequoi l'on prit une atteſtation devant le Greffier du Lieu, afin qu'on y ajoutât foi. D'ailleurs je mangeai, dans la Vallée d'*Yucay, *d'une laituë qui peſoit ſept livres & demie.*

Ce Cavalier me dît pluſieurs autres choſes merveilleuſes touchant les fruits, les légumes & les plantes du *Pérou*, que j'omets pour ne pas ennuyer le Lecteur. Le R. P. *Acoſta* traite de cette matière dans le 19. Chapitre de ſon IV. Livre; voici ce qu'il en dit. *Je n'ai point trouvé que les Indiens eûſſent divers jardins remplis d'herbes potagères; mais j'ai remarqué qu'ils cultivoient la terre en divers endroits, pour y faire croître les légumes dont ils uſent, comme ſont ceux que l'on nomme des faſéoles, qui leur ſervent comme à nous les fèves, les lentilles, & les pois chiches. Au-reſte je ne vois pas qu'ils eûſſent, avant l'arrivée des Eſpagnols, des légumes ſemblables à ceux d'*Europe, *deſorte qu'il eſt certain qu'on les y a tranſportés d'*Eſpagne, *auſſi bien que pluſieurs autres plantes & graines dont le pays abonde préſentement. Il y a même des endroits où le terroir eſt incomparablement plus fertile que le nôtre, comme on le peut voir par les melons qui croîſſent au* Pérou *dans la Vallée d'*Yca, *dont la racine devient proprement un ſep qui dure pluſieurs années, deſorte qu'il produit d'autres melons, & on le coupe comme ſi c'étoit un arbre, ce qu'on n'a jamais vu dans aucune Province d'*Eſpagne. L'autorité du P. *Acoſta* m'encourage à dire ſans crainte, que les fruits qu'on aporta d'*Eſpagne* au *Pérou* firent connoître la merveilleuſe fertilité du Pays. Il faut ajouter aux paroles du P. *Acoſta*, que les melons de ce Pays-là ont cela d'excellent, qu'on n'y en trouve point de mauvais ſi on les laiſſe mûrir, ce qui eſt encore une grande marque de la bonté du terroir.

Le Lecteur ſera ſans-doute bien-aiſe que je raporte un conte fort plaiſant, à l'occaſion des prémiers melons qu'on vit dans la Ville *des Rois*; il fera connoître la groſſièreté & la ſimplicité des Indiens de ce tems-là. Il faut donc ſavoir qu'un Bourgeois de cette Ville, nommé *Antoine Solar*, noble d'extraction, & des prémiers Conquérans du *Pérou*, avoit une terre à *Pachacamac*, à quatre lieuës de la Ville *des Rois*. Comme il n'y demeuroit point, il en laiſſa le gouvernement à un Fermier, auquel il ſe confioit fort. Celui-ci voulut, ſelon la cou-

coutume des Métayers, envoyer à ſon Maître les prémiers fruits. Il donna pour cet effet dix melons à deux Indiens, pour les lui porter avec une Lettre, & leur dît de prendre bien garde de ne manger aucun de ces melons: *car*, dît-il, *ſi vous le faites, la Lettre que je vous ai donnée ne manquera pas de le dire à celui à qui vous les portez.* Lorſque ces Indiens furent à demi-journée de-là, ils voulurent ſe repoſer; cependant l'un d'eux, tenté de manger de ces melons, dît à ſon camarade, *ſerons-nous bien ſi malheureux que de ne point goûter de ce fruit, qui croît dans la terre de notre Maître? Il faut bien s'en garder*, lui répondit l'autre, *car ſi nous commettions cette faute, cette Lettre nous découvriroit, comme le Fermier nous l'a dit. Rien moins*, repliqua le prémier, *je ſai un bon remède à cela, il faut cacher la Lettre ſous cette pierre, comme elle ne nous aura point vu manger, elle n'aura garde de nous découvrir.* Cet expédient fut aprouvé, deſorte qu'ils ſe mirent en même tems à manger enſemble le melon. Il faut remarquer ici que les Indiens de ce tems-là, qui ne ſavoient ce que c'étoit que de Lettres, s'imaginoient que celles que les Eſpagnols s'envoyoient étoient des couriers qui ſe déclaroient leurs penſées, & des eſpions qui diſoient ce qu'ils leur voyoient faire par le chemin: c'eſt ce qui fit dire à l'un de nos Indiens, qu'il faloit cacher la Lettre, afin qu'elle ne les vît point manger. Lorſqu'ils ſe furent remis en chemin, celui qui étoit plus chargé que l'autre dît à ſon camarade: *Il eſt raiſonnable que nous égalions notre fardeau; car ſi tu portes quatre melons, & que j'en porte cinq, l'on nous ſoupçonnera d'en avoir mangé un. Tu as raiſon*, repartit l'autre, & en même tems, pour rémédier à un mal par un autre mal, ils mangèrent un autre melon, & préſentèrent à leur Maître les huit qui reſtoient. Mais après qu'il eut lu la Lettre de ſon Fermier: *Et quoi*, leur dît-il, *où ſont donc les deux melons qui manquent ici?* „ Seigneur, lui ré- „ pondirent-ils, l'on ne nous en a pas donné davantage." *Pourquoi mentez-vous*, leur repartit Antoine Solar, *puiſque cette Lettre vient de me dire qu'on vous en a donné dix, & que vous en avez mangé deux?* Les pauvres Indiens, qui ſe ſentoient coupables, ne ſçurent que répondre: ils ſe retirèrent fort confus, publiant par-tout que c'étoit avec raiſon qu'on apelloit Dieux les Eſpagnols, en les honorant du nom de *Viracocha*, puiſqu'ils ſavoient de ſi grands ſecrets. *Gomara* fit un conte à-peu-près ſemblable, qu'il dît être arrivé à l'Ile de *Cuba*, peu de tems après qu'elle fut conquiſe. Et certainement il ne faut pas s'étonner ſi une même ignorance paſſoit en divers Pays, & parmi pluſieurs Nations différentes, puiſque la ſottiſe des Indiens étoit univerſelle à l'égard des choſes dont ils n'avoient aucune connoiſſance: c'eſt pour cela que lorſqu'ils voyoient faire aux Eſpagnols des choſes qu'il ignoroient, comme de monter à cheval, dompter des taureaux, fendre la terre par leur moyen, faire des moulins & des ponts ſur les grandes Rivières, tirer de l'arquebuſe, tuër à deux-cens pas, & venir à bout d'une infinité d'autres choſes inconnuës à ces Peuples, ils les apelloient des Dieux.

CHAPITRE XXX.

Du Lin, des Asperges, des Carottes & de l'Anis.

COMME il n'y avoit point de Lin au *Pérou*, Madame *Cathérine de Rétez* envoya en *Espagne* en 1560. pour en avoir de la semence. Cette Dame fut une des prémières Religieuses du Couvent de *Sainte Claire* de *Cuzco:* elle étoit native de la Ville de *St. Luc de Baraméda*, & belle-mère de *François de Villefort*, l'un des prémiers Conquérans de cet Empire, qui alla demeurer à *Cuzco* avec la plupart des autres Conquérans. Je ne puis dire si cette Religieuse reçut la graine de Lin qu'elle attendoit, parce que je partis de mon Pays cette même année; mais l'on m'a dit depuis, qu'il y a présentement une grande quantité de Lin au *Pérou*. Je n'assurerai pas néanmoins si les Espagnolles ni les Métives le savent filer, parce que je ne les ai jamais vuës occupées à cela, mais je leur ai vu faire des ouvrages de couture. Il y avoit de fort beau Cotton au *Pérou*; & quoique les Indiennes n'eûssent ni rouët à filer, ni outil pour carder le cotton, elles savoient très-bien faire l'un & l'autre avec les doigts; mais il y avoit aparence qu'elles ne seroient pas d'abord fort habiles à filer du Lin.

Pour revenir maintenant à la grande estime que ceux du *Pérou* firent au commencement de toutes les choses qu'on leur aporta d'*Espagne*, quelque viles qu'elles fûssent, je me souviens que dans les années 1555. & 1556. *Garcia de Mélo*, natif de *Trugillo*, pour-lors Trésorier de l'Epargne à *Cuzco*, envoya à *Garcillasso de la Véga*, mon cher Seigneur, trois Asperges de celles d'*Espagne*, dont il lui fit présent comme d'une chose exquise. Ces Asperges étoient fort belles, mais inégales; il y en avoit deux grosses, comme un des doigts de la main, & beaucoup plus longues qu'un quart d'aune; la troisième étoit plus grosse & plus courte; elles étoient toutes trois si tendres, qu'elles se rompoient d'elles-mêmes. Pour faire plus d'honneur à ces nouvelles plantes, mon père les fit cuire dans sa chambre, en présence de sept ou huit Cavaliers qui soupoient chez lui. Aussi-tôt qu'elles furent cuites, l'on aporta du vinaigre & de l'huile; & alors *Garcillasso*, mon Seigneur, partagea les deux plus longues aux Conviés, mais il pria la Compagnie de ne trouver pas mauvais qu'il se réservât la troisième pour lui, puisque c'étoit un fruit d'*Espagne*. Ils mangèrent ces Asperges avec plus de plaisir & d'apareil, que si on leur eût fait présent d'un Phénix; mais je n'eus pas le bonheur d'en goûter, quoique je prîsse le soin de les faire servir sur la table.

Le Capitaine *Barthélémi de Tarazas* envoya, à-peu-près dans le même tems, comme un présent magnifique, à mon père trois Carottes d'*Espagne*, qu'on servoit quand il y avoit quelqu'un d'invité, & on leur en donnoit à chacun une rouelle, par une grande magnificence. Ce fut en ce même tems qu'on vit

vit de l'Anis à *Cuzco*, & qu'on en mit dans le pain, ce que les Indiens n'estimoient pas moins que le Nectar & l'Ambroisie des Poëtes. Je ne saurois dire si les Asperges & les Carottes sont bien venuës au *Pérou*. Les Espagnols y ont aussi planté des Meuriers, pour tâcher d'y introduire le Commerce des Vers à Soie, dont il n'y en avoit aucun dans le *Pérou*; mais on n'a pu venir à bout de ce travail.

CHAPITRE XXXI.

De plusieurs nouveaux Noms dont on se sert pour marquer les diverses Races.

LEs Espagnols qui sont allés au *Pérou*, & les Nègres qu'ils y ont amenés esclaves, ont donné occasion à faire divers mots pour distinguer les familles, lesquels il ne sera pas inutile d'expliquer ici. Nous répèterons pour cet effet ce que nous en avons dit dans notre *Histoire de la Floride*. On apelle Espagnols, ou Castillans, ceux qui sont nés en *Espagne*; on se sert indifféremment de ces deux noms. Les enfans de ceux-ci qui sont nés aux *Indes*, sont apellés *Criollo* ou *Criolla*. Les Nègres donnoient ce nom aux enfans qui leur étoient nés aux *Indes*, pour les distinguer de ceux qui étoient nés dans la *Guynée* leur patrie; & ils se seroient choqués, si on avoit apellé ces derniers *Criollos*. Les Espagnols ont emprunté d'eux ce nom. On apelle *Mulat* & *Mulate*, ceux qui sont nés d'un Nègre & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Nègre. Les fils de ceux-ci sont nommés *Cholo*, qui est un mot des Iles de *Barlovento*, & qui signifie *Chien de voirie*, dont les Espagnols se servent quand ils veulent injurier quelqu'un. On nomme *Métifs* ceux qui sont nés d'un Espagnol & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Espagnolle, pour montrer qu'ils sont mêlés de l'une & de l'autre de ces Nations. Les Espagnols donnèrent ce nom aux enfans qu'ils eurent dans les *Indes*; & par cette raison je m'en tiens fort honoré, quoiqu'on le méprise aux *Indes*, & que plusieurs aiment mieux être apellés *Montagnards*; nom qui leur a été donné par un Grand Seigneur, qui faisoit gloire de les traiter indignement. Il est vrai que le nom de *Montagnard* est honorable en *Espagne*, à-cause des grands privilèges qui ont été accordés à ceux qui sont aux *Asturies* & dans les Monts de *Biscaye*, mais il est est injurieux à ceux qui ne sont point nés dans ces Provinces. Car, comme le remarque le grand Docteur *Antoine de Lébrixa*, dans son Dictionnaire, ce mot signifie proprement tout ce qui apartient à la Montagne. D'ailleurs il ne se peut pas prendre en bonne part dans la Langue générale de ceux du *Pérou*, qui apellent les Montagnards *Sacarunnas*, c'est-à-dire *Sauvages*; desorte que celui qui a voulu les traiter indirectement en Barbares, les a nommés *Montagnards*: & cependant mes parens, faute de pénétrer dans la malice de cet Imposteur, se piquent de porter ce nom qui leur est injurieux, & méprisent celui qui leur feroit honneur, & qui leur a été donné par leurs Ancêtres. On nomme

me *Quatralvos* les enfans d'un Espagnol & d'une Métive, ou d'un Métif & d'une Espagnolle, pour marquer qu'ils ont quatre parts d'un Indien & trois d'une Indienne. Enfin on apelle *Trésalvos* le fils d'un Métif & d'une Indienne, ou d'un Indien & d'une Métive, pour faire connoître qu'ils tiennent les trois quarts de l'Indien & le quart de l'Espagnol. Venons maintenant aux Rois *Yncas*, fils du puissant *Huayna Capac*.



CHAPITRE XXXII.

Huascar Ynca *fait demander à son Frère* Atahuallpa *le droit d'Hommage, & qu'il ait à le reconnoître pour Seigneur.*

HUAYNA *Capac* étant mort, ses deux fils passèrent quatre ou cinq ans dans une assez bonne intelligence, & se contentèrent de posséder leurs Etats en paix, sans aspirer à de nouvelles conquêtes. Il est vrai que le Roi *Huascar* n'en pouvoit faire aucunes, que du consentement de son frère, qui possédoit le Royaume de *Quito*, situé du coté du Septentrion, par où il lui faloit passer nécessairement pour soumettre de nouveaux Peuples à son Empire. Car pour les trois autres parties, les *Yncas* les avoient déjà toutes conquises de l'Orient à l'Occident, savoir depuis les hautes Montagnes des *Antis* jusqu'à la Mer, & du coté du Midi jusqu'au Royaume du *Chili*. L'*Ynca Atahuallpa* ne pensoit point, non-plus que son frère *Huascar*, à s'assujettir d'autres Peuples, content d'avoir pour vassaux ceux que son père lui avoit laissés. Ils vécurent donc tout ce tems-là dans une pleine tranquilité, sans se faire aucun tort l'un à l'autre. Mais comme les Rois ne peuvent souffrir de compagnon, l'*Ynca Huascar* se mit tout-d'un-coup dans l'esprit qu'il en pourroit bien avoir un à l'avenir, & qu'il avoit très-mal fait de consentir pour obéïr à son père, que le Royaume de *Quito*, qui lui apartenoit de droit, fût donné à son frère *Atahuallpa*. Il se représenta là-dessus, que c'étoit une sottise de souffrir qu'un Royaume de cette importance fut séparé de son Empire; que la démission qu'il en avoit faite, lui coupoit le passage à ses conquêtes; qu'elle l'ouvroit au-contraire à celles de son frère *Atahuallpa*, qui pouvoit faire beaucoup de progrès de ce coté-là par ses armes, & se rendre par ce moyen plus redoutable que lui; que ce lui étoit une honte en particulier de souffrir un compagnon dans ses Etats, lui qui devoit être le seul Monarque, comme son nom de *Capac Ynca* le marquoit; & qu'en un mot, connoissant son frère d'un naturel remuant & ambitieux, il devoit craindre qu'il ne devînt assez puissant pour le chasser de l'Empire.

Toutes ces considérations, qui n'étoient point sans aparence, agitèrent si fort l'esprit de *Huascar Ynca*, que pour se le mettre en repos il envoya un de ses parens à son frère *Atahuallpa*, pour lui dire: „ Qu'il savoit bien que par „ l'ancienne Ordonnance du prémier *Ynca Manco Capac*, laquelle tous ses des-

„ cendans

„ cendans avoient observée, le Royaume de *Quito*, & toutes les autres Pro-
„ vinces qu'il possédoit, étoient de la Couronne & de l'Empire de *Cuzco*;
„ que la démission qu'il avoit faite de ce Royaume entre les mains du feu
„ Roi son Père, étoit plutôt une obéïssance forcée qu'une action de justice;
„ qu'ayant été faite au préjudice de la Couronne & de ses Successeurs, son pè-
„ re ne devoit point la permettre, ni la lui donner; & que néanmoins, puis-
„ qu'il l'avoit fait, il consentoit de s'y tenir, pourvu-qu'*Atahuallpa* acceptât
„ ces deux conditions: La prémière, qu'il n'ajouteroit pas un seul pouce de
„ terre à son Royaume, parce que tout le Pays qu'il y avoit à conquérir apar-
„ noit à l'Empire: Et la seconde, qu'il le reconnoîtroit pour son Seigneur,
„ & lui rendroit hommage.

Atahuallpa, qui n'étoit pas assez puissant pour faire la guerre à son frère à découvert, usa de dissimulation. Il reçut en aparence cette Ambassade avec toutes les soumissions & toutes les déférences imaginables; & après avoir bien pensé pendant trois jours à tout ce qu'il devoit faire, il fit apeller l'Ambassadeur, & lui dît d'une manière qui paroîssoit fort sincère; „ qu'il avoit tou-
„ jours reconnu, & qu'il reconnoissoit en son ame le *Capac Ynca* pour son u-
„ nique Seigneur; que bien loin de penser à ajouter la moindre chose au Ro-
„ yaume de *Quito*, il étoit prêt à le rendre au Roi son frère, s'il lui plaîsoit
„ de le ravoir; que pour ne lui donner aucun ombrage, il s'offroit d'aller vi-
„ vre à sa Cour en homme privé, comme ses autres parens, & qu'il le servi-
„ roit dans toutes les occasions qui se présenteroient, comme son Prince &
„ son légitime Seigneur. L'Ambassadeur fit savoir cette réponse à l'*Ynca Huascar*, par un Courrier qu'il lui dépêcha aussi-tôt, suivant l'ordre qu'il en avoit. Cependant il ne quita point la Cour d'*Atahuallpa*, où il étoit nécessaire qu'il séjournât pour veiller aux intérêts de son Maître. *Huascar* fut extrêmement satisfait de la réponse de son frère, car il ne demandoit pas mieux que de vivre bien avec lui. Il lui fit dire *qu'il étoit fort aise de lui voir posséder le Royaume que son père lui avoit laissé, & de lui en confirmer le don, à condition qu'il viendroit à* Cuzco *dans un certain terme préfix, pour lui rendre hommage & lui prêter le serment de fidélité.* *Atahuallpa* répondit „ qu'il s'estimoit l'homme
„ du monde le plus heureux de savoir la volonté de l'*Ynca*, afin de l'exé-
„ cuter de point en point; qu'il ne manqueroit pas de se mettre en chemin
„ dans le tems limité, pour lui aller rendre l'obéïssance qu'il lui devoit; &
„ qu'afin que le serment se fît plus ponctuellement & avec plus de solemni-
„ té, il suplioit sa Majesté de permettre que ceux des Provinces de ses Etats
„ l'accompagnâssent en corps à *Cuzco*, pour assister à la pompe funèbre de
„ son Père *Huayna Capac*, selon l'ancienne coutume du Royaume de *Quito*,
„ & de toutes les autres Provinces; qu'au-reste, après qu'on auroit fait la cé-
„ rémonie, lui & ses vassaux prêteroient tous ensemble le serment auquel ils
„ étoient obligés. *Huascar Ynca* consentit à ce que son frère demandoit, & lui fit dire qu'il règlât, comme il le trouveroit bon, toutes les choses qu'il jugeroit nécessaires pour les funerailles du Roi son Père; qu'il étoit bien-aise qu'elles se fîssent selon la coutume ordinaire, & que pour cet effet il pourroit venir à *Cuzco* quand il en seroit tems. Cette résolution fit plaisir aux deux frè-

frères, mais d'une manière différente ; car *Huafcar* regardoit toutes ces démarches de fon frère, comme des preuves certaines qu'il n'avoit rien à craindre de fa part. D'un autre coté *Atahuallpa*, voyant que fon frère ne fe défioit point des piéges qu'il lui tendoit pour lui ôter la vie & l'Empire, ne douta point qu'il ne vînt à bout de fes desseins, en le prenant ainfi au dépourvu.

CHAPITRE XXXIII.

Artifices d' Atahuallpa *pour amufer fon Frère* Huafcar.

APRE'S que ces chofes fe furent ainfi paffées, *Atahuallpa* fit publier par tout fon Royaume, & dans les autres Provinces qu'il poffédoit, que tous les hommes de fervice fe tînffent prêts pour aller à *Cuzco* dans un certain jour marqué, afin de fe trouver aux funerailles de *Huayna Capac* fon père, felon l'ancienne coutume de chaque Nation, & en même tems pour rendre hommage au grand Monarque *Huafcar Ynca*, & lui prêter le ferment de fidélité. Il ordonna auffi que tout le monde fe parât magnifiquement, pour rendre la pompe plus folemnelle. Mais il commanda en fecret à fes Capitaines, de choifir dans leur Gouvernement les meilleurs foldats, & de s'armer à petit bruit, parce qu'il avoit plus befoin d'eux pour un combat que pour une pompe funèbre. Il ordonna encore qu'ils marchâffent par compagnies de cinq à fix-cens hommes plus ou moins, qu'ils fe déguifâffent fi bien qu'on les prît plutôt pour des bourgeois que pour des gens-de-guerre, & que les compagnies fûffent éloignées les unes des autres d'environ trois lieuës. Enfin il commanda que les prémiers Capitaines fiffent alte lorsqu'ils feroient à dix ou douze journées de *Cuzco*, afin que ceux qui les fuivroient les pûffent atteindre plus aifément; & il trouva bon que ceux des dernières compagnies étant arrivés aux endroits qu'il leur marqua, doublâffent leurs journées, pour pouvoir joindre les prémiers en peu de tems. De cette manière *Atahuallpa* mit fubtilement en campagne plus de trente-mille hommes, dont la plupart étoient gens d'élite & tous vieux foldats, que fon père lui avoit laiffés fous la conduite des Capitaines les plus expérimentés du Pays qui ne l'abandonnoient jamais. Toutes ces troupes étoient commandées par deux Généraux d'Armée, dont l'un s'apelloit *Challcuchima*, & l'autre *Quiezquiez*, auxquels l'*Ynca* fit connoître, & même il en répandit le bruit par-tout, qu'il marcheroit avec les derniers.

Cependant *Huafcar Ynca* ne penfoit point à fe tenir fur fes gardes, parce qu'il fe fioit entièrement aux paroles de fon frère, & encore plus à la longue expérience que fes prédéceffeurs avoient faite de la fidélité de leurs Sujets, qui, comme le dit le R. P. *Acofta* Liv. VI. Chap. 12. *aimoient fi fort leurs Rois, qu'on ne leur pouvoit point reprocher d'en avoir jamais trahi aucun.* Apuyé fur de fi bons fondemens, *Huafcar* ordonna qu'on fournît abondamment aux gens de fon frère, dont il ne fe défioit pas plus que de fes propres Sujets,

tout

tout ce dont ils auroient besoin, & qu'on leur fît toute sorte de bon accueil, comme à ses propres frères, qui venoient exprès, disoit-il, pour assister tous aux funerailles du Roi son Père, & pour lui prêter serment de fidélité. Ces deux Peuples se conduisirent donc, les uns envers les autres, d'une manière bien différente; les Sujets de *Huascar*, avec la bonté qui leur étoit naturelle; & ceux d'*Atahuallpa*, avec toutes les ruses & les malices qu'ils avoient aprises à l'école de leur Prince.

CHAPITRE XXXIV.

Huascar *entre en défiance de son Frère sur les avis qu'on lui donne, & lève des Gens-de-guerre.*

Ceux de *Quito* firent près de quatre-cens lieuës, dans l'ordre que nous avons dit, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à environ cent lieuës de *Cuzco*. Cependant il y eut de vieux *Yncas*, Gouverneurs des Provinces par où ces gens-là marchoient, qui étant également bien versés dans les affaires de la Paix & de la Guerre, furent surpris de voir passer tant de gens, & en eurent mauvaise opinion. Ils jugeoient avec raison que cinq ou six-mille hommes, ou dix-mille tout-au-plus, devoient suffire pour la solemnité des funerailles du grand *Huayna Capac*; & qu'à l'égard du serment de fidélité, il n'étoit pas nécessaire que d'autres gens le prêtâssent que le Roi *Atahuallpa*, les *Curacas*, les Gouverneurs, & les Capitaines. Ils savoient d'ailleurs qu'*Atahuallpa* étoit un esprit remuant & fort ambitieux dont on devoit se défier, d'autant plus qu'on n'ignoroit pas que ce Prince avoit beaucoup de valeur. Ces *Yncas* avertirent donc secrettement leur Roi *Huascar* de se tenir sur ses gardes.

Cet avis réveilla *Huascar* de l'assoupissement où sa trop grande confiance l'avoit plongé. En même tems il dépêcha en diligence courriers sur courriers aux Gouverneurs des Provinces d'*Antisuyu*, de *Collasuyu* & de *Cuntisuyu*, pour leur ordonner de se rendre promtement à *Cuzco*, & d'y amener tout ce qu'ils pourroient avoir de gens-de-guerre: mais il n'envoya personne à la Province de *Chinchasuyu*, qui étoit la plus grande de toutes, & la mieux fournie d'hommes aguerris; parce qu'il crut bien qu'elle auroit besoin de tout son monde pour résister aux troupes des Ennemis qui devoient passer par-là. Les habitans de *Collasuyu* ne purent venir assez à tems, à-cause de la grande étenduë de cette Province, qui a plus de deux-cens lieuës de long. La Province d'*Antisuyu*, qui n'est pas fort peuplée à-cause qu'elle est toute pleine de Montagnes, envoya peu de monde. Pour celle de *Cuntisuyu*, qui est plus resserrée & qui ne manque pas d'habitans, tous les *Curacas* accoururent avec plus de 30000 hommes; mais ils étoient peu aguerris, à-cause qu'ils avoient joui de la paix depuis très-long tems, & d'ailleurs ils avoient naturellement peu de courage. La négligence de *Huascar*, & de ses Sujets, redoubla le courage & la malice des gens d'*Atahuallpa*: ils se trouvèrent dans peu de tems plus de

vingt-

vingt-mille hommes sur le bord de la Rivière d'*Apurimac*. Aussi-tôt qu'ils l'eurent passée, sans que personne s'y fut opposé, ils se déclarèrent ouvertement ennemis, & s'avancèrent avec plus de diligence, les Armes à la main & les Enseignes déployées. L'Avant-garde marcha de cette manière, comme en bataille rangée, jusqu'à ce qu'elle fut jointe par l'Arrière-garde, qui étoit de plus de dix-mille hommes, & ils se rendirent tous à la Colline de *Villacunca*, qui est à six lieuës de la Ville. Cependant *Atahuallpa*, qui n'ôsoit s'avancer si près, demeura sur la frontière de son Royaume, en attendant le succès du prémier combat qui se donneroit, sur lequel il fondoit toutes ses espérances; parce qu'il savoit bien que ses Ennemis ne seroient point sur leurs gardes, & que d'ailleurs il étoit assuré de la valeur de ses Capitaines & de ses vieux Soldats. Mais *Huascar*, suivi de tous ses parens, & des troupes qu'il avoit ramassées, qui faisoient environ dix-mille hommes, fut joindre ceux de ses soldats qui étoient à l'Ouest de la Ville, pour y attendre les autres qui venoient après.

CHAPITRE XXXV.

Du Combat qui se donna entre les Armées des Yncas, *où le Parti d'*Atahuallpa *demeura victorieux; & de ses grandes Cruautés.*

LEs gens d'*Atahuallpa*, qui étoient fort expérimentés, allèrent chercher *Huascar*, pour le combattre sans délai, avant qu'il eût le loisir de faire de plus grandes levées de gens-de-guerre. Ils le trouvèrent dans une campagne fort large, qui est à deux ou trois lieuës de *Cuzco*, du coté de l'Ouest. Là, sans s'être donné le mot auparavant, ni sans avoir fait mine de se vouloir attaquer, ils combattirent cruellement les uns & les autres. Le combat dura tout le jour, & il y eut quantité de morts des deux cotés. Mais enfin, par la faute des *Collas*, & des autres gens de *Huascar*, qui étoient naturellement lâches & peu propres aux armes, la victoire demeura aux gens d'*Atahuallpa*, qui étoient si vaillans qu'un seul homme en valoit plus de dix de ceux de *Huascar*. Ce Prince s'enfuït avec environ mille hommes, qui l'avoient tiré de la mêlée: mais les Vainqueurs, qui auroient cru n'avoir rien gagné s'il échapoit, le poursuivirent de si près, qu'ils le firent prisonnier; & tous ceux qui l'accompagnoient moururent en sa présence, ou de la main de leurs Ennemis ou de la leur propre, parce qu'ils ne voulurent point survivre à leur Roi prisonnier. Quantité de *Curacas*, de Capitaines, & d'autres Gens de condition se rendirent volontairement, comme de pauvres brebis qui ne savent de quel coté fuir, ni où trouver une retraite assurée. Plusieurs néanmoins se purent sauver, mais ils ne le voulurent pas: ils aimèrent mieux être captifs avec leur Roi pour témoigner leur fidélité, que de passer le reste de leurs jours dans une gêne perpétuelle, quelque liberté qu'ils pûssent avoir d'ailleurs.

Les

Les gens d'*Atahuallpa*, qui regardoient la perſonne de *Huaſcar* comme le plus riche butin qu'ils pouvoient faire, le firent garder nuit & jour à vuë par quatre Capitaines, & pluſieurs Soldats des plus affidés, qui ſe relevoient d'heure en heure les uns les autres, afin qu'il ne pût s'évader. Après cela ils firent publier que le Roi *Huaſcar* étoit priſonnier de guerre, afin que la nouvelle en étant répanduë par tout ſon Empire, ceux qui auroient fait deſſein de venir à ſon ſecours n'y penſâſſent plus; mais ſurtout ils en avertirent auſſi-tôt leur Roi *Atahuallpa*.

Ce fut le point déciſif de la guerre de ces deux frères; car quelques Hiſtoriens Eſpagnols parlent de quelques autres combats, & de quelques rencontres qu'il y eut aux confins des deux Royaumes entre les Capitaines & les Soldats qui y étoient en garniſon; mais ces combats ſont peu conſidérables. Ceux qui diſent qu'*Atahuallpa* y fut arrêté priſonnier, ſe trompent. Il eſt vrai qu'il en fit courir le bruit, pour amuſer *Huaſcar* & ſes gens. Il ajouta même une fable pour autoriſer ſa tirannie, & faire accroire au Peuple que le Soleil prenoit un ſoin particulier de ſa perſonne, & favoriſoit ſon parti: c'eſt que cet Aſtre l'avoit transformé en Couleuvre, pour lui donner le moyen de ſortir par un trou de la priſon où il étoit retenu. Ces Peuples étoient ſi groſſiers & ſi crédules, que tout abſurde qu'étoit cette fable ils la prirent pour une vérité, comme toutes les autres fables que les *Yncas* avoient publiées touchant le Soleil, dont le Peuple les croyoit être fils.

Lorsque le Tiran *Atahuallpa* ſe vit entièrement maître de l'Empire, il conçut le deſſein le plus barbare qu'on puiſſe imaginer. Il fit publier, ſous le prétexte ſpécieux de vouloir rétablir ſon frère *Huaſcar* dans ſes Etats, que tous les *Yncas* de l'Empire, les Gouverneurs & les Officiers, les Meſtres-de-camp, les Capitaines, & tous les autres qui avoient des Emplois civils ou militaires, ſe rendîſſent à *Cuzco* dans un certain tems, qui leur fut preſcrit; & même pour les y attirer plus facilement, il leur fit inſinuër que c'étoit pour tenir les Etats Généraux, & y paſſer avec eux quelques Articles, dont l'obſervation les feroient vivre à l'avenir, ſon frère & lui, en fort bonne intelligence. Les *Yncas* du Sang Royal ſe hâtèrent de venir au rendez-vous; & ſi quelques-uns y manquèrent, ce furent ſeulement ceux qui ne le purent, ou à-cauſe de leur indiſpoſition, ou pour les incommodités de leur âge, qui ne leur permettoit pas de faire un ſi long chemin en peu de tems. Il y en eut pourtant quelques-uns qui n'y vînrent pas, parce qu'ils n'ôſoient ſe fier à la parole d'un Tiran victorieux. Ces derniers furent les plus ſages; car dès-que les autres furent arrivés, il les fit tous mourir de divers ſuplices, de peur qu'ils ne fîſſent ſoulever le peuple contre lui.

CHAPITRE XXXVI.

*Causes de la Cruauté d'*Atahuallpa*, & ses effets.*

AVANT que d'aller plus loin, il est à-propos, ce me semble, de marquer les causes qui portèrent le Tiran *Atahuallpa* à tremper ses mains dans le sang de ses parens. Nous avons remarqué ailleurs que c'étoit une Loi fondamentale de ce grand Empire, laquelle avoit été observée inviolablement depuis le prémier *Ynca Manco Capac*, que nul ne pouvoit succéder à cette Couronne, s'il n'étoit fils de la Femme légitime du Roi, c'est à-dire de sa propre sœur; & si l'*Ynca* n'avoit point de fils légitime de la Reine son Epouse, alors son plus proche parent issu légitimement d'une *Palla*, dans la race de laquelle il n'y avoit eu aucun mêlange de sang étranger, parvenoit à la Couronne; & si le plus proche parent n'avoit point de fils, on prenoit celui qui le suivoit, & ainsi des autres jusqu'au dernier *Ynca* descendu de père & de mère de Sang Royal. Toutes ces qualités manquoient à *Atahuallpa*, car sa mère étoit native du Royaume de *Quito.* D'ailleurs il y avoit une autre Loi, qui portoit que rien ne pourroit être aliéné du domaine de la Couronne, & que toutes les conquêtes qu'on feroit devoient y être réünies; par conséquent *Atahuallpa* ne pouvoit pas posséder légitimement le Royaume de *Quito.* Ce Tiran n'ignoroit pas ces Loix, il connoissoit aussi l'attachement des Indiens à leurs Coutumes & à leurs Loix, & il apréhendoit que lorsqu'on seroit dans le calme, tous les Etats, d'un commun consentement, ne demandâssent un *Ynca* qui eût les qualités que nous avons dites, & même qu'ils n'en élûssent un de leur propre mouvement. Ces considérations le firent résoudre à faire mourir ses Frères, ses Oncles, ses Neveux, & tous ses autres Parens jusqu'au quatrième degré, qui pouvoient prétendre à l'Empire. Il n'épargna point ceux qui étoient comme lui bâtards de Sang Royal, afin d'empêcher qu'ils ne suivîssent son mauvais exemple. Il fit mourir tous ces Innocens de divers suplices: les uns eurent la tête tranchée, les autres furent pendus, les autres jettés dans la Rivière & dans les Lacs avec de grosses pierres au cou, & les autres précipités du haut des Rochers. C'est-là la conduite de la plupart des Tirans & des Usurpateurs; les Histoires anciennes & modernes nous en donnent mille exemples, qu'il n'est pas nécessaire de raporter. Il n'en faut point d'autre preuve, que ce qui se pratique d'ordinaire dans la Maison des *Ottomans*, où le Successeur de l'Empire, par une maxime plus que barbare, fait ensevelir avec son père tous ses frères innocens, afin de s'assurer d'eux. Mais il est visible qu'*Atahuallpa* les a surpassés en cruauté.

Les impitoyables Ministres de sa barbarie firent par son ordre, le plus promtement qu'il fut possible, toutes ces sanglantes exécutions. Car cet infame Tiran ne se croyoit point en sureté, tant qu'il y auroit au monde quelcun de la famille des *Yncas*: c'est pourquoi, tout victorieux qu'il étoit, il

il n'ôsa jamais aller plus avant que *Sauſſa*, que les Eſpagnols apellent *Xauxa*, qui eſt à quatre-vingts-dix lieuës de *Cuzco*. Cependant, quoiqu'il eût une grande haine pour le pauvre *Huaſcar Ynca*, il ne voulut point le faire mourir alors, pour pouvoir s'en ſervir en cas de ſoulèvemens contre lui. Car il ne doutoit point que les plus factieux de ſes vaſſaux ne s'apaiſâſſent aiſément, ſi dans leurs plus grands deſordres il leur envoyoit faire offre de leur rendre *Huaſcar*. Mais quoiqu'*Atahuallpa* conſervât la vie à ce Prince infortuné, il ne laiſſa pas d'exercer ſur lui une vengeance plus cruelle que la mort, en faiſant maſſacrer tous ſes parens en ſa préſence. Mais ce ne furent pas-là les ſeuls tourmens qu'on lui fit ſouffrir.

Nous avons dit que les gens d'*Atahuallpa* avoient fait quantité d'autres priſonniers; ils ne voulurent pas qu'ils en fûſſent quite à meilleur marché que les Princes du Sang, afin que leur exemple intimidât tous les autres *Curacas*, & toute la Nobleſſe de l'Empire, qui étoit naturellement affectionnée à *Huaſcar*. Ils les menèrent tous, les fers aux mains, dans une Plaine qui eſt dans un fond de la Vallée de *Sacſahuana*, où ſe donna depuis la bataille du Gouverneur *Gaſca* & de *Gonçalo Piçarro*; & après les avoir fait ranger en haie, ils firent paſſer au milieu d'eux le pauvre *Huaſcar*, tout couvert de bouë, avec une corde au cou, & les mains attachées derrière le dos. Lorsque ces pauvres priſonniers virent leur Prince réduit dans un état ſi triſte, & qu'on le promenoit ainſi devant eux pour les perſécuter davantage, ils s'abandonnèrent aux cris & aux plaintes, & ſe proſternèrent devant lui comme s'ils eûſſent voulu l'adorer. Mais en même tems tous ces pauvres affligés furent aſſommés cruellement, à coups de haches & de petites maſſuës. Je dirai ici en paſſant, qu'on apelle *Champi* ces petites maſſuës, & qu'on en combat d'une main, mais qu'il faut les deux mains pour manier les plus grandes.



CHAPITRE XXXVII.

*La Cruauté d'*Atahuallpa *paſſe juſqu'aux Enfans & aux Femmes de Sang Royal.*

La cruauté d'*Atahuallpa* ne fut pas aſſouvie par tant de ſang répandu; il réſolut de répandre encore celui des Femmes & des Enfans qui étoient de la race des *Yncas*, ſans être touché de la foibleſſe du ſexe ou de l'âge. Il commanda aux Miniſtres ordinaires de ſes violences, de ramaſſer autant qu'ils pourroient d'enfans & de femmes du Sang Royal, de quelque âge & de quelque condition qu'elles fûſſent, à la réſerve néanmoins des Vierges Choiſies de *Cuzco*, & de les faire mourir d'une mort lente par toute ſorte de tourmens, après qu'ils les auroient ſortis de la Ville. Ces Bourreaux ne manquèrent pas de lui obéir, ils firent de très-exactes recherches par tout le Royaume, pour raſſembler de toutes parts ces créatures infortunées. Le nombre des en-

enfans légitimes & des bâtards qui leur tombèrent entre les mains, se trouva extrêmement grand, à-cause qu'étant permis aux *Yncas* d'avoir tout autant de femmes qu'ils vouloient, il n'y avoit point aussi de race plus nombreuse que la leur dans toute l'étenduë de cet Empire. Lorsqu'ils se furent saisis de ces Innocens, ils les menèrent dans la Plaine apellée *Yahuarpampa*; & pour empêcher que personne n'entreprît de venir à leur secours, ils les environnèrent d'un bon nombre de soldats qui leur servoient de garde, & en même tems de garnison contre la Ville; outre que cet objet funeste ne pouvoit être que redoutable à leurs Ennemis. D'ailleurs ils avoient posé des sentinelles en différens endroits; ces sentinelles avoient ordre de faire le guet nuit & jour, afin que personne ne pût entrer ni sortir sans qu'ils le vîssent. Il n'exerçoient pas les mêmes cruautés envers leurs prisonniers; mais ils ne leur donnoient à tous autre chose à manger, pour les conserver en vie en attendant le dernier suplice, que fort peu d'herbes cruës & de mayz, ce qui étoit le jeûne le plus austère que ces Gentils observoient dans leur Religion. Ils pendoient à des arbres, ou à des gibets extrêmement hauts qu'ils dressoient exprès, les femmes qui étoient sœurs, ou tantes, ou nièces, ou cousines, ou belles-mères d'*Atahuallpa*; ils pendoient les-unes par les cheveux, les autres sous les aisselles, & les autres par des endroits d'où ils leur faisoient faire des postures qu'on ne peut exprimer honnêtement. Avant que de les étrangler, ils leur mettoient entre les bras leurs propres enfans, qu'elles serroient étroitement, jusqu'à ce que les forces venant à leur manquer entièrement, ces pauvres innocens tomboient tout en pièces. Il y en avoit aussi qu'ils pendoient par l'un des bras, d'autres par tous les deux, & d'autres par le milieu du corps, afin que leur tourment durât davantage: car ils auroient cru leur faire trop de grace, s'ils les eûssent fait mourir promtement, qui étoit la seule faveur que ces pauvres Infortunés leur demandoient par leurs cris & leurs gémissemens. Mais ce qu'il y avoit de plus étrange, étoit qu'à chaque quartier de Lune ils faisoient mourir d'une mort extrêmement lente, un certain nombre de jeunes gens de l'un & de l'autre sexe, envers lesquels ils exerçoient des cruautés inouïes, aussi-bien que contre leurs plus proches parens. Je passe sous silence ceux qui moururent de faim, qui furent en assez bon nombre, & ceux que les déplaisirs secrets ôtèrent du monde, plutôt que les maux qu'on leur faisoit endurer. C'est ainsi que les barbares Exécuteurs des cruautés d'*Atahuallpa* répandirent presque tout le Sang Royal des *Yncas*, dans l'espace de deux ans & demi. Ils auroient pu le faire en beaucoup moins de tems; mais, comme nous l'avons dit, ils se plaisoient à les voir souffrir longtems. *Diégo Fernandez* décrit succinctement la tirannie d'*Atahuallpa*, & une partie de ses cruautés, par ces paroles que j'ai tirées mot-à-mot de la Seconde Partie de son Histoire. Liv. III. Chap. 5. Guascar Ynga, *&* *son frère* Atabalipa, *eurent plusieurs différends ensemble touchant le titre de Souverain & la possession de l'Empire.* Guascar Ynga *étoit à* Cuzco *quand son frère* Atabalipa, *qui se tenoit alors à* Caçamalca, *envoya deux de ses principaux Capitaines, dont l'un s'apelloit* Calcuchiman *& l'autre* Quezquis, *extrêmement vaillans & hommes d'exécution. Ceux-ci levèrent un grand nombre de soldats, avec lesquels ils se mirent en campagne, dans le dessein de se saisir de*

la

la personne de Guascar Ynga; *car ils l'avoient ainsi résolu entr'eux, afin que par la prise de* Guascar, Atabalipa *fût Souverain dans tous ses Etats. Cette résolution prise, ces deux Chefs se mirent en chemin pour l'exécuter; ils réüssirent si bien, qu'ils assujettirent quantité de* Caciques *& d'Indiens à l'obéïssance d'*Atabalipa. *Dès-que* Guascar *en fut averti, il sortit de* Cuzco, *& alla droit à* Quipaypan, *qui en est à une lieuë. Il se donna là une sanglante bataille, où* Guascar *fut enfin vaincu & fait prisonnier, quoiqu'il eût une armée assez nombreuse. Il y mourut quantité de monde de part & d'autre, on assure même qu'il y resta plus de cent-cinquante-mille hommes. Ceux du parti d'*Atabalipa, *devenus insolens par cette victoire, entrèrent dans* Cuzco, *taillèrent en pièces tous ceux qu'ils trouvèrent devant eux, hommes, femmes & enfans, sans épargner un seul de ceux qui se disoient sujets de* Guascar. *Outre cela ils cherchèrent de toutes parts les enfans de ce pauvre Roi, & les mirent cruellement à mort avec les femmes qui se disoient enceintes de lui. Une de ces femmes néanmoins se sauva heureusement par son industrie, avec une fille de* Guascar, *nommée* Coya Cuxi Varcay, *qui est à-présent mariée avec ce même* Xayre Topa Ynga, *un des principaux dont nous avons fait mention dans cette Histoire &c.* Cet Auteur décrit ensuite le cruel traitement qui fut fait dans la prison au pauvre *Huascar Ynca*: nous en parlerons ailleurs, & nous raporterons ses propres paroles, qui sont capables de fléchir les cœurs les moins sensibles à la pitié. Pour la *Coya Cuxi Varcay*, qu'il dit avoir été femme de *Xayre Topa*, elle se nommoit *Cusi Huarque*; comme nous le ferons voir dans un autre endroit. Il faut remarquer au-reste que la Plaine où fut donné ce combat, est apellée *Quipaypan*, par corruption; car son vrai nom est *Quepaypa*, qui est un génitif qui signifie *de ma trompette*. On vouloit montrer par-là, que le son de celle d'*Atahuallpa* ne fut jamais si grand qu'il le fut en cette campagne. Je me souviens d'y avoir été deux ou trois fois avec mes compagnons d'école, pour y faire voler de petits faucons du Pays que nos Chasseurs Indiens avoient dressés. Nous avons remarqué ailleurs (Liv. V. Chap. 19) qu'on donna le nom de *Yahuarpampa*, qui signifie *campagne de sang*, à cette Plaine, à-cause du grand carnage qu'on y fit des *Chancas*, dans la bataille qui s'y donna entre ces Peuples & l'*Ynca Virococha*. Les Indiens dirent depuis qu'on lui confirma ce nom, à-cause du massacre qu'on y fit des *Yncas*, qui étoient plus considérables que les *Chanchas*, par leur qualité & par leur grand nombre.

CHAPITRE XXXVIII.

De quelques Yncas *du Sang Royal qui échapèrent de la persécution d'*Atahuallpa.

Il y eut cependant quelques *Yncas* qui furent assez heureux pour se garantir de cette persécution, soit parce qu'ils ne tombèrent pas entre les mains des gens d'*Atahuallpa*, ou parce que parmi ce grand nombre de Barbares il

s'en trouva quelques-uns qui, touchés de quelque pitié de voir répandre cruellement le sang des *Yncas* qu'ils regardoient comme divin, & las de tourmenter ainsi des Innocens, en firent sauver quelques personnes de l'un & de l'autre sexe, âgées seulement de dix à onze ans & au-dessous. Mais avant que de les faire sortir de la Plaine, ils leur ôtèrent les marques d'Honneur & les ornemens Royaux, & leur donnèrent des habits de gens du commun, afin qu'on ne pût pas les reconnoître, & qu'ils ne fûssent pas eux-mêmes en danger en voulant en tirer les autres. Ma mère eut le bonheur d'être du nombre de ces personnes qui furent sauvées, aussi-bien qu'un de ses frères, nommé Dom *François Huallpa Tupac Ynca Yupanqui*, que j'ai connu familièrement. Lui-même m'a écrit depuis que je suis en *Espagne*, & c'est de lui que je tiens tout ce que je viens de raporter. J'ai connu encore quelques autres *Yncas*, que leur bonne fortune a tirés de cette persécution, & particulièrement deux *Auquis*, qu'on apelleroit *Infans* en *Espagne*, car ils étoient fils de *Huayna Capac*. L'un d'eux se nommoit *Paulu*, & il étoit homme-fait du tems de ces malheurs, comme on le voit dans les Histoires qui en parlent assez souvent. L'autre, qu'on apelloit *Titu*, Prince légitime & de Sang Royal, n'étoit alors qu'un enfant, comme je puis l'avoir remarqué dans un autre endroit, où j'ai parlé du batême de l'un & de l'autre, & des noms Chrétiens qui leur furent donnés. La Famille de ce *Paulu* s'est alliée avec des Espagnols; car son fils Dom *Charles Ynca*, mon compagnon d'école, fut marié avec une Demoiselle née de père & de mère Espagnols, de laquelle il eut Dom *Melchior Charles Ynca*, qui est venu en *Espagne* en 1602. pour voir la Cour, & pour y reçevoir les récompenses qu'on l'assura qu'il y reçevroit, pour les services que son Ayeul avoit rendus à cette Couronne dans la conquête du *Pérou*, & depuis contre les Tirans de l'Etat, comme on le verra dans les Histoires de cet Empire. Mais si quelque chose l'en rend particulièrement digne, c'est l'honneur qu'il a d'être arrière-neveu de *Huayna Capac* en ligne masculine, & le principal de ceux qui sont restés en petit nombre de ce Sang Royal. Il est présentement à *Valladolid*, où il attend ces récompenses, qui pour si considérables qu'elles soient, seront toujours au-dessous de son mérite.

Pour ce qui regarde *Titu*, deux *Nusta*, c'est-à-dire *Infantes*, qui descendoient de lui, s'allièrent aussi à des Espagnols. L'une, nommée Donna *Béatrix Coya* fut mariée à *Martin de Mustincia*, d'extraction noble, & qui avoit été Commissaire Général dans le *Pérou* pour l'Empereur *Charles V*. De ce mariage nâquirent trois fils, qu'on apelloit les *Bustincias*, sans compter un autre, qui fut nommé *Jean Sierra de Léguizamo*, mon compagnon d'école. L'autre *Nusta* se nommoit Donna *Léonor Coya*, elle se maria en prémières nôces avec un Espagnol apellé *Jean Balsa*, que je ne me souviens pas d'avoir connu; ils eurent un fils du même nom, avec lequel j'ai étudié. *Eléonor* épousa en secondes nôces *François de Villacastin*, l'un des prémiers Conquérans du *Pérou*, de *Panatua*, & des autres Contrées. Nous raporterons ici ce qu'en a dit *François Lopez de Gomara*, dans le 66. Chapitre de son Histoire, parce que cela nous donnera occasion de remarquer une particularité curieuse. *Ce fut lui* (Villacastin) *qui peupla* Pédrarias, Nombre de Dios *&* Panama, *& qui ouvrit un che-*

chemin pour aller d'un lieu à l'autre, quoique cela ne se pût qu'avec beaucoup de peine, à-cause du grand nombre de Montagnes remplies de Lions, de Tigres & d'Ours. On raconte encore qu'il y avoit dans ces Solitudes, de toute sorte de Singes, qui faisoient un si grand bruit quand ils étoient irrités, qu'ils étourdissoient les gens de travail, & portoient sur le haut des arbres quantité de pierres, qu'ils jettoient au prémier qui s'aprochoit. L'un des Conquérans du *Pérou* avoit mis à la marge de ce passage cette remarque. *Un de ces singes fut si malicieux que de fraper d'un coup de pierre un Arbaletrier qu'on apelloit* Villacastin, *auquel il abbattit deux dents. Celui-ci fut depuis des Conquérans du* Pérou, *& Seigneur d'une assez grande étenduë de Pays, qu'on apelloit* Ayaviric. *Il fut arrêté prisonnier à* Cuzco, *pour avoir été du parti de* Piçarro *dans* Xaquixagona; *& il mourut enfin d'un coup de poignard, qu'un de ses Ennemis lui donna au visage. C'étoit un très-honnête homme, & qui mourut pauvre, après avoir fait beaucoup de bien à quantité de personnes.* Villacastin *tua le singe qui l'avoit blessé, parce qu'il tira de son arbalète, dans le même tems que le singe jetta sa pierre.* J'ai vu autrefois ce *Villacastin*, & je pris garde en effet qu'il lui manquoit deux dents à la machoire dedessus, & qu'on disoit qu'un singe les lui avoit cassées. J'ai été bien-aise de le confirmer par le témoignage des Auteurs que j'ai nommés, parce que cet évènement me paroît assez remarquable. J'ai connu environ deux cens autres *Yncas* & *Pallas* du Sang Royal; je n'en parle, que parce qu'ils ont été fils du grand *Huayna Capac*. Ma mère avoit l'honneur d'être sa nièce, tant du coté paternel que du maternel; elle étoit fille d'un de ses frères légitimes, nommé *Huallpa Tupac Ynca Yupanqui*. J'ai connu encore un fils, & deux filles du Roi *Atahuallpa*. L'une des filles se nommoit Donna *Angélina*, de laquelle le Marquis Dom *François Piçarro* eut un fils, que l'on apelloit Dom *François*, qui fut un de mes compagnons d'école, & de mes plus grands émules; car lorsque nous n'avions que huit ou neuf ans, son oncle *Gonçalo Piçarro* nous faisoit exercer à l'envi à courir & à sauter. Ce Marquis eut aussi une fille, nommée D. *Françoise Piçarro*, qui épousa *Hernandez Piçarro*. Le Marquis son père prit le soin d'élever une fille de *Huayna Capac*, qui se nommoit Donna *Ynès Huaylla Nusta*, qui se maria depuis avec *Martin d'Ampuero*, habitant de la Ville *des Rois*. Ces deux fils du Marquis, & celui de *Gonçalo Piçarro*, apellé Dom *Fernand*, furent menés en *Espagne*, où ils moururent à la fleur de leur âge, regrettés de tous ceux qui les connoissoient, à-cause des grandes espérances qu'ils donnoient. Je ne me souviens pas bien si l'autre fille d'*Atahuallpa* se nommoit *Béatrix*, ou *Elizabet*. Quoiqu'il en soit, je suis très-certain qu'elle épousa *Blas Gomez*, Espagnol natif de *Strémadura*. Après la mort de celui-ci, elle se maria en secondes nôces avec un Cavalier *Métif*, nommé *Sancho de Royas*. Le fils d'*Atahuallpa* que j'ai connu s'apelloit Dom *François*, il étoit bien fait de corps & beau de visage, comme tous les *Yncas* & les *Pallas*. Il mourut fort jeune, quelques mois avant que je vinsse en *Espagne*; & sa mort donna occasion à un discours que me tînt un jour un vieil *Ynca*, oncle de ma mère, sur le sujet des cruautés d'*Atahuallpa*; je le raporterai dans le Chapitre suivant. *Huayna Capac* laissa un autre fils, que je n'ai point connu, & qu'on apelloit *Manco Ynca*: il étoit légitime héritier de l'Empire, parce

que

que *Huascar* mourut sans laisser aucun fils. Revenons aux cruautés d'*Atahuallpa*.

CHAPITRE XXXIX.

*Suite des Cruautés d'*Atahuallpa *exercées contre les Officiers de la Maison Royale.*

NOUS avons déjà remarqué que ce Tiran fit périr tous les Officiers de la Maison du Roi: le titre d'*Ynca* que *Manco Capac* leur avoit accordé, & l'honneur qu'ils avoient de servir leur Prince, les rendoient odieux à l'Usurpateur. Il fit traiter plus sévèrement les Officiers qui aprochoient de plus près la personne du Roi, ou qui le servoient à table; tels étoient les Huissiers de la Chambre, ceux qui gardoient ses Joyaux, les Ecuyers de Cuisine, & les Sommeliers. Les parens de ces Officiers ne furent pas épargnés, les uns & les autres furent massacrés, & leurs Villes brûlées avec les Maisons Royales qu'il y avoit.

Les Officiers de moindre considération, tels qu'étoient ceux de la Fourrière, les Pourvoyeurs, les Porteurs d'eau, les Jardiniers &c. ne furent pas à-la-vérité si maltraités que leurs compagnons, mais ils ne laissèrent pas de souffrir beaucoup. Car dans quelques-unes de leurs Villes, les cruels Ministres d'*Atahuallpa* massacrèrent la dixième partie des habitans, en d'autres la cinquième, & en d'autres la troisième. Ainsi il n'y eut aucune des Villes, qui étoient à six ou sept lieuës de *Cuzco*, qui ne ressentît en particulier la cruauté de ce Tiran. Les autres Provinces, ni même les Villes les plus éloignées de *Cuzco*, ne furent pas exemtes de ces malheurs. On ne voyoit par tout l'Empire que sang répandu, que villes brûlées, & que voleries; & pour tout dire en un mot, on commit tous les desordres que l'on peut attendre de soldats sans discipline, à qui tout est permis. Je parlerai en particulier de la manière dont on traita la Province des *Canarins*, mais j'emprunterai pour cela les paroles d'Historiens Espagnols. Voici ce qu'en dit *Augustin de Carate*, Livre I. Chap. 15. Atabalipa *étant arrivé au Pays des* Canarins, *il fit faire main-basse sur les habitans, & en fit tuër soixante-mille, parce qu'ils lui avoient été contraires. Il mit aussi à feu & à sang, & rasa entièrement la grande Ville de* Tumibamba, *située dans une plaine, & arrosée par trois grandes rivières, sur les bords desquelles elle étoit bâtie. De-là poussant toujours ses conquêtes, il ne faisoit quartier à personne, dans les lieux où il trouvoit quelque résistance* &c. *François Lopez de Gomara* dit presque la même chose. *Pédro de Ciéça* entre plus dans le détail. Après avoir dit que de son tems il y avoit beaucoup plus de femmes que d'hommes dans la Province des *Canarins*, & qu'on étoit contraint de prendre des Indiens dans les guerres des Espagnols, parce qu'on y manquoit d'hommes, il en donne ensuite la raison dans ces paroles, qui sont au 44. Chapitre de son Livre. *Ces Indiens font voir par-là qu'ils sont contraints d'en user ainsi, parce qu'il leur*

est resté bien plus de femmes que d'hommes du sanglant massacre que le Tiran Atabalipa *fit dans cette Province, aussi-tôt qu'il y fut entré: car après avoir défait auprès de la Ville d'*Ambato, *& fait mourir inhumainement* Antoco, *Général de l'Armée de son frère* Huascar Ynca, *il porta sa tirannie jusqu'aux dernières violences. Elles fut si grande, à ce que l'on assure, que sans être attendri par les prières des hommes, & les larmes des enfans, qui furent tous au-devant de lui avec des palmes à la main pour implorer sa miséricorde, il les rebuta d'une manière barbare, & commanda, avec un air qui ne respiroit que le carnage, à ses Capitaines & à leurs gens d'en faire un sanglant massacre sans aucun délai. Ces cruels Ministres de sa fureur exécutèrent sur le champ ses ordres, ils tuèrent tout jusqu'aux enfans. Ceux qui sont restés en vie disent, que c'est à-cause de cela qu'il y a quinze fois plus de femmes que d'hommes dans cette Province.* Je finirai ici le récit des cruautés d'*Atahuallpa*, & je réserverai la plus grande de toutes, pour la raconter en son lieu.

Voici le discours que j'ai promis de raporter ici, à l'occasion de Dom *François* fils d'*Atahuallpa.* Le lendemain de la mort de ce Prince, un peu avant qu'on l'ensevelît, ma mère fut visitée de grand matin par le peu d'*Yncas* ses parens qui étoient restés en vie, du nombre desquels étoit le vieil *Ynca*, dont nous avons parlé souvent. Celui-ci, au lieu de la consoler de la mort de son neveu, (car Dom *François* l'étoit de ma mère, comme fils de son frère-aîné,) lui témoigna d'abord qu'il en étoit bien-aise, & qu'elle devoit s'en réjouïr, & il finît son compliment par ces paroles: *Que le* Pachacamac *la conservât en vie plusieurs années, pour lui faire voir la fin de tous ses Ennemis.* Comme je ne comprenois pas alors pourquoi il parloit ainsi, je ne pus m'empêcher de lui dire; *Comment voudriez-vous que nous fussions bien-aises de la mort de Dom* François, *qui nous est si proche parent?* A ces mots il se tourna vers moi, avec une mine fort austère; & s'étant mis à mordre le bord de sa robe, qu'il portoit au lieu de manteau, ce que les Indiens ne font jamais qu'ils ne soient fort en colère. *Quoi donc*, me répondit-il, *êtes-vous bien-aise d'être parent d'un* Auca, (c'est ainsi qu'ils apellent un Tiran & uu Traître) *fils d'un autre* Auca, *qui a ruiné notre Empire de fonds en comble? Ne savez-vous pas bien que c'est lui qui a tué inhumainement notre* Ynca? *que c'est lui qui a tari la source de notre sang, où il a trempé ses mains? & que c'est lui enfin qui a commis une infinité de cruautés inouïes, & bien éloignées des actions des* Yncas *nos Prédécesseurs? Qu'on me donne son fils, & je le mangerai tout mort qu'il est, car ne croyez pas que le traître* Atahuallpa *son père soit jamais descendu de notre* Ynca Huayna Capac: *il est certainement le fils de quelque malheureux Indien de* Quito, *qui a conspiré contre notre Roi. S'il eût été un véritable* Ynca, *auroit-il pu exerçer tant de violences? que dis-je! en auroit-il pu avoir seulement la pensée? Non sans-doute. Ignorez-vous que nos Prédécesseurs nous ont toujours enseigné d'aimer nos ennemis mêmes, & à plus forte raison nos parens, de n'offenser jamais personne, & de faire du bien à tout le monde. N'apellez donc plus votre parent, celui qui a si maltraité nos Prédécesseurs: car vous ne pouvez-vous vanter de cette alliance, sans nous faire beaucoup de tort, & sans vous en faire à vous-même, en vous disant proche parent du plus méchant de tous les hommes, qui de Princes que nous étions nous*

nous a rendus esclaves; encore ne sommes-nous aujourd'hui qu'un très-petit nombre, que le grand Pachacamac *a sauvé de sa tirannie.* Ce discours de l'*Ynca* renouvella ses déplaisirs. On ne pensa plus à se réjouïr de la mort de Dom *François*, la conversation ne roula plus que sur leurs malheurs. Au-reste ce Dom *François*, qui connoissoit bien qu'il étoit fort haï des *Yncas*, & en général de tous les Indiens, n'eut aucun commerce avec eux, & ne sortit presque point de sa maison tant qu'il vécut. Ses deux sœurs en faisoient de-même, parce qu'on ne cessoit de leur reprocher les cruautés & les tirannies de leur père, en les apellant *Auca* par les ruës.

CHAPITRE XL.

Des Familles qui sont restées du Sang Royal des Yncas.

QUELQUES jours après que j'eus fini ce neuvième Livre, je reçus du *Pérou* des Mémoires, dont j'ai tiré ensuite ce Chapitre, que j'ai trouvé à-propos d'ajouter à la conclusion de ce Volume, parce qu'il me semble nécessaire à la connoissance de cette Histoire. Il s'est trouvé plus de Descendans qu'on ne pensoit de ce peu d'*Yncas* de Sang Royal, qui ont échapé à la tirannie d'*Atahuallpa*, & aux autres arrivées depuis. Car ils ont tous écrit en 1603. à Dom *Melchior Charles Ynca*, à Dom *Alonzo de Méza* fils d'*Alonzo de Méza* habitant de *Cuzco*, & à moi. Ils nous prient dans leurs Lettres de faire ensorte auprès de Sa Majesté, qu'il lui plaise de les exemter des tributs & des impôts qu'on leur fait payer, comme aux autres Indiens. Pour cet effet ils nous envoient à tous trois une procuration, & un plein-pouvoir de traiter de cette affaire. Ils font voir en même tems, par des preuves autentiques de leur Généalogie, de quels & de combien de Rois ils sont descendus, en les nommant tous depuis le prémier jusques au dernier. Pour mieux éclaircir cette vérité, & en donner une démonstration incontestable, ils ont fait peindre, sur une aune & demie de taffetas blanc de la *Chine*, l'Arbre Royal de leur Généalogie, depuis *Manco Capac* jusques à *Huayna Capac* & à son fils *Paulu*. On voit-là les *Yncas* peints à l'antique & à mi-corps, avec la bordure sur la tête, des pendans aux oreilles, & une pertuisanne à la main au lieu de sceptre. Cette commission me fut adressée; mais j'en ai envoyé le mémoire à Dom *Melchior Charles Ynca*, & à Dom *Alonzo de Méza*, qui sont ordinairement en Cour à *Valladolid*; parce que j'ai, à mon grand regret, un emploi qui m'empêche de solliciter cette cause, pour laquelle je donnerois volontiers ma vie, & je ne croirois pas la pouvoir mieux employer. La Lettre que les *Yncas* m'ont fait écrire par un de leurs Compagnons est fort agréable, & d'un stile conforme à leur Langue, à quelques phrases près, qu'ils ont empruntées de l'Espagnol, & qui font connoître qu'ils le sont déjà tous. Elle est datée du 16. d'Avril de l'an 1603. Je ne la raporte point ici, parce

que

que le détail que ces pauvres gens y font du misérable état où ils sont réduits, ne serviroit qu'à irriter ceux qui la liroient. Ils écrivent néanmoins dans une grande confiance que Sa Majesté y rémédiéra comme nous le croyons, & qu'elle leur accordera plusieurs faveurs, à-cause qu'ils sont d'extraction Royale.

On voit à coté de la figure de chaque Roi sa Généalogie, avec ce titre *Capac Ayllu*, c'est-à-dire *Généalogie Auguste* ou *Royale*, car c'est une même chose. Cette inscription leur est commune, pour donner à connoître qu'ils sont tous descendus du prémier *Ynca Manco Capac.* Cependant, après cette inscription générale, on en trouve une autre particulière de chaque Roi avec des noms différens, afin de faire connoître par-là ceux qui sont issus de tel & tel Roi. Ils apellent *Chima Panaca*, la branche de *Manco Capac*, qui est de quarante *Yncas*; *Raura Panaca*, celle de *Chinchi Roca*, où il y en a soixante-quatre; *Huaynana Ayllu*, celle de *Lloqui Yupanqui*, où il y en a soixante-trois; *Aumayta*, celle de *Capac Yupanqui*, où il y en a cinquante-six; *Usca Mayta*, celle de *Mayta Capac*, où il y en a trente-cinq; *Vicaquiraus*, celle d'*Ynca Roca*, où il y en a cinquante; *Aylli Panaca*, celle de *Yahuarhuacac*, où il y en a cinquante-un; *Cocço Panaca*, celle de *Viracocha Ynca*, où il y en a soixante-neuf; *Ynca Panaca*, celle de l'*Ynca Pachacutec* & de son fils *Ynca Yupanqui* qu'ils joignent ensemble, & doublant le nombre des descendans de l'un & de l'autre on y en trouve soixante-neuf. Ils apellent *Capac Ayllu*, la Généalogie Impériale de *Tupac Ynca Yupanqui*; elle peut servir à confirmer ce que j'ai dit ci-devant touchant son nom; ses descendans ne sont qu'au nombre de dix-huit. Ils nomment celle de *Huayna Capac*, *Tumi Pampa*, à-cause d'une fête solemnelle que *Huayna Capac* fit au Soleil dans une grande campagne, qui est dans la Province des *Canarins*. Ce Prince voulut que la mémoire d'une fête si solemnelle se conservât dans le nom de *Tumi Pampa*, qui est celui de ses descendans, dont le nombre n'est que de vingt-deux. Les branches de *Huayna Capac*, & de son Père *Tupac Ynca Yupanqui*, étoient les plus proches de l'*Arbre Royal*; ce fut pour cela qu'*Atahuallpa* fit tout ce qu'il put, pour en couper la racine plutôt que des autres: desorte que ceux de leurs descendans qui se sauvèrent de sa cruauté, furent en fort petit nombre, comme on le peut voir facilement par la supputation qu'on en peut faire, qui est de cinq-cens & soixante-sept personnes, toutes descenduës de la ligne masculine: car les *Yncas* ne tenoient pas compte de celle des Femmes, comme il a été dit ailleurs, si leurs descendans n'étoient fils de Conquérans Espagnols, qu'ils apelloient *Yncas* comme les autres, parce qu'ils les croyoient issus du Soleil leur Dieu. La Lettre qu'on m'envoya étoit souscrite par onze *Yncas*, suivant le nombre de leur Généalogie: chacun d'eux avoit signé pour la sienne, avec les noms de Batême, & les surnoms des Prédécesseurs. Pour les noms des autres Généalogies, je ne sai pas ce qu'ils signifient, parce qu'ils sont de la Langue particulière du *Pérou*, que les *Yncas* parloient entr'eux.

Il ne reste plus qu'à parler de Dom *Melchior Charles Ynca*, petit-fils de *Paulu*, & arrière-neveu de *Huayna Capac.* Nous avons déjà dit qu'il vînt en *Espagne* en 1602. pour y reçevoir de Sa Majesté les récompenses qui étoient duës à sa naissance & à son mérite. Son affaire fut proposée en plein Conseil, au commence-

mencement de cette année 1604. & le Roi lui accorda une penſion perpétuelle de ſept-mille cinq-cens ducats, à prendre ſur ſon Epargne dans la Ville *des Rois*. Il voulut encore qu'on lui donnât dequoi fournir aux frais néceſſaires, pour faire venir ſa Femme en *Eſpagne*, & tout ſon train avec elle. Outre cela il fut fait Chevalier de *St. Jaques*; & on lui fit eſpérer une place d'Ordinaire dans la Maiſon du Roi, à condition que tous les héritages & les droits Seigneuriaux, que ſon Ayeul & ſon Père lui avoient laiſſés à *Cuzco*, feroient annexés à la Couronne d'*Eſpagne*, & qu'il ne pourroit pas retourner aux *Indes*. C'eſt-là tout ce que l'on m'a écrit de *Valladolid*; touchant cette affaire. Je ne crois pas que depuis ce tems-là, juſqu'à la fin de Mars où nous ſommes, il ſoit arrivé autre choſe qui mérite d'être raportée, c'eſt pourquoi je finirai ici cette Hiſtoire des *Yncas*.

Fin du Neuvième & Dernier Livre.



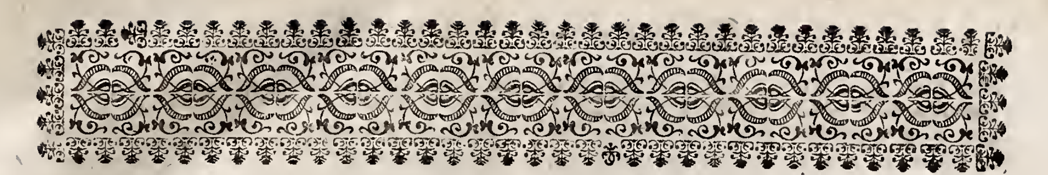


TABLE DES MATIERES DU TOME I.

A.

B.

C.

I.

L.

M.

N.

Py-

Scien-

T.

FIN DE LA TABLE DES MATIERES DU TOME PREMIER.



14 flo. 8/p

Collated complete

Sabin 98752
Palau 354803




Special 93-B
9425
V.1
THE GETTY CENTER
LIBRARY

